

Hurlus ? Qu'est-ce.

Des bouquinistes électroniques, pour du texte libre à participation libre, téléchargeable gratuitement sur hurlus.fr.

Cette brochure a été produite par des éditeurs bénévoles. Elle n'est pas faite pour être possédée, mais pour être lue, et puis donnée. Que circule le texte ! En page de garde, on peut ajouter une date, un lieu, un nom ; pour suivre le voyage des idées.

Ce texte a été choisi parce qu'une personne l'a aimé, ou haï, elle a en tous cas pensé qu'il participait à la formation de notre présent ; sans le souci de plaire, vendre, ou militer pour une cause.

L'édition électronique est soigneuse, tant sur la technique que sur l'établissement du texte ; mais sans aucune prétention scolaire, au contraire. Le but est de s'adresser à tous, sans distinction de science ou de diplôme. Au plus direct ! (possible)

Cet exemplaire en papier a été tiré sur une imprimante personnelle ou une photocopieuse. Tout le monde peut le faire. Il suffit de télécharger un fichier sur hurlus.fr, d'imprimer, etagrafer ; puis de lire et donner.

PS : Les hurlus furent aussi des rebelles protestants qui cassaient les statues dans les églises catholiques. En 1566 démarra la révolte des gueux dans le pays de Lille. L'insurrection enflamma la région jusqu'à Anvers où les gueux de mer bloquèrent les bateaux espagnols. Ce fut une rare guerre de libération dont naquit un pays toujours libre : les Pays-Bas. En plat pays francophone, par contre, restèrent des bandes de huguenots, les hurlus, progressivement réprimés par la très catholique Espagne. Cette mémoire d'une défaite est éteinte, rallumons-la. Sortons les livres du culte universitaire, cherchons les idoles de l'époque, pour les briser.

Hugo, Victor

1862

Les Misérables

Hugo, Victor

1862

Les Misérables

Les voyages de la brochure

Date	Lieu	Nom/pseudo

Chapitre VI. L'herbe cache et la pluie efface

Il y a, au cimetière du Père-Lachaise, aux environs de la fosse commune, loin du quartier élégant de cette ville des sépulcres, loin de tous ces tombeaux de fantaisie qui étalent en présence de l'éternité les hideuses modes de la mort, dans un angle désert, le long d'un vieux mur, sous un grand if auquel grimpent les liserons, parmi les chiendents et les mousses, une pierre. Cette pierre n'est pas plus exempte que les autres des lèpres du temps, de la moisissure, du lichen, et des fientes d'oiseaux. L'eau la verdit, l'air la noircit. Elle n'est voisine d'aucun sentier, et l'on n'aime pas aller de ce côté-là, parce que l'herbe est haute et qu'on a tout de suite les pieds mouillés. Quand il y a un peu de soleil, les lézards y viennent. Il y a, tout autour, un frémissement de folles avoines. Au printemps, les fauvettes chantent dans l'arbre.

Cette pierre est toute nue. On n'a songé en la taillant qu'au nécessaire de la tombe, et l'on n'a pris d'autre soin que de faire cette pierre assez longue et assez étroite pour couvrir un homme.

On n'y lit aucun nom.

Seulement, voilà de cela bien des années déjà, une main y a écrit au crayon ces quatre vers qui sont devenus peu à peu illisibles sous la pluie et la poussière, et qui probablement sont aujourd'hui effacés :

*Il dort. Quoique le sort fût pour lui bien étrange,
Il vivait. Il mourut quand il n'eut plus son ange,
La chose simplement d'elle-même arriva,
Comme la nuit se fait lorsque le jour s'en va.*

Hugo, Victor

1862

Les Misérables

TEXTE LIBRE À PARTICIPATION LIBRE

hurlus.fr, tiré le 10 août 2021

Tome I – Fantine	11
Livre premier – Un juste	13
Chapitre I. Monsieur Myriel	15
Chapitre II. Monsieur Myriel devient monseigneur Bienvenu	17
Chapitre III. À bon évêque dur évêché	21
Chapitre IV. Les œuvres semblables aux paroles .	23
Chapitre V. Que monseigneur Bienvenu faisait du- rer trop longtemps ses soutanes	29
Chapitre VI. Par qui il faisait garder sa maison . .	31
Chapitre VII. Cravatte	35
Chapitre VIII. Philosophie après boire	39
Chapitre IX. Le frère raconté par la sœur	43
Chapitre X. L'évêque en présence d'une lumière inconnue	47
Chapitre XI. Une restriction	55
Chapitre XII. Solitude de monseigneur Bienvenu .	59
Chapitre XIII. Ce qu'il croyait	61
Chapitre XIV. Ce qu'il pensait	65
Livre deuxième – La chute	67
Chapitre I. Le soir d'un jour de marche	69
Chapitre II. La prudence conseillée à la sagesse .	77
Chapitre III. Héroïsme de l'obéissance passive . .	81
Chapitre IV. Détails sur les fromageries de Pontarlier	85
Chapitre V. Tranquillité	89
Chapitre VI. Jean Valjean	91
Chapitre VII. Le dedans du désespoir	95
Chapitre VIII. L'onde et l'ombre	101
Chapitre IX. Nouveaux griefs	103
Chapitre X. L'homme réveillé	105
Chapitre XI. Ce qu'il fait	107
Chapitre XII. L'évêque travaille	111
Chapitre XIII. Petit-Gervais	115
Livre troisième – En l'année 1817	121
Chapitre I. L'année 1817	123
Chapitre II. Double quatuor	127
Chapitre III. Quatre à quatre	131
Chapitre IV. Tholomyès est si joyeux qu'il chante une chanson espagnole	135
Chapitre V. Chez Bombarda	137
Chapitre VI. Chapitre où l'on s'adore	139
Chapitre VII. Sagesse de Tholomyès	141
Chapitre VIII. Mort d'un cheval	145
Chapitre IX. Fin joyeuse de la joie	147
Livre quatrième – Confier, c'est quelque- fois livrer	149
Chapitre I. Une mère qui en rencontre une autre .	151

Chapitre II. Première esquisse de deux figures louches	157
Chapitre III. L'Alouette	159

Livre cinquième – La descente **161**

Chapitre I. Histoire d'un progrès dans les verrottes noires	163
Chapitre II. M. Madeleine	165
Chapitre III. Sommes déposées chez Laffitte	169
Chapitre IV. M. Madeleine en deuil	173
Chapitre V. Vagues éclairs à l'horizon	175
Chapitre VI. Le père Fauchelevent	179
Chapitre VII. Fauchelevent devient jardinier à Paris	183
Chapitre VIII. Madame Victurnien dépense trente-cinq francs pour la morale	185
Chapitre IX. Succès de Madame Victurnien	187
Chapitre X. Suite du succès	189
Chapitre XI. Christus nos liberavit	193
Chapitre XII. Le désœuvrement de M. Bamatabois	195
Chapitre XIII. Solution de quelques questions de police municipale	197

Livre sixième – Javert **205**

Chapitre I. Commencement du repos	207
Chapitre II. Comment Jean peut devenir Champ	211

Livre septième – L'affaire Champmathieu **217**

Chapitre I. La sœur Simplicie	219
Chapitre II. Perspicacité de maître Scaufflaire	221
Chapitre III. Une tempête sous un crâne	225
Chapitre IV. Formes que prend la souffrance pendant le sommeil	239
Chapitre V. Bâtons dans les roues	243
Chapitre VI. La sœur Simplicie mise à l'épreuve	251
Chapitre VII. Le voyageur arrivé prend ses précautions pour repartir.	257
Chapitre VIII. Entrée de faveur	261
Chapitre IX. Un lieu où des convictions sont en train de se former	265
Chapitre X. Le système de dénégations	271
Chapitre XI. Champmathieu de plus en plus étonné	277

Livre huitième – Contre-coup **281**

Chapitre I. Dans quel miroir M. Madeleine regarde ses cheveux	283
Chapitre II. Fantine heureuse	285
Chapitre III. Javert content	289
Chapitre IV. L'autorité reprend ses droits	293
Chapitre V. Tombeau convenable	297

Tome II – Cosette **301**

Livre premier – Waterloo **303**

Chapitre I. Ce qu'on rencontre en venant de Nivelles	305
Chapitre II. Hougomont	307
Chapitre III. Le 18 juin 1815	313
Chapitre IV. A	315
Chapitre V. Le quid obscurum des batailles	317
Chapitre VI. Quatre heures de l'après-midi	319

ce temps-là, mademoiselle, vous les avez bien blanches maintenant. Et la grande poupée ! te rappelles-tu ? Tu la nommais Catherine. Tu regrettais de ne pas l'avoir emmenée au couvent ! Comme tu m'as fait rire des fois, mon doux ange ! Quand il avait plu, tu embarquais sur les ruisseaux des brins de paille, et tu les regardais aller. Un jour, je t'ai donné une raquette en osier, et un volant avec des plumes jaunes, bleues, vertes. Tu l'as oublié, toi. Tu étais si espiègle toute petite ! Tu jouais. Tu te mettais des cerises aux oreilles. Ce sont là des choses du passé. Les forêts où l'on a passé avec son enfant, les arbres où l'on s'est promené, les couvents où l'on s'est caché, les jeux, les bons rires de l'enfance, c'est de l'ombre. Je m'étais imaginé que tout cela m'appartenait. Voilà où était ma bêtise. Ces Thénardier ont été méchants. Il faut leur pardonner. Cosette, voici le moment venu de te dire le nom de ta mère. Elle s'appelait Fantine. Retiens ce nom-là : – Fantine. Mets-toi à genoux toutes les fois que tu le prononceras. Elle a bien souffert. Elle t'a bien aimée. Elle a eu en malheur tout ce que tu as en bonheur. Ce sont les partages de Dieu. Il est là-haut, il nous voit tous, et il sait ce qu'il fait au milieu de ses grandes étoiles. Je vais donc m'en aller, mes enfants. Aimez-vous bien toujours. Il n'y a guère autre chose que cela dans le monde : s'aimer. Vous penserez quelquefois au pauvre vieux qui est mort ici. Ô ma Cosette ! ce n'est pas ma faute, va, si je ne t'ai pas vue tous ces temps-ci, cela me fendait le cœur ; j'allais jusqu'au coin de ta rue, je devais faire un drôle d'effet aux gens qui me voyaient passer, j'étais comme fou, une fois je suis sorti sans chapeau. Mes enfants, voici que je ne vois plus très clair, j'avais encore des choses à dire, mais c'est égal. Pensez un peu à moi. Vous êtes des êtres bénis. Je ne sais pas ce que j'ai, je vois de la lumière. Approchez encore. Je meurs heureux. Donnez-moi vos chères têtes bien-aimées, que je mette mes mains dessus.

Cosette et Marius tombèrent à genoux, éperdus, étouffés de larmes, chacun sur une des mains de Jean Valjean. Ces mains augustes ne remuaient plus.

Il était renversé en arrière, la lueur des deux chandeliers l'éclairait ; sa face blanche regardait le ciel, il laissait Cosette et Marius couvrir ses mains de baisers ; il était mort.

La nuit était sans étoiles et profondément obscure. Sans doute, dans l'ombre, quelque ange immense était debout, les ailes déployées, attendant l'âme.

D'instant en instant, Jean Valjean déclinait. Il baisait ; il se rapprochait de l'horizon sombre. Son souffle était devenu intermittent ; un peu de râle l'entrecoupait. Il avait de la peine à déplacer son avant-bras, ses pieds avaient perdu tout mouvement, et en même temps que la misère des membres et l'accablement du corps croissait, toute la majesté de l'âme montait et se déployait sur son front. La lumière du monde inconnu était déjà visible dans sa prunelle.

Sa figure blémissait et en même temps souriait. La vie n'était plus là, il y avait autre chose. Son haleine tombait, son regard grandissait. C'était un cadavre auquel on sentait des ailes.

Il fit signe à Cosette d'approcher, puis à Marius ; c'était évidemment la dernière minute de la dernière heure, et il se mit à leur parler d'une voix si faible quelle semblait venir de loin, et qu'on eût dit qu'il y avait dès à présent une muraille entre eux et lui.

— Approche, approchez tous deux. Je vous aime bien. Oh ! c'est bon de mourir comme cela ! Toi aussi, tu m'aimes, ma Cosette. Je savais bien que tu avais toujours de l'amitié pour ton vieux bonhomme. Comme tu es gentille de m'avoir mis ce coussin sous les reins ! Tu me pleureras un peu, n'est-ce pas ? Pas trop. Je ne veux pas que tu aies de vrais chagrins. Il faudra vous amuser beaucoup, mes enfants. J'ai oublié de vous dire que sur les boucles sans arpillons on gagnait encore plus que sur tout le reste. La grosse, les douze douzaines, revenait à dix francs, et se vendait soixante. C'était vraiment un bon commerce. Il ne faut donc pas s'étonner des six cent mille francs, monsieur Pontmercy. C'est de l'argent honnête. Vous pouvez être riches tranquillement. Il faudra avoir une voiture, de temps en temps une loge aux théâtres, de belles toilettes de bal, ma Cosette, et puis donner de bons dîners à vos amis, être très heureux. J'écrivais tout à l'heure à Cosette. Elle trouvera ma lettre. C'est à elle que je lègue les deux chandeliers qui sont sur la cheminée. Ils sont en argent ; mais pour moi ils sont en or, ils sont en diamant ; ils changent les chandelles qu'on y met, en cierges. Je ne sais pas si celui qui me les a donnés est content de moi là-haut. J'ai fait ce que j'ai pu. Mes enfants, vous n'oublierez pas que je suis un pauvre, vous me ferez enterrer dans le premier coin de terre venu sous une pierre pour marquer l'endroit. C'est là ma volonté. Pas de nom sur la pierre. Si Cosette veut venir un peu quelquefois, cela me fera plaisir. Vous aussi, monsieur Pontmercy. Il faut que je vous avoue que je ne vous ai pas toujours aimé ; je vous en demande pardon. Maintenant, elle et vous, vous n'êtes qu'un pour moi. Je vous suis très reconnaissant. Je sens que vous rendez Cosette heureuse. Si vous saviez, monsieur Pontmercy, ses belles joues roses, c'était ma joie ; quand je la voyais un peu pâle, j'étais triste. Il y a dans la commode un billet de cinq cents francs. Je n'y ai pas touché. C'est pour les pauvres. Cosette, vois-tu ta petite robe, là, sur le lit ? la reconnais-tu ? Il n'y a pourtant que dix ans de cela. Comme le temps passe ! Nous avons été bien heureux. C'est fini. Mes enfants, ne pleurez pas, je ne vais pas très loin. Je vous verrai de là. Vous n'aurez qu'à regarder quand il fera nuit, vous me verrez sourire. Cosette, te rappelles-tu Montfermeil ? Tu étais dans le bois, tu avais bien peur ; te rappelles-tu quand j'ai pris l'anse du seau d'eau ? C'est la première fois que j'ai touché ta pauvre petite main. Elle était si froide ! Ah ! vous aviez les mains rouges dans

Chapitre VII. Napoléon de belle humeur	321
Chapitre VIII. L'empereur fait une question au guide Lacoste	325
Chapitre IX. L'inattendu	327
Chapitre X. Le plateau de Mont Saint-Jean	331
Chapitre XI. Mauvais guide à Napoléon, bon guide à Bülow	335
Chapitre XII. La garde	337
Chapitre XIII. La catastrophe	339
Chapitre XIV. Le dernier carré	341
Chapitre XV. Cambronne	343
Chapitre XVI. Quot libras in duce ?	345
Chapitre XVII. Faut-il trouver bon Waterloo ?	349
Chapitre XVIII. Recrudescence du droit divin	351
Chapitre XIX. Le champ de bataille la nuit	353

Livre deuxième — Le vaisseau L'Orion 359

Chapitre I. Le numéro 24601 devient le numéro 9430361	361
Chapitre II. Où on lira deux vers qui sont peut-être du diable	363
Chapitre III. Qu'il fallait que la chaîne de la manille eut subit un certain travail préparatoire pour être ainsi brisée d'un coup de marteau	367

Livre troisième — Accomplissement de la promesse faite à la morte 373

Chapitre I. La question de l'eau à Montfermeil	375
Chapitre II. Deux portraits complétés	379
Chapitre III. Il faut du vin aux hommes et de l'eau aux chevaux	383
Chapitre IV. Entrée en scène d'une poupée	385
Chapitre V. La petite toute seule	387
Chapitre VI. Qui peut-être prouve l'intelligence de Boulatruelle	391
Chapitre VII. Cosette côte à côte dans l'ombre avec l'inconnu	395
Chapitre VIII. Désagrément de recevoir chez soi un pauvre qui est peut-être un riche	399
Chapitre IX. Thénardier à la manœuvre	411
Chapitre X. Qui cherche le mieux peut trouver le pire	417
Chapitre XI. Le numéro 9430 réparaît et Cosette le gagne à la loterie	421

Livre quatrième — La mesure Gorbeau 423

Chapitre I. Maître Gorbeau	425
Chapitre II. Nid pour hibou et fauvette	431
Chapitre III. Deux malheurs mêlés font du bonheur	433
Chapitre IV. Les remarques de la principale locataire	437
Chapitre V. Une pièce de cinq francs qui tombe à terre fait du bruit	439

Livre cinquième — À chasse noire, meute muette 443

Chapitre I. Les zigzags de la stratégie	445
Chapitre II. Il est heureux que le pont d'Austerlitz porte voitures	449
Chapitre III. Voir le plan de Paris de 1727	451
Chapitre IV. Les tâtonnements de l'évasion	455
Chapitre V. Qui serait impossible avec l'éclairage au gaz	457
Chapitre VI. Commencement d'une énigme	461
Chapitre VII. Suite de l'énigme	463

Chapitre VIII. L'énigme redouble	465
Chapitre IX. L'homme au grelot	467
Chapitre X. Où il est expliqué comment Javert a fait buisson creux	471

Livre sixième – Le Petit-Picpus 477

Chapitre I. Petite rue Picpus, numéro 62	479
Chapitre II. L'obédience de Martin Verga	483
Chapitre III. Sévérités	489
Chapitre IV. Gaîtés	491
Chapitre V. Distractions	495
Chapitre VI. Le petit couvent	499
Chapitre VII. Quelques silhouettes de cette ombre	501
Chapitre VIII. Post corda lapides	503
Chapitre IX. Un siècle sous une guimpe	505
Chapitre X. Origine de l'Adoration Perpétuelle . .	507
Chapitre XI. Fin du Petit-Picpus	509

Livre septième – Parenthèse 511

Chapitre I. Le couvent, idée abstraite	513
Chapitre II. Le couvent, fait historique	515
Chapitre III. À quelle condition on peut respecter le passé	517
Chapitre IV. Le couvent au point de vue des principes	519
Chapitre V. La prière	521
Chapitre VI. Bonté absolue de la prière	523
Chapitre VII. Précautions à prendre dans le blâme	525
Chapitre VIII. Foi, loi	527

Livre huitième – Les cimetières prennent ce qu'on leur donne 529

Chapitre I. Où il est traité de la manière d'entrer au couvent	531
Chapitre II. Fauchelevent en présence de la difficulté	537
Chapitre III. Mère Innocente	539
Chapitre IV. Où Jean Valjean a tout à fait l'air d'avoir lu Austin Castillejo	547
Chapitre V. Il ne suffit pas d'être ivrogne pour être immortel	551
Chapitre VI. Entre quatre planches	557
Chapitre VII. Où l'on trouvera l'origine du mot : ne pas perdre la carte	559
Chapitre VIII. Interrogatoire réussi	565
Chapitre IX. Clôture	569

Tome III – Marius 575

Livre premier – Paris étudié dans son atome 577

Chapitre I. Parvulus	579
Chapitre II. Quelques-uns de ses signes particuliers	581
Chapitre III. Il est agréable	583
Chapitre IV. Il peut être utile	585
Chapitre V. Ses frontières	587
Chapitre VI. Un peu d'histoire	589
Chapitre VII. Le gamin aurait sa place dans les classifications de l'Inde	591
Chapitre VIII. Où on lira un mot charmant du der- nier roi	593
Chapitre IX. La vieille âme de la Gaule	595
Chapitre X. Ecce Paris, ecce homo	597

quelquefois un signe même de l'agonie. Il marcha d'un pas ferme à la muraille, écarta Marius et le médecin qui voulaient l'aider, détacha du mur le petit crucifix de cuivre qui y était suspendu, revint s'asseoir avec toute la liberté de mouvement de la pleine santé, et dit d'une voix haute en posant le crucifix sur la table :

– Voilà le grand martyr.

Puis sa poitrine s'affaissa, sa tête eut une vacillation, comme si l'ivresse de la tombe le prenait, et ses deux mains, posées sur ses genoux, se mirent à creuser de l'ongle l'étoffe de son pantalon.

Cosette lui soutenait les épaules, et sanglotait, et tâchait de lui parler sans pouvoir y parvenir. On distinguait, parmi les mots mêlés à cette salive lugubre qui accompagne les larmes, des paroles comme celles-ci : – Père ! ne nous quittez pas. Est-il possible que nous ne vous retrouvions que pour vous perdre ?

On pourrait dire que l'agonie serpente. Elle va, vient, s'avance vers le sépulcre, et se retourne vers la vie. Il y a du tâtonnement dans l'action de mourir.

Jean Valjean, après cette demi-syncope, se raffermir, secoua son front comme pour en faire tomber les ténèbres, et redevint presque pleinement lucide. Il prit un pan de la manche de Cosette et le baisa.

– Il revient ! docteur, il revient ! cria Marius.

– Vous êtes bons tous les deux, dit Jean Valjean. Je vais vous dire ce qui m'a fait de la peine. Ce qui m'a fait de la peine, monsieur Pontmercy, c'est que vous n'avez pas voulu toucher à l'argent. Cet argent-là est bien à votre femme. Je vais vous expliquer, mes enfants, c'est même pour cela que je suis content de vous voir. Le jais noir vient d'Angleterre, le jais blanc vient de Norvège. Tout ceci est dans le papier que voilà, que vous lirez. Pour les bracelets, j'ai inventé de remplacer les coulants en tôle soudée par des coulants en tôle rapprochée. C'est plus joli, meilleur, et moins cher. Vous comprenez tout l'argent qu'on peut gagner. La fortune de Cosette est donc bien à elle. Je vous donne ces détails-là pour que vous ayez l'esprit en repos.

La portière était montée et regardait par la porte entre-bâillée. Le médecin la congédia, mais il ne put empêcher qu'avant de disparaître cette bonne femme zélée ne criât au mourant :

– Voulez-vous un prêtre ?

– J'en ai un, répondit Jean Valjean.

Et, du doigt, il sembla désigner un point au-dessus de sa tête où l'on eût dit qu'il voyait quelqu'un.

Il est probable que l'évêque en effet assistait à cette agonie.

Cosette, doucement, lui glissa un oreiller sous les reins.

Jean Valjean reprit :

– Monsieur Pontmercy, n'ayez pas de crainte, je vous en conjure. Les six cent mille francs sont bien à Cosette. J'aurais donc perdu ma vie si vous n'en jouissiez pas ! Nous étions parvenus à faire très bien cette verroterie-là. Nous rivalisons avec ce qu'on appelle les bijoux de Berlin. Par exemple, on ne peut pas égaler le verre noir d'Allemagne. Une grosse, qui contient douze cents grains très bien taillés, ne coûte que trois francs.

Quand un être qui nous est cher va mourir, on le regarde avec un regard qui se cramponne à lui et qui voudrait le retenir. Tous deux, muets d'angoisse, ne sachant que dire à la mort, désespérés et tremblants, étaient debout devant lui, Cosette donnant la main à Marius.

— Père ! mon père ! vous vivrez. Vous allez vivre. Je veux que vous viviez, entendez-vous !

Jean Valjean leva la tête vers elle avec adoration.

— Oh oui, défends-moi de mourir. Qui sait ? j'obéirai peut-être. J'étais en train de mourir quand vous êtes arrivés. Cela m'a arrêté, il m'a semblé que je renaissais.

— Vous êtes plein de force et de vie, s'écria Marius. Est-ce que vous vous imaginez qu'on meurt comme cela ? Vous avez eu du chagrin, vous n'en aurez plus. C'est moi qui vous demande pardon, et à genoux encore ! Vous allez vivre, et vivre avec nous, et vivre longtemps. Nous vous reprenons. Nous sommes deux ici qui n'aurons désormais qu'une pensée, votre bonheur !

— Vous voyez bien, reprit Cosette tout en larmes, que Marius dit que vous ne mourrez pas.

Jean Valjean continuait de sourire.

— Quand vous me reprendriez, monsieur Pontmercy, cela ferait-il que je ne sois pas ce que je suis ? Non, Dieu a pensé comme vous et moi, et il ne change pas d'avis ; il est utile que je m'en aille. La mort est un bon arrangement. Dieu sait mieux que nous ce qu'il nous faut. Que vous soyez heureux, que monsieur Pontmercy ait Cosette, que la jeunesse épouse le matin, qu'il y ait autour de vous, mes enfants, des lilas et des rossignols, que votre vie soit une belle pelouse avec du soleil, que tous les enchantements du ciel vous remplissent l'âme, et maintenant, moi qui ne suis bon à rien, que je meure, il est sûr que tout cela est bien. Voyez-vous, soyons raisonnables, il n'y a plus rien de possible maintenant, je sens tout à fait que c'est fini. Il y a une heure, j'ai eu un évanouissement. Et puis, cette nuit, j'ai bu tout ce pot d'eau qui est là. Comme ton mari est bon, Cosette ! tu es bien mieux qu'avec moi.

Un bruit se fit à la porte. C'était le médecin qui entra.

— Bonjour et adieu, docteur, dit Jean Valjean. Voici mes pauvres enfants.

Marius s'approcha du médecin. Il lui adressa ce seul mot : Monsieur ?... mais dans la manière de le prononcer, il y avait une question complète.

Le médecin répondit à la question par un coup d'œil expressif.

— Parce que les choses déplaisent, dit Jean Valjean, ce n'est pas une raison pour être injuste envers Dieu.

Il y eut un silence. Toutes les poitrines étaient oppressées.

Jean Valjean se tourna vers Cosette. Il se mit à la contempler comme s'il voulait en prendre pour l'éternité. À la profondeur d'ombre où il était déjà descendu, l'extase lui était encore possible en regardant Cosette. La réverbération de ce doux visage illuminait sa face pâle. Le sépulcre peut avoir son éblouissement.

Le médecin lui tâta le pouls.

— Ah ! c'est vous qu'il lui fallait ! murmura-t-il en regardant Cosette et Marius.

Et, se penchant à l'oreille de Marius, il ajouta très bas :

— Trop tard.

Jean Valjean, presque sans cesser de regarder Cosette, considéra Marius et le médecin avec sérénité. On entendit sortir de sa bouche cette parole à peine articulée :

— Ce n'est rien de mourir ; c'est affreux de ne pas vivre.

Tout à coup il se leva. Ces retours de force sont

Chapitre XI. Railler, régner 601

Chapitre XII. L'avenir latent dans le peuple 603

Chapitre XIII. Le petit Gavroche 605

Livre deuxième — Le grand bourgeois 607

Chapitre I. Quatrevingt-dix ans et trente-deux dents 609

Chapitre II. Tel maître, tel logis 611

Chapitre III. Luc-Esprit 613

Chapitre IV. Aspirant centenaire 615

Chapitre V. Basque et Nicolette 617

Chapitre VI. Où l'on entrevoit la Magnon et ses deux petits 619

Chapitre VII. Règle : Ne recevoir personne que le soir 621

Chapitre VIII. Les deux ne font pas la paire 623

Livre troisième — Le grand-père et le petit-fils 625

Chapitre I. Un ancien salon 627

Chapitre II. Un des spectres rouges de ce temps-là 631

Chapitre III. Requiescant 637

Chapitre IV. Fin du brigand 643

Chapitre V. Utilité d'aller à la messe pour devenir révolutionnaire 647

Chapitre VI. Ce que c'est que d'avoir rencontré un marguillier 649

Chapitre VII. Quelque cotillon 655

Chapitre VIII. Marbre contre granit 659

Livre quatrième — Les amis de l'A B C 663

Chapitre I. Un groupe qui a failli devenir historique 665

Chapitre II. Oraison funèbre de Blondeau, par Bossuet 675

Chapitre III. Les étonnements de Marius 679

Chapitre IV. L'arrière-salle du café Musain 681

Chapitre V. Élargissement de l'horizon 687

Chapitre VI. Res angusta 691

Livre cinquième — Excellence du malheur 693

Chapitre I. Marius indigent 695

Chapitre II. Marius pauvre 697

Chapitre III. Marius grandi 701

Chapitre IV. M. Mabeuf 705

Chapitre V. Pauvreté, bonne voisine de misère 709

Chapitre VI. Le remplaçant 711

Livre sixième — La conjonction de deux étoiles 715

Chapitre I. Le sobriquet : mode de formation des noms de familles 717

Chapitre II. Lux facta est 721

Chapitre III. Effet de printemps 723

Chapitre IV. Commencement d'une grande maladie 725

Chapitre V. Divers coups de foudre tombent sur mame Bougon 727

Chapitre VI. Fait prisonnier 729

Chapitre VII. Aventures de la lettre U livrée aux conjectures 731

Chapitre VIII. Les invalides eux-mêmes peuvent être heureux 733

Chapitre IX. Éclipse 735

Livre septième – Patron-minette 737

Chapitre I. Les mines et les mineurs 739

Chapitre II. Le bas-fond 741

Chapitre III. Babet, Gueulemer, Claquesous et Montparnasse 743

Chapitre IV. Composition de la troupe 745

Livre huitième – Le mauvais pauvre 747

Chapitre I. Marius, cherchant une fille en chapeau, rencontre un homme en casquette 749

Chapitre II. Trouvaille 751

Chapitre III. Quadrifrons 753

Chapitre IV. Une rose dans la misère 757

Chapitre V. Le judas de la providence 763

Chapitre VI. L'homme fauve au gîte 765

Chapitre VII. Stratégie et tactique 769

Chapitre VIII. Le rayon dans le bouge 773

Chapitre IX. Jondrette pleure presque 775

Chapitre X. Tarif des cabriolets de régie : deux francs l'heure 779

Chapitre XI. Offres de service de la misère à la douleur 783

Chapitre XII. Emploi de la pièce de cinq francs de M. Leblanc 785

Chapitre XIII. Solus cum solo, in loco remoto, non cogitabuntur orare pater noster 789

Chapitre XIV. Où un agent de police donne deux coups de poing à un avocat 791

Chapitre XV. Jondrette fait son emplette 795

Chapitre XVI. Où l'on retrouvera la chanson sur un air anglais à la mode en 1832 797

Chapitre XVII. Emploi de la pièce de cinq francs de Marius 801

Chapitre XVIII. Les deux chaises de Marius se font vis-à-vis 805

Chapitre XIX. Se préoccuper des fonds obscurs 807

Chapitre XX. Le guet-apens 811

Chapitre XXI. On devrait toujours commencer par arrêter les victimes 829

Chapitre XXII. Le petit qui criait au tome deux 833

Tome IV – L'idylle rue Plumet et l'épopée rue Saint-Denis 835

Livre premier – Quelques pages d'histoire 837

Chapitre I. Bien coupé 839

Chapitre II. Mal cousu 843

Chapitre III. Louis-Philippe 847

Chapitre IV. Lézardes sous la fondation 853

Chapitre V. Faits d'où l'histoire sort et que l'histoire ignore 859

Chapitre VI. Enjolras et ses lieutenants 867

Livre deuxième – Éponine 871

Chapitre I. Le Champ de l'Alouette 873

Chapitre II. Formation embryonnaire des crimes dans l'incubation des prisons 877

terez plus. Vous nous appartenez. Nous ne vous lâchons pas.

– Cette fois-ci, c'est pour de bon, ajouta Cosette. Nous avons une voiture en bas. Je vous enlève. S'il le faut, j'emploierai la force.

Et, riant, elle fit le geste de soulever le vieillard dans ses bras.

– Il y a toujours votre chambre dans notre maison, poursuivit-elle. Si vous saviez comme le jardin est joli dans ce moment-ci ! Les azalées y viennent très bien. Les allées sont sablées avec du sable de rivière ; il y a de petits coquillages violets. Vous mangerez de mes fraises. C'est moi qui les arrose. Et plus de madame, et plus de monsieur Jean, nous sommes en république, tout le monde se dit *tu*, n'est-ce pas, Marius ? Le programme est changé. Si vous saviez, père, j'ai eu un chagrin, il y avait un rouge-gorge qui avait fait son nid dans un trou du mur, un horrible chat me l'a mangé. Mon pauvre joli petit rouge-gorge qui mettait sa tête à sa fenêtre et qui me regardait ! J'en ai pleuré. J'aurais tué le chat ! Mais maintenant personne ne pleure plus. Tout le monde rit, tout le monde est heureux. Vous allez venir avec nous. Comme le grand-père va être content ! Vous aurez votre carré dans le jardin, vous le cultiverez, et nous verrons si vos fraises sont aussi belles que les miennes. Et puis, je ferai tout ce que vous voudrez, et puis, vous m'obéirez bien.

Jean Valjean l'écoutait sans l'entendre. Il entendait la musique de sa voix plutôt que le sens de ses paroles ; une de ces grosses larmes, qui sont les sombres perles de l'âme, germait lentement dans son œil. Il murmura :

– La preuve que Dieu est bon, c'est que la voilà.

– Mon père ! dit Cosette.

Jean Valjean continua :

– C'est bien vrai que ce serait charmant de vivre ensemble. Ils ont des oiseaux plein leurs arbres. Je me promènerais avec Cosette. Être des gens qui vivent, qui se disent bonjour, qui s'appellent dans le jardin, c'est doux. On se voit dès le matin. Nous cultiverions chacun un petit coin. Elle me ferait manger ses fraises, je lui ferais cueillir mes roses. Ce serait charmant. Seulement....

Il s'interrompit, et dit doucement :

– C'est dommage.

La larme ne tomba pas, elle rentra, et Jean Valjean la remplaça par un sourire.

Cosette prit les deux mains du vieillard dans les siennes.

– Mon Dieu ! dit-elle, vos mains sont encore plus froides. Est-ce que vous êtes malade ? Est-ce que vous souffrez ?

– Moi ? non, répondit Jean Valjean, je suis très bien.

Seulement....

Il s'arrêta.

– Seulement quoi ?

– Je vais mourir tout à l'heure.

Cosette et Marius frissonnèrent.

– Mourir ! s'écria Marius.

– Oui, mais ce n'est rien, dit Jean Valjean.

Il respira, sourit, et reprit :

– Cosette, tu me parlais, continue, parle encore, ton petit rouge-gorge est donc mort, parle, que j'entende ta voix !

Marius pétrifié regardait le vieillard.

Cosette poussa un cri déchirant.

Ah ! Dieu béni, je la revois ! Sais-tu, Cosette, que ton mari est très beau ? Ah ! tu as un joli col brodé, à la bonne heure. J'aime ce dessin-là. C'est ton mari qui l'a choisi, n'est-ce pas ? Et puis, il te faudra des cachemires. Monsieur Pontmercy, laissez-moi la tutoyer. Ce n'est pas pour longtemps.

Et Cosette reprenait :

— Quelle méchanceté de nous avoir laissés comme cela ! Où êtes-vous donc allé ? pourquoi avez-vous été si longtemps ? Autrefois vos voyages ne duraient pas plus de trois ou quatre jours. J'ai envoyé Nicolette, on répondait toujours : Il est absent. Depuis quand êtes-vous revenu ? Pourquoi ne pas nous l'avoir fait savoir ? Savez-vous que vous êtes très changé ? Ah ! le vilain père ! il a été malade, et nous ne l'avons pas su ! Tiens, Marius, tâte sa main comme elle est froide !

— Ainsi vous voilà ! Monsieur Pontmercy, vous me pardonnez ! répéta Jean Valjean.

À ce mot, que Jean Valjean venait de redire, tout ce qui se gonflait dans le cœur de Marius trouva une issue, il éclata :

— Cosette, entends-tu ? il en est là ! il me demande pardon. Et sais-tu ce qu'il m'a fait, Cosette ? Il m'a sauvé la vie. Il a fait plus. Il t'a donnée à moi. Et après m'avoir sauvé et après t'avoir donnée à moi, Cosette, qu'a-t-il fait de lui-même ? il s'est sacrifié. Voilà l'homme. Et, à moi l'ingrat, à moi l'oublieux, à moi l'impitoyable, à moi le coupable, il me dit : Merci ! Cosette, toute ma vie passée aux pieds de cet homme, ce sera trop peu. Cette barricade, cet égout, cette fournaise, ce cloaque, il a tout traversé pour moi, pour toi, Cosette ! Il m'a emporté à travers toutes les morts qu'il écartait de moi et qu'il acceptait pour lui. Tous les courages, toutes les vertus, tous les héroïsmes, toutes les saintetés, il les a ! Cosette, cet homme-là, c'est l'ange !

— Chut ! chut ! dit tout bas Jean Valjean. Pourquoi dire tout cela ?

— Mais vous ! s'écria Marius avec une colère où il y avait de la vénération, pourquoi ne l'avez-vous pas dit ? C'est votre faute aussi. Vous sauvez la vie aux gens, et vous le leur cachez ! Vous faites plus, sous prétexte de vous démasquer, vous vous calomniez. C'est affreux.

— J'ai dit la vérité, répondit Jean Valjean.

— Non, reprit Marius, la vérité, c'est toute la vérité ; et vous ne l'avez pas dite. Vous étiez monsieur Madeleine, pourquoi ne pas l'avoir dit ? Vous aviez sauvé Javert, pourquoi ne pas l'avoir dit ? Je vous devais la vie, pourquoi ne pas l'avoir dit ?

— Parce que je pensais comme vous. Je trouvais que vous aviez raison. Il fallait que je m'en allasse. Si vous aviez su cette affaire de l'égout, vous m'auriez fait rester près de vous. Je devais donc me taire. Si j'avais parlé, cela aurait tout gêné.

— Gêné quoi ! gêné qui ! repartit Marius. Est-ce que vous croyez que vous allez rester ici ? Nous vous emmenons. Ah ! mon Dieu ! quand je pense que c'est par hasard que j'ai appris tout cela ! Nous vous emmenons. Vous faites partie de nous-mêmes. Vous êtes son père et le mien. Vous ne passerez pas dans cette affreuse maison un jour de plus. Ne vous figurez pas que vous serez demain ici.

— Demain, dit Jean Valjean, je ne serai pas ici, mais je ne serai pas chez vous.

— Que voulez-vous dire ? répliqua Marius. Ah çà, nous ne permettons plus de voyager. Vous ne nous quit-

Chapitre III. Apparition au père Mabeuf	881
Chapitre IV. Apparition à Marius	885

Livre troisième — La maison de la rue Plumet 889

Chapitre I. La maison à secret	891
Chapitre II. Jean Valjean garde national	895
Chapitre III. Foliis ac frondibus	897
Chapitre IV. Changement de grille	901
Chapitre V. La rose s'aperçoit qu'elle est une machine de guerre	905
Chapitre VI. La bataille commence	909
Chapitre VII. À tristesse, tristesse et demie	913
Chapitre VIII. La cadène	917

Livre quatrième — Secours d'en bas peut être secours d'en haut 925

Chapitre I. Blessure au dehors, guérison au dedans	927
Chapitre II. La mère Plutarque n'est pas embarrassée pour expliquer un	929

Livre cinquième — Dont la fin ne ressemble pas au commencement 935

Chapitre I. La solitude et la caserne combinées	937
Chapitre II. Peurs de Cosette	939
Chapitre III. Enrichies des commentaires de Tous-saint	943
Chapitre IV. Un cœur sous une pierre	945
Chapitre V. Cosette après la lettre	949
Chapitre VI. Les vieux sont faits pour sortir à propos	951

Livre sixième — Le petit Gavroche 955

Chapitre I. Méchante espièglerie du vent	957
Chapitre II. Où le petit Gavroche tire parti de Napoléon le Grand	961
Chapitre III. Les péripéties de l'évasion	977

Livre septième — L'argot 987

Chapitre I. Origine	989
Chapitre II. Racines	995
Chapitre III. Argot qui pleure et argot qui rit	1001
Chapitre IV. Les deux devoirs : veiller et espérer	1005

Livre huitième — Les enchantements et les désolations 1009

Chapitre I. Pleine lumière	1011
Chapitre II. L'étourdissement du bonheur complet	1015
Chapitre III. Commencement d'ombre	1017
Chapitre IV. Cab roule en anglais et jappe en argot	1021
Chapitre V. Choses de la nuit	1027
Chapitre VI. Marius redevient réel au point de donner son adresse à Cosette	1029
Chapitre VII. Le vieux cœur et le jeune cœur en présence	1035

Livre neuvième — Où vont-ils ? 1045

Chapitre I. Jean Valjean	1047
Chapitre II. Marius	1049
Chapitre III. M. Mabeuf	1051

Livre dixième – Le 5 juin 1832 1055

Chapitre I. La surface de la question	1057
Chapitre II. Le fond de la question	1061
Chapitre III. Un enterrement : occasion de renaître	1065
Chapitre IV. Les bouillonnements d'autrefois . . .	1069
Chapitre V. Originalité de Paris	1073

Livre onzième – L'atome fraternise avec l'ouragan 1075

Chapitre I. Quelques éclaircissements sur les origines de la poésie de Gavroche. Influence d'un académicien sur cette poésie	1077
Chapitre II. Gavroche en marche	1079
Chapitre III. Juste indignation d'un perruquier . .	1083
Chapitre IV. L'enfant s'étonne du vieillard	1085
Chapitre V. Le vieillard	1087
Chapitre VI. Recrues	1089

Livre douzième – Corinthe 1091

Chapitre I. Histoire de Corinthe depuis sa fondation	1093
Chapitre II. Gaîtés préalables	1097
Chapitre III. La nuit commence à se faire sur Grantaire	1105
Chapitre IV. Essai de consolation sur la veuve Hucheloup	1109
Chapitre V. Les préparatifs	1113
Chapitre VI. En attendant	1115
Chapitre VII. L'homme recruté rue des Billettes . .	1119
Chapitre VIII. Plusieurs points d'interrogation à propos d'un nommé Le Cabuc qui ne se nommait peut-être pas Le Cabuc	1123

Livre treizième – Marius entre dans l'ombre 1127

Chapitre I. De la rue Plumet au quartier Saint-Denis	1129
Chapitre II. Paris à vol de hibou	1131
Chapitre III. L'extrême bord	1133

Livre quatorzième – Les grandeurs du désespoir 1137

Chapitre I. Le drapeau – Premier acte	1139
Chapitre II. Le drapeau – Deuxième acte	1141
Chapitre III. Gavroche aurait mieux fait d'accepter la carabine d'Enjolras	1143
Chapitre IV. Le baril de poudre	1145
Chapitre V. Fin des vers de Jean Prouvaire	1147
Chapitre VI. L'agonie de la mort après l'agonie de la vie	1149
Chapitre VII. Gavroche profond calculateur des distances	1153

Livre quinzième – La rue de l'Homme-Armé 1157

Chapitre I. Buvard, bavard	1159
Chapitre II. Le gamin ennemi des lumières	1165
Chapitre III. Pendant que Cosette et Toussaint dorment	1169
Chapitre IV. Les excès de zèle de Gavroche	1171

Chapitre V.

Nuit derrière laquelle il y a le jour

Au coup qu'il entendit frapper à sa porte, Jean Valjean se retourna.

– Entrez, dit-il faiblement.

La porte s'ouvrit. Cosette et Marius parurent.

Cosette se précipita dans la chambre.

Marius resta sur le seuil, debout, appuyé contre le montant de la porte.

– Cosette ! dit Jean Valjean, et il se dressa sur sa chaise, les bras ouverts et tremblants, hagard, livide, sinistre, une joie immense dans les yeux.

Cosette, suffoquée d'émotion, tomba sur la poitrine de Jean Valjean.

– Père ! dit-elle.

Jean Valjean, bouleversé, bégayait :

– Cosette ! elle ! vous, madame ! c'est toi ! Ah mon Dieu !

Et, serré dans les bras de Cosette, il s'écria :

– C'est toi ! tu es là ! Tu me pardonnes donc !

Marius, baissant les paupières pour empêcher ses larmes de couler, fit un pas et murmura entre ses lèvres contractées convulsivement pour arrêter les sanglots :

– Mon père !

– Et vous aussi, vous me pardonnez ! dit Jean Valjean.

Marius ne put trouver une parole, et Jean Valjean ajouta : – Merci.

Cosette arracha son châle et jeta son chapeau sur le lit.

– Cela me gêne, dit-elle.

Et, s'asseyant sur les genoux du vieillard, elle écarta ses cheveux blancs d'un mouvement adorable, et lui baisa le front.

Jean Valjean se laissait faire, égaré.

Cosette, qui ne comprenait que très confusément, redoublait ses caresses, comme si elle voulait payer la dette de Marius.

Jean Valjean balbutiait :

– Comme on est bête ! Je croyais que je ne la verrais plus. Figurez-vous, monsieur Pontmercy, qu'au moment où vous êtes entré, je me disais : C'est fini. Voilà sa petite robe, je suis un misérable homme, je ne verrai plus Cosette, je disais cela au moment même où vous montiez l'escalier. Étais-je idiot ! Voilà comme on est idiot ! Mais on compte sans le bon Dieu. Le bon Dieu dit : Tu t'imagines qu'on va t'abandonner, bêta ! Non, non, ça ne se passera pas comme ça. Allons, il y a là un pauvre bonhomme qui a besoin d'un ange. Et l'ange vient ; et l'on revoit sa Cosette, et l'on revoit sa petite Cosette ! Ah ! j'étais bien malheureux !

Il fut un moment sans pouvoir parler, puis il poursuivit :

– J'avais vraiment besoin de voir Cosette une petite fois de temps en temps. Un cœur, cela veut un os à ronger. Cependant je sentais bien que j'étais de trop. Je me donnais des raisons : Ils n'ont pas besoin de toi, reste dans ton coin, on n'a pas le droit de s'éterniser.

Livre premier – La guerre entre quatre murs 1177

Chapitre I. La Charybde du faubourg Saint-Antoine et la Scylla du faubourg du Temple	1179
Chapitre II. Que faire dans l'abîme à moins que l'on ne cause ?	1185
Chapitre III. Éclaircissement et assombrissement	1189
Chapitre IV. Cinq de moins, un de plus	1191
Chapitre V. Quel horizon on voit du haut de la barricade	1197
Chapitre VI. Marius hagard, Javert laconique . . .	1201
Chapitre VII. La situation s'aggrave	1203
Chapitre VIII. Les artilleurs se font prendre au sérieux	1207
Chapitre IX. Emploi de ce vieux talent de braconnier et de ce coup de fusil infaillible qui a influé sur la condamnation 1796	1209
Chapitre X. Aurore	1211
Chapitre XI. Le coup de fusil qui ne manque rien et qui ne tue personne	1215
Chapitre XII. Le désordre partisan de l'ordre . . .	1217
Chapitre XIII. Lueurs qui passent	1221
Chapitre XIV. Où on lira le nom de la maîtresse d'Enjolras	1223
Chapitre XV. Gavroche dehors	1225
Chapitre XVI. Comment de frère on devient père .	1229
Chapitre XVII. Mortuus pater filium moriturum expectat	1235
Chapitre XVIII. Le vautour devenu proie	1237
Chapitre XIX. Jean Valjean se venge	1241
Chapitre XX. Les morts ont raison et les vivants n'ont pas tort	1243
Chapitre XXI. Les héros	1249
Chapitre XXII. Pied à pied	1253
Chapitre XXIII. Oreste à jeun et Pylade ivre	1257
Chapitre XXIV. Prisonnier	1261

Livre deuxième – L'intestin de Léviathan 1263

Chapitre I. La terre appauvrie par la mer	1265
Chapitre II. L'histoire ancienne de l'égout	1269
Chapitre III. Bruneseau	1273
Chapitre IV. Détails ignorés	1275
Chapitre V. Progrès actuel	1279
Chapitre VI. Progrès futur	1281

Livre troisième – La boue, mais l'âme 1285

Chapitre I. Le cloaque et ses surprises	1287
Chapitre II. Explication	1291
Chapitre III. L'homme filé	1293
Chapitre IV. Lui aussi porte sa croix	1297
Chapitre V. Pour le sable comme pour la femme il y a une finesse qui est perfidie	1301
Chapitre VI. Le fontis	1305
Chapitre VII. Quelque fois on échoue où l'on croit débarquer	1307
Chapitre VIII. Le pan de l'habit déchiré	1309
Chapitre IX. Marius fait l'effet d'être mort à quelqu'un qui s'y connaît	1313
Chapitre X. Rentrée de l'enfant prodigue de sa vie	1317
Chapitre XI. Ébranlement dans l'absolu	1319

Chapitre XII. L'aïeul 1321

Livre quatrième – Javert déraillé 1325

Chapitre I. Javert déraillé 1327

Livre cinquième – Le petit-fils et le grand-père 1335

Chapitre I. Où l'on voit l'arbre à l'emplâtre de zinc 1337

Chapitre II. Marius, en sortant de la guerre civile, s'apprête à la guerre domestique 1341

Chapitre III. Marius attaque 1345

Chapitre IV. Mademoiselle Gillenormand finit par ne plus trouver mauvais que M. Fauchelevent soit entré avec quelque chose sous le bras . . . 1347

Chapitre V. Déposez plutôt votre argent dans telle forêt que chez tel notaire 1351

Chapitre VI. Les deux vieillards font tout, chacun à leur façon, pour que Cosette soit heureuse . . 1353

Chapitre VII. Les effets de rêve mêlés au bonheur 1359

Chapitre VIII. Deux hommes impossibles à retrouver 1361

Livre sixième – La nuit blanche 1365

Chapitre I. Le 16 février 1833 1367

Chapitre II. Jean Valjean a toujours son bras en écharpe 1375

Chapitre III. L'inséparable 1383

Chapitre IV. Immortale jecur 1385

Livre septième – La dernière gorgée du calice 1389

Chapitre I. Le septième cercle et le huitième ciel . 1391

Chapitre II. Les obscurités que peut contenir une révélation 1403

Livre huitième – La décroissance crépusculaire 1409

Chapitre I. La chambre d'en bas 1411

Chapitre II. Autre pas en arrière 1415

Chapitre III. Ils se souviennent du jardin de la rue Plumet 1417

Chapitre IV. L'attraction et l'extinction 1421

Livre neuvième – Suprême ombre, suprême aurore 1423

Chapitre I. Pitié pour les malheureux, mais indulgence pour les heureux 1425

Chapitre II. Dernières palpitations de la lampe sans huile 1427

Chapitre III. Une plume pèse à qui soulevait la charrette Fauchelevent 1429

Chapitre IV. Bouteille d'encre qui ne réussit qu'à blanchir 1431

Chapitre V. Nuit derrière laquelle il y a le jour . . . 1445

Chapitre VI. L'herbe cache et la pluie efface 1453

un ange, en passant, il en a sauvé d'autres ; il a sauvé Javert. Il m'a tiré de ce gouffre pour me donner à toi. Il m'a porté sur son dos dans cet effroyable égout. Ah ! je suis un monstrueux ingrat. Cosette, après avoir été ta providence, il a été la mienne. Figure-toi qu'il y avait une fondrière épouvantable, à s'y noyer cent fois, à se noyer dans la boue, Cosette ! il me l'a fait traverser. J'étais évanoui je ne voyais rien, je n'entendais rien, je ne pouvais rien savoir de ma propre aventure. Nous allons le ramener, le prendre avec nous, qu'il le veuille ou non, il ne nous quittera plus. Pourvu qu'il soit chez lui ! Pourvu que nous le trouvions ! Je passerai le reste de ma vie à le vénérer. Oui, ce doit être cela, vois-tu, Cosette ? C'est à lui que Gavroche aura remis ma lettre. Tout s'explique. Tu comprends.

Cosette ne comprenait pas un mot.

— Tu as raison, lui dit-elle.

Cependant le fiacre roulait.

protège.

– Waterloo ! grommela Thénardier, en empochant les cinq cents francs avec les mille francs.

– Oui, assassin ! vous y avez sauvé la vie à un colonel....

– À un général, dit Thénardier, en relevant la tête.

– À un colonel ! reprit Marius avec emportement.

Je ne donnerais pas un liard pour un général. Et vous venez ici faire des infamies ! Je vous dis que vous avez commis tous les crimes. Partez ! disparaissez ! Soyez heureux seulement, c'est tout ce que je désire. Ah ! monstre ! Voilà encore trois mille francs. Prenez-les. Vous partirez dès demain, pour l'Amérique, avec votre fille ; car votre femme est morte, abominable menteur ! Je veillerai à votre départ, bandit, et je vous compterai à ce moment-là vingt mille francs. Allez vous faire pendre ailleurs !

– Monsieur le baron, répondit Thénardier en saluant jusqu'à terre, reconnaissance éternelle.

Et Thénardier sortit, n'y concevant rien, stupéfait et ravi de ce doux écrasement sous des sacs d'or et de cette foudre éclatant sur sa tête en billets de banque.

Foudroyé, il l'était, mais content aussi ; et il eût été très fâché d'avoir un paratonnerre contre cette foudre-là.

Finissons-en tout de suite avec cet homme. Deux jours après les événements que nous racontons en ce moment, il partit, par les soins de Marius, pour l'Amérique, sous un faux nom, avec sa fille Azelma, muni d'une traite de vingt mille francs sur New York. La misère morale de Thénardier, ce bourgeois manqué, était irrémédiable ; il fut en Amérique ce qu'il était en Europe. Le contact d'un méchant homme suffit quelquefois pour pourrir une bonne action et pour en faire sortir une chose mauvaise. Avec l'argent de Marius, Thénardier se fit négrier.

Dès que Thénardier fut dehors, Marius courut au jardin où Cosette se promenait encore.

– Cosette ! Cosette ! cria-t-il. Viens ! viens vite. Partons. Basque, un fiacre ! Cosette, viens. Ah ! mon Dieu ! C'est lui qui m'avait sauvé la vie ! Ne perdons pas une minute ! Mets ton châte.

Cosette le crut fou, et obéit.

Il ne respirait pas, il mettait la main sur son cœur pour en comprimer les battements. Il allait et venait à grands pas, il embrassait Cosette : – Ah ! Cosette ! je suis un malheureux ! disait-il.

Marius était éperdu. Il commençait à entrevoir dans ce Jean Valjean on ne sait quelle haute et sombre figure. Une vertu inouïe lui apparaissait, suprême et douce, humble dans son immensité. Le forçat se transfigurait en Christ. Marius avait l'éblouissement de ce prodige. Il ne savait pas au juste ce qu'il voyait, mais c'était grand.

En un instant, un fiacre fut devant la porte. Marius y fit monter Cosette et s'y élança.

– Cocher, dit-il, rue de l'Homme-Armé, numéro 7. Le fiacre partit.

– Ah ! quel bonheur ! fit Cosette, rue de l'Homme-Armé. Je n'osais plus t'en parler. Nous allons voir monsieur Jean.

– Ton père, Cosette ! ton père plus que jamais. Cosette, je devine. Tu m'as dit que tu n'avais jamais reçu la lettre que je t'avais envoyée par Gavroche. Elle sera tombée dans ses mains. Cosette, il est allé à la barricade, pour me sauver. Comme c'est son besoin d'être

Tome I – Fantine

un homme d'une force terrible. Il n'y avait pas à refuser. Pourtant celui qui avait la clef parlementaire, uniquement pour gagner du temps. Il examina ce mort, mais il ne put rien voir, sinon qu'il était jeune, bien mis, l'air d'un riche, et tout défiguré par le sang. Tout en causant, il trouva moyen de déchirer et d'arracher par derrière, sans que l'assassin s'en aperçût, un morceau de l'habit de l'homme assassiné. Pièce à conviction, vous comprenez ; moyen de ressaisir la trace des choses et de prouver le crime au criminel. Il mit la pièce à conviction dans sa poche. Après quoi il ouvrit la grille, fit sortir l'homme avec son embarras sur le dos, referma la grille et se sauva, se souciant peu d'être mêlé au surplus de l'aventure et surtout ne voulant pas être là quand l'assassin jetterait l'assassiné à la rivière. Vous comprenez à présent. Celui qui portait le cadavre, c'est Jean Valjean ; celui qui avait la clef vous parle en ce moment ; et le morceau de l'habit....

Thénardier acheva la phrase en tirant de sa poche et en tenant, à la hauteur de ses yeux, pincé entre ses deux pouces et ses deux index, un lambeau de drap noir déchiqueté, tout couvert de taches sombres.

Marius s'était levé, pâle, respirant à peine, l'œil fixé sur le morceau de drap noir, et, sans prononcer une parole, sans quitter ce haillon du regard, il reculait vers le mur et, de sa main droite étendue derrière lui, cherchait en tâtonnant sur la muraille une clef qui était à la serrure d'un placard près de la cheminée. Il trouva cette clef, ouvrit le placard, et y enfonça son bras sans y regarder, et sans que sa prunelle effarée se détachât du chiffon que Thénardier tenait déployé.

Cependant Thénardier continuait :

— Monsieur le baron, j'ai les plus fortes raisons de croire que le jeune homme assassiné était un opulent étranger attiré par Jean Valjean dans un piège et porteur d'une somme énorme.

— Le jeune homme c'était moi, et voici l'habit ! cria Marius, et il jeta sur le parquet un vieil habit noir tout sanglant.

Puis, arrachant le morceau des mains de Thénardier, il s'accroupit sur l'habit, et rapprocha du pan déchiqueté le morceau déchiré. La déchirure s'adaptait exactement, et le lambeau complétait l'habit.

Thénardier était pétrifié. Il pensa ceci : Je suis épâté.

Marius se redressa frémissant, désespéré, rayonnant.

Il fouilla dans sa poche, et marcha, furieux, vers Thénardier, lui présentant et lui appuyant presque sur le visage son poing rempli de billets de cinq cents francs et de mille francs.

— Vous êtes un infâme ! vous êtes un menteur, un calomniateur, un scélérat. Vous veniez accuser cet homme, vous l'avez justifié ; vous vouliez le perdre, vous n'avez réussi qu'à le glorifier. Et c'est vous qui êtes un voleur ! Et c'est vous qui êtes un assassin ! Je vous ai vu, Thénardier Jondrette, dans ce bouge du boulevard de l'Hôpital. J'en sais assez sur vous pour vous envoyer au bagne, et plus loin même, si je voulais. Tenez, voilà mille francs, sacripant que vous êtes !

Et il jeta un billet de mille francs à Thénardier.

— Ah ! Jondrette Thénardier, vil coquin ! que ceci vous serve de leçon, brocanteur de secrets, marchand de mystères, fouilleur de ténèbres, misérable ! Prenez ces cinq cents francs, et sortez d'ici ! Waterloo vous

pas très maladroit.

— Je pourrais vous interrompre ici, observa Marius, mais continuez.

— Monsieur le baron, je vais vous dire tout, laissant la récompense à votre générosité. Ce secret vaut de l'or massif. Vous me direz : Pourquoi ne t'es-tu pas adressé à Jean Valjean ? Par une raison toute simple ; je sais qu'il s'est dessaisi, et dessaisi en votre faveur, et je trouve la combinaison ingénieuse ; mais il n'a plus le sou, il me montrerait ses mains vides, et, puisque j'ai besoin de quelque argent pour mon voyage à la Joya, je vous préfère, vous qui avez tout, à lui qui n'a rien. Je suis un peu fatigué, permettez-moi de prendre une chaise.

Marius s'assit et lui fit signe de s'asseoir.

Thénardier s'installa sur une chaise capitonnée, reprit les deux journaux, les replongea dans l'enveloppe, et murmura en becquetant avec son ongle le *Drapeau blanc* : Celui-ci m'a donné du mal pour l'avoir. Cela fait, il croisa les jambes et s'étala sur le dos, attitude propre aux gens sûrs de ce qu'ils disent, puis entra en matière, gravement et en appuyant sur les mots :

— Monsieur le baron, le 6 juin 1832, il y a un an environ, le jour de l'émeute, un homme était dans le Grand Égout de Paris, du côté où l'égout vient rejoindre la Seine, entre le pont des Invalides et le pont d'Iéna.

Marius rapprocha brusquement sa chaise de celle de Thénardier. Thénardier remarqua ce mouvement et continua avec la lenteur d'un orateur qui tient son interlocuteur et qui sent la palpitation de son adversaire sous ses paroles :

— Cet homme, forcé de se cacher, pour des raisons du reste étrangères à la politique, avait pris l'égout pour domicile et en avait une clef. C'était, je le répète, le 6 juin ; il pouvait être huit heures du soir. L'homme entendit du bruit dans l'égout. Très surpris, il se blottit, et guetta. C'était un bruit de pas, on marchait dans l'ombre, on venait de son côté. Chose étrange, il y avait dans l'égout un autre homme que lui. La grille de sortie de l'égout n'était pas loin. Un peu de lumière qui en venait lui permit de reconnaître le nouveau venu et de voir que cet homme portait quelque chose sur son dos. Il marchait courbé. L'homme qui marchait courbé était un ancien forçat, et ce qu'il traînait sur ses épaules était un cadavre. Flagrant délit d'assassinat, s'il en fut. Quant au vol, il va de soi ; on ne tue pas un homme gratis. Ce forçat allait jeter ce cadavre à la rivière. Un fait à noter, c'est qu'avant d'arriver à la grille de sortie, ce forçat, qui venait de loin dans l'égout, avait nécessairement rencontré une fondrière épouvantable où il semble qu'il eût pu laisser le cadavre ; mais, dès le lendemain, les égoutiers, en travaillant à la fondrière, y auraient retrouvé l'homme assassiné, et ce n'était pas le compte de l'assassin. Il avait mieux aimé traverser la fondrière, avec son fardeau, et ses efforts ont dû être effrayants, il est impossible de risquer plus complètement sa vie ; je ne comprends pas qu'il soit sorti de là vivant.

La chaise de Marius se rapprocha encore. Thénardier en profita pour respirer longuement. Il poursuivit :

— Monsieur le baron, un égout n'est pas le Champ de Mars. On y manque de tout, et même de place. Quand deux hommes sont là, il faut qu'ils se rencontrent. C'est ce qui arriva. Le domicilié et le passant furent forcés de se dire bonjour, à regret l'un et l'autre. Le passant dit au domicilié : — *Tu vois ce que j'ai sur le dos, il faut que je sorte, tu as la clef, donne-la-moi.* Ce forçat était

Livre premier — Un juste

– J’ai mon dossier, dit-il avec calme.

Et il ajouta :

– Monsieur le baron, dans votre intérêt, j’ai voulu connaître à fond mon Jean Valjean. Je dis que Jean Valjean et Madeleine, c’est le même homme, et je dis que Javert n’a eu d’autre assassin que Javert, et quand je parle, c’est que j’ai des preuves. Non des preuves manuscrites, l’écriture est suspecte, l’écriture est complaisante, mais des preuves imprimées.

Tout en parlant, Thénardier extrayait de l’enveloppe deux numéros de journaux jaunis, fanés, et fortement saturés de tabac. L’un de ces deux journaux, cassé à tous les plis et tombant en lambeaux carrés, semblait beaucoup plus ancien que l’autre.

– Deux faits, deux preuves, fit Thénardier. Et il tendit à Marius les deux journaux déployés.

Ces deux journaux, le lecteur les connaît. L’un, le plus ancien, un numéro du *Drapeau blanc* du 25 juillet 1823, dont on a pu voir le texte à la page 148 du tome troisième de ce livre, établissait l’identité de M. Madeleine et de Jean Valjean. L’autre, un *Moniteur* du 15 juin 1832, constatait le suicide de Javert, ajoutant qu’il résultait d’un rapport verbal de Javert au préfet que, fait prisonnier dans la barricade de la rue de la Chanvrière, il avait dû la vie à la magnanimité d’un insurgé qui, le tenant sous son pistolet, au lieu de lui brûler la cervelle, avait tiré en l’air.

Marius lut. Il y avait évidence, date certaine, preuve irréfragable, ces deux journaux n’avaient pas été imprimés exprès pour appuyer les dires de Thénardier ; la note publiée dans le *Moniteur* était communiquée administrativement par la préfecture de police. Marius ne pouvait douter. Les renseignements du commissaire étaient faux et lui-même s’était trompé. Jean Valjean, grandi brusquement, sortait du nuage. Marius ne put retenir un cri de joie :

– Eh bien alors, ce malheureux est un admirable homme ! toute cette fortune était vraiment à lui ! c’est Madeleine, la providence de tout un pays ! c’est Jean Valjean, le sauveur de Javert ! c’est un héros ! c’est un saint !

– Ce n’est pas un saint, et ce n’est pas un héros, dit Thénardier. C’est un assassin et un voleur.

Et il ajouta du ton d’un homme qui commence à se sentir quelque autorité : – Calmons-nous.

Voleur, assassin, ces mots que Marius croyait disparus, et qui revenaient, tombèrent sur lui comme une douche de glace.

– Encore ! dit-il.

– Toujours, fit Thénardier. Jean Valjean n’a pas volé Madeleine, mais c’est un voleur. Il n’a pas tué Javert, mais c’est un meurtrier.

– Voulez-vous parler, reprit Marius, de ce misérable vol d’il y a quarante ans, expié, cela résulte de vos journaux mêmes, par toute une vie de repentir, d’abnégation et de vertu ?

– Je dis assassinat et vol, monsieur le baron. Et je répète que je parle de faits actuels. Ce que j’ai à vous révéler est absolument inconnu. C’est de l’inédit. Et peut-être y trouverez-vous la source de la fortune habilement offerte par Jean Valjean à madame la baronne. Je dis habilement, car, par une donation de ce genre, se glisser dans une honorable maison dont on partagera l’aisance, et, du même coup, cacher son crime, jouir de son vol, enfouir son nom, et se créer une famille, ce ne serait

turier dont il a causé la ruine, M. Madeleine. Un assassin, parce qu'il a assassiné l'agent de police Javert.

— Je ne comprends pas, monsieur le baron, fit Thénardier.

— Je vais me faire comprendre. Écoutez. Il y avait, dans un arrondissement du Pas-de-Calais, vers 1822, un homme qui avait eu quelque ancien démêlé avec la justice, et qui, sous le nom de M. Madeleine, s'était relevé et réhabilité. Cet homme était devenu, dans toute la force du terme, un juste. Avec une industrie, la fabrique des verroteries noires, il avait fait la fortune de toute une ville. Quant à sa fortune personnelle, il l'avait faite aussi, mais secondairement et, en quelque sorte, par occasion. Il était le père nourricier des pauvres. Il fondait des hôpitaux, ouvrait des écoles, visitait les malades, dotait les filles, soutenait les veuves, adoptait les orphelins ; il était comme le tuteur du pays. Il avait refusé la croix, on l'avait nommé maire. Un forçat libéré savait le secret d'une peine encourue autrefois par cet homme ; il le dénonça et le fit arrêter, et profita de l'arrestation pour venir à Paris et se faire remettre par le banquier Laffitte, — Je tiens le fait du caissier lui-même, — au moyen d'une fausse signature, une somme de plus d'un demi-million qui appartenait à M. Madeleine. Ce forçat, qui a volé M. Madeleine, c'est Jean Valjean. Quant à l'autre fait, vous n'avez rien non plus à m'apprendre. Jean Valjean a tué l'agent Javert ; il l'a tué d'un coup de pistolet. Moi qui vous parle, j'étais présent.

Thénardier jeta à Marius le coup d'œil souverain d'un homme battu qui remet la main sur la victoire et qui vient de regagner en une minute tout le terrain qu'il avait perdu. Mais le sourire revint tout de suite ; l'inférieur vis-à-vis du supérieur doit avoir le triomphe câlin, et Thénardier se borna à dire à Marius :

— Monsieur le baron, nous faisons fausse route.

Et il souligna cette phrase en faisant faire à son trousseau de breloques un moulinet expressif.

— Quoi ! repartit Marius, contestez-vous cela ? Ce sont des faits.

— Ce sont des chimères. La confiance dont monsieur le baron m'honore me fait un devoir de le lui dire. Avant tout la vérité et la justice. Je n'aime pas voir accuser les gens injustement. Monsieur le baron, Jean Valjean n'a point volé M. Madeleine, et Jean Valjean n'a point tué Javert.

— Voilà qui est fort ! comment cela ?

— Pour deux raisons.

— Lesquelles ? parlez.

— Voici la première : il n'a pas volé M. Madeleine, attendu que c'est lui-même Jean Valjean qui est M. Madeleine.

— Que me contez-vous là ?

— Et voici la seconde : il n'a pas assassiné Javert, attendu que celui qui a tué Javert, c'est Javert.

— Que voulez-vous dire ?

— Que Javert s'est suicidé.

— Prouvez ! prouvez ! cria Marius hors de lui.

Thénardier reprit en scandant sa phrase à la façon d'un alexandrin antique :

— L'agent-de-police-Ja-vert-a-été-trouvé-noyé-sous-un-bateau-du-Pont-au-Change.

— Mais prouvez donc !

Thénardier tira de sa poche de côté une large enveloppe de papier gris qui semblait contenir des feuilles pliées de diverses grandeurs.

Chapitre I. Monsieur Myriel

En 1815, M. Charles-François-Bienvenu Myriel était évêque de Digne. C'était un vieillard d'environ soixante-quinze ans ; il occupait le siège de Digne depuis 1806.

Quoique ce détail ne touche en aucune manière au fond même de ce que nous avons à raconter, il n'est peut-être pas inutile, ne fût-ce que pour être exact en tout, d'indiquer ici les bruits et les propos qui avaient couru sur son compte au moment où il était arrivé dans le diocèse. Vrai ou faux, ce qu'on dit des hommes tient souvent autant de place dans leur vie et surtout dans leur destinée que ce qu'ils font. M. Myriel était fils d'un conseiller au parlement d'Aix ; noblesse de robe. On conta de lui que son père, le réservant pour hériter de sa charge, l'avait marié de fort bonne heure, à dix-huit ou vingt ans, suivant un usage assez répandu dans les familles parlementaires. Charles Myriel, nonobstant ce mariage, avait, disait-on, beaucoup fait parler de lui. Il était bien fait de sa personne, quoique d'assez petite taille, élégant, gracieux, spirituel ; toute la première partie de sa vie avait été donnée au monde et aux galanteries. La révolution survint, les événements se précipitèrent, les familles parlementaires décimées, chassées, traquées, se dispersèrent. M. Charles Myriel, dès les premiers jours de la révolution, émigra en Italie. Sa femme y mourut d'une maladie de poitrine dont elle était atteinte depuis longtemps. Ils n'avaient point d'enfants. Que se passa-t-il ensuite dans la destinée de M. Myriel ? L'écroulement de l'ancienne société française, la chute de sa propre famille, les tragiques spectacles de 93, plus effrayants encore peut-être pour les émigrés qui les voyaient de loin avec le grossissement de l'épouvante, firent-ils germer en lui des idées de renoncement et de solitude ? Fut-il, au milieu d'une de ces distractions et de ces affections qui occupaient sa vie, subitement atteint d'un de ces coups mystérieux et terribles qui viennent quelquefois renverser, en le frappant au cœur, l'homme que les catastrophes publiques n'ébranleraient pas en le frappant dans son existence et dans sa fortune ? Nul n'aurait pu le dire ; tout ce qu'on savait, c'est que, lorsqu'il revint d'Italie, il était prêtre.

En 1804, M. Myriel était curé de Brignolles. Il était déjà vieux, et vivait dans une retraite profonde.

Vers l'époque du couronnement, une petite affaire de sa cure, on ne sait plus trop quoi, l'amena à Paris. Entre autres personnes puissantes, il alla solliciter pour ses paroissiens M. le cardinal Fesch. Un jour que l'empereur était venu faire visite à son oncle, le digne curé, qui attendait dans l'antichambre, se trouva sur le passage de sa majesté. Napoléon, se voyant regardé avec une certaine curiosité par ce vieillard, se retourna, et dit brusquement :

— Quel est ce bonhomme qui me regarde ?

— Sire, dit M. Myriel, vous regardez un bonhomme, et moi je regarde un grand homme. Chacun de nous peut profiter.

L'empereur, le soir même, demanda au cardinal le nom de ce curé, et quelque temps après M. Myriel fut

tout surpris d'apprendre qu'il était nommé évêque de Digne.

Qu'y avait-il de vrai, du reste, dans les récits qu'on faisait sur la première partie de la vie de M. Myriel ? Personne ne le savait. Peu de familles avaient connu la famille Myriel avant la révolution.

M. Myriel devait subir le sort de tout nouveau venu dans une petite ville où il y a beaucoup de bouches qui parlent et fort peu de têtes qui pensent. Il devait le subir, quoiqu'il fût évêque et parce qu'il était évêque. Mais, après tout, les propos auxquels on mêlait son nom n'étaient peut-être que des propos ; du bruit, des mots, des paroles ; moins que des paroles, des *parabres*, comme dit l'énergique langue du midi.

Quoi qu'il en fût, après neuf ans d'épiscopat et de résidence à Digne, tous ces racontages, sujets de conversation qui occupent dans le premier moment les petites villes et les petites gens, étaient tombés dans un oubli profond. Personne n'eût osé en parler, personne n'eût même osé s'en souvenir.

M. Myriel était arrivé à Digne accompagné d'une vieille fille, mademoiselle Baptistine, qui était sa sœur et qui avait dix ans de moins que lui.

Ils avaient pour tout domestique une servante du même âge que mademoiselle Baptistine, et appelée madame Magloire, laquelle, après avoir été *la servante de M. le Curé*, prenait maintenant le double titre de femme de chambre de mademoiselle et femme de charge de monseigneur.

Mademoiselle Baptistine était une personne longue, pâle, mince, douce ; elle réalisait l'idéal de ce qu'exprime le mot « respectable » ; car il semble qu'il soit nécessaire qu'une femme soit mère pour être vénérable. Elle n'avait jamais été jolie ; toute sa vie, qui n'avait été qu'une suite de saintes œuvres, avait fini par mettre sur elle une sorte de blancheur et de clarté ; et, en vieillissant, elle avait gagné ce qu'on pourrait appeler la beauté de la bonté. Ce qui avait été de la maigreur dans sa jeunesse était devenu, dans sa maturité, de la transparence ; et cette diaphanéité laissait voir l'ange. C'était une âme plus encore que ce n'était une vierge. Sa personne semblait faite d'ombre ; à peine assez de corps pour qu'il y eût là un sexe ; un peu de matière contenant une lueur ; de grands yeux toujours baissés ; un prétexte pour qu'une âme reste sur la terre.

Madame Magloire était une petite vieille, blanche, grasse, replète, affairée, toujours haletante, à cause de son activité d'abord, ensuite à cause d'un asthme.

À son arrivée, on installa M. Myriel en son palais épiscopal avec les honneurs voulus par les décrets impériaux qui classent l'évêque immédiatement après le maréchal de camp. Le maire et le président lui firent la première visite, et lui de son côté fit la première visite au général et au préfet.

L'installation terminée, la ville attendit son évêque à l'œuvre.

Quant au nom de Pontmercy, on se rappelle que, sur le champ de bataille de Waterloo, il n'en avait entendu que les deux dernières syllabes, pour lesquelles il avait toujours eu le légitime dédain qu'on doit à ce qui n'est qu'un remerciement.

Du reste, par sa fille Azelma, qu'il avait mise à la piste des mariés du 16 février, et par ses fouilles personnelles, il était parvenu à savoir beaucoup de choses, et, du fond de ses ténèbres, il avait réussi à saisir plus d'un fil mystérieux. Il avait, à force d'industrie, découvert, ou, tout au moins, à force d'inductions, deviné, quel était l'homme qu'il avait rencontré un certain jour dans le Grand Égout. De l'homme, il était facilement arrivé au nom. Il savait que madame la baronne Pontmercy, c'était Cosette. Mais de ce côté-là, il comptait être discret. Qui était Cosette ? Il ne le savait pas au juste lui-même. Il entrevoyait bien quelque bâtardise, l'histoire de Fantine lui avait toujours semblé louche, mais à quoi bon en parler ? Pour se faire payer son silence ? Il avait, ou croyait avoir, à vendre mieux que cela. Et, selon toute apparence, venir faire, sans preuve, cette révélation au baron Pontmercy : *Votre femme est bâtarde*, cela n'eût réussi qu'à attirer la botte du mari vers les reins du révélateur.

Dans la pensée de Thénardier, la conversation avec Marius n'avait pas encore commencé. Il avait dû reculer, modifier sa stratégie, quitter une position, changer de front ; mais rien d'essentiel n'était encore compromis, et il avait cinq cents francs dans sa poche. En outre, il avait quelque chose de décisif à dire, et même contre ce baron Pontmercy si bien renseigné et si bien armé, il se sentait fort. Pour les hommes de la nature de Thénardier, tout dialogue est un combat. Dans celui qui allait s'engager, quelle était sa situation ? Il ne savait pas à qui il parlait, mais il savait de quoi il parlait. Il fit rapidement cette revue intérieure de ses forces, et après avoir dit : *Je suis Thénardier*, il attendit.

Marius était resté pensif. Il tenait donc enfin Thénardier. Cet homme, qu'il avait tant désiré retrouver, était là. Il allait donc pouvoir faire honneur à la recommandation du colonel Pontmercy. Il était humilié que ce héros dût quelque chose à ce bandit, et que la lettre de change tirée du fond du tombeau par son père sur lui Marius fût jusqu'à ce jour protestée. Il lui paraissait aussi, dans la situation complexe où était son esprit vis-à-vis de Thénardier, qu'il y avait lieu de venger le colonel du malheur d'avoir été sauvé par un tel gredin. Quoi qu'il en fût, il était content. Il allait donc enfin délivrer de ce créancier indigne l'ombre du colonel, et il lui semblait qu'il allait retirer de la prison pour dettes la mémoire de son père.

À côté de ce devoir, il en avait un autre, éclaircir, s'il se pouvait, la source de la fortune de Cosette. L'occasion semblait se présenter. Thénardier savait peut-être quelque chose. Il pouvait être utile de voir le fond de cet homme. Il commença par là.

Thénardier avait fait disparaître le « fafiot sérieux » dans son gousset, et regardait Marius avec une douceur presque tendre.

Marius rompit le silence.

— Thénardier, je vous ai dit votre nom. À présent, votre secret, ce que vous veniez m'apprendre, voulez-vous que je vous le dise ? J'ai mes informations aussi, moi. Vous allez voir que j'en sais plus long que vous. Jean Valjean, comme vous l'avez dit, est un assassin et un voleur. Un voleur, parce qu'il a volé un riche manufac-

- Hein ?
- Thénardier.
- Qui ça ?

Dans le danger, le porc-épic se hérissé, le scarabée fait le mort, la vieille garde se forme en carré ; cet homme se mit à rire.

Puis il épousseta d'une chiquenaude un grain de poussière sur la manche de son habit.

Marius continua :

– Vous êtes aussi l'ouvrier Jondrette, le comédien Fabantou, le poète Genflot, l'espagnol don Alvarès, et la femme Balizard.

– La femme quoi ?

– Et vous avez tenu une gargote à Montfermeil.

– Une gargote ! Jamais.

– Et je vous dis que vous êtes Thénardier.

– Je le nie.

– Et que vous êtes un gueux. Tenez.

Et Marius, tirant de sa poche un billet de banque, le lui jeta à la face.

– Merci ! pardon ! cinq cents francs ! monsieur le baron !

Et l'homme, bouleversé, saluant, saisissant le billet, l'examina.

– Cinq cents francs ! reprit-il, ébahi. Et il bégaya à demi-voix : Un fafiot sérieux !

Puis brusquement :

– Eh bien soit, s'écria-t-il. Mettons-nous à notre aise.

Et, avec une prestesse de singe, rejetant ses cheveux en arrière, arrachant ses lunettes, retirant de son nez et escamotant les deux tuyaux de plume dont il a été question tout à l'heure, et qu'on a d'ailleurs déjà vus à une autre page de ce livre, il ôta son visage comme on ôte son chapeau.

L'œil s'alluma ; le front inégal, raviné, bossu par endroits, hideusement ridé en haut, se dégagea, le nez redevint aigu comme un bec ; le profil féroce et sagace de l'homme de proie reparut.

– Monsieur le baron est infailible, dit-il d'une voix nette et d'où avait disparu tout nasillement, je suis Thénardier.

Et il redressa son dos voûté.

Thénardier, car c'était bien lui, était étrangement surpris ; il eût été troublé s'il avait pu l'être. Il était venu apporter de l'étonnement, et c'était lui qui en recevait. Cette humiliation lui était payée cinq cents francs, et, à tout prendre, il l'acceptait ; mais il n'en était pas moins abasourdi.

Il voyait pour la première fois ce baron Pontmercy, et, malgré son déguisement, ce baron Pontmercy le reconnaissait, et le reconnaissait à fond. Et non seulement ce baron était au fait de Thénardier, mais il semblait au fait de Jean Valjean. Qu'était-ce que ce jeune homme presque imberbe, si glacial et si généreux, qui savait les noms des gens, qui savait tous leurs noms, et qui leur ouvrait sa bourse, qui malmenait les fripons comme un juge et qui les payait comme une dupe ?

Thénardier, on se le rappelle, quoique ayant été voisin de Marius, ne l'avait jamais vu, ce qui est fréquent à Paris ; il avait autrefois entendu vaguement ses filles parler d'un jeune homme très pauvre appelé Marius qui demeurait dans la maison. Il lui avait écrit, sans le connaître, la lettre qu'on sait. Aucun rapprochement n'était possible dans son esprit entre ce Marius-là et M. le baron Pontmercy.

Chapitre II. Monsieur Myriel devient monseigneur Bienvenu

Le palais épiscopal de Digne était attenant à l'hôpital.

Le palais épiscopal était un vaste et bel hôtel bâti en pierre au commencement du siècle dernier par monseigneur Henri Puget, docteur en théologie de la faculté de Paris, abbé de Simore, lequel était évêque de Digne en 1712. Ce palais était un vrai logis seigneurial. Tout y avait grand air, les appartements de l'évêque, les salons, les chambres, la cour d'honneur, fort large, avec promenoirs à arcades, selon l'ancienne mode florentine, les jardins plantés de magnifiques arbres. Dans la salle à manger, longue et superbe galerie qui était au rez-de-chaussée et s'ouvrait sur les jardins, monseigneur Henri Puget avait donné à manger en cérémonie le 29 juillet 1714 à messeigneurs Charles Brûlard de Genlis, archevêque-prince d'Embrun, Antoine de Mesgrigny, capucin, évêque de Grasse, Philippe de Vendôme, grand prieur de France, abbé de Saint-Honoré de Lérins, François de Berton de Grillon, évêque-baron de Vence, César de Sabran de Forcalquier, évêque-seigneur de Glandève, et Jean Soanen, prêtre de l'oratoire, prédicateur ordinaire du roi, évêque-seigneur de Senez. Les portraits de ces sept révérends personnages décoraient cette salle, et cette date mémorable, 29 juillet 1714, y était gravée en lettres d'or sur une table de marbre blanc.

L'hôpital était une maison étroite et basse à un seul étage avec un petit jardin. Trois jours après son arrivée, l'évêque visita l'hôpital. La visite terminée, il fit prier le directeur de vouloir bien venir jusque chez lui.

– Monsieur le directeur de l'hôpital, lui dit-il, combien en ce moment avez-vous de malades ?

– Vingt-six, monseigneur.

– C'est ce que j'avais compté, dit l'évêque.

– Les lits, reprit le directeur, sont bien serrés les uns contre les autres.

– C'est ce que j'avais remarqué.

– Les salles ne sont que des chambres, et l'air s'y renouvelle difficilement.

– C'est ce qui me semble.

– Et puis, quand il y a un rayon de soleil, le jardin est bien petit pour les convalescents.

– C'est ce que je me disais.

– Dans les épidémies, nous avons eu cette année le typhus, nous avons eu une suette militaire il y a deux ans, cent malades quelquefois ; nous ne savons que faire.

– C'est la pensée qui m'était venue.

– Que voulez-vous, monseigneur ? dit le directeur, il faut se résigner.

Cette conversation avait lieu dans la salle à manger-galerie du rez-de-chaussée. L'évêque garda un moment le silence, puis il se tourna brusquement vers le directeur de l'hôpital :

– Monsieur, dit-il, combien pensez-vous qu'il tiendrait de lits rien que dans cette salle ?

– La salle à manger de monseigneur ! s'écria le directeur stupéfait.

L'évêque parcourait la salle du regard et semblait y faire avec les yeux des mesures et des calculs.

— Il y tiendrait bien vingt lits ! dit-il, comme se parlant à lui-même.

Puis élevant la voix :

— Tenez, monsieur le directeur de l'hôpital, je vais vous dire. Il y a évidemment une erreur. Vous êtes vingt-six personnes dans cinq ou six petites chambres. Nous sommes trois ici, et nous avons place pour soixante. Il y a erreur, je vous dis. Vous avez mon logis, et j'ai le vôtre. Rendez-moi ma maison. C'est ici chez vous.

Le lendemain, les vingt-six pauvres étaient installés dans le palais de l'évêque et l'évêque était à l'hôpital.

M. Myriel n'avait point de bien, sa famille ayant été ruinée par la révolution. Sa sœur touchait une rente viagère de cinq cents francs qui, au presbytère, suffisait à sa dépense personnelle. M. Myriel recevait de l'état comme évêque un traitement de quinze mille francs. Le jour même où il vint se loger dans la maison de l'hôpital, M. Myriel détermina l'emploi de cette somme une fois pour toutes de la manière suivante. Nous transcrivons ici une note écrite de sa main.

Note pour régler les dépenses de ma maison.

Pour le petit séminaire : quinze cents livres

Congrégation de la mission : cent livres

Pour les lazaristes de Montdidier : cent livres

Séminaire des missions étrangères à Paris : deux cents livres

Congrégation du Saint-Esprit : cent cinquante livres

Établissements religieux de la Terre-Sainte : cent livres

Sociétés de charité maternelle : trois cents livres

En sus, pour celle d'Arles : cinquante livres

OEuvre pour l'amélioration des prisons : quatre cents livres

OEuvre pour le soulagement et la délivrance des prisonniers : cinq cents livres

Pour libérer des pères de famille prisonniers pour dettes : mille livres

Supplément au traitement des pauvres maîtres d'école du diocèse : deux mille livres

Grenier d'abondance des Hautes-Alpes : cent livres

Congrégation des dames de Digne, de Manosque et de Sisteron,

pour l'enseignement gratuit des filles indigentes : quinze cents livres

Pour les pauvres : six mille livres

Ma dépense personnelle : mille livres

Total : *quinze mille livres*

Pendant tout le temps qu'il occupa le siège de Digne, M. Myriel ne changea presque rien à cet arrangement. Il appelait cela, comme on voit, *avoir réglé les dépenses de sa maison*.

Cet arrangement fut accepté avec une soumission absolue par mademoiselle Baptistine. Pour cette sainte fille, M. de Digne était tout à la fois son frère et son évêque, son ami selon la nature et son supérieur selon l'église. Elle l'aimait et elle le vénérail tout simplement. Quand il parlait, elle s'inclinait ; quand il agissait, elle adhérait. La servante seule, madame Magloire, murmura un peu. M. l'évêque, on l'a pu remarquer, ne s'était réservé que mille livres, ce qui, joint à la pension de made-

— Monsieur le baron, vous avez chez vous un voleur et un assassin.

Marius tressaillit.

— Chez moi ? non, dit-il.

L'inconnu, imperturbable, brossa son chapeau du coude, et poursuivit :

— Assassin et voleur. Remarquez, monsieur le baron, que je ne parle pas ici de faits anciens, arriérés, caducs, qui peuvent être effacés par la prescription devant la loi et par le repentir devant Dieu. Je parle de faits récents, de faits actuels, de faits encore ignorés de la justice à cette heure. Je continue. Cet homme s'est glissé dans votre confiance, et presque dans votre famille, sous un faux nom. Je vais vous dire son nom vrai. Et vous le dire pour rien.

— J'écoute.

— Il s'appelle Jean Valjean.

— Je le sais.

— Je vais vous dire, également pour rien, qui il est.

— Dites.

— C'est un ancien forçat.

— Je le sais.

— Vous le savez depuis que j'ai eu l'honneur de vous le dire.

— Non. Je le savais auparavant.

Le ton froid de Marius, cette double réplique *je le sais*, son laconisme réfractaire au dialogue, remuèrent dans l'inconnu quelque colère sourde. Il décocha à la dérobée à Marius un regard furieux, tout de suite éteint. Si rapide qu'il fût, ce regard était de ceux qu'on reconnaît quand on les a vus une fois ; il n'échappa point à Marius. De certains flamboiements ne peuvent venir que de certaines âmes ; la prunelle, ce soupirail de la pensée, s'en embrase ; les lunettes ne cachent rien ; mettez donc une vitre à l'enfer.

L'inconnu reprit, en souriant :

— Je ne me permets pas de démentir monsieur le baron. Dans tous les cas, vous devez voir que je suis renseigné. Maintenant ce que j'ai à vous apprendre n'est connu que de moi seul. Cela intéresse la fortune de madame la baronne. C'est un secret extraordinaire. Il est à vendre. C'est à vous que je l'offre d'abord. Bon marché. Vingt mille francs.

— Je sais ce secret-là comme je sais les autres, dit Marius.

Le personnage sentit le besoin de baisser un peu son prix :

— Monsieur le baron, mettez dix mille francs, et je parle.

— Je vous répète que vous n'avez rien à m'apprendre. Je sais ce que vous voulez me dire.

Il y eut dans l'œil de l'homme un nouvel éclair. Il s'écria :

— Il faut pourtant que je dîne aujourd'hui. C'est un secret extraordinaire, vous dis-je. Monsieur le baron, je vais parler. Je parle. Donnez-moi vingt francs.

Marius le regarda fixement :

— Je sais votre secret extraordinaire ; de même que je savais le nom de Jean Valjean, de même que je sais votre nom.

— Mon nom ?

— Oui.

— Ce n'est pas difficile, monsieur le baron. J'ai eu l'honneur de vous l'écrire et de vous le dire. Thénard.

— Dier.

pieds sur l'étage inférieur de façon à laisser devant soi une terrasse qui fait le tour de l'édifice, au centre une cour intérieure où sont les provisions et les munitions, pas de fenêtres, des meurtrières, pas de porte, des échelles, des échelles pour monter du sol à la première terrasse, et de la première à la seconde, et de la seconde à la troisième, des échelles pour descendre dans la cour intérieure, pas de portes aux chambres, des trappes, pas d'escaliers aux chambres, des échelles ; le soir on ferme les trappes, on retire les échelles, on braque des tromblons et des carabines aux meurtrières ; nul moyen d'entrer ; une maison le jour, une citadelle la nuit, huit cents habitants, voilà ce village. Pourquoi tant de précautions ? c'est que ce pays est dangereux ; il est plein d'anthropophages. Alors pourquoi y va-t-on ? c'est que ce pays est merveilleux ; on y trouve de l'or.

— Où voulez-vous en venir ? interrompit Marius qui du désappointement passait à l'impatience.

— À ceci, monsieur le baron. Je suis un ancien diplomate fatigué. La vieille civilisation m'a mis sur les dents. Je veux essayer des sauvages.

— Après ?

— Monsieur le baron, l'égoïsme est la loi du monde. La paysanne prolétaire qui travaille à la journée se retourne quand la diligence passe, la paysanne propriétaire qui travaille à son champ ne se retourne pas. Le chien du pauvre aboie après le riche, le chien du riche aboie après le pauvre. Chacun pour soi. L'intérêt, voilà le but des hommes. L'or, voilà l'aimant.

— Après ? Concluez.

— Je voudrais aller m'établir à la Joya. Nous sommes trois. J'ai mon épouse et ma demoiselle ; une fille qui est fort belle. Le voyage est long et cher. Il me faut un peu d'argent.

— En quoi cela me regarde-t-il ? demanda Marius.

L'inconnu tendit le cou hors de sa cravate, geste propre au vautour, et répliqua avec un redoublement de sourire :

— Est-ce que monsieur le baron n'a pas lu ma lettre ?

Cela était à peu près vrai. Le fait est que le contenu de l'épître avait glissé sur Marius. Il avait vu l'écriture plus qu'il n'avait lu la lettre. Il s'en souvenait à peine. Depuis un moment un nouvel éveil venait de lui être donné. Il avait remarqué ce détail : mon épouse et ma demoiselle. Il attachait sur l'inconnu un œil pénétrant. Un juge d'instruction n'eût pas mieux regardé. Il le guettait presque. Il se borna à lui répondre :

— Précisez.

L'inconnu inséra ses deux mains dans ses deux goussets, releva sa tête sans redresser son épine dorsale, mais en scrutant de son côté Marius avec le regard vert de ses lunettes.

— Soit, monsieur le baron. Je précise. J'ai un secret à vous vendre.

— Un secret ?

— Un secret.

— Qui me concerne ?

— Un peu.

— Quel est ce secret ?

Marius examinait de plus en plus l'homme, tout en l'écoutant.

— Je commence gratis, dit l'inconnu. Vous allez voir que je suis intéressant.

— Parlez.

moiselle Baptistine, faisait quinze cents francs par an. Avec ces quinze cents francs, ces deux vieilles femmes et ce vieillard vivaient.

Et quand un curé de village venait à Digne, M. l'évêque trouvait encore moyen de le traiter, grâce à la sévère économie de madame Magloire et à l'intelligente administration de mademoiselle Baptistine.

Un jour — il était à Digne depuis environ trois mois — l'évêque dit :

— Avec tout cela je suis bien gêné !

— Je le crois bien ! s'écria madame Magloire, Monseigneur n'a seulement pas réclamé la rente que le département lui doit pour ses frais de carrosse en ville et de tournées dans le diocèse. Pour les évêques d'autrefois c'était l'usage.

— Tiens ! dit l'évêque, vous avez raison, madame Magloire.

Il fit sa réclamation.

Quelque temps après, le conseil général, prenant cette demande en considération, lui vota une somme annuelle de trois mille francs, sous cette rubrique : *Allocation à M. l'évêque pour frais de carrosse, frais de poste et frais de tournées pastorales.*

Cela fit beaucoup crier la bourgeoisie locale, et, à cette occasion, un sénateur de l'empire, ancien membre du conseil des cinq-cents favorable au dix-huit brumaire et pourvu près de la ville de Digne d'une sénatorerie magnifique, écrivit au ministre des cultes, M. Bigot de Préameneu, un petit billet irrité et confidentiel dont nous extrayons ces lignes authentiques :

« — Des frais de carrosse ? pourquoi faire dans une ville de moins de quatre mille habitants ? Des frais de poste et de tournées ? à quoi bon ces tournées d'abord ? ensuite comment courir la poste dans un pays de montagnes ? Il n'y a pas de routes. On ne va qu'à cheval. Le pont même de la Durance à Château-Arnoux peut à peine porter des charrettes à bœufs. Ces prêtres sont tous ainsi. Avides et avarés. Celui-ci a fait le bon apôtre en arrivant. Maintenant il fait comme les autres. Il lui faut carrosse et chaise de poste. Il lui faut du luxe comme aux anciens évêques. Oh ! toute cette pré-traille ! Monsieur le comte, les choses n'iront bien que lorsque l'empereur nous aura délivrés des calotins. À bas le pape ! (les affaires se brouillaient avec Rome). Quant à moi, je suis pour César tout seul. Etc., etc. »

La chose, en revanche, réjouit fort madame Magloire.

— Bon, dit-elle à mademoiselle Baptistine, Monseigneur a commencé par les autres, mais il a bien fallu qu'il finît par lui-même. Il a réglé toutes ses charités. Voilà trois mille livres pour nous. Enfin !

Le soir même, l'évêque écrivit et remit à sa sœur une note ainsi conçue :

Frais de carrosse et de tournées.

Pour donner du bouillon de viande aux malades de l'hôpital : quinze cents livres

Pour la société de charité maternelle d'Aix : deux cent cinquante livres

Pour la société de charité maternelle de Draguignan : deux cent cinquante livres

Pour les enfants trouvés : cinq cents livres

Pour les orphelins : cinq cents livres

Total : trois mille livres

Tel était le budget de M. Myriel.

Quant au casuel épiscopal, rachats de bans, dispenses, ondolements, prédications, bénédictions d'églises ou de chapelles, mariages, etc., l'évêque le percevait sur les riches avec d'autant plus d'âpreté qu'il le donnait aux pauvres.

Au bout de peu de temps, les offrandes d'argent affluèrent. Ceux qui ont et ceux qui manquent frappaient à la porte de M. Myriel, les uns venant chercher l'aumône que les autres venaient y déposer. L'évêque, en moins d'un an, devint le trésorier de tous les bienfaits et le caissier de toutes les détresses. Des sommes considérables passaient par ses mains ; mais rien ne put faire qu'il changeât quelque chose à son genre de vie et qu'il ajoutât le moindre superflu à son nécessaire.

Loin de là. Comme il y a toujours encore plus de misère en bas que de fraternité en haut, tout était donné, pour ainsi dire, avant d'être reçu ; c'était comme de l'eau sur une terre sèche ; il avait beau recevoir de l'argent, il n'en avait jamais. Alors il se dépouillait.

L'usage étant que les évêques énoncent leurs noms de baptême en tête de leurs mandements et de leurs lettres pastorales, les pauvres gens du pays avaient choisi, avec une sorte d'instinct affectueux, dans les noms et prénoms de l'évêque, celui qui leur présentait un sens, et ils ne l'appelaient que monseigneur Bienvenu. Nous ferons comme eux, et nous le nommerons ainsi dans l'occasion. Du reste, cette appellation lui plaisait.

— J'aime ce nom-là, disait-il. Bienvenu corrige monseigneur.

Nous ne prétendons pas que le portrait que nous faisons ici soit vraisemblable ; nous nous bornons à dire qu'il est ressemblant.

noir du haut en bas, et par conséquent convenable, eût été trop large pour Pitt et trop étroit pour Castelcicala. Le vêtement d'*homme d'état* était désigné comme il suit dans le catalogue du Changeur ; nous copions : « Un habit de drap noir, un pantalon de laine noire, un gilet de soie, des bottes et du linge. » Il y avait en marge : *Ancien ambassadeur*, et une note que nous transcrivons également : « Dans une boîte séparée, une perruque proprement frisée, des lunettes vertes, des breloques, et deux petits tuyaux de plume d'un pouce de long enveloppés de coton. » Tout cela revenait à l'homme d'État, ancien ambassadeur. Tout ce costume était, si l'on peut parler ainsi, exténué ; les coutures blanchissaient, une vague boutonnière s'entrouvrait à l'un des coudes ; en outre, un bouton manquait à l'habit sur la poitrine ; mais ce n'est qu'un détail ; la main de l'homme d'État, devant toujours être dans l'habit et sur le cœur, avait pour fonction de cacher le bouton absent.

Si Marius avait été familier avec les institutions occultes de Paris, il eût tout de suite reconnu, sur le dos du visiteur que Basque venait d'introduire, l'habit d'homme d'État emprunté au Décroche-moi-ça du Changeur.

Le désappointement de Marius, en voyant entrer un homme autre que celui qu'il attendait, tourna en disgrâce pour le nouveau venu. Il l'examina des pieds à la tête, pendant que le personnage s'inclinait démesurément, et lui demanda d'un ton bref :

— Que voulez-vous ?

L'homme répondit avec un rictus aimable dont le sourire caressant d'un crocodile donnerait quelque idée :

— Il me semble impossible que je n'aie pas déjà eu l'honneur de voir monsieur le baron dans le monde. Je crois bien l'avoir particulièrement rencontré, il y a quelques années, chez madame la princesse Bagration et dans les salons de sa seigneurie le vicomte Dambray, pair de France.

C'est toujours une bonne tactique en coquinerie que d'avoir l'air de reconnaître quelqu'un qu'on ne connaît point.

Marius était attentif au parler de cet homme. Il épiait l'accent et le geste, mais son désappointement croisait ; c'était une prononciation nasillarde, absolument différente du son de voix aigre et sec auquel il s'attendait. Il était tout à fait dérouté.

— Je ne connais, dit-il, ni madame Bagration, ni M. Dambray. Je n'ai de ma vie mis le pied ni chez l'un ni chez l'autre.

La réponse était bourrue. Le personnage, gracieux quand même, insista.

— Alors, ce sera chez Chateaubriand que j'aurai vu monsieur ! Je connais beaucoup Chateaubriand. Il est très affable. Il me dit quelquefois : Thénard, mon ami... est-ce que vous ne buvez pas un verre avec moi ?

Le front de Marius devint de plus en plus sévère :

— Je n'ai jamais eu l'honneur d'être reçu chez monsieur de Chateaubriand. Abrégeons. Qu'est-ce que vous voulez ?

L'homme, devant la voix plus dure, salua plus bas.

— Monsieur le baron, daignez m'écouter. Il y a en Amérique, dans un pays qui est du côté de Panama, un village appelé la Joya. Ce village se compose d'une seule maison. Une grande maison carrée de trois étages en briques cuites au soleil, chaque côté du carré long de cinq cents pieds, chaque étage en retraite de douze

qui l'avait sauvé lui Marius, et il n'aurait plus rien à souhaiter.

Il ouvrit un tiroir de son secrétaire, y prit quelques billets de banque, les mit dans sa poche, referma le secrétaire et sonna. Basque entre-bâilla la porte.

— Faites entrer, dit Marius.

Basque annonça :

— Monsieur Thénard.

Un homme entra.

Nouvelle surprise pour Marius. L'homme qui entra lui était parfaitement inconnu.

Cet homme, vieux du reste, avait le nez gros, le menton dans la cravate, des lunettes vertes à double abat-jour de taffetas vert sur les yeux, les cheveux lissés et aplatis sur le front au ras des sourcils comme la perruque des cochers anglais de high life. Ses cheveux étaient gris. Il était vêtu de noir de la tête aux pieds, d'un noir très râpé, mais propre ; un trousseau de breloques, sortant de son gousset, y faisait supposer une montre. Il tenait à la main un vieux chapeau. Il marchait voûté, et la courbure de son dos s'augmentait de la profondeur de son salut.

Ce qui frappait au premier abord, c'est que l'habit de ce personnage, trop ample, quoique soigneusement boutonné, ne semblait pas fait pour lui. Ici une courte digression est nécessaire.

Il y avait à Paris, à cette époque, dans un vieux logis borgne, rue Beautreillis, près de l'Arsenal, un juif ingénieux qui avait pour profession de changer un gredin en honnête homme. Pas pour trop longtemps, ce qui eût pu être gênant pour le gredin. Le changement se faisait à vue, pour un jour ou deux, à raison de trente sous par jour, au moyen d'un costume ressemblant le plus possible à l'honnêteté de tout le monde. Ce loueur de costumes s'appelait *le Changeur* ; les filous parisiens lui avaient donné ce nom, et ne lui en connaissaient pas d'autre. Il avait un vestiaire assez complet. Les loques dont il affublait les gens étaient à peu près possibles. Il avait des spécialités et des catégories ; à chaque clou de son magasin pendait, usée et fripée, une condition sociale ; ici l'habit de magistrat, là l'habit de curé, là l'habit de banquier, dans un coin l'habit de militaire en retraite, ailleurs l'habit d'homme de lettres, plus loin l'habit d'homme d'État. Cet être était le costumier du drame immense que la friponnerie joue à Paris. Son bouge était la coulisse d'où le vol sortait et où l'escroquerie rentrait. Un coquin déguenillé arrivait à ce vestiaire, déposait trente sous, et choisissait, selon le rôle qu'il voulait jouer ce jour-là, l'habit qui lui convenait, et, en redescendant l'escalier, le coquin était quelqu'un. Le lendemain les nippes étaient fidèlement rapportées, et le Changeur, qui confiait tout aux voleurs, n'était jamais volé. Ces vêtements avaient un inconvénient, ils « n'allaient pas » ; n'étant point faits pour ceux qui les portaient, ils étaient collants pour celui-ci, flottants pour celui-là, et ne s'ajustaient à personne. Tout filou qui dépassait la moyenne humaine en petitesse ou en grandeur, était mal à l'aise dans les costumes du Changeur. Il ne fallait être ni trop gras ni trop maigre. Le Changeur n'avait prévu que les hommes ordinaires. Il avait pris mesure à l'espèce dans la personne du premier gueux venu, lequel n'est ni gros, ni mince, ni grand, ni petit. De là des adaptations quelquefois difficiles dont les pratiques du Changeur se tiraient comme elles pouvaient. Tant pis pour les exceptions ! L'habit d'homme d'État, par exemple,

Chapitre III. À bon évêque dur évêché

M. l'évêque, pour avoir converti son carrosse en aumônes, n'en faisait pas moins ses tournées. C'est un diocèse fatigant que celui de Digne. Il a fort peu de plaines, beaucoup de montagnes, presque pas de routes, on l'a vu tout à l'heure ; trente-deux cures, quarante et un vicariats et deux cent quatre-vingt-cinq succursales. Visiter tout cela, c'est une affaire. M. l'évêque en venait à bout. Il allait à pied quand c'était dans le voisinage, en carriole dans la plaine, en cacolet dans la montagne. Les deux vieilles femmes l'accompagnaient. Quand le trajet était trop pénible pour elles, il allait seul.

Un jour, il arriva à Senez, qui est une ancienne ville épiscopale, monté sur un âne. Sa bourse, fort à sec dans ce moment, ne lui avait pas permis d'autre équipage. Le maire de la ville vint le recevoir à la porte de l'évêché et le regardait descendre de son âne avec des yeux scandalisés. Quelques bourgeois riaient autour de lui.

— Monsieur le maire, dit l'évêque, et messieurs les bourgeois, je vois ce qui vous scandalise ; vous trouvez que c'est bien de l'orgueil à un pauvre prêtre de monter une monture qui a été celle de Jésus-Christ. Je l'ai fait par nécessité, je vous assure, non par vanité.

Dans ses tournées, il était indulgent et doux, et prêchait moins qu'il ne causait. Il ne mettait aucune vertu sur un plateau inaccessible. Il n'allait jamais chercher bien loin ses raisonnements et ses modèles. Aux habitants d'un pays il citait l'exemple du pays voisin. Dans les cantons où l'on était dur pour les nécessiteux, il disait :

— Voyez les gens de Briançon. Ils ont donné aux indigents, aux veuves et aux orphelins le droit de faire faucher leurs prairies trois jours avant tous les autres. Ils leur rebâtissent gratuitement leurs maisons quand elles sont en ruines. Aussi est-ce un pays béni de Dieu. Durant tout un siècle de cent ans, il n'y a pas eu un meurtrier.

Dans les villages âpres au gain et à la moisson, il disait :

— Voyez ceux d'Embrun. Si un père de famille, au temps de la récolte, a ses fils au service à l'armée et ses filles en service à la ville, et qu'il soit malade et empêché, le curé le recommande au prône ; et le dimanche, après la messe, tous les gens du village, hommes, femmes, enfants, vont dans le champ du pauvre homme lui faire sa moisson, et lui rapportent paille et grain dans son grenier.

Aux familles divisées par des questions d'argent et d'héritage, il disait :

— Voyez les montagnards de Devoluy, pays si sauvage qu'on n'y entend pas le rossignol une fois en cinquante ans. Eh bien, quand le père meurt dans une famille, les garçons s'en vont chercher fortune, et laissent le bien aux filles, afin qu'elles puissent trouver des maris.

Aux cantons qui ont le goût des procès et où les fermiers se ruinent en papier timbré, il disait :

— Voyez ces bons paysans de la vallée de Queyras. Ils sont là trois mille âmes. Mon Dieu ! c'est comme une petite république. On n'y connaît ni le juge, ni l'huisier. Le maire fait tout. Il répartit l'impôt, taxe chacun en conscience, juge les querelles gratis, partage les patrimoines sans honoraires, rend des sentences sans frais ; et on lui obéit, parce que c'est un homme juste parmi des hommes simples.

Aux villages où il ne trouvait pas de maître d'école, il citait encore ceux de Queyras :

— Savez-vous comment ils font ? disait-il. Comme un petit pays de douze ou quinze feux ne peut pas toujours nourrir un magister, ils ont des maîtres d'école payés par toute la vallée qui parcourent les villages, passant huit jours dans celui-ci, dix dans celui-là, et enseignant. Ces magisters vont aux foires, où je les ai vus. On les reconnaît à des plumes à écrire qu'ils portent dans la ganse de leur chapeau. Ceux qui n'enseignent qu'à lire ont une plume, ceux qui enseignent la lecture et le calcul ont deux plumes ; ceux qui enseignent la lecture, le calcul et le latin ont trois plumes. Ceux-là sont de grands savants. Mais quelle honte d'être ignorants ! Faites comme les gens de Queyras.

Il parlait ainsi, gravement et paternellement, à défaut d'exemples inventant des paraboles, allant droit au but, avec peu de phrases et beaucoup d'images, ce qui était l'éloquence même de Jésus-Christ, convaincu et persuadant.

Chapitre IV. Bouteille d'encre qui ne réussit qu'à blanchir

Ce même jour, ou, pour mieux dire, ce même soir, comme Marius sortait de table et venait de se retirer dans son cabinet, ayant un dossier à étudier, Basque lui avait remis une lettre en disant : La personne qui a écrit la lettre est dans l'antichambre.

Cosette avait pris le bras du grand-père et faisait un tour dans le jardin.

Une lettre peut, comme un homme, avoir mauvaise tournure. Gros papier, pli grossier, rien qu'à les voir, de certaines missives déplaisent. La lettre qu'avait apportée Basque était de cette espèce.

Marius la prit. Elle sentait le tabac. Rien n'éveille un souvenir comme une odeur. Marius reconnut ce tabac. Il regarda la suscription : *À monsieur, monsieur le baron Pommerci. En son hôtel.* Le tabac reconnu lui fit reconnaître l'écriture. On pourrait dire que l'étonnement a des éclairs. Marius fut comme illuminé d'un de ces éclairs-là.

L'odorat, ce mystérieux aide-mémoire, venait de faire revivre en lui tout un monde. C'était bien là le papier, la façon de plier, la teinte blafarde de l'encre, c'était bien là l'écriture connue ; surtout c'était là le tabac. Le galetas Jondrette lui apparaissait.

Ainsi, étrange coup de tête du hasard ! une des deux pistes qu'il avait tant cherchées, celle pour laquelle dernièrement encore il avait fait tant d'efforts et qu'il croyait à jamais perdue, venait d'elle-même s'offrir à lui.

Il décacheta avidement la lettre, et il lut :

« Monsieur le baron,

« Si l'Être Suprême m'en avait donné les talents, j'aurais pu être le baron Thénard, membre de l'institut (académie des sciences), mais je ne le suis pas. Je porte seulement le même nom que lui, heureux si ce souvenir me recommande à l'excellence de vos bontés. Le bienfait dont vous m'honorerez sera réciproque. Je suis en possession d'un secret concernant un individu. Cet individu vous concerne. Je tiens le secret à votre disposition désirant avoir l'honneur de vous être utile. Je vous donnerai le moyen simple de chasser de votre honorable famille cet individu qui n'y a pas droit, madame la baronne étant de haute naissance. Le sanctuaire de la vertu ne pourrait coabiter plus longtemps avec le crime sans abdiquer.

« J'attends dans l'antichambre les ordres de monsieur le baron.

« Avec respect. »

La lettre était signée « Thénard ».

Cette signature n'était pas fausse. Elle était seulement un peu abrégée.

Du reste l'amphigouri et l'orthographe achevaient la révélation. Le certificat d'origine était complet. Aucun doute n'était possible.

L'émotion de Marius fut profonde. Après le mouvement de surprise, il eut un mouvement de bonheur. Qu'il trouvât maintenant l'autre homme qu'il cherchait, celui

Puis il se tourna vers le lit, et, toujours assis, car il ne pouvait rester debout, il regarda la petite robe noire et tous ces chers objets.

Ces contemplations-là durent des heures qui semblent des minutes. Tout à coup il eut un frisson, il sentit que le froid lui venait ; il s'accouda à la table que les flambeaux de l'évêque éclairaient, et prit la plume.

Comme la plume ni l'encre n'avaient servi depuis longtemps, le bec de la plume était recourbé, l'encre était desséchée, il fallut qu'il se levât et qu'il mît quelques gouttes d'eau dans l'encre, ce qu'il ne put faire sans s'arrêter et s'asseoir deux ou trois fois, et il fut forcé d'écrire avec le dos de la plume. Il s'essuyait le front de temps en temps.

Sa main tremblait. Il écrivit lentement quelques lignes que voici :

« Cosette, je te bénis. Je vais t'expliquer. Ton mari a eu raison de me faire comprendre que je devais m'en aller ; cependant il y a un peu d'erreur dans ce qu'il a cru, mais il a eu raison. Il est excellent. Aime-le toujours bien quand je serai mort. Monsieur Pontmercy, aimez toujours mon enfant bien-aimé. Cosette, on trouvera ce papier-ci, voici ce que je veux te dire, tu vas voir les chiffres, si j'ai la force de me les rappeler, écoute bien, cet argent est bien à toi. Voici toute la chose : Le jais blanc vient de Norvège, le jais noir vient d'Angleterre, la verroterie noire vient d'Allemagne. Le jais est plus léger, plus précieux, plus cher. On peut faire en France des imitations comme en Allemagne. Il faut une petite enclume de deux pouces carrés et une lampe à esprit de vin pour amollir la cire. La cire autrefois se faisait avec de la résine et du noir de fumée et coûtait quatre francs la livre. J'ai imaginé de la faire avec de la gomme laque et de la térébenthine. Elle ne coûte plus que trente sous, et elle est bien meilleure. Les boucles se font avec un verre violet qu'on colle au moyen de cette cire sur une petite membrure en fer noir. Le verre doit être violet pour les bijoux de fer et noir pour les bijoux d'or. L'Espagne en achète beaucoup. C'est le pays du jais... »

Ici il s'interrompit, la plume tomba de ses doigts, il lui vint un de ces sanglots désespérés qui montaient par moments des profondeurs de son être, le pauvre homme prit sa tête dans ses deux mains, et songea.

— Oh ! s'écria-t-il au dedans de lui-même (cris lamentables, entendus de Dieu seul), c'est fini. Je ne la verrai plus. C'est un sourire qui a passé sur moi. Je vais entrer dans la nuit sans même la revoir. Oh ! une minute, un instant, entendre sa voix, toucher sa robe, la regarder, elle, l'ange ! et puis mourir ! Ce n'est rien de mourir, ce qui est affreux, c'est de mourir sans la voir. Elle me sourirait, elle me dirait un mot. Est-ce que cela ferait du mal à quelqu'un ? Non, c'est fini, jamais. Me voilà tout seul. Mon Dieu ! mon Dieu ! je ne la verrai plus.

En ce moment on frappa à sa porte.

Chapitre IV. Les œuvres semblables aux paroles

Sa conversation était affable et gaie. Il se mettait à la portée des deux vieilles femmes qui passaient leur vie près de lui ; quand il riait, c'était le rire d'un écolier.

Madame Magloire l'appelaient volontiers *Votre Grandeur*. Un jour, il se leva de son fauteuil et alla à sa bibliothèque chercher un livre. Ce livre était sur un des rayons d'en haut. Comme l'évêque était d'assez petite taille, il ne put y atteindre.

— Madame Magloire, dit-il, apportez-moi une chaise. Ma grandeur ne va pas jusqu'à cette planche.

Une de ses parentes éloignées, madame la comtesse de Lô, laissait rarement échapper une occasion d'énumérer en sa présence ce qu'elle appelait « les espérances » de ses trois fils. Elle avait plusieurs ascendants fort vieux et proches de la mort dont ses fils étaient naturellement les héritiers. Le plus jeune des trois avait à recueillir d'une grand'tante cent bonnes mille livres de rentes ; le deuxième était substitué au titre de duc de son oncle ; l'aîné devait succéder à la pairie de son aïeul. L'évêque écoutait habituellement en silence ces innocents et pardonnables étalages maternels. Une fois pourtant, il paraissait plus rêveur que de coutume, tandis que madame de Lô renouvelait le détail de toutes ces successions et de toutes ces « espérances ». Elle s'interrompit avec quelque impatience :

— Mon Dieu, mon cousin ! mais à quoi songez-vous donc ?

— Je songe, dit l'évêque, à quelque chose de singulier qui est, je crois, dans saint Augustin : « Mettez votre espérance dans celui auquel on ne succède point. »

Une autre fois, recevant une lettre de faire-part du décès d'un gentilhomme du pays, où s'étaient en une longue page, outre les dignités du défunt, toutes les qualifications féodales et nobiliaires de tous ses parents :

— Quel bon dos a la mort ! s'écria-t-il. Quelle admirable charge de titres on lui fait allègrement porter, et comme il faut que les hommes aient de l'esprit pour employer ainsi la tombe à la vanité !

Il avait dans l'occasion une raillerie douce qui contenait presque toujours un sens sérieux. Pendant un carême, un jeune vicaire vint à Digne et prêcha dans la cathédrale. Il fut assez éloquent. Le sujet de son sermon était la charité. Il invita les riches à donner aux indigents, afin d'éviter l'enfer qu'il peignit le plus effroyable qu'il put et de gagner le paradis qu'il fit désirable et charmant. Il y avait dans l'auditoire un riche marchand retiré, un peu usurier, nommé M. Géborand, lequel avait gagné un demi-million à fabriquer de gros draps, des serges, des cadis et des gasquets. De sa vie M. Géborand n'avait fait l'aumône à un malheureux. À partir de ce sermon, on remarqua qu'il donnait tous les dimanches un sou aux vieilles mendiants du portail de la cathédrale. Elles étaient six à se partager cela. Un jour, l'évêque le vit faisant sa charité et dit à sa sœur avec un sourire :

— Voilà monsieur Géborand qui achète pour un sou de paradis.

Quand il s'agissait de charité, il ne se rebutait pas, même devant un refus, et il trouvait alors des mots qui faisaient réfléchir. Une fois, il quêtait pour les pauvres dans un salon de la ville. Il y avait là le marquis de Champtercier, vieux, riche, avare, lequel trouvait moyen d'être tout ensemble ultra-royaliste et ultra-voltairien. Cette variété a existé. L'évêque, arrivé à lui, lui toucha le bras.

— Monsieur le marquis, il faut que vous me donniez quelque chose.

Le marquis se retourna et répondit sèchement :

— Monseigneur, j'ai mes pauvres.

— Donnez-les-moi, dit l'évêque.

Un jour, dans la cathédrale, il fit ce sermon.

« Mes très chers frères, mes bons amis, il y a en France treize cent vingt mille maisons de paysans qui n'ont que trois ouvertures, dix-huit cent dix-sept mille qui ont deux ouvertures, la porte et une fenêtre, et enfin trois cent quarante-six mille cabanes qui n'ont qu'une ouverture, la porte. Et cela, à cause d'une chose qu'on appelle l'impôt des portes et fenêtres. Mettez-moi de pauvres familles, des vieilles femmes, des petits enfants, dans ces logis-là, et voyez les fièvres et les maladies. Hélas ! Dieu donne l'air aux hommes, la loi le leur vend. Je n'accuse pas la loi, mais je bénis Dieu. Dans l'Isère, dans le Var, dans les deux Alpes, les hautes et les basses, les paysans n'ont pas même de brouettes, ils transportent les engrais à dos d'hommes ; ils n'ont pas de chandelles, et ils brûlent des bâtons résineux et des bouts de corde trempés dans la poix résine. C'est comme cela dans tout le pays haut du Dauphiné. Ils font le pain pour six mois, ils le font cuire avec de la bouse de vache séchée. L'hiver, ils cassent ce pain à coups de hache et ils le font tremper dans l'eau vingt-quatre heures pour pouvoir le manger. — Mes frères, ayez pitié ! voyez comme on souffre autour de vous. »

Né provençal, il s'était facilement familiarisé avec tous les patois du midi. Il disait : « *Eh bé ! moussu, sès sagé ?* » comme dans le bas Languedoc. « *Onté anaras passa ?* » comme dans les basses Alpes. « *Puerte un bouen moutou embe un bouen fromage grase* », comme dans le haut Dauphiné. Ceci plaisait au peuple, et n'avait pas peu contribué à lui donner accès près de tous les esprits. Il était dans la chaumière et dans la montagne comme chez lui. Il savait dire les choses les plus grandes dans les idiomes les plus vulgaires. Parlant toutes les langues, il entrait dans toutes les âmes. Du reste, il était le même pour les gens du monde et pour les gens du peuple. Il ne condamnait rien hâtivement, et sans tenir compte des circonstances environnantes. Il disait :

— Voyons le chemin par où la faute a passé.

Étant, comme il se qualifiait lui-même en souriant, un *ex-pécheur*, il n'avait aucun des escarpements du rigorisme, et il professait assez haut, et sans le froncement de sourcil des vertueux féroces, une doctrine qu'on pourrait résumer à peu près ainsi :

« L'homme a sur lui la chair qui est tout à la fois son fardeau et sa tentation. Il la traîne et lui cède.

« Il doit la surveiller, la contenir, la réprimer, et ne lui obéir qu'à la dernière extrémité. Dans cette obéissance-là, il peut encore y avoir de la faute ; mais la faute, ainsi faite, est vénielle. C'est une chute, mais une chute sur les genoux, qui peut s'achever en prière.

Chapitre III. Une plume pèse à qui soulevait la charrette Fauchelevant

Un soir Jean Valjean eut de la peine à se soulever sur le coude ; il se prit la main et ne trouva pas son pouls ; sa respiration était courte et s'arrêtait par instants ; il reconnut qu'il était plus faible qu'il ne l'avait encore été. Alors, sans doute sous la pression de quelque préoccupation suprême, il fit un effort, se dressa sur son séant, et s'habilla. Il mit son vieux vêtement d'ouvrier. Ne sortant plus, il y était revenu, et il le préférait. Il dut s'interrompre plusieurs fois en s'habillant ; rien que pour passer les manches de la veste, la sueur lui coulait du front.

Depuis qu'il était seul, il avait mis son lit dans l'antichambre, afin d'habiter le moins possible cet appartement désert.

Il ouvrit la valise et en tira le trousseau de Cosette.

Il l'éta la sur son lit.

Les chandeliers de l'évêque étaient à leur place sur la cheminée. Il prit dans un tiroir deux bougies de cire et les mit dans les chandeliers. Puis, quoiqu'il fit encore grand jour, c'était en été, il les alluma. On voit ainsi quelquefois des flambeaux allumés en plein jour dans les chambres où il y a des morts.

Chaque pas qu'il faisait en allant d'un meuble à l'autre l'exténua, et il était obligé de s'asseoir. Ce n'était point de la fatigue ordinaire qui dépense la force pour la renouveler ; c'était le reste des mouvements possibles ; C'était la vie épuisée qui s'égoutte dans des efforts accablants qu'on ne recommencera pas.

Une des chaises où il se laissa tomber était placée devant le miroir, si fatal pour lui, si providentiel pour Marius, où il avait lu sur le buvard l'écriture renversée de Cosette. Il se vit dans ce miroir, et ne se reconnut pas. Il avait quatre-vingts ans ; avant le mariage de Marius, on lui eût à peine donné cinquante ans ; cette année avait compté trente. Ce qu'il avait sur le front, ce n'était plus la ride de l'âge, c'était la marque mystérieuse de la mort. On sentait là le creusement de l'ongle impitoyable. Ses joues pendaient ; la peau de son visage avait cette couleur qui ferait croire qu'il y a déjà de la terre dessus ; les deux coins de sa bouche s'abaissaient comme dans ce masque que les anciens sculptaient sur les tombeaux ; il regardait le vide avec un air de reproche ; on eût dit un de ces grands êtres tragiques qui ont à se plaindre de quelque'un.

Il était dans cette situation, la dernière phase de l'accablement, où la douleur ne coule plus ; elle est, pour ainsi dire, coagulée ; il y a sur l'âme comme un caillot de désespoir.

La nuit était venue. Il traîna laborieusement une table et le vieux fauteuil près de la cheminée, et posa sur la table une plume, de l'encre et du papier.

Cela fait, il eut un évanouissement. Quand il reprit connaissance, il avait soif. Ne pouvant soulever le pot à l'eau, il le pencha péniblement vers sa bouche, et but une gorgée.

– C'est dommage. Un vieillard qui est si propre ! Il est blanc comme un poulet.

Elle aperçut au bout de la rue un médecin du quartier qui passait ; elle prit sur elle de le prier de monter.

– C'est au deuxième, lui dit-elle. Vous n'aurez qu'à entrer. Comme le bonhomme ne bouge plus de son lit, la clef est toujours à la porte.

Le médecin vit Jean Valjean et lui parla.

Quand il redescendit, la portière l'interpella :

– Eh bien, docteur ?

– Votre malade est bien malade.

– Qu'est-ce qu'il a ?

– Tout et rien. C'est un homme qui, selon toute apparence, a perdu une personne chère. On meurt de cela.

– Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

– Il m'a dit qu'il se portait bien.

– Reviendrez-vous, docteur ?

– Oui, répondit le médecin. Mais il faudrait qu'un autre que moi revînt.

« Être un saint, c'est l'exception ; être un juste, c'est la règle. Errez, défaillez, péchez, mais soyez des justes.

« Le moins de péché possible, c'est la loi de l'homme. Pas de péché du tout est le rêve de l'ange. Tout ce qui est terrestre est soumis au péché. Le péché est une gravitation. »

Quand il voyait tout le monde crier bien fort et s'indigner bien vite :

– Oh ! oh ! disait-il en souriant, il y a apparence que ceci est un gros crime que tout le monde commet. Voilà les hypocrisies effarées qui se dépêchent de protester et de se mettre à couvert.

Il était indulgent pour les femmes et les pauvres sur qui pèse le poids de la société humaine. Il disait :

– Les fautes des femmes, des enfants, des serviteurs, des faibles, des indigents et des ignorants sont la faute des maris, des pères, des maîtres, des forts, des riches et des savants.

Il disait encore :

– À ceux qui ignorent, enseignez-leur le plus de choses que vous pourrez ; la société est coupable de ne pas donner l'instruction gratis ; elle répond de la nuit qu'elle produit. Cette âme est pleine d'ombre, le péché s'y commet. Le coupable n'est pas celui qui y fait le péché, mais celui qui y a fait l'ombre.

Comme on voit, il avait une manière étrange et à lui de juger les choses. Je soupçonne qu'il avait pris cela dans l'évangile.

Il entendit un jour conter dans un salon un procès criminel qu'on instruisait et qu'on allait juger. Un misérable homme, par amour pour une femme et pour l'enfant qu'il avait d'elle, à bout de ressources, avait fait de la fausse monnaie. La fausse monnaie était encore punie de mort à cette époque. La femme avait été arrêtée émettant la première pièce fausse fabriquée par l'homme. On la tenait, mais on n'avait de preuves que contre elle. Elle seule pouvait charger son amant et le perdre en avouant. Elle nia. On insista. Elle s'obstina à nier. Sur ce, le procureur du roi avait eu une idée. Il avait supposé une infidélité de l'amant, et était parvenu, avec des fragments de lettres savamment présentés, à persuader à la malheureuse qu'elle avait une rivale et que cet homme la trompait. Alors, exaspérée de jalousie, elle avait dénoncé son amant, tout avoué, tout prouvé. L'homme était perdu. Il allait être prochainement jugé à Aix avec sa complice. On racontait le fait, et chacun s'exaltait sur l'habileté du magistrat. En mettant la jalousie en jeu, il avait fait jaillir la vérité par la colère, il avait fait sortir la justice de la vengeance. L'évêque écoutait tout cela en silence. Quand ce fut fini, il demanda :

– Où jugera-t-on cet homme et cette femme ?

– À la cour d'assises.

Il reprit :

– Et où jugera-t-on monsieur le procureur du roi ?

Il arriva à Digne une aventure tragique. Un homme fut condamné à mort pour meurtre. C'était un malheureux pas tout à fait lettré, pas tout à fait ignorant, qui avait été bateleur dans les foires et écrivain public. Le procès occupa beaucoup la ville. La veille du jour fixé pour l'exécution du condamné, l'aumônier de la prison tomba malade. Il fallait un prêtre pour assister le patient à ses derniers moments. On alla chercher le curé. Il paraît qu'il refusa en disant : Cela ne me regarde pas. Je n'ai que faire de cette corvée et de ce saltimbanque ; moi aussi, je suis malade ; d'ailleurs ce n'est pas là ma

place. On rapporta cette réponse à l'évêque qui dit :

— Monsieur le curé a raison. Ce n'est pas sa place, c'est la mienne.

Il alla sur-le-champ à la prison, il descendit au cabanon du « saltimbanque », il l'appela par son nom, lui prit la main et lui parla. Il passa toute la journée et toute la nuit près de lui, oubliant la nourriture et le sommeil, priant Dieu pour l'âme du condamné et priant le condamné pour la sienne propre. Il lui dit les meilleures vérités qui sont les plus simples. Il fut père, frère, ami ; évêque pour bénir seulement. Il lui enseigna tout, en le rassurant et en le consolant. Cet homme allait mourir désespéré. La mort était pour lui comme un abîme. Debout et frémissant sur ce seuil lugubre, il reculait avec horreur. Il n'était pas assez ignorant pour être absolument indifférent. Sa condamnation, secousse profonde, avait en quelque sorte rompu çà et là autour de lui cette cloison qui nous sépare du mystère des choses et que nous appelons la vie. Il regardait sans cesse au dehors de ce monde par ces brèches fatales, et ne voyait que des ténèbres. L'évêque lui fit voir une clarté.

Le lendemain, quand on vint chercher le malheureux, l'évêque était là. Il le suivit. Il se montra aux yeux de la foule en camail violet et avec sa croix épiscopale au cou, côte à côte avec ce misérable lié de cordes.

Il monta sur la charrette avec lui, il monta sur l'échafaud avec lui. Le patient, si morne et si accablé la veille, était rayonnant. Il sentait que son âme était réconciliée et il espérait Dieu. L'évêque l'embrassa, et, au moment où le couteau allait tomber, il lui dit :

— Celui que l'homme tue, Dieu le ressuscite ; celui que les frères chassent retrouve le Père. Priez, croyez, entrez dans la vie ! le Père est là.

Quand il redescendit de l'échafaud, il avait quelque chose dans son regard qui fit ranger le peuple. On ne savait ce qui était le plus admirable de sa pâleur ou de sa sérénité. En rentrant à cet humble logis qu'il appelait en souriant son palais, il dit à sa sœur :

— Je viens d'officier pontificalement.

Comme les choses les plus sublimes sont souvent aussi les choses les moins comprises, il y eut dans la ville des gens qui dirent, en commentant cette conduite de l'évêque : « C'est de l'affectation. » Ceci ne fut du reste qu'un propos de salons. Le peuple, qui n'entend pas malice aux actions saintes, fut attendri et admira.

Quant à l'évêque, avoir vu la guillotine fut pour lui un choc, et il fut longtemps à s'en remettre.

L'échafaud, en effet, quand il est là, dressé et debout, a quelque chose qui hallucine. On peut avoir une certaine indifférence sur la peine de mort, ne point se prononcer, dire oui et non, tant qu'on n'a pas vu de ses yeux une guillotine ; mais si l'on en rencontre une, la secousse est violente, il faut se décider et prendre parti pour ou contre. Les uns admirent, comme de Maistre ; les autres exècrent, comme Beccaria. La guillotine est la concrétion de la loi ; elle se nomme *vindicta* ; elle n'est pas neutre, et ne vous permet pas de rester neutre. Qui l'aperçoit frissonne du plus mystérieux des frissons. Toutes les questions sociales dressent autour de ce couperet leur point d'interrogation. L'échafaud est vision. L'échafaud n'est pas une charpente, l'échafaud n'est pas une machine, l'échafaud n'est pas une mécanique inerte faite de bois, de fer et de cordes. Il semble que ce soit une sorte d'être qui a je ne sais quelle sombre initiative ; on dirait que cette charpente voit, que

Chapitre II. Dernières palpitations de la lampe sans huile

Jean Valjean un jour descendit son escalier, fit trois pas dans la rue, s'assit sur une borne, sur cette même borne où Gavroche, dans la nuit du 5 au 6 juin, l'avait trouvé songeant ; il resta là quelques minutes, puis remonta. Ce fut la dernière oscillation du pendule. Le lendemain, il ne sortit pas de chez lui. Le surlendemain, il ne sortit pas de son lit.

Sa portière, qui lui apprêtait son maigre repas, quelques choux ou quelques pommes de terre avec un peu de lard, regarda dans l'assiette de terre brune et s'exclama :

— Mais vous n'avez pas mangé hier, pauvre cher homme !

— Si fait, répondit Jean Valjean.

— L'assiette est toute pleine.

— Regardez le pot à l'eau. Il est vide.

— Cela prouve que vous avez bu ; cela ne prouve pas que vous avez mangé.

— Eh bien, fit Jean Valjean, si je n'ai eu faim que d'eau ?

— Cela s'appelle la soif, et, quand on ne mange pas en même temps, cela s'appelle la fièvre.

— Je mangerai demain.

— Ou à la Trinité. Pourquoi pas aujourd'hui ? Est-ce qu'on dit : Je mangerai demain ! Me laisser tout mon plat sans y toucher ! Mes viquelottes qui étaient si bonnes !

Jean Valjean prit la main de la vieille femme :

— Je vous promets de les manger, lui dit-il de sa voix bienveillante.

— Je ne suis pas contente de vous, répondit la portière.

Jean Valjean ne voyait guère d'autre créature humaine que cette bonne femme. Il y a dans Paris des rues où personne ne passe et des maisons où personne ne vient. Il était dans une de ces rues-là et dans une de ces maisons-là.

Du temps qu'il sortait encore, il avait acheté à un chaudronnier pour quelques sous un petit crucifix de cuivre qu'il avait accroché à un clou en face de son lit. Ce gibet-là est toujours bon à voir.

Une semaine s'écoula sans que Jean Valjean fit un pas dans sa chambre. Il demeurait toujours couché. La portière disait à son mari : — Le bonhomme de là-haut ne se lève plus, il ne mange plus, il n'ira pas loin. Ça a des chagrins, ça. On ne m'ôtera pas de la tête que sa fille est mal mariée.

Le portier répliqua avec l'accent de la souveraineté maritale :

— S'il est riche, qu'il ait un médecin. S'il n'est pas riche, qu'il n'en ait pas. S'il n'a pas de médecin, il mourra.

— Et s'il en a un ?

— Il mourra, dit le portier.

La portière se mit à gratter avec un vieux couteau de l'herbe qui poussait dans ce qu'elle appelait son pavé, et tout en arrachant l'herbe, elle grommelait :

crois. N'a-t-il pas dit qu'il partait pour un voyage ? C'est vrai, pensait Cosette. Il avait l'habitude de disparaître ainsi. Mais pas si longtemps. — Deux ou trois fois elle envoya Nicolette rue de l'Homme-Armé s'informer si monsieur Jean était revenu de son voyage. Jean Valjean fit répondre que non.

Cosette n'en demanda pas davantage, n'ayant sur la terre qu'un besoin, Marius.

Disons encore que, de leur côté, Marius et Cosette avaient été absents. Ils étaient allés à Vernon. Marius avait mené Cosette au tombeau de son père.

Marius avait peu à peu soustrait Cosette à Jean Valjean. Cosette s'était laissé faire.

Du reste, ce qu'on appelle beaucoup trop durement, dans de certains cas, l'ingratitude des enfants, n'est pas toujours une chose aussi reprochable qu'on le croit. C'est l'ingratitude de la nature. La nature, nous l'avons dit ailleurs, « regarde devant elle ». La nature divise les êtres vivants en arrivants et en partants. Les partants sont tournés vers l'ombre, les arrivants vers la lumière. De là un écart qui, du côté des vieux, est fatal, et, du côté des jeunes, involontaire. Cet écart, d'abord insensible, s'accroît lentement comme toute séparation de branches. Les rameaux, sans se détacher du tronc, s'en éloignent. Ce n'est pas leur faute. La jeunesse va où est la joie, aux fêtes, aux vives clartés, aux amours. La vieillesse va à la fin. On ne se perd pas de vue, mais il n'y a plus d'étreinte. Les jeunes gens sentent le refroidissement de la vie ; les vieillards celui de la tombe. N'accusons pas ces pauvres enfants.

cette machine entend, que cette mécanique comprend, que ce bois, ce fer et ces cordes veulent. Dans la rêverie affreuse où sa présence jette l'âme, l'échafaud apparaît terrible et se mêlant de ce qu'il fait. L'échafaud est le complice du bourreau ; il dévore ; il mange de la chair, il boit du sang. L'échafaud est une sorte de monstre fabriqué par le juge et par le charpentier, un spectre qui semble vivre d'une espèce de vie épouvantable faite de toute la mort qu'il a donnée.

Aussi l'impression fut-elle horrible et profonde ; le lendemain de l'exécution et beaucoup de jours encore après, l'évêque parut accablé. La sérénité presque violente du moment funèbre avait disparu : le fantôme de la justice sociale l'obsédait. Lui qui d'ordinaire revenait de toutes ses actions avec une satisfaction si rayonnante, il semblait qu'il se fit un reproche. Par moments, il se parlait à lui-même, et bégayait à demi-voix des monologues lugubres. En voici un que sa sœur entendit un soir et recueillit :

— Je ne croyais pas que cela fût si monstrueux. C'est un tort de s'absorber dans la loi divine au point de ne plus s'apercevoir de la loi humaine. La mort n'appartient qu'à Dieu. De quel droit les hommes touchent-ils à cette chose inconnue ?

Avec le temps ces impressions s'atténuèrent, et probablement s'effacèrent. Cependant on remarqua que l'évêque évitait désormais de passer sur la place des exécutions. On pouvait appeler M. Myriel à toute heure au chevet des malades et des mourants. Il n'ignorait pas que là était son plus grand devoir et son plus grand travail. Les familles veuves ou orphelines n'avaient pas besoin de le demander, il arrivait de lui-même. Il savait s'asseoir et se taire de longues heures auprès de l'homme qui avait perdu la femme qu'il aimait, de la mère qui avait perdu son enfant. Comme il savait le moment de se taire, il savait aussi le moment de parler. Ô admirable consolateur ! il ne cherchait pas à effacer la douleur par l'oubli, mais à l'agrandir et à la dignifier par l'espérance. Il disait :

— Prenez garde à la façon dont vous vous tournez vers les morts. Ne songez pas à ce qui pourrit. Regardez fixement. Vous apercevrez la lueur vivante de votre mort bien-aimé au fond du ciel.

Il savait que la croyance est saine. Il cherchait à conseiller et à calmer l'homme désespéré en lui indiquant du doigt l'homme résigné, et à transformer la douleur qui regarde une fosse en lui montrant la douleur qui regarde une étoile.

Chapitre I.

Pitié pour les malheureux, mais indulgence pour les heureux

C'est une terrible chose d'être heureux ! Comme on s'en contente ! Comme on trouve que cela suffit ! Comme, étant en possession du faux but de la vie, le bonheur, on oublie le vrai but, le devoir !

Disons-le pourtant, on aurait tort d'accuser Marius.

Marius, nous l'avons expliqué, avant son mariage, n'avait pas fait de questions à M. Fauchelevent, et, depuis, il avait craint d'en faire à Jean Valjean. Il avait regretté la promesse à laquelle il s'était laissé entraîner. Il s'était beaucoup dit qu'il avait eu tort de faire cette concession au désespoir. Il s'était borné à éloigner peu à peu Jean Valjean de sa maison et à l'effacer le plus possible dans l'esprit de Cosette. Il s'était en quelque sorte toujours placé entre Cosette et Jean Valjean, sûr que de cette façon elle ne l'apercevrait pas et n'y songerait point. C'était plus que l'effacement, c'était l'éclipse.

Marius faisait ce qu'il jugeait nécessaire et juste. Il croyait avoir, pour écarter Jean Valjean, sans dureté, mais sans faiblesse, des raisons sérieuses qu'on a vues déjà et d'autres encore qu'on verra plus tard. Le hasard lui ayant fait rencontrer, dans un procès qu'il avait plaidé, un ancien commis de la maison Laffitte, il avait eu, sans les chercher, de mystérieux renseignements qu'il n'avait pu, à la vérité, approfondir, par respect même pour ce secret qu'il avait promis de garder, et par ménagement pour la situation périlleuse de Jean Valjean. Il croyait, en ce moment-là même, avoir un grave devoir à accomplir, la restitution des six cent mille francs à quelqu'un qu'il cherchait le plus discrètement possible. En attendant, il s'abstenait de toucher à cet argent.

Quant à Cosette, elle n'était dans aucun de ces secrets-là ; mais il serait dur de la condamner, elle aussi.

Il y avait de Marius à elle un magnétisme tout-puissant, qui lui faisait faire, d'instinct et presque machinalement, ce que Marius souhaitait. Elle sentait, du côté de « monsieur Jean », une volonté de Marius ; elle s'y conformait. Son mari n'avait eu rien à lui dire ; elle subissait la pression vague, mais claire, de ses intentions tacites, et obéissait aveuglément. Son obéissance ici consistait à ne pas se souvenir de ce que Marius oubliait. Elle n'avait aucun effort à faire pour cela. Sans qu'elle sût elle-même pourquoi, et sans qu'il y ait à l'en accuser, son âme était tellement devenue celle de son mari, que ce qui se couvrait d'ombre dans la pensée de Marius s'obscurcissait dans la sienne.

N'allons pas trop loin cependant ; en ce qui concerne Jean Valjean, cet oubli et cet effacement n'étaient que superficiels. Elle était plutôt étourdie qu'oublieuse. Au fond, elle aimait bien celui qu'elle avait si longtemps nommé son père. Mais elle aimait plus encore son mari. C'est ce qui avait un peu faussé la balance de ce cœur, penchée d'un seul côté.

Il arrivait parfois que Cosette parlait de Jean Valjean et s'étonnait. Alors Marius la calmait : — Il est absent, je

Chapitre V. Que monseigneur Bienvenu faisait durer trop longtemps ses soutanes

La vie intérieure de M. Myriel était pleine des mêmes pensées que sa vie publique. Pour qui eût pu la voir de près, c'eût été un spectacle grave et charmant que cette pauvreté volontaire dans laquelle vivait M. l'évêque de Digne.

Comme tous les vieillards et comme la plupart des penseurs, il dormait peu. Ce court sommeil était profond. Le matin il se recueillait pendant une heure, puis il disait sa messe, soit à la cathédrale, soit dans son oratoire. Sa messe dite, il déjeunait d'un pain de seigle trempé dans le lait de ses vaches. Puis il travaillait.

Un évêque est un homme fort occupé ; il faut qu'il reçoive tous les jours le secrétaire de l'évêché, qui est d'ordinaire un chanoine, presque tous les jours ses grands vicaires. Il a des congrégations à contrôler, des privilèges à donner, toute une librairie ecclésiastique à examiner, paroissiens, catéchismes diocésains, livres d'heures, etc., des mandements à écrire, des prédications à autoriser, des curés et des maires à mettre d'accord, une correspondance cléricale, une correspondance administrative, d'un côté l'état, de l'autre le Saint-Siège, mille affaires.

Le temps que lui laissaient ces mille affaires, ses offices et son bréviaire, il le donnait d'abord aux nécessiteux, aux malades et aux affligés ; le temps que les affligés, les malades et les nécessiteux lui laissaient, il le donnait au travail. Tantôt il bêchait la terre dans son jardin, tantôt il lisait et écrivait. Il n'avait qu'un mot pour ces deux sortes de travail ; il appelait cela *jardiner*.

— L'esprit est un jardin, disait-il.

À midi, il dînait. Le dîner ressemblait au déjeuner.

Vers deux heures, quand le temps était beau, il sortait et se promenait à pied dans la campagne ou dans la ville, entrant souvent dans les mesures. On le voyait cheminer seul, tout à ses pensées, l'œil baissé, appuyé sur sa longue canne, vêtu de sa douillette violette ouatée et bien chaude, chaussé de bas violets dans de gros souliers, et coiffé de son chapeau plat qui laissait passer par ses trois cornes trois glands d'or à graine d'épinards.

C'était une fête partout où il paraissait. On eût dit que son passage avait quelque chose de réchauffant et de lumineux. Les enfants et les vieillards venaient sur le seuil des portes pour l'évêque comme pour le soleil. Il bénissait et on le bénissait. On montrait sa maison à quiconque avait besoin de quelque chose.

Çà et là, il s'arrêtait, parlait aux petits garçons et aux petites filles et souriait aux mères. Il visitait les pauvres tant qu'il avait de l'argent ; quand il n'en avait plus, il visitait les riches.

Comme il faisait durer ses soutanes beaucoup de temps, et qu'il ne voulait pas qu'on s'en aperçût, il ne sortait jamais dans la ville autrement qu'avec sa douillette violette. Cela le gênait un peu en été.

Le soir à huit heures et demie il soupait avec sa sœur, madame Magloire debout derrière eux et les servant à table. Rien de plus frugal que ce repas. Si pourtant l'évêque avait un de ses curés à souper, madame Magloire en profitait pour servir à Monseigneur quelque excellent poisson des lacs ou quelque fin gibier de la montagne. Tout curé était un prétexte à bon repas ; l'évêque se laissait faire. Hors de là, son ordinaire ne se composait guère que de légumes cuits dans l'eau et de soupe à l'huile. Aussi disait-on dans la ville :

— Quand l'évêque fait pas chère de curé, il fait chère de trappiste.

Après son souper, il causait pendant une demi-heure avec mademoiselle Baptistine et madame Magloire ; puis il rentrait dans sa chambre et se remettait à écrire, tantôt sur des feuilles volantes, tantôt sur la marge de quelque in-folio. Il était lettré et quelque peu savant. Il a laissé cinq ou six manuscrits assez curieux ; entre autres une dissertation sur le verset de la Genèse : *Au commencement l'esprit de Dieu flottait sur les eaux*. Il confronte avec ce verset trois textes : la version arabe qui dit : *Les vents de Dieu soufflaient* ; Flavius Josèphe qui dit : *Un vent d'en haut se précipitait sur la terre*, et enfin la paraphrase chaldaique d'Onkelos qui porte : *Un vent venant de Dieu soufflait sur la face des eaux*. Dans une autre dissertation, il examine les œuvres théologiques de Hugo, évêque de Ptolémaïs, arrière-grand-oncle de celui qui écrit ce livre, et il établit qu'il faut attribuer à cet évêque les divers opuscules publiés, au siècle dernier, sous le pseudonyme de Barleycourt.

Parfois au milieu d'une lecture, quel que fût le livre qu'il eût entre les mains, il tombait tout à coup dans une méditation profonde, d'où il ne sortait que pour écrire quelques lignes sur les pages mêmes du volume. Ces lignes souvent n'ont aucun rapport avec le livre qui les contient. Nous avons sous les yeux une note écrite par lui sur une des marges d'un in-quarto intitulé : *Correspondance du lord Germain avec les généraux Clinton, Cornwallis et les amiraux de la station de l'Amérique. À Versailles, chez Poinçot, libraire, et à Paris, chez Pissot, libraire, quai des Augustins*.

Voici cette note :

« Ô vous qui êtes !

« L'Écclésiaste vous nomme Toute-Puissance, les Macchabées vous nomment Créateur, l'Épître aux Éphésiens vous nomme Liberté, Baruch vous nomme Immensité, les Psaumes vous nomment Sagesse et Vérité, Jean vous nomme Lumière, les Rois vous nomment Seigneur, l'Exode vous appelle Providence, le Lévitique Sainteté, Esdras Justice, la création vous nomme Dieu, l'homme vous nomme Père ; mais Salomon vous nomme Miséricorde, et c'est là le plus beau de tous vos noms. »

Vers neuf heures du soir, les deux femmes se retirèrent et montèrent à leurs chambres au premier, le laissant jusqu'au matin seul au rez-de-chaussée.

Ici il est nécessaire que nous donnions une idée exacte du logis de M. l'évêque de Digne.

Livre neuvième – Suprême ombre, suprême aurore

peut-être sans qu'il en eût conscience, il le raccourcissait sans cesse. Tout son visage exprimait cette unique idée : À quoi bon ? La prunelle était éteinte ; plus de rayonnement. La larme aussi était tarie ; elle ne s'amasait plus dans l'angle des paupières ; cet œil pensif était sec. La tête du vieillard était toujours tendue en avant ; le menton par moments remuait ; les plis de son cou maigre faisaient de la peine. Quelquefois, quand le temps était mauvais, il avait sous le bras un parapluie, qu'il n'ouvrait point. Les bonnes femmes du quartier disaient : C'est un innocent. Les enfants le suivaient en riant.

Chapitre VI. Par qui il faisait garder sa maison

La maison qu'il habitait se composait, nous l'avons dit, d'un rez-de-chaussée et d'un seul étage : trois pièces au rez-de-chaussée, trois chambres au premier, au-dessus un grenier. Derrière la maison, un jardin d'un quart d'arpent. Les deux femmes occupaient le premier. L'évêque logeait en bas. La première pièce, qui s'ouvrait sur la rue, lui servait de salle à manger, la deuxième de chambre à coucher, et la troisième d'oratoire. On ne pouvait sortir de cet oratoire sans passer par la chambre à coucher, et sortir de la chambre à coucher sans passer par la salle à manger. Dans l'oratoire, au fond, il y avait une alcôve fermée, avec un lit pour les cas d'hospitalité. M. l'évêque offrait ce lit aux curés de campagne que des affaires ou les besoins de leur paroisse amenaient à Digne.

La pharmacie de l'hôpital, petit bâtiment ajouté à la maison et pris sur le jardin, avait été transformée en cuisine et en cellier.

Il y avait en outre dans le jardin une étable qui était l'ancienne cuisine de l'hospice et où l'évêque entretenait deux vaches. Quelle que fût la quantité de lait qu'elles lui donnassent, il en envoyait invariablement tous les matins la moitié aux malades de l'hôpital. — Je paye ma dîme, disait-il.

Sa chambre était assez grande et assez difficile à chauffer dans la mauvaise saison. Comme le bois est très cher à Digne, il avait imaginé de faire faire dans l'étable à vaches un compartiment fermé d'une cloison en planches. C'était là qu'il passait ses soirées dans les grands froids. Il appelait cela son *salon d'hiver*.

Il n'y avait dans ce salon d'hiver, comme dans la salle à manger, d'autres meubles qu'une table de bois blanc, carrée, et quatre chaises de paille. La salle à manger était ornée en outre d'un vieux buffet peint en rose à la détrempe. Du buffet pareil, convenablement habillé de napperons blancs et de fausses dentelles, l'évêque avait fait l'autel qui décorait son oratoire.

Ses pénitentes riches et les saintes femmes de Digne s'étaient souvent cotisées pour faire les frais d'un bel autel neuf à l'oratoire de monseigneur ; il avait chaque fois pris l'argent et l'avait donné aux pauvres.

— Le plus beau des autels, disait-il, c'est l'âme d'un malheureux consolé qui remercie Dieu.

Il avait dans son oratoire deux chaises prie-Dieu en paille, et un fauteuil à bras également en paille dans sa chambre à coucher. Quand par hasard il recevait sept ou huit personnes à la fois, le préfet, ou le général, ou l'état-major du régiment en garnison, ou quelques élèves du petit séminaire, on était obligé d'aller chercher dans l'étable les chaises du salon d'hiver, dans l'oratoire les prie-Dieu, et le fauteuil dans la chambre à coucher ; de cette façon, on pouvait réunir jusqu'à onze sièges pour les visiteurs. À chaque nouvelle visite on démeublait une pièce.

Il arrivait parfois qu'on était douze ; alors l'évêque dissimulait l'embarras de la situation en se tenant debout devant la cheminée si c'était l'hiver, ou en proposant un tour dans le jardin si c'était l'été.

Il y avait bien encore dans l'alcôve fermée une chaise, mais elle était à demi dépaillée et ne portait que sur trois pieds, ce qui faisait qu'elle ne pouvait servir qu'appuyée contre le mur. Mademoiselle Baptistine avait bien aussi dans sa chambre une très grande bergère en bois jadis doré et revêtue de pékin à fleurs, mais on avait été obligé de monter cette bergère au premier par la fenêtre, l'escalier étant trop étroit ; elle ne pouvait donc pas compter parmi les en-cas du mobilier.

L'ambition de mademoiselle Baptistine eût été de pouvoir acheter un meuble de salon en velours d'Utrecht jaune à rosaces et en acajou à cou de cygne, avec canapé. Mais cela eût coûté au moins cinq cents francs, et, ayant vu qu'elle n'avait réussi à économiser pour cet objet que quarante-deux francs dix sous en cinq ans, elle avait fini par y renoncer. D'ailleurs qui est-ce qui atteint son idéal ?

Rien de plus simple à se figurer que la chambre à coucher de l'évêque. Une porte-fenêtre donnant sur le jardin, vis-à-vis le lit ; un lit d'hôpital, en fer avec baldaquin de serge verte ; dans l'ombre du lit, derrière un rideau, les ustensiles de toilette trahissant encore les anciennes habitudes élégantes de l'homme du monde ; deux portes, l'une près de la cheminée, donnant dans l'oratoire ; l'autre, près de la bibliothèque, donnant dans la salle à manger ; la bibliothèque, grande armoire vitrée pleine de livres ; la cheminée, de bois peint en marbre, habituellement sans feu ; dans la cheminée, une paire de chenets en fer ornés de deux vases à guirlandes et cannelures jadis argentés à l'argent haché, ce qui était un genre de luxe épiscopal ; au-dessus, à l'endroit où d'ordinaire on met la glace, un crucifix de cuivre désargenté fixé sur un velours noir râpé dans un cadre de bois dédoré. Près de la porte-fenêtre, une grande table avec un encrier, chargée de papiers confus et de gros volumes. Devant la table, le fauteuil de paille. Devant le lit, un prie-Dieu, emprunté à l'oratoire.

Deux portraits dans des cadres ovales étaient accrochés au mur des deux côtés du lit. De petites inscriptions dorées sur le fond neutre de la toile à côté des figures indiquaient que les portraits représentaient, l'un, l'abbé de Chaliot, évêque de Saint-Claude, l'autre, l'abbé Tourteau, vicaire général d'Agde, abbé de Grand-Champ, ordre de Cîteaux, diocèse de Chartres. L'évêque, en succédant dans cette chambre aux malades de l'hôpital, y avait trouvé ces portraits et les y avait laissés. C'étaient des prêtres, probablement des donateurs : deux motifs pour qu'il les respectât. Tout ce qu'il savait de ces deux personnages, c'est qu'ils avaient été nommés par le roi, l'un à son évêché, l'autre à son bénéfice, le même jour, le 27 avril 1785. Madame Magloire ayant décroché les tableaux pour en secouer la poussière, l'évêque avait trouvé cette particularité écrite d'une encre blanchâtre sur un petit carré de papier jauni par le temps, collé avec quatre pains à cacheter derrière le portrait de l'abbé de Grand-Champ.

Il avait à sa fenêtre un antique rideau de grosse étoffe de laine qui finit par devenir tellement vieux que, pour éviter la dépense d'un neuf, madame Magloire fut obligée de faire une grande couture au beau milieu. Cette couture dessinait une croix. L'évêque le faisait souvent remarquer.

— Comme cela fait bien ! disait-il.

Toutes les chambres de la maison, au rez-de-chaussée ainsi qu'au premier, sans exception, étaient

Chapitre IV. L'attraction et l'extinction

Pendant les derniers mois du printemps et les premiers mois de l'été de 1833, les passants clairsemés du Marais, les marchands des boutiques, les oisifs sur le pas des portes, remarquaient un vieillard proprement vêtu de noir, qui, tous les jours, vers la même heure, à la nuit tombante, sortait de la rue de l'Homme-Armé, du côté de la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, passait devant les Blancs-Manteaux, gagnait la rue Culture-Sainte-Catherine, et, arrivé à la rue de l'Écharpe, tournait à gauche, et entrait dans la rue Saint-Louis.

Là il marchait à pas lents, la tête tendue en avant, ne voyant rien, n'entendant rien, l'œil immuablement fixé sur un point toujours le même, qui semblait pour lui étoilé, et qui n'était autre que l'angle de la rue des Filles-du-Calvaire. Plus il approchait de ce coin de rue, plus son œil s'éclairait ; une sorte de joie illuminait ses prunelles comme une aurore intérieure il avait l'air fasciné et attendri, ses lèvres faisaient des mouvements obscurs, comme s'il parlait à quelqu'un qu'il ne voyait pas, il souriait vaguement, et il avançait le plus lentement qu'il pouvait. On eût dit que, tout en souhaitant d'arriver, il avait peur du moment où il serait tout près. Lorsqu'il n'y avait plus que quelques maisons entre lui et cette rue qui paraissait l'attirer, son pas se ralentissait au point que par instants on pouvait croire qu'il ne marchait plus. La vacillation de sa tête et la fixité de sa prunelle faisaient songer à l'aiguille qui cherche le pôle. Quelque temps qu'il mît à faire durer l'arrivée, il fallait bien arriver ; il atteignait la rue des Filles-du-Calvaire ; alors il s'arrêtait, il tremblait, il passait sa tête avec une sorte de timidité sombre au delà du coin de la dernière maison, et il regardait dans cette rue, et il y avait dans ce tragique regard quelque chose qui ressemblait à l'éblouissement de l'impossible et à la réverbération d'un paradis fermé. Puis une larme, qui s'était peu à peu amassée dans l'angle des paupières, devenue assez grosse pour tomber, glissait sur sa joue, et quelquefois s'arrêtait à sa bouche. Le vieillard en sentait la saveur amère. Il restait ainsi quelques minutes comme s'il eût été de pierre ; puis il s'en retournait par le même chemin et du même pas, et, à mesure qu'il s'éloignait son regard s'éteignait.

Peu à peu, ce vieillard cessa d'aller jusqu'à l'angle de la rue des Filles-du-Calvaire ; il s'arrêtait à mi-chemin dans la rue Saint-Louis ; tantôt un peu plus loin, tantôt un peu plus près. Un jour, il resta au coin de la rue Culture-Sainte-Catherine et regarda la rue des Filles-du-Calvaire de loin. Puis il hocha silencieusement la tête de droite à gauche, comme s'il se refusait quelque chose, et rebroussa chemin.

Bientôt, il ne vint même plus jusqu'à la rue Saint-Louis. Il arrivait jusqu'à la rue Pavée, secouait le front, et s'en retournait ; puis il n'alla plus au delà de la rue des Trois-Pavillons ; puis il ne dépassa plus les Blancs-Manteaux. On eût dit un pendule qu'on ne remonte plus et dont les oscillations s'abrègent en attendant qu'elles s'arrêtent.

Tous les jours il sortait de chez lui à la même heure, il entreprenait le même trajet, mais il ne l'achevait plus, et,

voyages de temps en temps. Qu'on n'eût pas d'inquiétude. Qu'on ne songeât point à lui.

Nicolette, en entrant chez monsieur Jean, lui avait répété les propres paroles de sa maîtresse. Que madame envoyait savoir « pourquoi monsieur Jean n'était pas venu la veille ». Il y a deux jours que je ne suis venu, dit Jean Valjean avec douceur.

Mais l'observation glissa sur Nicolette qui n'en rapporta rien à Cosette.

blanchies au lait de chaux, ce qui est une mode de caserne et d'hôpital.

Cependant, dans les dernières années, madame Magloire retrouva, comme on le verra plus loin, sous le papier badigeonné, des peintures qui ornaient l'appartement de mademoiselle Baptistine. Avant d'être l'hôpital, cette maison avait été le parloir aux bourgeois. De là cette décoration. Les chambres étaient pavées de briques rouges qu'on lavait toutes les semaines, avec des nattes de paille tressée devant tous les lits. Du reste, ce logis, tenu par deux femmes, était du haut en bas d'une propreté exquise. C'était le seul luxe que l'évêque permit. Il disait :

– Cela ne prend rien aux pauvres.

Il faut convenir cependant qu'il lui restait de ce qu'il avait possédé jadis six couverts d'argent et une grande cuiller à soupe que madame Magloire regardait tous les jours avec bonheur reluire splendidement sur la grosse nappe de toile blanche. Et comme nous peignons ici l'évêque de Digne tel qu'il était, nous devons ajouter qu'il lui était arrivé plus d'une fois de dire :

– Je renoncerais difficilement à manger dans de l'argenterie.

Il faut ajouter à cette argenterie deux gros flambeaux d'argent massif qui lui venaient de l'héritage d'une grand'tante. Ces flambeaux portaient deux bougies de cire et figuraient habituellement sur la cheminée de l'évêque. Quand il avait quelqu'un à dîner, madame Magloire allumait les deux bougies et mettait les deux flambeaux sur la table.

Il y avait dans la chambre même de l'évêque, à la tête de son lit, un petit placard dans lequel madame Magloire serrait chaque soir les six couverts d'argent et la grande cuiller. Il faut dire qu'on n'en ôtait jamais la clef.

Le jardin, un peu gâté par les constructions assez laides dont nous avons parlé, se composait de quatre allées en croix rayonnant autour d'un puisard ; une autre allée faisait tout le tour du jardin et cheminait le long du mur blanc dont il était enclos. Ces allées laissaient entre elles quatre carrés bordés de buis. Dans trois, madame Magloire cultivait des légumes ; dans le quatrième, l'évêque avait mis des fleurs. Il y avait çà et là quelques arbres fruitiers.

Une fois madame Magloire lui avait dit avec une sorte de malice douce :

– Monseigneur, vous qui tirez parti de tout, voilà pourtant un carré inutile. Il vaudrait mieux avoir là des salades que des bouquets.

– Madame Magloire, répondit l'évêque, vous vous trompez. Le beau est aussi utile que l'utile.

Il ajouta après un silence :

– Plus peut-être.

Ce carré, composé de trois ou quatre plates-bandes, occupait M. l'évêque presque autant que ses livres. Il y passait volontiers une heure ou deux, coupant, sarclant, et piquant çà et là des trous en terre où il mettait des graines. Il n'était pas aussi hostile aux insectes qu'un jardinier l'eût voulu. Du reste, aucune prétention à la botanique ; il ignorait les groupes et le solidisme ; il ne cherchait pas le moins du monde à décider entre Tournefort et la méthode naturelle ; il ne prenait parti ni pour les utricules contre les cotylédons, ni pour Jussieu contre Linné. Il n'étudiait pas les plantes ; il aimait les fleurs. Il respectait beaucoup les savants, il respectait

encore plus les ignorants, et, sans jamais manquer à ces deux respects, il arrosait ses plates-bandes chaque soir d'été avec un arrosoir de fer-blanc peint en vert.

La maison n'avait pas une porte qui fermât à clef. La porte de la salle à manger qui, nous l'avons dit, donnait de plain-pied sur la place de la cathédrale, était jadis armée de serrures et de verrous comme une porte de prison. L'évêque avait fait ôter toutes ces ferrures, et cette porte, la nuit comme le jour, n'était fermée qu'au loquet. Le premier passant venu, à quelque heure que ce fût, n'avait qu'à la pousser. Dans les commencements, les deux femmes avaient été fort tourmentées de cette porte jamais close ; mais M. de Digne leur avait dit :

— Faites mettre des verrous à vos chambres, si cela vous plaît.

Elles avaient fini par partager sa confiance ou du moins par faire comme si elles la partageaient. Madame Magloire seule avait de temps en temps des frayeurs. Pour ce qui est de l'évêque, on peut trouver sa pensée expliquée ou du moins indiquée dans ces trois lignes écrites par lui sur la marge d'une bible : « Voici la nuance : la porte du médecin ne doit jamais être fermée ; la porte du prêtre doit toujours être ouverte. » Sur un autre livre, intitulé *Philosophie de la science médicale*, il avait écrit cette autre note : « Est-ce que je ne suis pas médecin comme eux ? Moi aussi j'ai mes malades ; d'abord j'ai les leurs, qu'ils appellent les malades ; et puis j'ai les miens, que j'appelle les malheureux. »

Ailleurs encore il avait écrit : « Ne demandez pas son nom à qui vous demande un gîte. C'est surtout celui-là que son nom embarrasse qui a besoin d'asile. »

Il advint qu'un digne curé, je ne sais plus si c'était le curé de Couloubroux ou le curé de Pompierry, s'avisait de lui demander un jour, probablement à l'instigation de madame Magloire, si Monseigneur était bien sûr de ne pas commettre jusqu'à un certain point une imprudence en laissant jour et nuit sa porte ouverte à la disposition de qui voulait entrer, et s'il ne craignait pas enfin qu'il n'arrivât quelque malheur dans une maison si peu gardée. L'évêque lui toucha l'épaule avec une gravité douce et lui dit : — *Nisi Dominus custodierit domum, in vanum vigilans qui custodiunt eam.*

Puis il parla d'autre chose.

Il disait assez volontiers :

— Il y a la bravoure du prêtre comme il y a la bravoure du colonel de dragons. Seulement, ajoutait-il, la nôtre doit être tranquille.

Et puis j'ai demandé : Pourquoi me dis-tu ça ? Il m'a répondu : Pour savoir.

Jean Valjean ne trouva pas une parole. Cosette attendait probablement de lui quelque explication ; il l'écouta dans un morne silence. Il s'en retourna rue de l'Homme-Armé ; il était si profondément absorbé qu'il se trompa de porte, et qu'au lieu de rentrer chez lui, il entra dans la maison voisine. Ce ne fut qu'après avoir monté presque deux étages qu'il s'aperçut de son erreur et qu'il redescendit.

Son esprit était bourrelé de conjectures. Il était évident que Marius avait des doutes sur l'origine de ces six cent mille francs, qu'il craignait quelque source non pure, qui sait ? qu'il avait même peut-être découvert que cet argent venait de lui Jean Valjean, qu'il hésitait devant cette fortune suspecte, et répugnait à la prendre comme sienne, aimant mieux rester pauvres, lui et Cosette, que d'être riches d'une richesse trouble.

En outre, vaguement, Jean Valjean commençait à se sentir éconduit.

Le jour suivant, il eut, en pénétrant dans la salle basse, comme une secousse. Les fauteuils avaient disparu. Il n'y avait pas même une chaise.

— Ah ça, s'écria Cosette en entrant, pas de fauteuils ! Où sont donc les fauteuils ?

— Ils n'y sont plus, répondit Jean Valjean.

— Voilà qui est fort !

Jean Valjean bégaya :

— C'est moi qui ai dit à Basque de les enlever.

— Et la raison ?

— Je ne reste que quelques minutes aujourd'hui.

— Rester peu, ce n'est pas une raison pour rester debout.

— Je crois que Basque avait besoin des fauteuils pour le salon.

— Pourquoi ?

— Vous avez sans doute du monde ce soir.

— Nous n'avons personne.

Jean Valjean ne put dire un mot de plus.

Cosette haussa les épaules.

— Faire enlever les fauteuils ! L'autre jour vous faites éteindre le feu. Comme vous êtes singulier !

— Adieu, murmura Jean Valjean.

Il ne dit pas : Adieu, Cosette. Mais il n'eut pas la force de dire : Adieu, madame.

Il sortit accablé.

Cette fois il avait compris.

Le lendemain il ne vint pas. Cosette ne le remarqua que le soir.

— Tiens, dit-elle, monsieur Jean n'est pas venu aujourd'hui.

Elle eut comme un léger serrement de cœur, mais elle s'en aperçut à peine, tout de suite distraite par un baiser de Marius.

Le jour d'après, il ne vint pas.

Cosette n'y prit pas garde, passa sa soirée et dormit sa nuit, comme à l'ordinaire, et n'y pensa qu'en se réveillant. Elle était si heureuse ! Elle envoya bien vite Nicolette chez monsieur Jean savoir s'il était malade, et pourquoi il n'était pas venu la veille. Nicolette rapporta la réponse de monsieur Jean. Il n'était point malade. Il était occupé. Il viendrait bientôt. Le plus tôt qu'il pourrait. Du reste, il allait faire un petit voyage. Que madame devait se souvenir que c'était son habitude de faire des

— Pourquoi n'avez-vous pas une voiture à vous ? Un joli coupé ne vous coûterait que cinq cents francs par mois. Vous êtes riches.

— Je ne sais pas, répondit Cosette.

— C'est comme Toussaint, reprit Jean Valjean. Elle est partie. Vous ne l'avez pas remplacée. Pourquoi ?

— Nicolette suffit.

— Mais il vous faudrait une femme de chambre.

— Est-ce que je n'ai pas Marius ?

— Vous devriez avoir une maison à vous, des domestiques à vous, une voiture, loge au spectacle. Il n'y a rien de trop beau pour vous. Pourquoi ne pas profiter de ce que vous êtes riches ? La richesse, cela s'ajoute au bonheur.

Cosette ne répondit rien.

Les visites de Jean Valjean ne s'abrégeaient point. Loin de là. Quand c'est le cœur qui glisse, on ne s'arrête pas sur la pente.

Lorsque Jean Valjean voulait prolonger sa visite et faire oublier l'heure, il faisait l'éloge de Marius ; il le trouvait beau, noble, courageux, spirituel, éloquent, bon. Cosette enchérissait. Jean Valjean recommençait. On ne tarissait pas. Marius, ce mot était inépuisable ; il y avait des volumes dans ces six lettres. De cette façon Jean Valjean parvenait à rester longtemps. Voir Cosette, oublier près d'elle, cela lui était si doux ! C'était le pansement de sa plaie. Il arriva plusieurs fois que Basque vint dire à deux reprises : Monsieur Gillenormand m'envoie rappeler à Madame la baronne que le dîner est servi.

Ces jours-là, Jean Valjean rentrait chez lui très pensif.

Y avait-il donc du vrai dans cette comparaison de la chrysalide qui s'était présentée à l'esprit de Marius ? Jean Valjean était-il en effet une chrysalide qui s'obstinerait, et qui viendrait faire des visites à son papillon ?

Un jour il resta plus longtemps encore qu'à l'ordinaire. Le lendemain, il remarqua qu'il n'y avait point de feu dans la cheminée. — Tiens ! pensa-t-il. Pas de feu. — Et il se donna à lui-même cette explication : — C'est tout simple. Nous sommes en avril. Les froids ont cessé.

— Dieu ! qu'il fait froid ici ! s'écria Cosette en entrant.

— Mais non, dit Jean Valjean.

— C'est donc vous qui avez dit à Basque de ne pas faire de feu ?

— Oui. Nous sommes en mai tout à l'heure.

— Mais on fait du feu jusqu'au mois de juin. Dans cette cave-ci, il en faut toute l'année.

— J'ai pensé que le feu était inutile.

— C'est bien là une de vos idées ! reprit Cosette.

Le jour d'après, il y avait du feu. Mais les deux fauteuils étaient rangés à l'autre bout de la salle près de la porte. — Qu'est-ce que cela veut dire ? pensa Jean Valjean.

Il alla chercher les fauteuils, et les remit à leur place ordinaire près de la cheminée.

Ce feu rallumé l'encouragea pourtant. Il fit durer la causerie plus longtemps encore que d'habitude. Comme il se levait pour s'en aller, Cosette lui dit :

— Mon mari m'a dit une drôle de chose hier.

— Quelle chose donc ?

— Il m'a dit : Cosette, nous avons trente mille livres de rente. Vingt-sept que tu as, trois que me fait mon grand-père. J'ai répondu : Cela fait trente. Il a repris : Aurais-tu le courage de vivre avec les trois mille ? J'ai répondu : Oui, avec rien. Pourvu que ce soit avec toi.

Chapitre VII. Cravatte

Ici se place naturellement un fait que nous ne devons pas omettre, car il est de ceux qui font le mieux voir quel homme c'était que M. l'évêque de Digne.

Après la destruction de la bande de Gaspard Bès qui avait infesté les gorges d'Ollioules, un de ses lieutenants, Cravatte, se réfugia dans la montagne. Il se cacha quelque temps avec ses bandits, reste de la troupe de Gaspard Bès, dans le comté de Nice, puis gagna le Piémont, et tout à coup reparut en France, du côté de Barcelonnette. On le vit à Jauziers d'abord, puis aux Tuiles. Il se cacha dans les cavernes du Joug-de-l'Aigle, et de là il descendait vers les hameaux et les villages par les ravins de l'Ubaye et de l'Ubayette. Il osa même passer jusqu'à Embrun, pénétra une nuit dans la cathédrale et dévalisa la sacristie. Ses brigandages désolaient le pays. On mit la gendarmerie à ses trousses, mais en vain. Il échappait toujours ; quelquefois il résistait de vive force. C'était un hardi misérable. Au milieu de toute cette terreur, l'évêque arriva. Il faisait sa tournée. Au Chastelar, le maire vint le trouver et l'engagea à rebrousser chemin. Cravatte tenait la montagne jusqu'à l'Arche, et au-delà. Il y avait danger, même avec une escorte. C'était exposer inutilement trois ou quatre malheureux gendarmes.

— Aussi, dit l'évêque, je compte aller sans escorte.

— Y pensez-vous, monseigneur ? s'écria le maire.

— J'y pense tellement, que je refuse absolument les gendarmes et que je vais partir dans une heure.

— Partir ?

— Partir.

— Seul ?

— Seul.

— Monseigneur ! vous ne ferez pas cela.

— Il y a là, dans la montagne, reprit l'évêque, une humble petite commune grande comme ça, que je n'ai pas vue depuis trois ans. Ce sont mes bons amis. De doux et honnêtes bergers. Ils possèdent une chèvre sur trente qu'ils gardent. Ils font de fort jolis cordons de laine de diverses couleurs, et ils jouent des airs de montagne sur de petites flûtes à six trous. Ils ont besoin qu'on leur parle de temps en temps du bon Dieu. Que diraient-ils d'un évêque qui a peur ? Que diraient-ils si je n'y allais pas ?

— Mais, monseigneur, les brigands ! Si vous rencontrez les brigands !

— Tiens, dit l'évêque, j'y songe. Vous avez raison. Je puis les rencontrer. Eux aussi doivent avoir besoin qu'on leur parle du bon Dieu.

— Monseigneur ! mais c'est une bande ! c'est un troupeau de loups !

— Monsieur le maire, c'est peut-être précisément de ce troupeau que Jésus me fait le pasteur. Qui sait les voies de la Providence ?

— Monseigneur, ils vous dévaliseront.

— Je n'ai rien.

— Ils vous tueront.

— Un vieux bonhomme de prêtre qui passe en marmottant ses momeries ? Bah ! à quoi bon ?

— Ah ! mon Dieu ! si vous alliez les rencontrer !
 — Je leur demanderai l'aumône pour mes pauvres.
 — Monseigneur, n'y allez pas, au nom du ciel ! vous exposez votre vie.

— Monsieur le maire, dit l'évêque, n'est-ce décidément que cela ? Je ne suis pas en ce monde pour garder ma vie, mais pour garder les âmes.

Il fallut le laisser faire. Il partit, accompagné seulement d'un enfant qui s'offrit à lui servir de guide. Son obstination fit bruit dans le pays, et effraya très fort.

Il ne voulut emmener ni sa sœur ni madame Magloire. Il traversa la montagne à mulet, ne rencontra personne, et arriva sain et sauf chez ses « bons amis » les bergers. Il y resta quinze jours, prêchant, administrant, enseignant, moralisant. Lorsqu'il fut proche de son départ, il résolut de chanter pontificalement un *Te Deum*. Il en parla au curé. Mais comment faire ? pas d'ornements épiscopaux. On ne pouvait mettre à sa disposition qu'une chétive sacristie de village avec quelques vieilles chasubles de damas usé ornées de galons faux.

— Bah ! dit l'évêque. Monsieur le curé, annonçons toujours au prône notre *Te Deum*. Cela s'arrangera.

On chercha dans les églises d'alentour. Toutes les magnificences de ces humbles paroisses réunies n'auraient pas suffi à vêtir convenablement un chœur de cathédrale. Comme on était dans cet embarras, une grande caisse fut apportée et déposée au presbytère pour M. l'évêque par deux cavaliers inconnus qui repartirent sur-le-champ. On ouvrit la caisse ; elle contenait une chape de drap d'or, une mitre ornée de diamants, une croix archiépiscopale, une crosse magnifique, tous les vêtements pontificaux volés un mois auparavant au trésor de Notre-Dame d'Embrun. Dans la caisse, il y avait un papier sur lequel étaient écrits ces mots : *Cravatte à monseigneur Bienvenu*.

— Quand je disais que cela s'arrangerait ! dit l'évêque.

Puis il ajouta en souriant :

— À qui se contente d'un surplus de curé, Dieu envoie une chape d'archevêque.

— Monseigneur, murmura le curé en hochant la tête avec un sourire, Dieu, ou le diable.

L'évêque regarda fixement le curé et reprit avec autorité :

— Dieu !

Quand il revint au Chastelar, et tout le long de la route, on venait le regarder par curiosité. Il retrouva au presbytère du Chastelar mademoiselle Baptistine et madame Magloire qui l'attendaient, et il dit à sa sœur :

— Eh bien, avais-je raison ? Le pauvre prêtre est allé chez ces pauvres montagnards les mains vides, il en revient les mains pleines. J'étais parti n'emportant que ma confiance en Dieu ; je rapporte le trésor d'une cathédrale.

Le soir, avant de se coucher, il dit encore :

— Ne craignons jamais les voleurs ni les meurtriers. Ce sont là les dangers du dehors, les petits dangers. Craignons-nous nous-mêmes. Les préjugés, voilà les voleurs ; les vices, voilà les meurtriers. Les grands dangers sont au dedans de nous. Qu'importe ce qui menace notre tête ou notre bourse ! Ne songeons qu'à ce qui menace notre âme.

Puis se tournant vers sa sœur :

— Ma sœur, de la part du prêtre jamais de précaution contre le prochain. Ce que le prochain fait, Dieu le

Chapitre III.

Ils se souviennent du jardin de la rue Plumet

Ce fut la dernière fois. À partir de cette dernière lueur, l'extinction complète se fit. Plus de familiarité, plus de bonjour avec un baiser, plus jamais ce mot si profondément doux : mon père ! il était, sur sa demande et par sa propre complicité, successivement chassé de tous ses bonheurs ; et il avait cette misère qu'après avoir perdu Cosette tout entière en un jour, il lui avait fallu ensuite la reprendre en détail.

L'œil finit par s'habituer aux jours de cave. En somme, avoir tous les jours une apparition de Cosette, cela lui suffisait. Toute sa vie se concentrait dans cette heure-là. Il s'asseyait près d'elle, il la regardait en silence, ou bien il lui parlait des années d'autrefois, de son enfance, du couvent, de ses petites amies d'alors.

Une après-midi, — c'était une des premières journées d'avril, déjà chaude, encore fraîche, le moment de la grande gaîté du soleil, les jardins qui environnaient les fenêtres de Marius et de Cosette avaient l'émotion du réveil, l'aubépine allait poindre, une bijouterie de giroflées s'étalait sur les vieux murs, les gueules-de-loup roses bâillaient dans les fentes des pierres, il y avait dans l'herbe un charmant commencement de pâquerettes et de boutons-d'or, les papillons blancs de l'année débutaient, le vent, ce ménétrier de la noce éternelle, essayait dans les arbres les premières notes de cette grande symphonie aurorale que les vieux poètes appelaient le renouveau, — Marius dit à Cosette : — Nous avons dit que nous irions revoir notre jardin de la rue Plumet. Allons-y. Il ne faut pas être ingrats. — Et ils s'envolèrent comme deux hirondelles vers le printemps. Ce jardin de la rue Plumet leur faisait l'effet de l'aube. Ils avaient déjà derrière eux quelque chose qui était comme le printemps de leur amour. La maison de la rue Plumet, étant prise à bail, appartenait encore à Cosette. Ils allèrent à ce jardin et à cette maison. Ils s'y retrouvèrent, ils s'y oublièrent. Le soir, à l'heure ordinaire, Jean Valjean vint rue des Filles-du-Calvaire. — Madame est sortie avec monsieur, et n'est pas rentrée encore, lui dit Basque. Il s'assit en silence et attendit une heure. Cosette ne rentra point. Il baissa la tête et s'en alla.

Cosette était si enivrée de sa promenade à « leur jardin » et si joyeuse d'avoir « vécu tout un jour dans son passé » qu'elle ne parla pas d'autre chose le lendemain.

Elle ne s'aperçut pas qu'elle n'avait point vu Jean Valjean.

— De quelle façon êtes-vous allés là ? lui demanda Jean Valjean.

— À pied.

— Et comment êtes-vous revenus ?

— En fiacre.

Depuis quelque temps Jean Valjean remarquait la vie étroite que menait le jeune couple. Il en était importuné. L'économie de Marius était sévère, et le mot pour Jean Valjean avait son sens absolu. Il hasarda une question :

sembler à son aise et vivre pauvrement, avoir, tout riche qu'on est, sa clef dans sa poche et sa chandelle chez le portier, entrer par la petite porte, monter par l'escalier dérobé, toutes ces singularités insignifiantes, rides, bulles d'air, plis fugitifs à la surface, viennent souvent d'un fond formidable.

Plusieurs semaines se passèrent ainsi. Une vie nouvelle s'empara peu à peu de Cosette ; les relations que crée le mariage, les visites, le soin de la maison, les plaisirs, ces grandes affaires. Les plaisirs de Cosette n'étaient pas coûteux ; ils consistaient en un seul : être avec Marius. Sortir avec lui, rester avec lui, c'était là la grande occupation de sa vie. C'était pour eux une joie toujours toute neuve de sortir bras dessus bras dessous, à la face du soleil, en pleine rue, sans se cacher, devant tout le monde, tous les deux tout seuls. Cosette eut une contrariété. Toussaint ne put s'accorder avec Nicolette, le soudage de deux vieilles filles étant impossible, et s'en alla. Le grand-père se portait bien ; Marius plaidait çà et là quelques causes ; la tante Gillenormand menait paisiblement près du nouveau ménage cette vie latérale qui lui suffisait. Jean Valjean venait tous les jours.

Le tutoiement disparu, le vous, le madame, le monsieur Jean, tout cela le faisait autre pour Cosette. Le soin qu'il avait pris lui-même à la détacher de lui, lui réussissait. Elle était de plus en plus gaie et de moins en moins tendre. Pourtant elle l'aimait toujours bien, et il le sentait. Un jour elle lui dit tout à coup : vous étiez mon Père, vous n'êtes plus mon père, vous étiez mon oncle, vous n'êtes plus mon oncle, vous étiez monsieur Fauchelevent, vous êtes Jean. Qui êtes-vous donc ? Je n'aime pas tout ça. Si je ne vous savais pas si bon, j'aurais peur de vous.

Il demeurait toujours rue de l'Homme-Armé, ne pouvant se résoudre à s'éloigner du quartier qu'habitait Cosette.

Dans les premiers temps il ne restait près de Cosette que quelques minutes, puis s'en allait.

Peu à peu il prit l'habitude de faire ses visites moins courtes. On eût dit qu'il profitait de l'autorisation des jours qui s'allongeaient ; il arriva plus tôt et partit plus tard.

Un jour il échappa à Cosette de lui dire : Père. Un éclair de joie illumina le vieux visage sombre de Jean Valjean. Il la reprit : Dites Jean, — Ah ! c'est vrai, répondit-elle avec un éclat de rire, monsieur Jean. — C'est bien, dit-il. Et il se détourna pour qu'elle ne le vît pas essayer ses yeux.

permet. Bornons-nous à prier Dieu quand nous croyons qu'un danger arrive sur nous. Prions-le, non pour nous, mais pour que notre frère ne tombe pas en faute à notre occasion.

Du reste, les événements étaient rares dans son existence. Nous racontons ceux que nous savons ; mais d'ordinaire il passait sa vie à faire toujours les mêmes choses aux mêmes moments. Un mois de son année ressemblait à une heure de sa journée.

Quant à ce que devint « le trésor » de la cathédrale d'Embrun, on nous embarrasserait de nous interroger là-dessus. C'étaient là de bien belles choses, et bien tentantes, et bien bonnes à voler au profit des malheureux. Volées, elles l'étaient déjà d'ailleurs. La moitié de l'aventure était accomplie ; il ne restait plus qu'à changer la direction du vol, et qu'à lui faire faire un petit bout de chemin du côté des pauvres. Nous n'affirmons rien du reste à ce sujet. Seulement on a trouvé dans les papiers de l'évêque une note assez obscure qui se rapporte peut-être à cette affaire, et qui est ainsi conçue : *La question est de savoir si cela doit faire retour à la cathédrale ou à l'hôpital.*

Chapitre II. Autre pas en arrière

Le jour suivant, à la même heure, Jean Valjean revint.

Cosette ne lui fit pas de questions, ne s'étonna plus, ne s'écria plus qu'elle avait froid, ne parla plus du salon ; elle évita de dire ni père ni monsieur Jean. Elle se laissa dire vous. Elle se laissa appeler madame. Seulement elle avait une certaine diminution de joie. Elle eût été triste, si la tristesse lui eût été possible.

Il est probable qu'elle avait eu avec Marius une de ces conversations dans lesquelles l'homme aimé dit ce qu'il veut, n'explique rien, et satisfait la femme aimée. La curiosité des amoureux ne va pas très loin au delà de leur amour.

La salle basse avait fait un peu de toilette. Basque avait supprimé les bouteilles, et Nicolette les araignées.

Tous les lendemains qui suivirent ramenèrent à la même heure Jean Valjean. Il vint tous les jours, n'ayant pas la force de prendre les paroles de Marius autrement qu'à la lettre. Marius s'arrangea de manière à être absent aux heures où Jean Valjean venait. La maison s'accoutuma à la nouvelle manière d'être de M. Fauchelevent. Toussaint y aida. *Monsieur a toujours été comme ça*, répétait-elle. Le grand-père rendit ce décret : — C'est un original. Et tout fut dit. D'ailleurs, à quatre-vingt-dix ans il n'y a plus de liaison possible ; tout est juxtaposition ; un nouveau venu est une gêne. Il n'y a plus de place, toutes les habitudes sont prises. M. Fauchelevent, M. Tranchelevent, le père Gillenormand ne demanda pas mieux que d'être dispensé de « ce monsieur ». Il ajouta : — Rien n'est plus commun que ces originaux-là. Ils font toutes sortes de bizarreries. De motif, point. Le marquis de Canaples était pire. Il acheta un palais pour loger dans le grenier. Ce sont des apparences fantasmagoriques qu'ont les gens.

Personne n'entrevoit le dessous sinistre. Qui eût d'ailleurs pu deviner une telle chose ? Il y a de ces marais dans l'Inde ; l'eau semble extraordinaire, inexplicable, frissonnante sans qu'il y ait de vent, agitée là où elle devrait être calme. On regarde à la superficie ces bouillonnements sans cause ; on n'aperçoit pas l'hydre qui se traîne au fond.

Beaucoup d'hommes ont ainsi un monstre secret, un mal qu'ils nourrissent, un dragon qui les ronge, un désespoir qui habite leur nuit. Tel homme ressemble aux autres, va, vient. On ne sait pas qu'il a en lui une effroyable douleur parasite aux mille dents, laquelle vit dans ce misérable, qui en meurt. On ne sait pas que cet homme est un gouffre. Il est stagnant, mais profond. De temps en temps un trouble auquel on ne comprend rien se fait à sa surface. Une ride mystérieuse se plisse, puis s'évanouit, puis reparait ; une bulle d'air monte et crève. C'est peu de chose, c'est terrible. C'est la respiration de la bête inconnue.

De certaines habitudes étranges, arriver à l'heure où les autres partent, s'effacer pendant que les autres s'étalent, garder dans toutes les occasions ce qu'on pourrait appeler le manteau couleur de muraille, chercher l'allée solitaire, préférer la rue déserte, ne point se mêler aux conversations, éviter les foules et les fêtes,

Et elle lui sauta au cou.

Jean Valjean, éperdu, l'étreignit contre sa poitrine avec égarement. Il lui sembla presque qu'il la reprenait.

— Merci, père ! lui dit Cosette.

L'entraînement allait devenir poignant pour Jean Valjean. Il se retira doucement des bras de Cosette, et prit son chapeau.

— Eh bien ? dit Cosette.

Jean Valjean répondit :

— Je vous quitte, madame, on vous attend.

Et, du seuil de la porte, il ajouta :

— Je vous ai dit tu. Dites à votre mari que cela ne m'arrivera plus. Pardonnez-moi.

Jean Valjean sortit, laissant Cosette stupéfaite de cet adieu énigmatique.

Chapitre VIII. Philosophie après boire

Le sénateur dont il a été parlé plus haut était un homme entendu qui avait fait son chemin avec une rectitude inattentive à toutes ces rencontres qui font obstacle et qu'on nomme conscience, foi jurée, justice, devoir ; il avait marché droit à son but et sans broncher une seule fois dans la ligne de son avancement et de son intérêt. C'était un ancien procureur, attendri par le succès, pas méchant homme du tout, rendant tous les petits services qu'il pouvait à ses fils, à ses gendres, à ses parents, même à des amis ; ayant sagement pris de la vie les bons côtés, les bonnes occasions, les bonnes aubaines. Le reste lui semblait assez bête. Il était spirituel, et juste assez lettré pour se croire un disciple d'Épicure en n'étant peut-être qu'un produit de Pigault-Lebrun. Il riait volontiers, et agréablement, des choses infinies et éternelles, et des « billevesées du bonhomme évêque ». Il en riait quelquefois, avec une aimable autorité, devant M. Myriel lui-même, qui écoutait.

À je ne sais plus quelle cérémonie demi-officielle, le comte*** (ce sénateur) et M. Myriel durent dîner chez le préfet. Au dessert, le sénateur, un peu égayé, quoique toujours digne, s'écria :

— Parbleu, monsieur l'évêque, causons. Un sénateur et un évêque se regardent difficilement sans cligner de l'œil. Nous sommes deux augures. Je vais vous faire un aveu. J'ai ma philosophie.

— Et vous avez raison, répondit l'évêque. Comme on fait sa philosophie on se couche. Vous êtes sur le lit de pourpre, monsieur le sénateur.

Le sénateur, encouragé, reprit :

— Soyons bons enfants.

— Bons diables même, dit l'évêque.

— Je vous déclare, reprit le sénateur, que le marquis d'Argens, Pyrrhon, Hobbes et M. Naigeon ne sont pas des marouffles. J'ai dans ma bibliothèque tous mes philosophes dorés sur tranche.

— Comme vous-même, monsieur le comte, interrompit l'évêque.

Le sénateur poursuivit :

— Je hais Diderot ; c'est un idéologue, un déclamateur et un révolutionnaire, au fond croyant en Dieu, et plus bigot que Voltaire. Voltaire s'est moqué de Needham, et il a eu tort ; car les anguilles de Needham prouvent que Dieu est inutile. Une goutte de vinaigre dans une cuillerée de pâte de farine supplée le *fiat lux*. Supposez la goutte plus grosse et la cuillerée plus grande, vous avez le monde. L'homme, c'est l'anguille. Alors à quoi bon le Père éternel ? Monsieur l'évêque, l'hypothèse Jéhovah me fatigue. Elle n'est bonne qu'à produire des gens maigres qui songent creux. À bas ce grand Tout qui me tracasse ! Vive Zéro qui me laisse tranquille ! De vous à moi, et pour vider mon sac, et pour me confesser à mon pasteur comme il convient, je vous avoue que j'ai du bon sens. Je ne suis pas fou de votre Jésus qui prêche à tout bout de champ le renoncement et le sacrifice. Conseil d'avare à des gueux. Renoncement ! pourquoi ? Sacrifice ! à quoi ? Je ne vois pas qu'un loup s'immole au bonheur d'un

autre loup. Restons donc dans la nature. Nous sommes au sommet ; ayons la philosophie supérieure. Que sert d'être en haut, si l'on ne voit pas plus loin que le bout du nez des autres ? Vivons gaîment. La vie, c'est tout. Que l'homme ait un autre avenir, ailleurs, là-haut, là-bas, quelque part, je n'en crois pas un traître mot. Ah ! l'on me recommande le sacrifice et le renoncement, je dois prendre garde à tout ce que je fais, il faut que je me casse la tête sur le bien et le mal, sur le juste et l'injuste, sur le *fas* et le *nefas*. Pourquoi ? parce que j'aurai à rendre compte de mes actions. Quand ? après ma mort. Quel bon rêve ! Après ma mort, bien fin qui me pincera. Faites donc saisir une poignée de cendre par une main d'ombre. Disons le vrai, nous qui sommes des initiés et qui avons levé la jupe d'Isis : il n'y a ni bien, ni mal ; il y a de la végétation. Cherchons le réel. Creusons tout à fait. Allons au fond, que diable ! Il faut flairer la vérité, fouiller sous terre, et la saisir. Alors elle vous donne des joies exquis. Alors vous devenez fort, et vous riez. Je suis carré par la base, moi. Monsieur l'évêque, l'immortalité de l'homme est un écoute-s'il-pleut. Oh ! la charmante promesse ! Fiez-vous-y. Le bon billet qu'a Adam ! On est âme, on sera ange, on aura des ailes bleues aux omoplates. Aidez-moi donc, n'est-ce pas Tertullien qui dit que les bienheureux iront d'un astre à l'autre ? Soit. On sera les sauterelles des étoiles. Et puis, on verra Dieu. Ta ta ta. Fadaïses que tous ces paradis. Dieu est une sonnette monstre. Je ne dirais point cela dans le *Moniteur*, parbleu ! mais je le chuchote entre amis. *Inter pocula*. Sacrifier la terre au paradis, c'est lâcher la proie pour l'ombre. Être dupe de l'infini ! pas si bête. Je suis néant. Je m'appelle monsieur le comte Néant, sénateur. Étais-je avant ma naissance ? Non. Serai-je après ma mort ? Non. Que suis-je ? un peu de poussière agrégée par un organisme. Qu'ai-je à faire sur cette terre ? J'ai le choix. Souffrir ou jouir. Où me mènera la souffrance ? Au néant. Mais j'aurai souffert. Où me mènera la jouissance ? Au néant. Mais j'aurai joui. Mon choix est fait. Il faut être mangeant ou mangé. Je mange. Mieux vaut être la dent que l'herbe. Telle est ma sagesse. Après quoi, va comme je te pousse, le fossoyeur est là, le Panthéon pour nous autres, tout tombe dans le grand trou. Fin. *Finis*. Liquidation totale. Ceci est l'endroit de l'évanouissement. La mort est morte, croyez-moi. Qu'il y ait là quelqu'un qui ait quelque chose à me dire, je ris d'y songer. Invention de nourrices. Croquemitaine pour les enfants, Jéhovah pour les hommes. Non, notre lendemain est de la nuit. Derrière la tombe, il n'y a plus que des néants égaux. Vous avez été Sardanapale, vous avez été Vincent de Paul, cela fait le même rien. Voilà le vrai. Donc vivez, par-dessus tout. Usez de votre moi pendant que vous le tenez. En vérité, je vous le dis, monsieur l'évêque, j'ai ma philosophie, et j'ai mes philosophes. Je ne me laisse pas enguirlander par des balivernes. Après ça, il faut bien quelque chose à ceux qui sont en bas, aux va-nu-pieds, aux gagne-petit, aux misérables. On leur donne à gober les légendes, les chimères, l'âme, l'immortalité, le paradis, les étoiles. Ils mâchent cela. Ils le mettent sur leur pain sec. Qui n'a rien a le bon Dieu. C'est bien le moins. Je n'y fais point obstacle, mais je garde pour moi monsieur Nageon. Le bon Dieu est bon pour le peuple.

L'évêque battit des mains.

— Voilà parler ! s'écria-t-il. L'excellente chose, et vraiment merveilleuse, que ce matérialisme-là ! Ne l'a pas

avec nous, quitter ce trou de la rue de l'Homme-Armé, ne pas nous donner des charades à deviner, être comme tout le monde, dîner avec nous, déjeuner avec nous, être mon père.

Il dégagea ses mains.

— Vous n'avez plus besoin de père, vous avez un mari.

Cosette s'emporta.

— Je n'ai plus besoin de père ! Des choses comme ça qui n'ont pas le sens commun, on ne sait que dire vraiment !

— Si Toussaint était là, reprit Jean Valjean comme quelqu'un qui en est à chercher des autorités et qui se rattache à toutes les branches, elle serait la première à convenir que c'est vrai que j'ai toujours eu mes manières à moi. Il n'y a rien de nouveau. J'ai toujours aimé mon coin noir.

— Mais il fait froid ici. On n'y voit pas clair. C'est abominable, ça, de vouloir être monsieur Jean. Je ne veux pas que vous me disiez vous.

— Tout à l'heure, en venant, répondit Jean Valjean, j'ai vu rue Saint-Louis un meuble. Chez un ébéniste. Si j'étais une jolie femme, je me donnerais ce meuble-là. Une toilette très bien ; genre d'à présent. Ce que vous appelez du bois de rose, je crois. C'est incrusté. Une glace assez grande. Il y a des tiroirs. C'est joli.

— Hou ! le vilain ours ! répliqua Cosette.

Et avec une gentillesse suprême, serrant les dents et écartant les lèvres, elle souffla contre Jean Valjean. C'était une Grâce copiant une chatte.

— Je suis furieuse, reprit-elle. Depuis hier vous me faites tous rager. Je bisque beaucoup. Je ne comprends pas. Vous ne me défendez pas contre Marius. Marius ne me soutient pas contre vous. Je suis toute seule. J'arrange une chambre gentiment. Si j'avais pu y mettre le bon Dieu, je l'y aurais mis. On me laisse ma chambre sur les bras. Mon locataire me fait banqueroute. Je commande à Nicolette un bon petit dîner. On n'en veut pas de votre dîner, madame. Et mon père Fauchelevent veut que je l'appelle monsieur Jean, et que je le reçoive dans une affreuse vieille laide cave moisie où les murs ont de la barbe, et où il y a, en fait de cristaux, des bouteilles vides, et en fait de rideaux, des toiles d'araignées ! Vous êtes singulier, j'y consens, c'est votre genre, mais on accorde une trêve à des gens qui se marient. Vous n'auriez pas dû vous remettre à être singulier tout de suite. Vous allez donc être bien content dans votre abominable rue de l'Homme-Armé. J'y ai été bien désespérée, moi ! Qu'est-ce que vous avez contre moi ? Vous me faites beaucoup de peine. Fi !

Et, sérieuse subitement, elle regarda fixement Jean Valjean, et ajouta :

— Vous m'en voulez donc de ce que je suis heureuse ?

La naïveté, à son insu, pénètre quelquefois très avant. Cette question, simple pour Cosette, était profonde pour Jean Valjean. Cosette voulait égratigner ; elle déchirait.

Jean Valjean pâlit. Il resta un moment sans répondre, puis, d'un accent inexprimable et se parlant à lui-même, il murmura :

— Son bonheur, c'était le but de ma vie. À présent Dieu peut me signer ma sortie. Cosette, tu es heureuse ; mon temps est fait.

— Ah ! vous m'avez dit *tu* ! s'écria Cosette.

– Vous ne bougez pas. Je le constate. Attitude de coupable. Mais c'est égal, je vous pardonne. Jésus-Christ a dit : Tendez l'autre joue. La voici.

Et elle tendit l'autre joue.

Jean Valjean ne remua pas. Il semblait qu'il eût les pieds cloués dans le pavé.

– Ceci devient sérieux, dit Cosette. Qu'est-ce que je vous ai fait ? Je me déclare brouillée. Vous me devez mon accommodement. Vous dînez avec nous.

– J'ai dîné.

– Ce n'est pas vrai. Je vous ferai gronder par monsieur Gillenormand. Les grands-pères sont faits pour tancer les pères. Allons. Montez avec moi dans le salon. Tout de suite.

– Impossible.

Cosette ici perdit un peu de terrain. Elle cessa d'ordonner et passa aux questions.

– Mais pourquoi ? Et vous choisissez pour me voir la chambre la plus laide de la maison. C'est horrible ici.

– Tu sais....

Jean Valjean se reprit.

– Vous savez, madame, je suis particulier, j'ai mes lubies.

Cosette frappa ses petites mains l'une contre l'autre.

– Madame !... vous savez !... encore du nouveau ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

Jean Valjean attacha sur elle ce sourire navrant auquel il avait parfois recours.

– Vous avez voulu être madame. Vous l'êtes.

– Pas pour vous, père.

– Ne m'appellez plus père.

– Comment ?

– Appelez-moi monsieur Jean. Jean, si vous voulez.

– Vous n'êtes plus père ? je ne suis plus Cosette ? monsieur Jean ? Qu'est-ce que cela signifie ? mais c'est des révolutions, ça ! que s'est-il donc passé ? Regardez-moi donc un peu en face. Et vous ne voulez pas demeurer avec nous ! Et vous ne voulez pas de ma chambre ! Qu'est-ce que je vous ai fait ? Qu'est-ce que je vous ai fait ? Il y a donc eu quelque chose ?

– Rien.

– Eh bien alors ?

– Tout est comme à l'ordinaire.

– Pourquoi changez-vous de nom ?

– Vous en avez bien changé, vous.

Il sourit encore de ce même sourire et ajouta :

– Puisque vous êtes madame Pontmercy, je puis bien être monsieur Jean.

– Je n'y comprends rien. Tout cela est idiot. Je demanderai à mon mari la permission que vous soyez monsieur Jean. J'espère qu'il n'y consentira pas. Vous me faites beaucoup de peine. On a des lubies, mais on ne fait pas du chagrin à sa petite Cosette. C'est mal. Vous n'avez pas le droit d'être méchant, vous qui êtes bon.

Il ne répondit pas.

Elle lui prit vivement les deux mains, et, d'un mouvement irrésistible, les élevant vers son visage, elle les pressa contre son cou sous son menton, ce qui est un profond geste de tendresse.

– Oh ! lui dit-elle, soyez bon !

Et elle poursuivit :

– Voici ce que j'appelle être bon : être gentil, venir demeurer ici, reprendre nos bonnes petites promenades, il y a des oiseaux ici comme rue Plumet, vivre

qui veut. Ah ! quand on l'a, on n'est plus dupe ; on ne se laisse pas bêtement exiler comme Caton, ni lapider comme Étienne, ni brûler vif comme Jeanne d'Arc. Ceux qui ont réussi à se procurer ce matérialisme admirable ont la joie de se sentir irresponsables, et de penser qu'ils peuvent dévorer tout, sans inquiétude, les places, les sinécures, les dignités, le pouvoir bien ou mal acquis, les palinodies lucratives, les trahisons utiles, les savoureuses capitulations de conscience, et qu'ils entreront dans la tombe, leur digestion faite. Comme c'est agréable ! Je ne dis pas cela pour vous, monsieur le sénateur. Cependant il m'est impossible de ne point vous féliciter. Vous autres grands seigneurs, vous avez, vous le dites, une philosophie à vous et pour vous, exquise, raffinée, accessible aux riches seuls, bonne à toutes les sauces, assaisonnant admirablement les voluptés de la vie. Cette philosophie est prise dans les profondeurs et déterrée par des chercheurs spéciaux. Mais vous êtes bons princes, et vous ne trouvez pas mauvais que la croyance au bon Dieu soit la philosophie du peuple, à peu près comme l'oie aux marrons est la dinde aux truffes du pauvre.

Chapitre I. La chambre d'en bas

Le lendemain, à la nuit tombante, Jean Valjean frappait à la porte cochère de la maison Gillenormand. Ce fut Basque qui le reçut. Basque se trouvait dans la cour à point nommé, et comme s'il avait eu des ordres. Il arrive quelquefois qu'on dit à un domestique : Vous guetterez monsieur un tel, quand il arrivera.

Basque, sans attendre que Jean Valjean vînt à lui, lui adressa la parole :

— Monsieur le baron m'a chargé de demander à monsieur s'il désire monter ou rester en bas ?

— Rester en bas, répondit Jean Valjean.

Basque, d'ailleurs absolument respectueux, ouvrit la porte de la salle basse et dit : Je vais prévenir madame.

La pièce où Jean Valjean entra était un rez-de-chaussée voûté et humide, servant de cellier dans l'occasion, donnant sur la rue, carrelé de carreaux rouges, et mal éclairé d'une fenêtre à barreaux de fer.

Cette chambre n'était pas de celles que harcèlent le houssoir, la tête de loup et le balai. La poussière y était tranquille. La persécution des araignées n'y était pas organisée. Une telle toile, largement étalée, bien noire, ornée de mouches mortes, faisait la roue sur une des vitres de la fenêtre. La salle, petite et basse, était meublée d'un tas de bouteilles vides amoncelées dans un coin. La muraille, badigeonnée d'un badigeon d'ocre jaune, s'écaillait par larges plaques. Au fond, il y avait une cheminée de bois peinte en noir à tablette étroite. Un feu y était allumé ; ce qui indiquait qu'on avait compté sur la réponse de Jean Valjean : *Rester en bas*.

Deux fauteuils étaient placés aux deux coins de la cheminée. Entre les fauteuils était étendue, en guise de tapis, une vieille descente de lit montrant plus de corde que de laine.

La chambre avait pour éclairage le feu de la cheminée et le crépuscule de la fenêtre.

Jean Valjean était fatigué. Depuis plusieurs jours il ne mangeait ni ne dormait. Il se laissa tomber sur un des fauteuils.

Basque revint, posa sur la cheminée une bougie allumée et se retira. Jean Valjean, la tête ployée et le menton sur la poitrine, n'aperçut ni Basque, ni la bougie.

Tout à coup, il se dressa comme en sursaut. Cosette était derrière lui.

Il ne l'avait pas vue entrer, mais il avait senti qu'elle entra. Il se retourna. Il la contempla. Elle était adorablement belle. Mais ce qu'il regardait de ce profond regard, ce n'était pas la beauté, c'était l'âme.

— Ah bien, s'écria Cosette, voilà une idée ! père, je savais que vous étiez singulier, mais jamais je ne me serais attendue à celle-là. Marius me dit que c'est vous qui voulez que je vous reçoive ici.

— Oui, c'est moi.

— Je m'attendais à la réponse. Tenez-vous bien. Je vous préviens que je vais vous faire une scène. Commençons par le commencement. Père, embrassez-moi. Et elle tendit sa joue.

Jean Valjean demeura immobile.

Chapitre IX.

Le frère raconté par la sœur

Pour donner une idée du ménage intérieur de M. l'évêque de Digne et de la façon dont ces deux saintes filles subordonnaient leurs actions, leurs pensées, même leurs instincts de femmes aisément effrayées, aux habitudes et aux intentions de l'évêque, sans qu'il eût même à prendre la peine de parler pour les exprimer, nous ne pouvons mieux faire que de transcrire ici une lettre de mademoiselle Baptistine à madame la vicomtesse de Boischevron, son amie d'enfance. Cette lettre est entre nos mains.

« Digne, 16 décembre 18....

« Ma bonne madame, pas un jour ne se passe sans que nous parlions de vous. C'est assez notre habitude, mais il y a une raison de plus. Figurez-vous qu'en avant et époussetant les plafonds et les murs, madame Magloire a fait des découvertes ; maintenant nos deux chambres tapissées de vieux papier blanchi à la chaux ne dépareraient pas un château dans le genre du vôtre. Madame Magloire a déchiré tout le papier. Il y avait des choses dessous. Mon salon, où il n'y a pas de meubles, et dont nous nous servons pour étendre le linge après les lessives, a quinze pieds de haut, dix-huit de large carrés, un plafond peint anciennement avec dorure, des solives comme chez vous. C'était recouvert d'une toile, du temps que c'était l'hôpital. Enfin des boiseries du temps de nos grand'mères. Mais c'est ma chambre qu'il faut voir. Madame Magloire a découvert, sous au moins dix papiers collés dessus, des peintures, sans être bonnes, qui peuvent se supporter. C'est Télémaque reçu chevalier par Minerve, c'est lui encore dans les jardins. Le nom m'échappe. Enfin où les dames romaines se rendaient une seule nuit. Que vous dirai-je ? j'ai des romains, des romaines (*ici un mot illisible*), et toute la suite. Madame Magloire a débarbouillé tout cela, et cet été elle va réparer quelques petites avaries, revenir le tout, et ma chambre sera un vrai musée. Elle a trouvé aussi dans un coin du grenier deux consoles en bois, genre ancien. On demandait deux écus de six livres pour les redorer, mais il vaut bien mieux donner cela aux pauvres ; d'ailleurs c'est fort laid, et j'aimerais mieux une table ronde en acajou.

« Je suis toujours bien heureuse. Mon frère est si bon. Il donne tout ce qu'il a aux indigents et aux malades. Nous sommes très gênés. Le pays est dur l'hiver, et il faut bien faire quelque chose pour ceux qui manquent. Nous sommes à peu près chauffés et éclairés. Vous voyez que ce sont de grandes douceurs.

« Mon frère a ses habitudes à lui. Quand il cause, il dit qu'un évêque doit être ainsi. Figurez-vous que la porte de la maison n'est jamais fermée. Entre qui veut, et l'on est tout de suite chez mon frère. Il ne craint rien, même la nuit. C'est là sa bravoure à lui, comme il dit.

« Il ne veut pas que je craigne pour lui, ni que madame Magloire craigne. Il s'expose à tous les dangers, et il ne veut même pas que nous ayons l'air de nous en apercevoir. Il faut savoir le comprendre.

« Il sort par la pluie, il marche dans l'eau, il voyage en hiver. Il n'a pas peur de la nuit, des routes suspectes ni des rencontres.

« L'an dernier, il est allé tout seul dans un pays de voleurs. Il n'a pas voulu nous emmener. Il est resté quinze jours absent. À son retour, il n'avait rien eu, on le croyait mort, et il se portait bien, et il a dit : "Voilà comme on m'a volé !" Et il a ouvert une malle pleine de tous les bijoux de la cathédrale d'Embrun, que les voleurs lui avaient donnés.

« Cette fois-là, en revenant, comme j'étais allée à sa rencontre à deux lieues avec d'autres de ses amis, je n'ai pu m'empêcher de le gronder un peu, en ayant soin de ne parler que pendant que la voiture faisait du bruit, afin que personne autre ne pût entendre.

« Dans les premiers temps, je me disais : il n'y a pas de dangers qui l'arrêtent, il est terrible. À présent j'ai fini par m'y accoutumer. Je fais signe à madame Magloire pour qu'elle ne le contrarie pas. Il se risque comme il veut. Moi j'emmène madame Magloire, je rentre dans ma chambre, je prie pour lui, et je m'endors. Je suis tranquille, parce que je sais bien que s'il lui arrivait malheur, ce serait ma fin. Je m'en irais au bon Dieu avec mon frère et mon évêque. Madame Magloire a eu plus de peine que moi à s'habituer à ce qu'elle appelait ses imprudences. Mais à présent le pli est pris. Nous prions toutes les deux, nous avons peur ensemble, et nous nous endormons. Le diable entrerait dans la maison qu'on le laisserait faire. Après tout, que craignons-nous dans cette maison ? Il y a toujours quelqu'un avec nous, qui est le plus fort. Le diable peut y passer, mais le bon Dieu l'habite.

« Voilà qui me suffit. Mon frère n'a plus même besoin de me dire un mot maintenant. Je le comprends sans qu'il parle, et nous nous abandonnons à la Providence.

« Voilà comme il faut être avec un homme qui a du grand dans l'esprit.

« J'ai questionné mon frère pour le renseignement que vous me demandez sur la famille de Faux. Vous savez comme il sait tout et comme il a des souvenirs, car il est toujours très bon royaliste. C'est de vrai une très ancienne famille normande de la généralité de Caen. Il y a cinq cents ans d'un Raoul de Faux, d'un Jean de Faux et d'un Thomas de Faux, qui étaient des gentilshommes, dont un seigneur de Rochefort. Le dernier était Guy-Étienne-Alexandre, et était maître de camp, et quelque chose dans les chevaux-légers de Bretagne. Sa fille Marie-Louise a épousé Adrien-Charles de Gramont, fils du duc Louis de Gramont, pair de France, colonel des gardes françaises et lieutenant général des armées. On écrit Faux, Fauq et Faoucq.

« Bonne madame, recommandez-nous aux prières de votre saint parent, M. le cardinal. Quant à votre chère Sylvanie, elle a bien fait de ne pas prendre les courts instants qu'elle passe près de vous pour m'écrire. Elle se porte bien, travaille selon vos désirs, m'aime toujours. C'est tout ce que je veux. Son souvenir par vous m'est arrivé. Je m'en trouve heureuse. Ma santé n'est pas trop mauvaise, et cependant je maigris tous les jours davantage. Adieu, le papier me manque et me force de vous quitter. Mille bonnes choses.

« Baptistine.

« P. S. Madame votre belle-sœur est toujours ici avec sa jeune famille. Votre petit-neveu est charmant. Savez-

Livre huitième – La décroissance crépusculaire

même à un forçat, surtout à un forçat, on doit tenir sa parole. Toutefois, son premier devoir était envers Cosette. En somme, une répulsion, qui dominait tout, le soulevait.

Marius roulait confusément tout cet ensemble d'idées dans son esprit, passant de l'une à l'autre, et remué par toutes. De là un trouble profond. Il ne lui fut pas aisé de cacher ce trouble à Cosette, mais l'amour est un talent, et Marius y parvint.

Du reste, il fit, sans but apparent, des questions à Cosette, candide comme une colombe est blanche, et ne se doutant de rien ; il lui parla de son enfance et de sa jeunesse, et il se convainquit de plus en plus que tout ce qu'un homme peut être de bon, de paternel et de respectable, ce forçat l'avait été pour Cosette. Tout ce que Marius avait entrevu et supposé était réel. Cette ortie sinistre avait aimé et protégé ce lys.

vous qu'il a cinq ans bientôt ! Hier il a vu passer un cheval auquel on avait mis des genouillères, et il disait : "Qu'est-ce qu'il a donc aux genoux ?" Il est si gentil, cet enfant ! Son petit frère traîne un vieux balai dans l'appartement comme une voiture, et dit : "Hu !"

»Comme on le voit par cette lettre, ces deux femmes savaient se plier aux façons d'être de l'évêque avec ce génie particulier de la femme qui comprend l'homme mieux que l'homme ne se comprend. L'évêque de Digne, sous cet air doux et candide qui ne se démentait jamais, faisait parfois des choses grandes, hardies et magnifiques, sans paraître même s'en douter. Elles en tremblaient, mais elles le laissaient faire. Quelquefois madame Magloire essayait une remontrance avant ; jamais pendant ni après. Jamais on ne le troublait, ne fût-ce que par un signe, dans une action commencée. À de certains moments, sans qu'il eût besoin de le dire, lorsqu'il n'en avait peut-être pas lui-même conscience, tant sa simplicité était parfaite, elles sentaient vaguement qu'il agissait comme évêque ; alors elles n'étaient plus que deux ombres dans la maison. Elles le servaient passivement, et, si c'était obéir que de disparaître, elles disparaissaient. Elles savaient, avec une admirable délicatesse d'instinct, que certaines sollicitudes peuvent gêner. Aussi, même le croyant en péril, elles comprenaient, je ne dis pas sa pensée, mais sa nature, jusqu'au point de ne plus veiller sur lui. Elles le confiaient à Dieu.

D'ailleurs Baptistine disait, comme on vient de le lire, que la fin de son frère serait la sienne. Madame Magloire ne le disait pas, mais elle le savait.

de la loi écrite fussent suivies de peines éternelles, et il acceptait, comme procédé de civilisation, la damnation sociale. Il en était encore là, sauf à avancer infailliblement plus tard, sa nature étant bonne, et au fond toute faite de progrès latent.

Dans ce milieu d'idées, Jean Valjean lui apparaissait difforme et repoussant. C'était le réprouvé. C'était le forçat. Ce mot était pour lui comme un son de trompette du jugement ; et, après avoir considéré longtemps Jean Valjean, son dernier geste était de détourner la tête. *Vade retro.*

Marius, il faut le reconnaître et même y insister, tout en interrogeant Jean Valjean au point que Jean Valjean lui avait dit : *vous me confessez*, ne lui avait pourtant pas fait deux ou trois questions décisives. Ce n'était pas qu'elles ne se fussent présentées à son esprit, mais il en avait eu peur. Le galetas Jondrette ? La barricade ? Javert ? Qui sait où se fussent arrêtées les révélations ? Jean Valjean ne semblait pas homme à reculer, et qui sait si Marius, après l'avoir poussé, n'aurait pas souhaité le retenir ? Dans de certaines conjonctures suprêmes, ne nous est-il pas arrivé à tous, après avoir fait une question, de nous boucher les oreilles pour ne pas entendre la réponse ? C'est surtout quand on aime qu'on a de ces lâchetés-là. Il n'est pas sage de questionner à outrance les situations sinistres, surtout quand le côté indissoluble de notre propre vie y est fatalement mêlé. Des explications désespérées de Jean Valjean, quelque épouvantable lumière pouvait sortir, et qui sait si cette clarté hideuse n'aurait pas rejailli jusqu'à Cosette ? Qui sait s'il n'en fût pas resté une sorte de lueur infernale sur le front de cet ange ? L'éclaboussure d'un éclair, c'est encore de la foudre. La fatalité a de ces solidarités-là, où l'innocence elle-même s'empreint de crime par la sombre loi des reflets colorants. Les plus pures figures peuvent garder à jamais la réverbération d'un voisinage horrible. À tort ou à raison, Marius avait eu peur. Il en savait déjà trop. Il cherchait plutôt à s'étourdir qu'à s'éclairer. Éperdu, il emportait Cosette dans ses bras en fermant les yeux sur Jean Valjean.

Cet homme était de la nuit, de la nuit vivante et terrible. Comment oser en chercher le fond ? C'est une épouvante de questionner l'ombre. Qui sait ce qu'elle va répondre ? L'aube pourrait en être noircie pour jamais.

Dans cette situation d'esprit, c'était pour Marius une perplexité poignante de penser que cet homme aurait désormais un contact quelconque avec Cosette. Ces questions redoutables, devant lesquelles il avait reculé, et d'où aurait pu sortir une décision implacable et définitive, il se reprochait presque à présent de ne pas les avoir faites. Il se trouvait trop bon, trop doux, disons le mot, trop faible. Cette faiblesse l'avait entraîné à une concession imprudente. Il s'était laissé toucher. Il avait eu tort. Il aurait dû purement et simplement rejeter Jean Valjean. Jean Valjean était la part du feu, il aurait dû la faire, et débarrasser sa maison de cet homme. Il s'en voulait, il en voulait à la brusquerie de ce tourbillon d'émotions qui l'avait assourdi, aveuglé, et entraîné. Il était mécontent de lui-même.

Que faire maintenant ? Les visites de Jean Valjean lui répugnaient profondément. À quoi bon cet homme chez lui ? que faire ? Ici il s'étourdissait, il ne voulait pas creuser, il ne voulait pas approfondir ; il ne voulait pas se sonder lui-même. Il avait promis, il s'était laissé entraîner à promettre ; Jean Valjean avait sa promesse ;

té ? Qu'était-ce que ce cloaque qui avait vénéré cette innocence au point de ne pas lui laisser une tache ? Qu'était-ce que ce Jean Valjean faisant l'éducation de Cosette ? Qu'était-ce que cette figure de ténèbres ayant pour unique soin de préserver de toute ombre et de tout nuage le lever d'un astre ?

Là était le secret de Jean Valjean ; là aussi était le secret de Dieu.

Devant ce double secret, Marius reculait. L'un en quelque sorte le rassurait sur l'autre. Dieu était dans cette aventure aussi visible que Jean Valjean. Dieu a ses instruments. Il se sert de l'outil qu'il veut. Il n'est pas responsable devant l'homme. Savons-nous comment Dieu s'y prend ? Jean Valjean avait travaillé à Cosette. Il avait un peu fait cette âme. C'était incontestable. Eh bien, après ? L'ouvrier était horrible ; mais l'œuvre était admirable. Dieu produit ses miracles comme bon lui semble. Il avait construit cette charmante Cosette, et il avait employé Jean Valjean. Il lui avait plu de se choisir cet étrange collaborateur. Quel compte avons-nous à lui demander ? Est-ce la première fois que le fumier aide le printemps à faire la rose ?

Marius se faisait ces réponses-là et se déclarait à lui-même qu'elles étaient bonnes. Sur tous les points que nous venons d'indiquer, il n'avait pas osé presser Jean Valjean sans s'avouer à lui-même qu'il ne l'osait pas. Il adorait Cosette, il possédait Cosette, Cosette était splendidement pure. Cela lui suffisait. De quel éclaircissement avait-il besoin ? Cosette était une lumière. La lumière a-t-elle besoin d'être éclaircie ? Il avait tout ; que pouvait-il désirer ? Tout, est-ce que ce n'est pas assez ? Les affaires personnelles de Jean Valjean ne le regardaient pas. En se penchant sur l'ombre fatale de cet homme, il se cramponnait à cette déclaration solennelle du misérable : *Je ne suis rien à Cosette. Il y a dix ans, je ne savais pas qu'elle existât.*

Jean Valjean était un passant. Il l'avait dit lui-même. Eh bien, il passait. Quel qu'il fût, son rôle était fini. Il y avait désormais Marius pour faire les fonctions de la providence près de Cosette. Cosette était venue retrouver dans l'azur son pareil, son amant, son époux, son mâle céleste. En s'envolant, Cosette, ailée et transfigurée, laissait derrière elle à terre, vide et hideuse, sa chrysalide, Jean Valjean.

Dans quelque cercle d'idées que tournât Marius, il en revenait toujours à une certaine horreur de Jean Valjean. Horreur sacrée peut-être, car, nous venons de l'indiquer, il sentait un *quid divinum* dans cet homme. Mais, quoi qu'on fit, et quelque atténuation qu'on y cherchât, il fallait bien toujours retomber sur ceci : c'était un forçat ; c'est-à-dire l'être qui, dans l'échelle sociale, n'a même pas de place, étant au-dessous du dernier échelon. Après le dernier des hommes vient le forçat. Le forçat n'est plus, pour ainsi dire, le semblable des vivants. La loi l'a destitué de toute la quantité d'humanité qu'elle peut ôter à un homme. Marius, sur les questions pénales, en était encore, quoique démocrate, au système inexorable, et il avait, sur ceux que la loi frappe, toutes les idées de la loi. Il n'avait pas encore accompli, disons-le, tous les progrès. Il n'en était pas encore à distinguer entre ce qui est écrit par l'homme et ce qui est écrit par Dieu, entre la loi et le droit. Il n'avait point examiné et pesé le droit que prend l'homme de disposer de l'irrévocable et de l'irréparable. Il n'était pas révolté du mot *vindictæ*. Il trouvait simple que de certaines effractions

Chapitre X. L'évêque en présence d'une lumière inconnue

À une époque un peu postérieure à la date de la lettre citée dans les pages précédentes, il fit une chose, à en croire toute la ville, plus risquée encore que sa promenade à travers les montagnes des bandits. Il y avait près de Digne, dans la campagne, un homme qui vivait solitaire. Cet homme, disons tout de suite le gros mot, était un ancien conventionnel. Il se nommait G.

On parlait du conventionnel G. dans le petit monde de Digne avec une sorte d'horreur. Un conventionnel, vous figurez-vous cela ? Cela existait du temps qu'on se tutoyait et qu'on disait : citoyen. Cet homme était à peu près un monstre. Il n'avait pas voté la mort du roi, mais presque. C'était un quasi-régicide. Il avait été terrible. Comment, au retour des princes légitimes, n'avait-on pas traduit cet homme-là devant une cour prévôtale ? On ne lui eût pas coupé la tête, si vous voulez, il faut de la clémence, soit ; mais un bon bannissement à vie. Un exemple enfin ! etc., etc. C'était un athée d'ailleurs, comme tous ces gens-là. — Commérages des oies sur le vautour.

Était-ce du reste un vautour que G. ? Oui, si l'on en jugeait par ce qu'il y avait de farouche dans sa solitude. N'ayant pas voté la mort du roi, il n'avait pas été compris dans les décrets d'exil et avait pu rester en France.

Il habitait, à trois quarts d'heure de la ville, loin de tout hameau, loin de tout chemin, on ne sait quel repli perdu d'un vallon très sauvage. Il avait là, disait-on, une espèce de champ, un trou, un repaire. Pas de voisins ; pas même de passants. Depuis qu'il demeurait dans ce vallon, le sentier qui y conduisait avait disparu sous l'herbe. On parlait de cet endroit-là comme de la maison du bourreau. Pourtant l'évêque songeait, et de temps en temps regardait l'horizon à l'endroit où un bouquet d'arbres marquait le vallon du vieux conventionnel, et il disait :

— Il y a là une âme qui est seule.

Et au fond de sa pensée il ajoutait : « Je lui dois ma visite. »

Mais, avouons-le, cette idée, au premier abord naturelle, lui apparaissait, après un moment de réflexion, comme étrange et impossible, et presque repoussante. Car, au fond, il partageait l'impression générale, et le conventionnel lui inspirait, sans qu'il s'en rendît clairement compte, ce sentiment qui est comme la frontière de la haine et qu'exprime si bien le mot éloignement.

Toutefois, la gale de la brebis doit-elle faire reculer le pasteur ? Non. Mais quelle brebis !

Le bon évêque était perplexe. Quelquefois il allait de ce côté-là, puis il revenait. Un jour enfin le bruit se répandit dans la ville qu'une façon de jeune pâtre qui servait le conventionnel G. dans sa bauge était venu chercher un médecin ; que le vieux scélérat se mourait, que la paralysie le gagnait, et qu'il ne passerait pas la nuit.

— Dieu merci ! ajoutaient quelques-uns.

L'évêque prit son bâton, mit son pardessus à cause

de sa soutane un peu trop usée, comme nous l'avons dit, et aussi à cause du vent du soir qui ne devait pas tarder à souffler, et partit.

Le soleil déclinait et touchait presque à l'horizon, quand l'évêque arriva à l'endroit excommunié. Il reconnut avec un certain battement de cœur qu'il était près de la tanière. Il enjamba un fossé, franchit une haie, leva un échelier, entra dans un courtil délabré, fit quelques pas assez hardiment, et tout à coup, au fond de la friche, derrière une haute broussaille, il aperçut la caverne.

C'était une cabane toute basse, indigente, petite et propre, avec une treille clouée à la façade.

Devant la porte, dans une vieille chaise à roulettes, fauteuil du paysan, il y avait un homme en cheveux blancs qui souriait au soleil.

Près du vieillard assis se tenait debout un jeune garçon, le petit pâtre. Il tendait au vieillard une jatte de lait.

Pendant que l'évêque regardait, le vieillard éleva la voix :

— Merci, dit-il, je n'ai plus besoin de rien.

Et son sourire quitta le soleil pour s'arrêter sur l'enfant.

L'évêque s'avança. Au bruit qu'il fit en marchant, le vieux homme assis tourna la tête, et son visage exprima toute la quantité de surprise qu'on peut avoir après une longue vie.

— Depuis que je suis ici, dit-il, voilà la première fois qu'on entre chez moi. Qui êtes-vous, monsieur ?

L'évêque répondit :

— Je me nomme Bienvenu Myriel.

— Bienvenu Myriel ! j'ai entendu prononcer ce nom. Est-ce que c'est vous que le peuple appelle monseigneur Bienvenu ?

— C'est moi.

Le vieillard reprit avec un demi-sourire :

— En ce cas, vous êtes mon évêque ?

— Un peu.

— Entrez, monsieur.

Le conventionnel tendit la main à l'évêque, mais l'évêque ne la prit pas. L'évêque se borna à dire :

— Je suis satisfait de voir qu'on m'avait trompé. Vous ne me semblez, certes, pas malade.

— Monsieur, répondit le vieillard, je vais guérir.

Il fit une pause et dit :

— Je mourrai dans trois heures.

Puis il reprit :

— Je suis un peu médecin ; je sais de quelle façon la dernière heure vient. Hier, je n'avais que les pieds froids ; aujourd'hui, le froid a gagné les genoux ; maintenant je le sens qui monte jusqu'à la ceinture ; quand il sera au cœur, je m'arrêterai. Le soleil est beau, n'est-ce pas ? je me suis fait rouler dehors pour jeter un dernier coup d'œil sur les choses, vous pouvez me parler, cela ne me fatigue point. Vous faites bien de venir regarder un homme qui va mourir. Il est bon que ce moment-là ait des témoins. On a des manies ; j'aurais voulu aller jusqu'à l'aube. Mais je sais que j'en ai à peine pour trois heures. Il fera nuit. Au fait, qu'importe ! Finir est une affaire simple. On n'a pas besoin du matin pour cela. Soit. Je mourrai à la belle étoile.

Le vieillard se tourna vers le pâtre.

— Toi, va te coucher. Tu as veillé l'autre nuit. Tu es fatigué.

L'enfant rentra dans la cabane.

Qu'était-ce décidément que cette aventure du gâletas Jondrette ? Pourquoi, à l'arrivée de la police, cet homme, au lieu de se plaindre, s'était-il évadé ? ici Marius trouvait la réponse. Parce que cet homme était un repris de justice en rupture de ban.

Autre question : Pourquoi cet homme était-il venu dans la barricade ? Car à présent Marius revoyait distinctement ce souvenir, reparu dans ces émotions comme l'encre sympathique au feu. Cet homme était dans la barricade. Il n'y combattait pas. Qu'était-il venu y faire ? Devant cette question un spectre se dressait, et faisait la réponse. Javert. Marius se rappelait parfaitement à cette heure la funèbre vision de Jean Valjean entraînant hors de la barricade Javert garrotté, et il entendait encore derrière l'angle de la petite rue Mondétour l'affreux coup de pistolet. Il y avait, vraisemblablement, haine entre cet espion et ce galérien. L'un gênait l'autre. Jean Valjean était allé à la barricade pour se venger. Il y était arrivé tard. Il savait probablement que Javert y était prisonnier. La vendette corse a pénétré dans de certains bas-fonds et y fait loi ; elle est si simple qu'elle n'étonne pas les âmes même à demi retournées vers le bien ; et ces cœurs-là sont ainsi faits qu'un criminel, en voie de repentir, peut être scrupuleux sur le vol et ne l'être pas sur la vengeance. Jean Valjean avait tué Javert. Du moins, cela semblait évident.

Dernière question enfin ; mais à celle-ci pas de réponse. Cette question, Marius la sentait comme une tenaille. Comment se faisait-il que l'existence de Jean Valjean eût coudoyé si longtemps celle de Cosette ? Qu'était-ce que ce sombre jeu de la providence qui avait mis cet enfant en contact avec cet homme ? Y a-t-il donc aussi des chaînes à deux forgées là-haut, et Dieu se plaît-il à accoupler l'ange avec le démon ? Un crime et une innocence peuvent donc être camarades de chambrée dans le mystérieux baigne des misères ? Dans ce défilé de condamnés qu'on appelle la destinée humaine, deux fronts peuvent passer l'un près de l'autre, l'un naïf, l'autre formidable, l'un tout baigné des divines blancheurs de l'aube, l'autre à jamais blêmi par la lueur d'un éternel éclair ? Qui avait pu déterminer cet appareillement inexplicable ? De quelle façon, par suite de quel prodige, la communauté de vie avait-elle pu s'établir entre cette céleste petite et ce vieux damné ? Qui avait pu lier l'agneau au loup, et, chose plus incompréhensible encore, attacher le loup à l'agneau ? Car le loup aimait l'agneau, car l'être farouche adorait l'être faible, car, pendant neuf années, l'ange avait eu pour point d'appui le monstre. L'enfance et l'adolescence de Cosette, sa venue au jour, sa virginale croissance vers la vie et la lumière, avaient été abritées par ce dévouement difforme. Ici, les questions s'exfoliaient, pour ainsi parler, en énigmes innombrables, les abîmes s'ouvraient au fond des abîmes, et Marius ne pouvait plus se pencher sur Jean Valjean sans vertige. Qu'était-ce donc que cet homme précipice ?

Les vieux symboles génésiaques sont éternels ; dans la société humaine, telle qu'elle existe, jusqu'au jour où une clarté plus grande la changera, il y a à jamais deux hommes, l'un supérieur, l'autre souterrain ; celui qui est selon le bien, c'est Abel ; celui qui est selon le mal, c'est Caïn. Qu'était-ce que ce Cain tendre ? Qu'était-ce que ce bandit religieusement absorbé dans l'adoration d'une vierge, veillant sur elle, l'élevant, la gardant, la dignifiant, et l'enveloppant, lui impur, de pure-

il ne voulait jouer aucun rôle, à laquelle il se déroba, et où il ne pouvait être ni narrateur ni témoin sans être accusateur. D'ailleurs, ces quelques semaines avaient été un éclair ; on n'avait eu le temps de rien, que de s'aimer. Enfin, tout pesé, tout retourné, tout examiné, quand il eût raconté le guet-apens Gorbeau à Cosette, quand il lui eût nommé les Thénardier, quelles qu'eussent été les conséquences, quand même il eût découvert que Jean Valjean était un forçat, cela l'eût-il changé, lui Marius ? cela l'eût-il changée, elle Cosette ? Eût-il reculé ? L'eût-il moins adorée ? L'eût-il moins épousée ? Non. Cela eût-il changé quelque chose à ce qui s'était fait ? Non. Rien donc à regretter, rien à se reprocher. Tout était bien. Il y a un dieu pour ces ivrognes qu'on appelle les amoureux. Aveugle, Marius avait suivi la route qu'il eût choisie clairvoyant. L'amour lui avait bandé les yeux, pour le mener où ? Au paradis.

Mais ce paradis était compliqué désormais d'un côté infernal.

L'ancien éloignement de Marius pour cet homme, pour ce Fauchelevent devenu Jean Valjean, était à présent mêlé d'horreur.

Dans cette horreur, disons-le, il y avait quelque pitié, et même une certaine surprise.

Ce voleur, ce voleur récidiviste, avait restitué un dépôt. Et quel dépôt ? Six cent mille francs. Il était seul dans le secret du dépôt. Il pouvait tout garder, il avait tout rendu.

En outre, il avait révélé de lui-même sa situation. Rien ne l'y obligeait. Si l'on savait qui il était, c'était par lui. Il y avait dans cet aveu plus que l'acceptation de l'humiliation, il y avait l'acceptation du péril. Pour un condamné, un masque n'est pas un masque, c'est un abri. Il avait renoncé à cet abri. Un faux nom, c'est de la sécurité ; il avait rejeté ce faux nom. Il pouvait, lui galérien, se cacher à jamais dans une famille honnête ; il avait résisté à cette tentation. Et pour quel motif ? par scrupule de conscience. Il l'avait expliqué lui-même avec l'irrésistible accent de la réalité. En somme, quel que fût ce Jean Valjean, c'était incontestablement une conscience qui se réveillait. Il y avait là on ne sait quelle mystérieuse réhabilitation commencée ; et, selon toute apparence, depuis longtemps déjà le scrupule était maître de cet homme. De tels accès du juste et du bien ne sont pas propres aux natures vulgaires. Réveil de conscience, c'est grandeur d'âme.

Jean Valjean était sincère. Cette sincérité, visible, palpable, irréfragable, évidente même par la douleur qu'elle lui faisait, rendait les informations inutiles et donnait autorité à tout ce que disait cet homme. Ici, pour Marius, interversion étrange des situations. Que sortait-il de M. Fauchelevent ? la défiance. Que se dégageait-il de Jean Valjean ? la confiance.

Dans le mystérieux bilan de ce Jean Valjean que Marius pensif dressait, il constatait l'actif, il constatait le passif, et il tâchait d'arriver à une balance. Mais tout cela était comme dans un orage. Marius, s'efforçant de se faire une idée nette de cet homme, et poursuivant, pour ainsi dire, Jean Valjean au fond de sa pensée, le perdait et le retrouvait dans une brume fatale.

Le dépôt honnêtement rendu, la probité de l'aveu, c'était bien. Cela faisait comme une éclaircie dans la nuée, puis la nuée redevenait noire.

Si troubles que fussent les souvenirs de Marius, il lui en revenait quelque ombre.

Le vieillard le suivit des yeux et ajouta comme se parlant à lui-même :

— Pendant qu'il dormira, je mourrai. Les deux sommeils peuvent faire bon voisinage.

L'évêque n'était pas ému comme il semble qu'il aurait pu l'être. Il ne croyait pas sentir Dieu dans cette façon de mourir. Disons tout, car les petites contradictions des grands cœurs veulent être indiquées comme le reste, lui qui, dans l'occasion, riait si volontiers de Sa Grandeur, il était quelque peu choqué de ne pas être appelé monseigneur, et il était presque tenté de répliquer : citoyen. Il lui vint une velléité de familiarité bourru, assez ordinaire aux médecins et aux prêtres, mais qui ne lui était pas habituelle, à lui. Cet homme, après tout, ce conventionnel, ce représentant du peuple, avait été un puissant de la terre ; pour la première fois de sa vie peut-être, l'évêque se sentit en humeur de sévérité.

Le conventionnel cependant le considérait avec une cordialité modeste, où l'on eût pu démêler l'humilité qui sied quand on est si près de sa mise en poussière.

L'évêque, de son côté, quoiqu'il se gardât ordinairement de la curiosité, laquelle, selon lui, était contiguë à l'offense, ne pouvait s'empêcher d'examiner le conventionnel avec une attention qui, n'ayant pas sa source dans la sympathie, lui eût été probablement reprochée par sa conscience vis-à-vis de tout autre homme. Un conventionnel lui faisait un peu l'effet d'être hors la loi, même hors la loi de charité.

G., calme, le buste presque droit, la voix vibrante, était un de ces grands octogénaires qui font l'étonnement du physiologiste. La révolution a eu beaucoup de ces hommes proportionnés à l'époque. On sentait dans ce vieillard l'homme à l'épreuve. Si près de sa fin, il avait conservé tous les gestes de la santé. Il y avait dans son coup d'œil clair, dans son accent ferme, dans son robuste mouvement d'épaules, de quoi déconcerter la mort. Azraël, l'ange mahométan du sépulcre, eût rebroussé chemin et eût cru se tromper de porte. G. semblait mourir parce qu'il le voulait bien. Il y avait de la liberté dans son agonie. Les jambes seulement étaient immobiles. Les ténèbres le tenaient par là. Les pieds étaient morts et froids, et la tête vivait de toute la puissance de la vie et paraissait en pleine lumière. G., en ce grave moment, ressemblait à ce roi du conte oriental, chair par en haut, marbre par en bas.

Une pierre était là. L'évêque s'y assit. L'exorde fut *ex abrupto*.

— Je vous félicite, dit-il du ton dont on réprimande. Vous n'avez toujours pas voté la mort du roi.

Le conventionnel ne parut pas remarquer le sous-entendu amer caché dans ce mot : toujours. Il répondit. Tout sourire avait disparu de sa face.

— Ne me félicitez pas trop, monsieur ; j'ai voté la fin du tyran.

C'était l'accent austère en présence de l'accent sévère.

— Que voulez-vous dire ? reprit l'évêque.

— Je veux dire que l'homme a un tyran, l'ignorance. J'ai voté la fin de ce tyran-là. Ce tyran-là a engendré la royauté qui est l'autorité prise dans le faux, tandis que la science est l'autorité prise dans le vrai. L'homme ne doit être gouverné que par la science.

— Et la conscience, ajouta l'évêque.

— C'est la même chose. La conscience, c'est la quantité de science innée que nous avons en nous.

Monseigneur Bienvenu écoutait, un peu étonné, ce langage très nouveau pour lui. Le conventionnel poursuivit :

— Quant à Louis XVI, j'ai dit non. Je ne me crois pas le droit de tuer un homme ; mais je me sens le devoir d'exterminer le mal. J'ai voté la fin du tyran. C'est-à-dire la fin de la prostitution pour la femme, la fin de l'esclavage pour l'homme, la fin de la nuit pour l'enfant. En votant la république, j'ai voté cela. J'ai voté la fraternité, la concorde, l'aurore ! J'ai aidé à la chute des préjugés et des erreurs. Les écroulements des erreurs et des préjugés font de la lumière. Nous avons fait tomber le vieux monde, nous autres, et le vieux monde, vase des misères, en se renversant sur le genre humain, est devenu une urne de joie.

— Joie mêlée, dit l'évêque.

— Vous pourriez dire joie troublée, et aujourd'hui, après ce fatal retour du passé qu'on nomme 1814, joie disparue. Hélas, l'œuvre a été incomplète, j'en conviens ; nous avons démolì l'ancien régime dans les faits, nous n'avons pu entièrement le supprimer dans les idées. Détruire les abus, cela ne suffit pas ; il faut modifier les mœurs. Le moulin n'y est plus, le vent y est encore.

— Vous avez démolì. Démolir peut être utile ; mais je me défie d'une démolition compliquée de colère.

— Le droit a sa colère, monsieur l'évêque, et la colère du droit est un élément du progrès. N'importe, et quoi qu'on en dise, la révolution française est le plus puissant pas du genre humain depuis l'avènement du Christ. Incomplète, soit ; mais sublime. Elle a dégagé toutes les inconnues sociales. Elle a adouci les esprits ; elle a calmé, apaisé, éclairé ; elle a fait couler sur la terre des flots de civilisation. Elle a été bonne. La révolution française, c'est le sacre de l'humanité.

L'évêque ne put s'empêcher de murmurer :

— Oui ? 93 !

Le conventionnel se dressa sur sa chaise avec une solennité presque lugubre, et, autant qu'un mourant peut s'écrier, il s'écria :

— Ah ! vous y voilà ! 93 ! J'attendais ce mot-là. Un nuage s'est formé pendant quinze cents ans. Au bout de quinze siècles, il a crevé. Vous faites le procès au coup de tonnerre.

L'évêque sentit, sans se l'avouer peut-être, que quelque chose en lui était atteint. Pourtant il fit bonne contenance. Il répondit :

— Le juge parle au nom de la justice ; le prêtre parle au nom de la pitié, qui n'est autre chose qu'une justice plus élevée. Un coup de tonnerre ne doit pas se tromper.

Et il ajouta en regardant fixement le conventionnel.

— Louis XVII ?

Le conventionnel étendit la main et saisit le bras de l'évêque :

— Louis XVII ! Voyons, sur qui pleurez-vous ? Est-ce sur l'enfant innocent ? alors, soit. Je pleure avec vous. Est-ce sur l'enfant royal ? je demande à réfléchir. Pour moi, le frère de Cartouche, enfant innocent, pendu sous les aisselles en place de Grève jusqu'à ce que mort s'ensuive, pour le seul crime d'avoir été le frère de Cartouche, n'est pas moins douloureux que le petit-fils de Louis XV, enfant innocent, martyrisé dans la tour du Temple pour le seul crime d'avoir été le petit-fils de Louis XV.

Chapitre II. Les obscurités que peut contenir une révélation

Marius était bouleversé.

L'espèce d'éloignement qu'il avait toujours eu pour l'homme près duquel il voyait Cosette, lui était désormais expliqué. Il y avait dans ce personnage un on ne sait quoi énigmatique dont son instinct l'avertissait. Cette énigme, c'était la plus hideuse des hontes, le bague. Ce M. Fauchelevent était le forçat Jean Valjean.

Trouver brusquement un tel secret au milieu de son bonheur, cela ressemble à la découverte d'un scorpion dans un nid de tourterelles.

Le bonheur de Marius et de Cosette était-il condamné désormais à ce voisinage ? Était-ce là un fait accompli ? L'acceptation de cet homme faisait-elle partie du mariage consommé ? N'y avait-il plus rien à faire ?

Marius avait-il épousé aussi le forçat ?

On a beau être couronné de lumière et de joie, on a beau savourer la grande heure de pourpre de la vie, l'amour heureux, de telles secousses forceraient même l'archange dans son extase, même le demi-dieu dans sa gloire, au frémissement.

Comme il arrive toujours dans les changements à vue de cette espèce, Marius se demandait s'il n'avait pas de reproche à se faire à lui-même ? Avait-il manqué de divination ? Avait-il manqué de prudence ? S'était-il étourdi involontairement ? Un peu, peut-être. S'était-il engagé, sans assez de précaution pour éclairer les alentours, dans cette aventure d'amour qui avait abouti à son mariage avec Cosette ? Il constatait, — c'est ainsi, par une série de constatations successives de nous-mêmes sur nous-mêmes, que la vie nous amende peu à peu, — il constatait le côté chimérique et visionnaire de sa nature, sorte de nuage intérieur propre à beaucoup d'organisations, et qui, dans les paroxysmes de la passion et de la douleur, se dilate, la température de l'âme changeant, et envahit l'homme tout entier, au point de n'en plus faire qu'une conscience baignée d'un brouillard. Nous avons plus d'une fois indiqué cet élément caractéristique de l'individualité de Marius. Il se rappelait que, dans l'enivrement de son amour, rue Plumet, pendant ces six ou sept semaines extatiques, il n'avait pas même parlé à Cosette de ce drame énigmatique du bouge Gorbeau où la victime avait eu un si étrange parti pris de silence pendant la lutte et d'évasion après. Comment se faisait-il qu'il n'en eût point parlé à Cosette ? Cela pourtant était si proche et si effroyable ! Comment se faisait-il qu'il ne lui eût pas même nommé les Thénardier, et, particulièrement, le jour où il avait rencontré Éponine ? Il avait presque peine à s'expliquer maintenant son silence d'alors. Il s'en rendait compte cependant. Il se rappelait son étourdissement, son ivresse de Cosette, l'amour absorbant tout, cet enlèvement de l'un par l'autre dans l'idéal, et peut-être aussi, comme la quantité imperceptible de raison mêlée à cet état violent et charmant de l'âme, un vague et sourd instinct de cacher et d'abolir dans sa mémoire cette aventure redoutable dont il craignait le contact, où

l'aveu que je vous ai fait, je serais parti ; mais voulant rester dans l'endroit où est Cosette et continuer de la voir, j'ai dû honnêtement tout vous dire. Vous suivez mon raisonnement, n'est-ce pas ? c'est là une chose qui se comprend. Voyez-vous, il y a neuf ans passés que je l'ai près de moi. Nous avons demeuré d'abord dans cette mesure du boulevard, ensuite dans le couvent, ensuite près du Luxembourg. C'est là que vous l'avez vue pour la première fois. Vous vous rappelez son chapeau de peluche bleue. Nous avons été ensuite dans le quartier des Invalides où il y avait une grille et un jardin. Rue Plumet. J'habitais une petite arrière-cour d'où j'entendais son piano. Voilà ma vie. Nous ne nous quittions jamais. Cela a duré neuf ans et des mois. J'étais comme son père, et elle était mon enfant. Je ne sais pas si vous me comprenez, monsieur Pontmercy, mais s'en aller à présent, ne plus la voir, ne plus lui parler, n'avoir plus rien, ce serait difficile. Si vous ne le trouvez pas mauvais, je viendrai de temps en temps voir Cosette. Je ne viendrais pas souvent. Je ne resterais pas longtemps. Vous diriez qu'on me reçoive dans la petite salle basse. Au rez-de-chaussée. J'entrerais bien par la porte de derrière, qui est pour les domestiques, mais cela étonnerait peut-être. Il vaut mieux, je crois, que j'entre par la porte de tout le monde. Monsieur, vraiment. Je voudrais bien voir encore un peu Cosette. Aussi rarement qu'il vous plaira. Mettez-vous à ma place, je n'ai plus que cela. Et puis, il faut prendre garde. Si je ne venais plus du tout, il y aurait un mauvais effet, on trouverait cela singulier. Par exemple, ce que je puis faire, c'est de venir le soir, quand il commence à être nuit.

– Vous viendrez tous les soirs, dit Marius, et Cosette vous attendra.

– Vous êtes bon, monsieur, dit Jean Valjean.

Marius salua Jean Valjean, le bonheur reconduisit jusqu'à la porte le désespoir, et ces deux hommes se quittèrent.

– Monsieur, dit l'évêque, je n'aime pas ces rapprochements de noms.

– Cartouche ? Louis XV ? pour lequel des deux réclamez-vous ?

Il y eut un moment de silence. L'évêque regrettait presque d'être venu, et pourtant il se sentait vaguement et étrangement ébranlé.

Le conventionnel reprit :

– Ah ! monsieur le prêtre, vous n'aimez pas les crudités du vrai. Christ les aimait, lui. Il prenait une verge et il époussetait le temple. Son fouet plein d'éclairs était un rude diseur de vérités. Quand il s'écriait : *Sinite parvulos...*, il ne distinguait pas entre les petits enfants. Il ne se fût pas gêné de rapprocher le dauphin de Barabbas du dauphin d'Hérode. Monsieur, l'innocence est sa couronne à elle-même. L'innocence n'a que faire d'être altesse. Elle est aussi auguste déguenillée que fleur-de-lysée.

– C'est vrai, dit l'évêque à voix basse.

– J'insiste, continua le conventionnel G. Vous m'avez nommé Louis XVII. Entendons-nous. Pleurons-nous sur tous les innocents, sur tous les martyrs, sur tous les enfants, sur ceux d'en bas comme sur ceux d'en haut ? J'en suis. Mais alors, je vous l'ai dit, il faut remonter plus haut que 93, et c'est avant Louis XVII qu'il faut commencer nos larmes. Je pleurerai sur les enfants des rois avec vous, pourvu que vous pleuriez avec moi sur les petits du peuple.

– Je pleure sur tous, dit l'évêque.

– Également ! s'écria G., et si la balance doit pencher, que ce soit du côté du peuple. Il y a plus longtemps qu'il souffre.

Il y eut encore un silence. Ce fut le conventionnel qui le rompit. Il se souleva sur un coude, prit entre son pouce et son index replié un peu de sa joue, comme on fait machinalement lorsqu'on interroge et qu'on juge, et interpella l'évêque avec un regard plein de toutes les énergies de l'agonie. Ce fut presque une explosion.

– Oui, monsieur, il y a longtemps que le peuple souffre. Et puis, tenez, ce n'est pas tout cela, que venez-vous me questionner et me parler de Louis XVII ? Je ne vous connais pas, moi. Depuis que je suis dans ce pays, j'ai vécu dans cet enclos, seul, ne mettant pas les pieds dehors, ne vient personne que cet enfant qui m'aide. Votre nom est, il est vrai, arrivé confusément jusqu'à moi, et, je dois le dire, pas très mal prononcé ; mais cela ne signifie rien ; les gens habiles ont tant de manières d'en faire accroire à ce brave bonhomme de peuple. À propos, je n'ai pas entendu le bruit de votre voiture, vous l'aurez sans doute laissée derrière le taillis, là-bas, à l'embranchement de la route. Je ne vous connais pas, vous dis-je. Vous m'avez dit que vous étiez évêque, mais cela ne me renseigne point sur votre personne morale. En somme, je vous répète ma question. Qui êtes-vous ? Vous êtes un évêque, c'est-à-dire un prince de l'église, un de ces hommes dorés, armoriés, rentés, qui ont de grosses prébendes – l'évêché de Digne, quinze mille francs de fixe, dix mille francs de casuel, total, vingt-cinq mille francs –, qui ont des cuisines, qui ont des livrées, qui font bonne chère, qui mangent des poules d'eau le vendredi, qui se pavent, laquais devant, laquais derrière, en berline de gala, et qui ont des palais, et qui roulent carrosse au nom de Jésus-Christ qui allait pieds nus ! Vous êtes un prélat ; rentes, palais, chevaux, valets, bonne table, toutes les

sensualités de la vie, vous avez cela comme les autres, et comme les autres vous en jouissez, c'est bien, mais cela en dit trop ou pas assez ; cela ne m'éclaire pas sur votre valeur intrinsèque et essentielle, à vous qui venez avec la prétention probable de m'apporter de la sagesse. À qui est-ce que je parle ? Qui êtes-vous ?

L'évêque baissa la tête et répondit :

— *Vermis sum.*

— Un ver de terre en carrosse ! grommela le conventionnel.

C'était le tour du conventionnel d'être hautain, et de l'évêque d'être humble.

L'évêque reprit avec douceur.

— Monsieur, soit. Mais expliquez-moi en quoi mon carrosse, qui est là à deux pas derrière les arbres, en quoi ma bonne table et les poules d'eau que je mange le vendredi, en quoi mes vingt-cinq mille livres de rentes, en quoi mon palais et mes laquais prouvent que la pitié n'est pas une vertu, que la clémence n'est pas un devoir, et que 93 n'a pas été inexorable.

Le conventionnel passa la main sur son front comme pour en écarter un nuage.

— Avant de vous répondre, dit-il, je vous prie de me pardonner. Je viens d'avoir un tort, monsieur. Vous êtes chez moi, vous êtes mon hôte. Je vous dois courtoisie. Vous discutez mes idées, il sied que je me borne à combattre vos raisonnements. Vos richesses et vos jouissances sont des avantages que j'ai contre vous dans le débat, mais il est de bon goût de ne pas m'en servir. Je vous promets de ne plus en user.

— Je vous remercie, dit l'évêque.

G. reprit :

— Revenons à l'explication que vous me demandiez. Où en étions-nous ? Que me disiez-vous ? que 93 a été inexorable ?

— Inexorable, oui, dit l'évêque. Que pensez-vous de Marat battant des mains à la guillotine ?

— Que pensez-vous de Bossuet chantant le *Te Deum* sur les dragonnades ?

La réponse était dure, mais elle allait au but avec la rigidité d'une pointe d'acier. L'évêque en tressaillit ; il ne lui vint aucune riposte, mais il était froissé de cette façon de nommer Bossuet. Les meilleurs esprits ont leurs fétiches, et parfois se sentent vaguement meurtris des manques de respect de la logique.

Le conventionnel commençait à haleter ; l'asthme de l'agonie, qui se mêle aux derniers souffles, lui entrecoupait la voix ; cependant il avait encore une parfaite lucidité d'âme dans les yeux. Il continua :

— Disons encore quelques mots çà et là, je veux bien. En dehors de la révolution qui, prise dans son ensemble, est une immense affirmation humaine, 93, hélas ! est une réplique. Vous le trouvez inexorable, mais toute la monarchie, monsieur ? Carrier est un bandit ; mais quel nom donnez-vous à Montreuil ? Fouquier-Tinville est un gueux, mais quel est votre avis sur Lamoignon-Bâville ? Maillard est affreux, mais Saulx-Tavannes, s'il vous plaît ? Le père Duchêne est féroce, mais quelle épithète m'accorderez-vous pour le père Letellier ? Jourdan-Coupe-Tête est un monstre, mais moindre que M. le marquis de Louvois. Monsieur, monsieur, je plains Marie-Antoinette, archiduchesse et reine, mais je plains aussi cette pauvre femme huguenote qui, en 1685, sous Louis le Grand, monsieur, allaitant son enfant, fut liée, nue jusqu'à la ceinture, à un poteau,

— Cosette ! oh oui, c'est vrai, vous allez dire cela à Cosette. C'est juste. Tiens, je n'y avais pas pensé. On a de la force pour une chose, on n'en a pas pour une autre. Monsieur, je vous en conjure, je vous en supplie, monsieur, donnez-moi votre parole la plus sacrée, ne le lui dites pas. Est-ce qu'il ne suffit pas que vous le sachiez, vous ? J'ai pu le dire de moi-même sans y être forcé, je l'aurais dit à l'univers, à tout le monde, ça m'était égal. Mais elle, elle ne sait pas ce que c'est, cela l'épouvanterait. Un forçat, quoi ! on serait forcé de lui expliquer, de lui dire : C'est un homme qui a été aux galères. Elle a vu un jour passer la chaîne. Oh mon Dieu !

Il s'affaissa sur un fauteuil et cacha son visage dans ses deux mains. On ne l'entendait pas, mais aux secousses de ses épaules, on voyait qu'il pleurait. Pleurs silencieux, pleurs terribles.

Il y a de l'étouffement dans le sanglot. Une sorte de convulsion le prit, il se renversa en arrière sur le dossier du fauteuil comme pour respirer, laissant pendre ses bras et laissant voir à Marius sa face inondée de larmes, et Marius l'entendit murmurer si bas que sa voix semblait être dans une profondeur sans fond : — Oh, je voudrais mourir !

— Soyez tranquille, dit Marius, je garderai votre secret pour moi seul.

Et, moins attendri peut-être qu'il n'aurait dû l'être, mais obligé depuis une heure de se familiariser avec un inattendu effroyable, voyant par degrés un forçat se superposer sous ses yeux à M. Fauchelevent, gagné peu à peu par cette réalité lugubre, et amené par la pente naturelle de la situation à constater l'intervalle qui venait de se faire entre cet homme et lui, Marius ajouta :

— Il est impossible que je ne vous dise pas un mot du dépôt que vous avez si fidèlement et si honnêtement remis. C'est là un acte de probité. Il est juste qu'une récompense vous soit donnée. Fixez la somme vous-même, elle vous sera comptée. Ne craignez pas de la fixer très haut.

— Je vous en remercie, monsieur, répondit Jean Valjean avec douceur.

Il resta pensif un moment, passant machinalement le bout de son index sur l'ongle de son pouce, puis il éleva la voix :

— Tout est à peu près fini. Il me reste une dernière chose....

— Laquelle ?

Jean Valjean eut comme une suprême hésitation, et, sans voix, presque sans souffle, il balbutia plus qu'il ne dit :

— À présent que vous savez, croyez-vous, monsieur, vous qui êtes le maître, que je ne dois plus voir Cosette ?

— Je crois que ce serait mieux, répondit froidement Marius.

— Je ne la verrai plus, murmura Jean Valjean.

Et il se dirigea vers la porte.

Il mit la main sur le bec-de-cane, le pêne céda, la porte s'entre-bâilla, Jean Valjean l'ouvrit assez pour pouvoir passer, demeura une seconde immobile, puis referma la porte et se retourna vers Marius.

Il n'était plus pâle, il était livide, il n'y avait plus de larmes dans ses yeux, mais une sorte de flamme tragique. Sa voix était redevenue étrangement calme.

— Tenez, monsieur, dit-il, si vous voulez, je viendrai la voir. Je vous assure que je le désire beaucoup. Si je n'avais pas tenu à voir Cosette, je ne vous aurais pas fait

Cosette se retourna vers Marius.
 – Vous, je vous fais la grimace.
 Puis elle tendit son front à Jean Valjean.
 Jean Valjean fit un pas vers elle.
 Cosette recula.
 – Père, vous êtes pâle. Est-ce que votre bras vous fait mal ?
 – Il est guéri, dit Jean Valjean.
 – Est-ce que vous avez mal dormi ?
 – Non.
 – Est-ce que vous êtes triste ?
 – Non.
 – Embrassez-moi. Si vous vous portez bien, si vous dormez bien, si vous êtes content, je ne vous gronderai pas.
 Et de nouveau elle lui tendit son front.
 Jean Valjean déposa un baiser sur ce front où il y avait un reflet céleste.
 – Souriez.
 Jean Valjean obéit. Ce fut le sourire d'un spectre.
 – Maintenant, défendez-moi contre mon mari.
 – Cosette !... fit Marius.
 – Fâchez-vous, père. Dites-lui qu'il faut que je reste. On peut bien parler devant moi. Vous me trouvez donc bien sotte. C'est donc bien étonnant ce que vous dites ! des affaires, placer de l'argent à une banque, voilà grand-chose. Les hommes font les mystérieux pour rien. Je veux rester. Je suis très jolie ce matin ; regarde-moi, Marius.
 Et avec un haussement d'épaules adorable et on ne sait quelle bouderie exquise, elle regarda Marius. Il y eut comme un éclair entre ces deux êtres. Que quelqu'un fût là, peu importait.
 – Je t'aime ! dit Marius.
 – Je t'adore ! dit Cosette.
 Et ils tombèrent irrésistiblement dans les bras l'un de l'autre.
 – À présent, reprit Cosette en rajustant un pli de son peignoir avec une petite moue triomphante, je reste.
 – Cela, non, répondit Marius d'un ton suppliant. Nous avons quelque chose à terminer.
 – Encore non ?
 Marius prit une inflexion de voix grave :
 – Je t'assure, Cosette, que c'est impossible.
 – Ah ! vous faites votre voix d'homme, monsieur. C'est bon, on s'en va. Vous, père, vous ne m'avez pas soutenue. Monsieur mon mari, monsieur mon papa, vous êtes des tyrans. Je vais le dire à grand-père. Si vous croyez que je vais revenir et vous faire des platitudes, vous vous trompez. Je suis fière. Je vous attends à présent. Vous allez voir que c'est vous qui allez vous ennuyer sans moi. Je m'en vais, c'est bien fait.
 Et elle sortit.
 Deux secondes après, la porte se rouvrit, sa fraîche tête vermeille passa encore une fois entre les deux battants, et elle leur cria :
 – Je suis très en colère.
 La porte se referma et les ténèbres se refirent.
 Ce fut comme un rayon de soleil fourvoyé qui, sans s'en douter, aurait traversé brusquement de la nuit.
 Marius s'assura que la porte était bien refermée.
 – Pauvre Cosette ! murmura-t-il, quand elle va savoir....
 À ce mot, Jean Valjean trembla de tous ses membres. Il fixa sur Marius un œil égaré.

l'enfant tenu à distance ; le sein se gonflait de lait et le cœur d'angoisse. Le petit, affamé et pâle, voyait ce sein, agonisait et criait, et le bourreau disait à la femme, mère et nourrice : « Abjure ! » lui donnant à choisir entre la mort de son enfant et la mort de sa conscience. Que dites-vous de ce supplice de Tantale accommodé à une mère ? Monsieur, retenez bien ceci : la révolution française a eu ses raisons. Sa colère sera absoute par l'avenir. Son résultat, c'est le monde meilleur. De ses coups les plus terribles, il sort une caresse pour le genre humain. J'abrège. Je m'arrête, j'ai trop beau jeu. D'ailleurs je me meurs.

Et, cessant de regarder l'évêque, le conventionnel acheva sa pensée en ces quelques mots tranquilles :

– Oui, les brutalités du progrès s'appellent révolutions. Quand elles sont finies, on reconnaît ceci : que le genre humain a été rudoyé, mais qu'il a marché.

Le conventionnel ne se doutait pas qu'il venait d'emporter successivement l'un après l'autre tous les retranchements intérieurs de l'évêque. Il en restait un pourtant, et de ce retranchement, suprême ressource de la résistance de monseigneur Bienvenu, sortit cette parole où reparut presque toute la rudesse du commencement :

– Le progrès doit croire en Dieu. Le bien ne peut pas avoir de serviteur impie. C'est un mauvais conducteur du genre humain que celui qui est athée.

Le vieux représentant du peuple ne répondit pas. Il eut un tremblement. Il regarda le ciel, et une larme germa lentement dans ce regard. Quand la paupière fut pleine, la larme coula le long de sa joue livide, et il dit presque en bégayant, bas et se parlant à lui-même, l'œil perdu dans les profondeurs :

– O toi ! ô idéal ! toi seul existes !

L'évêque eut une sorte d'inexprimable commotion. Après un silence, le vieillard leva un doigt vers le ciel, et dit :

– L'infini est. Il est là. Si l'infini n'avait pas de moi, le moi serait sa borne ; il ne serait pas infini ; en d'autres termes, il ne serait pas. Or il est. Donc il a un moi. Ce moi de l'infini, c'est Dieu.

Le mourant avait prononcé ces dernières paroles d'une voix haute et avec le frémissement de l'extase, comme s'il voyait quelqu'un. Quand il eut parlé, ses yeux se fermèrent. L'effort l'avait épuisé. Il était évident qu'il venait de vivre en une minute les quelques heures qui lui restaient. Ce qu'il venait de dire l'avait approché de celui qui est dans la mort. L'instant suprême arrivait.

L'évêque le comprit, le moment pressait, c'était comme prêtre qu'il était venu ; de l'extrême froideur, il était passé par degrés à l'émotion extrême ; il regarda ces yeux fermés, il prit cette vieille main ridée et glacée, et se pencha vers le moribond :

– Cette heure est celle de Dieu. Ne trouvez-vous pas qu'il serait regrettable que nous nous fussions rencontrés en vain ?

Le conventionnel rouvrit les yeux. Une gravité où il y avait de l'ombre s'empreignit sur son visage.

– Monsieur l'évêque, dit-il, avec une lenteur qui venait peut-être plus encore de la dignité de l'âme que de la défaillance des forces, j'ai passé ma vie dans la méditation, l'étude et la contemplation. J'avais soixante ans quand mon pays m'a appelé, et m'a ordonné de me mêler de ses affaires. J'ai obéi. Il y avait des abus, je les ai combattus ; il y avait des tyrannies, je les ai

détruites ; il y avait des droits et des principes, je les ai proclamés et confessés. Le territoire était envahi, je l'ai défendu ; la France était menacée, j'ai offert ma poitrine. Je n'étais pas riche ; je suis pauvre. J'ai été l'un des maîtres de l'État, les caves du Trésor étaient encombrées d'espèces au point qu'on était forcé d'étaçonner les murs, prêts à se fendre sous le poids de l'or et de l'argent, je dînais rue de l'Arbre-Sec à vingt-deux sous par tête. J'ai secouru les opprimés, j'ai soulagé les souffrants. J'ai déchiré la nappe de l'autel, c'est vrai ; mais c'était pour panser les blessures de la patrie. J'ai toujours soutenu la marche en avant du genre humain vers la lumière, et j'ai résisté quelquefois au progrès sans pitié. J'ai, dans l'occasion, protégé mes propres adversaires, vous autres. Et il y a à Peteghem en Flandre, à l'endroit même où les rois mérovingiens avaient leur palais d'été, un couvent d'urbanistes, l'abbaye de Sainte-Claire en Beaulieu, que j'ai sauvé en 1793. J'ai fait mon devoir selon mes forces, et le bien que j'ai pu. Après quoi j'ai été chassé, traqué, poursuivi, persécuté, noirci, raillé, conspué, maudit, proscrit. Depuis bien des années déjà, avec mes cheveux blancs, je sens que beaucoup de gens se croient sur moi le droit de mépris, j'ai pour la pauvre foule ignorante visage de damné, et j'accepte, ne haïssant personne, l'isolement de la haine. Maintenant, j'ai quatre-vingt-six ans ; je vais mourir. Qu'est-ce que vous venez me demander ?

– Votre bénédiction, dit l'évêque.

Et il s'agenouilla.

Quand l'évêque releva la tête, la face du conventionnel était devenue auguste. Il venait d'expirer.

L'évêque rentra chez lui profondément absorbé dans on ne sait quelles pensées. Il passa toute la nuit en prière. Le lendemain, quelques braves curieux essayèrent de lui parler du conventionnel G. ; il se borna à montrer le ciel. À partir de ce moment, il redoubla de tendresse et de fraternité pour les petits et les souffrants.

Toute allusion à ce « vieux scélérat de G. » le faisait tomber dans une préoccupation singulière. Personne ne pourrait dire que le passage de cet esprit devant le sien et le reflet de cette grande conscience sur la sienne ne fût pas pour quelque chose dans son approche de la perfection.

Cette « visite pastorale » fut naturellement une occasion de bourdonnement pour les petites coterie locales :

– Était-ce la place d'un évêque que le chevet d'un tel mourant ? Il n'y avait évidemment pas de conversion à attendre. Tous ces révolutionnaires sont relaps. Alors pourquoi y aller ? Qu'a-t-il été regarder là ? Il fallait donc qu'il fût bien curieux d'un emportement d'âme par le diable.

Un jour, une douairière, de la variété impertinente qui se croit spirituelle, lui adressa cette saillie :

– Monseigneur, on demande quand Votre Grandeur aura le bonnet rouge.

– Oh ! oh ! voilà une grosse couleur, répondit l'évêque. Heureusement que ceux qui la méprisent dans un bonnet la vénèrent dans un chapeau.

– Tu te trompes, Cosette, répondit Marius. Nous parlons affaires. Nous parlons du meilleur placement à trouver pour tes six cent mille francs....

– Ce n'est pas tout ça, interrompit Cosette. Je viens. Veut-on de moi ici ?

Et, passant résolument la porte, elle entra dans le salon. Elle était vêtue d'un large peignoir blanc à mille plis et à grandes manches qui, partant du cou, lui tombait jusqu'aux pieds. Il y a, dans les ciels d'or des vieux tableaux gothiques, de ces charmants sacs à mettre un ange.

Elle se contempla de la tête aux pieds dans une grande glace, puis s'écria avec une explosion d'extase ineffable :

– Il y avait une fois un roi et une reine. Oh ! comme je suis contente !

Cela dit, elle fit la révérence à Marius et à Jean Valjean.

– Voilà, dit-elle, je vais m'installer près de vous sur un fauteuil, on déjeune dans une demi-heure, vous direz tout ce que vous voudrez, je sais bien qu'il faut que les hommes parlent, je serai bien sage.

Marius lui prit le bras, et lui dit amoureusement :

– Nous parlons affaires.

– À propos, répondit Cosette, j'ai ouvert ma fenêtre, il vient d'arriver un tas de pierrots dans le jardin. Des oiseaux, pas des masques. C'est aujourd'hui mercredi des cendres ; mais pas pour les oiseaux.

– Je te dis que nous parlons affaires, va, ma petite Cosette, laisse-nous un moment. Nous parlons chiffres. Cela t'ennuierait.

– Tu as mis ce matin une charmante cravate, Marius. Vous êtes fort coquet, monseigneur. Non, cela ne m'ennuiera pas.

– Je t'assure que cela t'ennuiera.

– Non. Puisque c'est vous. Je ne vous comprendrai pas, mais je vous écouterai. Quand on entend les voix qu'on aime, on n'a pas besoin de comprendre les mots qu'elles disent. Être là ensemble, c'est tout ce que je veux. Je reste avec vous, bah !

– Tu es ma Cosette bien-aimée ! Impossible.

– Impossible !

– Oui.

– C'est bon, reprit Cosette. Je vous aurais dit des nouvelles. Je vous aurais dit que mon grand-père dort encore, que votre tante est à la messe, que la cheminée de la chambre de mon père Fauchelevent fume, que Nicolette a fait venir le ramoneur, que Toussaint et Nicolette se sont déjà disputées, que Nicolette se moque du bégayement de Toussaint. Eh bien, vous ne saurez rien ! Ah ! c'est impossible ? Moi aussi, à mon tour, vous verrez, monsieur, je dirai : c'est impossible. Qui est-ce qui sera attrapé ? Je t'en prie, mon petit Marius, laisse-moi ici avec vous deux.

– Je te jure qu'il faut que nous soyons seuls.

– Eh bien, est-ce que je suis quelqu'un ?

Jean Valjean ne prononçait pas une parole. Cosette se tourna vers lui :

– D'abord, père, vous, je veux que vous veniez m'embrasser. Qu'est-ce que vous faites là à ne rien dire au lieu de prendre mon parti ? qui est-ce qui m'a donné un père comme ça ? Vous voyez bien que je suis très malheureuse en ménage. Mon mari me bat. Allons, embrassez-moi tout de suite.

Jean Valjean s'approcha.

— Je traîne un peu la jambe. Vous comprenez maintenant pourquoi.

Puis il acheva de se tourner vers Marius :

— Et maintenant, monsieur, figurez-vous ceci : Je n'ai rien dit, je suis resté monsieur Fauchelevent, j'ai pris ma place chez vous, je suis des vôtres, je suis dans ma chambre, je viens déjeuner le matin, en pantoufles, les soirs nous allons au spectacle tous les trois, j'accompagne madame Pontmercy aux Tuileries et à la place Royale, nous sommes ensemble, vous me croyez votre semblable ; un beau jour, je suis là, vous êtes là, nous causons, nous rions, tout à coup vous entendez une voix crier ce nom : Jean Valjean ! et voilà que cette main épouvantable, la police, sort de l'ombre et m'arrache mon masque brusquement !

Il se tut encore ; Marius s'était levé avec un frémissement. Jean Valjean reprit :

— Qu'en dites-vous ?

Le silence de Marius répondait.

Jean Valjean continua :

— Vous voyez bien que j'ai raison de ne pas me taire. Tenez, soyez heureux, soyez dans le ciel, soyez l'ange d'un ange, soyez dans le soleil, et contentez-vous-en, et ne vous inquiétez pas de la manière dont un pauvre damné s'y prend pour s'ouvrir la poitrine et faire son devoir ; vous avez un misérable homme devant vous, monsieur.

Marius traversa lentement le salon, et quand il fut près de Jean Valjean, lui tendit la main.

Mais Marius dut aller prendre cette main qui ne se présentait point, Jean Valjean se laissa faire, et il sembla à Marius qu'il étreignait une main de marbre.

— Mon grand-père a des amis, dit Marius ; je vous aurai votre grâce.

— C'est inutile, répondit Jean Valjean. On me croit mort, cela suffit. Les morts ne sont pas soumis à la surveillance. Ils sont censés pourrir tranquillement. La mort, c'est la même chose que la grâce.

Et, dégageant sa main que Marius tenait, il ajouta avec une sorte de dignité inexorable :

— D'ailleurs, faire mon devoir, voilà l'ami auquel j'ai recours ; et je n'ai besoin que d'une grâce, celle de ma conscience.

En ce moment, à l'autre extrémité du salon, la porte s'entrouvrit doucement et dans l'entre-bâillement la tête de Cosette apparut. On n'apercevait que son doux visage, elle était admirablement décoiffée, elle avait les paupières encore gonflées de sommeil. Elle fit le mouvement d'un oiseau qui passe sa tête hors du nid, regarda d'abord son mari, puis Jean Valjean, et leur cria en riant, on croyait voir un sourire au fond d'une rose :

— Parions que vous parlez politique ! Comme c'est bête, au lieu d'être avec moi !

Jean Valjean tressaillit.

— Cosette !... balbutia Marius. — Et il s'arrêta. On eût dit deux coupables.

Cosette, radieuse, continuait de les regarder tour à tour tous les deux. Il y avait dans ses yeux comme des échappées de paradis.

— Je vous prends en flagrant délit, dit Cosette. Je viens d'entendre à travers la porte mon père Fauchelevent qui disait : — La conscience.... — Faire son devoir.... — C'est de la politique, ça. Je ne veux pas. On ne doit pas parler politique dès le lendemain. Ce n'est pas juste.

Chapitre XI. Une restriction

On risquerait fort de se tromper si l'on concluait de là que monseigneur Bienvenu fût « un évêque philosophe » ou « un curé patriote ». Sa rencontre, ce qu'on pourrait presque appeler sa conjonction avec le conventionnel G., lui laissa une sorte d'étonnement qui le rendit plus doux encore. Voilà tout.

Quoique monseigneur Bienvenu n'ait été rien moins qu'un homme politique, c'est peut-être ici le lieu d'indiquer, très brièvement, quelle fut son attitude dans les événements d'alors, en supposant que monseigneur Bienvenu ait jamais songé à avoir une attitude. Remontons donc en arrière de quelques années.

Quelque temps après l'élévation de M. Myriel à l'épiscopat, l'empereur l'avait fait baron de l'empire, en même temps que plusieurs autres évêques. L'arrestation du pape eut lieu, comme on sait, dans la nuit du 5 au 6 juillet 1809 ; à cette occasion, M. Myriel fut appelé par Napoléon au synode des évêques de France et d'Italie convoqué à Paris. Ce synode se tint à Notre-Dame et s'assembla pour la première fois le 15 juin 1811 sous la présidence de M. le cardinal Fesch. M. Myriel fut du nombre des quatre-vingt-quinze évêques qui s'y rendirent. Mais il n'assista qu'à une séance et à trois ou quatre conférences particulières. Évêque d'un diocèse montagnard, vivant si près de la nature, dans la rusticité et le dénuement, il paraît qu'il apportait parmi ces personnages éminents des idées qui changeaient la température de l'assemblée. Il revint bien vite à Digne. On le questionna sur ce prompt retour, il répondit :

— Je les gênais. L'air du dehors leur venait par moi. Je leur faisais l'effet d'une porte ouverte.

Une autre fois il dit :

— Que voulez-vous ? ces messeigneurs-là sont des princes. Moi, je ne suis qu'un pauvre évêque paysan.

Le fait est qu'il avait déplu. Entre autres choses étranges, il lui serait échappé de dire, un soir qu'il se trouvait chez un de ses collègues les plus qualifiés :

— Les belles pendules ! les beaux tapis ! les belles livrées ! Ce doit être bien importun ! Oh ! que je ne voudrais pas avoir tout ce superflu-là à me crier sans cesse aux oreilles : Il y a des gens qui ont faim ! il y a des gens qui ont froid ! il y a des pauvres ! il y a des pauvres !

Disons-le en passant, ce ne serait pas une haine intelligente que la haine du luxe. Cette haine impliquerait la haine des arts. Cependant, chez les gens d'église, en dehors de la représentation et des cérémonies, le luxe est un tort. Il semble révéler des habitudes peu réellement charitables. Un prêtre opulent est un contre-sens. Le prêtre doit se tenir près des pauvres. Or peut-on toucher sans cesse, et nuit et jour, à toutes les détresses, à toutes les infortunes, à toutes les indigences, sans avoir soi-même sur soi un peu de cette sainte misère, comme la poussière du travail ? Se figure-t-on un homme qui est près d'un brasier, et qui n'a pas chaud ? Se figure-t-on un ouvrier qui travaille sans cesse à une fournaise, et qui n'a ni un cheveu brûlé, ni un ongle noirci, ni une goutte de sueur, ni un grain de cendre au visage ? La première

preuve de la charité chez le prêtre, chez l'évêque surtout, c'est la pauvreté. C'était là sans doute ce que pensait M. l'évêque de Digne.

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs qu'il partageait sur certains points délicats ce que nous appellerions « les idées du siècle ». Il se mêlait peu aux querelles théologiques du moment et se taisait sur les questions où sont compromis l'Église et l'État ; mais si on l'eût beaucoup pressé, il paraît qu'on l'eût trouvé plutôt ultramontain que gallican. Comme nous faisons un portrait et que nous ne voulons rien cacher, nous sommes forcé d'ajouter qu'il fut glacial pour Napoléon déclinant. À partir de 1813, il adhéra ou il applaudit à toutes les manifestations hostiles. Il refusa de le voir à son passage au retour de l'île d'Elbe, et s'abstint d'ordonner dans son diocèse les prières publiques pour l'empereur pendant les Cent-Jours.

Outre sa sœur, mademoiselle Baptistine, il avait deux frères : l'un général, l'autre préfet. Il écrivait assez souvent à tous les deux. Il tint quelque temps rigueur au premier, parce qu'ayant un commandement en Provence, à l'époque du débarquement de Cannes, le général s'était mis à la tête de douze cents hommes et avait poursuivi l'empereur comme quelqu'un qui veut le laisser échapper. Sa correspondance resta plus affectueuse pour l'autre frère, l'ancien préfet, brave et digne homme qui vivait retiré à Paris, rue Cassette.

Monseigneur Bienvenu eut donc, aussi lui, son heure d'esprit de parti, son heure d'amertume, son nuage. L'ombre des passions du moment traversa ce doux et grand esprit occupé des choses éternelles. Certes, un pareil homme eût mérité de n'avoir pas d'opinions politiques. Qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée, nous ne confondons point ce qu'on appelle « opinions politiques » avec la grande aspiration au progrès, avec la sublime foi patriotique, démocratique et humaine, qui, de nos jours, doit être le fond même de toute intelligence généreuse. Sans approfondir des questions qui ne touchent qu'indirectement au sujet de ce livre, nous disons simplement ceci : Il eût été beau que monseigneur Bienvenu n'eût pas été royaliste et que son regard ne se fût pas détourné un seul instant de cette contemplation sereine où l'on voit rayonner distinctement, au-dessus du va-et-vient orageux des choses humaines, ces trois pures lumières, la Vérité, la Justice, la Charité.

Tout en convenant que ce n'était point pour une fonction politique que Dieu avait créé monseigneur Bienvenu, nous eussions compris et admiré la protestation au nom du droit et de la liberté, l'opposition fière, la résistance périlleuse et juste à Napoléon tout-puissant. Mais ce qui nous plaît vis-à-vis de ceux qui montent nous plaît moins vis-à-vis de ceux qui tombent. Nous n'aimons le combat que tant qu'il y a danger ; et, dans tous les cas, les combattants de la première heure ont seuls le droit d'être les exterminateurs de la dernière. Qui n'a pas été accusateur opiniâtre pendant la prospérité doit se taire devant l'écroulement. Le dénonciateur du succès est le seul légitime justicier de la chute. Quant à nous, lorsque la Providence s'en mêle et frappe, nous la laissons faire. 1812 commence à nous désarmer. En 1813, la lâche rupture de silence de ce corps législatif taciturne enhardi par les catastrophes n'avait que de quoi indigner, et c'était un tort d'applaudir ; en 1814, devant ces maréchaux trahissant, devant ce sénat passant d'une fange à l'autre, insultant après avoir divinisé, devant cette idolâ-

arrivé une fois, mais c'était moins douloureux ; ce n'était rien. Oui, un honnête homme. Je ne le serais pas si vous aviez, par ma faute, continué de m'estimer ; maintenant que vous me méprisez, je le suis. J'ai cette fatalité sur moi que, ne pouvant jamais avoir que de la considération volée, cette considération m'humilie et m'accable intérieurement, et que, pour que je me respecte, il faut qu'on me méprise. Alors je me redresse. Je suis un galérien qui obéit à sa conscience. Je sais bien que cela n'est pas ressemblant. Mais que voulez-vous que j'y fasse ? cela est. J'ai pris des engagements envers moi-même ; je les tiens. Il y a des rencontres qui nous lient, il y a des hasards qui nous entraînent dans des devoirs. Voyez-vous, monsieur Pontmercy, il m'est arrivé des choses dans ma vie.

Jean Valjean fit encore une pause, avalant sa salive avec effort comme si ses paroles avaient un arrière-goût amer, et il reprit :

— Quand on a une telle horreur sur soi, on n'a pas le droit de la faire partager aux autres à leur insu, on n'a pas le droit de leur communiquer sa peste, on n'a pas le droit de les faire glisser dans son précipice sans qu'ils s'en aperçoivent, on n'a pas le droit de laisser traîner sa casaque rouge sur eux, on n'a pas le droit d'encombrer sournoisement de sa misère le bonheur d'autrui. S'approcher de ceux qui sont sains et les toucher dans l'ombre avec son ulcère invisible, c'est hideux. Fauchelevent a eu beau me prêter son nom, je n'ai pas le droit de m'en servir ; il a pu me le donner, je n'ai pas pu le prendre. Un nom, c'est un moi. Voyez-vous, monsieur, j'ai un peu pensé, j'ai un peu lu, quoique je sois un paysan ; et je me rends compte des choses. Vous voyez que je m'exprime convenablement. Je me suis fait une éducation à moi. Eh bien oui, soustraire un nom et se mettre dessous, c'est déshonnête. Des lettres de l'alphabet, cela s'escroque comme une bourse ou comme une montre. Être une fausse signature en chair et en os, être une fausse clef vivante, entrer chez d'honnêtes gens en trichant leur serrure, ne plus jamais regarder, loucher toujours, être infâme au dedans de moi, non ! non ! non ! Il vaut mieux souffrir, saigner, pleurer, s'arracher la peau de la chair avec les ongles, passer les nuits à se tordre dans les angoisses, se ronger le ventre et l'âme. Voilà pourquoi je viens vous raconter tout cela. De gaîté de cœur, comme vous dites.

Il respira péniblement, et jeta ce dernier mot :

— Pour vivre, autrefois, j'ai volé un pain ; aujourd'hui, pour vivre, je ne veux pas voler un nom.

— Pour vivre ! interrompit Marius. Vous n'avez pas besoin de ce nom pour vivre ?

— Ah ! je m'entends, répondit Jean Valjean, en levant et en abaissant la tête lentement plusieurs fois de suite.

Il y eut un silence. Tous deux se taisaient, chacun abîmé dans un gouffre de pensées. Marius s'était assis près d'une table et appuyait le coin de sa bouche sur un de ses doigts replié. Jean Valjean allait et venait. Il s'arrêta devant une glace et demeura sans mouvement. Puis, comme s'il répondait à un raisonnement intérieur, il dit en regardant cette glace où il ne se voyait pas :

— Tandis qu'à présent je suis soulagé !

Il se remit à marcher et alla à l'autre bout du salon. À l'instant où il se retourna, il s'aperçut que Marius le regardait marcher. Alors il lui dit avec un accent inexplicable :

sée que, si vous saviez qui je suis, vous m'en chasseriez, je me serais laissé servir par des domestiques qui, s'ils avaient su, auraient dit : Quelle horreur ! Je vous aurais touché avec mon coude dont vous avez droit de ne pas vouloir, je vous aurais filouté vos poignées de main ! Il y aurait eu dans votre maison un partage de respect entre des cheveux blancs vénérables et des cheveux blancs flétris ; à vos heures les plus intimes, quand tous les cœurs se seraient crus ouverts jusqu'au fond les uns pour les autres, quand nous aurions été tous quatre ensemble, votre aïeul, vous deux, et moi, il y aurait eu là un inconnu ! J'aurais été côte à côte avec vous dans votre existence, ayant pour unique soin de ne jamais déranger le couvercle de mon puits terrible. Ainsi, moi, un mort, je me serais imposé à vous qui êtes des vivants. Elle, je l'aurais condamnée à moi à perpétuité. Vous, Cosette et moi, nous aurions été trois têtes dans le bonnet vert ! Est-ce que vous ne frissonnez pas ? Je ne suis que le plus accablé des hommes, j'en aurais été le plus monstrueux. Et ce crime, je l'aurais commis tous les jours ! Et ce mensonge, je l'aurais fait tous les jours ! Et cette face de nuit, je l'aurais eue sur mon visage tous les jours ! Et ma flétrissure, je vous en aurais donné votre part tous les jours ! tous les jours ! à vous mes bien-aimés, à vous mes enfants, à vous mes innocents ! Se taire n'est rien ? garder le silence est simple ? Non, ce n'est pas simple. Il y a un silence qui ment. Et mon mensonge, et ma fraude, et mon indignité, et ma lâcheté, et ma trahison, et mon crime, je l'aurais bu goutte à goutte, je l'aurais recraché, puis rebu, j'aurais fini à minuit et recommencé à midi, et mon bonjour aurait menti, et mon bonsoir aurait menti, et j'aurais dormi là-dessus, et j'aurais mangé cela avec mon pain, et j'aurais regardé Cosette en face, et j'aurais répondu au sourire de l'ange par le sourire du damné, et j'aurais été un fourbe abominable ! Pourquoi faire ? pour être heureux. Pour être heureux, moi ! Est-ce que j'ai le droit d'être heureux ? Je suis hors de la vie, monsieur.

Jean Valjean s'arrêta. Marius écoutait. De tels enchaînements d'idées et d'angoisses ne se peuvent interrompre. Jean Valjean baissa la voix de nouveau, mais ce n'était plus la voix sourde, c'était la voix sinistre.

— Vous demandez pourquoi je parle ? je ne suis ni dénoncé, ni poursuivi, ni traqué, dites-vous. Si ! je suis dénoncé ! si ! je suis poursuivi ! si ! je suis traqué ! Par qui ? par moi. C'est moi qui me barre à moi-même le passage, et je me traîne, et je me pousse, et je m'arrête, et je m'exécute, et quand on se tient soi-même, on est bien tenu.

Et, saisissant son propre habit à poigne-main et le tirant vers Marius :

— Voyez donc ce poing-ci, continua-t-il. Est-ce que vous ne trouvez pas qu'il tient ce collet-là de façon à ne pas le lâcher ? Eh bien ! c'est bien un autre poignet, la conscience ! Il faut, si l'on veut être heureux, monsieur, ne jamais comprendre le devoir ; car, dès qu'on l'a compris, il est implacable. On dirait qu'il vous punit de le comprendre ; mais non ; il vous en récompense ; car il vous met dans un enfer où l'on sent à côté de soi Dieu. On ne s'est pas sitôt déchiré les entrailles qu'on est en paix avec soi-même.

Et, avec une accentuation poignante, il ajouta :

— Monsieur Pontmercy, cela n'a pas le sens commun, je suis un honnête homme. C'est en me dégradant à vos yeux que je m'élève aux miens. Ceci m'est déjà

trie lâchant pied et crachant sur l'idole, c'était un devoir de détourner la tête ; en 1815, comme les suprêmes désastres étaient dans l'air, comme la France avait le frisson de leur approche sinistre, comme on pouvait vaguement distinguer Waterloo ouvert devant Napoléon, la douloureuse acclamation de l'armée et du peuple au condamné du destin n'avait rien de risible, et, toute réserve faite sur le despote, un cœur comme l'évêque de Digne n'eût peut-être pas dû méconnaître ce qu'avait d'auguste et de touchant, au bord de l'abîme, l'étroit embrassement d'une grande nation et d'un grand homme.

À cela près, il était et il fut, en toute chose, juste, vrai, équitable, intelligent, humble et digne ; bienfaisant, et bienveillant, ce qui est une autre bienfaisance. C'était un prêtre, un sage, et un homme. Même, il faut le dire, dans cette opinion politique que nous venons de lui reprocher et que nous sommes disposé à juger presque sévèrement, il était tolérant et facile, peut-être plus que nous qui parlons ici. — Le portier de la maison de ville avait été placé là par l'empereur. C'était un vieux sous-officier de la vieille garde, légionnaire d'Austerlitz, bonapartiste comme l'aigle. Il échappait dans l'occasion à ce pauvre diable de ces paroles peu réfléchies que la loi d'alors qualifiait *propos séditeux*. Depuis que le profil impérial avait disparu de la légion d'honneur, il ne s'habillait jamais *dans l'ordonnance*, comme il disait, afin de ne pas être forcé de porter sa croix. Il avait ôté lui-même dévotement l'effigie impériale de la croix que Napoléon lui avait donnée, cela faisait un trou, et il n'avait rien voulu mettre à la place. « Plutôt mourir, disait-il, que de porter sur mon cœur les trois crapauds ! » Il raillait volontiers tout haut Louis XVIII. « Vieux goutteux à guêtres d'anglais ! » disait-il, « qu'il s'en aille en Prusse avec son salsifis ! » Heureux de réunir dans la même imprécation les deux choses qu'il détestait le plus, la Prusse et l'Angleterre. Il en fit tant qu'il perdit sa place. Le voilà sans pain sur le pavé avec femme et enfants. L'évêque le fit venir, le gronda doucement, et le nomma suisse de la cathédrale.

M. Myriel était dans le diocèse le vrai pasteur, l'ami de tous. En neuf ans, à force de saintes actions et de douces manières, monseigneur Bienvenu avait rempli la ville de Digne d'une sorte de vénération tendre et filiale. Sa conduite même envers Napoléon avait été acceptée et comme tacitement pardonnée par le peuple, bon troupeau faible, qui adorait son empereur, mais qui aimait son évêque.

Vous m'offrez une chambre dans la maison, madame Pontmercy m'aime bien, elle dit à ce fauteuil : tends-lui les bras, votre grand-père ne demande pas mieux que de m'avoir, je lui vas, nous habiterons tous ensemble, repas en commun, je donnerai le bras à Cosette... – à madame Pontmercy, pardon, c'est l'habitude, – nous n'aurons qu'un toit, qu'une table, qu'un feu, le même coin de cheminée l'hiver, la même promenade l'été, c'est la joie cela, c'est le bonheur cela, c'est tout, cela. Nous vivrons en famille. En famille !

À ce mot, Jean Valjean devint farouche. Il croisa les bras, considéra le plancher à ses pieds comme s'il voulait y creuser un abîme, et sa voix fut tout à coup éclatante :

– En famille ! non. Je ne suis d'aucune famille, moi. Je ne suis pas de la vôtre. Je ne suis pas de celle des hommes. Les maisons où l'on est entre soi, j'y suis de trop. Il y a des familles, mais ce n'est pas pour moi. Je suis le malheureux ; je suis dehors. Ai-je eu un père et une mère ? j'en doute presque. Le jour où j'ai marié cette enfant, cela a été fini, je l'ai vue heureuse, et qu'elle était avec l'homme qu'elle aime, et qu'il y avait là un bon vieillard, un ménage de deux anges, toutes les joies dans cette maison, et que c'était bien, et je me suis dit : Toi, n'entre pas. Je pouvais mentir, c'est vrai, vous tromper tous, rester monsieur Fauchelevent. Tant que cela a été pour elle, j'ai pu mentir ; mais maintenant ce serait pour moi, je ne le dois pas. Il suffisait de me taire, c'est vrai, et tout continuait. Vous me demandez ce qui me force à parler ? une drôle de chose, ma conscience. Me taire, c'était pourtant bien facile. J'ai passé la nuit à tâcher de me le persuader ; vous me confessez, et ce que je viens vous dire est si extraordinaire que vous en avez le droit ; eh bien oui, j'ai passé la nuit à me donner des raisons, je me suis donné de très bonnes raisons, j'ai fait ce que j'ai pu, allez. Mais il y a deux choses où je n'ai pas réussi ; ni à casser le fil qui me tient par le cœur fixé, rivé et scellé ici, ni à faire taire quelqu'un qui me parle bas quand je suis seul. C'est pourquoi je suis venu vous avouer tout ce matin. Tout, ou à peu près tout. Il y a de l'inutile à dire qui ne concerne que moi ; je le garde pour moi. L'essentiel, vous le savez. Donc j'ai pris mon mystère, et je vous l'ai apporté. Et j'ai éventré mon secret sous vos yeux. Ce n'était pas une résolution aisée à prendre. Toute la nuit je me suis débattu. Ah ! vous croyez que je ne me suis pas dit que ce n'était point là l'affaire Champmathieu, qu'en cachant mon nom je ne faisais de mal à personne, que le nom de Fauchelevent m'avait été donné par Fauchelevent lui-même en reconnaissance d'un service rendu, et que je pouvais bien le garder, et que je serais heureux dans cette chambre que vous m'offrez, que je ne gênerais rien, que je serais dans mon petit coin, et que, tandis que vous auriez Cosette, moi j'aurais l'idée d'être dans la même maison qu'elle. Chacun aurait eu son bonheur proportionné. Continuer d'être monsieur Fauchelevent, cela arrangeait tout. Oui, excepté mon âme. Il y avait de la joie partout sur moi, le fond de mon âme restait noir. Ce n'est pas assez d'être heureux, il faut être content. Ainsi je serais resté monsieur Fauchelevent, ainsi mon vrai visage, je l'aurais caché, ainsi, en présence de votre épanouissement, j'aurais eu une énigme, ainsi, au milieu de votre plein jour, j'aurais eu des ténèbres ; ainsi, sans crier gare, tout bonnement, j'aurais introduit le baignoire à votre foyer, je me serais assis à votre table avec la pen-

— Je vous crois, dit Marius.

Jean Valjean inclina la tête comme pour prendre acte, et continua :

— Que suis-je pour Cosette ? un passant. Il y a dix ans, je ne savais pas qu'elle existât. Je l'aime, c'est vrai. Une enfant qu'on a vue petite, étant soi-même déjà vieux, on l'aime. Quand on est vieux, on se sent grand-père pour tous les petits enfants. Vous pouvez, ce me semble, supposer que j'ai quelque chose qui ressemble à un cœur. Elle était orpheline. Sans père ni mère. Elle avait besoin de moi. Voilà pourquoi je me suis mis à l'aimer. C'est si faible les enfants, que le premier venu, même un homme comme moi, peut être leur protecteur. J'ai fait ce devoir-là vis-à-vis de Cosette. Je ne crois pas qu'on puisse vraiment appeler si peu de chose une bonne action ; mais si c'est une bonne action, eh bien, mettez que je l'ai faite. Enregistrez cette circonstance atténuante. Aujourd'hui Cosette quitte ma vie ; nos deux chemins se séparent. Désormais je ne puis plus rien pour elle. Elle est madame Pontmercy. Sa providence a changé. Et Cosette gagne au change. Tout est bien. Quant aux six cent mille francs, vous ne m'en parlez pas, mais je vais au-devant de votre pensée, c'est un dépôt. Comment ce dépôt était-il entre mes mains ? Qu'importe ? Je rends le dépôt. On n'a rien de plus à me demander. Je complète la restitution en disant mon vrai nom. Ceci encore me regarde. Je tiens, moi, à ce que vous sachiez qui je suis.

Et Jean Valjean regarda Marius en face.

Tout ce qu'éprouvait Marius était tumultueux et incohérent. De certains coups de vent de la destinée font de ces vagues dans notre âme.

Nous avons tous eu de ces moments de trouble dans lesquels tout se disperse en nous ; nous disons les premières choses venues, lesquelles ne sont pas toujours précisément celles qu'il faudrait dire. Il y a des révélations subites qu'on ne peut porter et qui enivrent comme un vin funeste. Marius était stupéfié de la situation nouvelle qui lui apparaissait, au point de parler à cet homme presque comme quelqu'un qui lui en aurait voulu de cet aveu.

— Mais enfin, s'écria-t-il, pourquoi me dites-vous tout cela ? Qu'est-ce qui vous y force ? Vous pouviez vous garder le secret à vous-même. Vous n'êtes ni dénoncé, ni poursuivi, ni traqué ? Vous avez une raison pour faire, de gaîté de cœur, une telle révélation. Achevez. Il y a autre chose. À quel propos faites-vous cet aveu ? Pour quel motif ?

— Pour quel motif ? répondit Jean Valjean d'une voix si basse et si sourde qu'on eût dit que c'était à lui-même qu'il parlait plus qu'à Marius. Pour quel motif, en effet, ce forçat vient-il dire : Je suis un forçat ? Eh bien oui ! le motif est étrange. C'est par honnêteté. Tenez, ce qu'il y a de malheureux, c'est un fil que j'ai là dans le cœur et qui me tient attaché. C'est surtout quand on est vieux que ces fils-là sont solides. Toute la vie se défait alentour ; ils résistent. Si j'avais pu arracher ce fil, le casser, dénouer le nœud ou le couper, m'en aller bien loin, j'étais sauvé, je n'avais qu'à partir ; il y a des diligences rue du Bouloy ; vous êtes heureux, je m'en vais. J'ai essayé de le rompre, ce fil, j'ai tiré dessus, il a tenu bon, il n'a pas cassé, je m'arrachais le cœur avec. Alors j'ai dit : Je ne puis pas vivre ailleurs que là. Il faut que je reste. Eh bien oui, mais vous avez raison, je suis un imbécile, pourquoi ne pas rester tout simplement ?

Chapitre XII. Solitude de monseigneur Bienvenu

Il y a presque toujours autour d'un évêque une escouade de petits abbés comme autour d'un général une volée de jeunes officiers. C'est là ce que ce charmant saint François de Sales appelle quelque part « les prêtres blancs-becs ». Toute carrière a ses aspirants qui font cortège aux arrivés. Pas une puissance qui n'ait son entourage ; pas une fortune qui n'ait sa cour. Les chercheurs d'avenir tourbillonnent autour du présent splendide. Toute métropole a son état-major. Tout évêque un peu influent a près de lui sa patrouille de chérubins séminaristes, qui fait la ronde et maintient le bon ordre dans le palais épiscopal, et qui monte la garde autour du sourire de monseigneur. Agréer à un évêque, c'est le pied à l'étrier pour un sous-diacre. Il faut bien faire son chemin ; l'apostolat ne dédaigne pas le canonicat.

De même qu'il y a ailleurs les gros bonnets, il y a dans l'église les grosses mitres. Ce sont les évêques bien en cour, riches, rentés, habiles, acceptés du monde, sachant prier, sans doute, mais sachant aussi solliciter, peu scrupuleux de faire faire antichambre en leur personne à tout un diocèse, traits d'union entre la sacristie et la diplomatie, plutôt abbés que prêtres, plutôt prélats qu'évêques. Heureux qui les approche ! Gens en crédit qu'ils sont, ils font pleuvoir autour d'eux, sur les empressés et les favorisés, et sur toute cette jeunesse qui sait plaire, les grasses paroisses, les prébendes, les archidiaconats, les aumôneries et les fonctions cathédrales, en attendant les dignités épiscopales. En avançant eux-mêmes, ils font progresser leurs satellites ; c'est tout un système solaire en marche. Leur rayonnement empourpre leur suite. Leur prospérité s'émiette sur la cantonade en bonnes petites promotions. Plus grand diocèse au patron, plus grosse cure au favori. Et puis Rome est là. Un évêque qui sait devenir archevêque, un archevêque qui sait devenir cardinal, vous emmène comme conclave, vous entrez dans la rote, vous avez le pallium, vous voilà auditeur, vous voilà camérier, vous voilà monsignor, et de la Grandeur à Imminence il n'y a qu'un pas, et entre Imminence et la Sainteté il n'y a que la fumée d'un scrutin. Toute calotte peut rêver la tiare. Le prêtre est de nos jours le seul homme qui puisse régulièrement devenir roi ; et quel roi ! le roi suprême. Aussi quelle pépinière d'aspirations qu'un séminaire ! Que d'enfants de chœur rougissants, que de jeunes abbés ont sur la tête le pot au lait de Perrette ! Comme l'ambition s'intitule aisément vocation, qui sait ? de bonne foi peut-être et se trompant elle-même, béate qu'elle est !

Monseigneur Bienvenu, humble, pauvre, particulier, n'était pas compté parmi les grosses mitres. Cela était visible à l'absence complète de jeunes prêtres autour de lui. On a vu qu'à Paris « il n'avait pas pris ». Pas un avenir ne songeait à se greffer sur ce vieillard solitaire. Pas une ambition en herbe ne faisait la folie de verdir à son ombre. Ses chanoines et ses grands vicaires étaient de bons vieux hommes, un peu peuple comme lui, murés comme lui dans ce diocèse sans issue sur le cardinafat,

et qui ressemblaient à leur évêque, avec cette différence qu'eux étaient finis, et que lui était achevé.

On sentait si bien l'impossibilité de croître près de monseigneur Bienvenu qu'à peine sortis du séminaire, les jeunes gens ordonnés par lui se faisaient recommander aux archevêques d'Aix ou d'Auch, et s'en allaient bien vite. Car enfin, nous le répétons, on veut être poussé. Un saint qui vit dans un excès d'abnégation est un voisinage dangereux ; il pourrait bien vous communiquer par contagion une pauvreté incurable, l'ankylose des articulations utiles à l'avancement, et, en somme, plus de renoncement que vous n'en voulez ; et l'on fuit cette vertu galeuse. De là l'isolement de monseigneur Bienvenu. Nous vivons dans une société sombre. Réussir, voilà l'enseignement qui tombe goutte à goutte de la corruption en surplomb.

Soit dit en passant, c'est une chose assez hideuse que le succès. Sa fausse ressemblance avec le mérite trompe les hommes. Pour la foule, la réussite a presque le même profil que la suprématie. Le succès, ce ménechme du talent, a une dupe : l'histoire. Juvénal et Tacite seuls en bougonnent. De nos jours, une philosophie à peu près officielle est entrée en domesticité chez lui, porte la livrée du succès, et fait le service de son antichambre. Réussissez : théorie. Prospérité suppose Capacité. Gagnez à la loterie, vous voilà un habile homme. Qui triomphe est vénéré. Naissez coiffé, tout est là. Ayez de la chance, vous aurez le reste ; soyez heureux, on vous croira grand. En dehors des cinq ou six exceptions immenses qui font l'éclat d'un siècle, l'admiration contemporaine n'est guère que myopie. Dorure est or. Être le premier venu, cela ne gêne rien, pourvu qu'on soit le parvenu. Le vulgaire est un vieux Narcisse qui s'adore lui-même et qui applaudit le vulgaire. Cette faculté énorme par laquelle on est Moïse, Eschyle, Dante, Michel-Ange ou Napoléon, la multitude la décerne d'emblée et par acclamation à quiconque atteint son but dans quoi que ce soit. Qu'un notaire se transfigure en député, qu'un faux Corneille fasse *Tiridate*, qu'un eunuque parvienne à posséder un harem, qu'un Prud'homme militaire gagne par accident la bataille décisive d'une époque, qu'un apothicaire invente les semelles de carton pour l'armée de Sambre-et-Meuse et se construise, avec ce carton vendu pour du cuir, quatre cent mille livres de rente, qu'un porteballe épouse l'usure et la fasse accoucher de sept ou huit millions dont il est le père et dont elle est la mère, qu'un prédicateur devienne évêque par le nasillement, qu'un intendant de bonne maison soit si riche en sortant de service qu'on le fasse ministre des finances, les hommes appellent cela Génie, de même qu'ils appellent Beauté la figure de Mousqueton et Majesté l'encolure de Claude. Ils confondent avec les constellations de l'abîme les étoiles que font dans la vase molle du bournier les pattes des canards.

– Monsieur, dit Jean Valjean, j'ai une chose à vous dire. Je suis un ancien forçat.

La limite des sons aigus perceptibles peut être tout aussi bien dépassée pour l'esprit que pour l'oreille. Ces mots : *Je suis un ancien forçat*, sortant de la bouche de M. Fauchelevent et entrant dans l'oreille de Marius, allaient au delà du possible. Marius n'entendit pas. Il lui sembla que quelque chose venait de lui être dit ; mais il ne sut quoi. Il resta béant.

Il s'aperçut alors que l'homme qui lui parlait était effrayant. Tout à son éblouissement, il n'avait pas jusqu'à ce moment remarqué cette pâleur terrible.

Jean Valjean dénoua la cravate noire qui lui soutenait le bras droit, défit le linge roulé autour de sa main, mit son pouce à nu et le montra à Marius.

– Je n'ai rien à la main, dit-il.

Marius regarda le pouce.

– Je n'y ai jamais rien eu, reprit Jean Valjean.

Il n'y avait en effet aucune trace de blessure.

Jean Valjean poursuivit :

– Il convenait que je fusse absent de votre mariage. Je me suis fait absent le plus que j'ai pu. J'ai supposé cette blessure pour ne point faire un faux, pour ne pas introduire de nullité dans les actes du mariage, pour être dispensé de signer.

Marius bégaya :

– Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Cela veut dire, répondit Jean Valjean, que j'ai été aux galères.

– Vous me rendez fou ! s'écria Marius épouvanté.

– Monsieur Pontmercy, dit Jean Valjean, j'ai été dix-neuf ans aux galères. Pour vol. Puis j'ai été condamné à perpétuité. Pour vol. Pour récidive. À l'heure qu'il est, je suis en rupture de ban.

Marius avait beau reculer devant la réalité, refuser le fait, résister à l'évidence, il fallait s'y rendre. Il commença à comprendre, et comme cela arrive toujours en pareil cas, il comprit au delà. Il eut le frisson d'un hideux éclair intérieur ; une idée, qui le fit frémir, lui traversa l'esprit. Il entrevit dans l'avenir, pour lui-même, une destinée difforme.

– Dites tout, dites tout ! cria-t-il. Vous êtes le père de Cosette !

Et il fit deux pas en arrière avec un mouvement d'indicible horreur.

Jean Valjean redressa la tête dans une telle majesté d'attitude qu'il sembla grandir jusqu'au plafond.

– Il est nécessaire que vous me croyiez ici, monsieur ; et, quoique notre serment à nous autres ne soit pas reçu en justice....

Ici il fit un silence, puis, avec une sorte d'autorité souveraine et sépulcrale, il ajouta en articulant lentement et en pesant sur les syllabes :

–...Vous me croirez. Le père de Cosette, moi ! devant Dieu, non. Monsieur le baron Pontmercy, je suis un paysan de Faverolles. Je gagnais ma vie à émonder des arbres. Je ne m'appelle pas Fauchelevent, je m'appelle Jean Valjean. Je ne suis rien à Cosette. Rassurez-vous.

Marius balbutia :

– Qui me prouve ?....

– Moi. Puisque je le dis.

Marius regarda cet homme. Il était lugubre et tranquille. Aucun mensonge ne pouvait sortir d'un tel calme. Ce qui est glacé est sincère. On sentait le vrai dans cette froideur de tombe.

salon.

Quelques minutes s'écoulèrent. Jean Valjean était immobile à l'endroit où Basque l'avait quitté. Il était très pâle. Ses yeux étaient creux et tellement enfoncés par l'insomnie sous l'orbite qu'ils y disparaissaient presque. Son habit noir avait les plis fatigués d'un vêtement qui a passé la nuit. Les coudes étaient blanchis de ce duvet que laisse au drap le frottement du linge. Jean Valjean regardait à ses pieds la fenêtre dessinée sur le parquet par le soleil.

Un bruit se fit à la porte, il leva les yeux.

Marius entra, la tête haute, la bouche riante, on ne sait quelle lumière sur le visage, le front épanoui, l'œil triomphant. Lui aussi n'avait pas dormi.

— C'est vous, père ! s'écria-t-il en apercevant Jean Valjean ; cet imbécile de Basque qui avait un air mystérieux ! Mais vous venez de trop bonne heure. Il n'est encore que midi et demi. Cosette dort.

Ce mot : Père, dit à M. Fauchelevent par Marius, signifiait : Félicité suprême. Il y avait toujours eu, on le sait, escarpement, froideur et contrainte entre eux ; glace à rompre ou à fondre. Marius en était à ce point d'enivrement que l'escarpement s'abaissait, que la glace se dissolvait, et que M. Fauchelevent était pour lui, comme pour Cosette, un père.

Il continua ; les paroles débordaient de lui, ce qui est propre à ces divins paroxysmes de la joie :

— Que je suis content de vous voir ! Si vous saviez comme vous nous avez manqué hier ! Bonjour, père. Comment va votre main ? Mieux, n'est-ce pas ?

Et, satisfait de la bonne réponse qu'il se faisait à lui-même, il poursuivit :

— Nous avons bien parlé de vous tous les deux. Cosette vous aime tant ! Vous n'oubliez pas que vous avez votre chambre ici. Nous ne voulons plus de la rue de l'Homme-Armé. Nous n'en voulons plus du tout. Comment aviez-vous pu aller demeurer dans une rue comme ça, qui est malade, qui est grognon, qui est laide, qui a une barrière à un bout, où l'on a froid, où l'on ne peut pas entrer ? Vous viendrez vous installer ici. Et dès aujourd'hui. Ou vous aurez affaire à Cosette. Elle entend nous mener tous par le bout du nez, je vous en préviens. Vous avez vu votre chambre, elle est tout près de la nôtre ; elle donne sur des jardins ; on a fait arranger ce qu'il y avait à la serrure, le lit est fait, elle est toute prête, vous n'avez qu'à arriver. Cosette a mis près de votre lit une grande vieille bergère en velours d'Utrecht, à qui elle a dit : tends-lui les bras. Tous les printemps, dans le massif d'acacias qui est en face de vos fenêtres, il vient un rossignol. Vous l'aurez dans deux mois. Vous aurez son nid à votre gauche et le nôtre à votre droite. La nuit il chantera, et le jour Cosette parlera. Votre chambre est en plein midi. Cosette vous y rangera vos livres, votre voyage du capitaine Cook, et l'autre, celui de Vancouver, toutes vos affaires. Il y a, je crois, une petite valise à laquelle vous tenez, j'ai disposé un coin d'honneur pour elle. Vous avez conquis mon grand-père, vous lui allez. Nous vivrons ensemble. Savez-vous le whist ? vous complerez mon grand-père si vous savez le whist. C'est vous qui mènerez promener Cosette mes jours de palais, vous lui donnerez le bras, vous savez, comme au Luxembourg autrefois. Nous sommes absolument décidés à être très heureux. Et vous en serez, de notre bonheur, entendez-vous, père ? Ah çà, vous déjeunez avec nous aujourd'hui ?

Chapitre XIII. Ce qu'il croyait

Au point de vue de l'orthodoxie, nous n'avons point à sonder M. l'évêque de Digne. Devant une telle âme, nous ne nous sentons en humeur que de respect. La conscience du juste doit être crue sur parole. D'ailleurs, de certaines natures étant données, nous admettons le développement possible de toutes les beautés de la vertu humaine dans une croyance différente de la nôtre.

Que pensait-il de ce dogme-ci ou de ce mystère-là ? Ces secrets du for intérieur ne sont connus que de la tombe où les âmes entrent nues. Ce dont nous sommes certain, c'est que jamais les difficultés de foi ne se résolvaient pour lui en hypocrisie. Aucune pourriture n'est possible au diamant. Il croyait le plus qu'il pouvait. *Credo in Patrem*, s'écriait-il souvent. Puisant d'ailleurs dans les bonnes œuvres cette quantité de satisfaction qui suffit à la conscience, et qui vous dit tout bas : « Tu es avec Dieu. »

Ce que nous croyons devoir noter, c'est que, en dehors, pour ainsi dire, et au-delà de sa foi, l'évêque avait un excès d'amour. C'est par là, *quia multum amavit*, qu'il était jugé vulnérable par les « hommes sérieux », les « personnes graves » et les « gens raisonnables » ; locutions favorites de notre triste monde où l'égoïsme reçoit le mot d'ordre du pédantisme. Qu'était-ce que cet excès d'amour ? C'était une bienveillance sereine, débordant les hommes, comme nous l'avons indiqué déjà, et, dans l'occasion, s'étendant jusqu'aux choses. Il vivait sans dédain. Il était indulgent pour la création de Dieu. Tout homme, même le meilleur, a en lui une dureté irréflichie qu'il tient en réserve pour l'animal. L'évêque de Digne n'avait point cette dureté-là, particulière à beaucoup de prêtres pourtant. Il n'allait pas jusqu'au brahmine, mais il semblait avoir médité cette parole de l'Écclésiaste : « Sait-on où va l'âme des animaux ? » Les laideurs de l'aspect, les difformités de l'instinct, ne le troublaient pas et ne l'indignaient pas. Il en était ému, presque attendri. Il semblait que, pensif, il en allât chercher, au-delà de la vie apparente, la cause, l'explication ou l'excuse. Il semblait par moments demander à Dieu des commutations. Il examinait sans colère, et avec l'œil du linguiste qui déchiffre un palimpseste, la quantité de chaos qui est encore dans la nature. Cette rêverie faisait parfois sortir de lui des mots étranges. Un matin, il était dans son jardin ; il se croyait seul, mais sa sœur marchait derrière lui sans qu'il la vît ; tout à coup, il s'arrêta, et il regarda quelque chose à terre ; c'était une grosse araignée, noire, velue, horrible. Sa sœur l'entendit qui disait :

— Pauvre bête ! ce n'est pas sa faute.

Pourquoi ne pas dire ces enfantillages presque divins de la bonté ? Puérilités, soit ; mais ces puérilités sublimes ont été celles de saint François d'Assise et de Marc-Aurèle. Un jour il se donna une entorse pour n'avoir pas voulu écraser une fourmi.

Ainsi vivait cet homme juste. Quelquefois, il s'endormait dans son jardin, et alors il n'était rien de plus vénérable.

Monseigneur Bienvenu avait été jadis, à en croire les récits sur sa jeunesse et même sur sa virilité, un homme passionné, peut-être violent. Sa mansuétude universelle était moins un instinct de nature que le résultat d'une grande conviction filtrée dans son cœur à travers la vie et lentement tombée en lui, pensée à pensée ; car, dans un caractère comme dans un rocher, il peut y avoir des trous de gouttes d'eau. Ces creusements-là sont ineffaçables ; ces formations-là sont indestructibles.

En 1815, nous croyons l'avoir dit, il atteignit soixante-quinze ans, mais il n'en paraissait pas avoir plus de soixante. Il n'était pas grand ; il avait quelque embonpoint, et, pour le combattre, il faisait volontiers de longues marches à pied, il avait le pas ferme et n'était que fort peu courbé, détail d'où nous ne prétendons rien conclure ; Grégoire XVI, à quatre-vingts ans, se tenait droit et souriant, ce qui ne l'empêchait pas d'être un mauvais évêque. Monseigneur Bienvenu avait ce que le peuple appelle « une belle tête », mais si aimable qu'on oubliait qu'elle était belle.

Quand il causait avec cette santé enfantine qui était une de ses grâces, et dont nous avons déjà parlé, on se sentait à l'aise près de lui, il semblait que de toute sa personne il sortît de la joie. Son teint coloré et frais, toutes ses dents bien blanches qu'il avait conservées et que son rire faisait voir, lui donnaient cet air ouvert et facile qui fait dire d'un homme : « C'est un bon enfant », et d'un vieillard : « C'est un bonhomme ». C'était, on s'en souvient, l'effet qu'il avait fait à Napoléon. Au premier abord, et pour qui le voyait pour la première fois, ce n'était guère qu'un bonhomme en effet. Mais si l'on restait quelques heures près de lui, et pour peu qu'on le vît pensif, le bonhomme se transfigurait peu à peu et prenait je ne sais quoi d'imposant ; son front large et sérieux, auguste par les cheveux blancs, devenait auguste aussi par la méditation ; la majesté se dégageait de cette bonté, sans que la bonté cessât de rayonner ; on éprouvait quelque chose de l'émotion qu'on aurait si l'on voyait un ange souriant ouvrir lentement ses ailes sans cesser de sourire. Le respect, un respect inexprimable, vous pénétrait par degrés et vous montait au cœur, et l'on sentait qu'on avait devant soi une de ces âmes fortes, éprouvées et indulgentes, où la pensée est si grande qu'elle ne peut plus être que douce.

Comme on l'a vu, la prière, la célébration des offices religieux, l'aumône, la consolation aux affligés, la culture d'un coin de terre, la fraternité, la frugalité, l'hospitalité, le renoncement, la confiance, l'étude, le travail remplissaient chacune des journées de sa vie. *Remplissaient* est bien le mot, et certes cette journée de l'évêque était bien pleine jusqu'aux bords de bonnes pensées, de bonnes paroles et de bonnes actions. Cependant elle n'était pas complète si le temps froid ou pluvieux l'empêchait d'aller passer, le soir, quand les deux femmes s'étaient retirées, une heure ou deux dans son jardin avant de s'endormir. Il semblait que ce fût une sorte de rite pour lui de se préparer au sommeil par la méditation en présence des grands spectacles du ciel nocturne. Quelquefois, à une heure même assez avancée de la nuit, si les deux vieilles filles ne dormaient pas, elles l'entendaient marcher lentement dans les allées. Il était là, seul avec lui-même, recueilli, paisible, adorant, comparant la sérénité de son cœur à la sérénité de l'éther, ému dans les ténèbres par les splendeurs visibles des constellations et les splendeurs invisibles de Dieu, ou-

Chapitre I. Le septième cercle et le huitième ciel

Les lendemains de noce sont solitaires. On respecte le recueillement des heureux. Et aussi un peu leur sommeil attardé. Le brouhaha des visites et des félicitations ne commence que plus tard. Le matin du 17 février, il était un peu plus de midi quand Basque, la serviette et le plumeau sous le bras, occupé « à faire son antichambre », entendit un léger frapping à la porte. On n'avait point sonné, ce qui est discret un pareil jour. Basque ouvrit et vit M. Fauchelevent. Il l'introduisit dans le salon, encore encombré et sens dessus dessous, et qui avait l'air du champ de bataille des joies de la veille.

— Dame, monsieur, observa Basque, nous nous sommes réveillés tard.

— Votre maître est-il levé ? demanda Jean Valjean.

— Comment va le bras de monsieur ? répondit Basque.

— Mieux. Votre maître est-il levé ?

— Lequel ? l'ancien ou le nouveau ?

— Monsieur Pontmercy.

— Monsieur le baron ? fit Basque en se redressant.

On est surtout baron pour ses domestiques. Il leur en revient quelque chose ; ils ont ce qu'un philosophe appellerait l'éclaboussure du titre, et cela les flatte. Marius, pour le dire en passant, républicain militant, et il l'avait prouvé, était maintenant baron malgré lui. Une petite révolution s'était faite dans la famille sur ce titre. C'était à présent M. Gillenormand qui y tenait et Marius qui s'en détachait. Mais le colonel Pontmercy avait écrit : *Mon fils portera mon titre*. Marius obéissait. Et puis Cosette, en qui la femme commençait à poindre, était ravie d'être baronne.

— Monsieur le baron ? répéta Basque. Je vais voir. Je vais lui dire que monsieur Fauchelevent est là.

— Non. Ne lui dites pas que c'est moi. Dites-lui que quelqu'un demande à lui parler en particulier, et ne lui dites pas de nom.

— Ah ! fit Basque.

— Je veux lui faire une surprise.

— Ah ! reprit Basque, se donnant à lui-même son second ah ! comme explication du premier.

Et il sortit.

Jean Valjean resta seul.

Le salon, nous venons de le dire, était tout en désordre. Il semblait qu'en prêtant l'oreille on eût pu y entendre encore la vague rumeur de la noce. Il y avait sur le parquet toutes sortes de fleurs tombées des guirlandes et des coiffures. Les bougies brûlées jusqu'au tronc ajoutaient aux cristaux des lustres des stalactites de cire. Pas un meuble n'était à sa place. Dans des coins, trois ou quatre fauteuils, rapprochés les uns des autres et faisant cercle, avaient l'air de continuer une causerie. L'ensemble était riant. Il y a encore une certaine grâce dans une fête morte. Cela a été heureux. Sur ces chaises en désarroi, parmi ces fleurs qui se fanent, sous ces lumières éteintes, on a pensé de la joie. Le soleil succédait au lustre, et entraînait gaîment dans le

vrant son âme aux pensées qui tombent de l'inconnu. Dans ces moments-là, offrant son cœur à l'heure où les fleurs nocturnes offrent leur parfum, allumé comme une lampe au centre de la nuit étoilée, se répandant en extase au milieu du rayonnement universel de la création, il n'eût pu peut-être dire lui-même ce qui se passait dans son esprit, il sentait quelque chose s'envoler hors de lui et quelque chose descendre en lui. Mystérieux échanges des gouffres de l'âme avec les gouffres de l'univers !

Il songeait à la grandeur et à la présence de Dieu ; à l'éternité future, étrange mystère ; à l'éternité passée, mystère plus étrange encore ; à tous les infinis qui s'enfonçaient sous ses yeux dans tous les sens ; et, sans chercher à comprendre l'incompréhensible, il le regardait. Il n'étudiait pas Dieu, il s'en éblouissait. Il considérait ces magnifiques rencontres des atomes qui donnent des aspects à la matière, révèlent les forces en les constatant, créent les individualités dans l'unité, les proportions dans l'étendue, l'innombrable dans l'infini, et par la lumière produisent la beauté. Ces rencontres se nouent et se dénouent sans cesse ; de là la vie et la mort. Il s'asseyait sur un banc de bois adossé à une treille décrépète, et il regardait les astres à travers les silhouettes chétives et rachitiques de ses arbres fruitiers. Ce quart d'arpent, si pauvrement planté, si encombré de mesures et de hangars, lui était cher et lui suffisait.

Que fallait-il de plus à ce vieillard, qui partageait le loisir de sa vie, où il y avait si peu de loisir, entre le jardinage le jour et la contemplation la nuit ? Cet étroit enclos, ayant les cieux pour plafond, n'était-ce pas assez pour pouvoir adorer Dieu tour à tour dans ses œuvres les plus charmantes et dans ses œuvres les plus sublimes ? N'est-ce pas là tout, en effet, et que désirer au-delà ? Un petit jardin pour se promener, et l'immensité pour rêver. À ses pieds ce qu'on peut cultiver et cueillir ; sur sa tête ce qu'on peut étudier et méditer ; quelques fleurs sur la terre et toutes les étoiles dans le ciel.

Livre septième – La dernière gorgée du calice

roulait à terre et s'envolait, tantôt comme l'hydre, tantôt comme l'aigle. À le voir ainsi sans mouvement on eût dit un mort ; tout à coup il tressaillait convulsivement et sa bouche, collée aux vêtements de Cosette, les baisait ; alors on voyait qu'il vivait.

Qui ? on ? puisque Jean Valjean était seul et qu'il n'y avait personne là ?

Le On qui est dans les ténèbres.

Chapitre XIV. Ce qu'il pensait

Un dernier mot.

Comme cette nature de détails pourrait, particulièrement au moment où nous sommes, et pour nous servir d'une expression actuellement à la mode, donner à l'évêque de Digne une certaine physionomie « panthéiste », et faire croire, soit à son blâme, soit à sa louange, qu'il y avait en lui une de ces philosophies personnelles, propres à notre siècle, qui germent quelquefois dans les esprits solitaires et s'y construisent et y grandissent jusqu'à y remplacer les religions, nous insistons sur ceci que pas un de ceux qui ont connu monseigneur Bienvenu ne se fût cru autorisé à penser rien de pareil. Ce qui éclairait cet homme, c'était le cœur. Sa sagesse était faite de la lumière qui vient de là.

Point de systèmes, beaucoup d'œuvres. Les spéculations abstruses contiennent du vertige ; rien n'indique qu'il hasardât son esprit dans les apocalypses. L'apôtre peut être hardi, mais l'évêque doit être timide. Il se fût probablement fait scrupule de sonder trop avant de certains problèmes réservés en quelque sorte aux grands esprits terribles. Il y a de l'horreur sacrée sous les porches de l'énigme ; ces ouvertures sombres sont là béantes, mais quelque chose vous dit, à vous passant de la vie, qu'on n'entre pas. Malheur à qui y pénètre ! Les génies, dans les profondeurs inouïes de l'abstraction et de la spéculation pure, situés pour ainsi dire au-dessus des dogmes, proposent leurs idées à Dieu. Leur prière offre audacieusement la discussion. Leur adoration interroge. Ceci est la religion directe, pleine d'anxiété et de responsabilité pour qui en tente les escarpements.

La méditation humaine n'a point de limite. À ses risques et périls, elle analyse et creuse son propre éblouissement. On pourrait presque dire que, par une sorte de réaction splendide, elle en éblouit la nature ; le mystérieux monde qui nous entoure rend ce qu'il reçoit, il est probable que les contemplateurs sont contemplés. Quoi qu'il en soit, il y a sur la terre des hommes — sont-ce des hommes ? — qui aperçoivent distinctement au fond des horizons du rêve les hauteurs de l'absolu, et qui ont la vision terrible de la montagne infinie. Monseigneur Bienvenu n'était point de ces hommes-là, monseigneur Bienvenu n'était pas un génie. Il eût redouté ces sublimités d'où quelques-uns, très grands même, comme Swedenborg et Pascal, ont glissé dans la démence. Certes, ces puissantes rêveries ont leur utilité morale, et par ces routes ardues on s'approche de la perfection idéale. Lui, il prenait le sentier qui abrège : l'évangile. Il n'essayait point de faire faire à sa chasuble les plis du manteau d'Élie, il ne projetait aucun rayon d'avenir sur le roulis ténébreux des événements, il ne cherchait pas à condenser en flamme la lueur des choses, il n'avait rien du prophète et rien du mage. Cette âme simple aimait, voilà tout.

Qu'il dilatât la prière jusqu'à une aspiration surhumaine, cela est probable ; mais on ne peut pas plus prier trop qu'aimer trop ; et, si c'était une hérésie de prier au-delà des textes, sainte Thérèse et saint Jérôme seraient des hérétiques.

Il se penchait sur ce qui gémit et sur ce qui expie. L'univers lui apparaissait comme une immense maladie ; il sentait partout de la fièvre, il auscultait partout de la souffrance, et, sans chercher à deviner l'énigme, il tâchait de panser la plaie. Le redoutable spectacle des choses créées développait en lui l'attendrissement ; il n'était occupé qu'à trouver pour lui-même et à inspirer aux autres la meilleure manière de plaindre et de soulager. Ce qui existe était pour ce bon et rare prêtre un sujet permanent de tristesse cherchant à consoler.

Il y a des hommes qui travaillent à l'extraction de l'or ; lui, il travaillait à l'extraction de la pitié. L'universelle misère était sa mine. La douleur partout n'était qu'une occasion de bonté toujours. *Aimez-vous les uns les autres* ; il déclarait cela complet, ne souhaitait rien de plus, et c'était là toute sa doctrine. Un jour, cet homme qui se croyait « philosophe », ce sénateur, déjà nommé, dit à l'évêque :

— Mais voyez donc le spectacle du monde ; guerre de tous contre tous ; le plus fort a le plus d'esprit. Votre *aimez-vous les uns les autres* est une bêtise.

— Eh bien, répondit monseigneur Bienvenu sans disputer, si c'est une bêtise, l'âme doit s'y enfermer comme la perle dans l'huître.

Il s'y enfermait donc, il y vivait, il s'en satisfaisait absolument, laissant de côté les questions prodigieuses qui attirent et qui épouvantent, les perspectives insondables de l'abstraction, les précipices de la métaphysique, toutes ces profondeurs convergentes, pour l'apôtre à Dieu, pour l'athée au néant : la destinée, le bien et le mal, la guerre de l'être contre l'être, la conscience de l'homme, le somnambulisme pensif de l'animal, la transformation par la mort, la récapitulation d'existences que contient le tombeau, la greffe incompréhensible des amours successifs sur le moi persistant, l'essence, la substance, le Nil et l'Ens, l'âme, la nature, la liberté, la nécessité ; problèmes à pic, épaisseurs sinistres, où se penchent les gigantesques archanges de l'esprit humain ; formidables abîmes que Lucrèce, Manou, saint Paul et Dante contemplant avec cet œil fulgurant qui semble, en regardant fixement l'infini, y faire éclore des étoiles.

Monseigneur Bienvenu était simplement un homme qui constatait du dehors les questions mystérieuses sans les scruter, sans les agiter, et sans en troubler son propre esprit, et qui avait dans l'âme le grave respect de l'ombre.

brusque et sinistre résistance derrière nous que le pied du mur !

Sentir l'ombre sacrée qui fait obstacle !

L'invisible inexorable, quelle obsession !

Donc avec la conscience on n'a jamais fini. Prends-en ton parti, Brutus ; prends-en ton parti, Caton. Elle est sans fond, étant Dieu. On jette dans ce puits le travail de toute sa vie, on y jette sa fortune, on y jette sa richesse, on y jette son succès, on y jette sa liberté ou sa patrie, on y jette son bien-être, on y jette son repos, on y jette sa joie. Encore ! encore ! Videz le vase ! penchez l'urne ! Il faut finir par y jeter son cœur.

Il y a quelque part dans la brume des vieux enfers un tonneau comme cela.

N'est-on pas pardonnable de refuser enfin ? Est-ce que l'inépuisable peut avoir un droit ? Est-ce que les chaînes sans fin ne sont pas au-dessus de la force humaine ? Qui donc blâmerait Sisyphé et Jean Valjean de dire : c'est assez !

L'obéissance de la matière est limitée par le frottement ; est-ce qu'il n'y a pas une limite à l'obéissance de l'âme ? Si le mouvement perpétuel est impossible, est-ce que le dévouement perpétuel est exigible ?

Le premier pas n'est rien ; c'est le dernier qui est difficile. Qu'était-ce que l'affaire Champmathieu à côté du mariage de Cosette et de ce qu'il entraînait ? Qu'est-ce que ceci : entrer dans le baignoire, à côté de ceci : entrer dans le néant ?

Ô première marche à descendre, que tu es sombre !
Ô seconde marche, que tu es noire !

Comment ne pas détourner la tête cette fois ?

Le martyr est une sublimation, sublimation corrosive. C'est une torture qui sacre. On peut y consentir la première heure ; on s'assied sur le trône de fer rouge, on met sur son front la couronne de fer rouge, on accepte le globe de fer rouge, on prend le sceptre de fer rouge, mais il reste encore à vêtir le manteau de flamme, et n'y a-t-il pas un moment où la chair misérable se révolte, et où l'on abdique le supplice ?

Enfin Jean Valjean entra dans le calme de l'accablement.

Il pesa, il songea, il considéra les alternatives de la mystérieuse balance de lumière et d'ombre.

Imposer son baignoire à ces deux enfants éblouissants, ou consommer lui-même son irrémédiable engloutissement. D'un côté le sacrifice de Cosette, de l'autre le sien propre.

À quelle solution s'arrêta-t-il ?

Quelle détermination prit-il ? Quelle fut, au dedans de lui-même, sa réponse définitive à l'incorruptible interrogatoire de la fatalité ? Quelle porte se décida-t-il à ouvrir ? Quel côté de sa vie prit-il le parti de fermer et de condamner ? Entre tous ces escarpements insondables qui l'entouraient, quel fut son choix ? Quelle extrémité accepta-t-il ? Auquel de ces gouffres fit-il un signe de tête ?

Sa rêverie vertigineuse dura toute la nuit.

Il resta là jusqu'au jour, dans la même attitude, ployé en deux sur ce lit, prosterné sous l'énormité du sort, écrasé peut-être, hélas ! les poings crispés, les bras étendus à angle droit comme un crucifié décloué qu'on aurait jeté la face contre terre. Il demeura douze heures, les douze heures d'une longue nuit d'hiver, glacé, sans relever la tête et sans prononcer une parole. Il était immobile comme un cadavre, pendant que sa pensée se

De quelle façon Jean Valjean allait-il se comporter avec le bonheur de Cosette et de Marius ? Ce bonheur, c'était lui qui l'avait voulu, c'était lui qui l'avait fait ; il se l'était lui-même enfoncé dans les entrailles, et à cette heure, en le considérant, il pouvait avoir l'espèce de satisfaction qu'aurait un armurier qui reconnaîtrait sa marque de fabrique sur un couteau, en se le retirant tout fumant de la poitrine.

Cosette avait Marius, Marius possédait Cosette. Ils avaient tout, même la richesse. Et c'était son œuvre. Mais ce bonheur, maintenant qu'il existait, maintenant qu'il était là, qu'allait-il en faire, lui Jean Valjean ? S'imposerait-il à ce bonheur ? Le traiterait-il comme lui appartenant ? Sans doute Cosette était à un autre ; mais lui Jean Valjean retiendrait-il de Cosette tout ce qu'il en pourrait retenir ? Resterait-il l'espèce de père, entrevu, mais respecté, qu'il avait été jusqu'alors ? S'introduirait-il tranquillement dans la maison de Cosette ? Apporterait-il, sans dire mot, son passé à cet avenir ? Se présenterait-il là comme ayant droit, et viendrait-il s'asseoir, voilé, à ce lumineux foyer ? Prendrait-il, en leur souriant, les mains de ces innocents dans ses deux mains tragiques ? Poserait-il sur les paisibles chenets du salon Gillenormand ses pieds qui traînaient derrière eux l'ombre infamante de la loi ? Entrerait-il en participation de chances avec Cosette et Marius ? Épaissirait-il l'obscurité sur son front et le nuage dans le leur ? Mettrait-il en tiers avec deux félicités sa catastrophe ? Continuerait-il de se taire ? En un mot serait-il, près de ces deux êtres heureux, le sinistre muet de la destinée ?

Il faut être habitué à la fatalité et à ses rencontres pour oser lever les yeux quand de certaines questions nous apparaissent dans leur nudité horrible. Le bien ou le mal sont derrière ce sévère point d'interrogation. Que vas-tu faire ? demanda le sphinx.

Cette habitude de l'épreuve, Jean Valjean l'avait. Il regarda le sphinx fixement.

Il examina l'impitoyable problème sous toutes ses faces.

Cosette, cette existence charmante, était le radeau de ce naufragé. Que faire ? S'y cramponner, ou lâcher prise ?

S'il s'y cramponnait, il sortait du désastre, il remontait au soleil, il laissait ruisseler de ses vêtements et de ses cheveux l'eau amère, il était sauvé, il vivait.

Allait-il lâcher prise ?

Alors, l'abîme.

Il tenait ainsi douloureusement conseil avec sa pensée. Ou, pour mieux dire, il combattait ; il se ruait, furieux, au dedans de lui-même, tantôt contre sa volonté, tantôt contre sa conviction.

Ce fut un bonheur pour Jean Valjean d'avoir pu pleurer. Cela l'éclaira peut-être. Pourtant le commencement fut farouche. Une tempête, plus furieuse que celle qui autrefois l'avait poussé vers Arras, se déchaîna en lui. Le passé lui revenait en regard du présent ; il comparait et il sanglotait. Une fois l'écluse des larmes ouvertes, le désespéré se tordit.

Il se sentait arrêté.

Hélas ! dans ce pugilat à outrance entre notre égoïsme et notre devoir, quand nous reculons ainsi pas à pas devant notre idéal incommutable, égarés, acharnés, exaspérés de céder, disputant le terrain, espérant une fuite possible, cherchant une issue, quelle

Livre deuxième – La chute

Chapitre IV. *Immortale jecur*

La vieille lutte formidable, dont nous avons déjà vu plusieurs phases, recommença.

Jacob ne lutta avec l'ange qu'une nuit. Hélas ! combien de fois avons-nous vu Jean Valjean saisi corps à corps dans les ténèbres par sa conscience et luttant éperdument contre elle !

Lutte inouïe ! À de certains moments, c'est le pied qui glisse ; à d'autres instants, c'est le sol qui croule. Combien de fois cette conscience, forcenée au bien, l'avait-elle étreint et accablé ! Combien de fois la vérité, inexorable, lui avait-elle mis le genou sur la poitrine ! Combien de fois, terrassé par la lumière, lui avait-il crié grâce ! Combien de fois cette lumière implacable, allumée en lui et sur lui par l'évêque, l'avait-elle ébloui de force alors qu'il souhaitait être aveuglé ! Combien de fois s'était-il redressé dans le combat, retenu au rocher, adossé au sophisme, traîné dans la poussière, tantôt renversant sa conscience sous lui, tantôt renversé par elle ! Combien de fois, après une équivoque, après un raisonnement traître et spécieux de l'égoïsme, avait-il entendu sa conscience irritée lui crier à l'oreille : Croc-en-jambe ! misérable ! Combien de fois sa pensée réfractaire avait-elle râlé convulsivement sous l'évidence du devoir ! Résistance à Dieu. Sueurs funèbres. Que de blessures secrètes, que lui seul sentait saigner ! Que d'écorchures à sa lamentable existence ! Combien de fois s'était-il relevé sanglant, meurtri, brisé, éclairé, le désespoir au cœur, la sérénité dans l'âme ? et, vaincu, il se sentait vainqueur. Et, après l'avoir disloqué, tenaillé et rompu, sa conscience, debout au-dessus de lui, redoutable, lumineuse, tranquille, lui disait : Maintenant, va en paix !

Mais, au sortir d'une si sombre lutte, quelle paix lugubre, hélas !

Cette nuit-là pourtant, Jean Valjean sentit qu'il livrait son dernier combat.

Une question se présentait, poignante.

Les prédestinations ne sont pas toutes droites, elles ne se développent pas en avenue rectiligne devant le prédestiné ; elles ont des impasses, des cæcums, des tournants obscurs, des carrefours inquiétants offrant plusieurs voies. Jean Valjean faisait halte en ce moment au plus périlleux de ces carrefours.

Il était parvenu au suprême croisement du bien et du mal. Il avait cette ténébreuse intersection sous les yeux. Cette fois encore, comme cela lui était déjà arrivé dans d'autres péripéties douloureuses, deux routes s'ouvraient devant lui ; l'une tentante, l'autre effrayante. Laquelle prendre ?

Celle qui effrayait était conseillée par le mystérieux doigt indicateur que nous apercevons tous chaque fois que nous fixons nos yeux sur l'ombre.

Jean Valjean avait, encore une fois, le choix entre le port terrible et l'embûche souriante.

Cela est-il donc vrai ? l'âme peut guérir ; le sort, non. Chose affreuse ! une destinée incurable !

La question qui se présentait, la voici :

chevet. Il alla à ce guéridon avec une sorte de vivacité, prit dans sa poche une clef, et ouvrit la valise.

Il en tira lentement les vêtements avec lesquels, dix ans auparavant, Cosette avait quitté Montfermeil ; d'abord la petite robe noire, puis le fichu noir, puis les bons gros souliers d'enfant que Cosette aurait presque pu mettre encore, tant elle avait le pied petit, puis la brassière de futaine bien épaisse, puis le jupon de tricot, puis le tablier à poches, puis les bas de laine. Ces bas, où était encore gracieusement marquée la forme d'une petite jambe, n'étaient guère plus longs que la main de Jean Valjean. Tout cela était de couleur noire. C'était lui qui avait apporté ces vêtements pour elle à Montfermeil. À mesure qu'il les ôtait de la valise, il les posait sur le lit. Il pensait. Il se rappelait. C'était en hiver, un mois de décembre très froid, elle grelottait à demi nue dans des guenilles, ses pauvres petits pieds tout rouges dans des sabots. Lui Jean Valjean, il lui avait fait quitter ces haillons pour lui faire mettre cet habillement de deuil. La mère avait dû être contente dans sa tombe de voir sa fille porter son deuil, et surtout de voir qu'elle était vêtue et qu'elle avait chaud. Il pensait à cette forêt de Montfermeil ; ils l'avaient traversée ensemble, Cosette et lui ; il pensait au temps qu'il faisait, aux arbres sans feuilles, au bois sans oiseaux, au ciel sans soleil ; c'est égal, c'était charmant. Il rangea les petites nippes sur le lit, le fichu près du jupon, les bas à côté des souliers, la brassière à côté de la robe, et il les regarda l'une après l'autre. Elle n'était pas plus haute que cela, elle avait sa grande poupée dans ses bras, elle avait mis son louis d'or dans la poche de ce tablier, elle riait, ils marchaient tous les deux se tenant par la main, elle n'avait que lui au monde.

Alors sa vénérable tête blanche tomba sur le lit, ce vieux cœur stoïque se brisa, sa face s'abîma pour ainsi dire dans les vêtements de Cosette, et si quelqu'un eût passé dans l'escalier en ce moment, on eût entendu d'effrayants sanglots.

Chapitre I. Le soir d'un jour de marche

Dans les premiers jours du mois d'octobre 1815, une heure environ avant le coucher du soleil, un homme qui voyageait à pied entra dans la petite ville de Digne. Les rares habitants qui se trouvaient en ce moment à leurs fenêtres ou sur le seuil de leurs maisons regardaient ce voyageur avec une sorte d'inquiétude. Il était difficile de rencontrer un passant d'un aspect plus misérable. C'était un homme de moyenne taille, trapu et robuste, dans la force de l'âge. Il pouvait avoir quarante-six ou quarante-huit ans. Une casquette à visière de cuir rabattue cachait en partie son visage, brûlé par le soleil et le hâle, et ruisselant de sueur. Sa chemise de grosse toile jaune, rattachée au col par une petite ancre d'argent, laissait voir sa poitrine velue ; il avait une cravate tordue en corde, un pantalon de coutil bleu, usé et râpé, blanc à un genou, troué à l'autre, une vieille blouse grise en haillons, rapiécée à l'un des coudes d'un morceau de drap vert cousu avec de la ficelle, sur le dos un sac de soldat fort plein, bien bouclé et tout neuf, à la main un énorme bâton noueux, les pieds sans bas dans des souliers ferrés, la tête tondu et la barbe longue.

La sueur, la chaleur, le voyage à pied, la poussière, ajoutaient je ne sais quoi de sordide à cet ensemble délabré.

Les cheveux étaient ras, et pourtant hérissés ; car ils commençaient à pousser un peu, et semblaient n'avoir pas été coupés depuis quelque temps.

Personne ne le connaissait. Ce n'était évidemment qu'un passant. D'où venait-il ? Du midi. Des bords de la mer peut-être. Car il faisait son entrée dans Digne par la même rue qui, sept mois auparavant, avait vu passer l'empereur Napoléon allant de Cannes à Paris. Cet homme avait dû marcher tout le jour. Il paraissait très fatigué. Des femmes de l'ancien bourg qui est au bas de la ville l'avaient vu s'arrêter sous les arbres du boulevard Gassendi et boire à la fontaine qui est à l'extrémité de la promenade. Il fallait qu'il eût bien soif, car des enfants qui le suivaient le virent encore s'arrêter, et boire, deux cents pas plus loin, à la fontaine de la place du marché.

Arrivé au coin de la rue Poichevert, il tourna à gauche et se dirigea vers la mairie. Il y entra, puis sortit un quart d'heure après. Un gendarme était assis près de la porte sur le banc de pierre où le général Drouot monta le 4 mars pour lire à la foule effarée des habitants de Digne la proclamation du golfe Juan. L'homme ôta sa casquette et salua humblement le gendarme.

Le gendarme, sans répondre à son salut, le regarda avec attention, le suivit quelque temps des yeux, puis entra dans la maison de ville.

Il y avait alors à Digne une belle auberge à l'enseigne de *la Croix-de-Colbas*. Cette auberge avait pour hôtelier un nommé Jacquin Labarre, homme considéré dans la ville pour sa parenté avec un autre Labarre, qui tenait à Grenoble l'auberge des *Trois-Dauphins* et qui avait servi dans les guides. Lors du débarquement de l'empereur,

beaucoup de bruits avaient couru dans le pays sur cette auberge des *Trois-Dauphins*. On contait que le général Bertrand, déguisé en charretier, y avait fait de fréquents voyages au mois de janvier, et qu'il y avait distribué des croix d'honneur à des soldats et des poignées de napoléons à des bourgeois. La réalité est que l'empereur, entré dans Grenoble, avait refusé de s'installer à l'hôtel de la préfecture ; il avait remercié le maire en disant : *Je vais chez un brave homme que je connais*, et il était allé aux *Trois-Dauphins*. Cette gloire du Labarre des *Trois-Dauphins* se reflétait à vingt-cinq lieues de distance jusque sur le Labarre de la *Croix-de-Colbas*. On disait de lui dans la ville : *C'est le cousin de celui de Grenoble*.

L'homme se dirigea vers cette auberge, qui était la meilleure du pays. Il entra dans la cuisine, laquelle s'ouvrait de plain-pied sur la rue. Tous les fourneaux étaient allumés ; un grand feu flambait gaîment dans la cheminée. L'hôte, qui était en même temps le chef, allait de lâtre aux casseroles, fort occupé et surveillant un excellent dîner destiné à des rouliers qu'on entendait rire et parler à grand bruit dans une salle voisine. Quiconque a voyagé sait que personne ne fait meilleure chère que les rouliers. Une marmotte grasse, flanquée de perdrix blanches et de coqs de bruyère, tournait sur une longue broche devant le feu ; sur les fourneaux cuisaient deux grosses carpes du lac de Lauzet et une truite du lac d'Alloz.

L'hôte, entendant la porte s'ouvrir et entrer un nouveau venu, dit sans lever les yeux de ses fourneaux :

- Que veut monsieur ?
- Manger et coucher, dit l'homme.
- Rien de plus facile, reprit l'hôte.

En ce moment il tourna la tête, embrassa d'un coup d'œil tout l'ensemble du voyageur, et ajouta :

- ... en payant.

L'homme tira une grosse bourse de cuir de la poche de sa blouse et répondit :

- J'ai de l'argent.
- En ce cas on est à vous, dit l'hôte.

L'homme remit sa bourse en poche, se déchargea de son sac, le posa à terre près de la porte, garda son bâton à la main, et alla s'asseoir sur une escabelle basse près du feu. Digne est dans la montagne. Les soirées d'octobre y sont froides.

Cependant, tout en allant et venant, l'homme considérait le voyageur.

- Dîne-t-on bientôt ? dit l'homme.
- Tout à l'heure, dit l'hôte.

Pendant que le nouveau venu se chauffait, le dos tourné, le digne aubergiste Jacquin Labarre tira un crayon de sa poche, puis il déchira le coin d'un vieux journal qui traînait sur une petite table près de la fenêtre. Sur la marge blanche il écrivit une ligne ou deux, plia sans cacheter et remit ce chiffon de papier à un enfant qui paraissait lui servir tout à la fois de marmiton et de laquais. L'aubergiste dit un mot à l'oreille du marmiton, et l'enfant partit en courant dans la direction de la mairie.

Le voyageur n'avait rien vu de tout cela.

Il demanda encore une fois :

- Dîne-t-on bientôt ?
- Tout à l'heure, dit l'hôte.

L'enfant revint. Il rapportait le papier. L'hôte le déplia avec empressement, comme quelqu'un qui attend une

Chapitre III. L'inséparable

Qu'était devenu Jean Valjean ?

Immédiatement après avoir ri, sur la gentille injonction de Cosette, personne ne faisant attention à lui, Jean Valjean s'était levé, et, inaperçu, il avait gagné l'antichambre. C'était cette même salle où, huit mois auparavant, il était entré noir de boue, de sang et de poudre, rapportant le petit-fils à l'aïeul. La vieille boiserie était enguirlandée de feuillages et de fleurs ; les musiciens étaient assis sur le canapé où l'on avait déposé Marius. Basque en habit noir, en culotte courte, en bas blancs et en gants blancs, disposait des couronnes de roses autour de chacun des plats qu'on allait servir. Jean Valjean lui avait montré son bras en écharpe, l'avait chargé d'expliquer son absence, et était sorti.

Les croisées de la salle à manger donnaient sur la rue. Jean Valjean demeura quelques minutes debout et immobile dans l'obscurité sous ces fenêtres radieuses. Il écoutait. Le bruit confus du banquet venait jusqu'à lui. Il entendait la parole haute et magistrale du grand-père, les violons, le cliquetis des assiettes et des verres, les éclats de rire, et dans toute cette rumeur gaie il distinguait la douce voix joyeuse de Cosette.

Il quitta la rue des Filles-du-Calvaire et s'en revint rue de l'Homme-Armé.

Pour s'en retourner, il prit par la rue Saint-Louis, la rue Culture-Sainte-Catherine et les Blancs-Manteaux ; c'était un peu le plus long, mais c'était le chemin par où, depuis trois mois, pour éviter les encombrements et les boues de la rue Vieille-du-Temple, il avait coutume de venir tous les jours de la rue de l'Homme-Armé à la rue des Filles-du-Calvaire, avec Cosette.

Ce chemin où Cosette avait passé excluait pour lui tout autre itinéraire.

Jean Valjean rentra chez lui. Il alluma sa chandelle et monta. L'appartement était vide. Toussaint elle-même n'y était plus. Le pas de Jean Valjean faisait dans les chambres plus de bruit qu'à l'ordinaire. Toutes les armoires étaient ouvertes. Il pénétra dans la chambre de Cosette. Il n'y avait pas de draps au lit. L'oreiller de couil, sans taie et sans dentelles, était posé sur les couvertures pliées au pied des matelas dont on voyait la toile et où personne ne devait plus coucher. Tous les petits objets féminins auxquels tenait Cosette avaient été emportés ; il ne restait que les gros meubles et les quatre murs. Le lit de Toussaint était également dégarni. Un seul lit était fait et semblait attendre quelqu'un ; c'était celui de Jean Valjean.

Jean Valjean regarda les murailles, ferma quelques portes d'armoires, alla et vint d'une chambre à l'autre.

Puis il se retrouva dans sa chambre, et il posa sa chandelle sur une table.

Il avait dégagé son bras de l'écharpe, et il se servait de la main droite comme s'il n'en souffrait pas.

Il s'approcha de son lit, et ses yeux s'arrêtèrent, fut-ce par hasard ? fut-ce avec intention ? sur l'*inséparable*, dont Cosette avait été jalouse, sur la petite malle qui ne le quittait jamais. Le 4 juin, en arrivant rue de l'Homme-Armé, il l'avait déposée sur un guéridon près de son

réponse. Il parut lire attentivement, puis hocha la tête, et resta un moment pensif. Enfin il fit un pas vers le voyageur qui semblait plongé dans des réflexions peu sereines.

– Monsieur, dit-il, je ne puis vous recevoir.

L'homme se dressa à demi sur son séant.

– Comment ! Avez-vous peur que je ne paye pas ? Voulez-vous que je paye d'avance ? J'ai de l'argent, vous dis-je.

– Ce n'est pas cela.

– Quoi donc ?

– Vous avez de l'argent....

– Oui, dit l'homme.

– Et moi, dit l'hôte, je n'ai pas de chambre.

L'homme reprit tranquillement :

– Mettez-moi à l'écurie.

– Je ne puis.

– Pourquoi ?

– Les chevaux prennent toute la place.

– Eh bien, repartit l'homme, un coin dans le grenier.

Une botte de paille. Nous verrons cela après dîner.

– Je ne puis vous donner à dîner.

Cette déclaration, faite d'un ton mesuré, mais ferme, parut grave à l'étranger. Il se leva.

– Ah bah ! mais je meurs de faim, moi. J'ai marché dès le soleil levé. J'ai fait douze lieues. Je paye. Je veux manger.

– Je n'ai rien, dit l'hôte.

L'homme éclata de rire et se tourna vers la cheminée et les fourneaux.

– Rien ! et tout cela ?

– Tout cela m'est retenu.

– Par qui ?

– Par ces messieurs les rouliers.

– Combien sont-ils ?

– Douze.

– Il y a là à manger pour vingt.

– Ils ont tout retenu et tout payé d'avance.

L'homme se rassit et dit sans hausser la voix :

– Je suis à l'auberge, j'ai faim, et je reste.

L'hôte alors se pencha à son oreille, et lui dit d'un accent qui le fit tressaillir :

– Allez-vous en.

Le voyageur était courbé en cet instant et poussait quelques braises dans le feu avec le bout ferré de son bâton, il se retourna vivement, et, comme il ouvrait la bouche pour répliquer, l'hôte le regarda fixement et ajouta toujours à voix basse :

– Tenez, assez de paroles comme cela. Voulez-vous que je vous dise votre nom ? Vous vous appelez Jean Valjean. Maintenant voulez-vous que je vous dise qui vous êtes ? En vous voyant entrer, je me suis douté de quelque chose, j'ai envoyé à la mairie, et voici ce qu'on m'a répondu. Savez-vous lire ?

En parlant ainsi il tendait à l'étranger, tout déplié, le papier qui venait de voyager de l'auberge à la mairie, et de la mairie à l'auberge. L'homme y jeta un regard. L'aubergiste reprit après un silence :

– J'ai l'habitude d'être poli avec tout le monde. Allez-vous-en.

L'homme baissa la tête, ramassa le sac qu'il avait déposé à terre, et s'en alla. Il prit la grande rue. Il marchait devant lui au hasard, rasant de près les maisons, comme un homme humilié et triste. Il ne se retourna pas une seule fois. S'il s'était retourné, il aurait vu l'au-

bergiste de la *Croix-de-Colbas* sur le seuil de sa porte, entouré de tous les voyageurs de son auberge et de tous les passants de la rue, parlant vivement et le désignant du doigt, et, aux regards de défiance et d'effroi du groupe, il aurait deviné qu'avant peu son arrivée serait l'événement de toute la ville.

Il ne vit rien de tout cela. Les gens accablés ne regardent pas derrière eux. Ils ne savent que trop que le mauvais sort les suit.

Il chemina ainsi quelque temps, marchant toujours, allant à l'aventure par des rues qu'il ne connaissait pas, oubliant la fatigue, comme cela arrive dans la tristesse. Tout à coup il sentit vivement la faim. La nuit approchait. Il regarda autour de lui pour voir s'il ne découvrirait pas quelque gîte.

La belle hôtellerie s'était fermée pour lui ; il cherchait quelque cabaret bien humble, quelque bouge bien pauvre.

Précisément une lumière s'allumait au bout de la rue ; une branche de pin, pendue à une potence en fer, se dessinait sur le ciel blanc du crépuscule. Il y alla.

C'était en effet un cabaret. Le cabaret qui est dans la rue de Chaffaut.

Le voyageur s'arrêta un moment, et regarda par la vitre l'intérieur de la salle basse du cabaret, éclairée par une petite lampe sur une table et par un grand feu dans la cheminée. Quelques hommes y buvaient. L'hôte se chauffait. La flamme faisait bruire une marmite de fer accrochée à la crémaillère.

On entre dans ce cabaret, qui est aussi une espèce d'auberge, par deux portes. L'une donne sur la rue, l'autre s'ouvre sur une petite cour pleine de fumier.

Le voyageur n'osa pas entrer par la porte de la rue. Il se glissa dans la cour, s'arrêta encore, puis leva timidement le loquet et poussa la porte.

— Qui va là ? dit le maître.

— Quelqu'un qui voudrait souper et coucher.

— C'est bon. Ici on soupe et on couche.

Il entra. Tous les gens qui buvaient se retournèrent. La lampe l'éclairait d'un côté, le feu de l'autre. On l'examina quelque temps pendant qu'il défaisait son sac.

L'hôte lui dit :

— Voilà du feu. Le souper cuit dans la marmite. Venez vous chauffer, camarade.

Il alla s'asseoir près de l'âtre. Il allongea devant le feu ses pieds meurtris par la fatigue ; une bonne odeur sortait de la marmite. Tout ce qu'on pouvait distinguer de son visage sous sa casquette baissée prit une vague apparence de bien-être mêlée à cet autre aspect si poignant que donne l'habitude de la souffrance.

C'était d'ailleurs un profil ferme, énergique et triste. Cette physionomie était étrangement composée ; elle commençait par paraître humble et finissait par sembler sévère. L'œil luisait sous les sourcils comme un feu sous une broussaille.

Cependant un des hommes attablés était un poissonnier qui, avant d'entrer au cabaret de la rue de Chaffaut, était allé mettre son cheval à l'écurie chez Labarre. Le hasard faisait que le matin même il avait rencontré cet étranger de mauvaise mine, cheminant entre Brasdasse et... j'ai oublié le nom. (Je crois que c'est Escoublon). Or, en le rencontrant, l'homme, qui paraissait déjà très fatigué, lui avait demandé de le prendre en croupe ; à quoi le poissonnier n'avait répondu qu'en doublant le pas. Ce poissonnier faisait partie, une demi-heure aupa-

Aimer ou avoir aimé, cela suffit. Ne demandez rien ensuite. On n'a pas d'autre perle à trouver dans les plis ténébreux de la vie. Aimer est un accomplissement.

à être beaux et contents, cela me grise. Je me marierais bellement si quelqu'un voulait. Il est impossible de s'imaginer que Dieu nous ait faits pour autre chose que ceci : idolâtrer, roucouler, adoniser, être pigeon, être coq, becqueter ses amours du matin au soir, se mirer dans sa petite femme, être fier, être triomphant, faire jabot ; voilà le but de la vie. Voilà, ne vous en déplaise, ce que nous pensions, nous autres, dans notre temps dont nous étions les jeunes gens. Ah ! vertu-bamboche ! qu'il y en avait donc de charmantes femmes, à cette époque-là, et des minois, et des tendrons ! J'y exerçais mes ravages. Donc aimez-vous. Si l'on ne s'aimait pas, je ne vois pas vraiment à quoi cela servirait qu'il y eût un printemps ; et, quant à moi, je prierais le bon Dieu de serrer toutes les belles choses qu'il nous montre, et de nous les reprendre, et de remettre dans sa boîte les fleurs, les oiseaux et les jolies filles. Mes enfants, recevez la bénédiction du vieux bonhomme.

La soirée fut vive, gaie, aimable. La belle humeur souveraine du grand-père donna l'ut à toute la fête, et chacun se régla sur cette cordialité presque centenaire. On dansa un peu, on rit beaucoup ; ce fut une noce bonne enfant. On eût pu y convier le bonhomme Jadis. Du reste il y était dans la personne du père Gillenormand.

Il y eut tumulte, puis silence. Les mariés disparurent.

Un peu après minuit la maison Gillenormand devint un temple.

Ici nous nous arrêtons. Sur le seuil des nuits de noce un ange est debout, souriant, un doigt sur la bouche.

L'âme entre en contemplation devant ce sanctuaire où se fait la célébration de l'amour.

Il doit y avoir des lueurs au-dessus de ces maisons-là. La joie qu'elles contiennent doit s'échapper à travers les pierres des murs en clarté et rayer vaguement les ténèbres. Il est impossible que cette fête sacrée et fatale n'envoie pas un rayonnement céleste à l'infini. L'amour, c'est le creuset sublime où se fait la fusion de l'homme et de la femme ; l'être un, l'être triple, l'être final, la trinité humaine en soit. Cette naissance de deux âmes en une doit être une émotion pour l'ombre. L'amant est prêtre ; la vierge ravie s'épouvante. Quelque chose de cette joie va à Dieu. Là où il y a vraiment mariage, c'est-à-dire où il y a amour, l'idéal s'en mêle. Un lit nuptial fait dans les ténèbres un coin d'aurore. S'il était donné à la prunelle de chair de percevoir les visions redoutables et charmantes de la vie supérieure, il est probable qu'on verrait les formes de la nuit, les inconnus ailés, les passants bleus de l'invisible, se pencher, foule de têtes sombres, autour de la maison lumineuse, satisfaits, bénissants, se montrant les uns aux autres la vierge épouse, doucement effarés, et ayant le reflet de la félicité humaine sur leurs visages divins. Si, à cette heure suprême, les époux éblouis de volupté, et qui se croient seuls, écoutaient, ils entendraient dans leur chambre un bruissement d'ailes confuses. Le bonheur parfait implique la solidarité des anges. Cette petite alcôve obscure a pour plafond tout le ciel. Quand deux bouches, devenues sacrées par l'amour, se rapprochent pour créer, il est impossible qu'au-dessus de ce baiser ineffable il n'y ait pas un tressaillement dans l'immense mystère des étoiles.

Ces félicités sont les vraies. Pas de joie hors de ces joies-là. L'amour, c'est là l'unique extase. Tout le reste pleure.

ravant, du groupe qui entourait Jacquin Labarre, et lui-même avait raconté sa désagréable rencontre du matin aux gens de *la Croix-de-Colbas*. Il fit de sa place au cabaretier un signe imperceptible. Le cabaretier vint à lui. Ils échangèrent quelques paroles à voix basse. L'homme était retombé dans ses réflexions.

Le cabaretier revint à la cheminée, posa brusquement sa main sur l'épaule de l'homme, et lui dit :

– Tu vas t'en aller d'ici.

L'étranger se retourna et répondit avec douceur.

– Ah ! vous savez ?

– Oui.

– On m'a renvoyé de l'autre auberge.

– Et l'on te chasse de celle-ci.

– Où voulez-vous que j'aille ?

– Ailleurs.

L'homme prit son bâton et son sac, et s'en alla.

Comme il sortait, quelques enfants, qui l'avaient suivi depuis *la Croix-de-Colbas* et qui semblaient l'attendre, lui jetèrent des pierres. Il revint sur ses pas avec colère et les menaça de son bâton ; les enfants se dispersèrent comme une volée d'oiseaux.

Il passa devant la prison. À la porte pendait une chaîne de fer attachée à une cloche. Il sonna.

Un guichet s'ouvrit.

– Monsieur le guichetier, dit-il en ôtant respectueusement sa casquette, voudriez-vous bien m'ouvrir et me loger pour cette nuit ?

Une voix répondit :

– Une prison n'est pas une auberge. Faites-vous arrêter. On vous ouvrira.

Le guichet se referma.

Il entra dans une petite rue où il y a beaucoup de jardins. Quelques-uns ne sont enclos que de haies, ce qui égaye la rue. Parmi ces jardins et ces haies, il vit une petite maison d'un seul étage dont la fenêtre était éclairée. Il regarda par cette vitre comme il avait fait pour le cabaret. C'était une grande chambre blanchie à la chaux, avec un lit drapé d'indienne imprimée, et un berceau dans un coin, quelques chaises de bois et un fusil à deux coups accroché au mur. Une table était servie au milieu de la chambre. Une lampe de cuivre éclairait la nappe de grosse toile blanche, le broc d'étain luisant comme l'argent et plein de vin et la soupière brune qui fumait. À cette table était assis un homme d'une quarantaine d'années, à la figure joyeuse et ouverte, qui faisait sauter un petit enfant sur ses genoux. Près de lui, une femme toute jeune allaitait un autre enfant. Le père riait, l'enfant riait, la mère souriait.

L'étranger resta un moment rêveur devant ce spectacle doux et calmant. Que se passait-il en lui ? Lui seul eût pu le dire. Il est probable qu'il pensa que cette maison joyeuse serait hospitalière, et que là où il voyait tant de bonheur il trouverait peut-être un peu de pitié.

Il frappa au carreau un petit coup très faible.

On n'entendit pas.

Il frappa un second coup.

Il entendit la femme qui disait :

– Mon homme, il me semble qu'on frappe.

– Non, répondit le mari.

Il frappa un troisième coup.

Le mari se leva, prit la lampe, et alla à la porte qu'il ouvrit.

C'était un homme de haute taille, demi-paysan, demi-artisan. Il portait un vaste tablier de cuir qui montait jus-

qu'à son épaule gauche, et dans lequel faisaient ventre un marteau, un mouchoir rouge, une poire à poudre, toutes sortes d'objets que la ceinture retenait comme dans une poche. Il renversait la tête en arrière ; sa chemise largement ouverte et rabattue montrait son cou de taureau, blanc et nu. Il avait d'épais sourcils, d'énormes favoris noirs, les yeux à fleur de tête, le bas du visage en museau, et sur tout cela cet air d'être chez soi qui est une chose inexprimable.

— Monsieur, dit le voyageur, pardon. En payant, pourriez-vous me donner une assiettée de soupe et un coin pour dormir dans ce hangar qui est là dans ce jardin ? Dites, pourriez-vous ? En payant ?

— Qui êtes-vous ? demanda le maître du logis.

L'homme répondit :

— J'arrive de Puy-Moisson. J'ai marché toute la journée. J'ai fait douze lieues. Pourriez-vous ? En payant ?

— Je ne refuserais pas, dit le paysan, de loger quelqu'un de bien qui payerait. Mais pourquoi n'allez-vous pas à l'auberge.

— Il n'y a pas de place.

— Bah ! pas possible. Ce n'est pas jour de foire ni de marché. Êtes-vous allé chez Labarre ?

— Oui.

— Eh bien ?

Le voyageur répondit avec embarras :

— Je ne sais pas, il ne m'a pas reçu.

— Êtes-vous allé chez chose, de la rue de Chaffaut ?

L'embarras de l'étranger croissait. Il balbutia :

— Il ne m'a pas reçu non plus.

Le visage du paysan prit une expression de défiance, il regarda le nouveau venu de la tête aux pieds, et tout à coup il s'écria avec une sorte de frémissement :

— Est-ce que vous seriez l'homme ?...

Il jeta un nouveau coup d'œil sur l'étranger, fit trois pas en arrière, posa la lampe sur la table et décrocha son fusil du mur.

Cependant aux paroles du paysan : *Est-ce que vous seriez l'homme ?...* la femme s'était levée, avait pris ses deux enfants dans ses bras et s'était réfugiée précipitamment derrière son mari, regardant l'étranger avec épouvante, la gorge nue, les yeux effarés, en murmurant tout bas : *Tso-maraude*.

Tout cela se fit en moins de temps qu'il ne faut pour se le figurer. Après avoir examiné quelques instants l'homme comme on examine une vipère, le maître du logis revint à la porte et dit :

— Va-t'en.

— Par grâce, reprit l'homme, un verre d'eau.

— Un coup de fusil ! dit le paysan.

Puis il referma la porte violemment, et l'homme l'entendit tirer deux gros verrous. Un moment après, la fenêtre se ferma au volet, et un bruit de barre de fer qu'on posait parvint au dehors.

La nuit continuait de tomber. Le vent froid des Alpes soufflait. À la lueur du jour expirant, l'étranger aperçut dans un des jardins qui bordent la rue une sorte de hutte qui lui parut maçonnée en mottes de gazon. Il franchit résolument une barrière de bois et se trouva dans le jardin. Il s'approcha de la hutte ; elle avait pour porte une étroite ouverture très basse et elle ressemblait à ces constructions que les cantonniers se bâtissent au bord des routes. Il pensa sans doute que c'était en effet le logis d'un cantonnier ; il souffrait du froid et de la faim ; il s'était résigné à la faim, mais c'était du moins

index, comme des fétus de paille de deux liards ; c'est fini, c'est cassé, c'est par terre, il n'y a plus de sceptre ; mais faites-moi donc des révolutions contre ce petit mouchoir brodé qui sent le patchouli ! Je voudrais vous y voir. Essayez. Pourquoi est-ce solide ? Parce que c'est un chiffon. Ah ! vous êtes le dix-neuvième siècle ? Eh bien, après ? Nous étions le dix-huitième, nous ! Et nous étions aussi bêtes que vous. Ne vous imaginez pas que vous ayez changé grand'chose à l'univers, parce que votre trousse-galant s'appelle le choléra morbus, et parce que votre bourrée s'appelle la cachucha. Au fond, il faudra bien toujours aimer les femmes. Je vous défie de sortir de là. Ces diablesses sont nos anges. Oui, l'amour, la femme, le baiser, c'est un cercle dont je vous défie de sortir ; et, quant à moi, je voudrais bien y rentrer. Lequel de vous a vu se lever dans l'infini, apaisant tout au-dessous d'elle, regardant les flots comme une femme, l'étoile Vénus, la grande coquette de l'abîme, la Célimène de l'océan ? L'océan, voilà un rude Alceste. Eh bien, il a beau bougonner, Vénus paraît, il faut qu'il sourie. Cette bête brute se soumet. Nous sommes tous ainsi. Colère, tempête, coups de foudre, écume jusqu'au plafond. Une femme entre en scène, une étoile se lève ; à plat ventre ! Marius se battait il y a six mois ; il se marie aujourd'hui. C'est bien fait. Oui, Marius, oui, Cosette, vous avez raison. Existez hardiment l'un pour l'autre, faites-vous des mamours, faites-nous crever de rage de n'en pouvoir faire autant, idolâtrez-vous. Prenez dans vos deux becs tous les petits brins de félicité qu'il y a sur la terre, et arrangez-vous en un nid pour la vie. Pardi, aimer, être aimé, le beau miracle quand on est jeune ! Ne vous figurez pas que vous ayez inventé cela. Moi aussi, j'ai rêvé, j'ai songé, j'ai soupiré ; moi aussi, j'ai eu une âme clair de lune. L'amour est un enfant de six mille ans. L'amour a droit à une longue barbe blanche. Mathusalem est un gamin près de Cupidon. Depuis soixante siècles, l'homme et la femme se tirent d'affaire en aimant. Le diable, qui est malin, s'est mis à haïr l'homme ; l'homme, qui est plus malin, s'est mis à aimer la femme. De cette façon, il s'est fait plus de bien que le diable ne lui a fait de mal. Cette finesse-là a été trouvée dès le paradis terrestre. Mes amis, l'invention est vieille, mais elle est toute neuve. Profitez-en. Soyez Daphnis et Chloé en attendant que vous soyez Philémon et Baucis. Faites en sorte que, quand vous êtes l'un avec l'autre, rien ne vous manque, et que Cosette soit le soleil pour Marius, et que Marius soit l'univers pour Cosette. Cosette, que le beau temps, ce soit le sourire de votre mari ; Marius, que la pluie, ce soit les larmes de ta femme. Et qu'il ne pleuve jamais dans votre ménage. Vous avez chipé à la loterie le bon numéro, l'amour dans le sacrement ; vous avez le gros lot, gardez-le bien, mettez-le sous clef, ne le gaspillez pas, adorez-vous, et fichez-vous du reste. Croyez ce que je dis là. C'est du bon sens. Bon sens ne peut mentir. Soyez-vous l'un pour l'autre une religion. Chacun a sa façon d'adorer Dieu. Saperlotte ! la meilleure manière d'adorer Dieu, c'est d'aimer sa femme. Je t'aime ! voilà mon catéchisme. Quiconque aime est orthodoxe. Le juron de Henri IV met la sainteté entre la ripaille et l'ivresse. Ventre-saint-gris ! je ne suis pas de la religion de ce juron-là. La femme y est oubliée. Cela m'étonne de la part du juron de Henri IV. Mes amis, vive la femme ! je suis vieux, à ce qu'on dit ; c'est étonnant comme je me sens en train d'être jeune. Je voudrais aller écouter des musettes dans les bois. Ces enfants-là qui réussissent

normand était là, et le grand-père rayonnait pour deux. Il affirma que M. Fauchelevent faisait bien de se coucher de bonne heure, s'il souffrait, mais que ce n'était qu'un « bobo ». Cette déclaration suffit. D'ailleurs, qu'est-ce qu'un coin obscur dans une telle submersion de joie ? Cosette et Marius étaient dans un de ces moments égoïstes et bénis où l'on n'a pas d'autre faculté que de percevoir le bonheur. Et puis, M. Gillenormand eut une idée. — Pardieu, ce fauteuil est vide. Viens-y, Marius. Ta tante, quoiqu'elle ait droit à toi, te le permettra. Ce fauteuil est pour toi. C'est légal, et c'est gentil. Fortunatus près de Fortunata. — Applaudissement de toute la table. Marius prit près de Cosette la place de Jean Valjean ; et les choses s'arrangèrent de telle sorte que Cosette, d'abord triste de l'absence de Jean Valjean, finit par en être contente. Du moment où Marius était le remplaçant, Cosette n'eût pas regretté Dieu. Elle mit son doux petit pied chaussé de satin blanc sur le pied de Marius.

Le fauteuil occupé, M. Fauchelevent fut effacé ; et rien ne manqua. Et, cinq minutes après, la table entière riait d'un bout à l'autre avec toute la verve de l'oubli.

Au dessert, M. Gillenormand debout, un verre de vin de champagne en main, à demi plein pour que le tremblement de ses quatre-vingt-douze ans ne le fit pas déborder, porta la santé des mariés.

— Vous n'échapperez pas à deux sermons, s'écria-t-il. Vous avez eu le matin celui du curé, vous aurez le soir celui du grand-père. Écoutez-moi ; je vais vous donner un conseil : adorez-vous. Je ne fais pas un tas de giries, je vais au but, soyez heureux. Il n'y a pas dans la création d'autres sages que les tourtereaux. Les philosophes disent : Modérez vos joies. Moi je dis : Lâchez-leur la bride, à vos joies. Soyez épris comme des diables. Soyez enragés. Les philosophes radotent. Je voudrais leur faire rentrer leur philosophie dans la gargoine. Est-ce qu'il peut y avoir trop de parfums, trop de boutons de rose ouverts, trop de rossignols chantants, trop de feuilles vertes, trop d'aurore dans la vie ? est-ce qu'on peut trop s'aimer ? est-ce qu'on peut trop se plaire l'un à l'autre ? Prends garde, Estelle, tu es trop jolie ! Prends garde, Némorin, tu es trop beau ! La bonne balourdise ! Est-ce qu'on peut trop s'enchanter, trop se cajoler, trop se charmer ? est-ce qu'on peut trop être vivant ? est-ce qu'on peut trop être heureux ? Modérez vos joies. Ah ouiche ! À bas les philosophes ! La sagesse, c'est la jubilation. Jubilez, jubilons. Sommes-nous heureux parce que nous sommes bons, ou sommes-nous bons parce que nous sommes heureux ? Le Sancy s'appelle-t-il le Sancy parce qu'il a appartenu à Harlay de Sancy, ou parce qu'il pèse cent six carats ? Je n'en sais rien ; la vie est pleine de ces problèmes-là ; l'important c'est d'avoir le Sancy, et le bonheur. Soyons heureux sans chicaner. Obéissons aveuglément au soleil. Qu'est-ce que le soleil ? C'est l'amour. Qui dit amour, dit femme. Ah ! ah ! voilà une toute-puissance, c'est la femme. Demandez à ce démagogue de Marius s'il n'est pas l'esclave de cette petite tyranne de Cosette. Et de son plein gré, le lâche ! La femme ! Il n'y a pas de Robespierre qui tienne, la femme règne. Je ne suis plus royaliste que de cette royauté-là. Qu'est-ce qu'Adam ? C'est le royaume d'Ève. Pas de 89 pour Ève. Il y avait le sceptre royal surmonté d'une fleur de lys, il y avait le sceptre impérial surmonté d'un globe, il y avait le sceptre de Charlemagne qui était en fer, il y avait le sceptre de Louis le Grand qui était en or, la révolution les a tordus entre son pouce et son

là un abri contre le froid. Ces sortes de logis ne sont habituellement pas occupés la nuit. Il se coucha à plat ventre et se glissa dans la hutte. Il y faisait chaud, et il y trouva un assez bon lit de paille. Il resta un moment étendu sur ce lit, sans pouvoir faire un mouvement tant il était fatigué. Puis, comme son sac sur son dos le gênait et que c'était d'ailleurs un oreiller tout trouvé, il se mit à déboucler une des courroies. En ce moment un grondement farouche se fit entendre. Il leva les yeux. La tête d'un dogue énorme se dessinait dans l'ombre à l'ouverture de la hutte.

C'était la niche d'un chien.

Il était lui-même vigoureux et redoutable ; il s'arma de son bâton, il se fit de son sac un bouclier, et sortit de la niche comme il put, non sans élargir les déchirures de ses haillons.

Il sortit également du jardin, mais à reculons, obligé, pour tenir le dogue en respect, d'avoir recours à cette manœuvre du bâton que les maîtres en ce genre d'es-crime appellent *la rose couverte*.

Quand il eut, non sans peine, repassé la barrière et qu'il se retrouva dans la rue, seul, sans gîte, sans toit, sans abri, chassé même de ce lit de paille et de cette niche misérable, il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur une pierre, et il paraît qu'un passant qui traversait l'entendit s'écrier :

— Je ne suis pas même un chien !

Bientôt il se releva et se remit à marcher. Il sortit de la ville, espérant trouver quelque arbre ou quelque meule dans les champs, et s'y abriter.

Il chemina ainsi quelque temps, la tête toujours baissée. Quand il se sentit loin de toute habitation humaine, il leva les yeux et chercha autour de lui. Il était dans un champ ; il avait devant lui une de ces collines basses couvertes de chaume coupé ras, qui après la moisson ressemblent à des têtes tondues.

L'horizon était tout noir ; ce n'était pas seulement le sombre de la nuit ; c'étaient des nuages très bas qui semblaient s'appuyer sur la colline même et qui montaient, emplissant tout le ciel. Cependant, comme la lune allait se lever et qu'il flottait encore au zénith un reste de clarté crépusculaire, ces nuages formaient au haut du ciel une sorte de voûte blanchâtre d'où tombait sur la terre une lueur.

La terre était donc plus éclairée que le ciel, ce qui est un effet particulièrement sinistre, et la colline, d'un pauvre et chétif contour, se dessinait vague et blafarde sur l'horizon ténébreux. Tout cet ensemble était hideux, petit, lugubre et borné. Rien dans le champ ni sur la colline qu'un arbre difforme qui se tordait en frissonnant à quelques pas du voyageur.

Cet homme était évidemment très loin d'avoir de ces délicates habitudes d'intelligence et d'esprit qui font qu'on est sensible aux aspects mystérieux des choses ; cependant il y avait dans ce ciel, dans cette colline, dans cette plaine et dans cet arbre, quelque chose de si profondément désolé qu'après un moment d'immobilité et de rêverie, il rebroussa chemin brusquement. Il y a des instants où la nature semble hostile.

Il revint sur ses pas. Les portes de Digne étaient fermées. Digne, qui a soutenu des sièges dans les guerres de religion, était encore entourée en 1815 de vieilles murailles flanquées de tours carrées qu'on a démolies depuis. Il passa par une brèche et rentra dans la ville.

Il pouvait être huit heures du soir. Comme il ne

connaissait pas les rues, il recommença sa promenade à l'aventure.

Il parvint ainsi à la préfecture, puis au séminaire. En passant sur la place de la cathédrale, il montra le poing à l'église.

Il y a au coin de cette place une imprimerie. C'est là que furent imprimées pour la première fois les proclamations de l'empereur et de la garde impériale à l'armée, apportées de l'île d'Elbe et dictées par Napoléon lui-même.

Épuisé de fatigue et n'espérant plus rien, il se coucha sur le banc de pierre qui est à la porte de cette imprimerie.

Une vieille femme sortait de l'église en ce moment. Elle vit cet homme étendu dans l'ombre.

— Que faites-vous là, mon ami ? dit-elle.

Il répondit durement et avec colère :

— Vous le voyez, bonne femme, je me couche.

La bonne femme, bien digne de ce nom en effet, était madame la marquise de R.

— Sur ce banc ? reprit-elle.

— J'ai eu pendant dix-neuf ans un matelas de bois, dit l'homme, j'ai aujourd'hui un matelas de pierre.

— Vous avez été soldat ?

— Oui, bonne femme. Soldat.

— Pourquoi n'allez-vous pas à l'auberge ?

— Parce que je n'ai pas d'argent.

— Hélas, dit madame de R., je n'ai dans ma bourse que quatre sous.

— Donnez toujours.

L'homme prit les quatre sous. Madame de R. continua :

— Vous ne pouvez vous loger avec si peu dans une auberge. Avez-vous essayé pourtant ? Il est impossible que vous passiez ainsi la nuit. Vous avez sans doute froid et faim. On aurait pu vous loger par charité.

— J'ai frappé à toutes les portes.

— Eh bien ?

— Partout on m'a chassé.

La « bonne femme » toucha le bras de l'homme et lui montra de l'autre côté de la place une petite maison basse à côté de l'évêché.

— Vous avez, reprit-elle, frappé à toutes les portes ?

— Oui.

— Avez-vous frappé à celle-là ?

— Non.

— Frappez-y.

Lui, de son côté, habitué à être trouvé joli par les femmes, ne se souvint pas plus de Cosette que d'une autre.

— Comme j'ai eu raison de ne pas croire à cette histoire du lancier ! disait à part soi le père Gillenormand.

Cosette n'avait jamais été plus tendre avec Jean Valjean. Elle était à l'unisson du père Gillenormand ; pendant qu'il érigeait la joie en aphorismes et en maximes, elle exhalait l'amour et la bonté comme un parfum. Le bonheur veut tout le monde heureux.

Elle retrouvait, pour parler à Jean Valjean, des inflexions de voix du temps qu'elle était petite fille. Elle le caressait du sourire.

Un banquet avait été dressé dans la salle à manger.

Un éclairage à giorno est l'assaisonnement nécessaire d'une grande joie. La brume et l'obscurité ne sont point acceptées par les heureux. Ils ne consentent pas à être noirs. La nuit, oui ; les ténèbres, non. Si l'on n'a pas de soleil, il faut en faire un.

La salle à manger était une fournaise de choses gaies. Au centre, au-dessus de la table blanche et éclatante, un lustre de Venise à lames plates, avec toutes sortes d'oiseaux de couleur, bleus, violets, rouges, verts, perchés au milieu des bougies ; autour du lustre des girandoles, sur le mur des miroirs-appliques à triples et quintuples branches ; glaces, cristaux, verreries, vaisselles, porcelaines, faïences, poteries, orfèvreries, argenteries, tout étincelait et se réjouissait. Les vides entre les candélabres étaient comblés par les bouquets, en sorte que, là où il n'y avait pas une lumière, il y avait une fleur.

Dans l'antichambre trois violons et une flûte jouaient en sourdine des quatuors de Haydn.

Jean Valjean s'était assis sur une chaise dans le salon derrière la porte, dont le battant se repliait sur lui de façon à le cacher presque. Quelques instants avant qu'on se mît à table, Cosette vint, comme par coup de tête, lui faire une grande révérence en étalant de ses deux mains sa toilette de mariée, et, avec un regard tendrement espiègle, elle lui demanda :

— Père, êtes-vous content ?

— Oui, dit Jean Valjean, je suis content.

— Eh bien, riez alors.

Jean Valjean se mit à rire.

Quelques instants après, Basque annonça que le dîner était servi.

Les convives, précédés de M. Gillenormand donnant le bras à Cosette, entrèrent dans la salle à manger, et se répandirent, selon l'ordre voulu, autour de la table.

Deux grands fauteuils y figuraient, à droite et à gauche de la mariée, le premier pour M. Gillenormand, le second pour Jean Valjean. M. Gillenormand s'assit. L'autre fauteuil resta vide.

On chercha des yeux « monsieur Fauchelevent ».

Il n'était plus là.

M. Gillenormand interpella Basque.

— Sais-tu où est monsieur Fauchelevent ?

— Monsieur, répondit Basque. Précisément. Monsieur Fauchelevent m'a dit de dire à monsieur qu'il souffrait un peu de sa main malade, et qu'il ne pourrait dîner avec monsieur le baron et madame la baronne. Qu'il priait qu'on l'excusât. Qu'il viendrait demain matin. Il vient de sortir.

Ce fauteuil vide refroidit un moment l'effusion du repas de noces. Mais, M. Fauchelevent absent, M. Gille-

était dans la seconde voiture. — Mes enfants, disait le grand-père, vous voilà monsieur le baron et madame la baronne avec trente mille livres de rente. Et Cosette, se penchant tout contre Marius, lui caressa l'oreille de ce chuchotement angélique : — C'est donc vrai. Je m'appelle Marius. Je suis madame Toi.

Ces deux êtres resplendissaient. Ils étaient à la minute irrévocable et introuvable, à l'éblouissant point d'intersection de toute la jeunesse et de toute la joie. Ils réalisaient le vers de Jean Prouvaire ; à eux deux, ils n'avaient pas quarante ans. C'était le mariage sublimé ; ces deux enfants étaient deux lys. Ils ne se voyaient pas, ils se contemplaient. Cosette apercevait Marius dans une gloire ; Marius apercevait Cosette sur un autel. Et sur cet autel et dans cette gloire, les deux apothéoses se mêlant, au fond, on ne sait comment, derrière un nuage pour Cosette, dans un flamboiement pour Marius, il y avait la chose idéale, la chose réelle, le rendez-vous du baiser et du songe, l'oreiller nuptial.

Tout le tourment qu'ils avaient eu leur revenait en enivrement. Il leur semblait que les chagrins, les insomnies, les larmes, les angoisses, les épouvantes, les désespoirs, devenus caresses et rayons, rendaient plus charmante encore l'heure charmante qui approchait ; et que les tristesses étaient autant de servantes qui faisaient la toilette de la joie. Avoir souffert, comme c'est bon ! Leur malheur faisait auréole à leur bonheur. La longue agonie de leur amour aboutissait à une ascension.

C'était dans ces deux âmes le même enchantement, nuancé de volupté dans Marius et de pudeur dans Cosette. Ils se disaient tout bas : Nous irons revoir notre petit jardin de la rue Plumet. Les plis de la robe de Cosette étaient sur Marius.

Un tel jour est un mélange ineffable de rêve et de certitude. On possède et on suppose. On a encore du temps devant soi pour deviner. C'est une indicible émotion ce jour-là d'être à midi et de songer à minuit. Les délices de ces deux cœurs débordaient sur la foule et donnaient de l'allégresse aux passants.

On s'arrêtait rue Saint-Antoine devant Saint-Paul pour voir à travers la vitre de la voiture trembler les fleurs d'oranger sur la tête de Cosette.

Puis ils rentrèrent rue des Filles-du-Calvaire, chez eux. Marius, côte à côte avec Cosette, monta, triomphant et rayonnant, cet escalier où on l'avait traîné mourant. Les pauvres, attroupés devant la porte et se partageant leurs bourses, les bénissaient. Il y avait partout des fleurs. La maison n'était pas moins embaumée que l'église ; après l'encens, les roses. Ils croyaient entendre des voix chanter dans l'infini ; ils avaient Dieu dans le cœur ; la destinée leur apparaissait comme un plafond d'étoiles ; ils voyaient au-dessus de leurs têtes une lueur de soleil levant. Tout à coup l'horloge sonna. Marius regarda le charmant bras nu de Cosette et les choses roses qu'on apercevait vaguement à travers les dentelles de son corsage, et Cosette, voyant le regard de Marius, se mit à rougir jusqu'au blanc des yeux.

Bon nombre d'anciens amis de la famille Gillenormand avaient été invités ; on s'empressait autour de Cosette. C'était à qui l'appellerait madame la baronne.

L'officier Théodule Gillenormand, maintenant capitaine, était venu de Chartres, où il tenait garnison, pour assister à la noce de son cousin Pontmercy. Cosette ne le reconnut pas.

Chapitre II. La prudence conseillée à la sagesse

Ce soir-là, M. l'évêque de Digne, après sa promenade en ville, était resté assez tard enfermé dans sa chambre. Il s'occupait d'un grand travail sur les *Devoirs*, lequel est malheureusement demeuré inachevé. Il dépouillait soigneusement tout ce que les Pères et les Docteurs ont dit sur cette grave matière. Son livre était divisé en deux parties ; premièrement les devoirs de tous, deuxièmement les devoirs de chacun, selon la classe à laquelle il appartient. Les devoirs de tous sont les grands devoirs. Il y en a quatre. Saint Matthieu les indique : devoirs envers Dieu (Matth., VI), devoirs envers soi-même (Matth., V, 29, 30), devoirs envers le prochain (Matth., VII, 12), devoirs envers les créatures (Matth., VI, 20, 25). Pour les autres devoirs, l'évêque les avait trouvés indiqués et prescrits ailleurs ; aux souverains et aux sujets, dans l'Épître aux Romains ; aux magistrats, aux épouses, aux mères et aux jeunes hommes, par saint Pierre ; aux maris, aux pères, aux enfants et aux serviteurs, dans l'Épître aux Éphésiens ; aux fidèles, dans l'Épître aux Hébreux ; aux vierges, dans l'Épître aux Corinthiens. Il faisait laborieusement de toutes ces prescriptions un ensemble harmonieux qu'il voulait présenter aux âmes.

Il travaillait encore à huit heures, écrivant assez commodément sur de petits carrés de papier avec un gros livre ouvert sur ses genoux, quand madame Magloire entra, selon son habitude, pour prendre l'argenterie dans le placard près du lit. Un moment après, l'évêque, sentant que le couvert était mis et que sa sœur l'attendait peut-être, ferma son livre, se leva de sa table et entra dans la salle à manger.

La salle à manger était une pièce oblongue à cheminée, avec porte sur la rue (nous l'avons dit), et fenêtre sur le jardin.

Madame Magloire achevait en effet de mettre le couvert.

Tout en vaquant au service, elle causait avec mademoiselle Baptistine.

Une lampe était sur la table ; la table était près de la cheminée. Un assez bon feu était allumé.

On peut se figurer facilement ces deux femmes qui avaient toutes deux passé soixante ans : madame Magloire petite, grasse, vive ; mademoiselle Baptistine, douce, mince, frêle, un peu plus grande que son frère, vêtue d'une robe de soie puce, couleur à la mode en 1806, qu'elle avait achetée alors à Paris et qui lui durait encore. Pour emprunter des locutions vulgaires qui ont le mérite de dire avec un seul mot une idée qu'une page suffirait à peine à exprimer, madame Magloire avait l'air d'une *paysanne* et mademoiselle Baptistine d'une *dame*. Madame Magloire avait un bonnet blanc à tuyaux, au cou une jeannette d'or, le seul bijou de femme qu'il y eût dans la maison, un fichu très blanc sortant de la robe de bure noire à manches larges et courtes, un tablier de toile de coton à carreaux rouges et verts, noué à la ceinture d'un ruban vert, avec pièce d'estomac pareille rattachée par deux épingles aux deux coins d'en haut,

aux pieds de gros souliers et des bas jaunes comme les femmes de Marseille. La robe de mademoiselle Baptistine était coupée sur les patrons de 1806, taille courte, fourreau étroit, manches à épaulettes, avec pattes et boutons. Elle cachait ses cheveux gris sous une perruque frisée dite à *l'enfant*. Madame Magloire avait l'air intelligent, vif et bon ; les deux angles de sa bouche inégalement relevés et la lèvre supérieure plus grosse que la lèvre inférieure lui donnaient quelque chose de bourru et d'impérieux. Tant que monseigneur se taisait, elle lui parlait résolument avec un mélange de respect et de liberté ; mais dès que monseigneur parlait, on a vu cela, elle obéissait passivement comme mademoiselle. Mademoiselle Baptistine ne parlait même pas. Elle se bornait à obéir et à complaire. Même quand elle était jeune, elle n'était pas jolie, elle avait de gros yeux bleus à fleur de tête et le nez long et busqué ; mais tout son visage, toute sa personne, nous l'avons dit en commençant, respiraient une ineffable bonté. Elle avait toujours été prédestinée à la mansuétude ; mais la foi, la charité, l'espérance, ces trois vertus qui chauffent doucement l'âme, avaient élevé peu à peu cette mansuétude jusqu'à la sainteté. La nature n'en avait fait qu'une brebis, la religion en avait fait un ange. Pauvre sainte fille ! doux souvenir disparu ! Mademoiselle Baptistine a depuis raconté tant de fois ce qui s'était passé à l'évêché cette soirée-là, que plusieurs personnes qui vivent encore s'en rappellent les moindres détails.

Au moment où M. l'évêque entra, madame Magloire parlait avec quelque vivacité. Elle entretenait *mademoiselle* d'un sujet qui lui était familier et auquel l'évêque était accoutumé. Il s'agissait du loquet de la porte d'entrée.

Il paraît que, tout en allant faire quelques provisions pour le souper, madame Magloire avait entendu dire des choses en divers lieux. On parlait d'un rôdeur de mauvaise mine ; qu'un vagabond suspect serait arrivé, qu'il devait être quelque part dans la ville, et qu'il se pourrait qu'il y eût de méchantes rencontres pour ceux qui s'aviseraient de rentrer tard chez eux cette nuit-là. Que la police était bien mal faite du reste, attendu que M. le préfet et M. le maire ne s'aimaient pas, et cherchaient à se nuire en faisant arriver des événements. Que c'était donc aux gens sages à faire la police eux-mêmes et à se bien garder, et qu'il faudrait avoir soin de dûment clore, verrouiller et barricader sa maison, *et de bien fermer ses portes*.

Madame Magloire appuya sur ce dernier mot ; mais l'évêque venait de sa chambre où il avait eu assez froid, il s'était assis devant la cheminée et se chauffait, et puis il pensait à autre chose. Il ne releva pas le mot à effet que madame Magloire venait de laisser tomber. Elle le répéta. Alors, mademoiselle Baptistine, voulant satisfaire madame Magloire sans déplaire à son frère, se hasarda à dire timidement :

— Mon frère, entendez-vous ce que dit madame Magloire ?

— J'en ai entendu vaguement quelque chose, répondit l'évêque.

Puis tournant à demi sa chaise, mettant ses deux mains sur ses genoux, et levant vers la vieille servante son visage cordial et facilement joyeux, que le feu éclairait d'en bas :

— Voyons. Qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il ? Nous sommes donc dans quelque gros danger ?

Chapitre II. Jean Valjean a toujours son bras en écharpe

Réaliser son rêve. À qui cela est-il donné ? Il doit y avoir des élections pour cela dans le ciel ; nous sommes tous candidats à notre insu ; les anges votent. Cosette et Marius avaient été élus.

Cosette, à la mairie et dans l'église, était éclatante et touchante. C'était Toussaint, aidée de Nicolette, qui l'avait habillée.

Cosette avait sur une jupe de taffetas blanc sa robe de guipure de Binche, un voile de point d'Angleterre, un collier de perles fines, une couronne de fleurs d'orange ; tout cela était blanc, et, dans cette blancheur, elle rayonnait. C'était une candeur exquise se dilatant et se transfigurant dans la clarté. On eût dit une vierge en train de devenir déesse.

Les beaux cheveux de Marius étaient lustrés et parfumés ; on entrevoyait çà et là, sous l'épaisseur des boucles, des lignes pâles qui étaient les cicatrices de la barricade.

Le grand-père, superbe, la tête haute, amalgamant plus que jamais dans sa toilette et dans ses manières toutes les élégances du temps de Barras, conduisait Cosette. Il remplaçait Jean Valjean qui, à cause de son bras en écharpe, ne pouvait donner la main à la mariée.

Jean Valjean, en noir, suivait et souriait.

— Monsieur Fauchelevent, lui disait l'aïeul, voilà un beau jour. Je vote la fin des afflictions et des chagrins ! Il ne faut plus qu'il y ait de tristesse nulle part désormais. Pardieu ! je décrète la joie ! Le mal n'a pas le droit d'être. Qu'il y ait des hommes malheureux, en vérité, cela est honteux pour l'azur du ciel. Le mal ne vient pas de l'homme qui, au fond, est bon. Toutes les misères humaines ont pour chef-lieu et pour gouvernement central l'enfer, autrement dit les Tuileries du diable. Bon, voilà que je dis des mots démagogiques à présent ! Quant à moi, je n'ai plus d'opinion politique ; que tous les hommes soient riches, c'est-à-dire joyeux, voilà à quoi je me borne.

Quand, à l'issue de toutes les cérémonies, après avoir prononcé devant le maire et devant le prêtre tous les oui possibles, après avoir signé sur les registres à la municipalité et à la sacristie, après avoir échangé leurs anneaux, après avoir été à genoux coude à coude sous le poêle de moire blanche dans la fumée de l'encensoir, ils arrivèrent se tenant par la main, admirés et enviés de tous, Marius en noir, elle en blanc, précédés du suisse à épaulettes de colonel frappant les dalles de sa hallebarde, entre deux haies d'assistants émerveillés, sous le portail de l'église ouvert à deux battants, prêts à remonter en voiture et tout étant fini, Cosette ne pouvait encore y croire. Elle regardait Marius, elle regardait la foule, elle regardait le ciel ; il semblait qu'elle eût peur de se réveiller. Son air étonné et inquiet lui ajoutait on ne sait quoi d'enchanteur. Pour s'en retourner, ils montèrent ensemble dans la même voiture, Marius près de Cosette ; M. Gillenormand et Jean Valjean leur faisaient vis-à-vis. La tante Gillenormand avait reculé d'un plan, et

Alors madame Magloire recommença toute l'histoire, en l'exagérant quelque peu, sans s'en douter. Il paraîtrait qu'un bohémien, un va-nu-pieds, une espèce de mendiant dangereux serait en ce moment dans la ville. Il s'était présenté pour loger chez Jacquin Labarre qui n'avait pas voulu le recevoir. On l'avait vu arriver par le boulevard Gassendi et rôder dans les rues à la brume. Un homme de sac et de corde avec une figure terrible.

– Vraiment ? dit l'évêque.

Ce consentement à l'interroger encouragea madame Magloire ; cela lui semblait indiquer que l'évêque n'était pas loin de s'alarmer ; elle poursuivit triomphante :

– Oui, monseigneur. C'est comme cela. Il y aura quelque malheur cette nuit dans la ville. Tout le monde le dit. Avec cela que la police est si mal faite (répétition inutile). Vivre dans un pays de montagnes, et n'avoir pas même de lanternes la nuit dans les rues ! On sort. Des fous, quoi ! Et je dis, monseigneur, et mademoiselle que voilà dit comme moi....

– Moi, interrompit la sœur, je ne dis rien. Ce que mon frère fait est bien fait.

Madame Magloire continua comme s'il n'y avait pas eu de protestation :

– Nous disons que cette maison-ci n'est pas sûre du tout ; que, si monseigneur le permet, je vais aller dire à Paulin Musebois, le serrurier, qu'il vienne remettre les anciens verrous de la porte ; on les a là, c'est une minute ; et je dis qu'il faut des verrous, monseigneur, ne serait-ce que pour cette nuit ; car je dis qu'une porte qui s'ouvre du dehors avec un loquet, par le premier passant venu, rien n'est plus terrible ; avec cela que monseigneur a l'habitude de toujours dire d'entrer, et que d'ailleurs, même au milieu de la nuit, ô mon Dieu ! on n'a pas besoin d'en demander la permission....

En ce moment, on frappa à la porte un coup assez violent.

– Entrez, dit l'évêque.

– Plus souvent ! voilà qui sera drôle. C'est commode de retrouver, huit jours après, une noce qui a passé dans Paris le mardi gras. Une tiquante dans un grenier à foin ! Est-ce que c'est possible ?

– N'importe, il faudra tâcher. Entends-tu, Azelma ?

Les deux files reprirent des deux côtés du boulevard leur mouvement en sens inverse, et la voiture des masques perdit de vue « la roulotte » de la mariée.

— C'est égal, ce vieux qui a quelque chose à la patte, j'en suis sûr, je connais ça.

— Et à quoi ça te sert-il de le connaître ?

— On ne sait pas. Des fois !

— Je me fiche pas mal des vieux, moi.

— Je le connais.

— Connais-le à ton aise.

— Comment diable est-il à la noce ?

— Nous y sommes bien, nous.

— D'où vient-elle, cette noce ?

— Est-ce que je sais ?

— Écoute.

— Quoi ?

— Tu devrais faire une chose.

— Quoi ?

— Descendre de notre roulotte et filer cette noce-là.

— Pourquoi faire ?

— Pour savoir où elle va, et ce qu'elle est. Dépêche-toi de descendre, cours, ma fée, toi qui es jeune.

— Je ne peux pas quitter la voiture.

— Pourquoi ça ?

— Je suis louée.

— Ah fichre !

— Je dois ma journée de poissarde à la préfecture.

— C'est vrai.

— Si je quitte la voiture, le premier inspecteur qui me voit m'arrête. Tu sais bien.

— Oui, je sais.

— Aujourd'hui, je suis achetée par Pharos.

— C'est égal. Ce vieux m'embête.

— Les vieux t'embêtent. Tu n'es pourtant pas une jeune fille.

— Il est dans la première voiture.

— Eh bien ?

— Dans la roulotte de la mariée.

— Après ?

— Donc il est le père.

— Qu'est-ce que cela me fait ?

— Je te dis qu'il est le père.

— Il n'y a pas que ce père-là.

— Écoute.

— Quoi ?

— Moi, je ne peux guère sortir que masqué. Ici, je suis caché, on ne sait pas que j'y suis. Mais demain, il n'y a plus de masques. C'est mercredi des cendres. Je risque de tomber. Il faut que je rentre dans mon trou. Toi, tu es libre.

— Pas trop.

— Plus que moi toujours.

— Eh bien, après ?

— Il faut que tu tâches de savoir où est allée cette noce-là ?

— Où elle va ?

— Oui.

— Je le sais.

— Où va-t-elle donc ?

— Au Cadran Bleu.

— D'abord ce n'est pas de ce côté-là.

— Eh bien ! à la Râpée.

— Ou ailleurs.

— Elle est libre. Les noces sont libres.

— Ce n'est pas tout ça. Je te dis qu'il faut que tu tâches de me savoir ce que c'est que cette noce-là, dont est ce vieux, et où cette noce-là demeure.

Chapitre III. Héroïsme de l'obéissance passive

La porte s'ouvrit.

Elle s'ouvrit vivement, toute grande, comme si quelqu'un la poussait avec énergie et résolution.

Un homme entra.

Cet homme, nous le connaissons déjà. C'est le voyageur que nous avons vu tout à l'heure errer cherchant un gîte.

Il entra, fit un pas, et s'arrêta, laissant la porte ouverte derrière lui. Il avait son sac sur l'épaule, son bâton à la main, une expression rude, hardie, fatiguée et violente dans les yeux. Le feu de la cheminée l'éclairait. Il était hideux. C'était une sinistre apparition.

Madame Magloire n'eut pas même la force de jeter un cri. Elle tressaillit, et resta béante.

Mademoiselle Baptistine se retourna, aperçut l'homme qui entra et se dressa à demi d'effarement, puis, ramenant peu à peu sa tête vers la cheminée, elle se mit à regarder son frère et son visage redevint profondément calme et serein.

L'évêque fixait sur l'homme un œil tranquille.

Comme il ouvrait la bouche, sans doute pour demander au nouveau venu ce qu'il désirait, l'homme appuya ses deux mains à la fois sur son bâton, promena ses yeux tour à tour sur le vieillard et les femmes, et, sans attendre que l'évêque parlât, dit d'une voix haute :

— Voici. Je m'appelle Jean Valjean. Je suis un galérien. J'ai passé dix-neuf ans au bagne. Je suis libéré depuis quatre jours et en route pour Pontarlier qui est ma destination. Quatre jours et que je marche depuis Toulon. Aujourd'hui, j'ai fait douze lieues à pied. Ce soir, en arrivant dans ce pays, j'ai été dans une auberge, on m'a renvoyé à cause de mon passeport jaune que j'avais montré à la mairie. Il avait fallu. J'ai été à une autre auberge. On m'a dit : Va-t-en ! Chez l'un, chez l'autre. Personne n'a voulu de moi. J'ai été à la prison, le guichetier n'a pas ouvert. J'ai été dans la niche d'un chien. Ce chien m'a mordu et m'a chassé, comme s'il avait été un homme. On aurait dit qu'il savait qui j'étais. Je m'en suis allé dans les champs pour coucher à la belle étoile. Il n'y avait pas d'étoile. J'ai pensé qu'il pleuvrait, et qu'il n'y avait pas de bon Dieu pour empêcher de pleuvoir, et je suis rentré dans la ville pour y trouver le renforcement d'une porte. Là, dans la place, j'allais me coucher sur une pierre. Une bonne femme m'a montré votre maison et m'a dit : « Frappe là ». J'ai frappé. Qu'est-ce que c'est ici ? Êtes-vous une auberge ? J'ai de l'argent. Ma masse. Cent neuf francs quinze sous que j'ai gagnés au bagne par mon travail en dix-neuf ans. Je payerai. Qu'est-ce que cela me fait ? J'ai de l'argent. Je suis très fatigué, douze lieues à pied, j'ai bien faim. Voulez-vous que je reste ?

— Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettrez un couvert de plus.

L'homme fit trois pas et s'approcha de la lampe qui était sur la table.

— Tenez, reprit-il, comme s'il n'avait pas bien compris, ce n'est pas ça. Avez-vous entendu ? Je suis un

galérien. Un forçat. Je viens des galères.

Il tira de sa poche une grande feuille de papier jaune qu'il déplia.

— Voilà mon passeport. Jaune, comme vous voyez. Cela sert à me faire chasser de partout où je suis. Voulez-vous lire ? Je sais lire, moi. J'ai appris au bagne. Il y a une école pour ceux qui veulent. Tenez, voilà ce qu'on a mis sur le passeport : « Jean Valjean, forçat libéré, natif de... — cela vous est égal... — Est resté dix-neuf ans au bagne. Cinq ans pour vol avec effraction. Quatorze ans pour avoir tenté de s'évader quatre fois. Cet homme est très dangereux. » — Voilà ! Tout le monde m'a jeté dehors. Voulez-vous me recevoir, vous ? Est-ce une auberge ? Voulez-vous me donner à manger et à coucher ? Avez-vous une écurie ?

— Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettrez des draps blancs au lit de l'alcôve.

Nous avons déjà expliqué de quelle nature était l'obéissance des deux femmes.

Madame Magloire sortit pour exécuter ces ordres. L'évêque se tourna vers l'homme.

— Monsieur, asseyez-vous et chauffez-vous. Nous allons souper dans un instant, et l'on fera votre lit pendant que vous souperez.

Ici l'homme comprit tout à fait. L'expression de son visage, jusqu'alors sombre et dure, s'empreignit de stupefaction, de doute, de joie, et devint extraordinaire. Il se mit à balbutier comme un homme fou :

— Vrai ? quoi ? vous me gardez ? vous ne me chassez pas ! un forçat ! Vous m'appelez monsieur ! vous ne me troyez pas ! Va-t-en, chien ! qu'on me dit toujours. Je croyais bien que vous me chasseriez. Aussi j'avais dit tout de suite qui je suis. Oh ! la brave femme qui m'a enseigné ici ! Je vais souper ! un lit ! Un lit avec des matelas et des draps ! comme tout le monde ! il y a dix-neuf ans que je n'ai couché dans un lit ! Vous voulez bien que je ne m'en aille pas ! Vous êtes de dignes gens ! D'ailleurs j'ai de l'argent. Je payerai bien. Pardon, monsieur l'aubergiste, comment vous appelez-vous ? Je payerai tout ce qu'on voudra. Vous êtes un brave homme. Vous êtes aubergiste, n'est-ce pas ?

— Je suis, dit l'évêque, un prêtre qui demeure ici.

— Un prêtre ! reprit l'homme. Oh ! un brave homme de prêtre ! Alors vous ne me demandez pas d'argent ? Le curé, n'est-ce pas ? le curé de cette grande église ? Tiens ! c'est vrai, que je suis bête ! je n'avais pas vu votre calotte !

Tout en parlant, il avait déposé son sac et son bâton dans un coin, puis remis son passeport dans sa poche, et il s'était assis. Mademoiselle Baptistine le considérait avec douceur. Il continua :

— Vous êtes humain, monsieur le curé. Vous n'avez pas de mépris. C'est bien bon un bon prêtre. Alors vous n'avez pas besoin que je paye ?

— Non, dit l'évêque, gardez votre argent. Combien avez-vous ? ne m'avez-vous pas dit cent neuf francs ?

— Quinze sous, ajouta l'homme.

— Cent neuf francs quinze sous. Et combien de temps avez-vous mis à gagner cela ?

— Dix-neuf ans.

— Dix-neuf ans !

L'évêque soupira profondément.

L'homme poursuivit :

— J'ai encore tout mon argent. Depuis quatre jours je n'ai dépensé que vingt-cinq sous que j'ai gagnés en

pas la grande cité sublime. Le carnaval y fait partie de la politique. Paris, avouons-le, se laisse volontiers donner la comédie par l'infamie. Il ne demande à ses maîtres, — quand il a des maîtres, — qu'une chose : fardez-moi la boue. Rome était de la même humeur. Elle aimait Néron. Néron était un débardeur titan.

Le hasard fit, comme nous venons de le dire, qu'une de ces difformes grappes de femmes et d'hommes masqués, trimballés dans une vaste calèche, s'arrêta à gauche du boulevard pendant que le cortège de la noce s'arrêtait à droite. D'un bord du boulevard à l'autre, la voiture où étaient les masques aperçut vis-à-vis d'elle la voiture où était la mariée.

— Tiens ! dit un masque, une noce.

— Une fausse noce, reprit un autre. C'est nous qui sommes la vraie.

Et, trop loin pour pouvoir interpellier la noce, craignant d'ailleurs le holà des sergents de ville, les deux masques regardèrent ailleurs.

Toute la carrossée masquée eut fort à faire au bout d'un instant, la multitude se mit à la huer, ce qui est la caresse de la foule aux mascarades ; et les deux masques qui venaient de parler durent faire front à tout le monde avec leurs camarades, et n'eurent pas trop de tous les projectiles du répertoire des halles pour répondre aux énormes coups de gueule du peuple. Il se fit entre les masques et la foule un effrayant échange de métaphores.

Cependant, deux autres masques de la même voiture, un espagnol au nez démesuré avec un air vieillot et d'énormes moustaches noires, et une poissarde maigre, et toute jeune fille, masquée d'un loup, avaient remarqué la noce, eux aussi, et, pendant que leurs compagnons et les passants s'insultaient, avaient un dialogue à voix basse.

Leur aparté était couvert par le tumulte et s'y perdait. Les bouffées de pluie avaient mouillé la voiture toute grande ouverte ; le vent de février n'est pas chaud ; tout en répondant à l'Espagnol, la poissarde, décollée, grelottait, riait, et toussait.

Voici le dialogue :

— Dis donc.

— Quoi, daron ?

— Vois-tu ce vieux ?

— Quel vieux ?

— Là, dans la première roulotte de la noce, de notre côté.

— Qui a le bras accroché dans une cravate noire ?

— Oui.

— Eh bien ?

— Je suis sûr que je le connais.

— Ah !

— Je veux qu'on me fauche le colabre et n'avoir de ma vioc dit vousaille, tonorgue ni mézig, si je ne colombe pas ce pantinois-là.

— C'est aujourd'hui que Paris est Pantin.

— Peux-tu voir la mariée, en te penchant ?

— Non.

— Et le marié ?

— Il n'y a pas de marié dans cette roulotte-là.

— Bah !

— À moins que ce ne soit l'autre vieux.

— Tâche donc de voir la mariée en te penchant bien.

— Je ne peux pas.

par un papillon, cris jetés aux piétons, poings sur les hanches, postures hardies, épaules nues, faces masquées, impudeurs démuselées ; un chaos d'effronteries promené par un cocher coiffé de fleurs ; voilà ce que c'est que cette institution.

La Grèce avait besoin du chariot de Thespis, la France a besoin du fiacre de Vadé.

Tout peut être parodié, même la parodie. La saturnale, cette grimace de la beauté antique, arrive, de grossissement en grossissement, au mardi gras ; et la bacchanale, jadis couronnée de pampres, inondée de soleil, montrant des seins de marbre dans une demi-nudité divine, aujourd'hui avachie sous la guenille mouillée du nord, a fini par s'appeler la chie-en-lit.

La tradition des voitures de masques remonte aux plus vieux temps de la monarchie. Les comptes de Louis XI allouent au bailli du palais « vingt sous tournois pour trois coches de mascarades ès carrefours ». De nos jours, ces monceaux bruyants de créatures se font habituellement charrier par quelque ancien coucou dont ils encombrant l'impériale, ou accablent de leur tumultueux groupe un landau de régie dont les capotes sont rabattues. Ils sont vingt dans une voiture de six. Il y en a sur le siège, sur le strapontin, sur les joues des capotes, sur le timon. Ils enfourchent jusqu'aux lanternes de la voiture. Ils sont debout, couchés, assis, jarrets recroquevillés, jambes pendantes. Les femmes occupent les genoux des hommes. On voit de loin sur le fourmillement des têtes leur pyramide forcenée. Ces carrossées font des montagnes d'allégresse au milieu de la cohue. Collé, Panard et Piron en découlent, enrichis d'argent. On crache de là-haut sur le peuple le catéchisme poissard. Ce fiacre, devenu démesuré par son chargement, a un air de conquête. Brouhaha est à l'avant, Tohubohu est à l'arrière. On y vocifère, on y vocalise, on y hurle, on y éclate, on s'y tord de bonheur ; la gaîté y rugit, le sarcasme y flamboie, la jovialité s'y étale comme une pourpre ; deux haridelles y traînent la farce épanouie en apothéose ; c'est le char du triomphe du Rire.

Rire trop cynique pour être franc. Et en effet ce rire est suspect. Ce rire a une mission. Il est chargé de prouver aux parisiens le carnaval.

Ces voitures poissardes, où l'on sent on ne sait quelles ténèbres, font songer le philosophe. Il y a du gouvernement là-dedans. On touche là du doigt une affinité mystérieuse entre les hommes publics et les femmes publiques.

Que des turpitudes échafaudées donnent un total de gaîté, qu'en étageant l'ignominie sur l'opprobre on affriande un peuple, que l'espionnage servant de cariatide à la prostitution amuse les cohues en les affrontant, que la foule aime à voir passer sur les quatre roues d'un fiacre ce monstrueux tas vivant, clinquant-haillon, mi-parti ordure et lumière, qui aboie et qui chante, qu'on batte des mains à cette gloire faite de toutes les hontes, qu'il n'y ait pas de fête pour les multitudes si la police ne promène au milieu d'elles ces espèces d'hydres de joie à vingt têtes, certes, cela est triste. Mais qu'y faire ? Ces tombereaux de fange enrubannée et fleurie sont insultés et amnistiés par le rire public. Le rire de tous est complice de la dégradation universelle. De certaines fêtes malsaines désagrègent le peuple et le font populace ; et aux populaces comme aux tyrans il faut des bouffons. Le roi a Roquelaure, le peuple a Paillasse. Paris est la grande ville folle, toutes les fois qu'il n'est

aidant à décharger des voitures à Grasse. Puisque vous êtes abbé, je vais vous dire, nous avons un aumônier au baigne. Et puis un jour j'ai vu un évêque. Monseigneur, qu'on appelle. C'était l'évêque de la Majorie, à Marseille. C'est le curé qui est sur les curés. Vous savez, pardon, je dis mal cela, mais pour moi, c'est si loin ! – Vous comprenez, nous autres ! Il a dit la messe au milieu du baigne, sur un autel, il avait une chose pointue, en or, sur la tête. Au grand jour de midi, cela brillait. Nous étions en rang. Des trois côtés. Avec les canons, mèche allumée, en face de nous. Nous ne voyions pas bien. Il a parlé, mais il était trop au fond, nous n'entendions pas. Voilà ce que c'est qu'un évêque.

Pendant qu'il parlait, l'évêque était allé pousser la porte qui était restée toute grande ouverte.

Madame Magloire rentra. Elle apportait un couvert qu'elle mit sur la table.

– Madame Magloire, dit l'évêque, mettez ce couvert le plus près possible du feu.

Et se tournant vers son hôte :

– Le vent de nuit est dur dans les Alpes. Vous devez avoir froid, monsieur ?

Chaque fois qu'il disait ce mot monsieur, avec sa voix doucement grave et de si bonne compagnie, le visage de l'homme s'illuminait. Monsieur à un forçat, c'est un verre d'eau à un naufragé de la Méduse. L'ignominie a soif de considération.

– Voici, reprit l'évêque, une lampe qui éclaire bien mal.

Madame Magloire comprit, et elle alla chercher sur la cheminée de la chambre à coucher de monseigneur les deux chandeliers d'argent qu'elle posa sur la table tout allumés.

– Monsieur le curé, dit l'homme, vous êtes bon. Vous ne me méprisez pas. Vous me recevez chez vous. Vous allumez vos cierges pour moi. Je ne vous ai pourtant pas caché d'où je viens et que je suis un homme malheureux.

L'évêque, assis près de lui, lui toucha doucement la main.

– Vous pouviez ne pas me dire qui vous étiez.

Ce n'est pas ici ma maison, c'est la maison de Jésus-Christ. Cette porte ne demande pas à celui qui entre s'il a un nom, mais s'il a une douleur. Vous souffrez ; vous avez faim et soif ; soyez le bienvenu. Et ne me remerciez pas, ne me dites pas que je vous reçois chez moi. Personne n'est ici chez soi, excepté celui qui a besoin d'un asile. Je vous le dis à vous qui passez, vous êtes ici chez vous plus que moi-même. Tout ce qui est ici est à vous. Qu'ai-je besoin de savoir votre nom ? D'ailleurs, avant que vous me le disiez, vous en avez un que je savais.

L'homme ouvrit des yeux étonnés.

– Vrai ? vous saviez comment je m'appelle ?

– Oui, répondit l'évêque, vous vous appelez mon frère.

– Tenez, monsieur le curé ! s'écria l'homme, j'avais bien faim en entrant ici ; mais vous êtes si bon qu'à présent je ne sais plus ce que j'ai ; cela m'a passé.

L'évêque le regarda et lui dit :

– Vous avez bien souffert ?

– Oh ! la casaque rouge, le boulet au pied, une planche pour dormir, le chaud, le froid, le travail, la chiourme, les coups de bâton ! La double chaîne pour rien. Le cachot pour un mot. Même malade au lit, la

chaîne. Les chiens, les chiens sont plus heureux ! Dix-neuf ans ! J'en ai quarante-six. À présent, le passeport jaune ! Voilà.

— Oui, reprit l'évêque, vous sortez d'un lieu de tristesse. Écoutez. Il y aura plus de joie au ciel pour le visage en larmes d'un pécheur repentant que pour la robe blanche de cent justes. Si vous sortez de ce lieu douloureux avec des pensées de haine et de colère contre les hommes, vous êtes digne de pitié ; si vous en sortez avec des pensées de bienveillance, de douceur et de paix, vous valez mieux qu'aucun de nous.

Cependant madame Magloire avait servi le souper. Une soupe faite avec de l'eau, de l'huile, du pain et du sel, un peu de lard, un morceau de viande de mouton, des figues, un fromage frais, et un gros pain de seigle. Elle avait d'elle-même ajouté à l'ordinaire de M. l'évêque une bouteille de vieux vin de Mauves.

Le visage de l'évêque prit tout à coup cette expression de gaieté propre aux natures hospitalières :

— À table ! dit-il vivement.

Comme il en avait coutume lorsque quelque étranger soupait avec lui, il fit asseoir l'homme à sa droite. Mademoiselle Baptistine, parfaitement paisible et naturelle, prit place à sa gauche.

L'évêque dit le bénédicité, puis servit lui-même la soupe, selon son habitude. L'homme se mit à manger avidement.

Tout à coup l'évêque dit :

— Mais il me semble qu'il manque quelque chose sur cette table.

Madame Magloire en effet n'avait mis que les trois couverts absolument nécessaires. Or c'était l'usage de la maison, quand l'évêque avait quelqu'un à souper, de disposer sur la nappe les six couverts d'argent, étalage innocent. Ce gracieux semblant de luxe était une sorte d'enfantillage plein de charme dans cette maison douce et sévère qui élevait la pauvreté jusqu'à la dignité.

Madame Magloire comprit l'observation, sortit sans dire un mot, et un moment après les trois couverts réclamés par l'évêque brillaient sur la nappe, symétriquement arrangés devant chacun des trois convives.

à la Bastille et de la Bastille à la Madeleine.

Les masques abondaient sur le boulevard. Il avait beau pleuvoir par intervalles, Paillasse, Pantalon et Gille s'obstinaient. Dans la bonne humeur de cet hiver de 1833, Paris s'était déguisé en Venise. On ne voit plus de ces mardis gras-là aujourd'hui. Tout ce qui existe étant un carnaval répandu, il n'y a plus de carnaval.

Les contre-allées regorgeaient de passants et les fenêtres de curieux. Les terrasses qui couronnent les péristyles des théâtres étaient bordées de spectateurs. Outre les masques, on regardait ce défilé, propre au mardi gras comme à Longchamps, de véhicules de toutes sortes, citadines, tapissières, carrioles, cabriolets, marchant en ordre, rigoureusement rivés les uns aux autres par les règlements de police et comme emboîtés dans des rails. Quiconque est dans un de ces véhicules-là est tout à la fois spectateur et spectacle. Des sergents de ville maintenaient sur les bas côtés du boulevard ces deux interminables files parallèles se mouvant en mouvement contrarié, et surveillaient, pour que rien n'entravât leur double courant, ces deux ruisseaux de voitures coulant, l'un en aval, l'autre en amont, l'un vers la chaussée d'Antin, l'autre vers le faubourg Saint-Antoine. Les voitures armoriées des pairs de France et des ambassadeurs tenaient le milieu de la chaussée, allant et venant librement. De certains cortèges magnifiques et joyeux, notamment le Bœuf Gras, avaient le même privilège. Dans cette gaieté de Paris, l'Angleterre faisait claquer son fouet ; la chaise de poste de lord Seymour, harcelée d'un sobriquet populacier, passait à grand bruit.

Dans la double file, le long de laquelle des gardes municipaux galopaient comme des chiens de berger, d'honnêtes berlingots de famille, encombrés de grand-tantes et d'aïeules, étalaient à leurs portières de frais groupes d'enfants déguisés, pierrots de sept ans, pierrettes de six ans, ravissants petits êtres, sentant qu'ils faisaient officiellement partie de l'allégresse publique, pénétrés de la dignité de leur arlequinade et ayant une gravité de fonctionnaires.

De temps en temps un embarras survenait quelque part dans la procession des véhicules ; l'une ou l'autre des deux files latérales s'arrêtait jusqu'à ce que le nœud fût dénoué ; une voiture empêchée suffisait pour paralyser toute la ligne. Puis on se remettait en marche.

Les carrosses de la noce étaient dans la file allant vers la Bastille et longeant le côté droit du boulevard. À la hauteur de la rue du Pont-aux-Choux, il y eut un temps d'arrêt. Presque au même instant, sur l'autre bas côté, l'autre file qui allait vers la Madeleine s'arrêta également. Il y avait à ce point-là de cette file une voiture de masques.

Ces voitures, ou, pour mieux dire, ces charretées de masques sont bien connues des Parisiens. Si elles manquaient à un mardi gras ou à une mi-carême, on y entendrait malice, et l'on dirait : *Il y a quelque chose là-dessous. Probablement le ministère va changer.* Un entassement de Cassandres, d'Arlequins et de Colombines, cahoté au-dessus des passants, tous les grotesques possibles depuis le turc jusqu'au sauvage, des hercules supportant des marquises, des poissardes qui feraient boucher les oreilles à Rabelais de même que les ménades faisaient baisser les yeux à Aristophane, perruques de filasse, maillots roses, chapeaux de fa-raud, lunettes de grimacier, tricornes de Janot taquinés

Or, nous notons ce détail pour la pure satisfaction d'être exact, il se trouva que le 16 était un mardi gras. Hésitations, scrupules, particulièrement de la tante Gillenormand.

— Un mardi gras ! s'écria l'aïeul, tant mieux. Il y a un proverbe :

*Mariage un mardi gras
N'aura point d'enfants ingrats.*

Passons outre. Va pour le 16 ! Est-ce que tu veux retarder, toi, Marius ?

— Non, certes ! répondit l'amoureux.

— Marions-nous, fit le grand-père.

Le mariage se fit donc le 16, nonobstant la gaîté publique. Il pleuvait ce jour-là, mais il y a toujours dans le ciel un petit coin d'azur au service du bonheur, que les amants voient, même quand le reste de la création serait sous un parapluie.

La veille, Jean Valjean avait remis à Marius, en présence de M. Gillenormand, les cinq cent quatre-vingt-quatre mille francs.

Le mariage se faisant sous le régime de la communauté, les actes avaient été simples.

Toussaint était désormais inutile à Jean Valjean ; Cosette en avait hérité et l'avait promue au grade de femme de chambre.

Quant à Jean Valjean, il y avait dans la maison Gillenormand une belle chambre meublée exprès pour lui, et Cosette lui avait si irrésistiblement dit : « Père, je vous en prie », qu'elle lui avait fait à peu près promettre qu'il viendrait l'habiter.

Quelques jours avant le jour fixé pour le mariage, il était arrivé un accident à Jean Valjean ; il s'était un peu écrasé le pouce de la main droite. Ce n'était point grave ; et il n'avait pas permis que personne s'en occupât, ni le pensât, ni même vit son mal, pas même Cosette. Cela pourtant l'avait forcé de s'emmitoufler la main d'un linge, et de porter le bras en écharpe, et l'avait empêché de rien signer. M. Gillenormand, comme subrogé tuteur de Cosette, l'avait suppléé.

Nous ne mènerons le lecteur ni à la mairie ni à l'église. On ne suit guère deux amoureux jusque-là, et l'on a l'habitude de tourner le dos au drame dès qu'il met à sa boutonnière un bouquet de marié. Nous nous bornerons à noter un incident qui, d'ailleurs inaperçu de la noce, marqua le trajet de la rue des Filles-du-Calvaire à l'église Saint-Paul.

On repavait à cette époque l'extrémité nord de la rue Saint-Louis. Elle était barrée à partir de la rue du Parc-Royal. Il était impossible aux voitures de la noce d'aller directement à Saint-Paul. Force était de changer l'itinéraire, et le plus simple était de tourner par le boulevard. Un des invités fit observer que c'était le mardi gras, et qu'il y aurait là encombrement de voitures. — Pourquoi ? demanda M. Gillenormand. — À cause des masques. — À merveille, dit le grand-père. Allons par là. Ces jeunes gens se marient ; ils vont entrer dans le sérieux de la vie. Cela les préparera de voir un peu de mascarade.

On prit par le boulevard. La première des berlines de la noce contenait Cosette et la tante Gillenormand, M. Gillenormand et Jean Valjean. Marius, encore séparé de sa fiancée, selon l'usage, ne venait que dans la seconde. Le cortège nuptial, au sortir de la rue des Filles-du-Calvaire, s'engagea dans la longue procession de voitures qui faisait la chaîne sans fin de la Madeleine

Chapitre IV. Détails sur les fromageries de Pontarlier

Maintenant, pour donner une idée de ce qui se passa à cette table, nous ne saurions mieux faire que de transcrire ici un passage d'une lettre de mademoiselle Baptistine à madame de Boischevron, où la conversation du forçat et de l'évêque est racontée avec une minutie naïve :

« ...Cet homme ne faisait aucune attention à personne. Il mangeait avec une voracité d'affamé. Cependant, après la soupe, il a dit :

« — Monsieur le curé du bon Dieu, tout ceci est encore bien trop bon pour moi, mais je dois dire que les rouliers qui n'ont pas voulu me laisser manger avec eux font meilleure chère que vous.

« Entre nous, l'observation m'a un peu choquée. Mon frère a répondu :

« — Ils ont plus de fatigue que moi.

« — Non, a repris cet homme, ils ont plus d'argent. Vous êtes pauvre. Je vois bien. Vous n'êtes peut-être pas même curé. Êtes-vous curé seulement ? Ah ! par exemple, si le bon Dieu était juste, vous devriez bien être curé.

« — Le bon Dieu est plus que juste, a dit mon frère.

« Un moment après il a ajouté :

« — Monsieur Jean Valjean, c'est à Pontarlier que vous allez ?

« — Avec itinéraire obligé.

« Je crois bien que c'est comme cela que l'homme a dit. Puis il a continué :

« — Il faut que je sois en route demain à la pointe du jour. Il fait dur voyager. Si les nuits sont froides, les journées sont chaudes.

« — Vous allez là, a repris mon frère, dans un bon pays. À la révolution, ma famille a été ruinée, je me suis réfugié en Franche-Comté d'abord, et j'y ai vécu quelque temps du travail de mes bras. J'avais de la bonne volonté. J'ai trouvé à m'y occuper. On n'a qu'à choisir. Il y a des papeteries, des tanneries, des distilleries, des huileries, des fabriques d'horlogerie en grand, des fabriques d'acier, des fabriques de cuivre, au moins vingt usines de fer, dont quatre à Lods, à Châtillon, à Audincourt et à Beure qui sont très considérables....

« Je crois ne pas me tromper et que ce sont bien là les noms que mon frère a cités, puis il s'est interrompu et m'a adressé la parole :

« — Chère sœur, n'avons-nous pas des parents dans ce pays-là ?

« J'ai répondu :

« — Nous en avons, entre autres M. de Lucenet qui était capitaine des portes à Pontarlier dans l'ancien régime.

« — Oui, a repris mon frère, mais en 93 on n'avait plus de parents, on n'avait que ses bras. J'ai travaillé. Ils ont dans le pays de Pontarlier, où vous allez, monsieur Valjean, une industrie toute patriarcale et toute charmante, ma sœur. Ce sont leurs fromageries qu'ils appellent fruitières.

« Alors mon frère, tout en faisant manger cet homme, lui a expliqué très en détail ce que c'étaient que les fruitières de Pontarlier ; — qu'on en distinguait deux sortes : — les *grosses granges*, qui sont aux riches, et où il y a quarante ou cinquante vaches, lesquelles produisent sept à huit milliers de fromages par été ; les *fruitières d'association*, qui sont aux pauvres ; ce sont les paysans de la moyenne montagne qui mettent leurs vaches en commun et partagent les produits. — Ils prennent à leurs gages un fromager qu'ils appellent le grurin ; — le grurin reçoit le lait des associés trois fois par jour et marque les quantités sur une taille double ; — c'est vers la fin d'avril que le travail des fromageries commence ; c'est vers la mi-juin que les fromagers conduisent leurs vaches dans la montagne.

« L'homme se ranimait tout en mangeant. Mon frère lui faisait boire de ce bon vin de Mauves dont il ne boit pas lui-même parce qu'il dit que c'est du vin cher. Mon frère lui disait tous ces détails avec cette gaîté aisée que vous lui connaissez, entremêlant ses paroles de façons gracieuses pour moi. Il est beaucoup revenu sur ce bon état de grurin, comme s'il eût souhaité que cet homme comprît, sans le lui conseiller directement et durement, que ce serait un asile pour lui. Une chose m'a frappée. Cet homme était ce que je vous ai dit. Eh bien ! mon frère, pendant tout le souper, ni de toute la soirée, à l'exception de quelques paroles sur Jésus quand il est entré, n'a pas dit un mot qui pût rappeler à cet homme qui il était ni apprendre à cet homme qui était mon frère. C'était bien une occasion en apparence de faire un peu de sermon et d'appuyer l'évêque sur le galérien pour laisser la marque du passage. Il eût paru peut-être à un autre que c'était le cas, ayant ce malheureux sous la main, de lui nourrir l'âme en même temps que le corps et de lui faire quelque reproche assaisonné de morale et de conseil, ou bien un peu de commisération avec exhortation de se mieux conduire à l'avenir. Mon frère ne lui a même pas demandé de quel pays il était, ni son histoire. Car dans son histoire il y a sa faute, et mon frère semblait éviter tout ce qui pouvait l'en faire souvenir. C'est au point qu'à un certain moment, comme mon frère parlait des montagnards de Pontarlier, qui ont *un doux travail près du ciel et qui, ajoutait-il, sont heureux parce qu'ils sont innocents*, il s'est arrêté court, craignant qu'il n'y eût dans ce mot qui lui échappait quelque chose qui pût froisser l'homme. À force d'y réfléchir, je crois avoir compris ce qui se passait dans le cœur de mon frère. Il pensait sans doute que cet homme, qui s'appelle Jean Valjean, n'avait que trop sa misère présente à l'esprit, que le mieux était de l'en distraire, et de lui faire croire, ne fût-ce qu'un moment, qu'il était une personne comme une autre, en étant pour lui tout ordinaire. N'est-ce pas là en effet bien entendre la charité ? N'y a-t-il pas, bonne madame, quelque chose de vraiment évangélique dans cette délicatesse qui s'abstient de sermon, de morale et d'allusion, et la meilleure pitié, quand un homme a un point douloureux, n'est-ce pas de n'y point toucher du tout ? Il m'a semblé que ce pouvait être là la pensée intérieure de mon frère. Dans tous les cas, ce que je puis dire, c'est que, s'il a eu toutes ces idées, il n'en a rien marqué, même pour moi ; il a été d'un bout à l'autre le même homme que tous les soirs, et il a soupé avec ce Jean Valjean du même air et de la même façon qu'il aurait soupé avec M. Gédéon Le Prévost ou avec M. le

Chapitre I. Le 16 février 1833

La nuit du 16 au 17 février 1833 fut une nuit bénie. Elle eut au-dessus de son ombre le ciel ouvert. Ce fut la nuit de noces de Marius et de Cosette.

La journée avait été adorable.

Ce n'avait pas été la fête bleue rêvée par le grand-père, une féerie avec une confusion de chérubins et de cupidons au-dessus de la tête des mariés, un mariage digne de faire un dessus de porte ; mais cela avait été doux et riant.

La mode du mariage n'était pas en 1833 ce qu'elle est aujourd'hui. La France n'avait pas encore emprunté à l'Angleterre cette délicatesse suprême d'enlever sa femme, de s'enfuir en sortant de l'église, de se cacher avec honte de son bonheur, et de combiner les allures d'un banqueroutier avec les ravissements du cantique des cantiques. On n'avait pas encore compris tout ce qu'il y a de chaste, d'exquis et de décent à cahoter son paradis en chaise de poste, à entrecouper son mystère de clic-clacs, à prendre pour lit nuptial un lit d'auberge, et à laisser derrière soi, dans l'alcôve banale à tant par nuit, le plus sacré des souvenirs de la vie pêle-mêle avec le tête-à-tête du conducteur de diligence et de la servante d'auberge.

Dans cette seconde moitié du dix-neuvième siècle où nous sommes, le maire et son écharpe, le prêtre et sa chasuble, la loi et Dieu, ne suffisent plus ; il faut les compléter par le postillon de Longjumeau ; veste bleue aux retroussis rouges et aux boutons grelots, plaque en brassard, culotte de peau verte, jurons aux chevaux normands à la queue nouée, faux galons, chapeau ciré, gros cheveux poudrés, fouet énorme et bottes fortes. La France ne pousse pas encore l'élégance jusqu'à faire, comme la nobility anglaise, pleuvoir sur la calèche de poste des mariés une grêle de pantoufles éculées et de vieilles savates, en souvenir de Churchill, depuis Marlborough, ou Malbrouck, assailli le jour de son mariage par une colère de tante qui lui porta bonheur. Les savates et les pantoufles ne font point encore partie de nos célébrations nuptiales ; mais patience, le bon goût continuant à se répandre, on y viendra.

En 1833, il y a cent ans, on ne pratiquait pas le mariage au grand trot.

On s'imaginait encore à cette époque, chose bizarre, qu'un mariage est une fête intime et sociale, qu'un banquet patriarcal ne gêne point une solennité domestique, que la gaîté, fût-elle excessive, pourvu qu'elle soit honnête, ne fait aucun mal au bonheur, et qu'enfin il est vénérable et bon que la fusion de ces deux destinées d'où sortira une famille commence dans la maison, et que le ménage ait désormais pour témoin la chambre nuptiale.

Et l'on avait l'impudeur de se marier chez soi.

Le mariage se fit donc, suivant cette mode maintenant caduque, chez M. Gillenormand.

Si naturelle et si ordinaire que soit cette affaire de se marier, les bans à publier, les actes à dresser, la mairie, l'église, ont toujours quelque complication. On ne put être prêt avant le 16 février.

curé de la paroisse.

« Vers la fin, comme nous étions aux figes, on a cogné à la porte. C'était la mère Gerbaud avec son petit dans ses bras. Mon frère a baisé l'enfant au front, et m'a emprunté quinze sous que j'avais sur moi pour les donner à la mère Gerbaud. L'homme pendant ce temps-là ne faisait pas grande attention. Il ne parlait plus et paraissait très fatigué. La pauvre vieille Gerbaud partie, mon frère a dit les grâces, puis il s'est tourné vers cet homme, et il lui a dit : Vous devez avoir bien besoin de votre lit. Madame Magloire a enlevé le couvert bien vite. J'ai compris qu'il fallait nous retirer pour laisser dormir ce voyageur, et nous sommes montées toutes les deux. J'ai cependant envoyé madame Magloire un instant après porter sur le lit de cet homme une peau de chevreuil de la Forêt-Noire qui est dans ma chambre. Les nuits sont glaciales, et cela tient chaud. C'est dommage que cette peau soit vieille ; tout le poil s'en va. Mon frère l'a achetée du temps qu'il était en Allemagne, à Tottlingen, près des sources du Danube, ainsi que le petit couteau à manche d'ivoire dont je me sers à table.

« Madame Magloire est remontée presque tout de suite, nous nous sommes mises à prier Dieu dans le salon où l'on étend le linge, et puis nous sommes rentrées chacune dans notre chambre sans nous rien dire. »

Livre sixième – La nuit blanche

Chapitre V. Tranquillité

Après avoir donné le bonsoir à sa sœur, monseigneur Bienvenu prit sur la table un des deux flambeaux d'argent, remit l'autre à son hôte, et lui dit :

— Monsieur, je vais vous conduire à votre chambre. L'homme le suivit.

Comme on a pu le remarquer dans ce qui a été dit plus haut, le logis était distribué de telle sorte que, pour passer dans l'oratoire où était l'alcôve ou pour en sortir, il fallait traverser la chambre à coucher de l'évêque.

Au moment où ils traversaient cette chambre, madame Magloire serrait l'argenterie dans le placard qui était au chevet du lit. C'était le dernier soin qu'elle prenait chaque soir avant de s'aller coucher.

L'évêque installa son hôte dans l'alcôve. Un lit blanc et frais y était dressé. L'homme posa le flambeau sur une petite table.

— Allons, dit l'évêque, faites une bonne nuit. Demain matin, avant de partir, vous boirez une tasse de lait de nos vaches tout chaud.

— Merci, monsieur l'abbé, dit l'homme.

À peine eut-il prononcé ces paroles pleines de paix que, tout à coup et sans transition, il eut un mouvement étrange et qui eût glacé d'épouvante les deux saintes filles si elles en eussent été témoins. Aujourd'hui même il nous est difficile de nous rendre compte de ce qui le poussait en ce moment. Voulait-il donner un avertissement ou jeter une menace ? Obéissait-il simplement à une sorte d'impulsion instinctive et obscure pour lui-même ? Il se tourna brusquement vers le vieillard, croisa les bras, et, fixant sur son hôte un regard sauvage, il s'écria d'une voix rauque :

— Ah ça ! décidément ! vous me logez chez vous près de vous comme cela !

Il s'interrompit et ajouta avec un rire où il y avait quelque chose de monstrueux :

— Avez-vous bien fait toutes vos réflexions ? Qui est-ce qui vous dit que je n'ai pas assassiné ?

L'évêque leva les yeux vers le plafond et répondit :

— Cela regarde le bon Dieu.

Puis, gravement et remuant les lèvres comme quelqu'un qui prie ou qui se parle à lui-même, il dressa les deux doigts de sa main droite et bénit l'homme qui ne se courba pas, et, sans tourner la tête et sans regarder derrière lui, il rentra dans sa chambre.

Quand l'alcôve était habitée, un grand rideau de serge tiré de part en part dans l'oratoire cachait l'autel. L'évêque s'agenouilla en passant devant ce rideau et fit une courte prière.

Un moment après, il était dans son jardin, marchant, rêvant, contemplant, l'âme et la pensée tout entières à ces grandes choses mystérieuses que Dieu montre la nuit aux yeux qui restent ouverts.

Quant à l'homme, il était vraiment si fatigué qu'il n'avait même pas profité de ces bons draps blancs. Il avait soufflé sa bougie avec sa narine à la manière des forçats et s'était laissé tomber tout habillé sur le lit, où il s'était tout de suite profondément endormi.

Minuit sonnait comme l'évêque rentrait de son jardin dans son appartement.

Quelques minutes après, tout dormait dans la petite maison.

quoi cet homme ne reparaisait-il pas ? Peut-être était-il au-dessus de la récompense, mais personne n'est au-dessus de la reconnaissance. Était-il mort ? quel homme était-ce ? quelle figure avait-il ? Personne ne pouvait le dire. Le cocher répondait : La nuit était très noire. Basque et Nicolette, ahuris, n'avaient regardé que leur jeune maître tout sanglant. Le portier, dont la chandelle avait éclairé la tragique arrivée de Marius, avait seul remarqué l'homme en question, et voici le signalement qu'il en donnait : « Cet homme était épouvantable. »

Dans l'espoir d'en tirer parti pour ses recherches, Marius fit conserver les vêtements ensanglantés qu'il avait sur le corps, lorsqu'on l'avait ramené chez son aïeul. En examinant l'habit, on remarqua qu'un pan était bizarrement déchiré. Un morceau manquait.

Un soir, Marius parlait, devant Cosette et Jean Valjean, de toute cette singulière aventure, des informations sans nombre qu'il avait prises et de l'inutilité de ses efforts. Le visage froid de « monsieur Fauchelevent » l'impatientait. Il s'écria avec une vivacité qui avait presque la vibration de la colère :

— Oui, cet homme-là, quel qu'il soit, a été sublime. Savez-vous ce qu'il a fait, monsieur ? Il est intervenu comme l'archange. Il a fallu qu'il se jetât au milieu du combat, qu'il me dérobat, qu'il ouvrît l'égout, qu'il m'y traînât, qu'il m'y portât ! Il a fallu qu'il fit plus d'une lieue et demie dans d'affreuses galeries souterraines, courbé, ployé, dans les ténèbres, dans le cloaque, plus d'une lieue et demie, monsieur, avec un cadavre sur le dos ! Et dans quel but ? Dans l'unique but de sauver ce cadavre. Et ce cadavre, c'était moi. Il s'est dit : Il y a encore là peut-être une lueur de vie ; je vais risquer mon existence à moi pour cette misérable étincelle ! Et son existence, il ne l'a pas risquée une fois, mais vingt ! Et chaque pas était un danger. La preuve, c'est qu'en sortant de l'égout il a été arrêté. Savez-vous, monsieur, que cet homme a fait tout cela ? Et aucune récompense à attendre. Qu'étais-je ? Un insurgé. Qu'étais-je ? Un vaincu. Oh ! si les six cent mille francs de Cosette étaient à moi....

— Ils sont à vous, interrompit Jean Valjean.

— Eh bien, reprit Marius, je les donnerais pour retrouver cet homme !

Jean Valjean garda le silence.

sauvé Marius, les recherches eurent d'abord quelque résultat, puis s'arrêtèrent court. On réussit à retrouver le fiacre qui avait rapporté Marius rue des Filles-du-Calvaire dans la soirée du 6 juin. Le cocher déclara que le 6 juin, d'après l'ordre d'un agent de police, il avait « stationné » depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à la nuit, sur le quai des Champs-Élysées, au-dessus de l'issue du Grand Égout ; que, vers neuf heures du soir, la grille de l'égout qui donne sur la berge de la rivière s'était ouverte ; qu'un homme en était sorti, portant sur ses épaules un autre homme, qui semblait mort ; que l'agent, lequel était en observation sur ce point, avait arrêté l'homme vivant et saisi l'homme mort ; que, sur l'ordre de l'agent, lui cocher avait reçu « tout ce monde-là » dans son fiacre ; qu'on était allé d'abord rue des Filles-du-Calvaire ; qu'on y avait déposé l'homme mort ; que l'homme mort, c'était monsieur Marius, et que lui cocher le reconnaissait bien, quoiqu'il fût vivant « cette fois-ci » ; qu'ensuite on était remonté dans sa voiture, qu'il avait fouetté ses chevaux, que, à quelques pas de la porte des Archives, on lui avait crié de s'arrêter, que là, dans la rue, on l'avait payé et quitté, et que l'agent avait emmené l'autre homme ; qu'il ne savait rien de plus ; que la nuit était très noire.

Marius, nous l'avons dit, ne se rappelait rien. Il se souvenait seulement d'avoir été saisi en arrière par une main énergique au moment où il tombait à la renverse dans la barricade ; puis tout s'effaçait pour lui. Il n'avait repris connaissance que chez M. Gillenormand.

Il se perdait en conjectures.

Il ne pouvait douter de sa propre identité. Comment se faisait-il pourtant que, tombé rue de la Chanvrerie, il eût été ramassé par l'agent de police sur la berge de la Seine, près du pont des Invalides ? Quelqu'un l'avait emporté du quartier des halles aux Champs-Élysées. Et comment ? Par l'égout. Dévouement inouï !

Quelqu'un ? Qui ?

C'était cet homme que Marius cherchait.

De cet homme, qui était son sauveur, rien ; nulle trace ; pas le moindre indice.

Marius, quoique obligé de ce côté-là à une grande réserve, poussa ses recherches jusqu'à la préfecture de police. Là, pas plus qu'ailleurs, les renseignements pris n'aboutirent à aucun éclaircissement. La préfecture en savait moins que le cocher de fiacre. On n'y avait connaissance d'aucune arrestation opérée le 6 juin à la grille du Grand Égout ; on n'y avait reçu aucun rapport d'agent sur ce fait qui, à la préfecture, était regardé comme une fable. On y attribuait l'invention de cette fable au cocher. Un cocher qui veut un pourboire est capable de tout, même d'imagination. Le fait, pourtant, était certain, et Marius n'en pouvait douter, à moins de douter de sa propre identité, comme nous venons de le dire.

Tout, dans cette étrange énigme, était inexplicable.

Cet homme, ce mystérieux homme, que le cocher avait vu sortir de la grille du Grand Égout portant sur son dos Marius évanoui, et que l'agent de police aux aguets avait arrêté en flagrant délit de sauvetage d'un insurgé, qu'était-il devenu ? qu'était devenu l'agent lui-même ? Pourquoi cet agent avait-il gardé le silence ? l'homme avait-il réussi à s'évader ? avait-il corrompu l'agent ? Pourquoi cet homme ne donnait-il aucun signe de vie à Marius qui lui devait tout ? Le désintéressement n'était pas moins prodigieux que le dévouement. Pour-

Chapitre VI. Jean Valjean

Vers le milieu de la nuit, Jean Valjean se réveilla.

Jean Valjean était d'une pauvre famille de paysans de la Brie. Dans son enfance, il n'avait pas appris à lire. Quand il eut l'âge d'homme, il était émondeur à Faverolles. Sa mère s'appelait Jeanne Mathieu ; son père s'appelait Jean Valjean, ou Vlajean, sobriquet probablement, et contraction de *Voilà Jean*.

Jean Valjean était d'un caractère pensif sans être triste, ce qui est le propre des natures affectueuses. Somme toute, pourtant, c'était quelque chose d'assez endormi et d'assez insignifiant, en apparence du moins, que Jean Valjean. Il avait perdu en très bas âge son père et sa mère. Sa mère était morte d'une fièvre de lait mal soignée. Son père, émondeur comme lui, s'était tué en tombant d'un arbre. Il n'était resté à Jean Valjean qu'une sœur plus âgée que lui, veuve, avec sept enfants, filles et garçons. Cette sœur avait élevé Jean Valjean, et tant qu'elle eut son mari elle logea et nourrit son jeune frère. Le mari mourut. L'aîné des sept enfants avait huit ans, le dernier un an. Jean Valjean venait d'atteindre, lui, sa vingt-cinquième année. Il remplaça le père, et soutint à son tour sa sœur qui l'avait élevé. Cela se fit simplement, comme un devoir, même avec quelque chose de bourru de la part de Jean Valjean. Sa jeunesse se dépensait ainsi dans un travail rude et mal payé. On ne lui avait jamais connu de « bonne amie » dans le pays. Il n'avait pas eu le temps d'être amoureux.

Le soir il rentrait fatigué et mangeait sa soupe sans dire un mot. Sa sœur, mère Jeanne, pendant qu'il mangeait, lui prenait souvent dans son écuelle le meilleur de son repas, le morceau de viande, la tranche de lard le cœur de chou, pour le donner à quelqu'un de ses enfants ; lui, mangeant toujours, penché sur la table, presque la tête dans sa soupe, ses longs cheveux tombant autour de son écuelle et cachant ses yeux, avait l'air de ne rien voir et laissait faire. Il y avait à Faverolles, pas loin de la chaumière Valjean, de l'autre côté de la ruelle, une fermière appelée Marie-Claude ; les enfants Valjean, habituellement affamés, allaient quelquefois emprunter au nom de leur mère une pinte de lait à Marie-Claude, qu'ils buvaient derrière une haie ou dans quelque coin d'allée, s'arrachant le pot, et si hâtivement que les petites filles s'en répandaient sur leur tablier et dans leur goulotte. La mère, si elle eût su cette maraude, eût sévèrement corrigé les délinquants. Jean Valjean, brusque et bougon, payait en arrière de la mère la pinte de lait à Marie-Claude, et les enfants n'étaient pas punis.

Il gagnait dans la saison de l'émondage vingt-quatre sous par jour, puis il se louait comme moissonneur, comme manoeuvre, comme garçon de ferme bouvier, comme homme de peine. Il faisait ce qu'il pouvait. Sa sœur travaillait de son côté, mais que faire avec sept petits enfants ? C'était un triste groupe que la misère enveloppa et étreignit peu à peu. Il arriva qu'un hiver fut rude. Jean n'eut pas d'ouvrage. La famille n'eut pas de pain. Pas de pain. À la lettre. Sept enfants ! Un dimanche soir, Maubert Isabeau, boulanger sur la place de l'Église, à Faverolles, se disposait à se coucher, lors-

qu'il entendit un coup violent dans la devanture grillée et vitrée de sa boutique. Il arriva à temps pour voir un bras passé à travers un trou fait d'un coup de poing dans la grille et dans la vitre. Le bras saisit un pain et l'emporta. Isabeau sortit en hâte ; le voleur s'enfuyait à toutes jambes ; Isabeau courut après lui et l'arrêta. Le voleur avait jeté le pain, mais il avait encore le bras ensanglanté. C'était Jean Valjean.

Ceci se passait en 1795. Jean Valjean fut traduit devant les tribunaux du temps « pour vol avec effraction la nuit dans une maison habitée ». Il avait un fusil dont il se servait mieux que tireur au monde, il était quelque peu braconnier ; ce qui lui nuisit. Il y a contre les braconniers un préjugé légitime. Le braconnier, de même que le contrebandier, côtoie de fort près le brigand. Pourtant, disons-le en passant, il y a encore un abîme entre ces races d'hommes et le hideux assassin des villes. Le braconnier vit dans la forêt ; le contrebandier vit dans la montagne ou sur la mer. Les villes font des hommes féroces parce qu'elles font des hommes corrompus. La montagne, la mer, la forêt, font des hommes sauvages. Elles développent le côté farouche, mais souvent sans détruire le côté humain.

Jean Valjean fut déclaré coupable. Les termes du code étaient formels. Il y a dans notre civilisation des heures redoutables ; ce sont les moments où la pénalité prononce un naufrage. Quelle minute funèbre que celle où la société s'éloigne et consomme l'irréparable abandon d'un être pensant ! Jean Valjean fut condamné à cinq ans de galères.

Le 22 avril 1796, on cria dans Paris la victoire de Montenotte remportée par le général en chef de l'année d'Italie, que le message du Directoire aux Cinq-Cents, du 2 floréal an IV, appelle Buona-Parte ; ce même jour une grande chaîne fut ferrée à Bicêtre. Jean Valjean fit partie de cette chaîne. Un ancien guichetier de la prison, qui a près de quatre-vingt-dix ans aujourd'hui, se souvient encore parfaitement de ce malheureux qui fut ferré à l'extrémité du quatrième cordon dans l'angle nord de la cour. Il était assis à terre comme tous les autres. Il paraissait ne rien comprendre à sa position, sinon qu'elle était horrible. Il est probable qu'il y démêlait aussi, à travers les vagues idées d'un pauvre homme ignorant de tout, quelque chose d'excessif. Pendant qu'on rivait à grands coups de marteau derrière sa tête le boulon de son carcan, il pleurait, les larmes l'étouffaient, elles l'empêchaient de parler, il parvenait seulement à dire de temps en temps : *J'étais émondeur à Faverolles*. Puis, tout en sanglotant, il élevait sa main droite et l'abaissait graduellement sept fois comme s'il touchait successivement sept têtes inégales, et par ce geste on devinait que la chose quelconque qu'il avait faite, il l'avait faite pour vêtir et nourrir sept petits enfants.

Il partit pour Toulon. Il y arriva après un voyage de vingt-sept jours, sur une charrette, la chaîne au cou. À Toulon, il fut revêtu de la casaque rouge. Tout s'effaça de ce qui avait été sa vie, jusqu'à son nom ; il ne fut même plus Jean Valjean ; il fut le numéro 24601. Que devint la sœur ? que devinrent les sept enfants ? Qui est-ce qui s'occupe de cela ? Que devient la poignée de feuilles du jeune arbre scié par le pied ?

C'est toujours la même histoire. Ces pauvres êtres vivants, ces créatures de Dieu, sans appui désormais, sans guide, sans asile, s'en allèrent au hasard, qui sait même ? chacun de leur côté peut-être, et s'enfon-

Chapitre VIII. Deux hommes impossibles à retrouver

L'enchantement, si grand qu'il fût, n'effaça point dans l'esprit de Marius d'autres préoccupations.

Pendant que le mariage s'apprêtait et en attendant l'époque fixée, il fit faire de difficiles et scrupuleuses recherches rétrospectives.

Il devait de la reconnaissance de plusieurs côtés ; il en devait pour son père, il en devait pour lui-même.

Il y avait Thénardier ; il y avait l'inconnu qui l'avait rapporté, lui Marius, chez M. Gillenormand.

Marius tenait à retrouver ces deux hommes, n'entendant point se marier, être heureux et les oublier, et craignant que ces dettes du devoir non payées ne fissent ombre sur sa vie, si lumineuse désormais. Il lui était impossible de laisser tout cet arriéré en souffrance derrière lui, et il voulait, avant d'entrer joyeusement dans l'avenir, avoir quittance du passé.

Que Thénardier fût un scélérat, cela n'était rien à ce fait qu'il avait sauvé le colonel Pontmercy. Thénardier était un bandit pour tout le monde, excepté pour Marius.

Et Marius, ignorant la véritable scène du champ de bataille de Waterloo, ne savait pas cette particularité, que son père était vis-à-vis de Thénardier dans cette situation étrange de lui devoir la vie sans lui devoir de reconnaissance.

Aucun des divers agents que Marius employa ne parvint à saisir la piste de Thénardier. L'effacement semblait complet de ce côté-là. La Thénardier était morte en prison pendant l'instruction du procès. Thénardier et sa fille Azelma, les deux seuls qui restassent de ce groupe lamentable, avaient replongé dans l'ombre. Le gouffre de l'inconnu social s'était silencieusement refermé sur ces êtres. On ne voyait même plus à la surface ce frémissement, ce tremblement, ces obscurs cercles concentriques qui annoncent que quelque chose est tombé là, et qu'on peut y jeter la sonde.

La Thénardier étant morte, Boulatruelle étant mis hors de cause, Claquesous ayant disparu, les principaux accusés s'étant échappés de prison, le procès du guet-apens de la mesure Gorbeau avait à peu près avorté. L'affaire était restée assez obscure. Le banc des assises avait dû se contenter de deux subalternes, Panchaud, dit Printanier, dit Bigrenaille, et Demi-Liard, dit Deux-Milliards, qui avaient été condamnés contradictoirement à dix ans de galères. Les travaux forcés à perpétuité avaient été prononcés contre leurs complices évadés et contumaces. Thénardier, chef et meneur, avait été, par contumace également, condamné à mort. Cette condamnation était la seule chose qui restât sur Thénardier, jetant sur ce nom enseveli sa lueur sinistre, comme une chandelle à côté d'une bière.

Du reste, en refoulant Thénardier dans les dernières profondeurs par la crainte d'être ressaisi, cette condamnation ajoutait à l'épaississement ténébreux qui couvrait cet homme.

Quant à l'autre, quant à l'homme ignoré qui avait

avait tout emporté, excepté lui. Tout cela lui semblait avoir disparu comme derrière une toile de théâtre. Il y a de ces rideaux qui s'abaissent dans la vie. Dieu passe à l'acte suivant.

Et lui-même, était-il bien le même homme ? Lui, le pauvre, il était riche ; lui, l'abandonné, il avait une famille ; lui, le désespéré, il épousait Cosette. Il lui semblait qu'il avait traversé une tombe, et qu'il y était entré noir, et qu'il en était sorti blanc. Et cette tombe, les autres y étaient restés. À de certains instants, tous ces êtres du passé, revenus et présents, faisaient cercle autour de lui et l'assombrissaient ; alors il songeait à Cosette, et redevenait serein ; mais il ne fallait rien moins que cette félicité pour effacer cette catastrophe.

M. Fauchelevent avait presque place parmi ces êtres évanouis. Marius hésitait à croire que le Fauchelevent de la barricade fût le même que ce Fauchelevent en chair et en os, si gravement assis près de Cosette. Le premier était probablement un de ces cauchemars apportés et remportés par ses heures de délire. Du reste, leurs deux natures étant escarpées, aucune question n'était possible de Marius à M. Fauchelevent. L'idée ne lui en fût pas même venue. Nous avons indiqué déjà ce détail caractéristique.

Deux hommes qui ont un secret commun, et qui, par une sorte d'accord tacite, n'échangent pas une parole à ce sujet, cela est moins rare qu'on ne pense.

Une fois seulement, Marius tenta un essai. Il fit venir dans la conversation la rue de la Chanvrerie, et, se tournant vers M. Fauchelevent, il lui dit :

– Vous connaissez bien cette rue-là ?

– Quelle rue ?

– La rue de la Chanvrerie ?

– Je n'ai aucune idée du nom de cette rue-là, répondit M. Fauchelevent du ton le plus naturel du monde.

La réponse, qui portait sur le nom de la rue, et point sur la rue elle-même, parut à Marius plus concluante qu'elle ne l'était.

– Décidément, pensa-t-il, j'ai rêvé. J'ai eu une hallucination. C'est quelqu'un qui lui ressemblait. M. Fauchelevent n'y était pas.

cèrent peu à peu dans cette froide brume où s'englou-tissent les destinées solitaires, moines ténèbres où disparaissent successivement tant de têtes infortunées dans la sombre marche du genre humain. Ils quittèrent le pays. Le clocher de ce qui avait été leur village les oublia ; la borne de ce qui avait été leur champ les oublia ; après quelques années de séjour au bagne, Jean Valjean lui-même les oublia. Dans ce cœur où il y avait eu une plaie, il y eut une cicatrice. Voilà tout. À peine, pendant tout le temps qu'il passa à Toulon, entendit-il parler une seule fois de sa sœur. C'était, je crois, vers la fin de la quatrième année de sa captivité. Je ne sais plus par quelle voie ce renseignement lui parvint. Quelqu'un, qui les avait connus au pays, avait vu sa sœur. Elle était à Paris. Elle habitait une pauvre rue près de Saint-Sulpice, la rue du Geindre. Elle n'avait plus avec elle qu'un enfant, un petit garçon, le dernier. Où étaient les six autres ? Elle ne le savait peut-être pas elle-même. Tous les matins elle allait à une imprimerie rue du Sabot, n° 3, où elle était plieuse et brocheuse. Il fallait être là à six heures du matin, bien avant le jour l'hiver. Dans la maison de l'imprimerie il y avait une école, elle menait à cette école son petit garçon qui avait sept ans. Seulement, comme elle entrait à l'imprimerie à six heures et que l'école n'ouvrait qu'à sept, il fallait que l'enfant attendît, dans la cour, que l'école ouvrit, une heure ; l'hiver, une heure de nuit, en plein air. On ne voulait pas que l'enfant entrât dans l'imprimerie, parce qu'il gênait, disait-on. Les ouvriers voyaient le matin en passant ce pauvre petit être assis sur le pavé, tombant de sommeil, et souvent endormi dans l'ombre, accroupi et plié sur son panier. Quand il pleuvait, une vieille femme, la portière, en avait pitié ; elle le recueillait dans son bouge où il n'y avait qu'un grabat, un rouet et deux chaises de bois, et le petit dormait là dans un coin, se serrant contre le chat pour avoir moins froid. À sept heures, l'école ouvrait et il y entrait. Voilà ce qu'on dit à Jean Valjean. On l'en entretint un jour, ce fut un moment, un éclair, comme une fenêtre brusquement ouverte sur la destinée de ces êtres qu'il avait aimés, puis tout se referma ; il n'en entendit plus parler, et ce fut pour jamais. Plus rien n'arriva d'eux à lui ; jamais il ne les revit, jamais il ne les rencontra, et, dans la suite de cette douloureuse histoire, on ne les retrouvera plus.

Vers la fin de cette quatrième année, le tour d'évasion de Jean Valjean arriva. Ses camarades l'aidèrent comme cela se fait dans ce triste lieu. Il s'évada. Il erra deux jours en liberté dans les champs ; si c'est être libre que d'être traqué ; de tourner la tête à chaque instant ; de tressaillir au moindre bruit ; d'avoir peur de tout, du toit qui fume, de l'homme qui passe, du chien qui aboie, du cheval qui galope, de l'heure qui sonne, du jour parce qu'on voit, de la nuit parce qu'on ne voit pas, de la route, du sentier, du buisson, du sommeil. Le soir du second jour, il fut repris. Il n'avait ni mangé ni dormi depuis trente-six heures. Le tribunal maritime le condamna pour ce délit à une prolongation de trois ans, ce qui lui fit huit ans. La sixième année, ce fut encore son tour de s'évader ; il en usa, mais il ne put consommer sa fuite. Il avait manqué à l'appel. On tira le coup de canon, et à la nuit les gens de ronde le trouvèrent caché sous la quille d'un vaisseau en construction ; il résista aux gardes-chiourme qui le saisirent. Évasion et rébellion. Ce fait prévu par le code spécial fut puni d'une aggravation de cinq ans, dont deux ans de double

chaîne. Treize ans. La dixième année, son tour revint, il en profita encore. Il ne réussit pas mieux. Trois ans pour cette nouvelle tentative. Seize ans. Enfin, ce fut, je crois, pendant la treizième année qu'il essaya une dernière fois et ne réussit qu'à se faire reprendre après quatre heures d'absence. Trois ans pour ces quatre heures. Dix-neuf ans. En octobre 1815 il fut libéré ; il était entré là en 1796 pour avoir cassé un carreau et pris un pain.

Place pour une courte parenthèse. C'est la seconde fois que, dans ses études sur la question pénale et sur la damnation par la loi, l'auteur de ce livre rencontre le vol d'un pain, comme point de départ du désastre d'une destinée. Claude Gueux avait volé un pain ; Jean Valjean avait volé un pain. Une statistique anglaise constate qu'à Londres quatre vols sur cinq ont pour cause immédiate la faim.

Jean Valjean était entré au bagne sanglotant et frémissant ; il en sortit impassible. Il y était entré désespéré ; il en sortit sombre.

Que s'était-il passé dans cette âme ?

Chapitre VII. Les effets de rêve mêlés au bonheur

Les amoureux se voyaient tous les jours. Cosette venait avec M. Fauchelevent. — C'est le renversement des choses, disait mademoiselle Gillenormand, que la future vienne à domicile se faire faire la cour comme ça. —

Mais la convalescence de Marius avait fait prendre l'habitude, et les fauteuils de la rue des Filles-du-Calvaire, meilleurs aux tête-à-tête que les chaises de paille de la rue de l'Homme-Armé, l'avaient enracinée. Marius et M. Fauchelevent se voyaient, mais ne se parlaient pas. Il semblait que cela fût convenu. Toute fille a besoin d'un chaperon. Cosette n'aurait pu venir sans M. Fauchelevent. Pour Marius, M. Fauchelevent était la condition de Cosette. Il l'acceptait. En mettant sur le tapis, vaguement et sans préciser, les matières de la politique, au point de vue de l'amélioration générale du sort de tous, ils parvenaient à se dire un peu plus que oui ou non. Une fois, au sujet de l'enseignement, que Marius voulait gratuit et obligatoire, multiplié sous toutes les formes, prodigué à tous comme l'air et le soleil, en un mot, respirable au peuple tout entier, ils furent à l'unisson et causèrent presque. Marius remarqua à cette occasion que M. Fauchelevent parlait bien, et même avec une certaine élévation de langage. Il lui manquait pourtant on ne sait quoi. M. Fauchelevent avait quelque chose de moins qu'un homme du monde, et quelque chose de plus.

Marius, intérieurement et au fond de sa pensée, entourait de toutes sortes de questions muettes ce M. Fauchelevent qui était pour lui simplement bienveillant et froid. Il lui venait par moments des doutes sur ses propres souvenirs. Il y avait dans sa mémoire un trou, en endroit noir, un abîme creusé par quatre mois d'agonie. Beaucoup de choses s'y étaient perdues. Il en était à se demander s'il était bien réel qu'il eût vu M. Fauchelevent, un tel homme si sérieux et si calme, dans la barricade.

Ce n'était pas d'ailleurs la seule stupeur que les apparitions et les disparitions du passé lui eussent laissée dans l'esprit. Il ne faudrait pas croire qu'il fût délivré de toutes ces obsessions de la mémoire qui nous forcent, même heureux, même satisfaits, à regarder mélancoliquement en arrière. La tête qui ne se retourne pas vers les horizons effacés ne contient ni pensée ni amour. Par moments, Marius prenait son visage dans ses mains et le passé tumultueux et vague traversait le crépuscule qu'il avait dans le cerveau. Il revoyait tomber Mabeuf, il entendait Gavroche chanter sous la mitraille, il sentait sous sa lèvre le froid du front d'Éponine, Enjolras, Courfeyrac, Jean Prouvaire, Combeferre, Bossuet, Grantaire, tous ses amis, se dressaient devant lui, puis se dissipaient. Tous ces êtres chers, douloureux, vaillants, charmants ou tragiques, étaient-ce des songes ? avaient-ils en effet existé ? L'émeute avait tout roulé dans sa fumée. Ces grandes fièvres ont de grands rêves. Il s'interrogeait ; il se tâtait ; il avait le vertige de toutes ces réalités évanouies. Où étaient-ils donc tous ? était-ce bien vrai que tout fût mort ? Une chute dans les ténèbres

faire autrement que de laisser sa fortune à ces jeunes gens, puisqu'ils n'en avaient plus besoin.

Il fut arrangé que le couple habiterait chez le grand-père. M. Gillenormand voulut absolument leur donner sa chambre, la plus belle de la maison. — *Cela me rajeunira*, déclarait-il. *C'est un ancien projet. J'avais toujours eu l'idée de faire la noce dans ma chambre.* Il meubla cette chambre d'un tas de vieux bibelots galants. Il la fit plafonner et tendre d'une étoffe extraordinaire qu'il avait en pièce et qu'il croyait d'Utrecht, fond satiné bouton-d'or avec fleurs de velours oreilles-d'ours. — C'est de cette étoffe-là, disait-il, qu'était drapé le lit de la duchesse d'Anville à La Roche-Guyon. — Il mit sur la cheminée une figurine de Saxe portant un manchon sur son ventre nu.

La bibliothèque de M. Gillenormand devint le cabinet d'avocat dont avait besoin Marius ; un cabinet, on s'en souvient, étant exigé par le conseil de l'ordre.

Chapitre VII. Le dedans du désespoir

Essayons de le dire.

Il faut bien que la société regarde ces choses puisque c'est elle qui les fait.

C'était, nous l'avons dit, un ignorant ; mais ce n'était pas un imbécile. La lumière naturelle était allumée en lui. Le malheur, qui a aussi sa clarté, augmenta le peu de jour qu'il y avait dans cet esprit. Sous le bâton, sous la chaîne, au cachot, à la fatigue, sous l'ardent soleil du baigne, sur le lit de planches des forçats, il se replia en sa conscience et réfléchit.

Il se constitua tribunal.

Il commença par se juger lui-même.

Il reconnut qu'il n'était pas un innocent injustement puni. Il s'avoua qu'il avait commis une action extrême et blâmable ; qu'on ne lui eût peut-être pas refusé ce pain s'il l'avait demandé ; que dans tous les cas il eût mieux valu l'attendre, soit de la pitié, soit du travail ; que ce n'est pas tout à fait une raison sans réplique de dire : peut-on attendre quand on a faim ? que d'abord il est très rare qu'on meure littéralement de faim ; ensuite que, malheureusement ou heureusement, l'homme est ainsi fait qu'il peut souffrir longtemps et beaucoup, moralement et physiquement, sans mourir ; qu'il fallait donc de la patience ; que cela eût mieux valu même pour ces pauvres petits enfants ; que c'était un acte de folie, à lui, malheureux homme chétif, de prendre violemment au collet la société tout entière et de se figurer qu'on sort de la misère par le vol ; que c'était, dans tous les cas, une mauvaise porte pour sortir de la misère que celle par où l'on entre dans l'infamie ; enfin qu'il avait eu tort.

Puis il se demanda :

S'il était le seul qui avait eu tort dans sa fatale histoire ? Si d'abord ce n'était pas une chose grave qu'il eût, lui travailleur, manqué de travail, lui laborieux, manqué de pain. Si, ensuite, la faute commise et avouée, le châtement n'avait pas été féroce et outré. S'il n'y avait pas plus d'abus de la part de la loi dans la peine qu'il n'y avait eu d'abus de la part du coupable dans la faute. S'il n'y avait pas excès de poids dans un des plateaux de la balance, celui où est l'expiation. Si la surcharge de la peine n'était point l'effacement du délit, et n'arrivait pas à ce résultat : de retourner la situation, de remplacer la faute du délinquant par la faute de la répression, de faire du coupable la victime et du débiteur le créancier, et de mettre définitivement le droit du côté de celui-là même qui l'avait violé. Si cette peine, compliquée des aggravations successives pour les tentatives d'évasion, ne finissait pas par être une sorte d'attentat du plus fort sur le plus faible, un crime de la société sur l'individu, un crime qui recommençait tous les jours, un crime qui durait dix-neuf ans.

Il se demanda si la société humaine pouvait avoir le droit de faire également subir à ses membres, dans un cas son imprévoyance déraisonnable, et dans l'autre cas sa prévoyance impitoyable, et de saisir à jamais un pauvre homme entre un défaut et un excès, défaut de travail, excès de châtement. S'il n'était pas exorbitant

que la société traitât ainsi précisément ses membres les plus mal dotés dans la répartition de biens que fait le hasard, et par conséquent les plus dignes de ménagements.

Ces questions faites et résolues, il jugea la société et la condamna.

Il la condamna sans haine.

Il la fit responsable du sort qu'il subissait, et se dit qu'il n'hésiterait peut-être pas à lui en demander compte un jour. Il se déclara à lui-même qu'il n'y avait pas d'équilibre entre le dommage qu'il avait causé et le dommage qu'on lui causait ; il conclut enfin que son châtement n'était pas, à la vérité, une injustice, mais qu'à coup sûr c'était une iniquité.

La colère peut être folle et absurde ; on peut être irrité à tort ; on n'est indigné que lorsqu'on a raison au fond par quelque côté. Jean Valjean se sentait indigné. Et puis, la société humaine ne lui avait fait que du mal. Jamais il n'avait vu d'elle que ce visage courroucé qu'elle appelle sa justice et qu'elle montre à ceux qu'elle frappe. Les hommes ne l'avaient touché que pour le meurtrir. Tout contact avec eux lui avait été un coup. Jamais, depuis son enfance, depuis sa mère, depuis sa sœur, jamais il n'avait rencontré une parole amie et un regard bienveillant. De souffrance en souffrance il arriva peu à peu à cette conviction que la vie était une guerre ; et que dans cette guerre il était le vaincu. Il n'avait d'autre arme que sa haine. Il résolut de l'aiguiser au bain et de l'emporter en s'en allant.

Il y avait à Toulon une école pour la chiourme tenue par des frères ignorants où l'on enseignait le plus nécessaire à ceux de ces malheureux qui avaient de la bonne volonté. Il fut du nombre des hommes de bonne volonté. Il alla à l'école à quarante ans, et apprit à lire, à écrire, à compter. Il sentit que fortifier son intelligence, c'était fortifier sa haine. Dans certains cas, l'instruction et la lumière peuvent servir de rallonge au mal.

Cela est triste à dire, après avoir jugé la société qui avait fait son malheur, il jugea la providence qui avait fait la société.

Il la condamna aussi.

Ainsi, pendant ces dix-neuf ans de torture et d'esclavage, cette âme monta et tomba en même temps. Il y entra de la lumière d'un côté et des ténèbres de l'autre.

Jean Valjean n'était pas, on l'a vu, d'une nature mauvaise. Il était encore bon lorsqu'il arriva au bain. Il y condamna la société et sentit qu'il devenait méchant, il y condamna la providence et sentit qu'il devenait impie.

Ici il est difficile de ne pas méditer un instant.

La nature humaine se transforme-t-elle ainsi de fond en comble et tout à fait ? L'homme créé bon par Dieu peut-il être fait méchant par l'homme ? L'âme peut-elle être refaite tout d'une pièce par la destinée, et devenir mauvaise, la destinée étant mauvaise ? Le cœur peut-il devenir difforme et contracter des laideurs et des infirmités incurables sous la pression d'un malheur disproportionné, comme la colonne vertébrale sous une voûte trop basse ? N'y a-t-il pas dans toute âme humaine, n'y avait-il pas dans l'âme de Jean Valjean en particulier, une première étincelle, un élément divin, incorruptible dans ce monde, immortel dans l'autre, que le bien peut développer, attiser, allumer, enflammer et faire rayonner splendidement, et que le mal ne peut jamais entièrement éteindre ?

argyraspides ; on est des galoupiats ! Mes amis, tout nouveau marié doit être le prince Aldobrandini. Profitez de cette minute unique de la vie pour vous envoler dans l'empyrée avec les cygnes et les aigles, quitte à retomber le lendemain dans la bourgeoisie des grenouilles. N'économisez point sur l'hyménée, ne lui rognez pas ses splendeurs ; ne liardez pas le jour où vous rayonnez. La noce n'est pas le ménage. Oh ! si je faisais à ma fantaisie, ce serait galant. On entendrait des violons dans les arbres. Voici mon programme : bleu de ciel et argent. Je mêlerais à la fête les divinités agrestes, je convoquerais les dryades et les néréides. Les noces d'Amphitrite, une nuée rose, des nymphes bien coiffées et toutes nues, un académicien offrant des quatrains à la déesse, un char traîné par des monstres marins.

Triton trotta devant, et tira de sa conque

Des sons si ravissants qu'il ravissait quiconque !

– Voilà un programme de fête, en voilà un, ou je ne m'y connais pas, sac à papier !

Pendant que le grand-père, en pleine effusion lyrique, s'écoutait lui-même, Cosette et Marius s'enivraient de se regarder librement.

La tante Gillenormand considérait tout cela avec sa placidité imperturbable. Elle avait eu depuis cinq ou six mois une certaine quantité d'émotions ; Marius revenu, Marius rapporté sanglant, Marius rapporté d'une barricade, Marius mort, puis vivant, Marius réconcilié, Marius fiancé, Marius se mariant avec une pauvre, Marius se mariant avec un millionnaire. Les six cent mille francs avaient été sa dernière surprise. Puis son indifférence de première communiant lui était revenue. Elle allait régulièrement aux offices, égrenait son rosaire, lisait son eucologe, chuchotait dans un coin de la maison des *Ave* pendant qu'on chuchotait dans l'autre des *I love you*, et, vaguement, voyait Marius et Cosette comme deux ombres. L'ombre, c'était elle.

Il y a un certain état d'ascétisme inerte où l'âme, neutralisée par l'engourdissement, étrangère à ce qu'on pourrait appeler l'affaire de vivre, ne perçoit, à l'exception des tremblements de terre et des catastrophes, aucune des impressions humaines, ni les impressions plaisantes, ni les impressions pénibles. – Cette dévotion-là, disait le père Gillenormand à sa fille, correspond au rhume de cerveau. Tu ne sens rien de la vie. Pas de mauvaise odeur, mais pas de bonne.

Du reste, les six cent mille francs avaient fixé les indécisions de la vieille fille. Son père avait pris l'habitude de la compter si peu qu'il ne l'avait pas consultée sur le consentement au mariage de Marius. Il avait agi de fougue, selon sa mode, n'ayant, despote devenu esclave, qu'une pensée, satisfaire Marius. Quant à la tante, que la tante existât, et qu'elle pût avoir un avis, il n'y avait pas même songé, et, toute moutonne qu'elle était, ceci l'avait froissée. Quelque peu révoltée dans son for intérieur, mais extérieurement impassible, elle s'était dit : Mon père résout la question du mariage sans moi ; je résoudrai la question de l'héritage sans lui. Elle était riche, en effet, et le père ne l'était pas. Elle avait donc réservé là-dessus sa décision. Il est probable que si le mariage eût été pauvre, elle l'eût laissé pauvre. Tant pis pour monsieur mon neveu ! Il épouse une gueuse, qu'il soit gueux. Mais le demi-million de Cosette plut à la tante et changea sa situation intérieure à l'endroit de cette paire d'amoureux. On doit de la considération à six cent mille francs, et il était évident qu'elle ne pouvait

de ton peuple, mais trouve bon que je flanque un peu une pile à la bourgeoisie. J'en suis. Qui aime bien cingle bien. Sur ce, je le dis tout net, aujourd'hui on se marie, mais on ne sait plus se marier. Ah ! c'est vrai, je regrette la gentillesse des anciennes mœurs. J'en regrette tout. Cette élégance, cette chevalerie, ces façons courtoises et mignonnes, ce luxe réjouissant que chacun avait, la musique faisant partie de la noce, symphonie en haut, tambourinage en bas, les danses, les joyeux visages atablés, les madrigaux alambiqués, les chansons, les fusées d'artifice, les francs rires, le diable et son train, les gros nœuds de rubans. Je regrette la jarretière de la mariée. La jarretière de la mariée est cousine de la ceinture de Vénus. Sur quoi roule la guerre de Troie ? Parbleu, sur la jarretière d'Hélène. Pourquoi se bat-on, pourquoi Diomède le divin fracasse-t-il sur la tête de Mérionée ce grand casque d'airain à dix pointes, pourquoi Achille et Hector se pignochent-ils à grands coups de pique ? Parce que Hélène a laissé prendre à Pâris sa jarretière. Avec la jarretière de Cosette, Homère ferait *l'Illiade*. Il mettrait dans son poème un vieux bavard comme moi, et il le nommerait Nestor. Mes amis, autrefois, dans cet aimable autrefois, on se mariait sagement ; on faisait un bon contrat, et ensuite une bonne boustifaille. Sitôt Cujas sorti, Gamache entrait. Mais, dame ! c'est que l'estomac est une bête agréable qui demande son dû, et qui veut avoir sa noce aussi. On soupait bien, et l'on avait à table une belle voisine sans guimpe qui ne cachait sa gorge que modérément ! Oh ! les larges bouches riantes, et comme on était gai dans ce temps-là ! la jeunesse était un bouquet ; tout jeune homme se terminait par une branche de lilas ou par une touffe de roses ; fût-on guerrier, on était berger ; et si, par hasard, on était capitaine de dragons, on trouvait moyen de s'appeler Florian. On tenait à être joli. On se brodait, on s'empourpait. Un bourgeois avait l'air d'une fleur, un marquis avait l'air d'une pierrerie. On n'avait pas de sous-pieds, on n'avait pas de bottes. On était pimpant, lustré, moiré, mordoré, voltigeant, mignon, coquet, ce qui n'empêchait pas d'avoir l'épée au côté. Le colibri a bec et ongles. C'était le temps des *Indes galantes*. Un des côtés du siècle était le délicat, l'autre était le magnifique ; et, par la vertu-chou ! on s'amusait. Aujourd'hui on est sérieux. Le bourgeois est avare, la bourgeoise est prude ; votre siècle est infortuné. On chasserait les Grâces comme trop décolletées. Hélas ! on cache la beauté comme une laideur. Depuis la révolution, tout a des pantalons, même les danseuses ; une baladine doit être grave ; vos rigodons sont doctrinaires. Il faut être majestueux. On serait bien fâché de ne pas avoir le menton dans sa cravate. L'idéal d'un galopin de vingt ans qui se marie, c'est de ressembler à monsieur Royer-Collard. Et savez-vous à quoi l'on arrive avec cette majesté là ? à être petit. Apprenez ceci : la joie n'est pas seulement joyeuse ; elle est grande. Mais soyez donc amoureux gaîment, que diable ! mariez-vous donc, quand vous vous mariez, avec la fièvre et l'étourdissement et le vacarme et le tohu-bohu du bonheur ! De la gravité à l'église, soit. Mais, sitôt la messe finie, sarpejeu ! il faudrait faire tourbillonner un songe autour de l'épousée. Un mariage doit être royal et chimérique ; il doit promener sa cérémonie de la cathédrale de Reims à la pagode de Chanteloup. J'ai horreur d'une noce pleutre. Ventregoulette ! soyez dans l'olympes, au moins ce jour-là. Soyez des dieux. Ah ! l'on pourrait être des sylphes, des Jeux et des Ris, des

Questions graves et obscures, à la dernière desquelles tout physiologiste eût probablement répondu non, et sans hésiter, s'il eût vu à Toulon, aux heures de repos qui étaient pour Jean Valjean des heures de rêverie, assis, les bras croisés, sur la barre de quelque cabestan, le bout de sa chaîne enfoncé dans sa poche pour l'empêcher de traîner, ce galérien morne, sérieux, silencieux et pensif, paria des lois qui regardait l'homme avec colère, damné de la civilisation qui regardait le ciel avec sévérité.

Certes, et nous ne voulons pas le dissimuler, le physiologiste observateur eût vu là une misère irrémédiable, il eût plaint peut-être ce malade du fait de la loi, mais il n'eût pas même essayé de traitement ; il eût détourné le regard des cavernes qu'il aurait entrevues dans cette âme ; et, comme Dante de la porte de l'enfer, il eût effacé de cette existence le mot que le doigt de Dieu écrit pourtant sur le front de tout homme : *Espérance* !

Cet état de son âme que nous avons tenté d'analyser était-il aussi parfaitement clair pour Jean Valjean que nous avons essayé de le rendre pour ceux qui nous lisent ? Jean Valjean voyait-il distinctement, après leur formation, et avait-il vu distinctement, à mesure qu'ils se formaient, tous les éléments dont se composait sa misère morale ? Cet homme rude et illettré s'était-il bien nettement rendu compte de la succession d'idées par laquelle il était, degré à degré, monté et descendu jusqu'aux lugubres aspects qui étaient depuis tant d'années déjà l'horizon intérieur de son esprit ? Avait-il bien conscience de tout ce qui s'était passé en lui et de tout ce qui s'y remuait ? C'est ce que nous n'oserions dire ; c'est même ce que nous ne croyons pas. Il y avait trop d'ignorance dans Jean Valjean pour que, même après tant de malheur, il n'y restât pas beaucoup de vague. Par moments il ne savait pas même bien au juste ce qu'il éprouvait. Jean Valjean était dans les ténèbres ; il souffrait dans les ténèbres ; il haïssait dans les ténèbres ; on eût pu dire qu'il haïssait devant lui. Il vivait habituellement dans cette ombre, tâtonnant comme un aveugle et comme un rêveur. Seulement, par intervalles, il lui venait tout à coup, de lui-même ou du dehors, une secousse de colère, un surcroît de souffrance, un pâle et rapide éclair qui illuminait toute son âme, et faisait brusquement apparaître partout autour de lui, en avant et en arrière, aux lueurs d'une lumière affreuse, les hideux précipices et les sombres perspectives de sa destinée.

L'éclair passé, la nuit retombait, et où était-il ? il ne le savait plus.

Le propre des peines de cette nature, dans lesquelles domine ce qui est impitoyable, c'est-à-dire ce qui est abrutissant. C'est de transformer peu à peu, par une sorte de transfiguration stupide, un homme en une bête fauve. Quelquefois en une bête féroce. Les tentatives d'évasion de Jean Valjean, successives et obstinées, suffraient à prouver cet étrange travail fait par la loi sur l'âme humaine. Jean Valjean eût renouvelé ces tentatives, si parfaitement inutiles et folles, autant de fois que l'occasion s'en fût présentée, sans songer un instant au résultat, ni aux expériences déjà faites. Il s'échappait impétueusement comme le loup qui trouve la cage ouverte. L'instinct lui disait : sauve-toi ! Le raisonnement lui eût dit : reste ! Mais, devant une tentation si violente, le raisonnement avait disparu ; il n'y avait plus que l'instinct. La bête seule agissait. Quand il était repris, les

nouvelles sévérités qu'on lui infligeait ne servaient qu'à l'effarer davantage.

Un détail que nous ne devons pas omettre, c'est qu'il était d'une force physique dont n'approchait pas un des habitants du bagne. À la fatigue, pour filer un câble, pour virer un cabestan, Jean Valjean valait quatre hommes. Il soulevait et soutenait parfois d'énormes poids sur son dos, et remplaçait dans l'occasion cet instrument qu'on appelle cric et qu'on appelait jadis orgueil, d'où a pris nom, soit dit en passant, la rue Montorgueil près des halles de Paris. Ses camarades l'avaient surnommé Jean-le-Cric. Une fois, comme on réparait le balcon de l'hôtel de ville de Toulon, une des admirables cariatides de Puget qui soutiennent ce balcon se descella et faillit tomber. Jean Valjean, qui se trouvait là, soutint de l'épaule la cariatide et donna le temps aux ouvriers d'arriver.

Sa souplesse dépassait encore sa vigueur. Certains forçats, rêveurs perpétuels d'évasions, finissent par faire de la force et de l'adresse combinées une véritable science. C'est la science des muscles. Toute une statique mystérieuse est quotidiennement pratiquée par les prisonniers, ces éternels envieux des mouches et des oiseaux. Gravier une verticale, et trouver des points d'appui là où l'on voit à peine une saillie, était un jeu pour Jean Valjean. Étant donné un angle de mur, avec la tension de son dos et de ses jarrets, avec ses coudes et ses talons emboîtés dans les aspérités de la pierre, il se hissait comme magiquement à un troisième étage. Quelquefois il montait ainsi jusqu'au toit du bagne.

Il parlait peu. Il ne riait pas. Il fallait quelque émotion extrême pour lui arracher, une ou deux fois l'an, ce lugubre rire du forçat qui est comme un écho du rire du démon. À le voir, il semblait occupé à regarder continuellement quelque chose de terrible.

Il était absorbé en effet.

À travers les perceptions malades d'une nature incomplète et d'une intelligence accablée, il sentait confusément qu'une chose monstrueuse était sur lui. Dans cette pénombre obscure et blafarde où il rampait, chaque fois qu'il tournait le cou et qu'il essayait d'élever son regard, il voyait, avec une terreur mêlée de rage, s'échafauder, s'étagier et monter à perte de vue au-dessus de lui, avec des escarpements horribles, une sorte d'entassement effrayant de choses, de lois, de préjugés, d'hommes et de faits, dont les contours lui échappaient, dont la masse l'épouvantait, et qui n'était autre chose que cette prodigieuse pyramide que nous appelons la civilisation. Il distinguait çà et là dans cet ensemble fourmillant et difforme, tantôt près de lui, tantôt loin et sur des plateaux inaccessibles, quelque groupe, quelque détail vivement éclairé, ici l'argousin et son bâton, ici le gendarme et son sabre, là-bas l'archevêque mitré, tout en haut, dans une sorte de soleil, l'empereur couronné et éblouissant. Il lui semblait que ces splendeurs lointaines, loin de dissiper sa nuit, la rendaient plus funèbre et plus noire. Tout cela, lois, préjugés, faits, hommes, choses, allait et venait au-dessus de lui, selon le mouvement compliqué et mystérieux que Dieu imprime à la civilisation, marchant sur lui et l'écrasant avec je ne sais quoi de paisible dans la cruauté et d'inexorable dans l'indifférence. Âmes tombées au fond de l'infortune possible, malheureux hommes perdus au plus bas de ces limbes où l'on ne regarde plus, les réprouvés de la loi sentent peser de tout son poids sur

– Moire antique ! s'écria le vieillard. Merci, Marius. C'est précisément l'idée que je cherchais.

Et le lendemain une magnifique robe de moire antique couleur thé s'ajoutait à la corbeille de Cosette.

Le grand-père extrayait de ces chiffons une sagesse.

– L'amour, c'est bien ; mais il faut cela avec. Il faut de l'inutile dans le bonheur. Le bonheur, ce n'est que le nécessaire. Assaisonnez-le-moi énormément de superflu. Un palais et son cœur. Son cœur et le Louvre. Son cœur et les grandes eaux de Versailles. Donnez-moi ma bergère, et tâchez qu'elle soit duchesse. Amenez-moi Philis couronnée de bleuets et ajoutez-lui cent mille livres de rente. Ouvrez-moi une bucolique à perte de vue sous une colonnade de marbre. Je consens à la bucolique et aussi à la féerie de marbre et d'or. Le bonheur sec ressemble au pain sec. On mange, mais on ne dîne pas. Je veux du superflu, de l'inutile, de l'extravagant, du trop, de ce qui ne sert à rien. Je me souviens d'avoir vu dans la cathédrale de Strasbourg une horloge haute comme une maison à trois étages qui marquait l'heure, qui avait la bonté de marquer l'heure, mais qui n'avait pas l'air faite pour cela ; et qui, après avoir sonné midi ou minuit, midi, l'heure du soleil, minuit, l'heure de l'amour, ou toute autre heure qu'il vous plaira, vous donnait la lune et les étoiles, la terre et la mer, les oiseaux et les poissons, Phébus et Phébé, et une ribambelle de choses qui sortaient d'une niche, et les douze apôtres, et l'empereur Charles-Quint, et Éponine et Sabinus, et un tas de petits bonshommes dorés qui jouaient de la trompette, par-dessus le marché. Sans compter de ravissants carillons qu'elle éparpillait dans l'air à tout propos sans qu'on sût pourquoi. Un méchant cadran tout nu qui ne dit que les heures vaut-il cela ? Moi je suis de l'avis de la grosse horloge de Strasbourg, et je la préfère au coucou de la Forêt-Noire.

M. Gillenormand déraisonnait spécialement à propos de la noce, et tous les trumeaux du dix-huitième siècle passaient pêle-mêle dans ses dithyrambes.

– Vous ignorez l'art des fêtes. Vous ne savez pas faire un jour de joie dans ce temps-ci, s'écriait-il. Votre dix-neuvième siècle est veule. Il manque d'excès. Il ignore le riche, il ignore le noble. En toute chose, il est tondu ras. Votre tiers état est insipide, incolore, inodore et informe. Rêves de vos bourgeois qui s'établissent, comme elles disent : un joli boudoir fraîchement décoré, palissandre et calicot. Place ! place ! le sieur Gri-gou épouse la demoiselle Grippe-sou. Somptuosité et splendeur ! on a collé un louis d'or à un cierge. Voilà l'époque. Je demande à m'enfuir au delà des sarmates. Ah ! dès 1787, j'ai prédit que tout était perdu, le jour où j'ai vu le duc de Rohan, prince de Léon, duc de Chabot, duc de Montbazou, marquis de Soubise, vicomte de Thouars, pair de France, aller à Longchamp en tapécul ! Cela a porté ses fruits. Dans ce siècle on fait des affaires, on joue à la Bourse, on gagne de l'argent, et l'on est pingre. On soigne et on vernit sa surface ; on est tiré à quatre épingles, lavé, savonné, ratissé, rasé, peigné, ciré, lissé, frotté, brossé, nettoyé au dehors, irréprochable, poli comme un caillou, discret, propre, et en même temps, vertu de ma mie ! on a au fond de la conscience des fumiers et des cloaques à faire reculer une vachère qui se mouche dans ses doigts. J'octroie à ce temps-ci cette devise : Propreté sale. Marius, ne te fâche pas, donne-moi la permission de parler, je ne dis pas de mal du peuple, tu vois, j'en ai plein la bouche

au couvent même. Ce legs, déposé dans les mains d'un tiers, devait être remis à Cosette à sa majorité ou à l'époque de son mariage. Tout cet ensemble était fort acceptable, comme on voit, surtout avec un appoint de plus d'un demi-million. Il y avait bien çà et là quelques singularités, mais on ne les vit pas ; un des intéressés avait les yeux bandés par l'amour, les autres par les six cent mille francs.

Cosette apprit qu'elle n'était pas la fille de ce vieux homme qu'elle avait si longtemps appelé père. Ce n'était qu'un parent ; un autre Fauchelevent était son père véritable. Dans tout autre moment, cela l'eût navrée. Mais à l'heure ineffable où elle était, ce ne fut qu'un peu d'ombre, un rembrunissement, et elle avait tant de joie que ce nuage dura peu. Elle avait Marius. Le jeune homme arrivait, le bonhomme s'effaçait ; la vie est ainsi.

Et puis, Cosette était habituée depuis de longues années à voir autour d'elle des énigmes ; tout être qui a eu une enfance mystérieuse est toujours prêt à de certains renoncements.

Elle continua pourtant de dire à Jean Valjean : Père.

Cosette, aux anges, était enthousiasmée du père Gillenormand. Il est vrai qu'il la comblait de madrigaux et de cadeaux. Pendant que Jean Valjean construisait à Cosette une situation normale dans la société et une possession d'état inattaquable, M. Gillenormand veillait à la corbeille de noces. Rien ne l'amusait comme d'être magnifique. Il avait donné à Cosette une robe de guipure de Binche qui lui venait de sa propre grand'mère à lui. — Ces modes-là renaissent, disait-il, les antiquailles font fureur, et les jeunes femmes de ma vieillesse s'habillent comme les vieilles femmes de mon enfance.

Il dévalisait ses respectables commodes de laque de Coromandel à panse bombée qui n'avaient pas été ouvertes depuis des ans. — Confessons ces douairières, disait-il ; voyons ce qu'elles ont dans la bedaine. Il violait bruyamment des tiroirs ventrus pleins des toilettes de toutes ses femmes, de toutes ses maîtresses, et de toutes ses aïeules. Pékins, damas, lampas, moires peintes, robes de gros de Tours flambé, mouchoirs des Indes brodés d'un or qui peut se laver, dauphines sans envers en pièces, points de Gênes et d'Alençon, parures en vieille orfèvrerie, bonbonnières d'ivoire ornées de batailles microscopiques, nippes, rubans, il prodiguait tout à Cosette. Cosette, émerveillée, éperdue d'amour pour Marius et effarée de reconnaissance pour M. Gillenormand, rêvait un bonheur sans bornes vêtu de satin et de velours. Sa corbeille de noces lui apparaissait soutenue par les séraphins. Son âme s'envolait dans l'azur avec des ailes de dentelle de Malines.

L'ivresse des amoureux n'était égalée, nous l'avons dit, que par l'extase du grand-père. Il y avait comme une fanfare dans la rue des Filles-du-Calvaire.

Chaque matin, nouvelle offrande de bric-à-brac du grand-père à Cosette. Tous les falbalas possibles s'épanouissaient splendidement autour d'elle.

Un jour Marius, qui, volontiers, causait gravement à travers son bonheur, dit à propos de je ne sais quel incident :

— Les hommes de la révolution sont tellement grands, qu'ils ont déjà le prestige des siècles, comme Caton et comme Phocion, et chacun d'eux semble une mémoire antique.

leur tête cette société humaine, si formidable pour qui est dehors, si effroyable pour qui est dessous.

Dans cette situation, Jean Valjean songeait, et quelle pouvait être la nature de sa rêverie ?

Si le grain de mil sous la meule avait des pensées, il penserait sans doute ce que pensait Jean Valjean.

Toutes ces choses, réalités pleines de spectres, fantasmagories pleines de réalités, avaient fini par lui créer une sorte d'état intérieur presque inexprimable.

Par moments, au milieu de son travail du bagne, il s'arrêtait. Il se mettait à penser. Sa raison, à la fois plus mûre et plus troublée qu'autrefois, se révoltait. Tout ce qui lui était arrivé lui paraissait absurde ; tout ce qui l'entourait lui paraissait impossible. Il se disait : c'est un rêve. Il regardait l'argousin debout à quelques pas de lui ; l'argousin lui semblait un fantôme ; tout à coup le fantôme lui donnait un coup de bâton.

La nature visible existait à peine pour lui. Il serait presque vrai de dire qu'il n'y avait point pour Jean Valjean de soleil, ni de beaux jours d'été, ni de ciel rayonnant, ni de fraîches aubes d'avril. Je ne sais quel jour de soupirail éclairait habituellement son âme.

Pour résumer, en terminant, ce qui peut être résumé et traduit en résultats positifs dans tout ce que nous venons d'indiquer, nous nous bornerons à constater qu'en dix-neuf ans, Jean Valjean, l'inoffensif émondeur de Faverolles, le redoutable galérien de Toulon, était devenu capable, grâce à la manière dont le bagne l'avait façonné, de deux espèces de mauvaises actions : premièrement, d'une mauvaise action rapide, irréfléchie, pleine d'étourdissement, toute d'instinct, sorte de repré-saille pour le mal souffert ; deuxièmement, d'une mauvaise action grave, sérieuse, débattue en conscience et méditée avec les idées fausses que peut donner un pareil malheur. Ses préméditations passaient par les trois phases successives que les natures d'une certaine trempe peuvent seules parcourir, raisonnement, volonté, obstination. Il avait pour mobiles l'indignation habituelle, l'amertume de l'âme, le profond sentiment des iniquités subies, la réaction, même contre les bons, les innocents et les justes, s'il y en a. Le point de départ comme le point d'arrivée de toutes ses pensées était la haine de la loi humaine ; cette haine qui, si elle n'est arrêtée dans son développement par quelque incident providentiel, devient, dans un temps donné, la haine de la société, puis la haine du genre humain, puis la haine de la création, et se traduit par un vague et incessant et brutal désir de nuire, n'importe à qui, à un être vivant quelconque. Comme on voit, ce n'était pas sans raison que le passeport qualifiait Jean Valjean *d'homme très dangereux*.

D'année en année, cette âme s'était desséchée de plus en plus, lentement, mais fatalement. À cœur sec, œil sec. À sa sortie du bagne, il y avait dix-neuf ans qu'il n'avait versé une larme.

Chapitre VI.

Les deux vieillards font tout, chacun à leur façon, pour que Cosette soit heureuse

On prépara tout pour le mariage. Le médecin consulté déclara qu'il pourrait avoir lieu en février. On était en décembre. Quelques ravissantes semaines de bonheur parfait s'écoulèrent.

Le moins heureux n'était pas le grand-père. Il restait des quarts d'heure en contemplation devant Cosette.

— L'admirable jolie fille ! s'écriait-il. Et elle a l'air si douce et si bonne ! Il n'y a pas à dire mamie mon cœur, c'est la plus charmante fille que j'aie vue de ma vie. Plus tard, ça vous aura des vertus avec odeur de violette. C'est une grâce, quoi ! On ne peut que vivre noblement avec une telle créature. Marius, mon garçon, tu es baron, tu es riche, n'avocasse pas, je t'en supplie.

Cosette et Marius étaient passés brusquement du sépulcre au paradis. La transition avait été peu ménagée, et ils en auraient été étourdis s'ils n'en avaient été éblouis.

— Comprends-tu quelque chose à cela ? disait Marius à Cosette.

— Non, répondait Cosette, mais il me semble que le bon Dieu nous regarde.

Jean Valjean fit tout, aplanit tout, concilia tout, rendit tout facile. Il se hâtait vers le bonheur de Cosette avec autant d'empressement, et, en apparence, de joie, que Cosette elle-même.

Comme il avait été maire, il sut résoudre un problème délicat, dans le secret duquel il était seul, l'état civil de Cosette. Dire crûment l'origine, qui sait ? cela eût pu empêcher le mariage. Il tira Cosette de toutes les difficultés. Il lui arrangea une famille de gens morts, moyen sûr de n'encourir aucune réclamation. Cosette était ce qui restait d'une famille éteinte. Cosette n'était pas sa fille à lui, mais la fille d'un autre Fauchelevent. Deux frères Fauchelevent avaient été jardiniers au couvent du Petit-Picpus. On alla à ce couvent ; les meilleurs renseignements et les plus respectables témoignages abondèrent ; les bonnes religieuses, peu aptes et peu enclines à sonder les questions de paternité, et n'y entendant pas malice, n'avaient jamais su bien au juste duquel des deux Fauchelevent la petite Cosette était la fille. Elles dirent ce qu'on voulut, et le dirent avec zèle. Un acte de notoriété fut dressé. Cosette devint devant la loi mademoiselle Euphrasie Fauchelevent. Elle fut déclarée orpheline de père et de mère. Jean Valjean s'arrangea de façon à être désigné, sous le nom de Fauchelevent, comme tuteur de Cosette, avec M. Gillenormand comme subrogé tuteur.

Quant aux cinq cent quatre-vingt-quatre mille francs, c'était un legs fait à Cosette par une personne morte qui désirait rester inconnue. Le legs primitif avait été de cinq cent quatre-vingt-quatorze mille francs ; mais dix mille francs avaient été dépensés pour l'éducation de mademoiselle Euphrasie, dont cinq mille francs payés

Chapitre VIII. L'onde et l'ombre

Un homme à la mer !

Qu'importe ! le navire ne s'arrête pas. Le vent souffle, ce sombre navire-là a une route qu'il est forcé de continuer. Il passe.

L'homme disparaît, puis reparaît, il plonge et remonte à la surface, il appelle, il tend les bras, on ne l'entend pas ; le navire, frissonnant sous l'ouragan, est tout à sa manœuvre, les matelots et les passagers ne voient même plus l'homme submergé ; sa misérable tête n'est qu'un point dans l'énormité des vagues. Il jette des cris désespérés dans les profondeurs. Quel spectre que cette voile qui s'en va ! Il la regarde, il la regarde frénétiquement. Elle s'éloigne, elle blêmit, elle décroît. Il était là tout à l'heure, il était de l'équipage, il allait et venait sur le pont avec les autres, il avait sa part de respiration et de soleil, il était un vivant. Maintenant, que s'est-il donc passé ? Il a glissé, il est tombé, c'est fini.

Il est dans l'eau monstrueuse. Il n'a plus sous les pieds que de la fuite et de l'écroulement. Les flots déchirés et déchiquetés par le vent l'environnent hideusement, les roulis de l'abîme l'emportent, tous les haillons de l'eau s'agitent autour de sa tête, une populace de vagues crache sur lui, de confuses ouvertures le dévorent à demi ; chaque fois qu'il enfonce, il entrevoit des précipices pleins de nuit ; d'affreuses végétations inconnues le saisissent, lui nouent les pieds, le tirent à elles ; il sent qu'il devient abîme, il fait partie de l'écume, les flots se le jettent de l'un à l'autre, il boit l'amertume, l'océan lâche s'acharne à le noyer, l'énormité joue avec son agonie. Il semble que toute cette eau soit de la haine.

Il lutte pourtant, il essaie de se défendre, il essaie de se soutenir, il fait effort, il nage. Lui, cette pauvre force tout de suite épuisée, il combat l'inépuisable.

Où donc est le navire ? Là-bas. À peine visible dans les pâles ténèbres de l'horizon.

Les rafales soufflent ; toutes les écumes l'accablent. Il lève les yeux et ne voit que les lividités des nuages. Il assiste, agonisant, à l'immense démente de la mer. Il est supplicié par cette folie. Il entend des bruits étrangers à l'homme qui semblent venir d'au delà de la terre et d'on ne sait quel dehors effrayant.

Il y a des oiseaux dans les nuées, de même qu'il y a des anges au-dessus des détresses humaines, mais que peuvent-ils pour lui ? Cela vole, chante et plane, et lui, il râle.

Il se sent enseveli à la fois par ces deux infinis, l'océan et le ciel ; l'un est une tombe, l'autre est un linceul.

La nuit descend, voilà des heures qu'il nage, ses forces sont à bout ; ce navire, cette chose lointaine où il y avait des hommes, s'est effacé ; il est seul dans le formidable gouffre crépusculaire, il enfonce, il se roidit, il se tord, il sent au-dessous de lui les vagues monstres de l'invisible ; il appelle.

Il n'y a plus d'hommes. Où est Dieu ?

Il appelle. Quelqu'un ! quelqu'un ! Il appelle toujours. Rien à l'horizon. Rien au ciel.

Il implore l'étendue, la vague, l'algue, l'écueil ; cela est sourd. Il supplie la tempête ; la tempête imperturbable n'obéit qu'à l'infini.

Autour de lui, l'obscurité, la brume, la solitude, le tumulte orageux et inconscient, le plissement indéfini des eaux farouches. En lui l'horreur et la fatigue. Sous lui la chute. Pas de point d'appui. Il songe aux aventures ténébreuses du cadavre dans l'ombre illimitée. Le froid sans fond le paralyse. Ses mains se crispent et se ferment et prennent du néant. Vents, nuées, tourbillons, souffles, étoiles inutiles ! Que faire ? Le désespéré s'abandonne, qui est las prend le parti de mourir, il se laisse faire, il se laisse aller, il lâche prise, et le voilà qui roule à jamais dans les profondeurs lugubres de l'engloutissement.

Ô marche implacable des sociétés humaines ! Pertes d'hommes et d'âmes chemin faisant ! Océan où tombe tout ce que laisse tomber la loi ! Disparition sinistre du secours ! ô mort morale !

La mer, c'est l'inexorable nuit sociale où la pénalité jette ses damnés. La mer, c'est l'immense misère.

L'âme, à vau-l'eau dans ce gouffre, peut devenir un cadavre. Qui la ressuscitera ?

Chapitre V. Déposez plutôt votre argent dans telle forêt que chez tel notaire

On a sans doute compris, sans qu'il soit nécessaire de l'expliquer longuement, que Jean Valjean, après l'affaire Champmathieu, avait pu, grâce à sa première évasion de quelques jours, venir à Paris, et retirer à temps de chez Laffitte la somme gagnée par lui, sous le nom de monsieur Madeleine, à Montreuil-sur-Mer ; et que, craignant d'être repris, ce qui lui arriva en effet peu de temps après, il avait caché et enfoui cette somme dans la forêt de Montfermeil au lieu dit le fonds Blaru. La somme, six cent trente mille francs, toute en billets de banque, avait peu de volume et tenait dans une boîte ; seulement, pour préserver la boîte de l'humidité, il l'avait placée dans un coffret en chêne plein de copeaux de châtaignier. Dans le même coffret, il avait mis son autre trésor, les chandeliers de l'évêque. On se souvient qu'il avait emporté ces chandeliers en s'évadant de Montreuil-sur-mer. L'homme aperçu un soir une première fois par Boulatruelle, c'était Jean Valjean. Plus tard, chaque fois que Jean Valjean avait besoin d'argent, il venait en chercher à la clairière Blaru. De là les absences dont nous avons parlé. Il avait une pioche quelque part dans les bruyères, dans une cachette connue de lui seul. Lorsqu'il vit Marius convalescent, sentant que l'heure approchait où cet argent pourrait être utile, il était allé le chercher ; et c'était encore lui que Boulatruelle avait vu dans le bois, mais cette fois le matin et non le soir. Boulatruelle hérita de la pioche.

La somme réelle était cinq cent quatre-vingt-quatre mille cinq cents francs. Jean Valjean retira les cinq cents francs pour lui. — Nous verrons après, pensa-t-il.

La différence entre cette somme et les six cent trente mille francs retirés de chez Laffitte représentait la dépense de dix années, de 1823 à 1833. Les cinq années de séjour au couvent n'avaient coûté que cinq mille francs.

Jean Valjean mit les deux flambeaux d'argent sur la cheminée où ils resplendirent à la grande admiration de Toussaint.

Du reste, Jean Valjean se savait délivré de Javert. On avait raconté devant lui, et il avait vérifié le fait dans le *Moniteur*, qui l'avait publié, qu'un inspecteur de police nommé Javert avait été trouvé noyé sous un bateau de blanchisseuses entre le Pont au Change et le Pont-Neuf, et qu'un écrit laissé par cet homme, d'ailleurs irréprochable et fort estimé de ses chefs, faisait croire à un accès d'aliénation mentale et à un suicide. — Au fait, pensa Jean Valjean, puisque, me tenant, il m'a laissé en liberté, c'est qu'il fallait qu'il fût déjà fou.

— Mademoiselle Euphrasie Fauchelevent a six cent mille francs.

C'était la voix de Jean Valjean.

Il n'avait pas encore prononcé une parole, personne ne semblait même plus savoir qu'il était là, et il se tenait debout et immobile derrière tous ces gens heureux.

— Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Euphrasie en question ? demanda le grand-père effaré.

— C'est moi, reprit Cosette.

— Six cent mille francs ! répondit Gillenormand.

— Moins quatorze ou quinze mille francs peut-être, dit Jean Valjean.

Et il posa sur la table le paquet que la tante Gillenormand avait pris pour un livre.

Jean Valjean ouvrit lui-même le paquet ; c'était une liasse de billets de banque. On les feuilleta et on les compta. Il y avait cinq cents billets de mille francs et cent soixante-huit de cinq cents. En tout cinq cent quatre-vingt-quatre mille francs.

— Voilà un bon livre, dit M. Gillenormand.

— Cinq cent quatre-vingt-quatre mille francs ! murmura la tante.

— Ceci arrange bien des choses, n'est-ce pas, mademoiselle Gillenormand aînée, reprit l'aïeul. Ce diable de Marius, il vous a déniché dans l'arbre des rêves une grisette millionnaire ! Fiez-vous donc maintenant aux amourettes des jeunes gens ! Les étudiants trouvent des étudiantes de six cent mille francs. Chérubin travaille mieux que Rothschild.

— Cinq cent quatre-vingt-quatre mille francs ! répétait à demi-voix mademoiselle Gillenormand. Cinq cent quatre-vingt-quatre ! autant dire six cent mille, quoi !

Quant à Marius et à Cosette, ils se regardaient pendant ce temps-là ; ils firent à peine attention à ce détail.

Chapitre IX. Nouveaux griefs

Quand vint l'heure de la sortie du bagne, quand Jean Valjean entendit à son oreille ce mot étrange : *tu es libre* ! le moment fut invraisemblable et inouï, un rayon de vive lumière, un rayon de la vraie lumière des vivants pénétra subitement en lui. Mais ce rayon ne tarda point à pâlir. Jean Valjean avait été ébloui de l'idée de la liberté. Il avait cru à une vie nouvelle. Il vit bien vite ce que c'était qu'une liberté à laquelle on donne un passeport jaune.

Et autour de cela bien des amertumes. Il avait calculé que sa masse, pendant son séjour au bagne, aurait dû s'élever à cent soixante et onze francs. Il est juste d'ajouter qu'il avait oublié de faire entrer dans ses calculs le repos forcé des dimanches et fêtes qui, pour dix-neuf ans, entraînait une diminution de vingt-quatre francs environ. Quoi qu'il en fût, cette masse avait été réduite, par diverses retenues locales, à la somme de cent neuf francs quinze sous, qui lui avait été comptée à sa sortie.

Il n'y avait rien compris, et se croyait lésé. Disons le mot, volé.

Le lendemain de sa libération, à Grasse, il vit devant la porte d'une distillerie de fleurs d'oranger des hommes qui déchargeaient des ballots. Il offrit ses services. La besogne pressait, on les accepta. Il se mit à l'ouvrage. Il était intelligent, robuste et adroit ; il faisait de son mieux ; le maître paraissait content. Pendant qu'il travaillait, un gendarme passa, le remarqua, et lui demanda ses papiers. Il fallut montrer le passeport jaune. Cela fait, Jean Valjean reprit son travail. Un peu auparavant, il avait questionné l'un des ouvriers sur ce qu'ils gagnaient à cette besogne par jour ; on lui avait répondu : *trente sous*. Le soir venu, comme il était forcé de repartir le lendemain matin, il se présenta devant le maître de la distillerie et le pria de le payer. Le maître ne proféra pas une parole, et lui remit vingt-cinq sous. Il réclama. On lui répondit : cela est assez bon pour toi. Il insista. Le maître le regarda entre les deux yeux et lui dit : *Gare le bloc*.

Là encore il se considéra comme volé.

La société, l'état, en lui diminuant sa masse, l'avait volé en grand. Maintenant, c'était le tour de l'individu qui le volait en petit.

Libération n'est pas délivrance. On sort du bagne, mais non de la condamnation. Voilà ce qui lui était arrivé à Grasse. On a vu de quelle façon il avait été accueilli à Digne.

– Mademoiselle Gillenormand aînée, lui disait son père, je t'avais bien dit que cela t'arriverait.

Il resta un moment silencieux et ajouta :

– Regarde le bonheur des autres.

Puis il se tourna vers Cosette :

– Qu'elle est jolie ! qu'elle est jolie ! C'est un Greuze. Tu vas donc avoir cela pour toi seul, polisson ! Ah ! mon coquin, tu l'échappes belle avec moi, tu es heureux, si je n'avais pas quinze ans de trop, nous nous battrions à l'épée à qui l'aurait. Tiens ! je suis amoureux de vous, mademoiselle. C'est tout simple. C'est votre droit. Ah ! la belle jolie charmante petite noce que cela va faire ! C'est Saint-Denis du Saint-Sacrement qui est notre paroisse, mais j'aurai une dispense pour que vous épousiez à Saint-Paul. L'église est mieux. C'est bâti par les jésuites. C'est plus coquet. C'est vis-à-vis la fontaine du cardinal de Birague. Le chef-d'œuvre de l'architecture jésuite est à Namur. Ça s'appelle Saint-Loup. Il faudra y aller quand vous serez mariés. Cela vaut le voyage. Mademoiselle, je suis tout à fait de votre parti, je veux que les filles se marient, c'est fait pour ça. Il y a une certaine sainte Catherine que je voudrais voir toujours décoiffée. Rester fille, c'est beau, mais c'est froid. La Bible dit : Multipliez. Pour sauver le peuple, il faut Jeanne d'Arc ; mais, pour faire le peuple, il faut la mère Gigogne. Donc, mariez-vous, les belles. Je ne vois vraiment pas à quoi bon rester fille ? Je sais bien qu'on a une chapelle à part dans l'église et qu'on se rabat sur la confrérie de la Vierge ; mais, sapristi, un joli mari, brave garçon, et, au bout d'un an, un gros mioche blond qui vous tette gaillardement, et qui a de bons plis de graisse aux cuisses, et qui vous tripote le sein à poignées dans ses petites pattes roses en riant comme l'aurore, cela vaut pourtant mieux que de tenir un *cierge* à vêpres et de chanter *Turris eburnea* !

Le grand-père fit une pirouette sur ses talons de quatre-vingt-dix ans, et se remit à parler, comme un ressort qui repart :

– Ainsi, bornant le cours de tes rêvasseries, Alcippe, il est donc vrai, dans peu tu te maries.

« À propos !

– Quoi ? mon père ?

– N'avais-tu pas un ami intime ?

– Oui, Courfeyrac.

– Qu'est-il devenu ?

– Il est mort.

– Ceci est bon.

Il s'assit près d'eux, fit asseoir Cosette, et prit leurs quatre mains dans ses vieilles mains ridées.

– Elle est exquise, cette mignonne. C'est un chef-d'œuvre, cette Cosette-là ! Elle est très petite fille et très grande dame. Elle ne sera que baronne, c'est déroger ; elle est née marquise. Vous a-t-elle des cils ! Mes enfants, fichez-vous bien dans la caboche que vous êtes dans le vrai. Aimez-vous. Soyez-en bêtes. L'amour, c'est la bêtise des hommes et l'esprit de Dieu. Adorez-vous. Seulement, ajouta-t-il rembruni tout à coup, quel malheur ! Voilà que j'y pense ! Plus de la moitié de ce que j'ai est en viager ; tant que je vivrai, cela ira encore, mais après ma mort, dans une vingtaine d'années d'ici, ah ! mes pauvres enfants, vous n'aurez pas le sou ! Vos belles mains blanches, madame la baronne, feront au diable l'honneur de le tirer par la queue.

Ici on entendit une voix grave et tranquille qui disait :

sans un livre, lui non plus, et avait toujours comme cela un bouquin contre son cœur.

Et, saluant, il dit à haute voix :

— Monsieur Trachelevent...

Le père Gillenormand ne le fit pas exprès, mais l'inattention aux noms propres était chez lui une manière aristocratique.

— Monsieur Trachelevent, j'ai l'honneur de vous demander pour mon petit-fils, monsieur le baron Marius Pontmercy, la main de mademoiselle.

« Monsieur Trachelevent » s'inclina.

— C'est dit, fit l'aïeul.

Et, se tournant vers Marius et Cosette, les deux bras étendus et bénissant, il cria :

— Permission de vous adorer.

Ils ne se le firent pas dire deux fois. Tant pis ! le gazouillement commença. Ils se parlaient bas, Marius accoudé sur sa chaise longue, Cosette debout près de lui. — Ô mon Dieu ! murmurait Cosette, je vous revois. C'est toi, c'est vous ! Être allé se battre comme cela ! Mais pourquoi ? C'est horrible. Pendant quatre mois, j'ai été morte. Oh ! que c'est méchant d'avoir été à cette bataille ! Qu'est-ce que je vous avais fait ? Je vous pardonne, mais vous ne le ferez plus. Tout à l'heure, quand on est venu nous dire de venir, j'ai encore cru que j'allais mourir, mais c'était de joie. J'étais si triste ! Je n'ai pas pris le temps de m'habiller, je dois faire peur. Qu'est-ce que vos parents diront de me voir une collerette toute chiffonnée ? Mais parlez donc ! Vous me laissez parler toute seule. Nous sommes toujours rue de l'Homme-Armé. Il paraît que votre épaupe, c'était terrible. On m'a dit qu'on pouvait mettre le poing dedans. Et puis il paraît qu'on a coupé les chairs avec des ciseaux. C'est ça qui est affreux. J'ai pleuré, je n'ai plus d'yeux. C'est drôle qu'on puisse souffrir comme cela. Votre grand-père a l'air très bon ! Ne vous dérangez pas, ne vous mettez pas sur le coude, prenez garde, vous allez vous faire du mal. Oh ! comme je suis heureuse ! C'est donc fini, le malheur ! Je suis toute sotte. Je voulais vous dire des choses que je ne sais plus du tout. M'aimez-vous toujours ? Nous demeurons rue de l'Homme-Armé. Il n'y a pas de jardin. J'ai fait de la charpie tout le temps ; tenez, monsieur, regardez, c'est votre faute, j'ai un durillon aux doigts. — Ange ! disait Marius.

Ange est le seul mot de la langue qui ne puisse s'user. Aucun autre mot ne résisterait à l'emploi impitoyable qu'en font les amoureux.

Puis, comme il y avait des assistants, ils s'interrompirent et ne dirent plus un mot, se bornant à se toucher tout doucement la main.

M. Gillenormand se tourna vers tous ceux qui étaient dans la chambre et cria :

— Parlez donc haut, vous autres. Faites du bruit, la cantonade. Allons, un peu de brouhaha, que diable ! que ces enfants puissent jaser à leur aise.

Et, s'approchant de Marius et de Cosette, il leur dit tout bas :

— Tutoyez-vous. Ne vous gênez pas.

La tante Gillenormand assistait avec stupeur à cette irruption de lumière dans son intérieur vieillot. Cette stupeur n'avait rien d'agressif ; ce n'était pas le moins du monde le regard scandalisé et envieux d'une chouette à deux ramiers ; c'était l'œil bête d'une pauvre innocente de cinquante-sept ans ; c'était la vie manquée regardant ce triomphe, l'amour.

Chapitre X. L'homme réveillé

Donc, comme deux heures du matin sonnaient à l'horloge de la cathédrale, Jean Valjean se réveilla.

Ce qui le réveilla, c'est que le lit était trop bon. Il y avait vingt ans bientôt qu'il n'avait couché dans un lit, et quoiqu'il ne se fût pas déshabillé, la sensation était trop nouvelle pour ne pas troubler son sommeil.

Il avait dormi plus de quatre heures. Sa fatigue était passée. Il était accoutumé à ne pas donner beaucoup d'heures au repos.

Il ouvrit les yeux et regarda un moment dans l'obscurité autour de lui, puis il les referma pour se rendormir.

Quand beaucoup de sensations diverses ont agité la journée, quand des choses préoccupent l'esprit, on s'endort, mais on ne se rendort pas. Le sommeil vient plus aisément qu'il ne revient. C'est ce qui arriva à Jean Valjean. Il ne put se rendormir, et il se mit à penser.

Il était dans un de ces moments où les idées qu'on a dans l'esprit sont troubles. Il avait une sorte de va-et-vient obscur dans le cerveau. Ses souvenirs anciens et ses souvenirs immédiats y flottaient pêle-mêle et s'y croisaient confusément, perdant leurs formes, se grossissant démesurément, puis disparaissant tout à coup comme dans une eau fangeuse et agitée. Beaucoup de pensées lui venaient, mais il y en avait une qui se représentait continuellement et qui chassait toutes les autres. Cette pensée, nous allons la dire tout de suite : — Il avait remarqué les six couverts d'argent et la grande cuiller que madame Magloire avait posés sur la table.

Ces six couverts d'argent l'obsédaient. — Ils étaient là. — À quelques pas. — À l'instant où il avait traversé la chambre d'à côté pour venir dans celle où il était, la vieille servante les mettait dans un petit placard à la tête du lit. — Il avait bien remarqué ce placard. — À droite, en entrant par la salle à manger. — Ils étaient massifs. — Et de vieille argenterie. — Avec la grande cuiller, on en tirerait au moins deux cents francs. — Le double de ce qu'il avait gagné en dix-neuf ans. — Il est vrai qu'il eût gagné davantage si l'*administration* ne l'avait pas volé.

Son esprit oscilla toute une grande heure dans des fluctuations auxquelles se mêlait bien quelque lutte. Trois heures sonnèrent. Il rouvrit les yeux, se dressa brusquement sur son séant, étendit le bras et tâta son havresac qu'il avait jeté dans le coin de l'alcôve, puis il laissa pendre ses jambes et poser ses pieds à terre, et se trouva, presque sans savoir comment, assis sur son lit.

Il resta un certain temps rêveur dans cette attitude qui eût eu quelque chose de sinistre pour quelqu'un qui l'eût aperçu ainsi dans cette ombre, seul éveillé dans la maison endormie. Tout à coup il se baissa, ôta ses souliers et les posa doucement sur la natte près du lit, puis il reprit sa posture de rêverie et redevint immobile.

Au milieu de cette méditation hideuse, les idées que nous venons d'indiquer remuaient sans relâche son cerveau, entraient, sortaient, rentraient, faisaient sur lui une sorte de pesée ; et puis il songeait aussi, sans savoir pourquoi, et avec cette obstination machinale de la rêverie, à un forçat nommé Brevet qu'il avait connu

au bain, et dont le pantalon n'était retenu que par une seule bretelle de coton tricoté. Le dessin en damier de cette bretelle lui revenait sans cesse à l'esprit.

Il demeurait dans cette situation, et y fût peut-être resté indéfiniment jusqu'au lever du jour, si l'horloge n'eût sonné un coup — le quart ou la demie. Il sembla que ce coup lui eût dit : allons !

Il se leva debout, hésita encore un moment, et écouta ; tout se taisait dans la maison ; alors il marcha droit et à petits pas vers la fenêtre qu'il entrevoyait. La nuit n'était pas très obscure ; c'était une pleine lune sur laquelle couraient de larges nuées chassées par le vent. Cela faisait au dehors des alternatives d'ombre et de clarté, des éclipses, puis des éclaircies, et au dedans une sorte de crépuscule. Ce crépuscule, suffisant pour qu'on pût se guider, intermittent à cause des nuages, ressemblait à l'espèce de lividité qui tombe d'un soupirail de cave devant lequel vont et viennent des passants. Arrivé à la fenêtre, Jean Valjean l'examina. Elle était sans barreaux, donnait sur le jardin et n'était fermée, selon la mode du pays, que d'une petite clavette. Il l'ouvrit, mais, comme un air froid et vif entra brusquement dans la chambre, il la referma tout de suite. Il regarda le jardin de ce regard attentif qui étudie plus encore qu'il ne regarde. Le jardin était enclos d'un mur blanc assez bas, facile à escalader. Au fond, au-delà, il distingua des têtes d'arbres également espacées, ce qui indiquait que ce mur séparait le jardin d'une avenue ou d'une ruelle plantée.

Ce coup d'œil jeté, il fit le mouvement d'un homme déterminé, marcha à son alcôve, prit son havresac, l'ouvrit, le fouilla, en tira quelque chose qu'il posa sur le lit, mit ses souliers dans une des poches, referma le tout, chargea le sac sur ses épaules, se couvrit de sa casquette dont il baissa la visière sur ses yeux, chercha son bâton en tâtonnant, et l'alla poser dans l'angle de la fenêtre, puis revint au lit et saisit résolument l'objet qu'il y avait déposé. Cela ressemblait à une barre de fer courte, aiguisée comme un épieu à l'une de ses extrémités.

Il eût été difficile de distinguer dans les ténèbres pour quel emploi avait pu être façonné ce morceau de fer. C'était peut-être un levier ? C'était peut-être une masse ?

Au jour on eût pu reconnaître que ce n'était autre chose qu'un chandelier de mineur. On employait alors quelquefois les forçats à extraire de la roche des hautes collines qui environnent Toulon, et il n'était pas rare qu'ils eussent à leur disposition des outils de mineur. Les chandeliers des mineurs sont en fer massif, terminés à leur extrémité inférieure par une pointe au moyen de laquelle on les enfonce dans le rocher.

Il prit ce chandelier dans sa main droite, et retenant son haleine, assourdissant son pas, il se dirigea vers la porte de la chambre voisine, celle de l'évêque, comme on sait. Arrivé à cette porte, il la trouva entrebâillée. L'évêque ne l'avait point fermée.

Chapitre IV. Mademoiselle Gillenormand finit par ne plus trouver mauvais que M. Fauchelevant soit entré avec quelque chose sous le bras

Cosette et Marius se revirent.

Ce que fut l'épreuve, nous renonçons à le dire. Il y a des choses qu'il ne faut pas essayer de peindre ; le soleil est du nombre.

Toute la famille, y compris Basque et Nicolette, était réunie dans la chambre de Marius au moment où Cosette entra.

Elle apparut sur le seuil ; il semblait qu'elle était dans un nimbe.

Précisément à cet instant-là, le grand-père allait se moucher, il resta court, tenant son nez dans son mouchoir et regardant Cosette par-dessus.

— Adorable ! s'écria-t-il.

Puis il se moucha bruyamment.

Cosette était enivrée, ravie, effrayée, au ciel. Elle était aussi effarouchée qu'on peut l'être par le bonheur. Elle balbutiait, toute pâle, toute rouge, voulant se jeter dans les bras de Marius, et n'osant pas. Honteuse d'aimer devant tout ce monde. On est sans pitié pour les amants heureux ; on reste là quand ils auraient le plus envie d'être seuls. Ils n'ont pourtant pas du tout besoin des gens.

Avec Cosette et derrière elle, était entré un homme en cheveux blancs, grave, souriant néanmoins, mais d'un vague et poignant sourire. C'était « monsieur Fauchelevant » ; c'était Jean Valjean.

Il était *très bien mis*, comme avait dit le portier, entièrement vêtu de noir et de neuf et en cravate blanche.

Le portier était à mille lieues de reconnaître dans ce bourgeois correct, dans ce notaire probable, l'effrayant porteur de cadavre qui avait surgi à sa porte dans la nuit du 7 juin, déguenillé, fangeux, hideux, hagard, la face masquée de sang et de boue, soutenant sous les bras Marius évanoui ; cependant son flair de portier était éveillé. Quand M. Fauchelevant était arrivé avec Cosette, le portier n'avait pu s'empêcher de confier à sa femme cet aparté : Je ne sais pourquoi je me figure toujours que j'ai déjà vu ce visage-là.

M. Fauchelevant, dans la chambre de Marius, restait comme à l'écart près de la porte. Il avait sous le bras un paquet assez semblable à un volume in-octavo, enveloppé dans du papier. Le papier de l'enveloppe était verdâtre et semblait moisi.

— Est-ce que ce monsieur a toujours comme cela des livres sous le bras ? demanda à voix basse à Nicolette mademoiselle Gillenormand qui n'aimait point les livres.

— Eh bien, répondit du même ton M. Gillenormand qui l'avait entendue, c'est un savant. Après ? Est-ce sa faute ? M. Boulard, que j'ai connu, ne marchait jamais

dit le médecin ? Ça ne guérit pas la fièvre, une jolie fille. Enfin, c'est bon, n'en parlons plus, c'est dit, c'est fait, c'est bâclé, prends-la. Telle est ma férocité. Vois-tu, j'ai vu que tu ne m'aimais pas, j'ai dit : Qu'est-ce que je pourrais donc faire pour que cet animal-là m'aime ? J'ai dit : Tiens, j'ai ma petite Cosette sous la main, je vais la lui donner, il faudra bien qu'il m'aime alors un peu, ou qu'il dise pourquoi. Ah ! tu croyais que le vieux allait tempêter, faire la grosse voix, crier non, et lever la canne sur toute cette aurore. Pas du tout. Cosette, soit. Amour, soit. Je ne demande pas mieux. Monsieur, prenez la peine de vous marier. Sois heureux, mon enfant bien-aimé.

Cela dit, le vieillard éclata en sanglots.

Et il prit la tête de Marius, et il la serra dans ses deux bras contre sa vieille poitrine, et tous deux se mirent à pleurer. C'est là une des formes du bonheur suprême.

— Mon père ! s'écria Marius.

— Ah ! tu m'aimes donc ? dit le vieillard.

Il y eut un moment ineffable. Ils étouffaient et ne pouvaient parler.

Enfin le vieillard bégaya :

— Allons ! le voilà débouché. Il m'a dit : Mon père.

Marius dégagea sa tête des bras de l'aïeul, et dit doucement :

— Mais, mon père, à présent que je me porte bien, il me semble que je pourrais la voir.

— Prévu encore, tu la verras demain.

— Mon père !

— Quoi ?

— Pourquoi pas aujourd'hui ?

— Eh bien, aujourd'hui. Va pour aujourd'hui. Tu m'as dit trois fois « mon père », ça vaut bien ça. Je vais m'en occuper. On te l'amènera. Prévu, te dis-je. Ceci a déjà été mis en vers. C'est le dénouement de l'élégie du *Jeune malade* d'André Chénier, d'André Chénier qui a été égorgé par les scélér... — par les géants de 93.

M. Gillenormand crut apercevoir un léger froncement du sourcil de Marius, qui, en vérité, nous devons le dire, ne l'écoutait plus, envolé qu'il était dans l'extase, et pensant beaucoup plus à Cosette qu'à 1793. Le grand-père, tremblant d'avoir introduit si mal à propos André Chénier, reprit précipitamment :

— Égorgé n'est pas le mot. Le fait est que les grands génies révolutionnaires, qui n'étaient pas méchants, cela est incontestable, qui étaient des héros, pardi ! trouvaient qu'André Chénier les gênait un peu, et qu'ils l'ont fait guillot.... — C'est-à-dire que ces grands hommes, le sept thermidor, dans l'intérêt du salut public, ont prié André Chénier de vouloir bien aller...

M. Gillenormand, pris à la gorge par sa propre phrase, ne put continuer ; ne pouvant ni la terminer, ni la rétracter, pendant que sa fille arrangeait derrière Marius l'oreiller, bouleversé de tant d'émotions, le vieillard se jeta, avec autant de vitesse que son âge le lui permit, hors de la chambre à coucher, en repoussa la porte derrière lui, et, pourpre, étranglant, écumant, les yeux hors de la tête, se trouva nez à nez avec l'honnête Basque qui cirait les bottes dans l'antichambre. Il saisit Basque au collet et lui cria en plein visage avec fureur : — Par les cent mille Javottes du diable, ces brigands l'ont assassiné !

— Qui, monsieur ?

— André Chénier !

— Oui, monsieur, dit Basque épouvanté.

Chapitre XI. Ce qu'il fait

Jean Valjean écouta. Aucun bruit.

Il poussa la porte.

Il la poussa du bout du doigt, légèrement, avec cette douceur furtive et inquiète d'un chat qui veut entrer.

La porte céda à la pression et fit un mouvement imperceptible et silencieux qui élargit un peu l'ouverture.

Il attendit un moment, puis poussa la porte une seconde fois, plus hardiment. Elle continua de céder en silence. L'ouverture était assez grande maintenant pour qu'il pût passer. Mais il y avait près de la porte une petite table qui faisait avec elle un angle gênant et qui barrait l'entrée.

Jean Valjean reconnut la difficulté. Il fallait à toute force que l'ouverture fût encore élargie.

Il prit son parti, et poussa une troisième fois la porte, plus énergiquement que les deux premières. Cette fois il y eut un gond mal huilé qui jeta tout à coup dans cette obscurité un cri rauque et prolongé.

Jean Valjean tressaillit. Le bruit de ce gond sonna dans son oreille avec quelque chose d'éclatant et de formidable comme le clairon du jugement dernier. Dans les grossissements fantastiques de la première minute, il se figura presque que ce gond venait de s'animer et de prendre tout à coup une vie terrible, et qu'il aboyait comme un chien pour avertir tout le monde et réveiller les gens endormis.

Il s'arrêta, frissonnant, éperdu, et retomba de la pointe du pied sur le talon. Il entendait ses artères battre dans ses tempes comme deux marteaux de forge, et il lui semblait que son souffle sortait de sa poitrine avec le bruit du vent qui sort d'une caverne. Il lui paraissait impossible que l'horrible clameur de ce gond irrité n'eût pas ébranlé toute la maison comme une secousse de tremblement de terre ; la porte, poussée par lui, avait pris l'alarme et avait appelé ; le vieillard allait se lever, les deux vieilles femmes allaient crier, on viendrait à l'aide ; avant un quart d'heure, la ville serait en rumeur et la gendarmerie sur pied. Un moment il se crut perdu.

Il demeura où il était, pétrifié comme la statue de sel, n'osant faire un mouvement.

Quelques minutes s'écoulèrent. La porte s'était ouverte toute grande. Il se hasarda à regarder dans la chambre. Rien n'y avait bougé. Il prêta l'oreille. Rien ne remuait dans la maison. Le bruit du gond rouillé n'avait éveillé personne. Ce premier danger était passé, mais il y avait encore en lui un affreux tumulte. Il ne recula pas pourtant. Même quand il s'était cru perdu, il n'avait pas reculé. Il ne songea plus qu'à finir vite. Il fit un pas et entra dans la chambre.

Cette chambre était dans un calme parfait. On y distinguait çà et là des formes confuses et vagues qui, au jour, étaient des papiers épars sur une table, des infolio ouverts, des volumes empilés sur un tabouret, un fauteuil chargé de vêtements, un prie-Dieu, et qui à cette heure n'étaient plus que des coins ténébreux et des places blanchâtres. Jean Valjean avança avec précaution en évitant de se heurter aux meubles. Il entendait

au fond de la chambre la respiration égale et tranquille de l'évêque endormi.

Il s'arrêta tout à coup. Il était près du lit. Il y était arrivé plus tôt qu'il n'aurait cru.

La nature mêle quelquefois ses effets et ses spectacles à nos actions avec une espèce d'à-propos sombre et intelligent, comme si elle voulait nous faire réfléchir. Depuis près d'une demi-heure un grand nuage couvrait le ciel. Au moment où Jean Valjean s'arrêta en face du lit, ce nuage se déchira, comme s'il l'eût fait exprès, et un rayon de lune, traversant la longue fenêtre, vint éclairer subitement le visage pâle de l'évêque. Il dormait paisiblement. Il était presque vêtu dans son lit, à cause des nuits froides des Basses-Alpes, d'un vêtement de laine brune qui lui couvrait les bras jusqu'aux poignets. Sa tête était renversée sur l'oreiller dans l'attitude abandonnée du repos ; il laissait pendre hors du lit sa main ornée de l'anneau pastoral et d'où étaient tombées tant de bonnes œuvres et de saintes actions. Toute sa face s'illuminait d'une vague expression de satisfaction, d'espérance et de béatitude. C'était plus qu'un sourire et presque un rayonnement. Il y avait sur son front l'inexprimable réverbération d'une lumière qu'on ne voyait pas. L'âme des justes pendant le sommeil contemple un ciel mystérieux.

Un reflet de ce ciel était sur l'évêque.

C'était en même temps une transparence lumineuse, car ce ciel était au dedans de lui. Ce ciel, c'était sa conscience.

Au moment où le rayon de lune vint se superposer, pour ainsi dire, à cette clarté intérieure, l'évêque endormi apparut comme dans une gloire. Cela pourtant resta doux et voilé d'un demi-jour ineffable. Cette lune dans le ciel, cette nature assoupie, ce jardin sans un frisson, cette maison si calme, l'heure, le moment, le silence, ajoutaient je ne sais quoi de solennel et d'indicible au vénérable repos de ce sage, et enveloppaient d'une sorte d'auréole majestueuse et sereine ces cheveux blancs et ces yeux fermés, cette figure où tout était espérance et où tout était confiance, cette tête de vieillard et ce sommeil d'enfant.

Il y avait presque de la divinité dans cet homme ainsi auguste à son insu. Jean Valjean, lui, était dans l'ombre, son chandelier de fer à la main, debout, immobile, éfaré de ce vieillard lumineux. Jamais il n'avait rien vu de pareil. Cette confiance l'épouvantait. Le monde moral n'a pas de plus grand spectacle que celui-là : une conscience troublée et inquiète, parvenue au bord d'une mauvaise action, et contemplant le sommeil d'un juste.

Ce sommeil, dans cet isolement, et avec un voisin tel que lui, avait quelque chose de sublime qu'il sentait vaguement, mais impérieusement.

Nul n'eût pu dire ce qui se passait en lui, pas même lui. Pour essayer de s'en rendre compte, il faut rêver ce qu'il y a de plus violent en présence de ce qu'il y a de plus doux. Sur son visage même on n'eût rien pu distinguer avec certitude. C'était une sorte d'étonnement hagard. Il regardait cela. Voilà tout. Mais quelle était sa pensée ? Il eût été impossible de le deviner. Ce qui était évident, c'est qu'il était ému et bouleversé. Mais de quelle nature était cette émotion ?

Son œil ne se détachait pas du vieillard. La seule chose qui se dégageât clairement de son attitude et de sa physionomie, c'était une étrange indécision. On eût dit qu'il hésitait entre les deux abîmes, celui où l'on se

Chapitre III. Marius attaque

Un jour, M. Gillenormand, tandis que sa fille mettait en ordre les fioles et les tasses sur le marbre de la commode, était penché sur Marius, et lui disait de son accent le plus tendre :

– Vois-tu, mon petit Marius, à ta place je mangerais maintenant plutôt de la viande que du poisson. Une sole frite, cela est excellent pour commencer une convalescence, mais, pour mettre le malade debout, il faut une bonne côtelette.

Marius, dont presque toutes les forces étaient revenues, les rassembla, se dressa sur son séant, appuya ses deux poings crispés sur les draps de son lit, regarda son grand-père en face, prit un air terrible et dit :

– Ceci m'amène à vous dire une chose.

– Laquelle ?

– C'est que je veux me marier.

– Prévu, dit le grand-père. Et il éclata de rire.

– Comment, prévu ?

– Oui, prévu. Tu l'auras, ta fillette.

Marius, stupéfait et accablé par l'éblouissement, trembla de tous ses membres.

M. Gillenormand continua :

– Oui, tu l'auras, ta belle jolie petite fille. Elle vient tous les jours sous la forme d'un vieux monsieur savoir de tes nouvelles. Depuis que tu es blessé, elle passe son temps à pleurer et à faire de la charpie. Je me suis informé. Elle demeure rue de l'Homme-Armé, numéro sept. Ah, nous y voilà ! Ah ! tu la veux. Eh bien, tu l'auras. Ça t'attrape. Tu avais fait ton petit complot, tu t'étais dit : – Je vais lui signifier cela carrément à ce grand-père, à cette momie de la régence et du directoire, à cet ancien beau, à ce Dorante devenu Gêronte ; il a eu ses légèretés aussi, lui, et ses amourettes, et ses grisettes, et ses Cosettes ; il a fait son frou-frou, il a eu ses ailes, il a mangé du pain du printemps ; il faudra bien qu'il s'en souvienne. Nous allons voir. Bataille. Ah ! Tu prends le henneton par les cornes. C'est bon. Je t'offre une côtelette, et tu me réponds : À propos, je veux me marier. C'est ça qui est une transition ! Ah ! tu avais compté sur de la bisbille. Tu ne savais pas que j'étais un vieux lâche. Qu'est-ce que tu dis de ça ? Tu bisques. Trouver ton grand-père encore plus bête que toi, tu ne t'y attendais pas, tu perds le discours que tu devais me faire, monsieur l'avocat, c'est taquinant. Eh bien, tant pis, rage. Je fais ce que tu veux, ça te la coupe, imbécile ! Écoute. J'ai pris des renseignements, moi aussi je suis sournois ; elle est charmante, elle est sage, le lancier n'est pas vrai, elle a fait des tas de charpie, c'est un bijou ; elle t'adore. Si tu étais mort, nous aurions été trois ; sa bière aurait accompagné la mienne. J'avais bien eu l'idée, dès que tu as été mieux, de te la camper tout bonnement à ton chevet, mais il n'y a que dans les romans qu'on introduit tout de go les jeunes filles près du lit des jolis blessés qui les intéressent. Ça ne se fait pas. Qu'aurait dit ta tante ? Tu étais tout nu les trois quarts du temps, mon bonhomme. Demande à Nicolette, qui ne t'a pas quitté une minute, s'il y avait moyen qu'une femme fût là. Et puis qu'aurait

et lâcha un épiphonème royaliste sur Danton, Saint-Just et Robespierre.

— Les hommes de 93 étaient des géants, dit Marius avec sévérité. Le vieillard se tut et ne souffla point du reste de la journée.

Marius, qui avait toujours présent à l'esprit l'inflexible grand-père de ses premières années, vit dans ce silence une profonde concentration de colère, en augura une lutte acharnée, et augmenta dans les arrières-recoins de sa pensée ses préparatifs de combat.

Il arrêta qu'en cas de refus il arracherait ses appareils, disloquerait sa clavicule, mettrait à nu et à vif ce qu'il lui restait de plaies, et repousserait toute nourriture. Ses plaies, c'étaient ses munitions. Avoir Cosette ou mourir.

Il attendit le moment favorable avec la patience sournoise des malades.

Ce moment arriva.

perd et celui où l'on se sauve. Il semblait prêt à briser ce crâne ou à baiser cette main.

Au bout de quelques instants, son bras gauche se leva lentement vers son front, et il ôta sa casquette, puis son bras retomba avec la même lenteur, et Jean Valjean rentra dans sa contemplation, sa casquette dans la main gauche, sa massue dans la main droite, ses cheveux hérissés sur sa tête farouche.

L'évêque continuait de dormir dans une paix profonde sous ce regard effrayant. Un reflet de lune faisait confusément visible au-dessus de la cheminée le crucifix qui semblait leur ouvrir les bras à tous les deux, avec une bénédiction pour l'un et un pardon pour l'autre.

Tout à coup Jean Valjean remit sa casquette sur son front, puis marcha rapidement, le long du lit, sans regarder l'évêque, droit au placard qu'il entrevoyait près du chevet ; il leva le chandelier de fer comme pour forcer la serrure ; la clef y était ; il l'ouvrit ; la première chose qui lui apparut fut le panier d'argenterie ; il le prit, traversa la chambre à grands pas sans précaution et sans s'occuper du bruit, gagna la porte, rentra dans l'oratoire, ouvrit la fenêtre, saisit un bâton, enjamba l'appui du rez-de-chaussée, mit l'argenterie dans son sac, jeta le panier, franchit le jardin, sauta par-dessus le mur comme un tigre, et s'enfuit.

prononçait plus ce nom, et l'on aurait pu croire qu'il n'y songeait plus. Il se taisait, précisément parce que son âme était là.

Il ne savait ce que Cosette était devenue, toute l'affaire de la rue de la Chanvrerie était comme un nuage dans son souvenir ; des ombres presque indistinctes flottaient dans son esprit, Éponine, Gavroche, Mabeuf, les Thénardier, tous ses amis lugubrement mêlés à la fumée de la barricade ; l'étrange passage de M. Fauchelevent dans cette aventure sanglante lui faisait l'effet d'une énigme dans une tempête ; il ne comprenait rien à sa propre vie, il ne savait comment ni par qui il avait été sauvé, et personne ne le savait autour de lui ; tout ce qu'on avait pu lui dire, c'est qu'il avait été rapporté la nuit dans un fiacre rue des Filles-du-Calvaire ; passé, présent, avenir, tout n'était plus en lui que le brouillard d'une idée vague, mais il y avait dans cette brume un point immobile, un linéament net et précis, quelque chose qui était en granit, une résolution, une volonté : retrouver Cosette. Pour lui, l'idée de la vie n'était pas distincte de l'idée de Cosette, il avait décrété dans son cœur qu'il n'accepterait pas l'une sans l'autre, et il était inébranlablement décidé à exiger de n'importe qui voudrait le forcer à vivre, de son grand-père, du sort, de l'enfer, la restitution de son éden disparu.

Les obstacles, il ne se les dissimulait pas.

Soulignons ici un détail : il n'était point gagné et était peu attendri par toutes les sollicitudes et toutes les tendresses de son grand-père. D'abord il n'était pas dans le secret de toutes ; ensuite, dans ses rêveries de malade, encore fiévreuses peut-être, il se défiait de ces douceurs-là comme d'une chose étrange et nouvelle ayant pour but de le dompter. Il y restait froid. Le grand-père dépensait en pure perte son pauvre vieux sourire. Marius se disait que c'était bon tant que lui Marius ne parlait pas et se laissait faire ; mais que, lorsqu'il s'agirait de Cosette, il trouverait un autre visage, et que la véritable attitude de l'aïeul se démasquerait. Alors ce serait rude ; recrudescence des questions de famille, confrontation des positions, tous les sarcasmes et toutes les objections à la fois, Fauchelevent, Coupevent, la fortune, la pauvreté, la misère, la pierre au cou, l'avenir. Résistance violente ; conclusion, refus. Marius se roidissait d'avance.

Et puis, à mesure qu'il reprenait vie, ses anciens griefs reparaissaient, les vieux ulcères de sa mémoire se rouvraient, il resongeait au passé, le colonel Pontmercy se replaçait entre M. Gillenormand et lui Marius, il se disait qu'il n'avait aucune vraie bonté à espérer de qui avait été si injuste et si dur pour son père. Et avec la santé il lui revenait une sorte d'âpreté contre son aïeul. Le vieillard en souffrait doucement.

M. Gillenormand, sans en rien témoigner d'ailleurs, remarquait que Marius, depuis qu'il avait été rapporté chez lui et qu'il avait repris connaissance, ne lui avait pas dit une seule fois mon père. Il ne disait point monsieur, cela est vrai ; mais il trouvait moyen de ne dire ni l'un ni l'autre, par une certaine manière de tourner ses phrases.

Une crise approchait évidemment.

Comme il arrive presque toujours en pareil cas, Marius, pour s'essayer, escarmoucha avant de livrer bataille. Cela s'appelle tâter le terrain. Un matin il advint que M. Gillenormand, à propos d'un journal qui lui était tombé sous la main, parla légèrement de la Convention

de la maison pour en faire des bandes. Mademoiselle Gillenormand, en personne sage et aînée, trouva moyen d'épargner le beau linge, tout en laissant croire à l'aïeul qu'il était obéi. M. Gillenormand ne permit pas qu'on lui expliquât que pour faire de la charpie la batiste ne vaut pas la grosse toile, ni la toile neuve la toile usée. Il assistait à tous les pansements dont mademoiselle Gillenormand s'absentait pudiquement. Quand on coupait les chairs mortes avec des ciseaux, il disait : aïe ! aïe ! Rien n'était touchant comme de le voir tendre au blessé une tasse de tisane avec son doux tremblement sénile. Il accablait le médecin de questions. Il ne s'apercevait pas qu'il recommençait toujours les mêmes.

Le jour où le médecin lui annonça que Marius était hors de danger, le bonhomme fut en délire. Il donna trois louis de gratification à son portier. Le soir, en rentrant dans sa chambre, il dansa une gavotte, en faisant des castagnettes avec son pouce et son index, et il chanta une chanson que voici :

*Jeanne est née à Fougère,
Vrai nid d'une bergère ;
J'adore son jupon
Fripon.*

*Amour, tu viens en elle,
Car c'est dans sa prunelle
Que tu mets ton carquois,
Narquois !*

*Moi, je la chante, et j'aime
Plus que Diane même
Jeanne et ses durs tétons
Bretons.*

Puis il se mit à genoux sur une chaise, et Basque, qui l'observait par la porte entrouverte, crut être sûr qu'il priait.

Jusque-là, il n'avait guère cru en Dieu.

À chaque nouvelle phase du mieux, qui allait se desinant de plus en plus, l'aïeul extravaguait. Il faisait un tas d'actions machinales pleines d'allégresse, il montait et descendait les escaliers sans savoir pourquoi. Une voisine, jolie du reste, fut toute stupéfaite de recevoir un matin un gros bouquet ; c'était M. Gillenormand qui le lui envoyait. Le mari fit une scène de jalousie. M. Gillenormand essayait de prendre Nicolette sur ses genoux. Il appelait Marius monsieur le baron. Il criait : Vive la république !

À chaque instant, il demandait au médecin : N'est-ce pas qu'il n'y a plus de danger ? Il regardait Marius avec des yeux de grand'mère. Il le couvait quand il mangeait. Il ne se connaissait plus, il ne se comptait plus, Marius était le maître de la maison, il y avait de l'abdication dans sa joie, il était le petit-fils de son petit-fils.

Dans cette allégresse où il était, c'était le plus vénérable des enfants. De peur de fatiguer ou d'importuner le convalescent, il se mettait derrière lui pour lui sourire. Il était content, joyeux, ravi, charmant, jeune. Ses cheveux blancs ajoutaient une majesté douce à la lumière gaie qu'il avait sur le visage. Quand la grâce se mêle aux rides, elle est adorable. Il y a on ne sait quelle aurore dans la vieillesse épanouie.

Quant à Marius, tout en se laissant panser et soigner, il avait une idée fixe, Cosette.

Depuis que la fièvre et le délire l'avaient quitté, il ne

Chapitre XII. L'évêque travaille

Le lendemain, au soleil levant, monseigneur Bienvenu se promenait dans son jardin. Madame Magloire accourut vers lui toute bouleversée.

— Monseigneur, monseigneur, cria-t-elle, votre grandeur sait-elle où est le panier d'argenterie ?

— Oui, dit l'évêque.

— Jésus-Dieu soit béni ! reprit-elle. Je ne savais ce qu'il était devenu.

L'évêque venait de ramasser le panier dans une plate-bande. Il le présenta à madame Magloire.

— Le voilà.

— Eh bien ? dit-elle. Rien dedans ! et l'argenterie ?

— Ah ! repartit l'évêque. C'est donc l'argenterie qui vous occupe ? Je ne sais où elle est.

— Grand bon Dieu ! elle est volée ! C'est l'homme d'hier soir qui l'a volée !

En un clin d'œil, avec toute sa vivacité de vieille alerte, madame Magloire courut à l'oratoire, entra dans l'alcôve et revint vers l'évêque. L'évêque venait de se baisser et considérait en soupirant un plant de cochléaria des Guillons que le panier avait brisé en tombant à travers la plate-bande. Il se redressa au cri de madame Magloire.

— Monseigneur, l'homme est parti ! l'argenterie est volée !

Tout en poussant cette exclamation, ses yeux tombaient sur un angle du jardin où l'on voyait des traces d'escalade. Le chevron du mur avait été arraché.

— Tenez ! c'est par là qu'il s'en est allé. Il a sauté dans la ruelle Cochefilet ! Ah ! l'abomination ! Il nous a volé notre argenterie !

L'évêque resta un moment silencieux, puis leva son œil sérieux, et dit à madame Magloire avec douceur :

— Et d'abord, cette argenterie était-elle à nous ?

Madame Magloire resta interdite. Il y eut encore un silence, puis l'évêque continua :

— Madame Magloire, je détenais à tort et depuis longtemps cette argenterie. Elle était aux pauvres. Qu'était-ce que cet homme ? Un pauvre évidemment.

— Hélas Jésus ! repartit madame Magloire. Ce n'est pas pour moi ni pour mademoiselle. Cela nous est bien égal. Mais c'est pour monseigneur. Dans quoi monseigneur va-t-il manger maintenant ?

L'évêque la regarda d'un air étonné.

— Ah çà mais ! est-ce qu'il n'y a pas des couverts d'étain ?

Madame Magloire haussa les épaules.

— L'étain a une odeur.

— Alors, des couverts de fer.

Madame Magloire fit une grimace significative.

— Le fer a un goût.

— Eh bien, dit l'évêque, des couverts de bois.

Quelques instants après, il déjeunait à cette même table où Jean Valjean s'était assis la veille. Tout en déjeunant, monseigneur Bienvenu faisait gaîment remarquer à sa sœur qui ne disait rien et à madame Magloire qui grommelait sourdement qu'il n'est nullement besoin

d'une cuiller ni d'une fourchette, même en bois, pour tremper un morceau de pain dans une tasse de lait.

— Aussi a-t-on idée ! disait madame Magloire toute seule en allant et venant, recevoir un homme comme cela ! et le loger à côté de soi ! et quel bonheur encore qu'il n'ait fait que voler ! Ah mon Dieu ! cela fait frémir quand on songe !

Comme le frère et la sœur allaient se lever de table, on frappa à la porte.

— Entrez, dit l'évêque.

La porte s'ouvrit. Un groupe étrange et violent apparut sur le seuil. Trois hommes en tenaient un quatrième au collet. Les trois hommes étaient des gendarmes ; l'autre était Jean Valjean.

Un brigadier de gendarmerie, qui semblait conduire le groupe, était près de la porte. Il entra et s'avança vers l'évêque en faisant le salut militaire.

— Monseigneur... dit-il.

À ce mot Jean Valjean, qui était morne et semblait abattu, releva la tête d'un air stupéfait.

— Monseigneur ! murmura-t-il. Ce n'est donc pas le curé ?...

— Silence ! dit un gendarme. C'est monseigneur l'évêque.

Cependant monseigneur Bienvenu s'était approché aussi vivement que son grand âge le lui permettait.

— Ah ! vous voilà ! s'écria-t-il en regardant Jean Valjean. Je suis aise de vous voir. Et bien mais ! je vous avais donné les chandeliers aussi, qui sont en argent comme le reste et dont vous pourrez bien avoir deux cents francs. Pourquoi ne les avez-vous pas emportés avec vos couverts ?

Jean Valjean ouvrit les yeux et regarda le vénérable évêque avec une expression qu'aucune langue humaine ne pourrait rendre.

— Monseigneur, dit le brigadier de gendarmerie, ce que cet homme disait était donc vrai ? Nous l'avons rencontré. Il allait comme quelqu'un qui s'en va. Nous l'avons arrêté pour voir. Il avait cette argenterie....

— Et il vous a dit, interrompit l'évêque en souriant, qu'elle lui avait été donnée par un vieux bonhomme de prêtre chez lequel il avait passé la nuit ? Je vois la chose. Et vous l'avez ramené ici ? C'est une méprise.

— Comme cela, reprit le brigadier, nous pouvons le laisser aller ?

— Sans doute, répondit l'évêque.

Les gendarmes lâchèrent Jean Valjean qui recula.

— Est-ce que c'est vrai qu'on me laisse ? dit-il d'une voix presque inarticulée et comme s'il parlait dans le sommeil.

— Oui, on te laisse, tu n'entends donc pas ? dit un gendarme.

— Mon ami, reprit l'évêque, avant de vous en aller, voici vos chandeliers. Prenez-les.

Il alla à la cheminée, prit les deux flambeaux d'argent et les apporta à Jean Valjean. Les deux femmes le regardaient faire sans un mot, sans un geste, sans un regard qui pût déranger l'évêque.

Jean Valjean tremblait de tous ses membres. Il prit les deux chandeliers machinalement et d'un air égaré.

— Maintenant, dit l'évêque, allez en paix.

— À propos, quand vous reviendrez, mon ami, il est inutile de passer par le jardin. Vous pourrez toujours entrer et sortir par la porte de la rue. Elle n'est fermée qu'au loquet jour et nuit.

Chapitre II.

Marius, en sortant de la guerre civile, s'apprête à la guerre domestique

Marius fut longtemps ni mort, ni vivant. Il eut durant plusieurs semaines une fièvre accompagnée de délire, et d'assez graves symptômes cérébraux causés plutôt encore par les commotions des blessures à la tête que par les blessures elles-mêmes.

Il répéta le nom de Cosette pendant des nuits entières dans la loquacité lugubre de la fièvre et avec la sombre opiniâtreté de l'agonie. La largeur de certaines lésions fut un sérieux danger, la suppuration des plaies larges pouvant toujours se résorber, et par conséquent tuer le malade, sous de certaines influences atmosphériques ; à chaque changement de temps, au moindre orage, le médecin était inquiet. — Surtout que le blessé n'ait aucune émotion, répétait-il. Les pansements étaient compliqués et difficiles, la fixation des appareils et des linges par le sparadrap n'ayant pas encore été imaginée à cette époque. Nicolette dépensa en charpie un drap de lit « grand comme un plafond », disait-elle. Ce ne fut pas sans peine que les lotions chlorurées et le nitrate d'argent vinrent à bout de la gangrène. Tant qu'il y eut péril, M. Gillenormand, éperdu au chevet de son petit-fils, fut comme Marius ; ni mort ni vivant.

Tous les jours, et quelquefois deux fois par jour, un monsieur en cheveux blancs, fort bien mis, tel était le signalement donné par le portier, venait savoir des nouvelles du blessé, et déposait pour les pansements un gros paquet de charpie.

Enfin, le 7 septembre, quatre mois, jour pour jour, après la douloureuse nuit où on l'avait rapporté mourant chez son grand-père, le médecin déclara qu'il répondait de lui. La convalescence s'ébaucha. Marius dut pourtant rester encore plus de deux mois étendu sur une chaise longue à cause des accidents produits par la fracture de la clavicule. Il y a toujours comme cela une dernière plaie qui ne veut pas se fermer et qui éternise les pansements, au grand ennui du malade.

Du reste, cette longue maladie et cette longue convalescence le sauvèrent des poursuites. En France, il n'y a pas de colère, même publique, que six mois n'éteignent. Les émeutes, dans l'état où est la société, sont tellement la faute de tout le monde qu'elles sont suivies d'un certain besoin de fermer les yeux.

Ajoutons que l'inqualifiable ordonnance Gisquet, qui enjoignait aux médecins de dénoncer les blessés, ayant indigné l'opinion, et non seulement l'opinion, mais le roi tout le premier, les blessés furent couverts et protégés par cette indignation ; et, à l'exception de ceux qui avaient été faits prisonniers dans le combat flagrant, les conseils de guerre n'osèrent en inquiéter aucun. On laissa donc Marius tranquille.

M. Gillenormand traversa toutes les angoisses d'abord, et ensuite toutes les extases. On eut beaucoup de peine à l'empêcher de passer toutes les nuits près du blessé ; il fit apporter son grand fauteuil à côté du lit de Marius ; il exigea que sa fille prît le plus beau linge

Puis se tournant vers la gendarmerie :

– Messieurs, vous pouvez vous retirer.

Les gendarmes s'éloignèrent.

Jean Valjean était comme un homme qui va s'évanouir.

L'évêque s'approcha de lui, et lui dit à voix basse :

– N'oubliez pas, n'oubliez jamais que vous m'avez promis d'employer cet argent à devenir honnête homme.

Jean Valjean, qui n'avait aucun souvenir d'avoir rien promis, resta interdit. L'évêque avait appuyé sur ces paroles en les prononçant. Il reprit avec une sorte de solennité :

– Jean Valjean, mon frère, vous n'appartenez plus au mal, mais au bien. C'est votre âme que je vous achète ; je la retire aux pensées noires et à l'esprit de perdition, et je la donne à Dieu.

fort irascibles. Il fut très égratigné.

Au bas du ravin, il trouva de l'eau qu'il fallut traverser.

Il arriva enfin à la clairière Blaru, au bout de quarante minutes, suant, mouillé, essoufflé, griffé, féroce.

Personne dans la clairière.

Boulatruelle courut au tas de pierres. Il était à sa place. On ne l'avait pas emporté.

Quant à l'homme, il s'était évanoui dans la forêt. Il s'était évadé. Où ? de quel côté ? dans quel fourré ? Impossible de le deviner.

Et, chose poignante, il y avait derrière le tas de pierres, devant l'arbre à la plaque de zinc, de la terre toute fraîche remuée, une pioche oubliée ou abandonnée, et un trou.

Ce trou était vide.

– Voleur ! cria Boulatruelle en montrant les deux poings à l'horizon.

sujet d'un homme qui lui faisait bien l'effet de pouvoir être cet homme-là.

Tout en méditant, il avait, sous le poids même de sa méditation, baissé la tête, chose naturelle, mais peu habile. Quand il la releva, il n'y avait plus rien. L'homme s'était effacé dans la forêt et dans le crépuscule.

— Par le diantre, dit Boulatruelle, je le retrouverai.

Je découvrirai la paroisse de ce paroissien-là. Ce promeneur de patron-minette a un pourquoi, je le saurai. On n'a pas de secret dans mon bois sans que je m'en mêle.

Il prit sa pioche qui était fort aiguë.

— Voilà, grommela-t-il, de quoi fouiller la terre et un homme.

Et, comme on rattache un fil à un autre fil, emboitant le pas de son mieux dans l'itinéraire que l'homme avait dû suivre, il se mit en marche à travers le taillis.

Quand il eut fait une centaine d'enjambées, le jour, qui commençait à se lever, l'aida. Des semelles empreintes sur le sable çà et là, des herbes foulées, des bruyères écrasées, de jeunes branches pliées dans les broussailles et se redressant avec une gracieuse lenteur comme les bras d'une jolie femme qui s'étire en se réveillant, lui indiquèrent une sorte de piste. Il la suivit puis il la perdit. Le temps s'écoulait. Il entra plus avant dans le bois et parvint sur une espèce d'éminence. Un chasseur matinal qui passait au loin sur un sentier en sifflant l'air de Guillery lui donna l'idée de grimper dans un arbre. Quoique vieux il était agile. Il y avait là un hêtre de grande taille, digne de Tityre et de Boulatruelle. Boulatruelle monta sur le hêtre, le plus haut qu'il put.

L'idée était bonne. En explorant la solitude du côté où le bois est tout à fait enchevêtré et farouche, Boulatruelle aperçut tout à coup l'homme.

À peine l'eut-il aperçu qu'il le perdit de vue.

L'homme entra, ou plutôt se glissa, dans une clairière assez éloignée, masquée par de grands arbres, mais que Boulatruelle connaissait très bien, pour y avoir remarqué près d'un gros tas de pierres meulières, un châtaignier malade pansé avec une plaque de zinc clouée à même sur l'écorce. Cette clairière est celle qu'on appelait autrefois le fonds Blaru. Le tas de pierres, destiné à on ne sait quel emploi, qu'on y voyait il y a trente ans, y est sans doute encore. Rien n'égale la longévité d'un tas de pierres, si ce n'est celle d'une palissade en planches. C'est là provisoirement. Quelle raison pour durer !

Boulatruelle, avec la rapidité de la joie, se laissa tomber de l'arbre plutôt qu'il n'en descendit. Le gîte était trouvé, il s'agissait de saisir la bête. Ce fameux trésor rêvé était probablement là.

Ce n'était pas une petite affaire d'arriver à cette clairière. Par les sentiers battus, qui font mille zigzags taquinants, il fallait un bon quart d'heure. En ligne droite, par le fourré, qui est là singulièrement épais, très épineux et très agressif, il fallait une grande demi-heure. C'est ce que Boulatruelle eut le tort de ne point comprendre. Il crut à la ligne droite ; illusion d'optique respectable, mais qui perd beaucoup d'hommes. Le fourré, si hérissé qu'il fût, lui parut le bon chemin.

— Prenons par la rue de Rivoli des loups, dit-il.

Boulatruelle, accoutumé à aller de travers, fit cette fois la faute d'aller droit.

Il se jeta résolument dans la mêlée des broussailles.

Il eut affaire à des houx, à des orties, à des aubépines, à des églantiers, à des chardons, à des ronces

Chapitre XIII. Petit-Gervais

Jean Valjean sortit de la ville comme s'il s'échappait. Il se mit à marcher en toute hâte dans les champs, prenant les chemins et les sentiers qui se présentaient sans s'apercevoir qu'il revenait à chaque instant sur ses pas. Il erra ainsi toute la matinée, n'ayant pas mangé et n'ayant pas faim. Il était en proie à une foule de sensations nouvelles. Il se sentait une sorte de colère ; il ne savait contre qui. Il n'eût pu dire s'il était touché ou humilié. Il lui venait par moments un attendrissement étrange qu'il combattait et auquel il opposait l'endurcissement de ses vingt dernières années. Cet état le fatiguait. Il voyait avec inquiétude s'ébranler au dedans de lui l'espèce de calme affreux que l'injustice de son malheur lui avait donné. Il se demandait qu'est-ce qui remplacerait cela. Parfois il eût vraiment mieux aimé être en prison avec les gendarmes, et que les choses ne se fussent point passées ainsi ; cela l'eût moins agité. Bien que la saison fut assez avancée, il y avait encore çà et là dans les haies quelques fleurs tardives dont l'odeur, qu'il traversait en marchant, lui rappelait des souvenirs d'enfance. Ces souvenirs lui étaient presque insupportables, tant il y avait longtemps qu'ils ne lui étaient apparus.

Des pensées inexprimables s'amoncelèrent ainsi en lui toute la journée.

Comme le soleil déclinait au couchant, allongeant sur le sol l'ombre du moindre caillou, Jean Valjean était assis derrière un buisson dans une grande plaine rousse absolument déserte. Il n'y avait à l'horizon que les Alpes. Pas même le clocher d'un village lointain. Jean Valjean pouvait être à trois lieues de Digne. Un sentier qui coupait la plaine passait à quelques pas du buisson.

Au milieu de cette méditation qui n'eût pas peu contribué à rendre ses haillons effrayants pour quelqu'un qui l'eût rencontré, il entendit un bruit joyeux.

Il tourna la tête, et vit venir par le sentier un petit savoyard d'une dizaine d'années qui chantait, sa vielle au flanc et sa boîte à marmotte sur le dos ; un de ces doux et gais enfants qui vont de pays en pays, laissant voir leurs genoux par les trous de leur pantalon.

Tout en chantant l'enfant interrompait de temps en temps sa marche et jouait aux osselets avec quelques pièces de monnaie qu'il avait dans sa main, toute sa fortune probablement. Parmi cette monnaie il y avait une pièce de quarante sous. L'enfant s'arrêta à côté du buisson sans voir Jean Valjean et fit sauter sa poignée de sous que jusque-là il avait reçue avec assez d'adresse tout entière sur le dos de sa main.

Cette fois la pièce de quarante sous lui échappa, et vint rouler vers la broussaille jusqu'à Jean Valjean.

Jean Valjean posa le pied dessus.

Cependant l'enfant avait suivi sa pièce du regard, et l'avait vu.

Il ne s'étonna point et marcha droit à l'homme.

C'était un lieu absolument solitaire. Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, il n'y avait personne dans la plaine ni dans le sentier. On n'entendait que les petits cris faibles d'une nuée d'oiseaux de passage qui traver-

saient le ciel à une hauteur immense. L'enfant tournait le dos au soleil qui lui mettait des fils d'or dans les cheveux et qui empourprait d'une lueur sanglante la face sauvage de Jean Valjean.

— Monsieur, dit le petit savoyard, avec cette confiance de l'enfance qui se compose d'ignorance et d'innocence, — ma pièce ?

— Comment t'appelles-tu ? dit Jean Valjean.

— Petit-Gervais, monsieur.

— Va-t'en, dit Jean Valjean.

— Monsieur, reprit l'enfant, rendez-moi ma pièce.

Jean Valjean baissa la tête et ne répondit pas.

L'enfant recommença :

— Ma pièce, monsieur !

L'œil de Jean Valjean resta fixé à terre.

— Ma pièce ! cria l'enfant, ma pièce blanche ! mon argent ! Il semblait que Jean Valjean n'entendit point. L'enfant le prit au collet de sa blouse et le secoua. Et en même temps il faisait effort pour déranger le gros soulier ferré posé sur son trésor.

— Je veux ma pièce ! ma pièce de quarante sous !

L'enfant pleurait. La tête de Jean Valjean se releva. Il était toujours assis. Ses yeux étaient troubles. Il considéra l'enfant avec une sorte d'étonnement, puis il étendit la main vers son bâton et cria d'une voix terrible :

— Qui est là ?

— Moi, monsieur, répondit l'enfant. Petit-Gervais ! moi ! moi ! Rendez-moi mes quarante sous, s'il vous plaît ! Ôtez votre pied, monsieur, s'il vous plaît !

Puis irrité, quoique tout petit, et devenant presque menaçant :

— Ah, çà, ôtez-vous votre pied ? Ôtez donc votre pied, voyons.

— Ah ! c'est encore toi ! dit Jean Valjean, et se dressant brusquement tout debout, le pied toujours sur la pièce d'argent, il ajouta : — Veux-tu bien te sauver !

L'enfant effaré le regarda, puis commença à trembler de la tête aux pieds, et, après quelques secondes de stupeur, se mit à s'enfuir en courant de toutes ses forces sans oser tourner le cou ni jeter un cri.

Cependant à une certaine distance l'essoufflement le força de s'arrêter, et Jean Valjean, à travers sa rêverie, l'entendit qui sanglotait.

Au bout de quelques instants l'enfant avait disparu. Le soleil s'était couché. L'ombre se faisait autour de Jean Valjean. Il n'avait pas mangé de la journée ; il est probable qu'il avait la fièvre.

Il était resté debout, et n'avait pas changé d'attitude depuis que l'enfant s'était enfui. Son souffle soulevait sa poitrine à des intervalles longs et inégaux. Son regard, arrêté à dix ou douze pas devant lui, semblait étudier avec une attention profonde la forme d'un vieux tesson de faïence bleue tombé dans l'herbe. Tout à coup il tressaillit ; il venait de sentir le froid du soir.

Il raffermit sa casquette sur son front, chercha machinalement à croiser et à boutonner sa blouse, fit un pas, et se baissa pour reprendre à terre son bâton. En ce moment il aperçut la pièce de quarante sous que son pied avait à demi enfoncée dans la terre et qui brillait parmi les cailloux.

Ce fut comme une commotion galvanique. Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il entre ses dents. Il recula de trois pas, puis s'arrêta, sans pouvoir détacher son regard de ce point que son pied avait foulé l'instant d'aparavant, comme si cette chose qui luisait là dans l'obscurité eût

Chapitre I. Où l'on revoit l'arbre à l'emplâtre de zinc

Quelque temps après les événements que nous venons de raconter, le sieur Boulatruelle eut une émotion vive.

Le sieur Boulatruelle est ce cantonnier de Montfermeil qu'on a déjà entrevu dans les parties ténébreuses de ce livre.

Boulatruelle, on s'en souvient peut-être, était un homme occupé de choses troubles et diverses. Il cassait des pierres et endommageait des voyageurs sur la grande route. Terrassier et voleur, il avait un rêve, il croyait aux trésors enfouis dans la forêt de Montfermeil. Il espérait quelque jour trouver de l'argent dans la terre au pied d'un arbre ; en attendant, il en cherchait volontiers dans les poches des passants.

Néanmoins, pour l'instant, il était prudent. Il venait de l'échapper belle. Il avait été, on le sait, ramassé dans le galetas Jondrette avec les autres bandits. Utilité d'un vice : son ivrognerie l'avait sauvé. On n'avait jamais pu éclaircir s'il était là comme voleur ou comme volé. Une ordonnance de non-lieu, fondée sur son état d'ivresse bien constaté dans la soirée du guet-apens, l'avait mis en liberté. Il avait repris la clef des bois. Il était revenu à son chemin de Gagny à Lagny faire, sous la surveillance administrative, de l'empierrement pour le compte de l'état, la mine basse, fort pensif, un peu refroidi pour le vol, qui avait failli le perdre, mais ne se tournant qu'avec plus d'attendrissement vers le vin, qui venait de le sauver.

Quant à l'émotion vive qu'il eut peu de temps après sa rentrée sous le toit de gazon de sa hutte de cantonnier, la voici :

Un matin, Boulatruelle, en se rendant comme d'habitude à son travail, et à son affût peut-être, un peu avant le point du jour, aperçut parmi les branches un homme dont il ne vit que le dos, mais dont l'encolure, à ce qui lui sembla, à travers la distance et le crépuscule, ne lui était pas tout à fait inconnue. Boulatruelle, quoique ivrogne, avait une mémoire correcte et lucide, arme défensive indispensable à quiconque est un peu en lutte avec l'ordre légal.

— Où diable ai-je vu quelque chose comme cet homme-là ? se demanda-t-il.

Mais il ne put rien se répondre, sinon que cela ressemblait à quelqu'un dont il avait confusément la trace dans l'esprit.

Boulatruelle, du reste, en dehors de l'identité qu'il ne réussissait point à ressaisir, fit des rapprochements et des calculs. Cet homme n'était pas du pays. Il y arrivait. À pied, évidemment. Aucune voiture publique ne passe à ces heures-là à Montfermeil. Il avait marché toute la nuit. D'où venait-il ? De pas loin. Car il n'avait ni havresac, ni paquet. De Paris sans doute. Pourquoi était-il dans ce bois ? pourquoi y était-il à pareille heure ? qu'y venait-il faire ?

Boulatruelle songea au trésor. À force de creuser dans sa mémoire, il se rappela vaguement avoir eu déjà, plusieurs années auparavant, une semblable alerte au

été un œil ouvert fixé sur lui.

Au bout de quelques minutes, il s'élança convulsivement vers la pièce d'argent, la saisit, et, se redressant, se mit à regarder au loin dans la plaine, jetant à la fois ses yeux vers tous les points de l'horizon, debout et frissonnant comme une bête fauve effarée qui cherche un asile.

Il ne vit rien. La nuit tombait, la plaine était froide et vague, de grandes brumes violettes montaient dans la clarté crépusculaire.

Il dit : « Ah ! » et se mit à marcher rapidement dans une certaine direction, du côté où l'enfant avait disparu. Après une centaine de pas, il s'arrêta, regarda, et ne vit rien.

Alors il cria de toute sa force : « Petit-Gervais ! Petit-Gervais ! »

Il se tut, et attendit.

Rien ne répondit.

La campagne était déserte et morne. Il était environné de l'étendue. Il n'y avait rien autour de lui qu'une ombre où se perdait son regard et un silence où sa voix se perdait.

Une bise glaciale soufflait, et donnait aux choses autour de lui une sorte de vie lugubre. Des arbrisseaux secouaient leurs petits bras maigres avec une furie incroyable. On eût dit qu'ils menaçaient et poursuivaient quelqu'un.

Il recommença à marcher, puis il se mit à courir, et de temps en temps il s'arrêtait, et criait dans cette solitude, avec une voix qui était ce qu'on pouvait entendre de plus formidable et de plus désolé : « Petit-Gervais ! Petit-Gervais ! »

Certes, si l'enfant l'eût entendu, il eût eu peur et se fût bien gardé de se montrer. Mais l'enfant était sans doute déjà bien loin.

Il rencontra un prêtre qui était à cheval. Il alla à lui et lui dit :

– Monsieur le curé, avez-vous vu passer un enfant ?

– Non, dit le prêtre.

– Un nommé Petit-Gervais ?

– Je n'ai vu personne.

Il tira deux pièces de cinq francs de sa sacoche et les remit au prêtre.

– Monsieur le curé, voici pour vos pauvres. –

Monsieur le curé, c'est un petit d'environ dix ans qui a une marmotte, je crois, et une vielle. Il allait. Un de ces savoyards, vous savez ?

– Je ne l'ai point vu.

– Petit-Gervais ? il n'est point des villages d'ici ? pouvez-vous me dire ?

– Si c'est comme vous dites, mon ami, c'est un petit enfant étranger. Cela passe dans le pays. On ne les connaît pas.

Jean Valjean prit violemment deux autres écus de cinq francs qu'il donna au prêtre.

– Pour vos pauvres, dit-il.

Puis il ajouta avec égarement :

– Monsieur l'abbé, faites-moi arrêter. Je suis un voleur.

Le prêtre piqua des deux et s'enfuit très effrayé.

Jean Valjean se remit à courir dans la direction qu'il avait d'abord prise.

Il fit de la sorte un assez long chemin, regardant, appelant, criant, mais il ne rencontra plus personne. Deux ou trois fois il courut dans la plaine vers quelque

chose qui lui faisait l'effet d'un être couché ou accroupi ; ce n'étaient que des broussailles ou des roches à fleur de terre. Enfin, à un endroit où trois sentiers se croisaient, il s'arrêta. La lune s'était levée. Il promena sa vue au loin et appela une dernière fois : « Petit-Gervais ! Petit-Gervais ! Petit-Gervais ! » Son cri s'éteignit dans la brume, sans même éveiller un écho. Il murmura encore : « Petit-Gervais ! » mais d'une voix faible et presque inarticulée. Ce fut là son dernier effort ; ses jarrets fléchirent brusquement sous lui comme si une puissance invisible l'accablait tout à coup du poids de sa mauvaise conscience ; il tomba épuisé sur une grosse pierre, les poings dans ses cheveux et le visage dans ses genoux, et il cria : « Je suis un misérable ! »

Alors son cœur creva et il se mit à pleurer. C'était la première fois qu'il pleurait depuis dix-neuf ans.

Quand Jean Valjean était sorti de chez l'évêque, on l'a vu, il était hors de tout ce qui avait été sa pensée jusque-là. Il ne pouvait se rendre compte de ce qui se passait en lui. Il se raidissait contre l'action angélique et contre les douces paroles du vieillard. « Vous m'avez promis de devenir honnête homme. Je vous achète votre âme. Je la retire à l'esprit de perversité et je la donne au bon Dieu. » Cela lui revenait sans cesse. Il opposait à cette indulgence céleste l'orgueil, qui est en nous comme la forteresse du mal. Il sentait indistinctement que le pardon de ce prêtre était le plus grand assaut et la plus formidable attaque dont il eût encore été ébranlé ; que son endurcissement serait définitif s'il résistait à cette clémence ; que, s'il céda, il faudrait renoncer à cette haine dont les actions des autres hommes avaient rempli son âme pendant tant d'années, et qui lui plaisait ; que cette fois il fallait vaincre ou être vaincu, et que la lutte, une lutte colossale et décisive, était engagée entre sa méchanceté à lui et la bonté de cet homme.

En présence de toutes ces lueurs, il allait comme un homme ivre. Pendant qu'il marchait ainsi, les yeux hagards, avait-il une perception distincte de ce qui pourrait résulter pour lui de son aventure à Digne ? Entendait-il tous ces bourdonnements mystérieux qui avertissent ou importunent l'esprit à de certains moments de la vie ? Une voix lui disait-elle à l'oreille qu'il venait de traverser l'heure solennelle de sa destinée, qu'il n'y avait plus de milieu pour lui, que si désormais il n'était pas le meilleur des hommes il en serait le pire, qu'il fallait pour ainsi dire que maintenant il montât plus haut que l'évêque ou retombât plus bas que le galérien, que s'il voulait devenir bon il fallait qu'il devînt ange ; que s'il voulait rester méchant il fallait qu'il devînt monstre ?

Ici encore il faut se faire ces questions que nous nous sommes déjà faites ailleurs, recueillait-il confusément quelque ombre de tout ceci dans sa pensée ? Certes, le malheur, nous l'avons dit, fait l'éducation de l'intelligence ; cependant il est douteux que Jean Valjean fût en état de démêler tout ce que nous indiquons ici. Si ces idées lui arrivaient, il les entrevoyait plutôt qu'il ne les voyait, et elles ne réussissaient qu'à le jeter dans un trouble insupportable et presque douloureux. Au sortir de cette chose difforme et noire qu'on appelle le bagne, l'évêque lui avait fait mal à l'âme comme une clarté trop vive lui eût fait mal aux yeux en sortant des ténèbres. La vie future, la vie possible qui s'offrait désormais à lui toute pure et toute rayonnante le remplissait de frémissements et d'anxiété. Il ne savait vraiment plus

Livre cinquième – Le petit-fils et le grand-père

qu'une femme tienne le guichet de la souricière du secret. Cela n'est pas digne de la Conciergerie d'une grande civilisation. »

Javert écrivit ces lignes de son écriture la plus calme et la plus correcte, n'omettant pas une virgule, et faisant fermement crier le papier sous la plume. Au-dessous de la dernière ligne il signa :

« Javert.

« Inspecteur de 1^{ère} classe.

« Au poste de la place du Châtelet.

« 7 juin 1832, environ une heure du matin. »

Javert sécha l'encre fraîche sur le papier, le plia comme une lettre, le cacheta, écrivit au dos : *Note pour l'administration*, le laissa sur la table, et sortit du poste. La porte vitrée et grillée retomba derrière lui.

Il traversa de nouveau diagonalement la place du Châtelet, regagna le quai, et revint avec une précision automatique au point même qu'il avait quitté un quart d'heure auparavant ; il s'y accouda, et se retrouva dans la même attitude sur la même dalle du parapet. Il semblait qu'il n'eût pas bougé.

L'obscurité était complète. C'était le moment sépulcral qui suit minuit. Un plafond de nuages cachait les étoiles. Le ciel n'était qu'une épaisseur sinistre. Les maisons de la Cité n'avaient plus une seule lumière ; personne ne passait ; tout ce qu'on apercevait des rues et des quais était désert ; Notre-Dame et les tours du Palais de justice semblaient des linéaments de la nuit. Un réverbère rougissait la margelle du quai. Les silhouettes des ponts se déformaient dans la brume les unes derrière les autres. Les pluies avaient grossi la rivière.

L'endroit où Javert s'était accoudé était, on s'en souvient, précisément situé au-dessus du rapide de la Seine, à pic sur cette redoutable spirale de tourbillons qui se dénoue et se renoue comme une vis sans fin.

Javert pencha la tête et regarda. Tout était noir. On ne distinguait rien. On entendait un bruit d'écume ; mais on ne voyait pas la rivière. Par instants, dans cette profondeur vertigineuse, une lueur apparaissait et serpentait vaguement, l'eau ayant cette puissance, dans la nuit la plus complète, de prendre la lumière on ne sait où et de la changer en couleuvre. La lueur s'évanouissait, et tout redevenait indistinct. L'immensité semblait ouverte là. Ce qu'on avait au-dessous de soi, ce n'était pas de l'eau, c'était du gouffre. Le mur du quai, abrupt, confus, mêlé à la vapeur, tout de suite dérobé, faisait l'effet d'un escarpement de l'infini.

On ne voyait rien, mais on sentait la froideur hostile de l'eau et l'odeur fade des pierres mouillées. Un souffle farouche montait de cet abîme. Le grossissement du fleuve plutôt deviné qu'aperçu, le tragique chuchotement du flot, l'énormité lugubre des arches du pont, la chute imaginable dans ce vide sombre, toute cette ombre était pleine d'horreur.

Javert demeura quelques minutes immobile, regardant cette ouverture de ténèbres ; il considérait l'invisible avec une fixité qui ressemblait à de l'attention. L'eau bruissait. Tout à coup, il ôta son chapeau et le posa sur le rebord du quai. Un moment après, une figure haute et noire, que de loin quelque passant attardé eût pu prendre pour un fantôme, apparut debout sur le parapet, se courba vers la Seine, puis se redressa, et tomba droite dans les ténèbres ; il y eut un clapotement sourd, et l'ombre seule fut dans le secret des convulsions de cette forme obscure disparue sous l'eau.

où il en était. Comme une chouette qui verrait brusquement se lever le soleil, le forçat avait été ébloui et comme aveuglé par la vertu.

Ce qui était certain, ce dont il ne se doutait pas, c'est qu'il n'était déjà plus le même homme, c'est que tout était changé en lui, c'est qu'il n'était plus en son pouvoir de faire que l'évêque ne lui eût pas parlé et ne l'eût pas touché.

Dans cette situation d'esprit, il avait rencontré Petit-Gervais et lui avait volé ses quarante sous. Pourquoi ? Il n'eût assurément pu l'expliquer ; était-ce un dernier effet et comme un suprême effort des mauvaises pensées qu'il avait apportées du bagne, un reste d'impulsion, un résultat de ce qu'on appelle en statique la *force acquise* ? C'était cela, et c'était aussi peut-être moins encore que cela. Disons-le simplement, ce n'était pas lui qui avait volé, ce n'était pas l'homme, c'était la bête qui, par habitude et par instinct, avait stupidement posé le pied sur cet argent, pendant que l'intelligence se débattait au milieu de tant d'obsessions inouïes et nouvelles. Quand l'intelligence se réveilla et vit cette action de la brute, Jean Valjean recula avec angoisse et poussa un cri d'épouvante.

C'est que, phénomène étrange et qui n'était possible que dans la situation où il était, en volant cet argent à cet enfant, il avait fait une chose dont il n'était déjà plus capable.

Quoi qu'il en soit, cette dernière mauvaise action eut sur lui un effet décisif ; elle traversa brusquement ce chaos qu'il avait dans l'intelligence et le dissipa, mit d'un côté les épaisseurs obscures et de l'autre la lumière, et agit sur son âme, dans l'état où elle se trouvait, comme de certains réactifs chimiques agissent sur un mélange trouble en précipitant un élément et en clarifiant l'autre.

Tout d'abord, avant même de s'examiner et de réfléchir, éperdu, comme quelqu'un qui cherche à se sauver, il tâcha de retrouver l'enfant pour lui rendre son argent, puis, quand il reconnut que cela était inutile et impossible, il s'arrêta désespéré. Au moment où il s'écria : « je suis un misérable ! » il venait de s'apercevoir tel qu'il était, et il était déjà à ce point séparé de lui-même, qu'il lui semblait qu'il n'était plus qu'un fantôme, et qu'il avait là devant lui, en chair et en os, le bâton à la main, la blouse sur les reins, son sac rempli d'objets volés sur le dos, avec son visage résolu et morne, avec sa pensée pleine de projets abominables, le hideux galérien Jean Valjean.

L'excès du malheur, nous l'avons remarqué, l'avait fait en quelque sorte visionnaire. Ceci fut donc comme une vision. Il vit véritablement ce Jean Valjean, cette face sinistre devant lui. Il fut presque au moment de se demander qui était cet homme, et il en eut horreur.

Son cerveau était dans un de ces moments violents et pourtant affreusement calmes où la rêverie est si profonde qu'elle absorbe la réalité. On ne voit plus les objets qu'on a autour de soi, et l'on voit comme en dehors de soi les figures qu'on a dans l'esprit.

Il se contempla donc, pour ainsi dire, face à face, et en même temps, à travers cette hallucination, il voyait dans une profondeur mystérieuse une sorte de lumière qu'il prit d'abord pour un flambeau. En regardant avec plus d'attention cette lumière qui apparaissait à sa conscience, il reconnut qu'elle avait la forme humaine, et que ce flambeau était l'évêque.

Sa conscience considéra tour à tour ces deux

hommes ainsi placés devant elle, l'évêque et Jean Valjean. Il n'avait pas fallu moins que le premier pour détremper le second. Par un de ces effets singuliers qui sont propres à ces sortes d'extases, à mesure que sa rêverie se prolongeait, l'évêque grandissait et resplendissait à ses yeux, Jean Valjean s'amointrissait et s'effaçait. À un certain moment il ne fut plus qu'une ombre. Tout à coup il disparut. L'évêque seul était resté.

Il remplissait toute l'âme de ce misérable d'un rayonnement magnifique. Jean Valjean pleura longtemps. Il pleura à chaudes larmes, il pleura à sanglots, avec plus de faiblesse qu'une femme, avec plus d'effroi qu'un enfant.

Pendant qu'il pleurait, le jour se faisait de plus en plus dans son cerveau, un jour extraordinaire, un jour ravissant et terrible à la fois. Sa vie passée, sa première faute, sa longue expiation, son abrutissement extérieur, son endurcissement intérieur, sa mise en liberté réjouie par tant de plans de vengeance, ce qui lui était arrivé chez l'évêque, la dernière chose qu'il avait faite, ce vol de quarante sous à un enfant, crime d'autant plus lâche et d'autant plus monstrueux qu'il venait après le pardon de l'évêque, tout cela lui revint et lui apparut, clairement, mais dans une clarté qu'il n'avait jamais vue jusque-là. Il regarda sa vie, et elle lui parut horrible ; son âme, et elle lui parut affreuse. Cependant un jour doux était sur cette vie et sur cette âme. Il lui semblait qu'il voyait Satan à la lumière du paradis.

Combien d'heures pleura-t-il ainsi ? que fit-il après avoir pleuré ? où alla-t-il ? on ne l'a jamais su. Il paraît seulement avéré que, dans cette même nuit, le voiturier qui faisait à cette époque le service de Grenoble et qui arrivait à Digne vers trois heures du matin, vit en traversant la rue de l'évêché un homme dans l'attitude de la prière, à genoux sur le pavé, dans l'ombre, devant la porte de monseigneur Bienvenu.

vision effroyable qu'il avait dans l'âme.

Que cela fût supportable. Non.

État violent, s'il en fut. Il n'y avait que deux manières d'en sortir. L'une d'aller résolument à Jean Valjean, et de rendre au cachot l'homme du bagne. L'autre...

Javert quitta le parapet, et, la tête haute cette fois, se dirigea d'un pas ferme vers le poste indiqué par une lanterne à l'un des coins de la place du Châtelet.

Arrivé là, il aperçut par la vitre un sergent de ville, et entra. Rien qu'à la façon dont ils poussent la porte d'un corps de garde, les hommes de police se reconnaissent entre eux. Javert se nomma, montra sa carte au sergent, et s'assit à la table du poste où brûlait une chandelle. Il y avait sur la table une plume, un encrier de plomb, et du papier en cas pour les procès-verbaux éventuels et les consignations des rondes de nuit.

Cette table, toujours complétée par sa chaise de paille, est une institution ; elle existe dans tous les postes de police ; elle est invariablement ornée d'une soucoupe en buis pleine de sciure de bois et d'une grimace en carton pleine de pains à cacheter rouges, et elle est l'étage inférieur du style officiel. C'est à elle que commence la littérature de l'État.

Javert prit la plume et une feuille de papier et se mit à écrire. Voici ce qu'il écrivit :

QUELQUES OBSERVATIONS POUR LE BIEN DU SERVICE.

« Premièrement : je prie monsieur le préfet de jeter les yeux.

« Deuxièmement : les détenus arrivant de l'instruction ôtent leurs souliers et restent pieds nus sur la dalle pendant qu'on les fouille. Plusieurs toussent en rentrant à la prison. Cela entraîne des dépenses d'infirmerie.

« Troisièmement : la filature est bonne, avec relais des agents de distance en distance, mais il faudrait que, dans les occasions importantes, deux agents au moins ne se perdissent pas de vue, attendu que, si, pour une cause quelconque, un agent vient à faiblir dans le service, l'autre le surveille et le supplée.

« Quatrièmement : on ne s'explique pas pourquoi le règlement spécial de la prison des Madelonnettes interdit au prisonnier d'avoir une chaise, même en la payant.

« Cinquièmement : aux Madelonnettes, il n'y a que deux barreaux à la cantine, ce qui permet à la cantinière de laisser toucher sa main aux détenus.

« Sixièmement : les détenus, dits aboyeurs, qui appellent les autres détenus au parloir, se font payer deux sous par le prisonnier pour crier son nom distinctement. C'est un vol.

« Septièmement : pour un fil courant, on retient dix sous au prisonnier dans l'atelier des tisserands ; c'est un abus de l'entrepreneur, puisque la toile n'est pas moins bonne.

« Huitièmement : il est fâcheux que les visitants de la Force aient à traverser la cour des mômes pour se rendre au parloir de Sainte-Marie-l'Égyptienne.

« Neuvièmement : il est certain qu'on entend tous les jours des gendarmes raconter dans la cour de la préfecture des interrogatoires de prévenus par les magistrats. Un gendarme, qui devrait être sacré, répéter ce qu'il a entendu dans le cabinet de l'instruction, c'est là un désordre grave.

« Dixièmement : Mme Henry est une honnête femme ; sa cantine est fort propre ; mais il est mauvais

splendide, le plus beau peut-être de nos prodiges intérieurs, Javert le comprenait-il ? Javert le pénétrait-il ? Javert s'en rendait-il compte ? Évidemment non. Mais sous la pression de cet incompréhensible incontestable, il sentait son crâne s'entr'ouvrir.

Il était moins le transfiguré que la victime de ce prodige. Il le subissait, exaspéré. Il ne voyait dans tout cela qu'une immense difficulté d'être. Il lui semblait que désormais sa respiration était gênée à jamais.

Avoir sur sa tête de l'inconnu, il n'était pas accoutumé à cela.

Jusqu'ici tout ce qu'il avait au-dessus de lui avait été pour son regard une surface nette, simple, limpide ; là rien d'ignoré, ni d'obscur ; rien qui ne fût défini, coordonné, enchaîné, précis, exact, circonscrit, limité, fermé ; tout prévu ; l'autorité était une chose plane ; aucune chute en elle, aucun vertige devant elle. Javert n'avait jamais vu de l'inconnu qu'en bas. L'irrégulier, l'inattendu, l'ouverture désordonnée du chaos, le glissement possible dans un précipice, c'était là le fait des régions inférieures, des rebelles, des mauvais, des misérables. Maintenant Javert se renversait en arrière, et il était brusquement effaré par cette apparition inouïe : un gouffre en haut.

Quoi donc ! on était démantelé de fond en comble ! on était déconcerté, absolument ! À quoi se fier ! Ce dont on était convaincu s'effondrait !

Quoi ! le défaut de la cuirasse de la société pouvait être trouvé par un misérable magnanime ! Quoi ! un honnête serviteur de la loi pouvait se voir tout à coup pris entre deux crimes, le crime de laisser échapper un homme, et le crime de l'arrêter ! Tout n'était pas certain dans la consigne donnée par l'état au fonctionnaire ! Il pouvait y avoir des impasses dans le devoir ! Quoi donc ! tout cela était réel ! était-il vrai qu'un ancien bandit, courbé sous les condamnations, pût se redresser et finir par avoir raison ? était-ce croyable ? y avait-il donc des cas où la loi devait se retirer devant le crime transfiguré en balbutiant des excuses ?

Oui, cela était ! et Javert le voyait ! et Javert le touchait ! et non seulement il ne pouvait le nier, mais il y prenait part. C'étaient des réalités. Il était abominable que les faits réels pussent arriver à une telle difformité.

Si les faits faisaient leur devoir, ils se borneraient à être les preuves de la loi ; les faits, c'est Dieu qui les envoie. L'anarchie allait-elle donc maintenant descendre de là-haut ?

Ainsi, — et dans le grossissement de l'angoisse, et dans l'illusion d'optique de la consternation, tout ce qui eût pu restreindre et corriger son impression s'effaçait, et la société, et le genre humain, et l'univers se résumaient désormais à ses yeux dans un linéament simple et terrible, — ainsi la pénalité, la chose jugée, la force due à la législation, les arrêts des cours souveraines, la magistrature, le gouvernement, la prévention et la répression, la sagesse officielle, l'infailibilité légale, le principe d'autorité, tous les dogmes sur lesquels repose la sécurité politique et civile, la souveraineté, la justice, la logique découlant du code, l'absolu social, la vérité publique, tout cela, décombe, monceau, chaos ; lui-même Javert, le guetteur de l'ordre, l'incorruptibilité au service de la police, la providence-dogue de la société, vaincu et terrassé ; et sur toute cette ruine un homme debout, le bonnet vert sur la tête et l'auréole au front ; voilà à quel bouleversement il en était venu ; voilà la

Livre troisième — En l'année 1817

Ce chef nouveau, Dieu, il le sentait inopinément, et en était troublé.

Il était désorienté de cette présence inattendue ; il ne savait que faire de ce supérieur-là, lui qui n'ignorait pas que le subordonné est tenu de se courber toujours, qu'il ne doit ni désobéir, ni blâmer, ni discuter, et que, vis-à-vis d'un supérieur qui l'étonne trop, l'inférieur n'a d'autre ressource que sa démission.

Mais comment s'y prendre pour donner sa démission à Dieu ?

Quoi qu'il en fût, et c'était toujours là qu'il en revenait, un fait pour lui dominait tout, c'est qu'il venait de commettre une infraction épouvantable. Il venait de fermer les yeux sur un condamné récidiviste en rupture de ban. Il venait d'élargir un galérien. Il venait de voler aux lois un homme qui leur appartenait. Il avait fait cela. Il ne se comprenait plus. Il n'était pas sûr d'être lui-même. Les raisons mêmes de son action lui échappaient, il n'en avait que le vertige. Il avait vécu jusqu'à ce moment de cette foi aveugle qui engendre la probité ténébreuse. Cette foi le quittait, cette probité lui faisait défaut. Tout ce qu'il avait cru se dissipait. Des vérités dont il ne voulait pas l'obsédaient inexorablement. Il fallait désormais être un autre homme. Il souffrait les étranges douleurs d'une conscience brusquement opérée de la cataracte. Il voyait ce qu'il lui répugnait de voir. Il se sentait vidé, inutile, disloqué de sa vie passée, destitué, dissous. L'autorité était morte en lui. Il n'avait plus de raison d'être.

Situation terrible ! être ému.

Être le granit, et douter ! être la statue du châtiment fondue tout d'une pièce dans le moule de la loi, et s'apercevoir subitement qu'on a sous sa mamelle de bronze quelque chose d'absurde et de désobéissant qui ressemble presque à un cœur ! en venir à rendre le bien pour le bien, quoiqu'on se soit dit jusqu'à ce jour que ce bien-là c'est le mal ! être le chien de garde, et lécher ! être la glace, et fondre ! être la tenaille, et devenir une main ! se sentir tout à coup des doigts qui s'ouvrent ! lâcher prise, chose épouvantable !

L'homme projectile ne sachant plus sa route, et reculant !

Être obligé de s'avouer ceci : l'infaillibilité n'est pas infaillible, il peut y avoir de l'erreur dans le dogme, tout n'est pas dit quand un code a parlé, la société n'est pas parfaite, l'autorité est compliquée de vacillation, un craquement dans l'immuable est possible, les juges sont des hommes, la loi peut se tromper, les tribunaux peuvent se méprendre ! voir une fêlure dans l'immense vitre bleue du firmament !

Ce qui se passait dans Javert, c'était le Fampoux d'une conscience rectiligne, la mise hors de voie d'une âme, l'écrasement d'une probité irrésistiblement lancée en ligne droite et se brisant à Dieu. Certes, cela était étrange. Que le chauffeur de l'ordre, que le mécanicien de l'autorité, monté sur l'aveugle cheval de fer à voie rigide, puisse être désarçonné par un coup de lumière ! que l'incommutable, le direct, le correct, le géométrique, le passif, le parfait, puisse fléchir ! qu'il y ait pour la locomotive un chemin de Damas !

Dieu, toujours intérieur à l'homme, et réfractaire, lui la vraie conscience, à la fausse, défense à l'étincelle de s'éteindre, ordre au rayon de se souvenir du soleil, injonction à l'âme de reconnaître le véritable absolu quand il se confronte avec l'absolu fictif, l'humanité imperdable, le cœur humain inamissible, ce phénomène

de faits inattendus surgissait et le subjuguait. Tout un monde nouveau apparaissait à son âme, le bienfait accepté et rendu, le dévouement, la miséricorde, l'indulgence, les violences faites par la pitié à l'austérité, l'acception de personnes, plus de condamnation définitive, plus de damnation, la possibilité d'une larme dans l'œil de la loi, on ne sait quelle justice selon Dieu allant en sens inverse de la justice selon les hommes. Il apercevait dans les ténèbres l'effrayant lever d'un soleil moral inconnu ; il en avait l'horreur et l'éblouissement. Hibou forcé à des regards d'aigle.

Il se disait que c'était donc vrai, qu'il y avait des exceptions, que l'autorité pouvait être décontenancée, que la règle pouvait rester court devant un fait, que tout ne s'encadrait pas dans le texte du code, que l'imprévu se faisait obéir, que la vertu d'un forçat pouvait tendre un piège à la vertu d'un fonctionnaire, que le monstrueux pouvait être divin, que la destinée avait de ces embuscades-là, et il songeait avec désespoir que lui-même n'avait pas été à l'abri d'une surprise.

Il était forcé de reconnaître que la bonté existait. Ce forçat avait été bon. Et lui-même, chose inouïe, il venait d'être bon. Donc il se dépravait.

Il se trouvait lâche. Il se faisait horreur.

L'idéal pour Javert, ce n'était pas d'être humain, d'être grand, d'être sublime ; c'était d'être irréprochable.

Or, il venait de faillir.

Comment en était-il arrivé là ? comment tout cela s'était-il passé ? Il n'aurait pu se le dire à lui-même. Il prenait sa tête entre ses deux mains, mais il avait beau faire, il ne parvenait pas à se l'expliquer.

Il avait certainement toujours eu l'intention de remettre Jean Valjean à la loi, dont Jean Valjean était le captif, et dont lui, Javert, était l'esclave. Il ne s'était pas avoué un seul instant, pendant qu'il le tenait, qu'il eût la pensée de le laisser aller. C'était en quelque sorte à son insu que sa main s'était ouverte et l'avait lâché.

Toutes sortes de nouveautés énigmatiques s'entr'ouvraient devant ses yeux. Il s'adressait des questions, et il se faisait des réponses, et ses réponses l'effrayaient. Il se demandait : Ce forçat, ce désespéré, que j'ai poursuivi jusqu'à le persécuter, et qui m'a eu sous son pied, et qui pouvait se venger, et qui le devait tout à la fois pour sa rancune et pour sa sécurité, en me laissant la vie, en me faisant grâce, qu'a-t-il fait ? Son devoir. Non. Quelque chose de plus. Et moi, en lui faisant grâce à mon tour, qu'ai-je fait ? Mon devoir. Non. Quelque chose de plus. Il y a donc quelque chose de plus que le devoir ? Ici il s'effarait ; sa balance se disloquait ; l'un des plateaux tombait dans l'abîme, l'autre s'en allait dans le ciel ; et Javert n'avait pas moins d'épouvante de celui qui était en haut que de celui qui était en bas. Sans être le moins du monde ce qu'on appelle voltairien, ou philosophe, ou incrédule, respectueux au contraire, par instinct, pour l'église établie, il ne la connaissait que comme un fragment auguste de l'ensemble social ; l'ordre était son dogme et lui suffisait ; depuis qu'il avait l'âge d'homme et de fonctionnaire, il mettait dans la police à peu près toute sa religion ; étant, et nous employons ici les mots sans la moindre ironie et dans leur acception la plus sérieuse, étant, nous l'avons dit, espion comme on est prêtre. Il avait un supérieur, M. Gisquet ; il n'avait guère songé jusqu'à ce jour à cet autre supérieur, Dieu.

Chapitre I. L'année 1817

1817 est l'année que Louis XVIII, avec un certain aplomb royal qui ne manquait pas de fierté, qualifiait la vingt-deuxième de son règne. C'est l'année où M. Bruguère de Sorsum était célèbre. Toutes les boutiques des perruquiers, espérant la poudre et le retour de l'oiseau royal, étaient badigeonnées d'azur et fleurdelysées. C'était le temps candide où le comte Lynch siégeait tous les dimanches comme marguillier au banc d'œuvre de Saint-Germain-des-Prés en habit de pair de France, avec son cordon rouge et son long nez, et cette majesté de profil particulière à un homme qui a fait une action d'éclat. L'action d'éclat commise par M. Lynch était ceci : avoir, étant maire de Bordeaux, le 12 mars 1814, donné la ville un peu trop tôt à M. le duc d'Angoulême. De là sa pairie. En 1817, la mode englobait les petits garçons de quatre à six ans sous de vastes casquettes en cuir maroquiné à oreillons assez ressemblantes à des mitres d'esquimaux. L'armée française était vêtue de blanc, à l'autrichienne ; les régiments s'appelaient légions ; au lieu de chiffres ils portaient les noms des départements. Napoléon était à Sainte-Hélène, et, comme l'Angleterre lui refusait du drap vert, il faisait retourner ses vieux habits. En 1817, Pellegrini chantait, mademoiselle Bigottini dansait ; Potier régnait ; Odry n'existait pas encore. Madame Saqui succédait à Forioso. Il y avait encore des Prussiens en France. M. Delalot était un personnage. La légitimité venait de s'affirmer en coupant le poing, puis la tête, à Pleignier, à Carbonneau et à Tolleron. Le prince de Talleyrand, grand chambellan, et l'abbé Louis, ministre désigné des finances, se regardaient en riant du rire de deux augures ; tous deux avaient célébré, le 14 juillet 1790, la messe de la Fédération au Champ de Mars ; Talleyrand l'avait dite comme évêque, Louis l'avait servie comme diacre. En 1817, dans les contre-allées de ce même Champ de Mars, on apercevait de gros cylindres de bois, gisant sous la pluie, pourrissant dans l'herbe, peints en bleu avec des traces d'aigles et d'abeilles dédorées. C'étaient les colonnes qui, deux ans auparavant, avaient soutenu l'estrade de l'empereur au Champ-de-Mai. Elles étaient noircies çà et là de la brûlure du bivouac des Autrichiens baraqués près du Gros-Caillou. Deux ou trois de ces colonnes avaient disparu dans les feux de ces bivouacs et avaient chauffé les larges mains des *kaiserlicks*. Le Champ de Mai avait eu cela de remarquable qu'il avait été tenu au mois de juin et au Champ de Mars. En cette année 1817, deux choses étaient populaires : le Voltaire-Touquet et la tabatière à la Charte. L'émotion parisienne la plus récente était le crime de Dautun qui avait jeté la tête de son frère dans le bassin du Marché-aux-Flours. On commençait à faire au ministère de la marine une enquête sur cette fatale frégate de la Méduse qui devait couvrir de honte Chaumareix et de gloire Géricault. Le colonel Selves allait en Égypte pour y devenir Soliman pacha. Le palais des Thermes, rue de la Harpe, servait de boutique à un tonnelier. On voyait encore sur la plate-forme de la tour octogone de l'hôtel de Cluny la petite logette en planches qui avait servi d'observatoire à Messier,

astronome de la marine sous Louis XVI. La duchesse de Duras lisait à trois ou quatre amis, dans son boudoir meublé d'X en satin bleu ciel, *Ourika* inédite. On grattait les N au Louvre. Le pont d'Austerlitz abdiquait et s'intitulait pont du Jardin du Roi, double énigme qui déguisait à la fois le pont d'Austerlitz et le jardin des Plantes. Louis XVIII, préoccupé, tout en annotant du coin de l'ongle Horace, des héros qui se font empereurs et des saboteurs qui se font dauphins, avait deux soucis : Napoléon et Mathurin Bruneau. L'académie française donnait pour sujet de prix : *Le bonheur que procure l'étude*. M. Bellart était officiellement éloquent. On voyait germer à son ombre ce futur avocat général de Broë, promis aux sarcasmes de Paul-Louis Courier. Il y avait un faux Chateaubriand appelé Marchangy, en attendant qu'il y eut un faux Marchangy appelé d'Arlincourt. *Claire d'Albe* et *Malek-Adel* étaient des chefs-d'œuvre ; madame Cottin était déclarée le premier écrivain de l'époque. L'institut laissait rayer de sa liste l'académicien Napoléon Bonaparte. Une ordonnance royale érigeait Angoulême en école de marine, car, le duc d'Angoulême étant grand amiral, il était évident que la ville d'Angoulême avait de droit toutes les qualités d'un port de mer, sans quoi le principe monarchique eût été entamé. On agitait en conseil des ministres la question de savoir si l'on devait tolérer les vignettes représentant des voltiges qui assaisonnaient les affiches de Franconi et qui attroupaient les polissons des rues. M. Paër, auteur de *l'Agnese*, bonhomme à la face carrée qui avait une verrue sur la joue, dirigeait les petits concerts intimes de la marquise de Sassenay, rue de la Ville-l'Évêque. Toutes les jeunes filles chantaient *l'Ermite de Saint-Avelle*, paroles d'Edmond Géraud. *Le Nain jaune* se transformait en *Miroir*. Le café Lemblin tenait pour l'empereur contre le café Valois qui tenait pour les Bourbons. On venait de marier à une princesse de Sicile M. le duc de Berry, déjà regardé du fond de l'ombre par Louvel. Il y avait un an que madame de Staël était morte. Les gardes du corps sifflaient mademoiselle Mars. Les grands journaux étaient tout petits. Le format était restreint, mais la liberté était grande. *Le Constitutionnel* était constitutionnel. *La Minerve* appelait Chateaubriand *Chateaubriant*. Ce *t* faisait beaucoup rire les bourgeois aux dépens du grand écrivain. Dans des journaux vendus, des journalistes prostitués insultaient les proscrits de 1815 ; David n'avait plus de talent, Arnault n'avait plus d'esprit, Carnot n'avait plus de probité ; Soult n'avait gagné aucune bataille ; il est vrai que Napoléon n'avait plus de génie. Personne n'ignore qu'il est assez rare que les lettres adressées par la poste à un exilé lui parviennent, les polices se faisant un religieux devoir de les intercepter. Le fait n'est point nouveau ; Descartes, banni, s'en plaignait. Or, David ayant, dans un journal belge, montré quelque humeur de ne pas recevoir les lettres qu'on lui écrivait, ceci paraissait plaisant aux feuilles royalistes qui bafouaient à cette occasion le proscrit. Dire : *les régicides*, ou dire : *les votants*, dire : *les ennemis*, ou dire : *les alliés*, dire : *Napoléon*, ou dire : *Bonaparte*, cela séparait deux hommes plus qu'un abîme. Tous les gens de bons sens convenaient que l'ère des révolutions était à jamais fermée par le roi Louis XVIII, surnommé « l'immortel auteur de la charte ». Au terre-plein du Pont-Neuf, on sculptait le mot *Redivivus*, sur le piédestal qui attendait la statue de Henri IV. M. Piet ébauchait, rue Thérèse, n° 4, son conciliabule pour consolider

moindre se perdait dans la plus grande. D'ailleurs cet insurgé était évidemment un homme mort, et, légalement, la mort éteint la poursuite.

Jean Valjean, c'était là le poids qu'il avait sur l'esprit.

Jean Valjean le déconcertait. Tous les axiomes qui avaient été les points d'appui de toute sa vie s'éroulaient devant cet homme. La générosité de Jean Valjean envers lui Javert l'accablait. D'autres faits, qu'il se rappelait et qu'il avait autrefois traités de mensonges et de folies, lui revenaient maintenant comme des réalités. M. Madeleine reparaisait derrière Jean Valjean, et les deux figures se superposaient de façon à n'en plus faire qu'une, qui était vénérable. Javert sentait que quelque chose d'horrible pénétrait dans son âme, l'admiration pour un forçat. Le respect d'un galérien, est-ce que c'est possible ? Il en frémissait, et ne pouvait s'y soustraire. Il avait beau se débattre, il était réduit à confesser dans son for intérieur la sublimité de ce misérable. Cela était odieux.

Un malfaiteur bienfaisant, un forçat compatissant, doux, secourable, clément, rendant le bien pour le mal, rendant le pardon pour la haine, préférant la pitié à la vengeance, aimant mieux se perdre que de perdre son ennemi, sauvant celui qui l'a frappé, agenouillé sur le haut de la vertu, plus voisin de l'ange que de l'homme ! Javert était contraint de s'avouer que ce monstre existait.

Cela ne pouvait durer ainsi.

Certes, et nous y insistons, il ne s'était pas rendu sans résistance à ce monstre, à cet ange infâme, à ce héros hideux, dont il était presque aussi indigné que stupéfait. Vingt fois, quand il était dans cette voiture face à face avec Jean Valjean, le titre légal avait rugé en lui. Vingt fois, il avait été tenté de se jeter sur Jean Valjean, de le saisir et de le dévorer, c'est-à-dire de l'arrêter. Quoi de plus simple en effet ? Crier au premier poste devant lequel on passe : — Voilà un repris de justice en rupture de ban ! appeler les gendarmes et leur dire : — Cet homme est pour vous ! ensuite s'en aller, laisser là ce damné, ignorer le reste, et ne plus se mêler de rien. Cet homme est à jamais le prisonnier de la loi ; la loi en fera ce qu'elle voudra. Quoi de plus juste ? Javert s'était dit tout cela ; il avait voulu passer outre, agir, appréhender l'homme, et, alors comme à présent, il n'avait pas pu ; et chaque fois que sa main s'était convulsivement levée vers le collet de Jean Valjean, sa main, comme sous un poids énorme, était retombée, et il avait entendu au fond de sa pensée une voix, une étrange voix qui lui criait : — C'est bien. Livre ton sauveur. Ensuite fais apporter la cuvette de Ponce-Pilate, et lave-toi les griffes.

Puis sa réflexion tombait sur lui-même, et à côté de Jean Valjean grandi, il se voyait, lui Javert, dégradé.

Un forçat était son bienfaiteur !

Mais aussi pourquoi avait-il permis à cet homme de le laisser vivre ? Il avait, dans cette barricade, le droit d'être tué. Il aurait dû user de ce droit. Appeler les autres insurgés à son secours contre Jean Valjean, se faire fusiller de force, cela valait mieux.

Sa suprême angoisse, c'était la disparition de la certitude. Il se sentait déraciné. Le code n'était plus qu'un tronçon dans sa main. Il avait affaire à des scrupules d'une espèce inconnue. Il se faisait en lui une révélation sentimentale, entièrement distincte de l'affirmation légal, son unique mesure jusqu'alors. Rester dans l'ancienne honnêteté, cela ne suffisait plus. Tout un ordre

son tour : Sois libre ; sacrifier à des motifs personnels le devoir, cette obligation générale, et sentir dans ces motifs personnels quelque chose de général aussi, et de supérieur peut-être ; trahir la société pour rester fidèle à sa conscience ; que toutes ces absurdités se réalisassent et qu'elles vinsent s'accumuler sur lui-même, c'est ce dont il était atterré.

Une chose l'avait étonné, c'était que Jean Valjean lui eût fait grâce, et une chose l'avait pétrifié, c'était que, lui Javert, il eût fait grâce à Jean Valjean.

Où en était-il ? Il se cherchait et ne se trouvait plus.

Que faire maintenant ? Livrer Jean Valjean, c'était mal ; laisser Jean Valjean libre, c'était mal. Dans le premier cas, l'homme de l'autorité tombait plus bas que l'homme du bagne ; dans le second, un forçat montait plus haut que la loi et mettait le pied dessus. Dans les deux cas, déshonneur pour lui Javert. Dans tous les partis qu'on pouvait prendre, il y avait de la chute. La destinée a de certaines extrémités à pic sur l'impossible, et au delà desquelles la vie n'est plus qu'un précipice. Javert était à une de ces extrémités-là.

Une de ses anxiétés, c'était d'être contraint de penser. La violence même de toutes ces émotions contradictoires l'y obligeait. La pensée, chose inusitée pour lui, et singulièrement douloureuse.

Il y a toujours dans la pensée une certaine quantité de rébellion intérieure ; et il s'irritait d'avoir cela en lui.

La pensée, sur n'importe quel sujet en dehors du cercle étroit de ses fonctions, eût été pour lui, dans tous les cas, une inutilité et une fatigue ; mais la pensée sur la journée qui venait de s'écouler était une torture. Il fallait bien cependant regarder dans sa conscience après de telles secousses, et se rendre compte de soi-même à soi-même.

Ce qu'il venait de faire lui donnait le frisson. Il avait, lui Javert, trouvé bon de décider, contre tous les règlements de police, contre toute l'organisation sociale et judiciaire, contre le code tout entier, une mise en liberté ; cela lui avait convenu ; il avait substitué ses propres affaires aux affaires publiques ; n'était-ce pas inqualifiable ? Chaque fois qu'il se mettait en face de cette action sans nom qu'il avait commise, il tremblait de la tête aux pieds. À quoi se résoudre ? Une seule ressource lui restait : retourner en hâte rue de l'Homme-Armé, et faire écrouer Jean Valjean. Il était clair que c'était cela qu'il fallait faire. Il ne pouvait.

Quelque chose lui barrait le chemin de ce côté-là.

Quelque chose ? Quoi ? Est-ce qu'il y a au monde autre chose que les tribunaux, les sentences exécutoires, la police et l'autorité ? Javert était bouleversé.

Un galérien sacré ! un forçat imprenable à la justice ! et cela par le fait de Javert !

Que Javert et Jean Valjean, l'homme fait pour sévir, l'homme fait pour subir, que ces deux hommes, qui étaient l'un et l'autre la chose de la loi, en fussent venus à ce point de se mettre tous les deux au-dessus de la loi, est-ce que ce n'était pas effrayant ?

Quoi donc ! de telles énormités arriveraient et personne ne serait puni ! Jean Valjean, plus fort que l'ordre social tout entier, serait libre, et lui Javert continuerait de manger le pain du gouvernement !

Sa rêverie devenait peu à peu terrible.

Il eût pu à travers cette rêverie se faire encore quelque reproche au sujet de l'insurgé rapporté rue des Filles-du-Calvaire ; mais il n'y songeait pas. La faute

la monarchie. Les chefs de la droite disaient dans les conjonctures graves : « Il faut écrire à Bacot ». MM. Canuel, O'Mahony et de Chappedelaine esquissaient, un peu approuvés de Monsieur, ce qui devait être plus tard « la conspiration du bord de l'eau ». L'Épingle Noire complotait de son côté. Delaverderie s'abouchait avec Trogoff. M. Decazes, esprit dans une certaine mesure libéral, dominait. Chateaubriand, debout tous les matins devant sa fenêtre du n° 27 de la rue Saint-Dominique, en pantalon à pieds et en pantoufles, ses cheveux gris coiffés d'un madras, les yeux fixés sur un miroir, une trousse complète de chirurgien dentiste ouverte devant lui, se curait les dents, qu'il avait charmantes, tout en dictant des variantes de *la Monarchie selon la Charte* à M. Pilorge, son secrétaire. La critique faisant autorité préférait Lafon à Talma. M. de Féletz signait A. ; M. Hoffmann signait Z. Charles Nodier écrivait *Thérèse Aubert*. Le divorce était aboli. Les lycées s'appelaient collèges. Les collégiens, ornés au collet d'une fleur de lys d'or, s'y gourmaient à propos du roi de Rome. La contre-police du château dénonçait à son altesse royale Madame le portrait, partout exposé, de M. le duc d'Orléans, lequel avait meilleure mine en uniforme de colonel général des houzards que M. le duc de Berry en uniforme de colonel général des dragons ; grave inconvenient. La ville de Paris faisait redorer à ses frais le dôme des Invalides. Les hommes sérieux se demandaient ce que ferait, dans telle ou telle occasion, M. de Trinquelague ; M. Clausel de Montals se séparait, sur divers points, de M. Clausel de Coussergues ; M. de Salaberry n'était pas content. Le comédien Picard, qui était de l'Académie dont le comédien Molière n'avait pu être, faisait jouer *les deux Philibert* à l'Odéon, sur le fronton duquel l'arrachement des lettres laissait encore lire distinctement : THÉÂTRE DE L'IMPÉRATRICE. On prenait parti pour ou contre Cugnet de Montarlot. Fabvier était factieux ; Bavoux était révolutionnaire. Le libraire Pélicier publiait une édition de Voltaire, sous ce titre : *OEuvres de Voltaire*, de l'Académie française. « Cela fait venir les acheteurs », disait cet éditeur naïf. L'opinion générale était que M. Charles Loyson, serait le génie du siècle ; l'envie commençait à le mordre, signe de gloire ; et l'on faisait sur lui ce vers :

Même quand Loyson vole, on sent qu'il a des pattes.

Le cardinal Fesch refusant de se démettre, M. de Pins, archevêque d'Amasie, administrait le diocèse de Lyon. La querelle de la vallée des Dappes commençait entre la Suisse et la France par un mémoire du capitaine Dufour, depuis général. Saint-Simon, ignoré, échafaudait son rêve sublime. Il y avait à l'académie des sciences un Fourier célèbre que la postérité a oublié et dans je ne sais quel grenier un Fourier obscur dont l'avenir se souviendra. Lord Byron commençait à poindre ; une note d'un poème de Millevoye l'annonçait à la France en ces termes : *un certain lord Baron*. David d'Angers s'essayait à pétrir le marbre. L'abbé Caron parlait avec éloge, en petit comité de séminaristes, dans le cul-de-sac des Feuillantines, d'un prêtre inconnu nommé Félicité Robert qui a été plus tard Lamennais. Une chose qui fumait et clapotait sur la Seine avec le bruit d'un chien qui nage allait et venait sous les fenêtres des Tuileries, du pont Royal au pont Louis XV c'était une mécanique bonne à pas grand'chose, une espèce de joujou, une rêverie d'inventeur songe-creux, une utopie : un bateau à vapeur. Les Parisiens regardaient cette inutilité avec indifférence. M. de Vaublanc, réformateur de

l'Institut par coup d'État, ordonnance et fournée, auteur distingué de plusieurs académiciens, après en avoir fait, ne pouvait parvenir à l'être. Le faubourg Saint-Germain et la pavillon Marsan souhaitaient pour préfet de police M. Delaveau, à cause de sa dévotion. Dupuytren et Récamier se prenaient de querelle à l'amphithéâtre de l'École de médecine et se menaçaient du poing à propos de la divinité de Jésus-Christ. Cuvier, un œil sur la Genèse et l'autre sur la nature, s'efforçait de plaire à la réaction bigote en mettant les fossiles d'accord avec les textes et en faisant flatter Moïse par les mastodontes. M. François de Neufchâteau, louable cultivateur de la mémoire de Parmentier, faisait mille efforts pour que *pomme de terre* fût prononcée *parmentière*, et n'y réussissait point. L'abbé Grégoire, ancien évêque, ancien conventionnel, ancien sénateur, était passé dans la polémique royaliste à l'état « d'infâme Grégoire ». Cette locution que nous venons d'employer : *passer à l'état de*, était dénoncée comme néologisme par M. Royer-Collard. On pouvait distinguer encore à sa blancheur, sous la troisième arche du pont d'Iéna, la pierre neuve avec laquelle, deux ans auparavant, on avait bouché le trou de mine pratiqué par Blücher pour faire sauter le pont. La justice appelait à sa barre un homme qui, en voyant entrer le comte d'Artois à Notre-Dame, avait dit tout haut : *Sapristi ! je regrette le temps où je voyais Bonaparte et Talma entrer bras dessus bras dessous au Bal-Sauvage*. Propos séditieux. Six mois de prison. Des traîtres se montraient déboutonnés ; des hommes qui avaient passé à l'ennemi la veille d'une bataille ne cachaient rien de la récompense et marchaient impudiquement en plein soleil dans le cynisme des richesses et des dignités ; des déserteurs de Ligny et des Quatre-Bras, dans le débraillé de leur turpitude payée, étalaient leur dévouement monarchique tout nu ; oubliant ce qui est écrit en Angleterre sur la muraille intérieure des water-closets publics : *Please adjust your dress before leaving*.

Voilà, pêle-mêle, ce qui surnage confusément de l'année 1817, oubliée aujourd'hui. L'histoire néglige presque toutes ces particularités, et ne peut faire autrement ; l'infini l'envahirait. Pourtant ces détails, qu'on appelle à tort petits — il n'y a ni petits faits dans l'humanité, ni petites feuilles dans la végétation — sont utiles. C'est de la physionomie des années que se compose la figure des siècles.

En cette année 1817, quatre jeunes Parisiens firent « une bonne farce ».

Chapitre I. Javert déraillé

Javert s'était éloigné à pas lents de la rue de l'Homme-Armé.

Il marchait la tête baissée, pour la première fois de sa vie, et, pour la première fois de sa vie également, les mains derrière le dos.

Jusqu'à ce jour, Javert n'avait pris, dans les deux attitudes de Napoléon, que celle qui exprime la résolution, les bras croisés sur la poitrine, celle qui exprime l'incertitude, les mains derrière le dos, lui était inconnue. Maintenant, un changement s'était fait ; toute sa personne, lente et sombre, était empreinte d'anxiété.

Il s'enfonça dans les rues silencieuses.

Cependant, il suivait une direction.

Il coupa par le plus court vers la Seine, gagna le quai des Ormes, longea le quai, dépassa la Grève, et s'arrêta, à quelque distance du poste de la place du Châtelet, à l'angle du pont Notre-Dame. La Seine fait là, entre le pont Notre-Dame et le Pont au Change d'une part, et d'autre part entre le quai de la Mégisserie et le quai aux Fleurs, une sorte de lac carré traversé par un rapide.

Ce point de la Seine est redouté des mariniers. Rien n'est plus dangereux que ce rapide, resserré à cette époque et irrité par les pilotis du moulin du pont, aujourd'hui démolis. Les deux ponts, si voisins l'un de l'autre, augmentent le péril ; l'eau se hâte formidablement sous les arches. Elle y roule de larges plis terribles ; elle s'y accumule et s'y entasse ; le flot fait effort aux piles des ponts comme pour les arracher avec de grosses cordes liquides. Les hommes qui tombent là ne reparaisent pas ; les meilleurs nageurs s'y noient.

Javert appuya ses deux coudes sur le parapet, son menton dans ses deux mains, et, pendant que ses ongles se crispaient machinalement dans l'épaisseur de ses favoris, il songea.

Une nouveauté, une révolution, une catastrophe, venait de se passer au fond de lui-même ; et il y avait de quoi s'examiner.

Javert souffrait affreusement.

Depuis quelques heures Javert avait cessé d'être simple. Il était troublé ; ce cerveau, si limpide dans sa cécité, avait perdu sa transparence ; il y avait un nuage dans ce cristal. Javert sentait dans sa conscience le devoir se dédoubler, et il ne pouvait se le dissimuler. Quand il avait rencontré si inopinément Jean Valjean sur la berge de la Seine, il y avait eu en lui quelque chose du loup qui ressaisit sa proie et du chien qui retrouve son maître.

Il voyait devant lui deux routes également droites toutes deux, mais il en voyait deux ; et cela le terrifiait, lui qui n'avait jamais connu dans sa vie qu'une ligne droite. Et, angoisse poignante, ces deux routes étaient contraires. L'une de ces deux lignes droites excluait l'autre. Laquelle des deux était la vraie ?

Sa situation était inexprimable.

Devoir la vie à un malfaiteur, accepter cette dette et la rembourser, être, en dépit de soi-même, de plain-pied avec un repris de justice, et lui payer un service avec un autre service ; se laisser dire : Va-t'en, et lui dire à

Chapitre II. Double quatuor

Ces Parisiens étaient l'un de Toulouse, l'autre de Limoges, le troisième de Cahors et le quatrième de Montauban ; mais ils étaient étudiants, et qui dit étudiant dit parisien ; étudier à Paris, c'est naître à Paris.

Ces jeunes gens étaient insignifiants ; tout le monde a vu ces figures-là ; quatre échantillons du premier venu ; ni bons ni mauvais, ni savants ni ignorants, ni des génies ni des imbéciles ; beaux de ce charmant avril qu'on appelle vingt ans. C'étaient quatre Oscars quelconques, car à cette époque les Arthurs n'existaient pas encore. *Brûlez pour lui les parfums d'Arabie*, s'écriait la romance, *Oscar s'avance, Oscar, je vais le voir !* On sortait d'Ossian, l'élégance était scandinave et calédonienne, le genre anglais pur ne devait prévaloir que plus tard, et le premier des Arthurs, Wellington, venait à peine de gagner la bataille de Waterloo.

Ces Oscars s'appelaient l'un Félix Tholomyès, de Toulouse ; l'autre Listolier, de Cahors ; l'autre Fameuil, de Limoges ; le dernier Blachevelle, de Montauban. Naturellement chacun avait sa maîtresse. Blachevelle aimait Favourite, ainsi nommée parce qu'elle était allée en Angleterre ; Listolier adorait Dahlia, qui avait pris pour nom de guerre un nom de fleur ; Fameuil idolâtrait Zéphine, abrégé de Joséphine ; Tholomyès avait Fantine, dite la Blonde à cause de ses beaux cheveux couleur de soleil.

Favourite, Dahlia, Zéphine et Fantine étaient quatre ravissantes filles, parfumées et radieuses, encore un peu ouvrières, n'ayant pas tout à fait quitté leur aiguille, dérangées par les amourettes, mais ayant sur le visage un reste de la sérénité du travail et dans l'âme cette fleur d'honnêteté qui dans la femme survit à la première chute. Il y avait une des quatre qu'on appelait la jeune, parce qu'elle était la cadette ; et une qu'on appelait la vieille. La vieille avait vingt-trois ans. Pour ne rien celer, les trois premières étaient plus expérimentées, plus insouciantes et plus envolées dans le bruit de la vie que Fantine la Blonde, qui en était à sa première illusion.

Dahlia, Zéphine, et surtout Favourite, n'en auraient pu dire autant. Il y avait déjà plus d'un épisode à leur roman à peine commencé, et l'amoureux, qui s'appelait Adolphe au premier chapitre, se trouvait être Alphonse au second, et Gustave au troisième. Pauvreté et coquetterie sont deux conseillères fatales, l'une gronde, l'autre flatte ; et les belles filles du peuple les ont toutes les deux qui leur parlent bas à l'oreille, chacune de son côté. Ces âmes mal gardées écoutent. De là les chutes qu'elles font et les pierres qu'on leur jette. On les accable avec la splendeur de tout ce qui est inaccessible. Hélas ! si la *Yungfrau* avait faim ?

Favourite, ayant été en Angleterre, avait pour admiratrices Zéphine et Dahlia. Elle avait eu de très bonne heure un chez-soi. Son père était un vieux professeur de mathématiques brutal et qui gasconnait ; point marié, courant le cachet malgré l'âge. Ce professeur, étant jeune, avait vu un jour la robe d'une femme de chambre s'accrocher à un garde-cendre ; il était tombé amoureux de cet accident. Il en était résulté Favourite. Elle ren-

contrait de temps en temps son père, qui la saluait. Un matin, une vieille femme à l'air béguin était entrée chez elle et lui avait dit :

- Vous ne me connaissez pas, mademoiselle ?
- Non.
- Je suis ta mère.

Puis la vieille avait ouvert le buffet, bu et mangé, fait apporter un matelas qu'elle avait, et s'était installée. Cette mère, grognon et dévote, ne parlait jamais à Favourite, restait des heures sans souffler mot, déjeunait, dînait et soupait comme quatre, et descendait faire salon chez le portier, où elle disait du mal de sa fille.

Ce qui avait entraîné Dahlia vers Listolier, vers d'autres peut-être, vers l'oisiveté, c'était d'avoir de trop jolis ongles roses. Comment faire travailler ces ongles-là ? Qui veut rester vertueuse ne doit pas avoir pitié de ses mains. Quant à Zéphine, elle avait conquis Fameuil par sa petite manière mutine et caressante de dire : « Oui, monsieur ».

Les jeunes gens étant camarades, les jeunes filles étaient amies. Ces amours-là sont toujours doublés de ces amitiés-là.

Sage et philosophe, c'est deux ; et ce qui le prouve, c'est que, toutes réserves faites sur ces petits ménages irréguliers, Favourite, Zéphine et Dahlia étaient des filles philosophes, et Fantine une fille sage.

Sage, dira-t-on ? et Tholomyès ? Salomon répondrait que l'amour fait partie de la sagesse. Nous nous bornons à dire que l'amour de Fantine était un premier amour, un amour unique, un amour fidèle.

Elle était la seule des quatre qui ne fût tutoyée que par un seul.

Fantine était un de ces êtres comme il en éclôt, pour ainsi dire, au fond du peuple. Sortie des plus insondables épaisseurs de l'ombre sociale, elle avait au front le signe de l'anonyme et de l'inconnu. Elle était née à Montreuil-sur-mer. De quels parents ? Qui pourrait le dire ? On ne lui avait jamais connu ni père ni mère. Elle se nommait Fantine. Pourquoi Fantine ? On ne lui avait jamais connu d'autre nom. À l'époque de sa naissance, le Directoire existait encore. Point de nom de famille, elle n'avait pas de famille ; point de nom de baptême, l'église n'était plus là. Elle s'appela comme il plut au premier passant qui la rencontra toute petite, allant pieds nus dans la rue. Elle reçut un nom comme elle recevait l'eau des nuées sur son front quand il pleuvait. On l'appela la petite Fantine. Personne n'en savait davantage. Cette créature humaine était venue dans la vie comme cela. À dix ans, Fantine quitta la ville et s'alla mettre en service chez des fermiers des environs. À quinze ans, elle vint à Paris "chercher fortune". Fantine était belle et resta pure le plus longtemps qu'elle put. C'était une jolie blonde avec de belles dents. Elle avait de l'or et des perles pour dot, mais son or était sur sa tête et ses perles étaient dans sa bouche.

Elle travailla pour vivre ; puis, toujours pour vivre, car le cœur a sa faim aussi, elle aima.

Elle aima Tholomyès.

Amourette pour lui, passion pour elle. Les rues du quartier latin, qu'emplit le fourmillement des étudiants et des grisettes, virent le commencement de ce songe. Fantine, dans ces dédales de la colline du Panthéon, où tant d'aventures se nouent et se dénouent, avait fui longtemps Tholomyès, mais de façon à le rencontrer toujours. Il y a une manière d'éviter qui ressemble à

Livre quatrième – Javert déraillé

les prononcer ; sa voix était tellement sourde et éteinte qu'elle semblait venir de l'autre bord d'un abîme :

— Ça m'est bien égal, je vais mourir aussi, moi. Et dire qu'il n'y a pas dans Paris une drôlesse qui n'eût été heureuse de faire le bonheur de ce misérable ! Un gredin qui, au lieu de s'amuser et de jouir de la vie, est allé se battre et s'est fait mitrailler comme une brute ! Et pour qui, pourquoi ? Pour la république ! Au lieu d'aller danser à la Chaumière, comme c'est le devoir des jeunes gens ! C'est bien la peine d'avoir vingt ans. La république, belle fichue sottise ! Pauvres mères, faites donc de jolis garçons ! Allons, il est mort. Ça fera deux enterrements sous la porte cochère. Tu t'es donc fait arranger comme cela pour les beaux yeux du général Lamarque ! Qu'est-ce qu'il t'avait fait, ce général Lamarque ! Un sabreur ! un bavard ! Se faire tuer pour un mort ! S'il n'y a pas de quoi rendre fou ! Comprenez cela ! À vingt ans ! Et sans retourner la tête pour regarder s'il ne laissait rien derrière lui ! Voilà maintenant les pauvres vieux bonshommes qui sont forcés de mourir tout seuls. Crève dans ton coin, hibou ! Eh bien, au fait, tant mieux, c'est ce que j'espérais, ça va me tuer net. Je suis trop vieux, j'ai cent ans, j'ai cent mille ans, il y a longtemps que j'ai le droit d'être mort. De ce coup-là, c'est fait. C'est donc fini, quel bonheur ! À quoi bon lui faire respirer de l'ammoniaque et tout ce tas de drogues ? Vous perdez votre peine, imbécile de médecin ! Allez, il est mort, bien mort. Je m'y connais, moi qui suis mort aussi. Il n'a pas fait la chose à demi. Oui, ce temps-ci est infâme, infâme, infâme, et voilà ce que je pense de vous, de vos idées, de vos systèmes, de vos maîtres, de vos oracles, de vos docteurs, de vos garnements d'écrivains, de vos gueux de philosophes, et de toutes les révolutions qui effarouchent depuis soixante ans les nuées de corbeaux des Tuileries ! Et puisque tu as été sans pitié en te faisant tuer comme cela, je n'aurai même pas de chagrin de ta mort, entends-tu, assassin !

En ce moment, Marius ouvrit lentement les paupières, et son regard, encore voilé par l'étonnement léthargique, s'arrêta sur M. Gillenormand.

— Marius ! cria le vieillard. Marius ! mon petit Marius ! mon enfant ! mon fils bien-aimé ! Tu ouvres les yeux, tu me regardes, tu es vivant, merci !

Et il tomba évanoui.

chercher. Bref, l'églogue eut lieu.

Blachevelle, Listolier et Fameuil formaient une sorte de groupe dont Tholomyès était la tête. C'était lui qui avait l'esprit.

Tholomyès était l'antique étudiant vieux ; il était riche ; il avait quatre mille francs de rente ; quatre mille francs de rente, splendide scandale sur la montagne Sainte-Geneviève. Tholomyès était un viveur de trente ans, mal conservé. Il était ridé et édenté ; et il ébauchait une calvitie dont il disait lui-même sans tristesse : *crâne à trente ans, genou à quarante*. Il digérait médiocrement, et il lui était venu un larmolement à un œil. Mais à mesure que sa jeunesse s'éteignait, il allumait sa gaîté ; il remplaçait ses dents par des lazzis, ses cheveux par la joie, sa santé par l'ironie, et son œil qui pleurait riait sans cesse. Il était délabré, mais tout en fleurs. Sa jeunesse, pliant bagage bien avant l'âge, battait en retraite en bon ordre, éclatait de rire, et l'on n'y voyait que du feu. Il avait eu une pièce refusée au Vaudeville. Il faisait ça et là des vers quelconques. En outre, il doutait supérieurement de toute chose, grande force aux yeux des faibles. Donc, étant ironique et chauve, il était le chef. *Iron* est un mot anglais qui veut dire fer. Serait-ce de là que viendrait ironie ?

Un jour Tholomyès prit à part les trois autres, fit un geste d'oracle, et leur dit :

— Il y a bientôt un an que Fantine, Dahlia, Zéphine et Favourite nous demandent de leur faire une surprise. Nous la leur avons promise solennellement. Elles nous en parlent toujours, à moi surtout. De même qu'à Naples les vieilles femmes crient à saint Janvier : *Face gialluta, fa o miracolo*. Face jaune, fais ton miracle ! nos belles me disent sans cesse : « Tholomyès, quand accoucheras-tu de ta surprise ? » En même temps nos parents nous écrivent. Scie des deux côtés. Le moment me semble venu. Causons.

Sur ce, Tholomyès baissa la voix, et articula mystérieusement quelque chose de si gai qu'un vaste et enthousiaste ricanement sortit des quatre bouches à la fois et que Blachevelle s'écria :

— Ça, c'est une idée !

Un estaminet plein de fumée se présenta, ils y entrèrent, et le reste de leur conférence se perdit dans l'ombre.

Le résultat de ces ténèbres fut une éblouissante partie de plaisir qui eut lieu le dimanche suivant, les quatre jeunes gens invitant les quatre jeunes filles.

grand-père ! Tu le savais bien, et tu as dit : Non, c'est un royaliste, je n'irai pas ! Et tu es allé aux barricades, et tu t'es fait tuer par méchanceté ! pour te venger de ce que je t'avais dit au sujet de monsieur le duc de Berry ! C'est ça qui est infâme ! Couchez-vous donc et dormez donc tranquillement ! Il est mort. Voilà mon réveil.

Le médecin, qui commençait à être inquiet de deux côtés, quitta un moment Marius et alla à M. Gillenormand, et lui prit le bras. L'aïeul se retourna, le regarda avec des yeux qui semblaient agrandis et sanglants, et lui dit avec calme :

— Monsieur, je vous remercie. Je suis tranquille, je suis un homme, j'ai vu la mort de Louis XVI, je sais porter les événements. Il y a une chose qui est terrible, c'est de penser que ce sont vos journaux qui font tout le mal. Vous aurez des écrivassiers, des parleurs, des avocats, des orateurs, des tribunes, des discussions, des progrès, des lumières, des droits de l'homme, de la liberté de la presse, et voilà comment on vous rapportera vos enfants dans vos maisons ! Ah ! Marius ! c'est abominable ! Tué ! mort avant moi ! Une barricade ! Ah ! le bandit ! Docteur, vous demeurez dans le quartier, je crois ? Oh ! je vous connais bien. Je vois de ma fenêtre passer votre cabriolet. Je vais vous dire. Vous auriez tort de croire que je suis en colère. On ne se met pas en colère contre un mort. Ce serait stupide. C'est un enfant que j'ai élevé. J'étais déjà vieux, qu'il était encore tout petit. Il jouait aux Tuileries avec sa petite pelle et sa petite chaise, et, pour que les inspecteurs ne grondassent pas, je bouchais à mesure avec ma canne les trous qu'il faisait dans la terre avec sa pelle. Un jour il a crié : À bas Louis XVIII ! et s'en est allé. Ce n'est pas ma faute. Il était tout rose et tout blond. Sa mère est morte. Avez-vous remarqué que tous les petits enfants sont blonds ? À quoi cela tient-il ? C'est le fils d'un de ces brigands de la Loire, mais les enfants sont innocents des crimes de leurs pères. Je me le rappelle quand il était haut comme ceci. Il ne pouvait pas parvenir à prononcer les *d*. Il avait un parler si doux et si obscur qu'on eût cru un oiseau. Je me souviens qu'une fois, devant l'Hercule Farnèse, on faisait cercle pour s'émerveiller et l'admirer, tant il était beau, cet enfant ! C'était une tête comme il y en a dans les tableaux. Je lui faisais ma grosse voix, je lui faisais peur avec ma canne, mais il savait bien que c'était pour rire. Le matin, quand il entrait dans ma chambre, je bougonnais, mais cela me faisait l'effet du soleil. On ne peut pas se défendre contre ces mioches-là. Ils vous prennent, ils vous tiennent, ils ne vous lâchent plus. La vérité est qu'il n'y avait pas d'amour comme cet enfant-là. Maintenant, qu'est-ce que vous dites de vos Lafayette, de vos Benjamin Constant, et de vos Tirecuir de Corcelles, qui me le tuent ! Ça ne peut pas passer comme ça.

Il s'approcha de Marius toujours livide et sans mouvement, et auquel le médecin était revenu, et il recommença à se tordre les bras. Les lèvres blanches du vieillard remuaient, comme machinalement, et laissaient passer, comme des souffles dans un râle, des mots presque indistincts qu'on entendait à peine : — Ah ! sans cœur ! Ah ! clubiste ! Ah ! scélérat ! Ah ! septembreur ! — Reproches à voix basse d'un agonisant à un cadavre.

Peu à peu, comme il faut toujours que les éruptions intérieures se fassent jour, l'enchaînement des paroles revint, mais l'aïeul paraissait n'avoir plus la force de

figure pâle apparut.

C'était le grand-père.

L'émeute, depuis deux jours, avait fort agité, indigné et préoccupé M. Gillenormand. Il n'avait pu dormir la nuit précédente, et il avait eu la fièvre toute la journée. Le soir, il s'était couché de très bonne heure, recommandant qu'on verrouillât tout dans la maison, et, de fatigue, il s'était assoupi.

Les vieillards ont le sommeil fragile ; la chambre de M. Gillenormand était contiguë au salon, et, quelques précautions qu'on eût prises, le bruit l'avait réveillé. Surpris de la fente de lumière qu'il voyait à sa porte, il était sorti de son lit et était venu à tâtons.

Il était sur le seuil, une main sur le bec-de-cane de la porte entre-bâillée, la tête un peu penchée en avant, et branlante, le corps serré dans une robe de chambre blanche, droite et sans plis comme un suaire, étonné ; et il avait l'air d'un fantôme qui regarde dans un tombeau.

Il aperçut le lit, et sur le matelas ce jeune homme sanglant, blanc d'une blancheur de cire, les yeux fermés, la bouche ouverte, les lèvres blêmes, nu jusqu'à la ceinture, tailladé partout de plaies vermeilles, immobile, vivement éclairé.

L'aïeul eut de la tête aux pieds tout le frisson que peuvent avoir des membres ossifiés, ses yeux dont la cornée était jaune à cause du grand âge se voilèrent d'une sorte de miroitement vitreux, toute sa face prit en un instant les angles terreux d'une tête de squelette, ses bras tombèrent pendants comme si un ressort s'y fût brisé, et sa stupeur se traduisit par l'écartement des doigts de ses deux vieilles mains toutes tremblantes, ses genoux firent un angle en avant, laissant voir par l'ouverture de la robe de chambre ses pauvres jambes nues hérissées de poils blancs, et il murmura :

– Marius !

– Monsieur, dit Basque, on vient de rapporter monsieur. Il est allé à la barricade, et...

– Il est mort ! cria le vieillard d'une voix terrible. Ah ! le brigand !

Alors une sorte de transfiguration sépulcrale redressa ce centenaire droit comme un jeune homme.

– Monsieur, dit-il, c'est vous le médecin. Commencez par me dire une chose. Il est mort, n'est-ce pas ?

Le médecin, au comble de l'anxiété, garda le silence.

M. Gillenormand se tordit les mains avec un éclat de rire effrayant.

– Il est mort ! il est mort ! Il s'est fait tuer aux barricades ! en haine de moi ! C'est contre moi qu'il a fait ça ! Ah ! buveur de sang ! c'est comme cela qu'il me revient ! Misère de ma vie, il est mort !

Il alla à la fenêtre, l'ouvrit toute grande comme s'il étouffait, et, debout devant l'ombre, il se mit à parler dans la rue à la nuit :

– Percé, sabré, égorgé, exterminé, déchiqueté, coupé en morceaux ! voyez-vous ça, le gueux ! Il savait bien que je l'attendais, et que je lui avais fait arranger sa chambre, et que j'avais mis au chevet de mon lit son portrait du temps qu'il était petit enfant ! Il savait bien qu'il n'avait qu'à revenir, et que depuis des ans je le rappelais, et que je restais le soir au coin de mon feu les mains sur mes genoux ne sachant que faire, et que j'en étais imbécile ! Tu savais bien cela, que tu n'avais qu'à rentrer, et qu'à dire : C'est moi, et que tu serais le maître de la maison, et que je t'obéirais, et que tu ferais tout ce que tu voudrais de ta vieille ganache de

Chapitre III. Quatre à quatre

Ce qu'était une partie de campagne d'étudiants et de grisettes, il y a quarante-cinq ans, on se le représente malaisément aujourd'hui. Paris n'a plus les mêmes environs ; la figure de ce qu'on pourrait appeler la vie circum-parisienne a complètement changé depuis un demi-siècle ; où il y avait le coucou, il y a le wagon ; où il y avait la patache, il y a le bateau à vapeur ; on dit aujourd'hui Fécamp comme on disait Saint-Cloud. Le Paris de 1862 est une ville qui a la France pour banlieue.

Les quatre couples accomplirent consciencieusement toutes les folies champêtres possibles alors. On entra dans les vacances, et c'était une chaude et claire journée d'été. La veille, Favourite, la seule qui sût écrire, avait écrit ceci à Tholomyès au nom des quatre : « C'est un bonne heure de sortir de bonheur. » C'est pourquoi ils se levèrent à cinq heures du matin. Puis ils allèrent à Saint-Cloud par le coche, regardèrent la cascade à sec, et s'écrièrent : « Cela doit être bien beau quand il y a de l'eau ! » déjeunèrent à la *Tête-Noire*, où Castaing n'avait pas encore passé, se payèrent une partie de bagues au quinconce du grand bassin, montèrent à la lanterne de Diogène, jouèrent des macarons à la roulette du pont de Sèvres, cueillirent des bouquets à Puteaux, achetèrent des mirlitons à Neuilly, mangèrent partout des chaussons de pommes, furent parfaitement heureux.

Les jeunes filles bruissaient et bavardaient comme des fauvettes échappées. C'était un délire. Elles donnaient par moments de petites tapes aux jeunes gens. Ivresse matinale de la vie ! Adorables années ! L'aile des libellules frissonne. Oh ! qui que vous soyez, vous souvenez-vous ? Avez-vous marché dans les broussailles, en écartant les branches à cause de la tête charmante qui vient derrière vous ? Avez-vous glissé en riant sur quelque talus mouillé par la pluie avec une femme aimée qui vous retient par la main et qui s'écrie : « Ah ! mes brodequins tout neufs ! dans quel état ils sont ! »

Disons tout de suite que cette joyeuse contrariété, une ondée, manqua à cette compagnie de belle humeur, quoique Favourite eût dit en partant, avec un accent magistral et maternel : *Les limaces se promènent dans les sentiers. Signe de pluie, mes enfants.*

Toutes quatre étaient follement jolies. Un bon vieux poète classique, alors en renom, un bonhomme qui avait une Éléonore, M. le chevalier de Labouisse, errant ce jour-là sous les marronniers de Saint-Cloud, les vit passer vers dix heures du matin ; il s'écria : *Il y en a une de trop*, songeant aux Grâces. Favourite, l'amie de Blacheville, celle de vingt-trois ans, la vieille, courait en avant sous les grandes branches vertes, sautait les fossés, enjambait éperdument les buissons, et présidait cette gaîté avec une verve de jeune faunesse. Zéphine et Dahlia, que le hasard avait faites belles de façon qu'elles se faisaient valoir en se rapprochant et se complétaient, ne se quittaient point, par instinct de coquetterie plus encore que par amitié, et, appuyées l'une à l'autre, prenaient des poses anglaises ; les premiers *keepsakes* venaient de paraître, la mélancolie pointait pour les femmes, comme, plus tard, le byronisme pour

les hommes, et les cheveux du sexe tendre commençaient à s'explorer. Zéphine et Dahlia étaient coiffées en rouleaux. Listolier et Fameuil, engagés dans une discussion sur leurs professeurs, expliquaient à Fantine la différence qu'il y avait entre M. Delvincourt et M. Blondeau.

Blachevelle semblait avoir été créé expressément pour porter sur son bras le dimanche le châle-teraux boiteux de Favourite.

Tholomyès suivait, dominant le groupe. Il était très gai, mais on sentait en lui le gouvernement ; il y avait de la dictature dans sa jovialité ; son ornement principal était un pantalon jambes-d'éléphant, en nankin, avec sous-pieds de tresse de cuivre ; il avait un puissant rotin de deux cents francs à la main, et, comme il se permettait tout, une chose étrange appelée cigare, à la bouche. Rien n'étant sacré pour lui, il fumait.

— Ce Tholomyès est étonnant, disaient les autres avec vénération. Quels pantalons ! quelle énergie !

Quant à Fantine, c'était la joie. Ses dents splendides avaient évidemment reçu de Dieu une fonction, le rire. Elle portait à sa main plus volontiers que sur sa tête son petit chapeau de paille cousue, aux longues brides blanches. Ses épais cheveux blonds, enclins à flotter et facilement dénoués et qu'il fallait rattacher sans cesse, semblaient faits pour la fuite de Galatée sous les saules. Ses lèvres roses babillaient avec enchantement. Les coins de sa bouche voluptueusement relevés, comme aux mascarons antiques d'Érigone, avaient l'air d'encourager les audaces ; mais ses longs cils pleins d'ombre s'abaissaient discrètement sur ce brouhaha du bas du visage comme pour mettre le holà. Toute sa toilette avait on ne sait quoi de chantant et de flamboyant. Elle avait une robe de barège mauve, de petits souliers-cothurnes mordorés dont les rubans traçaient des X sur son fin bas blanc à jour, et cette espèce de spencer en mousseline, invention marseillaise, dont le nom, canezou, corruption du mot *quinze août* prononcé à la Canebière, signifie beau temps, chaleur et midi. Les trois autres, moins timides, nous l'avons dit, étaient décolletées tout net, ce qui, l'été, sous des chapeaux couverts de fleurs, a beaucoup de grâce et d'agaceries ; mais, à côté de ces ajustements hardis, le canezou de la blonde Fantine, avec ses transparences, ses indiscretions et ses réticences, cachant et montrant à la fois, semblait une trouvaille provocante de la décence, et la fameuse cour d'amour, présidée par la vicomtesse de Cette aux yeux vert de mer, eût peut-être donné le prix de la coquetterie à ce canezou qui concourait pour la chasteté. Le plus naïf est quelquefois le plus savant. Cela arrive.

Éclatante de face, délicate de profil, les yeux d'un bleu profond, les paupières grasses, les pieds cambrés et petits, les poignets et les chevilles admirablement emboîtés, la peau blanche laissant voir çà et là les arborescences azurées des veines, la joue puérile et franche, le cou robuste des Junons éginétiques, la nuque forte et souple, les épaules modelées comme par Coustou, ayant au centre une voluptueuse fossette visible à travers la mousseline ; une gaîté glacée de rêverie ; sculpturale et exquise ; telle était Fantine ; et l'on devinait sous ces chiffons une statue, et dans cette statue une âme.

Fantine était belle, sans trop le savoir. Les rares sonneurs, prêtres mystérieux du beau, qui confrontent silencieusement toute chose à la perfection, eussent en-

Chapitre XII. L'aïeul

Basque et le portier avaient transporté dans le salon Marius toujours étendu sans mouvement sur le canapé où on l'avait déposé en arrivant. Le médecin, qu'on avait été chercher, était accouru. La tante Gillenormand s'était levée.

La tante Gillenormand allait et venait, épouvantée, joignant les mains, et incapable de faire autre chose que de dire : Est-il Dieu possible ! Elle ajoutait par moments : Tout va être confondu de sang ! Quand la première horreur fut passée, une certaine philosophie de la situation se fit jour jusqu'à son esprit et se traduisit par cette exclamation : Cela devait finir comme ça ! Elle n'alla point jusqu'au : *Je l'avais bien dit !* qui est d'usage dans les occasions de ce genre.

Sur l'ordre du médecin, un lit de sangle avait été dressé près du canapé. Le médecin examina Marius et, après avoir constaté que le pouls persistait, que le blessé n'avait à la poitrine aucune plaie pénétrante, et que le sang du coin des lèvres venait des fosses nasales, il le fit poser à plat sur le lit, sans oreiller, la tête sur le même plan que le corps, et même un peu plus basse, le buste nu, afin de faciliter la respiration. Mademoiselle Gillenormand, voyant qu'on déshabillait Marius, se retira. Elle se mit à dire son chapelet dans sa chambre.

Le torse n'était atteint d'aucune lésion intérieure ; une balle, amortie par le portefeuille, avait dévié et fait le tour des côtes avec une déchirure hideuse, mais sans profondeur, et par conséquent sans danger. La longue marche souterraine avait achevé la dislocation de la clavicule cassée, et il y avait là de sérieux désordres. Les bras étaient sabrés. Aucune balafre ne défigurait le visage ; la tête pourtant était comme couverte de hachures ; que deviendraient ces blessures à la tête ? s'arrêtaient-elles au cuir chevelu ? entamaient-elles le crâne ? On ne pouvait le dire encore. Un symptôme grave, c'est qu'elles avaient causé l'évanouissement, et l'on ne se réveille pas toujours de ces évanouissements-là. L'hémorragie, en outre, avait épuisé le blessé. À partir de la ceinture, le bas du corps avait été protégé par la barricade.

Basque et Nicolette déchiraient des linges et préparaient des bandes ; Nicolette les cousait, Basque les roulait. La charpie manquant, le médecin avait provisoirement arrêté le sang des plaies avec des galettes d'ouate. À côté du lit, trois bougies brûlaient sur une table où la trousse de chirurgie était étalée. Le médecin lava le visage et les cheveux de Marius avec de l'eau froide. Un seau plein fut rouge en un instant. Le portier, sa chandelle à la main, éclairait.

Le médecin semblait songer tristement. De temps en temps, il faisait un signe de tête négatif, comme s'il répondait à quelque question qu'il s'adressait intérieurement. Mauvais signe pour le malade, ces mystérieux dialogues du médecin avec lui-même.

Au moment où le médecin essayait la face et touchait légèrement du doigt les paupières toujours fermées, une porte s'ouvrit au fond du salon, et une longue

maison, cria au portier qui était couché et qui avait tiré le cordon de son lit : C'est moi ! et monta l'escalier.

Parvenu au premier étage, il fit une pause. Toutes les voies douloureuses ont des stations. La fenêtre du palier, qui était une fenêtre-guillotine, était ouverte. Comme dans beaucoup d'anciennes maisons, l'escalier prenait jour et avait vue sur la rue. Le réverbère de la rue, situé précisément en face, jetait quelque lumière sur les marches, ce qui faisait une économie d'éclairage.

Jean Valjean, soit pour respirer, soit machinalement, mit la tête à cette fenêtre. Il se pencha sur la rue. Elle est courte et le réverbère l'éclairait d'un bout à l'autre. Jean Valjean eut un éblouissement de stupeur ; il n'y avait plus personne.

Javert s'en était allé.

treuvé en cette petite ouvrière, à travers la transparence de la grâce parisienne, l'antique euphonie sacrée. Cette fille de l'ombre avait de la race. Elle était belle sous les deux espèces, qui sont le style et le rythme. Le style est la forme de l'idéal ; le rythme en est le mouvement.

Nous avons dit que Fantine était la joie, Fantine était aussi la pudeur.

Pour un observateur qui l'eût étudiée attentivement, ce qui se dégageait d'elle, à travers toute cette ivresse de l'âge, de la saison et de l'amourette, c'était une invincible expression de retenue et de modestie. Elle restait un peu étonnée. Ce chaste étonnement-là est la nuance qui sépare Psyché de Vénus. Fantine avait les longs doigts blancs et fins de la vestale qui remue les cendres du feu sacré avec une épingle d'or. Quoiqu'elle n'eût rien refusé, on ne le verra que trop, à Tholomyès, son visage, au repos, était souverainement virginal ; une sorte de dignité sérieuse et presque austère l'envahissait soudainement à de certaines heures, et rien n'était singulier et troublant comme de voir la gaieté s'y éteindre si vite et le recueillement y succéder sans transition à l'épanouissement. Cette gravité subite, parfois sévèrement accentuée, ressemblait au dédain d'une déesse. Son front, son nez et son menton offraient cet équilibre de ligne, très distinct de l'équilibre de proportion, et d'où résulte l'harmonie du visage ; dans l'intervalle si caractéristique qui sépare la base du nez de la lèvre supérieure, elle avait ce pli imperceptible et charmant, signe mystérieux de la chasteté qui rendit Barberousse amoureux d'une Diane trouvée dans les fouilles d'Icône.

L'amour est une faute ; soit. Fantine était l'innocence surnageant sur la faute.

Chapitre XI. Ébranlement dans l'absolu

Ils ne desserrèrent plus les dents de tout le trajet.

Que voulait Jean Valjean ? Achever ce qu'il avait commencé ; avertir Cosette, lui dire où était Marius, lui donner peut-être quelque autre indication utile, prendre, s'il le pouvait, de certaines dispositions suprêmes. Quant à lui, quant à ce qui le concernait personnellement, c'était fini ; il était saisi par Javert et n'y résistait pas ; un autre que lui, en une telle situation, eût peut-être vaguement songé à cette corde que lui avait donnée Thénardier et aux barreaux du premier cachot où il entrerait ; mais, depuis l'évêque, il y avait dans Jean Valjean devant tout attentat, fût-ce contre lui-même, insistons-y, une profonde hésitation religieuse.

Le suicide, cette mystérieuse voie de fait sur l'inconnu, laquelle peut contenir dans une certaine mesure la mort de l'âme, était impossible à Jean Valjean.

À l'entrée de la rue de l'Homme-Armé, le fiacre s'arrêta, cette rue étant trop étroite pour que les voitures puissent y pénétrer. Javert et Jean Valjean descendirent.

Le cocher représenta humblement à « monsieur l'inspecteur » que le velours d'Utrecht de sa voiture était tout taché par le sang de l'homme assassiné et par la boue de l'assassin. C'était là ce qu'il avait compris. Il ajouta qu'une indemnité lui était due. En même temps, tirant de sa poche son livret, il pria monsieur l'inspecteur d'avoir la bonté de lui écrire dessus « un petit bout d'attestation comme quoi ».

Javert repoussa le livret que lui tendait le cocher, et dit :

— Combien te faut-il, y compris ta station et la course ?

— Il y a sept heures et quart, répondit le cocher, et mon velours était tout neuf. Quatre-vingts francs, monsieur l'inspecteur.

Javert tira de sa poche quatre napoléons et congédia le fiacre.

Jean Valjean pensa que l'intention de Javert était de le conduire à pied au poste des Blancs-Manteaux ou au poste des Archives, qui sont tout près.

Ils s'engagèrent dans la rue. Elle était, comme d'habitude, déserte. Javert suivait Jean Valjean. Ils arrivèrent au numéro 7. Jean Valjean frappa. La porte s'ouvrit.

— C'est bien, dit Javert. Montez.

Il ajouta avec une expression étrange et comme s'il faisait effort en parlant de la sorte :

— Je vous attends ici.

Jean Valjean regarda Javert. Cette façon de faire était peu dans les habitudes de Javert. Cependant, que Javert eût maintenant en lui une sorte de confiance hautaine, la confiance du chat qui accorde à la souris une liberté de la longueur de sa griffe, résolu qu'était Jean Valjean à se livrer et à en finir, cela ne pouvait le surprendre beaucoup. Il poussa la porte, entra dans la

mand. Quant au grand-père, on le laissa dormir, pensant qu'il saurait toujours la chose assez tôt.

On monta Marius au premier étage, sans que personne, du reste, s'en aperçût dans les autres parties de la maison, et on le déposa sur un vieux canapé dans l'antichambre de M. Gillenormand ; et, tandis que Basque allait chercher un médecin et que Nicolette ouvrait les armoires à linge, Jean Valjean sentit Javert qui lui touchait l'épaule. Il comprit, et redescendit, ayant derrière lui le pas de Javert qui le suivait.

Le portier les regarda partir comme il les avait regardés arriver, avec une somnolence épouvantée.

Ils remontèrent dans le fiacre, et le cocher sur son siège.

— Inspecteur Javert, dit Jean Valjean, accordez-moi encore une chose.

— Laquelle ? demanda rudement Javert.

— Laissez-moi rentrer un moment chez moi. Ensuite vous ferez de moi ce que vous voudrez.

Javert demeura quelques instants silencieux, le menton rentré dans le collet de sa redingote, puis il baissa la vitre de devant.

— Cocher, dit-il, rue de l'Homme-Armé, numéro 7.

Chapitre IV. Tholomyès est si joyeux qu'il chante une chanson espagnole

Cette journée-là était d'un bout à l'autre faite d'aurore. Toute la nature semblait avoir congé, et rire. Les parterres de Saint-Cloud embaumaient ; le souffle de la Seine remuait vaguement les feuilles ; les branches gesticulaient dans le vent ; les abeilles mettaient les jasmins au pillage ; toute une bohème de papillons s'ébattait dans les achillées, les trèfles et les folles avoines ; il y avait dans l'auguste parc du roi de France un tas de vagabonds, les oiseaux.

Les quatre joyeux couples, mêlés au soleil, aux champs, aux fleurs, aux arbres, resplendissaient.

Et, dans cette communauté de paradis, parlant, chantant, courant, dansant, chassant aux papillons, cueillant des liserons, mouillant leurs bas à jour roses dans les hautes herbes, fraîches, folles, point méchantes, toutes recevaient un peu çà et là les baisers de tous, excepté Fantine, enfermée dans sa vague résistance rêveuse et farouche, et qui aimait.

— Toi, lui disait Favourite, tu as toujours l'air chose.

Ce sont là les joies. Ces passages de couples heureux sont un appel profond à la vie et à la nature, et font sortir de tout la caresse et la lumière. Il y avait une fois une fée qui fit les prairies et les arbres exprès pour les amoureux. De là cette éternelle école buissonnière des amants qui recommence sans cesse et qui durera tant qu'il y aura des buissons et des écoliers. De là la popularité du printemps parmi les penseurs. Le patricien et le gagne-petit, le duc et pair et le robin, les gens de la cour et les gens de la ville, comme on parlait autrefois, tous sont sujets de cette fée. On rit, on se cherche, il y a dans l'air une clarté d'apothéose, quelle transfiguration que d'aimer ! Les clerks de notaire sont des dieux. Et les petits cris, les poursuites dans l'herbe, les tailles prises au vol, ces jargons qui sont des mélodies, ces adorations qui éclatent dans la façon de dire une syllabe, ces cerises arrachées d'une bouche à l'autre, tout cela flamboie et passe dans des gloires célestes. Les belles filles font un doux gaspillage d'elles-mêmes. On croit que cela ne finira jamais. Les philosophes, les poètes, les peintres regardent ces extases et ne savent qu'en faire, tant cela les éblouit. Le départ pour Cythère ! s'écrie Watteau ; Lancret, le peintre de la roture, contemple ses bourgeois envolés dans le bleu ; Diderot tend les bras à toutes ces amourettes, et d'Urfé y mêle des druides.

Après le déjeuner les quatre couples étaient allés voir, dans ce qu'on appelait alors le carré du roi, une plante nouvellement arrivée de l'Inde, dont le nom nous échappe en ce moment, et qui à cette époque attirait tout Paris à Saint-Cloud ; c'était un bizarre et charmant arbrisseau haut sur tige, dont les innombrables branches fines comme des fils, ébouriffées, sans feuilles, étaient couvertes d'un million de petites rosettes blanches ; ce qui faisait que l'arbuste avait l'air d'une chevelure pouilleuse de fleurs. Il y avait toujours foule à l'admirer.

L'arbuste vu, Tholomyès s'était écrié : « J'offre des ânes ! » et, prix fait avec un ânier, ils étaient revenus par Vanves et Issy. À Issy, incident. Le parc, Bien National possédé à cette époque par le munitionnaire Bourguin, était d'aventure tout grand ouvert. Ils avaient franchi la grille, visité l'anachorète mannequin dans sa grotte, essayé les petits effets mystérieux du fameux cabinet des miroirs, lascif traquenard digne d'un satyre devenu millionnaire ou de Turcaret métamorphosé en Priape. Ils avaient robustement secoué le grand filet balançoire attaché aux deux châtaigniers célébrés par l'abbé de Bernis. Tout en y balançant ces belles l'une après l'autre, ce qui faisait, parmi les rires universels, des plis de jupe envolée où Greuze eût trouvé son compte, le toulousain Tholomyès, quelque peu espagnol, Toulouse est cousine de Tolosa, chantait, sur une mélodie mélancolique, la vieille chanson *gallega* probablement inspirée par quelque belle fille lancée à toute volée sur une corde entre deux arbres :

Soy de Badajoz.

Amor me llama.

Toda mi alma

Es en mi ojos

Porque enseñás

À tus piernas.

Fantine seule refusa de se balancer.

— Je n'aime pas qu'on ait du genre comme ça, murmura assez aigrement Favourite.

Les ânes quittés, joie nouvelle ; on passa la Seine en bateau, et de Passy, à pied, ils gagnèrent la barrière de l'Étoile. Ils étaient, on s'en souvient, debout depuis cinq heures du matin ; mais, bah ! *il n'y a pas de lassitude le dimanche*, disait Favourite ; *le dimanche, la fatigue ne travaille pas*. Vers trois heures les quatre couples, effarés de bonheur, dégringolaient aux montagnes russes, édifice singulier qui occupait alors les hauteurs Beaujon et dont on apercevait la ligne serpentante au-dessus des arbres des Champs-Élysées.

De temps en temps Favourite s'écriait :

— Et la surprise ? je demande la surprise.

— Patience, répondait Tholomyès.

Chapitre X. Rentrée de l'enfant prodigue de sa vie

À chaque cahot du pavé, une goutte de sang tombait des cheveux de Marius.

Il était nuit close quand le fiacre arriva au numéro 6 de la rue des Filles-du-Calvaire.

Javert mit pied à terre le premier, constata d'un coup d'œil le numéro au-dessus de la porte cochère, et, soulevant le lourd marteau de fer battu, historié à la vieille mode d'un bouc et d'un satyre qui s'affrontaient, frappa un coup violent. Le battant s'entr'ouvrit, et Javert le poussa. Le portier se montra à demi, bâillant, vaguement réveillé, une chandelle à la main.

Tout dormait dans la maison. On se couche de bonne heure au Marais ; surtout les jours d'émeute. Ce bon vieux quartier, effarouché par la révolution, se réfugie dans le sommeil, comme les enfants, lorsqu'ils entendent venir Croquemitaine, cachent bien vite leur tête sous leur couverture.

Cependant Jean Valjean et le cocher tiraient Marius du fiacre, Jean Valjean le soutenant sous les aisselles et le cocher sous les jarrets.

Tout en portant Marius de la sorte, Jean Valjean glissa sa main sous les vêtements qui étaient largement déchirés, tâta la poitrine et s'assura que le cœur battait encore. Il battait même un peu moins faiblement, comme si le mouvement de la voiture avait déterminé une certaine reprise de la vie.

Javert interpella le portier du ton qui convient au gouvernement en présence du portier d'un factieux.

— Quelqu'un qui s'appelle Gillenormand ?

— C'est ici. Que lui voulez-vous ?

— On lui rapporte son fils.

— Son fils ? dit le portier avec hébètement.

— Il est mort.

Jean Valjean, qui venait, déguenillé et souillé, derrière Javert, et que le portier regardait avec quelque horreur, lui fit signe de la tête que non.

Le portier ne parut comprendre ni le mot de Javert, ni le signe de Jean Valjean.

Javert continua :

— Il est allé à la barricade, et le voilà.

— À la barricade ! s'écria le portier.

— Il s'est fait tuer. Allez réveiller le père.

Le portier ne bougeait pas.

— Allez donc ! reprit Javert.

Et il ajouta :

— Demain il y aura ici de l'enterrement.

Pour Javert, les incidents habituels de la voie publique étaient classés catégoriquement, ce qui est le commencement de la prévoyance et de la surveillance, et chaque éventualité avait son compartiment ; les faits possibles étaient en quelque sorte dans des tiroirs d'où ils sortaient, selon l'occasion, en quantités variables ; il y avait, dans la rue, du tapage, de l'émeute, du carnaval, de l'enterrement.

Le portier se borna à réveiller Basque. Basque réveilla Nicolette ; Nicolette réveilla la tante Gillenormand.

Chapitre V. Chez Bombarda

Les montagnes russes épuisées, on avait songé au dîner ; et le radieux huitain, enfin un peu las, s'était échoué au cabaret Bombarda, succursale qu'avait établie aux Champs-Élysées ce fameux restaurateur Bombarda, dont on voyait alors l'enseigne rue de Rivoli à côté du passage Delorme.

Une chambre grande, mais laide, avec alcôve et lit au fond (vu la plénitude du cabaret le dimanche, il avait fallu accepter ce gîte) ; deux fenêtres d'où l'on pouvait contempler, à travers les ormes, le quai et la rivière ; un magnifique rayon d'août effleurant les fenêtres ; deux tables ; sur l'une une triomphante montagne de bouquets mêlés à des chapeaux d'hommes et de femmes ; à l'autre les quatre couples attablés autour d'un joyeux encombrement de plats, d'assiettes, de verres et de bouteilles ; des cruchons de bière mêlés à des flacons de vin ; peu d'ordre sur la table, quelque désordre dessous ;

faisaient sous la table	
-------------------------	--

Un bruit, un trique-trac de pieds épouvantable	
--	--

dit Molière.

Voilà où en était vers quatre heures et demie du soir la bergerade commencée à cinq heures du matin. Le soleil déclinait, l'appétit s'éteignait.

Les Champs-Élysées, pleins de soleil et de foule, n'étaient que lumière et poussière, deux choses dont se compose la gloire. Les chevaux de Marly, ces marbres hennissants, se cabraient dans un nuage d'or. Les carrosses allaient et venaient. Un escadron de magnifiques gardes du corps, clairon en tête, descendait l'avenue de Neuilly ; le drapeau blanc, vaguement rose au soleil couchant, flottait sur le dôme des Tuileries. La place de la Concorde, redevenue alors place Louis XV, regorgeait de promeneurs contents. Beaucoup portaient la fleur de lys d'argent suspendue au ruban blanc moiré qui, en 1817, n'avait pas encore tout à fait disparu des boutonnières. Ça et là au milieu des passants faisant cercle et applaudissant, des rondes de petites filles jetaient au vent une bourrée bourbonnienne alors célèbre, destinée à foudroyer les Cent-Jours, et qui avait pour ritournelle :

-nous notre père de Gand,	
---------------------------	--

Rendez-nous notre père.	
-------------------------	--

Des tas de faubouriens endimanchés, parfois même fleurdelysés comme les bourgeois, épars dans le grand carré et dans le carré Marigny, jouaient aux bagues et tournaient sur les chevaux de bois ; d'autres buvaient ; quelques-uns, apprentis imprimeurs, avaient des bonnets de papier ; on entendait leurs rires. Tout était radieux. C'était un temps de paix incontestable et de profonde sécurité royaliste ; c'était l'époque où un rapport intime et spécial du préfet de police Anglès au roi sur les faubourgs de Paris se terminait par ces lignes : « Tout bien considéré, sire, il n'y a rien à craindre de ces gens-là. Ils sont insoucians et indolents comme des chats. Le bas peuple des provinces est remuant, celui de Paris

ne l'est pas. Ce sont tous petits hommes. Sire, il en faudrait deux bout à bout pour faire un de vos grenadiers. Il n'y a point de crainte du côté de la populace de la capitale. Il est remarquable que la taille a encore déchu dans cette population depuis cinquante ans ; et le peuple des faubourgs de Paris est plus petit qu'avant la révolution. Il n'est point dangereux. En somme, c'est de la canaille bonne. »

Qu'un chat puisse se changer en lion, les préfets de police ne le croient pas possible ; cela est pourtant, et c'est là le miracle du peuple de Paris. Le chat d'ailleurs, si méprisé du comte Anglès, avait l'estime des républiques antiques ; il incarnait à leurs yeux la liberté, et, comme pour servir de pendant à la Minerve aptère du Pirée, il y avait sur la place publique de Corinthe le colosse de bronze d'un chat. La police naïve de la restauration voyait trop « en beau » le peuple de Paris. Ce n'est point, autant qu'on le croit, de la « canaille bonne ». Le Parisien est au Français ce que l'Athénien était au Grec ; personne ne dort mieux que lui, personne n'est plus franchement frivole et paresseux que lui, personne mieux que lui n'a l'air d'oublier ; qu'on ne s'y fie pas pourtant ; il est propre à toute sorte de nonchalance, mais, quand il y a de la gloire au bout, il est admirable à toute espèce de furie. Donnez-lui une pique, il fera le 10 août ; donnez-lui un fusil, vous aurez Austerlitz. Il est le point d'appui de Napoléon et la ressource de Danton. S'agit-il de la patrie ? il s'enrôle ; s'agit-il de la liberté ? il dépave. Gare ! ses cheveux pleins de colère sont épiques ; sa blouse se drape en chlamyde. Prenez garde. De la première rue Greneta venue, il fera des fourches caudines. Si l'heure sonne, ce faubourien va grandir, ce petit homme va se lever, et il regardera d'une façon terrible, et son souffle deviendra tempête, et il sortira de cette pauvre poitrine grêle assez de vent pour déranger les plis des Alpes. C'est grâce au faubourien de Paris que la révolution, mêlée aux armées, conquiert l'Europe. Il chante, c'est sa joie. Proportionnez sa chanson à sa nature, et vous verrez ! Tant qu'il n'a pour refrain que la Carmagnole, il ne renverse que Louis XVI ; faites-lui chanter la Marseillaise, il délivrera le monde.

Cette note écrite en marge du rapport Anglès, nous revenons à nos quatre couples. Le dîner, comme nous l'avons dit, s'achevait.

d'une concession. Cependant il ne dit pas non.

Il se courba de nouveau, tira de sa poche un mouchoir qu'il trempa dans l'eau, et essuya le front ensanglanté de Marius.

– Cet homme était à la barricade, dit-il à demi-voix et comme se parlant à lui-même. C'est celui qu'on appelait Marius.

Espion de première qualité, qui avait tout observé, tout écouté, tout entendu et tout recueilli, croyant mourir ; qui épiait même dans l'agonie, et qui, accoudé sur la première marche du sépulcre, avait pris des notes.

Il saisit la main de Marius, cherchant le pouls.

– C'est un blessé, dit Jean Valjean.

– C'est un mort, dit Javert.

Jean Valjean répondit :

– Non. Pas encore.

– Vous l'avez donc apporté de la barricade ici ? observa Javert.

Il fallait que sa préoccupation fût profonde pour qu'il n'insistât point sur cet inquiétant sauvetage par l'égout, et pour qu'il ne remarquât même pas le silence de Jean Valjean après sa question.

Jean Valjean, de son côté, semblait avoir une pensée unique. Il reprit :

– Il demeure au Marais, rue des Filles-du-Calvaire, chez son aïeul.... – Je ne sais plus le nom.

Jean Valjean fouilla dans l'habit de Marius, en tira le portefeuille, l'ouvrit à la page crayonnée par Marius, et le tendit à Javert.

Il y avait encore dans l'air assez de clarté flottante pour qu'on pût lire. Javert, en outre, avait dans l'œil la phosphorescence féline des oiseaux de nuit. Il déchiffra les quelques lignes écrites par Marius, et grommela :

– Gillenormand, rue des Filles-du-Calvaire, numéro 6.

Puis il cria :

– Cocher !

On se rappelle le fiacre qui attendait, en cas.

Javert garda le portefeuille de Marius.

Un moment après, la voiture, descendue par la rampe de l'abreuvoir, était sur la berge, Marius était déposé sur la banquette du fond, et Javert s'asseyait près de Jean Valjean sur la banquette de devant.

La portière refermée, le fiacre s'éloigna rapidement, remontant les quais dans la direction de la Bastille.

Ils quittèrent les quais et entrèrent dans les rues. Le cocher, silhouette noire sur son siège, fouettait ses chevaux maigres. Silence glacial dans le fiacre. Marius, immobile, le torse adossé au coin du fond, la tête abattue sur la poitrine, les bras pendants, les jambes roides, paraissait ne plus attendre qu'un cercueil ; Jean Valjean semblait fait d'ombre, et Javert de pierre ; et dans cette voiture pleine de nuit, dont l'intérieur, chaque fois qu'elle passait devant un réverbère, apparaissait lividement blêmi comme par un éclair intermittent, le hasard réunissait et semblait confronter lugubrement les trois immobilités tragiques, le cadavre, le spectre, la statue.

Le lecteur a deviné sans doute que le traqueur de Thénardier n'était autre que Javert. Javert, après sa sortie inespérée de la barricade, était allé à la préfecture de police, avait rendu verbalement compte au préfet en personne, dans une courte audience, puis avait repris immédiatement son service, qui impliquait, on se souvient de la note saisie sur lui, une certaine surveillance de la berge de la rive droite aux Champs-Élysées, laquelle depuis quelque temps éveillait l'attention de la police. Là, il avait aperçu Thénardier et l'avait suivi. On sait le reste.

On comprend aussi que cette grille, si obligeamment ouverte devant Jean Valjean, était une habileté de Thénardier. Thénardier sentait Javert toujours là ; l'homme guetté a un flair qui ne le trompe pas ; il fallait jeter un os à ce limier. Un assassin, quelle aubaine ! C'était la part du feu, qu'il ne faut jamais refuser. Thénardier, en mettant dehors Jean Valjean à sa place, donnait une proie à la police, lui faisait lâcher sa piste, se faisait oublier dans une plus grosse aventure, récompensait Javert de son attente, ce qui flatte toujours un espion, gagnait trente francs, et comptait bien, quant à lui, s'échapper à l'aide de cette diversion.

Jean Valjean était passé d'un écueil à l'autre.

Ces deux rencontres coup sur coup, tomber de Thénardier en Javert, c'était rude.

Javert ne reconnut pas Jean Valjean qui, nous l'avons dit, ne se ressemblait plus à lui-même. Il ne décroisa pas les bras, assura son casse-tête dans son poing par un mouvement imperceptible, et dit d'une voix brève et calme :

— Qui êtes-vous ?

— Moi.

— Qui, vous ?

— Jean Valjean.

Javert mit le casse-tête entre ses dents, ploya les jarrets, inclina le torse, posa ses deux mains puissantes sur les épaules de Jean Valjean, qui s'y emboîtèrent comme dans deux étaux, l'examina, et le reconnut. Leurs visages se touchaient presque. Le regard de Javert était terrible.

Jean Valjean demeura inerte sous l'étreinte de Javert comme un lion qui consentirait à la griffe d'un lynx.

— Inspecteur Javert, dit-il, vous me tenez. D'ailleurs, depuis ce matin je me considère comme votre prisonnier. Je ne vous ai point donné mon adresse pour chercher à vous échapper. Prenez-moi. Seulement, accordez-moi une chose.

Javert semblait ne pas entendre. Il appuyait sur Jean Valjean sa prunelle fixe. Son menton froncé poussait ses lèvres vers son nez, signe de rêverie farouche. Enfin, il lâcha Jean Valjean, se dressa tout d'une pièce, reprit à plein poignet le casse-tête, et, comme dans un songe, murmura plutôt qu'il ne prononça cette question :

— Que faites-vous là ? et qu'est-ce que c'est que cet homme ?

Il continuait de ne plus tutoyer Jean Valjean.

Jean Valjean répondit, et le son de sa voix parut réveiller Javert :

— C'est de lui précisément que je voulais vous parler. Disposez de moi comme il vous plaira ; mais aidez-moi d'abord à le rapporter chez lui. Je ne vous demande que cela.

La face de Javert se contracta comme cela lui arrivait toutes les fois qu'on semblait le croire capable

Chapitre VI. Chapitre où l'on s'adore

Propos de table et propos d'amour ; les uns sont aussi insaisissables que les autres ; les propos d'amour sont des nuées, les propos de table sont des fumées.

Fameuil et Dahlia fredonnaient ; Tholomyès buvait ; Zéphine riait, Fantine souriait. Listolier soufflait dans une trompette de bois achetée à Saint-Cloud. Favourite regardait tendrement Blachevelle et disait :

— Blachevelle, je t'adore.

Ceci amena une question de Blachevelle :

— Qu'est-ce que tu ferais, Favourite, si je cessais de t'aimer ?

— Moi ! s'écria Favourite. Ah ! ne dis pas cela, même pour rire ! Si tu cessais de m'aimer, je te sauterais après, je te grifferais, je te gratignerais, je te jetterais de l'eau, je te ferais arrêter.

Blachevelle sourit avec la fatuité voluptueuse d'un homme chatouillé à l'amour-propre. Favourite reprit :

— Oui, je crierais à la garde ! Ah ! je me gênerais par exemple ! Canaille !

Blachevelle, extasié, se renversa sur sa chaise et ferma orgueilleusement les deux yeux.

Dahlia, tout en mangeant, dit bas à Favourite dans le brouhaha :

— Tu l'idolâtres donc bien, ton Blachevelle ?

— Moi, je le déteste, répondit Favourite du même ton en ressaisissant sa fourchette. Il est avare. J'aime le petit d'en face de chez moi. Il est très bien, ce jeune homme-là, le connais-tu ? On voit qu'il a le genre d'être acteur. J'aime les acteurs. Sitôt qu'il rentre, sa mère dit : « Ah ! mon Dieu ! ma tranquillité est perdue. Le voilà qui va crier. Mais, mon ami, tu me casses la tête ! » Parce qu'il va dans la maison, dans des greniers à rats, dans des trous noirs, si haut qu'il peut monter, — et chanter, et déclamer, est-ce que je sais, moi ? qu'on l'entend d'en bas ! Il gagne déjà vingt sous par jour chez un avoué à écrire de la chicane. Il est fils d'un ancien chantre de Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Ah ! il est très bien. Il m'idolâtre tant qu'un jour qu'il me voyait faire de la pâte pour des crêpes, il m'a dit : *Mamselle, faites des beignets de vos gants et je les mangerai*. Il n'y a que les artistes pour dire des choses comme ça. Ah ! il est très bien. Je suis en train d'être insensée de ce petit-là. C'est égal, je dis à Blachevelle que je l'adore. Comme je mens ! Hein ? comme je mens !

Favourite fit une pause, et continua :

— Dahlia, vois-tu, je suis triste. Il n'a fait que pleuvoir tout l'été, le vent m'agace, le vent ne décolère pas, Blachevelle est très pingre, c'est à peine s'il y a des petits pois au marché, on ne sait que manger, j'ai le spleen, comme disent les Anglais, le beurre est si cher ! et puis, vois, c'est une horreur, nous dînons dans un endroit où il y a un lit, ça me dégoûte de la vie.

Chapitre IX.

Marius fait l'effet d'être mort à quelqu'un qui s'y connaît

Il laissa glisser Marius sur la berge.

Ils étaient dehors !

Les miasmes, l'obscurité, l'horreur, étaient derrière lui. L'air salubre, pur, vivant, joyeux, librement respirable, l'inondait. Partout autour de lui le silence, mais le silence charmant du soleil couché en plein azur. Le crépuscule s'était fait ; la nuit venait, la grande libératrice, l'amie de tous ceux qui ont besoin d'un manteau d'ombre pour sortir d'une angoisse. Le ciel s'offrait de toutes parts comme un calme énorme. La rivière arrivait à ses pieds avec le bruit d'un baiser. On entendait le dialogue aérien des nids qui se disaient bonsoir dans les ormes des Champs-Élysées. Quelques étoiles, piquant faiblement le bleu pâle du zénith et visibles à la seule rêverie, faisaient dans l'immensité de petits resplendissements imperceptibles. Le soir déployait sur la tête de Jean Valjean toutes les douceurs de l'infini.

C'était l'heure indécise et exquise qui ne dit ni oui ni non. Il y avait déjà assez de nuit pour qu'on pût s'y perdre à quelque distance, et encore assez de jour pour qu'on pût s'y reconnaître de près.

Jean Valjean fut pendant quelques secondes irrésistiblement vaincu par toute cette sérénité auguste et caressante ; il y a de ces minutes d'oubli ; la souffrance renonce à harceler le misérable ; tout s'éclipse dans la pensée ; la paix couvre le songeur comme une nuit ; et sous le crépuscule qui rayonne, et à l'imitation du ciel qui s'illumine, l'âme s'étoile. Jean Valjean ne put s'empêcher de contempler cette vaste ombre claire qu'il avait au-dessus de lui ; pensif, il prenait dans le majestueux silence du ciel éternel un bain d'extase et de prière. Puis, vivement, comme si le sentiment d'un devoir lui revenait, il se courba vers Marius, et, puisant de l'eau dans le creux de sa main, il lui en jeta doucement quelques gouttes sur le visage. Les paupières de Marius ne se soulevèrent pas ; cependant sa bouche entrouverte respirait.

Jean Valjean allait plonger de nouveau sa main dans la rivière, quand tout à coup il sentit je ne sais quelle gêne, comme lorsqu'on a, sans le voir, quelqu'un derrière soi.

Nous avons déjà indiqué ailleurs cette impression, que tout le monde connaît.

Il se retourna.

Comme tout à l'heure, quelqu'un en effet était derrière lui.

Un homme de haute stature, enveloppé d'une longue redingote, les bras croisés, et portant dans son poing droit un casse-tête dont on voyait la pomme de plomb, se tenait debout à quelques pas en arrière de Jean Valjean accroupi sur Marius.

C'était, l'ombre aidant, une sorte d'apparition. Un homme simple en eût eu peur à cause du crépuscule, et un homme réfléchi à cause du casse-tête.

Jean Valjean reconnut Javert.

de ses pieds nus, faisant signe à Jean Valjean de le suivre, il regarda au dehors, posa le doigt sur sa bouche, et demeura quelques secondes comme en suspens ; l'inspection faite, il mit la clef dans la serrure. Le pêne glissa et la porte tourna. Il n'y eut ni craquement, ni grincement. Cela se fit très doucement. Il était visible que cette grille et ces gonds, huilés avec soin, s'ouvraient plus souvent qu'on ne l'eût pensé. Cette douceur était sinistre ; on y sentait les allées et venues furtives, les entrées et les sorties silencieuses des hommes nocturnes, et les pas de loup du crime. L'égout était évidemment en complicité avec quelque bande mystérieuse. Cette grille taciturne était une receleuse.

Thénardier entre-bâilla la porte, livra tout juste passage à Jean Valjean, referma la grille, tourna deux fois la clef dans la serrure, et replongea dans l'obscurité, sans faire plus de bruit qu'un souffle. Il semblait marcher avec les pattes de velours du tigre. Un moment après, cette hideuse providence était rentrée dans l'invisible.

Jean Valjean se trouva dehors.

Chapitre VII. Sagesse de Tholomyès

Cependant, tandis que quelques-uns chantaient, les autres causaient tumultueusement, et tous ensemble ; ce n'était plus que du bruit. Tholomyès intervint :

— Ne parlons point au hasard ni trop vite, s'écria-t-il. Méditons si nous voulons être éblouissants. Trop d'improvisation vide bêtement l'esprit. Bière qui coule n'amasse point de mousse. Messieurs, pas de hâte. Mêlons la majesté à la ripaille ; mangeons avec recueillement ; festinons lentement. Ne nous pressons pas. Voyez le printemps ; s'il se dépêche, il est flambé, c'est-à-dire gelé. L'excès de zèle perd les pêcheurs et les abricotiers. L'excès de zèle tue la grâce et la joie des bons dîners. Pas de zèle, messieurs ! Grimod de la Reynière est de l'avis de Talleyrand.

Une sourde rébellion gronda dans le groupe.

— Tholomyès, laisse-nous tranquilles, dit Blachevelle.

— À bas le tyran ! dit Fameuil.

— Bombarda, Bombance et Bamboche ! cria Listolier.

— Le dimanche existe, reprit Fameuil.

— Nous sommes sobres, ajouta Listolier.

— Tholomyès, fit Blachevelle, contemple mon calme.

— Tu en es le marquis, répondit Tholomyès.

Ce médiocre jeu de mots fit l'effet d'une pierre dans une mare. Le marquis de Montcalm était un royaliste alors célèbre. Toutes les grenouilles se turent.

— Amis, s'écria Tholomyès, de l'accent d'un homme qui ressaisit l'empire, remettez-vous. Il ne faut pas que trop de stupeur accueille ce calembour tombé du ciel. Tout ce qui tombe de la sorte n'est pas nécessairement digne d'enthousiasme et de respect. Le calembour est la fiente de l'esprit qui vole. Le lazzi tombe n'importe où ; et l'esprit, après la ponte d'une bêtise, s'enfonce dans l'azur. Une tache blanchâtre qui s'aplatit sur le rocher n'empêche pas le condor de planer. Loin de moi l'insulte au calembour ! Je l'honore dans la proportion de ses mérites ; rien de plus. Tout ce qu'il y a de plus auguste, de plus sublime et de plus charmant dans l'humanité, et peut-être hors de l'humanité, a fait des jeux de mots. Jésus-Christ a fait un calembour sur saint Pierre, Moïse sur Isaac, Eschyle sur Polynice, Cléopâtre sur Octave. Et notez que ce calembour de Cléopâtre a précédé la bataille d'Actium, et que, sans lui, personne ne se souviendrait de la ville de Toryne, nom grec qui signifie cuiller à pot. Cela concédé, je reviens à mon exhortation. Mes frères, je le répète, pas de zèle, pas de tohu-bohu, pas d'excès, même en pointes, gaîtés, liesses et jeux de mots. Écoutez-moi, j'ai la prudence d'Amphiaraüs et la calvitie de César. Il faut une limite, même aux rébus.

Est modus in rebus. Il faut une limite, même aux dîners. Vous aimez les chaussons aux pommes, mesdames, n'en abusez pas. Il faut, même en chaussons, du bon sens et de l'art. La glotonnerie châtie le gloton. Gula punit Gulax. L'indigestion est chargée par le bon Dieu de faire de la morale aux estomacs. Et, retenez ceci : chacune de nos passions, même l'amour, a un estomac qu'il ne faut pas trop remplir. En toute chose il faut écrire à

temps le mot *finis*, il faut se contenir, quand cela devient urgent, tirer le verrou sur son appétit, mettre au violon sa fantaisie et se mener soi-même au poste. Le sage est celui qui sait à un moment donné opérer sa propre arrestation. Ayez quelque confiance en moi. Parce que j'ai fait un peu mon droit, à ce que me disent mes examens, parce que je sais la différence qu'il y a entre la question nue et la question pendante, parce que j'ai soutenu une thèse en latin sur la manière dont on donnait la torture à Rome au temps où Munatius Demens était questeur du Parricide, parce que je vais être docteur, à ce qu'il paraît, il ne s'ensuit pas de toute nécessité que je sois un imbécile. Je vous recommande la modération dans vos désirs. Vrai comme je m'appelle Félix Tholomyès, je parle bien. Heureux celui qui, lorsque l'heure a sonné, prend un parti héroïque, et abdique comme Sylla, ou Origène !

Favourite écoutait avec une attention profonde.

– Félix ! dit-elle, quel joli mot ! J'aime ce nom-là. C'est en latin. Ça veut dire Prosper.

Tholomyès poursuivit :

– Quirites, gentlemen, Caballeros, mes amis ! voulez-vous ne sentir aucun aiguillon et vous passer de lit nuptial et braver l'amour ? Rien de plus simple. Voici la recette : la limonade, l'exercice outré, le travail forcé, éreintez-vous, traînez des blocs, ne dormez pas, veillez, gorgez-vous de boissons nitreuses et de tisanes de nymphæas, savourez des émulsions de pavots et d'agnuscastus, assaisonnez-moi cela d'une diète sévère, crevez de faim, et joignez-y les bains froids, les ceintures d'herbes, l'application d'une plaque de plomb, les lotions avec la liqueur de Saturne et les fomentations avec l'oxycrat.

– J'aime mieux une femme, dit Listolier.

– La femme ! reprit Tholomyès, méfiez-vous-en. Malheur à celui qui se livre au cœur changeant de la femme ! La femme est perfide et tortueuse. Elle déteste le serpent par jalousie de métier. Le serpent, c'est la boutique en face.

– Tholomyès, cria Blachevelle, tu es ivre !

– Pardieu ! dit Tholomyès.

– Alors sois gai, reprit Blachevelle.

Et, remplissant son verre, il se leva :

– Gloire au vin ! *Nunc te, Bacche, canam* ! Pardon, mesdemoiselles, c'est de l'espagnol. Et la preuve, señoras, la voici : tel peuple, telle futaille. L'arrobe de Castille contient seize litres, le cantaro d'Alicante douze, l'al-mude des Canaries vingt-cinq, le cuartin des Baléares vingt-six, la botte du czar Pierre trente. Vive ce czar qui était grand, et vive sa botte qui était plus grande encore ! Mesdames, un conseil d'ami : trompez-vous de voisin, si bon vous semble. Le propre de l'amour, c'est d'errer. L'amourette n'est pas faite pour s'accroupir et s'abrutir comme une servante anglaise qui a le calus du scrobage aux genoux. Elle n'est pas faite pour cela, elle erre gaîment, la douce amourette ! On a dit : l'erreur est humaine ; moi je dis : l'erreur est amoureuse. Mesdames, je vous idolâtre toutes. Ô Zéphine, ô Joséphine, figure plus que chiffonnée, vous seriez charmante, si vous n'étiez de travers. Vous avez l'air d'un joli visage sur lequel, par mégarde, on s'est assis. Quant à Favourite, ô nymphes et muses ! un jour que Blachevelle passait le ruisseau de la rue Guérin-Boisseau, il vit une belle fille aux bas blancs et bien tirés qui montrait ses jambes. Ce prologue lui plut, et Blachevelle aimait. Celle

d'un mois, on vous repêche l'homme aux filets de Saint-Cloud. Eh bien, qu'est-ce que cela fiche ? c'est une charogne, quoi ! Qui a tué cet homme ? Paris. Et la justice n'informe même pas. Tu as bien fait.

Plus Thénardier était loquace, plus Jean Valjean était muet, Thénardier lui secoua de nouveau l'épaule.

– Maintenant, concluons l'affaire. Partageons. Tu as vu ma clef, montre-moi ton argent.

Thénardier était hagard, fauve, louche, un peu menaçant, pourtant amical.

Il y avait une chose étrange ; les allures de Thénardier n'étaient pas simples ; il n'avait pas l'air tout à fait à son aise ; tout en n'affectant pas d'air mystérieux, il parlait bas ; de temps en temps, il mettait son doigt sur sa bouche et murmurait : chut ! Il était difficile de deviner pourquoi. Il n'y avait là personne qu'eux deux. Jean Valjean pensa que d'autres bandits étaient peut-être cachés dans quelque recoin, pas très loin, et que Thénardier ne se souciait pas de partager avec eux.

Thénardier reprit :

– Finissons. Combien le pantre avait-il dans ses profondes ?

Jean Valjean se fouilla.

C'était, on s'en souvient, son habitude, d'avoir toujours de l'argent sur lui. La sombre vie d'expédients à laquelle il était condamné lui en faisait une loi. Cette fois pourtant il était pris au dépourvu. En mettant, la veille au soir, son uniforme de garde national, il avait oublié, lugubrement absorbé qu'il était, d'emporter son portefeuille. Il n'avait que quelque monnaie dans le gousset de son gilet. Cela se montait à une trentaine de francs. Il retourna sa poche, toute trempée de fange, et étala sur la banquette du radier un louis d'or, deux pièces de cinq francs et cinq ou six gros sous.

Thénardier avança la lèvre inférieure avec une torsion de cou significative.

– Tu l'as tué pour pas cher, dit-il.

Il se mit à palper, en toute familiarité, les poches de Jean Valjean et les poches de Marius. Jean Valjean, préoccupé surtout de tourner le dos au jour, le laissait faire. Tout en maniant l'habit de Marius, Thénardier, avec une dextérité d'escamoteur, trouva moyen d'en arracher, sans que Jean Valjean s'en aperçût, un lambeau qu'il cacha sous sa blouse, pensant probablement que ce morceau d'étoffe pourrait lui servir plus tard à reconnaître l'homme assassiné et l'assassin. Il ne trouva du reste rien de plus que les trente francs.

– C'est vrai, dit-il, l'un portant l'autre, vous n'avez pas plus que ça.

Et, oubliant son mot : *part à deux*, il prit tout.

Il hésita un peu devant les gros sous. Réflexion faite, il les prit aussi en grommelant :

– N'importe ! c'est suriner les gens à trop bon marché.

Cela fait, il tira de nouveau la clef de dessous sa blouse.

– Maintenant, l'ami, il faut que tu sortes. C'est ici comme à la foire, on paye en sortant. Tu as payé, sors.

Et il se mit à rire.

Avait-il, en apportant à un inconnu l'aide de cette clef et en faisant sortir par cette porte un autre que lui, l'intention pure et désintéressée de sauver un assassin ? c'est ce dont il est permis de douter.

Thénardier aida Jean Valjean à replacer Marius sur ses épaules, puis il se dirigea vers la grille sur la pointe

Jean Valjean commença à comprendre. Thénardier le prenait pour un assassin.

Thénardier reprit :

— Écoute, camarade. Tu n'as pas tué cet homme sans regarder ce qu'il avait dans ses poches. Donne-moi ma moitié. Je t'ouvre la porte.

Et, tirant à demi une grosse clef de dessous sa blouse toute trouée, il ajouta :

— Veux-tu voir comment est faite la clef des champs ? Voilà.

Jean Valjean « demeura stupide », le mot est du vieux Corneille, au point de douter que ce qu'il voyait fût réel. C'était la providence apparaissant horrible, et le bon ange sortant de terre sous la forme de Thénardier.

Thénardier fourra son poing dans une large poche cachée sous sa blouse, en tira une corde et la tendit à Jean Valjean.

— Tiens, dit-il, je te donne la corde par-dessus le marché.

— Pourquoi faire, une corde ?

— Il te faut aussi une pierre, mais tu en trouveras dehors. Il y a là un tas de gravats.

— Pourquoi faire, une pierre ?

— Imbécile, puisque tu vas jeter le pantre à la rivière, il te faut une pierre et une corde, sans quoi ça flotterait sur l'eau.

Jean Valjean prit la corde. Il n'est personne qui n'ait de ces acceptations machinales.

Thénardier fit claquer ses doigts comme à l'arrivée d'une idée subite :

— Ah ça, camarade, comment as-tu fait pour te tirer là-bas de la fondrière ? je n'ai pas osé m'y risquer. Peuh ! tu ne sens pas bon.

Après une pause, il ajouta :

— Je te fais des questions, mais tu as raison de ne pas y répondre. C'est un apprentissage pour le fichu quart d'heure du juge d'instruction. Et puis, en ne parlant pas du tout, on ne risque pas de parler trop haut. C'est égal, parce que je ne vois pas ta figure et parce que je ne sais pas ton nom, tu aurais tort de croire que je ne sais pas qui tu es et ce que tu veux. Connu. Tu as un peu cassé ce monsieur ; maintenant tu voudrais le serrer quelque part. Il te faut la rivière, le grand cache-sottise. Je vas te tirer d'embarras. Aider un bon garçon dans la peine, ça me botte.

Tout en approuvant Jean Valjean de se taire, il cherchait visiblement à le faire parler. Il lui poussa l'épaule, de façon à tâcher de le voir de profil, et s'écria sans sortir pourtant du médium où il maintenait sa voix :

— À propos de la fondrière, tu es un fier animal. Pourquoi n'y as-tu pas jeté l'homme ?

Jean Valjean garda le silence.

Thénardier reprit en haussant jusqu'à sa pomme d'Adam la loque qui lui servait de cravate, geste qui complète l'air capable d'un homme sérieux :

— Au fait, tu as peut-être agi sagement. Les ouvriers demain en venant boucher le trou auraient, à coup sûr, trouvé le pantinois oublié là, et on aurait pu, fil à fil, brin à brin, pincer ta trace, et arriver jusqu'à toi. Quelqu'un a passé par l'égout. Qui ? par où est-il sorti ? l'a-t-on vu sortir ? La police est pleine d'esprit. L'égout est traître, et vous dénonce. Une telle trouvaille est une rareté, cela appelle l'attention, peu de gens se servent de l'égout pour leurs affaires, tandis que la rivière est à tout le monde. La rivière, c'est la vraie fosse. Au bout

qu'il aimait était Favourite. Ô Favourite, tu as des lèvres ioniennes. Il y avait un peintre grec, appelé Euphorion, qu'on avait surnommé le peintre des lèvres. Ce Grec seul eût été digne de peindre ta bouche ! Écoute ! avant toi, il n'y avait pas de créature digne de ce nom. Tu es faite pour recevoir la pomme comme Vénus ou pour la manger comme Ève. La beauté commence à toi. Je viens de parler d'Ève, c'est toi qui l'as créée. Tu mérites le brevet d'invention de la jolie femme. Ô Favourite, je cesse de vous tutoyer, parce que je passe de la poésie à la prose. Vous parlez de mon nom tout à l'heure. Cela m'a attendri ; mais, qui que nous soyons, méfions-nous des noms. Ils peuvent se tromper. Je me nomme Félix et ne suis pas heureux. Les mots sont des menteurs. N'acceptons pas aveuglément les indications qu'ils nous donnent. Ce serait une erreur d'écrire à Liège pour avoir des bouchons et à Pau pour avoir des gants. Miss Dahlia, à votre place, je m'appellerais Rosa. Il faut que la fleur sente bon et que la femme ait de l'esprit. Je ne dis rien de Fantine, c'est une songeuse, une rêveuse, une pensive, une sensitive ; c'est un fantôme ayant la forme d'une nymphe et la pudeur d'une nonne, qui se fourvoie dans la vie de grisette, mais qui se réfugie dans les illusions, et qui chante, et qui prie, et qui regarde l'azur sans trop savoir ce qu'elle voit ni ce qu'elle fait, et qui, les yeux au ciel, erre dans un jardin où il y a plus d'oiseaux qu'il n'en existe ! Ô Fantine, sache ceci : moi Tholomyès, je suis une illusion ; mais elle ne m'entend même pas, la blonde fille des chimères ! Du reste, tout en elle est fraîcheur, suavité, jeunesse, douce clarté matinale. Ô Fantine, fille digne de vous appeler marguerite ou perle, vous êtes une femme du plus bel orient. Mesdames, un deuxième conseil : ne vous mariez point ; le mariage est une greffe ; cela prend bien ou mal ; fuyez ce risque. Mais, bah ! qu'est-ce que je chante là ? Je perds mes paroles. Les filles sont incurables sur l'épousaille ; et tout ce que nous pouvons dire, nous autres sages, n'empêchera point les gilettes et les piqueuses de bottines de rêver des maris enrichis de diamants. Enfin, soit ; mais, belles, retenez ceci : vous mangez trop de sucre. Vous n'avez qu'un tort, ô femmes, c'est de grignoter du sucre. Ô sexe rongeur, tes jolies petites dents blanches adorent le sucre. Or, écoutez bien, le sucre est un sel. Tout sel est desséchant. Le sucre est le plus desséchant de tous les sels. Il pompe à travers les veines les liquides du sang ; de là la coagulation, puis la solidification du sang ; de là les tubercules dans le poumon ; de là la mort. Et c'est pourquoi le diabète confine à la phthisie. Donc ne croquez pas de sucre, et vous vivrez ! Je me tourne vers les hommes. Messieurs, faites des conquêtes. Pillez-vous les uns aux autres sans remords vos bien-aimées. Chassez-croisez. En amour, il n'y a pas d'amis. Partout où il y a une jolie femme l'hostilité est ouverte. Pas de quartier, guerre à outrance ! Une jolie femme est un casus belli ; une jolie femme est un flagrant délit. Toutes les invasions de l'histoire sont déterminées par des cotillons. La femme est le droit de l'homme. Romulus a enlevé les Sabines, Guillaume a enlevé les Saxones, César a enlevé les Romaines. L'homme qui n'est pas aimé plane comme un vautour sur les amantes d'autrui ; et quant à moi, à tous ces infortunés qui sont veufs, je jette la proclamation sublime de Bonaparte à l'armée d'Italie : « Soldats, vous manquez de tout. L'ennemi en a. »

Tholomyès s'interrompt.

— Souffle, Tholomyès, dit Blachevelle.

En même temps, Blachevelle, appuyé de Listolier et de Fameuil, entonna sur un air de complainte une de ces chansons d'atelier composées des premiers mots venus, rimées richement et pas du tout, vides de sens comme le geste de l'arbre et le bruit du vent, qui naissent de la vapeur des pipes et se dissipent et s'envolent avec elle. Voici par quel couplet le groupe donna la réplique à la harangue de Tholomyès :

Les pères dindons donnèrent de l'argent à un agent pour que monsieur Clermont-Tonnerre fût fait pape à la Saint-Jean ; Mais Clermont ne put pas être fait pape, n'étant pas prêtre.

Alors leur agent rageant leur rapporta leur argent.

Ceci n'était pas fait pour calmer l'improvisation de Tholomyès ; il vida son verre, le remplit, et recommença.

— À bas la sagesse ! oubliez tout ce que j'ai dit. Ne soyons ni prudes, ni prudents, ni prud'hommes. Je porte un toast à l'allégresse ; soyons allègres ! Complétons notre cours de droit par la folie et la nourriture. Indigestion et digeste. Que Justinien soit le mâle et que Ripaille soit la femelle ! Joie dans les profondeurs ! Vis, ô création ! Le monde est un gros diamant ! Je suis heureux. Les oiseaux sont étonnants. Quelle fête partout ! Le rossignol est un Elleviou gratis. Été, je te salue. Ô Luxembourg, ô Géorgiques de la rue Madame et de l'allée de l'Observatoire ! Ô pioupiou rêveurs ! ô toutes ces bonnes charmantes qui, tout en gardant des enfants, s'amuse à en ébaucher ! Les pampas de l'Amérique me plairaient, si je n'avais les arcades de l'Odéon. Mon âme s'envole dans les forêts vierges et dans les savanes. Tout est beau. Les mouches bourdonnent dans les rayons. Le soleil a éternué le colibri. Embrasse-moi, Fantine !

Il se trompa, et embrassa Favourite.

Chapitre VIII. Le pan de l'habit déchiré

Au milieu de cet anéantissement, une main se posa sur son épaule, et une voix qui parlait bas lui dit :

— Part à deux.

Quelqu'un dans cette ombre ? Rien ne ressemble au rêve comme le désespoir. Jean Valjean crut rêver. Il n'avait point entendu de pas. Était-ce possible ? Il leva les yeux.

Un homme était devant lui.

Cet homme était vêtu d'une blouse ; il avait les pieds nus ; il tenait ses souliers dans sa main gauche ; il les avait évidemment ôtés pour pouvoir arriver jusqu'à Jean Valjean, sans qu'on l'entendit marcher.

Jean Valjean n'eut pas un moment d'hésitation. Si imprévue que fût la rencontre, cet homme lui était connu. Cet homme était Thénardier.

Quoique réveillé, pour ainsi dire, en sursaut, Jean Valjean, habitué aux alertes et aguerri aux coups inattendus qu'il faut parer vite, reprit possession sur-le-champ de toute sa présence d'esprit. D'ailleurs la situation ne pouvait empirer, un certain degré de détresse n'est plus capable de crescendo, et Thénardier lui-même ne pouvait ajouter de la noirceur à cette nuit.

Il y eut un instant d'attente.

Thénardier, élevant sa main droite à la hauteur de son front, s'en fit un abat-jour, puis il rapprocha les sourcils en clignant les yeux, ce qui, avec un léger pincement de la bouche, caractérise l'attention sagace d'un homme qui cherche à en reconnaître un autre. Il n'y réussit point. Jean Valjean, on vient de le dire, tournait le dos au jour, et était d'ailleurs si défiguré, si fangeux et si sanglant qu'en plein midi il eût été méconnaissable. Au contraire, éclairé de face par la lumière de la grille, clarté de cave, il est vrai, livide, mais précise dans sa lividité, Thénardier, comme dit l'énergique métaphore banale, sauta tout de suite aux yeux de Jean Valjean. Cette inégalité de conditions suffisait pour assurer quelque avantage à Jean Valjean dans ce mystérieux duel qui allait s'engager entre les deux situations et les deux hommes. La rencontre avait lieu entre Jean Valjean voilé et Thénardier démasqué.

Jean Valjean s'aperçut tout de suite que Thénardier ne le reconnaissait pas.

Ils se considérèrent un moment dans cette pénombre, comme s'ils se prenaient mesure. Thénardier rompit le premier le silence.

— Comment vas-tu faire pour sortir ? Jean Valjean ne répondit pas.

Thénardier continua :

— Impossible de crocheter la porte. Il faut pourtant que tu t'en ailles d'ici.

— C'est vrai, dit Jean Valjean.

— Eh bien, part à deux.

— Que veux-tu dire ?

— Tu as tué l'homme ; c'est bien. Moi, j'ai la clef.

Thénardier montra du doigt Marius. Il poursuivit :

— Je ne te connais pas, mais je veux t'aider. Tu dois être un ami.

Il pouvait être huit heures et demie du soir. Le jour baissait.

Jean Valjean déposa Marius le long du mur sur la partie sèche du radier, puis marcha à la grille et crispa ses deux poings sur les barreaux ; la secousse fut frénétique, l'ébranlement nul. La grille ne bougea pas. Jean Valjean saisit les barreaux l'un après l'autre, espérant pouvoir arracher le moins solide et s'en faire un levier pour soulever la porte ou pour briser la serrure. Aucun barreau ne remua. Les dents d'un tigre ne sont pas plus solides dans leurs alvéoles. Pas de levier ; pas de pesée possible. L'obstacle était invincible. Aucun moyen d'ouvrir la porte.

Fallait-il donc finir là ? Que faire ? que devenir ? Rétrograder ; recommencer le trajet effrayant qu'il avait déjà parcouru ; il n'en avait pas la force. D'ailleurs, comment traverser de nouveau cette fondrière d'où l'on ne s'était tiré que par miracle ? Et après la fondrière, n'y avait-il pas cette ronde de police à laquelle, certes, on n'échapperait pas deux fois ? Et puis, où aller ? quelle direction prendre ? Suivre la pente, ce n'était point aller au but. Arrivât-on à une autre issue, on la trouverait obstruée d'un tampon ou d'une grille. Toutes les sorties étaient indubitablement closes de cette façon. Le hasard avait descélé la grille par laquelle on était entré, mais évidemment toutes les autres bouches de l'égout étaient fermées. On n'avait réussi qu'à s'évader dans une prison.

C'était fini. Tout ce qu'avait fait Jean Valjean était inutile. L'épuisement aboutissait à l'avortement.

Ils étaient pris l'un et l'autre dans la sombre et immense toile de la mort, et Jean Valjean sentait courir sur ces fils noirs tressaillant dans les ténèbres l'épouvantable araignée.

Il tourna le dos à la grille, et tomba sur le pavé, plutôt terrassé qu'assis, près de Marius, toujours sans mouvement et sa tête s'affaissa entre ses genoux. Pas d'issue. C'était la dernière goutte de l'angoisse.

À qui songeait-il dans ce profond accablement ? Ni à lui-même, ni à Marius. Il pensait à Cosette.

Chapitre VIII. Mort d'un cheval

— On dîne mieux chez Edon que chez Bombarda, s'écria Zéphine.

— Je préfère Bombarda à Edon, déclara Blachevelle. Il a plus de luxe. C'est plus asiatique. Voyez la salle d'en bas. Il y a des glaces sur les murs.

— J'en aime mieux dans mon assiette, dit Favourite.

Blachevelle insista :

— Regardez les couteaux. Les manches sont en argent chez Bombarda, et en os chez Edon. Or, l'argent est plus précieux que l'os.

— Excepté pour ceux qui ont un menton d'argent, observa Tholomyès.

Il regardait en cet instant-là le dôme des Invalides, visible des fenêtres de Bombarda.

Il y eut une pause.

— Tholomyès, cria Fameuil, tout à l'heure, Listolier et moi, nous avons une discussion.

— Une discussion est bonne, répondit Tholomyès, une querelle vaut mieux.

— Nous disputons philosophie.

— Soit.

— Lequel préfères-tu de Descartes ou de Spinosa ?

— Désaugiers, dit Tholomyès.

Cet arrêt rendu, il but et reprit :

— Je consens à vivre. Tout n'est pas fini sur la terre, puisqu'on peut encore déraisonner. J'en rends grâce aux dieux immortels. On ment, mais on rit. On affirme, mais on doute. L'inattendu jaillit du syllogisme. C'est beau. Il est encore ici-bas des humains qui savent joyeusement ouvrir et fermer la boîte à surprises du paradoxe. Ceci, mesdames, que vous buvez d'un air tranquille, est du vin de Madère, sachez-le, du cru de Coural das Freiras qui est à trois cent dix-sept toises au-dessus du niveau de la mer ! Attention en buvant ! trois cent dix-sept toises ! et monsieur Bombarda, le magnifique restaurateur, vous donne ces trois cent dix-sept toises pour quatre francs cinquante centimes !

Fameuil interrompit de nouveau :

— Tholomyès, tes opinions font loi. Quel est ton auteur favori ?

— Ber...

— Quin ?

— Non. Choux.

Et Tholomyès poursuivit :

— Honneur à Bombarda ! il égalerait Munophtis d'Elephanta s'il pouvait me cueillir une almée, et Thygélion de Chéronée s'il pouvait m'apporter une hétéaire ! car, ô mesdames, il y avait des Bombarda en Grèce et en Égypte. C'est Apulée qui nous l'apprend. Hélas ! toujours les mêmes choses et rien de nouveau. Plus rien d'inédit dans la création du créateur ! *Nil sub sole novum*, dit Salomon ; *amor omnibus idem*, dit Virgile ; et Carabine monte avec Carabin dans la galiote de Saint-Cloud, comme Aspasia s'embarquait avec Périclès sur la flotte de Samos. Un dernier mot. Savez-vous ce que c'était qu'Aspasia, mesdames ? Quoiqu'elle vécût dans un temps où les femmes n'avaient pas encore d'âme, c'était une âme ; une âme d'une nuance rose et pourpre,

plus embrasée que le feu, plus franche que l'aurore. Aspasia était une créature en qui se touchaient les deux extrêmes de la femme ; c'était la prostituée déesse. Socrate, plus Manon Lescaut. Aspasia fut créée pour le cas où il faudrait une catin à Prométhée.

Tholomyès, lancé, se serait difficilement arrêté, si un cheval ne se fût abattu sur le quai en cet instant-là même. Du choc, la charrette et l'orateur restèrent court. C'était une jument beauceronne, vieille et maigre et digne de l'équarrisseur, qui traînait une charrette fort lourde. Parvenue devant Bombarda, la bête, épuisée et accablée, avait refusé d'aller plus loin. Cet incident avait fait de la foule. À peine le charretier, jurant et indigné, avait-il eu le temps de prononcer avec l'énergie convenable le mot sacramental : *mâtin* ! appuyé d'un implacable coup de fouet, que la haridelle était tombée pour ne plus se relever. Au brouhaha des passants, les gais auditeurs de Tholomyès tournèrent la tête, et Tholomyès en profita pour clore son allocution par cette strophe mélancolique :

Elle était de ce monde où coucous et carrosses

Ont le même destin,

Et, rosse, elle a vécu ce que vivent les rosses,

L'espace d'un : mâtin !

– Pauvre cheval, soupira Fantine.

Et Dahlia s'écria :

– Voilà Fantine qui va se mettre à plaindre les chevaux ! Peut-on être fichue bête comme ça !

En ce moment, Favourite, croisant les bras et renversant la tête en arrière, regarda résolûment Tholomyès et dit :

– Ah ça ! et la surprise ?

– Justement. L'instant est arrivé, répondit Tholomyès. Messieurs, l'heure de la surprise a sonné. Mesdames, attendez-nous un moment.

– Cela commence par un baiser, dit Blachevelle.

– Sur le front, ajouta Tholomyès.

Chacun déposa gravement un baiser sur le front de sa maîtresse ; puis ils se dirigèrent vers la porte tous les quatre à la file, en mettant leur doigt sur la bouche.

Favourite battit des mains à leur sortie.

– C'est déjà amusant, dit-elle.

– Ne soyez pas trop longtemps, murmura Fantine. Nous vous attendons.

Chapitre VII. Quelque fois on échoue où l'on croit débarquer

Il se remit en route encore une fois.

Du reste, s'il n'avait pas laissé sa vie dans le fontis, il semblait y avoir laissé sa force. Ce suprême effort l'avait épuisé. Sa lassitude était maintenant telle, que tous les trois ou quatre pas, il était obligé de reprendre haleine, et s'appuyait au mur. Une fois, il dut s'asseoir sur la banquette pour changer la position de Marius, et il crut qu'il demeurerait là. Mais si sa vigueur était morte, son énergie ne l'était point. Il se releva.

Il marcha désespérément, presque vite, fit ainsi une centaine de pas, sans dresser la tête, presque sans respirer, et tout à coup se cogna au mur. Il était parvenu à un coude de l'égout, et, en arrivant tête basse au tournant, il avait rencontré la muraille. Il leva les yeux, et à l'extrémité du souterrain, là-bas, devant lui, loin, très loin, il aperçut une lumière. Cette fois, ce n'était pas la lumière terrible ; c'était la lumière bonne et blanche. C'était le jour.

Jean Valjean voyait l'issue.

Une âme damnée qui, du milieu de la fournaise, apercevrait tout à coup la sortie de la géhenne, éprouverait ce qu'éprouva Jean Valjean. Elle volerait éperdument avec le moignon de ses ailes brûlées vers la porte radieuse. Jean Valjean ne sentit plus la fatigue, il ne sentit plus le poids de Marius, il retrouva ses jarrets d'acier, il courut plus qu'il ne marcha. À mesure qu'il approchait, l'issue se dessinait de plus en plus distinctement. C'était une arche cintrée, moins haute que la voûte qui se restreignait par degrés et moins large que la galerie qui se resserrait en même temps que la voûte s'abaissait. Le tunnel finissait en intérieur d'entonnoir ; rétrécissement vicieux, imité des guichets de maisons de force, logique dans une prison, illogique dans un égout, et qui a été corrigé depuis.

Jean Valjean arriva à l'issue. Là, il s'arrêta.

C'était bien la sortie, mais on ne pouvait sortir.

L'arche était fermée d'une forte grille, et la grille, qui, selon toute apparence, tournait rarement sur ses gonds oxydés, était assujettie à son chambranle de pierre par une serrure épaisse qui, rouge de rouille, semblait une énorme brique. On voyait le trou de la clef, et le pêne robuste profondément plongé dans la gâche de fer. La serrure était visiblement fermée à double tour. C'était une de ces serrures de bastilles que le vieux Paris prodiguait volontiers.

Au delà de la grille, le grand air, la rivière, le jour, la berge très étroite, mais suffisante pour s'en aller, les quais lointains, Paris, ce gouffre où l'on se dérobe si aisément, le large horizon, la liberté. On distinguait à droite, en aval, le pont d'Iéna, et à gauche, en amont, le pont des Invalides ; l'endroit eût été propice pour attendre la nuit et s'évader. C'était un des points les plus solitaires de Paris ; la berge qui fait face au Gros-Caillou. Les mouches entraient et sortaient à travers les barreaux de la grille.

cette obscurité eût cru voir un masque flottant sur de l'ombre ; il apercevait vaguement au-dessus de lui la tête pendante et le visage livide de Marius ; il fit un effort désespéré, et lança son pied en avant ; son pied heurta on ne sait quoi de solide. Un point d'appui. Il était temps.

Il se dressa et se tordit et s'enracina avec une sorte de furie sur ce point d'appui. Cela lui fit l'effet de la première marche d'un escalier remontant à la vie.

Ce point d'appui, rencontré dans la vase au moment suprême, était le commencement de l'autre versant du radier, qui avait plié sans se briser et s'était courbé sous l'eau comme une planche et d'un seul morceau. Les pavages bien construits font voûte et ont de ces fermetés-là. Ce fragment de radier, submergé en partie, mais solide, était une véritable rampe, et, une fois sur cette rampe, on était sauvé. Jean Valjean remonta ce plan incliné et arriva de l'autre côté de la fondrière.

En sortant de l'eau, il se heurta à une pierre et tomba sur les genoux. Il trouva que c'était juste, et y resta quelque temps, l'âme abîmée dans on ne sait quelle parole à Dieu.

Il se redressa, frissonnant, glacé, infect, courbé sous ce mourant qu'il traînait, tout ruisselant de fange, l'âme pleine d'une étrange clarté.

Chapitre IX. Fin joyeuse de la joie

Les jeunes filles, restées seules, s'accoudèrent deux à deux sur l'appui des fenêtres, jasant, penchant leur tête et se parlant d'une croisée à l'autre.

Elles virent les jeunes gens sortir du cabaret Bombarda bras dessus bras dessous ; ils se retournèrent, leur firent des signes en riant, et disparurent dans cette poudreuse cohue du dimanche qui envahit hebdomadairement les Champs-Élysées.

- Ne soyez pas longtemps ! cria Fantine.
- Que vont-ils nous rapporter ? dit Zéphine.
- Pour sûr ce sera joli, dit Dahlia.
- Moi, reprit Favourite, je veux que ce soit en or.

Elles furent bientôt distraites par le mouvement du bord de l'eau qu'elles distinguaient dans les branches des grands arbres et qui les divertissait fort. C'était l'heure du départ des malles-poste et des diligences. Presque toutes les messageries du midi et de l'ouest passaient alors par les Champs-Élysées. La plupart suivaient le quai et sortaient par la barrière de Passy. De minute en minute, quelque grosse voiture peinte en jaune et en noir, pesamment chargée, bruyamment attelée, difforme à force de malles, de bâches et de valises, pleine de têtes tout de suite disparues, broyant la chaussée, changeant tous les pavés en briquets, se ruait à travers la foule avec toutes les étincelles d'une forge, de la poussière pour fumée, et un air de furie. Ce vacarme réjouissait les jeunes filles. Favourite s'exclamait :

– Quel tapage ! on dirait des tas de chaînes qui s'envolent.

Il arriva une fois qu'une de ces voitures qu'on distinguait difficilement dans l'épaisseur des ormes, s'arrêta un moment, puis repartit au galop. Cela étonna Fantine.

– C'est particulier ! dit-elle. Je croyais que la diligence ne s'arrêtait jamais. Favourite haussa les épaules.

– Cette Fantine est surprenante. Je viens la voir par curiosité. Elle s'éblouit des choses les plus simples. Une supposition ; je suis un voyageur, je dis à la diligence : je vais en avant, vous me prendrez sur le quai en passant. La diligence passe, me voit, s'arrête, et me prend. Cela se fait tous les jours. Tu ne connais pas la vie, ma chère.

Un certain temps s'écoula ainsi. Tout à coup Favourite eut le mouvement de quelqu'un qui se réveille.

- Eh bien, fit-elle, et la surprise ?
- À propos, oui, reprit Dahlia, la fameuse surprise ?
- Ils sont bien longtemps ! dit Fantine.

Comme Fantine achevait ce soupir, le garçon qui avait servi le dîner entra. Il tenait à la main quelque chose qui ressemblait à une lettre.

– Qu'est-ce que cela ? demanda Favourite.

Le garçon répondit :

– C'est un papier que ces messieurs ont laissé pour ces dames.

– Pourquoi ne l'avoir pas apporté tout de suite ?

– Parce que ces messieurs, reprit le garçon, ont commandé de ne le remettre à ces dames qu'au bout d'une heure.

Favourite arracha le papier des mains du garçon. C'était une lettre en effet.

— Tiens ! dit-elle. Il n'y a pas d'adresse. Mais voici ce qui est écrit dessus :

Ceci est la surprise.

Elle décacheta vivement la lettre, l'ouvrit et lut (elle savait lire) :

« Ô nos amantes !

« Sachez que nous avons des parents. Des parents, vous ne connaissez pas beaucoup ça. Ça s'appelle des pères et mères dans le code civil, puéril et honnête. Or, ces parents gémissent, ces vieillards nous réclament, ces bons hommes et ces bonnes femmes nous appellent enfants prodigues, ils souhaitent nos retours, et nous offrent de tuer des veaux. Nous leur obéissons, étant vertueux. À l'heure où vous lirez ceci, cinq chevaux fougueux nous rapporteront à nos papas et à nos mamans. Nous fichons le camp, comme dit Bossuet. Nous partons, nous sommes partis. Nous fuyons dans les bras de Laffitte et sur les ailes de Caillard. La diligence de Toulouse nous arrache à l'abîme, et l'abîme c'est vous, ô nos belles petites ! Nous rentrons dans la société, dans le devoir et dans l'ordre, au grand trot, à raison de trois lieues à l'heure. Il importe à la patrie que nous soyons, comme tout le monde, préfets, pères de famille, gardes champêtres et conseillers d'État. Vénérez-nous. Nous nous sacrifions. Pleurez-nous rapidement et remplacez-nous vite. Si cette lettre vous déchire, rendez-le-lui. Adieu.

« Pendant près de deux ans, nous vous avons rendus heureuses. Ne nous en gardez pas rancune.

« Signé : Blachevelle.

« Fameuil.

« Listolier.

« Félix Tholomyès

« Post-scriptum. Le dîner est payé. »

Les quatre jeunes filles se regardèrent.

Favourite rompit la première le silence.

— Eh bien ! s'écria-t-elle, c'est tout de même une bonne farce.

— C'est très drôle, dit Zéphine.

— Ce doit être Blachevelle qui a eu cette idée-là, reprit Favourite. Ça me rend amoureuse de lui. Sitôt parti, sitôt aimé. Voilà l'histoire.

— Non, dit Dahlia, c'est une idée à Tholomyès. Ça se reconnaît.

— En ce cas, reprit Favourite, mort à Blachevelle et vive Tholomyès !

— Vive Tholomyès ! crièrent Dahlia et Zéphine.

Et elles éclatèrent de rire.

Fantine rit comme les autres.

Une heure après, quand elle fut rentrée dans sa chambre, elle pleura. C'était, nous l'avons dit, son premier amour ; elle s'était donnée à ce Tholomyès comme à un mari, et la pauvre fille avait un enfant.

Chapitre VI. Le fontis

Jean Valjean se trouvait en présence d'un fontis.

Ce genre d'écroulement était alors fréquent dans le sous-sol des Champs-Élysées, difficilement maniable aux travaux hydrauliques et peu conservateur des constructions souterraines à cause de son excessive fluidité. Cette fluidité dépasse l'inconsistance des sables même du quartier Saint-Georges, qui n'ont pu être vaincus que par un enrochement sur béton, et des couches glaiseuses infectées de gaz du quartier des Martyrs, si liquides que le passage n'a pu être pratiqué sous la galerie des Martyrs qu'au moyen d'un tuyau en fonte. Lorsqu'en 1836 on a démoli sous le faubourg Saint-Honoré, pour le reconstruire, le vieil égout en pierre où nous voyons en ce moment Jean Valjean engagé, le sable mouvant, qui est le sous-sol des Champs-Élysées jusqu'à la Seine, fit obstacle au point que l'opération dura près de six mois, au grand récri des riverains, surtout des riverains à hôtels et à carrosses. Les travaux furent plus que malaisés ; ils furent dangereux. Il est vrai qu'il y eut quatre mois et demi de pluie et trois crues de la Seine.

Le fontis que Jean Valjean rencontrait avait pour cause l'averse de la veille. Un fléchissement du pavé mal soutenu par le sable sous-jacent avait produit un engorgement d'eau pluviale. L'infiltration s'étant faite, l'effondrement avait suivi. Le radier, disloqué, s'était affaissé dans la vase. Sur quelle longueur ? Impossible de le dire. L'obscurité était là plus épaisse que partout ailleurs. C'était un trou de boue dans une caverne de nuit.

Jean Valjean sentit le pavé se dérober sous lui. Il entra dans cette fange. C'était de l'eau à la surface, de la vase au fond. Il fallait bien passer. Revenir sur ses pas était impossible. Marius était expirant, et Jean Valjean exténué. Où aller d'ailleurs ? Jean Valjean avança. Du reste la fondrière parut peu profonde aux premiers pas. Mais à mesure qu'il avançait, ses pieds plongeaient. Il eut bientôt de la vase jusqu'à mi-jambe et de l'eau plus haut que les genoux. Il marchait, exhaussant de ses deux bras Marius le plus qu'il pouvait au-dessus de l'eau. La vase lui venait maintenant aux jarrets et l'eau à la ceinture. Il ne pouvait déjà plus reculer. Il enfonçait de plus en plus. Cette vase, assez dense pour le poids d'un homme, ne pouvait évidemment en porter deux. Marius et Jean Valjean eussent eu chance de s'en tirer, isolément. Jean Valjean continua d'avancer, soutenant ce mourant, qui était un cadavre peut-être.

L'eau lui venait aux aisselles ; il se sentait sombrer ; c'est à peine s'il pouvait se mouvoir dans la profondeur de bourbe où il était. La densité, qui était le soutien, était aussi l'obstacle. Il soulevait toujours Marius, et, avec une dépense de force inouïe, il avançait ; mais il enfonçait. Il n'avait plus que la tête hors de l'eau, et ses deux bras élevant Marius. Il y a, dans les vieilles peintures du déluge, une mère qui fait ainsi de son enfant.

Il enfonça encore, il renversa sa face en arrière pour échapper à l'eau et pouvoir respirer ; qui l'eût vu dans

violons en tête. D'Escoubleau, surpris une nuit chez sa cousine, la duchesse de Sourdis, se noya dans une fontaine de l'égout Beautreillis où il s'était réfugié pour échapper au duc. Madame de Sourdis, quand on lui raconta cette mort, demanda son flacon, et oublia de pleurer à force de respirer des sels. En pareil cas, il n'y a pas d'amour qui tienne ; le cloaque l'éteint. Héro refuse de laver le cadavre de Léandre. Thisbé se bouche le nez devant Pyrame et dit : Pouah !

Livre quatrième – Confier, c'est quelquefois livrer

tête !

Inexprimable horreur de mourir ainsi ! La mort rachète quelquefois son atrocité par une certaine dignité terrible. Sur le bûcher, dans le naufrage, on peut être grand ; dans la flamme comme dans l'écume, une attitude superbe est possible ; on s'y transfigure en s'y abîmant. Mais ici point. La mort est malpropre. Il est humiliant d'expirer. Les suprêmes visions flottantes sont abjectes. Boue est synonyme de honte. C'est petit, laid, infâme. Mourir dans une tonne de malvoisie, comme Clarence, soit ; dans la fosse du boueur, comme d'Escoubleau, c'est horrible. Se débattre là-dedans est hideux ; en même temps qu'on agonise, on patauge. Il y a assez de ténèbres pour que ce soit l'enfer, et assez de fange pour que ce ne soit que le borborygme, et le mourant ne sait pas s'il va devenir spectre ou s'il va devenir crapaud.

Partout ailleurs le sépulcre est sinistre ; ici il est difforme.

La profondeur des fontis variait, et leur longueur, et leur densité, en raison de la plus ou moins mauvaise qualité du sous-sol. Parfois un fontis était profond de trois ou quatre pieds, parfois de huit ou dix ; quelquefois on ne trouvait pas le fond. La vase était ici presque solide, là presque liquide. Dans le fontis Lunière, un homme eût mis un jour à disparaître, tandis qu'il eût été dévoré en cinq minutes par le borborygme Phélippeaux. La vase porte plus ou moins selon son plus ou moins de densité. Une enfant se sauve où un homme se perd. La première loi de salut, c'est de se dépouiller de toute espèce de chargement. Jeter son sac d'outils, ou sa hotte ou son auge, c'était par là que commençait tout égoutier qui sentait le sol fléchir sous lui.

Les fontis avaient des causes diverses : friabilité du sol ; quelque éboulement à une profondeur hors de la portée de l'homme ; les violentes averses de l'été ; l'ondée incessante de l'hiver ; les longues petites pluies fines. Parfois le poids des maisons environnantes sur un terrain marneux ou sablonneux chassait les voûtes des galeries souterraines et les faisait gauchir, ou bien il arrivait que le radier éclatait et se fendait sous cette écrasante poussée. Le tassement du Panthéon a oblitéré de cette façon, il y a un siècle, une partie des caves de la montagne Sainte-Genève. Quand un égout s'effondrait sous la pression des maisons, le désordre, dans certaines occasions, se traduisait en haut dans la rue par une espèce d'écart en dents de scie entre les pavés ; cette déchirure se développait en ligne serpentine dans toute la longueur de la voûte lézardée, et alors, le mal étant visible, le remède pouvait être prompt. Il advenait aussi que souvent le ravage intérieur ne se révélait par aucune balafre au dehors. Et dans ce cas-là, malheur aux égoutiers. Entrant sans précaution dans l'égout défoncé, ils pouvaient s'y perdre. Les anciens registres font mention de quelques puisatiers ensevelis de la sorte dans les fontis. Ils donnent plusieurs noms ; entre autres celui de l'égoutier qui s'enlisa dans un effondrement sous le cagnard de la rue Carême-Prenant, un nommé Blaise Poutrain ; ce Blaise Poutrain était frère de Nicolas Poutrain qui fut le dernier fossoyeur du cimetière dit charnier des Innocents en 1785, époque où ce cimetière mourut.

Il y eut aussi ce jeune et charmant vicomte d'Escoubleau dont nous venons de parler, l'un des héros du siège de Lérida où l'on donna l'assaut en bas de soie,

de se coucher, de ramper ; tous les mouvements qu'il fait l'enterrent ; il se redresse, il enfonce ; il se sent engloutir ; il hurle, implore, crie aux nuées, se tord les bras, désespère. Le voilà dans le sable jusqu'au ventre ; le sable atteint la poitrine ; il n'est plus qu'un buste. Il élève les mains, jette des gémissements furieux, crispe ses ongles sur la grève, veut se retenir à cette cendre, s'appuie sur les coudes pour s'arracher de cette gaine molle, sanglote frénétiquement ; le sable monte. Le sable atteint les épaules, le sable atteint le cou ; la face seule est visible maintenant. La bouche crie, le sable l'emplit ; silence. Les yeux regardent encore, le sable les ferme ; nuit. Puis le front décroît, un peu de chevelure frissonne au-dessus du sable ; une main sort, troue la surface de la grève, remue et s'agite, et disparaît. Sinistre effacement d'un homme.

Quelquefois le cavalier s'enlise avec le cheval ; quelquefois le charretier s'enlise avec la charrette ; tout sombre sous la grève. C'est le naufrage ailleurs que dans l'eau. C'est la terre noyant l'homme. La terre, pénétrée d'océan, devient piège. Elle s'offre comme une plaine et s'ouvre comme une onde. L'abîme a de ces trahisons.

Cette funèbre aventure, toujours possible sur telle ou telle plage de la mer, était possible aussi, il y a trente ans, dans l'égout de Paris.

Avant les importants travaux commencés en 1833, la voirie souterraine de Paris était sujette à des effondrements subits.

L'eau s'infiltrait dans de certains terrains sous-jacents, particulièrement friables ; le radier, qu'il fût de pavé, comme dans les anciens égouts, ou de chaux hydraulique sur béton, comme dans les nouvelles galeries, n'ayant plus de point d'appui, pliait. Un pli dans un plancher de ce genre, c'est une fente ; une fente, c'est l'écroulement. Le radier croulait sur une certaine longueur. Cette crevasse, hiatus d'un gouffre de boue, s'appelait dans la langue spéciale *fontis*. Qu'est-ce qu'un fontis ? C'est le sable mouvant des bords de la mer tout à coup rencontré sous terre ; c'est la grève du mont Saint-Michel dans un égout. Le sol, détrempé, est comme en fusion ; toutes ses molécules sont en suspension dans un milieu mou ; ce n'est pas de la terre et ce n'est pas de l'eau. Profondeur quelquefois très grande. Rien de plus redoutable qu'une telle rencontre. Si l'eau domine, la mort est prompte, il y a engloutissement ; si la terre domine, la mort est lente, il y a enlèvement.

Se figure-t-on une telle mort ? si l'enlèvement est effroyable sur une grève de la mer, qu'est-ce dans le cloaque ? Au lieu du plein air, de la pleine lumière, du grand jour, de ce clair horizon, de ces vastes bruits, de ces libres nuages d'où pleut la vie, de ces barques aperçues au loin, de cette espérance sous toutes les formes, des passants probables, du secours possible jusqu'à la dernière minute, au lieu de tout cela, la surdité, l'aveuglement, une voûte noire, un dedans de tombe déjà tout fait, la mort dans la bourbe sous un couvercle ! l'étouffement lent par l'immondice, une boîte de pierre où l'asphyxie ouvre sa griffe dans la fange et vous prend à la gorge ; la fécondité mêlée au râle ; la vase au lieu de la grève, l'hydrogène sulfuré au lieu de l'ouragan, l'ordure au lieu de l'océan ! et appeler, et grincer des dents, et se tordre, et se débattre, et agoniser, avec cette ville énorme qui n'en sait rien, et qu'on a au-dessus de sa

Chapitre I. Une mère qui en rencontre une autre

Il y avait, dans le premier quart de ce siècle, à Montfermeil, près de Paris, une façon de gargote qui n'existe plus aujourd'hui. Cette gargote était tenue par des gens appelés Thénardier, mari et femme. Elle était située dans la ruelle du Boulanger. On voyait au-dessus de la porte une planche clouée à plat sur le mur. Sur cette planche était peint quelque chose qui ressemblait à un homme portant sur son dos un autre homme, lequel avait de grosses épauettes de général dorées avec de larges étoiles argentées ; des taches rouges figuraient du sang ; le reste du tableau était de la fumée et représentait probablement une bataille. Au bas on lisait cette inscription : *Au Sergent de Waterloo*.

Rien n'est plus ordinaire qu'un tombereau ou une charrette à la porte d'une auberge. Cependant le véhicule ou, pour mieux dire, le fragment de véhicule qui encombra la rue devant la gargote du Sergent de Waterloo, un soir du printemps de 1818, eût certainement attiré par sa masse l'attention d'un peintre qui eût passé là.

C'était l'avant-train d'un de ces fardiens, usités dans les pays de forêts, et qui servent à charrier des madriers et des troncs d'arbres. Cet avant-train se composait d'un massif essieu de fer à pivot où s'emboîtaient un lourd timon, et que supportaient deux roues démesurées. Tout cet ensemble était trapu, écrasant et difforme. On eût dit l'affût d'un canon géant. Les ornières avaient donné aux roues, aux jantes, aux moyeux, à l'essieu et au timon, une couche de vase, hideux badigeonnage jaunâtre assez semblable à celui dont on orne volontiers les cathédrales. Le bois disparaissait sous la boue et le fer sous la rouille. Sous l'essieu pendait en draperie une grosse chaîne digne de Goliath forçat. Cette chaîne faisait songer, non aux poutres qu'elle avait fonction de transporter, mais aux mastodontes et aux mammons qu'elle eût pu atteler ; elle avait un air de baigne, mais de baigne cyclopéen et surhumain, et elle semblait détachée de quelque monstre. Homère y eût lié Polyphème et Shakespeare Caliban.

Pourquoi cet avant-train de fardier était-il à cette place dans la rue ? D'abord, pour encombrer la rue ; ensuite pour achever de se rouiller. Il y a dans le vieil ordre social une foule d'institutions qu'on trouve de la sorte sur son passage en plein air et qui n'ont pas pour être là d'autres raisons.

Le centre de la chaîne pendait sous l'essieu assez près de terre, et sur la courbure, comme sur la corde d'une balançoire, étaient assises et groupées, ce soir-là, dans un entrelacement exquis, deux petites filles, l'une d'environ deux ans et demi, l'autre de dix-huit mois, la plus petite dans les bras de la plus grande. Un mouchoir savamment noué les empêchait de tomber. Une mère avait vu cette effroyable chaîne, et avait dit : Tiens ! voilà un joujou pour mes enfants.

Les deux enfants, du reste gracieusement attifées, et avec quelque recherche, rayonnaient ; on eût dit deux roses dans de la ferraille ; leurs yeux étaient un

triomphe ; leurs fraîches joues riaient. L'une était châtain, l'autre était brune. Leurs naïfs visages étaient deux étonnements ravis ; un buisson fleuri qui était près de là envoyait aux passants des parfums qui semblaient venir d'elles ; celle de dix-huit mois montrait son gentil ventre nu avec cette chaste indécence de la petitesse.

Au-dessus et autour de ces deux têtes délicates, pétries dans le bonheur et trempées dans la lumière, le gigantesque avant-train, noir de rouille, presque terrible, tout enchevêtré de courbes et d'angles farouches, s'arrondissait comme un porche de caverne. À quelques pas, accroupie sur le seuil de l'auberge, la mère, femme d'un aspect peu avenant du reste, mais touchante en ce moment-là, balançait les deux enfants au moyen d'une longue ficelle, les couvant des yeux de peur d'accident avec cette expression animale et céleste propre à la maternité ; à chaque va-et-vient, les hideux anneaux jetaient un bruit strident qui ressemblait à un cri de colère ; les petites filles s'extasiaient, le soleil couchant se mêlait à cette joie, et rien n'était charmant comme ce caprice du hasard, qui avait fait d'une chaîne de titans une escarpolette de chérubins.

Tout en berçant ses deux petites, la mère chantonnait d'une voix fausse une romance alors célèbre :

Il le faut, disait un guerrier.

Sa chanson et la contemplation de ses filles l'empêchaient d'entendre et de voir ce qui se passait dans la rue.

Pendant quelqu'un s'était approché d'elle, comme elle commençait le premier couplet de la romance, et tout à coup elle entendit une voix qui disait très près de son oreille :

— Vous avez là deux jolis enfants, madame, répondit la mère, continuant sa romance :

À la belle et tendre Imogine.

répondit la mère, continuant sa romance, puis elle tourna la tête.

Une femme était devant elle, à quelques pas. Cette femme, elle aussi, avait un enfant qu'elle portait dans ses bras.

Elle portait en outre un assez gros sac de nuit qui semblait fort lourd.

L'enfant de cette femme était un des plus divins êtres qu'on pût voir. C'était une fille de deux à trois ans. Elle eût pu jouter avec les deux autres pour la coquetterie de l'ajustement ; elle avait un bavolet de linge fin, des rubans à sa brassière et de la valenciennes à son bonnet. Le pli de sa jupe relevée laissait voir sa cuisse blanche, potelée et ferme. Elle était admirablement rose et bien portante. La belle petite donnait envie de mordre dans les pommes de ses joues. On ne pouvait rien dire de ses yeux, sinon qu'ils devaient être très grands et qu'ils avaient des cils magnifiques. Elle dormait.

Elle dormait de ce sommeil d'absolue confiance propre à son âge. Les bras des mères sont faits de tendresse ; les enfants y dorment profondément.

Quant à la mère, l'aspect en était pauvre et triste. Elle avait la mise d'une ouvrière qui tend à redevenir paysanne. Elle était jeune. Était-elle belle ? peut-être ; mais avec cette mise il n'y paraissait pas. Ses cheveux, d'où s'échappait une mèche blonde, semblaient fort épais, mais disparaissaient sévèrement sous une coiffe de béguine, laide, serrée, étroite, et nouée au menton. Le rire montre les belles dents quand on en a ; mais elle ne riait point. Ses yeux ne semblaient pas être secs depuis

Chapitre V. Pour le sable comme pour la femme il y a une finesse qui est perfidie

Il sentit qu'il entra dans l'eau, et qu'il avait sous ses pieds, non plus du pavé, mais de la vase.

Il arrive parfois, sur de certaines côtes de Bretagne ou d'Écosse, qu'un homme, un voyageur ou un pêcheur, cheminant à marée basse sur la grève loin du rivage, s'aperçoit soudainement que depuis plusieurs minutes il marche avec quelque peine. La plage est sous ses pieds comme de la poix ; la semelle s'y attache ; ce n'est plus du sable, c'est de la glu. La grève est parfaitement sèche, mais à tous les pas qu'on fait, dès qu'on a levé le pied, l'empreinte qu'il laisse se remplit d'eau. L'œil, du reste, ne s'est aperçu d'aucun changement ; l'immense plage est unie et tranquille, tout le sable a le même aspect, rien ne distingue le sol qui est solide du sol qui ne l'est plus ; la petite nuée joyeuse des pucerons de mer continue de sauter tumultueusement sur les pieds du passant. L'homme suit sa route, va devant lui, appuie vers la terre, tâche de se rapprocher de la côte. Il n'est pas inquiet. Inquiet de quoi ? Seulement il sent quelque chose comme si la lourdeur de ses pieds croissait à chaque pas qu'il fait. Brusquement, il enfonce. Il enfonce de deux ou trois pouces. Décidément il n'est pas dans la bonne route ; il s'arrête pour s'orienter. Tout à coup il regarde à ses pieds. Ses pieds ont disparu. Le sable les couvre. Il retire ses pieds du sable, il veut revenir sur ses pas, il retourne en arrière ; il enfonce plus profondément. Le sable lui vient à la cheville, il s'en arrache et se jette à gauche, le sable lui vient à mi-jambe, il se jette à droite, le sable lui vient aux jarrets. Alors il reconnaît avec une indicible terreur qu'il est engagé dans de la grève mouvante, et qu'il a sous lui le milieu effroyable où l'homme ne peut pas plus marcher que le poisson n'y peut nager. Il jette son fardeau s'il en a un, il s'allège comme un navire en détresse ; il n'est déjà plus temps, le sable est au-dessus de ses genoux.

Il appelle, il agite son chapeau ou son mouchoir, le sable le gagne de plus en plus ; si la grève est déserte, si la terre est trop loin, si le banc de sable est trop mal famé, s'il n'y a pas de héros dans les environs, c'est fini, il est condamné à l'enlèvement. Il est condamné à cet épouvantable enterrement long, infaillible, implacable, impossible à retarder ni à hâter, qui dure des heures, qui n'en finit pas, qui vous prend debout, libre et en pleine santé, qui vous tire par les pieds, qui, à chaque effort que vous tentez, à chaque clameur que vous poussez, vous entraîne un peu plus bas, qui a l'air de vous punir de votre résistance par un redoublement d'étreinte, qui fait rentrer lentement l'homme dans la terre en lui laissant tout le temps de regarder l'horizon, les arbres, les campagnes vertes, les fumées des villages dans la plaine, les voiles des navires sur la mer, les oiseaux qui volent et qui chantent, le soleil, le ciel. L'enlèvement, c'est le sépulcre qui se fait marée et qui monte du fond de la terre vers un vivant. Chaque minute est une ensevelissement inexorable. Le misérable essaye de s'asseoir,

très longtemps. Elle était pâle ; elle avait l'air très lasse et un peu malade ; elle regardait sa fille endormie dans ses bras avec cet air particulier d'une mère qui a nourri son enfant. Un large mouchoir bleu, comme ceux où se mouchent les invalides, plié en fichu, masquait lourdement sa taille. Elle avait les mains hâlées et toutes piquées de taches de rousseur, l'index durci et déchiqueté par l'aiguille, une Mante brune de laine bourrue, une robe de toile et de gros souliers. C'était Fantine.

C'était Fantine. Difficile à reconnaître. Pourtant, à l'examiner attentivement, elle avait toujours sa beauté. Un pli triste, qui ressemblait à un commencement d'ironie, ridait sa joue droite. Quant à sa toilette, cette aérienne toilette de mousseline et de rubans qui semblait faite avec de la gaîté, de la folie et de la musique, pleine de grelots et parfumée de lilas, elle s'était évaporée comme ces beaux givres éclatants qu'on prend pour des diamants au soleil ; ils fondent et laissent la branche toute noire.

Dix mois s'étaient écoulés depuis « la bonne farce ».

Que s'était-il passé pendant ces dix mois ? on le devine.

Après l'abandon, la gêne. Fantine avait tout de suite perdu de vue Favourite, Zéphine et Dahlia ; le lien, brisé du côté des hommes, s'était défait du côté des femmes ; on les eût bien étonnées, quinze jours après, si on leur eût dit qu'elles étaient amies ; cela n'avait plus de raison d'être. Fantine était restée seule. Le père de son enfant parti, — hélas ! ces ruptures-là sont irrévocables, — elle se trouva absolument isolée, avec l'habitude du travail de moins et le goût du plaisir de plus. Entraînée par sa liaison avec Tholomyès à dédaigner le petit métier qu'elle savait, elle avait négligé ses débouchés ; ils s'étaient fermés. Nulle ressource. Fantine savait à peine lire et ne savait pas écrire ; on lui avait seulement appris dans son enfance à signer son nom ; elle avait fait écrire par un écrivain public une lettre à Tholomyès, puis une seconde, puis une troisième. Tholomyès n'avait répondu à aucune. Un jour, Fantine entendit des commères dire en regardant sa fille :

— Est-ce qu'on prend ces enfants-là au sérieux ? on hausse les épaules de ces enfants-là !

Alors elle songea à Tholomyès qui haussait les épaules de son enfant et qui ne prenait pas cet être innocent au sérieux ; et son cœur devint sombre à l'endroit de cet homme. Quel parti prendre pourtant ? Elle ne savait plus à qui s'adresser. Elle avait commis une faute, mais le fond de sa nature, on s'en souvient, était pudeur et vertu. Elle sentit vaguement qu'elle était à la veille de tomber dans la détresse, et de glisser dans le pire. Il fallait du courage ; elle en eut, et se roidit. L'idée lui vint de retourner dans sa ville natale, à Montreuil-sur-mer. Là quelqu'un peut-être la connaîtrait et lui donnerait du travail. Oui ; mais il faudrait cacher sa faute. Et elle entrevoyait confusément la nécessité possible d'une séparation plus douloureuse encore que la première. Son cœur se serra, mais elle prit sa résolution. Fantine, on le verra, avait la farouche bravoure de la vie.

Elle avait déjà vaillamment renoncé à la parure, s'était vêtue de toile, et avait mis toute sa soie, tous ses chiffons, tous ses rubans et toutes ses dentelles sur sa fille, seule vanité qui lui restât, et sainte celle-là. Elle vendit tout ce qu'elle avait, ce qui lui produisit deux cents francs ; ses petites dettes payées, elle n'eut plus que quatre-vingts francs environ. À vingt-deux ans,

par une belle matinée de printemps, elle quittait Paris, emportant son enfant sur son dos. Quelqu'un qui les eût vues passer toutes les deux eût pitié. Cette femme n'avait au monde que cet enfant, et cet enfant n'avait au monde que cette femme. Fantine avait nourri sa fille ; cela lui avait fatigué la poitrine, et elle toussait un peu.

Nous n'aurons plus occasion de parler de M. Félix Tholomyès. Bornons-nous à dire que, vingt ans plus tard, sous le roi Louis-Philippe, c'était un gros avoué de province, influent et riche, électeur sage et juré très sévère ; toujours homme de plaisir.

Vers le milieu du jour, après avoir, pour se reposer, cheminé de temps en temps, moyennant trois ou quatre sous par lieue, dans ce qu'on appelait alors les Petites Voitures des Environs de Paris, Fantine se trouvait à Montfermeil, dans la ruelle du Boulanger.

Comme elle passait devant l'auberge Thénardier, les deux petites filles, enchantées sur leur escarpolette monstre, avaient été pour elle une sorte d'éblouissement, et elle s'était arrêtée devant cette vision de joie.

Il y a des charmes. Ces deux petites filles en furent un pour cette mère.

Elle les considérait, toute émue. La présence des anges est une annonce de paradis. Elle crut voir au dessus de cette auberge le mystérieux ICI de la providence. Ces deux petites étaient si évidemment heureuses ! Elle les regardait, elle les admirait, tellement attendrie qu'au moment où la mère reprenait haleine entre deux vers de sa chanson, elle ne put s'empêcher de lui dire ce mot qu'on vient de lire :

— Vous avez là deux jolis enfants, madame.

Les créatures les plus féroces sont désarmées par la caresse à leurs petits. La mère leva la tête et remercia, et fit asseoir la passante sur le banc de la porte, elle-même étant sur le seuil. Les deux femmes causèrent.

— Je m'appelle madame Thénardier, dit la mère des deux petites. Nous tenons cette auberge.

Puis, toujours à sa romance, elle reprit entre ses dents :

Il le faut, je suis chevalier,

Et je pars pour la Palestine.

Cette madame Thénardier était une femme rousse, charnue, anguleuse ; le type femme-à-soldat dans toute sa disgrâce. Et, chose bizarre, avec un air penché qu'elle devait à des lectures romanesques. C'était une minaudière hommasse. De vieux romans qui se sont éraillés sur des imaginations de gargotières ont de ces effets-là. Elle était jeune encore ; elle avait à peine trente ans. Si cette femme, qui était accroupie, se fût tenue droite, peut-être sa haute taille et sa carrure de colosse ambulante propre aux foires, eussent-elles dès l'abord effarouché la voyageuse, troublé sa confiance, et fait évanouir ce que nous avons à raconter. Une personne qui est assise au lieu d'être debout, les destinées tiennent à cela.

La voyageuse raconta son histoire, un peu modifiée :

Qu'elle était ouvrière ; que son mari était mort ; que le travail lui manquait à Paris, et qu'elle allait en chercher ailleurs ; dans son pays ; qu'elle avait quitté Paris, le matin même, à pied ; que, comme elle portait son enfant, se sentant fatiguée, et ayant rencontré la voiture de Villemomble, elle y était montée ; que de Villemomble elle était venue à Montfermeil à pied, que la petite avait un peu marché, mais pas beaucoup, c'est si jeune, et

de Ménilmontant, a près de deux lieues de long. Il est pavé sur une notable partie de son parcours.

Ce flambeau du nom des rues de Paris dont nous éclairons pour le lecteur la marche souterraine de Jean Valjean, Jean Valjean ne l'avait pas. Rien ne lui disait quelle zone de la ville il traversait, ni quel trajet il avait fait. Seulement la pâleur croissante des flaques de lumière qu'il rencontrait de temps en temps lui indiqua que le soleil se retirait du pavé et que le jour ne tarderait pas à décliner ; et le roulement des voitures au-dessus de sa tête, étant devenu de continu intermittent, puis ayant presque cessé, il en conclut qu'il n'était plus sous le Paris central et qu'il approchait de quelque région solitaire, voisine des boulevards extérieurs ou des quais extrêmes. Là où il y a moins de maisons et moins de rues, l'égout a moins de soupiroux. L'obscurité s'épaississait autour de Jean Valjean. Il n'en continua pas moins d'avancer, tâtonnant dans l'ombre.

Cette ombre devint brusquement terrible.

qui marque le point de partage des eaux en amont et en aval. Si Jean Valjean eût remonté la galerie, il fût arrivé, après mille efforts, épuisé de fatigue, expirant, dans les ténèbres, à une muraille. Il était perdu.

À la rigueur, en revenant un peu sur ses pas, en s'engageant dans le couloir des Filles-du-Calvaire, à la condition de ne pas hésiter à la patte d'oie souterraine du carrefour Boucherat, en prenant le corridor Saint-Louis, puis, à gauche, le boyau Saint-Gilles, puis en tournant à droite et en évitant la galerie Saint-Sébastien, il eût pu gagner l'égout Amelot, et de là, pourvu qu'il ne s'égarât point dans l'espèce d'F qui est sous la Bastille, atteindre l'issue sur la Seine près de l'Arsenal. Mais, pour cela, il eût fallu connaître à fond, et dans toutes ses ramifications et dans toutes ses percées, l'énorme madrepore de l'égout. Or, nous devons y insister, il ne savait rien de cette voirie effrayante où il cheminait ; et, si on lui eût demandé dans quoi il était, il eût répondu : dans de la nuit.

Son instinct le servit bien. Descendre, c'était en effet le salut possible.

Il laissa à sa droite les deux couloirs qui se ramifient en forme de griffe sous la rue Laffitte et la rue Saint-Georges et le long corridor bifurqué de la chaussée d'Antin.

Un peu au-delà d'un affluent qui était vraisemblablement le branchement de la Madeleine, il fit halte. Il était très las. Un soupirail assez large, probablement le regard de la rue d'Anjou, donnait une lumière presque vive. Jean Valjean, avec la douceur de mouvements qu'aurait un frère pour son frère blessé, déposa Marius sur la banquettes de l'égout. La face sanglante de Marius apparut sous la lueur blanche du soupirail comme au fond d'une tombe. Il avait les yeux fermés, les cheveux appliqués aux tempes comme des pinceaux séchés dans de la couleur rouge, les mains pendantes et mortes, les membres froids, du sang coagulé au coin des lèvres. Un caillot de sang s'était amassé dans le nœud de la cravate ; la chemise entraînait dans les plaies, le drap de l'habit frottait les coupures béantes de la chair vive. Jean Valjean, écartant du bout des doigts les vêtements, lui posa la main sur la poitrine ; le cœur battait encore. Jean Valjean déchira sa chemise, banda les plaies le mieux qu'il put et arrêta le sang qui coulait ; puis, se penchant dans ce demi-jour sur Marius toujours sans connaissance et presque sans souffle, il le regarda avec une inexprimable haine.

En dérangeant les vêtements de Marius, il avait trouvé dans les poches deux choses, le pain qui y était oublié depuis la veille, et le portefeuille de Marius. Il mangea le pain et ouvrit le portefeuille. Sur la première page, il trouva les quatre lignes écrites par Marius. On s'en souvient :

« Je m'appelle Marius Pontmercy. Porter mon cadavre chez mon grand-père M. Gillenormand, rue des Filles-du-Calvaire, no 6, au Marais. »

Jean Valjean lut, à la clarté du soupirail, ces quatre lignes, et resta un moment comme absorbé en lui-même, répétant à demi-voix : Rue des Filles-du-Calvaire, numéro six, monsieur Gillenormand. Il replaça le portefeuille dans la poche de Marius. Il avait mangé, la force lui était revenue ; il reprit Marius sur son dos, lui appuya soigneusement la tête sur son épaule droite, et se remit à descendre l'égout.

Le Grand Égout, dirigé selon le thalweg de la vallée

qu'il avait fallu la prendre, et que le bijou s'était endormi.

Et sur ce mot elle donna à sa fille un baiser passionné qui la réveilla. L'enfant ouvrit les yeux, de grands yeux bleus comme ceux de sa mère, et regarda, quoi ? rien, tout, avec cet air sérieux et quelquefois sévère des petits enfants, qui est un mystère de leur lumineuse innocence devant nos crépuscules de vertus. On dirait qu'ils se sentent anges et qu'ils nous savent hommes. Puis l'enfant se mit à rire, et, quoique la mère la retint, glissa à terre avec l'indomptable énergie d'un petit être qui veut courir. Tout à coup elle aperçut les deux autres sur leur balançoire, s'arrêta court, et tira la langue, signe d'admiration.

La mère Thénardier détacha ses filles, les fit descendre de l'escarpolette, et dit :

– Amusez-vous toutes les trois.

Ces âges-là s'apprivoient vite, et au bout d'une minute les petites Thénardier jouaient avec la nouvelle venue à faire des trous dans la terre, plaisir immense.

Cette nouvelle venue était très gaie ; la bonté de la mère est écrite dans la gaîté du marmot ; elle avait pris un brin de bois qui lui servait de pelle, et elle creusait énergiquement une fosse bonne pour une mouche. Ce que fait le fossoyeur devient riant, fait par l'enfant.

Les deux femmes continuaient de causer.

– Comment s'appelle votre mioche ?

– Cosette.

Cosette, lisez Euphrasie. La petite se nommait Euphrasie. Mais d'Euphrasie la mère avait fait Cosette, par ce doux et gracieux instinct des mères et du peuple qui change Josefa en Pepita et Françoise en Sillette. C'est là un genre de dérivés qui dérange et déconcerte toute la science des étymologistes. Nous avons connu une grand'mère qui avait réussi à faire de Théodore, Gnon.

– Quel âge a-t-elle ?

– Elle va sur trois ans.

– C'est comme mon aînée.

Cependant les trois petites filles étaient groupées dans une posture d'anxiété profonde et de béatitude ; un événement avait lieu ; un gros ver venait de sortir de terre ; et elles avaient peur, et elles étaient en extase.

Leurs fronts radieux se touchaient ; on eût dit trois têtes dans une auréole.

– Les enfants, s'écria la mère Thénardier, comme ça se connaît tout de suite ! les voilà qu'on jurerait trois sœurs !

Ce mot fut l'étincelle qu'attendait probablement l'autre mère. Elle saisit la main de la Thénardier, la regarda fixement, et lui dit :

– Voulez-vous me garder mon enfant ?

La Thénardier eut un de ces mouvements surpris qui ne sont ni le consentement ni le refus.

La mère de Cosette poursuivit :

– Voyez-vous, je ne peux pas emmener ma fille au pays. L'ouvrage ne le permet pas. Avec un enfant, on ne trouve pas à se placer. Ils sont si ridicules dans ce pays-là. C'est le bon Dieu qui m'a fait passer devant votre auberge. Quand j'ai vu vos petites si jolies et si propres et si contentes, cela m'a bouleversée. J'ai dit : voilà une bonne mère. C'est ça ; ça fera trois sœurs. Et puis, je ne serai pas longtemps à revenir. Voulez-vous me garder mon enfant ?

– Il faudrait voir, dit la Thénardier.

– Je donnerais six francs par mois.

Ici une voix d'homme cria du fond de la gargote :

– Pas à moins de sept francs. Et six mois payés d'avance.

– Six fois sept quarante-deux, dit la Thénardier.

– Je les donnerai, dit la mère.

– Et quinze francs en dehors pour les premiers frais, ajouta la voix d'homme.

– Total cinquante-sept francs, dit la madame Thénardier. Et à travers ces chiffres, elle chantonnait vaguement :

Il le faut, disait un guerrier.

– Je les donnerai, dit la mère, j'ai quatre-vingts francs. Il me restera de quoi aller au pays. En allant à pied. Je gagnerai de l'argent là-bas, et dès que j'en aurai un peu, je reviendrai chercher l'amour.

La voix d'homme reprit :

– La petite a un trousseau ?

– C'est mon mari, dit la Thénardier.

– Sans doute elle a un trousseau, le pauvre trésor. J'ai bien vu que c'était votre mari. Et un beau trousseau encore ! un trousseau insensé. Tout par douzaines ; et des robes de soie comme une dame. Il est là dans mon sac de nuit.

– Il faudra le donner, repartit la voix d'homme.

– Je crois bien que je le donnerai ! dit la mère. Ce serait cela qui serait drôle si je laissais ma fille toute nue !

La face du maître apparut.

– C'est bon, dit-il.

Le marché fut conclu. La mère passa la nuit à l'auberge, donna son argent et laissa son enfant, renoua son sac de nuit dégonflé du trousseau et léger désormais, et partit le lendemain matin, comptant revenir bientôt. On arrange tranquillement ces départs-là, mais ce sont des désespoirs.

Une voisine des Thénardier rencontra cette mère comme elle s'en allait, et s'en revint en disant :

– Je viens de voir une femme qui pleure dans la rue, que c'est un déchirement.

Quand la mère de Cosette fut partie, l'homme dit à la femme :

– Cela va me payer mon effet de cent dix francs qui échoit demain. Il me manquait cinquante francs. Sais-tu que j'aurais eu l'huissier et un protêt ? Tu as fait là une bonne souricière avec tes petites.

– Sans m'en douter, dit la femme.

Chapitre IV. Lui aussi porte sa croix

Jean Valjean avait repris sa marche et ne s'était plus arrêté. Cette marche était de plus en plus laborieuse. Le niveau de ces voûtes varie ; la hauteur moyenne est d'environ cinq pieds six pouces, et a été calculée pour la taille d'un homme ; Jean Valjean était forcé de se courber pour ne pas heurter Marius à la voûte ; il fallait à chaque instant se baisser, puis se redresser, tâter sans cesse le mur. La moiteur des pierres et la viscosité du radier en faisaient de mauvais points d'appui, soit pour la main, soit pour le pied. Il trébuchait dans le hideux fumier de la ville. Les reflets intermittents des soupiraux n'apparaissaient qu'à de très longs intervalles, et si blêmes que le plein soleil y semblait clair de lune ; tout le reste était brouillard, miasme, opacité, noirceur. Jean Valjean avait faim et soif ; soif surtout ; et c'est là, comme la mer, un lieu plein d'eau où l'on ne peut boire.

Sa force, qui était prodigieuse, on le sait, et fort peu diminuée par l'âge, grâce à sa vie chaste et sobre, commençait pourtant à fléchir. La fatigue lui venait, et la force en décroissant faisait croître le poids du fardeau. Marius, mort peut-être, pesait comme pèsent les corps inertes. Jean Valjean le soutenait de façon que la poitrine ne fût pas gênée et que la respiration pût toujours passer le mieux possible. Il sentait entre ses jambes le glissement rapide des rats. Un d'eux fut effaré au point de le mordre. Il lui venait de temps en temps par les bavettes des bouches de l'égout un souffle d'air frais qui le ranimait.

Il pouvait être trois heures de l'après-midi quand il arriva à l'égout de ceinture.

Il fut d'abord étonné de cet élargissement subit. Il se trouva brusquement dans une galerie dont ses mains étendues n'atteignaient point les deux murs et sous une voûte que sa tête ne touchait pas. Le Grand Égout en effet a huit pieds de large sur sept de haut.

Au point où l'égout Montmartre rejoint le Grand Égout, deux autres galeries souterraines, celle de la rue de Provence et celle de l'Abattoir, viennent faire un carrefour. Entre ces quatre voies, un moins sagace eût été indécis. Jean Valjean prit la plus large, c'est-à-dire l'égout de ceinture. Mais ici revenait la question : descendre, ou monter ? Il pensa que la situation pressait, et qu'il fallait, à tout risque, gagner maintenant la Seine. En d'autres termes, descendre. Il tourna à gauche.

Bien lui en prit. Car ce serait une erreur de croire que l'égout de ceinture a deux issues, l'une vers Bercey, l'autre vers Passy, et qu'il est, comme l'indique son nom, la ceinture souterraine du Paris de la rive droite. Le Grand Égout, qui n'est, il faut s'en souvenir, autre chose que l'ancien ruisseau Ménilmontant, aboutit, si on le remonte, à un cul-de-sac, c'est-à-dire à son ancien point de départ, qui fut sa source, au pied de la butte Ménilmontant. Il n'a point de communication directe avec le branchement qui ramasse les eaux de Paris à partir du quartier Popincourt, et qui se jette dans la Seine par l'égout Amelot au-dessus de l'ancienne île Louviers. Ce branchement, qui complète l'égout collecteur, en est séparé, sous la rue Ménilmontant même, par un massif

Chapitre II.

Première esquisse de deux figures louches

La souris prise était bien chétive ; mais le chat se réjouit même d'une souris maigre. Qu'était-ce que les Thénardier ?

Disons-en un mot dès à présent. Nous compléterons le croquis plus tard.

Ces êtres appartenait à cette classe bâtarde composée de gens grossiers parvenus et de gens intelligents déchus, qui est entre la classe dite moyenne et la classe dite inférieure, et qui combine quelques-uns des défauts de la seconde avec presque tous les vices de la première, sans avoir le généreux élan de l'ouvrier ni l'ordre honnête du bourgeois.

C'étaient de ces natures naines qui, si quelque feu sombre les chauffe par hasard, deviennent facilement monstrueuses. Il y avait dans la femme le fond d'une brute et dans l'homme l'étoffe d'un gueux. Tous deux étaient au plus haut degré susceptibles de l'espèce de hideux progrès qui se fait dans le sens du mal. Il existe des âmes écrevisses reculant continuellement vers les ténèbres, rétrogradant dans la vie plutôt qu'elles n'y avancent, employant l'expérience à augmenter leur difformité, empirant sans cesse, et s'empregnant de plus en plus d'une noirceur croissante. Cet homme et cette femme étaient de ces âmes-là.

Le Thénardier particulièrement était gênant pour le physionomiste. On n'a qu'à regarder certains hommes pour s'en défier, on les sent ténébreux à leurs deux extrémités. Ils sont inquiets derrière eux et menaçants devant eux. Il y a en eux de l'inconnu. On ne peut pas plus répondre de ce qu'ils ont fait que de ce qu'ils feront. L'ombre qu'ils ont dans le regard les dénonce. Rien qu'en les entendant dire un mot ou qu'en les voyant faire un geste on entrevoit de sombres secrets dans leur passé et de sombres mystères dans leur avenir.

Ce Thénardier, s'il fallait l'en croire, avait été soldat ; sergent, disait-il ; il avait fait probablement la campagne de 1815, et s'était même comporté assez bravement, à ce qu'il paraît. Nous verrons plus tard ce qu'il en était. L'enseigne de son cabaret était une allusion à l'un de ses faits d'armes. Il l'avait peinte lui-même, car il savait faire un peu de tout ; mal.

C'était l'époque où l'antique roman classique, qui, après avoir été *Clélie*, n'était plus que *Lodoïska*, toujours noble, mais de plus en plus vulgaire, tombé de mademoiselle de Scudéri à madame Barthélemy-Hadot, et de madame de Lafayette à madame Bournon-Malarme, incendiait l'âme aimante des portières de Paris et ravageait même un peu la banlieue. Madame Thénardier était juste assez intelligente pour lire ces espèces de livres. Elle s'en nourrissait. Elle y noyait ce qu'elle avait de cervelle ; cela lui avait donné, tant qu'elle avait été très jeune, et même un peu plus tard, une sorte d'attitude pensive près de son mari, coquin d'une certaine profondeur, ruffian lettré à la grammaire près, grossier et fin en même temps, mais, en fait de sentimentalisme, lisant Pigault-Lebrun, et pour « tout ce qui touche

le sexe », comme il disait dans son jargon, butor correct et sans mélange. Sa femme avait quelque douze ou quinze ans de moins que lui. Plus tard, quand les cheveux romanesquement pleureurs commencèrent à grisonner, quand la Mégère se dégagea de la Paméla, la Thénardier ne fut plus qu'une grosse méchante femme ayant savouré des romans bêtes. Or on ne lit pas impunément des niaiseries. Il en résulta que sa fille aînée se nomma Eponine. Quant à la cadette, la pauvre petite faillit se nommer Gulnare ; elle dut à je ne sais quelle heureuse diversion faite par un roman de Ducray-Duminil, de ne s'appeler qu'Azelma.

Au reste, pour le dire en passant, tout n'est pas ridicule et superficiel dans cette curieuse époque à laquelle nous faisons ici allusion, et qu'on pourrait appeler l'anarchie des noms de baptême. À côté de l'élément romanesque, que nous venons d'indiquer, il y a le symptôme social. Il n'est pas rare aujourd'hui que le garçon bouvier se nomme Arthur, Alfred ou Alphonse, et que le vicomte — s'il y a encore des vicomtes — se nomme Thomas, Pierre ou Jacques. Ce déplacement qui met le nom « élégant » sur le plébéien et le nom campagnard sur l'aristocrate n'est autre chose qu'un remous d'égalité. L'irrésistible pénétration du souffle nouveau est là comme en tout. Sous cette discordance apparente, il y a une chose grande et profonde : la révolution française.

L'homme suivi arriva à cette petite colline et la doubla, de sorte qu'il cessa d'être aperçu par l'autre.

Celui-ci, ne voyant pas, n'était pas vu ; il en profita pour abandonner toute dissimulation et pour marcher très rapidement. En quelques instants il fut au monceau de déblais et le tourna. Là, il s'arrêta stupéfait. L'homme qu'il chassait n'était plus là.

Éclipse totale de l'homme en blouse.

La berge n'avait guère à partir du monceau de déblais qu'une longueur d'une trentaine de pas, puis elle plongeait sous l'eau qui venait battre le mur du quai.

Le fuyard n'aurait pu se jeter à la Seine ni escalader le quai sans être vu par celui qui le suivait. Qu'était-il devenu ?

L'homme à la redingote boutonnée marcha jusqu'à l'extrémité de la berge, et y resta un moment pensif, les poings convulsifs, l'œil furetant. Tout à coup il se frappa le front. Il venait d'apercevoir, au point où finissait la terre et où l'eau commençait, une grille de fer large et basse, cintrée, garnie d'une épaisse serrure et de trois gonds massifs. Cette grille, sorte de porte percée au bas du quai, s'ouvrait sur la rivière autant que sur la berge. Un ruisseau noirâtre passait dessous. Ce ruisseau se dégorgeait dans la Seine.

Au delà de ses lourds barreaux rouillés on distinguait une sorte de corridor voûté et obscur.

L'homme croisa les bras et regarda la grille d'un air de reproche.

Ce regard ne suffisant pas, il essaya de la pousser ; il la secoua, elle résista solidement. Il était probable qu'elle venait d'être ouverte, quoiqu'on n'eût entendu aucun bruit, chose singulière d'une grille si rouillée ; mais il était certain qu'elle avait été refermée. Cela indiquait que celui devant qui cette porte venait de tourner avait non un crochet, mais une clef.

Cette évidence éclata tout de suite à l'esprit de l'homme qui s'efforçait d'ébranler la grille et lui arracha cet épiphonème indigné :

— Voilà qui est fort ! une clef du gouvernement !

Puis, se calmant immédiatement, il exprima tout un monde d'idées intérieures par cette bouffée de monosyllabes accentués presque ironiquement :

— Tiens ! tiens ! tiens ! tiens !

Cela dit, espérant on ne sait quoi, ou voir ressortir l'homme, ou en voir entrer d'autres, il se posta aux aguets derrière le tas de déblais, avec la rage patiente du chien d'arrêt.

De son côté, le fiacre, qui se réglait sur toutes ses allures, avait fait halte au-dessus de lui près du parapet. Le cocher, prévoyant une longue station, emboîta le museau de ses chevaux dans le sac d'avoine humide en bas, si connu des Parisiens, auxquels les gouvernements, soit dit par parenthèse, le mettent quelquefois. Les rares passants du pont d'Iéna, avant de s'éloigner, tournaient la tête pour regarder un moment ces deux détails du paysage immobiles, l'homme sur la berge, le fiacre sur le quai.

homme habillé par l'État. Seulement la couleur est toute la question. Être habillé de bleu, c'est glorieux ; être habillé de rouge, c'est désagréable.

Il y a une pourpre d'en bas.

C'est probablement quelque désagrément et quelque pourpre de ce genre que le premier désirait esquiver.

Si l'autre le laissait marcher devant et ne le saisissait pas encore, c'était, selon toute apparence, dans l'espoir de le voir aboutir à quelque rendez-vous significatif et à quelque groupe de bonne prise. Cette opération délicate s'appelle « la filature ».

Ce qui rend cette conjecture tout à fait probable, c'est que l'homme boutonné, apercevant de la berge sur le quai un fiacre qui passait à vide, fit signe au cocher ; le cocher comprit, reconnut évidemment à qui il avait affaire, tourna bride et se mit à suivre au pas du haut du quai les deux hommes. Ceci ne fut pas aperçu du personnage louche et déchiré qui allait en avant.

Le fiacre roulait le long des arbres des Champs-Élysées. On voyait passer au-dessus du parapet le buste du cocher, son fouet à la main.

Une des instructions secrètes de la police aux agents contient cet article : — « Avoir toujours à portée une voiture de place, en cas ».

Tout en manœuvrant chacun de leur côté avec une stratégie irréprochable, ces deux hommes approchaient d'une rampe du quai descendant jusqu'à la berge qui permettait alors aux cochers de fiacre arrivant de Passy de venir à la rivière faire boire leurs chevaux. Cette rampe a été supprimée depuis, pour la symétrie ; les chevaux crèvent de soif, mais l'œil est flatté.

Il était vraisemblable que l'homme en blouse allait monter par cette rampe afin d'essayer de s'échapper dans les Champs-Élysées, lieu orné d'arbres, mais en revanche fort croisé d'agents de police, et où l'autre aurait aisément main-forte.

Ce point du quai est fort peu éloigné de la maison apportée de Moret à Paris en 1824 par le colonel Brack, et dite maison de François Ier. Un corps de garde est là tout près.

À la grande surprise de son observateur, l'homme traqué ne prit point par la rampe de l'abreuvoir. Il continua de s'avancer sur la berge le long du quai.

Sa position devenait visiblement critique.

À moins de se jeter à la Seine, qu'allait-il faire ?

Aucun moyen désormais de remonter sur le quai ; plus de rampe et pas d'escalier ; et l'on était tout près de l'endroit, marqué par le coude de la Seine vers le pont d'Iéna, où la berge, de plus en plus rétrécie, finissait en langue mince et se perdait sous l'eau. Là, il allait inévitablement se trouver bloqué entre le mur à pic à sa droite, la rivière à gauche et en face, et l'autorité sur ses talons.

Il est vrai que cette fin de la berge était masquée au regard par un monceau de déblais de six à sept pieds de haut, produit d'on ne sait quelle démolition. Mais cet homme espérait-il se cacher utilement derrière ce tas de gravats qu'il suffisait de tourner ? L'expédient eût été puéril. Il n'y songeait certainement pas. L'innocence des voleurs ne va point jusque-là.

Le tas de déblais faisait au bord de l'eau une sorte d'éminence qui se prolongeait en promontoire jusqu'à la muraille du quai.

Chapitre III. L'Alouette

Il ne suffit pas d'être méchant pour prospérer. La gargote allait mal.

Grâce aux cinquante-sept francs de la voyageuse, Thénardier avait pu éviter un protêt et faire honneur à sa signature. Le mois suivant ils eurent encore besoin d'argent ; la femme porta à Paris et engagea au Mont-de-Piété le trousseau de Cosette pour une somme de soixante francs. Dès que cette somme fut dépensée, les Thénardier s'accoutumèrent à ne plus voir dans la petite fille qu'un enfant qu'ils avaient chez eux par charité, et la traitèrent en conséquence. Comme elle n'avait plus de trousseau, on l'habilla des vieilles jupes et des vieilles chemises des petites Thénardier, c'est-à-dire de haillons.

On la nourrit des restes de tout le monde, un peu mieux que le chien et un peu plus mal que le chat. Le chat et le chien étaient du reste ses commensaux habituels ; Cosette mangeait avec eux sous la table dans une écuelle de bois pareille à la leur. La mère qui s'était fixée, comme on le verra plus tard, à Montreuil-sur-mer, écrivait, ou, pour mieux dire, faisait écrire tous les mois afin d'avoir des nouvelles de son enfant. Les Thénardier répondaient invariablement : Cosette est à merveille. Les six premiers mois révolus, la mère envoya sept francs pour le septième mois, et continua assez exactement ses envois de mois en mois. L'année n'était pas finie que le Thénardier dit :

— Une belle grâce qu'elle nous fait là ! que veut-elle que nous fassions avec ses sept francs ?

Et il écrivit pour exiger douze francs. La mère, à laquelle ils persuadaient que son enfant était heureuse "et venait bien", se soumit et envoya les douze francs.

Certaines natures ne peuvent aimer d'un côté sans haïr de l'autre. La mère Thénardier aimait passionnément ses deux filles à elle, ce qui fit qu'elle détesta l'étrangère. Il est triste de songer que l'amour d'une mère peut avoir de vilains aspects. Si peu de place que Cosette tint chez elle, il lui semblait que cela était pris aux siens, et que cette petite diminuait l'air que ses filles respiraient. Cette femme, comme beaucoup de femmes de sa sorte, avait une somme de caresses et une somme de coups et d'injures à dépenser chaque jour. Si elle n'avait pas eu Cosette, il est certain que ses filles, tout idolâtrées qu'elles étaient, auraient tout reçu ; mais l'étrangère leur rendit le service de détourner les coups sur elle. Ses filles n'eurent que les caresses. Cosette ne faisait pas un mouvement qui ne fit pleuvoir sur sa tête une grêle de châtimements violents et immérités. Doux être faible qui ne devait rien comprendre à ce monde ni à Dieu, sans cesse punie, grondée, rudoyée, battue et voyant à côté d'elle deux petites créatures comme elle, qui vivaient dans un rayon d'aurore !

La Thénardier étant méchante pour Cosette, Éponine et Azelma furent méchantes. Les enfants, à cet âge, ne sont que des exemplaires de la mère. Le format est plus petit, voilà tout.

Une année s'écoula, puis une autre.

On disait dans le village :

— Ces Thénardier sont de braves gens. Ils ne sont pas riches, et ils élèvent un pauvre enfant qu'on leur a abandonné chez eux !

On croyait Cosette oubliée par sa mère.

Cependant le Thénardier, ayant appris par on ne sait quelles voies obscures que l'enfant était probablement bâtard et que la mère ne pouvait l'avouer, exigea quinze francs par mois, disant que « la créature » grandissait et « mangeait », et menaçant de la renvoyer. « Quelle ne m'embête pas ! s'écriait-il, je lui bombarde son mioche tout au beau milieu de ses cachotteries. Il me faut de l'augmentation. » La mère paya les quinze francs.

D'année en année, l'enfant grandit, et sa misère aussi.

Tant que Cosette fut toute petite, elle fut le souffredouleur des deux autres enfants ; dès qu'elle se mit à se développer un peu, c'est-à-dire avant même qu'elle eût cinq ans, elle devint la servante de la maison.

Cinq ans, dira-t-on, c'est invraisemblable. Hélas, c'est vrai. La souffrance sociale commence à tout âge.

N'avons-nous pas vu, récemment, le procès d'un nommé Dumolard, orphelin devenu bandit, qui, dès l'âge de cinq ans, disent les documents officiels, étant seul au monde « travaillait pour vivre, et volait. »

On fit faire à Cosette les commissions, balayer les chambres, la cour, la rue, laver la vaisselle, porter même des fardeaux. Les Thénardier se crurent d'autant plus autorisés à agir ainsi que la mère qui était toujours à Montreuil-sur-mer commençait à mal payer. Quelques mois restèrent en souffrance.

Si cette mère fût revenue à Montfermeil au bout de ces trois années, elle n'eût point reconnu son enfant. Cosette, si jolie et si fraîche à son arrivée dans cette maison, était maintenant maigre et blême. Elle avait je ne sais quelle allure inquiète. Sournoise ! disaient les Thénardier.

L'injustice l'avait faite hargneuse et la misère l'avait rendue laide. Il ne lui restait plus que ses beaux yeux qui faisaient peine, parce que, grands comme ils étaient, il semblait qu'on y vît une plus grande quantité de tristesse.

C'était une chose navrante de voir, l'hiver, ce pauvre enfant, qui n'avait pas encore six ans, grelottant sous de vieilles loques de toile trouées, balayer la rue avant le jour avec un énorme balai dans ses petites mains rouges et une larme dans ses grands yeux.

Dans le pays on l'appelait l'Alouette. Le peuple, qui aime les figures, s'était plu à nommer de ce nom ce petit être pas plus gros qu'un oiseau, tremblant, effarouché et frissonnant, éveillé le premier chaque matin dans la maison et dans le village, toujours dans la rue ou dans les champs avant l'aube. Seulement la pauvre Alouette ne chantait jamais.

Chapitre III. L'homme filé

Il faut rendre à la police de ce temps-là cette justice que, même dans les plus graves conjonctures publiques, elle accomplissait imperturbablement son devoir de voirie et de surveillance. Une émeute n'était point à ses yeux un prétexte pour laisser aux malfaiteurs la bride sur le cou, et pour négliger la société par la raison que le gouvernement était en péril. Le service ordinaire se faisait correctement à travers le service extraordinaire, et n'en était pas troublé. Au milieu d'un incalculable événement politique commencé, sous la pression d'une révolution possible, sans se laisser distraire par l'insurrection et la barricade, un agent « filait » un voleur.

C'était précisément quelque chose de pareil qui se passait dans l'après-midi du 6 juin au bord de la Seine, sur la berge de la rive droite, un peu au delà du pont des Invalides.

Il n'y a plus là de berge aujourd'hui. L'aspect des lieux a changé.

Sur cette berge, deux hommes séparés par une certaine distance semblaient s'observer, l'un évitant l'autre. Celui qui allait en avant tâchait de s'éloigner, celui qui venait par derrière tâchait de se rapprocher.

C'était comme une partie d'échecs qui se jouait de loin et silencieusement. Ni l'un ni l'autre ne semblait se presser, et ils marchaient lentement tous les deux, comme si chacun d'eux craignait de faire par trop de hâte doubler le pas à son partenaire.

On eût dit un appétit qui suit une proie, sans avoir l'air de le faire exprès. La proie était sournoise et se tenait sur ses gardes.

Les proportions voulues entre la fouine traquée et le dogue traqueur étaient observées. Celui qui tâchait d'échapper avait peu d'encolure et une chétive mine ; celui qui tâchait d'empoigner, gaillard de haute stature, était de rude aspect et devait être de rude rencontre.

Le premier, se sentant le plus faible, évitait le second ; mais il l'évitait d'une façon profondément furieuse ; qui eût pu l'observer eût vu dans ses yeux la sombre hostilité de la fuite, et toute la menace qu'il y a dans la crainte.

La berge était solitaire ; il n'y avait point de passant ; pas même de batelier ni de débardeur dans les chalands amarrés çà et là.

On ne pouvait apercevoir aisément ces deux hommes que du quai en face, et pour qui les eût examinés à cette distance, l'homme qui allait devant eût apparu comme un être hérissé, déguenillé et oblique, inquiet et grelottant sous une blouse en haillons, et l'autre comme une personne classique et officielle, portant la redingote de l'autorité boutonnée jusqu'au menton.

Le lecteur reconnaîtrait peut-être ces deux hommes, s'il les voyait de plus près.

Quel était le but du dernier ?

Probablement d'arriver à vêtir le premier plus chaudement.

Quand un homme habillé par l'État poursuit un homme en guenilles, c'est afin d'en faire aussi un

bousingot faisait l'intérim entre le mot *jacobin* qui était éculé, et le mot *démagogue* alors presque inusité et qui a fait depuis un si excellent service.

Le sergent donna l'ordre d'obliquer à gauche vers le versant de la Seine. S'ils eussent eu l'idée de se diviser en deux escouades et d'aller dans les deux sens, Jean Valjean était saisi. Cela tint à ce fil. Il est probable que les instructions de la préfecture, prévoyant un cas de combat et les insurgés en nombre, défendaient à la ronde de se morceler. La ronde se remit en marche, laissant derrière elle Jean Valjean. De tout ce mouvement Jean Valjean ne perçut rien, sinon l'éclipse de la lanterne qui se retourna subitement.

Avant de s'en aller, le sergent, pour l'acquit de la conscience de la police, déchargea sa carabine du côté qu'on abandonnait, dans la direction de Jean Valjean. La détonation roula d'écho en écho dans la crypte comme le borborygme de ce boyau titanique. Un plâtras qui tomba dans le ruisseau et fit clapoter l'eau à quelques pas de Jean Valjean, l'avertit que la balle avait frappé la voûte au-dessus de sa tête.

Des pas mesurés et lents résonnèrent quelque temps sur le radier, de plus en plus amortis par l'augmentation progressive de l'éloignement, le groupe des formes noires s'enfonça, une lueur oscilla et flotta, faisant à la voûte un cintre rougeâtre qui décrut, puis disparut, le silence redevint profond, l'obscurité redevint complète, la cécité et la surdité reprirent possession des ténèbres ; et Jean Valjean, n'osant encore remuer, demeura longtemps adossé au mur, l'oreille tendue, la prunelle dilatée, regardant l'évanouissement de cette patrouille de fantômes.

Livre cinquième – La descente

Chapitre II. Explication

Dans la journée du 6 juin, une battue des égouts avait été ordonnée. On craignit qu'ils ne fussent pris pour refuge par les vaincus, et le préfet Gisquet dut fouiller le Paris occulte pendant que le général Bugeaud balayait le Paris public ; double opération connexe qui exigea une double stratégie de la force publique représentée en haut par l'armée et en bas par la police. Trois pelotons d'agents et d'égoutiers explorèrent la voirie souterraine de Paris, le premier, rive droite, le deuxième, rive gauche, le troisième, dans la Cité.

Les agents étaient armés de carabines, de casse-tête, d'épées et de poignards.

Ce qui était en ce moment dirigé sur Jean Valjean, c'était la lanterne de la ronde de la rive droite.

Cette ronde venait de visiter la galerie courbe et les trois impasses qui sont sous la rue du Cadran. Pendant qu'elle promenait son falot au fond de ces impasses, Jean Valjean avait rencontré sur son chemin l'entrée de la galerie, l'avait reconnue plus étroite que le couloir principal et n'y avait point pénétré. Il avait passé outre. Les hommes de police, en ressortant de la galerie du Cadran, avaient cru entendre un bruit de pas dans la direction de l'égout de ceinture. C'étaient les pas de Jean Valjean en effet. Le sergent chef de ronde avait élevé sa lanterne, et l'escouade s'était mise à regarder dans le brouillard du côté d'où était venu le bruit.

Ce fut pour Jean Valjean une minute inexprimable.

Heureusement, s'il voyait bien la lanterne, la lanterne le voyait mal. Elle était la lumière et il était l'ombre. Il était très loin, et mêlé à la noirceur du lieu. Il se rencogna le long du mur et s'arrêta.

Du reste, il ne se rendait pas compte de ce qui se mouvait là derrière lui. L'insomnie, le défaut de nourriture, les émotions, l'avaient fait passer, lui aussi, à l'état visionnaire. Il voyait un flamboiement, et autour de ce flamboiement, des larves. Qu'était-ce ? Il ne comprenait pas.

Jean Valjean s'étant arrêté, le bruit avait cessé.

Les hommes de la ronde écoutaient et n'entendaient rien, ils regardaient et ne voyaient rien. Ils se consultèrent.

Il y avait à cette époque sur ce point de l'égout Montmartre une espèce de carrefour dit *de service* qu'on a supprimé depuis à cause du petit lac intérieur qu'y formait en s'y engorgeant dans les forts orages, le torrent des eaux pluviales. La ronde put se pelotonner dans ce carrefour.

Jean Valjean vit ces larves faire une sorte de cercle. Ces têtes de dogues se rapprochèrent et chuchotèrent.

Le résultat de ce conseil tenu par les chiens de garde fut qu'on s'était trompé, qu'il n'y avait pas eu de bruit, qu'il n'y avait là personne, qu'il était inutile de s'engager dans l'égout de ceinture, que ce serait du temps perdu, mais qu'il fallait se hâter d'aller vers Saint-Merry, que s'il y avait quelque chose à faire et quelque « bousingot » à dépister, c'était dans ce quartier-là.

De temps en temps les partis remettent des semelles neuves à leurs vieilles injures. En 1832, le mot

Arriverait-on à l'inextricable et à l'infranchissable ? Marius y mourrait-il d'hémorragie, et lui de faim ? Finiraient-ils par se perdre là tous les deux, et par faire deux squelettes dans un coin de cette nuit ? Il l'ignorait. Il se demandait tout cela et ne pouvait se répondre. L'intestin de Paris est un précipice. Comme le prophète, il était dans le ventre du monstre.

Il eut brusquement une surprise. À l'instant le plus imprévu, et sans avoir cessé de marcher en ligne droite, il s'aperçut qu'il ne montait plus ; l'eau du ruisseau lui battait les talons au lieu de lui venir sur la pointe des pieds. L'égout maintenant descendait. Pourquoi ? Allait-il donc arriver soudainement à la Seine ? Ce danger était grand, mais le péril de reculer l'était plus encore. Il continua d'avancer.

Ce n'était point vers la Seine qu'il allait. Le dos d'âne que fait le sol de Paris sur la rive droite vide un de ses versants dans la Seine et l'autre dans le Grand Égout. La crête de ce dos d'âne qui détermine la division des eaux dessine une ligne très capricieuse. Le point culminant, qui est le lieu de partage des écoulements, est, dans l'égout Sainte-Avoye, au delà de la rue Michel-le-Comte, dans l'égout du Louvre, près des boulevards, et dans l'égout Montmartre, près des Halles. C'est à ce point culminant que Jean Valjean était arrivé. Il se dirigeait vers l'égout de ceinture ; il était dans le bon chemin. Mais il n'en savait rien.

Chaque fois qu'il rencontrait un embranchement, il en tâtait les angles, et s'il trouvait l'ouverture qui s'offrait moins large que le corridor où il était, il n'entrait pas et continuait sa route, jugeant avec raison que toute voie plus étroite devait aboutir à un cul-de-sac et ne pouvait que l'éloigner du but, c'est-à-dire de l'issue. Il évita ainsi le quadruple piège qui lui était tendu dans l'obscurité par les quatre dédales que nous venons d'énumérer.

À un certain moment il reconnut qu'il sortait de dessous le Paris pétrifié par l'émeute, où les barricades avaient supprimé la circulation et qu'il rentrait sous le Paris vivant et normal. Il eut subitement au-dessus de sa tête comme un bruit de foudre, lointain, mais continu. C'était le roulement des voitures.

Il marchait depuis une demi-heure environ, du moins au calcul qu'il faisait en lui-même, et n'avait pas encore songé à se reposer ; seulement il avait changé la main qui soutenait Marius. L'obscurité était plus profonde que jamais, mais cette profondeur le rassurait.

Tout à coup il vit son ombre devant lui. Elle se découpait sur une faible rougeur presque indistincte qui empourprait vaguement le radier à ses pieds et la voûte sur sa tête, et qui glissait à sa droite et à sa gauche sur les deux murailles visqueuses du corridor. Stupéfait, il se retourna.

Derrière lui, dans la partie du couloir qu'il venait de dépasser, à une distance qui lui parut immense, flamboyait, rayant l'épaisseur obscure, une sorte d'astre horrible qui avait l'air de le regarder.

C'était la sombre étoile de la police qui se levait dans l'égout.

Derrière cette étoile remuaient confusément huit ou dix formes noires, droites, indistinctes, terribles.

Chapitre I. Histoire d'un progrès dans les verroteries noires

Cette mère cependant qui, au dire des gens de Montfermeil, semblait avoir abandonné son enfant, que devenait-elle ? où était-elle ? que faisait-elle ?

Après avoir laissé sa petite Cosette aux Thénardier, elle avait continué son chemin et était arrivée à Montreuil-sur-mer.

C'était, on se le rappelle, en 1818.

Fantine avait quitté sa province depuis une dizaine d'années. Montreuil-sur-mer avait changé d'aspect. Tandis que Fantine descendait lentement de misère en misère, sa ville natale avait prospéré.

Depuis deux ans environ, il s'y était accompli un de ces faits industriels qui sont les grands événements des petits pays.

Ce détail importe, et nous croyons utile de le développer ; nous dirions presque, de le souligner.

De temps immémorial, Montreuil-sur-mer avait pour industrie spéciale l'imitation des jais anglais et des verroteries noires d'Allemagne. Cette industrie avait toujours végété, à cause de la cherté des matières premières qui réagissait sur la main-d'œuvre. Au moment où Fantine revint à Montreuil-sur-mer, une transformation inouïe s'était opérée dans cette production des « articles noirs ». Vers la fin de 1815, un homme, un inconnu, était venu s'établir dans la ville et avait eu l'idée de substituer, dans cette fabrication, la gomme laque à la résine et, pour les bracelets en particulier, les coulants en tôle simplement rapprochée aux coulants en tôle soudée. Ce tout petit changement avait été une révolution.

Ce tout petit changement en effet avait prodigieusement réduit le prix de la matière première, ce qui avait permis, premièrement, d'élever le prix de la main-d'œuvre, bienfait pour le pays ; deuxièmement, d'améliorer la fabrication, avantage pour le consommateur ; troisièmement, de vendre à meilleur marché tout en triplant le bénéfice, profit pour le manufacturier.

Ainsi pour une idée trois résultats.

En moins de trois ans, l'auteur de ce procédé était devenu riche, ce qui est bien, et avait tout fait riche autour de lui, ce qui est mieux. Il était étranger au département. De son origine, on ne savait rien ; de ses commencements, peu de chose.

On contait qu'il était venu dans la ville avec fort peu d'argent, quelques centaines de francs tout au plus.

C'est de ce mince capital, mis au service d'une idée ingénieuse, fécondé par l'ordre et par la pensée, qu'il avait tiré sa fortune et la fortune de tout ce pays.

À son arrivée à Montreuil-sur-mer, il n'avait que les vêtements, la tournure et le langage d'un ouvrier.

Il paraît que, le jour même où il faisait obscurément son entrée dans la petite ville de Montreuil-sur-mer, à la tombée d'un soir de décembre, le sac au dos et le bâton d'épine à la main, un gros incendie venait d'éclater à la maison commune. Cet homme s'était jeté dans le

feu, et avait sauvé, au péril de sa vie, deux enfants qui se trouvaient être ceux du capitaine de gendarmerie ; ce qui fait qu'on n'avait pas songé à lui demander son passeport. Depuis lors, on avait su son nom. Il s'appelait le père *Madeleine*.

onze lieues. Nous avons dit plus haut que le réseau actuel, grâce à l'activité spéciale des trente dernières années, n'a pas moins de soixante lieues.

Jean Valjean commença par se tromper. Il crut être sous la rue Saint-Denis, et il était fâché qu'il n'y fût pas. Il y a sous la rue Saint-Denis un vieil égout en pierre qui date de Louis XIII et qui va droit à l'égout collecteur dit Grand Égout, avec un seul coude, à droite, à la hauteur de l'ancienne cour des Miracles, et un seul embranchement, l'égout Saint-Martin, dont les quatre bras se coupent en croix. Mais le boyau de la Petite-Truanderie dont l'entrée était près du cabaret de Corinthe n'a jamais communiqué avec le souterrain de la rue Saint-Denis ; il aboutit à l'égout Montmartre et c'est là que Jean Valjean était engagé. Là, les occasions de se perdre abondaient. L'égout Montmartre est un des plus dédaléens du vieux réseau. Heureusement Jean Valjean avait laissé derrière lui l'égout des Halles dont le plan géométral figure une foule de mâts de perroquet enchevêtrés ; mais il avait devant lui plus d'une rencontre embarrassante et plus d'un coin de rue — car ce sont des rues — s'offrant dans l'obscurité comme un point d'interrogation : premièrement, à sa gauche, le vaste égout Plâtrière, espèce de casse-tête chinois, poussant et brouillant son chaos de T et de Z sous l'hôtel des Postes et sous la rotonde de la halle aux blés jusqu'à la Seine où il se termine en Y ; deuxièmement, à sa droite, le corridor courbe de la rue du Cadran avec ses trois dents qui sont autant d'impasses ; troisièmement, à sa gauche, l'embranchement du Mail, compliqué, presque à l'entrée, d'une espèce de fourche, et allant de zigzag en zigzag aboutir à la grande crypte exutoire du Louvre tronçonnée et ramifiée dans tous les sens ; enfin, à droite, le couloir cul-de-sac de la rue des Jeûneurs, sans compter de petits réduits çà et là, avant d'arriver à l'égout de ceinture, lequel seul pouvait le conduire à quelque issue assez lointaine pour être sûre.

Si Jean Valjean eût eu quelque notion de tout ce que nous indiquons ici, il se fût vite aperçu, rien qu'en tâtant la muraille, qu'il n'était pas dans la galerie souterraine de la rue Saint-Denis. Au lieu de la vieille pierre de taille, au lieu de l'ancienne architecture, hautaine et royale jusque dans l'égout, avec radier et assises courantes en granit et mortier de chaux grasse, laquelle coûtait huit cents livres la toise, il eût senti sous sa main le bon marché contemporain, l'expédient économique, la meulière à bain de mortier hydraulique sur couche de béton qui coûte deux cents francs le mètre, la maçonnerie bourgeoise dite à *petits matériaux* ; mais il ne savait rien de tout cela.

Il allait devant lui, avec anxiété, mais avec calme, ne voyant rien, ne sachant rien, plongé dans le hasard, c'est-à-dire englouti dans la providence.

Par degrés, disons-le, quelque horreur le gagnait. L'ombre qui l'enveloppait entraînait dans son esprit. Il marchait dans une énigme. Cet aqueduc du cloaque est redoutable ; il s'entre-croise vertigineusement. C'est une chose lugubre d'être pris dans ce Paris de ténèbres. Jean Valjean était obligé de trouver et presque d'inventer sa route sans la voir. Dans cet inconnu, chaque pas qu'il risquait pouvait être le dernier. Comment sortirait-il de là ? Trouverait-il une issue ? La trouverait-il à temps ? Cette colossale éponge souterraine aux alvéoles de pierre se laisserait-elle pénétrer et percer ? Y rencontrerait-on quelque nœud inattendu d'obscurité ?

sur ses épaules et se mit en marche. Il entra résolument dans cette obscurité.

La réalité est qu'ils étaient moins sauvés que Jean Valjean ne le croyait. Des périls d'un autre genre et non moins grands les attendaient peut-être. Après le tourbillon fulgurant du combat, la caverne des miasmes et des pièges ; après le chaos, le cloaque. Jean Valjean était tombé d'un cercle de l'enfer dans l'autre.

Quand il eut fait cinquante pas, il fallut s'arrêter. Une question se présenta. Le couloir aboutissait à un autre boyau qu'il rencontrait transversalement. Là s'offraient deux voies. Laquelle prendre ? fallait-il tourner à gauche ou à droite ? Comment s'orienter dans ce labyrinthe noir ? Ce labyrinthe, nous l'avons fait remarquer, a un fil ; c'est sa pente. Suivre la pente, c'est aller à la rivière.

Jean Valjean le comprit sur-le-champ.

Il se dit qu'il était probablement dans l'égout des Halles ; que, s'il choisissait la gauche et suivait la pente, il arriverait avant un quart d'heure à quelque embouchure sur la Seine entre le Pont-au-Change et le Pont-Neuf, c'est-à-dire à une apparition en plein jour sur le point le plus peuplé de Paris. Peut-être aboutirait-il à quelque cagnard de carrefour. Stupeur des passants de voir deux hommes sanglants sortir de terre sous leurs pieds. Survenue des sergents de ville, prise d'armes du corps de garde voisin. On serait saisi avant d'être sorti. Il valait mieux s'enfoncer dans le dédale, se fier à cette noirceur, et s'en remettre à la providence quant à l'issue.

Il remonta la pente et prit à droite.

Quand il eut tourné l'angle de la galerie, la lointaine lueur du soupirail disparut, le rideau d'obscurité retomba sur lui et il redevint aveugle. Il n'en avança pas moins, et aussi rapidement qu'il put. Les deux bras de Marius étaient passés autour de son cou et les pieds pendaient derrière lui. Il tenait les deux bras d'une main et tâta le mur de l'autre. La joue de Marius touchait la sienne et s'y collait, étant sanglante. Il sentait couler sur lui et pénétrer sous ses vêtements un ruisseau tiède qui venait de Marius. Cependant une chaleur humide à son oreille que touchait la bouche du blessé indiquait de la respiration, et par conséquent de la vie. Le couloir où Jean Valjean cheminait maintenant était moins étroit que le premier. Jean Valjean y marchait assez péniblement. Les pluies de la veille n'étaient pas encore écoulées et faisaient un petit torrent au centre du radier, et il était forcé de se serrer contre le mur pour ne pas avoir les pieds dans l'eau. Il allait ainsi ténébreusement. Il ressemblait aux êtres de nuit tâtonnant dans l'invisible et souterrainement perdus dans les veines de l'ombre.

Pourtant, peu à peu, soit que des soupiraux lointains envoyassent un peu de lueur flottante dans cette brume opaque, soit que ses yeux s'accoutumassent à l'obscurité, il lui revint quelque vision vague, et il recommença à se rendre confusément compte, tantôt de la muraille à laquelle il touchait, tantôt de la voûte sous laquelle il passait. La pupille se dilate dans la nuit et finit par y trouver du jour, de même que l'âme se dilate dans le malheur et finit par y trouver Dieu.

Se diriger était malaisé.

Le tracé des égouts répercute, pour ainsi dire, le tracé des rues qui lui est superposé. Il y avait dans le Paris d'alors deux mille deux cents rues. Qu'on se figure là-dessous cette forêt de branches ténébreuses qu'on nomme l'égout. Le système d'égouts existant à cette époque, mis bout à bout, eût donné une longueur de

Chapitre II. M. Madeleine

C'était un homme d'environ cinquante ans, qui avait l'air préoccupé et qui était bon. Voilà tout ce qu'on en pouvait dire.

Grâce aux progrès rapides de cette industrie qu'il avait si admirablement remaniée, Montreuil-sur-mer était devenu un centre d'affaires considérable. L'Espagne, qui consomme beaucoup de jais noir, y commandait chaque année des achats immenses. Montreuil-sur-mer, pour ce commerce, faisait presque concurrence à Londres et à Berlin. Les bénéfices du père Madeleine étaient tels que, dès la deuxième année, il avait pu bâtir une grande fabrique dans laquelle il y avait deux vastes ateliers, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes. Quiconque avait faim pouvait s'y présenter, et était sûr de trouver là de l'emploi et du pain. Le père Madeleine demandait aux hommes de la bonne volonté, aux femmes des mœurs pures, à tous de la probité. Il avait divisé les ateliers afin de séparer les sexes et que les filles et les femmes pussent rester sages. Sur ce point, il était inflexible. C'était le seul où il fût en quelque sorte intolérant. Il était d'autant plus fondé à cette sévérité que, Montreuil-sur-mer étant une ville de garnison, les occasions de corruption abondaient. Du reste sa venue avait été un bienfait, et sa présence était une providence. Avant l'arrivée du père Madeleine, tout languissait dans le pays ; maintenant tout y vivait de la vie saine du travail. Une forte circulation échauffait tout et pénétrait partout. Le chômage et la misère étaient inconnus. Il n'y avait pas de poche si obscure où il n'y eût un peu d'argent, pas de logis si pauvre où il n'y eût un peu de joie.

Le père Madeleine employait tout le monde. Il n'exigeait qu'une chose : soyez honnête homme ! soyez honnête fille !

Comme nous l'avons dit, au milieu de cette activité dont il était la cause et le pivot, le père Madeleine faisait sa fortune, mais, chose assez singulière dans un simple homme de commerce, il ne paraissait point que ce fût là son principal souci. Il semblait qu'il songeât beaucoup aux autres et peu à lui. En 1820, on lui connaissait une somme de six cent trente mille francs placée à son nom chez Laffitte ; mais avant de se réserver ces six cent trente mille francs, il avait dépensé plus d'un million pour la ville et pour les pauvres.

L'hôpital était mal doté ; il y avait fondé dix lits. Montreuil-sur-mer est divisé en ville haute et ville basse. La ville basse, qu'il habitait, n'avait qu'une école, méchante masure qui tombait en ruine ; il en avait construit deux, une pour les filles, l'autre pour les garçons. Il louait de ses deniers aux deux instituteurs une indemnité double de leur maigre traitement officiel, et un jour, à quelqu'un qui s'en étonnait, il dit : « Les deux premiers fonctionnaires de l'état, c'est la nourrice et le maître d'école. » Il avait créé à ses frais une salle d'asile, chose alors presque inconnue en France, et une caisse de secours pour les ouvriers vieux et infirmes. Sa manufacture étant un centre, un nouveau quartier où il y avait bon

nombre de familles indigentes avait rapidement surgi autour de lui ; il y avait établi une pharmacie gratuite.

Dans les premiers temps, quand on le vit commencer, les bonnes âmes dirent : C'est un gaillard qui veut s'enrichir. Quand on le vit enrichir le pays avant de s'enrichir lui-même, les mêmes bonnes âmes dirent : C'est un ambitieux. Cela semblait d'autant plus probable que cet homme était religieux, et même pratiquait dans une certaine mesure, chose fort bien vue à cette époque. Il allait régulièrement entendre une basse messe tous les dimanches. Le député local, qui flairait partout des concurrences, ne tarda pas à s'inquiéter de cette religion. Ce député, qui avait été membre du corps législatif de l'empire, partageait les idées religieuses d'un père de l'oratoire connu sous le nom de Fouché, duc d'Otrante, dont il avait été la créature et l'ami. À huis clos il riait de Dieu doucement. Mais quand il vit le riche manufacturier Madeleine aller à la basse messe de sept heures, il entrevit un candidat possible, et résolut de le dépasser ; il prit un confesseur jésuite et alla à la grand'messe et à vêpres. L'ambition en ce temps-là était, dans l'acceptation directe du mot, une course au clocher. Les pauvres profitèrent de cette terreur comme le bon Dieu, car l'honorable député fonda aussi deux lits à l'hôpital ; ce qui fit douze.

Cependant en 1819 le bruit se répandit un matin dans la ville que, sur la présentation de M. le préfet, et en considération des services rendus au pays, le père Madeleine allait être nommé par le roi maire de Montreuil-sur-mer. Ceux qui avaient déclaré ce nouveau venu « un ambitieux », saisirent avec transport cette occasion que tous les hommes souhaitent de s'écrier : « Là ! qu'est-ce que nous avons dit ? » Tout Montreuil-sur-mer fut en rumeur. Le bruit était fondé. Quelques jours après, la nomination parut dans *le Moniteur*. Le lendemain, le père Madeleine refusa.

Dans cette même année 1819, les produits du nouveau procédé inventé par Madeleine figurèrent à l'exposition de l'industrie ; sur le rapport du jury, le roi nomma l'inventeur chevalier de la Légion d'honneur. Nouvelle rumeur dans la petite ville. Eh bien ! c'est la croix qu'il voulait ! Le père Madeleine refusa la croix.

Décidément cet homme était une énigme. Les bonnes âmes se tirèrent d'affaire en disant : Après tout, c'est une espèce d'aventurier.

On l'a vu, le pays lui devait beaucoup, les pauvres lui devaient tout ; il était si utile qu'il avait bien fallu qu'on finît par l'honorer, et il était si doux qu'il avait bien fallu qu'on finît par l'aimer ; ses ouvriers en particulier l'adoraient, et il portait cette adoration avec une sorte de gravité mélancolique. Quand il fut constaté riche, « les personnes de la société » le saluèrent, et on l'appela dans la ville monsieur Madeleine ; ses ouvriers et les enfants continuèrent de l'appeler *le père Madeleine*, et c'était la chose qui le faisait le mieux sourire. À mesure qu'il montait, les invitations pleuvaient sur lui. « La société » le réclamait. Les petits salons guindés de Montreuil-sur-mer qui, bien entendu, se fussent dans les premiers temps fermés à l'artisan, s'ouvrirent à deux battants au millionnaire. On lui fit mille avances. Il refusa.

Cette fois encore les bonnes âmes ne furent point empêchées.

— C'est un homme ignorant et de basse éducation. On ne sait d'où cela sort. Il ne saurait pas se tenir dans le monde. Il n'est pas du tout prouvé qu'il sache lire.

Chapitre I. Le cloaque et ses surprises

C'est dans l'égout de Paris que se trouvait Jean Valjean.

Ressemblance de plus de Paris avec la mer. Comme dans l'océan, le plongeur peut y disparaître.

La transition était inouïe. Au milieu même de la ville, Jean Valjean était sorti de la ville ; et, en un clin d'œil, le temps de lever un couvercle et de le refermer, il avait passé du plein jour à l'obscurité complète, de midi à minuit, du fracas au silence, du tourbillon des tonnerres à la stagnation de la tombe, et, par une péripétie bien plus prodigieuse encore que celle de la rue Polonceau, du plus extrême péril à la sécurité la plus absolue.

Chute brusque dans une cave ; disparition dans l'oubliette de Paris ; quitter cette rue où la mort était partout pour cette espèce de sépulcre où il y avait la vie ; ce fut un instant étrange. Il resta quelques secondes comme étourdi ; écoutant, stupéfait. La chausse-trape du salut s'était subitement ouverte sous lui. La bonté céleste l'avait en quelque sorte pris par trahison. Adorables embuscades de la providence !

Seulement le blessé ne remuait point, et Jean Valjean ne savait pas si ce qu'il emportait dans cette fosse était un vivant ou un mort.

Sa première sensation fut l'aveuglement. Brusquement il ne vit plus rien. Il lui sembla aussi qu'en une minute il était devenu sourd. Il n'entendait plus rien. Le frénetique orage de meurtre qui se déchaînait à quelques pieds au-dessus de lui n'arrivait jusqu'à lui, nous l'avons dit, grâce à l'épaisseur de terre qui l'en séparait, qu'éteint et indistinct, et comme une rumeur dans une profondeur. Il sentait que c'était solide sous ses pieds ; voilà tout ; mais cela suffisait. Il étendit un bras, puis l'autre, et toucha le mur des deux côtés, et reconnut que le couloir était étroit ; il glissa, et reconnut que la dalle était mouillée. Il avança un pied avec précaution, craignant un trou, un puisard, quelque gouffre ; il constata que le dallage se prolongeait. Une bouffée de fétidité l'avertit du lieu où il était.

Au bout de quelques instants, il n'était plus aveugle. Un peu de lumière tombait du soupirail par où il s'était glissé, et son regard s'était fait à cette cave. Il commença à distinguer quelque chose. Le couloir où il s'était terré, nul autre mot n'exprime mieux la situation, était muré derrière lui. C'était un de ces culs-de-sac que la langue spéciale appelle branchements. Devant lui, il y avait un autre mur, un mur de nuit. La clarté du soupirail expirait à dix ou douze pas du point où était Jean Valjean, et faisait à peine une blancheur blafarde sur quelques mètres de la paroi humide de l'égout. Au delà l'opacité était massive ; y pénétrer paraissait horrible, et l'entrée y semblait un engloutissement. On pouvait s'enfoncer pourtant dans cette muraille de brume, et il le fallait. Il fallait même se hâter. Jean Valjean songea que cette grille, aperçue par lui sous les pavés, pouvait l'être par les soldats, et que tout tenait à ce hasard. Ils pouvaient descendre eux aussi dans ce puits et le fouiller. Il n'y avait pas une minute à perdre. Il avait déposé Marius sur le sol, il le ramassa, ceci est encore le mot vrai, le reprit

Quand on l'avait vu gagner de l'argent, on avait dit : c'est un marchand. Quand on l'avait vu semer son argent, on avait dit : c'est un ambitieux. Quand on l'avait vu repousser les honneurs, on avait dit : c'est un aventurier. Quand on le vit repousser le monde, on dit : c'est une brute.

En 1820, cinq ans après son arrivée à Montreuil-sur-mer, les services qu'il avait rendus au pays étaient si éclatants, le vœu de la contrée fut tellement unanime, que le roi le nomma de nouveau maire de la ville. Il refusa encore, mais le préfet résista à son refus, tous les notables vinrent le prier, le peuple en pleine rue le suppliait, l'insistance fut si vive qu'il finit par accepter. On remarqua que ce qui parut surtout le déterminer, ce fut l'apostrophe presque irritée d'une vieille femme du peuple qui lui cria du seuil de sa porte avec humeur : *Un bon maire, c'est utile. Est-ce qu'on recule devant du bien qu'on peut faire ?*

Ce fut là la troisième phase de son ascension. Le père Madeleine était devenu monsieur Madeleine, monsieur Madeleine devint monsieur le maire.

Livre troisième – La boue, mais l'âme

trouve des vestiges de tous les cataclysmes depuis le coquillage du déluge jusqu'au haillon de Marat.

Chapitre III. Sommes déposées chez Laffitte

Du reste, il était demeuré aussi simple que le premier jour. Il avait les cheveux gris, l'œil sérieux, le teint hâlé d'un ouvrier, le visage pensif d'un philosophe. Il portait habituellement un chapeau à bords larges et une longue redingote de gros drap, boutonnée jusqu'au menton. Il remplissait ses fonctions de maire, mais hors de là il vivait solitaire. Il parlait à peu de monde. Il se dérobaux politesses, saluait de côté, s'esquiva vite, souriait pour se dispenser de causer, donnait pour se dispenser de sourire. Les femmes disaient de lui : Quel bon ours ! Son plaisir était de se promener dans les champs.

Il prenait ses repas toujours seul, avec un livre ouvert devant lui où il lisait. Il avait une petite bibliothèque bien faite. Il aimait les livres ; les livres sont des amis froids et sûrs. À mesure que le loisir lui venait avec la fortune, il semblait qu'il en profitât pour cultiver son esprit. Depuis qu'il était à Montreuil-sur-mer, on remarquait que d'année en année son langage devenait plus poli, plus choisi et plus doux.

Il emportait volontiers un fusil dans ses promenades, mais il s'en servait rarement. Quand cela lui arrivait par aventure, il avait un tir infailible qui effrayait. Jamais il ne tuait un animal inoffensif. Jamais il ne tirait un petit oiseau. Quoiqu'il ne fût plus jeune, on contait qu'il était d'une force prodigieuse. Il offrait un coup de main à qui en avait besoin, relevait un cheval, poussait à une roue embourbée, arrêta par les cornes un taureau échappé. Il avait toujours ses poches pleines de monnaie en sortant et vides en rentrant. Quand il passait dans un village, les marmots déguenillés couraient joyeusement après lui et l'entouraient comme une nuée de moucherons.

On croyait deviner qu'il avait dû vivre jadis de la vie des champs, car il avait toutes sortes de secrets utiles qu'il enseignait aux paysans. Il leur apprenait à détruire la teigne des blés en aspergeant le grenier et en inondant les fentes du plancher d'une dissolution de sel commun, et à chasser les charançons en suspendant partout, aux murs et aux toits, dans les héberges et dans les maisons, de l'orviot en fleur. Il avait des "recettes" pour extirper d'un champ la luzette, la nielle, la vesce, la gaverolle, la queue-de-renard, toutes les herbes parasites qui mangent le blé. Il défendait une lapinière contre les rats rien qu'avec l'odeur d'un petit cochon de Barbarie qu'il y mettait. Un jour il voyait des gens du pays très occupés à arracher des orties. Il regarda ce tas de plantes déracinées et déjà desséchées, et dit :

— C'est mort. Cela serait pourtant bon si l'on savait s'en servir. Quand l'ortie est jeune, la feuille est un légume excellent ; quand elle vieillit, elle a des filaments et des fibres comme le chanvre et le lin. La toile d'ortie vaut la toile de chanvre. Hachée, l'ortie est bonne pour la volaille ; broyée, elle est bonne pour les bêtes à cornes. La graine de l'ortie mêlée au fourrage donne du luisant au poil des animaux ; la racine mêlée au sel produit une belle couleur jaune. C'est du reste un excellent foin

qu'on peut faucher deux fois. Et que faut-il à l'ortie ? Peu de terre, nul soin, nulle culture. Seulement la graine tombe à mesure qu'elle mûrit, et est difficile à récolter. Voilà tout. Avec quelque peine qu'on prendrait, l'ortie serait utile ; on la néglige, elle devient nuisible. Alors on la tue. Que d'hommes ressemblent à l'ortie !

Il ajouta après un silence :

— Mes amis, retenez ceci, il n'y a ni mauvaises herbes ni mauvais hommes. Il n'y a que de mauvais cultivateurs.

Les enfants l'aimaient encore parce qu'il savait faire de charmants petits ouvrages avec de la paille et des noix de coco.

Quand il voyait la porte d'une église tendue de noir, il entrait ; il recherchait un enterrement comme d'autres recherchent un baptême. Le veuvage et le malheur d'autrui l'attiraient à cause de sa grande douceur ; il se mêlait aux amis en deuil, aux familles vêtues de noir, aux prêtres gémissant autour d'un cercueil. Il semblait donner volontiers pour texte à ses pensées ces psalmodies funèbres pleines de la vision d'un autre monde. L'œil au ciel, il écoutait, avec une sorte d'aspiration vers tous les mystères de l'infini, ces voix tristes qui chantent sur le bord de l'abîme obscur de la mort.

Il faisait une foule de bonnes actions en se cachant comme on se cache pour les mauvaises. Il pénétrait à la dérobée, le soir, dans les maisons ; il montait furtivement des escaliers. Un pauvre diable, en rentrant dans son galetas, trouvait que sa porte avait été ouverte, quelquefois même forcée, dans son absence. Le pauvre homme se récriait : quelque malfaiteur est venu ! Il entrait, et la première chose qu'il voyait, c'était une pièce d'or oubliée sur un meuble. "Le malfaiteur" qui était venu, c'était le père Madeleine.

Il était affable et triste. Le peuple disait : « Voilà un homme riche qui n'a pas l'air fier. Voilà un homme heureux qui n'a pas l'air content. »

Quelques-uns prétendaient que c'était un personnage mystérieux, et affirmaient qu'on n'entrait jamais dans sa chambre, laquelle était une vraie cellule d'anachorète meublée de sabliers ailés et enjolivée de tibias en croix et de têtes de mort. Cela se disait beaucoup, si bien que quelques jeunes femmes élégantes et malignes de Montreuil-sur-mer vinrent chez lui un jour, et lui demandèrent :

— Monsieur le maire, montrez-nous donc votre chambre. On dit que c'est une grotte.

Il sourit, et les introduisit sur-le-champ dans cette « grotte ». Elles furent bien punies de leur curiosité. C'était une chambre garnie tout bonnement de meubles d'acajou assez laids comme tous les meubles de ce genre et tapissée de papier à douze sous. Elles n'y purent rien remarquer que deux flambeaux de forme vieillie qui étaient sur la cheminée et qui avaient l'air d'être en argent, « car ils étaient contrôlés ». Observation pleine de l'esprit des petites villes.

On n'en continua pas moins de dire que personne ne pénétrait dans cette chambre et que c'était une caverne d'ermite, un révoir, un trou, un tombeau.

On se chuchotait aussi qu'il avait des sommes « immenses » déposées chez Laffitte, avec cette particularité qu'elles étaient toujours à sa disposition immédiate, de telle sorte, ajoutait-on, que M. Madeleine pourrait arriver un matin chez Laffitte, signer un reçu et emporter ses deux ou trois millions en dix minutes. Dans la réa-

Saint-Louis, rue du Temple, rue Vieille-du-Temple, rue Notre-Dame-de-Nazareth, rue Folie-Méricourt, quai aux Fleurs, rue du Petit-Musc, rue de Normandie, rue Pont-aux-Biches, rue des Marais, faubourg Saint-Martin, rue Notre-Dame-des-Victoires, faubourg Montmartre, rue Grange-Batelière, aux Champs-Élysées, rue Jacob, rue de Tournon, le vieux cloaque gothique montrait encore cyniquement ses gueules. C'étaient d'énormes hiatus de pierre à cagnards, quelquefois entourés de bornes, avec une effronterie monumentale.

Paris, en 1806, en était encore presque au chiffre d'égouts constaté en mai 1663 : cinq mille trois cent vingt-huit toises. Après Bruneseau, le 1^{er} janvier 1832, il en avait quarante mille trois cents mètres. De 1806 à 1831, on avait bâti annuellement, en moyenne, sept cent cinquante mètres ; depuis on a construit tous les ans huit et même dix mille mètres de galeries, en maçonnerie de petits matériaux à bain de chaux hydraulique sur fondation de béton. À deux cents francs le mètre, les soixante lieues d'égouts du Paris actuel représentent quarante-huit millions.

Outre le progrès économique que nous avons indiqué en commençant, de graves problèmes d'hygiène publique se rattachent à cette immense question : l'égout de Paris.

Paris est entre deux nappes, une nappe d'eau et une nappe d'air. La nappe d'eau, gisante à une assez grande profondeur souterraine, mais déjà tâchée par deux forages, est fournie par la couche de grès vert située entre la craie et le calcaire jurassique ; cette couche peut être représentée par un disque de vingt-cinq lieues de rayon ; une foule de rivières et de ruisseaux y suintent ; on boit la Seine, la Marne, l'Yonne, l'Oise, l'Aisne, le Cher, la Vienne et la Loire dans un verre d'eau du puits de Grenelle. La nappe d'eau est salubre, elle vient du ciel d'abord, de la terre ensuite ; la nappe d'air est malsaine, elle vient de l'égout. Tous les miasmes du cloaque se mêlent à la respiration de la ville ; de là cette mauvaise haleine. L'air pris au-dessus d'un fumier, ceci a été scientifiquement établi, est plus pur que l'air pris au-dessus de Paris. Dans un temps donné, le progrès aidant, les mécanismes se perfectionnant, et la clarté se faisant, on emploiera la nappe d'eau à purifier la nappe d'air. C'est-à-dire à laver l'égout. On sait que par lavage de l'égout, nous entendons restitution de la fange à la terre ; renvoi du fumier au sol et de l'engrais aux champs. Il y aura, par ce simple fait, pour toute la communauté sociale, diminution de misère et augmentation de santé. À l'heure où nous sommes, le rayonnement des maladies de Paris va à cinquante lieues autour du Louvre, pris comme moyeu de cette route pestilentielle.

On pourrait dire que, depuis dix siècles, le cloaque est la maladie de Paris. L'égout est le vice que la ville a dans le sang. L'instinct populaire ne s'y est jamais trompé. Le métier d'égoutier était autrefois presque aussi périlleux, et presque aussi répugnant au peuple, que le métier d'équarisseur si longtemps frappé d'horreur et abandonné au bourreau. Il fallait une haute paye pour décider un maçon à disparaître dans cette sape fétide ; l'échelle du puisatier hésitait à s'y plonger ; on disait proverbialement : *descendre dans l'égout, c'est entrer dans la fosse* ; et toutes sortes de légendes hideuses, nous l'avons dit, couvraient d'épouvante ce colossal évier ; sentine redoutée qui a la trace des révolutions du globe comme des révolutions des hommes, et où l'on

toute la puissance des pompes d'épuisement ; il a fallu faire chercher par un plongeur la fissure qui était dans le goulet du grand bassin, et on ne l'a point bouchée sans peine. Ailleurs, près de la Seine, et même assez loin du fleuve, comme par exemple à Belleville, Grande-Rue et passage Lumière, on rencontre des sables sans fond où l'on s'enlise et où un homme peut fondre à vue d'œil. Ajoutez l'asphyxie par les miasmes, l'ensevelissement par les éboulements, les effondrements subits. Ajoutez le typhus, dont les travailleurs s'imprègnent lentement. De nos jours, après avoir creusé la galerie de Clichy, avec banquettes pour recevoir une conduite maîtresse d'eau de l'Ourcq, travail exécuté en tranchée, à dix mètres de profondeur ; après avoir, à travers les éboulements, à l'aide des fouilles, souvent putrides, et des étrépillonnements, voûté la Bièvre du boulevard de l'Hôpital jusqu'à la Seine ; après avoir, pour délivrer Paris des eaux torrentielles de Montmartre et pour donner écoulement à cette mare fluviale de neuf hectares qui croupissait près de la barrière des Martyrs ; après avoir, disons-nous, construit la ligne d'égouts de la barrière Blanche au chemin d'Aubervilliers, en quatre mois, jour et nuit, à une profondeur de onze mètres ; après avoir, chose qu'on n'avait pas vue encore, exécuté souterrainement un égout rue Barre-du-Bec, sans tranchée, à six mètres au-dessous du sol, le conducteur Monnot est mort. Après avoir voûté trois mille mètres d'égouts sur tous les points de la ville, de la rue Traversière-Saint-Antoine à la rue de Lourcine, après avoir, par le branchement de l'Arbalète, déchargé des inondations pluviales le carrefour Censier-Mouffetard, après avoir bâti l'égout Saint-Georges sur enrochement et béton dans des sables fluides, après avoir dirigé le redoutable abaissement de radier du branchement Notre-Dame-de-Nazareth, l'ingénieur Duleau est mort. Il n'y a pas de bulletin pour ces actes de bravoure-là, plus utiles pourtant que la tuerie bête des champs de bataille.

Les égouts de Paris, en 1832, étaient loin d'être ce qu'ils sont aujourd'hui. Bruneseau avait donné le branle, mais il fallait le choléra pour déterminer la vaste reconstruction qui a eu lieu depuis. Il est surprenant de dire, par exemple, qu'en 1821, une partie de l'égout de ceinture, dit Grand Canal, comme à Venise, croupissait encore à ciel ouvert, rue des Gourdes. Ce n'est qu'en 1823 que la ville de Paris a trouvé dans son gousset les deux cent soixante-six mille quatre-vingts francs six centimes nécessaires à la couverture de cette turpitude. Les trois puits absorbants du Combat, de la Cunette et de Saint-Mandé, avec leurs dégorgeoirs, leurs appareils, leurs puisards et leurs branchements dépuratoires, ne datent que de 1836. La voirie intestinale de Paris a été refaite à neuf et, comme nous l'avons dit, plus que décuplée depuis un quart de siècle.

Il y a trente ans, à l'époque de l'insurrection des 5 et 6 juin, c'était encore, dans beaucoup d'endroits, presque l'ancien égout. Un très grand nombre de rues, aujourd'hui bombées, étaient alors des chaussées fendues. On voyait très souvent, au point déclive où les versants d'une rue ou d'un carrefour aboutissaient, de larges grilles carrées à gros barreaux dont le fer luisait fourbu par les pas de la foule, dangereuses et glissantes aux voitures et faisant abattre les chevaux. La langue officielle des ponts et chaussées donnait à ces points déclives et à ces grilles le nom expressif de *cassis*. En 1832, dans une foule de rues, rue de l'Étoile, rue

lité ces « deux ou trois millions » se réduisaient, nous l'avons dit, à six cent trente ou quarante mille francs.

Chapitre VI. Progrès futur

Le creusement de l'égout de Paris n'a pas été une petite besogne. Les dix derniers siècles y ont travaillé sans le pouvoir terminer, pas plus qu'ils n'ont pu finir Paris. L'égout, en effet, reçoit tous les contre-coups de la croissance de Paris. C'est, dans la terre, une sorte de polype ténébreux aux mille antennes qui grandit dessous en même temps que la ville dessus. Chaque fois que la ville perce une rue, l'égout allonge un bras. La vieille monarchie n'avait construit que vingt-trois mille trois cents mètres d'égouts ; c'est là que Paris en était le 1^{er} janvier 1806. À partir de cette époque, dont nous reparlerons tout à l'heure, l'œuvre a été utilement et énergiquement reprise et continuée ; Napoléon a bâti, ces chiffres sont curieux, quatre mille huit cent quatre mètres ; Louis XVIII, cinq mille sept cent neuf ; Charles X, dix mille huit cent trente-six ; Louis-Philippe, quatre-vingt-neuf mille vingt ; la République de 1848, vingt-trois mille trois cent quatre-vingt-un ; le régime actuel, soixante-dix mille cinq cents ; en tout, à l'heure qu'il est, deux cent vingt-six mille six cent dix mètres, soixante lieues d'égout ; entrailles énormes de Paris. Ramification obscure, toujours en travail ; construction ignorée et immense.

Comme on le voit, le dédale souterrain de Paris est aujourd'hui plus que décuple de ce qu'il était au commencement du siècle. On se figure malaisément tout ce qu'il a fallu de persévérance et d'efforts pour amener ce cloaque au point de perfection relative où il est maintenant. C'était à grand'peine que la vieille prévôté monarchique et, dans les dix dernières années du dix-huitième siècle, la mairie révolutionnaire étaient parvenues à forer les cinq lieues d'égouts qui existaient avant 1806. Tous les genres d'obstacles entravaient cette opération, les uns propres à la nature du sol, les autres inhérents aux préjugés mêmes de la population laborieuse de Paris. Paris est bâti sur un gisement étrangement rebelle à la pioche, à la houe, à la sonde, au maniement humain. Rien de plus difficile à percer et à pénétrer que cette formation géologique à laquelle se superpose la merveilleuse formation historique nommée Paris ; dès que, sous une forme quelconque, le travail s'engage et s'aventure dans cette nappe d'alluvions, les résistances souterraines abondent. Ce sont des argiles liquides, des sources vives, des roches dures, de ces vases molles et profondes que la science spéciale appelle moutardes. Le pic avance laborieusement dans des lames calcaires alternées de filets de glaises très minces et de couches schisteuses aux feuillets incrustés d'écailles d'huîtres contemporaines des océans préadamites. Parfois un ruisseau crève brusquement une voûte commencée et inonde les travailleurs ; ou c'est une coulée de marne qui se fait jour et se rue avec la furie d'une cataracte, brisant comme verre les plus grosses poutres de soutènement. Tout récemment, à la Villette, quand il a fallu, sans interrompre la navigation et sans vider le canal, faire passer l'égout collecteur sous le canal Saint-Martin, une fissure s'est faite dans la cuvette du canal, l'eau a abondé subitement dans le chantier souterrain, au delà de

Chapitre IV.

M. Madeleine en deuil

Au commencement de 1821, les journaux annoncèrent la mort de M. Myriel, évêque de Digne, « surnommé *monseigneur Bienvenu* », et trépassé en odeur de sainteté à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

L'évêque de Digne, pour ajouter ici un détail que les journaux omirent, était, quand il mourut, depuis plusieurs années aveugle, et content d'être aveugle, sa sœur étant près de lui.

Disons-le en passant, être aveugle et être aimé, c'est en effet, sur cette terre où rien n'est complet, une des formes les plus étrangement exquises du bonheur. Avoir continuellement à ses côtés une femme, une fille, une sœur, un être charmant, qui est là parce que vous avez besoin d'elle et parce qu'elle ne peut se passer de vous, se savoir indispensable à qui nous est nécessaire, pouvoir incessamment mesurer son affection à la quantité de présence qu'elle nous donne, et se dire : puisqu'elle me consacre tout son temps, c'est que j'ai tout son cœur ; voir la pensée à défaut de la figure, constater la fidélité d'un être dans l'éclipse du monde, percevoir le frôlement d'une robe comme un bruit d'ailes, l'entendre aller et venir, sortir, rentrer, parler, chanter, et songer qu'on est le centre de ces pas, de cette parole, de ce chant, manifester à chaque minute sa propre attraction, se sentir d'autant plus puissant qu'on est plus infirme, devenir dans l'obscurité, et par l'obscurité, l'astre autour duquel gravite cet ange, peu de félicités égalent celle-là. Le suprême bonheur de la vie, c'est la conviction qu'on est aimé ; aimé pour soi-même, disons mieux, aimé malgré soi-même ; cette conviction, l'aveugle l'a. Dans cette détresse, être servi, c'est être caressé. Lui manque-t-il quelque chose ? Non. Ce n'est point perdre la lumière qu'avoir l'amour. Et quel amour ! un amour entièrement fait de vertu. Il n'y a point de cécité où il y a certitude. L'âme à tâtons cherche l'âme, et la trouve. Et cette âme trouvée et prouvée est une femme. Une main vous soutient, c'est la sienne ; une bouche effleure votre front, c'est sa bouche ; vous entendez une respiration tout près de vous, c'est elle. Tout avoir d'elle, depuis son culte jusqu'à sa pitié, n'être jamais quitté, avoir cette douce faiblesse qui vous secourt, s'appuyer sur ce roseau inébranlable, toucher de ses mains la providence et pouvoir la prendre dans ses bras, Dieu palpable, quel ravissement ! Le cœur, cette céleste fleur obscure, entre dans un épanouissement mystérieux. On ne donnerait pas cette ombre pour toute la clarté. L'âme ange est là, sans cesse là ; si elle s'éloigne, c'est pour revenir ; elle s'efface comme le rêve et reparait comme la réalité. On sent de la chaleur qui approche, la voilà. On déborde de sérénité, de gaieté et d'extase ; on est un rayonnement dans la nuit. Et mille petits soins. Des riens qui sont énormes dans ce vide. Les plus ineffables accents de la voix féminine employés à vous bercer, et suppléant pour vous à l'univers évanoui. On est caressé avec de l'âme. On ne voit rien, mais on se sent adoré. C'est un paradis de ténèbres.

C'est de ce paradis que monseigneur Bienvenu était passé à l'autre.

L'annonce de sa mort fut reproduite par le journal local de Montreuil-sur-mer. M. Madeleine parut le lendemain tout en noir avec un crêpe à son chapeau.

On remarqua dans la ville ce deuil, et l'on jasa. Cela parut une lueur sur l'origine de M. Madeleine. On en conclut qu'il avait quelque alliance avec le vénérable évêque. *Il drape pour l'évêque de Digne*, dirent les salons ; cela rehaussa fort M. Madeleine, et lui donna subitement et d'emblée une certaine considération dans le monde noble de Montreuil-sur-mer. Le microscopique faubourg Saint-Germain de l'endroit songea à faire cesser la quarantaine de M. Madeleine, parent probable d'un évêque. M. Madeleine s'aperçut de l'avancement qu'il obtenait à plus de révérences des vieilles femmes et à plus de sourires des jeunes. Un soir, une doyenne de ce petit grand monde-là, curieuse par droit d'ancienneté, se hasarda à lui demander :

— Monsieur le maire est sans doute cousin du feu évêque de Digne ?

Il dit :

— Non, madame.

— Mais, reprit la douairière, vous en portez le deuil ?

Il répondit :

— C'est que dans ma jeunesse j'ai été laquais dans sa famille.

Une remarque qu'on faisait encore, c'est que, chaque fois qu'il passait dans la ville un jeune savoyard courant le pays et cherchant des cheminées à ramoner, M. le maire le faisait appeler, lui demandait son nom, et lui donnait de l'argent. Les petits savoyards se le disaient, et il en passait beaucoup.

Chapitre V. Progrès actuel

Aujourd'hui l'égout est propre, froid, droit, correct. Il réalise presque l'idéal de ce qu'on entend en Angleterre par le mot « respectable ». Il est convenable et grisâtre ; tiré au cordeau ; on pourrait presque dire à quatre épingles. Il ressemble à un fournisseur devenu conseiller d'État. On y voit presque clair. La fange s'y comporte décemment. Au premier abord, on le prendrait volontiers pour un de ces corridors souterrains si communs jadis et si utiles aux fuites de monarques et de princes, dans cet ancien bon temps « où le peuple aimait ses rois ». L'égout actuel est un bel égout ; le style pur y règne ; le classique alexandrin rectiligne qui, chassé de la poésie, paraît s'être réfugié dans l'architecture, semble mêlé à toutes les pierres de cette longue voûte ténébreuse et blanchâtre ; chaque dégorgeoir est une arcade ; la rue de Rivoli fait école jusque dans le cloaque. Au reste, si la ligne géométrique est quelque part à sa place, c'est à coup sûr dans la tranchée stercoraire d'une grande ville. Là, tout doit être subordonné au chemin le plus court. L'égout a pris aujourd'hui un certain aspect officiel. Les rapports mêmes de police dont il est quelquefois l'objet ne lui manquent plus de respect. Les mots qui le caractérisent dans le langage administratif sont relevés et dignes. Ce qu'on appelait boyau, on l'appelle galerie ; ce qu'on appelait trou, on l'appelle regard. Villon ne reconnaîtrait plus son antique logis en-cas. Ce réseau de caves a bien toujours son immémoriale population de rongeurs, plus pullulante que jamais ; de temps en temps, un rat, vieille moustache, risque sa tête à la fenêtre de l'égout et examine les Parisiens ; mais cette vermine elle-même s'apprivoise, satisfaite qu'elle est de son palais souterrain. Le cloaque n'a plus rien de sa férocité primitive. La pluie, qui salissait l'égout d'autrefois, lave l'égout d'à présent. Ne vous y fiez pas trop pourtant. Les miasmes l'habitent encore. Il est plutôt hypocrite qu'irréprochable. La préfecture de police et la commission de salubrité ont eu beau faire. En dépit de tous les procédés d'assainissement, il exhale une vague odeur suspecte, comme Tartuffe après la confession.

Convenons-en, comme, à tout prendre, le balayage est un hommage que l'égout rend à la civilisation, et comme, à ce point de vue, la conscience de Tartuffe est un progrès sur l'étable d'Augias, il est certain que l'égout de Paris s'est amélioré.

C'est plus qu'un progrès ; c'est une transmutation. Entre l'égout ancien et l'égout actuel, il y a une révolution. Qui a fait cette révolution ?

L'homme que tout le monde oublie et que nous avons nommé, Bruneseau.

Chapitre V. Vagues éclairs à l'horizon

Peu à peu, et avec le temps, toutes les oppositions étaient tombées. Il y avait eu d'abord contre M. Madeleine, sorte de loi que subissent toujours ceux qui s'élèvent, des noirceurs et des calomnies, puis ce ne fut plus que des méchancetés, puis ce ne fut que des malices, puis cela s'évanouit tout à fait ; le respect devint complet, unanime, cordial, et il arriva un moment, vers 1821, où ce mot : monsieur le maire, fut prononcé à Montreuil-sur-mer presque du même accent que ce mot : monseigneur l'évêque, était prononcé à Digne en 1815. On venait de dix lieues à la ronde consulter M. Madeleine. Il terminait les différends, il empêchait les procès, il réconciliait les ennemis. Chacun le prenait pour juge de son bon droit. Il semblait qu'il eût pour âme le livre de la loi naturelle. Ce fut comme une contagion de vénération qui, en six ou sept ans et de proche en proche, gagna tout le pays.

Un seul homme, dans la ville et dans l'arrondissement, se déroba absolument à cette contagion, et, quoi que fit le père Madeleine, y demeura rebelle, comme si une sorte d'instinct, incorruptible et imperturbable, l'éveillait et l'inquiétait. Il semblerait en effet qu'il existe dans certains hommes un véritable instinct bestial, pur et intègre comme tout instinct, qui crée les antipathies et les sympathies, qui sépare fatalement une nature d'une autre nature, qui n'hésite pas, qui ne se trouble, ne se tait et ne se dément jamais, clair dans son obscurité, infaillible, impérieux, réfractaire à tous les conseils de l'intelligence et à tous les dissolvants de la raison, et qui, de quelque façon que les destinées soient faites, avertit secrètement l'homme-chat de la présence de l'homme-chat, et l'homme-renard de la présence de l'homme-lion.

Souvent, quand M. Madeleine passait dans une rue, calme, affectueux, entouré des bénédictions de tous, il arrivait qu'un homme de haute taille, vêtu d'une redingote gris de fer, armé d'une grosse canne et coiffé d'un chapeau rabattu, se retournait brusquement derrière lui, et le suivait des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu, croisant les bras, secouant lentement la tête, et haussant sa lèvre supérieure avec sa lèvre inférieure jusqu'à son nez, sorte de grimace significative qui pourrait se traduire par : « Mais qu'est-ce que c'est que cet homme-là ? — Pour sûr je l'ai vu quelque part. — En tout cas, je ne suis toujours pas sa dupe. »

Ce personnage, grave d'une gravité presque menaçante, était de ceux qui, même rapidement entrevus, préoccupent l'observateur.

Il se nommait Javert, et il était de la police.

Il remplissait à Montreuil-sur-mer les fonctions pénibles, mais utiles, d'inspecteur. Il n'avait pas vu les commencements de Madeleine. Javert avait le poste qu'il occupait à la protection de M. Chabouillet, le secrétaire du ministre d'État, comte Anglès, alors préfet de police à Paris. Quand Javert était arrivé à Montreuil-sur-mer, la fortune du grand manufacturier était déjà faite, et le père Madeleine était devenu monsieur Madeleine.

Certains officiers de police ont une physionomie à part et qui se complique d'un air de bassesse mêlé à un air d'autorité. Javert avait cette physionomie, moins la bassesse.

Dans notre conviction, si les âmes étaient visibles aux yeux, on verrait distinctement cette chose étrange que chacun des individus de l'espèce humaine correspond à quelqu'une des espèces de la création animale ; et l'on pourrait reconnaître aisément cette vérité à peine entrevue par le penseur, que, depuis l'huître jusqu'à l'aigle, depuis le porc jusqu'au tigre, tous les animaux sont dans l'homme et que chacun d'eux est dans un homme. Quelquefois même plusieurs d'entre eux à la fois.

Les animaux ne sont autre chose que les figures de nos vertus et de nos vices, errantes devant nos yeux, les fantômes visibles de nos âmes. Dieu nous les montre pour nous faire réfléchir. Seulement, comme les animaux ne sont que des ombres, Dieu ne les a point faits éducatifs dans le sens complet du mot ; à quoi bon ? Au contraire, nos âmes étant des réalités et ayant une fin qui leur est propre, Dieu leur a donné l'intelligence, c'est-à-dire l'éducation possible. L'éducation sociale bien faite peut toujours tirer d'une âme, quelle qu'elle soit, l'utilité qu'elle contient.

Ceci soit dit, bien entendu, au point de vue restreint de la vie terrestre apparente, et sans préjuger la question profonde de la personnalité antérieure et ultérieure des êtres qui ne sont pas l'homme. Le moi visible n'autorise en aucune façon le penseur à nier le moi latent. Cette réserve faite, passons.

Maintenant, si l'on admet un moment avec nous que dans tout homme il y a une des espèces animales de la création, il nous sera facile de dire ce que c'était que l'officier de paix Javert.

Les paysans asturiens sont convaincus que dans toute portée de louve il y a un chien, lequel est tué par la mère, sans quoi en grandissant il dévorerait les autres petits.

Donnez une face humaine à ce chien fils d'une louve, et ce sera Javert.

Javert était né dans une prison d'une tireuse de cartes dont le mari était aux galères. En grandissant, il pensa qu'il était en dehors de la société et désespéra d'y rentrer jamais. Il remarqua que la société maintient irrémédiablement en dehors d'elle deux classes d'hommes, ceux qui l'attaquent et ceux qui la gardent ; il n'avait le choix qu'entre ces deux classes ; en même temps il se sentait je ne sais quel fond de rigidité, de régularité et de probité, compliqué d'une inexprimable haine pour cette race de bohèmes dont il était. Il entra dans la police.

Il y réussit. À quarante ans il était inspecteur.

Il avait dans sa jeunesse été employé dans les chiourmes du midi.

Avant d'aller plus loin, entendons-nous sur ce mot face humaine que nous appliquons tout à l'heure à Javert.

La face humaine de Javert consistait en un nez camard, avec deux profondes narines vers lesquelles montaient sur ses deux joues d'énormes favoris. On se sentait mal à l'aise la première fois qu'on voyait ces deux forêts et ces deux cavernes. Quand Javert riait, ce qui était rare et terrible, ses lèvres minces s'écartaient, et laissaient voir, non seulement ses dents, mais ses gencives, et il se faisait autour de son nez un plissement

Dès la deuxième année, Bruneseau s'était adjoint son gendre Nargaud.

C'est ainsi qu'au commencement de ce siècle la vieille société cura son double-fond et fit la toilette de son égout. Ce fut toujours cela de nettoyé.

Tortueux, crevassé, dépavé, craquelé, coupé de fondrières, cahoté par des coudes bizarres, montant et descendant sans logique, fétide, sauvage, farouche, submergé d'obscurité, avec des cicatrices sur ses dalles et des balafres sur ses murs, épouvantable, tel était, vu rétrospectivement, l'antique égout de Paris. Ramifications en tous sens, croisements de tranchées, branchements, pattes d'oie, étoiles comme dans les sapes, cæcums, culs-de-sac, voûtes salpêtrées, puisards infects, suintements dartreux sur les parois, gouttes tombant des plafonds, ténèbres ; rien n'égalait l'horreur de cette vieille crypte exutoire, appareil digestif de Babylone, antre, fosse, gouffre percé de rues, taupinière titanique où l'esprit croit voir rôder à travers l'ombre, dans de l'ordure qui a été de la splendeur, cette énorme taupe aveugle, le passé.

Ceci, nous le répétons, c'était l'égout d'autrefois.

de fer pendait dans l'une de ces cellules. On les murait toutes. Quelques trouvailles furent bizarres ; entre autres le squelette d'un orang-outang disparu du Jardin des plantes en 1800, disparition probablement connexe à la fameuse et incontestable apparition du diable rue des Bernardins dans la dernière année du dix-huitième siècle. Le pauvre diable avait fini par se noyer dans l'égout.

Sous le long couloir cintré qui aboutit à l'Arche-Marion, une hotte de chiffonnier, parfaitement conservée, fit l'admiration des connaisseurs. Partout, la vase, que les égoutiers en étaient venus à manier intrépidement, abondait en objets précieux, bijoux d'or et d'argent, pierreries, monnaies. Un géant qui eût filtré ce cloaque eût eu dans son tamis la richesse des siècles. Au point de partage des deux branchements de la rue du Temple et de la rue Sainte-Avoye, on ramassa une singulière médaille huguenote en cuivre, portant d'un côté un porc coiffé d'un chapeau de cardinal et de l'autre un loup la tiare en tête.

La rencontre la plus surprenante fut à l'entrée du Grand Égout. Cette entrée avait été autrefois fermée par une grille dont il ne restait plus que les gonds. À l'un de ces gonds pendait une sorte de loque informe et souillée qui, sans doute arrêtée là au passage, y flottait dans l'ombre et achevait de s'y déchiqueter. Bruneseau approcha sa lanterne et examina ce lambeau. C'était de la batiste très fine, et l'on distinguait à l'un des coins moins rongé que le reste une couronne héraldique brodée au-dessus de ces sept lettres : LAV-BESP. La couronne était une couronne de marquis et les sept lettres signifiaient *Laubespine*. On reconnut que ce qu'on avait sous les yeux était un morceau du linceul de Marat. Marat, dans sa jeunesse, avait eu des amours. C'était quand il faisait partie de la maison du comte d'Artois en qualité de médecin des écuries. De ces amours, historiquement constatés, avec une grande dame, il lui était resté ce drap de lit. Épave ou souvenir. À sa mort, comme c'était le seul linge un peu fin qu'il eût chez lui, on l'y avait enseveli. De vieilles femmes avaient emmailloté pour la tombe, dans ce linge où il y avait eu de la volupté, le tragique Ami du Peuple.

Bruneseau passa outre. On laissa cette guenille où elle était ; on ne l'acheva pas. Fut-ce mépris ou respect ? Marat méritait les deux. Et puis, la destinée y était assez empreinte pour qu'on hésitât à y toucher. D'ailleurs, il faut laisser aux choses du sépulcre la place qu'elles choisissent. En somme, la relique était étrange. Une marquise y avait dormi ; Marat y avait pourri ; elle avait traversé le Panthéon pour aboutir aux rats d'égout. Ce chiffon d'alcôve, dont Watteau eût jadis joyeusement dessiné tous les plis, avait fini par être digne du regard fixe de Dante.

La visite totale de la voirie immondielle souterraine de Paris dura sept ans, de 1805 à 1812. Tout en cheminant, Bruneseau désignait, dirigeait et mettait à fin des travaux considérables ; en 1808, il abaissait le radier du Ponceau, et, créant partout des lignes nouvelles, il poussait l'égout, en 1809, sous la rue Saint-Denis jusqu'à la fontaine des Innocents ; en 1810, sous la rue Froidmanteau et sous la Salpêtrière, en 1811, sous la rue Neuve-des-Petits-Pères, sous la rue du Mail, sous la rue de l'Écharpe, sous la place Royale, en 1812, sous la rue de la Paix et sous la chaussée d'Antin. En même temps, il faisait désinfecter et assainir tout le réseau.

épaté et sauvage comme sur un mufle de bête fauve. Javert sérieux était un dogue ; lorsqu'il riait, c'était un tigre. Du reste, peu de crâne, beaucoup de mâchoire, les cheveux cachant le front et tombant sur les sourcils, entre les deux yeux un froncement central permanent comme une étoile de colère, le regard obscur, la bouche pincée et redoutable, l'air du commandement féroce.

Cet homme était composé de deux sentiments très simples, et relativement très bons, mais qu'il faisait presque mauvais à force de les exagérer : le respect de l'autorité, la haine de la rébellion ; et à ses yeux le vol, le meurtre, tous les crimes, n'étaient que des formes de la rébellion. Il enveloppait dans une sorte de foi aveugle et profonde tout ce qui a une fonction dans l'État, depuis le premier ministre jusqu'au garde champêtre. Il couvrait de mépris, d'aversion et de dégoût tout ce qui avait franchi une fois le seuil légal du mal. Il était absolu et n'admettait pas d'exceptions. D'une part il disait :

– Le fonctionnaire ne peut se tromper ; le magistrat n'a jamais tort.

D'autre part il disait :

– Ceux-ci sont irrémédiablement perdus. Rien de bon n'en peut sortir.

Il partageait pleinement l'opinion de ces esprits extrêmes qui attribuent à la loi humaine je ne sais quel pouvoir de faire ou, si l'on veut, de constater des damnés, et qui mettent un Styx au bas de la société. Il était stoïque, sérieux, austère ; rêveur triste ; humble et hautain comme les fanatiques. Son regard était une vrille. Cela était froid et cela perçait. Toute sa vie tenait dans ces deux mots : veiller et surveiller. Il avait introduit la ligne droite dans ce qu'il y a de plus tortueux au monde ; il avait la conscience de son utilité, la religion de ses fonctions, et il était espion comme on est prêtre. Malheur à qui tombait sous sa main ! Il eût arrêté son père s'évadant du bagne et dénoncé sa mère en rupture de ban. Et il l'eût fait avec cette sorte de satisfaction intérieure que donne la vertu. Avec cela une vie de privations, l'isolement, l'abnégation, la chasteté, jamais une distraction. C'était le devoir implacable, la police comprise comme les Spartiates comprenaient Sparte, un guet impitoyable, une honnêteté farouche, un mouchard marmoréen, Brutus dans Vidocq.

Toute la personne de Javert exprimait l'homme qui épie et qui se dérobe. L'école mystique de Joseph de Maistre, laquelle à cette époque assaisonnait de haute cosmogonie ce qu'on appelait les journaux ultras, n'eût pas manqué de dire que Javert était un symbole. On ne voyait pas son front qui disparaissait sous son chapeau, on ne voyait pas ses yeux qui se perdaient sous ses sourcils, on ne voyait pas son menton qui plongeait dans sa cravate, on ne voyait pas ses mains qui rentraient dans ses manches, on ne voyait pas sa canne qu'il portait sous sa redingote. Mais l'occasion venue, on voyait tout à coup sortir de toute cette ombre, comme d'une embuscade, un front anguleux et étroit, un regard funeste, un menton menaçant, des mains énormes ; et un gourdin monstrueux.

À ses moments de loisir, qui étaient peu fréquents, tout en haïssant les livres, il lisait ; ce qui fait qu'il n'était pas complètement illettré. Cela se reconnaissait à quelque emphase dans la parole.

Il n'avait aucun vice, nous l'avons dit. Quand il était content de lui, il s'accordait une prise de tabac. Il tenait à l'humanité par là.

On comprendra sans peine que Javert était l'effroi de toute cette classe que la statistique annuelle du ministère de la justice désigne sous la rubrique : *Gens sans aveu*. Le nom de Javert prononcé les mettait en déroute ; la face de Javert apparaissant les pétrifiait.

Tel était cet homme formidable.

Javert était comme un œil toujours fixé sur M. Madeleine. Œil plein de soupçon et de conjectures. M. Madeleine avait fini par s'en apercevoir, mais il sembla que cela fût insignifiant pour lui. Il ne fit pas même une question à Javert, il ne le cherchait ni ne l'évitait, et il portait, sans paraître y faire attention, ce regard gênant et presque pesant. Il traitait Javert comme tout le monde, avec aisance et bonté.

À quelques paroles échappées à Javert, on devinait qu'il avait recherché secrètement, avec cette curiosité qui tient à la race et où il entre autant d'instinct que de volonté, toutes les traces antérieures que le père Madeleine avait pu laisser ailleurs. Il paraissait savoir, et il disait parfois à mots couverts, que quelqu'un avait pris certaines informations dans un certain pays sur une certaine famille disparue. Une fois il lui arriva de dire, se parlant à lui-même :

— Je crois que je le tiens !

Puis il resta trois jours pensif sans prononcer une parole. Il paraît que le fil qu'il croyait tenir s'était rompu. Du reste, et ceci est le correctif nécessaire à ce que le sens de certains mots pourrait présenter de trop absolu, il ne peut y avoir rien de vraiment infaillible dans une créature humaine, et le propre de l'instinct est précisément de pouvoir être troublé, dépisté et dérouté. Sans quoi il serait supérieur à l'intelligence, et la bête se trouverait avoir une meilleure lumière que l'homme.

Javert était évidemment quelque peu déconcerté par le complet naturel et la tranquillité de M. Madeleine.

Un jour pourtant son étrange manière d'être parut faire impression sur M. Madeleine. Voici à quelle occasion.

Chapitre IV. Détails ignorés

La visite eut lieu. Ce fut une campagne redoutable ; une bataille nocturne contre la peste et l'asphyxie. Ce fut en même temps un voyage de découvertes. Un des survivants de cette exploration, ouvrier intelligent, très jeune alors, en racontait encore il y a quelques années les curieux détails que Bruneseau crut devoir omettre dans son rapport au préfet de police, comme indignes du style administratif. Les procédés désinfectants étaient à cette époque très rudimentaires. À peine Bruneseau eut-il franchi les premières articulations du réseau souterrain, que huit des travailleurs sur vingt refusèrent d'aller plus loin. L'opération était compliquée ; la visite entraînait le curage ; il fallait donc curer, et en même temps arpenter : noter les entrées d'eau, compter les grilles et les bouches, détailler les branchements, indiquer les courants à points de partage, reconnaître les circonscriptions respectives des divers bassins, sonder les petits égouts greffés sur l'égout principal, mesurer la hauteur sous clef de chaque couloir, et la largeur, tant à la naissance des voûtes qu'à fleur du radier, enfin déterminer les ordonnées du nivellement au droit de chaque entrée d'eau, soit du radier de l'égout, soit du sol de la rue. On avançait péniblement. Il n'était pas rare que les échelles de descente plongeassent dans trois pieds de vase. Les lanternes agonisaient dans les miasmes. De temps en temps on emportait un égoutier évanoui. À de certains endroits, précipice. Le sol s'était effondré, le dallage avait croulé, l'égout s'était changé en puits perdu ; on ne trouvait plus le solide ; un homme disparut brusquement ; on eut grand-peine à le retirer. Par le conseil de Fourcroy, on allumait de distance en distance, dans les endroits suffisamment assainis, de grandes cages pleines d'étope imbibée de résine. La muraille, par places, était couverte de fungus difformes, et l'on eût dit des tumeurs, la pierre elle-même semblait malade dans ce milieu irrespirable.

Bruneseau, dans son exploration, procéda d'amont en aval. Au point de partage des deux conduites d'eau du Grand-Hurleur, il déchiffra sur une pierre en saillie la date 1550 ; cette pierre indiquait la limite où s'était arrêté Philibert Delorme, chargé par Henri II de visiter la voirie souterraine de Paris. Cette pierre était la marque du seizième siècle à l'égout. Bruneseau retrouva la main-d'œuvre du dix-septième dans le conduit du Ponceau et dans le conduit de la rue Vieille-du-Temple, voûtés entre 1600 et 1650, et la main-d'œuvre du dix-huitième dans la section ouest du canal collecteur, encaissée et voûtée en 1740. Ces deux voûtes, surtout la moins ancienne, celle de 1740, étaient plus lézardées et plus décrépités que la maçonnerie de l'égout de ceinture, laquelle datait de 1412, époque où le ruisseau d'eau vive de Ménilmontant fut élevé à la dignité de grand égout de Paris, avancement analogue à celui d'un paysan qui deviendrait premier valet de chambre du roi ; quelque chose comme Gros-Jean transformé en Lebel.

On crut reconnaître çà et là, notamment sous le Palais de justice, des alvéoles d'anciens cachots pratiqués dans l'égout même. *In pace* hideux. Un carcan

quels Sainte-Foix fraternisait avec le marquis de Créqui, se déchargeaient tout simplement dans l'égout. Quant au curage, on confiait cette fonction aux averses, qui encombraient plus qu'elles ne balayaient. Rome laissait encore quelque poésie à son cloaque et l'appelait Gémonies ; Paris insultait le sien et l'appelait le Trou punais. La science et la superstition étaient d'accord pour l'horreur. Le Trou punais ne répugnait pas moins à l'hygiène qu'à la légende. Le Moine bourru était éclos sous la voussure fétide de l'égout Mouffetard ; les cadavres des Marmousets avaient été jetés dans l'égout de la Barillerie ; Fagon avait attribué la redoutable fièvre maligne de 1685 au grand hiatus de l'égout du Marais qui resta béant jusqu'en 1833 rue Saint-Louis presque en face de l'enseigne du *Messenger galant*. La bouche d'égout de la rue de la Mortellerie était célèbre par les pestes qui en sortaient ; avec sa grille de fer à pointes qui simulait une rangée de dents, elle était dans cette rue fatale comme une gueule de dragon soufflant l'enfer sur les hommes. L'imagination populaire assaisonnait le sombre évier parisien d'on ne sait quel hideux mélange d'infini. L'égout était sans fond. L'égout, c'était le barathrum. L'idée d'explorer ces régions lépreuses ne venait pas même à la police. Tenter cet inconnu, jeter la sonde dans cette ombre, aller à la découverte dans cet abîme, qui l'eût osé ? C'était effrayant. Quelqu'un se présentait pourtant. Le cloaque eut son Christophe Colomb.

Un jour, en 1805, dans une de ces rares apparitions que l'empereur faisait à Paris, le ministre de l'intérieur, un Decrès ou un Crétet quelconque, vint au petit lever du maître. On entendait dans le Carrousel le traînement des sabres de tous ces soldats extraordinaires de la grande république et du grand empire ; il y avait encombrement de héros à la porte de Napoléon ; hommes du Rhin, de l'Escaut, de l'Adige et du Nil ; compagnons de Joubert, de Desaix, de Marceau, de Hoche, de Kléber ; aérostiers de Fleurus, grenadiers de Mayence, pontonniers de Gênes, hussards que les Pyramides avaient regardés, artilleurs qu'avait éclaboussés le boulet de Junot, cuirassiers qui avaient pris d'assaut la flotte à l'ancre dans le Zuyderzée ; les uns avaient suivi Bonaparte sur le pont de Lodi, les autres avaient accompagné Murat dans la tranchée de Mantoue, les autres avaient devancé Lannes dans le chemin creux de Montebello. Toute l'armée d'alors était là, dans la cour des Tuileries, représentée par une escouade ou par un peloton, et gardant Napoléon au repos ; et c'était l'époque splendide où la grande armée avait derrière elle Marengo et devant elle Austerlitz. — Sire, dit le ministre de l'intérieur à Napoléon, j'ai vu hier l'homme le plus intrépide de votre empire. — Qu'est-ce que cet homme ? dit brusquement l'empereur, et qu'est-ce qu'il a fait ? — Il veut faire une chose, sire. — Laquelle ? — Visiter les égouts de Paris.

Cet homme existait et se nommait Bruneseau.

Chapitre VI. Le père Fauchelevent

M. Madeleine passait un matin dans une ruelle non pavée de Montreuil-sur-mer. Il entendit du bruit et vit un groupe à quelque distance. Il y alla. Un vieux homme, nommé le père Fauchelevent, venait de tomber sous sa charrette dont le cheval s'était abattu.

Ce Fauchelevent était un des rares ennemis qu'eût encore M. Madeleine à cette époque. Lorsque Madeleine était arrivé dans le pays, Fauchelevent, ancien tabellion et paysan presque lettré, avait un commerce qui commençait à aller mal. Fauchelevent avait vu ce simple ouvrier qui s'enrichissait, tandis que lui, maître, se ruinait. Cela l'avait rempli de jalousie, et il avait fait ce qu'il avait pu en toute occasion pour nuire à Madeleine. Puis la faillite était venue, et, vieux, n'ayant plus à lui qu'une charrette et un cheval, sans famille et sans enfants du reste, pour vivre il s'était fait charretier.

Le cheval avait les deux cuisses cassées et ne pouvait se relever. Le vieillard était engagé entre les roues. La chute avait été tellement malheureuse que toute la voiture pesait sur sa poitrine. La charrette était assez lourdement chargée. Le père Fauchelevent poussait des râles lamentables. On avait essayé de le tirer, mais en vain. Un effort désordonné, une aide maladroite, une secousse à faux pouvaient l'achever. Il était impossible de le dégager autrement qu'en soulevant la voiture par-dessous. Javert, qui était survenu au moment de l'accident, avait envoyé chercher un cric.

M. Madeleine arriva. On s'écarta avec respect.

— À l'aide ! criait le vieux Fauchelevent. Qui est-ce qui est bon enfant pour sauver le vieux ?

M. Madeleine se tourna vers les assistants :

— A-t-on un cric ?

— On en est allé quérir un, répondit un paysan.

— Dans combien de temps l'aura-t-on ?

— On est allé au plus près, au lieu Flachot, où il y a un maréchal ; mais c'est égal, il faudra bien un bon quart d'heure.

— Un quart d'heure ! s'écria Madeleine.

Il avait plu la veille, le sol était détrempe, la charrette s'enfonçait dans la terre à chaque instant et comprimait de plus en plus la poitrine du vieux charretier. Il était évident qu'avant cinq minutes il aurait les côtes brisées.

— Il est impossible d'attendre un quart d'heure, dit Madeleine aux paysans qui regardaient.

— Il faut bien !

— Mais il ne sera plus temps ! Vous ne voyez donc pas que la charrette s'enfonce ?

— Dame !

— Écoutez, reprit Madeleine, il y a encore assez de place sous la voiture pour qu'un homme s'y glisse et la soulève avec son dos. Rien qu'une demi-minute, et l'on tirera le pauvre homme. Y a-t-il ici quelqu'un qui ait des reins et du cœur ? Cinq louis d'or à gagner !

Personne ne bougea dans le groupe.

— Dix louis, dit Madeleine.

Les assistants baissaient les yeux. Un d'eux murmura :

– Il faudrait être diablement fort. Et puis, on risque de se faire écraser !

– Allons ! recommença Madeleine, vingt louis ! Même silence.

– Ce n'est pas la bonne volonté qui leur manque, dit une voix.

M. Madeleine se retourna, et reconnut Javert. Il ne l'avait pas aperçu en arrivant. Javert continua :

– C'est la force. Il faudrait être un terrible homme pour faire la chose de lever une voiture comme cela sur son dos.

Puis, regardant fixement M. Madeleine, il poursuivit en appuyant sur chacun des mots qu'il prononçait :

– Monsieur Madeleine, je n'ai jamais connu qu'un seul homme capable de faire ce que vous demandez là.

Madeleine tressaillit.

Javert ajouta avec un air d'indifférence, mais sans quitter des yeux Madeleine :

– C'était un forçat.

– Ah ! dit Madeleine.

– Du bagne de Toulon.

Madeleine devint pâle.

Cependant la charrette continuait à s'enfoncer lentement. Le père Fauchelevent râlait et hurlait :

– J'étouffe ! Ça me brise les côtes ! Un cric ! quelque chose ! Ah !

Madeleine regarda autour de lui :

– Il n'y a donc personne qui veuille gagner vingt louis et sauver la vie à ce pauvre vieux ?

Aucun des assistants ne remua. Javert reprit :

– Je n'ai jamais connu qu'un homme qui pût remplacer un cric. C'était ce forçat.

– Ah ! voilà que ça m'écrase ! cria le vieillard.

Madeleine leva la tête, rencontra l'œil de faucon de Javert toujours attaché sur lui, regarda les paysans immobiles, et sourit tristement. Puis, sans dire une parole, il tomba à genoux, et avant même que la foule eût eu le temps de jeter un cri, il était sous la voiture.

Il y eut un affreux moment d'attente et de silence.

On vit Madeleine presque à plat ventre sous ce poids effrayant essayer deux fois en vain de rapprocher ses coudes de ses genoux. On lui cria :

– Père Madeleine ! retirez-vous de là !

Le vieux Fauchelevent lui-même lui dit :

– Monsieur Madeleine ! allez-vous-en ! C'est qu'il faut que je meure, voyez-vous ! Laissez-moi ! Vous allez vous faire écraser aussi !

Madeleine ne répondit pas.

Les assistants haletaient. Les roues avaient continué de s'enfoncer, et il était déjà devenu presque impossible que Madeleine sortît de dessous la voiture.

Tout à coup on vit l'énorme masse s'ébranler, la charrette se soulevait lentement, les roues sortaient à demi de l'ornière. On entendit une voix étouffée qui criait :

– Dépêchez-vous ! aidez !

C'était Madeleine qui venait de faire un dernier effort.

Ils se précipitèrent. Le dévouement d'un seul avait donné de la force et du courage à tous. La charrette fut enlevée par vingt bras. Le vieux Fauchelevent était sauvé.

Madeleine se releva. Il était blême, quoique ruisselant de sueur. Ses habits étaient déchirés et couverts

Chapitre III. Bruneseau

L'égout de Paris, au moyen âge, était légendaire. Au seizième siècle Henri II essaya un sondage qui avorta. Il n'y a pas cent ans, le cloaque, Mercier l'atteste, était abandonné à lui-même et devenait ce qu'il pouvait.

Tel était cet ancien Paris, livré aux querelles, aux indécisions et aux tâtonnements. Il fut longtemps assez bête. Plus tard, 89 montra comment l'esprit vient aux villes. Mais, au bon vieux temps, la capitale avait peu de tête ; elle ne savait faire ses affaires ni moralement ni matériellement, et pas mieux balayer les ordures que les abus. Tout était obstacle, tout faisait question. L'égout, par exemple, était réfractaire à tout itinéraire. On ne parvenait pas plus à s'orienter dans la voirie qu'à s'entendre dans la ville ; en haut l'inintelligible, en bas l'inextricable ; sous la confusion des langues il y avait la confusion des caves ; Dédale doublait Babel.

Quelquefois, l'égout de Paris se mêlait de déborder, comme si ce Nil méconnu était subitement pris de colère. Il y avait, chose infâme, des inondations d'égout. Par moments, cet estomac de la civilisation digérait mal, le cloaque reflua dans le gosier de la ville, et Paris avait l'arrière-goût de sa fange. Ces ressemblances de l'égout avec le remords avaient du bon ; c'étaient des avertissements ; fort mal pris du reste ; la ville s'indignait que sa boue eût tant d'audace, et n'admettait pas que l'ordure revînt. Chassez-la mieux.

L'inondation de 1802 est un des souvenirs actuels des Parisiens de quatre-vingts ans. La fange se répandit en croix place des Victoires, où est la statue de Louis XIV ; elle entra rue Saint-Honoré par les deux bouches d'égout des Champs-Élysées, rue Saint-Florentin par l'égout Saint-Florentin, rue Pierre-à-Poisson par l'égout de la Sonnerie, rue Popincourt par l'égout du Chemin-Vert, rue de la Roquette par l'égout de la rue de Lappe ; elle couvrit le caniveau de la rue des Champs-Élysées jusqu'à une hauteur de trente-cinq centimètres ; et, au midi, par le vomitoire de la Seine faisant sa fonction en sens inverse, elle pénétra rue Mazarine, rue de l'Échaudé, et rue des Marais, où elle s'arrêta à une longueur de cent neuf mètres, précisément à quelques pas de la maison qu'avait habitée Racine, respectant, dans le dix-septième siècle, le poète plus que le roi. Elle atteignit son maximum de profondeur rue Saint-Pierre où elle s'éleva à trois pieds au-dessus des dalles de la gargouille, et son maximum d'étendue rue Saint-Sabin où elle s'étala sur une longueur de deux cent trente-huit mètres.

Au commencement de ce siècle, l'égout de Paris était encore un lieu mystérieux. La boue ne peut jamais être bien famée ; mais ici le mauvais renom allait jusqu'à l'effroi. Paris savait confusément qu'il avait sous lui une cave terrible. On en parlait comme de cette monstrueuse souille de Thèbes où fourmillaient des scolopendres de quinze pieds de long et qui eût pu servir de baignoire à Béhémot. Les grosses bottes des égoutiers ne s'aventuraient jamais au delà de certains points connus. On était encore très voisin du temps où les tombereaux des boueurs, du haut des-

de boue. Tous pleuraient. Le vieillard lui baisait les genoux et l'appelait le bon Dieu. Lui, il avait sur le visage je ne sais quelle expression de souffrance heureuse et céleste, et il fixait son œil tranquille sur Javert qui le regardait toujours.

cement des choses qui disparaissent, dans le rapetissement des choses qui s'évanouissent, elle reconnaît tout. Elle reconstruit la pourpre d'après le haillon et la femme d'après le chiffon. Avec le cloaque elle refait la ville ; avec la boue elle refait les mœurs. Du tesson elle conclut l'amphore, ou la cruche. Elle reconnaît à une empreinte d'ongle sur un parchemin la différence qui sépare la juiverie de la Judengasse de la juiverie du Ghetto. Elle retrouve dans ce qui reste ce qui a été, le bien, le mal, le faux, le vrai, la tache de sang du palais, le pâtre d'encre de la caverne, la goutte de suif du lupanar, les épreuves subies, les tentations bien venues, les orgies vomies, le pli qu'ont fait les caractères en s'abaissant, la trace de la prostitution dans les âmes que leur grossièreté en faisait capables, et sur la veste des portefaix de Rome la marque du coup de coude de Messaline.

politique y voit un détrit, la philosophie sociale y voit un résidu.

L'égout, c'est la conscience de la ville. Tout y converge, et s'y confronte. Dans ce lieu livide, il y a des ténèbres, mais il n'y a plus de secrets. Chaque chose a sa forme vraie, ou du moins sa forme définitive. Le tas d'ordures a cela pour lui qu'il n'est pas menteur. La naïveté s'est réfugiée là. Le masque de Basile s'y trouve, mais on en voit le carton, et les ficelles, et le dedans comme le dehors, et il est accentué d'une boue honnête. Le faux nez de Scapin l'avoisine. Toutes les malpropretés de la civilisation, une fois hors de service, tombent dans cette fosse de vérité où aboutit l'immense glissement social. Elles s'y engloutissent, mais elles s'y étalent. Ce pêle-mêle est une confession. Là, plus de fausse apparence, aucun plâtrage possible, l'ordure ôte sa chemise, dénudation absolue, déroutement des illusions et des mirages, plus rien que ce qui est, faisant la sinistre figure de ce qui finit. Réalité et disparition. Là, un cul de bouteille avoue l'ivrognerie, une anse de panier raconte la domesticité ; là, le trognon de pomme qui a eu des opinions littéraires redevient le trognon de pomme ; l'effigie du gros sou se vert-de-grise franchement, le crachat de Caïphe rencontre le vomissement de Falstaff, le louis d'or qui sort du tripot heurte le clou où pend le bout de corde du suicide, un foetus livide roule enveloppé dans des paillettes qui ont dansé le mardi gras dernier à l'Opéra, une toque qui a jugé les hommes se vautre près d'une pourriture qui a été la jupe de Margoton ; c'est plus que de la fraternité, c'est du tutoiement. Tout ce qui se fardait se barbouille. Le dernier voile est arraché. Un égout est un cynique. Il dit tout.

Cette sincérité de l'immondice nous plaît, et repose l'âme. Quand on a passé son temps à subir sur la terre le spectacle des grands airs que prennent la raison d'état, le serment, la sagesse politique, la justice humaine, les probités professionnelles, les austérités de situation, les robes incorruptibles, cela soulage d'entrer dans un égout et de voir de la fange qui en convient.

Cela enseigne en même temps. Nous l'avons dit tout à l'heure, l'histoire passe par l'égout. Les Saint-Barthélemy y filtrent goutte à goutte entre les pavés. Les grands assassinats publics, les boucheries politiques et religieuses, traversent ce souterrain de la civilisation et y poussent leurs cadavres. Pour l'œil du songeur, tous les meurtriers historiques sont là, dans la pénombre hideuse, à genoux, avec un pan de leur suaire pour tablier, épongeant lugubrement leur besogne. Louis XI y est avec Tristan, François Ier y est avec Duprat, Charles IX y est avec sa mère, Richelieu y est avec Louis XIII, Louvois y est, Letellier y est, Hébert et Maillard y sont, grattant les pierres et tâchant de faire disparaître la trace de leurs actions. On entend sous ces voûtes le balai de ces spectres. On y respire la fétidité énorme des catastrophes sociales. On voit dans des coins des miroitements rougeâtres. Il coule là une eau terrible où se sont lavées des mains sanglantes.

L'observateur social doit entrer dans ces ombres. Elles font partie de son laboratoire. La philosophie est le microscope de la pensée. Tout veut la fuir, mais rien ne lui échappe. Tergiverser est inutile. Quel côté de soi montre-t-on en tergiversant ? le côté honte. La philosophie poursuit de son regard probe le mal, et ne lui permet pas de s'évader dans le néant. Dans l'effa-

Chapitre VII. Fauchelevent devient jardinier à Paris

Fauchelevent s'était démis la rotule dans sa chute. Le père Madeleine le fit transporter dans une infirmerie qu'il avait établie pour ses ouvriers dans le bâtiment même de sa fabrique et qui était desservie par deux sœurs de charité. Le lendemain matin, le vieillard trouva un billet de mille francs sur sa table de nuit, avec ce mot de la main du père Madeleine : *Je vous achète votre charrette et votre cheval*. La charrette était brisée et le cheval était mort. Fauchelevent guérit, mais son genou resta ankylosé. M. Madeleine, par les recommandations des sœurs et de son curé, fit placer le bonhomme comme jardinier dans un couvent de femmes du quartier Saint-Antoine à Paris.

Quelque temps après, M. Madeleine fut nommé maire. La première fois que Javert vit M. Madeleine revêtu de l'écharpe qui lui donnait toute autorité sur la ville, il éprouva cette sorte de frémissement qu'éprouverait un dogue qui flairerait un loup sous les habits de son maître. À partir de ce moment, il l'évita le plus qu'il put. Quand les besoins du service l'exigeaient impérieusement et qu'il ne pouvait faire autrement que de se trouver avec M. le maire, il lui parlait avec un respect profond.

Cette prospérité créée à Montreuil-sur-mer par le père Madeleine avait, outre les signes visibles que nous avons indiqués, un autre symptôme qui, pour n'être pas visible, n'était pas moins significatif. Ceci ne trompe jamais.

Quand la population souffre, quand le travail manque, quand le commerce est nul, le contribuable résiste à l'impôt par pénurie, épuise et dépasse les délais, et l'état dépense beaucoup d'argent en frais de contrainte et de rentrée. Quand le travail abonde, quand le pays est heureux et riche, l'impôt se paye aisément et coûte peu à l'état. On peut dire que la misère et la richesse publiques ont un thermomètre infallible, les frais de perception de l'impôt. En sept ans, les frais de perception de l'impôt s'étaient réduits des trois quarts dans l'arrondissement de Montreuil-sur-mer, ce qui faisait fréquemment citer cet arrondissement entre tous par M. de Villèle, alors ministre des finances.

Telle était la situation du pays, lorsque Fantine y revint. Personne ne se souvenait plus d'elle. Heureusement la porte de la fabrique de M. Madeleine était comme un visage ami. Elle s'y présenta, et fut admise dans l'atelier des femmes. Le métier était tout nouveau pour Fantine, elle n'y pouvait être bien adroite, elle ne tirait donc de sa journée de travail que peu de chose, mais enfin cela suffisait, le problème était résolu, elle gagnait sa vie.

Chapitre II. L'histoire ancienne de l'égout

Qu'on s'imagine Paris ôté comme un couvercle, le réseau souterrain des égouts, vu à vol d'oiseau, dessinera sur les deux rives une espèce de grosse branche greffée au fleuve. Sur la rive droite l'égout de ceinture sera le tronc de cette branche, les conduits secondaires seront les rameaux et les impasses seront les ramuscules.

Cette figure n'est que sommaire et à demi exacte, l'angle droit, qui est l'angle habituel de ce genre de ramifications souterraines, étant très rare dans la végétation.

On se fera une image plus ressemblante de cet étrange plan géométral en supposant qu'on voie à plat sur un fond de ténèbres quelque bizarre alphabet d'orient brouillé comme un fouillis, et dont les lettres difformes seraient soudées les unes aux autres, dans un pêle-mêle apparent et comme au hasard, tantôt par leurs angles, tantôt par leurs extrémités.

Les sentines et les égouts jouaient un grand rôle au Moyen-Âge, au Bas-Empire et dans ce vieil Orient. La peste y naissait, les despotes y mouraient. Les multitudes regardaient presque avec une crainte religieuse ces lits de pourriture, monstrueux berceaux de la Mort. La fosse aux vermines de Bénarès n'est pas moins vertigineuse que la fosse aux lions de Babylone. Téglath-Phalasar, au dire des livres rabbiniques, jurait par la sentine de Ninive, C'est de l'égout de Munster que Jean de Leyde faisait sortir sa fausse lune, et c'est du puits-cloaque de Kekhscheb que son ménechme oriental, Mokannâ, le prophète voilé du Khorassan, faisait sortir son faux soleil.

L'histoire des hommes se reflète dans l'histoire des cloaques. Les gémonies racontaient Rome. L'égout de Paris a été une vieille chose formidable. Il a été sépulcre, il a été asile. Le crime, l'intelligence, la protestation sociale, la liberté de conscience, la pensée, le vol, tout ce que les lois humaines poursuivent ou ont poursuivi, s'est caché dans ce trou ; les maillotins au quatorzième siècle, les tire-laine au quinzième, les huguenots au seizième, les illuminés de Morin au dix-septième, les chauffeurs au dix-huitième. Il y a cent ans, le coup de poignard nocturne en sortait, le filou en danger y glissait ; le bois avait la caverne, Paris avait l'égout. La truanderie, cette *picareria* gauloise, acceptait l'égout comme succursale de la Cour des Miracles, et le soir, narquoise et féroce, rentrait sous le vomitoire Maubuée comme dans une alcôve.

Il était tout simple que ceux qui avaient pour lieu de travail quotidien le cul-de-sac Vide-Gousset ou la rue Coupe-Gorge eussent pour domicile nocturne le ponton du Chemin-Vert ou le cagnard Hurepoix. De là un fourmillement de souvenirs. Toutes sortes de fantômes hantent ces longs corridors solitaires ; partout la putridité et le miasme ; çà et là un soupirail où Villon dedans cause avec Rabelais dehors.

L'égout, dans l'ancien Paris, est le rendez-vous de tous les épuisements et de tous les essais. L'économie

Chapitre VIII.

Madame Victurnien dépense trente-cinq francs pour la morale

Quand Fantine vit qu'elle vivait, elle eut un moment de joie. Vivre honnêtement de son travail, quelle grâce du ciel ! Le goût du travail lui revint vraiment. Elle acheta un miroir, se réjouit d'y regarder sa jeunesse, ses beaux cheveux et ses belles dents, oublia beaucoup de choses, ne songea plus qu'à sa Cosette et à l'avenir possible, et fut presque heureuse. Elle loua une petite chambre et la meubla à crédit sur son travail futur ; reste de ses habitudes de désordre.

Ne pouvant pas dire qu'elle était mariée, elle s'était bien gardée, comme nous l'avons déjà fait entrevoir, de parler de sa petite fille.

En ces commencements, on l'a vu, elle payait exactement les Thénardier. Comme elle ne savait que signer, elle était obligée de leur écrire par un écrivain public.

Elle écrivait souvent. Cela fut remarqué. On commença à dire tout bas dans l'atelier des femmes que Fantine « écrivait des lettres » et qu'« elle avait des allures ».

Il n'y a rien de tel pour épier les actions des gens que ceux qu'elles ne regardent pas. — Pourquoi ce monsieur ne vient-il jamais qu'à la brune ? pourquoi monsieur un tel n'accroche-t-il jamais sa clef au clou le jeudi ? pourquoi prend-il toujours les petites rues ? pourquoi madame descend-elle toujours de son fiacre avant d'arriver à la maison ? pourquoi envoie-t-elle acheter un cahier de papier à lettres, quand elle en a « plein sa papeterie ? » etc., etc. — Il existe des êtres qui, pour connaître le mot de ces énigmes, lesquelles leur sont du reste parfaitement indifférentes, dépensent plus d'argent, prodiguent plus de temps, se donnent plus de peine qu'il n'en faudrait pour dix bonnes actions ; et cela, gratuitement, pour le plaisir, sans être payés de la curiosité autrement que par la curiosité. Ils suivront celui-ci ou celle-là des jours entiers, feront faction des heures à des coins de rue, sous des portes d'allées, la nuit, par le froid et par la pluie, corrompront des commissionnaires, griseront des cochers de fiacre et des laquais, achèteront une femme de chambre, feront acquisition d'un portier. Pourquoi ? pour rien. Pur acharnement de voir, de savoir et de pénétrer. Pure démangeaison de dire. Et souvent ces secrets connus, ces mystères publiés, ces énigmes éclairées du grand jour, entraînent des catastrophes, des duels, des faillites, des familles ruinées, des existences brisées, à la grande joie de ceux qui ont « tout découvert » sans intérêt et par pur instinct. Chose triste.

Certaines personnes sont méchantes uniquement par besoin de parler. Leur conversation, causerie dans le salon, bavardage dans l'antichambre, est comme ces cheminées qui usent vite le bois ; il leur faut beaucoup de combustible ; et le combustible, c'est le prochain.

On observa donc Fantine.

Avec cela, plus d'une était jalouse de ses cheveux blonds et de ses dents blanches. On constata que dans

l'atelier, au milieu des autres, elle se détournait souvent pour essuyer une larme. C'étaient les moments où elle songeait à son enfant ; peut-être aussi à l'homme qu'elle avait aimé.

C'est un douloureux labeur que la rupture des sombres attaches du passé.

On constata qu'elle écrivait, au moins deux fois par mois, toujours à la même adresse, et qu'elle affranchissait la lettre. On parvint à se procurer l'adresse : *Monsieur, Monsieur Thénardier, aubergiste, à Montfermeil*. On fit jaser au cabaret l'écrivain public, vieux bonhomme qui ne pouvait pas remplir son estomac de vin rouge sans vider sa poche aux secrets. Bref, on sut que Fantine avait un enfant. « Ce devait être une espèce de fille. » Il se trouva une commère qui fit le voyage de Montfermeil, parla aux Thénardier, et dit à son retour : « Pour mes trente-cinq francs, j'en ai eu le cœur net. J'ai vu l'enfant ! »

La commère qui fit cela était une gorgone appelée madame Victurnien, gardienne et portière de la vertu de tout le monde. Madame Victurnien avait cinquante-six ans, et doublait le masque de la laideur du masque de la vieillesse. Voix chevrotante, esprit capricant. Cette vieille femme avait été jeune, chose étonnante. Dans sa jeunesse, en plein 93, elle avait épousé un moine échappé du cloître en bonnet rouge et passé des bernardins aux jacobins. Elle était sèche, rèche, revêche, pointue, épineuse, presque venimeuse ; tout en se souvenant de son moine dont elle était veuve, et qui l'avait fort domptée et pliée. C'était une ortie où l'on voyait le froissement du froc. À la restauration, elle s'était faite bigote, et si énergiquement que les prêtres lui avaient pardonné son moine. Elle avait un petit bien qu'elle léguait bruyamment à une communauté religieuse. Elle était fort bien vue à l'évêché d'Arras. Cette madame Victurnien donc alla à Montfermeil, et revint en disant : « J'ai vu l'enfant ».

Tout cela prit du temps. Fantine était depuis plus d'un an à la fabrique, lorsqu'un matin la surveillante de l'atelier lui remit, de la part de M. le maire, cinquante francs, en lui disant qu'elle ne faisait plus partie de l'atelier et en l'engageant, de la part de M. le maire, à quitter le pays.

C'était précisément dans ce même mois que les Thénardier, après avoir demandé douze francs au lieu de six, venaient d'exiger quinze francs au lieu de douze.

Fantine fut atterrée. Elle ne pouvait s'en aller du pays, elle devait son loyer et ses meubles. Cinquante francs ne suffisaient pas pour acquitter cette dette. Elle balbutia quelques mots suppliants. La surveillante lui signifia qu'elle eût à sortir sur-le-champ de l'atelier. Fantine n'était du reste qu'une ouvrière médiocre. Accablée de honte plus encore que de désespoir, elle quitta l'atelier et rentra dans sa chambre. Sa faute était donc maintenant connue de tous !

Elle ne se sentit plus la force de dire un mot. On lui conseilla de voir M. le maire ; elle n'osa pas. M. le maire lui donnait cinquante francs, parce qu'il était bon, et la chassait, parce qu'il était juste. Elle plia sous cet arrêt.

Ces surprenantes inepties ne sont pas nouvelles ; ce n'est point là de la sottise jeune. Les anciens agissaient comme les modernes. « Les cloaques de Rome, dit Liebig, ont absorbé tout le bien-être du paysan romain. » Quand la campagne de Rome fut ruinée par l'égout romain, Rome épuisa l'Italie, et quand elle eut mis l'Italie dans son cloaque, elle y versa la Sicile, puis la Sardaigne, puis l'Afrique. L'égout de Rome a engouffré le monde. Ce cloaque offrait son engloutissement à la cité et à l'univers. *Urbi et orbi*. Ville éternelle, égout insondable.

Pour ces choses-là comme pour d'autres, Rome donne l'exemple.

Cet exemple, Paris le suit, avec toute la bêtise propre aux villes d'esprit.

Pour les besoins de l'opération sur laquelle nous venons de nous expliquer, Paris a sous lui un autre Paris ; un Paris d'égouts ; lequel a ses rues, ses carrefours, ses places, ses impasses, ses artères, et sa circulation, qui est de la fange, avec la forme humaine de moins.

Car il ne faut rien flatter, pas même un grand peuple ; là où il y a tout, il y a l'ignominie à côté de la sublimité ; et, si Paris contient Athènes, la ville de lumière, Tyr, la ville de puissance, Sparte, la ville de vertu, Ninive, la ville de prodige, il contient aussi Lutèce, la ville de boue.

D'ailleurs le cachet de sa puissance est là aussi, et la titanique sentine de Paris réalise, parmi les monuments, cet idéal étrange réalisé dans l'humanité par quelques hommes tels que Machiavel, Bacon et Mirabeau, le grandiose abject.

Le sous-sol de Paris, si l'œil pouvait en pénétrer la surface, présenterait l'aspect d'un madrépore colossal. Une éponge n'a guère plus de pertuis et de couloirs que la motte de terre de six lieues de tour sur laquelle repose l'antique grande ville. Sans parler des catacombes, qui sont une cave à part, sans parler de l'inextricable treillis des conduits du gaz, sans compter le vaste système tubulaire de la distribution d'eau vive qui aboutit aux bornes-fontaines, les égouts à eux seuls font sous les deux rives un prodigieux réseau ténébreux ; labyrinthe qui a pour fil sa pente.

Là apparaît, dans la brume humide, le rat, qui semble le produit de l'accouchement de Paris.

ici goutte à goutte, là à flots, le misérable vomissement de nos égouts dans les fleuves et le gigantesque vomissement de nos fleuves dans l'océan. Chaque hoquet de nos cloaques nous coûte mille francs. À cela deux résultats : la terre appauvrie et l'eau empestée. La faim sortant du sillon et la maladie sortant du fleuve.

Il est notoire, par exemple, qu'à cette heure, la Tamise empoisonne Londres.

Pour ce qui est de Paris, on a dû, dans ces derniers temps, transporter la plupart des embouchures d'égouts en aval au-dessous du dernier pont.

Un double appareil tubulaire, pourvu de soupapes et d'écluses de chasse, aspirant et refoulant, un système de drainage élémentaire, simple comme le poumon de l'homme, et qui est déjà en pleine fonction dans plusieurs communes d'Angleterre, suffirait pour amener dans nos villes l'eau pure des champs et pour renvoyer dans nos champs l'eau riche des villes, et ce facile va-et-vient, le plus simple du monde, retiendrait chez nous les cinq cents millions jetés dehors. On pense à autre chose.

Le procédé actuel fait le mal en voulant faire le bien. L'intention est bonne, le résultat est triste. On croit exurger la ville, on étiole la population. Un égout est un malentendu. Quand partout le drainage, avec sa fonction double, restituant ce qu'il prend, aura remplacé l'égout, simple lavage appauvrissant, alors, ceci étant combiné avec les données d'une économie sociale nouvelle, le produit de la terre sera décuplé, et le problème de la misère sera singulièrement atténué. Ajoutez la suppression des parasitismes, il sera résolu.

En attendant, la richesse publique s'en va à la rivière, et le coulage a lieu. Coulage est le mot. L'Europe se ruine de la sorte par épuisement.

Quant à la France, nous venons de dire son chiffre. Or, Paris contenant le vingt-cinquième de la population française totale, et le guano parisien étant le plus riche de tous, on reste au-dessous de la vérité en évaluant à vingt-cinq millions la part de perte de Paris dans le demi-milliard que la France refuse annuellement. Ces vingt-cinq millions, employés en assistance et en jouissance, doubleraient la splendeur de Paris. La ville les dépense en cloaques. De sorte qu'on peut dire que la grande prodigalité de Paris, sa fête merveilleuse, sa Folie-Beaujon, son orgie, son ruissellement d'or à pleines mains, son faste, son luxe, sa magnificence, c'est son égout.

C'est de cette façon que, dans la cécité d'une mauvaise économie politique, on noie et on laisse aller à vau-l'eau et se perdre dans les gouffres le bien-être de tous. Il devrait y avoir des filets de Saint-Cloud pour la fortune publique.

Économiquement, le fait peut se résumer ainsi : Paris panier percé.

Paris, cette cité modèle, ce patron des capitales bien faites dont chaque peuple tâche d'avoir une copie, cette métropole de l'idéal, cette patrie auguste de l'initiative, de l'impulsion et de l'essai, ce centre et ce lieu des esprits, cette ville nation, cette ruche de l'avenir, ce composé merveilleux de Babylone et de Corinthe, ferait, au point de vue que nous venons de signaler, hausser les épaules à un paysan du Fo-Kian.

Imitez Paris, vous vous ruinerez.

Au reste, particulièrement en ce gaspillage immémorial et insensé, Paris lui-même imite.

Chapitre IX. Succès de Madame Victurnien

La veuve du moine fut donc bonne à quelque chose.

Du reste, M. Madeleine n'avait rien su de tout cela. Ce sont là de ces combinaisons d'événements dont la vie est pleine. M. Madeleine avait pour habitude de n'entrer presque jamais dans l'atelier des femmes. Il avait mis à la tête de cet atelier une vieille fille, que le curé lui avait donnée, et il avait toute confiance dans cette surveillante, personne vraiment respectable, ferme, équitable, intègre, remplie de la charité qui consiste à donner, mais n'ayant pas au même degré la charité qui consiste à comprendre et à pardonner. M. Madeleine se remettait de tout sur elle. Les meilleurs hommes sont souvent forcés de déléguer leur autorité. C'est dans cette pleine puissance et avec la conviction qu'elle faisait bien, que la surveillante avait instruit le procès, jugé, condamné et exécuté Fantine.

Quant aux cinquante francs, elle les avait donnés sur une somme que M. Madeleine lui confiait pour aumônes et secours aux ouvrières et dont elle ne rendait pas compte.

Fantine s'offrit comme servante dans le pays ; elle alla d'une maison à l'autre. Personne ne voulut d'elle. Elle n'avait pu quitter la ville. Le marchand fripier auquel elle devait ses meubles, quels meubles ! lui avait dit : « Si vous vous en allez, je vous fais arrêter comme voleuse. » Le propriétaire auquel elle devait son loyer, lui avait dit :

« Vous êtes jeune et jolie, vous pouvez payer. » Elle partagea les cinquante francs entre le propriétaire et le fripier, rendit au marchand les trois quarts de son mobilier, ne garda que le nécessaire, et se trouva sans travail, sans état, n'ayant plus que son lit, et devant encore environ cent francs.

Elle se mit à coudre de grosses chemises pour les soldats de la garnison, et gagnait douze sous par jour. Sa fille lui en coûtait dix. C'est en ce moment qu'elle commença à mal payer les Thénardier.

Cependant une vieille femme qui lui allumait sa chandelle quand elle rentrait le soir, lui enseigna l'art de vivre dans la misère. Derrière vivre de peu, il y a vivre de rien. Ce sont deux chambres ; la première est obscure, la seconde est noire.

Fantine apprit comment on se passe tout à fait de feu en hiver, comment on renonce à un oiseau qui vous mange un liard de millet tous les deux jours, comment on fait de son jupon sa couverture et de sa couverture son jupon, comment on ménage sa chandelle en prenant son repas à la lumière de la fenêtre d'en face. On ne sait pas tout ce que certains êtres faibles, qui ont vieilli dans le dénûment et l'honnêteté, savent tirer d'un sou. Cela finit par être un talent. Fantine acquit ce sublime talent et reprit un peu de courage.

À cette époque, elle disait à une voisine :

— Bah ! je me dis : en ne dormant que cinq heures et en travaillant tout le reste à mes coutures, je parviendrai bien toujours à gagner à peu près du pain. Et puis, quand on est triste, on mange moins. Eh bien ! des

souffrances, des inquiétudes, un peu de pain d'un côté, des chagrins de l'autre, tout cela me nourrira.

Dans cette détresse, avoir sa petite fille eût été un étrange bonheur. Elle songea à la faire venir. Mais quoi ! lui faire partager son dénûment ! Et puis, elle devait aux Thénardier ! comment s'acquitter ? Et le voyage ! comment le payer ?

La vieille qui lui avait donné ce qu'on pourrait appeler des leçons de vie indigente était une sainte fille nommée Marguerite, dévote de la bonne dévotion, pauvre, et charitable pour les pauvres et même pour les riches, sachant tout juste assez écrire pour signer *Margueritte*, et croyant en Dieu, ce qui est la science.

Il y a beaucoup de ces vertus-là en bas ; un jour elles seront en haut. Cette vie a un lendemain.

Dans les premiers temps, Fantine avait été si honteuse qu'elle n'avait pas osé sortir. Quand elle était dans la rue, elle devinait qu'on se retournait derrière elle et qu'on la montrait du doigt ; tout le monde la regardait et personne ne la saluait ; le mépris âcre et froid des passants lui pénétrait dans la chair et dans l'âme comme une bise.

Dans les petites villes, il semble qu'une malheureuse soit nue sous les sarcasmes et la curiosité de tous. À Paris, du moins, personne ne vous connaît, et cette obscurité est un vêtement. Oh ! comme elle eût souhaité venir à Paris ! Impossible.

Il fallut bien s'accoutumer à la déconsidération, comme elle s'était accoutumée à l'indigence. Peu à peu elle en prit son parti. Après deux ou trois mois elle secoua la honte et se remit à sortir comme si de rien n'était.

— Cela m'est bien égal, dit-elle.

Elle alla et vint, la tête haute, avec un sourire amer, et sentit qu'elle devenait effrontée.

Madame Victurnien quelquefois la voyait passer de sa fenêtre, remarquait la détresse de « cette créature », grâce à elle "remise à sa place", et se félicitait. Les méchants ont un bonheur noir.

L'excès du travail fatiguait Fantine, et la petite toux sèche qu'elle avait augmenta. Elle disait quelquefois à sa voisine Marguerite : « Tâtez donc comme mes mains sont chaudes. »

Cependant le matin, quand elle peignait avec un vieux peigne cassé ses beaux cheveux qui ruisselaient comme de la soie floche, elle avait une minute de coquetterie heureuse.

Chapitre I. La terre appauvrie par la mer

Paris jette par an vingt-cinq millions à l'eau. Et ceci sans métaphore. Comment, et de quelle façon ? jour et nuit. Dans quel but ? sans aucun but. Avec quelle pensée ? sans y penser. Pourquoi faire ? pour rien. Au moyen de quel organe ? au moyen de son intestin. Quel est son intestin ? c'est son égout.

Vingt-cinq millions, c'est le plus modéré des chiffres approximatifs que donnent les évaluations de la science spéciale.

La science, après avoir longtemps tâtonné, sait aujourd'hui que le plus fécondant et le plus efficace des engrais, c'est l'engrais humain. Les Chinois, disons-le à notre honte, le savaient avant nous. Pas un paysan chinois, c'est Eckerberg qui le dit, ne va à la ville sans rapporter, aux deux extrémités de son bambou, deux seaux pleins de ce que nous nommons immondices. Grâce à l'engrais humain, la terre en Chine est encore aussi jeune qu'au temps d'Abraham. Le froment chinois rend jusqu'à cent vingt fois la semence. Il n'est aucun guano comparable en fertilité au détrit d'une capitale. Une grande ville est le plus puissant des stercoraires. Employer la ville à fumer la plaine, ce serait une réussite certaine. Si notre or est fumier, en revanche, notre fumier est or.

Que fait-on de cet or fumier ? On le balaye à l'abîme.

On expédie à grands frais des convois de navires afin de récolter au pôle austral la fiente des pétrels et des pingouins, et l'incalculable élément d'opulence qu'on a sous la main, on l'envoie à la mer. Tout l'engrais humain et animal que le monde perd, rendu à la terre au lieu d'être jeté à l'eau, suffirait à nourrir le monde.

Ces tas d'ordures du coin des bornes, ces tombeaux de boue cahotés la nuit dans les rues, ces affreux tonneaux de la voirie, ces fétides écoulements de fange souterraine que le pavé vous cache, savez-vous ce que c'est ? C'est de la prairie en fleur, c'est de l'herbe verte, c'est du serpolet et du thym et de la sauge, c'est du gibier, c'est du bétail, c'est le mugissement satisfait des grands bœufs le soir, c'est du foin parfumé, c'est du blé doré, c'est du pain sur votre table, c'est du sang chaud dans vos veines, c'est de la santé, c'est de la joie, c'est de la vie. Ainsi le veut cette création mystérieuse qui est la transformation sur la terre et la transfiguration dans le ciel.

Rendez cela au grand creuset ; votre abondance en sortira. La nutrition des plaines fait la nourriture des hommes.

Vous êtes maîtres de perdre cette richesse, et de me trouver ridicule par-dessus le marché. Ce sera là le chef-d'œuvre de votre ignorance.

La statistique a calculé que la France à elle seule fait tous les ans à l'Atlantique par la bouche de ses rivières un versement d'un demi-milliard. Notez ceci : avec ces cinq cents millions on payerait le quart des dépenses du budget. L'habileté de l'homme est telle qu'il aime mieux se débarrasser de ces cinq cents millions dans le ruisseau. C'est la substance même du peuple qu'emporent,

Chapitre X. Suite du succès

Elle avait été congédiée vers la fin de l'hiver ; l'été se passa, mais l'hiver revint. Jours courts, moins de travail. L'hiver, point de chaleur, point de lumière, point de midi, le soir touche au matin, brouillard, crépuscule, la fenêtre est grise, on n'y voit pas clair. Le ciel est un soupirail. Toute la journée est une cave. Le soleil a l'air d'un pauvre. L'affreuse saison ! L'hiver change en pierre l'eau du ciel et le cœur de l'homme. Ses créanciers la harcelaient.

Fantine gagnait trop peu. Ses dettes avaient grossi. Les Thénardier, mal payés, lui écrivaient à chaque instant des lettres dont le contenu la désolait et dont le port la ruinait. Un jour ils lui écrivirent que sa petite Cosette était toute nue par le froid qu'il faisait, qu'elle avait besoin d'une jupe de laine, et qu'il fallait au moins que la mère envoyât dix francs pour cela. Elle reçut la lettre, et la froissa dans ses mains tout le jour. Le soir elle entra chez un barbier qui habitait le coin de la rue, et défit son peigne. Ses admirables cheveux blonds lui tombèrent jusqu'aux reins.

- Les beaux cheveux ! s'écria le barbier.
- Combien m'en donneriez-vous ? dit-elle.
- Dix francs.
- Coupez-les.

Elle acheta une jupe de tricot et l'envoya aux Thénardier.

Cette jupe fit les Thénardier furieux. C'était de l'argent qu'ils voulaient. Ils donnèrent la jupe à Eponine. La pauvre Alouette continua de frissonner.

Fantine pensa : « Mon enfant n'a plus froid. Je l'ai habillée de mes cheveux. » Elle mettait de petits bonnets ronds qui cachaient sa tête tonduée et avec lesquels elle était encore jolie.

Un travail ténébreux se faisait dans le cœur de Fantine. Quand elle vit qu'elle ne pouvait plus se coiffer, elle commença à tout prendre en haine autour d'elle. Elle avait longtemps partagé la vénération de tous pour le père Madeleine ; cependant, à force de se répéter que c'était lui qui l'avait chassée, et qu'il était la cause de son malheur, elle en vint à le haïr lui aussi, lui surtout. Quand elle passait devant la fabrique aux heures où les ouvriers sont sur la porte, elle affectait de rire et de chanter.

Une vieille ouvrière qui la vit une fois chanter et rire de cette façon dit :

- Voilà une fille qui finira mal.

Elle prit un amant, le premier venu, un homme qu'elle n'aimait pas, par bravade, avec la rage dans le cœur. C'était un misérable, une espèce de musicien mendiant, un oisif gueux, qui la battait, et qui la quitta comme elle l'avait pris, avec dégoût. Elle adorait son enfant.

Plus elle descendait, plus tout devenait sombre autour d'elle plus ce doux petit ange rayonnait dans le fond de son âme. Elle disait. Quand je serai riche, j'aurai ma Cosette avec moi ; et elle riait. La toux ne la quittait pas, et elle avait des sueurs dans le dos.

Un jour elle reçut des Thénardier une lettre ainsi conçue :

« Cosette est malade d'une maladie qui est dans le pays. Une fièvre miliaire, qu'ils appellent. Il faut des drogues chères. Cela nous ruine et nous ne pouvons plus payer. Si vous ne nous envoyez pas quarante francs avant huit jours, la petite est morte. »

Elle se mit à rire aux éclats, et elle dit à sa vieille voisine :

— Ah ! ils sont bons ! quarante francs ! que ça ! ça fait deux napoléons ! Où veulent-ils que je les prenne ? Sont-ils bêtes, ces paysans !

Cependant elle alla dans l'escalier près d'une lucarne et relut la lettre.

Puis elle descendit l'escalier et sortit en courant et en sautant, riant toujours. Quelqu'un qui la rencontra lui dit :

— Qu'est-ce que vous avez donc à être si gaie ?

Elle répondit :

— C'est une bonne bêtise que viennent de m'écrire des gens de la campagne. Ils me demandent quarante francs. Paysans, va !

Comme elle passait sur la place, elle vit beaucoup de monde qui entourait une voiture de forme bizarre sur l'impériale de laquelle pérerait tout debout un homme vêtu de rouge. C'était un bateleur dentiste en tournée, qui offrait au public des râteliers complets, des opiats, des poudres et des élixirs.

Fantine se mêla au groupe et se mit à rire comme les autres de cette harangue où il y avait de l'argot pour la canaille et du jargon pour les gens comme il faut. L'arracheur de dents vit cette belle fille qui riait, et s'écria tout à coup :

— Vous avez de jolies dents, la fille qui riez là. Si vous voulez me vendre vos deux palettes, je vous donne de chaque un napoléon d'or.

— Qu'est-ce que c'est que ça, mes palettes ? demanda Fantine.

— Les palettes, reprit le professeur dentiste, c'est les dents de devant, les deux d'en haut.

— Quelle horreur ! s'écria Fantine.

— Deux napoléons ! grommela une vieille édentée qui était là. Qu'en voilà une qui est heureuse !

Fantine s'enfuit, et se boucha les oreilles pour ne pas entendre la voix enrouée de l'homme qui lui criait : Réfléchissez, la belle ! deux napoléons, ça peut servir. Si le cœur vous en dit, venez ce soir à l'auberge du *Tillac d'argent*, vous m'y trouverez.

Fantine rentra, elle était furieuse et conta la chose à sa bonne voisine Marguerite :

— Comprenez-vous cela ? ne voilà-t-il pas un abominable homme ? comment laisse-t-on des gens comme cela aller dans le pays ! M'arracher mes deux dents de devant ! mais je serais horrible ! Les cheveux repoussent, mais les dents ! Ah ! le monstre d'homme ! j'aimerais mieux me jeter d'un cinquième la tête la première sur le pavé ! Il m'a dit qu'il serait ce soir au *Tillac d'argent*.

— Et qu'est-ce qu'il offrait ? demanda Marguerite.

— Deux napoléons.

— Cela fait quarante francs.

— Oui, dit Fantine, cela fait quarante francs.

Elle resta pensive, et se mit à son ouvrage. Au bout d'un quart d'heure, elle quitta sa couture et alla relire la lettre des Thénardier sur l'escalier.

En rentrant, elle dit à Marguerite qui travaillait près d'elle :

Livre deuxième — L'intestin de Léviathan

pavés servirait de cible à soixante coups de fusil. Il avait à sa gauche le champ du combat. La mort était derrière l'angle du mur.

Que faire ?

Un oiseau seul eût pu se tirer de là.

Et il fallait se décider sur-le-champ, trouver un expédient, prendre un parti. On se battait à quelques pas de lui ; par bonheur tous s'acharnaient sur un point unique, sur la porte du cabaret ; mais qu'un soldat, un seul, eût l'idée de tourner la maison, ou de l'attaquer en flanc, tout était fini.

Jean Valjean regarda la maison en face de lui, il regarda la barricade à côté de lui, puis il regarda la terre, avec la violence de l'extrémité suprême, éperdu, et comme s'il eût voulu y faire un trou avec ses yeux.

À force de regarder, on ne sait quoi de vaguement saisissable dans une telle agonie se dessina et prit forme à ses pieds, comme si c'était une puissance du regard de faire éclore la chose demandée. Il aperçut à quelques pas de lui, au bas du petit barrage si impitoyablement gardé et guetté au dehors, sous un écroulement de pavés qui la cachait en partie, une grille de fer posée à plat et de niveau avec le sol. Cette grille, faite de forts barreaux transversaux, avait environ deux pieds carrés. L'encadrement de pavés qui la maintenait avait été arraché, et elle était comme descellée. À travers les barreaux on entrevoyait une ouverture obscure, quelque chose de pareil au conduit d'une cheminée ou au cylindre d'une citerne. Jean Valjean s'élança. Sa vieille science des évasions lui monta au cerveau comme une clarté. Écarter les pavés, soulever la grille, charger sur ses épaules Marius inerte comme un corps mort, descendre, avec ce fardeau sur les reins, en s'aidant des coudes et des genoux, dans cette espèce de puits heureusement peu profond, laisser retomber au-dessus de sa tête la lourde trappe de fer sur laquelle les pavés ébranlés croulèrent de nouveau, prendre pied sur une surface dallée à trois mètres au-dessous du sol, cela fut exécuté comme ce qu'on fait dans le délire, avec une force de géant et une rapidité d'aigle ; cela dura quelques minutes à peine.

Jean Valjean se trouva, avec Marius toujours évanoui, dans une sorte de long corridor souterrain.

Là, paix profonde, silence absolu, nuit.

L'impression qu'il avait autrefois éprouvée en tombant de la rue dans le couvent, lui revint. Seulement, ce qu'il emportait aujourd'hui, ce n'était plus Cosette ; c'était Marius.

C'est à peine maintenant s'il entendait au-dessus de lui, comme un vague murmure, le formidable tumulte du cabaret pris d'assaut.

— Qu'est-ce que c'est donc que cela, une fièvre miliary ? Savez-vous ?

— Oui, répondit la vieille fille, c'est une maladie.

— Ça a donc besoin de beaucoup de drogues ?

— Oh ! des drogues terribles.

— Où ça vous prend-il ?

— C'est une maladie qu'on a comme ça.

— Cela attaque donc les enfants ?

— Surtout les enfants.

— Est-ce qu'on en meurt ?

— Très bien, dit Marguerite.

Fantine sortit et alla encore une fois relire la lettre sur l'escalier.

Le soir elle descendit, et on la vit qui se dirigeait du côté de la rue de Paris où sont les auberges.

Le lendemain matin, comme Marguerite entra dans la chambre de Fantine avant le jour, car elles travaillaient toujours ensemble et de cette façon n'allumaient qu'une chandelle pour deux, elle trouva Fantine assise sur son lit, pâle, glacée. Elle ne s'était pas couchée. Son bonnet était tombé sur ses genoux. La chandelle avait brûlé toute la nuit et était presque entièrement consumée.

Marguerite s'arrêta sur le seuil, pétrifiée de cet énorme désordre, et s'écria :

— Seigneur ! la chandelle qui est toute brûlée ! il s'est passé des événements !

Puis elle regarda Fantine qui tournait vers elle sa tête sans cheveux.

Fantine depuis la veille avait vieilli de dix ans.

— Jésus ! fit Marguerite, qu'est-ce que vous avez, Fantine ?

— Je n'ai rien, répondit Fantine. Au contraire. Mon enfant ne mourra pas de cette affreuse maladie, faute de secours. Je suis contente.

En parlant ainsi, elle montrait à la vieille fille deux napoléons qui brillaient sur la table.

— Ah, Jésus Dieu ! dit Marguerite. Mais c'est une fortune ! Où avez-vous eu ces louis d'or ?

— Je les ai eus, répondit Fantine.

En même temps elle sourit. La chandelle éclairait son visage. C'était un sourire sanglant. Une salive rougeâtre lui souillait le coin des lèvres, et elle avait un trou noir dans la bouche.

Les deux dents étaient arrachées.

Elle envoya les quarante francs à Montfermeil.

Du reste c'était une ruse des Thénardier pour avoir de l'argent. Cosette n'était pas malade.

Fantine jeta son miroir par la fenêtre. Depuis longtemps elle avait quitté sa cellule du second pour une mansarde fermée d'un loquet sous le toit ; un de ces gâlets dont le plafond fait angle avec le plancher et vous heurte à chaque instant la tête. Le pauvre ne peut aller au fond de sa chambre comme au fond de sa destinée qu'en se courbant de plus en plus. Elle n'avait plus de lit, il lui restait une loque qu'elle appelait sa couverture, un matelas à terre et une chaise dépaillée. Un petit rosier qu'elle avait s'était desséché dans un coin, oublié. Dans l'autre coin, il y avait un pot à beurre à mettre l'eau, qui gelait l'hiver, et où les différents niveaux de l'eau restaient longtemps marqués par des cercles de glace. Elle avait perdu la honte, elle perdit la coquetterie. Dernier signe. Elle sortait avec des bonnets sales. Soit faute de temps, soit indifférence, elle ne raccommodait plus son linge. À mesure que les talons s'usaient, elle tirait ses bas dans ses souliers. Cela se voyait à de certains

plis perpendiculaires. Elle rapiécçait son corset, vieux et usé, avec des morceaux de calicot qui se déchiraient au moindre mouvement. Les gens auxquels elle devait, lui faisaient « des scènes », et ne lui laissaient aucun repos. Elle les trouvait dans la rue, elle les retrouvait dans son escalier. Elle passait des nuits à pleurer et à songer. Elle avait les yeux très brillants, et elle sentait une douleur fixe dans l'épaule, vers le haut de l'omoplate gauche. Elle toussait beaucoup. Elle haïssait profondément le père Madeleine, et ne se plaignait pas. Elle cousait dix-sept heures par jour ; mais un entrepreneur du travail des prisons, qui faisait travailler les prisonnières au rabais, fit tout à coup baisser les prix, ce qui réduisit la journée des ouvrières libres à neuf sous. Dix-sept heures de travail, et neuf sous par jour ! Ses créanciers étaient plus impitoyables que jamais. Le fripier, qui avait repris presque tous les meubles, lui disait sans cesse : Quand me payeras-tu, coquine ? Que voulait-on d'elle, bon Dieu ! Elle se sentait traquée et il se développait en elle quelque chose de la bête farouche. Vers le même temps, le Thénardier lui écrivit que décidément il avait attendu avec beaucoup trop de bonté, et qu'il lui fallait cent francs, tout de suite ; sinon qu'il mettrait à la porte la petite Cosette, toute convalescente de sa grande maladie, par le froid, par les chemins, et qu'elle deviendrait ce qu'elle pourrait, et qu'elle crèverait, si elle voulait. « Cent francs, songea Fantine ! Mais où y a-t-il un état à gagner cent sous par jour ? »

— Allons ! dit-elle, vendons le reste.
L'infortunée se fit fille publique.

Chapitre XXIV. Prisonnier

Marius était prisonnier en effet. Prisonnier de Jean Valjean.

La main qui l'avait étreint par derrière au moment où il tombait, et dont, en perdant connaissance, il avait senti le saisissement, était celle de Jean Valjean.

Jean Valjean n'avait pris au combat d'autre part que de s'y exposer. Sans lui, à cette phase suprême de l'agonie, personne n'eût songé aux blessés. Grâce à lui, partout présent dans le carnage comme une providence, ceux qui tombaient étaient relevés, transportés dans la salle basse, et pansés. Dans les intervalles, il réparait la barricade. Mais rien qui pût ressembler à un coup, à une attaque, ou même à une défense personnelle, ne sortit de ses mains. Il se taisait et secourait. Du reste, il avait à peine quelques égratignures. Les balles n'avaient pas voulu de lui. Si le suicide faisait partie de ce qu'il avait rêvé en venant dans ce sépulcre, de ce côté-là il n'avait point réussi. Mais nous doutons qu'il eût songé au suicide, acte irrégulier.

Jean Valjean, dans la nuée épaisse du combat, n'avait pas l'air de voir Marius ; le fait est qu'il ne le quittait pas des yeux. Quand un coup de feu renversa Marius, Jean Valjean bondit avec une agilité de tigre, s'abattit sur lui comme sur une proie, et l'emporta.

Le tourbillon de l'attaque était en cet instant-là si violemment concentré sur Enjolras et sur la porte du cabaret que personne ne vit Jean Valjean, soutenant dans ses bras Marius évanoui, traverser le champ dépavé de la barricade et disparaître derrière l'angle de la maison de Corinthe.

On se rappelle cet angle qui faisait une sorte de cap dans la rue ; il garantissait des balles et de la mitraille, et des regards aussi, quelques pieds carrés de terrain. Il y a ainsi parfois dans les incendies une chambre qui ne brûle point, et dans les mers les plus furieuses, en deçà d'un promontoire ou au fond d'un cul-de-sac d'écueils, un petit coin tranquille. C'était dans cette espèce de repli du trapèze intérieur de la barricade qu'Éponine avait agonisé.

Là Jean Valjean s'arrêta, il laissa glisser à terre Marius, s'adossa au mur et jeta les yeux autour de lui.

La situation était épouvantable.

Pour l'instant, pour deux ou trois minutes peut-être, ce pan de muraille était un abri ; mais comment sortir de ce massacre ? Il se rappelait l'angoisse où il s'était trouvé rue Polonceau, huit ans auparavant, et de quelle façon il était parvenu à s'échapper ; c'était difficile alors, aujourd'hui c'était impossible. Il avait devant lui cette implacable et sourde maison à six étages qui ne semblait habitée que par l'homme mort penché à sa fenêtre ; il avait à sa droite la barricade assez basse qui fermait la Petite-Truanderie ; enjamber cet obstacle paraissait facile, mais on voyait au-dessus de la crête du barrage une rangée de pointes de bayonnettes. C'était la troupe de ligne, postée au delà de cette barricade, et aux aguets. Il était évident que franchir la barricade c'était aller chercher un feu de peloton, et que toute tête qui se risquerait à dépasser le haut de la muraille de

Chapitre XI.

Christus nos liberavit

Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Fantine ? C'est la société achetant une esclave.

À qui ? À la misère.

À la faim, au froid, à l'isolement, à l'abandon, au dénuement. Marché douloureux. Une âme pour un morceau de pain. La misère offre, la société accepte.

La sainte loi de Jésus-Christ gouverne notre civilisation, mais elle ne la pénètre pas encore. On dit que l'esclavage a disparu de la civilisation européenne. C'est une erreur. Il existe toujours, mais il ne pèse plus que sur la femme, et il s'appelle prostitution.

Il pèse sur la femme, c'est-à-dire sur la grâce, sur la faiblesse, sur la beauté, sur la maternité. Ceci n'est pas une des moindres hontes de l'homme.

Au point de ce douloureux drame où nous sommes arrivés, il ne reste plus rien à Fantine de ce qu'elle a été autrefois. Elle est devenue marbre en devenant boue. Qui la touche a froid. Elle passe, elle vous subit et elle vous ignore ; elle est la figure déshonorée et sévère. La vie et l'ordre social lui ont dit leur dernier mot. Il lui est arrivé tout ce qui lui arrivera. Elle a tout ressenti, tout supporté, tout éprouvé, tout souffert, tout perdu, tout pleuré. Elle est résignée de cette résignation qui ressemble à l'indifférence comme la mort ressemble au sommeil. Elle n'évite plus rien. Elle ne craint plus rien. Tombe sur elle toute la nuée et passe sur elle tout l'océan ! que lui importe ! c'est une éponge imbibée.

Elle le croit du moins, mais c'est une erreur de s'imaginer qu'on épuise le sort et qu'on touche le fond de quoi que ce soit.

Hélas ! qu'est-ce que toutes ces destinées ainsi poussées pêle-mêle ? où vont-elles ? pourquoi sont-elles ainsi ?

Celui qui sait cela voit toute l'ombre.

Il est seul. Il s'appelle Dieu.

bayonnette dans le ventre, et râlait à terre. Un soldat et un insurgé glissaient ensemble sur le talus de tuiles du toit, et ne voulaient pas se lâcher, et tombaient, se tenant embrassés d'un embrassement féroce. Lutte pareille dans la cave. Cris, coups de feu, piétinement farouche. Puis le silence. La barricade était prise.

Les soldats commencèrent la fouille des maisons d'alentour et la poursuite des fuyards.

Il réalisait, dans toute son énergie, la vieille métaphore : ivre mort. Le hideux philtre absinthe-stout-alcool l'avait jeté en léthargie. Sa table étant petite et ne pouvant servir à la barricade, on la lui avait laissée. Il était toujours dans la même posture, la poitrine pliée sur la table, la tête appuyée à plat sur les bras, entouré de verres, de chopes et de bouteilles. Il dormait de cet écrasant sommeil de l'ours engourdi et de la sangsue repue. Rien n'y avait fait, ni la fusillade, ni les boulets, ni la mitraille qui pénétrait par la croisée dans la salle où il était, ni le prodigieux vacarme de l'assaut. Seulement, il répondait quelquefois au canon par un ronflement. Il semblait attendre là qu'une balle vînt lui épargner la peine de se réveiller. Plusieurs cadavres gisaient autour de lui ; et, au premier coup d'œil, rien ne le distinguait de ces dormeurs profonds de la mort.

Le bruit n'éveille pas un ivrogne, le silence le réveille. Cette singularité a été plus d'une fois observée. La chute de tout, autour de lui, augmentait l'anéantissement de Grantaire ; l'éroulement le berçait. — L'espèce de halte que fit le tumulte devant Enjolras fut une secousse pour ce pesant sommeil. C'est l'effet d'une voiture au galop qui s'arrête court. Les assoupis s'y réveillent. Grantaire se dressa en sursaut, étendit les bras, se frotta les yeux, regarda, bâilla, et comprit.

L'ivresse qui finit ressemble à un rideau qui se déchire. On voit, en bloc et d'un seul coup d'œil, tout ce qu'elle cachait. Tout s'offre subitement à la mémoire ; et l'ivrogne qui ne sait rien de ce qui s'est passé depuis vingt-quatre heures, n'a pas achevé d'ouvrir les paupières, qu'il est au fait. Les idées lui reviennent avec une lucidité brusque ; l'effacement de l'ivresse, sorte de buée qui aveuglait le cerveau, se dissipe, et fait place à la claire et nette obsession des réalités.

Relégué qu'il était dans son coin et comme abrité derrière le billard, les soldats, l'œil fixé sur Enjolras, n'avaient pas même aperçu Grantaire, et le sergent se préparait à répéter l'ordre : En joue ! quand tout à coup ils entendirent une voix forte crier à côté d'eux :

— Vive la République ! J'en suis.

Grantaire s'était levé.

L'immense lueur de tout le combat qu'il avait manqué, et dont il n'avait pas été, apparut dans le regard éclatant de l'ivrogne transfiguré.

Il répéta : Vive la République ! traversa la salle d'un pas ferme, et alla se placer devant les fusils debout près d'Enjolras.

— Faites-en deux d'un coup, dit-il.

Et, se tournant vers Enjolras avec douceur, il lui dit :

— Permits-tu ?

Enjolras lui serra la main en souriant.

Ce sourire n'était pas achevé que la détonation éclata.

Enjolras, traversé de huit coups de feu, resta adossé au mur comme si les balles l'y eussent cloué. Seulement il pencha la tête.

Grantaire, foudroyé, s'abattit à ses pieds.

Quelques instants après, les soldats délogeaient les derniers insurgés réfugiés au haut de la maison. Ils tiraillaient à travers un treillis de bois dans le grenier. On se battait dans les combles. On jetait des corps par les fenêtres, quelques-uns vivants. Deux voltigeurs, qui essayaient de relever l'omnibus fracassé, étaient tués de deux coups de carabine tirés des mansardes. Un homme en blouse en était précipité, un coup de

Chapitre XII. Le désœuvrement de M. Bamatabois

Il y a dans toutes les petites villes, et il y avait à Montreuil-sur-mer en particulier, une classe de jeunes gens qui grignotent quinze cents livres de rente en province du même air dont leurs pareils dévorent à Paris deux cent mille francs par an. Ce sont des êtres de la grande espèce neutre ; hongres, parasites, nuls, qui ont un peu de terre, un peu de sottise et un peu d'esprit, qui seraient des rustres dans un salon et se croient des gentilshommes au cabaret, qui disent : mes prés, mes bois, mes paysans, sifflent les actrices du théâtre pour prouver qu'ils sont gens de goût, querellent les officiers de la garnison pour montrer qu'ils sont gens de guerre, chassent, fument, bâillent, boivent, sentent le tabac, jouent au billard, regardent les voyageurs descendre de diligence, vivent au café, dînent à l'auberge, ont un chien qui mange les os sous la table et une maîtresse qui pose les plats dessus, tiennent à un sou, exagèrent les modes, admirent la tragédie, méprisent les femmes, usent leurs vieilles bottes, copient Londres à travers Paris et Paris à travers Pont-à-Mousson, vieillissent hébétés, ne travaillent pas, ne servent à rien et ne nuisent pas à grand'chose.

M. Félix Tholomyès, resté dans sa province et n'ayant jamais vu Paris, serait un de ces hommes-là.

S'ils étaient plus riches, on dirait : ce sont des élégants ; s'ils étaient plus pauvres, on dirait : ce sont des fainéants. Ce sont tout simplement des désœuvrés. Parmi ces désœuvrés, il y a des ennuyeux, des ennuyés, des rêveurs, et quelques drôles.

Dans ce temps-là, un élégant se composait d'un grand col, d'une grande cravate, d'une montre à breloques, de trois gilets superposés de couleurs différentes, le bleu et le rouge en dedans, d'un habit couleur olive à taille courte, à queue de morue, à double rangée de boutons d'argent serrés les uns contre les autres et montant jusque sur l'épaule, et d'un pantalon olive plus clair, orné sur les deux coutures d'un nombre de côtes indéterminé, mais toujours impair, variant de une à onze, limite qui n'était jamais franchie. Ajoutez à cela des souliers-bottes avec de petits fers au talon, un chapeau à haute forme et à bords étroits, des cheveux en touffe, une énorme canne, et une conversation rehaussée des calembours de Potier. Sur le tout des éperons et des moustaches. À cette époque, des moustaches voulaient dire bourgeois et des éperons voulaient dire piéton.

L'élégant de province portait les éperons plus longs et les moustaches plus farouches. C'était le temps de la lutte des républiques de l'Amérique méridionale contre le roi d'Espagne, de Bolivar contre Morillo. Les chapeaux à petits bords étaient royalistes et se nommaient des morillos ; les libéraux portaient des chapeaux à larges bords qui s'appelaient des bolivars.

Huit ou dix mois donc après ce qui a été raconté dans les pages précédentes, vers les premiers jours de janvier 1823, un soir qu'il avait neigé, un de ces

élégants, un de ces désœuvrés, un "bien pensant", car il avait un morillo, de plus chaudement enveloppé d'un de ces grands manteaux qui complétaient dans les temps froids le costume à la mode, se divertissait à harceler une créature qui rôdait en robe de bal et toute décolletée avec des fleurs sur la tête devant la vitre du café des officiers. Cet élégant fumait, car c'était décidément la mode.

Chaque fois que cette femme passait devant lui, il lui jetait, avec une bouffée de la fumée de son cigare, quelque apostrophe qu'il croyait spirituelle et gaie, comme : — Que tu es laide ! — Veux-tu te cacher ! — Tu n'as pas de dents ! etc., etc. — Ce monsieur s'appelait monsieur Bamatabois. La femme, triste spectre paré qui allait et venait sur la neige, ne lui répondait pas, ne le regardait même pas, et n'en accomplissait pas moins en silence et avec une régularité sombre sa promenade qui la ramenait de cinq minutes en cinq minutes sous le sarcasme, comme le soldat condamné qui revient sous les verges. Ce peu d'effet piqua sans doute l'oisif qui, profitant d'un moment où elle se retournait, s'avança derrière elle à pas de loup et en étouffant son rire, se baissa, prit sur le pavé une poignée de neige et la lui plongea brusquement dans le dos entre ses deux épaules nues. La fille poussa un rugissement, se tourna, bondit comme une panthère, et se rua sur l'homme, lui enfonçant ses ongles dans le visage, avec les plus effroyables paroles qui puissent tomber du corps de garde dans le ruisseau. Ces injures, vomies d'une voix enrouée par l'eau-de-vie, sortaient hideusement d'une bouche à laquelle manquaient en effet les deux dents de devant. C'était la Fantine.

Au bruit que cela fit, les officiers sortirent en foule du café, les passants s'amassèrent, et il se forma un grand cercle riant, huant et applaudissant, autour de ce tourbillon composé de deux êtres où l'on avait peine à reconnaître un homme et une femme, l'homme se débattant, son chapeau à terre, la femme frappant des pieds et des poings, décoiffée, hurlant, sans dents et sans cheveux, livide de colère, horrible. Tout à coup un homme de haute taille sortit vivement de la foule, saisit la femme à son corsage de satin couvert de boue, et lui dit : Suis-moi !

La femme leva la tête ; sa voix furieuse s'éteignit subitement. Ses yeux étaient vitreux, de livide elle était devenue pâle, et elle tremblait d'un tremblement de terre. Elle avait reconnu Javert.

L'élégant avait profité de l'incident pour s'esquiver.

Chapitre XXIII. Oreste à jeun et Pylade ivre

Enfin, se faisant la courte échelle, s'aidant du squelette de l'escalier, grimpant aux murs, s'accrochant au plafond, écharpant, au bord de la trappe même, les derniers qui résistaient, une vingtaine d'assiégeants, soldats, gardes nationaux, gardes municipaux, pêle-mêle, la plupart défigurés par des blessures au visage dans cette ascension redoutable, aveuglés par le sang, furieux, devenus sauvages, firent irruption dans la salle du premier étage. Il n'y avait plus là qu'un seul qui fût debout, Enjolras. Sans cartouches, sans épée, il n'avait plus à la main que le canon de sa carabine dont il avait brisé la crosse sur la tête de ceux qui entraient. Il avait mis le billard entre les assaillants et lui ; il avait reculé à l'angle de la salle, et là, l'œil fier, la tête haute, ce tronçon d'arme au poing, il était encore assez inquiétant pour que le vide se fût fait autour de lui. Un cri s'éleva :

— C'est le chef. C'est lui qui a tué l'artilleur. Puisqu'il s'est mis là, il y est bien. Qu'il y reste. Fusillons-le sur place.

— Fusillez-moi, dit Enjolras.

Et, jetant le tronçon de sa carabine, et croisant les bras, il présenta sa poitrine.

Laudace de bien mourir émeut toujours les hommes. Dès qu'Enjolras eut croisé les bras, acceptant la fin, l'assourdissement de la lutte cessa dans la salle, et ce chaos s'apaisa subitement dans une sorte de solennité sépulcrale. Il semblait que la majesté menaçante d'Enjolras désarmé et immobile pesât sur ce tumulte, et que, rien que par l'autorité de son regard tranquille, ce jeune homme, qui seul n'avait pas une blessure, superbe, sanglant, charmant, indifférent comme un invulnérable, contraignît cette cohue sinistre à le tuer avec respect. Sa beauté, en ce moment-là augmentée de sa fierté, était un resplendissement, et, comme s'il ne pouvait pas plus être fatigué que blessé, après les effrayantes vingt-quatre heures qui venaient de s'écouler, il était vermeil et rose. C'était de lui peut-être que parlait le témoin qui disait plus tard devant le conseil de guerre : « Il y avait un insurgé que j'ai entendu nommer Apollon. » Un garde national qui visait Enjolras abaissa son arme en disant : « Il me semble que je vais fusiller une fleur. »

Douze hommes se formèrent en peloton à l'angle opposé à Enjolras, et apprêtèrent leurs fusils en silence.

Puis un sergent cria : — Joue.

Un officier intervint.

— Attendez.

Et s'adressant à Enjolras :

— Voulez-vous qu'on vous bande les yeux ?

— Non.

— Est-ce bien vous qui avez tué le sergent d'artillerie ?

— Oui.

Depuis quelques instants Grantaire s'était réveillé.

Grantaire, on s'en souvient, dormait depuis la veille dans la salle haute du cabaret, assis sur une chaise, affaissé sur une table.

Chapitre XIII.

Solution de quelques questions de police municipale

Javert écarta les assistants, rompit le cercle et se mit à marcher à grands pas vers le bureau de police qui est à l'extrémité de la place, traînant après lui la misérable. Elle se laissait faire machinalement. Ni lui ni elle ne disaient un mot. La nuée des spectateurs, au paroxysme de la joie, suivait avec des quolibets. La suprême misère, occasion d'obscénités. Arrivé au bureau de police qui était une salle basse chauffée par un poêle et gardée par un poste, avec une porte vitrée et grillée sur la rue, Javert ouvrit la porte, entra avec Fantine, et referma la porte derrière lui, au grand désappointement des curieux qui se haussèrent sur la pointe du pied et allongèrent le cou devant la vitre trouble du corps de garde, cherchant à voir. La curiosité est une gourmandise. Voir, c'est dévorer.

En entrant, la Fantine alla tomber dans un coin, immobile et muette, accroupie comme une chienne qui a peur.

Le sergent du poste apporta une chandelle allumée sur une table. Javert s'assit, tira de sa poche une feuille de papier timbré et se mit à écrire.

Ces classes de femmes sont entièrement remises par nos lois à la discrétion de la police. Elle en fait ce qu'elle veut, les punit comme bon lui semble, et confisque à son gré ces deux tristes choses qu'elles appellent leur industrie et leur liberté. Javert était impassible ; son visage sérieux ne trahissait aucune émotion. Pourtant il était gravement et profondément préoccupé. C'était un de ces moments où il exerçait sans contrôle, mais avec tous les scrupules d'une conscience sévère, son redoutable pouvoir discrétionnaire. En cet instant, il le sentait, son escabeau d'agent de police était un tribunal. Il jugeait. Il jugeait, et il condamnait. Il appelait tout ce qu'il pouvait avoir d'idées dans l'esprit autour de la grande chose qu'il faisait. Plus il examinait le fait de cette fille, plus il se sentait révolté. Il était évident qu'il venait de voir commettre un crime. Il venait de voir, là dans la rue, la société, représentée par un propriétaire-électeur, insultée et attaquée par une créature en dehors de tout. Une prostituée avait attenté à un bourgeois. Il avait vu cela, lui Javert. Il écrivait en silence.

Quand il eut fini, il signa, plia le papier et dit au sergent du poste, en le lui remettant :

– Prenez trois hommes, et menez cette fille au bloc.

Puis se tournant vers la Fantine :

– Tu en as pour six mois.

La malheureuse tressaillit.

– Six mois ! six mois de prison ! Six mois à gagner sept sous par jour ! Mais que deviendra Cosette ? ma fille ! ma fille ! Mais je dois encore plus de cent francs aux Thénardier, monsieur l'inspecteur, savez-vous cela ?

Elle se traîna sur la dalle mouillée par les bottes boueuses de tous ces hommes, sans se lever, joignant les mains, faisant de grands pas avec ses genoux.

— Monsieur Javert, dit-elle, je vous demande grâce. Je vous assure que je n'ai pas eu tort. Si vous aviez vu le commencement, vous auriez vu ! je vous jure le bon Dieu que je n'ai pas eu tort. C'est ce monsieur le bourgeois que je ne connais pas qui m'a mis de la neige dans le dos. Est-ce qu'on a le droit de nous mettre de la neige dans le dos quand nous passons comme cela tranquillement sans faire de mal à personne ? Cela m'a saisie. Je suis un peu malade, voyez-vous ! Et puis il y avait déjà un peu de temps qu'il me disait des raisons. Tu es laide ! tu n'as pas de dents ! Je le sais bien que je n'ai plus mes dents. Je ne faisais rien, moi ; je disais : c'est un monsieur qui s'amuse. J'étais honnête avec lui, je ne lui parlais pas. C'est à cet instant-là qu'il m'a mis de la neige. Monsieur Javert, mon bon monsieur l'inspecteur ! est-ce qu'il n'y a personne là qui ait vu pour vous dire que c'est bien vrai ? J'ai peut-être eu tort de me fâcher. Vous savez, dans le premier moment, on n'est pas maître. On a des vivacités. Et puis, quelque chose de si froid qu'on vous met dans le dos à l'heure que vous ne vous y attendez pas ! J'ai eu tort d'abîmer le chapeau de ce monsieur. Pourquoi s'est-il en allé ? Je lui demanderais pardon. Oh ! mon Dieu, cela me serait bien égal de lui demander pardon. Faites-moi grâce pour aujourd'hui cette fois, monsieur Javert. Tenez, vous ne savez pas ça, dans les prisons on ne gagne que sept sous, ce n'est pas la faute du gouvernement, mais on gagne sept sous, et figurez-vous que j'ai cent francs à payer, ou autrement on me renverra ma petite. Ô mon Dieu ! je ne peux pas l'avoir avec moi. C'est si vilain ce que je fais ! Ô ma Cosette, ô mon petit ange de la bonne sainte Vierge, qu'est-ce qu'elle deviendra, pauvre loup ! Je vais vous dire, c'est les Thénardier, des aubergistes, des paysans, ça n'a pas de raisonnement. Il leur faut de l'argent. Ne me mettez pas en prison ! Voyez-vous, c'est une petite qu'on mettrait à même sur la grande route, va comme tu pourras, en plein cœur d'hiver, il faut avoir pitié de cette chose-là, mon bon monsieur Javert. Si c'était plus grand, ça gagnerait sa vie, mais ça ne peut pas, à ces âges-là. Je ne suis pas une mauvaise femme au fond. Ce n'est pas la lâcheté et la gourmandise qui ont fait de moi ça. J'ai bu de l'eau-de-vie, c'est par misère. Je ne l'aime pas, mais cela étourdit. Quand j'étais plus heureuse, on n'aurait eu qu'à regarder dans mes armoires, on aurait bien vu que je n'étais pas une femme coquette qui a du désordre. J'avais du linge, beaucoup de linge. Ayez pitié de moi, monsieur Javert !

Elle parlait ainsi, brisée en deux, secouée par les sanglots, aveuglée par les larmes, la gorge nue, se tordant les mains, toussant d'une toux sèche et courte, balbutiant tout doucement avec la voix de l'agonie. La grande douleur est un rayon divin et terrible qui transfigure les misérables. À ce moment-là, la Fantine était redevenue belle. À de certains instants, elle s'arrêtait et baisait tendrement le bas de la redingote du mouchard. Elle eût attendri un cœur de granit, mais on n'attendrit pas un cœur de bois.

— Allons ! dit Javert, je t'ai écoutée. As-tu bien tout dit ? Marche à présent ! Tu as tes six mois ; *le Père éternel en personne n'y pourrait plus rien.*

À cette solennelle parole, Le Père éternel en personne n'y pourrait plus rien, elle comprit que l'arrêt était prononcé. Elle s'affaissa sur elle-même en murmurant :

— Grâce !

Javert tourna le dos.

qu'elles sont ces choses sombres du carnage. L'assiégé, hélas, fait arme de tout. Le feu grégeois n'a pas déshonoré Archimède ; la poix bouillante n'a pas déshonoré Bayard. Toute la guerre est de l'épouvante, et il n'y a rien à y choisir. La mousqueterie des assiégeants, quoique gênée et de bas en haut, était meurtrière. Le rebord du trou du plafond fut bientôt entouré de têtes mortes d'où ruisselaient de longs fils rouges et fumants. Le fracas était inexprimable ; une fumée enfermée et brûlante faisait presque la nuit sur ce combat. Les mots manquent pour dire l'horreur arrivée à ce degré. Il n'y avait plus d'hommes dans cette lutte maintenant infernale. Ce n'étaient plus des géants contre des colosses. Cela ressemblait plus à Milton et à Dante qu'à Homère. Des démons attaquaient, des spectres résistaient.

C'était l'héroïsme monstre.

qu'il tombait. En ce moment, les yeux déjà fermés, il eut la commotion d'une main vigoureuse qui le saisissait, et son évanouissement, dans lequel il se perdit, lui laissa à peine le temps de cette pensée mêlée au suprême souvenir de Cosette : — Je suis fait prisonnier. Je serai fusillé.

Enjolras, ne voyant pas Marius parmi les réfugiés du cabaret, eut la même idée. Mais ils étaient à cet instant où chacun n'a que le temps de songer à sa propre mort. Enjolras assujettit la barre de la porte, et la verrouilla, et en ferma à double tour la serrure et le cadenas, pendant qu'on la battait furieusement au dehors, les soldats à coups de crosse, les sapeurs à coups de hache. Les assaillants s'étaient groupés sur cette porte. C'était maintenant le siège du cabaret qui commençait.

Les soldats, disons-le, étaient pleins de colère.

La mort du sergent d'artillerie les avait irrités, et puis, chose plus funeste, pendant les quelques heures qui avaient précédé l'attaque, il s'était dit parmi eux que les insurgés mutilaient les prisonniers, et qu'il y avait dans le cabaret le cadavre d'un soldat sans tête. Ce genre de rumeurs fatales est l'accompagnement ordinaire des guerres civiles, et ce fut un faux bruit de cette espèce qui causa plus tard la catastrophe de la rue Transnonain.

Quand la porte fut barricadée, Enjolras dit aux autres :

— Vendons-nous cher.

Puis il s'approcha de la table où étaient étendus Mabeuf et Gavroche. On voyait sous le drap noir deux formes droites et rigides, l'une grande, l'autre petite, et les deux visages se dessinaient vaguement sous les plis froids du suaire. Une main sortait de dessous le linceul et pendait vers la terre. C'était celle du vieillard.

Enjolras se pencha et baisa cette main vénérable, de même que la veille il avait baisé le front.

C'étaient les deux seuls baisers qu'il eût donnés dans sa vie.

Abrégeons. La barricade avait lutté comme une porte de Thèbes, le cabaret lutta comme une maison de Saragosse. Ces résistances-là sont bourruées. Pas de quartier. Pas de parlementaire possible. On veut mourir pourvu qu'on tue. Quand Suchet dit : — Capitulez, Palafox répond : « Après la guerre au canon, la guerre au couteau. » Rien ne manqua à la prise d'assaut du cabaret Hucheloup ; ni les pavés pleuvant de la fenêtre et du toit sur les assiégeants et exaspérant les soldats par d'horribles écrasements, ni les coups de feu des caves et des mansardes, ni la fureur de l'attaque, ni la rage de la défense, ni enfin, quand la porte céda, les démenées frénétiques de l'extermination. Les assaillants, en se ruant dans le cabaret, les pieds embarrassés dans les panneaux de la porte enfoncée et jetée à terre, n'y trouvèrent pas un combattant. L'escalier en spirale, coupé à coups de hache, gisait au milieu de la salle basse, quelques blessés achevaient d'expirer, tout ce qui n'était pas tué était au premier étage, et là, par le trou du plafond, qui avait été l'entrée de l'escalier, un feu terrifiant éclata. C'étaient les dernières cartouches. Quand elles furent brûlées, quand ces agonisants redoutables n'eurent plus ni poudre ni balles, chacun prit à la main deux de ces bouteilles réservées par Enjolras et dont nous avons parlé, et ils tinrent tête à l'escalade avec ces massues effroyablement fragiles. C'étaient des bouteilles d'eau-forte. Nous disons telles

Les soldats la saisirent par les bras.

Depuis quelques minutes, un homme était entré sans qu'on eût pris garde à lui. Il avait refermé la porte, s'y était adossé, et avait entendu les prières désespérées de la Fantine. Au moment où les soldats mirent la main sur la malheureuse, qui ne voulait pas se lever, il fit un pas, sortit de l'ombre, et dit :

— Un instant, s'il vous plaît !

Javert leva les yeux et reconnut M. Madeleine. Il ôta son chapeau, et saluant avec une sorte de gaucherie fâchée :

— Pardon, monsieur le maire....

Ce mot, monsieur le maire, fit sur la Fantine un effet étrange. Elle se dressa debout tout d'une pièce comme un spectre qui sort de terre, repoussa les soldats des deux bras, marcha droit à M. Madeleine avant qu'on eût pu la retenir, et le regardant fixement, l'air égaré, elle cria :

— Ah ! c'est donc toi qui es monsieur le maire !

Puis elle éclata de rire et lui cracha au visage.

M. Madeleine s'essuya le visage, et dit :

— Inspecteur Javert, mettez cette femme en liberté.

Javert se sentit au moment de devenir fou. Il éprouvait en cet instant, coup sur coup, et presque mêlées ensemble, les plus violentes émotions qu'il eût ressenties de sa vie. Voir une fille publique cracher au visage d'un maire, cela était une chose si monstrueuse que, dans ses suppositions les plus effroyables, il eût regardé comme un sacrilège de le croire possible. D'un autre côté, dans le fond de sa pensée, il faisait confusément un rapprochement hideux entre ce qu'était cette femme et ce que pouvait être ce maire, et alors il entrevoyait avec horreur je ne sais quoi de tout simple dans ce prodigieux attentat. Mais quand il vit ce maire, ce magistrat, s'essuyer tranquillement le visage et dire : *mettez cette femme en liberté*, il eut comme un éblouissement de stupeur ; la pensée et la parole lui manquèrent également ; la somme de l'étonnement possible était dépassée pour lui. Il resta muet.

Ce mot n'avait pas porté un coup moins étrange à la Fantine. Elle leva son bras nu et se cramponna à la clef du poêle comme une personne qui chancelle. Cependant elle regardait tout autour d'elle et elle se mit à parler à voix basse, comme si elle se parlait à elle-même.

— En liberté ! qu'on me laisse aller ! que je n'aie pas en prison six mois ! Qui est-ce qui a dit cela ? Il n'est pas possible qu'on ait dit cela. J'ai mal entendu. Ça ne peut pas être ce monstre de maire ! Est-ce que c'est vous, mon bon monsieur Javert, qui avez dit qu'on me mette en liberté ? Oh ! voyez-vous ! je vais vous dire et vous me laisserez aller. Ce monstre de maire, ce vieux gremlin de maire, c'est lui qui est cause de tout. Figurez-vous, monsieur Javert, qu'il m'a chassée ! à cause d'un tas de gueuses qui tiennent des propos dans l'atelier. Si ce n'est pas là une horreur ! renvoyer une pauvre fille qui fait honnêtement son ouvrage ! Alors je n'ai plus gagné assez, et tout le malheur est venu. D'abord il y a une amélioration que ces messieurs de la police devraient bien faire, ce serait d'empêcher les entrepreneurs des prisons de faire du tort aux pauvres gens. Je vais vous expliquer cela, voyez-vous. Vous gagnez douze sous dans les chemises, cela tombe à neuf sous, il n'y a plus moyen de vivre. Il faut donc devenir ce qu'on peut. Moi, j'avais ma petite Cosette, j'ai bien été forcée de devenir

une mauvaise femme. Vous comprenez à présent, que c'est ce gueux de maire qui a tout fait le mal. Après cela, j'ai piétiné le chapeau de ce monsieur bourgeois devant le café des officiers. Mais lui, il m'avait perdu toute ma robe avec sa neige. Nous autres, nous n'avons qu'une robe de soie, pour le soir. Voyez-vous, je n'ai jamais fait de mal exprès, vrai, monsieur Javert, et je vois partout des femmes bien plus méchantes que moi qui sont bien plus heureuses. Ô monsieur Javert, c'est vous qui avez dit qu'on me mette dehors, n'est-ce pas ? Prenez des informations, parlez à mon propriétaire, maintenant je paye mon terme, on vous dira bien que je suis honnête. Ah ! mon Dieu, je vous demande pardon, j'ai touché, sans faire attention, à la clef du poêle, et cela fait fumer.

M. Madeleine l'écoutait avec une attention profonde. Pendant qu'elle parlait, il avait fouillé dans son gilet, en avait tiré sa bourse et l'avait ouverte. Elle était vide. Il l'avait remise dans sa poche. Il dit à la Fantine :

— Combien avez-vous dit que vous deviez ?

La Fantine, qui ne regardait que Javert, se retourna de son côté :

— Est-ce que je te parle à toi !

Puis s'adressant aux soldats :

— Dites donc, vous autres, avez-vous vu comme je te vous lui ai craché à la figure ? Ah ! vieux scélérat de maire, tu viens ici pour me faire peur, mais je n'ai pas peur de toi. J'ai peur de monsieur Javert. J'ai peur de mon bon monsieur Javert !

En parlant ainsi elle se retourna vers l'inspecteur :

— Avec ça, voyez-vous, monsieur l'inspecteur, il faut être juste. Je comprends que vous êtes juste, monsieur l'inspecteur. Au fait, c'est tout simple, un homme qui joue à mettre un peu de neige dans le dos d'une femme, ça les faisait rire, les officiers, il faut bien qu'on se divertisse à quelque chose, nous autres nous sommes là pour qu'on s'amuse, quoi ! Et puis, vous, vous venez, vous êtes bien forcé de mettre l'ordre, vous emmenez la femme qui a tort, mais en y réfléchissant, comme vous êtes bon, vous dites qu'on me mette en liberté, c'est pour la petite, parce que six mois en prison, cela m'empêcherait de nourrir mon enfant. Seulement n'y reviens plus, coquine ! Oh ! je n'y reviendrai plus, monsieur Javert ! on me fera tout ce qu'on voudra maintenant, je ne bougerai plus. Seulement, aujourd'hui, voyez-vous, j'ai crié parce que cela m'a fait mal, je ne m'attendais pas du tout à cette neige de ce monsieur, et puis, je vous ai dit, je ne me porte pas très bien, je tousse, j'ai là dans l'estomac comme une boule qui me brûle, que le médecin me dit : soignez-vous. Tenez, tâtez, donnez votre main, n'ayez pas peur, c'est ici.

Elle ne pleurait plus, sa voix était caressante, elle appuyait sur sa gorge blanche et délicate la grosse main rude de Javert, et elle le regardait en souriant.

Tout à coup elle rajusta vivement le désordre de ses vêtements, fit retomber les plis de sa robe qui en se traînant s'était relevée presque à la hauteur du genou, et marcha vers la porte en disant à demi-voix aux soldats avec un signe de tête amical :

— Les enfants, monsieur l'inspecteur a dit qu'on me lâche, je m'en vas.

Elle mit la main sur le loquet. Un pas de plus, elle était dans la rue.

Javert jusqu'à cet instant était resté debout, immobile, l'œil fixé à terre, posé de travers au milieu de cette scène comme une statue dérangée qui attend qu'on la

Chapitre XXII. Pied à pied

Quand il n'y eut plus de chefs vivants qu'Enjolras et Marius aux deux extrémités de la barricade, le centre, qu'avaient si longtemps soutenu Courfeyrac, Joly, Bossuet, Feuilly et Combeferre, plia. Le canon, sans faire de brèche praticable, avait assez largement échancré le milieu de la redoute ; là, le sommet de la muraille avait disparu sous le boulet, et s'était écroulé ; et les débris, qui étaient tombés, tantôt à l'intérieur, tantôt à l'extérieur, avaient fini, en s'amoncelant, par faire, des deux côtés du barrage, deux espèces de talus, l'un au dedans, l'autre au dehors. Le talus extérieur offrait à l'abordage un plan incliné.

Un suprême assaut y fut tenté et cet assaut réussit. La masse hérissée de bayonnettes et lancée au pas gymnastique arriva irrésistible, et l'épais front de bataille de la colonne d'attaque apparut dans la fumée au haut de l'escarpement. Cette fois c'était fini. Le groupe d'insurgés qui défendait le centre recula pêle-mêle.

Alors le sombre amour de la vie se réveilla chez quelques-uns. Couchés en joue par cette forêt de fusils, plusieurs ne voulurent plus mourir. C'est là une minute où l'instinct de la conservation pousse des hurlements et où la bête reparait dans l'homme. Ils étaient acculés à la haute maison à six étages qui faisait le fond de la redoute. Cette maison pouvait être le salut. Cette maison était barricadée et comme murée du haut en bas. Avant que la troupe de ligne fût dans l'intérieur de la redoute, une porte avait le temps de s'ouvrir et de se fermer, la durée d'un éclair suffisait pour cela, et la porte de cette maison, entre-bâillée brusquement et refermée tout de suite, pour ces désespérés c'était la vie. En arrière de cette maison, il y avait les rues, la fuite possible, l'espace. Ils se mirent à frapper contre cette porte à coups de crosse et à coups de pied, appelant, criant, suppliant, joignant les mains. Personne n'ouvrit. De la lucarne du troisième étage, la tête morte les regardait.

Mais Enjolras et Marius, et sept ou huit ralliés autour d'eux, s'étaient élancés et les protégeaient. Enjolras avait crié aux soldats : N'avancez pas ! et un officier n'ayant pas obéi, Enjolras avait tué l'officier. Il était maintenant dans la petite cour intérieure de la redoute, adossé à la maison de Corinthe, l'épée d'une main, la carabine de l'autre, tenant ouverte la porte du cabaret qu'il barrait aux assaillants. Il cria aux désespérés : — il n'y a qu'une porte ouverte. Celle-ci. — Et, les couvrant de son corps, faisant à lui seul face à un bataillon, il les fit passer derrière lui. Tous s'y précipitèrent. Enjolras, exécutant avec sa carabine, dont il se servait maintenant comme d'une canne, ce que les bâtonnistes appellent la rose couverte, rabattit les bayonnettes autour de lui et devant lui, et entra le dernier ; et il y eut un instant horrible, les soldats voulant pénétrer, les insurgés voulant fermer. La porte fut close avec une telle violence qu'en se reboitant dans son cadre, elle laissa voir coupés et collés à son chambranle les cinq doigts d'un soldat qui s'y était cramponné.

Marius était resté dehors. Un coup de feu venait de lui casser la clavicule ; il sentit qu'il s'évanouissait et

mette quelque part.

Le bruit que fit le loquet le réveilla. Il releva la tête avec une expression d'autorité souveraine, expression toujours d'autant plus effrayante que le pouvoir se trouve placé plus bas, féroce chez la bête fauve, atroce chez l'homme de rien.

– Sergent, cria-t-il, vous ne voyez pas que cette drôlesse s'en va ! Qui est-ce qui vous a dit de la laisser aller ?

– Moi, dit Madeleine.

La Fantine à la voix de Javert avait tremblé et lâché le loquet comme un voleur pris lâche l'objet volé. À la voix de Madeleine, elle se retourna, et à partir de ce moment, sans qu'elle prononçât un mot, sans qu'elle osât même laisser sortir son souffle librement, son regard alla tour à tour de Madeleine à Javert et de Javert à Madeleine, selon que c'était l'un ou l'autre qui parlait.

Il était évident qu'il fallait que Javert eût été, comme on dit, « jeté hors des gonds » pour qu'il se fût permis d'apostropher le sergent comme il l'avait fait, après l'invitation du maire de mettre Fantine en liberté. En était-il venu à oublier la présence de monsieur le maire ? Avait-il fini par se déclarer à lui-même qu'il était impossible qu'une « autorité » eût donné un pareil ordre, et que bien certainement monsieur le maire avait dû dire sans le vouloir une chose pour une autre ? Ou bien, devant les énormités dont il était témoin depuis deux heures, se disait-il qu'il fallait revenir aux suprêmes résolutions, qu'il était nécessaire que le petit se fit grand, que le mouchard se transformât en magistrat, que l'homme de police devînt homme de justice, et qu'en cette extrémité prodigieuse l'ordre, la loi, la morale, le gouvernement, la société tout entière, se personnifiaient en lui Javert ?

Quoi qu'il en soit, quand M. Madeleine eut dit ce moi qu'on vient d'entendre, on vit l'inspecteur de police Javert se tourner vers monsieur le maire, pâle, froid, les lèvres bleues, le regard désespéré, tout le corps agité d'un tremblement imperceptible, et, chose inouïe, lui dire, l'œil baissé, mais la voix ferme :

– Monsieur le maire, cela ne se peut pas.

– Comment ? dit M. Madeleine.

– Cette malheureuse a insulté un bourgeois.

– Inspecteur Javert, repartit M. Madeleine avec un accent conciliant et calme, écoutez. Vous êtes un honnête homme, et je ne fais nulle difficulté de m'expliquer avec vous. Voici le vrai. Je passais sur la place comme vous emmeniez cette femme, il y avait encore des groupes, je me suis informé, j'ai tout su, c'est le bourgeois qui a eu tort et qui, en bonne police, eût dû être arrêté.

Javert reprit :

– Cette misérable vient d'insulter monsieur le maire.

– Ceci me regarde, dit M. Madeleine. Mon injure est à moi peut-être. J'en puis faire ce que je veux.

– Je demande pardon à monsieur le maire. Son injure n'est pas à lui, elle est à la justice.

– Inspecteur Javert, répliqua M. Madeleine, la première justice, c'est la conscience. J'ai entendu cette femme. Je sais ce que je fais.

– Et moi, monsieur le maire, je ne sais pas ce que je vois.

– Alors contentez-vous d'obéir.

– J'obéis à mon devoir. Mon devoir veut que cette femme fasse six mois de prison.

M. Madeleine répondit avec douceur :

– Écoutez bien ceci. Elle n'en fera pas un jour.

À cette parole décisive, Javert osa regarder le maire fixement, et lui dit, mais avec un son de voix toujours profondément respectueux :

– Je suis au désespoir de résister à monsieur le maire, c'est la première fois de ma vie, mais il daignera me permettre de lui faire observer que je suis dans la limite de mes attributions. Je reste, puisque monsieur le maire le veut, dans le fait du bourgeois. J'étais là. C'est cette fille qui s'est jetée sur monsieur Bamatabois, qui est électeur et propriétaire de cette belle maison à balcon qui fait le coin de l'esplanade, à trois étages et toute en pierre de taille. Enfin, il y a des choses dans ce monde ! Quoi qu'il en soit, monsieur le maire, cela, c'est un fait de police de la rue qui me regarde, et je retiens la femme Fantine.

Alors M. Madeleine croisa les bras et dit avec une voix sévère que personne dans la ville n'avait encore entendue :

– Le fait dont vous parlez est un fait de police municipale. Aux termes des articles neuf, onze, quinze et soixante-six du code d'instruction criminelle, j'en suis juge. J'ordonne que cette femme soit mise en liberté.

Javert voulut tenter un dernier effort.

– Mais, monsieur le maire....

– Je vous rappelle, à vous, l'article quatre-vingt-un de la loi du 13 décembre 1799 sur la détention arbitraire.

– Monsieur le maire, permettez....

– Plus un mot.

– Pourtant....

– Sortez, dit M. Madeleine.

Javert reçut le coup, debout, de face, et en pleine poitrine comme un soldat russe. Il salua jusqu'à terre monsieur le maire, et sortit.

Fantine se rangea de la porte et le regarda avec stupeur passer devant elle.

Cependant elle aussi était en proie à un bouleversement étrange. Elle venait de se voir en quelque sorte disputée par deux puissances opposées. Elle avait vu lutter devant ses yeux deux hommes tenant dans leurs mains sa liberté, sa vie, son âme, son enfant ; l'un de ces hommes la tirait du côté de l'ombre, l'autre la ramenait vers la lumière. Dans cette lutte, entrevue à travers les grossissements de l'épouvante, ces deux hommes lui étaient apparus comme deux géants ; l'un parlait comme son démon, l'autre parlait comme son bon ange. L'ange avait vaincu le démon, et, chose qui la faisait frissonner de la tête aux pieds, cet ange, ce libérateur, c'était précisément l'homme qu'elle abhorrait, ce maire qu'elle avait si longtemps considéré comme l'auteur de tous ses maux, ce Madeleine ! et au moment même où elle venait de l'insulter d'une façon hideuse, il la sauvait ! S'était-elle donc trompée ? Devait-elle donc changer toute son âme ?... Elle ne savait, elle tremblait. Elle écoutait éperdue, elle regardait effarée, et à chaque parole que disait M. Madeleine, elle sentait fondre et s'écrouler en elle les affreuses ténèbres de la haine et naître dans son cœur je ne sais quoi de réchauffant et d'ineffable qui était de la joie, de la confiance et de l'amour.

Quand Javert fut sorti, M. Madeleine se tourna vers elle, et lui dit avec une voix lente, ayant peine à parler comme un homme sérieux qui ne veut pas pleurer :

– Je vous ai entendue. Je ne savais rien de ce que vous avez dit. Je crois que c'est vrai, et je sens que

tué ; Feuilly fut tué ; Courfeyrac fut tué ; Joly fut tué ; Combeferre, traversé de trois coups de bayonnette dans la poitrine au moment où il relevait un soldat blessé, n'eut que le temps de regarder le ciel, et expira.

Marius, toujours combattant, était si criblé de blessures, particulièrement à la tête, que son visage disparaissait dans le sang et qu'on eût dit qu'il avait la face couverte d'un mouchoir rouge.

Enjolras seul n'était pas atteint. Quand il n'avait plus d'arme, il tendait la main à droite ou à gauche et un insurgé lui mettait une lame quelconque au poing. Il n'avait plus qu'un tronçon de quatre épées ; une de plus que François Ier à Marignan.

Homère dit : « Diomède égorge Axyle, fils de Teuthranis, qui habitait l'heureuse Arisba ; Euryale, fils de Mécistée, extermine Drésos, et Opheltios, Ésèpe, et ce Pédasus que la naïade Abarbarée conçut de l'irréprochable Boucolion ; Ulysse renverse Pidyte de Percose ; Antiloque, Ablère ; Polypætès, Astyale ; Polydamas, Otos de Cyllène, et Teucer, Arétaon. Méganthios meurt sous les coups de pique d'Euripyle. Agamemnon, roi des héros, terrasse Élatos né dans la ville escarpée que baigne le sonore fleuve Satnois. » Dans nos vieux poèmes de gestes, Esplandian attaque avec une bisaigne de feu le marquis géant Swantibore, lequel se défend en lapidant le chevalier avec des tours qu'il déracine. Nos anciennes fresques murales nous montrent les deux ducs de Bretagne et de Bourbon, armés, armoriés et timbrés en guerre, à cheval, et s'abordant, la hache d'armes à la main, masqués de fer, bottés de fer, gantés de fer, l'un caparaçonné d'hermine, l'autre drapé d'azur ; Bretagne avec son lion entre les deux cornes de sa couronne, Bourbon casqué d'une monstrueuse fleur de lys à visière. Mais pour être superbe, il n'est pas nécessaire de porter, comme Yvon, le morion ducal, d'avoir au poing, comme Esplandian, une flamme vivante, ou, comme Phylès, père de Polydamas, d'avoir rapporté d'Éphyre une bonne armure, présent du roi des hommes Euphète ; il suffit de donner sa vie pour une conviction ou pour une loyauté. Ce petit soldat naïf, hier paysan de la Beauce ou du Limousin, qui rôde, le coupe-chou au côté, autour des bonnes d'enfants dans le Luxembourg, ce jeune étudiant pâle penché sur une pièce d'anatomie ou sur un livre, blond adolescent qui fait sa barbe avec des ciseaux, prenez-les tous les deux, soufflez-leur un souffle de devoir, mettez-les en face l'un de l'autre dans le carrefour Boucherat ou dans le cul-de-sac Planche-Mibray, et que l'un combatte pour son drapeau, et que l'autre combatte pour son idéal, et qu'ils s'imaginent tous les deux combattre pour la patrie ; la lutte sera colossale ; et l'ombre que feront, dans le grand champ épique où se débat l'humanité, ce pioupiou et ce carabin aux prises, égalera l'ombre que jette Mégaryon, roi de la Lycie pleine de tigres, étreignant corps à corps l'immense Ajax, égal aux dieux.

— Qu'est-ce que tu as donc fait de ton chapeau ? lui demanda Bossuet.

Courfeyrac répondit :

— Ils ont fini par me l'emporter à coups de canon.

Ou bien ils disaient des choses hautaines.

— Comprend-on, s'écriait amèrement Feuilly, ces hommes — (et il citait les noms, des noms connus, célèbres même, quelques-uns de l'ancienne armée) — qui avaient promis de nous rejoindre et fait serment de nous aider, et qui s'y étaient engagés d'honneur, et qui sont nos générateurs, et qui nous abandonnent !

Et Combeferre se bornait à répondre avec un grave sourire :

— Il y a des gens qui observent les règles de l'honneur comme on observe les étoiles, de très loin.

L'intérieur de la barricade était tellement semé de cartouches déchirées qu'on eût dit qu'il y avait neigé.

Les assaillants avaient le nombre ; les insurgés avaient la position. Ils étaient au haut d'une muraille, et ils foudroyaient à bout portant les soldats trébuchant dans les morts et les blessés et empêtrés dans l'escarpement. Cette barricade, construite comme elle l'était et admirablement contre-butée, était vraiment une de ces situations où une poignée d'hommes tient en échec une légion. Cependant, toujours recrutée et grossissant sous la pluie de balles, la colonne d'attaque se rapprochait inexorablement, et maintenant, peu à peu, pas à pas, mais avec certitude, l'amenée serrait la barricade comme la vis le pressoir.

Les assauts se succédèrent. L'horreur alla grandissant.

Alors éclata, sur ce tas de pavés, dans cette rue de la Chanvrerie, une lutte digne d'une muraille de Troie. Ces hommes hâves, déguenillés, épuisés, qui n'avaient pas mangé depuis vingt-quatre heures, qui n'avaient pas dormi, qui n'avaient plus que quelques coups à tirer, qui tâtaient leurs poches vides de cartouches, presque tous blessés, la tête ou le bras bandé d'un linge rouillé et noirâtre, ayant dans leurs habits des trous d'où le sang coulait, à peine armés de mauvais fusils et de vieux sabres ébréchés, devinrent des Titans. La barricade fut dix fois abordée, assaillie, escaladée, et jamais prise.

Pour se faire une idée de cette lutte, il faudrait se figurer le feu mis à un tas de courages terribles, et qu'on regarde l'incendie. Ce n'était pas un combat, c'était le dedans d'une fournaise ; les bouches y respiraient de la flamme ; les visages y étaient extraordinaires, la forme humaine y semblait impossible, les combattants y flamboyèrent, et c'était formidable de voir aller et venir dans cette fumée rouge ces salamandres de la mêlée. Les scènes successives et simultanées de cette tuerie grandiose, nous renonçons à les peindre. L'épopée seule a le droit de remplir douze mille vers avec une bataille.

On eût dit cet enfer du brahmanisme, le plus redoutable des dix-sept abîmes, que le Véda appelle la Forêt des Épées.

On se battait corps à corps, pied à pied, à coups de pistolet, à coups de sabre, à coups de poing, de loin, de près, d'en haut, d'en bas, de partout, des toits de la maison, des fenêtres du cabaret, des soupiraux des caves où quelques-uns s'étaient glissés. Ils étaient un contre soixante. La façade de Corinthe, à demi démolie, était hideuse. La fenêtre, tatouée de mitraille, avait perdu vitres et châssis, et n'était plus qu'un trou informe, tumultueusement bouché avec des pavés. Bossuet fut

c'est vrai. J'ignorais même que vous eussiez quitté mes ateliers. Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressée à moi ? Mais voici : je payerai vos dettes, je ferai venir votre enfant, ou vous irez la rejoindre. Vous vivrez ici, à Paris, où vous voudrez. Je me charge de votre enfant et de vous. Vous ne travaillerez plus, si vous voulez. Je vous donnerai tout l'argent qu'il vous faudra. Vous redeviendrez honnête en redevenant heureuse. Et même, écoutez, je vous le déclare dès à présent, si tout est comme vous le dites, et je n'en doute pas, vous n'avez jamais cessé d'être vertueuse et sainte devant Dieu. Oh ! pauvre femme !

C'en était plus que la pauvre Fantine n'en pouvait supporter. Avoir Cosette ! sortir de cette vie infâme ! vivre libre, riche, heureuse, honnête, avec Cosette ! voir brusquement s'épanouir au milieu de sa misère toutes ces réalités du paradis ! Elle regarda comme hébétée cet homme qui lui parlait, et ne put que jeter deux ou trois sanglots : oh ! oh ! oh ! Ses jarrets plièrent, elle se mit à genoux devant M. Madeleine, et, avant qu'il eût pu l'en empêcher, il sentit qu'elle lui prenait la main et que ses lèvres s'y posaient.

Puis elle s'évanouit.

Chapitre XXI.

Les héros

Tout à coup le tambour battit la charge.

L'attaque fut l'ouragan. La veille, dans l'obscurité, la barricade avait été approchée silencieusement comme par un boa. À présent, en plein jour, dans cette rue évasée, la surprise était décidément impossible, la vive force d'ailleurs s'était démasquée, le canon avait commencé le rugissement, l'armée se rua sur la barricade. La furie était maintenant l'habileté. Une puissante colonne d'infanterie de ligne, coupée à intervalles égaux de garde nationale et de garde municipale à pied, et appuyée sur des masses profondes qu'on entendait sans les voir, déboucha dans la rue au pas de course, tambour battant, clairon sonnante, bayonnettes croisées, sapeurs en tête, et, imperturbable sous les projectiles, arriva droit sur la barricade avec le poids d'une poutre d'airain sur un mur.

Le mur tint bon.

Les insurgés firent feu impétueusement. La barricade escaladée eut une crinière d'éclairs. L'assaut fut si forcené qu'elle fut un moment inondée d'assaillants ; mais elle secoua les soldats ainsi que le lion les chiens, et elle ne se couvrit d'assiégeants que comme la falaise d'écume, pour reparaître l'instant d'après, escarpée, noire et formidable.

La colonne, forcée de se replier, resta massée dans la rue, à découvert, mais terrible, et riposta à la redoute par une mousqueterie effrayante. Quiconque a vu un feu d'artifice se rappelle cette gerbe faite d'un croisement de foudres qu'on appelle le bouquet. Qu'on se représente ce bouquet, non plus vertical, mais horizontal, portant une balle, une chevrotine ou un biscaïen à la pointe de chacun de ses jets de feu, et égrenant la mort dans ses grappes de tonnerres. La barricade était là-dessous.

Des deux parts résolution égale. La bravoure était là presque barbare et se compliquait d'une sorte de férocité héroïque qui commençait par le sacrifice de soi-même. C'était l'époque où un garde national se battait comme un zouave. La troupe voulait en finir ; l'insurrection voulait lutter. L'acceptation de l'agonie en pleine jeunesse et en pleine santé fait de l'intrépidité une frénésie. Chacun dans cette mêlée avait le grandissement de l'heure suprême. La rue se joncha de cadavres.

La barricade avait à l'une de ses extrémités Enjolras et à l'autre Marius. Enjolras, qui portait toute la barricade dans sa tête, se réservait et s'abritait ; trois soldats tombèrent l'un après l'autre sous son créneau sans l'avoir même aperçu ; Marius combattait à découvert. Il se faisait point de mire. Il sortait du sommet de la redoute plus qu'à mi-corps. Il n'y a pas de plus violent prodige qu'un avare qui prend le mors aux dents ; il n'y a pas d'homme plus effrayant dans l'action qu'un songeur. Marius était formidable et pensif. Il était dans la bataille comme dans un rêve. On eût dit un fantôme qui fait le coup de fusil.

Les cartouches des assiégés s'épuisaient ; leurs sarcasmes non. Dans ce tourbillon du sépulcre où ils étaient, ils riaient.

Courfeyrac était nu-tête.

ril pour ceux qui courent quand elle ne veut que marcher, ou qui marchent quand elle veut s'arrêter. La France a ses rechutes de matérialisme, et, à de certains instants, les idées qui obstruent ce cerveau sublime n'ont plus rien qui rappelle la grandeur française et sont de la dimension d'un Missouri et d'une Caroline du Sud. Qu'y faire ? La géante joue la naine ; l'immense France a ses fantaisies de petitesse. Voilà tout.

À cela rien à dire. Les peuples comme les astres ont le droit d'éclipse. Et tout est bien, pourvu que la lumière revienne et que l'éclipse ne dégénère pas en nuit. Aube et résurrection sont synonymes. La réapparition de la lumière est identique à la persistance du moi.

Constatons ces faits avec calme. La mort sur la barricade, ou la tombe dans l'exil, c'est pour le dévouement un en-cas acceptable. Le vrai nom du dévouement, c'est désintéressement. Que les abandonnés se laissent abandonner, que les exilés se laissent exiler, et bornons-nous à supplier les grands peuples de ne pas reculer trop loin quand ils reculent. Il ne faut pas, sous prétexte de retour à la raison, aller trop avant dans la descente.

La matière existe, la minute existe, les intérêts existent, le ventre existe ; mais il ne faut pas que le ventre soit la seule sagesse. La vie momentanée a son droit, nous l'admettons, mais la vie permanente a le sien. Hélas ! être monté, cela n'empêche pas de tomber. On voit ceci dans l'histoire plus souvent qu'on ne voudrait. Une nation est illustre ; elle goûte à l'idéal, puis elle mord dans la fange, et elle trouve cela bon ; et si on lui demande d'où vient qu'elle abandonne Socrate pour Falstaff, elle répond : C'est que j'aime les hommes d'état.

Un mot encore avant de rentrer dans la mêlée.

Une bataille comme celle que nous racontons en ce moment n'est autre chose qu'une convulsion vers l'idéal. Le progrès entravé est maladif, et il a de ces tragiques épilepsies. Cette maladie du progrès, la guerre civile, nous avons dû la rencontrer sur notre passage. C'est là une des phases fatales, à la fois acte et entr'acte, de ce drame dont le pivot est un damné social, et dont le titre véritable est : *le Progrès*.

Le Progrès !

Ce cri que nous jetons souvent est toute notre pensée ; et, au point de ce drame où nous sommes, l'idée qu'il contient ayant encore plus d'une épreuve à subir, il nous est permis peut-être, sinon d'en soulever le voile, du moins d'en laisser transparaître nettement la lueur.

Le livre que le lecteur a sous les yeux en ce moment, c'est, d'un bout à l'autre, dans son ensemble et dans ses détails, quelles que soient les intermittences, les exceptions ou les défaillances, la marche du mal au bien, de l'injuste au juste, du faux au vrai, de la nuit au jour, de l'appétit à la conscience, de la pourriture à la vie, de la bestialité au devoir, de l'enfer au ciel, du néant à Dieu. Point de départ : la matière, point d'arrivée : l'âme. L'hydre au commencement, l'ange à la fin.

Livre sixième – Javert

toire inouïe, la révolution complétée, le progrès remis en liberté, l'agrandissement du genre humain, la délivrance universelle ; et pour pis aller les Thermopyles.

Ces passes d'armes pour le progrès échouent souvent, et nous venons de dire pourquoi. La foule est rétive à l'entraînement des paladins. Ces lourdes masses, les multitudes, fragiles à cause de leur pesanteur même, craignent les aventures ; et il y a de l'aventure dans l'idéal.

D'ailleurs, qu'on ne l'oublie pas, les intérêts sont là, peu amis de l'idéal et du sentimental. Quelquefois l'estomac paralyse le cœur.

La grandeur et la beauté de la France, c'est qu'elle prend moins de ventre que les autres peuples ; elle se noue plus aisément la corde aux reins. Elle est la première éveillée, la dernière endormie. Elle va en avant. Elle est chercheuse.

Cela tient à ce qu'elle est artiste.

L'idéal n'est autre chose que le point culminant de la logique, de même que le beau n'est autre chose que la cime du vrai. Les peuples artistes sont aussi les peuples conséquents. Aimer la beauté, c'est voir la lumière. C'est ce qui fait que le flambeau de l'Europe, c'est-à-dire de la civilisation, a été porté d'abord par la Grèce, qui l'a passé à l'Italie, qui l'a passé à la France. Divins peuples éclaireurs ! *Vitai lampada tradunt.*

Chose admirable, la poésie d'un peuple est l'élément de son progrès. La quantité de civilisation se mesure à la quantité d'imagination. Seulement un peuple civilisateur doit rester un peuple mâle. Corinthe, oui ; Sybaris, non. Qui s'effémine s'abâtardit. Il ne faut être ni dilettante, ni virtuose ; mais il faut être artiste. En matière de civilisation, il ne faut pas raffiner, mais il faut sublimer. À cette condition, on donne au genre humain le patron de l'idéal.

L'idéal moderne a son type dans l'art, et son moyen dans la science. C'est par la science qu'on réalisera cette vision auguste des poètes : le beau social. On refera l'Eden par A + B. Au point où la civilisation est parvenue, l'exact est un élément nécessaire du splendide, et le sentiment artiste est non seulement servi, mais complété par l'organe scientifique ; le rêve doit calculer. L'art, qui est le conquérant, doit avoir pour point d'appui la science, qui est le marcheur. La solidité de la monture importe. L'esprit moderne, c'est le génie de la Grèce ayant pour véhicule le génie de l'Inde ; Alexandre sur l'éléphant.

Les races pétrifiées dans le dogme ou démoralisées par le lucre sont impropres à la conduite de la civilisation. La gnuflexion devant l'idole ou devant l'écu atrophie le muscle qui marche et la volonté qui va. L'absorption hiératique ou marchande amoindrit le rayonnement d'un peuple, abaisse son horizon en abaissant son niveau, et lui retire cette intelligence à la fois humaine et divine du but universel, qui fait les nations missionnaires. Babylone n'a pas d'idéal ; Carthage n'a pas d'idéal. Athènes et Rome ont et gardent, même à travers toute l'épaisseur nocturne des siècles, des auréoles de civilisation.

La France est de la même qualité de peuple que la Grèce et l'Italie. Elle est athénienne par le beau et romaine par le grand. En outre, elle est bonne. Elle se donne. Elle est plus souvent que les autres peuples en humeur de dévouement et de sacrifice. Seulement, cette humeur la prend et la quitte. Et c'est là le grand pé-

sont augustes, ces hommes qui, sur tous les points de l'univers, l'œil fixé sur la France, luttent pour la grande œuvre avec la logique inflexible de l'idéal ; ils donnent leur vie en pur don pour le progrès ; ils accomplissent la volonté de la providence ; ils font un acte religieux. À l'heure dite, avec autant de désintéressement qu'un acteur qui arrive à sa réplique, obéissant au scénario divin, ils entrent dans le tombeau. Et ce combat sans espérance, et cette disparition stoïque, ils l'acceptent pour amener à ses splendides et suprêmes conséquences universelles le magnifique mouvement humain irrésistiblement commencé le 14 juillet 1789. Ces soldats sont des prêtres. La Révolution française est un geste de Dieu.

Du reste il y a, et il convient d'ajouter cette distinction aux distinctions déjà indiquées dans un autre chapitre, il y a les insurrections acceptées qui s'appellent révolutions ; il y a les révolutions refusées qui s'appellent émeutes. Une insurrection qui éclate, c'est une idée qui passe son examen devant le peuple. Si le peuple laisse tomber sa boule noire, l'idée est fruit sec, l'insurrection est échauffourée.

L'entrée en guerre à toute sommation et chaque fois que l'utopie le désire n'est pas le fait des peuples. Les nations n'ont pas toujours et à toute heure le tempérament des héros et des martyrs.

Elles sont positives. À priori, l'insurrection leur répugne ; premièrement, parce qu'elle a souvent pour résultat une catastrophe, deuxièmement, parce qu'elle a toujours pour point de départ une abstraction.

Car, et ceci est beau, c'est toujours pour l'idéal, et pour l'idéal seul que se dévouent ceux qui se dévouent. Une insurrection est un enthousiasme. L'enthousiasme peut se mettre en colère ; de là les prises d'armes. Mais toute insurrection qui couche en joue un gouvernement ou un régime vise plus haut. Ainsi, par exemple, insistons-y, ce que combattaient les chefs de l'insurrection de 1832, et en particulier les jeunes enthousiastes de la rue de la Chanvrerie, ce n'était pas précisément Louis-Philippe. La plupart, causant à cœur ouvert, rendaient justice aux qualités de ce roi mitoyen à la monarchie et à la révolution ; aucun ne le haïssait. Mais ils attaquaient la branche cadette du droit divin dans Louis-Philippe comme ils en avaient attaqué la branche aînée dans Charles X ; et ce qu'ils voulaient renverser en renversant la royauté en France, nous l'avons expliqué, c'était l'usurpation de l'homme sur l'homme et du privilège sur le droit dans l'univers entier. Paris sans roi a pour contre-coup le monde sans despotes. Ils raisonnaient de la sorte. Leur but était lointain sans doute, vague peut-être, et reculant devant l'effort ; mais grand.

Cela est ainsi. Et l'on se sacrifie pour ces visions, qui, pour les sacrifiés, sont des illusions presque toujours, mais des illusions auxquelles, en somme, toute la certitude humaine est mêlée. L'insurgé poétise et dore l'insurrection. On se jette dans ces choses tragiques en se grisant de ce qu'on va faire. Qui sait ? on réussira peut-être. On est le petit nombre ; on a contre soi toute une armée ; mais on défend le droit, la loi naturelle, la souveraineté de chacun sur soi-même qui n'a pas d'abdication possible, la justice, la vérité, et au besoin on mourra comme les trois cents Spartiates. On ne songe pas à Don Quichotte, mais à Léonidas. Et l'on va devant soi, et, une fois engagé, on ne recule plus, et l'on se précipite tête baissée, ayant pour espérance une vic-

Chapitre I. Commencement du repos

M. Madeleine fit transporter la Fantine à cette infirmerie qu'il avait dans sa propre maison. Il la confia aux sœurs qui la mirent au lit. Une fièvre ardente était survenue. Elle passa une partie de la nuit à délirer et à parler haut. Cependant elle finit par s'endormir.

Le lendemain vers midi Fantine se réveilla, elle entendit une respiration tout près de son lit, elle écarta son rideau et vit M. Madeleine debout qui regardait quelque chose au-dessus de sa tête. Ce regard était plein de pitié et d'angoisse et suppliait. Elle en suivit la direction et vit qu'il s'adressait à un crucifix cloué au mur.

M. Madeleine était désormais transfiguré aux yeux de Fantine. Il lui paraissait enveloppé de lumière. Il était absorbé dans une sorte de prière. Elle le considéra longtemps sans oser l'interrompre. Enfin elle lui dit timidement :

— Que faites-vous donc là ?

M. Madeleine était à cette place depuis une heure. Il attendait que Fantine se réveillât. Il lui prit la main, lui tâta le pouls, et répondit :

— Comment êtes-vous ?

— Bien, j'ai dormi, dit-elle, je crois que je vais mieux. Ce ne sera rien.

Lui reprit, répondant à la question qu'elle lui avait adressée d'abord, comme s'il ne faisait que de l'entendre :

— Je priais le martyr qui est là-haut.

Et il ajouta dans sa pensée : « Pour la martyre qui est ici-bas. »

M. Madeleine avait passé la nuit et la matinée à s'informer. Il savait tout maintenant. Il connaissait dans tous ses poignants détails l'histoire de Fantine. Il continua :

— Vous avez bien souffert, pauvre mère. Oh ! ne vous plaignez pas, vous avez à présent la dot des élus. C'est de cette façon que les hommes font des anges. Ce n'est point leur faute ; ils ne savent pas s'y prendre autrement. Voyez-vous, cet enfer dont vous sortez est la première forme du ciel. Il fallait commencer par là.

Il soupira profondément. Elle cependant lui souriait avec ce sublime sourire auquel il manquait deux dents.

Javert dans cette même nuit avait écrit une lettre. Il remit lui-même cette lettre le lendemain matin au bureau de poste de Montreuil-sur-mer. Elle était pour Paris, et la suscription portait : À *monsieur Chabouillet, secrétaire de monsieur le préfet de police*. Comme l'affaire du corps de garde s'était ébruitée, la directrice du bureau de poste et quelques autres personnes qui virent la lettre avant le départ et qui reconnurent l'écriture de Javert sur l'adresse, pensèrent que c'était sa démission qu'il envoyait.

M. Madeleine se hâta d'écrire aux Thénardier. Fantine leur devait cent vingt francs. Il leur envoya trois cents francs en leur disant de se payer sur cette somme, et d'amener tout de suite l'enfant à Montreuil-sur-mer où sa mère malade la réclamait.

Ceci éblouit le Thénardier.

— Diable ! dit-il à sa femme, ne lâchons pas l'enfant. Voilà que cette mauviette va devenir une vache à lait. Je devine. Quelque jocrisse se sera amouraché de la mère.

Il riposta par un mémoire de cinq cents et quelques francs fort bien fait. Dans ce mémoire figuraient pour plus de trois cents francs deux notes incontestables, l'une d'un médecin, l'autre d'un apothicaire, lesquels avaient soigné et médicamenté dans deux longues maladies Éponine et Azelma. Cosette, nous l'avons dit, n'avait pas été malade. Ce fut l'affaire d'une toute petite substitution de noms. Thénardier mit au bas du mémoire : *reçu à compte trois cents francs.*

M. Madeleine envoya tout de suite trois cents autres francs et écrivit : Dépêchez-vous d'amener Cosette.

— Christi ! dit le Thénardier, ne lâchons pas l'enfant.

Cependant Fantine ne se rétablissait point. Elle était toujours à l'infirmierie. Les sœurs n'avaient d'abord reçu et soigné « cette fille » qu'avec répugnance. Qui a vu les bas-reliefs de Reims se souvient du gonflement de la lèvre inférieure des vierges sages regardant les vierges folles. Cet antique mépris des vestales pour les ambulaies est un des plus profonds instincts de la dignité féminine ; les sœurs l'avaient éprouvé, avec le redoublement qu'ajoute la religion. Mais, en peu de jours, Fantine les avait désarmées. Elle avait toutes sortes de paroles humbles et douces, et la mère qui était en elle attendrissait. Un jour les sœurs l'entendirent qui disait à travers la fièvre :

— J'ai été une pécheresse, mais quand j'aurai mon enfant près de moi, cela voudra dire que Dieu m'a pardonné. Pendant que j'étais dans le mal, je n'aurais pas voulu avoir ma Cosette avec moi, je n'aurais pas pu supporter ses yeux étonnés et tristes. C'était pour elle pourtant que je faisais le mal, et c'est ce qui fait que Dieu me pardonne. Je sentirai la bénédiction du bon Dieu quand Cosette sera ici. Je la regarderai, cela me fera du bien de voir cette innocente. Elle ne sait rien du tout. C'est un ange, voyez-vous, mes sœurs. À cet âge-là, les ailes, ça n'est pas encore tombé.

M. Madeleine l'allait voir deux fois par jour, et chaque fois elle lui demandait :

— Verrai-je bientôt ma Cosette ?

Il lui répondait :

— Peut-être demain matin. D'un moment à l'autre elle arrivera, je l'attends.

Et le visage pâle de la mère rayonnait.

— Oh ! disait-elle, comme je vais être heureuse !

Nous venons de dire qu'elle ne se rétablissait pas. Au contraire, son état semblait s'aggraver de semaine en semaine. Cette poignée de neige appliquée à nu sur la peau entre les deux omoplates avait déterminé une suppression subite de transpiration à la suite de laquelle la maladie qu'elle couvait depuis plusieurs années finit par se déclarer violemment. On commençait alors à suivre pour l'étude et le traitement des maladies de poitrine les belles indications de Laennec. Le médecin ausculta Fantine et hochait la tête.

M. Madeleine dit au médecin :

— Eh bien ?

— N'a-t-elle pas un enfant qu'elle désire voir ? dit le médecin.

— Oui.

— Eh bien, hâtez-vous de le faire venir.

M. Madeleine eut un tressaillement.

Fantine lui demanda :

rêt et le défendre ; le présent a sa quantité excusable d'égoïsme ; la vie momentanée a son droit, et n'est pas tenue de se sacrifier sans cesse à l'avenir. La génération qui a actuellement son tour de passage sur la terre n'est pas forcée de l'abrèger pour les générations, ses égales après tout, qui auront leur tour plus tard. — J'existe, murmure ce quelqu'un qui se nomme Tous. Je suis jeune et je suis amoureux, je suis vieux et je veux me reposer, je suis père de famille, je travaille, je prospère, je fais de bonnes affaires, j'ai des maisons à louer, j'ai de l'argent sur l'État, je suis heureux, j'ai femme et enfants, j'aime tout cela, je désire vivre, laissez-moi tranquille. — De là, à de certaines heures, un froid profond sur les magnanimes avant-gardes du genre humain.

L'utopie d'ailleurs, convenons-en, sort de sa sphère radieuse en faisant la guerre. Elle, la vérité de demain, elle emprunte son procédé, la bataille, au mensonge d'hier. Elle, l'avenir, elle agit comme le passé. Elle, l'idée pure, elle devient voie de fait. Elle complique son héroïsme d'une violence dont il est juste qu'elle réponde ; violence d'occasion et d'expédient, contraire aux principes, et dont elle est fatalement punie. L'utopie insurrection combat, le vieux code militaire au poing ; elle fusille les espions, elle exécute les traîtres, elle supprime des êtres vivants et les jette dans les ténèbres inconnues. Elle se sert de la mort, chose grave. Il semble que l'utopie n'ait plus foi dans le rayonnement, sa force irrésistible et incorruptible. Elle frappe avec le glaive. Or, aucun glaive n'est simple. Toute épée a deux tranchants ; qui blesse avec l'un se blesse à l'autre.

Cette réserve faite, et faite en toute sévérité, il nous est impossible de ne pas admirer, qu'ils réussissent ou non, les glorieux combattants de l'avenir, les confesseurs de l'utopie. Même quand ils avortent, ils sont vénérables, et c'est peut-être dans l'insuccès qu'ils ont plus de majesté. La victoire, quand elle est selon le progrès, mérite l'applaudissement des peuples ; mais une défaite héroïque mérite leur attendrissement. L'une est magnifique, l'autre est sublime. Pour nous, qui préférons le martyr au succès, John Brown est plus grand que Washington, et Pisacane est plus grand que Garibaldi.

Il faut bien que quelqu'un soit pour les vaincus.

On est injuste pour ces grands essayeurs de l'avenir quand ils avortent.

On accuse les révolutionnaires de semer l'effroi. Toute barricade semble attentat. On incrimine leurs théories, on suspecte leur but, on redoute leur arrière-pensée, on dénonce leur conscience. On leur reproche d'élever, d'échafauder et d'entasser contre le fait social régnant un monceau de misères, de douleurs, d'iniquités, de griefs, de désespoirs, et d'arracher des bas-fonds des blocs de ténèbres pour s'y créneler et y combattre. On leur crie : Vous dépavez l'enfer ! Ils pourraient répondre : C'est pour cela que notre barricade est faite de bonnes intentions.

Le mieux, certes, c'est la solution pacifique. En somme, convenons-en, lorsqu'on voit le pavé, on songe à l'ours, et c'est une bonne volonté dont la société s'inquiète. Mais il dépend de la société de se sauver elle-même ; c'est à sa propre bonne volonté que nous faisons appel. Aucun remède violent n'est nécessaire. Étudier le mal à l'amiable, le constater, puis le guérir. C'est à cela que nous la convions.

Quoi qu'il en soit, même tombés, surtout tombés, ils

d'où sort, comme une fumée lugubre, la colère. — Que veulent ces gens-là ? ils ne sont jamais contents. Ils compromettent les hommes paisibles. Comme si l'on n'avait pas assez de révolutions comme cela ! Qu'est-ce qu'ils sont venus faire ici ? Qu'ils s'en tirent. Tant pis pour eux. C'est leur faute. Ils n'ont que ce qu'ils méritent. Cela ne nous regarde pas. Voilà notre pauvre rue criblée de balles. C'est un tas de vauriens. Surtout n'ouvrez pas la porte. — Et la maison prend une figure de tombe. L'insurgé devant cette porte agonise ; il voit arriver la mitraille et les sabres nus ; s'il crie, il sait qu'on l'écoute, mais qu'on ne viendra pas ; il y a là des murs qui pourraient le protéger, il y a là des hommes qui pourraient le sauver, et ces murs ont des oreilles de chair, et ces hommes ont des entrailles de pierre.

Qui accuser ?

Personne, et tout le monde.

Les temps incomplets où nous vivons.

C'est toujours à ses risques et périls que l'utopie se transforme en insurrection, et se fait de protestation philosophique protestation armée, et de Minerve Pallas. L'utopie qui s'impatiente et devient émeute sait ce qui l'attend ; presque toujours elle arrive trop tôt. Alors elle se résigne, et accepte stoïquement, au lieu du triomphe, la catastrophe. Elle sert, sans se plaindre, et en les disculpant même, ceux qui la renient, et sa magnanimité est de consentir à l'abandon. Elle est indomptable contre l'obstacle et douce envers l'ingratitude.

Est-ce l'ingratitude d'ailleurs ?

Oui, au point de vue du genre humain.

Non, au point de vue de l'individu.

Le progrès est le mode de l'homme. La vie générale du genre humain s'appelle le Progrès ; le pas collectif du genre humain s'appelle le Progrès. Le progrès marche ; il fait le grand voyage humain et terrestre vers le céleste et le divin ; il a ses haltes où il rallie le troupeau attardé ; il a ses stations où il médite, en présence de quelque Chanaan splendide dévoilant tout à coup son horizon ; il a ses nuits où il dort ; et c'est une des poignantes anxiétés du penseur de voir l'ombre sur l'âme humaine et de tâter dans les ténèbres, sans pouvoir le réveiller, le progrès endormi.

— *Dieu est peut-être mort*, disait un jour à celui qui écrit ces lignes Gérard de Nerval, confondant le progrès avec Dieu, et prenant l'interruption du mouvement pour la mort de l'Être.

Qui désespère a tort. Le progrès se réveille infailliblement, et, en somme, on pourrait dire qu'il a marché même endormi, car il a grandi. Quand on le revoit debout, on le retrouve plus haut. Être toujours paisible, cela ne dépend pas plus du progrès que du fleuve ; n'y élevez point de barrage, n'y jetez pas de rocher ; l'obstacle fait écumer l'eau et bouillonner l'humanité. De là des troubles ; mais après ces troubles, on reconnaît qu'il y a du chemin de fait. Jusqu'à ce que l'ordre, qui n'est autre chose que la paix universelle, soit établi, jusqu'à ce que l'harmonie et l'unité règnent, le progrès aura pour étapes les révolutions.

Qu'est-ce donc que le Progrès ? Nous venons de le dire. La vie permanente des peuples.

Or, il arrive quelquefois que la vie momentanée des individus fait résistance à la vie éternelle du genre humain.

Avouons-le sans amertume, l'individu a son intérêt distinct, et peut sans forfaiture stipuler pour cet inté-

— Qu'a dit le médecin ?

M. Madeleine s'efforça de sourire.

— Il a dit de faire venir bien vite votre enfant. Que cela vous rendra la santé.

— Oh ! reprit-elle, il a raison ! Mais qu'est-ce qu'ils ont donc ces Thénardier à me garder ma Cosette ! Oh ! elle va venir. Voici enfin que je vois le bonheur tout près de moi !

Le Thénardier cependant ne « lâchait pas l'enfant » et donnait cent mauvaises raisons. Cosette était un peu souffrante pour se mettre en route l'hiver. Et puis il y avait un reste de petites dettes criardes dans le pays dont il rassemblait les factures, etc., etc.

— J'enverrai quelqu'un chercher Cosette, dit le père Madeleine. S'il le faut, j'irai moi-même.

Il écrivit sous la dictée de Fantine cette lettre qu'il lui fit signer :

« Monsieur Thénardier,

« Vous remettrez Cosette à la personne.

« On vous payera toutes les petites choses.

« J'ai l'honneur de vous saluer avec considération.

« Fantine. »

Sur ces entrefaites, il survint un grave incident. Nous avons beau tailler de notre mieux le bloc mystérieux dont notre vie est faite, la veine noire de la destinée y reparait toujours.

Chapitre XX.

Les morts ont raison et les vivants n'ont pas tort

L'agonie de la barricade allait commencer.

Tout concourait à la majesté tragique de cette minute suprême ; mille fracas mystérieux dans l'air, le souffle des masses armées mises en mouvement dans des rues qu'on ne voyait pas, le galop intermittent de la cavalerie, le lourd ébranlement des artilleries en marche, les feux de peloton et les canonnades se croisant dans le dédale de Paris, les fumées de la bataille montant toutes dorées au-dessus des toits, on ne sait quels cris lointains vaguement terribles, des éclairs de menace partout, le tocsin de Saint-Merry qui maintenant avait l'accent du sanglot, la douceur de la saison, la splendeur du ciel plein de soleil et de nuages, la beauté du jour et l'épouvantable silence des maisons.

Car, depuis la veille, les deux rangées de maisons de la rue de la Chanvrière étaient devenues deux murailles ; murailles farouches. Portes fermées, fenêtres fermées, volets fermés.

Dans ces temps-là, si différents de ceux où nous sommes, quand l'heure était venue où le peuple voulait en finir avec une situation qui avait trop duré, avec une charte octroyée ou avec un pays légal, quand la colère universelle était diffuse dans l'atmosphère, quand la ville consentait au soulèvement de ses pavés, quand l'insurrection faisait sourire la bourgeoisie en lui chuchotant son mot d'ordre à l'oreille, alors l'habitant, pénétré d'émeute, pour ainsi dire, était l'auxiliaire du combattant, et la maison fraternisait avec la forteresse improvisée qui s'appuyait sur elle. Quand la situation n'était pas mûre, quand l'insurrection n'était décidément pas consentie, quand la masse désavouait le mouvement, c'en était fait des combattants, la ville se changeait en désert autour de la révolte, les âmes se glaçaient, les asiles se muraien, et la rue se faisait défilé pour aider l'armée à prendre la barricade.

On ne fait pas marcher un peuple par surprise plus vite qu'il ne veut. Malheur à qui tente de lui forcer la main ! Un peuple ne se laisse pas faire. Alors il abandonne l'insurrection à elle-même. Les insurgés deviennent des pestiférés. Une maison est un escarpement, une porte est un refus, une façade est un mur. Ce mur voit, entend, et ne veut pas. Il pourrait s'entrouvrir et vous sauver. Non. Ce mur, c'est un juge. Il vous regarde et vous condamne. Quelle sombre chose que ces maisons fermées ! Elles semblent mortes, elles sont vivantes. La vie, qui y est comme suspendue, y persiste. Personne n'en est sorti depuis vingt-quatre heures, mais personne n'y manque. Dans l'intérieur de cette roche, on va, on vient, on se couche, on se lève ; on y est en famille ; on y boit et on y mange ; on y a peur, chose terrible ! La peur excuse cette inhospitalité redoutable ; elle y mêle l'effarement, circonstance atténuante. Quelquefois même, et cela s'est vu, la peur devient passion ; l'effroi peut se changer en furie, comme la prudence en rage ; de là ce mot si profond : *Les enragés de modérés*. Il y a des flamboiements d'épouvante suprême

— Allez, dit Jean Valjean.

Javert reprit :

— Tu as dit Fauchelevant, rue de l'Homme-Armé ?

— Numéro sept.

Javert répéta à demi-voix : — Numéro sept.

Il reboutonna sa redingote, remit de la roideur militaire entre ses deux épaules, fit demi-tour, croisa les bras en soutenant son menton dans une de ses mains, et se mit à marcher dans la direction des halles. Jean Valjean le suivait des yeux. Après quelques pas, Javert se retourna, et cria à Jean Valjean :

— Vous m'ennuyez. Tuez-moi plutôt.

Javert ne s'apercevait pas lui-même qu'il ne tutoyait plus Jean Valjean :

— Allez-vous-en, dit Jean Valjean.

Javert s'éloigna à pas lents. Un moment après, il tourna l'angle de la rue des Prêcheurs.

Quand Javert eut disparu, Jean Valjean déchargea le pistolet en l'air.

Puis il rentra dans la barricade et dit :

— C'est fait.

Cependant voici ce qui s'était passé :

Marius, plus occupé du dehors que du dedans, n'avait pas jusque-là regardé attentivement l'espion garrotté au fond obscur de la salle basse.

Quand il le vit au grand jour, enjambant la barricade pour aller mourir, il le reconnut. Un souvenir subit lui entra dans l'esprit. Il se rappela l'inspecteur de la rue de Pontoise, et les deux pistolets qu'il lui avait remis et dont il s'était servi lui Marius, dans cette barricade même ; et non seulement il se rappela la figure, mais il se rappela le nom.

Ce souvenir pourtant était brumeux et trouble comme toutes ses idées. Ce ne fut pas une affirmation qu'il se fit, ce fut une question qu'il s'adressa : — Est-ce que ce n'est pas là cet inspecteur de police qui m'a dit s'appeler Javert ?

Peut-être était-il encore temps d'intervenir pour cet homme ? Mais il fallait d'abord savoir si c'était bien ce Javert.

Marius interpella Enjolras qui venait de se placer à l'autre bout de la barricade.

— Enjolras ?

— Quoi ?

— Comment s'appelle cet homme-là ?

— Qui ?

— L'agent de police. Sais-tu son nom ?

— Sans doute. Il nous l'a dit.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Javert.

Marius se dressa.

En ce moment on entendit le coup de pistolet.

Jean Valjean reparut et cria : C'est fait.

Un froid sombre traversa le cœur de Marius.

Chapitre II. Comment Jean peut devenir Champ

Un matin, M. Madeleine était dans son cabinet, occupé à régler d'avance quelques affaires pressantes de la mairie pour le cas où il se déciderait à ce voyage de Montfermeil, lorsqu'on vint lui dire que l'inspecteur de police Javert demandait à lui parler. En entendant prononcer ce nom, M. Madeleine ne put se défendre d'une impression désagréable. Depuis l'aventure du bureau de police, Javert l'avait plus que jamais évité, et M. Madeleine ne l'avait point revu.

— Faites entrer, dit-il.

Javert entra.

M. Madeleine était resté assis près de la cheminée, une plume à la main, l'œil sur un dossier qu'il feuilletait et qu'il annotait, et qui contenait des procès-verbaux de contraventions à la police de la voirie. Il ne se dérangea point pour Javert. Il ne pouvait s'empêcher de songer à la pauvre Fantine, et il lui convenait d'être glacial.

Javert salua respectueusement M. le maire qui lui tournait le dos. M. le maire ne le regarda pas et continua d'annoter son dossier.

Javert fit deux ou trois pas dans le cabinet, et s'arrêta sans rompre le silence. Un physionomiste qui eût été familier avec la nature de Javert, qui eût étudié depuis longtemps ce sauvage au service de la civilisation, ce composé bizarre du Romain, du Spartiate, du moine et du caporal, cet espion incapable d'un mensonge, ce mouchard vierge, un physionomiste qui eût su sa secrète et ancienne aversion pour M. Madeleine, son conflit avec le maire au sujet de la Fantine, et qui eût considéré Javert en ce moment, se fût dit : que s'est-il passé ? Il était évident, pour qui eût connu cette conscience droite, claire, sincère, probe, austère et féroce, que Javert sortait de quelque grand événement intérieur. Javert n'avait rien dans l'âme qu'il ne l'eût aussi sur le visage. Il était, comme les gens violents, sujet aux revirements brusques. Jamais sa physionomie n'avait été plus étrange et plus inattendue. En entrant, il s'était incliné devant M. Madeleine avec un regard où il n'y avait ni rancune, ni colère, ni défiance, il s'était arrêté à quelques pas derrière le fauteuil du maire ; et maintenant il se tenait là, debout, dans une attitude presque disciplinaire, avec la rudesse naïve et froide d'un homme qui n'a jamais été doux et qui a toujours été patient ; il attendait, sans dire un mot, sans faire un mouvement, dans une humilité vraie et dans une résignation tranquille, qu'il plût à monsieur le maire de se retourner, calme, sérieux, le chapeau à la main, les yeux baissés, avec une expression qui tenait le milieu entre le soldat devant son officier et le coupable devant son juge. Tous les sentiments comme tous les souvenirs qu'on eût pu lui supposer avaient disparu. Il n'y avait plus rien sur ce visage impénétrable et simple comme le granit, qu'une morne tristesse. Toute sa personne respirait l'abaissement et la fermeté, et je ne sais quel accablement courageux.

Enfin M. le maire posa sa plume et se tourna à demi.

— Eh bien ! qu'est-ce ? qu'y a-t-il, Javert ?

Javert demeura un instant silencieux comme s'il se recueillait, puis éleva la voix avec une sorte de solennité triste qui n'excluait pourtant pas la simplicité :

— Il y a, monsieur le maire, qu'un acte coupable a été commis.

— Quel acte ?

— Un agent inférieur de l'autorité a manqué de respect à un magistrat de la façon la plus grave. Je viens, comme c'est mon devoir, porter le fait à votre connaissance.

— Quel est cet agent ? demanda M. Madeleine.

— Moi, dit Javert.

— Vous ?

— Moi.

— Et quel est le magistrat qui aurait à se plaindre de l'agent ?

— Vous, monsieur le maire.

M. Madeleine se dressa sur son fauteuil. Javert poursuivit, l'air sévère et les yeux toujours baissés :

— Monsieur le maire, je viens vous prier de vouloir bien provoquer près de l'autorité ma destitution.

M. Madeleine stupéfait ouvrit la bouche. Javert l'interrompit.

— Vous direz, j'aurais pu donner ma démission, mais cela ne suffit pas. Donner sa démission, c'est honorable. J'ai failli, je dois être puni. Il faut que je sois chassé.

Et après une pause, il ajouta :

— Monsieur le maire, vous avez été sévère pour moi l'autre jour injustement. Soyez-le aujourd'hui justement.

— Ah ça ! pourquoi ? s'écria M. Madeleine. Quel est ce galimatias ? qu'est-ce que cela veut dire ? où y a-t-il un acte coupable commis contre moi par vous ? qu'est-ce que vous m'avez fait ? quels torts avez-vous envers moi ? Vous vous accusez, vous voulez être remplacé....

— Chassé, dit Javert.

— Chassé, soit. C'est fort bien. Je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre, monsieur le maire.

Javert soupira du fond de sa poitrine et reprit toujours froidement et tristement :

— Monsieur le maire, il y a six semaines, à la suite de cette scène pour cette fille, j'étais furieux, je vous ai dénoncé.

— Dénoncé !

— À la préfecture de police de Paris.

M. Madeleine, qui ne riait pas beaucoup plus soulevé que Javert, se mit à rire.

— Comme maire ayant empiété sur la police ?

— Comme ancien forçat.

Le maire devint livide.

Javert, qui n'avait pas levé les yeux, continua :

— Je le croyais. Depuis longtemps j'avais des idées.

Une ressemblance, des renseignements que vous avez fait prendre à Faverolles, votre force des reins, l'aventure du vieux Fauchelevent, votre adresse au tir, votre jambe qui traîne un peu, est-ce que je sais, moi ? des bêtises ! mais enfin je vous prenais pour un nommé Jean Valjean.

— Un nommé ?... Comment dites-vous ce nom-là ?

— Jean Valjean. C'est un forçat que j'avais vu il y a vingt ans quand j'étais adjudant-garde-chiourme à Toulon. En sortant du bagne, ce Jean Valjean avait, à ce qu'il paraît, volé chez un évêque, puis il avait commis un autre vol à main armée, dans un chemin public, sur un petit savoyard. Depuis huit ans il s'était dérobé, on ne

Chapitre XIX. Jean Valjean se venge

Quand Jean Valjean fut seul avec Javert, il défit la corde qui assujettissait le prisonnier par le milieu du corps, et dont le nœud était sous la table. Après quoi, il lui fit signe de se lever.

Javert obéit, avec cet indéfinissable sourire où se condense la suprématie de l'autorité enchaînée.

Jean Valjean prit Javert par la martingale comme on prendrait une bête de somme par la bricole, et, l'entraînant après lui, sortit du cabaret, lentement, car Javert, entravé aux jambes, ne pouvait faire que de très petits pas.

Jean Valjean avait le pistolet au poing.

Ils franchirent ainsi le trapèze intérieur de la barricade. Les insurgés, tout à l'attaque imminente, tournaient le dos.

Marius, seul, placé de côté à l'extrémité gauche du barrage, les vit passer. Ce groupe du patient et du bourreau s'éclaira de la lueur sépulcrale qu'il avait dans l'âme.

Jean Valjean fit escalader, avec quelque peine, à Javert garrotté, mais sans le lâcher un seul instant, le petit retranchement de la ruelle Mondétour.

Quand ils eurent enjambé ce barrage, ils se trouvèrent seuls tous les deux dans la ruelle. Personne ne les voyait plus. Le coude des maisons les cachait aux insurgés. Les cadavres retirés de la barricade faisaient un monceau terrible à quelques pas.

On distinguait dans le tas des morts une face livide, une chevelure dénouée, une main percée, et un sein de femme demi-nu. C'était Éponine.

Javert considéra obliquement cette morte, et, profondément calme, dit à demi-voix :

— Il me semble que je connais cette fille-là.

Puis il se tourna vers Jean Valjean.

Jean Valjean mit le pistolet sous son bras, et fixa sur Javert un regard qui n'avait pas besoin de paroles pour dire : — Javert, c'est moi.

Javert répondit :

— Prends ta revanche.

Jean Valjean tira de son gousset un couteau, et l'ouvrit.

— Un surin ! s'écria Javert. Tu as raison. Cela te convient mieux.

Jean Valjean coupa la martingale que Javert avait au cou, puis il coupa les cordes qu'il avait aux poignets, puis se baissant, il coupa la ficelle qu'il avait aux pieds et, se redressant, il lui dit :

— Vous êtes libre.

Javert n'était pas facile à étonner. Cependant, tout maître qu'il était de lui, il ne put se soustraire à une commotion. Il resta béant et immobile.

Jean Valjean poursuivit :

— Je ne crois pas que je sorte d'ici. Pourtant, si, par hasard, j'en sortais, je demeure, sous le nom de Fauchelevent, rue de l'Homme-Armé, numéro sept.

Javert eut un froncement de tige qui lui entrouvrit un coin de la bouche, et il murmura entre ses dents :

— Prends garde.

sait comment, et on le cherchait. Moi je m'étais figuré... Enfin, j'ai fait cette chose ! La colère m'a décidé, je vous ai dénoncé à la préfecture.

M. Madeleine, qui avait ressaisi le dossier depuis quelques instants, reprit avec un accent de parfaite indifférence :

- Et que vous a-t-on répondu ?
- Que j'étais fou.
- Eh bien ?
- Eh bien, on avait raison.
- C'est heureux que vous le reconnaissiez !
- Il faut bien, puisque le véritable Jean Valjean est trouvé.

La feuille que tenait M. Madeleine lui échappa des mains, il leva la tête, regarda fixement Javert, et dit avec un accent inexprimable :

– Ah !

Javert poursuivit :

– Voilà ce que c'est, monsieur le maire. Il paraît qu'il y avait dans le pays, du côté d'Ailly-le-Haut-Clocher, une espèce de bonhomme qu'on appelait le père Champmathieu. C'était très misérable. On n'y faisait pas attention. Ces gens-là, on ne sait pas de quoi cela vit. Dernièrement, cet automne, le père Champmathieu a été arrêté pour un vol de pommes à cidre, commis chez... – enfin n'importe ! Il y a eu vol, mur escaladé, branches de l'arbre cassées. On a arrêté mon Champmathieu. Il avait encore la branche de pommier à la main. On coffre le drôle. Jusqu'ici ce n'est pas beaucoup plus qu'une affaire correctionnelle. Mais voici qui est de la providence. La geôle étant en mauvais état, monsieur le juge d'instruction trouve à propos de faire transférer Champmathieu à Arras où est la prison départementale. Dans cette prison d'Arras, il y a un ancien forçat nommé Brevet qui est détenu pour je ne sais quoi et qu'on a fait guichetier de chambrée parce qu'il se conduit bien. Monsieur le maire, Champmathieu n'est pas plus tôt débarqué que voilà Brevet qui s'écrie : « Eh mais ! je connais cet homme-là. C'est un fagot. Regardez-moi donc, bonhomme ! Vous êtes Jean Valjean ! – Jean Valjean ! qui ça Jean Valjean ? Le Champmathieu joue l'étonné. – Ne fais donc pas le sinvre, dit Brevet. Tu es Jean Valjean ! Tu as été au bagne de Toulon. Il y a vingt ans. Nous y étions ensemble. – Le Champmathieu nie. Parbleu ! vous comprenez. On approfondit. On me fouille cette aventure-là. Voici ce qu'on trouve : ce Champmathieu, il y a une trentaine d'années, a été ouvrier émondeur d'arbres dans plusieurs pays, notamment à Faverolles. Là on perd sa trace. Longtemps après, on le revoit en Auvergne, puis à Paris, où il dit avoir été charron et avoir eu une fille blanchisseuse, mais cela n'est pas prouvé ; enfin dans ce pays-ci. Or, avant d'aller au bagne pour vol qualifié, qu'était Jean Valjean ? émondeur. Où ? à Faverolles. Autre fait. Ce Valjean s'appelait de son nom de baptême Jean et sa mère se nommait de son nom de famille Mathieu. Quoi de plus naturel que de penser qu'en sortant du bagne il aura pris le nom de sa mère pour se cacher et se sera fait appeler Jean Mathieu ? Il va en Auvergne. De *Jean* la prononciation du pays fait *Chan*, on l'appelle Chan Mathieu. Notre homme se laisse faire et le voilà transformé en Champmathieu. Vous me suivez, n'est-ce pas ? On s'informe à Faverolles. La famille de Jean Valjean n'y est plus. On ne sait plus où elle est. Vous savez, dans ces classes-là, il y a souvent de ces évanouissements d'une

famille. On cherche, on ne trouve plus rien. Ces gens-là, quand ce n'est pas de la boue, c'est de la poussière. Et puis, comme le commencement de ces histoires date de trente ans, il n'y a plus personne à Faverolles qui ait connu Jean Valjean. On s'informe à Toulon. Avec Brevet, il n'y a plus que deux forçats qui aient vu Jean Valjean. Ce sont les condamnés à vie Cochepaille et Chenildieu. On les extrait du bagne et on les fait venir. On les confronte au prétendu Champmathieu. Ils n'hésitent pas. Pour eux comme pour Brevet, c'est Jean Valjean. Même âge, il a cinquante-quatre ans, même taille, même air, même homme enfin, c'est lui. C'est en ce moment-là même que j'envoyais ma dénonciation à la préfecture de Paris. On me répond que je perds l'esprit et que Jean Valjean est à Arras au pouvoir de la justice. Vous concevez si cela m'étonne, moi qui croyais tenir ici ce même Jean Valjean ! J'écris à monsieur le juge d'instruction. Il me fait venir, on m'amène le Champmathieu...

— Eh bien ? interrompit M. Madeleine.

Javert répondit avec son visage incorruptible et triste :

— Monsieur le maire, la vérité est la vérité. J'en suis fâché, mais c'est cet homme-là qui est Jean Valjean. Moi aussi je l'ai reconnu.

M. Madeleine reprit d'une voix très basse :

— Vous êtes sûr ?

Javert se mit à rire de ce rire douloureux qui échappe à une conviction profonde :

— Oh, sûr !

Il demeura un moment pensif, prenant machinalement des pincées de poudre de bois dans la sébille à sécher l'encre qui était sur la table, et il ajouta :

— Et même, maintenant que je vois le vrai Jean Valjean, je ne comprends pas comment j'ai pu croire autre chose. Je vous demande pardon, monsieur le maire.

En adressant cette parole suppliante et grave à celui qui, six semaines auparavant, l'avait humilié en plein corps de garde et lui avait dit : « sortez ! » Javert, cet homme hautain, était à son insu plein de simplicité et de dignité. M. Madeleine ne répondit à sa prière que par cette question brusque :

— Et que dit cet homme ?

— Ah, dame ! monsieur le maire, l'affaire est mauvaise. Si c'est Jean Valjean, il y a récidive. Enjambrer un mur, casser une branche, chiper des pommes, pour un enfant, c'est une polissonnerie ; pour un homme, c'est un délit ; pour un forçat, c'est un crime. Escalade et vol, tout y est. Ce n'est plus la police correctionnelle, c'est la cour d'assises. Ce n'est plus quelques jours de prison, ce sont les galères à perpétuité. Et puis, il y a l'affaire du petit savoyard que j'espère bien qui reviendra. Diable ! il y a de quoi se débattre, n'est-ce pas ? Oui, pour un autre que Jean Valjean. Mais Jean Valjean est un surnois. C'est encore là que je le reconnais. Un autre sentirait que cela chauffe ; il se démènerait, il crierait, la bouilloire chante devant le feu, il ne voudrait pas être Jean Valjean, et caetera. Lui, il n'a pas l'air de comprendre, il dit : Je suis Champmathieu, je ne sors pas de là ! Il a l'air étonné, il fait la brute, c'est bien mieux. Oh ! le drôle est habile. Mais c'est égal, les preuves sont là. Il est reconnu par quatre personnes, le vieux coquin sera condamné. C'est porté aux assises, à Arras. Je vais y aller pour témoigner. Je suis cité.

— Le dernier qui sortira d'ici cassera la tête à cet espion.

— Ici ? demanda une voix.

— Non, ne mêlons pas ce cadavre aux nôtres. On peut enjambrer la petite barricade sur la ruelle Mondétour. Elle n'a que quatre pieds de haut. L'homme est bien garrotté. On l'y mènera, et on l'y exécutera.

Quelqu'un, en ce moment-là, était plus impassible qu'Enjolras ; c'était Javert.

Ici Jean Valjean apparut.

Il était confondu dans le groupe des insurgés. Il en sortit, et dit à Enjolras :

— Vous êtes le commandant ?

— Oui.

— Vous m'avez remercié tout à l'heure.

— Au nom de la République. La barricade a deux sauveurs : Marius Pontmercy et vous.

— Pensez-vous que je mérite une récompense ?

— Certes.

— Eh bien, j'en demande une.

— Laquelle ?

— Brûler moi-même la cervelle à cet homme-là.

Javert leva la tête, vit Jean Valjean, eut un mouvement imperceptible, et dit :

— C'est juste.

Quant à Enjolras, il s'était mis à recharger sa carabine ; il promena ses yeux autour de lui :

— Pas de réclamations ?

Et il se tourna vers Jean Valjean :

— Prenez le mouchard.

Jean Valjean, en effet, prit possession de Javert en s'asseyant sur l'extrémité de la table. Il saisit le pistolet, et un faible cliquetis annonça qu'il venait de l'armer.

Presque au même instant, on entendit une sonnerie de clairons.

— Alerte ! cria Marius du haut de la barricade.

Javert se mit à rire de ce rire sans bruit qui lui était propre, et, regardant fixement les insurgés, leur dit :

— Vous n'êtes guère mieux portants que moi.

— Tous dehors ! cria Enjolras.

Les insurgés s'élançèrent en tumulte, et, en sortant, reçurent dans le dos, qu'on nous passe l'expression, cette parole de Javert :

— À tout à l'heure !

teur la fenêtre du premier et les lucarnes des mansardes. Quelques intervalles, ménagés soigneusement par Feuilly, principal constructeur, pouvaient laisser passer des canons de fusil. Cet armement des fenêtres put se faire d'autant plus facilement que la mitraille avait cessé. Les deux pièces tiraient maintenant à boulet sur le centre du barrage afin d'y faire une trouée, et, s'il était possible, une brèche, pour l'assaut.

Quand les pavés, destinés à la défense suprême, furent en place, Enjolras fit porter au premier étage les bouteilles qu'il avait placées sous la table où était Mabeuf.

— Qui donc boira cela ? lui demanda Bossuet.

— Eux, répondit Enjolras.

Puis on barricada la fenêtre d'en bas, et l'on tint toutes prêtes les traverses de fer qui servaient à barrer intérieurement la nuit la porte du cabaret.

La forteresse était complète. La barricade était le rempart, le cabaret était le donjon.

Des pavés qui restaient, on boucha la coupure.

Comme les défenseurs d'une barricade sont toujours obligés de ménager les munitions, et que les assiégeants le savent, les assiégeants combinent leurs arrangements avec une sorte de loisir irritant, s'exposent avant l'heure au feu, mais en apparence plus qu'en réalité, et prennent leurs aises. Les apprêts d'attaque se font toujours avec une certaine lenteur méthodique ; après quoi, la foudre.

Cette lenteur permit à Enjolras de tout revoir et de tout perfectionner. Il sentait que puisque de tels hommes allaient mourir, leur mort devait être un chef-d'œuvre.

Il dit à Marius : — Nous sommes les deux chefs. Je vais donner les derniers ordres au dedans. Toi, reste dehors et observe.

Marius se posta en observation sur la crête de la barricade.

Enjolras fit clouer la porte de la cuisine qui, on s'en souvient, était l'ambulance.

— Pas d'éclaboussures sur les blessés, dit-il.

Il donna ses dernières instructions dans la salle basse d'une voix brève, mais profondément tranquille ; Feuilly écoutait et répondait au nom de tous.

— Au premier étage, tenez des haches prêtes pour couper l'escalier. Les a-t-on ?

— Oui, dit Feuilly.

— Combien ?

— Deux haches et un merlin.

— C'est bien. Nous sommes vingt-six combattants debout. Combien y a-t-il de fusils ?

— Trente-quatre.

— Huit de trop. Tenez ces fusils chargés comme les autres, et sous la main. Aux ceintures les sabres et les pistolets. Vingt hommes à la barricade. Six embusqués aux mansardes et à la fenêtre du premier pour faire feu sur les assaillants à travers les meurtrières des pavés. Qu'il ne reste pas ici un seul travailleur inutile. Tout à l'heure, quand le tambour battra la charge, que les vingt d'en bas se précipitent à la barricade. Les premiers arrivés seront les mieux placés.

Ces dispositions faites, il se tourna vers Javert, et lui dit :

— Je ne t'oublie pas.

Et, posant sur la table un pistolet, il ajouta :

M. Madeleine s'était remis à son bureau, avait ressaisi son dossier, et le feuilletait tranquillement, lisant et écrivant tour à tour comme un homme affairé. Il se tourna vers Javert :

— Assez, Javert. Au fait, tous ces détails m'intéressent fort peu. Nous perdons notre temps, et nous avons des affaires pressées. Javert, vous allez vous rendre sur-le-champ chez la bonne femme Buseaupied qui vend des herbes là-bas au coin de la rue Saint-Saulve. Vous lui direz de déposer sa plainte contre le charretier Pierre Chesnelong. Cet homme est un brutal qui a failli écraser cette femme et son enfant. Il faut qu'il soit puni. Vous irez ensuite chez M. Charcellay, rue Montre-de-Champigny. Il se plaint qu'il y a une gouttière de la maison voisine qui verse l'eau de la pluie chez lui, et qui affouille les fondations de sa maison. Après vous constaterez des contraventions de police qu'on me signale rue Guibourg chez la veuve Doris, et rue du Garraud-Blanc chez madame Renée Le Bossé, et vous dresserez procès-verbal. Mais je vous donne là beaucoup de besogne. N'allez-vous pas être absent ? ne m'avez-vous pas dit que vous alliez à Arras pour cette affaire dans huit ou dix jours ?...

— Plus tôt que cela, monsieur le maire.

— Quel jour donc ?

— Mais je croyais avoir dit à monsieur le maire que cela se jugeait demain et que je partais par la diligence cette nuit.

M. Madeleine fit un mouvement imperceptible.

— Et combien de temps durera l'affaire ?

— Un jour tout au plus. L'arrêt sera prononcé au plus tard demain dans la nuit. Mais je n'attendrai pas l'arrêt, qui ne peut manquer. Sitôt ma déposition faite, je reviendrai ici.

— C'est bon, dit M. Madeleine.

Et il congédia Javert d'un signe de main. Javert ne s'en alla pas.

— Pardon, monsieur le maire, dit-il.

— Qu'est-ce encore ? demanda M. Madeleine.

— Monsieur le maire, il me reste une chose à vous rappeler.

— Laquelle ?

— C'est que je dois être destitué.

M. Madeleine se leva.

— Javert, vous êtes un homme d'honneur, et je vous estime. Vous vous exagérez votre faute. Ceci d'ailleurs est encore une offense qui me concerne. Javert, vous êtes digne de monter et non de descendre. J'entends que vous gardiez votre place.

Javert regarda M. Madeleine avec sa prunelle candide au fond de laquelle il semblait qu'on vit cette conscience peu éclairée, mais rigide et chaste, et il dit d'une voix tranquille :

— Monsieur le maire, je ne puis vous accorder cela.

— Je vous répète, répliqua M. Madeleine, que la chose me regarde.

Mais Javert, attentif à sa seule pensée, continua :

— Quant à exagérer, je n'exagère point. Voici comment je raisonne. Je vous ai soupçonné injustement. Cela, ce n'est rien. C'est notre droit à nous autres de soupçonner, quoiqu'il y ait pourtant abus à soupçonner au-dessus de soi. Mais, sans preuves, dans un accès de colère, dans le but de me venger, je vous ai dénoncé comme forçat, vous, un homme respectable, un maire, un magistrat ! ceci est grave. Très grave. J'ai offensé

l'autorité dans votre personne, moi, agent de l'autorité ! Si l'un de mes subordonnés avait fait ce que j'ai fait, je l'aurais déclaré indigne du service, et chassé. Eh bien ?

Tenez, monsieur le maire, encore un mot. J'ai souvent été sévère dans ma vie. Pour les autres. C'était juste. Je faisais bien. Maintenant, si je n'étais pas sévère pour moi, tout ce que j'ai fait de juste deviendrait injuste.

Est-ce que je dois m'épargner plus que les autres ? Non. Quoi ! je n'aurais été bon qu'à châtier autrui, et pas moi ! mais je serais un misérable ! mais ceux qui disent : ce gueux de Javert ! auraient raison ! Monsieur le maire, je ne souhaite pas que vous me traitiez avec bonté, votre bonté m'a fait faire assez de mauvais sang quand elle était pour les autres. Je n'en veux pas pour moi. La bonté qui consiste à donner raison à la fille publique contre le bourgeois, à l'agent de police contre le maire, à celui qui est en bas contre celui qui est en haut, c'est ce que j'appelle de la mauvaise bonté. C'est avec cette bonté-là que la société se désorganise. Mon Dieu ! c'est bien facile d'être bon, le malaisé c'est d'être juste. Allez ! si vous aviez été ce que je croyais, je n'aurais pas été bon pour vous, moi ! vous auriez vu ! Monsieur le maire, je dois me traiter comme je traiterais tout autre. Quand je réprimais des malfaiteurs, quand je sévissais sur des gredins, je me suis souvent dit à moi-même : toi, si tu bronches, si jamais je te prends en faute, sois tranquille ! — J'ai bronché, je me prends en faute, tant pis ! Allons, renvoyé, cassé, chassé ! c'est bon. J'ai des bras, je travaillerai à la terre, cela m'est égal. Monsieur le maire, le bien du service veut un exemple. Je demande simplement la destitution de l'inspecteur Javert.

Tout cela était prononcé d'un accent humble, fier, désespéré et convaincu qui donnait je ne sais quelle grandeur bizarre à cet étrange honnête homme.

— Nous verrons, fit M. Madeleine.

Et il lui tendit la main.

Javert recula, et dit d'un ton farouche :

— Pardon, monsieur le maire, mais cela ne doit pas être. Un maire ne donne pas la main à un mouchard.

Il ajouta entre ses dents :

— Mouchard, oui ; du moment où j'ai médusé de la police, je ne suis plus qu'un mouchard. Puis il salua profondément, et se dirigea vers la porte. Là il se retourna, et, les yeux toujours baissés :

— Monsieur le maire, dit-il, je continuerai le service jusqu'à ce que je sois remplacé.

Il sortit. M. Madeleine resta rêveur, écoutant ce pas ferme et assuré qui s'éloignait sur le pavé du corridor.

Chapitre XVIII. Le vautour devenu proie

Insistons sur un fait psychologique propre aux barricades. Rien de ce qui caractérise cette surprenante guerre des rues ne doit être omis.

Quelle que soit cette étrange tranquillité intérieure dont nous venons de parler, la barricade, pour ceux qui sont dedans, n'en reste pas moins vision.

Il y a de l'apocalypse dans la guerre civile, toutes les brumes de l'inconnu se mêlent à ces flamboiements farouches, les révolutions sont sphinx, et quiconque a traversé une barricade croit avoir traversé un songe.

Ce qu'on ressent dans ces lieux-là, nous l'avons indiqué à propos de Marius, et nous en verrons les conséquences, c'est plus et c'est moins que de la vie. Sorti d'une barricade, on ne sait plus ce qu'on y a vu. On a été terrible, on l'ignore. On a été entouré d'idées combattantes qui avaient des faces humaines ; on a eu la tête dans de la lumière d'avenir. Il y avait des cadavres couchés et des fantômes debout. Les heures étaient colossales et semblaient des heures d'éternité. On a vécu dans la mort. Des ombres ont passé. Qu'était-ce ? On a vu des mains où il y avait du sang ; c'était un assourdissement épouvantable, c'était aussi un affreux silence ; il y avait des bouches ouvertes qui criaient, et d'autres bouches ouvertes qui se taisaient ; on était dans de la fumée, dans de la nuit peut-être. On croit avoir touché au suintement sinistre des profondeurs inconnues ; on regarde quelque chose de rouge qu'on a dans les ongles. On ne se souvient plus.

Revenons à la rue de la Chanvrière.

Tout à coup, entre deux décharges, on entendit le son lointain d'une heure qui sonnait.

— C'est midi, dit Combeferre.

Les douze coups n'étaient pas sonnés qu'Enjolras se dressait tout debout, et jetait du haut de la barricade cette clameur tonnante :

— Montez des pavés dans la maison. Garnissez-en le rebord de la fenêtre et des mansardes. La moitié des hommes aux fusils, l'autre moitié aux pavés. Pas une minute à perdre.

Un peloton de sapeurs-pompiers, la hache à l'épaule, venait d'apparaître en ordre de bataille à l'extrémité de la rue.

Ceci ne pouvait être qu'une tête de colonne ; et de quelle colonne ? de la colonne d'attaque évidemment ; les sapeurs-pompiers chargés de démolir la barricade devant toujours précéder les soldats chargés de l'escalader.

On touchait évidemment à l'instant que M. de Clermont-Tonnerre, en 1822, appelait « le coup de collier ».

L'ordre d'Enjolras fut exécuté avec la hâte correcte propre aux navires et aux barricades, les deux seuls lieux de combat d'où l'évasion soit impossible. En moins d'une minute, les deux tiers des pavés qu'Enjolras avait fait entasser à la porte de Corinthe furent montés au premier étage et au grenier, et, avant qu'une deuxième minute fût écoulée, ces pavés, artistement posés l'un sur l'autre, muriaient jusqu'à moitié de la hau-

fusil, deux pistolets d'arçon et un coup de poing, avec le soin d'une jeune fille qui met en ordre un petit dunkerque. Jean Valjean, muet, regardait le mur en face de lui. Un ouvrier s'assujettissait sur la tête avec une ficelle un large chapeau de paille de la mère Hucheloup, de *peur des coups de soleil*, disait-il. Les jeunes gens de la Cougourde d'Aix devisaient gaîment entre eux, comme s'ils avaient hâte de parler patois une dernière fois. Joly, qui avait décroché le miroir de la veuve Hucheloup, y examinait sa langue. Quelques combattants, ayant découvert des croûtes de pain, à peu près moisies, dans un tiroir, les mangeaient avidement. Marius était inquiet de ce que son père allait lui dire.

Livre septième – L'affaire Champmathieu

Chapitre XVII

Mortuus pater filium moriturum expectat

Marius s'était élancé hors de la barricade. Combeferre l'avait suivi. Mais il était trop tard. Gavroche était mort. Combeferre rapporta le panier de cartouches Marius rapporta l'enfant.

Hélas ! pensait-il, ce que le père avait fait pour son père, il le rendait au fils ; seulement Thénardier avait rapporté son père vivant ; lui, il rapportait l'enfant mort.

Quand Marius rentra dans la redoute avec Gavroche dans ses bras, il avait, comme l'enfant, le visage inondé de sang.

À l'instant où il s'était baissé pour ramasser Gavroche, une balle lui avait effleuré le crâne ; il ne s'en était pas aperçu.

Courfeyrac défit sa cravate et en banda le front de Marius.

On déposa Gavroche sur la même table que Mabeuf, et l'on étendit sur les deux corps le châle noir. Il y en eut assez pour le vieillard et pour l'enfant.

Combeferre distribua les cartouches du panier qu'il avait rapporté.

Cela donnait à chaque homme quinze coups à tirer.

Jean Valjean était toujours à la même place, immobile sur sa borne. Quand Combeferre lui présenta ses quinze cartouches, il secoua la tête.

— Voilà un rare excentrique, dit Combeferre bas à Enjolras. Il trouve moyen de ne pas se battre dans cette barricade.

— Ce qui ne l'empêche pas de la défendre, répondit Enjolras.

— L'héroïsme a ses originaux, reprit Combeferre.

Et Courfeyrac, qui avait entendu, ajouta :

— C'est un autre genre que le père Mabeuf.

Chose qu'il faut noter, le feu qui battait la barricade en troublait à peine l'intérieur. Ceux qui n'ont jamais traversé le tourbillon de ces sortes de guerre, ne peuvent se faire aucune idée des singuliers moments de tranquillité mêlés à ces convulsions. On va et vient, on cause, on plaisante, on flâne. Quelqu'un que nous connaissons a entendu un combattant lui dire au milieu de la mitraille : *Nous sommes ici comme à un déjeuner de garçons*. La redoute de la rue de la Chanvrière, nous le répétons, semblait au dedans fort calme. Toutes les péripéties et toutes les phases avaient été ou allaient être épuisées. La position, de critique, était devenue menaçante, et, de menaçante, allait probablement devenir désespérée. À mesure que la situation s'assombrissait, la leur héroïque empourrait de plus en plus la barricade. Enjolras, grave, la dominait, dans l'attitude d'un jeune Spartiate dévouant son glaive nu au sombre génie Epidotas.

Combeferre, le tablier sur le ventre, pansait les blessés ; Bossuet et Feuilly faisaient des cartouches avec la poire à poudre cueillie par Gavroche sur le caporal mort, et Bossuet disait à Feuilly : *Nous allons bientôt prendre la diligence pour une autre planète* ; Courfeyrac, sur les quelques pavés qu'il s'était réservés près d'Enjolras, disposait et rangeait tout un arsenal, sa canne à épée, son

– Des Tuileries au Luxembourg, il n’y a que la distance qui sépare la royauté de la pairie ; ce n’est pas loin. Les coups de fusil vont pleuvoir.

Il regarda le nuage.

– Et peut-être aussi la pluie elle-même va pleuvoir ; le ciel s’en mêle ; la branche cadette est condamnée. Rentrons vite.

– Je voudrais voir les cygnes manger la brioche, dit l’enfant.

Le père répondit :

– Ce serait une imprudence.

Et il emmena son petit bourgeois.

Le fils, regrettant les cygnes, tourna la tête vers le bassin jusqu’à ce qu’un coude des quinconces le lui eût caché.

Cependant, en même temps que les cygnes, les deux petits errants s’étaient approchés de la brioche. Elle flottait sur l’eau. Le plus petit regardait le gâteau, le plus grand regardait le bourgeois qui s’en allait.

Le père et le fils entrèrent dans le labyrinthe d’allées qui mène au grand escalier du massif d’arbres du côté de la rue Madame.

Dès qu’ils ne furent plus en vue, l’aîné se coucha vivement à plat ventre sur le rebord arrondi du bassin, et, s’y cramponnant de la main gauche, penché sur l’eau, presque prêt à y tomber, étendit avec sa main droite sa baguette vers le gâteau. Les cygnes, voyant l’ennemi, se hâtèrent, et en se hâtant firent un effet de poitrail utile au petit pêcheur ; l’eau devant les cygnes reflua, et l’une de ces molles ondulations concentriques poussa doucement la brioche vers la baguette de l’enfant. Comme les cygnes arrivaient, la baguette toucha le gâteau. L’enfant donna un coup vif, ramena la brioche, effraya les cygnes, saisit le gâteau, et se redressa. Le gâteau était mouillé ; mais ils avaient faim et soif. L’aîné fit deux parts de la brioche, une grosse et une petite, prit la petite pour lui, donna la grosse à son petit frère, et lui dit :

– Colle-toi ça dans le fusil.

Chapitre I. La sœur Simplicie

Les incidents qu’on va lire n’ont pas tous été connus à Montreuil-sur-mer, mais le peu qui en a percé a laissé dans cette ville un tel souvenir, que ce serait une grave lacune dans ce livre si nous ne les racontions dans leurs moindres détails.

Dans ces détails, le lecteur rencontrera deux ou trois circonstances invraisemblables que nous maintenons par respect pour la vérité.

Dans l’après-midi qui suivit la visite de Javert, M. Madeleine alla voir la Fantine comme d’habitude.

Avant de pénétrer près de Fantine, il fit demander la sœur Simplicie. Les deux religieuses qui faisaient le service de l’infirmier, dames lazaristes comme toutes les sœurs de charité, s’appelaient sœur Perpétue et sœur Simplicie.

La sœur Perpétue était la première villageoise venue, grossièrement sœur de charité, entrée chez Dieu comme on entre en place. Elle était religieuse comme on est cuisinière. Ce type n’est point très rare. Les ordres monastiques acceptent volontiers cette lourde poterie paysanne, aisément façonnée en capucin ou en ursuline. Ces rusticités s’utilisent pour les grosses besognes de la dévotion. La transition d’un bouvier à un carme n’a rien de heurté ; l’un devient l’autre sans grand travail ; le fond commun d’ignorance du village et du cloître est une préparation toute faite, et met tout de suite le campagnard de plain-pied avec le moine. Un peu d’ampleur au sarrau, et voilà un froc. La sœur Perpétue était une forte religieuse, de Marines, près Pontoise, patoisant, psalmodiant, bougonnant, sucrant la tisane selon le bigotisme ou l’hypocrisie du grabataire, brusquant les malades, bourru avec les mourants, leur jetant presque Dieu au visage, lapidant l’agonie avec des prières en colère, hardie, honnête et rougeaude.

La sœur Simplicie était blanche d’une blancheur de cire. Près de sœur Perpétue, c’était le cierge à côté de la chandelle. Vincent de Paul a divinement fixé la figure de la sœur de charité dans ces admirables paroles où il mêle tant de liberté à tant de servitude : « Elles n’auront pour monastère que la maison des malades, pour cellule qu’une chambre de louage, pour chapelle que l’église de leur paroisse, pour cloître que les rues de la ville ou les salles des hôpitaux, pour clôture que l’obéissance, pour grille que la crainte de Dieu, pour voile que la modestie. » Cet idéal était vivant dans la sœur Simplicie. Personne n’eût pu dire l’âge de la sœur Simplicie ; elle n’avait jamais été jeune et semblait ne devoir jamais être vieille. C’était une personne – nous n’osons dire une femme – calme, austère, de bonne compagnie, froide, et qui n’avait jamais menti. Elle était si douce qu’elle paraissait fragile ; plus solide d’ailleurs que le granit. Elle touchait aux malheureux avec de charmants doigts fins et purs. Il y avait, pour ainsi dire, du silence dans sa parole ; elle parlait juste le nécessaire, et elle avait un son de voix qui eût tout à la fois édifié un confessionnal et enchanté un salon. Cette délicatesse s’accommodait de la robe de bure, trouvant à ce rude contact un rappel continu du ciel et de Dieu. Insistons

sur un détail. N'avoir jamais menti, n'avoir jamais dit, pour un intérêt quelconque, même indifféremment, une chose qui ne fût la vérité, la sainte vérité, c'était le trait distinctif de la sœur Simplice ; c'était l'accent de sa vertu. Elle était presque célèbre dans la congrégation pour cette véracité imperturbable. L'abbé Sicard parle de la sœur Simplice dans une lettre au sourd-muet Massieu. Si sincères, si loyaux et si purs que nous soyons, nous avons tous sur notre candeur au moins la fêlure du petit mensonge innocent. Elle, point. Petit mensonge, mensonge innocent, est-ce que cela existe ? Mentir, c'est l'absolu du mal. Peu mentir n'est pas possible ; celui qui ment, ment tout le mensonge ; mentir, c'est la face même du démon ; Satan a deux noms, il s'appelle Satan et il s'appelle Mensonge. Voilà ce qu'elle pensait. Et comme elle pensait, elle pratiquait. Il en résultait cette blancheur dont nous avons parlé, blancheur qui couvrait de son rayonnement même ses lèvres et ses yeux. Son sourire était blanc, son regard était blanc. Il n'y avait pas une toile d'araignée, pas un grain de poussière à la vitre de cette conscience. En entrant dans l'obédience de saint Vincent de Paul, elle avait pris le nom de Simplice par choix spécial. Simplice de Sicile, on le sait, est cette sainte qui aima mieux se laisser arracher les deux seins que de répondre, étant née à Syracuse, qu'elle était née à Ségeste, mensonge qui la sauvait. Cette patronne convenait à cette âme.

La sœur Simplice, en entrant dans l'ordre, avait deux défauts dont elle s'était peu à peu corrigée ; elle avait eu le goût des friandises et elle avait aimé à recevoir des lettres. Elle ne lisait jamais qu'un livre de prières en gros caractères et en latin. Elle ne comprenait pas le latin, mais elle comprenait le livre.

La pieuse fille avait pris en affection Fantine, y sentant probablement de la vertu latente, et s'était dévouée à la soigner presque exclusivement.

M. Madeleine emmena à part la sœur Simplice et lui recommanda Fantine avec un accent singulier dont la sœur se souvint plus tard.

En quittant la sœur, il s'approcha de Fantine.

Fantine attendait chaque jour l'apparition de M. Madeleine comme on attend un rayon de chaleur et de joie. Elle disait aux sœurs :

— Je ne vis que lorsque monsieur le maire est là.

Elle avait ce jour-là beaucoup de fièvre. Dès qu'elle vit M. Madeleine, elle lui demanda :

— Et Cosette ?

Il répondit en souriant :

— Bientôt.

M. Madeleine fut avec Fantine comme à l'ordinaire. Seulement il resta une heure au lieu d'une demi-heure, au grand contentement de Fantine. Il fit mille instances à tout le monde pour que rien ne manquât à la malade. On remarqua qu'il y eut un moment où son visage devint très sombre. Mais cela s'expliqua quand on sut que le médecin s'était penché à son oreille et lui avait dit :

— Elle baisse beaucoup.

Puis il rentra à la mairie, et le garçon de bureau le vit examiner avec attention une carte routière de France qui était suspendue dans son cabinet. Il écrivit quelques chiffres au crayon sur un papier.

avoir pour les cygnes une admiration spéciale. Il leur ressemblait en ce sens qu'il marchait comme eux.

Pour l'instant les cygnes nageaient, ce qui est leur talent principal, et ils étaient superbes.

Si les deux petits pauvres eussent écouté et eussent été d'âge à comprendre, ils eussent pu recueillir les paroles d'un homme grave. Le père disait au fils :

— Le sage vit content de peu. Regarde-moi, mon fils. Je n'aime pas le faste. Jamais on ne me voit avec des habits chamarrés d'or et de pierreries ; je laisse ce faux éclat aux âmes mal organisées.

Ici les cris profonds qui venaient du côté des halles éclatèrent avec un redoublement de cloche et de rouleur.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda l'enfant.

Le père répondit :

— Ce sont des saturnales.

Tout à coup, il aperçut les deux petits déguenillés, immobiles derrière la maisonnette verte des cygnes.

— Voilà le commencement, dit-il.

Et après un silence il ajouta :

— L'anarchie entre dans ce jardin.

Cependant le fils mordit la brioche, la recracha, et brusquement se mit à pleurer.

— Pourquoi pleures-tu ? demanda le père.

— Je n'ai plus faim, dit l'enfant.

Le sourire du père s'accrut.

— On n'a pas besoin de faim pour manger un gâteau.

— Mon gâteau m'ennuie. Il est rassis.

— Tu n'en veux plus ?

— Non.

Le père lui montra les cygnes.

— Jette-le à ces palmipèdes.

L'enfant hésita. On ne veut plus de son gâteau ; ce n'est pas une raison pour le donner.

Le père poursuivit :

— Sois humain. Il faut avoir pitié des animaux.

Et, prenant à son fils le gâteau, il le jeta dans le bassin.

Le gâteau tomba assez près du bord.

Les cygnes étaient loin, au centre du bassin, et occupés à quelque proie. Ils n'avaient vu ni le bourgeois, ni la brioche.

Le bourgeois, sentant que le gâteau risquait de se perdre, et ému de ce naufrage inutile, se livra à une agitation télégraphique qui finit par attirer l'attention des cygnes.

Ils aperçurent quelque chose qui surnageait, virèrent de bord comme des navires qu'ils sont, et se dirigèrent vers la brioche lentement, avec la majesté béate qui convient à des bêtes blanches.

— Les cygnes comprennent les signes, dit le bourgeois, heureux d'avoir de l'esprit.

En ce moment le tumulte lointain de la ville eut encore un grossissement subit. Cette fois, ce fut sinistre. Il y a des bouffées de vent qui parlent plus distinctement que d'autres. Celle qui soufflait en cet instant-là apporta nettement des roulements de tambour, des clameurs, des feux de peloton, et les répliques lugubres du tocsin et du canon. Ceci coïncida avec un nuage noir qui cacha brusquement le soleil.

Les cygnes n'étaient pas encore arrivés à la brioche.

— Rentrons, dit le père, on attaque les Tuileries. Il ressaisit la main de son fils. Puis il continua :

ture heureuse emplissait le jardin. Silence céleste compatible avec mille musiques, roucoulements de nids, bourdonnements d'essaims, palpitations du vent. Toute l'harmonie de la saison s'accomplissait dans un gracieux ensemble ; les entrées et les sorties du printemps avaient lieu dans l'ordre voulu ; les lilas finissaient, les jasmins commençaient ; quelques fleurs étaient attardées, quelques insectes en avance ; l'avant-garde des papillons rouges de juin fraternisait avec l'arrière-garde des papillons blancs de mai. Les platanes faisaient peau neuve. La brise creusait des ondulations dans l'énormité magnifique des marronniers. C'était splendide. Un vétéran de la caserne voisine qui regardait à travers la grille disait : Voilà le printemps au port d'armes et en grande tenue.

Toute la nature déjeunait ; la création était à table ; c'était l'heure ; la grande nappe bleue était mise au ciel et la grande nappe verte sur la terre ; le soleil éclairait à giorno. Dieu servait le repas universel. Chaque être avait sa pâture ou sa pâtée. Le ramier trouvait du chènevis, le pinson trouvait du millet, le chardonneret trouvait du mouron, le rouge-gorge trouvait des vers, l'abeille trouvait des fleurs, la mouche trouvait des infusoires, le verdier trouvait des mouches. On se mangeait bien un peu les uns les autres, ce qui est le mystère du mal mêlé au bien ; mais pas une bête n'avait l'estomac vide.

Les deux petits abandonnés étaient parvenus près du grand bassin, et, un peu troublés par toute cette lumière, ils tâchaient de se cacher, instinct du pauvre et du faible devant la magnificence, même impersonnelle ; et ils se tenaient derrière la baraque des cygnes.

Çà et là, par intervalles, quand le vent donnait, on entendait confusément des cris, une rumeur, des espèces de râles tumultueux qui étaient des fusillades, et des frappings sourds qui étaient des coups de canon. Il y avait de la fumée au-dessus des toits du côté des halles. Une cloche, qui avait l'air d'appeler, sonnait au loin.

Ces enfants ne semblaient pas percevoir ces bruits. Le petit répétait de temps en temps à demi-voix : J'ai faim.

Presque au même instant que les deux enfants, un autre couple s'approchait du grand bassin. C'était un bonhomme de cinquante ans qui menait par la main un bonhomme de six ans. Sans doute le père avec son fils. Le bonhomme de six ans tenait une grosse brioche.

À cette époque, de certaines maisons riveraines, rue Madame et rue d'Enfer, avaient une clef du Luxembourg dont jouissaient les locataires quand les grilles étaient fermées, tolérance supprimée depuis. Ce père et ce fils sortaient sans doute d'une de ces maisons-là.

Les deux petits pauvres regardèrent venir ce « monsieur » et se cachèrent un peu plus.

Celui-ci était un bourgeois. Le même peut-être qu'un jour Marius, à travers sa fièvre d'amour, avait entendu, près de ce même grand bassin, conseillant à son fils « d'éviter les excès ». Il avait l'air affable et altier, et une bouche qui, ne se fermant pas, souriait toujours. Ce sourire mécanique, produit par trop de mâchoire et trop peu de peau, montre les dents plutôt que l'âme. L'enfant, avec sa brioche mordue qu'il n'achevait pas, semblait gavé. L'enfant était vêtu en garde national à cause de l'émeute, et le père était resté habillé en bourgeois à cause de la prudence.

Le père et le fils s'étaient arrêtés près du bassin où s'ébattaient les deux cygnes. Ce bourgeois paraissait

Chapitre II. Perspicacité de maître Scaufflaire

De la mairie il se rendit au bout de la ville chez un Flamand, maître Scaufflaër, francisé Scaufflaire, qui louait des chevaux et des « cabriolets à volonté ».

Pour aller chez ce Scaufflaire, le plus court était de prendre une rue peu fréquentée où était le presbytère de la paroisse que M. Madeleine habitait. Le curé était, disait-on, un homme digne et respectable, et de bon conseil. À l'instant où M. Madeleine arriva devant le presbytère, il n'y avait dans la rue qu'un passant, et ce passant remarqua ceci : M. le maire, après avoir dépassé la maison curiale, s'arrêta, demeura immobile, puis revint sur ses pas et rebroussa chemin jusqu'à la porte du presbytère, qui était une porte bâtarde avec marteau de fer. Il mit vivement la main au marteau, et le souleva ; puis il s'arrêta de nouveau, et resta court, et comme pensif, et, après quelques secondes, au lieu de laisser bruyamment retomber le marteau, il le reposa doucement et reprit son chemin avec une sorte de hâte qu'il n'avait pas auparavant.

M. Madeleine trouva maître Scaufflaire chez lui occupé à repiquer un harnais.

— Maître Scaufflaire, demanda-t-il, avez-vous un bon cheval ?

— Monsieur le maire, dit le Flamand, tous mes chevaux sont bons. Qu'entendez-vous par un bon cheval ?

— J'entends un cheval qui puisse faire vingt lieues en un jour.

— Diable ! fit le Flamand, vingt lieues !

— Oui.

— Attelé à un cabriolet ?

— Oui.

— Et combien de temps se reposera-t-il après la course ?

— Il faut qu'il puisse au besoin repartir le lendemain.

— Pour refaire le même trajet ?

— Oui.

— Diable ! diable ! et c'est vingt lieues ? M. Madeleine tira de sa poche le papier où il avait crayonné des chiffres. Il les montra au Flamand. C'étaient les chiffres 5, 6, 8-1/2.

— Vous voyez, dit-il. Total, dix-neuf et demi, autant dire vingt lieues.

— Monsieur le maire, reprit le Flamand, j'ai votre affaire. Mon petit cheval blanc. Vous avez dû le voir passer quelquefois. C'est une petite bête du bas Boulonnais. C'est plein de feu. On a voulu d'abord en faire un cheval de selle. Bah ! il ruait, il flanquait tout le monde par terre. On le croyait vicieux, on ne savait qu'en faire. Je l'ai acheté. Je l'ai mis au cabriolet. Monsieur, c'est cela qu'il voulait ; il est doux comme une fille, il va le vent. Ah ! par exemple, il ne faudrait pas lui monter sur le dos. Ce n'est pas son idée d'être cheval de selle. Chacun a son ambition. Tirer, oui, porter, non ; il faut croire qu'il s'est dit ça.

— Et il fera la course ?

– Vos vingt lieues. Toujours au grand trot, et en moins de huit heures. Mais voici à quelles conditions.

– Dites.

– Premièrement, vous le ferez souffler une heure à moitié chemin ; il mangera, et on sera là pendant qu'il mangera pour empêcher le garçon de l'auberge de lui voler son avoine ; car j'ai remarqué que dans les auberges l'avoine est plus souvent bue par les garçons d'écurie que mangée par les chevaux.

– On sera là.

– Deuxièmement.... Est-ce pour monsieur le maire le cabriolet ?

– Oui.

– Monsieur le maire sait conduire ?

– Oui.

– Eh bien, monsieur le maire voyagera seul et sans bagage afin de ne point charger le cheval.

– Convenu.

– Mais monsieur le maire, n'ayant personne avec lui, sera obligé de prendre la peine de surveiller lui-même l'avoine.

– C'est dit.

– Il me faudra trente francs par jour. Les jours de repos payés. Pas un liard de moins, et la nourriture de la bête à la charge de monsieur le maire.

M. Madeleine tira trois napoléons de sa bourse et les mit sur la table.

– Voilà deux jours d'avance.

– Quatrièmement, pour une course pareille sur cabriolet serait trop lourd et fatiguerait le cheval. Il faudrait que monsieur le maire consentît à voyager dans un petit tilbury que j'ai.

– J'y consens.

– C'est léger, mais c'est découvert.

– Cela m'est égal.

– Monsieur le maire a-t-il réfléchi que nous sommes en hiver ?...

M. Madeleine ne répondit pas. Le Flamand reprit :

– Qu'il fait très froid ?

M. Madeleine garda le silence. Maître Scaufflaire continua :

– Qu'il peut pleuvoir ?

M. Madeleine leva la tête et dit :

– Le tilbury et le cheval seront devant ma porte demain à quatre heures et demie du matin.

– C'est entendu, monsieur le maire, répondit Scaufflaire, puis, grattant avec l'ongle de son pouce une tache qui était dans le bois de la table, il reprit de cet air insouciant que les Flamands savent si bien mêler à leur finesse :

– Mais voilà que j'y songe à présent ! monsieur le maire ne me dit pas où il va. Où est-ce que va monsieur le maire ?

Il ne songeait pas à autre chose depuis le commencement de la conversation, mais il ne savait pourquoi il n'avait pas osé faire cette question.

– Votre cheval a-t-il de bonnes jambes de devant ? dit M. Madeleine.

– Oui, monsieur le maire. Vous le soutiendrez un peu dans les descentes. Y a-t-il beaucoup de descentes d'ici où vous allez ?

– N'oubliez pas d'être à ma porte à quatre heures et demie du matin, très précises, répondit M. Madeleine ; et il sortit.

L'indifférence de ces penseurs, c'est là, selon quelques-uns, une philosophie supérieure. Soit ; mais dans cette supériorité il y a de l'infirmité. On peut être immortel et boiteux ; témoin Vulcain. On peut être plus qu'homme et moins qu'homme. L'incomplet immense est dans la nature. Qui sait si le soleil n'est pas un aveugle ?

Mais alors, quoi ! à qui se fier ? *Solem quis dicere falsum audeat* ? Ainsi de certains génies eux-mêmes, de certains Très-Hauts humains, des hommes astres, pourraient se tromper ? Ce qui est là-haut, au faite, au sommet, au zénith, ce qui envoie sur la terre tant de clarté, verrait peu, verrait mal, ne verrait pas ? Cela n'est-il pas désespérant ? Non. Mais qu'y a-t-il donc au-dessus du soleil ? Le dieu.

Le 6 juin 1832, vers onze heures du matin, le Luxembourg, solitaire et dépeuplé, était charmant. Les quinconces et les parterres s'envoyaient dans la lumière des baumes et des éblouissements. Les branches, folles à la clarté de midi, semblaient chercher à s'embrasser. Il y avait dans les sycomores un tintamarre de fauvettes, les passereaux triomphaient, les pique-bois grimpaient le long des marronniers en donnant de petits coups de bec dans les trous de l'écorce. Les plates-bandes acceptaient la royauté légitime des lys ; le plus auguste des parfums, c'est celui qui sort de la blancheur. On respirait l'odeur poivrée des œillets. Les vieilles cornilles de Marie de Médicis étaient amoureuses dans les grands arbres. Le soleil dorait, empourpait et allumait les tulipes, qui ne sont autre chose que toutes les variétés de la flamme, faites fleurs. Tout autour des bancs de tulipes tourbillonnaient les abeilles, étincelles de ces fleurs flammes. Tout était grâce et gaîté, même la pluie prochaine ; cette récidive, dont les muguet et les chèvrefeuilles devaient profiter, n'avait rien d'inquiétant ; les hirondelles faisaient la charmante menace de voler bas. Qui était là aspirait du bonheur ; la vie sentait bon ; toute cette nature exhalait la candeur, le secours, l'assistance, la paternité, la caresse, l'aurore. Les pensées qui tombaient du ciel étaient douces comme une petite main d'enfant qu'on baise.

Les statues sous les arbres, nues et blanches, avaient des robes d'ombre trouées de lumière ; ces déesses étaient toutes déguenillées de soleil ; il leur pendait des rayons de tous les côtés. Autour du grand bassin, la terre était déjà séchée au point d'être presque brûlée. Il faisait assez de vent pour soulever çà et là de petites émeutes de poussière. Quelques feuilles jaunes, restées du dernier automne, se poursuivaient joyeusement, et semblaient gaminer.

L'abondance de la clarté avait on ne sait quoi de rassurant. Vie, sève, chaleur, effluves, débordaient ; on sentait sous la création l'énormité de la source ; dans tous ces souffles pénétrés d'amour, dans ce va-et-vient de réverbérations et de reflets, dans cette prodigieuse dépense de rayons, dans ce versement indéfini d'or fluide, on sentait la prodigalité de l'inépuisable ; et, derrière cette splendeur comme derrière un rideau de flamme, on entrevoyait Dieu, ce millionnaire d'étoiles.

Grâce au sable, il n'y avait pas une tache de boue ; grâce à la pluie, il n'y avait pas un grain de cendre. Les bouquets venaient de se laver ; tous les velours, tous les satins, tous les vernis, tous les ors, qui sortent de la terre sous forme de fleurs, étaient irréprochables. Cette magnificence était propre. Le grand silence de la na-

en juin les ondées ne comptent pas. C'est à peine si l'on s'aperçoit, une heure après un orage, que cette belle journée blonde a pleuré. La terre en été est aussi vite sèche que la joue d'un enfant.

À cet instant du solstice, la lumière du plein midi est, pour ainsi dire, poignante. Elle prend tout. Elle s'applique et se superpose à la terre avec une sorte de succion. On dirait que le soleil a soif. Une averse est un verre d'eau ; une pluie est tout de suite bu. Le matin tout ruisselait, l'après-midi tout poudroie.

Rien n'est admirable comme une verdure débarbouillée par la pluie et essuyée par le rayon ; c'est de la fraîcheur chaude. Les jardins et les prairies, ayant de l'eau dans leurs racines et du soleil dans leurs fleurs, deviennent des cassolettes d'encens et fument de tous leurs parfums à la fois. Tout rit, chante et s'offre. On se sent doucement ivre. Le printemps est un paradis provisoire ; le soleil aide à faire patienter l'homme.

Il y a des êtres qui n'en demandent pas davantage ; vivants qui, ayant l'azur du ciel, disent : c'est assez ! songeurs absorbés dans le prodige, puisant dans l'idolâtrie de la nature l'indifférence du bien et du mal, contemplateurs du cosmos radieusement distraits de l'homme, qui ne comprennent pas qu'on s'occupe de la faim de ceux-ci, de la soif de ceux-là, de la nudité du pauvre en hiver, de la courbure lymphatique d'une petite épine dorsale, du grabat, du grenier, du cachot, et des haillons des jeunes filles grelottantes, quand on peut rêver sous les arbres ; esprits paisibles et terribles, impitoyablement satisfaits. Chose étrange, l'infini leur suffit. Ce grand besoin de l'homme, le fini, qui admet l'embrassement, ils l'ignorent. Le fini, qui admet le progrès, ce travail sublime, ils n'y songent pas. L'indéfini, qui naît de la combinaison humaine et divine de l'infini et du fini, leur échappe. Pourvu qu'ils soient face à face avec l'immensité, ils sourient. Jamais la joie, toujours l'extase. S'abîmer, voilà leur vie. L'histoire de l'humanité pour eux n'est qu'un plan parcellaire ; Tout n'y est pas ; le vrai Tout reste en dehors ; à quoi bon s'occuper de ce détail, l'homme ? L'homme souffre, c'est possible ; mais regardez donc Aldebaran qui se lève ! La mère n'a plus de lait, le nouveau-né se meurt, je n'en sais rien, mais considérez donc cette rosace merveilleuse que fait une rondelle de l'aubier du sapin examinée au microscope ! comparez-moi la plus belle malines à cela ! Ces penseurs oublient d'aimer. Le zodiaque réussit sur eux au point de les empêcher de voir l'enfant qui pleure. Dieu leur éclipe l'âme. C'est là une famille d'esprits, à la fois petits et grands. Horace en était, Goethe en était, La Fontaine peut-être ; magnifiques égoïstes de l'infini, spectateurs tranquilles de la douleur, qui ne voient pas Néron s'il fait beau, auxquels le soleil cache le bûcher, qui regarderaient guillotiner en y cherchant un effet de lumière, qui n'entendent ni le cri, ni le sanglot, ni le râle, ni le tocsin, pour qui tout est bien puisqu'il y a le mois de mai, qui, tant qu'il y aura des nuages de pourpre et d'or au-dessus de leur tête, se déclarent contents, et qui sont déterminés à être heureux jusqu'à épuisement du rayonnement des astres et du chant des oiseaux.

Ce sont de radieux ténébreux. Ils ne se doutent pas qu'ils sont à plaindre. Certes, ils le sont. Qui ne pleure pas ne voit pas. Il faut les admirer et les plaindre, comme on plaindrait et comme on admirerait un être à la fois nuit et jour qui n'aurait pas d'yeux sous les sourcils et qui aurait un astre au milieu du front.

Le Flamand resta « tout bête », comme il disait lui-même quelque temps après.

Monsieur le maire était sorti depuis deux ou trois minutes, lorsque la porte se rouvrit ; c'était M. le maire. Il avait toujours le même air impassible et préoccupé.

— Monsieur Scaufflaire, dit-il, à quelle somme estimez-vous le cheval et le tilbury que vous me louerez, l'un portant l'autre ?

— L'un traînant l'autre, monsieur le maire, dit le Flamand avec un gros rire.

— Soit. Eh bien !

— Est-ce que monsieur le maire veut me les acheter ?

— Non, mais à tout événement, je veux vous les garantir. À mon retour vous me rendrez la somme. Combien estimez-vous cabriolet et cheval ?

— À cinq cents francs, monsieur le maire.

— Les voici.

M. Madeleine posa un billet de banque sur la table, puis sortit et cette fois ne rentra plus.

Maître Scaufflaire regretta affreusement de n'avoir point dit mille francs. Du reste le cheval et le tilbury, en bloc, valaient cent écus.

Le Flamand appela sa femme, et lui conta la chose. Où diable monsieur le maire peut-il aller ? Ils tinrent conseil.

— Il va à Paris, dit la femme.

— Je ne crois pas, dit le mari.

M. Madeleine avait oublié sur la cheminée le papier où il avait tracé des chiffres. Le Flamand le prit et l'étudia.

— Cinq, six, huit et demi ? cela doit marquer des relais de poste.

Il se tourna vers sa femme.

— J'ai trouvé.

— Comment ?

— Il y a cinq lieues d'ici à Hesdin, six de Hesdin à Saint-Pol, huit et demie de Saint-Pol à Arras. Il va à Arras. Cependant M. Madeleine était rentré chez lui.

Pour revenir de chez maître Scaufflaire, il avait pris le plus long, comme si la porte du presbytère avait été pour lui une tentation, et qu'il eût voulu l'éviter. Il était monté dans sa chambre et s'y était enfermé, ce qui n'avait rien que de simple, car il se couchait volontiers de bonne heure. Pourtant la concierge de la fabrique, qui était en même temps l'unique servante de M. Madeleine, observa que sa lumière s'éteignit à huit heures et demie, et elle le dit au caissier qui rentrait, en ajoutant :
— Est-ce que monsieur le maire est malade ? je lui ai trouvé l'air un peu singulier.

Ce caissier habitait une chambre située précisément au-dessous de la chambre de M. Madeleine. Il ne prit point garde aux paroles de la portière, se coucha et s'endormit. Vers minuit, il se réveilla brusquement ; il avait entendu à travers son sommeil un bruit au-dessus de sa tête. Il écouta. C'était un pas qui allait et venait, comme si l'on marchait dans la chambre en haut. Il écouta plus attentivement, et reconnut le pas de M. Madeleine. Cela lui parut étrange ; habituellement aucun bruit ne se faisait dans la chambre de M. Madeleine avant l'heure de son lever. Un moment après le caissier entendit quelque chose qui ressemblait à une armoire qu'on ouvre et qu'on referme. Puis on déranga un meuble, il y eut un silence, et le pas recommença. Le caissier se dressa sur son séant, s'éveilla tout à fait, regarda, et à travers

les vitres de sa croisée aperçut sur le mur d'en face la réverbération rougeâtre d'une fenêtre éclairée. À la direction des rayons, ce ne pouvait être que la fenêtre de la chambre de M. Madeleine. La réverbération tremblait comme si elle venait plutôt d'un feu allumé que d'une lumière. L'ombre des châssis vitrés ne s'y dessinait pas, ce qui indiquait que la fenêtre était toute grande ouverte. Par le froid qu'il faisait, cette fenêtre ouverte était surprenante. Le caissier se rendormit. Une heure ou deux après, il se réveilla encore. Le même pas, lent et régulier, allait et venait toujours au-dessus de sa tête.

La réverbération se dessinait toujours sur le mur, mais elle était maintenant pâle et paisible comme le reflet d'une lampe ou d'une bougie. La fenêtre était toujours ouverte. Voici ce qui se passait dans la chambre de M. Madeleine.

Chapitre XVI. Comment de frère on devient père

Il y avait en ce moment-là même dans le jardin du Luxembourg — car le regard du drame doit être présent partout, — deux enfants qui se tenaient par la main. L'un pouvait avoir sept ans, l'autre cinq. La pluie les ayant mouillés, ils marchaient dans les allées du côté du soleil ; l'aîné conduisait le petit ; ils étaient en haillons et pâles ; ils avaient un air d'oiseaux fauves. Le plus petit disait : J'ai bien faim.

L'aîné, déjà un peu protecteur, conduisait son frère de la main gauche et avait une baguette dans sa main droite.

Ils étaient seuls dans le jardin. Le jardin était désert, les grilles étaient fermées par mesure de police à cause de l'insurrection. Les troupes qui y avaient bivouaqué en étaient sorties pour les besoins du combat.

Comment ces enfants étaient-ils là ? Peut-être s'étaient-ils évadés de quelque corps de garde entrebâillé ; peut-être aux environs, à la barrière d'Enfer, ou sur l'esplanade de l'Observatoire, ou dans le carrefour voisin dominé par le fronton où on lit : *invenerunt parvulum pannis involutum*, y avait-il quelque baraque de saltimbanques dont ils s'étaient enfuis ; peut-être avaient-ils, la veille au soir, trompé l'œil des inspecteurs du jardin à l'heure de la clôture, et avaient-ils passé la nuit dans quelqu'une de ces guérites où on lit les journaux ? Le fait est qu'ils étaient errants et qu'ils semblaient libres. Être errant et sembler libre, c'est être perdu. Ces pauvres petits étaient perdus en effet.

Ces deux enfants étaient ceux-là mêmes dont Gavroche avait été en peine, et que le lecteur se rappelle. Enfants des Thénardier, en location chez la Magnon, attribués à M. Gillenormand, et maintenant feuilles tombées de toutes ces branches sans racines, et roulées sur la terre par le vent.

Leurs vêtements, propres du temps de la Magnon et qui lui servaient de prospectus vis-à-vis de M. Gillenormand, étaient devenus guenilles.

Ces êtres appartenaient désormais à la statistique des « Enfants Abandonnés » que la police constate, ramasse, égare et retrouve sur le pavé de Paris.

Il fallait le trouble d'un tel jour pour que ces petits misérables fussent dans ce jardin. Si les surveillants les eussent aperçus, ils eussent chassé ces haillons. Les petits pauvres n'entrent pas dans les jardins publics : pourtant on devrait songer que, comme enfants, ils ont droit aux fleurs.

Ceux-ci étaient là, grâce aux grilles fermées. Ils étaient en contravention. Ils s'étaient glissés dans le jardin, et ils y étaient restés. Les grilles fermées ne donnent pas congé aux inspecteurs, la surveillance est censée continuer, mais elle s'amollit et se repose ; et les inspecteurs, émus eux aussi par l'anxiété publique et plus occupés du dehors que du dedans, ne regardaient plus le jardin, et n'avaient pas vu les deux délinquants.

Il avait plu la veille, et même un peu le matin. Mais

Chapitre III.

Une tempête sous un crâne

Le lecteur a sans doute deviné que M. Madeleine n'est autre que Jean Valjean.

Nous avons déjà regardé dans les profondeurs de cette conscience ; le moment est venu d'y regarder encore. Nous ne le faisons pas sans émotion et sans tremblement. Il n'existe rien de plus terrifiant que cette sorte de contemplation. L'œil de l'esprit ne peut trouver nulle part plus d'éblouissements ni plus de ténèbres que dans l'homme ; il ne peut se fixer sur aucune chose qui soit plus redoutable, plus compliquée, plus mystérieuse et plus infinie. Il y a un spectacle plus grand que la mer, c'est le ciel ; il y a un spectacle plus grand que le ciel, c'est l'intérieur de l'âme.

Faire le poème de la conscience humaine, ne fût-ce qu'à propos d'un seul homme, ne fût-ce qu'à propos du plus infime des hommes, ce serait fondre toutes les épopées dans une épopée supérieure et définitive. La conscience, c'est le chaos des chimères, des convoitises et des tentatives, la fournaise des rêves, l'ancre des idées dont on a honte ; c'est le pandémonium des sophismes, c'est le champ de bataille des passions. À de certaines heures, pénétrez à travers la face livide d'un être humain qui réfléchit, et regardez derrière, regardez dans cette âme, regardez dans cette obscurité. Il y a là, sous le silence extérieur, des combats de géants comme dans Homère, des mêlées de dragons et d'hydres et des nuées de fantômes comme dans Milton, des spirales visionnaires comme chez Dante. Chose sombre que cet infini que tout homme porte en soi et auquel il mesure avec désespoir les volontés de son cerveau et les actions de sa vie !

Alighieri rencontra un jour une sinistre porte devant laquelle il hésita. En voici une aussi devant nous, au seuil de laquelle nous hésitons. Entrons pourtant.

Nous n'avons que peu de chose à ajouter à ce que le lecteur connaît déjà de ce qui était arrivé à Jean Valjean depuis l'aventure de Petit-Gervais. À partir de ce moment, on l'a vu, il fut un autre homme. Ce que l'évêque avait voulu faire de lui, il l'exécuta. Ce fut plus qu'une transformation, ce fut une transfiguration.

Il réussit à disparaître, vendit l'argenterie de l'évêque, ne gardant que les flambeaux, comme souvenir, se glissa de ville en ville, traversa la France, vint à Montreuil-sur-mer, eut l'idée que nous avons dite, accomplit ce que nous avons raconté, parvint à se faire insaisissable et inaccessible, et désormais, établi à Montreuil-sur-mer, heureux de sentir sa conscience attristée par son passé et la première moitié de son existence démentie par la dernière, il vécut paisible, rassuré et espérant, n'ayant plus que deux pensées : cacher son nom, et sanctifier sa vie ; échapper aux hommes, et revenir à Dieu.

Ces deux pensées étaient si étroitement mêlées dans son esprit qu'elles n'en formaient qu'une seule ; elles étaient toutes deux également absorbantes et impérieuses, et dominaient ses moindres actions. D'ordinaire elles étaient d'accord pour régler la conduite de sa

vie ; elles le tournaient vers l'ombre ; elles le faisaient s'envoler. bienveillant et simple ; elles lui conseillaient les mêmes choses. Quelquefois cependant il y avait conflit entre elles. Dans ce cas-là, on s'en souvient, l'homme que tout le pays de Montreuil-sur-mer appelait M. Madeleine ne balançait pas à sacrifier la première à la seconde, sa sécurité à sa vertu. Ainsi, en dépit de toute réserve et de toute prudence, il avait gardé les chandeliers de l'évêque, porté son deuil, appelé et interrogé tous les petits savoyards qui passaient, pris des renseignements sur les familles de Faverolles, et sauvé la vie au vieux Fauchelevent, malgré les inquiétantes insinuations de Javert. Il semblait, nous l'avons déjà remarqué, qu'il pensât, à l'exemple de tous ceux qui ont été sages, saints et justes, que son premier devoir n'était pas envers lui.

Toutefois, il faut le dire, jamais rien de pareil ne s'était encore présenté. Jamais les deux idées qui gouvernaient le malheureux homme dont nous racontons les souffrances n'avaient engagé une lutte si sérieuse. Il le comprit confusément, mais profondément, dès les premières paroles que prononça Javert, en entrant dans son cabinet.

Au moment où fut si étrangement articulé ce nom qu'il avait enseveli sous tant d'épaisseurs, il fut saisi de stupeur et comme enivré par la sinistre bizarrerie de sa destinée, et, à travers cette stupeur, il eut ce tressaillement qui précède les grandes secousses ; il se courba comme un chêne à l'approche d'un orage, comme un soldat à l'approche d'un assaut. Il sentit venir sur sa tête des ombres pleines de foudres et d'éclairs. Tout en écoutant parler Javert, il eut une première pensée d'aller, de courir, de se dénoncer, de tirer ce Champmathieu de prison et de s'y mettre ; cela fut douloureux et poignant comme une incision dans la chair vive, puis cela passa, et il se dit : « Voyons ! voyons ! » Il réprima ce premier mouvement généreux et recula devant l'héroïsme.

Sans doute, il serait beau qu'après les saintes paroles de l'évêque, après tant d'années de repentir et d'abnégation, au milieu d'une pénitence admirablement commencée, cet homme, même en présence d'une si terrible conjoncture, n'eût pas bronché un instant et eût continué de marcher du même pas vers ce précipice ouvert au fond duquel était le ciel ; cela serait beau, mais cela ne fut pas ainsi. Il faut bien que nous rendions compte des choses qui s'accomplissaient dans cette âme, et nous ne pouvons dire que ce qui y était. Ce qui l'emporta tout d'abord, ce fut l'instinct de la conservation ; il rallia en hâte ses idées, étouffa ses émotions, considéra la présence de Javert, ce grand péril, ajourna toute résolution avec la fermeté de l'épouvante, s'étourdit sur ce qu'il y avait à faire, et reprit son calme comme un lutteur ramasse son bouclier.

Le reste de la journée il fut dans cet état, un tourbillon au dedans, une tranquillité profonde au dehors ; il ne prit que ce qu'on pourrait appeler « les mesures conservatoires ». Tout était encore confus et se heurtait dans son cerveau ; le trouble y était tel qu'il ne voyait distinctement la forme d'aucune idée ; et lui-même n'aurait pu rien dire de lui-même, si ce n'est qu'il venait de recevoir un grand coup. Il se rendit comme d'habitude près du lit de douleur de Fantine et prolongea sa visite, par un instinct de bonté, se disant qu'il fallait agir ainsi et la bien recommander aux sœurs pour le cas où il

— Fichtre ! fit Gavroche. Voilà qu'on me tue mes morts.

Une deuxième balle fit étinceler le pavé à côté de lui. Une troisième renversa son panier.

Gavroche regarda, et vit que cela venait de la banlieue.

Il se dressa tout droit, debout, les cheveux au vent, les mains sur les hanches, l'œil fixé sur les gardes nationaux qui tiraient, et il chanta :

On est laid à Nanterre,
C'est la faute à Voltaire,
Et bête à Palaiseau,
C'est la faute à Rousseau.

Puis il ramassa son panier, y remit, sans en perdre une seule, les cartouches qui en étaient tombées, et, avançant vers la fusillade, alla dépouiller une autre gibberne. Là une quatrième balle le manqua encore. Gavroche chanta :

Je ne suis pas notaire,
C'est la faute à Voltaire,
Je suis petit oiseau,
C'est la faute à Rousseau.

Une cinquième balle ne réussit qu'à tirer de lui un troisième couplet :

Joie est mon caractère,
C'est la faute à Voltaire,
Misère est mon trousseau,
C'est la faute à Rousseau.
Cela continua ainsi quelque temps.

Le spectacle était épouvantable et charmant. Gavroche, fusillé, taquinait la fusillade. Il avait l'air de s'amuser beaucoup. C'était le moineau becquetant les chasseurs. Il répondait à chaque décharge par un couplet. On le visait sans cesse, on le manquait toujours. Les gardes nationaux et les soldats riaient en l'ajustant. Il se couchait, puis se redressait, s'effaçait dans un coin de porte, puis bondissait, disparaissait, reparissait, se sauvait, revenait, ripostait à la mitraille par des pieds de nez, et cependant pillait les cartouches, vidait les gibbernes et remplissait son panier. Les insurgés, hâletants d'anxiété, le suivaient des yeux. La barricade tremblait ; lui, il chantait. Ce n'était pas un enfant, ce n'était pas un homme ; c'était un étrange gamin fée. On eût dit le nain invulnérable de la mêlée. Les balles couraient après lui, il était plus leste qu'elles. Il jouait on ne sait quel effrayant jeu de cache-cache avec la mort ; chaque fois que la face camarde du spectre s'approchait, le gamin lui donnait une pichenette.

Une balle pourtant, mieux ajustée ou plus traître que les autres, finit par atteindre l'enfant feu follet. On vit Gavroche chanceler, puis il s'affaissa. Toute la barricade poussa un cri ; mais il y avait de l'Antée dans ce pygmée ; pour le gamin toucher le pavé, c'est comme pour le géant toucher la terre ; Gavroche n'était tombé que pour se redresser ; il resta assis sur son séant, un long filet de sang rayait son visage, il éleva ses deux bras en l'air, regarda du côté d'où était venu le coup, et se mit à chanter.

Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire,
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à...

Il n'acheva point. Une seconde balle du même tireur l'arrêta court. Cette fois il s'abattit la face contre le pavé, et ne remua plus. Cette petite grande âme venait de

arriverait qu'il eût à s'absenter. Il sentit vaguement qu'il faudrait peut-être aller à Arras, et, sans être le moins du monde décidé à ce voyage, il se dit qu'à l'abri de tout soupçon comme il l'était, il n'y avait point d'inconvénient à être témoin de ce qui se passerait, et il retint le tilbury de Scaufflaire, afin d'être préparé à tout événement.

Il dîna avec assez d'appétit.

Rentré dans sa chambre il se recueillit.

Il examina la situation et la trouva inouïe ; tellement inouïe qu'au milieu de sa rêverie, par je ne sais quelle impulsion d'anxiété presque inexplicable, il se leva de sa chaise et ferma sa porte au verrou. Il craignait qu'il n'entrât encore quelque chose. Il se barricadait contre le possible.

Un moment après il souffla sa lumière. Elle le gênait.

Il lui semblait qu'on pouvait le voir.

Qui, on ?

Hélas ! ce qu'il voulait mettre à la porte était entré ce qu'il voulait aveugler, le regardait. Sa conscience.

Sa conscience, c'est-à-dire Dieu.

Pourtant, dans le premier moment, il se fit illusion ; il eut un sentiment de sûreté et de solitude ; le verrou tiré, il se crut imprenable ; la chandelle éteinte, il se sentit invisible. Alors il prit possession de lui-même ; il posa ses coudes sur la table, appuya la tête sur sa main, et se mit à songer dans les ténèbres.

— Où en suis-je ? — Est-ce que je ne rêve pas ? Que m'a-t-on dit ? — Est-il bien vrai que j'aie vu ce Javert et qu'il m'ait parlé ainsi ? — Que peut être ce Champmathieu ? — Il me ressemble donc ? — Est-ce possible ? — Quand je pense qu'hier j'étais si tranquille et si loin de me douter de rien ! — Qu'est-ce que je faisais donc hier à pareille heure ? — Qu'y a-t-il dans cet incident ? — Comment se dénouera-t-il ? — Que faire ?

Voilà dans quelle tourmente il était. Son cerveau avait perdu la force de retenir ses idées, elles passaient comme des ondes, et il prenait son front dans ses deux mains pour les arrêter.

De ce tumulte qui bouleversait sa volonté et sa raison, et dont il cherchait à tirer une évidence et une résolution, rien ne se dégagait que l'angoisse.

Sa tête était brûlante. Il alla à la fenêtre et l'ouvrit toute grande. Il n'y avait pas d'étoiles au ciel. Il revint s'asseoir près de la table.

La première heure s'écoula ainsi.

Peu à peu cependant des linéaments vagues commencèrent à se former et à se fixer dans sa méditation, et il put entrevoir avec la précision de la réalité, non l'ensemble de la situation, mais quelques détails.

Il commença par reconnaître que, si extraordinaire et si critique que fût cette situation, il en était tout à fait le maître.

Sa stupeur ne fit que s'en accroître.

Indépendamment du but sévère et religieux que se proposaient ses actions, tout ce qu'il avait fait jusqu'à ce jour n'était autre chose qu'un trou qu'il creusait pour y enfouir son nom. Ce qu'il avait toujours le plus redouté, dans ses heures de repli sur lui-même, dans ses nuits d'insomnie, c'était d'entendre jamais prononcer ce nom ; il se disait que ce serait là pour lui la fin de tout ; que le jour où ce nom reparaitrait, il ferait évanouir autour de lui sa vie nouvelle, et qui sait même peut-être ? au dedans de lui sa nouvelle âme. Il frémissait de la seule pensée que c'était possible. Certes, si quelqu'un lui eût dit en ces moments-là qu'une heure viendrait où

ce nom retentirait à son oreille, où ce hideux mot, Jean Valjean, sortirait tout à coup de la nuit et se dresserait devant lui, où cette lumière formidable faite pour dissiper le mystère dont il s'enveloppait resplendirait subitement sur sa tête ; et que ce nom ne le menacerait pas, que cette lumière ne produirait qu'une obscurité plus épaisse, que ce voile déchiré accroîtrait le mystère ; que ce tremblement de terre consoliderait son édifice, que ce prodigieux incident n'aurait d'autre résultat, si bon lui semblait, à lui, que de rendre son existence à la fois plus claire et plus impénétrable, et que, de sa confrontation avec le fantôme de Jean Valjean, le bon et digne bourgeois monsieur Madeleine sortirait plus honoré, plus paisible et plus respecté que jamais, — si quelqu'un lui eût dit cela, il eût hoché la tête et regardé ces paroles comme insensées. Eh bien ! tout cela venait précisément d'arriver, tout cet entassement de l'impossible était un fait, et Dieu avait permis que ces choses folles devinssent des choses réelles !

Sa rêverie continuait de s'éclaircir. Il se rendait de plus en plus compte de sa position. Il lui semblait qu'il venait de s'éveiller de je ne sais quel sommeil, et qu'il se trouvait glissant sur une pente au milieu de la nuit, debout, frissonnant, reculant en vain, sur le bord extrême d'un abîme. Il entrevoyait distinctement dans l'ombre un inconnu, un étranger, que la destinée prenait pour lui et poussait dans le gouffre à sa place. Il fallait, pour que le gouffre se refermât, que quelqu'un y tombât, lui ou l'autre.

Il n'avait qu'à laisser faire.

La clarté devint complète, et il s'avoua ceci : — Que sa place était vide aux galères, qu'il avait beau faire, qu'elle l'y attendait toujours, que le vol de Petit-Gervais l'y ramenait, que cette place vide l'attendrait et l'attirerait jusqu'à ce qu'il y fût, que cela était inévitable et fatal. — Et puis il se dit : — Qu'en ce moment il avait un remplaçant, qu'il paraissait qu'un nommé Champmathieu avait cette mauvaise chance, et que, quant à lui, présent désormais au bain dans la personne de ce Champmathieu, présent dans la société sous le nom de M. Madeleine, il n'avait plus rien à redouter, pourvu qu'il n'empêchât pas les hommes de sceller sur la tête de ce Champmathieu cette pierre de l'infamie qui, comme la pierre du sépulcre, tombe une fois et ne se relève jamais.

Tout cela était si violent et si étrange qu'il se fit soudain en lui cette espèce de mouvement indescriptible qu'aucun homme n'éprouve plus de deux ou trois fois dans sa vie, sorte de convulsion de la conscience qui remue tout ce que le cœur a de douteux, qui se compose d'ironie, de joie et de désespoir, et qu'on pourrait appeler un éclat de rire intérieur.

Il ralluma brusquement sa bougie.

— Eh bien quoi ! se dit-il, de quoi est-ce que j'ai peur ? qu'est-ce que j'ai à songer comme cela ? Me voilà sauvé. Tout est fini. Je n'avais plus qu'une porte entr'ouverte par laquelle mon passé pouvait faire irruption dans ma vie ; cette porte, la voilà murée ! à jamais ! Ce Javert qui me trouble depuis si longtemps, ce redoutable instinct qui semblait m'avoir deviné, qui m'avait deviné, pardieu ! et qui me suivait partout, cet affreux chien de chasse toujours en arrêt sur moi, le voilà dérouté, occupé ailleurs, absolument dépiqué ! Il est satisfait désormais, il me laissera tranquille, il tient son Jean Valjean ! Qui sait même, il est probable qu'il

Chapitre XV. Gavroche dehors

Courfeyrac tout à coup aperçut quelqu'un au bas de la barricade, dehors, dans la rue, sous les balles.

Gavroche avait pris un panier à bouteilles, dans le cabaret, était sorti par la coupure, et était paisiblement occupé à vider dans son panier les gibernes pleines de cartouches des gardes nationaux tués sur le talus de la redoute.

— Qu'est-ce que tu fais là ? dit Courfeyrac.

Gavroche leva le nez :

— Citoyen, j'emplis mon panier.

— Tu ne vois donc pas la mitraille ?

Gavroche répondit :

— Eh bien, il pleut. Après ?

Courfeyrac cria :

— Rentre !

— Tout à l'heure, fit Gavroche.

Et, d'un bond, il s'enfonça dans la rue.

On se souvient que la compagnie Fannicot, en se retirant, avait laissé derrière elle une traînée de cadavres.

Une vingtaine de morts gisaient çà et là dans toute la longueur de la rue sur le pavé. Une vingtaine de gibernes pour Gavroche. Une provision de cartouches pour la barricade.

La fumée était dans la rue comme un brouillard. Quiconque a vu un nuage tombé dans une gorge de montagnes entre deux escarpements à pic, peut se figurer cette fumée resserrée et comme épaissie par deux sombres lignes de hautes maisons. Elle montait lentement et se renouvelait sans cesse ; de là un obscurcissement graduel qui blémissait même le plein jour. C'est à peine si, d'un bout à l'autre de la rue, pourtant fort courte, les combattants s'apercevaient.

Cet obscurcissement, probablement voulu et calculé par les chefs qui devaient diriger l'assaut de la barricade, fut utile à Gavroche.

Sous les plis de ce voile de fumée, et grâce à sa petitesse, il put s'avancer assez loin dans la rue sans être vu. Il dévalisa les sept ou huit premières gibernes sans grand danger.

Il rampait à plat ventre, galopait à quatre pattes, prenait son panier aux dents, se tordait, glissait, ondulait, serpentait d'un mort à l'autre, et vidait la giberne ou la cartouchière comme un singe ouvre une noix.

De la barricade, dont il était encore assez près, on n'osait lui crier de revenir, de peur d'appeler l'attention sur lui.

Sur un cadavre, qui était un caporal, il trouva une poire à poudre.

— Pour la soif, dit-il, en la mettant dans sa poche. À force d'aller en avant, il parvint au point où le brouillard de la fusillade devenait transparent.

Si bien que les tirailleurs de la ligne rangés et à l'afût derrière leur levée de pavés, et les tirailleurs de la banlieue massés à l'angle de la rue, se montrèrent soudainement quelque chose qui remuait dans la fumée.

Au moment où Gavroche débarrassait de ses cartouches un sergent gisant près d'une borne, une balle frappa le cadavre.

Des deux pièces qui battaient maintenant la barricade de la rue de la Chanvrière, l'une tirait à mitraille, l'autre à boulet.

La pièce qui tirait à boulet était pointée un peu haut et le tir était calculé de façon que le boulet frappait le bord extrême de l'arête supérieure de la barricade, l'écrêtait, et émiettait les pavés sur les insurgés en éclats de mitraille.

Ce procédé de tir avait pour but d'écarter les combattants du sommet de la redoute, et de les contraindre à se pelotonner dans l'intérieur ; c'est-à-dire que cela annonçait l'assaut.

Une fois les combattants chassés du haut de la barricade par le boulet et des fenêtres du cabaret par la mitraille, les colonnes d'attaque pourraient s'aventurer dans la rue sans être visées, peut-être même sans être aperçues, escalader brusquement la redoute, comme la veille au soir, et, qui sait ? la prendre par surprise.

— Il faut absolument diminuer l'inconfort de ces pièces, dit Enjolras, et il cria : « Feu sur les artilleurs ! » Tous étaient prêts. La barricade, qui se taisait depuis si longtemps, fit feu éperdument, sept ou huit décharges se succédèrent avec une sorte de rage et de joie, la rue s'emplit d'une fumée aveuglante, et, au bout de quelques minutes, à travers cette brume toute rayée de flamme, on put distinguer confusément les deux tiers des aïeux couchés sous les roues des canons. Ceux qui étaient restés debout continuaient de servir les pièces avec une tranquillité sévère ; mais le feu était ralenti.

— Voilà qui va bien, dit Bossuet à Enjolras. Succès.

Enjolras hocha la tête et répondit :

— Encore un quart d'heure de ce succès, et il n'y aura plus dix cartouches dans la barricade.

Il paraît que Gavroche entendit ce mot.

voudra quitter la ville ! Et tout cela s'est fait sans moi ! Et je n'y suis pour rien ! Ah ça, mais ! qu'est-ce qu'il y a de malheureux dans ceci ? Des gens qui me verraient, parole d'honneur ! croiraient qu'il m'est arrivé une catastrophe ! Après tout, s'il y a du mal pour quelqu'un, ce n'est aucunement de ma faute. C'est la providence qui a tout fait. C'est qu'elle veut cela apparemment !

Ai-je le droit de déranger ce qu'elle arrange ? Qu'est-ce que je demande à présent ? De quoi est-ce que je vais me mêler ? Cela ne me regarde pas. Comment ! je ne suis pas content ! Mais qu'est-ce qu'il me faut donc ? Le but auquel j'aspire depuis tant d'années, le songe de mes nuits, l'objet de mes prières au ciel, la sécurité, je l'atteins ! C'est Dieu qui le veut. Je n'ai rien à faire contre la volonté de Dieu. Et pourquoi Dieu le veut-il ? Pour que je continue ce que j'ai commencé, pour que je fasse le bien, pour que je sois un jour un grand et encourageant exemple, pour qu'il soit dit qu'il y a eu enfin un peu de bonheur attaché à cette pénitence que j'ai subie et à cette vertu où je suis revenu ! Vraiment je ne comprends pas pourquoi j'ai eu peur tantôt d'entrer chez ce brave curé et de tout lui raconter comme à un confesseur, et de lui demander conseil, c'est évidemment là ce qu'il m'aurait dit. C'est décidé, laissons aller les choses ! laissons faire le bon Dieu !

Il se parlait ainsi dans les profondeurs de sa conscience, penché sur ce qu'on pourrait appeler son propre abîme. Il se leva de sa chaise, et se mit à marcher dans la chambre. — Allons, dit-il, n'y pensons plus. Voilà une résolution prise ! — Mais il ne sentit aucune joie.

Au contraire.

On n'empêche pas plus la pensée de revenir à une idée que la mer de revenir à un rivage. Pour le matelot, cela s'appelle la marée ; pour le coupable, cela s'appelle le remords. Dieu soulève l'âme comme l'océan.

Au bout de peu d'instant, il eut beau faire, il reprit ce sombre dialogue dans lequel c'était lui qui parlait et lui qui écoutait, disant ce qu'il eût voulu taire, écoutant ce qu'il n'eût pas voulu entendre, cédant à cette puissance mystérieuse qui lui disait : pense ! comme elle disait il y a deux mille ans à un autre condamné, marche !

Avant d'aller plus loin et pour être pleinement compris, insistons sur une observation nécessaire.

Il est certain qu'on se parle à soi-même, il n'est pas un être pensant qui ne l'ait éprouvé. On peut dire même que le verbe n'est jamais un plus magnifique mystère que lorsqu'il va, dans l'intérieur d'un homme, de la pensée à la conscience et qu'il retourne de la conscience à la pensée. C'est dans ce sens seulement qu'il faut entendre les mots souvent employés dans ce chapitre, il dit, il s'écria. On se dit, on se parle, on s'écrie en soi-même, sans que le silence extérieur soit rompu. Il y a un grand tumulte ; tout parle en nous, excepté la bouche. Les réalités de l'âme, pour n'être point visibles et palpables, n'en sont pas moins des réalités.

Il se demanda donc où il en était. Il s'interrogea sur cette « résolution prise ». Il se confessa à lui-même que tout ce qu'il venait d'arranger dans son esprit était monstrueux, que « laisser aller les choses, laisser faire le bon Dieu », c'était tout simplement horrible. Laisser s'accomplir cette méprise de la destinée et des hommes, ne pas l'empêcher, s'y prêter par son silence, ne rien faire enfin, c'était faire tout ! c'était le dernier degré de l'indignité hypocrite ! c'était un crime bas, lâche,

sournois, abject, hideux !

Pour la première fois depuis huit années, le malheureux homme venait de sentir la saveur amère d'une mauvaise pensée et d'une mauvaise action.

Il la recracha avec dégoût.

Il continua de se questionner. Il se demanda sévèrement ce qu'il avait entendu par ceci : "Mon but est atteint !" Il se déclara que sa vie avait un but en effet. Mais quel but ? cacher son nom ? tromper la police ? Était-ce pour une chose si petite qu'il avait fait tout ce qu'il avait fait ? Est-ce qu'il n'avait pas un autre but, qui était le grand, qui était le vrai ? Sauver, non sa personne, mais son âme. Redevenir honnête et bon. Être un juste ! est-ce que ce n'était pas là surtout, là uniquement, ce qu'il avait toujours voulu, ce que l'évêque lui avait ordonné ? — Fermer la porte à son passé ? Mais il ne la fermait pas, grand Dieu ! il la rouvrait en faisant une action infâme ! mais il redevenait un voleur, et le plus odieux des voleurs ! il volait à un autre son existence, sa vie, sa paix, sa place au soleil ! il devenait un assassin ! il tuait, il tuait moralement un misérable homme, il lui infligeait cette affreuse mort vivante, cette mort à ciel ouvert, qu'on appelle le bagne ! Au contraire, se livrer, sauver cet homme frappé d'une si lugubre erreur, reprendre son nom, redevenir par devoir le forçat Jean Valjean, c'était là vraiment achever sa résurrection, et fermer à jamais l'enfer d'où il sortait ! Y retomber en apparence, c'était en sortir en réalité ! Il fallait faire cela ! il n'avait rien fait s'il ne faisait pas cela ! toute sa vie était inutile, toute sa pénitence était perdue, et il n'y avait plus qu'à dire : à quoi bon ? Il sentait que l'évêque était là, que l'évêque était d'autant plus présent qu'il était mort, que l'évêque le regardait fixement, que désormais le maire Madeleine avec toutes ses vertus lui serait abominable, et que le galérien Jean Valjean serait admirable et pur devant lui. Que les hommes voyaient son masque, mais que l'évêque voyait sa face. Que les hommes voyaient sa vie, mais que l'évêque voyait sa conscience. Il fallait donc aller à Arras, délivrer le faux Jean Valjean, dénoncer le véritable ! Hélas ! c'était là le plus grand des sacrifices, la plus poignante des victoires, le dernier pas à franchir ; mais il le fallait. Douleur destinée ! il n'entrerait dans la sainteté aux yeux de Dieu que s'il rentrait dans l'infamie aux yeux des hommes !

— Eh bien, dit-il, prenons ce parti ! faisons notre devoir ! sauvons cet homme !

Il prononça ces paroles à haute voix, sans s'apercevoir qu'il parlait tout haut.

Il prit ses livres, les vérifia et les mit en ordre. Il jeta au feu une liasse de créances qu'il avait sur de petits commerçants gênés. Il écrivit une lettre qu'il cacheta et sur l'enveloppe de laquelle on aurait pu lire, s'il y avait eu quelqu'un dans sa chambre en cet instant : À *Monsieur Laffitte, banquier, rue d'Artois, à Paris.*

Il tira d'un secrétaire un portefeuille qui contenait quelques billets de banque et le passeport dont il s'était servi cette même année pour aller aux élections.

Qui l'eût vu pendant qu'il accomplissait ces divers actes auxquels se mêlait une méditation si grave, ne se fût pas douté de ce qui se passait en lui. Seulement par moments ses lèvres remuaient ; dans d'autres instants il relevait la tête et fixait son regard sur un point quelconque de la muraille, comme s'il y avait précisément là quelque chose qu'il voulait éclaircir ou interroger.

La lettre à M. Laffitte terminée, il la mit dans sa

Chapitre XIV. Où on lira le nom de la maîtresse d'Enjolras

Courfeyrac, assis sur un pavé à côté d'Enjolras, continuait d'insulter le canon, et chaque fois que passait, avec son bruit monstrueux, cette sombre nuée de projectiles qu'on appelle la mitraille, il l'accueillait par une bouffée d'ironie.

— Tu t'époumones, mon pauvre vieux brutal, tu me fais de la peine, tu perds ton vacarme. Ce n'est pas du tonnerre, ça. C'est de la toux.

Et l'on riait autour de lui.

Courfeyrac et Bossuet, dont la vaillante belle humeur croissait avec le péril, remplaçaient, comme madame Scarron, la nourriture par la plaisanterie, et, puisque le vin manquait, versaient à tous de la gaîté.

— J'admire Enjolras, disait Bossuet. Sa témérité impassible m'émerveille. Il vit seul, ce qui le rend peut-être un peu triste ; Enjolras se plaint de sa grandeur qui l'attache au veuvage. Nous autres, nous avons tous plus ou moins des maîtresses qui nous rendent fous, c'est-à-dire braves. Quand on est amoureux comme un tigre, c'est bien le moins qu'on se batte comme un lion. C'est une façon de nous venger des traits que nous font mesdames nos grisettes. Roland se fait tuer pour faire bisquer Angélique. Tous nos héroïsmes viennent de nos femmes. Un homme sans femme, c'est un pistolet sans chien ; c'est la femme qui fait partir l'homme. Eh bien, Enjolras n'a pas de femme. Il n'est pas amoureux, et il trouve le moyen d'être intrépide. C'est une chose inouïe qu'on puisse être froid comme la glace et hardi comme le feu.

Enjolras ne paraissait pas écouter, mais quelqu'un qui eût été près de lui l'eût entendu murmurer à demi-voix : *Patria.*

Bossuet riait encore quand Courfeyrac s'écria :

— Du nouveau !

Et, prenant une voix d'huissier qui annonce, il ajouta :

— Je m'appelle Pièce de Huit.

En effet, un nouveau personnage venait d'entrer en scène. C'était une deuxième bouche à feu.

Les artilleurs firent rapidement la manœuvre de force, et mirent cette seconde pièce en batterie près de la première.

Ceci ébauchait le dénoûment.

Quelques instants après, les deux pièces, vivement servies, tiraient de front contre la redoute ; les feux de peloton de la ligne et de la banlieue soutenaient l'artillerie.

On entendait une autre canonnade à quelque distance. En même temps que deux pièces s'acharnaient sur la redoute de la rue de la Chanvrerie, deux autres bouches à feu, braquées, l'une rue Saint-Denis, l'autre rue Aubry-le-Boucher, criblaient la barricade Saint-Merry. Les quatre canons se faisaient lugubrement écho.

Les aboiements des sombres chiens de la guerre se répondaient.

disait à Courfeyrac : – Ces blessés-là ne viennent pas de chez nous.

L'espoir dura peu ; la lueur s'éclipsa vite. En moins d'une demi-heure, ce qui était dans l'air s'évanouit, ce fut comme un éclair sans foudre, et les insurgés sentirent retomber sur eux cette espèce de chape de plomb que l'indifférence du peuple jette sur les obstinés abandonnés.

Le mouvement général qui semblait s'être vaguement dessiné avait avorté ; et l'attention du ministre de la guerre et la stratégie des généraux pouvaient se concentrer maintenant sur les trois ou quatre barricades restées debout.

Le soleil montait sur l'horizon.

Un insurgé interpella Enjolras :

– On a faim ici. Est-ce que vraiment nous allons mourir comme ça sans manger ?

Enjolras, toujours accoudé à son créneau, sans quitter des yeux l'extrémité de la rue, fit un signe de tête affirmatif.

poche ainsi que le portefeuille, et recommença à marcher.

Sa rêverie n'avait point dévié. Il continuait de voir clairement son devoir écrit en lettres lumineuses qui flamboyaient devant ses yeux et se déplaçaient avec son regard : – *Va ! nomme-toi ! dénonce-toi !*

Il voyait de même, et comme si elles se fussent mues devant lui avec des formes sensibles, les deux idées qui avaient été jusque-là la double règle de sa vie : cacher son nom, sanctifier son âme. Pour la première fois, elles lui apparaissaient absolument distinctes, et il voyait la différence qui les séparait. Il reconnaissait que l'une de ces idées était nécessairement bonne, tandis que l'autre pouvait devenir mauvaise ; que celle-là était le dévouement et que celle-ci était la personnalité ; que l'une disait : le *prochain*, et que l'autre disait : *moi* ; que l'une venait de la lumière et que l'autre venait de la nuit.

Elles se combattaient, il les voyait se combattre. À mesure qu'il songeait, elles avaient grandi devant l'œil de son esprit ; elles avaient maintenant des statures colossales ; et il lui semblait qu'il voyait lutter au dedans de lui-même, dans cet infini dont nous parlions tout à l'heure, au milieu des obscurités et des lueurs, une déesse et une géante.

Il était plein d'épouvante, mais il lui semblait que la bonne pensée l'emportait.

Il sentait qu'il touchait à l'autre moment décisif de sa conscience et de sa destinée ; que l'évêque avait marqué la première phase de sa vie nouvelle, et que ce Champmathieu en marquait la seconde. Après la grande crise, la grande épreuve.

Cependant la fièvre, un instant apaisée, lui revenait peu à peu. Mille pensées le traversaient, mais elles continuaient de le fortifier dans sa résolution.

Un moment il s'était dit : – qu'il prenait peut-être la chose trop vivement, qu'après tout ce Champmathieu n'était pas intéressant, qu'en somme il avait volé.

Il se répondit : – Si cet homme a en effet volé quelques pommes, c'est un mois de prison. Il y a loin de là aux galères. Et qui sait même ? a-t-il volé ? est-ce prouvé ? Le nom de Jean Valjean l'accable et semble dispenser de preuves. Les procureurs du roi n'agissent-ils pas habituellement ainsi ? On le croit voleur, parce qu'on le sait forçat.

Dans un autre instant, cette idée lui vint que, lorsqu'il se serait dénoncé, peut-être on considérerait l'héroïsme de son action, et sa vie honnête depuis sept ans, et ce qu'il avait fait pour le pays, et qu'on lui ferait grâce.

Mais cette supposition s'évanouit bien vite, et il sourit amèrement en songeant que le vol des quarante sous à Petit-Gervais le faisait récidiviste, que cette affaire réparait certainement et, aux termes précis de la loi, le ferait passible des travaux forcés à perpétuité.

Il se détourna de toute illusion, se détacha de plus en plus de la terre et chercha la consolation et la force ailleurs. Il se dit qu'il fallait faire son devoir ; que peut-être même ne serait-il pas plus malheureux après avoir fait son devoir qu'après l'avoir éludé ; que s'il *laisait faire*, s'il restait à Montreuil-sur-mer, sa considération, sa bonne renommée, ses bonnes œuvres, la déférence, la vénération, sa charité, sa richesse, sa popularité, sa vertu, seraient assaisonnées d'un crime ; et quel goût auraient toutes ces choses saintes liées à cette chose hideuse ! tandis que, s'il accomplissait son sacrifice, au bagne, au poteau, au carcan, au bonnet vert, au travail

sans relâche, à la honte sans pitié, il se mêlerait une idée céleste !

Enfin il se dit qu'il y avait nécessité, que sa destinée était ainsi faite, qu'il n'était pas maître de déranger les arrangements d'en haut, que dans tous les cas il fallait choisir : ou la vertu au dehors et l'abomination au dedans, ou la sainteté au dedans et l'infamie au dehors.

À remuer tant d'idées lugubres, son courage ne défailait pas, mais son cerveau se fatiguait. Il commençait à penser malgré lui à d'autres choses, à des choses indifférentes. Ses artères battaient violemment dans ses tempes. Il allait et venait toujours. Minuit sonna d'abord à la paroisse, puis à la maison de ville. Il compta les douze coups aux deux horloges, et il compara le son des deux cloches. Il se rappela à cette occasion que quelques jours auparavant il avait vu chez un marchand de ferrailles une vieille cloche à vendre sur laquelle ce nom était écrit : *Antoine Albin de Romainville*.

Il avait froid. Il alluma un peu de feu. Il ne songea pas à fermer la fenêtre.

Cependant il était retombé dans sa stupeur. Il lui fallait faire un assez grand effort pour se rappeler à quoi il songeait avant que minuit sonnât. Il y parvint enfin.

— Ah ! oui, se dit-il, j'avais pris la résolution de me dénoncer.

Et puis tout à coup il pensa à la Fantine.

— Tiens ! dit-il, et cette pauvre femme !

Ici une crise nouvelle se déclara.

Fantine, apparaissant brusquement dans sa rêverie, y fut comme un rayon d'une lumière inattendue. Il lui sembla que tout changeait d'aspect autour de lui, il s'écria :

— Ah çà, mais ! jusqu'ici je n'ai considéré que moi ! je n'ai eu égard qu'à ma convenance ! Il me convient de me taire ou de me dénoncer, — cacher ma personne ou sauver mon âme, — être un magistrat méprisable et respecté ou un galérien infâme et vénérable, c'est moi, c'est toujours moi, ce n'est que moi ! Mais, mon Dieu, c'est de l'égoïsme tout cela ! Ce sont des formes diverses de l'égoïsme, mais c'est de l'égoïsme ! Si je songeais un peu aux autres ? La première sainteté est de penser à autrui. Voyons, examinons. Moi excepté, moi effacé, moi oublié, qu'arrivera-t-il de tout ceci ? — Si je me dénonce ? on me prend. On lâche ce Champmathieu, on me remet aux galères, c'est bien. Et puis ? Que se passe-t-il ici ? Ah ! ici, il y a un pays, une ville, des fabriques, une industrie, des ouvriers, des hommes, des femmes, des vieux grands-pères, des enfants, des pauvres gens ! J'ai créé tout ceci, je fais vivre tout cela ; partout où il y a une cheminée qui fume, c'est moi qui ai mis le tison dans le feu et la viande dans la marmite ; j'ai fait l'aisance, la circulation, le crédit ; avant moi il n'y avait rien ; j'ai relevé, vivifié, animé, fécondé, stimulé, enrichi tout le pays ; moi de moins, c'est l'âme de moins. Je m'ôte, tout meurt. — Et cette femme qui a tant souffert, qui a tant de mérites dans sa chute, dont j'ai causé sans le vouloir tout le malheur ! Et cet enfant que je voulais aller chercher, que j'ai promis à la mère ! Est-ce que je ne dois pas aussi quelque chose à cette femme, en réparation du mal que je lui ai fait ? Si je disparaissais, qu'arrive-t-il ? La mère meurt. L'enfant devient ce qu'il peut. Voilà ce qui se passe, si je me dénonce. — Si je ne me dénonce pas ? Voyons, si je ne me dénonce pas ? Après s'être fait cette question, il s'arrêta ; il eut comme un moment d'hésitation et de tremblement ; mais ce

Chapitre XIII. Lueurs qui passent

Dans le chaos de sentiments et de passions qui défendent une barricade, il y a de tout ; il y a de la bravoure, de la jeunesse, du point d'honneur, de l'enthousiasme, de l'idéal, de la conviction, de l'acharnement de joueur, et surtout, des intermittences d'espoir.

Une de ces intermittences, un de ces vagues frémissements d'espérance traversa subitement, à l'instant le plus inattendu, la barricade de la Chanvrière.

— Écoutez, s'écria brusquement Enjolras toujours aux aguets, il me semble que Paris s'éveille.

Il est certain que, dans la matinée du 6 juin, l'insurrection eut, pendant une heure ou deux, une certaine recrudescence. L'obstination du tocsin de Saint-Merry ranima quelques velléités. Rue du Poirier, rue des Gravilliers, des barricades s'ébauchèrent. Devant la porte Saint-Martin, un jeune homme, armé d'une carabine, attaqua seul un escadron de cavalerie. À découvert, en plein boulevard, il mit un genou à terre, épaula son arme, tira, tua le chef d'escadron, et se retourna en disant : *En voilà encore un qui ne nous fera plus de mal*. Il fut sabré. Rue Saint-Denis, une femme tirait sur la garde municipale de derrière une jalousie baissée. On voyait à chaque coup trembler les feuilles de la jalousie. Un enfant de quatorze ans fut arrêté rue de la Cossonnerie avec ses poches pleines de cartouches. Plusieurs postes furent attaqués. À l'entrée de la rue Bertin-Poirée, une fusillade très vive et tout à fait imprévue accueillit un régiment de cuirassiers, en tête duquel marchait le général Cavaignac de Baragne. Rue Planche-Mibray, on jeta du haut des toits sur la troupe de vieux tessons de vaisselle et des ustensiles de ménage ; mauvais signe ; et quand on rendit compte de ce fait au maréchal Soult, le vieux lieutenant de Napoléon devint rêveur, se rappelant le mot de Suchet à Saragosse : *Nous sommes perdus quand les vieilles femmes nous vident leur pot de chambre sur la tête*.

Ces Symptômes généraux qui se manifestaient au moment où l'on croyait l'émeute localisée, cette fièvre de colère qui reprenait le dessus, ces flammèches qui volaient çà et là au-dessus de ces masses profondes de combustible qu'on nomme les faubourgs de Paris, tout cet ensemble inquiéta les chefs militaires. On se hâta d'éteindre ces commencements d'incendie. On retarda, jusqu'à ce que ces pétilllements fussent étouffés, l'attaque des barricades Maubuée, de la Chanvrière et de Saint-Merry, afin de n'avoir plus affaire qu'à elles, et de pouvoir tout finir d'un coup. Des colonnes furent lancées dans les rues en fermentation, balayant les grandes, sondant les petites, à droite, à gauche, tantôt avec précaution et lentement, tantôt au pas de charge. La troupe enfonçait les portes des maisons d'où l'on avait tiré ; en même temps des manœuvres de cavalerie dispersaient les groupes des boulevards. Cette répression ne se fit pas sans rumeur et sans ce fracas tumultueux propre aux chocs d'armée et de peuple. C'était là ce qu'Enjolras, dans les intervalles de la canonnade et de la mousqueterie, saisissait. En outre, il avait vu au bout de la rue passer des blessés sur des civières, et il

moment dura peu, et il se répondit avec calme :

— Eh bien, cet homme va aux galères, c'est vrai, mais, que diable ! il a volé ! J'ai beau me dire qu'il n'a pas volé, il a volé ! Moi, je reste ici, je continue. Dans dix ans j'aurai gagné dix millions, je les répands dans le pays, je n'ai rien à moi, qu'est-ce que cela me fait ? Ce n'est pas pour moi ce que je fais ! La prospérité de tous va croissant, les industries s'éveillent et s'excitent, les manufactures et les usines se multiplient, les familles, cent familles, mille familles ! sont heureuses ; la contrée se peuple ; il naît des villages où il n'y a que des fermes, il naît des fermes où il n'y a rien ; la misère disparaît, et avec la misère disparaissent la débauche, la prostitution, le vol, le meurtre, tous les vices, tous les crimes ! Et cette pauvre mère élève son enfant ! et voilà tout un pays riche et honnête ! Ah çà, j'étais fou, j'étais absurde, qu'est-ce que je parlais donc de me dénoncer ? Il faut faire attention, vraiment, et ne rien précipiter. Quoi ! parce qu'il m'aura plu de faire le grand et le généreux, — c'est du mélodrame, après tout ! — parce que je n'aurai songé qu'à moi, qu'à moi seul, quoi ! pour sauver d'une punition peut-être un peu exagérée, mais juste au fond, on ne sait qui, un voleur, un drôle évidemment, il faudra que tout un pays périsse ! il faudra qu'une pauvre femme crève à l'hôpital ! qu'une pauvre petite fille crève sur le pavé ! comme des chiens ! Ah ! mais c'est abominable ! Sans même que la mère ait revu son enfant ! sans que l'enfant ait presque connu sa mère ! Et tout ça pour ce vieux gredin de voleur de pommes qui, à coup sûr, a mérité les galères pour autre chose, si ce n'est pour cela ! Beaux scrupules qui sauvent un coupable et qui sacrifient des innocents, qui sauvent un vieux vagabond, lequel n'a plus que quelques années à vivre au bout du compte et ne sera guère plus malheureux au bagne que dans sa mesure, et qui sacrifient toute une population, mères, femmes, enfants ! Cette pauvre petite Cosette qui n'a que moi au monde et qui est sans doute en ce moment toute bleue de froid dans le bouge de ces Thénardier ! Voilà encore des canailles ceux-là ! Et je manquerais à mes devoirs envers tous ces pauvres êtres ! Et je m'en irais me dénoncer ! Et je ferais cette inepte sottise ! Mettons tout au pis. Supposons qu'il y ait une mauvaise action pour moi dans ceci et que ma conscience me la reproche un jour, accepter, pour le bien d'autrui, ces reproches qui ne chargent que moi, cette mauvaise action qui ne compromet que mon âme, c'est là qu'est le dévouement, c'est là qu'est la vertu.

Il se leva, il se remit à marcher. Cette fois il lui semblait qu'il était content. On ne trouve les diamants que dans les ténèbres de la terre ; on ne trouve les vérités que dans les profondeurs de la pensée. Il lui semblait qu'après être descendu dans ces profondeurs, après avoir longtemps tâtonné au plus noir de ces ténèbres, il venait enfin de trouver un de ces diamants, une de ces vérités, et qu'il la tenait dans sa main ; et il s'éblouissait à la regarder.

— Oui, pensa-t-il, c'est cela. Je suis dans le vrai. J'ai la solution. Il faut finir par s'en tenir à quelque chose. Mon parti est pris. Laissons faire ! Ne vacillons plus, ne reculons plus. Ceci est dans l'intérêt de tous, non dans le mien. Je suis Madeleine, je reste Madeleine. Malheur à celui qui est Jean Valjean ! Ce n'est plus moi. Je ne connais pas cet homme, je ne sais plus ce que c'est, s'il se trouve que quelqu'un est Jean Valjean à cette heure, qu'il s'arrange ! cela ne me regarde pas. C'est un nom

de fatalité qui flotte dans la nuit, s'il s'arrête et s'abat sur une tête, tant pis pour elle !

Il se regarda dans le petit miroir qui était sur sa cheminée, et dit :

– Tiens ! cela m'a soulagé de prendre une résolution ! Je suis tout autre à présent.

Il marcha encore quelques pas, puis il s'arrêta court :

– Allons ! dit-il, il ne faut hésiter devant aucune des conséquences de la résolution prise. Il y a encore des fils qui m'attachent à ce Jean Valjean. Il faut les briser ! Il y a ici, dans cette chambre même, des objets qui m'accuseraient, des choses muettes qui seraient des témoins, c'est dit, il faut que tout cela disparaisse.

Il fouilla dans sa poche, en tira sa bourse, l'ouvrit, et y prit une petite clef.

Il introduisit cette clef dans une serrure dont on voyait à peine le trou, perdu qu'il était dans les nuances les plus sombres du dessin qui couvrait le papier collé sur le mur. Une cachette s'ouvrit, une espèce de fausse armoire ménagée entre l'angle de la muraille et le manteau de la cheminée. Il n'y avait dans cette cachette que quelques guenilles, un sarrau de toile bleue, un vieux pantalon, un vieux havresac, et un gros bâton d'épine ferré aux deux bouts. Ceux qui avaient vu Jean Valjean à l'époque où il traversait Digne, en octobre 1815, eussent aisément reconnu toutes les pièces de ce misérable accoutrement.

Il les avait conservées comme il avait conservé les chandeliers d'argent, pour se rappeler toujours son point de départ. Seulement il cachait ceci qui venait du bague, et il laissait voir les flambeaux qui venaient de l'évêque.

Il jeta un regard furtif vers la porte, comme s'il eût craint qu'elle ne s'ouvrît malgré le verrou qui la fermait ; puis d'un mouvement vif et brusque et d'une seule brassée, sans même donner un coup d'œil à ces choses qu'il avait si religieusement et si périlleusement gardées pendant tant d'années, il prit tout, haillons, bâton, havresac, et jeta tout au feu. Il referma la fausse armoire, et, redoublant de précautions, désormais inutiles puisqu'elle était vide, en cacha la porte derrière un gros meuble qu'il y poussa.

Au bout de quelques secondes, la chambre et le mur d'en face furent éclairés d'une grande réverbération rouge et tremblante. Tout brûlait. Le bâton d'épine pétillait et jetait des étincelles jusqu'au milieu de la chambre.

Le havresac, en se consumant avec d'affreux chiffons qu'il contenait, avait mis à nu quelque chose qui brillait dans la cendre. En se penchant, on eût aisément reconnu une pièce d'argent. Sans doute la pièce de quarante sous volée au petit savoyard.

Lui ne regardait pas le feu et marchait, allant et venant toujours du même pas.

Tout à coup ses yeux tombèrent sur les deux flambeaux d'argent que la réverbération faisait reluire vaguement sur la cheminée.

– Tiens ! pensa-t-il, tout Jean Valjean est encore là-dedans. Il faut aussi détruire cela.

Il prit les deux flambeaux.

Il y avait assez de feu pour qu'on pût les déformer promptement et en faire une sorte de lingot méconnaissable.

balance son flamboyant glaive d'archange. Cela arrive. Alors tout se lève, les pavés entrent en bouillonnement, les redoutes populaires pullulent, Paris tressaille souverainement, le *quid divinum* se dégage, un 10 août est dans l'air, un 29 juillet est dans l'air, une prodigieuse lumière apparaît, la gueule béante de la force recule, et l'armée, ce lion, voit devant elle, debout et tranquille, ce prophète, la France.

et l'on voulait le tuer. Or, il avait sous le bras un volume des mémoires du duc de *Saint-Simon*. Un garde national avait lu sur ce livre le mot : *Saint-Simon*, et avait crié : À mort !

Le 6 juin 1832, une compagnie de gardes nationaux de la banlieue, commandée par le capitaine Fannicot, nommé plus haut, se fit, par fantaisie et bon plaisir, décimer rue de la Chanvrerie. Le fait, si singulier qu'il soit, a été constaté par l'instruction judiciaire ouverte à la suite de l'insurrection de 1832. Le capitaine Fannicot, bourgeois impatient et hardi, espèce de condottiere de l'ordre, de ceux que nous venons de caractériser, gou-vernamentaliste fanatique et insoumis, ne put résister à l'attrait de faire feu avant l'heure et à l'ambition de prendre la barricade à lui tout seul, c'est-à-dire avec sa compagnie. Exaspéré par l'apparition successive du drapeau rouge et du vieil habit qu'il prit pour le drapeau noir, il blâmait tout haut les généraux et les chefs de corps, lesquels tenaient conseil, ne jugeaient pas quel le moment de l'assaut décisif fût venu, et laissaient, suivant une expression célèbre de l'un d'eux, « l'insurrection cuire dans son jus ». Quant à lui, il trouvait la barricade mûre, et, comme ce qui est mûr doit tomber, il essaya.

Il commandait à des hommes résolus comme lui, « à des enragés », a dit un témoin. Sa compagnie, celle-là même qui avait fusillé le poète Jean Prouvaire, était la première du bataillon posté à l'angle de la rue. Au moment où l'on s'y attendait le moins, le capitaine lança ses hommes contre la barricade. Ce mouvement, exécuté avec plus de bonne volonté que de stratégie, coûta cher à la compagnie Fannicot. Avant qu'elle fût arrivée aux deux tiers de la rue, une décharge générale de la barricade l'accueillit. Quatre, les plus audacieux, qui couraient en tête, furent foudroyés à bout portant au pied même de la redoute, et cette courageuse cohue de gardes nationaux, gens très braves, mais qui n'avaient point la ténacité militaire, dut se replier, après quelque hésitation, en laissant quinze cadavres sur le pavé. L'instant d'hésitation donna aux insurgés le temps de recharger les armes, et une seconde décharge, très meurtrière, atteignit la compagnie avant qu'elle eût pu regagner l'angle de la rue, son abri. Un moment, elle fut prise entre deux mitrilles, et elle reçut la volée de la pièce en batterie qui, n'ayant pas d'ordre, n'avait pas discontinué son feu. L'intrépide et imprudent Fannicot fut un des morts de cette mitraille. Il fut tué par le canon, c'est-à-dire par l'ordre.

Cette attaque, plus furieuse que sérieuse, irrita Enjolras.

— Les imbéciles ! dit-il. Ils font tuer leurs hommes, et ils nous usent nos munitions, pour rien.

Enjolras parlait comme un vrai général d'émeute qu'il était. L'insurrection et la répression ne luttent point à armes égales. L'insurrection, promptement épuisable, n'a qu'un nombre de coups à tirer et qu'un nombre de combattants à dépenser. Une giberne vidée, un homme tué, ne se remplacent pas. La répression, ayant l'armée, ne compte pas les hommes, et, ayant Vincennes, ne compte pas les coups. La répression a autant de régle-ments que la barricade a d'hommes, et autant d'arsen-aux que la barricade a de cartouchières. Aussi sont-ce là des luttes d'un contre cent, qui finissent toujours par l'écrasement des barricades ; à moins que la révo-lution, surgissant brusquement, ne vienne jeter dans la

Il se pencha sur le foyer et s'y chauffa un instant. Il eut un vrai bien-être. — La bonne chaleur ! dit-il.

Il remua le brasier avec un des deux chandeliers. Une minute de plus, et ils étaient dans le feu. En ce moment il lui sembla qu'il entendait une voix qui criait au dedans de lui :

— Jean Valjean ! Jean Valjean !

Ses cheveux se dressèrent, il devint comme un homme qui écoute une chose terrible.

— Oui, c'est cela, achève ! disait la voix. Complète ce que tu fais ! détruis ces flambeaux ! anéantis ce souvenir ! oublie l'évêque ! oublie tout ! perds ce Champmathieu ! va, c'est bien. Applaudis-toi ! Ainsi, c'est convenu, c'est résolu, c'est dit, voilà un homme, voilà un vieillard qui ne sait ce qu'on lui veut, qui n'a rien fait peut-être, un innocent, dont ton nom fait tout le malheur, sur qui ton nom pèse comme un crime, qui va être pris pour toi, qui va être condamné, qui va finir ses jours dans l'abjection et dans l'horreur ! c'est bien. Sois honnête homme, toi. Reste monsieur le maire, reste honorable et honoré, enrichis la ville, nourris des indigents, élève des orphelins, vis heureux, vertueux et admiré, et pendant ce temps-là, pendant que tu seras ici dans la joie et dans la lumière, il y aura quelqu'un qui aura ta casaque rouge, qui portera ton nom dans l'ignominie et qui traînera ta chaîne au bagne ! Oui, c'est bien arrangé ainsi ! Ah ! misérable !

La sueur lui coulait du front. Il attachait sur les flambeaux un œil hagard. Cependant ce qui parlait en lui n'avait pas fini. La voix continuait :

— Jean Valjean ! il y aura autour de toi beaucoup de voix qui feront un grand bruit, qui parleront bien haut, et qui te béniront, et une seule que personne n'entendra et qui te maudira dans les ténèbres. Eh bien ! écoute, infâme ! toutes ces bénédictions retomberont avant d'arriver au ciel, et il n'y aura que la malédiction qui montera jusqu'à Dieu ! Cette voix, d'abord toute faible et qui s'était élevée du plus obscur de sa conscience, était devenue par degrés éclatante et formidable, et il l'entendait maintenant à son oreille. Il lui semblait qu'elle était sortie de lui-même et qu'elle parlait à présent en dehors de lui. Il crut entendre les dernières paroles si distinctement qu'il regarda dans la chambre avec une sorte de terreur.

— Y a-t-il quelqu'un ici ? demanda-t-il à haute voix, et tout égaré.

Puis il reprit avec un rire qui ressemblait au rire d'un idiot :

— Que je suis bête ! il ne peut y avoir personne.

Il y avait quelqu'un ; mais celui qui y était n'était pas de ceux que l'œil humain peut voir.

Il posa les flambeaux sur la cheminée.

Alors il reprit cette marche monotone et lugubre qui troublait dans ses rêves et réveillait en sursaut l'homme endormi au-dessous de lui.

Cette marche le soulageait et l'enivrait en même temps. Il semble que parfois dans les occasions difficiles on se remue pour demander conseil à tout ce qu'on peut rencontrer en se déplaçant. Au bout de quelques instants il ne savait plus où il en était.

Il reculait maintenant avec une égale épouvante devant les deux résolutions qu'il avait prises tour à tour. Les deux idées qui le conseillaient lui paraissaient aussi funestes l'une que l'autre. — Quelle fatalité ! quelle revanche contre que ce Champmathieu pris pour lui ! Être précipi-

té justement par le moyen que la providence paraissait d'abord avoir employé pour l'affermir !

Il y eut un moment où il considéra l'avenir. Se dénoncer, grand Dieu ! se livrer ! Il envisagea avec un immense désespoir tout ce qu'il faudrait quitter, tout ce qu'il faudrait reprendre. Il faudrait donc dire adieu à cette existence si bonne, si pure, si radieuse, à ce respect de tous, à l'honneur, à la liberté ! Il n'irait plus se promener dans les champs, il n'entendrait plus chanter les oiseaux au mois de mai, il ne ferait plus l'aumône aux petits enfants ! Il ne sentirait plus la douceur des regards de reconnaissance et d'amour fixés sur lui ! Il quitterait cette maison qu'il avait bâtie, cette chambre, cette petite chambre ! Tout lui paraissait charmant à cette heure. Il ne lirait plus dans ces livres, il n'écrirait plus sur cette petite table de bois blanc ! Sa vieille portière, la seule servante qu'il eût, ne lui monterait plus son café le matin. Grand Dieu ! au lieu de cela, la chiourme, le carcan, la veste rouge, la chaîne au pied, la fatigue, le cachot, le lit de camp, toutes ces horreurs connues ! À son âge, après avoir été ce qu'il était ! Si encore il était jeune ! Mais, vieux, être tutoyé par le premier venu, être fouillé par le garde-chiourme, recevoir le coup de bâton de l'argousin ! avoir les pieds nus dans des souliers ferrés ! tendre matin et soir sa jambe au marteau du rondier qui visite la manille ! subir la curiosité des étrangers auxquels on dirait : *Celui-là, c'est le fameux Jean Valjean, qui a été maire à Montreuil-sur-mer !* Le soir, ruisselant de sueur, accablé de lassitude, le bonnet vert sur les yeux, remonter deux à deux, sous le fouet du sergent, l'escalier-échelle du bagne flottant ! Oh ! quelle misère ! La destinée peut-elle donc être méchante comme un être intelligent et devenir monstrueuse comme le cœur humain !

Et, quoi qu'il fût, il retombait toujours sur ce poignant dilemme qui était au fond de sa rêverie : — rester dans le paradis, et y devenir démon ! rentrer dans l'enfer, et y devenir ange !

Que faire, grand Dieu ! que faire ?

La tourmente dont il était sorti avec tant de peine se déchaîna de nouveau en lui. Ses idées recommencèrent à se mêler. Elles prirent ce je ne sais quoi de stupéfié et de machinal qui est propre au désespoir. Ce nom de Romainville lui revenait sans cesse à l'esprit avec deux vers d'une chanson qu'il avait entendue autrefois. Il songeait que Romainville est un petit bois près Paris où les jeunes gens amoureux vont cueillir des lilas au mois d'avril.

Il chancelait au dehors comme au dedans. Il marchait comme un petit enfant qu'on laisse aller seul.

À de certains moments, luttant contre sa lassitude, il faisait effort pour ressaisir son intelligence. Il tâchait de se poser une dernière fois, et définitivement, le problème sur lequel il était en quelque sorte tombé d'épuisement. Faut-il se dénoncer ? Faut-il se taire ? — Il ne réussissait à rien voir de distinct. Les vagues aspects de tous les raisonnements ébauchés par sa rêverie tremblaient et se dissipaient l'un après l'autre en fumée. Seulement il sentait que, à quelque parti qu'il s'arrêtât, nécessairement, et sans qu'il fût possible d'y échapper, quelque chose de lui allait mourir ; qu'il entrait dans un sépulcre à droite comme à gauche ; qu'il accomplissait une agonie, l'agonie de son bonheur ou l'agonie de sa vertu.

Chapitre XII. Le désordre partisan de l'ordre

Bossuet murmura à l'oreille de Combeferre :

— Il n'a pas répondu à ma question.

— C'est un homme qui fait de la bonté à coups de fusil, dit Combeferre.

Ceux qui ont gardé quelque souvenir de cette époque déjà lointaine savent que la garde nationale de la banlieue était vaillante contre les insurrections. Elle fut particulièrement acharnée et intrépide aux journées de juin 1832. Tel bon cabaretier de Pantin, des Vertus ou de la Cunette, dont l'émeute faisait chômeur « l'établissement », devenait léonin en voyant sa salle de danse déserte, et se faisait tuer pour sauver l'ordre représenté par la guinguette. Dans ce temps à la fois bourgeois et héroïque, en présence des idées qui avaient leurs chevaliers, les intérêts avaient leurs paladins. Le prosaïsme du mobile n'était rien à la bravoure du mouvement. La décroissance d'une pile d'écus faisait chanter à des banquiers la *Marseillaise*. On versait lyriquement son sang pour le comptoir ; et l'on défendait avec un enthousiasme lacédémonien la boutique, cet immense diminutif de la patrie.

Au fond, disons-le, il n'y avait rien dans tout cela que de très sérieux. C'étaient les éléments sociaux qui entraient en lutte, en attendant le jour où ils entreraient en équilibre.

Un autre signe de ce temps, c'était l'anarchie mêlée au gouvernementalisme (nom barbare du parti correct). On était pour l'ordre avec indiscipline. Le tambour battait inopinément, sur le commandement de tel colonel de la garde nationale, des rappels de caprice ; tel capitaine allait au feu par inspiration ; tel garde national se battait « d'idée », et pour son propre compte. Dans les minutes de crise, dans les « journées », on prenait conseil moins de ses chefs que de ses instincts. Il y avait dans l'armée de l'ordre de véritables guérilleros, les uns d'épée comme Fannicot, les autres de plume comme Henri Fonfrède.

La civilisation, malheureusement représentée à cette époque plutôt par une agrégation d'intérêts que par un groupe de principes, était ou se croyait en péril ; elle poussait le cri d'alarme ; chacun, se faisant centre, la défendait, la secourait et la protégeait, à sa tête ; et le premier venu prenait sur lui de sauver la société.

Le zèle parfois allait jusqu'à l'extermination. Tel peloton de gardes nationaux se constituait de son autorité privée conseil de guerre, et jugeait et exécutait en cinq minutes un insurgé prisonnier. C'est une improvisation de cette sorte qui avait tué Jean Prouvaire. Féroce loi de Lynch, qu'aucun parti n'a le droit de reprocher aux autres, car elle est appliquée par la république en Amérique comme par la monarchie en Europe. Cette loi de Lynch se compliquait de méprises. Un jour d'émeute, un jeune poète, nommé Paul-Aimé Garnier, fut poursuivi place Royale, la bayonnette aux reins, et n'échappa qu'en se réfugiant sous la porte cochère du numéro 6. On criait : — *En voilà encore un de ces Saint-Simoniens !*

Hélas ! toutes ses irrésolutions l'avaient repris. Il n'était pas plus avancé qu'au commencement.

Ainsi se débattait sous l'angoisse cette malheureuse âme. Dix-huit cents ans avant cet homme infortuné, l'être mystérieux, en qui se résument toutes les saintetés et toutes les souffrances de l'humanité, avait aussi lui, pendant que les oliviers frémissaient au vent farouche de l'infini, longtemps écarté de la main l'éfrayant calice qui lui apparaissait ruisselant d'ombre et débordant de ténèbres dans des profondeurs pleines d'étoiles.

Chapitre XI.

Le coup de fusil qui ne manque rien et qui ne tue personne

Le feu des assaillants continuait. La mousqueterie et la mitraille alternaient, sans grand ravage à la vérité. Le haut de la façade de Corinthe souffrait seul ; la croisée du premier étage et les mansardes du toit, criblées de chevrotines et de biscayens, se déformaient lentement. Les combattants qui s'y étaient postés avaient dû s'effacer. Du reste, ceci est une tactique de l'attaque des barricades ; tirailler longtemps, afin d'épuiser les munitions des insurgés, s'ils font la faute de répliquer. Quand on s'aperçoit, au ralentissement de leur feu, qu'ils n'ont plus ni balles ni poudre, on donne l'assaut. Enjolras n'était pas tombé dans ce piège ; la barricade ne ripostait point.

À chaque feu de peloton, Gavroche se gonflait la joue avec sa langue, signe de haut dédain.

— C'est bon, disait-il, déchirez de la toile. Nous avons besoin de charpie.

Courfeyrac interpellait la mitraille sur son peu d'effet et disait au canon :

— Tu deviens diffus, mon bonhomme.

Dans la bataille on s'intrigue comme au bal. Il est probable que ce silence de la redoute commençait à inquiéter les assiégeants et à leur faire craindre quelque incident inattendu, et qu'ils sentirent le besoin de voir clair à travers ce tas de pavés et de savoir ce qui se passait derrière cette muraille impassible qui recevait les coups sans y répondre. Les insurgés aperçurent subitement un casque qui brillait au soleil sur un toit voisin. Un pompier était adossé à une haute cheminée et semblait là en sentinelle. Son regard plongeait à pic dans la barricade.

— Voilà un surveillant gênant, dit Enjolras.

Jean Valjean avait rendu la carabine d'Enjolras, mais il avait son fusil.

Sans dire un mot, il ajusta le pompier, et, une seconde après, le casque, frappé d'une balle, tombait bruyamment dans la rue. Le soldat effaré se hâta de disparaître.

Un deuxième observateur prit sa place. Celui-ci était un officier. Jean Valjean, qui avait rechargé son fusil, ajusta le nouveau venu, et envoya le casque de l'officier rejoindre le casque du soldat. L'officier n'insista pas, et se retira très vite. Cette fois l'avis fut compris. Personne ne reparut sur le toit ; et l'on renonça à espionner la barricade.

— Pourquoi n'avez-vous pas tué l'homme ? demanda Bossuet à Jean Valjean.

Jean Valjean ne répondit pas.

Chapitre IV.

Formes que prend la souffrance pendant le sommeil

Trois heures du matin venaient de sonner, et il y avait cinq heures qu'il marchait ainsi, presque sans interruption lorsqu'il se laissa tomber sur sa chaise.

Il s'y endormit et fit un rêve.

Ce rêve, comme la plupart des rêves, ne se rapportait à la situation que par je ne sais quoi de funeste et de poignant, mais il lui fit impression. Ce cauchemar le frappa tellement que plus tard il l'a écrit. C'est un des papiers écrits de sa main qu'il a laissés. Nous croyons devoir transcrire ici cette chose textuellement.

Quel que soit ce rêve, l'histoire de cette nuit serait incomplète si nous l'omettions. C'est la sombre aventure d'une âme malade.

Le voici. Sur l'enveloppe nous trouvons cette ligne écrite : *Le rêve que j'ai eu cette nuit-là.*

« J'étais dans une campagne. Une grande campagne triste où il n'y avait pas d'herbe. Il ne me semblait pas qu'il fit jour ni qu'il fit nuit.

« Je me promenais avec mon frère, le frère de mes années d'enfance, ce frère auquel je dois dire que je ne pense jamais et dont je ne me souviens presque plus.

« Nous causions, et nous rencontrions des passants. Nous parlions d'une voisine que nous avons eue autrefois, et qui, depuis qu'elle demeurait sur la rue, travaillait la fenêtre toujours ouverte. Tout en causant, nous avions froid à cause de cette fenêtre ouverte.

« Il n'y avait pas d'arbres dans la campagne.

« Nous vîmes un homme qui passa près de nous. C'était un homme tout nu, couleur de cendre, monté sur un cheval couleur de terre. L'homme n'avait pas de cheveux ; on voyait son crâne et des veines sur son crâne. Il tenait à la main une baguette qui était souple comme un sarment de vigne et lourde comme du fer. Ce cavalier passa et ne nous dit rien.

« Mon frère me dit : Prenons par le chemin creux.

« Il y avait un chemin creux où l'on ne voyait pas une broussaille ni un brin de mousse. Tout était couleur de terre, même le ciel. Au bout de quelques pas, on ne me répondit plus quand je parlais. Je m'aperçus que mon frère n'était plus avec moi.

« J'entrai dans un village que je vis. Je songeai que ce devait être là Romainville (pourquoi Romainville ?).

« La première rue où j'entrai était déserte. J'entrai dans une seconde rue. Derrière l'angle que faisaient les deux rues, il y avait un homme debout contre le mur. Je dis à cet homme : — Quel est ce pays ? où suis-je ? L'homme ne répondit pas. Je vis la porte d'une maison ouverte, j'y entrai.

« La première chambre était déserte. J'entrai dans la seconde. Derrière la porte de cette chambre, il y avait un homme debout contre le mur. Je demandai à cet homme : — À qui est cette maison ? où suis-je ? L'homme ne répondit pas. La maison avait un jardin.

« Je sortis de la maison et j'entrai dans le jardin. Le jardin était désert. Derrière le premier arbre, je trouvai

un homme qui se tenait debout. Je dis à cet homme – Quel est ce jardin ? où suis-je ? L'homme ne répondit pas.

« J'errai dans le village, et je m'aperçus que c'était une ville. Toutes les rues étaient désertes, toutes les portes étaient ouvertes. Aucun être vivant ne passait dans les rues, ne marchait dans les chambres ou ne se promenait dans les jardins. Mais il y avait derrière chaque angle de mur, derrière chaque porte, derrière chaque arbre, un homme debout qui se taisait. On n'en voyait jamais qu'un à la fois. Ces hommes me regardaient passer.

« Je sortis de la ville et je me mis à marcher dans les champs.

« Au bout de quelque temps, je me retournai, et je vis une grande foule qui venait derrière moi. Je reconnus tous les hommes que j'avais vus dans la ville. Ils avaient des têtes étranges. Ils ne semblaient pas se hâter, et cependant ils marchaient plus vite que moi. Ils ne faisaient aucun bruit en marchant. En un instant, cette foule me rejoignit et m'entoura. Les visages de ces hommes étaient couleur de terre.

« Alors le premier que j'avais vu et questionné en entrant dans la ville me dit : – Où allez-vous ? Est-ce que vous ne savez pas que vous êtes mort depuis longtemps ?

« J'ouvris la bouche pour répondre, et je m'aperçus qu'il n'y avait personne autour de moi. »

Il se réveilla. Il était glacé. Un vent qui était froid comme le vent du matin faisait tourner dans leurs gonds les châssis de la croisée restée ouverte. Le feu s'était éteint. La bougie touchait à sa fin. Il était encore nuit noire.

Il se leva, il alla à la fenêtre. Il n'y avait toujours pas d'étoiles au ciel.

De sa fenêtre on voyait la cour de la maison et la rue. Un bruit sec et dur qui résonna tout à coup sur le sol lui fit baisser les yeux.

Il vit au-dessous de lui deux étoiles rouges dont les rayons s'allongeaient et se raccourcissaient bizarrement dans l'ombre.

Comme sa pensée était encore à demi submergée dans la brume des rêves. – tiens ! songea-t-il, il n'y en a pas dans le ciel. Elles sont sur la terre maintenant.

Cependant ce trouble se dissipa, un second bruit pareil au premier acheva de le réveiller ; il regarda, et il reconnut que ces deux étoiles étaient les lanternes d'une voiture. À la clarté qu'elles jetaient, il put distinguer la forme de cette voiture. C'était un tilbury attelé d'un petit cheval blanc. Le bruit qu'il avait entendu, c'étaient les coups de pied du cheval sur le pavé.

– Qu'est-ce que c'est que cette voiture ? se dit-il. Qui est-ce qui vient donc si matin ? En ce moment on frappa un petit coup à la porte de sa chambre.

Il frissonna de la tête aux pieds, et cria d'une voix terrible :

– Qui est là ?

Quelqu'un répondit :

– Moi, monsieur le maire.

Il reconnut la voix de la vieille femme, sa portière.

– Eh bien, reprit-il, qu'est-ce que c'est ?

– Monsieur le maire, il est tout à l'heure cinq heures du matin.

– Qu'est-ce que cela me fait ?

– Monsieur le maire, c'est le cabriolet.

sé. La loge du portier était fermée. Toussaint n'était pas levée, et Cosette pensa tout naturellement que son père dormait. Il fallait qu'elle eût bien souffert, et qu'elle souffrit bien encore, car elle se disait que son père avait été méchant ; mais elle comptait sur Marius. L'éclipse d'une telle lumière était décidément impossible. Elle pria. Par instants elle entendait à une certaine distance des espèces de secousses sourdes, et elle disait : C'est singulier qu'on ouvre et qu'on ferme les portes cochères de si bonne heure. C'étaient les coups de canon qui battaient la barricade.

Il y avait, à quelques pieds au-dessous de la croisée de Cosette, dans la vieille corniche toute noire du mur, un nid de martinets ; l'encorbellement de ce nid faisait un peu saillie au-delà de la corniche si bien que d'en haut on pouvait voir le dedans de ce petit paradis. La mère y était, ouvrant ses ailes en éventail sur sa couvée ; le père voletait, s'en allait, puis revenait, rapportant dans son bec de la nourriture et des baisers. Le jour levant donnait cette chose heureuse, la grande loi Multipliez était là souriante et auguste, et ce doux mystère s'épanouissait dans la gloire du matin. Cosette, les cheveux dans le soleil, l'âme dans les chimères, éclairée par l'amour au dedans et par l'aurore au dehors, se pencha comme machinalement, et, sans presque oser s'avouer qu'elle pensait en même temps à Marius, se mit à regarder ces oiseaux, cette famille, ce mâle et cette femelle, cette mère et ces petits, avec le profond trouble qu'un nid donne à une vierge.

C'est l'intérieur d'une fleur encore close, c'est une blancheur dans l'ombre, c'est la cellule intime d'un lis fermé qui ne doit pas être regardé par l'homme tant qu'il n'a pas été regardé par le soleil. La femme en bouton est sacrée. Ce lit innocent qui se découvre, cette adorable demi-nudité qui a peur d'elle-même, ce pied blanc qui se réfugie dans une pantoufle, cette gorge qui se voile devant un miroir comme si ce miroir était une prunelle, cette chemise qui se hâte de remonter et de cacher l'épaule pour un meuble qui craque ou pour une voiture qui passe, ces cordons noués, ces agrafes accrochées, ces lacets tirés, ces tressaillements, ces petits frissons de froid et de pudeur, cet effarouchement exquis de tous les mouvements, cette inquiétude presque ailée là où rien n'est à craindre, les phases successives du vêtement aussi charmantes que les nuages de l'aurore, il ne sied point que tout cela soit raconté, et c'est déjà trop de l'indiquer.

L'œil de l'homme doit être plus religieux encore devant le lever d'une jeune fille que devant le lever d'une étoile. La possibilité d'atteindre doit tourner en augmentation de respect. Le duvet de la pêche, la cendre de la prune, le cristal radié de la neige, l'aile du papillon poudrée de plumes, sont des choses grossières auprès de cette chasteté qui ne sait pas même qu'elle est chaste. La jeune fille n'est qu'une lueur de rêve et n'est pas encore une statue. Son alcôve est cachée dans la partie sombre de l'idéal. L'indiscret toucher du regard brutalise cette vague pénombre. Ici, contempler, c'est profaner.

Nous ne montrerons donc rien de tout ce suave petit remue-ménage du réveil de Cosette.

Un conte d'orient dit que la rose avait été faite par Dieu blanche, mais qu'Adam l'ayant regardée au moment où elle s'entrouvrait, elle eut honte et devint rose. Nous sommes de ceux qui se sentent interdits devant les jeunes filles et les fleurs, les trouvant vénérables.

Cosette s'habilla bien vite, se peigna, se coiffa, ce qui était fort simple en ce temps-là où les femmes n'enflaient pas leurs boucles et leurs bandeaux avec des coussinets et des tonnelets et ne mettaient point de crinolines dans leurs cheveux. Puis elle ouvrit la fenêtre et promena ses yeux partout autour d'elle, espérant découvrir quelque peu de la rue, un angle de maison, un coin de pavés, et pouvoir guetter là Marius. Mais on ne voyait rien du dehors. L'arrière-cour était enveloppée de murs assez hauts, et n'avait pour échappée que quelques jardins. Cosette déclara ces jardins hideux ; pour la première fois de sa vie elle trouva des fleurs laides. Le moindre bout de ruisseau du carrefour eût été bien mieux son affaire. Elle prit le parti de regarder le ciel, comme si elle pensait que Marius pouvait venir aussi de là.

Subitement, elle fondit en larmes. Non que ce fût mobilité d'âme ; mais, des espérances coupées d'accablement, c'était sa situation. Elle sentit confusément on ne sait quoi d'horrible. Les choses passent dans l'air en effet. Elle se dit qu'elle n'était sûre de rien, que se perdre de vue, c'était se perdre ; et l'idée que Marius pourrait bien lui revenir du ciel, lui apparut, non plus charmante, mais lugubre.

Puis, tels sont ces nuages, le calme lui revint, et l'espoir, et une sorte de sourire inconscient, mais confiant en Dieu.

Tout le monde était encore couché dans la maison. Un silence provincial régnait. Aucun volet n'était pous-

– Quel cabriolet ?

– Le tilbury.

– Quel tilbury ?

– Est-ce que monsieur le maire n'a pas fait demander un tilbury ?

– Non, dit-il.

– Le cocher dit qu'il vient chercher monsieur le maire.

– Quel cocher ?

– Le cocher de M. Scaufflaire.

– M. Scaufflaire ?

Ce nom le fit tressaillir comme si un éclair lui eût passé devant la face.

– Ah ! oui ! reprit-il, M. Scaufflaire.

Si la vieille femme l'eût pu voir en ce moment, elle eût été épouvantée.

Il se fit un assez long silence. Il examinait d'un air stupide la flamme de la bougie et prenait autour de la mèche de la cire brûlante qu'il roulait dans ses doigts.

La vieille attendait. Elle se hasarda pourtant à élever encore la voix :

– Monsieur le maire, que faut-il que je réponde ?

– Dites que c'est bien, et que je descends.

Chapitre X. Aurore

En ce moment-là, Cosette se réveillait.

Sa chambre était étroite, propre, discrète, avec une longue croisée au levant sur l'arrière-cour de la maison.

Cosette ne savait rien de ce qui se passait dans Paris. Elle n'était point là la veille et elle était déjà rentrée dans sa chambre quand Toussaint avait dit : Il paraît qu'il y a du train.

Cosette avait dormi peu d'heures, mais bien. Elle avait eu de doux rêves, ce qui tenait peut-être un peu à ce que son petit lit était très blanc. Quelqu'un qui était Marius lui était apparu dans de la lumière. Elle se réveilla avec du soleil dans les yeux, ce qui d'abord lui fit l'effet de la continuation du songe.

Sa première pensée sortant de ce rêve fut riante. Cosette se sentit toute rassurée. Elle traversait, comme Jean Valjean quelques heures auparavant, cette réaction de l'âme qui ne veut absolument pas du malheur. Elle se mit à espérer de toutes ses forces sans savoir pourquoi. Puis un serrement de cœur lui vint. — Voilà trois jours qu'elle n'avait vu Marius. Mais elle se dit qu'il devait avoir reçu sa lettre, qu'il savait où elle était, et qu'il avait tant d'esprit, et qu'il trouverait moyen d'arriver jusqu'à elle. — Et cela certainement aujourd'hui, et peut-être ce matin même. — Il faisait grand jour, mais le rayon de lumière était très horizontal, elle pensa qu'il était de très bonne heure ; qu'il fallait se lever pourtant ; pour recevoir Marius.

Elle sentait qu'elle ne pouvait vivre sans Marius, et que par conséquent cela suffisait, et que Marius viendrait. Aucune objection n'était recevable. Tout cela était certain. C'était déjà assez monstrueux d'avoir souffert trois jours. Marius absent trois jours, c'était horrible au bon Dieu. Maintenant, cette cruelle taquinerie d'en haut était une épreuve traversée. Marius allait arriver, et apporterait une bonne nouvelle. Ainsi est faite la jeunesse ; elle essuie vite ses yeux ; elle trouve la douleur inutile et ne l'accepte pas. La jeunesse est le sourire de l'avenir devant un inconnu qui est lui-même. Il lui est naturel d'être heureuse. Il semble que sa respiration soit faite d'espérance.

Du reste, Cosette ne pouvait parvenir à se rappeler ce que Marius lui avait dit au sujet de cette absence qui ne devait durer qu'un jour, et quelle explication il lui en avait donnée. Tout le monde a remarqué avec quelle adresse une monnaie qu'on laisse tomber à terre court se cacher, et quel art elle a de se rendre introuvable. Il y a des pensées qui nous jouent le même tour ; elles se blottissent dans un coin de notre cerveau ; c'est fini ; elles sont perdues ; impossible de remettre la mémoire dessus. Cosette se dépitait quelque peu du petit effort inutile que faisait son souvenir. Elle se disait que c'était bien mal à elle et bien coupable d'avoir oublié des paroles prononcées par Marius.

Elle sortit du lit et fit les deux ablutions de l'âme et du corps, sa prière et sa toilette.

On peut à la rigueur introduire le lecteur dans une chambre nuptiale, non dans une chambre virginale. Le vers l'oserait à peine, la prose ne le doit pas.

le chargea sur son dos, et revint dans la barricade.

Lui-même mit le matelas dans la coupure. Il l'y fixa contre le mur de façon que les artilleurs ne le vissent pas.

Cela fait, on attendit le coup de mitraille.

Il ne tarda pas.

Le canon vomit avec un rugissement son paquet de chevrotines. Mais il n'y eut pas de ricochet. La mitraille avorta sur le matelas. L'effet prévu était obtenu. La barricade était préservée.

— Citoyen, dit Enjolras à Jean Valjean, la République vous remercie.

Bossuet admirait et riait. Il s'écria :

— C'est immoral qu'un matelas ait tant de puissance. Triomphe de ce qui plie sur ce qui foudroie. Mais c'est égal, gloire au matelas qui annule un canon !

Chapitre V. Bâtons dans les roues

Le service des postes d'Arras à Montreuil-sur-mer se faisait encore à cette époque par de petites malles du temps de l'empire. Ces malles étaient des cabriolets à deux roues, tapissés de cuir fauve au dedans, suspendus sur des ressorts à pompe, et n'ayant que deux places, l'une pour le courrier, l'autre pour le voyageur. Les roues étaient armées de ces longs moyeux offensifs qui tiennent les autres voitures à distance et qu'on voit encore sur les routes d'Allemagne. Le coffre aux dépêches, immense boîte oblongue, était placé derrière le cabriolet et faisait corps avec lui. Ce coffre était peint en noir et le cabriolet en jaune.

Ces voitures, auxquelles rien ne ressemble aujourd'hui, avaient je ne sais quoi de difforme et de bossu, et, quand on les voyait passer de loin et ramper dans quelque route à l'horizon, elles ressemblaient à ces insectes qu'on appelle, je crois, termites, et qui, avec un petit corsage, traînent un gros arrière-train. Elles allaient, du reste, fort vite. La malle partie d'Arras toutes les nuits à une heure, après le passage du courrier de Paris, arrivait à Montreuil-sur-mer un peu avant cinq heures du matin.

Cette nuit-là, la malle qui descendait à Montreuil-sur-mer par la route de Hesdin accrocha, au tournant d'une rue, au moment où elle entra dans la ville, un petit tilbury attelé d'un cheval blanc, qui venait en sens inverse et dans lequel il n'y avait qu'une personne, un homme enveloppé d'un manteau. La roue du tilbury reçut un choc assez rude. Le courrier cria à cet homme d'arrêter, mais le voyageur n'écoula pas, et continua sa route au grand trot.

— Voilà un homme diablement pressé ! dit le courrier.

L'homme qui se hâtait ainsi, c'est celui que nous venons de voir se débattre dans des convulsions dignes à coup sûr de pitié.

Où allait-il ? Il n'eût pu le dire. Pourquoi se hâtait-il ? Il ne savait. Il allait au hasard devant lui. Où ? À Arras sans doute ; mais il allait peut-être ailleurs aussi. Par moments il le sentait, et il tressaillait.

Il s'enfonçait dans cette nuit comme dans un gouffre. Quelque chose le poussait, quelque chose l'attirait. Ce qui se passait en lui, personne ne pourrait le dire, tous le comprendront. Quel homme n'est entré, au moins une fois en sa vie, dans cette obscure caverne de l'inconnu ?

Du reste il n'avait rien résolu, rien décidé, rien arrêté, rien fait. Aucun des actes de sa conscience n'avait été définitif. Il était plus que jamais comme au premier moment. Pourquoi allait-il à Arras ?

Il se répétait ce qu'il s'était déjà dit en retenant le cabriolet de Scaufflaire, — que, quel que dût être le résultat, il n'y avait aucun inconvénient à voir de ses yeux, à juger les choses par lui-même ; — que cela même était prudent, qu'il fallait savoir ce qui se passerait ; qu'on ne pouvait rien décider sans avoir observé et scruté ; — que de loin on se faisait des montagnes de tout ; qu'au bout du compte, lorsqu'il aurait vu ce Champmathieu,

quelque misérable, sa conscience serait probablement fort soulagée de le laisser aller au bagne à sa place ; — qu'à la vérité il y aurait là Javert, et ce Brevet, ce Chenildieu, ce Cochepaille, anciens forçats qui l'avaient connu ; mais qu'à coup sûr ils ne le reconnaîtraient pas ; — bah ! quelle idée ! — que Javert en était à cent lieues ; — que toutes les conjectures et toutes les suppositions étaient fixées sur ce Champmathieu, et que rien n'est entêté comme les suppositions et les conjectures ; — qu'il n'y avait donc aucun danger. Que sans doute c'était un moment noir, mais qu'il en sortirait ; — qu'après tout il tenait sa destinée, si mauvaise qu'elle voulût être, dans sa main ; — qu'il en était le maître. Il se cramponnait à cette pensée.

Au fond, pour tout dire, il eût mieux aimé ne point aller à Arras.

Cependant il y allait.

Tout en songeant, il fouettait le cheval, lequel trotta de ce bon trot réglé et sûr qui fait deux lieues et demie à l'heure.

À mesure que le cabriolet avançait, il sentait quelque chose en lui qui reculait.

Au point du jour il était en rase campagne ; la ville de Montreuil-sur-mer était assez loin derrière lui. Il regarda l'horizon blanchir ; il regarda, sans les voir, passer devant ses yeux toutes les froides figures d'une aube d'hiver. Le matin a ses spectres comme le soir. Il ne les voyait pas, mais, à son insu, et par une sorte de pénétration presque physique, ces noires silhouettes d'arbres et de collines ajoutaient à l'état violent de son âme je ne sais quoi de morne et de sinistre.

Chaque fois qu'il passait devant une de ces maisons isolées qui côtoient parfois les routes, il se disait : il y a pourtant là-dedans des gens qui dorment !

Le trot du cheval, les grelots du harnais, les roues sur le pavé, faisaient un bruit doux et monotone. Ces choses-là sont charmantes quand on est joyeux et lugubres quand on est triste. Il était grand jour lorsqu'il arriva à Hesdin. Il s'arrêta devant une auberge pour laisser souffler le cheval et lui faire donner l'avoine.

Ce cheval était, comme l'avait dit Scaufflaire, de cette petite race du Boulonnais qui a trop de tête, trop de ventre et pas assez d'encolure, mais qui a le poitrail ouvert, la croupe large, la jambe sèche et fine et le pied solide ; race laide, mais robuste et saine. L'excellente bête avait fait cinq lieues en deux heures et n'avait pas une goutte de sueur sur la croupe.

Il n'était pas descendu du tilbury. Le garçon d'écurie qui apportait l'avoine se baissa tout à coup et examina la roue de gauche.

— Allez-vous loin comme cela ? dit cet homme.

Il répondit, presque sans sortir de sa rêverie :

— Pourquoi ?

— Venez-vous de loin ? reprit le garçon.

— De cinq lieues d'ici.

— Ah !

— Pourquoi dites-vous : ah ?

Le garçon se pencha de nouveau, resta un moment silencieux, l'œil fixé sur la roue, puis se redressa en disant :

— C'est que voilà une roue qui vient de faire cinq lieues, c'est possible, mais qui à coup sûr ne fera pas maintenant un quart de lieue.

Il sauta à bas du tilbury.

— Que dites-vous là, mon ami ?

Chapitre IX.

Emploi de ce vieux talent de braconnier et de ce coup de fusil infallible qui a influé sur la condamnation 1796

Les avis se croisaient dans la barricade. Le tir de la pièce allait recommencer. On n'en avait pas pour un quart d'heure avec cette mitraille. Il était absolument nécessaire d'amortir les coups.

Enjolras jeta ce commandement :

— Il faut mettre là un matelas.

— On n'en a pas, dit Combeferre, les blessés sont dessus.

Jean Valjean, assis à l'écart sur une borne, à l'angle du cabaret, son fusil entre les jambes, n'avait jusqu'à cet instant pris part à rien de ce qui se passait. Il semblait ne pas entendre les combattants dire autour de lui : Voilà un fusil qui ne fait rien.

À l'ordre donné par Enjolras, il se leva.

On se souvient qu'à l'arrivée du rassemblement rue de la Chanvrière, une vieille femme, prévoyant les balles, avait mis son matelas devant sa fenêtre. Cette fenêtre, fenêtre de grenier, était sur le toit d'une maison à six étages située un peu en dehors de la barricade. Le matelas, posé en travers, appuyé par le bas sur deux perches qui, de loin, semblaient deux ficelles et qui se rattachaient à des clous plantés dans les chambranles de la mansarde. On voyait ces deux cordes distinctement sur le ciel comme des cheveux.

— Quelqu'un peut-il me prêter une carabine à deux coups ? dit Jean Valjean.

Enjolras, qui venait de recharger la sienne, la lui tendit.

Jean Valjean ajusta la mansarde et tira.

Une des deux cordes du matelas était coupée.

Le matelas ne pendait plus que par un fil.

Jean Valjean lâcha le second coup. La deuxième corde fouetta la vitre de la mansarde. Le matelas glissa entre les deux perches et tomba dans la rue.

La barricade applaudit.

Toutes les voix crièrent :

— Voilà un matelas.

— Oui, dit Combeferre, mais qui l'ira chercher ?

Le matelas en effet était tombé en dehors de la barricade, entre les assiégés et les assiégeants. Or, la mort du sergent de canonniers ayant exaspéré la troupe, les soldats, depuis quelques instants, s'étaient couchés à plat ventre derrière la ligne de pavés qu'ils avaient élevée, et, pour suppléer au silence forcé de la pièce qui se taisait en attendant que son service fût réorganisé, ils avaient ouvert le feu contre la barricade. Les insurgés ne répondaient pas à cette mousqueterie, pour épargner les munitions. La fusillade se brisait à la barricade ; mais la rue, qu'elle remplissait de balles, était terrible.

Jean Valjean sortit de la coupure, entra dans la rue, traversa l'orage de balles, alla au matelas, le ramassa,

soldats dépavaient la chaussée et y construisaient avec les pavés une petite muraille basse, une façon d'épaulement qui n'avait guère plus de dix-huit pouces de hauteur et qui faisait front à la barricade. À l'angle de gauche de cet épaulement, on voyait la tête de colonne d'un bataillon de la banlieue, massé rue Saint-Denis.

Enjolras, au guet, crut distinguer le bruit particulier qui se fait quand on retire des caissons les boîtes à mitraille, et il vit le chef de pièce changer le pointage et incliner légèrement la bouche du canon à gauche. Puis les canonniers se mirent à charger la pièce. Le chef de pièce saisit lui-même le boutefeux et l'approcha de la lumière.

— Baissez la tête, ralliez le mur ! cria Enjolras, et tenez à genoux le long de la barricade !

Les insurgés, épars devant le cabaret et qui avaient quitté leur poste de combat à l'arrivée de Gavroche, se ruèrent pêle-mêle vers la barricade ; mais avant que l'ordre d'Enjolras fût exécuté, la décharge se fit avec le râle effrayant d'un coup de mitraille. C'en était un en effet.

La charge avait été dirigée sur la coupure de la muraille, y avait ricoché sur le mur, et ce ricochet épouvantable avait fait deux morts et trois blessés.

Si cela continuait, la barricade n'était plus tenable. La mitraille entrainait.

Il y eut une rumeur de consternation.

— Empêchons toujours le second coup, dit Enjolras.

Et, abaissant sa carabine, il ajusta le chef de pièce qui, en ce moment, penché sur la culasse du canon, rectifiait et fixait définitivement le pointage.

Ce chef de pièce était un beau sergent de canonniers, tout jeune, blond, à la figure très douce, avec l'air intelligent propre à cette arme prédestinée et redoutable qui, à force de se perfectionner dans l'horreur, doit finir par tuer la guerre.

Combeferre, debout près d'Enjolras, considérait ce jeune homme.

— Quel dommage ! dit Combeferre. La hideuse chose que ces boucheries ! Allons, quand il n'y aura plus de rois, il n'y aura plus de guerre. Enjolras, tu vises ce sergent, tu ne le regardes pas. Figure-toi que c'est un charmant jeune homme, il est intrépide, on voit qu'il pense, c'est très instruit, ces jeunes gens de l'artillerie, il a un père, une mère, une famille, il aime probablement, il a tout au plus vingt-cinq ans, il pourrait être ton frère.

— Il l'est, dit Enjolras.

— Oui, reprit Combeferre, et le mien aussi. Eh bien, ne le tuons pas.

— Laisse-moi. Il faut ce qu'il faut.

Et une larme coula lentement sur la joue de marbre d'Enjolras.

En même temps il pressa la détente de sa carabine. L'éclair jaillit. L'artilleur tourna deux fois sur lui-même, les bras étendus devant lui et la tête levée comme pour aspirer l'air, puis se renversa le flanc sur la pièce et y resta sans mouvement. On voyait son dos du centre duquel sortait tout droit un flot de sang. La balle lui avait traversé la poitrine de part en part. Il était mort.

Il fallut l'emporter et le remplacer. C'étaient en effet quelques minutes de gagnées.

— Je dis que c'est un miracle que vous ayez fait cinq heures sans rouler, vous et votre cheval, dans quelque fossé de la grande route. Regardez plutôt.

La roue en effet était gravement endommagée. Le choc de la malle-poste avait fendu deux rayons et labouré le moyeu dont l'écrou ne tenait plus.

— Mon ami, dit-il au garçon d'écurie, il y a un charron ici ?

— Sans doute, monsieur.

— Rendez-moi le service de l'aller chercher.

— Il est là, à deux pas. Hé ! maître Bourgaillard !

Maître Bourgaillard, le charron, était sur le seuil de sa porte. Il vint examiner la roue et fit la grimace d'un chirurgien qui considère une jambe cassée.

— Pouvez-vous raccommoder cette roue sur-le-champ ?

— Oui, monsieur.

— Quand pourrai-je repartir ?

— Demain.

— Demain !

— Il y a une grande journée d'ouvrage. Est-ce que monsieur est pressé ?

— Très pressé. Il faut que je reparte dans une heure au plus tard.

— Impossible, monsieur.

— Je payerai tout ce qu'on voudra.

— Impossible.

— Eh bien ! dans deux heures.

— Impossible pour aujourd'hui. Il faut refaire deux rais et un moyeu. Monsieur ne pourra repartir avant demain.

— L'affaire que j'ai ne peut attendre à demain. Si, au lieu de raccommoder cette roue, on la remplaçait ?

— Comment cela ?

— Vous êtes charron ?

— Sans doute, monsieur.

— Est-ce que vous n'auriez pas une roue à me vendre ? Je pourrais repartir tout de suite.

— Une roue de rechange ?

— Oui.

— Je n'ai pas une roue toute faite pour votre cabriolet. Deux roues font la paire. Deux roues ne vont pas ensemble au hasard.

— En ce cas, vendez-moi une paire de roues.

— Monsieur, toutes les roues ne vont pas à tous les essieux.

— Essayez toujours.

— C'est inutile, monsieur. Je n'ai à vendre que des roues de charrette. Nous sommes un petit pays ici.

— Auriez-vous un cabriolet à me louer ?

Le maître charron, du premier coup d'œil, avait reconnu que le tilbury était une voiture de louage. Il haussa les épaules.

— Vous les arrangez bien, les cabriolets qu'on vous loue ! j'en aurais un que je ne vous le louerais pas.

— Eh bien, à me vendre ?

— Je n'en ai pas.

— Quoi ! pas une carriole ? Je ne suis pas difficile, comme vous voyez.

— Nous sommes un petit pays. J'ai bien là sous la remise, ajouta le charron, une vieille calèche qui est à un bourgeois de la ville qui me l'a donnée en garde et qui s'en sert tous les trente-six du mois. Je vous la louerais bien, qu'est-ce que cela me fait ? mais il ne faudrait pas que le bourgeois la vît passer ; et puis, c'est une calèche,

il faudrait deux chevaux.

- Je prendrai des chevaux de poste.
- Où va monsieur ?
- À Arras.
- Et monsieur veut arriver aujourd'hui ?
- Mais oui.
- En prenant des chevaux de poste ?
- Pourquoi pas ?
- Est-il égal à monsieur d'arriver cette nuit à quatre

heures du matin ?

– Non certes.
– C'est que, voyez-vous bien, il y a une chose à dire en prenant des chevaux de poste....

- Monsieur a son passeport ?
- Oui.
- Eh bien, en prenant des chevaux de poste, monsieur n'arrivera pas à Arras avant demain. Nous sommes un chemin de traverse. Les relais sont mal servis, les chevaux sont aux champs. C'est la saison des grandes charrues qui commence, il faut de forts attelages, et l'on prend les chevaux partout, à la poste comme ailleurs. Monsieur attendra au moins trois ou quatre heures à chaque relais. Et puis on va au pas. Il y a beaucoup de côtes à monter.

– Allons, j'irai à cheval. Détez le cabriolet. On me vendra bien une selle dans le pays.

– Sans doute. Mais ce cheval-ci endure-t-il la selle ?
– C'est vrai, vous m'y faites penser. Il ne l'endure pas.
– Alors....
– Mais je trouverai bien dans le village un cheval à louer ?

- Un cheval pour aller à Arras d'une traite !
- Oui.

– Il faudrait un cheval comme on n'en a pas dans nos endroits. Il faudrait l'acheter d'abord, car on ne vous connaît pas. Mais ni à vendre ni à louer, ni pour cinq cents francs, ni pour mille, vous ne le trouveriez pas !

- Comment faire ?
- Le mieux, là, en honnête homme, c'est que je raccommode la roue et que vous remettiez votre voyage à demain.

- Demain il sera trop tard.
- Dame !
- N'y a-t-il pas la malle-poste qui va à Arras ? Quand passe-t-elle ?

– La nuit prochaine. Les deux malles font le service la nuit, celle qui monte comme celle qui descend.

– Comment ! il vous faut une journée pour raccommo-
der cette roue ?

- Une journée, et une bonne !
- En mettant deux ouvriers ?
- En en mettant dix !
- Si on liait les rayons avec des cordes ?
- Les rayons, oui ; le moyeu, non. Et puis la jante aussi est en mauvais état.

- Y a-t-il un loueur de voitures dans la ville ?
- Non.
- Y a-t-il un autre charron ?

Le garçon d'écurie et le maître charron répondirent en même temps en hochant la tête.

- Non.
- Il sentit une immense joie.

Il était évident que la providence s'en mêlait. C'était elle qui avait brisé la roue du tilbury et qui l'arrêtait en route. Il ne s'était pas rendu à cette espèce de première

Chapitre VIII. Les artilleurs se font prendre au sérieux

On entoura Gavroche.

Mais il n'eut le temps de rien raconter. Marius, frissonnant, le prit à part.

- Qu'est-ce que tu viens faire ici ?
- Tiens ! dit l'enfant. Et vous ?

Et il regarda fixement Marius avec son effronterie épique. Ses deux yeux s'agrandissaient de la clarté fière qui était dedans.

Ce fut avec un accent sévère que Marius continua :
– Qui est-ce qui te disait de revenir ? As-tu au moins remis ma lettre à son adresse ?

Gavroche n'était point sans quelque remords à l'endroit de cette lettre. Dans sa hâte de revenir à la barricade, il s'en était défait plutôt qu'il ne l'avait remise. Il était forcé de s'avouer à lui-même qu'il l'avait confiée un peu légèrement à cet inconnu dont il n'avait même pu distinguer le visage. Il est vrai que cet homme était nu-tête, mais cela ne suffisait pas. En somme, il se faisait à ce sujet de petites remontrances intérieures et il craignait les reproches de Marius. Il prit, pour se tirer d'affaire, le procédé le plus simple ; il mentit abominablement.

– Citoyen, j'ai remis la lettre au portier. La dame dormait. Elle aura la lettre en se réveillant.

Marius, en envoyant cette lettre, avait deux buts, dire adieu à Cosette et sauver Gavroche. Il dut se contenter de la moitié de ce qu'il voulait.

L'envoi de sa lettre, et la présence de M. Fauchelevant dans la barricade, ce rapprochement s'offrit à son esprit. Il montra à Gavroche M. Fauchelevant :

- Connais-tu cet homme ?
- Non, dit Gavroche.

Gavroche, en effet, nous venons de le rappeler, n'avait vu Jean Valjean que la nuit.

Les conjectures troubles et malades qui s'étaient ébauchées dans l'esprit de Marius se dissipèrent. Connaisait-il les opinions de M. Fauchelevant ? M. Fauchelevant était républicain peut-être. De là sa présence toute simple dans ce combat.

Cependant Gavroche était déjà à l'autre bout de la barricade criant : mon fusil !

Courfeyrac le lui fit rendre.

Gavroche prévint « les camarades », comme il les appelait, que la barricade était bloquée. Il avait eu grand-peine à arriver. Un bataillon de ligne, dont les faisceaux étaient dans la Petite-Truanderie, observait le côté de la rue du Cygne ; du côté opposé, la garde municipale occupait la rue des Prêcheurs. En face, on avait le gros de l'armée.

Ce renseignement donné, Gavroche ajouta : – Je vous autorise à leur flanquer une pile indigne. Cependant Enjolras à son créneau, l'oreille tendue, épiait.

Les assaillants, peu contents sans doute du coup à poulet, ne l'avaient pas répété.

Une compagnie d'infanterie de ligne était venue occuper l'extrémité de la rue, en arrière de la pièce. Les

sommation ; il venait de faire tous les efforts possibles pour continuer son voyage ; il avait loyalement et scrupuleusement épuisé tous les moyens ; il n'avait reculé ni devant la saison, ni devant la fatigue, ni devant la dépense ; il n'avait rien à se reprocher. S'il n'allait pas plus loin, cela ne le regardait plus. Ce n'était plus sa faute, c'était, non le fait de sa conscience, mais le fait de la providence.

Il respira. Il respira librement et à pleine poitrine pour la première fois depuis la visite de Javert. Il lui semblait que le poignet de fer qui lui serrait le cœur depuis vingt heures venait de le lâcher.

Il lui paraissait que maintenant Dieu était pour lui, et se déclarait.

Il se dit qu'il avait fait tout ce qu'il pouvait, et qu'à présent il n'avait qu'à revenir sur ses pas, tranquillement.

Si sa conversation avec le charron eût eu lieu dans une chambre de l'auberge, elle n'eût point eu de témoins, personne ne l'eût entendue, les choses en fussent restées là, et il est probable que nous n'aurions eu à raconter aucun des événements qu'on va lire ; mais cette conversation s'était faite dans la rue. Tout colloque dans la rue produit inévitablement un cercle. Il y a toujours des gens qui ne demandent qu'à être spectateurs. Pendant qu'il questionnait le charron, quelques allants et venants s'étaient arrêtés autour d'eux. Après avoir écouté pendant quelques minutes, un jeune garçon, auquel personne n'avait pris garde, s'était détaché du groupe en courant.

Au moment où le voyageur, après la délibération intérieure que nous venons d'indiquer, prenait la résolution de rebrousser chemin, cet enfant revenait. Il était accompagné d'une vieille femme.

— Monsieur, dit la femme, mon garçon me dit que vous avez envie de louer un cabriolet. Cette simple parole, prononcée par une vieille femme que conduisait un enfant, lui fit ruisseler la sueur dans les reins. Il crut voir la main qui l'avait lâché reparaître dans l'ombre derrière lui, toute prête à le reprendre.

Il répondit :

— Oui, bonne femme, je cherche un cabriolet à louer.

Et il se hâta d'ajouter :

— Mais il n'y en a pas dans le pays.

— Si fait, dit la vieille.

— Où ça donc ? reprit le charron.

— Chez moi, répliqua la vieille.

Il tressaillit. La main fatale l'avait ressaisi.

La vieille avait en effet sous un hangar une façon de carriole en osier. Le charron et le garçon d'auberge, désolés que le voyageur leur échappât, intervinrent.

— C'était une affreuse guimbarde, — cela était posé à cru sur l'essieu, — il est vrai que les banquettes étaient suspendues à l'intérieur avec des lanières de cuir, — il pleuvait dedans, — les roues étaient rouillées et rongées d'humidité, — cela n'irait pas beaucoup plus loin que le tilbury, — une vraie patache ! — Ce monsieur aurait bien tort de s'y embarquer, — etc., etc.

Tout cela était vrai, mais cette guimbarde, cette patache, cette chose, quelle qu'elle fût, roulait sur ses deux roues et pouvait aller à Arras.

Il paya ce qu'on voulut, laissa le tilbury à réparer chez le charron pour l'y retrouver à son retour, fit atteler le cheval blanc à la carriole, y monta, et reprit la route qu'il suivait depuis le matin.

Au moment où la carriole s'ébranla, il s'avoua qu'il

avait eu l'instant d'auparavant une certaine joie de son ger qu'il n'irait point où il allait. Il examina cette joie avec une sorte de colère et la trouva absurde. Pourquoi de la joie à revenir en arrière ? Après tout, il faisait ce voyage librement. Personne ne l'y forçait. Et, certainement, rien n'arriverait que ce qu'il voudrait bien.

Comme il sortait de Hesdin, il entendit une voix qui lui criait : arrêtez ! arrêtez ! Il arrêta la carriole d'un mouvement vif dans lequel il y avait encore je ne sais quoi de fébrile et de convulsif qui ressemblait à de l'espérance.

C'était le petit garçon de la vieille.

— Monsieur, dit-il, c'est moi qui vous ai procuré la carriole.

— Eh bien !

— Vous ne m'avez rien donné.

Lui qui donnait à tous et si facilement, il trouva cette prétention exorbitante et presque odieuse.

— Ah ! c'est toi, drôle ? dit-il, tu n'auras rien !

Il fouetta le cheval et repartit au grand trot.

Il avait perdu beaucoup de temps à Hesdin, il eût voulu le rattraper. Le petit cheval était courageux et tirait comme deux ; mais on était au mois de février, il avait plu, les routes étaient mauvaises. Et puis, ce n'était plus le tilbury. La carriole était dure et très lourde. Avec cela force montées.

Il mit près de quatre heures pour aller de Hesdin à Saint-Pol. Quatre heures pour cinq lieues.

À Saint-Pol il détela à la première auberge venue, et fit mener le cheval à l'écurie. Comme il l'avait promis à Scaufflaire, il se tint près du râtelier pendant que le cheval mangeait. Il songeait à des choses tristes et confuses.

La femme de l'aubergiste entre dans l'écurie.

— Est-ce que monsieur ne veut pas déjeuner ?

— Tiens, c'est vrai, dit-il, j'ai même bon appétit. Il suivit cette femme qui avait une figure fraîche et réjouie. Elle le conduisit dans une salle basse où il y avait des tables ayant pour nappes des toiles cirées.

— Dépêchez-vous, reprit-il, il faut que je reparte. Je suis pressé.

Une grosse servante flamande mit son couvert en toute hâte. Il regardait cette fille avec un sentiment de bien-être.

— C'est là ce que j'avais, pensa-t-il. Je n'avais pas déjeuné.

On le servit. Il se jeta sur le pain, mordit une bouchée puis le reposa lentement sur la table et n'y toucha plus.

Un routier mangeait à une autre table. Il dit à cet homme :

— Pourquoi leur pain est-il donc si amer ?

Le routier était allemand et n'entendit pas.

Il retourna dans l'écurie près du cheval.

Une heure après, il avait quitté Saint-Pol et se dirigeait vers Tinquès qui n'est qu'à cinq lieues d'Arras.

Que faisait-il pendant ce trajet ? À quoi pensait-il ? Comme le matin, il regardait passer les arbres, les toits de chaume, les champs cultivés, et les évanouissements du paysage qui se disloque à chaque coude du chemin. C'est là une contemplation qui suffit quelquefois à l'âme et qui la dispense presque de penser. Voir mille objets pour la première et pour la dernière fois, quoi de plus mélancolique et de plus profond ! Voyager, c'est naître et mourir à chaque instant. Peut-être, dans la région la plus vague de son esprit, faisait-il des rappo-

les caves dans la lumière d'un canon au moyen du chat. Mais il y a un meilleur moyen, c'est l'étoile mobile de Gribeauval.

— Au seizième siècle, observa Bossuet, on rayait les canons.

— Oui, répondit Combeferre, cela augmente la puissance balistique, mais diminue la justesse de tir. En outre, dans le tir à courte distance, la trajectoire n'a pas toute la roideur désirable, la parabole s'exagère, le chemin du projectile n'est plus assez rectiligne pour qu'il puisse frapper tous les objets intermédiaires, nécessité de combat pourtant, dont l'importance croît avec la proximité de l'ennemi et la précipitation du tir. Ce défaut de tension de la courbe du projectile dans les canons rayés du seizième siècle tenait à la faiblesse de la charge ; les faibles charges, pour cette espèce d'engins, sont imposées par des nécessités balistiques, telles, par exemple, que la conservation des affûts. En somme, le canon, ce despote, ne peut pas tout ce qu'il veut ; la force est une grosse faiblesse. Un boulet de canon ne fait que six cents lieues par heure ; la lumière fait soixante-dix mille lieues par seconde. Telle est la supériorité de Jésus-Christ sur Napoléon.

— Rechargez les armes, dit Enjolras.

De quelle façon le revêtement de la barricade allait-il se comporter sous le boulet ? Le coup ferait-il brèche ? C'était la question. Pendant que les insurgés rechargeaient les fusils, les artilleurs chargeaient le canon.

L'anxiété était profonde dans la redoute.

Le coup partit, la détonation éclata.

— Présent ! cria une voix joyeuse.

Et en même temps que le boulet sur la barricade, Gavroche s'abattit dedans.

Il arrivait du côté de la rue du Cygne et il avait lestement enjambé la barricade accessoire qui faisait front au dédale de la Petite-Truanderie.

Gavroche fit plus d'effet dans la barricade que le boulet.

Le boulet s'était perdu dans le fouillis des décombres. Il avait tout au plus brisé une roue de l'omnibus, et achevé la vieille charrette Anceau. Ce que voyant, la barricade se mit à rire.

— Continuez, cria Bossuet aux artilleurs.

secs retentit confusément le long de la muraille de pavés. C'était les fusils qu'on armait.

Du reste, les attitudes étaient plus fières et plus confiantes que jamais ; l'excès du sacrifice est un affermissement ; ils n'avaient plus l'espérance, mais ils avaient le désespoir. Le désespoir, dernière arme qui donne la victoire quelquefois ; Virgile l'a dit. Les ressources suprêmes sortent des résolutions extrêmes. S'embarquer dans la mort, c'est parfois le moyen d'échapper au naufrage ; et le couvercle du cercueil devient une planche de salut.

Comme la veille au soir, toutes les attentions étaient tournées, et on pourrait presque dire appuyées, sur le bout de la rue, maintenant éclairé et visible.

L'attente ne fut pas longue. Le remuement recommença distinctement du côté de Saint-Leu, mais cela ne ressemblait pas au mouvement de la première attaque. Un clapotement de chaînes, le cahotement inquietant d'une masse, un cliquetis d'airain sautant sur le pavé, une sorte de fracas solennel, annoncèrent qu'une ferraille sinistre s'approchait. Il y eut un tressaillement dans les entrailles de ces vieilles rues paisibles, percées et bâties pour la circulation féconde des idées, et qui ne sont pas faites pour le roulement monotone des roues de la guerre.

La fixité des prunelles de tous les combattants sur l'extrémité de la rue devint farouche.

Une pièce de canon apparut.

Les artilleurs poussaient la pièce ; elle était dans son encastrement de tir ; l'avant-train avait été détaché ; deux soutenaient l'affût, quatre étaient aux roues d'autres suivaient avec le caisson. On voyait la mèche allumée.

— Feu ! cria Enjolras.

Toute la barricade fit feu, la détonation fut effroyable ; une avalanche de fumée couvrit et effaçait la pièce et les hommes ; après quelques secondes le nuage se dissipa, et le canon et les hommes reparurent ; les servants de la pièce achevaient de la rouler en face de la barricade lentement, correctement et sans se hâter. Pas un n'était atteint. Puis le chef de pièce, pesant sur la culasse pour élever le tir, se mit à pointer le canon avec la gravité d'un astronome qui braque une lunette.

— Bravo les canonniers ! cria Bossuet.

Et toute la barricade battit des mains.

Un moment après, carrément posée au beau milieu de la rue, à cheval sur le ruisseau, la pièce était en batterie. Une gueule formidable était ouverte sur la barricade.

— Allons, gai ! fit Courfeyrac. Voilà le brutal. Après la chiquenaude, le coup de poing. L'armée étend vers nous sa grosse patte. La barricade va être sérieusement secouée. La fusillade tâte, le canon prend.

— C'est une pièce de huit, nouveau modèle, en bronze, ajouta Combeferre. Ces pièces-là, pour qu'on dépasse la proportion de dix parties d'étain sur cent de cuivre, sont sujettes à éclater. L'excès d'étain les fait trop tendres. Il arrive alors qu'elles ont des caves et des chambres dans la lumière. Pour obvier à ce danger et pouvoir forcer la charge, il faudrait peut-être en revenir au procédé du quatorzième siècle, le cerclage, et émenacher extérieurement la pièce d'une suite d'anneaux d'acier sans soudure, depuis la culasse jusqu'au tourillon. En attendant, on remédie comme on peut au défaut ; on parvient à reconnaître où sont les trous et

chagements entre ces horizons changeants et l'existence humaine. Toutes les choses de la vie sont perpétuellement en fuite devant nous. Les obscurcissements et unes clartés s'entremêlent : après un éblouissement, une éclipse ; on regarde, on se hâte, on tend les mains pour saisir ce qui passe ; chaque événement est un tournant de la route ; et tout à coup on est vieux. On sent comme une secousse, tout est noir, on distingue une porte obscure, ce sombre cheval de la vie qui vous traînait s'armé, et l'on voit quelqu'un de voilé et d'inconnu qui le défile dans les ténèbres.

Le crépuscule tombait au moment où des enfants qui sortaient de l'école regardèrent ce voyageur entrer dans Tinquès. Il est vrai qu'on était encore aux jours courts de l'année. Il ne s'arrêta pas à Tinquès. Comme

débouchait du village, un cantonnier qui empierrait la route dressa la tête et dit :

— Voilà un cheval bien fatigué.

La pauvre bête en effet n'allait plus qu'au pas.

— Est-ce que vous allez à Arras ? ajouta le cantonnier.

— Oui.

— Si vous allez de ce train, vous n'y arriverez pas de bonne heure.

Il arrêta le cheval et demanda au cantonnier :

— Combien y a-t-il encore d'ici à Arras ?

— Près de sept grandes lieues.

— Comment cela ? le livre de poste ne marque que cinq lieues et un quart.

— Ah ! reprit le cantonnier, vous ne savez donc pas que la route est en réparation ? Vous allez la trouver coupée à un quart d'heure d'ici. Pas moyen d'aller plus loin.

— Vraiment.

— Vous prendrez à gauche, le chemin qui va à Cambly, vous passerez la rivière ; et, quand vous serez à Cambly, vous tournerez à droite ; c'est la route de Mont-Saint-Éloy qui va à Arras.

— Mais voilà la nuit, je me perdrai.

— Vous n'êtes pas du pays ?

— Non.

— Avec ça, c'est tout chemins de traverse. Tenez,

Monsieur, reprit le cantonnier, voulez-vous que je vous donne un conseil ? Votre cheval est las, rentrez dans Tinquès. Il y a une bonne auberge. Couchez-y. Vous irez demain à Arras.

— Il faut que j'y sois ce soir.

— C'est différent. Alors allez tout de même à cette auberge et prenez-y un cheval de renfort. Le garçon du cheval vous guidera dans la traverse.

Il suivit le conseil du cantonnier, rebroussa chemin, et une demi-heure après il repassait au même endroit, mais au grand trot, avec un bon cheval de renfort. Un garçon d'écurie qui s'intitulait postillon était assis sur le bancard de la carriole.

Cependant il sentait qu'il perdait du temps.

Il faisait tout à fait nuit.

Ils s'engagèrent dans la traverse. La route devint effroyable. La carriole tombait d'une ornière dans l'autre. dit au postillon :

— Toujours au trot, et double pourboire.

Dans un cahot le palonnier cassa.

— Monsieur, dit le postillon, voilà le palonnier cassé, je ne sais plus comment atteler mon cheval, cette route est bien mauvaise la nuit ; si vous vouliez revenir

coucher à Tinquès, nous pourrions être demain matin de bonne heure à Arras.

Il répondit :

— As-tu un bout de corde et un couteau ?

— Oui, monsieur.

Il coupa une branche d'arbre et en fit un palonnier.

Ce fut encore une perte de vingt minutes ; mais ils repartirent au galop.

La plaine était ténébreuse. Des brouillards bas courts et noirs rampaient sur les collines et s'en arrachaient comme des fumées. Il y avait des lueurs blanchâtres dans les nuages. Un grand vent qui venait de la mer faisait dans tous les coins de l'horizon le bruit de quelqu'un qui remue des meubles. Tout ce qu'on entrevoyait avait des attitudes de terreur. Que de choses frissonnent sous ces vastes souffles de la nuit !

Le froid le pénétrait. Il n'avait pas mangé depuis la veille. Il se rappelait vaguement son autre course nocturne dans la grande plaine aux environs de Digne. Il y avait huit ans ; et cela lui semblait hier.

Une heure sonna à quelque clocher lointain. Il demanda au garçon :

— Quelle est cette heure ?

— Sept heures, monsieur. Nous serons à Arras à huit heures. Nous n'avons plus que trois lieues. En ce moment il fit pour la première fois cette réflexion — en trouvant étrange qu'elle ne lui fût pas venue plus tôt — que c'était peut-être inutile, toute la peine qu'il prenait ; qu'il ne savait seulement pas l'heure du procès ; qu'il aurait dû au moins s'en informer ; qu'il était extravagant d'aller ainsi devant soi sans savoir si cela servirait à quelque chose. — Puis il ébaucha quelques calculs dans son esprit : — qu'ordinairement les séances des cours d'assises commençaient à neuf heures du matin ; — que cela ne devait pas être long, cette affaire-là ; — que le vol de pommes, ce serait très court ; — qu'il n'y aurait plus ensuite qu'une question d'identité ; — quatre ou cinq dépositions, peu de chose à dire pour les avocats — qu'il allait arriver lorsque tout serait fini !

Le postillon fouettait les chevaux. Ils avaient passé la rivière et laissé derrière eux Mont-Saint-Éloy.

La nuit devenait de plus en plus profonde.

Chapitre VII. La situation s'aggrave

Le jour croissait rapidement. Mais pas une fenêtre ne s'ouvrait, pas une porte ne s'entre-bâillait ; c'était l'aurore, non le réveil. L'extrémité de la rue de la Chanvrière opposée à la barricade avait été évacuée par les troupes, comme nous l'avons dit ; elle semblait libre et s'ouvrait aux passants avec une tranquillité sinistre. La rue Saint-Denis était muette comme l'avenue des Sphinx à Thèbes. Pas un être vivant dans les carrefours que blanchissait un reflet de soleil. Rien n'est lugubre comme cette clarté des rues désertes.

On ne voyait rien, mais on entendait. Il se faisait à une certaine distance un mouvement mystérieux. Il était évident que l'instant critique arrivait. Comme la veille au soir les vedettes se replièrent ; mais cette fois toutes.

La barricade était plus forte que lors de la première attaque. Depuis le départ des cinq, on l'avait exhaussée encore.

Sur l'avis de la vedette qui avait observé la région des halles, Enjolras, de peur d'une surprise par derrière, prit une résolution grave. Il fit barricader le petit boyau de la ruelle Mondétour resté libre jusqu'alors. On dépava pour cela quelques longueurs de maisons de plus. De cette façon, la barricade, murée sur trois rues, en avant sur la rue de la Chanvrière, à gauche sur la rue du Cygne et de la Petite-Truanderie, à droite sur la rue Mondétour, était vraiment presque inexpugnable ; il est vrai qu'on y était fatalement enfermé. Elle avait trois fronts, mais n'avait plus d'issue. — Forteresse, mais souricière, dit Courfeyrac en riant.

Enjolras fit entasser près de la porte du cabaret une trentaine de pavés, « arrachés de trop », disait Bossuet.

Le silence était maintenant si profond du côté d'où l'attaque devait venir qu'Enjolras fit reprendre à chacun le poste de combat.

On distribua à tous une ration d'eau-de-vie.

Rien n'est plus curieux qu'une barricade qui se prépare à un assaut. Chacun choisit sa place comme au spectacle. On s'accote, on s'accoude, on s'épaule. Il y en a qui se font des stalles avec des pavés. Voilà un coin de mur qui gêne, on s'en éloigne ; voici un redan qui peut protéger, on s'y abrite. Les gauchers sont précieux ; ils prennent les places incommodes aux autres. Beaucoup s'arrangent pour combattre assis. On veut être à l'aise pour tuer et confortablement pour mourir. Dans la fureste guerre de juin 1848, un insurgé qui avait un tir redoutable et qui se battait du haut d'une terrasse sur un toit, s'y était fait apporter un fauteuil Voltaire ; un coup de mitraille vint l'y trouver.

Sitôt que le chef a commandé le branle-bas de combat, tous les mouvements désordonnés cessent ; plus de tiraillements de l'un à l'autre ; plus de coteries ; plus d'aparté ; plus de bande à part ; tout ce qui est dans les esprits converge et se change en attente de l'assaillant. Une barricade avant le danger, chaos ; dans le danger, discipline. Le péril fait l'ordre.

Dès qu'Enjolras eut pris sa carabine à deux coups et se fut placé à une espèce de créneau qu'il s'était réservé, tous se turent. Un pétilllement de petits bruits

Sur l'ordre d'Enjolras, quatre insurgés délièrent Javert du poteau. Tandis qu'on le déliait, un cinquième lui tenait une bayonnette appuyée sur la poitrine. On lui laissa les mains attachées derrière le dos, on lui mit aux pieds une corde à fouet mince et solide qui lui permettait de faire des pas de quinze pouces comme à ceux qui vont monter à l'échafaud, et on le fit marcher jusqu'à la table au fond de la salle où on l'étendit, étroitement lié par le milieu du corps.

Pour plus de sûreté, au moyen d'une corde fixée au cou, on ajouta au système de ligatures qui lui rendaient toute évasion impossible cette espèce de lien, appelé dans les prisons martingale, qui part de la nuque, se bifurque sur l'estomac, et vient rejoindre les mains après avoir passé entre les jambes.

Pendant qu'on garrottait Javert, un homme, sur le seuil de la porte, le considérait avec une attention singulière. L'ombre que faisait cet homme fit tourner la tête à Javert. Il leva les yeux et reconnut Jean Valjean. Il ne tressaillit même pas, abaissa fièrement la paupière, et se borna à dire : C'est tout simple.

Chapitre VI. La sœur Simplicite mise à l'épreuve

Pendant, en ce moment-là même, Fantine était dans la joie.

Elle avait passé une très mauvaise nuit. Toux affreuse, redoublement de fièvre ; elle avait eu des songes. Le matin, à la visite du médecin, elle délirait. Il avait eu l'air alarmé et avait recommandé qu'on le prévint dès que M. Madeleine viendrait.

Toute la matinée elle fut morne, parla peu, et fit des plis à ses draps en murmurant à voix basse des calculs qui avaient l'air d'être des calculs de distances. Ses yeux étaient caves et fixes. Ils paraissaient presque éteints, et puis, par moments, ils se rallumaient et resplendissaient comme des étoiles. Il semble qu'aux approches d'une certaine heure sombre, la clarté du ciel emplisse ceux que quitte la clarté de la terre.

Chaque fois que la sœur Simplicite lui demandait comment elle se trouvait, elle répondait invariablement :

— Bien. Je voudrais voir monsieur Madeleine.

Quelques mois auparavant, à ce moment où Fantine venait de perdre sa dernière pudeur, sa dernière honte et sa dernière joie, elle était l'ombre d'elle-même ; maintenant elle en était le spectre. Le mal physique avait complété l'œuvre du mal moral. Cette créature de vingt-cinq ans avait le front ridé, les joues flasques, les narines pincées, les dents déchaussées, le teint plombé, le cou bossu, les clavicules saillantes, les membres chétifs, la peau terreuse, et ses cheveux blonds poussaient mêlés de cheveux gris. Hélas ! comme la maladie improvise la vieillesse ! À midi, le médecin revint, il fit quelques prescriptions, s'informa si M. le maire avait paru à l'infirmerie, et branla la tête.

M. Madeleine venait d'habitude à trois heures voir le malade. Comme l'exactitude était de la bonté, il était exact.

Vers deux heures et demie, Fantine commença à s'agiter. Dans l'espace de vingt minutes, elle demanda plus de dix fois à la religieuse :

— Ma sœur, quelle heure est-il ?

Trois heures sonnèrent. Au troisième coup, Fantine se dressa sur son séant, elle qui d'ordinaire pouvait à peine remuer dans son lit ; elle joignit dans une sorte d'étreinte convulsive ses deux mains décharnées et saunées, et la religieuse entendit sortir de sa poitrine un de ces soupirs profonds qui semblent soulever un accablement. Puis Fantine se tourna et regarda la porte.

Personne n'entra ; la porte ne s'ouvrit point.

Elle resta ainsi un quart d'heure, l'œil attaché sur la porte, immobile et comme retenant son haleine. La sœur n'osait lui parler. L'église sonna trois heures un quart. Fantine se laissa retomber sur l'oreiller.

Elle ne dit rien et se remit à faire des plis à son drap. La demi-heure passa, puis l'heure. Personne ne vint.

Chaque fois que l'horloge sonnait, Fantine se dressait et regardait du côté de la porte, puis elle retombait.

On voyait clairement sa pensée, mais elle ne prononçait aucun nom, elle ne se plaignait pas, elle n'accusait pas. Seulement elle toussait d'une façon lugubre. On eût dit que quelque chose d'obscur s'abaissait sur elle. Elle était livide et avait les lèvres bleues. Elle souriait par moments.

Cinq heures sonnèrent. Alors la sœur l'entendit qui disait très bas et doucement :

— Mais puisque je m'en vais demain, il a tort de ne pas venir aujourd'hui !

La sœur Simplicie elle-même était surprise du retard de M. Madeleine.

Cependant Fantine regardait le ciel de son lit. Elle avait l'air de chercher à se rappeler quelque chose. Tout à coup elle se mit à chanter d'une voix faible comme un souffle. La religieuse écouta. Voici ce que Fantine chantait :

*Nous achèterons de bien belles choses
En nous promenant le long des faubourgs.
Les bleuets sont bleus, les roses sont roses,
Les bleuets sont bleus, j'aime mes amours.
La vierge Marie auprès de mon poêle
Est venue hier en manteau brodé,
Et m'a dit : — Voici, caché sous mon voile,
Le petit qu'un jour tu m'as demandé.
Courez à la ville, ayez de la toile,
Achetez du fil, achetez un dé.
Nous achèterons de bien belles choses
En nous promenant le long des faubourgs.
Bonne sainte Vierge, auprès de mon poêle
J'ai mis un berceau de rubans orné
Dieu me donnerait sa plus belle étoile,
J'aime mieux l'enfant que tu m'as donné.
— Madame, que faire avec cette toile ?
— Faites un trousseau pour mon nouveau-né.
Les bleuets sont bleus, les roses sont roses,
Les bleuets sont bleus, j'aime mes amours.
— Lavez cette toile.
— Où ? — Dans la rivière.
Faites-en, sans rien gâter ni salir,
Une belle jupe avec sa brassière
Que je veux broder et de fleurs emplir.
— L'enfant n'est plus là, madame, qu'en faire ?
— Faites-en un drap pour m'ensevelir.
Nous achèterons de bien belles choses
En nous promenant le long des faubourgs.
Les bleuets sont bleus, les roses sont roses,
Les bleuets sont bleus, j'aime mes amours.*

Cette chanson était une vieille romance de berceuse avec laquelle autrefois elle endormait sa petite Cosette et qui ne s'était pas offerte à son esprit depuis cinq ans qu'elle n'avait plus son enfant. Elle chantait cela d'une voix si triste et sur un air si doux que c'était à faire pleurer, même une religieuse. La sœur, habituée aux choses austères, sentit une larme lui venir.

L'horloge sonna six heures. Fantine ne parut pas entendre. Elle semblait ne plus faire attention à aucune chose autour d'elle.

La sœur Simplicie envoya une fille de service s'informer près de la portière de la fabrique si M. le maire était rentré et s'il ne monterait pas bientôt à l'infirmerie. La fille revint au bout de quelques minutes.

Fantine était toujours immobile et paraissait attentive à des idées qu'elle avait.

La servante raconta très bas à la sœur Simplicie que

Chapitre VI. Marius hagard, Javert laconique

Disons ce qui se passait dans la pensée de Marius.

Qu'on se souvienne de sa situation d'âme. Nous venons de le rappeler, tout n'était plus pour lui que vision. Son appréciation était trouble. Marius, insistons-y, était sous l'ombre des grandes ailes ténébreuses ouvertes sur les agonisants. Il se sentait entré dans le tombeau, il lui semblait qu'il était déjà de l'autre côté de la muraille, et il ne voyait plus les faces des vivants qu'avec les yeux d'un mort.

Comment M. Fauchelevent était-il là ? Pourquoi y était-il ? Qu'y venait-il faire ? Marius ne s'adressa point toutes ces questions. D'ailleurs, notre désespoir ayant cela de particulier qu'il enveloppe autrui comme nous-mêmes, il lui semblait logique que tout le monde vînt mourir.

Seulement il songea à Cosette avec un serrement de cœur.

Du reste M. Fauchelevent ne lui parla pas, ne le regarda pas, et n'eut pas même l'air d'entendre lorsque Marius éleva la voix pour dire : Je le connais.

Quant à Marius, cette attitude de M. Fauchelevent le soulageait, et si l'on pouvait employer un tel mot pour de telles impressions, nous dirions, lui plaisait. Il s'était toujours senti une impossibilité absolue d'adresser la parole à cet homme énigmatique qui était à la fois pour lui équivoque et imposant. Il y avait en outre très longtemps qu'il ne l'avait vu ; ce qui, pour la nature timide et réservée de Marius, augmentait encore l'impossibilité.

Les cinq hommes désignés sortirent de la barricade par la ruelle Mondétour ; ils ressemblaient parfaitement à des gardes nationaux. Un d'eux s'en alla en pleurant. Avant de partir, ils embrassèrent ceux qui restaient.

Quand les cinq hommes renvoyés à la vie furent partis, Enjolras pensa au condamné à mort. Il entra dans la salle basse. Javert, lié au pilier, songeait.

— Te faut-il quelque chose ? lui demanda Enjolras.

Javert répondit :

— Quand me tuerez-vous ?

— Attends. Nous avons besoin de toutes nos cartouches en ce moment.

— Alors, donnez-moi à boire, dit Javert.

Enjolras lui présenta lui-même un verre d'eau, et, comme Javert était garrotté, il l'aida à boire.

— Est-ce là tout ? reprit Enjolras.

— Je suis mal à ce poteau, répondit Javert. Vous n'êtes pas tendres de m'avoir laissé passer la nuit là. Liez-moi comme il vous plaira, mais vous pouvez bien me coucher sur une table comme l'autre.

Et d'un mouvement de tête il désignait le cadavre de M. Mabeuf.

Il y avait, on s'en souvient, au fond de la salle une grande et longue table sur laquelle on avait fondu des balles et fait des cartouches. Toutes les cartouches étant faites et toute la poudre étant employée, cette table était libre.

M. le maire était parti le matin même avant six heures dans un petit tilbury attelé d'un cheval blanc, par le froid qu'il faisait, qu'il était parti seul, pas même de cocher, qu'on ne savait pas le chemin qu'il avait pris, que des personnes disaient l'avoir vu tourner par la route d'Arras, que d'autres assuraient l'avoir rencontré sur la route de Paris. Qu'en s'en allant il avait été comme à l'ordinaire très doux, et qu'il avait seulement dit à la portière qu'on ne l'attendît pas cette nuit.

Pendant que les deux femmes, le dos tourné au lit de la Fantine, chuchotaient, la sœur questionnant, la servante conjecturant, la Fantine, avec cette vivacité fébrile de certaines maladies organiques qui mêle les mouvements libres de la santé à l'effrayante maigreur de la mort, s'était mise à genoux sur son lit, ses deux poings crispés appuyés sur le traversin, et, la tête passée par l'intervalle des rideaux, elle écoutait. Tout à coup elle cria :

— Vous parlez là de monsieur Madeleine ! pourquoi parlez-vous tout bas ? Qu'est-ce qu'il fait ? Pourquoi ne vient-il pas ?

Sa voix était si brusque et si rauque que les deux femmes crurent entendre une voix d'homme ; elles se retournèrent effrayées.

— Répondez donc ! cria Fantine.

La servante balbutia :

— La portière m'a dit qu'il ne pourrait pas venir aujourd'hui.

— Mon enfant, dit la sœur, tenez-vous tranquille, recouchez-vous.

Fantine, sans changer d'attitude, reprit d'une voix haute et avec un accent tout à la fois impérieux et déchirant :

— Il ne pourra venir ? Pourquoi cela ? Vous savez la raison. Vous la chuchotiez là entre vous. Je veux la savoir.

La servante se hâta de dire à l'oreille de la religieuse :

— Répondez qu'il est occupé au conseil municipal.

La sœur Simplicite rougit légèrement ; c'était un mensonge que la servante lui proposait. D'un autre côté il lui semblait bien que dire la vérité à la malade ce serait sans doute lui porter un coup terrible et que cela était grave dans l'état où était Fantine. Cette rougeur dura peu. La sœur leva sur Fantine son œil calme et triste, et dit :

— Monsieur le maire est parti.

Fantine se redressa et s'assit sur ses talons. Ses yeux étincelèrent. Une joie inouïe rayonna sur cette physionomie douloureuse.

— Parti ! s'écria-t-elle. Il est allé chercher Cosette !

Puis elle tendit ses deux mains vers le ciel et tout son visage devint ineffable. Ses lèvres remuaient ; elle pria à voix basse.

Quand sa prière fut finie :

— Ma sœur, dit-elle, je veux bien me recoucher, je vais faire tout ce qu'on voudra ; tout à l'heure j'ai été méchante, je vous demande pardon d'avoir parlé si haut, c'est très mal de parler haut, je le sais bien, ma bonne sœur, mais voyez-vous, je suis très contente. Le bon Dieu est bon, monsieur Madeleine est bon, figurez-vous qu'il est allé chercher ma petite Cosette à Montfermeil.

Elle se recoucha, aida la religieuse à arranger l'oreiller et baisa une petite croix d'argent qu'elle avait au cou et que la sœur Simplicite lui avait donnée.

– Mon enfant, dit la sœur, tâchez de reposer main tenant, et ne parlez plus.

Fantine prit dans ses mains moites la main de la sœur, qui souffrait de lui sentir cette sueur.

– Il est parti ce matin pour aller à Paris. Au fait n’a pas même besoin de passer par Paris. Montfermeil c’est un peu à gauche en venant. Vous rappelez-vous comme il me disait hier quand je lui parlais de Cosette, bientôt, bientôt ? C’est une surprise qu’il veut me faire. Vous savez ? il m’avait fait signer une lettre pour reprendre aux Thénardier. Ils n’auront rien à dire, pas vrai ? Ils rendront Cosette. Puisqu’ils sont payés. Le genre autorités ne souffriraient pas qu’on garde un enfant quand on est payé. Ma sœur, ne me faites pas signe qu’il ne faut pas que je parle. Je suis extrêmement heureuse, je vais très bien, je n’ai plus de mal du tout et je vais revoir Cosette, j’ai même très faim. Il y a près de cinq ans que je ne l’ai vue. Vous ne vous figurez pas, comme cela vous tient, les enfants ! Et puis elle sera si gentille, vous verrez ! Si vous saviez, elle a de si jolis petits doigts roses ! D’abord elle aura de très belles mains. À un an, elle avait des mains ridicules. Ainsi ! Elle doit être grande à présent. Cela vous a sept ans. C’est une demoiselle. Je l’appelle Cosette, mais elle s’appelle Euphrasie. Tenez, ce matin, je regardais la poussière qui était sur la cheminée et j’avais bien l’idée comme cela que je reverrais bientôt Cosette. Mort Dieu ! comme on a tort d’être des années sans voir ses enfants ! on devrait bien réfléchir que la vie n’est pas éternelle ! Oh ! comme il est bon d’être parti, monsieur le maire ! C’est vrai ça, qu’il fait bien froid ? Ce sera demain fête. Demain matin, ma sœur, vous me ferez penser à mettre mon petit bonnet qui a de la dentelle. Montfermeil, c’est un pays. J’ai fait cette route là, à pied, dans le temps. Il y a eu bien loin pour moi. Mais les diligences vont très vite ! Il sera ici demain avec Cosette. Combien y a-t-il d’ici Montfermeil ?

La sœur, qui n’avait aucune idée des distances, répondit :

– Oh ! je crois bien qu’il pourra être ici demain.

– Demain ! demain ! dit Fantine, je verrai Cosette demain ! Voyez-vous, bonne sœur du bon Dieu, je ne suis plus malade. Je suis folle. Je danserais, si on voulait.

Quelqu’un qui l’eût vue un quart d’heure auparavant n’y eût rien compris. Elle était maintenant toute rose, elle parlait d’une voix vive et naturelle, toute sa figure n’était qu’un sourire. Par moments elle riait en se parlant tout bas. Joie de mère, c’est presque joie d’enfant.

– Eh bien, reprit la religieuse, vous voilà heureuse obéissez-moi, ne parlez plus.

Fantine posa sa tête sur l’oreiller et dit à demi-voix

– Oui, recouche-toi, sois sage puisque tu vas avoir ton enfant. Elle a raison, sœur Simplicie. Tous ceux qui sont ici ont raison.

Et puis, sans bouger, sans remuer la tête, elle se mit à regarder partout avec ses yeux tout grands ouverts et un air joyeux, et elle ne dit plus rien.

La sœur referma ses rideaux, espérant qu’elle s’asoupirait.

Entre sept et huit heures le médecin vint. N’entendant aucun bruit, il crut que Fantine dormait, entra doucement et s’approcha du lit sur la pointe du pied. Il en trouva les rideaux, et à la lueur de la veilleuse il vit les

il sera maître de l'eau, du feu et de l'air, et il sera pour le reste de la création animée ce que les anciens dieux étaient jadis pour lui. Courage, et en avant ! Citoyens où allons-nous ? À la science faite gouvernement, à la force des choses devenue seule force publique, à la loi naturelle ayant sa sanction et sa pénalité en elle-même et se promulguant par l'évidence, à un lever de vérité correspondant au lever du jour. Nous allons à l'union des peuples ; nous allons à l'unité de l'homme. Plus de fictions ; plus de parasites. Le réel gouverné par le vrai, voilà le but. La civilisation tiendra ses assises au sommet de l'Europe, et plus tard au centre des continents, dans un grand parlement de l'intelligence. Quelque chose de pareil s'est vu déjà. Les amphictyons avaient deux séances par an, l'une à Delphes, l'autre aux Thermopyles, lieu des héros. L'Europe aura ses amphictyons ; le globe aura ses amphictyons. La France porte cet avenir sublime dans ses flancs. C'est là la gestation du dix-neuvième siècle. Ce qu'avait ébauché la Grèce est digne d'être achevé par la France. Écoute-moi, toi Feuilly, vaillant ouvrier, homme du peuple, hommes des peuples. Je te vénère. Oui, tu vois nettement les temps futurs, oui, tu as raison. Tu n'avais ni père ni mère, Feuilly ; tu as adopté pour mère l'humanité et pour père le droit. Tu vas mourir ici, c'est à dire triompher. Citoyens, quoi qu'il arrive aujourd'hui, par notre défaite aussi bien que par notre victoire, c'est une révolution que nous allons faire. De même que les incendies éclairent toute la ville, les révolutions éclairent tout le genre humain. Et quelle révolution ferons-nous ? Je viens de le dire, la révolution du Vrai. Au point de vue politique, il n'y a qu'un seul principe – la souveraineté de l'homme sur lui-même. Cette souveraineté de moi sur moi s'appelle Liberté. Là où deux ou plusieurs de ces souverainetés s'associent commence l'État. Mais dans cette association il n'y a nulle abdication. Chaque souveraineté concède une certaine quantité d'elle-même pour former le droit commun. Cette quantité est la même pour tous. Cette identité de concession que chacun fait à tous s'appelle Égalité. Le droit commun n'est pas autre chose que la protection de tous rayonnant sur le droit de chacun. Cette protection de tous sur chacun s'appelle Fraternité. Le point d'intersection de toutes ces souverainetés qui s'agrègent s'appelle Société. Cette intersection étant une jonction, ce point est un nœud. De là ce qu'on appelle le lien social. Quelques uns disent contrat social, ce qui est la même chose, le mot contrat étant étymologiquement formé avec l'idée de lien. Entendons-nous sur l'égalité ; car, si la liberté est le sommet, l'égalité est la base. L'égalité, citoyens ce n'est pas toute la végétation à niveau, une société de grands brins d'herbe et de petits chênes ; un voisinage de jalousies s'entre-châtrant ; c'est, civilement, toutes les aptitudes ayant la même ouverture ; politiquement tous les votes ayant le même poids ; religieusement toutes les consciences ayant le même droit. L'Égalité a un organe : l'instruction gratuite et obligatoire. Le droit à l'alphabet, c'est par là qu'il faut commencer. L'école primaire imposée à tous, l'école secondaire offerte à tous c'est là la loi. De l'école identique sort la société égale. Oui, enseignement ! Lumière ! lumière ! tout vient de la lumière et tout y retourne. Citoyens, le dix-neuvième siècle est grand, mais le vingtième siècle sera heureux. Alors plus rien de semblable à la vieille histoire ; on n'aura plus à craindre, comme aujourd'hui, une conquête

grands yeux calmes de Fantine qui le regardaient.

Elle lui dit :

— Monsieur, n'est-ce pas, on me laissera la coucher côté de moi dans un petit lit ?

Le médecin crut qu'elle délirait. Elle ajouta :

— Regardez plutôt, il y a juste de la place.

Le médecin prit à part la sœur Simplicite qui lui expliqua la chose, que M. Madeleine était absent pour un jour ou deux, et que, dans le doute, on n'avait pas cru devoir tromper la malade qui croyait monsieur le maire parti pour Montfermeil ; qu'il était possible en somme qu'elle eût deviné juste. Le médecin approuva.

Il se rapprocha du lit de Fantine, qui reprit :

— C'est que, voyez-vous, le matin, quand elle s'éveillera, je lui dirai bonjour à ce pauvre chat, et la nuit, moi qui ne dors pas, je l'entendrai dormir. Sa petite respiration si douce, cela me fera du bien.

— Donnez-moi votre main, dit le médecin.

Elle tendit son bras, et s'écria en riant.

— Ah ! tiens ! au fait, c'est vrai, vous ne savez pas ce qu'est que je suis guérie. Cosette arrive demain.

Le médecin fut surpris. Elle était mieux. L'oppression était moindre. Le pouls avait repris de la force. Une sorte de vie survenue tout à coup ranimait ce pauvre être épuisé.

— Monsieur le docteur, reprit-elle, la sœur vous a dit que monsieur le maire était allé chercher le chiffon ?

Le médecin recommanda le silence et qu'on évitât toute émotion pénible. Il prescrivit une infusion de quina pur, et, pour le cas où la fièvre reprendrait dans la nuit, une potion calmante. En s'en allant, il dit à la sœur :

— Cela va mieux. Si le bonheur voulait qu'en effet ce monsieur le maire arrivât demain avec l'enfant, qui sait ? il y a des crises si étonnantes, on a vu de grandes épidémies arrêter court des maladies ; je sais bien que celle-ci est une maladie organique, et bien avancée, mais c'est un tel mystère que tout cela ! Nous la sauverons peut-être.

Chapitre V. Quel horizon on voit du haut de la barricade

La situation de tous, dans cette heure fatale et dans ce lieu inexorable, avait comme résultante et comme sommet la mélancolie suprême d'Enjolras.

Enjolras avait en lui la plénitude de la révolution ; il était incomplet pourtant, autant que l'absolu peut l'être ; il tenait trop de Saint-Just, et pas assez d'Anacharsis Cloots ; cependant son esprit, dans la société des Amis de l'A B C, avait fini par subir une certaine aimantation des idées de Combeferre ; depuis quelque temps, il sortait peu à peu de la forme étroite du dogme et se laissait aller aux élargissements du progrès, et il en était venu à accepter, comme évolution définitive et magnifique, la transformation de la grande république française en immense république humaine. Quant aux moyens immédiats, une situation violente étant donnée, il les voulait violents ; en cela, il ne variait pas ; et il était resté de cette école épique et redoutable que résume ce mot : Quatre-vingt-treize.

Enjolras était debout sur l'escalier de pavés, un des coudes sur le canon de sa carabine. Il songeait ; il tressaillait, comme à des passages de souffles ; les endroits où est la mort ont de ces effets de trépieds. Il sortait de ses prunelles, pleines du regard intérieur, des espèces de feux étouffés. Tout à coup, il dressa la tête, ses cheveux blonds se renversèrent en arrière comme ceux de l'ange sur le sombre quadrigé fait d'étoiles, ce fut comme une crinière de lion effarée en flamboiement d'auréole, et Enjolras s'écria :

— Citoyens, vous représentez-vous l'avenir ? Les rues des villes inondées de lumières, des branches vertes sur les seuils, les nations sœurs, les hommes justes, les vieillards bénissant les enfants, le passé aimant le présent, les penseurs en pleine liberté, les croyants en pleine égalité, pour religion le ciel, Dieu prêtre direct, la conscience humaine devenue l'autel, plus de haines, la fraternité de l'atelier et de l'école, pour pénalité et pour récompense la notoriété, à tous le travail, pour tous le droit, sur tous la paix, plus de sang versé, plus de guerres, les mères heureuses ! Dompter la matière, c'est le premier pas ; réaliser l'idéal, c'est le second. Réfléchissez à ce qu'a déjà fait le progrès. Jadis les premières races humaines voyaient avec terreur passer devant leurs yeux l'hydre qui soufflait sur les eaux, le dragon qui vomissait du feu, le griffon qui était le monstre de l'air et qui volait avec les ailes d'un aigle et les griffes d'un tigre ; bêtes effrayantes qui étaient au-dessus de l'homme. L'homme cependant a tendu ses pièges sacrés de l'intelligence, et il a fini par prendre les monstres.

Nous avons dompté l'hydre, et elle s'appelle le steamer ; nous avons dompté le dragon, et il s'appelle la locomotive ; nous sommes sur le point de dompter le griffon, nous le tenons déjà, et il s'appelle le ballon. Le jour où cette œuvre prométhéenne sera terminée et où l'homme aura définitivement attelé à sa volonté la triple Chimère antique, l'hydre, le dragon et le griffon,

Chapitre VII.

Le voyageur arrivé prend ses précautions pour repartir.

Il était près de huit heures du soir quand la carriole que nous avons laissée en route entra sous la porte cochère de l'hôtel de la Poste à Arras. L'homme que nous avons suivi jusqu'à ce moment en descendant, répondit d'un air distrait aux empressements des gens de l'auberge, envoya le cheval de renfort, et conduisit lui-même le petit cheval blanc à l'écurie ; puis il poussa la porte d'une salle de billard qui était au rez-de-chaussée, s'y assit, et s'accouda sur une table. Il avait mis quatorze heures à ce trajet qu'il comptait faire en six. Il se rendait à justice que ce n'était pas sa faute ; mais au fond il n'en était pas fâché.

La maîtresse de l'hôtel entra.

— Monsieur couche-t-il ? monsieur soupe-t-il ?

Il fit un signe de tête négatif.

— Le garçon d'écurie dit que le cheval de monsieur est bien fatigué !

Ici il rompit le silence.

— Est-ce que le cheval ne pourra pas repartir demain matin ?

— Oh ! monsieur ! il lui faut au moins deux jours de repos.

Il demanda :

— N'est-ce pas ici le bureau de poste ?

— Oui, monsieur.

L'hôtesse le mena à ce bureau ; il montra son passeport et s'informa s'il y avait moyen de revenir cette nuit même à Montreuil-sur-mer par la malle ; la place à côté du courrier était justement vacante ; il la retint et la paya.

— Monsieur, dit le buraliste, ne manquez pas d'être ici pour partir à une heure précise du matin.

Cela fait, il sortit de l'hôtel et se mit à marcher dans la ville.

Il ne connaissait pas Arras, les rues étaient obscures, et il allait au hasard. Cependant il semblait s'obstiner à ne pas demander son chemin aux passants. Il traversa la petite rivière Crinchon et se trouva dans un labyrinthe de ruelles étroites où il se perdit. Un bourgeois cheminait avec un falot. Après quelque hésitation, il prit le parti de s'adresser à ce bourgeois, non sans avoir d'abord regardé devant et derrière lui, comme s'il craignait que quelqu'un n'entendit la question qu'il allait faire.

— Monsieur, dit-il, le palais de justice, s'il vous plaît ?

— Vous n'êtes pas de la ville, monsieur ? répondit le bourgeois qui était un assez vieux homme, eh bien, suivez-moi. Je vais précisément du côté du palais de justice, c'est-à-dire du côté de l'hôtel de la préfecture. Car on répare en ce moment le palais, et provisoirement les tribunaux ont leurs audiences à la préfecture.

— Est-ce là, demanda-t-il, qu'on tient les assises ?

— Sans doute, monsieur. Voyez-vous, ce qui est la préfecture aujourd'hui était l'évêché avant la révolution.

Monsieur de Conzié, qui était évêque en quatre-vingt-deux, y a fait bâtir une grande salle. C'est dans cette grande salle qu'on juge.

Chemin faisant, le bourgeois lui dit :

– Si c'est un procès que monsieur veut voir, il est un peu tard. Ordinairement les séances finissent à six heures.

Cependant, comme ils arrivaient sur la grande place le bourgeois lui montra quatre longues fenêtres éclairées sur la façade d'un vaste bâtiment ténébreux.

– Ma foi, monsieur, vous arrivez à temps, vous avez du bonheur. Voyez-vous ces quatre fenêtres ? c'est la cour d'assises. Il y a de la lumière. Donc ce n'est pas fini.

L'affaire aura traîné en longueur et on fait une audience du soir. Vous vous intéressez à cette affaire ? Est-ce que c'est un procès criminel ? Est-ce que vous êtes témoin ?

Il répondit :

– Je ne viens pour aucune affaire, j'ai seulement à parler à un avocat.

– C'est différent, dit le bourgeois. Tenez, monsieur voici la porte. Où est le factionnaire. Vous n'aurez qu'à monter le grand escalier.

Il se conforma aux indications du bourgeois, et quelques minutes après, il était dans une salle où il y avait beaucoup de monde et où des groupes mêlés d'avocats en robe chuchotaient çà et là.

C'est toujours une chose qui serre le cœur de voir ces attroupements d'hommes vêtus de noir qui murmurent entre eux à voix basse sur le seuil des chambres de justice. Il est rare que la charité et la pitié sortent de toutes ces paroles. Ce qui en sort le plus souvent ce sont des condamnations faites d'avance. Tous ces groupes semblent à l'observateur qui passe et qui rêve autant de ruches sombres où des espèces d'esprits bourdonnants construisent en commun toutes sortes d'édifices ténébreux.

Cette salle, spacieuse et éclairée d'une seule lampe était une ancienne antichambre de l'évêché et servait de salle des pas perdus. Une porte à deux battants, fermée en ce moment, la séparait de la grande chambre où siégeait la cour d'assises.

L'obscurité était telle qu'il ne craignit pas de s'adresser au premier avocat qu'il rencontra.

– Monsieur, dit-il, où en est-on ?

– C'est fini, dit l'avocat.

– Fini !

Ce mot fut répété d'un tel accent que l'avocat se retourna.

– Pardon, monsieur, vous êtes peut-être un parent ?

– Non. Je ne connais personne ici. Et y a-t-il eu condamnation ?

– Sans doute. Cela n'était guère possible autrement.

– Aux travaux forcés ?...

– À perpétuité.

Il reprit d'une voix tellement faible qu'on l'entendait à peine :

– L'identité a donc été constatée ?

– Quelle identité ? répondit l'avocat. Il n'y avait pas d'identité à constater. L'affaire était simple. Cette femme avait tué son enfant, l'infanticide a été prouvé, le jury a écarté la préméditation, on l'a condamnée à vie.

– C'est donc une femme ? dit-il.

– Mais sûrement. La fille Limosin. De quoi me parlez-vous donc ?

La vedette placée par les insurgés dans la rue Montétour, n'avait point à donner le signal d'alarme pour un garde national seul. Elle l'avait laissé s'engager dans la rue en se disant : c'est un renfort probablement, ou au esis aller un prisonnier. Le moment était trop grave pour que la sentinelle pût se distraire de son devoir et de son poste d'observation.

Au moment où Jean Valjean était entré dans la rue, toute personne ne l'avait remarqué, tous les yeux étant fixés sur les cinq choisis et sur les quatre uniformes. Jean Valjean, lui, avait vu et entendu, et, silencieusement, il s'était dépouillé de son habit et l'avait jeté sur tas des autres.

L'émotion fut indescriptible.

– Quel est cet homme ? demanda Bossuet.

– C'est, répondit Combeferre, un homme qui sauve les autres.

Marius ajouta d'une voix grave :

– Je le connais.

Cette caution suffisait à tous.

Enjolras se tourna vers Jean Valjean.

– Citoyen, soyez le bienvenu.

Et il ajouta :

– Vous savez qu'on va mourir.

Jean Valjean, sans répondre, aida l'insurgé qu'il sauvait à revêtir son uniforme.

Combeferre vous a dit les choses décisives. Il y en a par mi vous qui ont des familles, des mères, des sœurs, des femmes, des enfants. Que ceux-là sortent des rangs.

Personne ne bougea.

— Les hommes mariés et les soutiens de famille hors des rangs ! répéta Marius.

Son autorité était grande. Enjolras était bien le chef de la barricade, mais Marius en était le sauveur.

— Je l'ordonne ! cria Enjolras.

— Je vous en prie, dit Marius.

Alors, remués par la parole de Combeferre, ébranlés par l'ordre d'Enjolras, émus par la prière de Marius, ces hommes héroïques commencèrent à se dénoncer les uns les autres. — C'est vrai, disait un jeune à un homme fait. Tu es père de famille. Va-t'en. — C'est plutôt toi, répondait l'homme, tu as tes deux sœurs que tu nourris.

Et une lutte inouïe éclatait. C'était à qui ne se laisserait pas mettre à la porte du tombeau.

— Dépêchons, dit Courfeyrac, dans un quart d'heure il ne serait plus temps.

— Citoyens, poursuivit Enjolras, c'est ici la République, et le suffrage universel règne. Désignez vous-mêmes ceux qui doivent s'en aller.

On obéit. Au bout de quelques minutes, cinq étaient unanimement désignés, et sortaient des rangs.

— Ils sont cinq ! s'écria Marius.

Il n'y avait que quatre uniformes.

— Eh bien, reprirent les cinq, il faut qu'un reste.

Et ce fut à qui resterait, et à qui trouverait aux autres des raisons de ne pas rester. La généreuse querelle recommença.

— Toi, tu as une femme qui t'aime. — Toi, tu as ta vieille mère. — Toi, tu n'as plus ni père ni mère, qu'est-ce que tes trois petits frères vont devenir ? — Toi, tu es père de cinq enfants. — Toi, tu as le droit de vivre, tu as dix-sept ans, c'est trop tôt.

Ces grandes barricades révolutionnaires étaient des rendez-vous d'héroïsmes. L'in vraisemblable y était simple. Ces hommes ne s'étonnaient pas les uns les autres.

— Faites vite, répétait Courfeyrac.

On cria des groupes à Marius :

— Désignez, vous, celui qui doit rester.

— Oui, dirent les cinq, choisissez. Nous vous obéirons.

Marius ne croyait plus à une émotion possible. Ce pendant à cette idée, choisir un homme pour la mort tout son sang reflua vers son cœur. Il eût pâli, s'il eût pu pâlir encore.

Il s'avança vers les cinq qui lui souriaient, et chacun l'œil plein de cette grande flamme qu'on voit au fond de l'histoire sur les Thermopyles, lui criait.

— Moi ! moi ! moi !

Et Marius, stupidement, les compta ; ils étaient tous jours cinq ! Puis son regard s'abaissa sur les quatre uniformes.

En cet instant, un cinquième uniforme tomba comme du ciel, sur les quatre autres.

Le cinquième homme était sauvé.

Marius leva les yeux et reconnut M. Fauchelevent.

Jean Valjean venait d'entrer dans la barricade.

Soit renseignement pris, soit instinct, soit hasard, il arrivait par la ruelle Mondétour. Grâce à son habit de garde national, il avait passé aisément.

— De rien. Mais puisque c'est fini, comment se fait-il que la salle soit encore éclairée ?

— C'est pour l'autre affaire qu'on a commencée il y a peu près deux heures.

— Quelle autre affaire ?

— Oh ! celle-là est claire aussi. C'est une espèce de voleur, un récidiviste, un galérien, qui a volé. Je ne sais plus trop son nom. En voilà un qui vous a une mine de bandit. Rien que pour avoir cette figure-là, je l'enverrais aux galères.

— Monsieur, demanda-t-il, y a-t-il moyen de pénétrer dans la salle ?

— Je ne crois vraiment pas. Il y a beaucoup de foule. Cependant l'audience est suspendue. Il y a des gens qui sont sortis, et, à la reprise de l'audience, vous pourrez essayer.

— Par où entre-t-on ?

— Par cette grande porte.

L'avocat le quitta. En quelques instants, il avait éprouvé, presque en même temps, presque mêlées, toutes les émotions possibles. Les paroles de cet indifférent lui avaient tour à tour traversé le cœur comme les aiguilles de glace et comme des lames de feu.

Quand il vit que rien n'était terminé, il respira ; mais il n'eût pu dire si ce qu'il ressentait était du contentement ou de la douleur.

Il s'approcha de plusieurs groupes et il écouta ce qu'on disait. Le rôle de la session étant très chargé, le président avait indiqué pour ce même jour deux affaires simples et courtes. On avait commencé par l'infanticide, et maintenant on en était au forçat, au récidiviste, au cheval de retour". Cet homme avait volé des pommes, mais cela ne paraissait pas bien prouvé ; ce qui était prouvé, c'est qu'il avait été déjà aux galères à Toulon. C'est ce qui faisait son affaire mauvaise. Du reste, l'interrogatoire de l'homme était terminé et les dépositions des témoins ; mais il y avait encore les plaidoiries de l'avocat et le réquisitoire du ministère public ; cela ne devait guère finir avant minuit. L'homme serait probablement condamné ; l'avocat général était très bon — et ne manquait pas ses accusés — c'était un garçon d'esprit qui faisait des vers.

Un huissier se tenait debout près de la porte qui communiquait avec la salle des assises. Il demanda à cet huissier :

— Monsieur, la porte va-t-elle bientôt s'ouvrir ?

— Elle ne s'ouvrira pas, dit l'huissier.

— Comment ! on ne l'ouvrira pas à la reprise de l'audience ? est-ce que l'audience n'est pas suspendue ?

— L'audience vient d'être reprise, répondit l'huissier, mais la porte ne se rouvrira pas.

— Pourquoi ?

— Parce que la salle est pleine.

— Quoi ? il n'y a plus une place ?

— Plus une seule. La porte est fermée. Personne ne peut plus entrer.

L'huissier ajouta après un silence :

— Il y a bien encore deux ou trois places derrière monsieur le président, mais monsieur le président n'y admet que les fonctionnaires publics.

Cela dit, l'huissier lui tourna le dos.

Il se retira la tête baissée, traversa l'antichambre et redescendit l'escalier lentement, comme hésitant à chaque marche. Il est probable qu'il tenait conseil avec lui-même. Le violent combat qui se livrait en lui depuis

la veille n'était pas fini ; et, à chaque instant, il en traversait quelque nouvelle péripétie. Arrivé sur le palier de l'escalier, il s'adossa à la rampe et croisa les bras. Tout à coup il ouvrit sa redingote, prit son portefeuille, en tira un crayon, déchira une feuille, et écrivit rapidement sur cette feuille à la lueur du réverbère cette ligne : — *Madeleine, maire de Montreuil-sur-mer*. Puis il remonta l'escalier à grands pas, fendit la foule, marcha droit à l'huissier, lui remit le papier, et lui dit avec autorité :

— Portez ceci à monsieur le président.

L'huissier prit le papier, y jeta un coup d'œil et obéit.

ils l'avaient recueilli par charité, mais ils n'avaient pas de pain pour eux-mêmes. L'enfant avait toujours faim. C'était l'hiver. Il ne pleurait pas. On le voyait aller près du poêle où il n'y avait jamais de feu et dont le tuyau, vous savez, était mastiqué avec de la terre jaune. L'enfant mâchait avec ses petits doigts un peu de cette terre et il mangeait. Il avait la respiration rauque, la face livide, les jambes molles, le ventre gros. Il ne disait rien. On lui parlait, il ne répondait pas. Il est mort. On l'a apporté nourrir à l'hospice Necker, où je l'ai vu. J'étais interne à cet hospice-là. Maintenant, s'il y a des pères parmi vous, des pères qui ont pour bonheur de se promener le dimanche en tenant dans leur bonne main robuste la petite main de leur enfant, que chacun de ces pères se figure que cet enfant-là est le sien. Ce pauvre même, il me le rappelle, il me semble que je le vois, quand il a été nu sur la table d'anatomie, ses côtes faisaient saillie sous sa peau comme les fosses sous l'herbe d'un cimetière. On lui a trouvé une espèce de boue dans l'estomac. Il avait de la cendre dans les dents. Allons, tâtons-nous en conscience et prenons conseil de notre cœur. Les statistiques constatent que la mortalité des enfants abandonnés est de cinquante-cinq pour cent. Si le répète, il s'agit des femmes, il s'agit des mères, il s'agit des jeunes filles, il s'agit des mioches. Est-ce qu'on vous parle de vous ? On sait bien ce que vous êtes ; on sait bien que vous êtes tous des braves, parole ! on sait bien que vous avez tous dans l'âme la joie et la gloire de donner votre vie pour la grande cause ; on sait bien que vous vous sentez élus pour mourir utilement et magnifiquement, et que chacun de vous tient à sa part du triomphe. À la bonne heure. Mais vous n'êtes pas seuls en ce monde. Il y a d'autres êtres auxquels il faut penser. Il ne faut pas être égoïstes.

Tous baissèrent la tête d'un air sombre.

Étranges contradictions du cœur humain à ses moments les plus sublimes ! Combeferre, qui parlait ainsi, n'était pas orphelin. Il se souvenait des mères des autres, et il oubliait la sienne. Il allait se faire tuer. Il était « égoïste ».

Marius, à jeun, fiévreux, successivement sorti de toutes les espérances, échoué dans la douleur, le plus sombre des naufrages, saturé d'émotions violentes, attendant la fin venir, s'était de plus en plus enfoncé dans cette stupeur visionnaire qui précède toujours l'heure fatale volontairement acceptée.

Un physiologiste eût pu étudier sur lui les symptômes croissants de cette absorption fébrile connue et classée par la science, et qui est à la souffrance ce que la volupté est au plaisir. Le désespoir aussi a son extase. Marius en était là. Il assistait à tout comme du dehors ; ainsi que nous l'avons dit, les choses qui se passaient devant lui, lui semblaient lointaines ; il distinguait l'ensemble, mais n'apercevait point les détails. Il voyait les allants et venants à travers un flamboiement. Il entendait les voix parler comme au fond d'un abîme.

Cependant ceci l'émut. Il y avait dans cette scène une pointe qui perça jusqu'à lui, et qui le réveilla. Il n'avait plus qu'une idée, mourir, et il ne voulait pas s'en distraire ; mais il songea, dans son somnambulisme unèbre, qu'en se perdant, il n'est pas défendu de sauver quelqu'un.

Il éleva la voix :

— Enjolras et Combeferre ont raison, dit-il ; pas de sacrifice inutile. Je me joins à eux, et il faut se hâter.

vous voulez vous faire tuer, je le veux aussi, moi qui vous parle, mais je ne veux pas sentir des fantômes de femmes qui se tordent les bras autour de moi. Mourez soit, mais ne faites pas mourir. Des suicides comme ce lui qui va s'accomplir ici sont sublimes, mais le suicide est étroit, et ne veut pas d'extension ; et dès qu'il touche à vos proches, le suicide s'appelle meurtre. Songez aux petites têtes blondes, et songez aux cheveux blancs. Écoutez, tout à l'heure, Enjolras, il vient de me le dire, a vu au coin de la rue du Cygne une croisée éclairée par une chandelle à une pauvre fenêtre, au cinquième, et sur la vitre l'ombre toute branlante d'une tête de vieille femme qui avait l'air d'avoir passé la nuit et d'attendre. C'est peut-être la mère de l'un de vous. Eh bien, qu'il s'en aille, celui-là, et qu'il se dépêche d'aller dire à sa mère. Mère, me voilà ! Qu'il soit tranquille, on fera la besogne ici tout de même. Quand on soutient ses proches de son travail, on n'a plus le droit de se sacrifier. C'est déserté la famille, cela. Et ceux qui ont des filles, et ceux qui ont des sœurs ! Y pensez-vous ? Vous vous faites tuer, vous voilà morts, c'est bon, et demain ? Des jeunes filles qui n'ont pas de pain, cela est terrible. L'homme mendie la femme vend. Ah ! ces charmants êtres si gracieux et si doux qui ont des bonnets de fleurs, qui chantent et qui jasant, qui emplissent la maison de chasteté, qui sont comme un parfum vivant, qui prouvent l'existence des anges dans le ciel par la pureté des vierges sur la terre, cette Jeanne, cette Lise, cette Mimi, ces adorables et honnêtes créatures qui sont votre bénédiction et votre orgueil, ah mon Dieu, elles vont avoir faim. Que voulez-vous que je vous dise ? Il y a un marché de chair humaine, et ce n'est pas avec vos mains d'ombres frémissantes autour d'elles, que vous les empêcherez d'y entrer ! Songez à la rue, songez au pavé couvert de passants, songez aux boutiques devant lesquelles des femmes vont et viennent décolletées et dans la boue. Ces femmes-là aussi ont été pures. Songez à vos sœurs, ceux qui en ont. La misère, la prostitution, les sergents de ville, Saint-Lazare, voilà où vont tomber ces délicates belles filles, ces fragiles merveilles de pudeur, de gentillesse et de beauté, plus fraîches que les lilas du mois de mai. Ah ! vous vous êtes fait tuer ! ah ! vous n'êtes plus là ! C'est bien ; vous avez voulu soustraire le peuple à la royauté, vous donnez vos filles à la police. Amis, prenez garde, ayez de la compassion. Les femmes, les malheureuses femmes, on n'a pas l'habitude d'y songer beaucoup. On se fie sur ce que les femmes n'ont pas reçu l'éducation des hommes, on les empêche de lire, on les empêche de penser, on les empêche de s'occuper de politique ; les empêcherez-vous d'aller ce soir à la morgue et de reconnaître vos cadavres ? Voyons, il faut que ceux qui ont des familles soient bons enfants et nous donnent une poignée de main et s'en aillent, et nous laissent faire ici l'affaire tout seuls. Je sais bien qu'il faut du courage pour s'en aller, c'est difficile ; mais plus c'est difficile, plus c'est méritoire. On dit : J'ai un fusil, je suis à la barricade tant pis, j'y reste. Tant pis, c'est bientôt dit. Mes amis, il y a un lendemain, vous n'y serez pas à ce lendemain, mais vos familles y seront. Et que de souffrances ! Tenez, un joli enfant bien portant qui a des joues comme une pomme, qui babille, qui jacasse, qui jabote, qui rit, qu'on sent frais sous le baiser, savez-vous ce que ce la devient quand c'est abandonné ? J'en ai vu un, tout petit, haut comme cela. Son père était mort. De pauvres

Chapitre VIII. Entrée de faveur

ans qu'il s'en doutât, le maire de Montreuil-sur-mer avait une sorte de célébrité. Depuis sept ans que sa réputation de vertu remplissait tout le bas Boulonnais, elle avait fini par franchir les limites d'un petit pays et s'était répandue dans les deux ou trois départements voisins. Outre le service considérable qu'il avait rendu au chef-lieu en y restaurant l'industrie des verroteries noires, il n'était pas une des cent quarante et une communes de l'arrondissement de Montreuil-sur-mer qui ne lui dût quelque bienfait. Il avait su même au besoin aider et féconder les industries des autres arrondissements. C'est ainsi qu'il avait dans l'occasion soutenu de son crédit et de ses fonds la fabrique de tulle de Boulogne, la filature de lin à la mécanique de Frévent et la manufacture hydraulique de toiles de Boubers-sur-Canche. Partout on prononçait avec vénération le nom de M. Madeleine. Arras et Douai enviaient son maire à l'heureuse petite ville de Montreuil-sur-mer.

Le conseiller à la cour royale de Douai, qui présidait cette session des assises à Arras, connaissait comme tout le monde ce nom si profondément et si universellement honoré. Quand l'huissier, ouvrant discrètement la porte qui communiquait de la chambre du conseil à l'audience, se pencha derrière le fauteuil du président et lui remit le papier où était écrite la ligne qu'on vient de lire, en ajoutant : *Ce monsieur désire assister à l'audience*, le président fit un vif mouvement de déférence, saisit une plume, écrivit quelques mots au bas du papier, et le remit à l'huissier en lui disant : Faites entrer.

L'homme malheureux dont nous racontons l'histoire était resté près de la porte de la salle à la même place et dans la même attitude où l'huissier l'avait quitté. Il entendit, à travers sa rêverie, quelqu'un qui lui disait : Monsieur veut-il bien me faire l'honneur de me suivre ? C'était ce même huissier qui lui avait tourné le dos l'instant d'auparavant et qui maintenant le saluait jusqu'à terre. L'huissier en même temps lui remit le papier. Il le déplia, et, comme il se rencontrait qu'il était près de la lampe, il put lire :

« Le président de la cour d'assises présente son respect à M. Madeleine. »

Il froissa le papier entre ses mains, comme si ces quelques mots eussent eu pour lui un arrière-goût étrange et amer.

Il suivit l'huissier.

Quelques minutes après, il se trouvait seul dans une espèce de cabinet lambrissé, d'un aspect sévère, éclairé par deux bougies posées sur une table à tapis vert. Il avait encore dans l'oreille les dernières paroles de l'huissier qui venait de le quitter — « Monsieur, vous voici dans la chambre du conseil ; vous n'avez qu'à tourner le bouton de cuivre de cette porte, et vous vous trouvez dans l'audience derrière le fauteuil de monsieur le président. » — Ces paroles se mêlaient dans sa pensée à un souvenir vague de corridors étroits et d'escaliers noirs qu'il venait de parcourir.

L'huissier l'avait laissé seul. Le moment suprême était arrivé. Il cherchait à se recueillir sans pouvoir y

parvenir. C'est surtout aux heures où l'on aurait le plus besoin de les rattacher aux réalités poignantes de la vie que tous les fils de la pensée se rompent dans le cerveau. Il était dans l'endroit même où les juges délibèrent et condamnent. Il regardait avec une tranquillité stupide cette chambre paisible et redoutable où tant d'existences avaient été brisées, où son nom allait retentir tout à l'heure, et que sa destinée traversait en ce moment. Il regardait la muraille, puis il se regardait lui-même, s'étonnant que ce fût cette chambre et que ce fût lui.

Il n'avait pas mangé depuis plus de vingt-quatre heures, il était brisé par les cahots de la carriole, mais ne le sentait pas ; il lui semblait qu'il ne sentait rien.

Il s'approcha d'un cadre noir qui était accroché au mur et qui contenait sous verre une vieille lettre autographe de Jean-Nicolas Pache, maire de Paris et ministre, datée, sans doute par erreur, du 9 juin an II, et dans laquelle Pache envoyait à la commune la liste des ministres et des députés tenus en arrestation chez eux. Un témoin qui l'eût pu voir et qui l'eût observé en ce instant eût sans doute imaginé Fantine et Cosette.

Tout en rêvant, il se retourna, et ses yeux rencontrèrent le bouton de cuivre de la porte qui le séparait de la salle des assises. Il avait presque oublié cette porte. Son regard, d'abord calme, s'y arrêta, resta attaché à ce bouton de cuivre, puis devint effaré et fixe, et s'empreignit peu à peu d'épouvante. Des gouttes de sueur lui sortaient d'entre les cheveux et ruisselaient sur ses tempes.

À un certain moment, il fit avec une sorte d'autorité mêlée de rébellion ce geste indescriptible qui veut dire et qui dit si bien : *Pardieu ! qui est-ce qui m'y force ?* Puis il se tourna vivement, vit devant lui la porte par laquelle il était entré, y alla, l'ouvrit, et sortit. Il n'était plus dans cette chambre, il était dehors, dans un corridor, un corridor long, étroit, coupé de degrés et de guichets, faisant toutes sortes d'angles, éclairé çà et là de réverbères pareils à des veilles de malades, le corridor par où il était venu. Il respira, il écouta ; aucun bruit derrière lui, aucun bruit devant lui ; il se mit à fuir comme si on le poursuivait.

Quand il eut doublé plusieurs des coudes de ce couloir, il écouta encore. C'était toujours le même silence et la même ombre autour de lui. Il était essoufflé, il chancelait, il s'appuya au mur. La pierre était froide, sa sueur était glacée sur son front, il se redressa en frissonnant.

Alors, là, seul, debout dans cette obscurité, tremblant de froid et d'autre chose peut-être, il songea.

Il avait songé toute la nuit, il avait songé toute la journée ; il n'entendait plus en lui qu'une voix qui disait hélas !

Un quart d'heure s'écoula ainsi. Enfin, il pencha la tête, soupira avec angoisse, laissa pendre ses bras, et revint sur ses pas. Il marchait lentement et comme accablé. Il semblait que quelqu'un l'eût atteint dans sa fuite et le ramenât.

Il rentra dans la chambre du conseil. La première chose qu'il aperçut, ce fut la gâchette de la porte. Cette gâchette, ronde et en cuivre poli, resplendissait pour lui comme une effroyable étoile. Il la regardait comme un brebis regarderait l'œil d'un tigre.

Ses yeux ne pouvaient s'en détacher.

De temps en temps il faisait un pas et se rapprochait de la porte.

Chapitre IV.

Cinq de moins, un de plus

Après que l'homme quelconque, qui décrétait « la prostration des cadavres », eut parlé et donné la formule de l'âme commune, de toutes les bouches sortit un cri étrangement satisfait et terrible, funèbre par le sens et triomphal par l'accent :

— Vive la mort ! Restons ici tous.

— Pourquoi tous ? dit Enjolras.

— Tous ! tous !

Enjolras reprit :

— La position est bonne, la barricade est belle. Trente hommes suffisent. Pourquoi en sacrifier quarante ?

Ils répliquèrent :

— Parce que pas un ne voudra s'en aller.

— Citoyens, criait Enjolras, et il y avait dans sa voix une vibration presque irritée, la République n'est pas assez riche en hommes pour faire des dépenses inutiles. La gloriole est un gaspillage. Si, pour quelques-uns, le devoir est de s'en aller, ce devoir-là doit être fait comme un autre.

Enjolras, l'homme principe, avait sur ses coreligionnaires cette sorte de toute-puissance qui se dégage de l'absolu. Cependant, quelle que fût cette omnipotence, on murmura.

Chef jusque dans le bout des ongles, Enjolras, voyant qu'on murmurait, insista. Il reprit avec hauteur :

— Que ceux qui craignent de n'être plus que trente le disent.

Les murmures redoublèrent.

— D'ailleurs, observa une voix dans un groupe, s'en aller, c'est facile à dire. La barricade est cernée.

— Pas du côté des halles, dit Enjolras. La rue Mondépour est libre, et par la rue des Prêcheurs on peut gagner le marché des Innocents.

— Et là, reprit une autre voix du groupe, on sera pris. On tombera dans quelque grand'garde de la ligne ou de la banlieue. Ils verront passer un homme en blouse et en casquette. D'où viens-tu, toi ? serais-tu pas de la barricade ? Et on vous regarde les mains. Tu sens la poudre. Fusillé.

Enjolras, sans répondre, toucha l'épaule de Combeferre, et tous deux entrèrent dans la salle basse.

Ils ressortirent un moment après. Enjolras tenait dans ses deux mains étendues les quatre uniformes qu'il avait fait réserver. Combeferre le suivait portant les buffleteries et les shakos.

— Avec cet uniforme, dit Enjolras, on se mêle aux rangs et l'on s'échappe. Voici toujours pour quatre.

Et il jeta sur le sol dépavé les quatre uniformes.

Aucun ébranlement ne se faisait dans le stoïque auditoire. Combeferre prit la parole.

— Allons, dit-il, il faut avoir un peu de pitié. Savez-vous de quoi il est question ici ? Il est question des femmes. Voyons. Y a-t-il des femmes, oui ou non ? y a-t-il des enfants, oui ou non ? y a-t-il, oui ou non, des mères, qui poussent des berceaux du pied et qui ont les tas de petits autour d'elles ? Que celui de vous qui l'a jamais vu le sein d'une nourrice lève la main. Ah !

représenté une minute, dans la lumière d'un éclair, le peuple et Dieu.

Cette résolution inexorable était tellement dans l'air du 6 juin 1832 que, presque à la même heure, dans la barricade de Saint-Merry, les insurgés poussaient cette clameur demeurée historique et consignée au procès :
Qu'on vienne à notre secours ou qu'on n'y vienne pas qu'importe ! Faisons-nous tuer ici jusqu'au dernier.

Comme on voit, les deux barricades, quoique matériellement isolées, communiquaient.

S'il eût écouté, il eût entendu, comme une sorte de murmure confus, le bruit de la salle voisine ; mais il n'écoutait pas, et il n'entendait pas.

Tout à coup, sans qu'il sût lui-même comment, il trouva près de la porte. Il saisit convulsivement le bouton ; la porte s'ouvrit.

Il était dans la salle d'audience.

Chapitre III. Éclaircissement et assombrissement

Enjolras était allé faire une reconnaissance. Il était sorti par la ruelle Mondétour en serpentant le long des maisons.

Les insurgés, disons-le, étaient pleins d'espoir. La façon dont ils avaient repoussé l'attaque de la nuit leur faisait presque dédaigner d'avance l'attaque du point du jour. Ils l'attendaient et en souriaient. Ils ne doutaient pas plus de leur succès que de leur cause. D'ailleurs un secours allait évidemment leur venir. Ils y comptaient. Avec cette facilité de prophétie triomphante qui est une des forces du Français combattant, ils divisaient en trois phases certaines la journée qui allait s'ouvrir : à six heures du matin, un régiment, « qu'on avait travaillé », tournerait ; à midi, l'insurrection de tout Paris ; au coucher du soleil, la révolution.

On entendait le tocsin de Saint-Merry qui ne s'était pas tu une minute depuis la veille ; preuve que l'autre barricade, la grande, celle de Jeanne, tenait toujours.

Toutes ces espérances s'échangeaient d'un groupe à l'autre dans une sorte de chuchotement gai et redoublable qui ressemblait au bourdonnement de guerre d'une ruche d'abeilles.

Enjolras reparut. Il revenait de sa sombre promenade d'aigle dans l'obscurité extérieure. Il écouta un instant toute cette joie les bras croisés, une main sur sa bouche. Puis, frais et rose dans la blancheur grandissante du matin, il dit :

— Toute l'armée de Paris donne. Un tiers de cette armée pèse sur la barricade où vous êtes. De plus la garde nationale. J'ai distingué les shakos du cinquième ligne et les guidons de la sixième légion. Vous serez attaqués dans une heure. Quant au peuple, il a bouillonné hier, mais ce matin il ne bouge pas. Rien à attendre, rien à espérer. Pas plus un faubourg qu'un régiment. Vous êtes abandonnés.

Ces paroles tombèrent sur le bourdonnement des groupes, et y firent l'effet que fait sur un essaim la première goutte de l'orage. Tous restèrent muets. Il y eut un moment d'inexprimable angoisse où l'on eût entendu voler la mort.

Ce moment fut court.

Une voix, du fond le plus obscur des groupes, cria à Enjolras :

— Soit. Élevons la barricade à vingt pieds de haut, et estons-y tous. Citoyens, faisons la protection des calavres. Montrons que, si le peuple abandonne les républicains, les républicains n'abandonnent pas le peuple.

Cette parole dégageait du pénible nuage des anxiétés individuelles la pensée de tous. Une acclamation enthousiaste l'accueillit.

On n'a jamais su le nom de l'homme qui avait parlé ainsi ; c'était quelque porte-blouse ignoré, un inconnu, un oublié, un passant héros, ce grand anonyme toujours mêlé aux crises humaines et aux genèses sociales qui, à un instant donné, dit d'une façon suprême le mot décisif, et qui s'évanouit dans les ténèbres après avoir

Chapitre IX.

Un lieu où des convictions sont en train de se former

Il fit un pas, referma machinalement la porte derrière lui, et resta debout, considérant ce qu'il voyait.

C'était une assez vaste enceinte à peine éclairée, tantôt pleine de rumeur, tantôt pleine de silence, où tout appareil d'un procès criminel se développait avec sa gravité mesquine et lugubre au milieu de la foule.

À un bout de la salle, celui où il se trouvait, des juges à l'air distrait, en robe usée, se rongant les ongles ou fermant les paupières ; à l'autre bout, une foule en haillons ; des avocats dans toutes sortes d'attitudes ; des soldats au visage honnête et dur ; de vieilles boiteries tachées, un plafond sale, des tables couvertes d'une serge plutôt jaune que verte, des portes noircies par les mains ; à des clous plantés dans le lambris, des quinquets d'estaminet donnant plus de fumée que de l'éclat ; sur les tables, des chandelles dans des chandeliers de cuivre ; l'obscurité, la laideur, la tristesse ; et de tout cela se dégagait une impression austère et lugubre, car on y sentait cette grande chose humaine qu'on appelle la loi et cette grande chose divine qu'on appelle la justice.

Personne dans cette foule ne fit attention à lui. Tous ses regards convergeaient vers un point unique, un banc de bois adossé à une petite porte, le long de la muraille, à gauche du président. Sur ce banc, que plusieurs chandelles éclairaient, il y avait un homme entre deux gendarmes.

Cet homme, c'était l'homme.

Il ne le chercha pas, il le vit. Ses yeux allèrent là naturellement, comme s'ils avaient su d'avance où était cette figure.

Il crut se voir lui-même, vieilli, non pas sans doute absolument semblable de visage, mais tout pareil d'attitude et d'aspect, avec ces cheveux hérissés, avec cette tache brunelle fauve et inquiète, avec cette blouse, tel qu'il était le jour où il entra à Digne, plein de haine et cachant dans son âme ce hideux trésor de pensées affreuses qu'il avait mis dix-neuf ans à ramasser sur le pavé du pays.

Il se dit avec un frémissement :

— Mon Dieu ! est-ce que je redeviendrai ainsi ?

Cet être paraissait au moins soixante ans. Il avait je ne sais quoi de rude, de stupide et d'effarouché.

Au bruit de la porte, on s'était rangé pour lui faire place, le président avait tourné la tête, et comprenant que le personnage qui venait d'entrer était M. le maire de Montreuil-sur-mer, il l'avait salué. L'avocat général, qui avait vu M. Madeleine à Montreuil-sur-mer où des opérations de son ministère l'avaient plus d'une fois appelé, le reconnut, et salua également. Lui s'en aperçut à peine. Il était en proie à une sorte d'hallucination ; il regardait.

Des juges, un greffier, des gendarmes, une foule de têtes cruellement curieuses, il avait déjà vu cela une fois, autrefois, il y avait vingt-sept ans. Ces choses futures, il les retrouvait ; elles étaient là, elles remuaient,

elles existaient. Ce n'était plus un effort de sa mémoire même du Cabuc, et de la tristesse sévère d'Enjolras. Il un mirage de sa pensée, c'étaient de vrais gendarmes et de vrais juges, une vraie foule et de vrais hommes et chair et en os. C'en était fait, il voyait reparaitre et revivre autour de lui, avec tout ce que la réalité a de formidable les aspects monstrueux de son passé.

Tout cela était béant devant lui.

Il en eut horreur, il ferma les yeux, et s'écria au profond de son âme : jamais !

Et par un jeu tragique de la destinée qui faisait trembler toutes ses idées et le rendait presque fou, c'était une autre lui-même qui était là ! Cet homme qu'on jugeait tous l'appelaient Jean Valjean !

Il avait sous les yeux, vision inouïe, une sorte de représentation du moment le plus horrible de sa vie jouée par son fantôme.

Tout y était, c'était le même appareil, la même heure de nuit, presque les mêmes faces de juges, de soldats et de spectateurs. Seulement, au-dessus de la tête du président, il y avait un crucifix, chose qui manquait aux tribunaux du temps de sa condamnation. Quand on l'avait jugé, Dieu était absent.

Une chaise était derrière lui ; il s'y laissa tomber et terrifié de l'idée qu'on pouvait le voir. Quand il fut assis, il profita d'une pile de cartons qui était sur le bureau des juges pour dérober son visage à toute la salle. Il pouvait maintenant voir sans être vu. Peu à peu il se remit et rentra pleinement dans le sentiment du réel ; il arriva à cette phase de calme où l'on peut écouter.

M. Bamatabois était au nombre des jurés. Il cherchait Javert, mais il ne le vit pas. Le banc des témoins lui était caché par la table du greffier. Et puis, nous venons de le dire, la salle était à peine éclairée.

Au moment où il était entré, l'avocat de l'accusé achevait sa plaidoirie. L'attention de tous était excitée au plus haut point ; l'affaire durait depuis trois heures. Depuis trois heures, cette foule regardait plier peu à peu les sénateurs ; Christ est souffleté par les valets. À sous le poids d'une vraisemblance terrible un homme inconnu, une espèce d'être misérable, profondément stupide ou profondément habile. Cet homme, on le savait déjà, était un vagabond qui avait été trouvé dans un champ, emportant une branche chargée de pommes mûres, cassée à un pommier dans un clos voisin, appelé le clos Pierron. Qui était cet homme ? Une enquête avait eu lieu ; des témoins venaient d'être entendus, ils avaient été unanimes, des lumières avaient jailli de tout le débat. L'accusation disait :

— Nous ne tenons pas seulement un voleur de fruits un maraudeur ; nous tenons là, dans notre main, un bandit, un relaps en rupture de ban, un ancien forçat, un scélérat des plus dangereux, un malfaiteur appelé Jean Valjean que la justice recherche depuis longtemps, et qui, il y a huit ans, en sortant du bagne de Toulon, a commis un vol de grand chemin à main armée sur la personne d'un enfant savoyard appelé Petit-Gervais crime prévu par l'article 383 du code pénal, pour lequel nous nous réservons de le poursuivre ultérieurement quand l'identité sera judiciairement acquise. Il vient de commettre un nouveau vol. C'est un cas de récidive. Condamnez-le pour le fait nouveau ; il sera jugé plus tard pour le fait ancien.

Devant cette accusation, devant l'unanimité des témoins, l'accusé paraissait surtout étonné. Il faisait des gestes et des signes qui voulaient dire non, ou bien il considérait le plafond. Il parlait avec peine, répon-

— Harmodius et Aristogiton, Brutus, Chéréas, Stephanus, Cromwell, Charlotte Corday, Sand, tous ont eu, après le coup, leur moment d'angoisse. Notre cœur est si frémissant et la vie humaine est un tel mystère que, même dans un meurtre civique, même dans un meurtre libérateur, s'il y en a, le remords d'avoir frappé un homme dépasse la joie d'avoir servi le genre humain.

Et, ce sont là les méandres de la parole échangée, une minute après, par une transition venue des vers de Jean Prouvaire, Combeferre comparait entre eux les trajecteurs des Géorgiques, Raux à Courmand, Courmand Delille, indiquant les quelques passages traduits par Malfilâtre, particulièrement les prodiges de la mort de César ; et par ce mot, César, la causerie revenait à Brutus.

— César, dit Combeferre, est tombé justement. Cicéron a été sévère pour César, et il a eu raison. Cette vérité-là n'est point la diatribe. Quand Zoïle insulte Homère, quand Mævius insulte Virgile, quand Visé insulte Molière, quand Pope insulte Shakespeare, quand

Cicéron insulte Voltaire, c'est une vieille loi d'envie et de haine qui s'exécute ; les génies attirent l'injure, les grands hommes sont toujours plus ou moins aboyés. Mais Zoïle et Cicéron, c'est deux. Cicéron est un justicier par la pensée de même que Brutus est un justicier par l'épée. Je blâme, quant à moi, cette dernière justice-là, elle est laive ; mais l'antiquité l'admettait. César, violateur du

tribunon, conférant, comme venant de lui, les dignités qui venaient du peuple, ne se levant pas à l'entrée du sénat, faisait, comme dit Eutrope, des choses de roi et presque de tyran, *regia ac pene tyrannica*. C'était un

grand homme ; tant pis, ou tant mieux ; la leçon est plus haute. Ses vingt-trois blessures me touchent moins que son crachat au front de Jésus-Christ. César est poignardé par les sénateurs ; Christ est souffleté par les valets. À mesure d'outrage, on sent le dieu.

Bossuet, dominant les causeurs du haut d'un tas de livres, s'écriait, la carabine à la main :

— Ô Cydathenæum, ô Myrrhinus, ô Probalinthe, ô Éantide ! Oh ! qui me donnera de prononcer les vers d'Homère comme un Grec de Laurium ou d'Édaptéon !

Le timon de l'omnibus, quoique tronqué par la fuite avec embarras, mais de la tête aux pieds toute sillade, était encore assez debout pour qu'on pût y accrocher une personne niait. Il était comme un idiot en présence de toutes ces intelligences rangées en bataille autour d'un crocher un drapeau.

Enjolras, qui avait cette qualité d'un chef, de toujours être lui, et comme un étranger au milieu de cette soif faire ce qu'il disait, attacha à cette hampe l'habit troué et sanglant du vieillard tué.

Aucun repas n'était plus possible. Il n'y avait ni pain, ni viande. Les cinquante hommes de la barricade, dévorés d'anxiété que lui-même cette sentence pleine de puis seize heures qu'ils étaient là, avaient eu vite épuisé les provisions qui penchait sur lui de plus en plus. Une les maigres provisions du cabaret. À un instant donné, l'incertitude laissait même entrevoir, outre le baignoire, la toute barricade qui tient devient inévitablement le théâtre d'une scène de mort possible, si l'identité était reconnue et deau de la Méduse. Il fallut se résigner à la faim. On n'attendait l'affaire Petit-Gervais se terminait plus tard par une était aux premières heures de cette journée spartiate d'indignation. Qu'était-ce que cet homme ? De quelle date 6 juin où, dans la barricade Saint-Merry, Jeanne, entourée de ses amis, était son apathie ? Était-ce imbécillité ou ruse ? d'insurgés qui demandaient du pain, à tous ces combattants, comprenait-il trop, ou ne comprenait-il pas du tout ? tants criant : À manger ! répondait : Pourquoi ? Il est des questions qui divisaient la foule et semblaient partager trois heures. À quatre heures nous serons morts.

Comme on ne pouvait plus manger, Enjolras défendit le vin et rationna l'eau-de-vie.

On avait trouvé dans la cave une quinzaine de bouteilles pleines, hermétiquement cachetées. Enjolras eut l'éloquence du barreau et dont usaient jadis tous Combeferre les examinèrent. Combeferre en remonta les avocats, aussi bien à Paris qu'à Romorantin ou à dit : — C'est du vieux fonds du père Hucheloup qui montbrison, et qui aujourd'hui, étant devenue classique, commencé par être épiciers. — Cela doit être du vrai vin de France, est plus guère parlée que par les orateurs officiels du observa Bossuet. Il est heureux que Grantaire dorme à terre, aux quels elle convient par sa sonorité grave S'il était debout, on aurait de la peine à sauver cette son allure majestueuse ; langue où un mari s'appelle bouteilles-là. — Enjolras, malgré les murmures, mit son veto sur les quinze bouteilles, et afin que personne n'osât en ouvrir une, et de la civilisation, le roi, le monarque, monseigneur touchât et qu'elles fussent comme sacrées, il les fit placer sur une table où gisait le père Mabeuf.

Vers deux heures du matin, on se coucha. Ils étaient encore trente-sept.

Le jour commençait à paraître. On venait d'éteindre la torche qui avait été replacée dans son alvéole de la lanterne, l'auguste sang de nos rois, un concert, une l'innocence musicale, monsieur le général commandant pavés. L'intérieur de la barricade, cette espèce de paradis déparé, l'illustre guerrier qui, etc., les élèves du tite cour prise sur la rue, était noyé de ténèbres et ressemblait à un séminaire, ces tendres lévites, les erreurs imputées aux semblait, à travers la vague horreur crépusculaire, à un charbonnier, l'imposture qui distille son venin dans les copont d'un navire désarmé. Les combattants allant et venant par ces bouches de ces organes, etc., etc. — L'avocat donc avait venant s'y mouvaient comme des formes noires. Au commencement par s'expliquer sur le vol des pommes, — dessus de cet effrayant nid d'ombre, les étages des mansardes, chose malaisée en beau style ; mais Bénigne Bossuet sons muettes s'ébauchaient lividement ; tout en haut, même a été obligé de faire allusion à une poule en les cheminées blêmisaient. Le ciel avait cette chaleur d'été, l'oraison funèbre, et il s'en est tiré avec pompe. mante nuance indécise qui est peut-être le blanc et peut-être le bleu. Des oiseaux y volaient avec des cris et un bruit matériellement prouvé. — Son client, qu'en sa qualité de de bonheur. La haute maison qui faisait le fond de la barricade, était tournée vers le levant, avait sur son toit un reflet rose. À la lucarne du troisième étage, le mur était vu de personne escaladant le mur ou cassant la un matin agitait les cheveux gris sur la tête de l'homme mort.

— Je suis charmé qu'on ait éteint la torche, dit-il. — Sans doute cette branche avait été cassée Courfeyrac à Feuilly. Cette torche effarée au vent m'aurait dérobée après escalade, puis jetée là par le maraunuyait. Elle avait l'air d'avoir peur. La lumière des torches leur alarmé ; sans doute il y avait un voleur. Mais qu'est-elles ressemble à la sagesse des lâches ; elle éclaire mal ce qui prouvait que ce voleur était Champmathieu ? Une chose. Sa qualité d'ancien forçat. L'avocat ne niait pas que cette qualité ne parût malheureusement bien constatée ; l'accusé avait résidé à Faverolles ; l'accusé avait été émondeur ; le nom de Champmathieu pouvait bien avoir pour origine Jean Mathieu ; tout cela était

L'aube éveille les esprits comme les oiseaux ; tous causaient.

Joly, voyant un chat rôder sur une gouttière, en expliquait la philosophie.

— Qu'est-ce que le chat ? s'écriait-il. C'est un correctif. Le bon Dieu, ayant fait la souris, a dit : Tiens, j'ai fait une bêtise. Et il a fait le chat. Le chat c'est l'erratum de la souris. La souris, plus le chat, c'est l'épreuve revue et corrigée de la création.

Combeferre, entouré d'étudiants et d'ouvriers, parlait des morts, de Jean Prouvaire, de Bahorel, de Mabeuf, de l'homme voleur des pommes ? C'était une présomption, tout au

plus ; non une preuve. L'accusé, cela était vrai, et le défenseur « dans sa bonne foi » devait en convenir, avait adopté « un mauvais système de défense » — Il s'obstinait à nier tout, le vol et sa qualité de forçat. Un aveu sur ce dernier point eût mieux valu, à coup sûr, et lui eût concilié l'indulgence de ses juges ; l'avocat le lui avait conseillé ; mais l'accusé s'y était refusé obstinément, croyant sans doute sauver tout en n'avouant rien. C'était un tort ; mais ne fallait-il pas considérer la brièveté de cette intelligence ? Cet homme était visiblement stupide. Un long malheur au bagne, une longue misère hors du bagne, l'avaient abruti, etc., etc. Il se défendait mal, était-ce une raison pour le condamner ? Quant à l'affaire Petit-Gervais, l'avocat n'avait pas à la discuter, elle n'était point dans la cause. L'avocat concluait et suppliait le jury et la cour, si l'identité de Jean Valjean leur paraissait évidente, de lui appliquer les peines de police qui s'adressent au condamné en rupture de barreau et non le châtimement épouvantable qui frappe le forçat récidiviste.

L'avocat général répliqua au défenseur. Il fut violent et fleuri, comme sont habituellement les avocats généraux.

Il félicita le défenseur de sa « loyauté », et profita habilement de cette loyauté. Il atteignit l'accusé par toutes les concessions que l'avocat avait faites. L'avocat semblait accorder que l'accusé était Jean Valjean. Il en profita. Cet homme était donc Jean Valjean. Ceci était acquis à l'accusation et ne pouvait plus se contester. Ici, par une habile antonomase, remontant aux sources et aux causes de la criminalité, l'avocat général tonna contre l'immoralité de l'école romantique, alors à son aurore sous le nom d'école satanique que lui avaient décerné les critiques de l'Oriflamme et de la Quotidienne, il attribua, non sans vraisemblance, à l'influence de cette littérature perverse le délit de Champmathieu ou pour mieux dire, de Jean Valjean. Ces considérations épuisées, il passa à Jean Valjean lui-même. Qu'était-ce que Jean Valjean ? Description de Jean Valjean. Un monstre vomi, etc. Le modèle de ces sortes de descriptions est dans le récit de Thérémène, lequel n'est pas utile à la tragédie, mais rend tous les jours de grands services à l'éloquence judiciaire. L'auditoire et les jurés « frémissaient ». La description achevée, l'avocat général reprit, dans un mouvement oratoire fait pour exciter au plus haut point le lendemain matin l'enthousiasme du Journal de la Préfecture :

Et c'est un pareil homme, etc., etc., etc., vagabond mendiant, sans moyens d'existence, etc., etc., — accoutumé par sa vie passée aux actions coupables et peu corrigé par son séjour au bagne, comme le prouve le crime commis sur Petit-Gervais, etc., etc., — c'est un homme pareil qui, trouvé sur la voie publique en flagrant délit de vol, à quelques pas d'un mur escaladé, tenant encore à la main l'objet volé, nie le flagrant délit, le vol, l'escalade, nie tout, nie jusqu'à son nom, nie jusqu'à son identité ! Outre cent autres preuves sur lesquelles nous ne revenons pas, quatre témoins le reconnaissent : Javert, l'intègre inspecteur de police Javert, et trois de ses anciens compagnons d'ignominie, les forçats Brevet, Chenildieu et Cochepaille. Qu'oppose-t-il à cette unanimité foudroyante ? Il nie. Quel endurcissement ! Vous ferez justice, messieurs les jurés, etc., etc.

Pendant que l'avocat général parlait, l'accusé écoutait, la bouche ouverte, avec une sorte d'étonnement

Chapitre II. Que faire dans l'abîme à moins que l'on ne cause ?

Leize ans comptent dans la souterraine éducation de l'émeute, et juin 1848 en savait plus long que juin 1832. Aussi la barricade de la rue de la Chanvrerie n'était-elle qu'une ébauche et qu'un embryon, comparée aux autres barricades colosses que nous venons d'esquisser ; mais, pour l'époque, elle était redoutable.

Les insurgés, sous l'œil d'Enjolras, car Marius ne regardait plus rien, avaient mis la nuit à profit. La barricade avait été non seulement réparée, mais augmentée. On avait exhaussée de deux pieds. Des barres de fer plantées dans les pavés ressemblaient à des lances en arrêt. Toutes sortes de décombres ajoutés et apportés de toutes parts compliquaient l'enchevêtrement extérieur. La redoute avait été savamment refaite en muraille au dedans et en broussaille au dehors.

On avait rétabli l'escalier de pavés qui permettait d'y monter comme à un mur de citadelle.

On avait fait le ménage de la barricade, désencombré la salle basse, pris la cuisine pour ambulance, achevé le pansement des blessés, recueilli la poudre éparse sur terre et sur les tables, fondu des balles, fabriqué des cartouches, épiluché de la charpie, distribué les armes tombées, nettoyé l'intérieur de la redoute, ramassé les débris, emporté les cadavres.

On déposa les morts en tas dans la ruelle Mondétour où on était toujours maître. Le pavé a été longtemps puge à cet endroit. Il y avait parmi les morts quatre gardes nationaux de la banlieue. Enjolras fit mettre de côté leurs uniformes.

Enjolras avait conseillé deux heures de sommeil. Un conseil d'Enjolras était une consigne. Pourtant, trois ou quatre seulement en profitèrent. Feuilly employa ces deux heures à la gravure de cette inscription sur le mur qui faisait face au cabaret :

VIVENT LES PEUPLES !

Ces trois mots, creusés dans le moellon avec un lou, se lisaient encore sur cette muraille en 1848.

Les trois femmes avaient profité du répit de la nuit pour disparaître définitivement ; ce qui faisait respirer les insurgés plus à l'aise.

Elles avaient trouvé moyen de se réfugier dans quelque maison voisine.

La plupart des blessés pouvaient et voulaient encore combattre. Il y avait, sur une litière de matelas et de bottes de paille, dans la cuisine devenue l'ambulance, cinq hommes gravement atteints, dont deux gardes municipaux. Les gardes municipaux furent pansés les premiers.

Il ne resta plus dans la salle basse que Mabeuf sous son drap noir et Javert lié au poteau.

— C'est ici la salle des morts, dit Enjolras.

Dans l'intérieur de cette salle, à peine éclairée d'une handelle, tout au fond, la table mortuaire étant derrière le poteau comme une barre horizontale, une sorte de grande croix vague résultait de Javert debout et de Mabeuf couché.

où il entraînait bien quelque admiration. Il était évidemment surpris qu'un homme pût parler comme cela. De temps en temps, aux moments les plus « énergiques » du réquisitoire, dans ces instants où l'éloquence, qui ne peut se contenir, déborde dans un flux d'épithètes fleurant et enveloppe l'accusé comme un orage, il renouait lentement la tête de droite à gauche et de gauche à droite, sorte de protestation triste et muette dont il se contentait depuis le commencement des débats. Deux ou trois fois les spectateurs placés le plus près de lui entendirent dire à demi-voix :

— Voilà ce que c'est, de n'avoir pas demandé à M. Maloup !

L'avocat général fit remarquer au jury cette attitude débâchée, calculée évidemment, qui dénotait, non l'imbécillité, mais l'adresse, la ruse, l'habitude de tromper la justice, et qui mettait dans tout son jour « la profondeerversité » de cet homme. Il termina en faisant ses réserves pour l'affaire Petit-Gervais, et en réclamant une condamnation sévère.

C'était, pour l'instant, on s'en souvient, les travaux forcés à perpétuité.

Le défenseur se leva, commença par complimenter monsieur l'avocat général » sur son « admirable parole », puis répliqua comme il put, mais il faiblissait ; le terrain évidemment se déroba sous lui.

es soldats de la colonne d'attaque observaient, graves et recueillis, cette redoute lugubre, cette immobilité, cette impassibilité, d'où la mort sortait. Quelques-uns s'empaient à plat ventre jusqu'au haut de la courbe du front en ayant soin que leurs shakos ne passassent point.

Le vaillant colonel Monteynard admirait cette barricade avec un frémissement. — *Comme c'est bâti !* disait-il à un représentant. *Pas un pavé ne déborde de l'autre. C'est de la porcelaine.* — En ce moment une balle lui brisa la croix sur sa poitrine, et il tomba.

— Les lâches ! disait-on. Mais qu'ils se montrent donc ! qu'on les voie ! ils n'osent pas ! ils se cachent ! — La barricade du faubourg du Temple, défendue par quatre-vingts hommes, attaquée par dix mille, tint trois jours. Le quatrième, on fit comme à Zaatcha et à Constantinople, on perça les maisons, on vint par les toits, la barricade fut prise. Pas un des quatre-vingts lâches ne songea à fuir ; tous y furent tués, excepté le chef, Barthélemy, dont nous parlerons tout à l'heure.

La barricade Saint-Antoine était le tumulte des tonnerres ; la barricade du Temple était le silence. Il y avait entre ces deux redoutes la différence du formidable au minime. L'une semblait une gueule ; l'autre un masque.

En admettant que la gigantesque et ténébreuse insurrection de juin fût composée d'une colère et d'une énigme, on sentait dans la première barricade le dragon et derrière la seconde le sphinx.

Ces deux forteresses avaient été édifiées par deux hommes nommés, l'un Cournet, l'autre Barthélemy. Cournet avait fait la barricade Saint-Antoine ; Barthélemy la barricade du Temple. Chacune d'elles avait l'image de celui qui l'avait bâtie.

Cournet était un homme de haute stature ; il avait des épaules larges, la face rouge, le poing écrasant, le cœur hardi, l'âme loyale, l'œil sincère et terrible. Inéprouvé, énergique, irascible, orageux ; le plus cordial des hommes, le plus redoutable des combattants. La guerre, la lutte, la mêlée, étaient son air respirable et le rendaient de belle humeur. Il avait été officier de marine, et, à ses gestes et à sa voix, on devinait qu'il sortait de l'océan et qu'il venait de la tempête ; il continuait à courir dans la bataille. Au génie près, il y avait en Cournet quelque chose de Danton, comme, à la divinité près, il y avait en Danton quelque chose d'Hercule.

Barthélemy, maigre, chétif, pâle, taciturne, était une espèce de gamin tragique qui, souffleté par un sergent de ville, le guetta, l'attendit, et le tua, et, à dix-sept ans, fut mis au bagne. Il en sortit, et fit cette barricade.

Plus tard, chose fatale, à Londres, proscrits tous deux, Barthélemy tua Cournet. Ce fut un duel funèbre. Quelque temps après, pris dans l'engrenage d'une de ces mystérieuses aventures où la passion est mêlée, à des catastrophes où la justice française voit des circonstances atténuantes et où la justice anglaise ne voit que la mort, Barthélemy fut pendu. La sombre construction sociale est ainsi faite que, grâce au dénûment matériel, grâce à l'obscurité morale, ce malheureux être qui contenait une intelligence, ferme à coup sûr, grande et peut-être, commença par le bagne en France et finit par le gibet en Angleterre. Barthélemy, dans les occasions, arborait qu'un drapeau ; le drapeau noir.

ricanaient sous la fumée. La mitraille s'y évanouissait dans l'informe ; les obus s'y enfonçaient, s'y engoutissaient, s'y engouffraient ; les boulets n'y réussissaient qu'à trouser des trous ; à quoi bon canonner le chaos ? Et les régiments, accoutumés aux plus farouches visions de la guerre, regardaient d'un œil inquiet cette espèce de redoute bête fauve, par le hérissément sanglier, et par l'énormité montagnée.

À un quart de lieue de là, de l'angle de la rue du Temple qui débouche sur le boulevard près du Château d'Eau, si l'on avançait hardiment la tête en dehors de la pointe formée par la devanture du magasin Dallé, on apercevait au loin, au delà du canal, dans la rue qui monte les rampes de Belleville, au point culminant de la montée, une muraille étrange atteignant au deuxième étage des façades, sorte de trait d'union de maisons de droite aux maisons de gauche, comme si la rue avait replié d'elle-même son plus haut mur pour se fermer brusquement. Ce mur était bâti avec des pavés. Il était droit, correct, froid, perpendiculaire, nivelé à l'équerre, tiré au cordeau, aligné au fil à plomb. Le ciment y manquait sans doute, mais comme à de certains murs romains, sans troubler sa rigide architecture. À sa hauteur on devinait sa profondeur. L'entablement était mathématiquement parallèle au soubassement. On distinguait d'espace en espace, sur sa surface grise, des meurtrières presque invisibles qui ressemblaient à des fils noirs. Ces meurtrières étaient séparées les unes des autres par des intervalles égaux. La rue était déserte, perdue de vue. Toutes les fenêtres et toutes les portes fermées. Au fond se dressait ce barrage qui faisait de la rue un cul-de-sac ; mur immobile et tranquille ; on n'y voyait personne, on n'y entendait rien ; pas un cri, pas un bruit, pas un souffle. Un sépulcre.

L'éblouissant soleil de juin inondait de lumière cette chose terrible.

C'était la barricade du faubourg du Temple.

Dès qu'on arrivait sur le terrain et qu'on l'apercevait, il était impossible, même aux plus hardis, de ne pas se venir pensif devant cette apparition mystérieuse. C'était ajusté, emboîté, imbriqué, rectiligne, symétrique, et funèbre. Il y avait là de la science et des ténèbres. On sentait que le chef de cette barricade était un géomètre ou un spectre. On regardait cela et l'on parlait bas.

De temps en temps, si quelqu'un, soldat, officier ou représentant du peuple, se hasardait à traverser la chaussée solitaire, on entendait un sifflement aigu et faible, et le passant tombait blessé ou mort, ou, s'il échappait, on voyait s'enfoncer dans quelque volet fermé, dans un entre-deux de moellons, dans le plâtre d'un mur, une balle. Quelquefois un biscaien. Car les hommes de la barricade s'étaient fait de deux tronçons de tuyaux de fonte du gaz bouchés à un bout avec de l'étaupe et de la terre à poêle, deux petits canons. Par dépense de poudre inutile. Presque tout coup portait. Il y avait quelques cadavres çà et là, et des flaques de sang sur les pavés. Je me souviens d'un papillon blanc qui allait et venait dans la rue. L'été n'abdique pas.

Aux environs, le dessous des portes cochères était encombré de blessés.

On se sentait là visé par quelqu'un qu'on ne voyait point, et l'on comprenait que toute la longueur de la rue était couchée en joue.

Massés derrière l'espèce de dos d'âne que fait l'entrée du faubourg du Temple le pont cintré du canal

Chapitre X. Le système de dénégations

instant de clore les débats était venu. Le président fit lever l'accusé et lui adressa la question d'usage :

— Avez-vous quelque chose à ajouter à votre défense ?

L'homme, debout, roulant dans ses mains un affreux onnet qu'il avait, sembla ne pas entendre.

Le président répéta la question.

Cette fois l'homme entendit. Il parut comprendre, il fit le mouvement de quelqu'un qui se réveille, promena ses yeux autour de lui, regarda le public, les gendarmes, l'avocat, les jurés, la cour, posa son poing monstrueux sur le rebord de la boiserie placée devant son banc, regarda encore, et tout à coup, fixant son regard sur l'avocat général, il se mit à parler. Ce fut comme une éruption. Il sembla, à la façon dont les paroles s'échappaient de sa bouche, incohérentes, impétueuses, heurtées, pêle-mêle, qu'elles s'y pressaient toutes à la fois pour sortir en même temps. Il dit :

— J'ai à dire ça. Que j'ai été charron à Paris, même que c'était chez monsieur Baloup. C'est un état dur. Dans la chose de charron, on travaille toujours en plein air, dans des cours, sous des hangars chez les bons maîtres, jamais dans des ateliers fermés, parce qu'il faut des espaces, voyez-vous. L'hiver, on a si froid qu'on se bat les bras pour se réchauffer ; mais les maîtres ne veulent pas, ils disent que cela perd du temps. Manier le fer quand il y a de la glace entre les pavés, c'est rude. Ça vous use vite un homme. On est vieux tout jeune dans cet état-là. À quarante ans, un homme est fini. Moi, j'en avais cinquante-trois, j'avais bien du mal. Et puis c'est si méchant les ouvriers ! Quand un bonhomme est plus jeune, on vous l'appelle pour tout vieux serin, vieille bête ! Je ne gagnais plus que trente sous par jour, on me payait le moins cher qu'on pouvait, les maîtres profitaient de mon âge. Avec ça, j'avais ma fille qui était franchisseuse à la rivière. Elle gagnait un peu de son côté. À nous deux, cela allait. Elle avait de la peine aussi. Toute la journée dans un baquet jusqu'à mi-corps, la pluie, à la neige, avec le vent qui vous coupe la figure ; quand il gèle, c'est tout de même, il faut laver ; il y a des personnes qui n'ont pas beaucoup de linge et qui attendent après ; si on ne lavait pas, on perdrait les pratiques. Les planches sont mal jointes et il vous tombe des gouttes d'eau partout. On a ses jupes toutes mouillées, dessus et dessous. Ça pénètre. Elle a aussi travaillé au lavoir des Enfants-Rouges, où l'eau arrive par des robinets. On n'est pas dans le baquet. On lave avant soi au robinet et on rince derrière soi dans le bassin. Comme c'est fermé, on a moins froid au corps. Mais il y a une buée d'eau chaude qui est terrible et qui vous perd les yeux. Elle revenait à sept heures du soir, et se couchait bien vite ; elle était si fatiguée. Son mari la battait. Elle est morte. Nous n'avons pas été bien heureux. C'était une brave fille qui n'allait pas au bal, qui était bien tranquille. Je me rappelle un mardi gras où elle était couchée à huit heures. Voilà. Je dis vrai. Vous

n'avez qu'à demander. Ah, bien oui, demander ! que j'ai vu flot était empreinte sur cet encombrement difforme. suis bête ! Paris, c'est un gouffre. Qui est-ce qui connaît quel flot ? la foule. On croyait voir du vacarme pétrifié. le père Champmathieu ? Pourtant je vous dis monsieur un croyait entendre bourdonner, au-dessus de cette bar- Baloup. Voyez chez monsieur Baloup. Après ça, je ne cascade, comme si elles eussent été là sur leur ruche, les sais pas ce qu'on me veut.

L'homme se tut, et resta debout. Il avait dit ces choses d'une voix haute, rapide, rauque, dure et enrouée avec une sorte de naïveté irritée et sauvage. Une fois elle à coups d'aile. Il y avait du cloaque dans cette s'était interrompu pour saluer quelqu'un dans la foule dote et quelque chose d'olympien dans ce fouillis. Les espèces d'affirmations qu'il semblait jeter au han y voyait, dans un pêle-mêle plein de désespoir, des sard devant lui, lui venaient comme des hoquets, et hevrans de toits, des morceaux de mansardes avec ajoutait à chacune d'elles le geste d'un bûcheron pour papier peint, des châssis de fenêtres avec toutes fend du bois. Quand il eut fini, l'auditoire éclata de rire. purs vitres plantés dans les décombres, attendant le regarda le public, et voyant qu'on riait, et ne comprenant anan, des cheminées descellées, des armoires, des pas, il se mit à rire lui-même.

Cela était sinistre.

Le président, homme attentif et bienveillant, éleva la voix.

Il rappela à « messieurs les jurés » que « le sieur Bae fer, de bronze, de pierre, et que le faubourg Saint-loup, l'ancien maître charron chez lequel l'accusé disait Antoine l'avait poussé là à sa porte d'un colossal coup avoir servi, avait été inutilement cité. Il était en faillite, de balai, faisant de sa misère sa barricade. Des blocs n'avait pu être retrouvé. » Puis se tournant vers l'accusé areils à des billots, des chaînes disloquées, des char- il l'engagea à écouter ce qu'il allait lui dire et ajouta :

– Vous êtes dans une situation où il faut réfléchir horizontales sortant des décombres, amalgamaient à Les présomptions les plus graves pèsent sur vous et édifice de l'anarchie la sombre figure des vieux peuvent entraîner des conséquences capitales. Accusé supplices soufferts par le peuple. La barricade Saint- dans votre intérêt, je vous interpelle une dernière fois Antoine faisait arme de tout ; tout ce que la guerre ci- expliquez-vous clairement sur ces deux faits : – Pre- le peut jeter à la tête de la société sortait de là ; ce mièrement, avez-vous, oui ou non, franchi le mur du clo- était pas du combat, c'était du paroxysme ; les cara- Pierron, cassé la branche et volé les pommes, c'est-à-ânes qui défendaient cette redoute, parmi lesquelles dire commis le crime de vol avec escalade ? Deuxi- y avait quelques espingoles, envoyaient des miettes mement, oui ou non, êtes-vous le forçat libéré Jean Val- e faïence, des osselets, des boutons d'habit, jusqu'à jean ? es roulettes de tables de nuit, projectiles dangereux à

L'accusé secoua la tête d'un air capable, comme cause du cuivre. Cette barricade était forcenée ; elle je- un homme qui a bien compris et qui sait ce qu'il va it dans les nuées une clameur inexprimable ; à de cer- répondre. Il ouvrit la bouche, se tourna vers le président rains moments, provoquant l'armée, elle se couvrait de e et de tempête, une cohue de têtes flamboyantes et dit :

– D'abord...

Puis il regarda son bonnet, il regarda le plafond, et une crête épineuse de fusils, de sabres, de bâtons, de chaches, de piques et de bayonnettes ; un vaste drapeau se tut.

– Accusé, reprit l'avocat général d'une voix sévère rouge y claquait dans le vent ; on y entendait les cris faites attention. Vous ne répondez à rien de ce qu'ou commandement, les chansons d'attaque, des roule- vous demande. Votre trouble vous condamne. Il es- ents de tambours, des sanglots de femmes, et l'éclat évident que vous ne vous appelez pas Champmathieu le rire ténébreux des meurt-de-faim. Elle était démesu- que vous êtes le forçat Jean Valjean caché d'abord sou- e et vivante ; et, comme du dos d'une bête électrique, le nom de Jean Mathieu qui était le nom de sa mère en sortait un pétilllement de foudres. L'esprit de révolu- que vous êtes allé en Auvergne, que vous êtes né on couvrait de son nuage ce sommet où grondait cette Faverolles où vous avez été émondeur. Il est évident qu'oi x du peuple qui ressemble à la voix de Dieu ; une vous avez volé avec escalade des pommes mûres dan- ajesté étrange se dégageait de cette titanique hottée le clos Pierron. Messieurs les jurés apprécieront. e gravats. C'était un tas d'ordures et c'était le Sinai.

L'accusé avait fini par se rasseoir ; il se leva brusque- Comme nous l'avons dit plus haut, elle attaquait au ment quand l'avocat général eut fini, et s'écria :

– Vous êtes très méchant, vous ! Voilà ce que j'arricade, le hasard, le désordre, l'effarement, le mal- voulais dire. Je ne trouvais pas d'abord. Je n'ai rien vol- entendu, l'inconnu, elle avait en face d'elle l'assemblée Je suis un homme qui ne mange pas tous les jours onstituante, la souveraineté du peuple, le suffrage uni- Je venais d'Ailly, je marchais dans le pays après unersel, la nation, la République ; et c'était la Carmagnole ondée qui avait fait la campagne toute jaune, même éfiant la Marseillaise.

que les mares débordaient et qu'il ne sortait plus de Défi insensé, mais héroïque, car ce vieux faubourg sables que de petits brins d'herbe au bord de la route est un héros.

J'ai trouvé une branche cassée par terre où il y avait de Le faubourg et sa redoute se prêtaient main-forte. pommes, j'ai ramassé la branche sans savoir qu'elle me faubourg s'épaulait à la redoute, la redoute s'accu- ferait arriver de la peine. Il y a trois mois que je sui- it au faubourg. La vaste barricade s'étalait comme en prison et qu'on me trimballe. Après ça, je ne peu- ne falaise où venait se briser la stratégie des géné- pas dire, on parle contre moi, on me dit : répondez- aux d'Afrique. Ses cavernes, ses excroissances, ses le gendarme, qui est bon enfant, me pousse le couderrues, ses gibbosités, grimaçaient, pour ainsi dire, et

moment après la porte de la chambre des témoins s'ouvrit. L'huissier, accompagné d'un gendarme prêt à lui prêter main-forte, introduisit le condamné Brevet. L'auditoire était en suspens et toutes les poitrines palpitèrent comme si elles n'eussent eu qu'une seule âme.

L'ancien forçat Brevet portait la veste noire et gris des maisons centrales. Brevet était un personnage d'une soixantaine d'années qui avait une espèce de figure d'homme d'affaires et l'air d'un coquin. Cela venait quelquefois ensemble. Il était devenu, dans la prison où de nouveaux méfaits l'avaient ramené, quelque chose comme guichetier. C'était un homme dont les chefs disaient : Il cherche à se rendre utile. Les aumôniers portaient bon témoignage de ses habitudes religieuses. Il ne faut pas oublier que ceci se passait sous la restauration.

— Brevet, dit le président, vous avez subi une condamnation infamante et vous ne pouvez prêter serment....

Brevet baissa les yeux.

— Cependant, reprit le président, même dans l'homme que la loi a dégradé, il peut rester, quand la pitié divine le permet, un sentiment d'honneur et d'équité. C'est à ce sentiment que je fais appel à cette heure décisive. S'il existe encore en vous, et je l'espère, réfléchissez avant de me répondre, considérez d'un côté cet homme qu'un mot de vous peut perdre, d'autre part la justice qu'un mot de vous peut éclairer. L'instar est solennel, et il est toujours temps de vous rétracter si vous croyez vous être trompé. — Accusé, levez-vous.

— Brevet, regardez bien l'accusé, recueillez vos souvenirs, et dites-nous, en votre âme et conscience, si vous persistez à reconnaître cet homme pour votre ancien camarade de bagné Jean Valjean.

Brevet regarda l'accusé, puis se retourna vers le président.

— Oui, monsieur le président. C'est moi qui l'ai reconnu le premier et je persiste. Cet homme est Jean Valjean. Entré à Toulon en 1796 et sorti en 1815. Je suis sorti l'an d'après. Il a l'air d'une brute maintenant, alors ce serait que l'âge l'a abruti ; au bagné il était surnommé Je le reconnais positivement.

— Allez vous asseoir, dit le président. Accusé, restez debout.

On introduisit Chenildieu, forçat à vie, comme l'indiquaient sa casaque rouge et son bonnet vert. Il subissait sa peine au bagné de Toulon, d'où on l'avait extrait pour cette affaire. C'était un petit homme d'environ cinquante ans, vif, ridé, chétif, jaune, effronté, fiévreux, qui avait dans tous ses membres et dans toute sa personne une sorte de faiblesse malade et dans le regard une force immense. Ses compagnons du bagné l'avaient surnommé Je-nie-Dieu.

Le président lui adressa à peu près les mêmes paroles qu'à Brevet. Au moment où il lui rappela que son infamie lui ôtait le droit de prêter serment, Chenildieu leva la tête et regarda la foule en face. Le président l'invita à se recueillir et lui demanda, comme à Brevet, s'il persistait à reconnaître l'accusé.

Chenildieu éclata de rire.

— Pardine ! si je le reconnais ! nous avons été cinq ans attachés à la même chaîne. Tu boudes donc, mon vieux ?

— Allez vous asseoir, dit le président.

L'huissier amena Cochepaille. Cet autre condamné

Chapitre I. La Charybde du faubourg Saint-Antoine et la Scylla du faubourg du Temple

Les deux plus mémorables barricades que l'observateur des maladies sociales puisse mentionner n'appartiennent point à la période où est placée l'action de ce livre. Ces deux barricades, symboles toutes les deux, sous deux aspects différents, d'une situation redoutable, sortirent de terre lors de la fatale insurrection de juin 1848, la plus grande guerre des rues qu'ait vue l'histoire.

Il arrive quelquefois que, même contre les principes, même contre la liberté, l'égalité et la fraternité, même contre le vote universel, même contre le gouvernement de tous par tous, du fond de ses angoisses, de ses découragements, de ses dénûments, de ses fièvres, de ses détresses, de ses miasmes, de ses ignorances, de ses ténèbres, cette grande désespérée, la canaille, proteste, et que la populace livre bataille au peuple.

Les gueux attaquent le droit commun ; l'ochlocratie insurge contre le démos.

Ce sont là des journées lugubres ; car il y a toujours une certaine quantité de droit même dans cette émeute, il y a du suicide dans ce duel ; et ces mots, qui veulent être des injures, gueux, canaille, ochlocratie, populace, constatent, hélas ! plutôt la faute de ceux qui méprisent que la faute de ceux qui souffrent ; plutôt la faute des privilégiés que la faute des déshérités.

Quant à nous, ces mots-là, nous ne les prononçons jamais sans douleur et sans respect, car, lorsque la philosophie sonde les faits auxquels ils correspondent, elle y trouve souvent bien des grands et des misérables. Athènes était une ochlocratie ; les gueux ont fait la Hollande ; la populace a plus d'une fois sauvé Rome ; et la canaille suivait Jésus-Christ.

Il n'est pas de penseur qui n'ait parfois contemplé les magnificences d'en bas.

C'est à cette canaille que songeait sans doute saint Jérôme, et à tous ces pauvres gens, et à tous ces valets abonds, et à tous ces misérables d'où sont sortis les pères et les martyrs, quand il disait cette parole mystérieuse : *Fex urbis, lex orbis*.

Les exaspérations de cette foule qui souffre et qui se venge, ses violences à contre-sens sur les principes qui sont sa vie, ses voies de fait contre le droit, sont ces coups d'État populaires, et doivent être réprimés. L'homme probe s'y dévoue, et, par amour même pour cette foule, il la combat. Mais comme il la sent excusable tout en lui tenant tête ! comme il la vénère tout en lui résistant ! C'est là un de ces moments rares où, en faisant ce qu'on doit faire, on sent quelque chose qui déconcerte et qui déconseillerait presque d'aller plus loin ; on persiste, il le faut ; mais la conscience satisfaite est triste, et l'accomplissement du devoir se complique d'un serrement de cœur.

Juin 1848 fut, hâtons-nous de le dire, un fait à part, presque impossible à classer dans la philosophie de l'histoire. Tous les mots que nous venons de prononcer

perpétuité, venu du bagne et vêtu de rouge comme henildieu, était un paysan de Lourdes et un demi-urs des Pyrénées. Il avait gardé des troupeaux dans a montagne, et de pâtre il avait glissé brigand. Coche-aille n'était pas moins sauvage et paraissait plus stu-ide encore que l'accusé. C'était un de ces malheureux ommes que la nature a ébauchés en bêtes fauves et ue la société termine en galériens.

Le président essaya de le remuer par quelques pa-bles pathétiques et graves et lui demanda, comme ux deux autres, s'il persistait, sans hésitation et sans ouble, à reconnaître l'homme debout devant lui.

– C'est Jean Valjean, dit Cochepaille. Même qu'on appelait Jean-le-Cric, tant il était fort.

Chacune des affirmations de ces trois hommes, évi-emment sincères et de bonne foi, avait soulevé dans auditoire un murmure de fâcheux augure pour l'accusé, urmure qui croissait et se prolongeait plus longtemps haque fois qu'une déclaration nouvelle venait s'ajouter la précédente. L'accusé, lui, les avait écoutées avec ce isage étonné qui, selon l'accusation, était son principal oyen de défense. À la première, les gendarmes ses oisins l'avaient entendu grommeler entre ses dents : h bien ! en voilà un ! Après la seconde il dit un peu plus aut, d'un air presque satisfait : Bon ! À la troisième il écria : Fameux !

Le président l'interpella.

– Accusé, vous avez entendu. Qu'avez-vous à dire ?

Il répondit :

– Je dis – Fameux !

Une rumeur éclata dans le public et gagna presque e jury. Il était évident que l'homme était perdu.

– Huissiers, dit le président, faites faire silence. Je ais clore les débats.

En ce moment un mouvement se fit tout à côté du résident. On entendit une voix qui criait :

– Brevet, Chenildieu, Cochepaille ! regardez de ce ôté-ci.

Tous ceux qui entendirent cette voix se sentirent lacés, tant elle était lamentable et terrible. Les yeux e tournèrent vers le point d'où elle venait. Un homme, lacé parmi les spectateurs privilégiés qui étaient assis errière la cour, venait de se lever, avait poussé la porte hauteur d'appui qui séparait le tribunal du prétoire, et tait debout au milieu de la salle. Le président, l'avo-at général, M. Bamatabois, vingt personnes, le recon-urent, et s'écrièrent à la fois :

– Monsieur Madeleine !

**Livre premier – La
guerre entre quatre
murs**

Chapitre XI. Champmathieu de plus en plus étonné

était lui en effet. La lampe du greffier éclairait son visage. Il tenait son chapeau à la main, il n'y avait aucun désordre dans ses vêtements, sa redingote était boutonnée avec soin. Il était très pâle et il tremblait légèrement. Ses cheveux, gris encore au moment de son arrivée à Arras, étaient maintenant tout à fait blancs. Ils avaient blanchi depuis une heure qu'il était là.

Toutes les têtes se dressèrent. La sensation fut indescriptible. Il y eut dans l'auditoire un instant d'hésitation. La voix avait été si poignante, l'homme qui était là paraissait si calme, qu'au premier abord on ne comprit pas. On se demanda qui avait crié. On ne pouvait croire que ce fût cet homme tranquille qui eût jeté ce cri effrayant.

Cette indécision ne dura que quelques secondes. Avant même que le président et l'avocat général eussent pu dire un mot, avant que les gendarmes et les huissiers eussent pu faire un geste, l'homme que tous appelaient encore en ce moment M. Madeleine était avancé vers les témoins Cohepaille, Brevet et Benildieu.

— Vous ne me reconnaissez pas ? dit-il.

Tous trois demeurèrent interdits et indiquèrent par un signe de tête qu'ils ne le connaissaient point. Cohepaille intimidé fit le salut militaire. M. Madeleine se tourna vers les jurés et vers la cour et dit d'une voix basse :

— Messieurs les jurés, faites relâcher l'accusé. Monsieur le président, faites-moi arrêter. L'homme que vous cherchez, ce n'est pas lui, c'est moi. Je suis Jean Valjean. Pas une bouche ne respirait. À la première commotion de l'étonnement avait succédé un silence de sépulchre. On sentait dans la salle cette espèce de terreur religieuse qui saisit la foule lorsque quelque chose de grand s'accomplit.

Cependant le visage du président s'était empreint de sympathie et de tristesse ; il avait échangé un signe rapide avec l'avocat et quelques paroles à voix basse avec les conseillers assesseurs. Il s'adressa au public, et demanda avec un accent qui fut compris de tous :

— Y a-t-il un médecin ici ?

L'avocat général prit la parole :

— Messieurs les jurés, l'incident si étrange et si inattendu qui trouble l'audience ne nous inspire, ainsi qu'à vous, qu'un sentiment que nous n'avons pas besoin d'exprimer. Vous connaissez tous, au moins de réputation, l'honorable M. Madeleine, maire de Montreuil-sur-mer. S'il y a un médecin dans l'auditoire, nous nous adressons à monsieur le président pour le prier de vouloir bien assister monsieur Madeleine et le reconduire à sa demeure.

M. Madeleine ne laissa point achever l'avocat général.

Il l'interrompit d'un accent plein de mansuétude et d'autorité. Voici les paroles qu'il prononça ; les voici littéralement, telles qu'elles furent écrites immédiatement

après l'audience par un des témoins de cette scène telles qu'elles sont encore dans l'oreille de ceux qui les ont entendues, il y a près de quarante ans aujourd'hui.

— Je vous remercie, monsieur l'avocat général, mais je ne suis pas fou. Vous allez voir. Vous étiez sur le point de commettre une grande erreur, lâchez cet homme. J'ai accompli un devoir, je suis ce malheureux condamné. Je suis le seul qui voie clair ici, et je vous dis la vérité. Ce que je fais en ce moment, Dieu, qui est là-haut, le regarde, et cela suffit. Vous pouvez me prendre, puisqu'il me voilà. J'avais pourtant fait de mon mieux. Je me suis caché sous un nom ; je suis devenu riche, je suis devenu maire ; j'ai voulu rentrer parmi les honnêtes gens. Ça paraît que cela ne se peut pas. Enfin, il y a bien des choses que je ne puis pas dire, je ne vais pas vous raconter ma vie, un jour on saura. J'ai volé monseigneur l'évêque, cela est vrai ; j'ai volé Petit-Gervais, cela est vrai. On a eu raison de vous dire que Jean Valjean était un malheureux très méchant. Toute la faute n'est peut-être pas à lui. Écoutez, messieurs les juges, un homme aussi abaissé que moi n'a pas de remontrance à faire à la providence ni de conseil à donner à la société mais, voyez-vous, l'infamie d'où j'avais essayé de sortir est une chose nuisible. Les galères font le galérien. Recueillez cela, si vous voulez.

Avant le bain, j'étais un pauvre paysan très peu intelligent, une espèce d'idiot ; le bain m'a changé. J'étais stupide, je suis devenu méchant ; j'étais bête, je suis devenu tison. Plus tard l'indulgence et la bonté m'ont sauvé, comme la sévérité m'avait perdu. Mais pardonnez-moi, vous ne pouvez pas comprendre ce que je dis là. Vous trouverez chez moi, dans les cendres de la cheminée, la pièce de quarante sous que j'ai volée il y a sept ans à Petit-Gervais. Je n'ai plus rien à ajouter. Prenez-moi. Mon Dieu ! monsieur l'avocat général remue la tête, vous dites : M. Madeleine est devenu fou, vous ne me croyez pas ! Voilà qui est affligeant. N'allez pas condamner cet homme au moins ! Quoi ! ceux qui ne me reconnaissent pas ! Je voudrais que Javert fût ici. Il me reconnaîtrait, lui !

Rien ne pourrait rendre ce qu'il y avait de mélancolie bienveillante et sombre dans l'accent qui accompagnait ces paroles.

Il se tourna vers les trois forçats :

— Eh bien, je vous reconnais, moi ! Brevet ! vous rappelez-vous ?...

Il s'interrompit, hésita un moment, et dit :

— Te rappelles-tu ces bretelles en tricot à damier que tu avais au bain ?

Brevet eut comme une secousse de surprise et le regarda de la tête aux pieds d'un air effrayé. Lui continua :

— Chenildieu, qui te surnommait toi-même Je-ni-Dieu, tu as toute l'épaule droite brûlée profondément parce que tu t'es couché un jour l'épaule sur un réchaud plein de braise, pour effacer les trois lettres T. F. P., qu'on y voit toujours cependant. Réponds, est-ce vrai ?

— C'est vrai, dit Chenildieu.

Il s'adressa à Cochepaille :

— Cochepaille, tu as près de la saignée du bras gauche une date gravée en lettres bleues avec de la poudre brûlée. Cette date, c'est celle du débarquement de l'empereur à Cannes, 1^{er} mars 1815. Relève ta manche.

Cochepaille releva sa manche, tous les regards se penchèrent autour de lui sur son bras nu. Un gendarme

Tome V — Jean Valjean

côté où la fusillade faisait rage, éleva sa main gauche à la hauteur de son nez, et la lança trois fois en avant en se frappant de la main droite le derrière de la tête, geste souverain dans lequel la gaminerie parisienne a condensé l'ironie française, et qui est évidemment efficace, puisqu'il a déjà duré un demi-siècle.

Cette gaîté fut troublée par une réflexion amère.

— Oui, dit-il, je pouffe, je me tords, j'abonde en joie mais je perds ma route, il va falloir faire un détour. Pourvu que j'arrive à temps à la barricade !

Là-dessus, il reprit sa course.

Et tout en courant :

— Ah çà, où en étais-je donc ? dit-il.

Il se remit à chanter sa chanson en s'enfonçant rapidement dans les rues, et ceci décrivit dans les ténèbres

Mais il reste encor des bastilles,

Et je vais mettre le holà

Dans l'ordre public que voilà.

Où vont les belles filles,

Lon la.

Quelqu'un veut-il jouer aux quilles ?

Tout l'ancien monde s'écroura

Quand la grosse boule roula.

Où vont les belles filles,

Lon la.

Vieux bon peuple, à coups de béquilles

Cassons ce Louvre où s'étala

La monarchie en falbala.

Où vont les belles filles,

Lon la.

Nous en avons forcé les grilles ;

Le roi Charles Dix ce jour-là

Tenait mal et se décolla.

Où vont les belles filles,

Lon la.

La prise d'armes du poste ne fut point sans résultat. La charrette fut conquise, l'ivrogne fut fait prisonnier. L'une fut mise en fourrière ; l'autre fut plus tard un peu poursuivi devant les conseils de guerre comme coupable. Le ministère public d'alors fit preuve en cette circonstance de son zèle infatigable pour la défense de la société.

L'aventure de Gavroche, restée dans la tradition du quartier du Temple, est un des souvenirs les plus terribles des vieux bourgeois du Marais, et est intitulé dans leur mémoire : Attaque nocturne du poste de l'imprimerie royale.

procha une lampe ; la date y était.

Le malheureux homme se tourna vers l'auditoire et adressa les juges avec un sourire dont ceux qui l'ont vu sont encore navrés lorsqu'ils y songent. C'était le sourire du triomphe, c'était aussi le sourire du désespoir.

— Vous voyez bien, dit-il, que je suis Jean Valjean.

Il n'y avait plus dans cette enceinte ni juges, ni accusateurs, ni gendarmes ; il n'y avait que des yeux fixes des cœurs émus. Personne ne se rappelait plus le rôle que chacun pouvait avoir à jouer ; l'avocat général publiait qu'il était là pour requérir, le président qu'il était là pour présider, le défenseur qu'il était là pour défendre. Toute chose frappante, aucune question ne fut faite, aucune

autorité n'intervint. Le propre des spectacles sublimes, est de prendre toutes les âmes et de faire de tous les hommes des spectateurs. Aucun peut-être ne se rendait compte de ce qu'il éprouvait ; aucun, sans doute, ne se rendait compte qu'il voyait resplendir là une grande lumière ; tous intérieurement se sentaient éblouis.

Il était évident qu'on avait sous les yeux Jean Valjean. Cela rayonnait. L'apparition de cet homme avait suffi pour remplir de clarté cette aventure si obscure à ce moment d'auparavant. Sans qu'il fût besoin d'aucune explication désormais, toute cette foule, comme par une sorte de révélation électrique, comprit tout de suite et d'un seul coup d'œil cette simple et magnifique histoire d'un homme qui se livrait pour qu'un autre homme ne fût pas condamné à sa place. Les détails, les hésitations, les petites résistances possibles se perdirent dans ce vaste fait lumineux.

Impression qui passa vite, mais qui dans l'instant fut insaisissable.

— Je ne veux pas déranger davantage l'audience, dit Jean Valjean. Je m'en vais, puisqu'on ne m'arrête pas. J'ai plusieurs choses à faire. Monsieur l'avocat général sait qui je suis, il sait où je vais, il me fera arrêter quand il voudra.

Il se dirigea vers la porte de sortie. Pas une voix ne s'éleva, pas un bras ne s'étendit pour l'empêcher. Tous s'écartèrent. Il avait en ce moment ce je ne sais quoi de divin qui fait que les multitudes reculent et se rangent devant un homme. Il traversa la foule à pas lents. On n'a jamais su qui ouvrit la porte, mais il est certain que la porte se trouva ouverte lorsqu'il y parvint. Arrivé là, il se retourna et dit :

— Monsieur l'avocat général, je reste à votre disposition.

Puis il s'adressa à l'auditoire :

— Vous tous, tous ceux qui sont ici, vous me trouvez digne de pitié, n'est-ce pas ? Mon Dieu ! quand je pense à ce que j'ai été sur le point de faire, je me trouve digne de pitié. Cependant j'aurais mieux aimé que tout ceci n'arrivât pas.

Il sortit, et la porte se referma comme elle avait été ouverte, car ceux qui font de certaines choses souveraines sont toujours sûrs d'être servis par quelqu'un dans la foule.

Moins d'une heure après, le verdict du jury déchargeait de toute accusation le nommé Champmathieu ; et Champmathieu, mis en liberté immédiatement, s'en allait stupéfait, croyant tous les hommes fous et ne comprenant rien à cette vision.

envie de dormir au coucher du soleil, et qui mettent de bonne heure leur éteignoir sur leur chandelle. Depuis une heure le gamin faisait dans cet arrondissement paisible le vacarme d'un moucheron dans une bouteille. Le sergent de la banlieue écoutait. Il attendait. C'était un homme prudent.

Le roulement forcené de la charrette combla la mesure de l'attente possible, et détermina le sergent à tenter une reconnaissance.

– Ils sont là toute une bande ! dit-il, allons doucement.

Il était clair que l'Hydre de l'Anarchie était sortie de sa boîte et qu'elle se démenait dans le quartier.

Et le sergent se hasarda hors du poste à pas sourds.

Tout à coup, Gavroche, poussant sa charrette, au moment où il allait déboucher de la rue des Vieilles-audriettes, se trouva face à face avec un uniforme, un hako, un plumet et un fusil.

Pour la seconde fois, il s'arrêta net.

– Tiens, dit-il, c'est lui. Bonjour, l'ordre public.

Les étonnements de Gavroche étaient courts et délaient vite.

– Où vas-tu, voyou ? cria le sergent.

– Citoyen, dit Gavroche, je ne vous ai pas encore appelé bourgeois. Pourquoi m'insultez-vous ?

– Où vas-tu, drôle ?

– Monsieur, reprit Gavroche, vous étiez peut-être hier un homme d'esprit, mais vous avez été destitué ce matin.

– Je te demande où tu vas, gredin ?

Gavroche répondit :

– Vous parlez gentiment. Vrai, on ne vous donnerait pas votre âge. Vous devriez vendre tous vos cheveux cent francs la pièce. Cela vous ferait cinq cents francs.

– Où vas-tu ? où vas-tu ? où vas-tu, bandit ?

Gavroche repartit :

– Voilà de vilains mots. La première fois qu'on vous donnera à téter, il faudra qu'on vous essuie mieux la bouche.

Le sergent croisa la bayonnette.

– Me diras-tu où tu vas, à la fin, misérable ?

– Mon général, dit Gavroche, je vas chercher le médecin pour mon épouse qui est en couches.

– Aux armes ! cria le sergent.

Se sauver par ce qui vous a perdu, c'est là le chef-d'œuvre des hommes forts ; Gavroche mesura d'un coup d'œil toute la situation. C'était la charrette qui avait compromis, c'était à la charrette de le protéger.

Au moment où le sergent allait fondre sur Gavroche, la charrette, devenue projectile et lancée à tour de bras, pulvait sur lui avec furie, et le sergent, atteint en plein ventre, tombait à la renverse dans le ruisseau pendant que son fusil partait en l'air.

Au cri du sergent, les hommes du poste étaient sortis pêle-mêle ; le coup de fusil détermina une décharge générale au hasard, après laquelle on rechargea les armes et l'on recommença.

Cette mousquetade à colin-maillard dura un bon quart d'heure, et tua quelques carreaux de vitre.

Cependant Gavroche, qui avait éperdument rebrous-sé chemin, s'arrêtait à cinq ou six rues de là, et s'asseyait haletant sur la borne qui fait le coin des Enfants-rouges.

Il prêtait l'oreille.

Après avoir soufflé quelques instants, il se tourna du

Lon la.

*Le soir en sortant des quadrilles,
Je montre aux étoiles Stella
Et je leur dis : regardez-la.*

*Où vont les belles filles,
Lon la.*

Gavroche, tout en chantant, prodiguait la pantomime. Le geste est le point d'appui du refrain. Son vaste répertoire de masques, faisait de lui le plus convulsif et le plus fantasque que les bouches d'un linge troué dans un grand vent. Malheureusement, comme il était seul et dans la nuit, cela n'était ni vu, ni visible. Il y a de ces richesses perdues.

Soudain il s'arrêta court.

— Interrompons la romance, dit-il.

Sa prunelle féline venait de distinguer dans le renfoncement d'une porte cochère ce qu'on appelle en peinture un ensemble ; c'est-à-dire un être et une chose ; la chose était une charrette à bras, l'être était un Auvergnat qui dormait dedans.

Les bras de la charrette s'appuyaient sur le pavé et la tête de l'Auvergnat s'appuyait sur le tablier de la charrette. Son corps se pelotonnait sur ce plan incliné et ses pieds touchaient la terre.

Gavroche, avec son expérience des choses de ce monde, reconnut un ivrogne.

C'était quelque commissionnaire du coin qui avait trop bu et qui dormait trop.

— Voilà, pensa Gavroche, à quoi servent les nuits d'été. L'Auvergnat s'endort dans sa charrette. On prend la charrette pour la République et on laisse l'Auvergnat à la monarchie.

Son esprit venait d'être illuminé par la clarté qu'il y avait ici :

— Cette charrette ferait joliment bien sur notre barricade.

L'Auvergnat ronflait.

Gavroche tira doucement la charrette par l'arrière et l'Auvergnat par l'avant, c'est-à-dire par les pieds, et, au bout d'une minute, l'Auvergnat, imperturbable, reposa à plat sur le pavé.

La charrette était délivrée.

Gavroche, habitué à faire face de toutes parts à l'imprévu, avait toujours tout sur lui. Il fouilla dans un de ses poches, et en tira un chiffon de papier et un bout de crayon rouge chipé à quelque charpentier.

Il écrivit :

République française.

« Reçu ta charrette. »

Et il signa : « Gavroche. »

Cela fait, il mit le papier dans la poche du gilet de son lours de l'Auvergnat toujours ronflant, saisit le brancard dans ses deux poings, et partit, dans la direction des halles, poussant devant lui la charrette au grand galop avec un glorieux tapage triomphal.

Ceci était périlleux. Il y avait un poste à l'Imprimerie royale. Gavroche n'y songeait pas. Ce poste était occupé par des gardes nationaux de la banlieue. Un certain éveil commençait à émouvoir l'escouade, et les têtes se soulevaient sur les lits de camp. Deux réverbères brisés coup sur coup, cette chanson chantée à tue-tête, cela était beaucoup pour des rues si poltronnes, qui ont

Livre huitième — Contre-coup

Chapitre IV. Les excès de zèle de Gavroche

pendant il venait d'arriver une aventure à Gavroche.

Gavroche, après avoir consciencieusement lapidé le réverbère de la rue du Chaume, aborda la rue des Feuilles-Haudriettes, et n'y voyant pas « un chat », trouva l'occasion bonne pour entonner toute la chanson dont il était capable. Sa marche, loin de se ralentir par le chant, s'en accélérât. Il se mit à semer le long des maisons endormies ou terrifiées ces couplets incantatoires :

*L'oiseau médit dans les charmilles
Et prétend qu'hier Atala
Avec un Russe s'en alla.*

*Ô vont les belles filles,
On la.*

*Mon ami pierrot, tu babilles,
Parce que l'autre jour Mila
Cogna sa vitre, et m'appela.*

*Ô vont les belles filles,
On la.*

*Les drôlesses sont fort gentilles ;
Leur poison qui m'ensorcela
Friserait monsieur Orfila.*

*Ô vont les belles filles,
On la.*

*J'aime l'amour et ses bisbilles,
J'aime Agnès, j'aime Paméla,
Et se en m'allumant se brûla.*

*Ô vont les belles filles,
On la.*

*Quand jadis, quand je vis les mantilles
De Suzette et de Zéïla,
Mon âme à leurs plis se mêla.*

*Ô vont les belles filles,
On la.*

*L'amour, quand, dans l'ombre où tu brilles,
Tu coiffes de roses Lola,
Je me damnerais pour cela.*

*Ô vont les belles filles,
On la.*

*Jeanne, à ton miroir tu t'habilles !
Mon cœur un beau jour s'envola ;
Je crois que c'est Jeanne qui l'a.*

Ô vont les belles filles,

giberne pleine de cartouches. Il se dirigea du côté de
halles.

Chapitre I. Dans quel miroir M. Madeleine regarde ses cheveux

Le jour commençait à poindre. Fantine avait eu une nuit de fièvre et d'insomnie, pleine d'ailleurs d'images heureuses ; au matin, elle s'endormit. La sœur Simplicie qui l'avait veillée profita de ce sommeil pour aller préparer une nouvelle potion de quinquina. La digne sœur était depuis quelques instants dans le laboratoire de l'infirmerie, penchée sur ses drogues et sur ses fioles et regardant de très près à cause de cette brume que le crépuscule répand sur les objets. Tout à coup elle tourna la tête et fit un léger cri. M. Madeleine était devant elle. Il venait d'entrer silencieusement.

— C'est vous, monsieur le maire ! s'écria-t-elle.

Il répondit, à voix basse :

— Comment va cette pauvre femme ?

— Pas mal en ce moment. Mais nous avons été bien inquiets, allez !

Elle lui expliqua ce qui s'était passé, que Fantine était en mal la veille et que maintenant elle était mieux, parce qu'elle croyait que monsieur le maire était allé chercher son enfant à Montfermeil. La sœur n'osa pas interroger monsieur le maire, mais elle vit bien à son air que ce n'était point de là qu'il venait.

— Tout cela est bien, dit-il, vous avez eu raison de ne pas la détromper.

— Oui, reprit la sœur, mais maintenant, monsieur le maire, qu'elle va vous voir et qu'elle ne verra pas son enfant, que lui dirons-nous ?

Il resta un moment rêveur.

— Dieu nous inspirera, dit-il.

— On ne pourrait cependant pas mentir, murmura la sœur à demi-voix.

Le plein jour s'était fait dans la chambre. Il éclairait en face le visage de M. Madeleine. Le hasard fit que la sœur leva les yeux.

— Mon Dieu, monsieur ! s'écria-t-elle, que vous est-il donc arrivé ? vos cheveux sont tout blancs !

— Blancs ! dit-il.

La sœur Simplicie n'avait point de miroir ; elle fouilla dans une trousse et en tira une petite glace dont se servait le médecin de l'infirmerie pour constater qu'un malade était mort et ne respirait plus. M. Madeleine prit la glace, y considéra ses cheveux, et dit :

— Tiens !

Il prononça ce mot avec indifférence et comme s'il pensait à autre chose.

La sœur se sentit glacée par je ne sais quoi d'inconnu qu'elle entrevoyait dans tout ceci.

Il demanda :

— Puis-je la voir ?

— Est-ce que monsieur le maire ne lui fera pas revoir son enfant ? dit la sœur, osant à peine hasarder une question.

— Sans doute, mais il faut au moins deux ou trois jours.

— Si elle ne voyait pas monsieur le maire d'ici l'aurait repris timidement la sœur, elle ne saurait pas que monsieur le maire est de retour, il serait aisé de lui faire prendre patience, et quand l'enfant arriverait elle penserait tout naturellement que monsieur le maire est arrivé avec l'enfant. On n'aurait pas de mensonge à faire.

M. Madeleine parut réfléchir quelques instants, puis il dit avec sa gravité calme :

— Non, ma sœur, il faut que je la voie. Je suis peut-être pressé.

La religieuse ne sembla pas remarquer ce mot « peut-être », qui donnait un sens obscur et singulier aux paroles de M. le maire. Elle répondit en baissant les yeux et la voix respectueusement :

— En ce cas, elle repose, mais monsieur le maire peut entrer.

Il fit quelques observations sur une porte qui fermait mal, et dont le bruit pouvait réveiller la malade, puis entra dans la chambre de Fantine, s'approcha du lit et entrouvrit les rideaux. Elle dormait. Son souffle sortait de sa poitrine avec ce bruit tragique qui est propre à ces maladies, et qui navre les pauvres mères lorsqu'elles veillent la nuit près de leur enfant condamné et endormi. Mais cette respiration pénible troublait à peine une sorte de sérénité ineffable, répandue sur son visage qui la transfigurait dans son sommeil. Sa pâleur était devenue de la blancheur ; ses joues étaient vermeilles. Ses longs cils blonds, la seule beauté qui lui fût restée de sa virginité et de sa jeunesse, palpitaient tout en dormant et baissés. Toute sa personne tremblait d'effroi, je ne sais quel déploiement d'ailes prêtes à s'envoler et à l'emporter, qu'on sentait frémir, mais qu'on ne voyait pas. À la voir ainsi, on n'eût jamais pu croire que c'était une malade presque désespérée. Elle ressemblait plutôt à ce qui va s'envoler qu'à ce qui va mourir.

La branche, lorsqu'une main s'approche pour détacher la fleur, frissonne, et semble à la fois se dérober et s'offrir. Le corps humain a quelque chose de ce tremblement, quand arrive l'instant où les doigts mystérieux de la mort vont cueillir l'âme.

M. Madeleine resta quelque temps immobile près de ce lit, regardant tour à tour la malade et le crucifix comme il faisait deux mois auparavant, le jour où il était venu pour la première fois la voir dans cet asile. Ils étaient encore là tous les deux dans la même attitude, elle dormant, lui priant ; seulement maintenant, depuis ces deux mois écoulés, elle avait des cheveux gris et les yeux des cheveux blancs.

La sœur n'était pas entrée avec lui. Il se tenait près de ce lit, debout, le doigt sur la bouche, comme s'il y eût eu dans la chambre quelqu'un à faire taire.

Elle ouvrit les yeux, le vit, et dit paisiblement, avec un sourire :

— Et Cosette ?

Chapitre III. Pendant que Cosette et Toussaint dorment

Jean Valjean rentra avec la lettre de Marius.

Il monta l'escalier à tâtons, satisfait des ténèbres comme le hibou qui tient sa proie, ouvrit et referma doucement sa porte, écouta s'il n'entendait aucun bruit, constata que, selon toute apparence, Cosette et Toussaint dormaient, plongea dans la bouteille du briquet une allumade trois ou quatre allumettes avant de pouvoir faire jaillir l'étincelle, tant sa main tremblait ; il y avait un vol dans ce qu'il venait de faire. Enfin, sa chandelle allumée, il s'accouda sur la table, déplia le papier, et lut :

Dans les émotions violentes, on ne lit pas, on tergiversé pour ainsi dire le papier qu'on tient, on l'étreint comme une victime, on le froisse, on enfonce dedans ses ongles de sa colère ou de son allégresse ; on court à la fin, on saute au commencement ; l'attention a la vie ; elle comprend en gros, à peu près, l'essentiel ; elle saisit un point, et tout le reste disparaît. Dans le billet de Marius à Cosette, Jean Valjean ne vit que ces mots :

« ...Je meurs. Quand tu liras ceci, mon âme sera près de toi. »

En présence de ces deux lignes, il eut un éblouissement horrible ; il resta un moment comme écrasé du changement d'émotion qui se faisait en lui, il regardait le billet de Marius avec une sorte d'étonnement ivre ; il avait devant les yeux cette splendeur, la mort de l'être aimé.

Il poussa un affreux cri de joie intérieure. — Ainsi, c'était fini. Le dénouement arrivait plus vite qu'on n'eût osé l'espérer. L'être qui encomrait sa destinée disparaissait. Il s'en allait de lui-même, librement, de bonne volonté. Sans que lui, Jean Valjean, eût rien fait pour cela, sans qu'il y eût de sa faute, « cet homme » allait mourir. Peut-être même était-il déjà mort. — Ici sa fièvre fit des calculs. — Non. Il n'est pas encore mort. La lettre avait été visiblement écrite pour être lue par Cosette le lendemain matin ; depuis ces deux décharges qu'on attendues entre onze heures et minuit, il n'y a rien eu ; la barricade ne sera sérieusement attaquée qu'au point du jour ; mais c'est égal, du moment où « cet homme » est mêlé à cette guerre, il est perdu ; il est pris dans l'engrenage. — Jean Valjean se sentait délivré. Il allait donc, lui, se retrouver seul avec Cosette. La concurrence cessait ; l'avenir recommençait. Il n'avait qu'à garder ce billet dans sa poche. Cosette ne saurait jamais ce que cet homme » était devenu. « Il n'y a qu'à laisser les choses s'accomplir. Cet homme ne peut échapper. S'il n'est pas mort encore, il est sûr qu'il va mourir. Quel bonheur ! »

Tout cela dit en lui-même, il devint sombre.

Puis il descendit et réveilla le portier.

Environ une heure après, Jean Valjean sortait en habit complet de garde national et en armes. Le portier lui avait aisément trouvé dans le voisinage de quoi compléter son équipement. Il avait un fusil chargé et une

Chapitre II. Fantine heureuse

Elle n'eut pas un mouvement de surprise, ni un mouvement de joie ; elle était la joie même. Cette simple question : « Et Cosette ? » fut faite avec une foi si profonde, avec tant de certitude, avec une absence si complète d'inquiétude et de doute, qu'il ne trouva pas une parole. Elle continua :

— Je savais que vous étiez là. Je dormais, mais je vous voyais. Il y a longtemps que je vous vois. Je vous ai suivi des yeux toute la nuit. Vous étiez dans une gloire ; vous aviez autour de vous toutes sortes de figures éblouissantes.

Il leva son regard vers le crucifix.

— Mais, reprit-elle, dites-moi donc où est Cosette ? Pourquoi ne l'avez-vous pas mise sur mon lit pour le moment où je m'éveillerais ?

Il répondit machinalement quelque chose qu'il n'avait pu se rappeler plus tard.

Heureusement le médecin, averti, était survenu. Il vint en aide à M. Madeleine.

— Mon enfant, dit le médecin, calmez-vous. Votre enfant est là.

Les yeux de Fantine s'illuminèrent et couvrirent de rougeur tout son visage. Elle joignit les mains avec une expression qui contenait tout ce que la prière peut avoir de plus violent et de plus doux.

— Oh ! s'écria-t-elle, apportez-la-moi !

Touchante illusion de mère ! Cosette était toujours sur elle le petit enfant qu'on apporte.

— Pas encore, reprit le médecin, pas en ce moment. Vous avez un reste de fièvre. La vue de votre enfant vous agiterait et vous ferait du mal. Il faut d'abord vous guérir. Elle l'interrompit impétueusement.

— Mais je suis guérie ! je vous dis que je suis guérie ! Est-ce que vous êtes âne, ce médecin ! Ah ça ! je veux voir mon enfant, moi !

— Vous voyez, dit le médecin, comme vous vous énervez. Tant que vous serez ainsi, je m'opposerai à ce que vous ayez votre enfant. Il ne suffit pas de la voir, il faut vivre pour elle. Quand vous serez raisonnable, je vous l'amènerai moi-même.

La pauvre mère courba la tête.

— Monsieur le médecin, je vous demande pardon, mais vous demandez vraiment bien pardon. Autrefois, je n'aurais pas parlé comme je viens de faire, il m'est arrivé tant de malheurs que quelquefois je ne sais plus ce que je dis. Je comprends, vous craignez l'émotion, j'attendrai tant que vous voudrez, mais je vous jure que cela ne m'aurait pas fait de mal de voir ma fille. Je la vois, je ne la quitte pas des yeux depuis hier au soir. Avez-vous ? on me l'apporterait maintenant que je me mettrais à lui parler doucement. Voilà tout. Est-ce que ce n'est pas bien naturel que j'aie envie de voir mon enfant qu'on a été me chercher exprès à Montfermeil ? Je ne suis pas en colère. Je sais bien que je vais être heureuse. Toute la nuit j'ai vu des choses blanches et des personnes qui me souriaient. Quand monsieur le médecin voudra, il m'apportera ma Cosette. Je n'ai plus de fièvre, puisque je suis guérie ; je sens bien que je n'ai

plus rien du tout ; mais je vais faire comme si j'étais malade et ne pas bouger pour faire plaisir aux dames d'ici. Quand on verra que je suis bien tranquille, on dirait qu'il faut lui donner son enfant.

M. Madeleine s'était assis sur une chaise qui était à côté du lit. Elle se tourna vers lui ; elle faisait visiblement un effort pour paraître calme et « bien sage », comme elle disait dans cet affaiblissement de la maladie qui ressemblait à l'enfance, afin que, la voyant si paisible, on ne fût pas difficile de lui amener Cosette. Cependant, tout en se contenant, elle ne pouvait s'empêcher d'adresser à M. Madeleine mille questions.

— Avez-vous fait un bon voyage, monsieur le maire ? Oh ! comme vous êtes bon d'avoir été me la chercher ! Dites-moi seulement comment elle est. A-t-elle bien supporté la route ? Hélas ! elle ne me reconnaîtra pas. Depuis le temps, elle m'a oubliée, pauvre chou ! Les enfants, cela n'a pas de mémoire. C'est comme des oiseaux. Aujourd'hui cela voit une chose et demain elle ne voit plus rien. Avait-elle du langage blanc seulement ? Ces Thénardiens la tenaient-ils prisonniers ? Comment la nourrissait-on ? Oh ! comme j'ai souffert, si vous saviez ! de me faire toutes ces questions-là dans le temps de ma misère ! Maintenant c'est passé. Je suis joyeuse. Oh ! que je voudrais donc la voir ! Monsieur le maire, l'avez-vous trouvée jolie ? N'est-ce pas qu'elle est belle, ma fille ? Vous devez avoir eu bien froid dans cette diligence ! Est-ce qu'on ne pourrait pas l'amener rien qu'un petit moment ? On la ramènerait tout de suite après. Dites ! vous qui êtes son maître, si vous vouliez !

Il lui prit la main :

— Cosette est belle, dit-il, Cosette se porte bien, vous la verrez bientôt, mais apaisez-vous. Vous parlez trop vivement, et puis vous sortez vos bras du lit, et cela vous fait tousser.

En effet, des quintes de toux interrompaient Fantine presque à chaque mot.

Fantine ne murmura pas, elle craignait d'avoir compromis par quelques plaintes trop passionnées sa confiance qu'elle voulait inspirer, et elle se mit à dire des paroles indifférentes.

— C'est assez joli, Montfermeil, n'est-ce pas ? L'été on va y faire des parties de plaisir. Ces Thénardiens font-ils de bonnes affaires ? Il ne passe pas grand monde dans leur pays. C'est une espèce de gargote que cette auberge-là.

M. Madeleine lui tenait toujours la main, il la consolait avec anxiété ; il était évident qu'il était venu pour lui dire des choses devant lesquelles sa pensée hésitait maintenant. Le médecin, sa visite faite, s'était retiré. L'auberge Simplexe était seule restée auprès d'eux.

Cependant, au milieu de ce silence, Fantine s'écria :

— Je l'entends ! mon Dieu ! je l'entends !

Elle étendit le bras pour qu'on se tût autour d'elle et retint son souffle, et se mit à écouter avec ravissement.

Il y avait un enfant qui jouait dans la cour ; l'enfant de la portière ou d'une ouvrière quelconque. C'est là un de ces hasards qu'on retrouve toujours et qui semblent faire partie de la mystérieuse mise en scène des événements lugubres. L'enfant, c'était une petite fille, allait, venait, courait pour se réchauffer, riait et chantait à haute voix. Hélas ! à quoi les jeux des enfants ne se mêlent-ils pas ! C'était cette petite fille que Fantine entendait chanter.

— Vous ? dit Gavroche. Vous n'êtes pas une femme.

— La lettre est pour mademoiselle Cosette, n'est-ce pas ?

— Cosette ? grommela Gavroche. Oui, je crois que c'est ce drôle de nom-là.

— Eh bien, reprit Jean Valjean, c'est moi qui dois lui remettre la lettre. Donne.

— En ce cas, vous devez savoir que je suis envoyé de la barricade ?

— Sans doute, dit Jean Valjean.

Gavroche engloutit son poing dans une autre de ses poches et en tira un papier plié en quatre.

Puis il fit le salut militaire.

— Respect à la dépêche, dit-il. Elle vient du gouvernement provisoire.

— Donne, dit Jean Valjean.

Gavroche tenait le papier élevé au-dessus de sa tête.

— Ne vous imaginez pas que c'est là un billet doux.

— C'est pour une femme, mais c'est pour le peuple. Nous autres, nous nous battons, et nous respectons le sexe.

— Mais nous ne sommes pas comme dans le grand monde où il y a des lions qui envoient des poulets à des chameaux.

— Donne.

— Au fait, continua Gavroche, vous m'avez l'air d'un brave homme.

— Donne vite.

— Tenez.

Et il remit le papier à Jean Valjean.

— Et dépêchez-vous, monsieur Chose, puisque mademoiselle Chosette attend.

Gavroche fut satisfait d'avoir produit ce mot.

Jean Valjean reprit :

— Est-ce à Saint-Merry qu'il faudra porter la lettre ?

— Vous feriez là, s'écria Gavroche, une de ces pâtisseries vulgairement nommées brioches. Cette lettre est venue de la barricade de la rue de la Chanvrerie et j'y suis retourné. Bonsoir, citoyen.

Cela dit, Gavroche s'en alla, ou, pour mieux dire, retourna vers le lieu d'où il venait son vol d'oiseau échappé. Il se replongea dans l'obscurité comme s'il y faisait un trou, avec la rapidité rigide d'un projectile ; la ruelle de la

place de l'Homme-Armé redevint silencieuse et solitaire ; en un clin d'œil, cet étrange enfant, qui avait de l'ombre et du soleil en lui, s'était enfoncé dans la brume de ces rangées de maisons noires, et s'y était perdu comme de la fumée dans des ténèbres ; et l'on eût pu le croire dissipé et disparu.

En attendant, si, quelques minutes après sa disparition, une cassure de vitre et le patatras splendide d'un pavé croulant sur le pavé n'eussent brusquement éveillé de nouveau les bourgeois indignés. C'était Gavroche qui passait rue du Chaume.

Jean Valjean fouilla dans son gousset et en tira une pièce de cinq francs.

Mais Gavroche, qui était de l'espèce du hoche-queue et qui passait vite d'un geste à l'autre, venait de ramasser une pierre. Il avait aperçu le réverbère.

— Tiens, dit-il, vous avez encore vos lanternes ici. Vous n'êtes pas en règle, mes amis. C'est du désordre. Cassez-moi ça.

Et il jeta la pierre dans le réverbère dont la vitre tomba avec un tel fracas que des bourgeois, blottis sous leurs rideaux dans la maison d'en face, crièrent : Voix ! Quatre-vingt-treize !

Le réverbère oscilla violemment et s'éteignit. La rue devint brusquement noire.

— C'est ça, la vieille rue, fit Gavroche, mets ton bonnet de nuit.

Et se tournant vers Jean Valjean :

— Comment est-ce que vous appelez ce monument gigantesque que vous avez là au bout de la rue ? C'est les Archives, pas vrai ? Il faudrait me chiffonner un peu ces grosses bêtes de colonnes-là, et en faire gentiment une barricade.

Jean Valjean s'approcha de Gavroche.

— Pauvre être, dit-il à demi-voix et se parlant à lui-même, il a faim.

Et il lui mit la pièce de cent sous dans la main.

Gavroche leva le nez, étonné de la grandeur de ce gros sou ; il le regarda dans l'obscurité, et la blancheur du gros sou l'éblouit. Il connaissait les pièces de cinq francs par ouï-dire ; leur réputation lui était agréable ; fut charmé d'en voir une de près. Il dit : contemplons-tigre.

Il le considéra quelques instants avec extase ; puis se retournant vers Jean Valjean, il lui tendit la pièce et lui dit majestueusement :

— Bourgeois, j'aime mieux casser les lanternes. Reprenez votre bête féroce. On ne me corrompt point. Ça a cinq griffes ; mais ça ne m'égratigne pas.

— As-tu une mère ? demanda Jean Valjean.

Gavroche répondit :

— Peut-être plus que vous.

— Eh bien, reprit Jean Valjean, garde cet argent pour ta mère.

Gavroche se sentit remué. D'ailleurs, il venait de remarquer que l'homme qui lui parlait n'avait pas de chapeau, et cela lui inspirait confiance.

— Vrai, dit-il, ce n'est pas pour m'empêcher de casser les réverbères ?

— Casse tout ce que tu voudras.

— Vous êtes un brave homme, dit Gavroche.

Et il mit la pièce de cinq francs dans une de ses poches.

Sa confiance croissant, il ajouta :

— Êtes-vous de la rue ?

— Oui, pourquoi ?

— Pourriez-vous m'indiquer le numéro 7 ?

— Pourquoi faire le numéro 7 ?

Ici l'enfant s'arrêta, il craignit d'en avoir trop dit, plongea énergiquement ses ongles dans ses cheveux et se borna à répondre :

— Ah ! voilà.

Une idée traversa l'esprit de Jean Valjean. L'angoisse a de ces lucidités-là. Il dit à l'enfant :

— Est-ce que c'est toi qui m'apportes la lettre que j'attends ?

— Oh ! reprit-elle, c'est ma Cosette ! je reconnais sa voix !

L'enfant s'éloigna comme il était venu, la voix s'éteignit. Fantine écouta encore quelque temps, puis son visage s'assombrit, et M. Madeleine l'entendit qui disait à voix basse :

— Comme ce médecin est méchant de ne pas me laisser voir ma fille ! Il a une mauvaise figure, cette femme-là !

Pendant le fond riant de ses idées revint. Elle continua de se parler à elle-même, la tête sur l'oreiller.

— Comme nous allons être heureuses ! Nous aurons un petit jardin, d'abord ! M. Madeleine me l'a promis.

La fille jouera dans le jardin. Elle doit savoir ses lettres maintenant. Je la ferai épeler. Elle courra dans l'herbe

près les papillons. Je la regarderai. Et puis elle fera sa première communion. Ah çà ! quand fera-t-elle sa

première communion ? Elle se mit à compter sur ses doigts.

— ... Un, deux, trois, quatre... elle a sept ans. Dans cinq ans. Elle aura un voile blanc, des bas à jour, elle

aura l'air d'une petite femme. Ô ma bonne sœur, vous ne savez pas comme je suis bête, voilà que je pense à

la première communion de ma fille ! Et elle se mit à rire.

Il avait quitté la main de Fantine. Il écoutait ces paroles comme on écoute un vent qui souffle, les yeux à

terre, l'esprit plongé dans des réflexions sans fond. Tout d'un coup elle cessa de parler, cela lui fit lever machinalement la tête. Fantine était devenue effrayante.

Elle ne parlait plus, elle ne respirait plus ; elle s'était levée à demi sur son séant, son épaule maigre sortit de sa chemise, son visage, radieux le moment d'au-

paravant, était blême, et elle paraissait fixer sur quelque chose de formidable, devant elle, à l'autre extrémité de

chambre, son œil agrandi par la terreur.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il. Qu'avez-vous, Fantine ?

Elle ne répondit pas, elle ne quitta point des yeux l'objet quelconque qu'elle semblait voir, elle lui toucha

les bras d'une main et de l'autre lui fit signe de regarder derrière lui.

Il se retourna, et vit Javert.

Chapitre II. Le gamin ennemi des lumières

Combien de temps passa-t-il ainsi ? Quels furent les hauts et les reflux de cette méditation tragique ? se redressa-t-il ? resta-t-il ployé ? avait-il été courbé jusqu'à être brisé ? pouvait-il se redresser encore et reprendre pied dans sa conscience sur quelque chose de solide ? Il n'aurait probablement pu le dire lui-même.

La rue était déserte. Quelques bourgeois inquiets qui rentraient rapidement chez eux l'aperçurent à peine. Chacun pour soi dans les temps de péril. L'allumeur de nuit vint comme à l'ordinaire allumer le réverbère, qui était précisément placé en face de la porte du n° 15 et s'en alla. Jean Valjean, à qui l'eût examiné dans cette ombre, n'eût pas semblé un homme vivant. Il était assis sur la borne de sa porte, immobile comme une larve de glace. Il y a de la congélation dans le désespoir. On entendait le tocsin et de vagues rumeurs rageuses. Au milieu de toutes ces convulsions de la poche mêlée à l'émeute, l'horloge de Saint-Paul sonnait onze heures, gravement et sans se hâter ; car le tocsin, est l'homme ; l'heure, c'est Dieu. Le passage de l'heure ne fit rien à Jean Valjean ; Jean Valjean ne remua pas. Cependant, à peu près vers ce moment-là, une brusque détonation éclata du côté des halles, une seconde la suivit, plus violente encore ; c'était probablement cette attaque de la barricade de la rue de la Chanvrerie que nous venons de voir repoussée par Marius. À cette double décharge, dont la furie semblait accrue par la lueur de la nuit, Jean Valjean tressaillit ; il se dressa du côté d'où le bruit venait ; puis il retomba sur la borne, croisa les bras, et sa tête revint lentement se poser sur sa poitrine.

Il reprit son ténébreux dialogue avec lui-même.

Tout à coup, il leva les yeux, on marchait dans la rue, entendait des pas près de lui, il regarda, et, à la lueur du réverbère, du côté de la rue qui aboutit aux Archives, aperçut une figure livide, jeune et radieuse.

Gavroche venait d'arriver rue de l'Homme-Armé.

Gavroche regardait en l'air, et paraissait chercher. Il voyait parfaitement Jean Valjean, mais il ne s'en apercevait pas.

Gavroche, après avoir regardé en l'air, regardait en bas ; il se haussait sur la pointe des pieds et tâta les portes et les fenêtres des rez-de-chaussée ; elles étaient toutes fermées, verrouillées et cadénassées. Après avoir constaté cinq ou six devantures de maisons barricadées de la sorte, le gamin haussa les épaules, et entra en matière avec lui-même en ces termes :

— Pardi !

Puis il se remit à regarder en l'air.

Jean Valjean, qui, l'instant d'auparavant, dans la situation d'âme où il était, n'eût parlé ni même répondu à personne, se sentit irrésistiblement poussé à adresser parole à cet enfant.

— Petit, dit-il, qu'est-ce que tu as ?

— J'ai que j'ai faim, répondit Gavroche nettement. Et ajouta : Petit vous-même.

ce fainéant de romance, cet imbécile, ce lâche, car c'est une lâcheté de venir faire les yeux doux à des filles qui sont à côté d'elles leur père qui les aime.

Après qu'il eut bien constaté qu'au fond de cette situation il y avait ce jeune homme, et que tout venait de là, lui, Jean Valjean, l'homme régénéré, l'homme qui avait tant travaillé à son âme, l'homme qui avait fait tant d'efforts pour résoudre toute la vie, toute la misère, tout le malheur en amour, il regarda en lui-même et il vit un spectre, la Haine.

Les grandes douleurs contiennent de l'accablement. Elles découragent d'être. L'homme chez lequel elle entrent sent quelque chose se retirer de lui. Dans la jeunesse, leur visite est lugubre ; plus tard, elle est sinistre. Hélas, quand le sang est chaud, quand les cheveux sont noirs, quand la tête est droite sur le corps comme une flamme sur le flambeau, quand le rouleau de la destinée a encore presque toute son épaisseur, quand le cœur est plein d'un amour désirable, a encore des battements qu'on peut lui rendre, quand on a devant soi le temps de réparer, quand toutes les femmes sont là, et tous les sourires, et tout l'avenir, et tout l'horizon, quand la force de la vie est complète, si c'est une chose effroyable que le désespoir, qu'est-ce donc dans la vieillesse, quand les années se précipitent de plus en plus blêmes, cette heure crépusculaire où l'on commence à voir les étoiles de la tombe !

Tandis qu'il songeait, Toussaint entra, Jean Valjean se leva, et lui demanda :

— De quel côté est-ce ? savez-vous ?

Toussaint, stupéfaite, ne put que lui répondre :

— Plaît-il ?

Jean Valjean reprit :

— Ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure qu'on s'abat ?

— Ah ! oui, monsieur, répondit Toussaint. C'est du côté de Saint-Merry.

Il y a tel mouvement machinal qui nous vient, de notre insu même, de notre pensée la plus profonde. Ce fut sans doute sous l'impulsion d'un mouvement de ce genre, et dont il avait à peine conscience, que Jean Valjean se trouva cinq minutes après dans la rue.

Il était nu-tête, assis sur la borne de la porte de sa maison. Il semblait écouter.

La nuit était venue.

Chapitre III. Javert content

ici ce qui s'était passé.

Minuit et demi venait de sonner, quand M. Madeleine était sorti de la salle des assises d'Arras. Il était rentré dans son auberge juste à temps pour repartir par la mallesboste où l'on se rappelle qu'il avait retenu sa place. Un peu avant six heures du matin, il était arrivé à Montreuil-sur-mer, et son premier soin avait été de jeter à la poste une lettre à M. Laffitte, puis d'entrer à l'infirmerie et de voir Fantine.

Cependant, à peine avait-il quitté la salle d'audience de la cour d'assises, que l'avocat général, revenu du premier saisissement, avait pris la parole pour déplorer l'acte de folie de l'honorable maire de Montreuil-sur-mer, et déclarer que ses convictions n'étaient en rien modifiées par cet incident bizarre qui s'éclaircirait plus tard, et réclamer, en attendant, la condamnation de ce Champmathieu, évidemment le vrai Jean Valjean. La persistance de l'avocat général était visiblement en contradiction avec le sentiment de tous, du public, de la cour et du jury. Le défenseur avait eu peu de peine à réfuter cette argutie et à établir que, par suite des révélations de M. Madeleine, c'est-à-dire du vrai Jean Valjean, la face de l'affaire était bouleversée de fond en comble, et que le jury n'avait plus devant les yeux qu'un innocent. L'avocat avait tiré de là quelques épiphonèmes, malheureusement peu neufs, sur les erreurs judiciaires, etc., etc., le président dans son résumé s'était joint au défenseur, et le jury en quelques minutes avait mis hors de cause Champmathieu.

Cependant il fallait un Jean Valjean à l'avocat général, et, n'ayant plus Champmathieu, il prit Madeleine.

Immédiatement après la mise en liberté de Champmathieu, l'avocat général s'enferma avec le président. Ils confèrent « de la nécessité de se saisir de la personne de M. le maire de Montreuil-sur-mer ». Cette phrase, où il y a beaucoup de *de*, est de M. l'avocat général, entièrement écrite de sa main sur la minute de son rapport au procureur général. La première émotion passée, le président fit peu d'objections. Il fallait bien que la justice eût son cours. Et puis, pour tout dire, quoique le président fût homme bon et assez intelligent, il était en même temps fort royaliste et presque ardent, et il avait été choqué que le maire de Montreuil-sur-mer, en parlant du débarquement à Cannes, eût dit *l'empereur* et non *Buonaparte*.

L'ordre d'arrestation fut donc expédié. L'avocat général l'envoya à Montreuil-sur-mer par un exprès, à franc rier, et en chargea l'inspecteur de police Javert.

On sait que Javert était revenu à Montreuil-sur-mer immédiatement après avoir fait sa déposition.

Javert se levait au moment où l'exprès lui remit l'ordre d'arrestation et le mandat d'amener.

L'exprès était lui-même un homme de police fort entendu qui, en deux mots, mit Javert au fait de ce qui était arrivé à Arras. L'ordre d'arrestation, signé de l'avocat général, était ainsi conçu : — L'inspecteur Javert appréhendera au corps le sieur Madeleine, maire de Montreuil-sur-mer, qui, dans l'audience de ce jour, a été reconnu

pour être le forçat libéré Jean Valjean.

Quelqu'un qui n'eût pas connu Javert et qui l'eût vu au moment où il pénétra dans l'antichambre de l'infirmerie n'eût pu rien deviner de ce qui se passait, et l'eût trouvé l'air le plus ordinaire du monde. Il était froid, calme, grave, avait ses cheveux gris parfaitement lissés sur les tempes et venait de monter l'escalier avec la lenteur habituelle. Quelqu'un qui l'eût connu à fond et qui l'eût examiné attentivement eût frémi. La boucle de son col de cuir, au lieu d'être sur sa nuque, était sur son oreille gauche. Ceci révélait une agitation inouïe.

Javert était un caractère complet, ne laissant rien de pliable à son devoir, ni à son uniforme ; méthodique avec les scélérats, rigide avec les boutons de son habit, avec les scélérats, rigide avec les boutons de son habit, avec les scélérats, rigide avec les boutons de son habit,

Pour qu'il eût mal mis la boucle de son col, il fallait qu'il y eût en lui une de ces émotions qu'on appelle des tremblements de terre intérieurs.

Il était venu simplement, avait requis un capot et quatre soldats au poste voisin, avait laissé les soldats dans la cour, et s'était fait indiquer la chambre de Fantine par la portière sans défiance, accoutumée à voir des gens armés demander monsieur le maire.

Arrivé à la chambre de Fantine, Javert tourna la clef et poussa la porte avec une douceur de garde-malade de mouchard, et entra.

À proprement parler, il n'entra pas. Il se tint debout dans la porte entrebâillée, le chapeau sur la tête, la main gauche dans sa redingote fermée jusqu'au menton. Dans le pli du coude on pouvait voir le pommett de plomb de son énorme canne, laquelle disparaissait derrière lui.

Il resta ainsi près d'une minute sans qu'on s'aperçût de sa présence. Tout à coup Fantine leva les yeux, le vent fit retourner M. Madeleine.

À l'instant où le regard de Madeleine rencontra le regard de Javert, Javert, sans bouger, sans remuer, sans approcher, devint épouvantable. Aucun sentiment humain ne réussit à être effroyable comme la joie.

Ce fut le visage d'un démon qui vient de retrouver son damné.

La certitude de tenir enfin Jean Valjean fit apparaître sur sa physionomie tout ce qu'il avait dans l'âme. Le fond remué monta à la surface. L'humiliation d'avoir peu perdu la piste et de s'être mépris quelques minutes sur ce Champmathieu, s'effaçait sous l'orgueil d'avoir bien deviné d'abord et d'avoir eu si longtemps un tinct juste. Le contentement de Javert éclata dans son attitude souveraine. La difformité du triomphe s'éleva sur ce front étroit. Ce fut tout le déploiement d'orgueil que peut donner une figure satisfaite.

Javert en ce moment était au ciel. Sans qu'il s'en rendît compte, lui Javert, la justice, la lumière et la vérité dans sa fonction céleste d'écrasement du mal. Il avait derrière lui et autour de lui, à une profondeur infinie, l'autorité, la raison, la chose jugée, la conscience légale, la vindicte publique, toutes les étoiles ; il protégeait l'ordre, il faisait sortir de la loi la foudre, il vengeait la société, il prêchait la main-forte à l'absolu ; il se dressait dans une gloire jamais atteinte par l'homme. Il ne savait pas le nom, mais il trouva debout, altier, éclatant, il étalait en plein azur la bestialité humaine d'un archange féroce ; l'ombre redoutable de l'action qu'il accomplissait faisait visible à son point

Javert en ce moment était au ciel. Sans qu'il s'en rendît compte, lui Javert, la justice, la lumière et la vérité dans sa fonction céleste d'écrasement du mal. Il avait derrière lui et autour de lui, à une profondeur infinie, l'autorité, la raison, la chose jugée, la conscience légale, la vindicte publique, toutes les étoiles ; il protégeait l'ordre, il faisait sortir de la loi la foudre, il vengeait la société, il prêchait la main-forte à l'absolu ; il se dressait dans une gloire jamais atteinte par l'homme. Il ne savait pas le nom, mais il trouva debout, altier, éclatant, il étalait en plein azur la bestialité humaine d'un archange féroce ; l'ombre redoutable de l'action qu'il accomplissait faisait visible à son point

lui et autour de lui, à une profondeur infinie, l'autorité, la raison, la chose jugée, la conscience légale, la vindicte publique, toutes les étoiles ; il protégeait l'ordre, il faisait sortir de la loi la foudre, il vengeait la société, il prêchait la main-forte à l'absolu ; il se dressait dans une gloire jamais atteinte par l'homme. Il ne savait pas le nom, mais il trouva debout, altier, éclatant, il étalait en plein azur la bestialité humaine d'un archange féroce ; l'ombre redoutable de l'action qu'il accomplissait faisait visible à son point

lui et autour de lui, à une profondeur infinie, l'autorité, la raison, la chose jugée, la conscience légale, la vindicte publique, toutes les étoiles ; il protégeait l'ordre, il faisait sortir de la loi la foudre, il vengeait la société, il prêchait la main-forte à l'absolu ; il se dressait dans une gloire jamais atteinte par l'homme. Il ne savait pas le nom, mais il trouva debout, altier, éclatant, il étalait en plein azur la bestialité humaine d'un archange féroce ; l'ombre redoutable de l'action qu'il accomplissait faisait visible à son point

ment. Qui n'a pas eu de ces joies bêtes dans les instants horribles ? L'âme ne se rend pas au désespoir sans avoir épuisé toutes les illusions.

Il tenait le buvard à la main et le contemplait, stouriait et il y avait une incontestable grandeur dans pirement heureux, presque prêt à rire de l'hallucination dont il avait été dupe. Tout à coup ses yeux retombèrent sur le miroir, et il revit la vision. Les quatre lignes dessinaient avec une netteté inexorable. Cette fois n'était pas un mirage. La récurrence d'une vision est une réalité, c'était palpable, c'était l'écriture redressée dans le miroir. Il comprit.

Jean Valjean chancela, laissa échapper le buvard et s'affaissa dans le vieux fauteuil à côté du buffet, tête tombante, la prunelle vitreuse, égaré. Il se dit qu'il était évident, et que la lumière du monde était à jamais éclipsée, et que Cosette avait écrit cela à quelque homme tout ignorant qui triomphe. Rien n'était poignant Alors il entendit son âme, redevenue terrible, pousser dans les ténèbres un sourd rugissement. Allez donc ôter au lion le chien qu'il a dans sa cage !

Chose bizarre et triste, en ce moment-là, Marius n'avait pas encore la lettre de Cosette ; le hasard l'avait portée en traître à Jean Valjean avant de la remettre à Marius.

Jean Valjean jusqu'à ce jour n'avait pas été vaincu par l'épreuve. Il avait été soumis à des essais affreux ; pas une voie de fait de la mauvaise fortune ne lui avait été épargnée ; la férocité du sort, armée de toutes les vindictes et de toutes les méprises sociales, l'avait poursuivi pour sujet et s'était acharnée sur lui. Il n'avait reçu ni fléchi devant rien. Il avait accepté, quand il l'avait fallu, toutes les extrémités ; il avait sacrifié son inviolabilité d'homme reconquis, livré sa liberté, risqué sa tête, tout perdu, tout souffert, et il était resté désintéressé et stoïque, au point que par moments on aurait pu le croire absent de lui-même comme un martyr. Sa conscience, aguerrie à tous les assauts possibles de l'adversité, pouvait sembler à jamais imprenable. Et bien, quelqu'un qui eût vu son for intérieur eût été forcé de constater qu'à cette heure elle faiblissait.

C'est que de toutes les tortures qu'il avait subies dans cette longue question que lui donnait la destinée celle-ci était la plus redoutable. Jamais pareille tentation ne l'avait saisi. Il sentit le remuement mystérieux de toutes les sensibilités latentes. Il sentit le pincement de la fibre inconnue. Hélas, l'épreuve suprême, disons mieux, l'épreuve unique, c'est la perte de l'être aimé.

Le pauvre vieux Jean Valjean n'aimait, certes, pas Cosette autrement que comme un père ; mais, nous l'avons fait remarquer plus haut, dans cette paternité viduée même de sa vie avait introduit tous les amours ; il aimait Cosette comme sa fille, et il l'aimait comme sa mère, et il l'aimait comme sa sœur ; et, comme il n'avait jamais eu ni amante ni épouse, comme la nature est un créancier qui n'accepte aucun protêt, ce sentiment aussi, le plus imperdable de tous, était mêlé aux autres, vague, ignorant, pur de la pureté de l'aveuglement, inconscient, céleste, angélique, divin ; moins comme un sentiment que comme un instinct, moins comme un instinct que comme un attrait, imperceptible et invisible mais réel ; et l'amour proprement dit était dans sa tendresse énorme pour Cosette comme le filon d'or est dans la montagne, ténébreux et vierge.

Qu'on se rappelle cette situation de cœur que nous avons indiquée déjà. Aucun mariage n'était possible entre eux, pas même celui des âmes ; et cependant

Il songeait avec douceur. Après tout, il ne voyait aucun obstacle à ce que la vie heureuse reprît son cours. À certaines heures, tout semble impossible ; à d'autres heures, tout paraît aisé ; Jean Valjean était dans une de ces bonnes heures. Elles viennent d'ordinaire après des mauvaises, comme le jour après la nuit, par cette loi de succession et de contraste qui est le fond même de la nature et que les esprits superficiels appellent antithèse. Dans cette paisible rue où il se réfugiait, Jean Valjean se dégageait de tout ce qui l'avait troublé depuis quelque temps. Par cela même qu'il avait vu beaucoup de ténèbres, il commençait à apercevoir un peu d'azur. Il avait vu qu'il pouvait quitter la rue Plumet sans complication et sans accident, c'était déjà un bon pas de fait. Peut-être serait-il sage de se dépayser, ne fût-ce que pour quelques mois, d'aller à Londres. Eh bien, on irait. Être en France, être en Angleterre, qu'est-ce que cela faisait, pourvu qu'il eût près de lui Cosette ? Cosette était sa nation. Cosette suffisait à son bonheur ; l'idée qu'il ne suffisait peut-être pas, lui, au bonheur de Cosette, cette idée, qui avait été autrefois sa fièvre et son insomnie, ne se présentait plus à son esprit. Il était dans le collapsus de toutes ses douleurs passées, et en plein optimisme. Cosette, étant près de lui, lui semblait à lui ; effet d'optique que tout le monde a éprouvé. Il arrangeait en lui-même, avec toutes sortes de facilités, le départ pour l'Angleterre avec Cosette, et il voyait sa félicité se reconstruire pièce par pièce dans les perspectives de sa rêverie.

Tout en marchant de long en large à pas lents, son regard rencontra tout à coup quelque chose d'étrange.

Il aperçut en face de lui, dans le miroir incliné qui surmontait le buffet, et il lut distinctement les quatre lignes que voici :

« Mon bien-aimé, hélas ! mon père veut que nous partions tout de suite. Nous serons ce soir rue de l'Homme-Armé, n° 7. Dans huit jours nous serons à Londres. COSETTE. 4 juin. »

Jean Valjean s'arrêta hagard.

Cosette en arrivant avait posé son buvard sur le buffet devant le miroir, et, toute à sa douloureuse angoisse, avait oublié là, sans même remarquer qu'elle le laissait tout ouvert, et ouvert précisément à la page sur laquelle elle avait appuyé, pour les sécher, les quatre lignes écrites par elle et dont elle avait chargé le jeune livreur passant rue Plumet. L'écriture s'était imprimée sur le buvard.

Le miroir reflétait l'écriture.

Il en résultait ce qu'on appelle en géométrie l'image spéculaire ; de telle sorte que l'écriture renversée sur le buvard s'offrait redressée dans le miroir et présentait son sens naturel ; et Jean Valjean avait sous les yeux la lettre écrite la veille par Cosette à Marius.

C'était simple et foudroyant.

Jean Valjean alla au miroir. Il relut les quatre lignes, mais il n'y crut point. Elles lui faisaient l'effet d'apparaître dans de la lueur d'éclair. C'était une hallucination. Cela était impossible. Cela n'était pas.

Peu à peu sa perception devint plus précise ; il regarda le buvard de Cosette, et le sentiment du fait réel lui revint. Il prit le buvard et dit : Cela vient de là. Il examina fiévreusement les quatre lignes imprimées sur le buvard, le renversement des lettres en faisait un griffonnage bizarre, et il n'y vit aucun sens. Alors il se dit : Mais cela ne signifie rien, il n'y a rien d'écrit là. Et il spira à pleine poitrine avec un inexprimable soulage-

qui avait laissé à Cosette le temps d'écrire son billet à Marius. On était arrivé rue de l'Homme-Armé à la nuit close.

On s'était couché silencieusement.

Le logement de la rue de l'Homme-Armé était situé dans une arrière-cour, à un deuxième étage, et composé de deux chambres à coucher, d'une salle à manger, d'une cuisine attenante à la salle à manger, avec son puits, et d'une petite chambre à coucher. La salle à manger était en même temps l'antichambre et séparait les deux chambres à coucher. L'appartement était pourvu des ustensiles nécessaires.

On se rassura presque aussi follement qu'on s'attendait ; la nature humaine est ainsi. À peine Jean Valjean fut-il rue de l'Homme-Armé que son anxiété s'éclaircit, et, par degrés, se dissipa. Il y a des lieux charmants qui agissent en quelque sorte mécaniquement sur l'esprit. Rue obscure, habitants paisibles. Jean Valjean sentit on ne sait quelle contagion de tranquillité dans cette ruelle de l'ancien Paris, si étroite qu'elle était barrée aux voitures par un madrier transversal posé sur deux poteaux, muette et sourde au milieu de la ville, en rumeur, crépusculaire en plein jour, et, pour ainsi dire, incapable d'émotions entre ses deux rangées de hautes maisons centenaires qui se taisent comme des vieillards qu'elles sont. Il y a dans cette rue de l'air stagnant. Jean Valjean y respira. Le moyen qu'on pût trouver là ?

Son premier soin fut de mettre *l'inséparable* à côté de lui.

Il dormit bien. La nuit conseille, on peut ajouter : la nuit apaise. Le lendemain matin, il s'éveilla presque gai. Il trouva charmante la salle à manger qui était hideusement meublée d'une vieille table ronde, d'un buffet bas qui surmontait un miroir penché, d'un fauteuil vermoulu et de quelques chaises encombrées des paquets de Toussaint. Dans un de ces paquets, on apercevait par un hiatus l'uniforme de garde national de Jean Valjean.

Quant à Cosette, elle s'était fait apporter par Toussaint un bouillon dans sa chambre, et ne parut que le soir.

Vers cinq heures, Toussaint, qui allait et venait, très occupée de ce petit emménagement, avait mis sur la table de la salle à manger une volaille froide que Cosette, par déférence pour son père, avait consenti à ne pas garder.

Cela fait, Cosette, prétextant une migraine persistante, avait dit bonsoir à Jean Valjean et s'était enfermée dans sa chambre à coucher. Jean Valjean avait mangé une aile de poulet avec appétit, et accoudé sur la table, rasséréné peu à peu, rentrait en possession de sa sécurité.

Pendant qu'il faisait ce sobre dîner, il avait perdu, confusément, à deux ou trois reprises, le bégayement de Toussaint qui lui disait : — Monsieur, il y a du trouble on se bat dans Paris. Mais, absorbé dans une foule de combinaisons intérieures, il n'y avait point pris garde. En vrai dire, il n'avait pas entendu.

Il se leva, et se mit à marcher de la fenêtre à la porte et de la porte à la fenêtre, de plus en plus apaisé.

Avec le calme, Cosette, sa préoccupation unique revenait dans sa pensée. Non qu'il s'émût de cette nouvelle graine, petite crise de nerfs, bouderie de jeune fille, nuage d'un moment, il n'y paraîtrait pas dans un jour ou deux ; mais il songeait à l'avenir, et, comme d'habitude

Chapitre IV. L'autorité reprend ses droits

Fantine n'avait point vu Javert depuis le jour où M. le maire l'avait arrachée à cet homme. Son cerveau malade ne se rendit compte de rien, seulement elle ne douta pas qu'il ne revint la chercher. Elle ne put supporter cette figure affreuse, elle se sentit expirer, elle cacha son visage de ses deux mains et cria avec rage :

— Monsieur Madeleine, sauvez-moi !

Jean Valjean — nous ne le nommerons plus désormais autrement — s'était levé. Il dit à Fantine de sa voix plus douce et la plus calme :

— Soyez tranquille. Ce n'est pas pour vous qu'il vient.

Puis il s'adressa à Javert et lui dit :

— Je sais ce que vous voulez.

Javert répondit :

— Allons, vite !

Il y eut dans l'inflexion qui accompagna ces deux mots je ne sais quoi de fauve et de frénétique. Javert ne dit pas : « Allons, vite ! » il dit : « Allouaite ! » Aucune orthographe ne pourrait rendre l'accent dont cela fut prononcé ; ce n'était plus une parole humaine, c'était un gissement.

Il ne fit point comme d'habitude ; il n'entra point en matière ; il n'exhiba point de mandat d'amener. Pour lui, Jean Valjean était une sorte de combattant mystérieux, insaisissable, un lutteur ténébreux qu'il étreignait depuis cinq ans sans pouvoir le renverser. Cette arrestation n'était pas un commencement, mais une fin. Il se borna à dire : « Allons, vite ! »

En parlant ainsi, il ne fit point un pas ; il lança sur Jean Valjean ce regard qu'il jetait comme un crampon, avec lequel il avait coutume de tirer violemment les *Misérables* à lui.

C'était ce regard que la Fantine avait senti pénétrer jusque dans la moelle de ses os deux mois auparavant.

Au cri de Javert, Fantine avait rouvert les yeux. Mais le maire était là. Que pouvait-elle craindre ?

Javert avança au milieu de la chambre et cria :

— Ah ça ! viendras-tu ?

La malheureuse regarda autour d'elle. Il n'y avait personne que la religieuse et monsieur le maire. À qui pouvait s'adresser ce tutoiement abject ? elle seulement. Elle frissonna.

Alors elle vit une chose inouïe, tellement inouïe que mais rien de pareil ne lui était apparu dans les plus féroces délires de la fièvre.

Elle vit le mouchard Javert saisir au collet monsieur le maire ; elle vit monsieur le maire courber la tête. Il lui sembla que le monde s'évanouissait.

Javert, en effet, avait pris Jean Valjean au collet.

— Monsieur le maire ! cria Fantine.

Javert éclata de rire, de cet affreux rire qui lui déchaussait toutes les dents.

— Il n'y a plus de monsieur le maire ici !

Jean Valjean n'essaya pas de déranger la main qui tenait le col de sa redingote. Il dit :

– Javert....
 Javert l'interrompt :

– Appelle-moi monsieur l'inspecteur.
 – Monsieur, reprit Jean Valjean, je voudrais vous dire un mot en particulier.
 – Tout haut ! parle tout haut ! répondit Javert ; c'est tout ce que je veux.
 – Me parle tout haut à moi !
 Jean Valjean continua en baissant la voix :
 – C'est une prière que j'ai à vous faire....
 – Je te dis de parler tout haut.
 – Mais cela ne doit être entendu que de vous seul.
 – Qu'est-ce que cela me fait ? je n'écoute pas !
 Jean Valjean se tourna vers lui et lui dit rapidement et très bas :
 – Accordez-moi trois jours ! trois jours pour aller chercher l'enfant de cette malheureuse femme ! Je vous payerai ce qu'il faudra. Vous m'accompagnerez si vous le voulez.
 – Tu veux rire ! cria Javert. Ah çà ! je ne te croyais pas bête ! Tu me demandes trois jours pour t'en aller ! Tu dis que c'est pour aller chercher l'enfant de cette fille ! Ah ! ah ! c'est bon ! voilà qui est bon ! Fantine eut un tremblement.
 – Mon enfant ! s'écria-t-elle, aller chercher mon enfant ! Elle n'est donc pas ici ! Ma sœur, répondez-moi où est Cosette ? Je veux mon enfant ! Monsieur Madeleine ! monsieur le maire !
 Javert frappa du pied.
 – Voilà l'autre, à présent ! Te tairas-tu, drôle de Gredin de pays où les galériens sont magistrats et où les filles publiques sont soignées comme des comtesses ! Ah mais ! tout ça va changer ; il était temps !
 Il regarda fixement Fantine et ajouta en reprenant à poignée la cravate, la chemise et le collet de Jean Valjean :
 – Je te dis qu'il n'y a point de monsieur Madeleine, qu'il n'y a point de monsieur le maire. Il y a un voleur, il y a un brigand, il y a un forçat appelé Jean Valjean ! c'est lui que je tiens ! voilà ce qu'il y a !
 Fantine se dressa en sursaut, appuyée sur ses bras croisés et sur ses deux mains, elle regarda Jean Valjean, elle regarda Javert, elle regarda la religieuse, elle ouvrit la bouche comme pour parler, un râle sortit du fond de sa gorge, ses dents claquèrent, elle étendit les bras avec angoisse, ouvrant convulsivement les mains, et chantait autour d'elle comme quelqu'un qui se noie, puis elle s'affaissa subitement sur l'oreiller. Sa tête heurta le chevet du lit et vint retomber sur sa poitrine, la bouche béante, les yeux ouverts et éteints.
 Elle était morte.
 Jean Valjean posa sa main sur la main de Javert qui la tenait, et l'ouvrit comme il eût ouvert la main d'un enfant, puis il dit à Javert :
 – Vous avez tué cette femme.
 – Finirons-nous ! cria Javert furieux. Je ne suis pas ici pour entendre des raisons. Économisons tout ça. La garde est en bas. Marchons tout de suite, ou le diable nous emporte !
 Il y avait dans un coin de la chambre un vieux lit de fer en assez mauvais état qui servait de lit de camp aux sœurs quand elles veillaient. Jean Valjean alla à ce lit, disloqua en un clin d'œil le chevet déjà fort délabré, ce qui n'était pas chose facile à des muscles comme les siens, saisit à poigne-main la maîtresse-tringle, et considéra Javert. Javert recula vers la porte.

Chapitre I. Buvard, bavard

Est-ce que les convulsions d'une ville auprès des convulsions de l'âme ? L'homme est une profondeur plus grande encore que le peuple. Jean Valjean, en ce moment-là même, était en proie à un soulèvement frayants. Tous les gouffres s'étaient rouverts en lui. Lui aussi frissonnait, comme Paris, au seuil d'une révolution formidable et obscure. Quelques heures avaient suffi. Sa destinée et sa conscience s'étaient brusquement couvertes d'ombre. De lui aussi, comme de Paris, on pouvait dire : les deux principes sont en présence. L'ange blanc et l'ange noir vont se saisir et se heurter sur le pont de l'abîme. Lequel des deux précipitera l'autre ? Qui l'emportera ?

La veille de ce même jour 5 juin, Jean Valjean, accompagné de Cosette et de Toussaint, s'était installé dans la chambre de l'Homme-Armé. Une péripétie l'y attendait. Cosette n'avait pas quitté la rue Plumet sans un essai de résistance. Pour la première fois depuis qu'ils habitaient côte à côte, la volonté de Cosette et la volonté de Jean Valjean s'étaient montrées distinctes, et s'étaient, sinon heurtées, du moins contredites. Il y avait eu objection d'un côté et inflexibilité de l'autre. Un brusque conseil : *déménagez*, jeté par un inconnu à l'adresse de Jean Valjean, l'avait alarmé au point de le rendre absolu. Il se croyait dépitiste et poursuivi. Cosette avait dû céder. Tous deux étaient arrivés rue de l'Homme-Armé sans desserrer les dents et sans se dire un mot, absorbés chacun dans leur préoccupation personnelle ; Jean Valjean si inquiet qu'il ne voyait pas la tristesse de Cosette, Cosette si triste qu'elle ne voyait pas l'inquiétude de Jean Valjean.

Jean Valjean avait emmené Toussaint, ce qu'il n'avait jamais fait dans ses précédentes absences. Il entrevoyait qu'il ne reviendrait peut-être pas rue Plumet, et il ne pouvait ni laisser Toussaint derrière lui, ni lui dire son secret. D'ailleurs il la sentait dévouée et libre. De domestique à maître, la trahison commence par la curiosité. Or, Toussaint, comme si elle eût été destinée à être la servante de Jean Valjean, n'était pas curieuse. Elle disait à travers son bégayement, dans son parler de paysanne de Barneville : Je suis de même de même ; je chose mon fait ; le demeurant n'est pas mon travail. (Je suis ainsi ; je fais ma besogne ; le reste n'est pas mon affaire.)

Dans ce départ de la rue Plumet, qui avait été presque une fuite, Jean Valjean n'avait rien emporté que sa petite valise embaumée baptisée par Cosette *l'inséparable*. Des malles pleines eussent exigé des commissaires, et des commissionnaires sont des témoins. Jean Valjean avait fait venir un fiacre à la porte de la rue de Babouine, et l'on s'en était allé.

C'est à grand-peine que Toussaint avait obtenu la permission d'empaqueter un peu de linge et de vêtements et quelques objets de toilette. Cosette, elle, avait emporté que sa papeterie et son buvard.

Jean Valjean, pour accroître la solitude et l'ombre de cette disparition, s'était arrangé de façon à ne quitter le pavillon de la rue Plumet qu'à la chute du jour, ce

Jean Valjean, sa barre de fer au poing, marcha lentement vers le lit de Fantine. Quand il y fut parvenu, il se retourna, et dit à Javert d'une voix qu'on entendait à peine :

– Je ne vous conseille pas de me déranger en ce moment.

Ce qui est certain, c'est que Javert tremblait.

Il eut l'idée d'aller appeler la garde, mais Jean Valjean pouvait profiter de cette minute pour s'évader. Il resta donc, saisit sa canne par le petit bout, et s'adossa au chambranle de la porte sans quitter du regard Jean Valjean.

Jean Valjean posa son coude sur la pomme du chevet du lit et son front sur sa main, et se mit à contempler Fantine immobile et étendue. Il demeura ainsi, absorbé, muet, et ne songeant évidemment plus à aucune chose de cette vie. Il n'y avait plus rien sur son visage et dans son attitude qu'une inexprimable pitié. Après quelques instants de cette rêverie, il se pencha vers Fantine et lui parla à voix basse.

Que lui dit-il ? Que pouvait dire cet homme qui était prouvé à cette femme qui était morte ? Qu'était-ce que ces paroles ? Personne sur la terre ne les a entendues. La morte les entendit-elle ? Il y a des illusions tourmentantes qui sont peut-être des réalités sublimes. Ce qui est hors de doute, c'est que la sœur Simplicie, unique témoin de la chose qui se passait, a souvent raconté qu'à ce moment où Jean Valjean parla à l'oreille de Fantine, elle vit distinctement poindre un ineffable sourire sur ces lèvres pâles et dans ces prunelles vagues, pleines de tonnement du tombeau.

Jean Valjean prit dans ses deux mains la tête de Fantine et l'arrangea sur l'oreiller comme une mère eût fait pour son enfant, il lui rattacha le cordon de sa chemise et rentra ses cheveux sous son bonnet. Cela fait, il lui ferma les yeux.

La face de Fantine en cet instant semblait étrangement éclairée.

La mort, c'est l'entrée dans la grande lueur.

La main de Fantine pendait hors du lit. Jean Valjean s'agenouilla devant cette main, la souleva doucement, et la baisa.

Puis il se redressa, et, se tournant vers Javert :

– Maintenant, dit-il, je suis à vous.

**Livre quinzième – La
rue de
l’Homme-Armé**

Chapitre V. Tombeau convenable

vert déposa Jean Valjean à la prison de la ville.

L'arrestation de M. Madeleine produisit à Montreuil-sur-mer une sensation, ou pour mieux dire une commotion extraordinaire. Nous sommes triste de ne pouvoir dissimuler que sur ce seul mot : *c'était un galérien*, tout le monde à peu près l'abandonna. En moins de deux heures tout le bien qu'il avait fait fut oublié, et ce ne fut plus « qu'un galérien ». Il est juste de dire qu'on ne connaissait pas encore les détails de l'événement d'Arras. Toute la journée on entendait dans toutes les parties de la ville des conversations comme celle-ci :

— Vous ne savez pas ? c'était un forçat libéré ! Qui ? — Le maire. — Bah ! M. Madeleine ? — Oui. Vraiment ? — Il ne s'appelait pas Madeleine, il a un affreux nom, Béjean, Bojean, Boujean. — Ah, mon Dieu ! — Il est arrêté. — Arrêté ! — En prison à la prison de la ville, en attendant qu'on le transfère. — Qu'on le transfère ! On va transférer ! Où va-t-on le transférer ? — Il va passer dix ans aux assises pour un vol de grand chemin qu'il a fait trois fois. — Eh bien ! je m'en doutais. Cet homme était trop bon, trop parfait, trop confit. Il refusait la croix, il donnait des sous à tous les petits drôles qu'il rencontrait. J'ai toujours pensé qu'il y avait là-dessous quelque mauvaise histoire.

« Les salons » surtout abondèrent dans ce sens.

Une vieille dame, abonnée au *Drapeau blanc*, fit cette réflexion dont il est presque impossible de sonder la profondeur :

— Je n'en suis pas fâchée. Cela apprendra aux buo-partistes !

C'est ainsi que ce fantôme qui s'était appelé M. Madeleine se dissipa à Montreuil-sur-mer. Trois ou quatre personnes seulement dans toute la ville restèrent fidèles à cette mémoire. La vieille portière qui l'avait servi pendant du nombre. Le soir de ce même jour, cette digne vieille était assise dans sa loge, encore tout effarée et fléchissant tristement. La fabrique avait été fermée toute la journée, la porte cochère était verrouillée, la rue était déserte. Il n'y avait dans la maison que deux religieuses, sœur Perpétue et sœur Simplicie, qui veillaient sur le corps de Fantine.

Vers l'heure où M. Madeleine avait coutume de rentrer, la brave portière se leva machinalement, prit la clef de la chambre de M. Madeleine dans un tiroir et le bougeoir dont il se servait tous les soirs pour monter chez lui, puis elle accrocha la clef au clou où il la prenait d'habitude, et plaça le bougeoir à côté, comme si elle attendait. Ensuite elle se rassit sur sa chaise et se remit à songer. La pauvre bonne vieille avait fait tout cela sans avoir conscience.

Ce ne fut qu'au bout de plus de deux heures qu'elle sortit de sa rêverie et s'écria : « Tiens ! mon bon Dieu ! moi qui ai mis sa clef au clou ! »

En ce moment la vitre de la loge s'ouvrit, une main passa par l'ouverture, saisit la clef et le bougeoir et alluma la bougie à la chandelle qui brûlait.

La portière leva les yeux et resta béante, avec un cri dans le gosier qu'elle retint. Elle connaissait cette main,

ce bras, cette manche de redingote.

C'était M. Madeleine.

Elle fut quelques secondes avant de pouvoir parler, saisie, comme elle le disait elle-même plus tard en racontant son aventure.

— Mon Dieu, monsieur le maire, s'écria-t-elle enfin, vous croyais...

Elle s'arrêta, la fin de sa phrase eût manqué de respect au commencement. Jean Valjean était toujours devant elle monsieur le maire.

Il acheva sa pensée.

— En prison, dit-il. J'y étais. J'ai brisé un barreau d'une fenêtre, je me suis laissé tomber du haut d'un toit, et me voici. Je monte à ma chambre, allez chercher la sœur Simplice. Elle est sans doute près de cette pauvre femme.

La vieille obéit en toute hâte.

Il ne lui fit aucune recommandation ; il était bien sûr qu'elle le garderait mieux qu'il ne se garderait lui-même.

On n'a jamais su comment il avait réussi à pénétrer dans la cour sans faire ouvrir la porte cochère. Il avait, portait toujours sur lui, un passe-partout qui ouvrait une petite porte latérale ; mais on avait dû le fouiller et prendre son passe-partout. Ce point n'a pas été éclairci.

Il monta l'escalier qui conduisait à sa chambre. Arrivé en haut, il laissa son bougeoir sur les dernières marches de l'escalier, ouvrit sa porte avec peu de bruit et alla fermer à tâtons sa fenêtre et son volet, puis revint prendre sa bougie et rentra dans sa chambre.

La précaution était utile ; on se souvient que sa fenêtre pouvait être aperçue de la rue. Il jeta un coup d'œil autour de lui, sur sa table, sur sa chaise, sur son lit qui n'avait pas été défait depuis trois jours. Il ne resta aucune trace du désordre de l'avant-dernière nuit. La portière avait « fait la chambre ». Seulement elle avait ramassé dans les cendres et posé proprement sur la table les deux bouts du bâton ferré et la pièce de quarante sous noircie par le feu.

Il prit une feuille de papier sur laquelle il écrivit : *Voilà les deux bouts de mon bâton ferré et la pièce de quarante sous volée à Petit-Gervais dont j'ai parlé à la cour d'assises* et il posa sur cette feuille la pièce d'argent et les deux morceaux de fer, de façon que ce fût la première chose qu'on aperçût en entrant dans la chambre. Il tira d'une armoire une vieille chemise à lui qu'il déchira. Cela donna quelques morceaux de toile dans lesquels il emballa les deux flambeaux d'argent. Du reste il n'avait ni hâte ni agitation, et, tout en emballant les chandeliers de l'évêque, il mordait dans un morceau de pain noir. Il est probable que c'était le pain de la prison qu'il avait emporté en s'évadant.

Ceci a été constaté par les miettes de pain qui furent trouvées sur le carreau de la chambre, lorsque la justice plus tard fit une perquisition.

On frappa deux petits coups à la porte.

— Entrez, dit-il.

C'était la sœur Simplice.

Elle était pâle, elle avait les yeux rouges, la chandelle qu'elle tenait vacillait dans sa main. Les violences de sa destinée ont cela de particulier que, si perfectionnées et si refroidies que nous soyons, elles nous tirent du fond des entrailles la nature humaine et la forcent de se manifester au dehors. Dans les émotions de cette journée, religieuse était redevenue femme. Elle avait pleuré, elle tremblait.

Le nouveau répit que les assaillants laissaient à la barricade se prolongeait en effet. C'était une de ces intermittences, fréquentes dans les combats nocturnes, qui sont toujours suivies d'un redoublement d'acharnement.

— Eh bien, dit Gavroche, si j'allais porter votre lettre demain matin ?

— Il sera trop tard. La barricade sera probablement prise, toutes les rues seront gardées, et tu ne pourras sortir. Va tout de suite.

Gavroche ne trouva rien à répliquer, il restait là, incertain, et se grattant l'oreille tristement. Tout à coup, avec un de ces mouvements d'oiseau qu'il avait, il prit sa lettre.

— C'est bon, dit-il.

Et il partit en courant par la ruelle Mondétour.

Gavroche avait eu une idée qui l'avait déterminé, mais qu'il n'avait pas dite, de peur que Marius n'y fit quelque objection.

Cette idée, la voici :

— Il est à peine minuit, la rue de l'Homme-Armé n'est pas loin, je vais porter la lettre tout de suite, et je serai venu à temps.

s'était assurée de l'endroit où l'on construisait la barricade ; et bien sûre, puisque Marius n'avait reçu aucun avis et qu'elle avait intercepté la lettre, qu'il sera à la nuit tombante au rendez-vous de tous les soirs elle était allée rue Plumet, y avait attendu Marius, et avait envoyé, au nom de ses amis, cet appel qui devait penser-elle, l'amener à la barricade. Elle comptait sur le désespoir de Marius quand il ne trouverait pas Cosette elle ne se trompait pas. Elle était retournée de son côté rue de la Chanvrerie. On vient de voir ce qu'elle y avait fait. Elle était morte avec cette joie tragique des cœurs jaloux qui entraînent l'être aimé dans leur mort, et ce :

Marius couvrit de baisers la lettre de Cosette. Elle l'aimait donc ! Il eut un instant l'idée qu'il ne devait plus mourir. Puis il se dit : Elle part. Son père l'emmène en Angleterre et mon grand-père se refuse au mariage. Rien n'est changé dans la fatalité. Les rêveurs comme Marius ont de ces accablants suprêmes, et ils sortent des partis pris désespérés. La fatigue de vivre est insupportable ; la mort, c'est plus tôt fait.

Alors il songea qu'il lui restait deux devoirs à accomplir : informer Cosette de sa mort et lui envoyer un suprême adieu, et sauver de la catastrophe imminente qui se préparait ce pauvre enfant, frère d'Éponine et frère de Thénardier.

Il avait sur lui un portefeuille ; le même qui avait contenu le cahier où il avait écrit tant de pensées d'amour pour Cosette. Il en arracha une feuille et écrivit au crayon ces quelques lignes :

« Notre mariage était impossible. J'ai demandé à mon grand-père, il a refusé ; je suis sans fortune, et tu n'as rien. J'ai couru chez toi, je ne t'ai plus trouvée, tu sais la parole que je t'avais donnée, je la tiens. Je meurs. Tu m'aimes. Quand tu liras ceci, mon âme sera près de toi, et te sourira. »

N'ayant rien pour cacher cette lettre, il se borna à replier le papier en quatre et y mit cette adresse :

À Mademoiselle Cosette Fauchelevent, chez M. Fauchelevent, rue de l'Homme-Armé, n° 7.

La lettre pliée, il demeura un moment pensif, replia son portefeuille, l'ouvrit, et écrivit avec le même crayon sur la première page ces quatre lignes :

« Je m'appelle Marius Pontmercy. Porter mon dossier chez mon grand-père, M. Gillenormand, rue des Filles-du-Calvaire, n° 6, au Marais. »

Il remit le portefeuille dans la poche de son habit puis il appela Gavroche. Le gamin, à la voix de Marius accourut avec sa mine joyeuse et dévouée.

– Veux-tu faire quelque chose pour moi ?

– Tout, dit Gavroche. Dieu du bon Dieu ! sans vouloir, j'étais cuit.

– Tu vois bien cette lettre ?

– Oui.

– Prends-la. Sors de la barricade sur-le-champ (Gavroche, inquiet, commença à se gratter l'oreille), et demain matin tu la remettras à son adresse, à mademoiselle Cosette chez M. Fauchelevent, rue de l'Homme-Armé, n° 7.

L'héroïque enfant répondit :

– Ah bien mais ! pendant ce temps-là, on prendra la barricade, et je n'y serai pas.

– La barricade ne sera plus attaquée qu'au point du jour selon toute apparence et ne sera pas prise avant demain midi.

Jean Valjean venait d'écrire quelques lignes sur un papier qu'il tendit à la religieuse en disant :

– Ma sœur, vous remettrez ceci à monsieur le curé. Le papier était déplié. Elle y jeta les yeux.

– Vous pouvez lire, dit-il.

Elle lut. – « Je prie monsieur le curé de veiller sur ce que je laisse ici. Il voudra bien payer là-dessus les frais de mon procès et l'enterrement de la femme qui est morte aujourd'hui. Le reste sera aux pauvres. »

La sœur voulut parler, mais elle put à peine balbutier quelques sons inarticulés. Elle parvint cependant à dire :

– Est-ce que monsieur le maire ne désire pas revoir une dernière fois cette pauvre malheureuse ?

– Non, dit-il, on est à ma poursuite, on n'aurait qu'à s'arrêter dans sa chambre, cela la troublerait.

Il achevait à peine qu'un grand bruit se fit dans l'esclier. Ils entendirent un tumulte de pas qui montaient, et la vieille portière qui disait de sa voix la plus haute et la plus perçante :

– Mon bon monsieur, je vous jure le bon Dieu qu'il n'est entré personne ici de toute la journée ni de toute la soirée, que même je n'ai pas quitté ma porte !

Un homme répondit :

– Cependant il y a de la lumière dans cette chambre. Ils reconnurent la voix de Javert.

La chambre était disposée de façon que la porte en ouvrant masquait l'angle du mur à droite. Jean Valjean souffla la bougie et se mit dans cet angle.

La sœur Simplicite tomba à genoux près de la table.

La porte s'ouvrit.

Javert entra.

On entendait le chuchotement de plusieurs hommes et les protestations de la portière dans le corridor.

La religieuse ne leva pas les yeux. Elle pria.

La chandelle était sur la cheminée et ne donnait que peu de clarté.

Javert aperçut la sœur et s'arrêta interdit.

On se rappelle que le fond même de Javert, son élément, son milieu respirable, c'était la vénération de toute

autorité. Il était tout d'une pièce et n'admettait ni objection, ni restriction. Pour lui, bien entendu, l'autorité ecclésiastique était la première de toutes. Il était religieux,

et officiel et correct sur ce point comme sur tous. À ses yeux un prêtre était un esprit qui ne se trompe pas, une

religieuse était une créature qui ne pêche pas. C'étaient

des âmes murées à ce monde avec une seule porte qui s'ouvrait jamais que pour laisser sortir la vérité.

En apercevant la sœur, son premier mouvement fut de se retirer.

Cependant il y avait aussi un autre devoir qui le tenait, et qui le poussait impérieusement en sens inverse.

Un second mouvement fut de rester, et de hasarder au moins une question.

C'était cette sœur Simplicite qui n'avait menti de sa vie. Javert le savait, et la vénérât particulièrement à cause de cela.

– Ma sœur, dit-il, êtes-vous seule dans cette chambre ?

Il y eut un moment affreux pendant lequel la pauvre portière se sentit défaillir.

La sœur leva les yeux et répondit :

– Oui.

– Ainsi, reprit Javert, excusez-moi si j'insiste, c'est un devoir, vous n'avez pas vu ce soir une personne, un

homme. Il s'est évadé, nous le cherchons, ce nom ?
Jean Valjean, vous ne l'avez pas vu ?

La sœur répondit :

— Non.

Elle mentit. Elle mentit deux fois de suite, coup sur coup, sans hésiter, rapidement, comme on se dévoue.

— Pardon, dit Javert, et il se retira en saluant profondément.

Ô sainte fille ! vous n'êtes plus de ce monde depuis beaucoup d'années ; vous avez rejoint dans la lumière vos sœurs les vierges et vos frères les anges ; que vous mensonge vous soit compté dans le paradis !

L'affirmation de la sœur fut pour Javert quelque chose de si décisif qu'il ne remarqua même pas la singularité de cette bougie qu'on venait de souffler et qui fumait sur la table.

Une heure après, un homme, marchant à travers les arbres et les brumes, s'éloignait rapidement de Montreuil-sur-mer dans la direction de Paris. Cet homme était Jean Valjean. Il a été établi, par le témoignage de deux ou trois rouliers qui l'avaient rencontré, qu'il portait un paquet et qu'il était vêtu d'une blouse. Où avait-il pris cette blouse ? On ne l'a jamais su. Cependant un vieux ouvrier était mort quelques jours auparavant à l'infirmerie de la fabrique, ne laissant que sa blouse. C'était peut-être celle-là.

Un dernier mot sur Fantine.

Nous avons tous une mère, la terre. On rendit Fantine à cette mère.

Le curé crut bien faire, et fit bien peut-être, en résolvant, sur ce que Jean Valjean avait laissé, le plus d'argent possible aux pauvres. Après tout, de qui s'agissait-il ? d'un forçat et d'une fille publique. C'est pourquoi il simplifia l'enterrement de Fantine, et le réduisit à strict nécessaire qu'on appelle la fosse commune.

Fantine fut donc enterrée dans ce coin gratuit du cimetière qui est à tous et à personne, et où l'on enterre les pauvres. Heureusement Dieu sait où retrouver l'âme. On coucha Fantine dans les ténèbres parmi les premiers os venus ; elle subit la promiscuité des cendres. Elle fut jetée à la fosse publique. Sa tombe ressembla à son

Chapitre VII. Gavroche profond calculateur des distances

Marius tint sa promesse. Il déposa un baiser sur ce front où perlait une sueur glacée. Ce n'était pas une fidélité à Cosette ; c'était un adieu pensif et doux à une malheureuse âme.

Il n'avait pas pris sans un tressaillement la lettre qu'Éponine lui avait donnée. Il avait tout de suite senti un événement. Il était impatient de la lire. Le cœur de l'homme est ainsi fait, l'infortunée enfant avait à peine fermé les yeux que Marius songeait à déplier ce papier. Il se reposa doucement sur la terre et s'en alla. Quelque chose lui disait qu'il ne pouvait lire cette lettre devant ce cadavre.

Il s'approcha d'une chandelle dans la salle basse. Il tira un petit billet plié et cacheté avec ce soin élégant des femmes. L'adresse était d'une écriture de femme et portait :

— À monsieur, monsieur Marius Pontmercy, chez M. Courfeyrac, rue de la Verrerie, n° 16.

Il défit le cachet, et lut :

« Mon bien-aimé, hélas ! mon père veut que nous partions tout de suite. Nous serons ce soir rue de l'Homme-Armé, n° 7. Dans huit jours nous serons à Londres. COSETTE, 4 juin. »

Telle était l'innocence de ces amours que Marius ne connaissait même pas l'écriture de Cosette.

Ce qui s'était passé peut être dit en quelques mots. Éponine avait tout fait. Après la soirée du 3 juin, elle avait une double pensée, déjouer les projets de son père et des bandits sur la maison de la rue Plumet, et séparer Marius de Cosette. Elle avait changé de guenilles avec le premier jeune drôle venu qui avait trouvé amusant de s'habiller en femme pendant qu'Éponine se déguisait en homme. C'était elle qui au Champ de Mars avait donné

Jean Valjean l'avertissement expressif : *Déménagez.*

Jean Valjean était rentré en effet et avait dit à Cosette : *Nous partons ce soir et nous allons rue de l'Homme-Armé avec Toussaint. La semaine prochaine nous serons à Londres.* Cosette, atterrée de ce coup inattendu, avait écrit en hâte deux lignes à Marius. Mais comment faire

porter la lettre à la poste ? Elle ne sortait pas seule, et Toussaint, surprise d'une telle commission, eût à coup sûr montré la lettre à M. Fauchelevent. Dans cette anxiété,

Cosette avait aperçu à travers la grille Éponine en habits d'homme, qui rôdait maintenant sans cesse autour du jardin. Cosette avait appelé « ce jeune ouvrier » et lui avait remis cinq francs et la lettre, en lui disant : Portez cette lettre tout de suite à son adresse. Éponine avait

mis la lettre dans sa poche. Le lendemain 5 juin, elle était allée chez Courfeyrac demander Marius, non pour remettre la lettre, mais, chose que toute âme jalouse et aimante comprendra, « pour voir ».

Là elle avait attendu Marius, ou au moins Courfeyrac, — toujours pour voir. — Quand Courfeyrac lui avait dit : nous allons aux courses, une idée lui avait traversé l'esprit. Se jeter dans cette mort-là comme elle se serait jetée dans toute autre, et y pousser Marius. Elle avait suivi Courfeyrac,

Tome II – Cosette

d'où il sortait par instants un flot de sang comme le
de vin d'une bonde ouverte.

Marius considérait cette créature infortunée avec
une profonde compassion.

– Oh ! reprit-elle tout à coup, cela revient. J'étouffe !

Elle prit sa blouse et la mordit, et ses jambes se
dissaient sur le pavé.

En ce moment la voix de jeune coq du petit Gavroche
tentit dans la barricade. L'enfant était monté sur une
ble pour charger son fusil et chantait gaîment la chan-
n alors si populaire :

En voyant Lafayette,

gendarme répète :

uvons-nous ! sauvons-nous ! sauvons-nous !

Éponine se souleva, et écouta, puis elle murmura :

– C'est lui.

Et se tournant vers Marius :

– Mon frère est là. Il ne faut pas qu'il me voie. Il me
onderait.

– Votre frère ? demanda Marius qui songeait dans
plus amer et le plus douloureux de son cœur aux de-
irs que son père lui avait légués envers les Thénardier,
il est votre frère ?

– Ce petit.

– Celui qui chante ?

– Oui.

Marius fit un mouvement.

– Oh ! ne vous en allez pas ! dit-elle, cela ne sera
s long à présent.

Elle était presque sur son séant, mais sa voix était
es basse et coupée de hoquets. Par intervalles le râle
nterrompait. Elle approchait le plus qu'elle pouvait son
sage du visage de Marius. Elle ajouta avec une expres-
on étrange :

– Écoutez, je ne veux pas vous faire une farce. J'ai
ns ma poche une lettre pour vous. Depuis hier. On
avait dit de la mettre à la poste. Je l'ai gardée. Je
voulais pas qu'elle vous parvînt. Mais vous m'en
udriez peut-être quand nous allons nous revoir tout à
eure. On se revoit, n'est-ce pas ? Prenez votre lettre.

Elle saisit convulsivement la main de Marius avec
main trouée, mais elle semblait ne plus percevoir la
uffrance. Elle mit la main de Marius dans la poche de
blouse. Marius y sentit en effet un papier.

– Prenez, dit-elle.

Marius prit la lettre.

Elle fit un signe de satisfaction et de consentement.

– Maintenant pour ma peine, promettez-moi....

Et elle s'arrêta.

– Quoi ? demanda Marius.

– Promettez-moi !

– Je vous promets.

– Promettez-moi de me donner un baiser sur le front
and je serai morte. – Je le sentirai.

Elle laissa retomber sa tête sur les genoux de Marius
ses paupières se fermèrent. Il crut cette pauvre âme
rtie. Éponine restait immobile ; tout à coup, à l'instant
Marius la croyait à jamais endormie, elle ouvrit len-
ment ses yeux où apparaissait la sombre profondeur
la mort, et lui dit avec un accent dont la douceur
mblait déjà venir d'un autre monde :

– Et puis, tenez, monsieur Marius, je crois que j'étais
peu amoureuse de vous.

Elle essaya encore de sourire et expira.

– Vous ai-je fait mal ? demanda Marius.

– Un peu.

– Mais je n'ai touché que votre main.

Elle leva sa main vers le regard de Marius, et Marius au milieu de cette main vit un trou noir.

– Qu'avez-vous donc à la main ? dit-il.

– Elle est percée.

– Percée !

– Oui.

– De quoi ?

– D'une balle.

– Comment ?

– Avez-vous vu un fusil qui vous couchait en joue

– Oui, et une main qui l'a bouché.

– C'était la mienne.

Marius eut un frémissement :

– Quelle folie ! Pauvre enfant ! Mais tant mieux, c'est cela, ce n'est rien. Laissez-moi vous porter sur un lit. On va vous panser, on ne meurt pas d'une main percée.

Elle murmura :

– La balle a traversé la main, mais elle est sortie par le dos. C'est inutile de m'ôter d'ici. Je vais vous dire comment vous pouvez me panser, mieux qu'un chirurgien. Asseyez-vous près de moi sur cette pierre.

Il obéit ; elle posa sa tête sur les genoux de Marius et, sans le regarder, elle dit :

– Oh ! que c'est bon ! Comme on est bien ! Voilà, Je ne souffre plus.

Elle demeura un moment en silence, puis elle tourna son visage avec effort et regarda Marius.

– Savez-vous, monsieur Marius ? Cela me taquinait que vous entriez dans ce jardin, c'était bête, puisque c'était moi qui vous avais montré la maison, et puis enfin je devais bien me dire qu'un jeune homme comme vous....

Elle s'interrompit, et, franchissant les sombres traditions qui étaient sans doute dans son esprit, elle reprit avec un déchirant sourire :

– Vous me trouviez laide, n'est-ce pas ?

Elle continua :

– Voyez-vous, vous êtes perdu ! Maintenant personne ne sortira de la barricade. C'est moi qui vous amène ici, tiens ! Vous allez mourir. J'y compte bien. Pourtant, quand j'ai vu qu'on vous visait, j'ai mis la main sur la bouche du canon de fusil. Comme c'est drôle ! Mais c'est que je voulais mourir avant vous. Quand j'ai reçu cette balle, je me suis traînée ici, on ne m'a pas vu, on ne m'a pas ramassée. Je vous attendais, je disais : Il ne viendra donc pas ? Oh ! si vous saviez, je mordais ma blouse, je souffrais tant ! Maintenant je suis bien. Vous rappelez-vous le jour où je suis entrée dans votre chambre et où je me suis mirée dans votre miroir, et le jour où je vous ai rencontré sur le boulevard près des femmes en journée ? Comme les oiseaux chantaient ! n'y a pas bien longtemps. Vous m'avez donné cent sous et je vous ai dit : Je ne veux pas de votre argent. Avez-vous ramassé votre pièce au moins ? Vous n'êtes pas riche. Je n'ai pas pensé à vous dire de la ramasser. C'était beau soleil, on n'avait pas froid. Vous souvenez-vous, monsieur Marius ? Oh ! je suis heureuse ! Tout le monde va mourir.

Elle avait un air insensé, grave et navrant. Sa blouse déchirée montrait sa gorge nue. Elle appuyait en parlant sa main percée sur sa poitrine où il y avait un autre trou

Livre premier – Waterloo

Chapitre VI. L'agonie de la mort après l'agonie de la vie

La singularité de ce genre de guerre, c'est que l'attaque des barricades se fait presque toujours de front, qu'en général les assaillants s'abstiennent de tourner sur des positions, soit qu'ils redoutent des embuscades, soit qu'ils craignent de s'engager dans des rues tortueuses. Toute l'attention des insurgés se portait donc du côté de la grande barricade qui était évidemment le point toujours menacé et où devait recommencer infailliblement la lutte. Marius pourtant songea à la petite barricade et y alla. Elle était déserte et n'était gardée que par le lampion qui tremblait entre les pavés. Du reste la rue Mondétour et les embranchements de la Petite-Épicerie et du Cygne étaient profondément calmes.

Comme Marius, l'inspection faite, se retirait, il entendit son nom prononcé faiblement dans l'obscurité :

— Monsieur Marius !

Il tressaillit, car il reconnut la voix qui l'avait appelé dix heures auparavant à travers la grille de la rue de la Harpe.

Seulement cette voix maintenant semblait n'être que le souffle d'un vent.

Il regarda autour de lui et ne vit personne.

Marius crut s'être trompé, et que c'était une illusion produite par son esprit aux réalités extraordinaires qui se produisaient autour de lui. Il fit un pas pour sortir de son enfoncement reculé où était la barricade.

— Monsieur Marius ! répéta la voix.

Cette fois il ne pouvait douter, il avait distinctement entendu ; il regarda, et ne vit rien.

— À vos pieds, dit la voix.

Il se courba et vit dans l'ombre une forme qui se penchait vers lui. Cela rampait sur le pavé. C'était cela qui parlait.

Le lampion permettait de distinguer une blouse, un pantalon de gros velours déchiré, des pieds nus, et quelque chose qui ressemblait à une mare de sang. Marius entrevit une tête pâle qui se dressait vers lui et lui dit :

— Vous ne me reconnaissez pas ?

— Non.

— Éponine.

Marius se baissa vivement. C'était en effet cette malheureuse enfant. Elle était habillée en homme.

— Comment êtes-vous ici ? que faites-vous là ?

— Je meurs, lui dit-elle.

Il y a des mots et des incidents qui réveillent les êtres évanoués. Marius s'écria comme en sursaut :

— Vous êtes blessée ! Attendez, je vais vous porter dans la salle. On va vous panser. Est-ce grave ? Comment faut-il vous prendre pour ne pas vous faire mal ? où souffrez-vous ? Du secours ! mon Dieu ! Mais que faites-vous venue faire ici ?

Et il essaya de passer son bras sous elle pour la soulever.

En la soulevant il rencontra sa main.

Elle poussa un cri faible.

– Ils ont notre ami ; mais nous avons leur age
Tiens-tu à la mort de ce mouchard ?

– Oui, répondit Enjolras, mais moins qu'à la vie
Jean Prouvaire.

Ceci se passait dans la salle basse près du pote
de Javert.

– Eh bien, reprit Combeferre, je vais attacher m
mouchoir à ma canne, et aller en parlementaire le
offrir de leur donner leur homme pour le nôtre.

– Écoute, dit Enjolras en posant sa main sur le br
de Combeferre.

Il y avait au bout de la rue un cliquetis d'arm
significatif.

On entendit une voix mâle crier :

– Vive la France ! vive l'avenir !

On reconnut la voix de Prouvaire.

Un éclair passa et une détonation éclata.

Le silence se refit.

– Ils l'ont tué, s'écria Combeferre.

Enjolras regarda Javert et lui dit :

– Tes amis viennent de te fusiller.

Chapitre I. Ce qu'on rencontre en venant de Nivelles

En dernier (1861), par une belle matinée de mai, un
ssant, celui qui raconte cette histoire, arrivait de Ni-
lles et se dirigeait vers La Hulpe. Il allait à pied. Il
vivait, entre deux rangées d'arbres, une large chaus-
se pavée ondulant sur des collines qui viennent l'une
près l'autre, soulèvent la route et la laissent retomber,
font là comme des vagues énormes. Il avait dépassé
lois et Bois-Seigneur-Isaac. Il apercevait, à l'ouest, le
pcher d'ardoise de Braine-l'Alleud qui a la forme d'un
se renversé. Il venait de laisser derrière lui un bois
r une hauteur, et, à l'angle d'un chemin de traverse, à
té d'une espèce de potence verroulée portant l'ins-
ption : *Ancienne barrière no 4, un cabaret ayant sur sa*
çade cet écriteau : Au quatre vents. Échabeau, café de
rticulier.

Un demi-quart de lieue plus loin que ce cabaret, il
riva au fond d'un petit vallon où il y a de l'eau qui
sse sous une arche pratiquée dans le remblai de la
ute. Le bouquet d'arbres, clairsemé mais très vert, qui
plit le vallon d'un côté de la chaussée, s'éparpille de
utre dans les prairies et s'en va avec grâce et comme
désordre vers Braine-l'Alleud.

Il y avait là, à droite, au bord de la route, une auberge,
e charrette à quatre roues devant la porte, un grand
sceau de perches à houblon, une charrue, un tas de
oussailles sèches près d'une haie vive, de la chaux qui
mait dans un trou carré, une échelle le long d'un vieux
ngar à cloisons de paille. Une jeune fille sarclait dans
champ où une grande affiche jaune, probablement du
ectacle forain de quelque kermesse, volait au vent. À
ngle de l'auberge, à côté d'une mare où naviguait une
ttille de canards, un sentier mal pavé s'enfonçait dans
s broussailles. Ce passant y entra.

Au bout d'une centaine de pas, après avoir lon-
un mur du quinzième siècle surmonté d'un pignon
ju à briques contrariées, il se trouva en présence
une grande porte de pierre cintrée, avec imposte rec-
gne, dans le grave style de Louis XIV, accostée de
ux médaillons planes. Une façade sévère dominait
tte porte ; un mur perpendiculaire à la façade venait
esque toucher la porte et la flanquait d'un brusque
ngle droit. Sur le pré devant la porte gisaient trois
rses à travers lesquelles poussaient pêle-mêle toutes
s fleurs de mai. La porte était fermée. Elle avait pour
bture deux battants décrépits ornés d'un vieux mar-
au rouillé.

Le soleil était charmant ; les branches avaient ce
ux frémissement de mai qui semble venir des nids
us encore que du vent. Un brave petit oiseau, probable-
ent amoureux, vocalisait éperdument dans un grand
pre.

Le passant se courba et considéra dans la pierre
gauche, au bas du pied-droit de la porte, une assez
ge excavation circulaire ressemblant à l'alvéole d'une
hère. En ce moment les battants s'écartèrent et une
ysanne sortit.

Elle vit le passant et aperçut ce qu'il regardait.
 – C'est un boulet français qui a fait ça, lui dit-elle.
 elle ajouta :
 – Ce que vous voyez là, plus haut, dans la porte, pr
 d'un clou, c'est le trou d'un gros biscayen. Le biscay
 n'a pas traversé le bois.
 – Comment s'appelle cet endroit-ci ? demanda
 passant.
 – Hougomont, dit la paysanne.
 Le passant se redressa. Il fit quelques pas et s'
 alla regarder au-dessus des haies. Il aperçut à l'horiz
 à travers les arbres une espèce de monticule et sur
 monticule quelque chose qui, de loin, ressemblait à
 lion.
 Il était dans le champ de bataille de Waterloo.

Chapitre V. Fin des vers de Jean Prouvaire

us entourèrent Marius. Courfeyrac lui sauta au cou.
 – Te voilà !
 – Quel bonheur ! dit Combeferre.
 – Tu es venu à propos ! fit Bossuet.
 – Sans toi j'étais mort ! reprit Courfeyrac.
 – Sans vous j'étais gobé ! ajouta Gavroche.

Marius demanda :

– Où est le chef ?

– C'est toi, dit Enjolras.

Marius avait eu toute la journée une fournaise dans
 cerveau, maintenant c'était un tourbillon. Ce tour-
 lon qui était en lui lui faisait l'effet d'être hors de lui
 de l'emporter. Il lui semblait qu'il était déjà à une
 stance immense de la vie. Ses deux lumineux mois
 joie et d'amour aboutissant brusquement à cet ef-
 yable précipice, Cosette perdue pour lui, cette bar-
 ade, M. Mabeuf se faisant tuer pour la République,
 -même chef d'insurgés, toutes ces choses lui parais-
 ient un cauchemar monstrueux. Il était obligé de faire
 effort d'esprit pour se rappeler que tout ce qui l'entou-
 t était réel. Marius avait trop peu vécu encore pour
 voir que rien n'est plus imminent que l'impossible,
 que ce qu'il faut toujours prévoir, c'est l'imprévu. Il
 sistait à son propre drame comme à une pièce qu'on
 comprend pas.

Dans cette brume où était sa pensée, il ne reconnut
 s Javert qui, lié à son poteau, n'avait pas fait un
 ouvement de la tête pendant l'attaque de la barricade
 qui regardait s'agiter autour de lui la révolte avec la
 signation d'un martyr et la majesté d'un juge. Marius
 l'aperçut même pas.

Cependant les assaillants ne bougeaient plus, on
 s entendait marcher et fourmiller au bout de la rue,
 ais ils ne s'y aventuraient pas, soit qu'ils attendissent
 s ordres, soit qu'avant de se ruer de nouveau sur
 tte imprenable redoute, ils attendissent des renforts.
 s insurgés avaient posé des sentinelles, et quelques-
 s qui étaient étudiants en médecine s'étaient mis à
 nser les blessés.

On avait jeté les tables hors du cabaret à l'excepti-
 on de deux tables réservées à la charpie et aux car-
 uches, et de la table où gisait le père Mabeuf ; on les
 ait ajoutées à la barricade, et on les avait remplacées
 ns la salle basse par les matelas des lits de la veuve
 cheloup et des servantes. Sur ces matelas on avait
 endu les blessés. Quant aux trois pauvres créatures
 i habitaient Corinthe, on ne savait ce qu'elles étaient
 venues. On finit pourtant par les retrouver cachées
 ns la cave.

Une émotion poignante vint assombrir la joie de la
 rricade dégagée.

On fit l'appel. Un des insurgés manquait. Et qui ? Un
 s plus chers, un des plus vaillants. Jean Prouvaire. On
 chercha parmi les blessés, il n'y était pas. On le cher-
 a parmi les morts, il n'y était pas. Il était évidemment
 sonnier.

Combeferre dit à Enjolras :

- Bas les armes !
- Feu ! dit Enjolras.

Les deux détonations partirent en même temps, tout disparut dans la fumée.

Fumée âcre et étouffante où se traînaient, avec de légers gémissements faibles et sourds, des mourants et de blessés.

Quand la fumée se dissipa, on vit des deux côtés les combattants, éclaircis, mais toujours aux mêmes places, qui rechargeaient les armes en silence.

Tout à coup, on entendit une voix tonnante qui cria :

- Allez-vous-en, ou je fais sauter la barricade !

Tous se retournèrent du côté d'où venait la voix.

Marius était entré dans la salle basse, y avait pris un baril de poudre, puis il avait profité de la fumée et de l'espèce de brouillard obscur qui emplissait l'enceinte retranchée, pour se glisser le long de la barricade jusqu'à cette cage de pavés où était fixée la torche.

Il arracha la torche, y mit le baril de poudre, poussa la pile de pavés sous le baril, qui s'était sur-le-champ défoncé, avec une sorte d'obéissance terrible, tout ce qu'il avait été pour Marius le temps de se baisser et de relever ; et maintenant tous, gardes nationaux, gardes municipaux, officiers, soldats, pelotonnés à l'autre extrémité de la barricade, le regardaient avec stupeur. Il avait le pied sur les pavés, la torche à la main, son fier visage éclairé par une résolution fatale, penchant la flamme de la torche vers ce monceau redoutable où l'on distinguait le baril de poudre brisé, et poussant ce cri terrifiant :

- Allez-vous-en, ou je fais sauter la barricade !

Marius sur cette barricade après l'octogénénaire, c'était la vision de la jeune révolution après l'apparition de la vieille.

- Sauter la barricade ! dit un sergent, et toi aussi !

Marius répondit :

- Et moi aussi.

Et il approcha la torche du baril de poudre.

Mais il n'y avait déjà plus personne sur le barricade. Les assaillants, laissant leurs morts et leurs blessés, refluaient pêle-mêle et en désordre vers l'extrémité de la rue et s'y perdaient de nouveau dans la nuit. Ce fut un sauve-qui-peut.

La barricade était dégagée.

Chapitre II. Hougomont

Hougomont, ce fut là un lieu funèbre, le commencement de l'obstacle, la première résistance que rencontra à Waterloo ce grand bûcheron de l'Europe qu'on appelait Napoléon ; le premier nœud sous le coup de hache.

C'était un château, ce n'est plus qu'une ferme. Hougomont, pour l'antiquaire, c'est *Hugomons*. Ce manoir fut bâti par Hugo, sire de Somerel, le même qui dota la paroisse de la cinquième chapellenie de l'abbaye de Villers.

Le passant poussa la porte, coudoya sous un porche la vieille calèche, et entra dans la cour.

La première chose qui le frappa dans ce préau, ce fut la porte du seizième siècle qui y simulait une arcade, et étant tombé autour d'elle. L'aspect monumental était souvent de la ruine. Au-dessus de l'arcade s'ouvrait dans le mur une autre porte avec claveaux du temps de Henri IV, laissant voir les arbres d'un verger. À côté de cette porte un trou à fumier, des pioches et des pelles, quelques charrettes, un vieux puits avec sa dalle et son arniset de fer, un poulain qui saute, un dindon qui fait roue, une chapelle que surmonte un petit clocher, un arbrisier en fleur en espalier sur le mur de la chapelle, voilà tout ce qui restait de la cour dont la conquête fut un rêve de Napoléon.

Un coin de terre, s'il eût pu le prendre, lui eût peut-être donné le monde. Des poules y éparpillent du bec la poussière. On entend un grondement ; c'est un gros chien qui montre les dents et qui remplace les Anglais.

Les Anglais là ont été admirables. Les quatre compagnies des gardes de Cooke y ont tenu tête pendant sept heures à l'acharnement d'une armée.

Hougomont, vu sur la carte, en plan géométral, bâtiments et enclos compris, présente une espèce de rectangle irrégulier dont un angle aurait été entaillé. C'est cet angle qu'est la porte méridionale, gardée par ce qui fut la fusille à bout portant. Hougomont a deux portes : la porte méridionale, celle du château, et la porte septentrionale, celle de la ferme. Napoléon envoya contre Hougomont son frère Jérôme ; les divisions Gilleminot, Foy et Bachelu s'y heurtèrent, presque tout le corps de Reille y fut employé et y échoua, les boulets de Kellermann s'épuisèrent sur cet héroïque pan de mur. Il ne fut pas trop de la brigade Bauduin pour forcer Hougomont au nord, et la brigade Soye ne put que l'enlever au sud, sans le prendre.

Les bâtiments de la ferme bordent la cour au sud. Un morceau de la porte nord, brisée par les Français, pend accroché au mur. Ce sont quatre planches clouées sur deux traverses, et où l'on distingue les balafres de l'attaque.

La porte septentrionale, enfoncée par les Français, à laquelle on a mis une pièce pour remplacer le panneau suspendu à la muraille, s'entre-bâille au fond du préau ; elle est coupée carrément dans un mur, de terre en bas, de brique en haut, qui ferme la cour au nord. C'est une simple porte charretière comme il y en a dans toutes les métairies, deux larges battants faits de planches rustiques ; au delà, des prairies. La dispute pour cette entrée a été furieuse. On a longtemps vu sur

le montant de la porte toutes sortes d'empreintes
mains sanglantes. C'est là que Bauduin fut tué.

L'orage du combat est encore dans cette cour ; l'horreur y est visible ; le bouleversement de la mêlée est pétrifié ; cela vit, cela meurt ; c'était hier. Les morts agonisent, les pierres tombent, les brèches crient ; les trous sont des plaies ; les arbres penchés et frissonnants semblent faire effort pour s'enfuir.

Cette cour, en 1815, était plus bâtie qu'elle ne l'est aujourd'hui. Des constructions qu'on a depuis jetées bas y faisaient des redans, des angles et des couloirs d'équerre.

Les Anglais s'y étaient barricadés ; les Français pénétrèrent, mais ne purent s'y maintenir. À côté de la chapelle, une aile du château, le seul débris qui reste du manoir d'Hougomont, se dresse écroulée, on pourrait dire éventrée. Le château servit de donjon, la chapelle servit de blockhaus. On s'y extermina. Les Français tirèrent des arquebuses de toutes parts, de derrière les murailles du haut des greniers, du fond des caves, par toutes les croisées, par tous les soupiraux, par toutes les fentes des pierres, apportèrent des fascines et mirent le feu aux murs et aux hommes ; la mitraille eut pour réplique l'incendie.

On entrevoit dans l'aile ruinée, à travers des fenêtres garnies de barreaux de fer, les chambres démantelées d'un corps de logis en brique ; les gardes anglais étaient embusquées dans ces chambres ; la spirale de l'escalier, crevassée du rez-de-chaussée jusqu'au toit, paraît comme l'intérieur d'un coquillage brisé. L'escalier a deux étages ; les Anglais, assiégés dans l'escalier, massés sur les marches supérieures, avaient coupé les marches inférieures. Ce sont de larges dalles de pierre bleue qui font un monceau dans les orties. Une dizaine de marches tiennent encore au mur ; sur la première est entaillée l'image d'un trident. Ces degrés inaccessibles sont solides dans leurs alvéoles. Tout le reste ressemble à une mâchoire édentée. Deux vieux arbres sont là ; l'un est mort, l'autre est blessé au pied, et reverdit en avril. Depuis 1815, il s'est mis à pousser à travers l'escalier.

On s'est massacré dans la chapelle. Le dedans, devenu calme, est étrange. On n'y a plus dit la messe depuis le carnage. Pourtant l'autel y est resté, un autel de bois grossier adossé à un fond de pierre brute. Quatre murs lavés au lait de chaux, une porte vis-à-vis l'autel, deux petites fenêtres cintrées, sur la porte un grand crucifix de bois, au-dessus du crucifix un soleil en fer, un rail carré bouché d'une botte de foin, dans un coin une terre, un vieux châssis vitré tout cassé, telle est cette chapelle. Près de l'autel est clouée une statue en bois de sainte Anne, du quinzième siècle ; la tête de l'enfant Jésus a été emportée par un biscayen. Les Français furent maîtres un moment de la chapelle, puis délogés, l'édifice incendié. Les flammes ont rempli cette mesure ; elle a été fournaise ; la porte a brûlé, le plancher a brûlé, le Christ en bois n'a pas brûlé. Le feu lui a rongé les pieds dont on ne voit plus que les moignons noircis, puis s'est arrêté. Miracle, au dire des gens du pays. L'enfant Jésus décapité, n'a pas été aussi heureux que le Christ.

Les murs sont couverts d'inscriptions. Près des pieds du Christ on lit ce nom : *Henquinez*. Puis d'autres : *Conde de Rio Maior. Marques y Marquesa Almagro (Habana)*. Il y a des noms français avec des points d'exclamation, signes de colère. On a reblanc

Chapitre IV. Le baril de poudre

Marius, toujours caché dans le coude de la rue Mondéjar, avait assisté à la première phase du combat, irrégulier et frissonnant. Cependant il n'avait pu résister longtemps à ce vertige mystérieux et souverain qu'on pourrait nommer l'appel de l'abîme. Devant l'imminence du péril, devant la mort de M. Mabeuf, cette funèbre prière, devant Bahorel tué, Courfeyrac criant : à moi ! l'enfant menacé, ses amis à secourir ou à venger, cette hésitation s'était évanouie, et il s'était rué dans la mêlée. Il élève ses deux pistolets à la main. Du premier coup il a tué Gavroche et du second délivré Courfeyrac.

Aux coups de feu, aux cris des gardes frappés, les saillants avaient gravi le retranchement, sur le sommet duquel on voyait maintenant se dresser plus d'un régiment de corps, et en foule, des gardes municipaux, des soldats de la ligne, des gardes nationaux de la banlieue, des fusils au poing. Ils couvraient déjà plus des deux tiers du barrage, mais ils ne sautaient pas dans l'enceinte, comme s'ils balançaient, craignant quelque piège. Ils regardaient dans la barricade obscure comme on regarderait dans une tanière de lions. La lueur de la torche éclairait que les bayonnettes, les bonnets à poil et les visages inquiets et irrités.

Marius n'avait plus d'armes, il avait jeté ses pistolets chargés, mais il avait aperçu le baril de poudre dans la salle basse près de la porte.

Comme il se tournait à demi, regardant de ce côté, le soldat le coucha en joue. Au moment où le soldat allait tuer Marius, une main se posa sur le bout du canon du fusil, et le boucha. C'était quelqu'un qui s'était élancé, un jeune ouvrier au pantalon de velours. Le coup partit, et versa la main, et peut-être aussi l'ouvrier, car il tomba, mais la balle n'atteignit pas Marius. Tout cela dans la mêlée, plutôt entrevu que vu. Marius, qui entra dans la salle basse, s'en aperçut à peine. Cependant il avait aperçu l'infusément vu ce canon de fusil dirigé sur lui et cette main qui l'avait bouché, et il avait entendu le coup. Mais dans des minutes comme celle-là, les choses qu'on voit se précipitent et se précipitent, et l'on ne s'arrête à rien. On sent obscurément poussé vers plus d'ombre encore, et tout est nuage.

Les insurgés, surpris, mais non effrayés, s'étaient rassemblés. Enjolras avait crié : Attendez ! ne tirez pas au hasard ! Dans la première confusion en effet ils pouvaient se blesser les uns les autres. La plupart étaient montés à la fenêtre du premier étage et aux mansardes où ils dominaient les assaillants. Les plus déterminés, comme Enjolras, Courfeyrac, Jean Prouvaire et Combeferre, s'étaient fièrement adossés aux maisons du fond, découverts et faisant face aux rangées de soldats et de gardes qui couronnaient la barricade.

Tout cela s'accomplit sans précipitation, avec cette gravité étrange et menaçante qui précède les mêlées. Des deux parts on se couchait en joue, à bout portant, et était si près qu'on pouvait se parler à portée de voix. Quand on fut à ce point où l'étincelle va jaillir, un officier se leva, hausse-col et à grosses épaulettes étendit son épée et dit :

mur en 1849. Les nations s'y insultaient.

C'est à la porte de cette chapelle qu'a été ramassé un cadavre qui tenait une hache à la main. Ce cadavre était le sous-lieutenant Legros.

On sort de la chapelle, et à gauche, on voit un puits. Il y en a deux dans cette cour. On demande : pourquoi n'y a-t-il pas de seau et de poulie à celui-ci ? C'est qu'on n'y puise plus d'eau. Pourquoi n'y puise-t-on plus d'eau ? Parce qu'il est plein de squelettes.

Le dernier qui ait tiré de l'eau de ce puits se nommait Guillaume Van Kysom. C'était un paysan qui habitait Hougomont et y était jardinier. Le 18 juin 1815, sa famille prit la fuite et s'alla cacher dans les bois.

La forêt autour de l'abbaye de Villers abrita pendant plusieurs jours et plusieurs nuits toutes ces malheureuses populations dispersées. Aujourd'hui on ne voit plus que des débris de certains vestiges reconnaissables, tels que des vieux troncs d'arbres brûlés, marquent la place de ces pauvres bivouacs tremblants au fond des halliers.

Guillaume Van Kysom demeura à Hougomont pour garder le château » et se blottit dans une cave. Les Anglais l'y découvrirent. On l'arracha de sa cachette, et, à coups de plat de sabre, les combattants firent servir par cet homme effrayé. Ils avaient soif ; Guillaume leur portait à boire. C'est à ce puits qu'il buvait l'eau. Beaucoup burent là leur dernière gorgée. Ce puits, où burent tant de morts, devait mourir lui aussi.

Après l'action, on eut une hâte, d'enterrer les cadavres. On ne le fit pas à une façon à elle de harceler la victoire, et elle ne fit pas suivre la gloire par la peste. Le typhus est une malade du triomphe. Ce puits était profond, on en fit un tombeau. On y jeta trois cents morts. Peut-être avec trop d'empressement. Tous étaient-ils morts ? la légende dit non. Il paraît que, la nuit qui suivit l'ensevelissement, on entendit sortir du puits des voix faibles qui appelaient.

Ce puits est isolé au milieu de la cour. Trois murs minces de pierre et brique, repliés comme les feuilles d'un éventail et simulant une tourelle carrée, l'entourent de trois côtés. Le quatrième côté est ouvert. C'est par là qu'on puisait l'eau. Le mur du fond a une façon d'œil-de-bœuf informe, peut-être un trou d'obus. Cette tourelle avait un plafond dont il ne reste que les poutres. La sautoire de soutènement du mur de droite dessine une croix. On se penche, et l'œil se perd dans un profond cygne de brique qu'emplit un entassement de ténèbres. Autour du puits, le bas des murs disparaît dans les herbes.

Ce puits n'a point pour devanture la large dalle bleue qui sert de tablier à tous les puits de Belgique. La dalle bleue y est remplacée par une traverse à laquelle s'appuient cinq ou six difformes tronçons de bois noueux et ankylosés qui ressemblent à de grands ossements. Il n'y a plus ni seau, ni chaîne, ni poulie ; mais il y a encore une cuvette de pierre qui servait de déversoir. L'eau des fontaines s'y amasse, et de temps en temps un oiseau des champs voisins vient y boire et s'envole.

Une maison dans cette ruine, la maison de la ferme, est encore habitée. La porte de cette maison donne sur la cour. À côté d'une jolie plaque de serrure gothique il y a sur cette porte une poignée de fer à trèfles, posée de biais. Au moment où le lieutenant hanovrien Wilda saisissait cette poignée pour se réfugier dans la ferme, un soldat français lui abattit la main d'un coup de hache.

La famille qui occupe la maison a pour grand-père

l'ancien jardinier Van Kylsom, mort depuis longtemps. Une femme en cheveux gris vous dit : « J'étais J'avais trois ans. Ma sœur, plus grande, avait peur pleurait. On nous a emportées dans les bois. J'étais dans les bras de ma mère. On se collait l'oreille à toi pour écouter. Moi, j'imitais le canon, et je faisais *bou boum*. »

Une porte de la cour, à gauche, nous l'avons donnée dans le verger.

Le verger est terrible.

Il est en trois parties, on pourrait presque dire trois actes. La première partie est un jardin, la deuxième est le verger, la troisième est un bois. Ces trois parties ont une enceinte commune, du côté de l'entrée les bâtiments du château et de la ferme, à gauche une haie à droite un mur, au fond un mur. Le mur de droite est en brique, le mur du fond est en pierre. On entre dans le jardin d'abord. Il est en contrebas, planté de groseilliers, encombré de végétations sauvages, fermé d'un terrassement monumental en pierre de taille avec des lustres à double renflement. C'était un jardin seigneurial dans ce premier style français qui a précédé Lenôtre, ruine et ronce aujourd'hui. Les pilastres sont surmontés de globes qui semblent des boulets de pierre. On compte encore quarante-trois balustres sur leurs pieds, les autres sont couchés dans l'herbe. Presque tous ont des éraflures de mousqueterie. Un balustre brisé est posé sur l'étrave comme une jambe cassée.

C'est dans ce jardin, plus bas que le verger, que six voltigeurs du 1er léger, ayant pénétré là et n'en pouvant plus sortir, pris et traqués comme des ours dans la fosse, acceptèrent le combat avec deux compagnies hanovriennes, dont une était armée de carabines. Les hanovriens bordaient ces balustres et tiraient d'en haut. Ces voltigeurs, ripostant d'en bas, six contre deux cents intrépides, n'ayant pour abri que les groseilliers, mirent un quart d'heure à mourir.

On monte quelques marches, et du jardin on passe dans le verger proprement dit. Là, dans ces quelques toises carrées, quinze cents hommes tombèrent en moins d'une heure. Le mur semble prêt à recommencer le combat. Les trente-huit meurtrières percées par les Anglais à des hauteurs irrégulières, y sont encore. Devant la seizième sont couchées deux tombes anglaises en granit. Il n'y a de meurtrières qu'au mur sud ; l'attaque principale venait de là. Ce mur est caché au dehors par une grande haie vive ; les Français arrivèrent, croyant n'avoir affaire qu'à la haie, la franchirent, et trouvèrent ce mur, obstacle et embuscade, les gardes anglais derrière, les trente-huit meurtrières faisant feu à la fois, un orage de mitraille et de balles ; et la brigade Soyebourne brisa. Waterloo commença ainsi.

Le verger pourtant fut pris. On n'avait pas d'échelle, les Français grimpèrent avec les ongles. On se battait corps à corps sous les arbres. Toute cette herbe a été mouillée de sang. Un bataillon de Nassau, sept cents hommes, fut foudroyé là. Au dehors le mur, contre lequel furent braquées les deux batteries de Kellermann, était rongé par la mitraille.

Ce verger est sensible comme un autre au mois de mai. Il a ses boutons d'or et ses pâquerettes, l'herbe y est haute, des chevaux de charrue y paissent, des cordes de crin où sèche du linge traversent les intervalles des arbres et font baisser la tête aux passants. On marche dans cette friche et le pied enfonce dans l'

Chapitre III. Gavroche aurait mieux pu accepter la carabine d'Enjolras

Il jeta sur le père Mabeuf un long châle noir de la rue Hucheloup. Six hommes firent de leurs fusils une pierre, on y posa le cadavre, et on le porta, têtes nues, avec une lenteur solennelle, sur la grande table de la salle basse.

Ces hommes, tout entiers à la chose grave et sérieuse qu'ils faisaient, ne songeaient plus à la situation périlleuse où ils étaient.

Quand le cadavre passa près de Javert toujours impassible, Enjolras dit à l'espion :

— Toi ! tout à l'heure.

Pendant ce temps-là, le petit Gavroche, qui seul n'avait pas quitté son poste et était resté en observation, voyait voir des hommes s'approcher à pas de loup de la barricade. Tout à coup il cria :

— Méfiez-vous !

Courfeyrac, Enjolras, Jean Prouvaire, Combeferre, Bahorel, Bossuet, tous sortirent en tumulte du carreau. Il n'était déjà presque plus temps. On aperçut une étincelante épaisseur de bayonnettes ondulant au-dessus de la barricade. Des gardes municipaux de toute taille, pénétraient, les uns en enjambant l'omnibus, les autres par la coupure, poussant devant eux le min qui reculait, mais ne fuyait pas.

L'instant était critique. C'était cette première redoutable minute de l'inondation, quand le fleuve se soulève au niveau de la levée et que l'eau commence à s'infiltrer par les fissures de la digue. Une seconde encore, et la barricade était prise.

Bahorel s'élança sur le premier garde municipal qui trait et le tua à bout portant d'un coup de carabine ; le second tua Bahorel d'un coup de bayonnette. Un autre avait déjà terrassé Courfeyrac qui criait : « À moi ! » Le grand de tous, une espèce de colosse, marchait sur Gavroche la bayonnette en avant. Le gamin prit dans ses petits bras l'énorme fusil de Javert, coucha résolument en joue le géant, et lâcha son coup. Rien ne partit. Javert n'avait pas chargé son fusil. Le garde municipal commença à rire et leva la bayonnette sur l'enfant.

Avant que la bayonnette eût touché Gavroche, le soldat s'échappait des mains du soldat, une balle avait frappé le garde municipal au milieu du front et il tombait sur le dos. Une seconde balle frappait en pleine poitrine un autre garde qui avait assailli Courfeyrac, et le jetait sur le pavé.

C'était Marius qui venait d'entrer dans la barricade.

– Vive la Révolution ! vive la République ! fraternité et égalité ! et la mort !

On entendit de la barricade un chuchotement bref et rapide pareil au murmure d'un prêtre pressé qui pêche une prière. C'était probablement le commissaire de police qui faisait les sommations légales à l'about de la rue.

Puis la même voix éclatante qui avait crié : qui vivra verra, cria :

– Retirez-vous !

M. Mabeuf, blême, hagard, les prunelles illuminées de lugubres flammes de l'égarément, leva le drapeau au-dessus de son front et répéta :

– Vive la République !

– Feu ! dit la voix.

Une seconde décharge, pareille à une mitrailleuse, s'abattit sur la barricade.

Le vieillard fléchit sur ses genoux, puis se redressa, laissa échapper le drapeau et tomba en arrière à la renverse sur le pavé, comme une planche, tout de suite long et les bras en croix.

Des ruisseaux de sang coulèrent de dessous lui. Sa vieille tête, pâle et triste, semblait regarder le ciel.

Une de ces émotions supérieures à l'homme qui font qu'on oublie même de se défendre, saisit les insurgés et ils s'approchèrent du cadavre avec une épouvante respectueuse.

– Quels hommes que ces régicides ! dit Enjolras. Courfeyrac se pencha à l'oreille d'Enjolras :

– Ceci n'est que pour toi, et je ne veux pas diminuer l'enthousiasme. Mais ce n'était rien moins qu'un régicide. Je l'ai connu. Il s'appelait le père Mabeuf. Je ne sais pas ce qu'il avait aujourd'hui. Mais c'était une brave ganache. Regarde-moi sa tête.

– Tête de ganache et cœur de Brutus, répondit Enjolras.

Puis il éleva la voix :

– Citoyens ! ceci est l'exemple que les vieillards donnent aux jeunes. Nous hésitions, il est venu ! nous reculions, il a avancé ! Voilà ce que ceux qui tremblent de vieillesse enseignent à ceux qui tremblent de peur. Cet aïeul est auguste devant la patrie. Il a eu une longue vie et une magnifique mort ! Maintenant abritons ce cadavre, que chacun de nous défende ce vieillard mort comme il défendrait son père vivant, et que sa présence au milieu de nous fasse la barricade imprenable !

Un murmure d'adhésion morne et énergique suivit ces paroles.

Enjolras se courba, souleva la tête du vieillard, le baisa au front, puis, lui écartant les bras et maniant ce mort avec une précaution tendre, comme s'il eût craint de lui faire du mal, il lui ôta son habit, montra à tous les trous sanglants, et dit :

– Voilà maintenant notre drapeau.

us de taupes. Au milieu de l'herbe on remarque un inc déraciné, gisant, verdissant. Le major Blackman est adossé pour expirer. Sous un grand arbre voit est tombé le général allemand Duplat, d'une famille française réfugiée à la révocation de l'édit de Nantes. Aut à côté se penche un vieux pommier malade pansé ec un bandage de paille et de terre glaise. Presque us les pommiers tombent de vieillesse. Il n'y en a pas qui n'ait sa balle ou son biscaïen. Les squelettes arbres morts abondent dans ce verger. Les corbeaux ent dans les branches, au fond il y a un bois plein de elettes.

Bauduin tué, Foy blessé, l'incendie, le massacre, le rnage, un ruisseau fait de sang anglais, de sang allemand et de sang français, furieusement mêlés, un its comblé de cadavres, le régiment de Nassau et le giment de Brunswick détruits, Duplat tué, Blackman é, les gardes anglaises mutilées, vingt bataillons français, sur les quarante du corps de Reille, décimés, trois lle hommes, dans cette seule mesure de Hougomont, brés, écharpés, égorgés, fusillés, brûlés ; et tout ce-pour qu'aujourd'hui un paysan dise à un voyageur : *Monsieur, donnez-moi trois francs ; si vous aimez, je vous liquerai la chose de Waterloo !*

Chapitre II.

Le drapeau – Deuxième acte

puis qu'on était arrivé à Corinthe et qu'on avait commencé à construire la barricade, on n'avait plus guère fait attention au père Mabeuf. M. Mabeuf pourtant n'avait pas quitté l'attroupement. Il était entré dans le z-de-chaussée du cabaret et s'était assis derrière le comptoir. Là, il s'était pour ainsi dire anéanti en lui-même. Il semblait ne plus regarder et ne plus penser. M. Mabeuf et d'autres l'avaient deux ou trois fois accosté et l'avertissant du péril, l'engageant à se retirer, sans qu'il parût les entendre. Quand on ne lui parlait pas, sa bouche remuait comme s'il répondait à quelqu'un, mais dès qu'on lui adressait la parole, ses lèvres devenaient immobiles et ses yeux n'avaient plus l'air vivants. Quelques heures avant que la barricade fût attaquée, il avait pris une posture qu'il n'avait plus quittée, les deux mains posées sur ses deux genoux et la tête penchée en avant comme s'il regardait dans un précipice. Rien n'avait pu tirer de cette attitude ; il ne paraissait pas que son esprit fût dans la barricade. Quand chacun était allé prendre sa place de combat, il n'était plus resté dans la file basse que Javert lié au poteau, un insurgé le sabre à la main, veillant sur Javert, et lui Mabeuf. Au moment de l'attaque, à la détonation, la secousse physique l'avait évanoui et comme réveillé, il s'était levé brusquement, avait traversé la salle, et à l'instant où Enjolras répéta son appel : – Personne ne se présente ? on vit le vieillard apparaître sur le seuil du cabaret.

Sa présence fit une sorte de commotion dans les rangs. Un cri s'éleva :

– C'est le votant ! c'est le conventionnel ! c'est le représentant du peuple !

Il est probable qu'il n'entendait pas.

Il marcha droit à Enjolras, les insurgés s'écartaient devant lui avec une crainte religieuse, il arracha le drapeau à Enjolras qui reculait pétrifié, et alors, sans que personne osât ni l'arrêter ni l'aider, ce vieillard de quatre-vingts ans, la tête branlante, le pied ferme, se mit à gravir lentement l'escalier de pavés pratiqué dans la barricade. Cela était si sombre et si grand que tous autour de lui criaient : Chapeau bas ! À chaque marche qu'il montait, c'était effrayant, ses cheveux blancs, sa face décharnée, son grand front chauve et ridé, ses yeux caves, sa bouche étonnée et ouverte, son vieux bras levant la main, sa main rouge, surgissaient de l'ombre et grandissaient dans la clarté sanglante de la torche, et l'on croyait voir le spectre de 93 sortir de terre, le drapeau de la terreur à la main.

Quand il fut au haut de la dernière marche, quand ce vieillard tremblant et terrible, debout sur ce monceau de décombres en présence de douze cents fusils invisibles, se dressa, en face de la mort et comme s'il était plus fort qu'elle, toute la barricade eut dans les ténèbres une figure surnaturelle et colossale.

Il y eut un de ces silences qui ne se font qu'autour des prodiges.

Au milieu de ce silence le vieillard agita le drapeau et cria :

té tranquille et terrible. On n'entendait rien que ce C'était tout ensemble le silence et le bruit de la statue du commandeur, mais ce pas de pierre avait ne sait quoi d'énorme et de multiple qui éveillait l'idée d'une foule en même temps que l'idée d'un spectre. Il croyait entendre marcher l'effrayante statue Légion. Elle ne pas approcha ; il approcha encore, et s'arrêta. Il sembla qu'on entendît au bout de la rue le souffle de beaucoup d'hommes. On ne voyait rien pourtant, seulement on distinguait tout au fond, dans cette épaisse obscurité, une multitude de fils métalliques, fins comme des aiguilles et presque imperceptibles, qui s'agitaient, pareils à des réseaux phosphoriques qu'au moment de s'endormir on aperçoit, sous ses paupières fermées, dans les premiers brouillards du sommeil. C'étaient les bayonnettes et les canons de fusils confusément éclairés par la réverbération lointaine de la torche.

Il y eut encore une pause, comme si des deux côtés on attendait. Tout à coup, du fond de cette ombre, un bruit de voix, d'autant plus sinistre qu'on ne voyait personne, et qu'il semblait que c'était l'obscurité elle-même qui parlait, cria :

— Qui vive ?

En même temps on entendit le cliquetis des fusils qui s'abattaient.

Enjolras répondit d'un accent vibrant et altier :

— Révolution française.

— Feu ! dit la voix.

Un éclair empourpra toutes les façades de la rue comme si la porte d'une fournaise s'ouvrait et se fermait brusquement.

Une effroyable détonation éclata sur la barricade. Le drapeau rouge tomba. La décharge avait été si violente et si dense qu'elle en avait coupé la hampe, c'est-à-dire la pointe même du timon de l'omnibus. Des balles, qui avaient ricoché sur les corniches des maisons, pénétrèrent dans la barricade et blessèrent plusieurs hommes.

L'impression de cette première décharge fut glorieuse et çante. L'attaque était rude, et de nature à faire songer à des plus hardis. Il était évident qu'on avait au moins affaire à un régiment tout entier.

— Camarades, cria Courfeyrac, ne perdons pas une poudre. Attendons pour riposter qu'ils soient engagés dans la rue.

— Et, avant tout, dit Enjolras, relevons le drapeau.

Il ramassa le drapeau qui était précisément tombé sur ses pieds.

On entendait au dehors le choc des baguettes dans les fusils ; la troupe rechargeait les armes.

Enjolras reprit :

— Qui est-ce qui a du cœur ici ? qui est-ce qui va planter le drapeau sur la barricade ?

Pas un ne répondit. Monter sur la barricade au moment où sans doute elle était couchée en joue de nouveau, c'était simplement la mort. Le plus brave hésita à se condamner. Enjolras lui-même avait un frémissement. Il répéta :

— Personne ne se présente ?

Chapitre III. Le 18 juin 1815

tournons en arrière, c'est un des droits du narrateur, replaçons-nous en l'année 1815, et même un peu avant l'époque où commence l'action racontée dans la première partie de ce livre.

S'il n'avait pas plu dans la nuit du 17 au 18 juin 1815, venir de l'Europe était changé. Quelques gouttes de pluie de plus ou de moins ont fait pencher Napoléon. C'est sur que Waterloo fût la fin d'Austerlitz, la providence nous en a eu besoin que d'un peu de pluie, et un nuage traversant le ciel à contre-sens de la saison a suffi pour le bouleversement d'un monde.

La bataille de Waterloo, et ceci a donné à Blücher le temps d'arriver, n'a pu commencer qu'à onze heures et demie. Pourquoi ? Parce que la terre était mouillée. Il a fallu attendre un peu de raffermissement pour que l'artillerie pût manœuvrer.

Napoléon était officier d'artillerie, et il s'en ressentait. Le fond de ce prodigieux capitaine, c'était l'homme qui, dans le rapport au Directoire sur Aboukir, disait : *de nos boulets a tué six hommes*. Tous ses plans de bataille sont faits pour le projectile. Faire converger l'artillerie sur un point donné, c'était là sa clef de victoire. Il avait fait la stratégie du général ennemi comme une citadelle, et il la battait en brèche. Il accablait le point faible de mitraille ; il nouait et dénouait les batailles avec le tonnerre. Il y avait du tir dans son génie. Enfoncer les carrés, pulvériser les régiments, rompre les lignes, broyer et disperser les masses, tout pour lui était là, frapper, frapper, frapper sans cesse, et il confiait cette besogne à un boulet. Méthode redoutable, et qui, jointe au génie, a fait de Napoléon un invincible pendant quinze ans ce sombre athlète du métier de la guerre.

Le 18 juin 1815, il comptait d'autant plus sur l'artillerie qu'il avait pour lui le nombre. Wellington n'avait que cinquante-neuf bouches à feu ; Napoléon en avait deux cent quarante.

Supposez la terre sèche, l'artillerie pouvant rouler, l'action commençait à six heures du matin. La bataille aurait été gagnée et finie à deux heures, trois heures avant la ripétée prussienne.

Quelle quantité de faute y a-t-il de la part de Napoléon dans la perte de cette bataille ? le naufrage est-il imputable au pilote ?

Le déclin physique évident de Napoléon se reflétait-il à cette époque d'une certaine diminution de sa virilité ? les vingt ans de guerre avaient-ils usé sa vie comme le fourreau, l'âme comme le corps ? le vieux vétérans se faisait-il fâcheusement sentir dans le capitaine ? en un mot, ce génie, comme beaucoup d'hommes d'histoire considérables l'ont cru, s'éclipsait-il ? traitait-il en frénésie pour se déguiser à lui-même son affaiblissement ? commençait-il à osciller sous le poids d'un souffle d'aventure ? devenait-il, chose étrange dans un général, inconscient du péril ? dans cette classe de grands hommes matériels qu'on peut appeler les géants de l'action, y a-t-il un âge pour la décadence du génie ? La vieillesse n'a pas de prise sur les génies de l'idéal ; pour les Dantes et les Michel-

Anges, vieillir, c'est croître ; pour les Annibals et Bonapartes, est-ce décroître ? Napoléon avait-il per le sens direct de la victoire ? en était-il à ne pl reconnaître l'écueil, à ne plus deviner le piège, à ne pl discerner le bord croulant des abîmes ? manqua du flair des catastrophes ? lui qui jadis savait tout les routes du triomphe et qui, du haut de son ch d'éclairs, les indiquait d'un doigt souverain, avai maintenant cet ahurissement sinistre de mener a précipices son tumultueux attelage de légions ? éta pris, à quarante-six ans, d'une folie suprême ? cocher titanique du destin n'était-il plus qu'un immen casse-cou ?

Nous ne le pensons point. Son plan de bataille éta de l'aveu de tous, un chef-d'œuvre. Aller droit au cen de la ligne alliée, faire un trou dans l'ennemi, le coup en deux, pousser la moitié britannique sur Hal et moitié prussienne sur Tongres, faire de Wellington de Blücher deux tronçons ; enlever Mont-Saint-Je saisir Bruxelles, jeter l'Allemand dans le Rhin et l'Angl dans la mer. Tout cela, pour Napoléon, était dans ce bataille. Ensuite on verrait.

Il va sans dire que nous ne prétendons pas faire l'histoire de Waterloo ; une des scènes génératrices drame que nous racontons se rattache à cette bataill mais cette histoire n'est pas notre sujet ; cette histo d'ailleurs est faite, et faite magistralement, à un po de vue par Napoléon, à l'autre point de vue par tou une pléiade d'historiens. Quant à nous, nous laisso les historiens aux prises, nous ne sommes qu'un tém à distance, un passant dans la plaine, un cherche penché sur cette terre pétrie de chair humaine, p nant peut-être des apparences pour des réalités ; no n'avons pas le droit de tenir tête, au nom de la scien à un ensemble de faits où il y a sans doute du mira nous n'avons ni la pratique militaire ni la compéten stratégique qui autorisent un système ; selon nous, enchaînement de hasards domine à Waterloo les de capitaines ; et quand il s'agit du destin, ce mystérie accusé, nous jugeons comme le peuple, ce juge naïf

Chapitre I. Le drapeau — Premier acte

rien ne venait encore. Dix heures avaient sonné à Saint-erry, Enjolras et Combeferre étaient allés s'asseoir, la carabine à la main, près de la coupure de la grande barade. Ils ne se parlaient pas ; ils écoutaient, cherchant saisir même le bruit de marche le plus sourd et le plus intain.

Subitement, au milieu de ce calme lugubre, une voix jeune, gaie, qui semblait venir de la rue Saint-nis, s'éleva et se mit à chanter distinctement sur le il air populaire *Au clair de la lune* cette poésie terminée r une sorte de cri pareil au chant du coq :

Mon nez est en larmes.

Mon ami Bugeaud,

Ét'-moi tes gendarmes

Sur leur dire un mot.

Capote bleue,

Poule au shako,

ici la banlieue !

Cocorico !

Ils se serrèrent la main.

— C'est Gavroche, dit Enjolras.

— Il nous avertit, dit Combeferre.

Une course précipitée troubla la rue déserte, on vit être plus agile qu'un clown grimper par-dessus l'ompus, et Gavroche bondit dans la barricade tout essouf-en disant :

— Mon fusil ! Les voici.

Un frisson électrique parcourut toute la barricade, l'on entendit le mouvement des mains cherchant les sils.

— Veux-tu ma carabine ? dit Enjolras au gamin.

— Je veux le grand fusil, répondit Gavroche.

Et il prit le fusil de Javert.

Deux sentinelles s'étaient repliées et étaient renes presque en même temps que Gavroche. C'était la ntinelle du bout de la rue et la vedette de la Petite-Janderie. La vedette de la ruelle des Prêcheurs était stée à son poste, ce qui indiquait que rien ne venait du té des ponts et des halles.

La rue de la Chanvrerie, dont quelques pavés à peine aient visibles au reflet de la lumière qui se projetait r le drapeau, offrait aux insurgés l'aspect d'un grand rche noir vaguement ouvert dans une fumée.

Chacun avait pris son poste de combat.

Quarante-trois insurgés, parmi lesquels Enjolras, mbeferre, Courfeyrac, Bossuet, Joly, Bahorel, et vroche, étaient agenouillés dans la grande barricade, s têtes à fleur de la crête du barrage, les canons des sils et des carabines braqués sur les pavés comme à s meurtrières, attentifs, muets, prêts à faire feu. Six, mmandés par Feuilly, s'étaient installés, le fusil en ie, aux fenêtres des deux étages de Corinthe.

Quelques instants s'écoulèrent encore, puis un bruit pas, mesuré, pesant, nombreux, se fit entendre disctement du côté de Saint-Leu. Ce bruit, d'abord faible, is précis, puis lourd et sonore, s'approchait lenteent, sans halte, sans interruption, avec une continui-

Chapitre IV.

A

ux qui veulent se figurer nettement la bataille de Waterloo n'ont qu'à coucher sur le sol par la pensée un A majuscule. Le jambage gauche de l'A est la route de Nivelles, le jambage droit est la route de Genappe, la corde de l'A est le chemin creux d'Ohain à Braine-l'Alleud. Le sommet de l'A est Mont-Saint-Jean, là est Wellington ; la pointe gauche inférieure est Hougomont, là est Reille et Jérôme Bonaparte ; la pointe droite inférieure est Belle-Alliance, là est Napoléon. Un peu au-dessous du point où la corde de l'A rencontre et coupe le jambage droit est la Haie-Sainte. Au milieu de cette corde est le point précis où s'est dit le mot final de la bataille. C'est là qu'on a placé le lion, symbole involontaire du suprême roïsme de la garde impériale.

Le triangle compris au sommet de l'A, entre les deux jambages et la corde, est le plateau de Mont-Saint-Jean. La dispute de ce plateau fut toute la bataille.

Les ailes des deux armées s'étendent à droite et à gauche des deux routes de Genappe et de Nivelles ; Picton faisant face à Picton, Reille faisant face à Hill.

Derrière la pointe de l'A, derrière le plateau de Mont-Saint-Jean, est la forêt de Soignes.

Quant à la plaine en elle-même, qu'on se représente un vaste terrain ondulant ; chaque pli domine le pli suivant, et toutes les ondulations montent vers Mont-Saint-Jean, et y aboutissent à la forêt.

Deux troupes ennemies sur un champ de bataille ont deux lutteurs. C'est un bras-le-corps. L'une cherche à glisser l'autre. On se cramponne à tout ; un buisson est un point d'appui ; un angle de mur est un épaulement ; faute d'une bicoque où s'adosser, un régiment se jette sur le pied ; un ravalement de la plaine, un mouvement de terrain, un sentier transversal à propos, un bois, un ravin, peuvent arrêter le talon de ce colosse qu'on appelle l'armée et l'empêcher de reculer. Qui sort du champ est battu. De là, pour le chef responsable, la nécessité d'examiner la moindre touffe d'arbres, et d'approfondir le moindre relief.

Les deux généraux avaient attentivement étudié la plaine de Mont-Saint-Jean, dite aujourd'hui plaine de Waterloo. Dès l'année précédente, Wellington, avec une sagacité prévoyante, l'avait examinée comme un en-cas de grande bataille. Sur ce terrain et pour ce duel, le 18 juin, Wellington avait le bon côté, Napoléon le mauvais. L'armée anglaise était en haut, l'armée française en bas.

Esquisser ici l'aspect de Napoléon, à cheval, sa lutte à la main, sur la hauteur de Rossomme, à l'aube du 18 juin 1815, cela est presque de trop. Avant qu'on ait vu tout le monde l'a vu. Ce profil calme sous le petit chapeau de l'école de Brienne, cet uniforme vert, ce revers blanc cachant la plaque, la redingote grise couvrant les épaulettes, l'angle du cordon rouge sous le menton, la culotte de peau, le cheval blanc avec sa housse de velours pourpre ayant aux coins des N couronnées et des aigles, les bottes à l'écuyère sur des bas de soie, les éperons d'argent, l'épée de Marengo, toute cette figure du dernier César est debout dans les imaginations, clamée des uns, sévèrement regardée par les autres.

Cette figure a été longtemps toute dans la lumière ; cela tenait à un certain obscurcissement légendaire que la plupart des héros dégagent et qui voile toujours plus ou moins longtemps la vérité ; mais aujourd'hui l'histoire et le jour se font.

Cette clarté, l'histoire, est impitoyable ; elle a ce d'étrange et de divin que, toute lumière qu'elle est, et précisément parce qu'elle est lumière, elle met souvent l'ombre là où l'on voyait des rayons ; du même homme elle fait deux fantômes différents, et l'un attaque l'autre et en fait justice, et les ténèbres du despote luttent avec l'éblouissement du capitaine. De là une mesure plus vraie dans l'appréciation définitive des peuples. Balzac violée diminue Alexandre ; Rome enchaînée diminue César ; Jérusalem tuée diminue Titus. La tyrannie suit le tyran. C'est un malheur pour un homme de laisser derrière lui de la nuit qui a sa forme.

Livre quatorzième – Les grandeurs du désespoir

ne se morcellent pas, la logique du vrai est rectiligne ; le propre de la vérité c'est de manquer de complaisance ; pas de concession donc ; tout empiètement de l'homme doit être réprimé ; il y a le droit divin dans Louis XVI, il y a le *parce que Bourbon* dans Louis-Philippe ; tous deux représentent dans une certaine mesure la confiscation du droit, et pour débayer l'usurpation universelle, il faut les combattre ; il le faut, la France est toujours ce qui commence. Quand le maître tombe en France, il tombe partout. En somme, rétablir la vérité sociale, rendre son trône à la liberté, rendre le peuple au peuple, rendre à l'homme la souveraineté, replacer la pourpre sur la tête de la France, restaurer dans la plénitude la raison et l'équité, supprimer tout germe d'antagonisme en restituant chacun à lui-même, anéantir l'obstacle que la royauté fait à l'immense concorde universelle, remettre le genre humain de niveau avec le droit, quelle cause plus juste, et, par conséquent, quelle guerre plus grande ? Ces guerres-là construisent la paix. Une énorme forteresse de préjugés, de privilèges, de superstitions, de mensonges, d'exactions, d'abus, de violences, d'iniquités, de ténèbres, est encadrée debout sur le monde avec ses tours de haine. Il faut jeter bas. Il faut faire crouler cette masse monstrueuse. Vaincre à Austerlitz, c'est grand, prendre la Bastille, c'est immense.

Il n'est personne qui ne l'ait remarqué sur soi-même l'âme, et c'est là la merveille de son unité conquise d'ubiquité, à cette aptitude étrange de raisonner presque froidement dans les extrémités les plus violentes, et il arrive souvent que la passion désolée et profond désespoir, dans l'agonie même de leurs mortelles logues les plus noirs, traitent des sujets et discutent de thèses. La logique se mêle à la convulsion, et le fil syllogisme flotte sans se casser dans l'orage lugubre de la pensée. C'était là la situation d'esprit de Marius.

Tout en songeant ainsi, accablé, mais résolu, honteux tout pourtant, et, en somme, frémissant devant ce qu'il allait faire, son regard errait dans l'intérieur de la barricade. Les insurgés y causaient à demi-voix, sans bruit, et l'on y sentait ce quasi-silence qui marque la dernière phase de l'attente. Au-dessus d'eux, à une certaine hauteur, sur une charnelle d'un troisième étage, Marius distinguait une tête de spectateur ou de témoin qui lui semblait singulièrement attentif. C'était le portier tué par Le Cabot. D'en bas, à la réverbération de la torche enfouie dans les pavés, on apercevait cette tête vaguement. Rien n'était plus étrange, à cette clarté sombre et incertaine, que cette face livide, immobile, étonnée, avec ses cheveux hérissés, ses yeux ouverts et fixes et sa bouche béante penchée sur la rue dans une attitude de curiosité.

On eût dit que celui qui était mort considérait ceux qui allaient mourir. Une longue traînée de sang qui avait coulé de cette tête descendait en filets rougeâtres sur la lucarne jusqu'à la hauteur du premier étage où elle s'arrêtait.

Chapitre V. Le quid obscurum des batailles

Le monde connaît la première phase de cette bataille ; début trouble, incertain, hésitant, menaçant pour deux armées, mais pour les Anglais plus encore que pour les Français.

Il avait plu toute la nuit ; la terre était défoncée par la pluie ; l'eau s'était çà et là amassée dans les creux de la plaine comme dans des cuvettes ; sur de certains points les équipages du train en avaient jusqu'au cou ; les sous-ventrières des attelages dégouttaient de boue liquide ; si les blés et les seigles couchés par la pluie de charrois en masse n'eussent comblé les fossés et fait litière sous les roues, tout mouvement, particulièrement dans les vallons du côté de Papelotte, eût été impossible.

L'affaire commença tard ; Napoléon, nous l'avons dit, avait l'habitude de tenir toute l'artillerie dans sa main comme un pistolet, visant tantôt tel point, tantôt tel autre de la bataille, et il avait voulu attendre que les batteries attelées pussent rouler et galoper librement ; il allait pour cela que le soleil parût et séchât le sol. Mais le soleil ne parut pas. Ce n'était plus le rendez-vous d'Austerlitz. Quand le premier coup de canon fut tiré, le général anglais Colville regarda à sa montre et constata qu'il était onze heures trente-cinq minutes.

L'action s'engagea avec furie, plus de furie peut-être que l'empereur n'eût voulu, par l'aile gauche française sur Hougomont. En même temps Napoléon attaqua le centre en précipitant la brigade Quiot sur la Haie-Sainte, Ney poussa l'aile droite française contre l'aile gauche anglaise qui s'appuyait sur Papelotte.

L'attaque sur Hougomont avait quelque simulation : l'ennemi tira sur Wellington, le faire pencher à gauche, tel était le plan. Ce plan eût réussi, si les quatre compagnies de gardes anglaises et les braves Belges de la division de Hougomont n'eussent solidement gardé la position, et si Wellington, au lieu de s'y masser, put se borner à y envoyer pour tout renfort quatre autres compagnies de gardes et un bataillon de Brunswick.

L'attaque de l'aile droite française sur Papelotte était sérieuse ; culbuter la gauche anglaise, couper la route de Bruxelles, barrer le passage aux Prussiens possibles, occuper Mont-Saint-Jean, refouler Wellington sur Hougomont, de là sur Braine-l'Alleud, de là sur Hal, rien de plus simple. À part quelques incidents, cette attaque réussit. Papelotte fut pris ; la Haie-Sainte fut enlevée.

Détail à noter. Il y avait dans l'infanterie anglaise, particulièrement dans la brigade de Kempt, force recrues. Ces jeunes soldats, devant nos redoutables fantassins, furent vaillants ; leur inexpérience se tira intrépidement à l'œuvre ; ils firent surtout un excellent service de tirailleurs ; le soldat en tirailleur, un peu livré à lui-même, vient pour ainsi dire son propre général ; ces recrues apprirent quelque chose de l'invention et de la furie françaises. Cette infanterie novice eut de la verve. Ceci se passa à Wellington.

Après la prise de la Haie-Sainte, la bataille vacilla.

Il y a dans cette journée, de midi à quatre heures, un intervalle obscur ; le milieu de cette bataille est presque indistinct et participe du sombre de la mêlée ? Ce n'est plus Montmirail ni Champaubert ; c'est le crépuscule s'y fait. On aperçoit de vastes fluctuations dans cette brume, un mirage vertigineux, l'attitude sainte. La patrie se plaint, soit ; mais l'humanité applaudit. Est-il vrai d'ailleurs que la patrie se backs à flamme, les sabretaches flottantes, les buffes ? La France saigne, mais la liberté sourit ; et teries croisées, les gibernes à grenade, les dolmans d'ant le sourire de la liberté, la France oublie sa plaie. hussards, les bottes rouges à mille plis, les lourds s'puis, à voir les choses de plus haut encore, que kos enguirlandés de torsades, l'infanterie presque n'aurait-on parler de guerre civile ?

de Brunswick mêlée à l'infanterie écarlate d'Angleterre ? La guerre civile ? qu'est-ce à dire ? Est-ce qu'il y a les soldats anglais ayant aux entourures pour épée guerre étrangère ? Est-ce que toute guerre entre lettres de gros bourrelets blancs circulaires, les chevaux n'est pas la guerre entre frères ? La guerre ne légers hanovriens avec leur casque de cuir oblong qualifie que par son but. Il n'y a ni guerre étrangère, bandes de cuivre et à crinières de crins rouges, guerre civile ; il n'y a que la guerre injuste et la guerre Écossais aux genoux nus et aux plaids quadrillés, lte. Jusqu'au jour où le grand concordat humain se grandes guêtres blanches de nos grenadiers, des conclu, la guerre, celle du moins qui est l'effort de bleaux, non des lignes stratégiques, ce qu'il faut à S'enir qui se hâte contre le passé qui s'attarde, peut vator Rosa, non ce qu'il faut à Gribeauval. e nécessaire. Qu'a-t-on à reprocher à cette guerre-là ?

Une certaine quantité de tempête se mêle toujours guerre ne devient honte, l'épée ne devient poignard une bataille. *Quid obscurum, quid divinum*. Chaque hise lorsqu'elle assassine le droit, le progrès, la raison, rien trace un peu le linéament qui lui plaît dans ces pécivilisation, la vérité. Alors, guerre civile ou guerre mêle. Quelle que soit la combinaison des généraangère, elle est inique ; elle s'appelle le crime. En le choc des masses armées a d'incalculables refluhors de cette chose sainte, la justice, de quel droit dans l'action, les deux plans des deux chefs entrent le forme de la guerre en mépriserait-elle une autre ? dans l'autre et se déforment l'un par l'autre. Tel poquel droit l'épée de Washington renierait-elle la pique du champ de bataille dévore plus de combattants qCamille Desmoulin ? Léonidas contre l'étranger, Titel autre, comme ces sols plus ou moins spongieux oléon contre le tyran, lequel est le plus grand ? l'un boivent plus ou moins vite l'eau qu'on y jette. On t le défenseur, l'autre est le libérateur. Flétrira-t-on, obligé de reverser là plus de soldats qu'on ne voudrns s'inquiéter du but, toute prise d'armes dans l'inté-Dépenses qui sont l'imprévu. La ligne de bataille flotteur de la cité ? alors notez d'infamie Brutus, Marcel, serpente comme un fil, les traînées de sang ruissellould de Blankenheim, Coligny. Guerre de buissons ? illogiquement, les fronts des armées ondoient, les réerre de rues ? Pourquoi pas ? c'était la guerre d'Amments entrant ou sortant font des caps ou des golfrix, d'Artevelde, de Marnix, de Pélage. Mais Ambiorix tous ces écueils remuent continuellement les uns tait contre Rome, Artevelde contre la France, Marvant les autres ; où était l'infanterie, l'artillerie arrive ; contre l'Espagne, Pélage contre les Maures ; tous était l'artillerie, accourt la cavalerie ; les bataillons sontre l'étranger. Eh bien, la monarchie, c'est l'étranger ; des fumées. Il y avait là quelque chose, cherchez, c'oppression, c'est l'étranger ; le droit divin, c'est l'étran-disparu ; les éclaircies se déplacent ; les plis sombr. Le despotisme viole la frontière morale, comme l'in-avacent et reculent ; une sorte de vent du sépulsiion viole la frontière géographique. Chasser le tyran pousse, refoule, enfle et disperse ces multitudes tchasser l'anglais, c'est, dans les deux cas, reprendre giques. Qu'est-ce qu'une mêlée ? une oscillation. L'n territoire. Il vient une heure où protester ne suffit mobilité d'un plan mathématique exprime une minutes ; après la philosophie il faut l'action ; la vive force non une journée. Pour peindre une bataille, il faut de çève ce que l'idée a ébauché ; *Prométhée enchaîné* puissants peintres qui aient du chaos dans le pinceamnce, Aristogiton finit ; l'Encyclopédie éclaire les Rembrandt vaut mieux que Van Der Meulen. Van des, le 10 août les électrise. Après Eschyle, Thrasy-Meulen, exact à midi, ment à trois heures. La géorie ; après Diderot, Danton. Les multitudes ont une trie trompe ; l'ouragan seul est vrai. C'est ce qui dondance à accepter le maître. Leur masse dépose de à Folard le droit de contredire Polybe. Ajoutons qpathie. Une foule se totalise aisément en obéissance. y a toujours un certain instant où la bataille dégénaut les remuer, les pousser, rudoyer les hommes par en combat, se particularise, et s'éparpille en d'innopienfait même de leur délivrance, leur blesser les yeux brables faits de détails qui, pour emprunter l'expressi le vrai, leur jeter la lumière à poignées terribles. de Napoléon lui-même, « appartiennent plutôt à la baut qu'ils soient eux-mêmes un peu foudroyés par graphie des régiments qu'à l'histoire de l'armée ». L'hr propre salut ; cet éblouissement les réveille. De là torien, en ce cas, a le droit évident de résumé. Il ne pnécessité des tocsins et des guerres. Il faut que de que saisir les contours principaux de la lutte, et il n'ands combattants se lèvent, illuminent les nations par donné à aucun narra-teur, si consciencieux qu'il soit, udace, et secouent cette triste humanité que couvrent fixer absolument la forme de ce nuage horrible, quimbre le droit divin, la gloire césarienne, la force, le fa-tisme, le pouvoir irresponsable et les majestés abso-

Ceci, qui est vrai de tous les grands chocs armés, es ; cohue stupidement occupée à contempler, dans particulièrement applicable à Waterloo. r splendeur crépusculaire, ces sombres triomphes

Toutefois, dans l'après-midi, à un certain moment la nuit. À bas le tyran ! Mais quoi ? de qui parlez-vous ? appelez-vous Louis-Philippe tyran ? Non ; pas is que Louis XVI. Ils sont tous deux ce que l'histoire a utume de nommer de bons rois ; mais les principes

c'était la guerre civile !

Il vit la guerre civile ouverte comme un gouffre devant lui et que c'était là qu'il allait tomber.

Alors il frissonna.

Il songea à cette épée de son père que son aïeul avait vendue à un brocanteur, et qu'il avait, lui, si douloureusement regrettée. Il se dit qu'elle avait bien fait cette vaillante et chaste épée, de lui échapper et de s'en aller irritée dans les ténèbres ; que si elle s'était enfuie ainsi, c'est qu'elle était intelligente et qu'elle prévoyait l'avenir ; c'est qu'elle pressentait l'émeute, la guerre civile, les ruisseaux, la guerre des pavés, les fusillades par-dessus les parapets, les coups donnés et reçus par derrière ; c'est que, venant de Marengo et de Friedland, elle ne voulait pas aller rue de la Chanvrerie, c'est qu'après ce qu'elle avait fait avec le père, elle ne voulait pas faire cela avec le fils ! Il se dit que si cette épée était là, l'ayant recueillie au chevet de son père mort, il avait dû la prendre et l'emporter pour ce combat de nuit en France, Français dans un carrefour, à coup sûr elle lui brûlerait les mains et se mettrait à flamboyer devant lui comme l'épée de l'ange ! Il se dit qu'il était heureux qu'elle n'eût pas et qu'elle eût disparu, que cela était bien, que cela était juste, que son aïeul avait été le vrai gardien de la gloire de son père, et qu'il valait mieux que l'épée d'un colonel eût été criée à l'encan, vendue au fripier, jetée aux ferrailles, que de faire aujourd'hui saigner le front de la patrie.

Et puis il se mit à pleurer amèrement.

Cela était horrible. Mais que faire ? Vivre sans patrie, il ne le pouvait. Puisqu'elle était partie, il fallait bien qu'il mourût. Ne lui avait-il pas donné sa part d'honneur qu'il mourrait ? Elle était partie sachant cela ; c'est qu'il lui plaisait que Marius mourût. Et puis, c'était clair qu'elle ne l'aimait plus, puisqu'elle s'en était allée ainsi, sans l'avertir, sans un mot, sans une lettre et elle savait son adresse ! À quoi bon vivre et pourquoi vivre à présent ? Et puis, quoi ! être venu jusqu'ici et reculer ! s'être approché du danger, et s'enfuir, être venu regarder dans la barricade, et s'esquiver ! s'esquiver tout tremblant en disant : au fait, j'en ai assez, comme cela, j'ai vu, cela suffit, c'est la guerre civile, m'en vais ! Abandonner ses amis qui l'attendaient ! Ils avaient peut-être besoin de lui ! qui étaient une poignée contre une armée ! Manquer à tout à la fois, à l'amour, à l'amitié, à sa parole ! Donner à sa poltronnerie le poids du patriotisme ! Mais cela était impossible, et le fantôme de son père était là dans l'ombre et le voyant reculer, il lui fouetterait les reins du plat de son épée et lui crierait : Marche donc, lâche !

En proie au va-et-vient de ses pensées, il baissa la tête.

Tout à coup il la redressa. Une sorte de rectification splendide venait de se faire dans son esprit. Il y avait une dilatation de pensée propre au voisinage de la tombe, être près de la mort, cela fait voir vrai. La vision de l'action dans laquelle il se sentait peut-être sur le point d'entrer lui apparut, non plus lamentable, mais superbe. La guerre de la rue se transfigura subitement, parce qu'il ne savait quel travail d'âme intérieur, devant l'œil de la pensée. Tous les tumultueux points d'interrogation de la rêverie lui revinrent en foule, mais sans le troubler, n'en laissant aucun sans réponse.

Voyons, pourquoi son père s'indignerait-il ? est-ce qu'il n'y a point des cas où l'insurrection monte à

Chapitre VI. Quatre heures de l'après-midi

À quatre heures, la situation de l'armée anglaise était grave. Le prince d'Orange commandait le centre, Hill la droite, Picton l'aile gauche. Le prince d'Orange, perdu et intrépide, criait aux Hollando-Belges : *Nassau ! Brunswick ! jamais en arrière !* Hill, affaibli, venait appuyer à Wellington, Picton était mort. Dans la même nuit où les Anglais avaient enlevé aux Français le drapeau du 105^{ème} de ligne, les Français avaient tué aux Français le général Picton, d'une balle à travers la tête. La taille, pour Wellington, avait deux points d'appui, Hougoumont et la Haie-Sainte ; Hougoumont tenait encore, mais brûlait ; la Haie-Sainte était prise. Du bataillon allemand qui la défendait, quarante-deux hommes seulement survivaient ; tous les officiers, moins cinq, étaient morts ou pris. Trois mille combattants s'étaient massés dans cette grange. Un sergent des gardes anglaises, le premier boxeur de l'Angleterre, réputé par ses compagnons invulnérable, y avait été tué par un tambour français. Baring était délogé. Alten était pris. Plusieurs drapeaux étaient perdus, dont un de la division Alten, et un du bataillon de Lunebourg porté par un prince de la famille de Deux-Ponts. Les Écossais n'existaient plus ; les gros dragons de Ponsonby étaient hachés. Cette vaillante cavalerie avait plié sous les lanciers de Bro et sous les cuirassiers de Travers ; douze cents chevaux il en restait six cents ; des lieutenants-colonels, deux étaient à terre, Hamilton blessé, Mater tué. Ponsonby était tombé, troué de sept coups de lance. Gordon était mort, Marsh était mort. Les divisions, la cinquième et la sixième, étaient défilées.

Hougoumont entamé, la Haie-Sainte prise, il n'y avait plus qu'un nœud, le centre. Ce nœud-là tenait toujours. Wellington le renforça. Il y appela Hill qui était à Merbes, il y appela Chassé qui était à Braine-l'Alleud.

Le centre de l'armée anglaise, un peu concave, très serré et très compact, était fortement situé. Il occupait le plateau de Mont-Saint-Jean, ayant derrière lui le village et devant lui la pente, assez âpre alors. Il s'adosait à cette forte maison de pierre, qui était à cette époque un bien domanial de Nivelles et qui marque l'intersection des routes, masse du seizième siècle si juste que les boulets y ricochaient sans l'entamer. Autour du plateau, les Anglais avaient taillé çà et là des haies, fait des embrasures dans les aubépines, une gueule de canon entre deux branches, crénelé les buissons. Leur artillerie était en embuscade sous les broussailles. Ce travail punique, incontestablement autorisé par la guerre qui admet le piège, était si bien fait que Haxo, envoyé par l'empereur à neuf heures du matin pour reconnaître les batteries ennemies, n'en avait rien vu et était revenu dire à Napoléon qu'il n'y avait pas d'obstacle, hors les deux barricades barrant les routes de Nivelles et de Genappe. C'était le moment où la moisson est haute ; sur la lisière du plateau, un bataillon de brigade de Kempt, le 951, armé de carabines, était

couché dans les grands blés.

Ainsi assuré et contre-buté, le centre de l'armée anglo-hollandaise était en bonne posture.

Le péril de cette position était la forêt de Soignolles alors contiguë au champ de bataille et coupée par les étangs de Groe-nendael et de Boitsfort. Une armée n'eût pu y reculer sans se dissoudre ; les régiments s'y fussent tout de suite désagrégés. L'artillerie s'y était perdue dans les marais. La retraite, selon l'opinion de plusieurs hommes du métier, contestée par d'autres, est vraie, eût été là un sauve-qui-peut.

Wellington ajouta à ce centre une brigade de Chasseurs, ôtée à l'aile droite, et une brigade de Wincke, ôtée à l'aile gauche, plus la division Clinton. À ses Anglais, aux régiments de Halkett, à la brigade de Mitchell, aux gardes de Maitland, il donna comme épaulements et contreforts l'infanterie de Brunswick, le contingent de Nassau, les Hanovriens de Kielmansegge et les Allemands d'Ontario. Cela lui mit sous la main vingt-six bataillons. La droite, comme dit Charras, fut rabattue derrière le centre. Une batterie énorme était masquée par des sacs à terre à l'endroit où est aujourd'hui ce qu'on appelle « le nœud de Waterloo ». Wellington avait en outre dans ce pli de terrain les dragons-gardes de Somerset, quatre cents chevaux. C'était l'autre moitié de cette cavalerie anglaise, si justement célèbre. Ponsonby détruit, restait Somerset.

La batterie, qui, achevée, eût été presque une redoute, était disposée derrière un mur de jardin très bien revêtu à la hâte d'une chemise de sacs de sable et d'un large talus de terre. Cet ouvrage n'était pas fini ; n'avait pas eu le temps de la palissader.

Wellington, inquiet, mais impassible, était à cheval et y demeura toute la journée dans la même attitude, un peu en avant du vieux moulin de Mont-Saint-Jean qui existe encore, sous un orme qu'un Anglais, député vandale enthousiaste, a acheté deux cents francs, s'en est emporté. Wellington fut là froidement héroïque. Les boulets pleuvaient. L'aide de camp Gordon venait de tomber à côté de lui. Lord Hill, lui montrant un obus qui éclatait, lui dit : — Mylord, quelles sont vos instructions, et quels ordres nous laissez-vous si vous voyez faites tuer ? — *De faire comme moi*, répondit Wellington. À Clinton, il dit laconiquement : — *Tenir ici jusqu'au dernier homme*. — La journée visiblement tournait mal. Wellington criait à ses anciens compagnons de Talavera de Vitoria et de Salamanque : — *Boys (garçons) ! est-ce qu'on peut songer à lâcher pied ? pensez à la vie en Angleterre !*

Vers quatre heures, la ligne anglaise s'ébranla vers l'arrière. Tout à coup on ne vit plus sur la crête du plateau que l'artillerie et les tirailleurs, le reste disparut ; les régiments, chassés par les obus et les boulets français, se replièrent dans le fond que coupe encore aujourd'hui le sentier de service de la ferme de Mont-Saint-Jean, le mouvement rétrograde se fit, le front de bataille anglais se déroba, Wellington recula. — Commencement de la retraite ! cria Napoléon.

Chapitre III. L'extrême bord

Marius était arrivé aux halles.

Là tout était plus calme, plus obscur et plus immobile encore que dans les rues voisines. On eût dit que la glace glaciale du sépulcre était sortie de terre et s'était suspendue sous le ciel.

Une rougeur pourtant découpait sur ce fond noir la blanche teinte de la toiture des maisons qui barraient la rue de la Chanvrerie du côté de Saint-Eustache. C'était le reflet de la torche qui brûlait dans la barricade de Corinthe. Marius s'était dirigé sur cette rougeur. Elle l'avait amené au Marché-aux-Poirées, et il entrevoyait l'embouchure étroite de la rue des Prêcheurs. Il y entra. La vedette des insurgés qui guettait à l'autre bout ne l'aperçut pas. Il se sentait tout près de ce qu'il était venu chercher, et se pencha sur la pointe du pied. Il arriva ainsi au coude de ce court tronçon de la ruelle Mondétour qui était, on ne sait souvent, la seule communication conservée par rapport au dehors. Au coin de la dernière maison, à gauche, il avança la tête, et regarda dans le tronçon de la ruelle Mondétour.

Un peu au delà de l'angle noir de la ruelle et de la rue de la Chanvrerie qui jetait une large nappe d'ombre où était lui-même enseveli, il aperçut quelque lueur sur les pavés, un peu du cabaret, et, derrière, un lampion accroché dans une espèce de muraille informe, et des hommes accroupis ayant des fusils sur leurs genoux. Tout cela était à dix toises de lui. C'était l'intérieur de la barricade.

Les maisons qui bordaient la ruelle à droite lui couvraient le reste du cabaret, la grande barricade et le ciel bleu.

Marius n'avait plus qu'un pas à faire.

Alors le malheureux jeune homme s'assit sur une chaise, croisa les bras, et songea à son père.

Il songea à cet héroïque colonel Pontmercy qui avait été un si fier soldat, qui avait gardé sous la République la frontière de France et touché sous l'empereur la frontière d'Asie, qui avait vu Gênes, Alexandrie, Milan, Turin, Madrid, Vienne, Dresde, Berlin, Moscou, qui avait été assésé sur tous les champs de victoire de l'Europe des combats de ce même sang que lui Marius avait dans les veines, qui avait blanchi avant l'âge dans la discipline et le commandement, qui avait vécu le ceinturon bouclé, les épaulettes tombant sur la poitrine, la cocarde noire par la poudre, le front plissé par le casque, sous la tente, au camp, au bivouac, aux ambulances, et qui à ce bout de vingt ans était revenu des grandes guerres avec le joug balaféré, le visage souriant, simple, tranquille, admirable, pur comme un enfant, ayant tout fait pour la France et rien contre elle.

Il se dit que son jour à lui était venu aussi, que son jour avait enfin sonné, qu'après son père il allait, lui aussi, être brave, intrépide, hardi, courir au-devant des ennemis, offrir sa poitrine aux bayonnettes, verser son sang, chercher l'ennemi, chercher la mort, qu'il allait mener la guerre à son tour et descendre sur le champ de bataille, et que ce champ de bataille où il allait descendre, c'était la rue, et que cette guerre qu'il allait faire,

rencontre que l'apparition brusque et rapide de la mort. Où ? comment ? quand ? On ne savait, mais c'était certain et inévitable. Là, dans ce lieu marqué pour la lutte, le gouvernement et l'insurrection, la garde nationale, les sociétés populaires, la bourgeoisie et l'émeute, se heurtaient et se heurtaient à tâtons. Pour les uns comme pour les autres, la nécessité était la même. Sortir de là tués vainqueurs, seule issue possible désormais. Situation tellement extrême, obscurité tellement puissante, que les plus timides s'y sentaient pris de résolution et de plus hardis de terreur.

Du reste, des deux côtés, furie, acharnement, détermination égale. Pour les uns, avancer, c'était mourir ; personne ne songeait à reculer ; pour les autres, reculer, c'était mourir, et personne ne songeait à fuir.

Il était nécessaire que le lendemain tout fût terminé, que le triomphe fût ici ou là, que l'insurrection fût une révolution ou une échauffourée. Le gouvernement le comprenait comme les partis ; le moindre bourgeois le sentait. De là une pensée d'angoisse qui se mêlait à l'ombrage impénétrable de ce quartier où tout allait se décider ; là un redoublement d'anxiété autour de ce silence d'attente qui allait sortir une catastrophe. On n'y entendait qu'un sifflement, bruit déchirant comme un râle, menaçant comme une malédiction, le tocsin de Saint-Merry. Rien n'était glaçant comme la clameur de cette cloche éperdue et désespérée se lamentant dans les ténèbres.

Comme il arrive souvent, la nature semblait s'être mise d'accord avec ce que les hommes allaient faire. Rien ne dérangeait les funestes harmonies de cette nuit. Les étoiles avaient disparu ; des nuages lourds emplissaient tout l'horizon de leurs plis mélancoliques. Il y avait un ciel noir sur ces rues mortes, comme un immense linceul se déployait sur cet immense tombeau.

Tandis qu'une bataille encore toute politique se préparait dans ce même emplacement qui avait vu de si tant d'événements révolutionnaires, tandis que la jeunesse, les associations secrètes, les écoles, au nom des principes, et la classe moyenne, au nom des intérêts, s'approchaient pour se heurter, s'étreindre et se terrer, tandis que chacun hâtait et appelait l'heure dernière et décisive de la crise, au loin et en dehors de ce quartier fatal, au plus profond des cavités insondables de ce vieux Paris misérable qui disparaît sous la splendeur de Paris heureux et opulent, on entendait gronder sourdement la sombre voix du peuple.

Voix effrayante et sacrée qui se compose du roulement de la brute et de la parole de Dieu, qui terrifie les faibles et qui avertit les sages, qui vient tout à la fois d'en bas comme la voix du lion et d'en haut comme la voix du tonnerre.

Chapitre VII. Napoléon de belle humeur

L'empereur, quoique malade et gêné à cheval par une souffrance locale, n'avait jamais été de si bonne humeur que ce jour-là. Depuis le matin, son impénétrabilité souffrait. Le 18 juin 1815, cette âme profonde, masquée de l'arbre, rayonnait aveuglément. L'homme qui avait été sombre à Austerlitz fut gai à Waterloo. Les plus grands destinés font de ces contre-sens. Nos joies sont de même. Le suprême sourire est à Dieu.

Ridet Caesar, Pompeius flebit, disaient les légionnaires de la légion Fulminatrix. Pompée cette fois ne pleurait pas, mais il est certain que César riait.

Dès la veille, la nuit, à une heure, explorant à cheval, sous l'orage et sous la pluie, avec Bertrand, les collines avoisinant Rossomme, satisfait de voir la longue ligne des feux anglais illuminant tout l'horizon de Fribremont à Braine-l'Alleud, il lui avait semblé que le destin, assigné par lui à jour fixe sur ce champ de Waterloo, était exact ; il avait arrêté son cheval, et était demeuré quelque temps immobile, regardant les éclairs, écoutant le tonnerre, et on avait entendu ce fataliste murmurer dans l'ombre cette parole mystérieuse : « Nous sommes d'accord. » Napoléon se trompait. Ils n'étaient pas d'accord.

Il n'avait pas pris une minute de sommeil, tous les instants de cette nuit-là avaient été marqués pour lui d'une joie. Il avait parcouru toute la ligne des grand-gardes, en s'arrêtant çà et là pour parler aux vedettes. À deux heures et demie, près du bois d'Hougomont, il avait entendu le pas d'une colonne en marche ; il avait eu un moment à la reculade de Wellington. Il avait dit à Bertrand : *C'est l'arrière-garde anglaise qui s'ébranle pour camper. Je ferai prisonniers les six mille Anglais qui viennent d'arriver à Ostende.* Il causait avec expansion ; il avait retrouvé cette verve du débarquement du 1er mars, quand il montrait au grand-maréchal le paysan enthousiaste du golfe Juan, en s'écriant : — *Eh bien, grand, voilà déjà du renfort !* La nuit du 17 au 18 juin, il avait dit Wellington. — *Ce petit Anglais a besoin d'une leçon, dit Napoléon.* La pluie redoublait, il tonnait pendant que l'empereur parlait.

À trois heures et demie du matin, il avait perdu une bataille ; des officiers envoyés en reconnaissance lui avaient annoncé que l'ennemi ne faisait aucun mouvement. Rien ne bougeait ; pas un feu de bivouac n'était allumé. L'armée anglaise dormait. Le silence était profond sur la terre ; il n'y avait de bruit que dans le ciel. À quatre heures, un paysan lui avait été amené par les guides ; ce paysan avait servi de guide à une brigade de cavalerie anglaise, probablement la brigade Vivian, qui allait prendre position au village d'Ohain, à l'extrême gauche. À cinq heures, deux déserteurs belges lui avaient rapporté qu'ils venaient de quitter leur régiment, que l'armée anglaise attendait la bataille. *Tant mieux ! dit-il, tant mieux !* Napoléon. *J'aime encore mieux les culbuter que les refouler.*

Le matin, sur la berge qui fait l'angle du chemin de Valenciennes, il avait mis pied à terre dans la boue, s'était assis et avait apporté de la ferme de Rossomme une table de

cuisine et une chaise de paysan, s'était assis, avec une botte de paille pour tapis, et avait déployé sur la table la carte du champ de bataille, en disant à Soult : « Échiquier ! »

Par suite des pluies de la nuit, les convois de vivres empêtrés dans des routes défoncées, n'avaient pu partir le matin, le soldat n'avait pas dormi, était mou et était à jeun ; cela n'avait pas empêché Napoléon crier allégrement à Ney : *Nous avons quatre-vingt chances sur cent*. À huit heures, on avait apporté le déjeuner de l'empereur. Il y avait invité plusieurs généraux. Tout en déjeunant, on avait raconté que Wellington était à l'avant-veille au bal à Bruxelles, chez la duchesse de Richmond, et Soult, rude homme de guerre avec une figure d'archevêque, avait dit : *Le bal, c'est aujourd'hui*. L'empereur avait plaisanté Ney qui disait : *Wellington sera pas assez simple pour attendre Votre Majesté*. C'était là d'ailleurs sa manière. Il badinait volontiers, dit Fleury de Chaboulon. *Le fond de son caractère était une humeur enjouée*, dit Gourgaud. *Il abondait en plaisanteries, plus bizarres que spirituelles*, dit Benjamin Constant. Ces détails de géant valent la peine qu'on y insiste. C'est lui qui avait appelé ses grenadiers « les grognards » ; il leur pinçait l'oreille, il leur tirait la moustache. *L'empereur faisait que nous faire des niches ; ceci est un mot de l'un d'eux*. Pendant le mystérieux trajet de l'île d'Elbe à France, le 27 février, en pleine mer, le brick de guerre français le *Zéphir* ayant rencontré le brick l'*Inconstant*, Napoléon était caché et ayant demandé à l'*Inconstant* des nouvelles de Napoléon, l'empereur, qui avait encore en ce moment-là à son chapeau la cocarde blanche et amarante semée d'abeilles, adoptée par lui à l'île d'Elbe, avait pris en riant le porte-voix et avait répondu lui-même : *L'empereur se porte bien*. Qui rit de la sorte est en familiarité avec les événements. Napoléon avait eu plusieurs accès de ce rire pendant le déjeuner de Waterloo. Après le déjeuner il s'était recueilli un quart d'heure, puis deux généraux s'étaient assis sur la botte de paille, une plume à la main, une feuille de papier sous le genou, et l'empereur leur avait dicté l'ordre de bataille.

À neuf heures, à l'instant où l'armée française, ébranlée et mise en mouvement sur cinq colonnes, s'était déployée, les divisions sur deux lignes, l'artillerie en tête, les brigades, musique en tête, battant aux champs, avec les roulements des tambours et les sonneries des trompettes, puissante, vaste, joyeuse, mer de casques, sabres et de bayonnettes sur l'horizon, l'empereur, ébranlé, s'était écrit à deux reprises : *Magnifique ! magnifique !*

De neuf heures à dix heures et demie, toute l'armée qui semble incroyable, avait pris position et s'était rangée sur six lignes, formant, pour répéter l'expression de l'empereur, « la figure de six V ». Quelques instants après la formation du front de bataille, au milieu de ce profond silence de commencement d'orage qui précède les mêlées, voyant défile les trois batteries de douze détachées sur son ordre des trois corps de d'Erlon, de Reille et de Lobau, et destinées à commencer l'action en battant Mont-Saint-Jean où est l'intersection des routes de Nivelles et de Genappe, l'empereur avait frappé l'épaule de Haxo en lui disant : *Voilà vingt-quatre belles filles, général*.

Sûr de l'issue, il avait encouragé d'un sourire, à son passage devant lui, la compagnie de sapeurs du premier corps, désignée par lui pour se barricader dans Mont-Saint-Jean, sitôt le village enlevé. Toute cette sérénité

Chapitre II. Paris à vol de hibou

être qui eût plané sur Paris en ce moment avec l'aile de la chauve-souris ou de la chouette eût eu sous les yeux un spectacle morne.

Tout ce vieux quartier des halles, qui est comme une île dans la ville, que traversent les rues Saint-Denis, Saint-Martin, où se croisent mille ruelles et dont les murs urgés avaient fait leur redoute et leur place d'armes, n'eût apparu comme un énorme trou sombre creusé au centre de Paris. Là le regard tombait dans un puits. Grâce aux réverbères brisés, grâce aux fenêtres éteintes, là cessait tout rayonnement, toute vie, toute chaleur, tout mouvement. L'invisible police de l'émeute n'allait partout, et maintenait l'ordre, c'est-à-dire la nuit. À travers le petit nombre dans une vaste obscurité, multiplier chaque combattant par les possibilités que cette obscurité contient, c'est la tactique nécessaire de l'insurrection. À la chute du jour, toute croisée où une chandelle s'allumait avait reçu une balle. La lumière était éteinte, quelquefois l'habitant tué. Aussi rien ne bouillait. Il n'y avait rien là que l'effroi, le deuil, la stupeur dans les maisons ; dans les rues une sorte d'horreur créée. On n'y apercevait même pas les longues rangées de fenêtres et d'étages, les dentelures des cheminées et des toits, les reflets vagues qui luisent sur le pavé boueux et mouillé. L'œil qui eût regardé d'en haut dans cet amas d'ombre eût entrevu peut-être çà et là, de distance en distance, des clartés indistinctes sans saillir des lignes brisées et bizarres, des profils de constructions singulières, quelque chose de pareil aux lueurs allant et venant dans des ruines ; c'est là qu'étaient les barricades. Le reste était un lac d'obscurité brumeux, pesant, funèbre, au-dessus duquel se dressaient, silhouettes immobiles et lugubres, la tour Saint-Jacques, l'église Saint-Merry, et deux ou trois autres de ces grands édifices dont l'homme fait des géants et dont la nuit fait des fantômes.

Tout autour de ce labyrinthe désert et inquiétant, dans les quartiers où la circulation parisienne n'était plus anéantie et où quelques rares réverbères brillaient, un observateur aérien eût pu distinguer la scintillation métallique des sabres et des bayonnettes, le roulement du canon de l'artillerie, et le fourmillement des bataillons anciens grossissant de minute en minute ; ceinture formidable qui se serrait et se fermait lentement autour de l'émeute.

Le quartier investi n'était plus qu'une sorte de monstrueuse caverne ; tout y paraissait endormi ou immobile, et, comme on vient de le voir, chacune des rues où l'on pouvait arriver n'offrait rien que de l'ombre.

L'ombre farouche, pleine de pièges, pleine de chocs connus et redoutables, où il était effrayant de pénétrer, épouvantable de séjourner, où ceux qui entraient frissonnaient devant ceux qui les attendaient, où ceux qui se défendaient tressaillaient devant ceux qui allaient venir. Les combattants invisibles retranchés à chaque coin de rue ; les embûches du sépulcre cachées dans les ténèbres de la nuit. C'était fini. Plus d'autre clarté à attendre là désormais que l'éclair des fusils, plus d'autre

de foule, dans la rue du Roule, dans la rue des Prévait été traversée que par un mot de pitié hautaine ; vaires, et dans le prolongement de la rue Saint-Honorvoyant à sa gauche, à un endroit où il y a aujourd'hui n'y avait plus une seule vitre où brillât une chandelle. e grande tombe, se masser avec leurs chevaux suvoyait s'enfoncer dans ces rues les files solitaires et bes ces admirables Écossais gris, il avait dit : *C'est*

croissantes des lanternes. Les lanternes de ce temmmage.
là ressemblaient à de grosses étoiles rouges pendu Puis il était monté à cheval, s'était porté en avant de à des cordes et jetaient sur le pavé une ombre qui avssomme, et avait choisi pour observatoire une étroite la forme d'une grande araignée. Ces rues n'étaient puupe de gazon à droite de la route de Genappe à désertes. On y distinguait des fusils en faisceaux, xelles, qui fut sa seconde station pendant la bataille. bayonnettes remuées et des troupes bivouaquant. troisième station, celle de sept heures du soir, entre cun curieux ne dépassait cette limite. Là cessait la Belle-Alliance et la Haie-Sainte, est redoutable ; c'est culation. Là finissait la foule et commençait l'arméeterre assez élevé qui existe encore et derrière lequel

Marius voulait avec la volonté de l'homme qui n'jarde était massée dans une déclivité de la plaine. Au-père plus. On l'avait appelé, il fallait qu'il allât. Il trou de ce tertre, les boulets ricochaient sur le pavé de la le moyen de traverser la foule et de traverser le bivouaussée jusqu'à Napoléon. Comme à Brienne, il avait des troupes, il se déroba aux patrouilles, il évita les s sa tête le sifflement des balles et des biscayens. tinelles. Il fit un détour, gagna la rue de Béthisy, et a ramassé, presque à l'endroit où étaient les pieds dirigea vers les halles. Au coin de la rue des Bourdson cheval, des boulets vermoulus, de vieilles lames nais il n'y avait plus de lanternes. sabre et des projectiles informes, mangés de rouille.

Après avoir franchi la zone de la foule, il avait abra rubigine. Il y a quelques années, on y a déterré un passé la lisière des troupes ; il se trouvait dans quelus de soixante, encore chargé, dont la fusée s'était chose d'effrayant. Plus un passant, plus un soldat, psée au ras de la bombe. C'est à cette dernière station une lumière ; personne. La solitude, le silence, la nu l'empereur disait à son guide Lacoste, paysan hos- je ne sais quel froid qui saisissait. Entrer dans une r, effaré, attaché à la selle d'un hussard, se retournant c'était entrer dans une cave. chaque paquet de mitraille, et tâchant de se cacher

Il continua d'avancer.

Il fit quelques pas. Quelqu'un passa près de lui r dans le dos. Celui qui écrit ces lignes, a trouvé lui- courant. Était-ce un homme ? une femme ? étaientme dans le talus friable de ce tertre, en creusant le plusieurs ? Il n'eût pu le dire. Cela avait passé et s'éble, les restes du col d'une bombe désagrégés par évanoui. yde de quarante-six années, et de vieux tronçons de

De circuit en circuit, il arriva dans une ruelle q qui cassaient comme des bâtons de sureau entre jugea être la rue de la Poterie ; vers le milieu de ce doigts.

Il se heurta à un obstacle. Il étendit les mai Les ondulations des plaines diversement inclinées C'était une charrette renversée ; son pied reconnu deut lieu la rencontre de Napoléon et de Wellington flaques d'eau, des fondrières, des pavés épars et am sont plus, personne ne l'ignore, ce qu'elles étaient le celés. Il y avait là une barricade ébauchée et aband juin 1815. En prenant à ce champ funèbre de quoi lui née. Il escalada les pavés et se trouva de l'autre côtée un monument, on lui a ôté son relief réel, et l'his- barrage. Il marchait très près des bornes et se guide, déconcertée, ne s'y reconnaît plus. Pour le glorifier, sur le mur des maisons. Un peu au delà de la barrical'a défiguré. Wellington, deux ans après, revoyant Wa- il lui sembla entrevoir devant lui quelque chose de blaloo, s'est écrié : *On m'a changé mon champ de bataille.*

Il approcha, cela prit une forme. C'étaient deux cloù est aujourd'hui la grosse pyramide de terre sur- vaux blancs ; les chevaux de l'omnibus dételé le mantée du lion, il y avait une crête qui, vers la route de par Bossuet, qui avaient erré au hasard de rue en relles, s'abaissait en rampe praticable, mais qui, du toute la journée et avaient fini par s'arrêter là, avec ceé de la chaussée de Genappe, était presque un es- patience accablée des brutes qui ne comprennent pment. L'élévation de cet escarpement peut encore plus les actions de l'homme que l'homme ne compré mesurée aujourd'hui par la hauteur des deux tertres s deux grandes sépultures qui encaissent la route

Marius laissa les chevaux derrière lui. Comme s Genappe à Bruxelles ; l'une, le tombeau anglais, à

abordait une rue qui lui faisait l'effet d'être la rue uche ; l'autre, le tombeau allemand, à droite. Il n'y a

Contrat-Social, un coup de fusil, venu on ne sait dnt de tombeau français. Pour la France, toute cette

et qui traversait l'obscurité au hasard, siffla tout pine est sépulcre. Grâce aux mille et mille charretées

de lui, et la balle perça au-dessus de sa tête un platerre employées à la butte de cent cinquante pieds

barbe de cuivre suspendu à la boutique d'un coiffehaut et d'un demi-mille de circuit, le plateau de Mont-

On voyait encore, en 1846, rue du Contrat-Social, au c int-Jean est aujourd'hui accessible en pente douce ;

des piliers des halles, ce plat à barbe troué. our de la bataille, surtout du côté de la Haie-Sainte,

Ce coup de fusil, c'était encore de la vie. À partir tait d'un abord âpre et abrupt. Le versant là était

cet instant, il ne rencontra plus rien. incliné que les canons anglais ne voyaient pas au-

Tout cet itinéraire ressemblait à une descente ssous d'eux la ferme située au fond du vallon, centre

marches noires. combat. Le 18 juin 1815, les pluies avaient encore

Marius n'en alla pas moins en avant. iné cette roideur, la fange compliquait la montée, et

non seulement on gravissait, mais on s'embourbait. Le

g de la crête du plateau courait une sorte de fossé

possible à deviner pour un observateur lointain.

Qu'était-ce que ce fossé ? Disons-le. Braine-l'Alleud

un village de Belgique, Ohain en est un autre. Ces

villages, cachés tous les deux dans des courbes terrain, sont joints par un chemin d'une lieue et de l'environ qui traverse une plaine à niveau ondulant, souvent entre et s'enfoncé dans des collines comme un sillon, ce qui fait que sur divers points cette route est un ravin. En 1815, comme aujourd'hui, cette route coupe la crête du plateau de Mont-Saint-Jean entre les deux chaussées de Genappe et de Nivelles ; seulement, elle est aujourd'hui de plain-pied avec la plaine ; elle était alors chemin creux. On lui a pris ses deux talus par la butte-monument. Cette route était et est encore un peu tranchée dans la plus grande partie de son parcours, une tranchée creuse quelquefois d'une douzaine de pieds et dont les talus trop escarpés s'écroulaient çà et là, surtout en hiver, sous les averses. Des accidents y arrivaient. La route était si étroite à l'entrée de Brai l'Alleud qu'un passant y avait été broyé par un char, comme le constate une croix de pierre debout près d'une cimetière qui donne le nom du mort, *Monsieur Bernier Debrye, marchand à Bruxelles*, et la date de l'accident, *février 1637*. Elle était si profonde sur le plateau du Mont-Saint-Jean qu'un paysan, Mathieu Nicaise, y avait été écrasé en 1783 par un éboulement du talus, comme le constatait une autre croix de pierre dont le fait est disparu dans les défrichements, mais dont le piédestal renversé est encore visible aujourd'hui sur la pente du gazon à gauche de la chaussée entre la Haie-Sainte et la ferme de Mont-Saint-Jean.

Un jour de bataille, ce chemin creux dont rien n'avait tissait, bordant la crête de Mont-Saint-Jean, fossé au sommet de l'escarpement, ornière cachée dans les terres, était invisible, c'est-à-dire terrible.

Chapitre I. De la rue Plumet au quartier Saint-Denis

La voix qui à travers le crépuscule avait appelé Marius à la barricade de la rue de la Chanvrerie lui avait fait l'effet de la voix de la destinée. Il voulait mourir, l'occasion s'offrait ; il frappait à la porte du tombeau, une main dans l'ombre lui en tendait la clef. Ces lugubres ouvertures qui se font dans les ténèbres devant le désespoir tentantes, Marius écarta la grille qui l'avait tant de fois laissé passer, sortit du jardin et dit : allons !

Fou de douleur, ne se sentant plus rien de fixe et de solide dans le cerveau, incapable de rien accepter hormis du sort après ces deux mois passés dans les enivrements de la jeunesse et de l'amour, accablé à l'ois par toutes les rêveries du désespoir, il n'avait plus un désir, en finir bien vite.

Il se mit à marcher rapidement. Il se trouvait précisément qu'il était armé, ayant sur lui les pistolets de son vert.

Le jeune homme qu'il avait cru apercevoir s'était perdu du à ses yeux dans les rues.

Marius, qui était sorti de la rue Plumet par le boulevard, traversa l'esplanade et le pont des Invalides, les boulevards des Champs-Élysées, la place Louis XV, et gagna la rue de Valenciennes. Les magasins y étaient ouverts, le gaz y brûlait dans les arcades, les femmes achetaient dans les boutiques, on prenait des glaces au café Laiter, on mangeait des petits gâteaux à la pâtisserie anglaise. Seulement quelques chaises de poste partaient au galop de l'hôtel des Princes et de l'hôtel Meurice.

Marius entra par le passage Delorme dans la rue de Saint-Honoré. Les boutiques y étaient fermées, les marchands causaient devant leurs portes entr'ouvertes, les passants circulaient, les réverbères étaient allumés, à l'air du tir du premier étage toutes les croisées étaient éclairées comme à l'ordinaire. Il y avait de la cavalerie sur la place du Palais-Royal.

Marius suivit la rue Saint-Honoré. À mesure qu'il s'éloignait du Palais-Royal, il y avait moins de fenêtres éclairées ; les boutiques étaient tout à fait closes, personne ne causait sur les seuils, la rue s'assombrissait et au même temps la foule s'épaississait. Car les passants qui auparavant n'avaient été qu'une foule, maintenant étaient une foule. On ne voyait personne dans cette foule, et pourtant il en sortait un bourdonnement sourd et profond.

Vers la fontaine de l'Arbre-Sec, il y avait « des groupes », espèces de groupes immobiles et sombres qui étaient parmi les allants et venants comme des pierres au milieu d'une eau courante.

À l'entrée de la rue des Prouvaires, la foule ne marchait plus. C'était un bloc résistant, massif, compact, presque impénétrable, de gens entassés qui s'enfouaient tout bas. Il n'y avait là presque plus d'habitants ni de chapeaux ronds. Des sarraus, des blouses, des casquettes, des têtes hérissées et terreuses. Cette multitude ondulait confusément dans la brume nocturne. Son chuchotement avait l'accent rauque d'un frémissement. Quoique pas un ne marchât, on entendait piétinement dans la boue. Au-delà de cette épaisseur

Chapitre VIII. L'empereur fait une question au guide Lacoste

nc, le matin de Waterloo, Napoléon était content.

Il avait raison ; le plan de bataille conçu par lui, nous l'avons constaté, était en effet admirable.

Une fois la bataille engagée, ses péripéties très diverses, la résistance d'Hougomont, la ténacité de la Haie-Sainte, Bauduin tué, Foy mis hors de combat, la mitraille inattendue où s'était brisée la brigade Soye, la meurtrière fatale de Guilleminot n'ayant ni pétards ni sacs à poudre, l'embourbement des batteries, les quinze pièces sans escorte culbutées par Uxbridge sur un chemin creux, le peu d'effet des bombes tombant dans les lignes anglaises, s'y enfouissant dans le fétide détrempé par les pluies et ne réussissant qu'à y faire des volcans de boue, de sorte que la mitraille se changeait en éclaboussure, l'inutilité de la démonstration faite sur Braine-l'Alleud, toute cette cavalerie, quinze escadrons, à peu près annulée, l'aile droite anglaise mal dirigée, l'aile gauche mal entamée, l'étrange malentendu de Ney massant, au lieu de les échelonner, les quatre divisions du premier corps, des épaisseurs de vingt-sept rangs et des fronts de deux cents hommes réduits de la sorte à la mitraille, l'effrayante trouée des boulets dans ces masses, les colonnes d'attaque désorientées, la batterie d'écharpe brusquement démasquée sur leur flanc Bourgeois, Donzelot et Durutte compromis, Quiot repoussé, le lieutenant Vieux, cet hercule sorti de l'école polytechnique, blessé au moment où il fonçait à coups de hache la porte de la Haie-Sainte sous le feu plongeant de la barricade anglaise barrant le coude de la route de Genappe à Bruxelles, la division Marcognet, prise entre l'infanterie et la cavalerie, défilée à bout portant dans les blés par Best et Pack, saignée par Ponsonby, sa batterie de sept pièces enclouée, le prince de Saxe-Weimar tenant et gardant, malgré le feu de l'artillerie, le drapeau du 55ème pris, le drapeau du 45ème pris, ce hussard prussien arrêté par les coureurs de la colonne volante de trois cents chasseurs battant l'estrade entre Plancenoit et Plancenoit, les choses inquiétantes que ce général avait dites, le retard de Grouchy, les quinze cents hommes tués en moins d'une heure dans le verger d'Hougomont, les dix-huit cents hommes couchés en quelques instants de temps encore autour de la Haie-Sainte, tous ces incidents orageux, passant comme les nuées de la mitraille devant Napoléon, avaient à peine troublé son sang-froid et n'avaient point assombri cette face impériale dans la certitude. Napoléon était habitué à regarder la bataille d'un œil fixe ; il ne faisait jamais chiffre à chiffre l'addition poignante du détail ; les chiffres lui importaient peu, pourvu qu'ils donnassent ce total : victoire ; que les commencements s'égarassent, il ne s'en alarmait point, lui qui se croyait maître et possesseur de la fin ; il avait attendu, se supposant hors de question, et il avait tenu le destin d'égal à égal. Il paraissait dire au sort : *Je n'oserais pas.*

Mi-parti lumière et ombre, Napoléon se sentait protégé dans le bien et toléré dans le mal. Il avait, ou croyait avoir pour lui, une connivence, on pourrait presque dire une complicité des événements, équivalente à l'antique invulnérabilité.

Pourtant, quand on a derrière soi la Bérésina, Le Mans et Fontainebleau, il semble qu'on pourrait se débarrasser de Waterloo. Un mystérieux froncement de sourcil vient visible au fond du ciel.

Au moment où Wellington rétrograda, Napoléon tressaillit. Il vit subitement le plateau de Mont-Saint-Jean se dégarnir et le front de l'armée anglaise disparaître. Elle se ralliait, mais se dérobaît. L'empereur souleva à demi sur ses étriers. L'éclair de la victoire passa dans ses yeux.

Wellington acculé à la forêt de Soignes et détruit, c'était le terrassement définitif de l'Angleterre par la France ; c'était Crécy, Poitiers, Malplaquet et Ramillies vengés. L'homme de Marengo raturait Azincourt.

L'empereur alors, méditant la péripétie terrible, prit dans sa main une dernière fois sa lunette sur tous les points du champ de bataille. Sa garde, l'arme au pied derrière l'épaule, l'observait d'en bas avec une sorte de religion. Il scrutait ; il examinait les versants, notait les pentes, scrutait le bouquet d'arbres, le carré de seigles, le sentier ; il semblait compter chaque buisson. Il regarda avec quelque fixité les barricades anglaises des deux chaussées, deux larges abatis d'arbres, celle de la chaussée de Genappe au-dessus de la Haie-Sainte, armée de deux canons, les seuls de toute l'artillerie anglaise qui vissent le fond du champ de bataille, et celle de la chaussée de Nivelles où étincelaient les bayonnettes hollandaises de la brigade Chassé. Il remarqua près de cette barricade une vieille chapelle de Saint-Nicolas peinte en blanc qui se dressait à l'angle de la traverse vers Braine-l'Alleud. Il se pencha et parla à demi-voix au guide Lacoste. Le guide fit un signe de tête négatif, probablement perfide.

L'empereur se redressa et se recueillit.

Wellington avait reculé. Il ne restait plus qu'à achever ce recul par un écrasement. Napoléon, se retournant brusquement, expédia une estafette à franc étrier vers Paris pour y annoncer que la bataille était gagnée.

Napoléon était un de ces génies d'où sort le tonnerre.

Il venait de trouver son coup de foudre.

Il donna l'ordre aux cuirassiers de Milhaud d'enlever le plateau de Mont-Saint-Jean.

Livre treizième – Marius entre dans l'ombre

quand Courfeyrac revit dans la barricade le petit jeu
homme qui le matin avait demandé chez lui Marius.

Ce garçon, qui avait l'air hardi et insouciant, é
venu à la nuit rejoindre les insurgés.

Chapitre IX. L'inattendu

étaient trois mille cinq cents. Ils faisaient un front
n quart de lieue. C'étaient des hommes géants sur
s chevaux colosses. Ils étaient vingt-six escadrons ;
ils avaient derrière eux, pour les appuyer, la divi-
n de Lefebvre-Desnouettes, les cent six gendarmes
lite, les chasseurs de la garde, onze cent quatre-vingt-
sept hommes, et les lanciers de la garde, huit cent
atre-vingts lances. Ils portaient le casque sans crins
la cuirasse de fer battu, avec les pistolets d'arçon
ns les fontes et le long sabre-épée. Le matin toute
mée les avait admirés quand, à neuf heures, les clai-
s sonnait, toutes les musiques chantant *Veillons au
ut de l'empire*, ils étaient venus, colonne épaisse, une
leurs batteries à leur flanc, l'autre à leur centre, se dé-
yer sur deux rangs entre la chaussée de Genappe et
schemont, et prendre leur place de bataille dans cette
ssante deuxième ligne, si savamment composée par
poléon, laquelle, ayant à son extrémité de gauche les
rassiers de Kellermann et à son extrémité de droite
cuirassiers de Milhaud, avait, pour ainsi dire, deux
s de fer.

L'aide de camp Bernard leur porta l'ordre de l'empereur. Ney tira son épée et prit la tête. Les escadrons
ormes s'ébranlèrent.

Alors on vit un spectacle formidable.

Toute cette cavalerie, sabres levés, étendards et
mpettes au vent, formée en colonne par division,
scendit, d'un même mouvement et comme un seul
nme, avec la précision d'un bélier de bronze qui
yre une brèche, la colline de la Belle-Alliance, s'en-
ça dans le fond redoutable où tant d'hommes dé-
étaient tombés, y disparut dans la fumée, puis, sor-
t de cette ombre, reparut de l'autre côté du vallon,
jours compacte et serrée, montant au grand trot, à
vers un nuage de mitraille crevant sur elle, l'épouvan-
le pente de boue du plateau de Mont-Saint-Jean. Ils
ntaient, graves, menaçants, imperturbables ; dans
intervalles de la mousqueterie et de l'artillerie, on
endait ce piétinement colossal. Étant deux divisions,
étaient deux colonnes ; la division Wathier avait la
ite, la division Delord avait la gauche. On croyait
r de loin s'allonger vers la crête du plateau deux
nenses coulevres d'acier. Cela traversa la bataille
nme un prodige.

Rien de semblable ne s'était vu depuis la prise de la
nde redoute de la Moskowa par la grosse cavalerie ;
rat y manquait, mais Ney s'y retrouvait. Il semblait
e cette masse était devenue monstre et n'eût qu'une
e. Chaque escadron ondulait et se gonflait comme
anneau du polype. On les apercevait à travers une
ste fumée déchirée çà et là. Pêle-mêle de casques, de
s, de sabres, bondissement orageux des croupes des
evaux dans le canon et la fanfare, tumulte discipliné
terrible ; là-dessus les cuirasses, comme les écailles
l'hydre.

Ces récits semblent d'un autre âge. Quelque chose
pareil à cette vision apparaissait sans doute dans
vieilles épopées orphiques racontant les hommes-

chevaux, les antiques hippanthropes, ces titans à face humaine et à poitrail équestre dont le galop escaladait l'Olympe, horribles, invulnérables, sublimes ; dieux à quatre pattes.

Bizarre coïncidence numérique, vingt-six bataillons allaient recevoir ces vingt-six escadrons. Derrière la crête du plateau, à l'ombre de la batterie masquée, l'infanterie anglaise, formée en treize carrés, deux carrés par carré, et sur deux lignes, sept sur la première, six sur la seconde, la crosse à l'épaule, couchés en joue ce qui allait venir, calme, muette, immobile. Elle ne voyait pas les cuirassiers et les cuirassiers ne la voyaient pas. Elle écoutait monter le bruit des trois mille chevaux, le frapement alternatif et symétrique des sabots au grand trot, le froissement des cuirasses, le cliquetis des sabres, et une sorte de grand souffle farouche. Il y eut un silence redoutable et puis, subitement, une longue file de bras levés brandissant des sabres apparut au-dessus de la crête, et les casques, et les trompettes, et les étendards, et les drapeaux, et vous verrez tout à l'heure à quoi je me suis toute cette cavalerie déboucha sur le plateau, et ce fut comme l'entrée d'un tremblement de terre.

Tout à coup, chose tragique, à la gauche des Anglais, à notre droite, la tête de colonne des cuirassiers cabra avec une clameur effroyable. Parvenus au point culminant de la crête, effrénés, tout à leur furie, leur course d'extermination sur les carrés et les canons, les cuirassiers venaient d'apercevoir entre eux et les Anglais un fossé, une fosse. C'était le chemin creux d'Ohain.

L'instant fut épouvantable. Le ravin était là, inattendu, béant, à pic sous les pieds des chevaux, profondément creux, deux toises entre son double talus ; le second ravin poussa le premier, et le troisième y poussa le second, les chevaux se dressaient, se rejetaient en arrière, tombaient sur la croupe, glissaient les quatre pieds en l'air, pilant et bouleversant les cavaliers, aucun moyen de reculer, toute la colonne n'était plus qu'un projet de loi, la force acquise pour écraser les Anglais écrasés, les Français, le ravin inexorable ne pouvait se renverser que comblé, cavaliers et chevaux y roulèrent pêle-mêle se broyant les uns sur les autres, ne faisant qu'une chair dans ce gouffre, et, quand cette fosse fut pleine d'hommes vivants, on marcha dessus et le reste passa. Presque un tiers de la brigade Dubois croula dans l'abîme.

Ceci commença la perte de la bataille.

Une tradition locale, qui exagère évidemment, dit que deux mille chevaux et quinze cents hommes furent ensevelis dans le chemin creux d'Ohain. Ce chiffre, vraisemblablement comprend tous les autres cadavres qu'on jeta dans ce ravin le lendemain du combat.

Notons en passant que c'était cette brigade Dubois, si funestement éprouvée, qui, une heure auparavant, chargeant à part, avait enlevé le drapeau du bataillon de Lunebourg.

Napoléon, avant d'ordonner cette charge des cuirassiers de Milhaud, avait scruté le terrain, mais n'avait aperçu ce chemin creux qui ne faisait pas même une bosse à la surface du plateau. Averti pourtant et mis en éveil par la petite chapelle blanche qui en marque l'angle, la chaussée de Nivelles, il avait fait, probablement par l'éventualité d'un obstacle, une question au guide

Puis il poussa du pied le cadavre et dit :

— Jetez cela dehors.

Trois hommes soulevèrent le corps du misérable qui agitait les dernières convulsions machinales de la vie épuisée, et le jetèrent par-dessus la petite barricade dans la ruelle Mondétour.

Enjolras était demeuré pensif. On ne sait quelles pensées se répandaient lentement sur sa face, mais une certaine sérénité. Tout à coup il éleva la voix. On fit silence.

— Citoyens, dit Enjolras, ce que cet homme a fait pour moi, ce que j'ai fait pour lui, est horrible. Il a tué, et moi j'ai fait ce que j'ai fait. J'ai dû le faire, car l'insurrection a besoin de sa discipline. L'assassinat est encore plus un crime que le meurtre ; nous sommes sous le regard de la loi, nous sommes les prêtres de la république, nous sommes les hosties du devoir, et il ne faut pas que nous puissions calomnier notre combat. J'ai donc jugé et condamné à mort cet homme. Quant à moi, contraint de faire ce que j'ai fait, mais l'abhorrant, je me suis jugé coupable.

— Ceux qui écoutaient tressaillirent.

— Nous partagerons ton sort, cria Combeferre.

— Soit, reprit Enjolras. Encore un mot. En exécutant cet homme, j'ai obéi à la nécessité ; mais la nécessité est un monstre du vieux monde ; la nécessité s'appelle la fatalité. Or, la loi du progrès, c'est que les monstres disparaissent devant les anges, et que la fatalité s'évapore devant la fraternité. C'est un mauvais moment à passer, mais il faut le passer. N'importe, je le prononce, et le glorifie. Amour, tu as l'avenir. Mort, je me sers

de toi, mais je te hais. Citoyens, il n'y aura dans l'avenir ni coups de foudre, ni ignorance féroce, ni ignorance sanglant. Comme il n'y aura plus de Satan, il n'y aura plus de Michel. Dans l'avenir personne ne tuera personne, la terre rayonnera, le genre humain aimera. Il y aura, citoyens, ce jour où tout sera concorde, harmonie, lumière, joie et vie, il viendra. Et c'est pour qu'il vienne que nous allons mourir.

Enjolras se tut. Ses lèvres de vierge se refermèrent ; il resta quelque temps debout à l'endroit où il avait été frappé, dans une immobilité de marbre. Son œil se faisait qu'on parlait bas autour de lui.

Jean Prouvaire et Combeferre se serraient la main avec une conviction, et, appuyés l'un sur l'autre à l'angle de la barricade, considéraient avec une admiration où se mêlait de la compassion ce grave jeune homme, ce jeune homme et prêtre, de lumière comme le cristal, et de force comme le fer.

Disons tout de suite que plus tard, après l'action, quand les cadavres furent portés à la morgue et fouillés, on trouva sur Le Cabuc une carte d'agent de police. L'auteur de ce livre a eu entre les mains, en 1848, le rapport spécial fait à ce sujet au préfet de police de Paris.

Ajoutons que, s'il faut en croire une tradition de la rue, le fait est qu'à partir de la mort du jeune homme, il ne fut plus question de Claquesous. Claquesous n'a laissé nulle trace de sa disparition ; il semblerait s'être amalgamé à l'invisible. Sa vie avait été ténue ; sa fin fut nuit.

Tout le groupe insurgé était encore sous l'émotion de ce procès tragique si vite instruit et si vite terminé,

- Ouvre ! dit Le Cabuc.
- Messieurs, cela ne se peut pas.
- Ouvre toujours !
- Impossible, messieurs !

Le Cabuc prit son fusil et coucha en joue le portier mais comme il était en bas, et qu'il faisait très noir le portier ne le vit point.

- Oui ou non, veux-tu ouvrir ?
- Non, messieurs !
- Tu dis non ?
- Je dis non, mes bons....

Le portier n'acheva pas. Le coup de fusil était ché ; la balle lui était entrée sous le menton et était sortie par la nuque après avoir traversé la jugulaire.

Le vieillard s'affaissa sur lui-même sans pousser un soupir. La chandelle tomba et s'éteignit, et l'on ne vit plus rien qu'une tête immobile posée au bord de la lucarne et un peu de fumée blanchâtre qui s'en allait vers le plafond.

– Voilà ! dit Le Cabuc en laissant retomber sur le pavé la crosse de son fusil.

Il avait à peine prononcé ce mot qu'il sentit une main qui se posait sur son épaule avec la pesanteur d'un aigle, et il entendit une voix qui lui disait :

- À genoux.

Le meurtrier se retourna et vit devant lui la figure blanche et froide d'Enjolras. Enjolras avait un pistolet dans la main.

À la détonation, il était arrivé.

Il avait empoigné de sa main gauche le collet de la blouse, la chemise et la bretelle du Cabuc.

- À genoux, répéta-t-il.

Et d'un mouvement souverain le frêle jeune homme de vingt ans plia comme un roseau le crocheteur traître et robuste et l'agenouilla dans la boue. Le Cabuc essaya de résister, mais il semblait qu'il eût été saisi par un poing surhumain.

Pâle, le col nu, les cheveux épars, Enjolras, avec son visage de femme, avait en ce moment je ne sais quel air de la Thémis antique. Ses narines gonflées, ses yeux baissés donnaient à son implacable profil grec cette expression de colère et cette expression de chasteté qui, au point de vue de l'ancien monde, conviennent à la justice.

Toute la barricade était accourue, puis tous s'étaient rangés en cercle à distance, sentant qu'il était impossible de prononcer une parole devant la chose qui allait voir.

Le Cabuc, vaincu, n'essayait plus de se débattre et tremblait de tous ses membres. Enjolras le lâcha et se remit sa montre.

– Recueille-toi, dit-il. Prie ou pense. Tu as une minute.

– Grâce, murmura le meurtrier ; puis il baissa la tête et balbutia quelques jurements inarticulés.

Enjolras ne quitta pas la montre des yeux ; il laissa sa passer la minute, puis il remit la montre dans son gousset. Cela fait, il prit par les cheveux Le Cabuc qui se pelotonnait contre ses genoux en hurlant et lui appuya sur l'oreille le canon de son pistolet. Beaucoup de ces hommes intrépides, qui étaient si tranquillement entrés dans la plus effrayante des aventures, détournèrent la tête.

On entendit l'explosion, l'assassin tomba sur le pavement le front en avant, et Enjolras se redressa et promena autour de lui son regard convaincu et sévère.

ste. Le guide avait répondu non. On pourrait presque dire que de ce signe de tête d'un paysan est sortie la catastrophe de Napoléon.

D'autres fatalités encore devaient surgir.

Était-il possible que Napoléon gagnât cette bataille ? Nous répondons non. Pourquoi ? À cause de Wellington ? à cause de Blücher ? Non. À cause de lui.

Bonaparte vainqueur à Waterloo, ceci n'était plus la loi du dix-neuvième siècle. Une autre série de faits se préparait, où Napoléon n'avait plus de place. La mauvaise volonté des événements s'était annoncée de longue date.

Il était temps que cet homme vaste tombât.

L'excessive pesanteur de cet homme dans la destinée humaine troublait l'équilibre. Cet individu comptait plus seul que le groupe universel. Ces pléthores de toute la vitalité humaine concentrée dans une seule

âme, le monde montant au cerveau d'un homme, cela était mortel à la civilisation si cela durait. Le moment

était venu pour l'incorruptible équité suprême d'aviser. Probablement les principes et les éléments, d'où dérivent les gravitations régulières dans l'ordre moral

comme dans l'ordre matériel, se plaignaient. Le sang qui coule, le trop-plein des cimetières, les mères en larmes, sont des plaidoyers redoutables. Il y a, quand la terre offre d'une surcharge, de mystérieux gémissements

à l'ombre, que l'abîme entend. Napoléon avait été dénoncé dans l'infini, et sa chute était décidée.

Il gênait Dieu.

Waterloo n'est point une bataille ; c'est le changement de front de l'univers.

Chapitre VIII.

Plusieurs points d'interrogation à propos d'un nommé Le Cabuc qui ne se nommait peut-être pas Le Cabuc

peinture tragique que nous avons entreprise ne serait pas complète, le lecteur ne verrait pas dans leur relief exact et réel ces grandes minutes de gésine sociale d'enfantement révolutionnaire où il y a de la convulsion mêlée à l'effort, si nous omettions, dans l'esquisse touchée ici, un incident plein d'une horreur épique et d'une terreur qui survint presque aussitôt après le départ de la rue de la Roche.

Les attroupements, comme on sait, font boule de neige et agglomèrent en roulant un tas d'hommes tumultueux. Ces hommes ne se demandent pas entre eux où ils viennent. Parmi les passants qui s'étaient réunis à ce rassemblement conduit par Enjolras, Combeferre et Courfeyrac, il y avait un être portant la veste du portefaix sur ses épaules, qui gesticulait et vociférait et avait une mine d'une espèce d'ivrogne sauvage. Cet homme, nommé ou surnommé Le Cabuc, et du reste tout à fait inconnu de ceux qui prétendaient le connaître, très discret, ou faisant semblant, s'était attablé avec quelques autres à une table qu'ils avaient tirée en dehors du cabaret. Le Cabuc, tout en faisant boire ceux qui lui tenaient face, semblait considérer d'un air de réflexion la grande maison du fond de la barricade dont les cinq étages dominaient toute la rue et faisaient face à la rue Saint-Nicolas. Tout à coup il s'écria :

— Camarades, savez-vous ? c'est de cette maison-là qu'il faudrait tirer. Quand nous serons là aux croisées, ça va, diable si quelqu'un avance dans la rue !

— Oui, mais la maison est fermée, dit un des buveurs.

— Cognons !

— On n'ouvrira pas.

— Enfonçons la porte !

Le Cabuc court à la porte qui avait un marteau fort dur et un fer à cheval, et frappe. La porte ne s'ouvre pas. Il frappe un second coup. Personne ne répond. Un troisième coup. Un grand silence.

— Y a-t-il quelqu'un ici ? crie Le Cabuc.

Rien ne bouge.

Alors il saisit un fusil et commence à battre la porte à coups de crosse. C'était une vieille porte d'allée, cintrée, basse, étroite, solide, toute en chêne, doublée à l'intérieur d'une feuille de tôle et d'une armature de fer, une porte poterne de bastille. Les coups de crosse faisaient rebondir la maison, mais n'ébranlaient pas la porte.

Toutefois il est probable que les habitants s'étaient levés, car on vit enfin s'éclairer et s'ouvrir une petite fenêtre carrée au troisième étage, et apparaître à cette fenêtre une chandelle et la tête béate et effrayée d'un homme en cheveux gris qui était le portier.

L'homme qui cognait s'interrompit.

— Messieurs, demanda le portier, que désirez-vous ?

Chapitre X. Le plateau de Mont Saint-Jean

même temps que le ravin, la batterie s'était démasquée.

Soixante canons et les treize carrés foudroyèrent les cuirassiers à bout portant. L'intrépide général Delord fit un salut militaire à la batterie anglaise.

Toute l'artillerie volante anglaise était rentrée au combat dans les carrés. Les cuirassiers n'eurent pas un temps d'arrêt. Le désastre du chemin creux avait décimés, mais non découragés. C'étaient des hommes qui, diminués de nombre, grandissent de valeur.

La colonne Wathier seule avait souffert du désastre ; la colonne Delord, que Ney avait fait occuper à gauche, comme s'il pressentait l'embûche, était arrivée entière.

Les cuirassiers se ruèrent sur les carrés anglais.

Ventre à terre, brides lâchées, sabre aux dents, pistolets au poing, telle fut l'attaque.

Il y a des moments dans les batailles où l'âme durcit comme jusqu'à changer le soldat en statue, et où toute la chair se fait granit. Les bataillons anglais, éperdus et assaillis, ne bougèrent pas.

Alors ce fut effrayant.

Toutes les faces des carrés anglais furent attaquées à la fois. Un tournoiement frénétique les enveloppa. Cette froide infanterie demeura impassible. Le premier rang, genou en terre, recevait les cuirassiers avec les bayonnettes, le second rang les fusillait ; derrière le second rang les canonniers chargeaient les carrés, le front du carré s'ouvrait, laissait passer une rafale de mitraille et se refermait. Les cuirassiers réchappaient par l'écrasement. Leurs grands chevaux se précipitaient, enjambaient les rangs, sautaient par-dessus les bayonnettes et tombaient, gigantesques, au milieu de ces quatre murs vivants. Les boulets faisaient des brèches dans les cuirassiers, les cuirassiers faisaient des brèches dans les carrés. Des files d'hommes disparaissaient broyées sous les chevaux. Les bayonnettes s'enfonçaient dans les ventres de ces centaures. De là venait la difformité de blessures qu'on n'a pas vue peut-être ailleurs. Les carrés, rongés par cette cavalerie forcenée, se rétrécissaient sans broncher. Inépuisables en mille lieux, ils faisaient explosion au milieu des assaillants. La figure de ce combat était monstrueuse. Ces carrés n'étaient plus des bataillons, c'étaient des cratères ; les cuirassiers n'étaient plus une cavalerie, c'était une avalanche. Chaque carré était un volcan attaqué par un torrent ; la lave combattait la foudre.

Le carré extrême de droite, le plus exposé de tous, s'éleva en l'air, fut presque anéanti dès les premiers coups. Il était formé du 75^{ème} régiment de highlanders. Un joueur de cornemuse au centre, pendant qu'on s'examinait autour de lui, baissant dans une inattention profonde son œil mélancolique plein du reflet des forêts et des lacs, assis sur un tambour, son *pibroch* sous le bras, jouait les airs de la montagne. Ces Écossais mouraient en pensant au Ben Lothian, comme les Grecs en

se souvenant d'Argos. Le sabre d'un cuirassier, abattu par le *pibroch* et le bras qui le portait, fit cesser le chant tuant le chanteur.

Les cuirassiers, relativement peu nombreux, amoncelés par la catastrophe du ravin, avaient là contre presque toute l'armée anglaise, mais ils se multipliaient chaque homme valant dix. Cependant quelques bataillons hanovriens plièrent. Wellington le vit, et songea à sa cavalerie. Si Napoléon, en ce moment-là même, eût songé à son infanterie, il eût gagné la bataille. Il oublia fut sa grande faute fatale. Tout à coup les cuirassiers, assaillants, se sentirent assaillis. La cavalerie anglaise était sur leur dos. Devant eux les carrés, derrière eux Somerset ; Somerset, c'étaient les quatorze cents dragons-gardes. Somerset avait à sa droite Dornbush avec les cheveu-légers allemands, et à sa gauche Tabor avec les carabiniers belges ; les cuirassiers, attaqués en flanc et en tête, en avant et en arrière, par l'infanterie et par la cavalerie, durent faire face de tous les côtés. Que leur importait ? ils étaient tourbillon. La bravoure devint inexprimable.

En outre, ils avaient derrière eux la batterie toujours tonnante. Il fallait cela pour que ces hommes fussent blessés dans le dos. Une de leurs cuirasses, trouée à l'omoplate gauche d'un biscayen, est dans la collection du musée de Waterloo.

Pour de tels Français, il ne fallait pas moins que de tels Anglais.

Ce ne fut plus une mêlée, ce fut une ombre, une furie, un vertigineux emportement d'âmes et de corps, un ouragan d'épées éclairs. En un instant les quatorze cents dragons-gardes ne furent plus que quelques cents ; Fuller, leur lieutenant-colonel, tomba mort. Ney accourut avec les lanciers et les chasseurs de Lefebvre et Desnouettes. Le plateau de Mont-Saint-Jean fut repris, pris encore. Les cuirassiers quittaient la cavalerie pour retourner à l'infanterie, ou, pour mieux dire, toute cette cohue formidable se colletait sans que l'un lâchât l'autre. Les carrés tenaient toujours. Il y eut douze sauts. Ney eut quatre chevaux tués sous lui. La mort des cuirassiers resta sur le plateau. Cette lutte dura deux heures.

L'armée anglaise en fut profondément ébranlée. Sans doute que, s'ils n'eussent été affaiblis dans leur premier choc par le désastre du chemin creux, les cuirassiers n'eussent culbuté le centre et décidé la victoire. Cette cavalerie extraordinaire pétrifia Clinton qui avait vu l'avance et Badajoz. Wellington, aux trois quarts vaincu, admirait héroïquement. Il disait à demi-voix : *sublime* !

Les cuirassiers anéantirent sept carrés sur trente, prirent ou enclouèrent soixante pièces de canon, et levèrent aux régiments anglais six drapeaux, que trois cuirassiers et trois chasseurs de la garde allèrent porter à l'empereur devant la ferme de la Belle-Alliance.

La situation de Wellington avait empiré. Cette étrange bataille était comme un duel entre deux corps blessés acharnés qui, chacun de leur côté, tout en combattant et en se résistant toujours, perdent tout leur sang. Lequel des deux tombera le premier ?

La lutte du plateau continuait.

Jusqu'où sont allés les cuirassiers ? personne ne saurait le dire. Ce qui est certain, c'est que, le lendemain de la bataille, un cuirassier et son cheval furent trouvés morts dans la charpente de la bascule du pesage des voitures à Mont-Saint-Jean, au point même où s'en-

persés dans les deux barricades, accoururent.

Javert, adossé au poteau, et si entouré de cordes qu'il ne pouvait faire un mouvement, levait la tête avec une

énergie intrépide de l'homme qui n'a jamais menti.

— C'est un mouchard, dit Enjolras.

Et se tournant vers Javert :

— Vous serez fusillé deux minutes avant que la barricade soit prise.

Javert répliqua de son accent le plus impérieux :

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Nous ménageons la poudre.

— Alors finissez-en d'un coup de couteau.

— Mouchard, dit le bel Enjolras, nous sommes des

cees et non des assassins.

Puis il appela Gavroche.

— Toi ! va à ton affaire ! Fais ce que je t'ai dit.

— J'y vas, cria Gavroche.

Et s'arrêtant au moment de partir :

— À propos, vous me donnerez son fusil ! Et il ajouta :

Je vous laisse le musicien, mais je veux la clarinette.

Le gamin fit le salut militaire et franchit gaîment la porte pure de la grande barricade.

— Les petits sont donc bons à quelque chose ! bien heureux ! J'y vas. En attendant fiez-vous aux petits méfiez-vous des grands... — Et Gavroche, levant la tête et baissant la voix, ajouta, en désignant l'homme de la rue des Billettes :

— Vous voyez bien ce grand-là ?

— Eh bien ?

— C'est un mouchard.

— Tu es sûr ?

— Il n'y a pas quinze jours qu'il m'a enlevé par l'oreille de la corniche du pont Royal où je prenais l'air.

Enjolras quitta vivement le gamin et murmura quelques mots très bas à un ouvrier du port aux sol funèbres.

qui se trouvait là. L'ouvrier sortit de la salle et y resta presque tout de suite accompagné de trois autres. quatre hommes, quatre portefaix aux larges épaules allèrent se placer, sans rien faire qui pût attirer l'attention, derrière la table où était accoudé l'homme de la rue des Billettes. Ils étaient visiblement prêts à jeter sur lui.

Alors Enjolras s'approcha de l'homme et lui demanda :

— Qui êtes-vous ?

À cette question brusque, l'homme eut un sursaut. Il plongea son regard jusqu'au fond de la prunelle candide d'Enjolras et parut y saisir sa pensée. Il sourit de plus d'un sourire qui était tout ce qu'on peut voir au moment de plus dédaigneux, de plus énergique et de plus résolu et répondit avec une gravité hautaine :

— Je vois ce que c'est.... Eh bien oui !

— Vous êtes mouchard ?

— Je suis agent de l'autorité.

— Vous vous appelez ?

— Javert.

Enjolras fit signe aux quatre hommes. En un clin d'œil, avant que Javert eût eu le temps de se retourner il fut colleté, terrassé, garrotté, fouillé.

On trouva sur lui une petite carte ronde collée entre deux verres et portant d'un côté les armes de France gravées, avec cette légende : *Surveillance et vigilance* de l'autre cette mention : JAVERT, inspecteur de police, âgé de cinquante-deux ans ; et la signature du préfet de police d'alors, M. Gisquet.

Il avait en outre sa montre et sa bourse, qui contenait quelques pièces d'or. On lui laissa la bourse et la montre. Derrière la montre, au fond du gousset, on trouva et l'on saisit un papier sous enveloppe qu'Enjolras déploya et où il lut ces cinq lignes écrites de la main même du préfet de police :

« Sitôt sa mission politique remplie, l'inspecteur Vert s'assurera, par une surveillance spéciale, s'il est possible, que des malfaiteurs n'aient des allures sur la berge droite de la Seine, près le pont d'Iéna. »

Le fouillage terminé, on redressa Javert, on lui noua les bras derrière le dos et on l'attacha au milieu de la salle basse à ce poteau célèbre qui avait jadis porté son nom au cabaret.

Gavroche, qui avait assisté à toute la scène et qui avait approuvé d'un hochement de tête silencieux, s'approcha de Javert et lui dit :

— C'est la souris qui a pris le chat.

Tout cela s'était exécuté si rapidement que ce fut fini quand on s'en aperçut autour du cabaret. Javert n'avait pas jeté un cri. En voyant Javert lié au poteau de la Courfeyrac, Bossuet, Joly, Combeferre, et les hommes de Mont-Saint-Jean et des brigades Vivian et Van-

deleur qui flanquaient l'aile gauche, Wellington n'avait plus de cavalerie. Nombre de batteries gisaient démantelées. Ces faits sont avoués par Siborne ; et Pringle, le général du désastre, va jusqu'à dire que l'armée anglaise hollandaise était réduite à trente-quatre mille hommes. Le duc-de-fer demeurait calme, mais ses lèvres avaient blêmi. Le commissaire autrichien Vincent, le commandant espagnol Alava, présents à la bataille dans l'état-major anglais, croyaient le duc perdu. À cinq heures Wellington tira sa montre, et on l'entendit murmurer un mot sombre : *Blücher, ou la nuit !*

Ce fut vers ce moment-là qu'une ligne lointaine de bayonnettes étincela sur les hauteurs du côté de l'ouest.

Ici est la péripétie de ce drame géant.

Chapitre VII.

L'homme recruté rue des Billettes

La nuit était tout à fait tombée, rien ne venait. On n'entendait que des rumeurs confuses, et par instants des clameurs, mais rares, peu nourries et lointaines. Ce répit qui se prolongeait, était signe que le gouvernement attendait son temps et ramassait ses forces. Ces cinquante hommes en attendaient soixante mille.

Enjolras se sentit pris de cette impatience qui saisit les âmes fortes au seuil des événements redoutables. Il alla trouver Gavroche qui s'était mis à fabriquer des bougies de dix chandelles, posées sur le comptoir par précaution à cause de la poudre répandue sur les tables. Ces deux enfants ne jetaient aucun rayonnement au dehors. Les insurgés en outre avaient eu soin de ne point allumer de lumière dans les étages supérieurs.

Gavroche en ce moment était fort préoccupé, non pas précisément de ses cartouches.

L'homme de la rue des Billettes venait d'entrer dans la salle basse et était allé s'asseoir à la table la moins éclairée. Il lui était échu un fusil de munition grand modèle, qu'il tenait entre ses jambes. Gavroche jusqu'à cet instant, distrait par cent choses « amusantes », n'avait même vu cet homme.

Lorsqu'il entra, Gavroche le suivit machinalement des yeux, admirant son fusil, puis, brusquement, quand l'homme fut assis, le gamin se leva. Ceux qui auraient vu l'homme jusqu'à ce moment l'auraient vu tout observer dans la barricade et dans la bande des insurgés avec une attention singulière ; mais depuis qu'il était rétrogradé dans la salle, il avait été pris d'une sorte de réveil et semblait ne plus rien voir de ce qui se passait. Le gamin s'approcha de ce personnage pensif et se mit à tourner autour de lui sur la pointe du pied comme on marche auprès de quelqu'un qu'on craint de déranger. En même temps, sur son visage enfantin, à la fois si effronté et si sérieux, si évaporé et si profond, gai et si navrant, passaient toutes ces grimaces de l'homme qui signifient : — Ah bah ! — pas possible ! — j'ai rêvé ! — je rêve ! — est-ce que ce serait ?... — non, n'est pas ! — mais si ! — mais non ! etc. Gavroche se penchait sur ses talons crispait ses deux poings dans ses poches, remuait le cou comme un oiseau, dépensait toute une lippe démesurée toute la sagacité de sa lèvres supérieure. Il était stupéfait, incertain, incrédule, convaincu et ébloui. Il avait la mine du chef des eunuques au moment où il découvre une Vénus parmi des statues, et l'air d'un amateur reconnaissant un Raphaël dans un tas de croûtes. Tout chez lui était en travail, l'instinct qui flairait et l'intelligence qui combinait. Il était sûr qu'il arrivait un événement à Gavroche.

C'est au plus fort de cette préoccupation qu'Enjolras s'adressa à lui.

— Tu es petit, dit Enjolras, on ne te verra pas. Sors des barricades, glisse-toi le long des maisons, va un peu partout par les rues, et reviens me dire ce qui se passe. Gavroche se haussa sur ses hanches.

Chapitre XI. Mauvais guide à Napoléon, bon guide à Bülow

connaît la poignante méprise de Napoléon : Grouchy défilé, Blücher survenant, la mort au lieu de la vie.

La destinée a de ces tournants ; on s'attendait au tour du monde ; on aperçoit Sainte-Hélène. Si le capitaine, qui servait de guide à Bülow, lieutenant de cavalerie, lui eût conseillé de déboucher de la forêt au-dessus de Frischemont plutôt qu'au-dessous de Plancoët, la forme du dix-neuvième siècle eût peut-être été différente. Napoléon eût gagné la bataille de Waterloo. Le tout autre chemin qu'au-dessous de Plancenoët, l'armée prussienne aboutissait à un ravin infranchissable à l'artillerie, et Bülow n'arrivait pas.

Or, une heure de retard, c'est le général prussien Wellington qui le déclare, et Blücher n'aurait plus trouvé Wellington debout ; « la bataille était perdue ».

Il était temps, on le voit, que Bülow arrivât. Il avait du temps été fort retardé. Il avait bivouaqué à Dion-le-Mont et n'était parti dès l'aube. Mais les chemins étaient impraticables et ses divisions s'étaient embourbées. Les ordres venaient au moyen des canons. En outre, il avait dû passer la Dyle sur l'étroit pont de Wavre ; la rue passant au pont avait été incendiée par les Français ; les caissons et les fourgons de l'artillerie, ne pouvant passer entre deux rangs de maisons en feu, avaient dû attendre que l'incendie fût éteint. Il était midi que l'avant-garde de Bülow n'avait pu encore atteindre Chapelle-Saint-Lambert.

L'action, commencée deux heures plus tôt, eût été gagnée à quatre heures, et Blücher serait tombé sur la bataille gagnée par Napoléon. Tels sont ces immenses hasards, proportionnés à un infini qui nous échappe. Dès qu'il vit, l'empereur, le premier, avec sa longue-vue, avait aperçu à l'extrême horizon quelque chose qui avait fixé son attention. Il avait dit : — Je vois là-bas un nuage qui me paraît être des troupes. Puis il avait demandé au duc de Dalmatie : — Soutz, que voyez-vous vers Chapelle-Saint-Lambert ? — Le maréchal braquant sa lunette avait répondu : — Quatre ou cinq mille hommes, Soutz. Évidemment Grouchy. — Cependant cela restait indistinct dans la brume. Toutes les lunettes de l'état-major avaient étudié « le nuage » signalé par l'empereur. Quelques-uns avaient dit : *Ce sont des colonnes font halte*. La plupart avaient dit : *Ce sont des arbres*. La vérité est que le nuage ne remuait pas. L'empereur avait détaché en reconnaissance vers ce point obscur une division de cavalerie légère de Domon.

Bülow en effet n'avait pas bougé. Son avant-garde était très faible, et ne pouvait rien. Il devait attendre le passage du corps d'armée, et il avait l'ordre de se concentrer avant d'entrer en ligne ; mais à cinq heures, voyant le mouvement de Wellington, Blücher ordonna à Bülow d'attaquer et lui dit ce mot remarquable : « Il faut donner de l'air à la mêlée anglaise. »

Peu après, les divisions Losthin, Hiller, Hacke et Rysse se déployaient devant le corps de Lobau, la cavalerie

du prince Guillaume de Prusse débouchait du bois Cette lumière ajoutait à l'écarlate du drapeau je ne
Paris, Plancenoit était en flammes, et les boulets ps quelle pourpre terrible.
siens commençaient à pleuvoir jusque dans les ra
de la garde en réserve derrière Napoléon.

Ô place Maubert ! Ô place Dauphine
Quand, dans le taudis frais et printanier,
Tu tirais ton bas sur ta jambe fine,
Je voyais un astre au fond du grenier.

J'ai fort lu Platon, mais rien ne m'en reste ;
Mieux que Malebranche et que Lamennais,
Tu me démontrais la bonté céleste
Avec une fleur que tu me donnais.

Je t'obéissais, tu m'étais soumise.
Ô grenier doré ! te lacer ! te voir
Aller et venir dès l'aube en chemise,
Mirant ton front jeune à ton vieux miroir !

Et qui donc pourrait perdre la mémoire
De ces temps d'aurore et de firmament,
De rubans, de fleurs, de gaze et de moire,
Où l'amour bégaye un argot charmant ?

Nos jardins étaient un pot de tulipe ;
Tu masquais la vitre avec un jupon ;
Je prenais le bol de terre de pipe,
Et je te donnais la tasse en japon.

Et ces grands malheurs qui nous faisaient rire !
Ton manchon brûlé, ton boa perdu !
Et ce cher portrait du divin Shakespeare
Qu'un soir pour souper nous avons vendu !

J'étais mendiant, et toi charitable.
Je baisais au vol tes bras frais et ronds.
Dante in-folio nous servait de table
Pour manger gaîment un cent de marrons.

La première fois qu'en mon joyeux bouge
Je pris un baiser à ta lèvre en feu,
Quand tu t'en allas décoiffée et rouge,
Je restai tout pâle et je crus en Dieu

Te rappelles-tu nos bonheurs sans nombre,
Et tous ces fichus changés en chiffons ?
Oh ! que de soupirs, de nos cœurs pleins d'ombre,
Se sont envolés dans les cieus profonds !

L'heure, le lieu, ces souvenirs de jeunesse rap-
lés, quelques étoiles qui commençaient à briller au
le repos funèbre de ces rues désertes, l'immine-
de l'aventure inexorable qui se préparait, donnaient
charme pathétique à ces vers murmurés à demi-
dans le crépuscule par Jean Prouvaire qui, nous l'av
dit, était un doux poète.

Cependant on avait allumé un lampion dans la pe
barricade, et, dans la grande, une de ces torches de
comme on en rencontre le mardi gras en avant des
tures chargées de masques qui vont à la Courtille. C
torches, on l'a vu, venaient du faubourg Saint-Antoin

La torche avait été placée dans une espèce de ca
de pavés fermée de trois côtés pour l'abriter du vi
et disposée de façon que toute la lumière tombait
le drapeau. La rue et la barricade restaient plong
dans l'obscurité, et l'on ne voyait rien que le drap
rouge formidablement éclairé comme par une énor
lanterne sourde.

Chapitre XII. La garde

sait le reste : l'irruption d'une troisième armée, la ba-
le disloquée, quatre-vingt-six bouches à feu tonnante
à coup, Pirchler survenant avec Bülow, la cavalerie
Zieten menée par Blücher en personne, les Français
bulés, Marcognet balayé du plateau d'Ohain, Durutte
ogé de Papelotte, Donzelot et Quiot reculant, Lobau
en écharpe, une nouvelle bataille se précipitant à la
tombante sur nos régiments démantelés, toute la
e anglaise reprenant l'offensive et poussée en avant,
gigantesque trouée faite dans l'armée française, la
raille anglaise et la mitraille prussienne s'entraïdant,
termination, le désastre de front, le désastre en flanc,
garde entrant en ligne sous cet épouvantable écrou-
lent.

Comme elle sentait qu'elle allait mourir, elle cria :
l'empereur ! L'histoire n'a rien de plus émouvant que
te agonie éclatant en acclamations.

Le ciel avait été couvert toute la journée. Tout à coup,
ce moment-là même, il était huit heures du soir, les
ges de l'horizon s'écartèrent et laissèrent passer,
avers les ormes de la route de Nivelles, la grande
geur sinistre du soleil qui se couchait. On l'avait vu
ever à Austerlitz.

Chaque bataillon de la garde, pour ce dénouement,
t commandé par un général. Friant, Michel, Roguet,
let, Mallet, Poret de Morvan, étaient là. Quand les
ts bonnets des grenadiers de la garde avec la large
que à l'aigle apparurent, symétriques, alignés, tran-
les, superbes, dans la brume de cette mêlée, l'en-
ni sentit le respect de la France ; on crut voir vingt
oires entrer sur le champ de bataille, ailes déployées,
eux qui étaient vainqueurs, s'estimant vaincus, re-
èrent ; mais Wellington cria : *Debout, gardes, et visez*
e ! le régiment rouge des gardes anglaises, couché
rière les haies, se leva, une nuée de mitraille cribla
drapeau tricolore frissonnant autour de nos aigles,
s se ruèrent, et le suprême carnage commença. La
de impériale sentit dans l'ombre l'armée lâchant pied
pour d'elle, et le vaste ébranlement de la déroute, elle
endit le *sauve-qui-peut* ! qui avait remplacé le *vive*
l'empereur ! et, avec la fuite derrière elle, elle continua
vancer, de plus en plus foudroyée et mourant davan-
e à chaque pas qu'elle faisait. Il n'y eut point d'hé-
nts ni de timides. Le soldat dans cette troupe était
si héros que le général. Pas un homme ne manqua
suicide.

Ney, éperdu, grand de toute la hauteur de la mort ac-
tée, s'offrait à tous les coups dans cette tourmente.
ut là son cinquième cheval tué sous lui. En sueur,
lamme aux yeux, l'écume aux lèvres, l'uniforme dé-
tonné, une de ses épaulettes à demi coupée par le
p de sabre d'un horse-guard, sa plaque de grand-
e bosselée par une balle, sanglant, fangeux, magni-
e, une épée cassée à la main, il disait : *Venez voir*
ment meurt un maréchal de France sur le champ de
aille ! Mais en vain ; il ne mourut pas. Il était hagard
ndigné. Il jetait à Drouet d'Erlon cette question : *Est-*
que tu ne te fais pas tuer, toi ? Il criait au milieu de

toute cette artillerie écrasant une poignée d'hommes
 — Il n'y a donc rien pour moi ! Oh ! je voudrais que tous
 ces boulets anglais m'entrassent dans le ventre ! Tu es
 réservé à des balles françaises, infortuné !

Chapitre VI. En attendant

En ces heures d'attente, que firent-ils ?

Il faut bien que nous le disions, puisque ceci est de l'histoire.

Tandis que les hommes faisaient des cartouches et que les femmes de la charpie, tandis qu'une large casseroles, pleine d'étain et de plomb fondu destinés au moule à balles, fumait sur un réchaud ardent, pendant que les vedettes veillaient l'arme au bras sur la barricade, pendant qu'Enjolras, impossible à distraire, veillait sur les vedettes, Combeferre, Courfeyrac, Jean Prouvaire, Gueilly, Bossuet, Joly, Bahorel, quelques autres encore, cherchèrent et se réunirent, comme aux plus paisibles jours de leurs causeries d'écoliers, et dans un coin de ce cabaret changé en casemate, à deux pas de la redoute qu'ils avaient élevée, leurs carabines amorcées et chargées appuyées au dossier de leur chaise, ils virent deux beaux jeunes gens, si voisins d'une heure suprême, se mirent à dire des vers d'amour.

Quels vers ? Les voici :

*Vous rappelez-vous notre douce vie,
 comme nous étions si jeunes tous deux,
 que nous n'avions au cœur d'autre envie
 que d'être bien mis et d'être amoureux !*

*Comme si j'en ajoutant votre âge à mon âge,
 nous ne comptions pas à deux quarante ans,
 que, dans notre humble et petit ménage,
 même l'hiver, nous étions printemps !*

*Comme ces beaux jours ! Manuel était fier et sage,
 il s'asseyait à de saints banquets,
 lançait la foudre, et votre corsage
 était une épingle où je me piquais.*

*Comme il vous contemplait. Avocat sans causes,
 quand je vous menais au Prado dîner,
 vous étiez jolie au point que les roses
 faisaient l'effet de se retourner ;*

*Comme je vous entendais dire : Est-elle belle !
 comme elle sent bon ! quels cheveux à flots !
 comme son mantelet elle cache une aile ;
 comme son bonnet charmant est à peine éclos.*

*Comme nous nous baisions avec toi, pressant ton bras souple.
 Comme les passants croyaient que l'amour charmé
 était marié, dans notre heureux couple,
 comme les doux mois d'avril au beau mois de mai.*

*Comme nous vivions cachés, contents, porte close,
 devant l'amour, bon fruit défendu ;
 comme ta bouche n'avait pas dit une chose
 que déjà ton cœur avait répondu.*

*Comme bonne était l'endroit bucolique
 que je t'adorais du soir au matin.
 Comme c'est ainsi qu'une âme amoureuse applique
 son cœur à la carte du Tendre au pays latin.*

Le rappel, qui parcourait tout Paris, ne discontinua pas, mais cela avait fini par ne plus être qu'un bruit monotone auquel ils ne faisaient plus attention. Ce bruit tantôt s'éloignait, tantôt s'approchait, avec des ondulations lugubres.

On chargea les fusils et les carabines, tous ensemble, sans précipitation, avec une gravité solennelle. Enjolras alla placer trois sentinelles hors des barricades, l'une rue de la Chanvrerie, la seconde rue de Prêchereux, la troisième au coin de la Petite-Truand.

Puis, les barricades bâties, les postes assignés, les fusils chargés, les vedettes posées, seuls dans ces rues redoutables où personne ne passait plus, entourés de ces maisons muettes et comme mortes où ne passait aucun mouvement humain, enveloppés des ombres croissantes du crépuscule qui commençait, au milieu de cette obscurité et de ce silence où l'on sentait s'avancer quelque chose et qui avaient je ne sais quoi de tragique et de terrifiant, isolés, armés, déterminés, tranquilles, ils attendirent.

Chapitre XIII. La catastrophe

La déroute derrière la garde fut lugubre.

L'armée plia brusquement de tous les côtés à la fois, à la Haie-Sainte, de Papelotte, de Planoulx, de Hougomont, de la Haie-Sainte, de Papelotte, de Planoulx. Le cri *Trahison !* fut suivi du cri *Sauve-qui-peut !*

L'armée qui se débande, c'est un dégel. Tout fléchit, tout cède, tout craque, flotte, roule, tombe, se heurte, se hâte, se précipite. Désagrégation inouïe. Ney emprunte un cheval, se met en travers de la chaussée de Bruxelles, arrête à la fois les Anglais et les Français. Il tâche de rallier l'armée, il la rappelle, il l'insulte, il se cramponne à la route. Il est débordé. Les soldats le fuient, en criant : *Vive le maréchal Ney !* Deux régiments de Durutte vont et viennent effarés et comme ballottés entre le sabre des Anglais et la fusillade des brigades de Kempt, de Best, de Kalk et de Rylandt ; la pire des mêlées, c'est la déroute, les amis s'entre-tuent pour fuir ; les escadrons et les bataillons se brisent et se dispersent les uns contre les autres, énorme écume de la bataille. Lobau à une extrémité, Reille à l'autre sont roulés dans le flot. En face de Napoléon fait des murailles avec ce qui lui reste de soldats ; en vain il dépense à un dernier effort ses escadrons de service. Quiot recule devant Vivian, Kellermann devant Vandeleur, Lobau devant Bülow, Morand devant Domon et Subervic devant le prince Guillaume de Prusse. Guyot, qui a mené à la charge les escadrons de l'empereur, tombe sous les pieds des dragons anglais.

Napoléon court au galop le long des fuyards, les hague, presse, menace, supplie. Toutes ces bouches criaient le matin *vive l'empereur*, restent béantes ; il est à peine si on le connaît. La cavalerie prussienne, elle venue, s'élanche, vole, sabre, taille, hache, tue, examine. Les attelages se ruent, les canons se sauvent ; les soldats du train détellent les caissons et en prennent les chevaux pour s'échapper ; des fourgons culbutés sur quatre roues en l'air entravent la route et sont des occasions de massacre. On s'écrase, on se foule, on marche sur les morts et sur les vivants. Les bras sont perdus. Une multitude vertigineuse emplit les routes, les sentiers, les ponts, les plaines, les collines, les vallées, les bois, encombrés par cette évacuation de quarante mille hommes. Cris, désespoir, sacs et fusils jetés dans les seigles, passages frayés à coups d'épée, plus de canonnades, plus d'officiers, plus de généraux, une inimaginable épouvante. Zieten sabrant la France à son tour. Les lions devenus chevreuils. Telle fut cette fuite.

À Genappe, on essaya de se retourner, de faire front, de braver. Lobau rallia trois cents hommes. On barricada l'entrée du village ; mais à la première volée de la cavalerie prussienne, tout se remit à fuir, et Lobau fut tué. On voit encore aujourd'hui cette volée de mitraille écrite sur le vieux pignon d'une maison en brique au-dessus de la route, quelques minutes avant d'entrer à Genappe. Les Prussiens s'élançèrent dans Genappe, mais eux sans doute d'être si peu vainqueurs. La poursuite fut monstrueuse. Blücher ordonna l'extermination. Un officier avait donné ce lugubre exemple de menacer de tuer tout grenadier français qui lui amènerait un pri-

sonnier prussien. Blücher dépassa Roguet. Le général de la jeune garde, Ducemesme, acculé sur la porte d'auberge de Genappe, rendit son épée à un hussard de la mort qui prit l'épée et tua le prisonnier. La victoire s'acheva par l'assassinat des vaincus. Punis depuis puisque nous sommes l'histoire : le vieux Blücher déshonora. Cette férocité mit le comble au désastre. La déroute désespérée traversa Genappe, traversa Quatre-Bras, traversa Gosselies, traversa Frasnes, traversa Charleroi, traversa Thuin, et ne s'arrêta qu'à la frontière. Hélas ! et qui donc fuyait de la sorte une grande armée.

Ce vertige, cette terreur, cette chute en ruine de la plus haute bravoure qui ait jamais étonné l'histoire, est-ce que cela est sans cause ? Non. L'ombre d'un droit énorme se projette sur Waterloo. C'est le jour du destin. La force au-dessus de l'homme a donné le jour-là. De là le pli épouvanté des têtes ; de là toutes ces grandes âmes rendant leur épée. Ceux qui avaient vaincu l'Europe sont tombés terrassés, n'ayant plus à dire ni à faire, sentant dans l'ombre une présence terrible. *Hoc erat in fatis*. Ce jour-là, la perspective du genre humain a changé. Waterloo, c'est le gond du neuvième siècle. La disparition du grand homme est nécessaire à l'avènement du grand siècle. Quelqu'un qui on ne réplique pas s'en est chargé. La panique des héros s'explique. Dans la bataille de Waterloo, il y a eu du nuage, il y a du météore. Dieu a passé.

À la nuit tombante, dans un champ près de Genappe, Bernard et Bertrand saisirent par un pan de sa redingote et arrêterent un homme hagard, pensif, sinistre, entraîné jusque-là par le courant de la déroute, venant mettre pied à terre, avait passé sous son bras la bride de son cheval, et, l'œil égaré, s'en retournait seul vers Waterloo. C'était Napoléon essayant encore d'aller en avant, immense somnambule de ce rêve écroulé.

Chapitre V. Les préparatifs

Les journaux du temps qui ont dit que la barricade de la rue de la Chanvrerie, cette *construction presque inexpugnable*, comme ils l'appellent, atteignait au niveau d'un premier étage, se sont trompés. Le fait est qu'elle ne dépassait pas une hauteur moyenne de six ou sept pieds.

Elle était bâtie de manière que les combattants pouvaient, à volonté, ou disparaître derrière, ou dominer le toit, et même en escalader la crête au moyen d'une triple rangée de pavés superposés et arrangés en escaliers à l'intérieur. Au dehors le front de la barricade, composé de piles de pavés et de tonneaux reliés par des poutres et des planches qui s'enchevêtraient dans les roues de la charrette Anceau et de l'omnibus renversé, avait un aspect hérissé et inextricable. Une coupure faite dans le mur pour qu'un homme y pût passer avait été ménagée entre le mur des maisons et l'extrémité de la barricade la plus éloignée du cabaret, de façon qu'une échelle était possible. La flèche de l'omnibus était dressée droite et maintenue avec des cordes, et un drapeau blanc, fixé à cette flèche, flottait sur la barricade.

La petite barricade Mondétour, cachée derrière la maison du cabaret, ne s'apercevait pas. Les deux barricades réunies formaient une véritable redoute. Enjolras et Courfeyrac n'avaient pas jugé à propos de barricader ce tronçon de la rue Mondétour qui ouvre par la rue des Prêcheurs une issue sur les halles, voulant sans doute conserver une communication possible avec le dehors et redoutant peu d'être attaqués par la dangerouse et difficile ruelle des Prêcheurs.

À cela près de cette issue restée libre, qui constituait une issue stratégique, eût appelé un homme, et en tenant compte aussi de la coupure exigée par la rue de la Chanvrerie, l'intérieur de la barricade, où le cabaret faisait un angle saillant, présentait un quadrilatère irrégulier fermé de toutes parts. Il y avait une vingtaine de pas d'intervalle entre le grand barrage des hautes maisons qui formaient le fond de la rue, entre le qu'on pouvait dire que la barricade était adossée aux hautes maisons, toutes habitées, mais closes du haut en bas.

Tout ce travail se fit sans empêchement en moins d'une heure et sans que cette poignée d'hommes harcelés ne surgit un bonnet à poil ni une bayonnette. Les bourgeois peu fréquents qui se hasardaient encore à ce moment de l'émeute dans la rue Saint-Denis jetaient un coup d'œil rue de la Chanvrerie, apercevaient la barricade, et doublaient le pas.

Les deux barricades terminées, le drapeau arboré, traîna une table hors du cabaret ? et Courfeyrac monta sur la table. Enjolras apporta le coffre carré et Courfeyrac l'ouvrit. Ce coffre était rempli de cartouches. Quand on vit les cartouches, il y eut un tressaillement parmi les plus braves et un moment de silence.

Courfeyrac les distribua en souriant.

Chacun reçut trente cartouches. Beaucoup avaient la poudre et se mirent à en faire d'autres avec les autres qu'on fondait. Quant au baril de poudre, il était sur une table à part, près de la porte, et on le réserva.

Chapitre XIV. Le dernier carré

Quelques carrés de la garde, immobiles dans le ruissellement de la déroute comme des rochers dans de l'eau coule, tinrent jusqu'à la nuit. La nuit venant, la mort si, ils attendirent cette ombre double, et, inébranlés, s'en laissèrent envelopper. Chaque régiment, isolés les uns des autres et n'ayant plus de lien avec l'armée rompue de toutes parts, mourait pour son compte. Ils avaient pris position, pour faire cette dernière action, les uns sur les hauteurs de Rossomme, les autres dans la plaine de Mont-Saint-Jean. Là, abandonnés, vaincus, terribles, les carrés sombres agonisaient formidablement. Ulm, Gram, Léna, Friedland, mouraient en eux.

Au crépuscule, vers neuf heures du soir, au bas du plateau de Mont-Saint-Jean, il en restait un. Dans ce lieu funeste, au pied de cette pente gravie par les cuisiniers, inondée maintenant par les masses anglaises, sous les feux convergents de l'artillerie ennemie victorieuse, sous une effroyable densité de projectiles, ce carré se défendait. Il était commandé par un officier obscur nommé Cambronne. À chaque décharge, le carré diminuait, et ripostait. Il répliquait à la mitraille par la fusillade, rétrécissant continuellement ses quatre murs. Souvent les fuyards s'arrêtaient par moment, essoufflés, attendant dans les ténèbres ce sombre tonnerre décroissant.

Quand cette légion ne fut plus qu'une poignée, quand leur drapeau ne fut plus qu'une loque, quand les fusils épuisés de balles ne furent plus que des canons, quand le tas de cadavres fut plus grand que le drapeau vivant, il y eut parmi les vainqueurs une sorte de terreur sacrée autour de ces mourants sublimes, et l'artillerie anglaise, reprenant haleine, fit silence. Ce fut une espèce de répit. Ces combattants avaient autour d'eux comme un fourmillement de spectres, des silhouettes d'hommes à cheval, le profil noir des canons, le ciel blanc aperçu à travers les roues et les affûts ; la hideuse tête de mort que les héros entrevoient toujours dans la fumée au fond de la bataille, s'avançait vers eux et les regardait. Ils purent entendre dans l'ombre obscurcie qu'on chargeait les pièces, les mèches allumées pareilles à des yeux de tigre dans la nuit firent un cercle autour de leurs têtes, tous les boute-feu des batteries anglaises s'approchèrent des canons, et alors, tout à coup, tenant la minute suprême suspendue au-dessus de leurs têtes, un général anglais, Colville selon les uns, Maitland selon les autres, leur cria : *Braves Français, rendez-vous !* Cambronne répondit : *Merde !*

– Hercules vous-mêmes ! riposta Gavroche. Une vitre dans une barricade, c'est excellent. Ça n'empêche pas de l'attaquer, mais ça gêne pour la prendre. Vous n'avez donc jamais chipé des pommes pardessus un mur où il y avait des culs de bouteilles ? Une porte brisée, ça coupe les cors aux pieds de la garde nationale quand elle veut monter sur la barricade. Pardi ! le verre est un traître. Ah çà, vous n'avez pas une imagination effrayante, mes camarades !

Du reste, il était furieux de son pistolet sans chien. Il le passa de l'un à l'autre, réclamant : – Un fusil ! Je veux un fusil ! Pourquoi ne me donne-t-on pas un fusil ?

– Un fusil à toi ! dit Combeferre.

– Tiens ! répliqua Gavroche, pourquoi pas ? J'en ai eu un en 1830 quand on s'est disputé avec Charles

Enjolras haussa les épaules.

– Quand il y en aura pour les hommes, on en donnera pour les enfants.

Gavroche se tourna fièrement, et lui répondit :

– Si tu es tué avant moi, je te prends le tien.

– Gamin ! dit Enjolras.

– Blanc-bec ! dit Gavroche.

Un élégant fourvoyé qui flânait au bout de la rue, fit un mouvement de recul.

Gavroche lui cria :

– Venez avec nous, jeune homme ! Eh bien, cette belle patrie, on ne fait donc rien pour elle ?

L'élégant s'enfuit.

nette. Un autre étalait par-dessus sa redingote une fleterie et une giberne de garde national avec le cougiberne orné de cette inscription en laine rouge : *O public*. Force fusils portant des numéros de légions, de chapeaux, point de cravates, beaucoup de bras et quelques piques. Ajoutez à cela tous les âges, tous visages, de petits jeunes gens pâles, des ouvriers port bronzés. Tous se hâtaient, et, tout en s'entraïd on causait des chances possibles, — qu'on aurait secours vers trois heures du matin, — qu'on était d'un régiment, — que Paris se soulèverait. Propos ribles auxquels se mêlait une sorte de jovialité cordi On eût dit des frères ; ils ne savaient pas les noms uns des autres. Les grands périls ont cela de beau qu mettent en lumière la fraternité des inconnus.

Un feu avait été allumé dans la cuisine et l'on y dait dans un moule à balles brocs, cuillers, fourchet toute l'argenterie d'étain du cabaret. On buvait à vers tout cela. Les capsules et les chevrotines traîna pêle-mêle sur les tables avec les verres de vin. Dans salle de billard, mame Hucheloup, Matelote et Gibel diversement modifiées par la terreur, dont l'une é abrutie, l'autre essoufflée, l'autre éveillée, déchiraient vieux torchons et faisaient de la charpie ; trois in gés les assistaient, trois gaillards chevelus, barbu moustachus, qui épiluchaient la toile avec des doigts lingère et qui les faisaient trembler.

L'homme de haute stature que Courfeyrac, Com ferre et Enjolras avaient remarqué à l'instant où il al dait l'attroupement au coin de la rue des Billettes, vaillait à la petite barricade et s'y rendait utile. Gavro travaillait à la grande. Quant au jeune homme qui a attendu Courfeyrac chez lui et lui avait demandé m sieur Marius, il avait disparu à peu près vers le mom où l'on avait renversé l'omnibus.

Gavroche, complètement envolé et radieux, s'é chargé de la mise en train. Il allait, venait, mon descendait, remontait, bruissait, étincelait. Il sem être là pour l'encouragement de tous. Avait-il un guillon ? oui, certes, sa misère ; avait-il des ailes ? certes, sa joie. Gavroche était un tourbillonnement, le voyait sans cesse, on l'entendait toujours. Il r plissait l'air, étant partout à la fois. C'était une esp d'ubiquité presque irritante ; pas d'arrêt possible a lui. L'énorme barricade le sentait sur sa croupe. Il nait les flâneurs, il excitait les paresseux, il ranimait fatigués, il impatientait les pensifs, mettait les uns gaîté, les autres en haleine, les autres en colère, t en mouvement, piquait un étudiant, mordait un ouvri se posait, s'arrêtait, repartait, volait au-dessus du multe et de l'effort, sautait de ceux-ci à ceux-là, mur rait, bourdonnait, et harcelait tout l'attelage ; mouche l'immense Coche révolutionnaire.

Le mouvement perpétuel était dans ses petits b et la clameur perpétuelle dans ses petits poumons

— Hardi ! encore des pavés ! encore des tonnea encore des machins ! où y en a-t-il ? Une hottée plâtras pour me boucher ce trou-là. C'est tout petit, v barricade. Il faut que ça monte. Mettez-y tout, flanq y tout, fichez-y tout. Cassez la maison. Une barrica c'est le thé de la mère Gibou. Tenez, voilà une p vitrée.

Ceci fit exclamer les travailleurs.

— Une porte vitrée ! qu'est-ce que tu veux qu fasse d'une porte vitrée, tubercule ?

Chapitre XV. Cambronne

ecteur français voulant être respecté, le plus beau peut-être qu'un Français ait jamais dit ne peut lui répété. Défense de déposer du sublime dans l'his-

A nos risques et périls, nous enfrenons cette dé se.

Donc, parmi tous ces géants, il y eut un titan, Cambronne.

Dire ce mot, et mourir ensuite. Quoi de plus grand ! c'est mourir que de le vouloir, et ce n'est pas la faute et homme, si, mitraillé, il a survécu.

L'homme qui a gagné la bataille de Waterloo, ce n'est Napoléon en déroute, ce n'est pas Wellington pliant quatre heures, désespéré à cinq, ce n'est pas Blücher ne s'est point battu ; l'homme qui a gagné la bataille Waterloo, c'est Cambronne.

Foudroyer d'un tel mot le tonnerre qui vous tue, c'est cre.

Faire cette réponse à la catastrophe, dire cela au tin, donner cette base au lion futur, jeter cette ré ue à la pluie de la nuit, au mur traître de Hougomont, chemin creux d'Ohain, au retard de Grouchy, à l'ar e de Blücher, être l'ironie dans le sépulcre, faire en te de rester debout après qu'on sera tombé, noyer s deux syllabes la coalition européenne, offrir aux ces latrines déjà connues des césars, faire du der des mots le premier en y mêlant l'éclair de la France, e insolemment Waterloo par le mardi gras, complé Léonidas par Rabelais, résumer cette victoire dans parole suprême impossible à prononcer, perdre le ain et garder l'histoire, après ce carnage avoir pour les riens, c'est immense. C'est l'insulte à la foudre. a atteint la grandeur eschylienne.

Le mot de Cambronne fait l'effet d'une fracture. C'est fracture d'une poitrine par le dédain ; c'est le trop n de l'agonie qui fait explosion. Qui a vaincu ? Est-Wellington ? Non. Sans Blücher il était perdu. Est-Blücher ? Non. Si Wellington n'eût pas commencé, cher n'aurait pu finir. Ce Cambronne, ce passant de ernière heure, ce soldat ignoré, cet infiniment petit la guerre, sent qu'il y a là un mensonge, un men ge dans une catastrophe, redoublement poignant, au moment où il en éclate de rage, on lui offre cette sion, la vie ! Comment ne pas bondir ? Ils sont là, s les rois de l'Europe, les généraux heureux, les Ju rs tonnants, ils ont cent mille soldats victorieux, et ière les cent mille, un million, leurs canons, mèche mée, sont béants, ils ont sous leurs talons la garde ériale et la grande armée, ils viennent d'écraser Na éon, et il ne reste plus que Cambronne ; il n'y a plus r protester que ce ver de terre. Il protestera. Alors il rche un mot comme on cherche une épée. Il lui vient écume, et cette écume, c'est le mot. Devant cette oire prodigieuse et médiocre, devant cette victoire s victorieux, ce désespéré se redresse ; il en subit rmité, mais il en constate le néant ; et il fait plus cracher sur elle ; et sous l'accablement du nombre, a force et de la matière, il trouve à l'âme une expres-

sion, l'excrément. Nous le répétons. Dire cela, faire c
trouver cela, c'est être le vainqueur.

L'esprit des grands jours entra dans cet homme
connu à cette minute fatale. Cambronne trouve le r
de Waterloo comme Rouget de l'Isle trouve la M
seillaise, par visitation du souffle d'en haut. Un eff
de l'ouragan divin se détache et vient passer à trav
ces hommes, et ils tressaillent, et l'un chante le ch
suprême et l'autre pousse le cri terrible. Cette parole
dédain titanique, Cambronne ne la jette pas seulem
à l'Europe au nom de l'empire, ce serait peu ; il la j
au passé au nom de la révolution. On l'entend, et
reconnait dans Cambronne la vieille âme des géant
semble que c'est Danton qui parle ou Kléber qui rug

Au mot de Cambronne, la voix anglaise répond
feu ! les batteries flamboyèrent, la colline trembla
toutes ces bouches d'airain sortit un dernier vomis
ment de mitraille, épouvantable, une vaste fumée,
guement blanchie du lever de la lune, roula, et qu
la fumée se dissipa, il n'y avait plus rien. Ce reste
midable était anéanti ; la garde était morte. Les qu
murs de la redoute vivante gisaient, à peine distingu
on çà et là un tressaillement parmi les cadavres
c'est ainsi que les légions françaises, plus grandes
les légions romaines, expirèrent à Mont-Saint-Jean
la terre mouillée de pluie et de sang, dans les t
sombres, à l'endroit où passe maintenant, à qu
heures du matin, en sifflant et en fouettant gaîment
cheval, Joseph, qui fait le service de la malle-poste
Nivelles.

Chapitre IV.

Essai de consolation sur la veuve Hucheloup

orel, extasié de la barricade, criait :

Voilà la rue décollée ! comme cela fait bien !

Courfeyrac, tout en démolissant un peu le cabaret,
archait à consoler la veuve cabaretière.

— Mère Hucheloup, ne vous plaigniez-vous pas
tre jour qu'on vous avait signifié procès-verbal et
le en contravention parce que Gibelotte avait secoué
apis de lit par votre fenêtre ?

— Oui, mon bon monsieur Courfeyrac. Ah ! mon Dieu
ce que vous allez me mettre aussi cette table-là
s votre horreur ? Et même que, pour le tapis, et
si pour un pot de fleurs qui était tombé de la man
de dans la rue, le gouvernement m'a pris cent francs
nende. Si ce n'est pas une abomination !

— Eh bien ! mère Hucheloup, nous vous vengeons.

La mère Hucheloup, dans cette réparation qu'on lui
ait, ne semblait pas comprendre beaucoup son bé
ce. Elle était satisfaite à la manière de cette femme
be qui, ayant reçu un soufflet de son mari, s'alla
ndre à son père, criant vengeance et disant : — Père,
ois à mon mari affront pour affront. Le père deman
: — Sur quelle joue as-tu reçu le soufflet ? Sur la joue
che. Le père souffleta la joue droite et dit : — Te
à contente. Va dire à ton mari qu'il a souffleté ma
, mais que j'ai souffleté sa femme.

La pluie avait cessé. Des recrues étaient arrivées.
ouvriers avaient apporté sous leurs blouses un ba
le poudre, un panier contenant des bouteilles de
ol, deux ou trois torches de carnaval et une bour
e pleine de lampions « restés de la fête du roi ».
uelle fête était toute récente, ayant eu lieu le 1er
. On disait que ces munitions venaient de la part
n épicier du faubourg Saint-Antoine nommé Pépin.
prisait l'unique réverbère de la rue de la Chanvrerie, la
erne correspondante de la rue Saint-Denis, et toutes
lanternes des rues circonvoisines, de Mondétour, du
ne, des Prêcheurs, et de la Grande et de la Petite-
anderie.

Enjolras, Combeferre et Courfeyrac dirigeaient tout.
ntenant deux barricades se construisaient en même
ps, toutes deux appuyées à la maison de Corinthe
aisant équerre ; la plus grande fermait la rue de
Chanvrerie, l'autre fermait la rue Mondétour du cô
le la rue du Cygne. Cette dernière barricade, très
ite, n'était construite que de tonneaux et de pavés.
étaient là environ cinquante travailleurs ; une tren
e armés de fusils ; car, chemin faisant, ils avaient
un emprunt en bloc à une boutique d'armurier.

Rien de plus bizarre et de plus bigarré que cette
pe. L'un avait un habit-veste, un sabre de cavalerie
eux pistolets d'arçon, un autre était en manches de
mise avec un chapeau rond et une poire à poudre
due au côté, un troisième plastronné de neuf feuilles
papier gris et armé d'une alène de sellier. Il y en avait
qui criait. *Exterminons jusqu'au dernier et mourons au
t de notre bayonnette !* Celui-là n'avait pas de bayon-

Chapitre XVI. *Quot libras in duce ?*

La bataille de Waterloo est une énigme. Elle est aussi une énigme pour ceux qui l'ont gagnée que pour celui qui l'a perdue. Pour Napoléon, c'est une panique. Blücher n'y a vu que du feu ; Wellington n'y comprend rien. Voyez les bulletins et les rapports. Les bulletins sont confus, les commentaires sont embrouillés. Ceux-ci balbutient, ceux-là bégayent. Thiers partage la bataille de Waterloo en quatre moments ; Muffling la coupe en trois périodes ; Charras, sur quelques points nous avons une autre appréciation que lui, a seul saisi de son fier coup d'œil les éléments caractéristiques de cette catastrophe du génie humain aux prises avec le hasard divin. Tous les autres historiens ont un certain éblouissement, et dans l'excès d'éblouissement ils tâtonnent. Journée fulgurante, en un instant, écroulement de la monarchie militaire qui, à la grande stupeur des rois, a entraîné tous les royaumes, la chute de la force, déroute de la guerre.

Dans cet événement, empreint de nécessité surhumaine, la part des hommes n'est rien.

Retirer Waterloo à Wellington et à Blücher, est-ce cela quelque chose à l'Angleterre et à l'Allemagne ?

Non. Ni cette illustre Angleterre ni cette auguste Allemagne ne sont en question dans le problème de Waterloo. Grâce au ciel, les peuples sont grands en dehors des lugubres aventures de l'épée. Ni l'Allemagne, l'Angleterre, ni la France, ne tiennent dans un fourreau. Dans cette époque où Waterloo n'est qu'un cliquetis de sabres, au-dessus de Blücher l'Allemagne à l'Espagne et au-dessus de Wellington l'Angleterre à Byron. Un vaste lever d'idées est propre à notre siècle, et dans l'aurore l'Angleterre et l'Allemagne ont leur lueur magnifique. Elles sont majestueuses par ce qu'elles sentent. L'élévation de niveau qu'elles apportent à la civilisation leur est intrinsèque ; il vient d'elles-mêmes, non d'un accident. Ce qu'elles ont d'agrandissement au dix-neuvième siècle n'a point Waterloo pour source. Il y a que les peuples barbares qui aient des cruautés après une victoire. C'est la vanité passagère des torrents enflés d'un orage. Les peuples civilisés, tout au temps où nous sommes, ne se haussent ni ne s'abaissent par la bonne ou mauvaise fortune d'un jour. Leur poids spécifique dans le genre humain n'est nul de quelque chose de plus qu'un combat. Leur honneur, Dieu merci, leur dignité, leur lumière, leur génie, ne sont pas des numéros que les héros et les conquérants, ces joueurs, peuvent mettre à la loterie des batailles. Souvent bataille perdue, progrès conquis. Moins de gloire, plus de liberté. Le tambour se tait, la raison prend la parole. C'est le jeu à qui perd gagne. Parlons donc de Waterloo froidement des deux côtés. Rendons-nous compte de ce qui est au hasard et à Dieu ce qui est à jamais. Qu'est-ce que Waterloo ? Une victoire ? Non. Une défaite.

Quine gagné par l'Europe, payé par la France.

Ce n'était pas beaucoup la peine de mettre là un lion. Waterloo du reste est la plus étrange rencontre qui soit dans l'histoire. Napoléon et Wellington. Ce ne sont pas des ennemis, ce sont des contraires. Jamais Dieu,

qui se plaît aux antithèses, n'a fait un plus saisissant contraste et une confrontation plus extraordinaire. Enjolras le considéra d'un œil dédaigneux : côté, la précision, la prévision, la géométrie, la prudence, la retraite assurée, les réserves ménagées, un savoir, de vivre, et de mourir. froid opiniâtre, une méthode imperturbable, la stratégie qui profite du terrain, la tactique qui équilibre les bataillons, le carnage tiré au cordeau, la guerre réglée montre en main, rien laissé volontairement au hasard le vieux courage classique, la correction absolue et l'autre l'intuition, la divination, l'étrangeté militaire, l'instinct surhumain, le coup d'œil flamboyant, on ne voit rien de quoi qui regarde comme l'aigle et qui frappe comme la foudre, un art prodigieux dans une impétuosité dédaigneuse, tous les mystères d'une âme profonde, la association avec le destin, le fleuve, la plaine, la forêt, la colline, sommés et en quelque sorte forcés d'obéir à un despote allant jusqu'à tyranniser le champ de bataille, la foi à l'étoile mêlée à la science stratégique, la grandiose, mais la troublant. Wellington était le *Barème* de la guerre, Napoléon en était le *Michel-Ange* ; et cette fois le génie fut vaincu par le calcul.

Des deux côtés on attendait quelqu'un. Ce fut le calculateur exact qui réussit. Napoléon attendait Grouchy, il ne vint pas. Wellington attendait Blücher ; il vint.

Wellington, c'est la guerre classique qui prend sa revanche. Bonaparte, à son aurore, l'avait rencontrée en Italie, et superbement battue. La vieille chouette avait fui devant le jeune vautour. L'ancienne tactique avait non seulement foudroyée, mais scandalisée. Qu'étais-ce que ce Corse de vingt-six ans, que signifiait cet ignorant splendide qui, ayant tout contre lui, rien pour lui, sans vivres, sans munitions, sans canons, sans soldats, presque sans armée, avec une poignée d'hommes se ruait sur l'Europe coalisée et gagnait absurdement des victoires dans l'impossible ? D'où sortait ce forcené foudroyant qui, presque sans reprendre haleine, et avec le même jeu de combat dans la main, pulvérisait l'une après l'autre les divisions armées de l'empereur d'Allemagne, culbutant Beaulieu sur Alvinzi, Wurmser sur Beaulieu, Mélas sur Wurmser, Mack sur Mélas ? Qu'était-ce que ce nouveau venu de la guerre ayant l'effronterie d'un astre ? L'école académique militaire l'excommuniait en lâchant pied. D'où venait cette implacable rancune du vieux Césarisme contre le nouveau, du sabre correct contre l'épée flamboyante, de l'échiquier contre le génie. Le 18 juin 1815, cette rancune eut le dernier mot, et au-dessous de Lodi, de Montebello, de Montenotte, de Mantoue, de Marengo, de Waterloo, elle écrivit : Waterloo. Triomphe des médiocres doux aux majorités. Le destin consentit à cette ironie. À son déclin, Napoléon retrouva devant lui Wurmser jeune.

Pour avoir Wurmser en effet, il suffit de blanchir les cheveux de Wellington.

Waterloo est une bataille du premier ordre gagnée par un capitaine du second.

Ce qu'il faut admirer dans la bataille de Waterloo, c'est l'Angleterre, c'est la fermeté anglaise, c'est la résolution anglaise, c'est le sang anglais ; ce que l'Angleterre a eu là de superbe, ne lui en déplaise, c'est elle-même. Ce n'est pas son capitaine, c'est son armée.

Wellington, bizarrement ingrat, déclare dans une lettre à lord Bathurst que son armée, l'armée qui a été battue le 18 juin 1815, était une « détestable armée ». Qu'en pense cette sombre mêlée d'ossements enfouis

Laisse-moi y dormir — jusqu'à ce que j'y meure.

Enjolras le considéra d'un œil dédaigneux :

Grantaire, tu es incapable de croire, de penser, de

Grantaire répliqua d'une voix grave :

Tu verras.

bégaya encore quelques mots inintelligibles, puis

et assez habituel de la seconde période de l'ébriété

Enjolras l'avait rudement et brusquement poussé, un

tant après il était endormi.

flanc complétait le barrage de la rue. s les sillons de Waterloo ?

Mame Hucheloup, bouleversée, s'était réfugiée en Angleterre a été trop modeste vis-à-vis de Wellington premier étage. Faire Wellington si grand, c'est faire l'Angleterre

Elle avait l'œil vague et regardait sans voir, criant te. Wellington n'est qu'un héros comme un autre.

bas. Ses cris épouvantés n'osaient sortir de son gos Écossais gris, ces horse-guards, ces régiments de

– C'est la fin du monde, murmurait-elle. tland et de Mitchell, cette infanterie de Pack et de

Joly déposait un baiser sur le gros cou rouge et npt, cette cavalerie de Ponsonby et de Somerset,

de mame Hucheloup et disait à Grantaire : – Mon d highlanders jouant du *pibroch* sous la mitraille, ces

j'ai toujours considéré le cou d'une femme comme e sillons de Rylandt, ces recrues toutes fraîches qui

chose infiniment délicate. aient à peine manier le mousquet tenant tête aux

Mais Grantaire atteignait les plus hautes régions s les bandes d'Essling et de Rivoli, voilà ce qui est

dithyrambe. Matelote étant remontée au premier, Gh. Wellington a été tenace, ce fut là son mérite,

taire l'avait saisie par la taille et poussait à la fenêtrous ne le lui marchandons pas, mais le moindre

longs éclats de rire. ses fantassins et de ses cavaliers a été tout aus-

– Matelote est laide ! criait-il. Matelote est laide colide que lui. *L'iron-soldier* vaut *l'iron-duke*. Quant à

rêve ! Matelote est une chimère. Voici le secret des, toute notre glorification va au soldat anglais, à

naissance : un Pygmalion gothique qui faisait des née anglaise, au peuple anglais. Si trophée il y a,

gouilles de cathédrales tomba un beau matin amour à l'Angleterre que le trophée est dû. La colonne

de l'une d'elles, la plus horrible. Il supplia l'amour Waterloo serait plus juste si au lieu de la figure d'un

l'animer, et cela fit Matelote. Regardez-la, citoyens ! hme, elle élevait dans la nue la statue d'un peuple.

a les cheveux couleur chromate de plomb commis cette grande Angleterre s'irritera de ce que nous

maîtresse du Titien, et c'est une bonne fille. Je vns ici. Elle a encore, après son 1688 et notre 1789,

réponds qu'elle se battra bien. Toute bonne fille contsion féodale. Elle croit à l'hérédité et à la hiérarchie.

un héros. Quant à la mère Hucheloup, c'est une vipeuple, qu'aucun ne dépasse en puissance et en

brave. Voyez les moustaches qu'elle a ! elle les are, s'estime comme nation, non comme peuple. En

ritées de son mari. Une housarde, quoi ! Elle se ba que peuple, il se subordonne volontiers et prend

aussi. À elles deux elles feront peur à la banlieue. Caprd pour une tête. Workman, il se laisse dédaigner ;

rades, nous renverserons le gouvernement, vrai combat, il se laisse bâtonner. On se souvient qu'à la ba-

il est vrai qu'il existe quinze acides intermédiaires ee d'Inkermann un sergent qui, à ce qu'il paraît, avait

l'acide margarique et l'acide formique. Du reste vé l'armée, ne put être mentionné par lord Raglan, la

m'est parfaitement égal. Messieurs, mon père m'a archie militaire anglaise ne permettant de citer dans

jours détesté parce que je ne pouvais comprendre apport aucun héros au-dessous du grade d'officier.

mathématiques. Je ne comprends que l'amour et Ce que nous admirons par-dessus tout, dans une

berté. Je suis Grantaire le bon enfant ! N'ayant jamontre du genre de celle de Waterloo, c'est la prodi-

eu d'argent, je n'en ai pas pris l'habitude, ce qui fait ise habileté du hasard. Pluie nocturne, mur de Hou-

je n'en ai jamais manqué ; mais si j'avais été richont, chemin creux d'Ohain, Grouchy sourd au ca-

n'y aurait plus eu de pauvres ! on aurait vu ! Oh ! si, guide de Napoléon qui le trompe, guide de Bülow

bons cœurs avaient les grosses bourses ! comme l'éclaire ; tout ce cataclysme est merveilleusement

irait mieux ! Je me figure Jésus-Christ avec la fortunduit.

Rothschild ! Que de bien il ferait ! Matelote, embrasAu total, disons-le, il y eut à Waterloo plus de mas-

moi ! Vous êtes voluptueuse et timide ! vous avez re que de bataille.

joues qui appellent le baiser d'une sœur, et des lè Waterloo est de toutes les batailles rangées celle qui

qui réclament le baiser d'un amant ! plus petit front sur un tel nombre de combattants.

– Tais-toi, futaille ! dit Courfeyrac. oléon, trois quarts de lieue, Wellington, une demi-

Grantaire répondit : e ; soixante-douze mille combattants de chaque cô-

– Je suis capitoul et maître ès jeux floraux ! De cette épaisseur vint le carnage.

Enjolras qui était debout sur la crête du barragOn a fait ce calcul et établi cette proportion : Perte

fusil au poing, leva son beau visage austère. Enjombmes : à Austerlitz, Français, quatorze pour cent ;

on le sait, tenait du spartiate et du puritain. Il fût nses, trente pour cent, Autrichiens, quarante-quatre

aux Thermopyles avec Léonidas et eût brûlé Drogh cent. À Wagram, Français, treize pour cent ; Au-

avec Cromwell. niens, quatorze. À la Moskowa, Français, trente-

– Grantaire ! cria-t-il, va-t'en cuver ton vin hors d pour cent ; Russes, quarante-quatre. À Bautzen,

C'est la place de l'ivresse et non de l'ivrognerie. hçais, treize pour cent ; Russes et Prussiens, qua-

déshonore pas la barricade ! e. À Waterloo, Français, cinquante-six pour cent ;

Cette parole irritée produisit sur Grantaire un es, trente et un. Total pour Waterloo, quarante et

singulier. On eût dit qu'il recevait un verre d'eau froi pour cent. Cent quarante-quatre mille combattants ;

travers le visage. Il parut subitement dégrisé. Il s'a tante mille morts. Le champ de Waterloo aujourd'hui

s'accouda sur une table près de la croisée, rega calme qui appartient à la terre, support impassible

Enjolras avec une inexprimable douceur, et lui dit : homme, et il ressemble à toutes les plaines.

– Tu sais que je crois en toi. La nuit pourtant une espèce de brume visionnaire

– Va-t'en. dégage, et si quelque voyageur s'y promène, s'il

– Laisse-moi dormir ici. arde, s'il écoute, s'il rêve comme Virgile devant les

– Va dormir ailleurs, cria Enjolras. estes plaines de Philippes, l'hallucination de la ca-

Mais Grantaire, fixant toujours sur lui ses yrophe le saisit. L'effrayant 18 juin revit ; la fausse

tendres et troubles, répondit : ine monument s'efface, ce lion quelconque se dis-

sipe, le champ de bataille reprend sa réalité ; des lig
d'infanterie ondulent dans la plaine, des galops fur
traversent l'horizon ! le songeur effaré voit l'éclair
sabres, l'étincelle des bayonnettes, le flamboiement
bombes, l'entre-croisement monstrueux des tonner
il entend, comme un râle au fond d'une tombe, la
meur vague de la bataille fantôme ; ces ombres, ce s
les grenadiers ; ces lueurs, ce sont les cuirassiers
squelette, c'est Napoléon ; ce squelette, c'est Well
ton ; tout cela n'est plus et se heurte et combat enc
et les ravins s'empourprent, et les arbres frissonn
et il y a de la furie jusque dans les nuées, et, dans
ténèbres, toutes ces hauteurs farouches, Mont-Sa
Jean, Hougomont, Frischemont, Pape-lotte, Plancier
apparaissent confusément couronnées de tourbill
de spectres s'exterminant.

Chapitre III. La nuit commence à se faire sur Grantaire

place était en fait admirablement indiquée, l'entrée
la rue évasée, le fond rétréci et en cul-de-sac, Co
ne y faisant un étranglement, la rue Mondétour facile
à droite et à gauche, aucune attaque possible
par la rue Saint-Denis, c'est-à-dire de front et à dé
vert. Bossuet gris avait eu le coup d'œil d'Annibal à

À l'irruption du rassemblement, l'épouvante avait
toute la rue. Pas un passant qui ne se fût éclip
Le temps d'un éclair, au fond, à droite, à gauche,
tiques, établis, portes d'allées, fenêtres, persiennes,
sardes, volets de toute dimension, s'étaient fermés
jus les rez-de-chaussée jusque sur les toits. Une
le femme effrayée avait fixé un matelas devant sa
être à deux perches à sécher le linge, afin d'amortir la
usqueterie. La maison du cabaret était seule restée
erte ; et cela pour une bonne raison, c'est que l'at
pement s'y était rué. — Ah mon Dieu ! ah mon Dieu !
paraît mame Hucheloup.

Bossuet était descendu au-devant de Courfeyrac.

Joly, qui s'était mis à la fenêtre, cria :

— Courfeyrac, tu aurais dû prendre un parapluie. Tu
t'enrhuber.

Dependant, en quelques minutes, vingt barres de fer
ient été arrachées de la devanture grillée du caba
dix toises de rue avaient été dépavées ; Gavroche
ahorel avaient saisi au passage et renversé le ha
t d'un fabricant de chaux appelé Anceau, ce haquet
tenait trois barriques pleines de chaux qu'ils avaient
ées sous des piles de pavés ; Enjolras avait levé
appe de la cave, et toutes les futailles vides de la
ve Hucheloup étaient allées flanquer les barriques
chaux ; Feuilly, avec ses doigts habitués à enlumi
les lames délicates des éventails, avait contre-buté
barriques et le haquet de deux massives piles de
ellons. Moellons improvisés comme le reste, et pris
ne sait où. Des poutres d'étai avaient été arrachées
façade d'une maison voisine et couchées sur les
illes. Quand Bossuet et Courfeyrac se retournèrent,
noitié de la rue était déjà barrée d'un rempart plus
t qu'un homme. Rien n'est tel que la main populaire
r bâtir tout ce qui se bâtit en démolissant.

Matelote et Gibelotte s'étaient mêlées aux
ailleurs. Gibelotte allait et venait chargée de
yats. Sa lassitude aidait à la barricade. Elle servait
pavés comme elle eût servi du vin, l'air endormi.

Un omnibus qui avait deux chevaux blancs passa au
t de la rue.

Bossuet enjamba les pavés, courut, arrêta le co
r, fit descendre les voyageurs, donna la main « aux
nes », congédia le conducteur et revint ramenant voi
et chevaux par la bride.

— Les omnibus, dit-il, ne passent pas devant Co
ne. *Non licet omnibus adire Corinthum.*

Un instant après, les chevaux dételés s'en allaient au
ard par la rue Mondétour, et l'omnibus couché sur le

Chapitre XVII. Faut-il trouver bon Waterloo ?

iste une école libérale très respectable qui ne hait
 t Waterloo. Nous n'en sommes pas. Pour nous,
 erloo n'est que la date stupéfaite de la liberté. Qu'un
 igle sorte d'un tel œuf, c'est à coup sûr l'inattendu.
 Waterloo, si l'on se place au point de vue culmi-
 t de la question, est intentionnellement une victoire
 tre-révolutionnaire. C'est l'Europe contre la France,
 t Pétersbourg, Berlin et Vienne contre Paris, c'est
tatu quo contre l'initiative, c'est le 14 juillet 1789
 qué à travers le 20 mars 1815, c'est le branle-
 des monarchies contre l'indomptable émeute fran-
 se. Éteindre enfin ce vaste peuple en éruption de-
 s vingt-six ans, tel était le rêve. Solidarité des Bruns-
 x, des Nassau, des Romanoff, des Hohenzollern,
 Habsbourg, avec les Bourbons. Waterloo porte en
 pe le droit divin. Il est vrai que, l'empire ayant été
 potique, la royauté, par la réaction naturelle des
 ses, devait forcément être libérale, et qu'un ordre
 stitutionnel à contre-cœur est sorti de Waterloo, au
 d regret des vainqueurs. C'est que la révolution
 peut être vraiment vaincue, et qu'étant providen-
 e et absolument fatale, elle reparaît toujours, avant
 erloo, dans Bonaparte jetant bas les vieux trônes,
 es Waterloo, dans Louis XVIII octroyant et subissant
 harte. Bonaparte met un postillon sur le trône de
 les et un sergent sur le trône de Suède, employant
 galité à démontrer l'égalité ; Louis XVIII à Saint-
 n contresigne la déclaration des droits de l'homme.
 lez-vous vous rendre compte de ce que c'est que
 évolution, appelez-la *Progrès* ; et voulez-vous vous
 re compte de ce que c'est que le progrès, appelez-
emain. Demain fait irrésistiblement son œuvre, et
 fait dès aujourd'hui. Il arrive toujours à son but,
 ngement. Il emploie Wellington à faire de Foy, qui
 ait qu'un soldat, un orateur. Foy tombe à Hougomont
 e relève à la tribune. Ainsi procède le progrès. Pas de
 mauvais outil pour cet ouvrier-là. Il ajuste à son travail
 n, sans se déconcerter, l'homme qui a enjambé les
 es, et le bon vieux malade chancelant du père Ély-
 . Il se sert du podagre comme du conquérant ; du
 quérant au dehors, du podagre au dedans. Waterloo,
 coupant court à la démolition des trônes européens
 l'épée, n'a eu d'autre effet que de faire continuer le
 ail révolutionnaire d'un autre côté. Les sabreurs ont
 c'est le tour des penseurs. Le siècle que Waterloo
 lait arrêter a marché dessus et a poursuivi sa route.
 e victoire sinistre a été vaincue par la liberté.
 En somme, et incontestablement, ce qui triomphait
 Waterloo, ce qui souriait derrière Wellington, ce qui
 apportait tous les bâtons de maréchal de l'Europe, y
 pris, dit-on, le bâton de maréchal de France, ce qui
 ait joyeusement les brouettées de terre pleine d'os-
 ements pour élever la butte du lion, ce qui a triompha-
 ent écrit sur ce piédestal cette date : *18 juin 1815*, ce
 encourageait Blücher sabrant la déroute, ce qui du
 t du plateau de Mont-Saint-Jean se penchait sur la

France comme sur une proie, c'était la contre-révolution.

C'est la contre-révolution qui murmurait ce mot infâme de démembrement. Arrivée à Paris, elle a vu le cratère de la rue de la Chanvrerie n'était guère longue que près, elle a senti que cette cendre lui brûlait les pieds et les mains un porte-voix autour de sa bouche, et cria : elle s'est ravisée. Elle est revenue au bégayement d'— Courfeyrac ! Courfeyrac ! hohée !

Ne voyons dans Waterloo que ce qui est dans Waterloo. De liberté intentionnelle, point. La contre-révolution était involontairement libérale, de même que, par phénomène correspondant, Napoléon était involontairement révolutionnaire. Le 18 juin 1815, Robespierre fut désarçonné.

Courfeyrac entendit l'appel, aperçut Bossuet, et fit quelques pas dans la rue de la Chanvrerie, en criant un : — veux-tu ? qui se croisa avec un : — où vas-tu ?
— Faire une barricade, répondit Courfeyrac.
— Eh bien, ici ! la place est bonne ! fais-la ici !
— C'est vrai, Aigle, dit Courfeyrac.
Et sur un signe de Courfeyrac, l'attroupement se précipita rue de la Chanvrerie.

qu'il a envoyé Navet. S'il était venu me prendre, je l'aurais suivi. Tant pis pour Enjolras ! je n'irai pas à son enterrement.

Cette résolution prise, Bossuet, Joly et Grantaire bougèrent plus du cabaret. Vers deux heures de l'après-midi, la table où ils s'accoudaient était couverte de bouteilles vides. Deux chandelles y brûlaient, l'une d'un bougeoir de cuivre parfaitement vert, l'autre dans un goulot d'une carafe fêlée. Grantaire avait entraîné et Bossuet vers le vin ; Bossuet et Joly avaient ramené Grantaire vers la joie.

Quant à Grantaire, depuis midi, il avait dépassé le vin, médiocre source de rêves. Le vin, près des ivrognes sérieux, n'a qu'un succès d'estime. Il y a, en fait d'ébriété, la magie noire et la magie blanche ; le vin n'est que la magie blanche. Grantaire était un aventureux buveur de songes. La noirceur d'une ivresse redoutable entrait verte devant lui, loin de l'arrêter l'attirait. Il avait laissé les bouteilles et pris la chope. La chope, c'est le goulot. N'ayant sous la main ni opium, ni haschisch, et voulant s'emplir le cerveau de crépuscule, il avait eu recours à cet effrayant mélange d'eau-de-vie, de stout et de sinthe, qui produit des léthargies si terribles. C'est ces trois vapeurs, bière, eau-de-vie, absinthe, qu'est le plomb de l'âme. Ce sont trois ténèbres ; le papillon leste s'y noie ; et il s'y forme, dans une fumée membraneuse vaguement condensée en aile de chauve-souris, trois furies muettes, le Cauchemar, la Nuit, la Mort, letant au-dessus de Psyché endormie.

Grantaire n'en était point encore à cette phase lugubre ; loin de là. Il était prodigieusement gai, et Bossuet et Joly lui donnaient la réplique. Ils trinquaient. Grantaire ajoutait à l'accentuation excentrique des mots et des idées la divagation du geste, il appuyait avec dignité son poing gauche sur son genou, son bras faisant l'équilibre, et la cravate défaite, à cheval sur un tabouret, son visage plein dans sa main droite, il jetait à la grosse servante Matelote ces paroles solennelles :

— Qu'on ouvre les portes du palais ! que tout le monde soit de l'Académie française, et ait le droit de brassier madame Hucheloup ! Buvons.

Et se tournant vers mame Hucheloup, il ajoutait :

— Femme antique et consacrée par l'usage, si proche que je te contemple !

Et Joly s'écriait :

— Batelote et Gibelotte, de doddez plus à boire, Grantaire. Il bange des argents fous. Il a déjà débauché depuis ce batin en prodigalités éperdues deux fraques quatre-vingt-quinze centibes.

Et Grantaire reprenait :

— Qui donc a décroché les étoiles sans mission pour les mettre sur la table en guise de chandelles ?

Bossuet, fort ivre, avait conservé son calme.

Il s'était assis sur l'appui de la fenêtre ouverte, mouillant son dos à la pluie qui tombait, et il contemplait ses deux amis.

Tout à coup il entendit derrière lui un tumulte, pas précipités, des cris *aux armes* ! Il se retourna et aperçut, rue Saint-Denis, au bout de la rue de la Closerie, Enjolras qui passait, la carabine à la main, et qui s'entrechoqua avec son pistolet, Feuilly avec son sabre, Combeferre avec son épée, Jean Prouvaire avec son mousqueton, Combeferre avec son fusil, Bahorel avec son fusil, et tout le rassemblement armé et orageux qui

Chapitre XVIII. Recrudescence du droit divin

de la dictature. Tout un système d'Europe croula.

L'empire s'affaissa dans une ombre qui ressemblait à celle du monde romain expirant. On revit de l'abîme du temps des barbares. Seulement la barbarie de 1815, qu'il faut nommer de son petit nom, la contre-révolution, avait peu d'haleine, s'essouffla vite, et resourcilla. L'empire, avouons-le, fut pleuré, et pleuré par les yeux héroïques. Si la gloire est dans le glaive fait de fer, l'empire avait été la gloire même. Il avait répandu sur la terre toute la lumière que la tyrannie peut donner ; lumière sombre. Disons plus : lumière obscure. Comparée au vrai jour, c'est de la nuit. Cette disparition à la nuit fit l'effet d'une éclipse.

Louis XVIII rentra dans Paris. Les danses en rond de juillet effacèrent les enthousiasmes du 20 mars. La danse de la mort devint l'antithèse du Béarnais. Le drapeau du roi de France fut blanc. L'exil trôna. La table de la mort de Hartwell prit place devant le fauteuil fleur-de-lis de Louis XIV. On parla de Bouvines et de Fontenoy comme d'hier, Austerlitz ayant vieilli. L'autel et le trône se fraternisèrent majestueusement. Une des formes les plus incontestées du salut de la société au dix-neuvième siècle s'établit sur la France et sur le continent. L'Europe prit la cocarde blanche. Trestailon fut le maître. La devise *non pluribus impar* reparut dans des médaillons de pierre figurant un soleil sur la façade de la maison de la rue du quai d'Orsay. Où il y avait eu une garde impériale, il y eut une maison rouge. L'arc du carrousel, chargé de victoires mal portées, dépaycé dans ces lieux aveuglés, un peu honteux peut-être de Marengo et de Austerlitz, se tira d'affaire avec la statue du duc d'Angoulême. Le cimetière de la Madeleine, redoutable fosse commune de 93, se couvrit de marbre et de jaspe, les statues de Louis XVI et de Marie-Antoinette étant dans cette fosse commune. Dans le fossé de Vincennes, un cippe séculaire sortit de terre, rappelant que le duc d'Enghien était mort dans le mois même où Napoléon avait été couronné. Le pape Pie VII, qui avait fait ce sacre très près de cette mort, bénit tranquillement la chute comme il avait béni l'élévation. Il y eut à Schoenbrunn une petite pierre âgée de quatre ans qu'il fut séditieux d'appeler pierre de Rome. Et ces choses se sont faites, et ces choses ont repris leurs trônes, et le maître de l'Europe a été mis dans une cage, et l'ancien régime est devenu le nouveau, et toute l'ombre et toute la lumière de la terre ont changé de place, parce que, dans l'après-midi d'un jour d'été, un pâtre a dit à un Prussien dans un bois : ne venez pas par ici et non par là !

Le 1815 fut une sorte d'avril lugubre. Les vieilles idées malsaines et vénéneuses se couvrirent d'apparences neuves. Le mensonge épousa 1789, le droit divin masqua d'une charte, les fictions se firent constitutionnelles, les préjugés, les superstitions et les arriérées, avec l'article 14 au cœur, se vernirent de liberté. Changement de peau des serpents.

L'homme avait été à la fois agrandi et amoindri par

Napoléon. L'idéal, sous ce règne de la matière solide, avait reçu le nom étrange d'idéologie. Grave

dence d'un grand homme, tourner en dérision l'ave-

Les peuples cependant, cette chair à canon si an-

reuse du canonier, le cherchaient des yeux. Où est-

Que fait-il ? *Napoléon est mort*, disait un passant à un

soldat, *vous le connaissez bien !* Les imaginations

Belle-Alliance, avait dit d'avance le champ fatal de

terloo.

En présence et en face de cette antique Eur-

refaite, les linéaments d'une France nouvelle s'é-

chèrent. L'avenir, raillé par l'empereur, fit son entré-

avait sur le front cette étoile, Liberté. Les yeux ard-

des jeunes générations se tournèrent vers lui. Ch-

singulière, on s'éprit en même temps de cet aveni-

berté, et de ce passé, Napoléon. La défaite avait gr-

le vaincu. Bonaparte tombé semblait plus haut que

le rocher de Sainte-Hélène à l'horizon.

Pendant que Napoléon agonisait à Longwood,

soixante mille hommes tombés dans le champ de

terloo pourrissent tranquillement, et quelque chose

leur paix se répandit dans le monde. Le congrès

Vienne en fit les traités de 1815, et l'Europe nomma

la restauration.

Voilà ce que c'est que Waterloo.

Mais qu'importe à l'infini ? Toute cette temp-

deux jours, cette guerre, puis cette paix, toute c-

ombre, ne troubla pas un moment la lueur de

immense devant lequel un puceron sautant d'un

d'herbe à l'autre égale l'aigle volant de clocher en

cher aux tours de Notre-Dame.

Est-ce que vous êtes monsieur Bossuet ?

demanda-t-il.

C'est mon petit nom, répondit Laigle. Que me

as-tu ?

Voilà. Un grand blond sur le boulevard m'a dit :

Unais-tu la mère Hucheloup ? J'ai dit : Oui, rue Chan-

valide de Marengo et de Waterloo. — *Lui mort !* s'écria

la veuve au vieux. Il m'a dit : Vas-y. Tu y trouve-

mon sieur Bossuet, et tu lui diras de ma part : A-B-

est une farce qu'on vous fait, n'est-ce pas ? Il m'a

répété dix sous.

Joly, prête-moi dix sous, dit Laigle ; et se tournant

à son tour, dit :

Grantaire : Grantaire, prête-moi dix sous.

Cela fit vingt sous que Laigle donna à l'enfant.

Merci, monsieur, dit le petit garçon.

Comment t'appelles-tu ? demanda Laigle.

Navet, l'ami à Gavroche.

Reste avec nous, dit Laigle.

Déjeune avec nous, dit Grantaire.

L'enfant répondit :

Je ne peux pas, je suis du cortège, c'est moi qui

à bas Pognon.

Et tirant le pied longuement derrière lui, ce qui est le

respectueux des saluts possibles, il s'en alla.

L'enfant parti, Grantaire prit la parole :

Ceci est le gamin pur. Il y a beaucoup de variétés

le genre gamin. Le gamin notaire s'appelle saute-

seau, le gamin cuisinier s'appelle marmiton, le ga-

boulangier s'appelle mitron, le gamin laquais s'ap-

groom, le gamin marin s'appelle mousse, le gamin

tapin s'appelle tapin, le gamin peintre s'appelle rapin,

gamin négociant s'appelle trotin, le gamin courtisan

s'appelle menin, le gamin roi s'appelle dauphin, le gamin

s'appelle bambino.

désirent n'en ont pas, ceux qui n'en désirent pas en Total : je bisque. En outre, Laigle de Meaux, ce cha m'afflige à voir. Cela m'humilie de penser que je suis même âge que ce genou. Du reste, je critique, mais n'insulte pas. L'univers est ce qu'il est. Je parle ici sans méchante intention et pour l'acquit de ma conscience. Recevez, Père éternel, l'assurance de ma considération distinguée. Ah ! par tous les saints de l'Olympe et tous les dieux du paradis, je n'étais pas fait pour Parisien, c'est-à-dire pour ricocher à jamais, comme volant entre deux raquettes, du groupe des flâneurs, groupe des tapageurs ! J'étais fait pour être Turc gardant toute la journée des péronnelles orientales, écouter ces exquises danses d'Égypte lubriques comme les songes d'un homme chaste, ou paysan beauce ou gentilhomme vénitien entouré de gentilles-don ou petit prince allemand fournissant la moitié d'un tassin à la confédération germanique, et occupant ses loisirs à faire sécher ses chaussettes sur sa haie, c'est-à-dire sur sa frontière ! Voilà pour quels destins j'étais né ! Oui, j'ai dit Turc, et je ne m'en dédis point. Je ne comprends pas qu'on prenne habituellement les Turcs en mauvaise part ; Mahom a du bon ; respect à l'inventeur des sérails à houris et des paradis à odalisques. N'insultons pas le mahométisme, la seule religion qui soit ornée d'un poulailler ! Sur ce, j'insiste pour bannir La terre est une grosse bêtise. Et il paraît qu'ils ne se battent, tous ces imbéciles, se faire casser le pipe, se massacrer, en plein été, au mois de juin, quand il pourrait s'en aller, avec une créature sous le bras, à pincer dans les champs l'immense tasse de thé des Français coupés ! Vraiment, on fait trop de sottises. Une vitre lanterne cassée que j'ai vue tout à l'heure chez un marchand de bric-à-brac me suggère une réflexion : Il se faut temps d'éclairer le genre humain. Oui, me revoilà triste. Ce que c'est que d'avalier une huître et une révolution de travers ! Je redeviens lugubre. Oh ! l'affreux visage du monde ! On s'y évertue, on s'y destitue, on s'y prostitue, on s'y tue, on s'y habitue !

Et Grantaire, après cette quinte d'éloquence, eut une quinte de toux, méritée.

— À propos de révolution, dit Joly, il paraît que d'après le débeut Barius est aboureur.

— Sait-on de qui ? demanda Laigle.

— Don.

— Non ?

— Don ! je te dis !

— Les amours de Marius ! s'écria Grantaire. Je ne sais pas ça d'ici. Marius est un brouillard, et il aura trouvé la vapeur. Marius est de la race poète. Qui dit poète dit fou. *Tymbroëus Apollo*. Marius et sa Marie, ou sa Mariette, ou sa Mariette, ou sa Marion, cela doit faire de drames d'amants. Je me rends compte de ce que cela est. Les extases où l'on oublie le baiser. Chastes sur la terre, mais s'accouplant dans l'infini. Ce sont des âmes qui n'ont des sens. Ils couchent ensemble dans les étoiles.

Grantaire entamait sa seconde bouteille, et pendant sa seconde harangue quand un nouvel être émergea du trou carré de l'escalier. C'était un garçon de moins de dix ans, déguenillé, très petit, jaune, le visage d'un museau, l'œil vif, énormément chevelu, mouillé de pluie, l'air content.

L'enfant, choisissant sans hésiter parmi les têtes, quoiqu'il n'en connût évidemment aucun, s'adressa à Laigle de Meaux.

Chapitre XIX.

Le champ de bataille la nuit

En somme, c'est une nécessité de ce livre, sur ce fatal champ de bataille.

Le 18 juin 1815, c'était pleine lune. Cette clarté favorable à la poursuite féroce de Blücher, dénonça les traces des fuyards, livra cette masse désastreuse à la cavalerie prussienne acharnée, et aida au massacre. Il y a toujours des mois dans les catastrophes de ces tragiques complaisances de la nuit.

Après le dernier coup de canon tiré, la plaine de Mont-Saint-Jean resta déserte.

Les Anglais occupèrent le campement des Français, et la constatation habituelle de la victoire ; coucher sur le lit du vaincu. Ils établirent leur bivouac au delà de Rossomme. Les Prussiens, lâchés sur la déroute, pressèrent en avant. Wellington alla au village de Waterloo rédiger son rapport à lord Bathurst.

Si jamais le *sic vos non vobis* a été applicable, c'est à Waterloo. Waterloo n'a rien fait et est resté à une demi-lieue de l'action. Mont-Saint-Jean a été canonné, Hougomont a été brûlé, Papelotte a été brûlé, Plancenoit a été brûlé, la Haie-Sainte a été brûlée d'assaut, la Belle-Alliance a vu l'embrasement des vainqueurs ; on sait à peine ces noms, et Waterloo n'a point travaillé dans la bataille en a tout l'honneur. Nous ne sommes pas de ceux qui flattent la guerre ; quand l'occasion s'en présente, nous lui disons ses vérités. La guerre a d'affreuses beautés que nous n'avons pas cachées ; elle a aussi, convenons-en, quelques horreurs. Une des plus surprenantes, c'est le prompt défillement des morts après la victoire. L'aube qui suit la bataille se lève toujours sur des cadavres nus.

Qui fait cela ? Qui souille ainsi le triomphe ? Quelle est cette hideuse main furtive qui se glisse dans la traîne de la victoire ? Quels sont ces filous faisant leur profit derrière la gloire ? Quelques philosophes, Voltaire et autres, affirment que ce sont précisément ceux-là qui ont fait la gloire. *Ce sont les mêmes, disent-ils, il n'y a pas de rechange, ceux qui sont debout pillent ceux qui sont à terre. Le héros du jour est le vampire de la nuit.* On a le droit, après tout, de détrousser un peu un cadavre et on est l'auteur. Quant à nous, nous ne le croyons pas. Cueillir des lauriers et voler les souliers d'un mort, nous semble impossible à la même main.

De qui est certain, c'est que, d'ordinaire, après les combats, les voleurs viennent les voleurs. Mais mettons le soldat, tout le soldat contemporain, hors de cause.

Toute armée a une queue, et c'est là ce qu'il faut acheter. Des êtres chauves-souris, mi-partis brigands et soldats, toutes les espèces de *vespertilio* qu'engendre ce petit monde uscule qu'on appelle la guerre, des porteurs d'unités qui ne combattent pas, de faux malades, des blessés redoutables, des cantiniers interlopes trottant quelquefois avec leurs femmes, sur de petites charrettes et volant ce qu'ils revendent, des mendiants s'offrant pour guides aux officiers, des goujats, des malfaiteurs, les armées en marche autrefois, — nous ne sommes pas du temps présent, — traînaient tout cela, si

bien que, dans la langue spéciale, cela s'appelait « ce de moyens m'étonne de la part du bon Dieu. Il faut traînards ». Aucune armée ni aucune nation n'était tout moment il se remet à suifer la rainure des responsables de ces êtres ; ils parlaient italien et hélements. Ça accroche, ça ne marche pas. Vite une vaient les Allemands ; ils parlaient français et suivalution. Le bon Dieu a toujours les mains noires de ce les Anglais. C'est par un de ces misérables, traîn cambouis-là. À sa place, je serais plus simple, je espagnol qui parlait français, que le marquis de monterais pas à chaque instant ma mécanique, je vacques, trompé par son baragouin picard, et le lerais le genre humain rondement, je tricoterai les nant pour un des nôtres, fut tué en traître et volé sa maille à maille sans casser le fil, je n'aurais point champ de bataille même, dans la nuit qui suivit la-cas, je n'aurais pas de répertoire extraordinaire. Ce toire de Cerisoles. De la maraude naissait le maraud vous autres appelez le progrès marche par deux détestable maxime : *vivre sur l'ennemi*, produisait ceurs, les hommes et les événements. Mais, chose lèpre, qu'une forte discipline pouvait seule guérir. le, de temps en temps, l'exceptionnel est néces-des renommées qui trompent ; on ne sait pas touje. Pour les événements comme pour les hommes, la pourquoi de certains généraux, grands d'ailleurs, on tpe ordinaire ne suffit pas ; il faut parmi les hommes si populaires. Turenne était adoré de ses soldats pi génies, et parmi les événements des révolutions. qu'il tolérait le pillage ; le mal permis fait partie d grands accidents sont la loi ; l'ordre des choses bonté ; Turenne était si bon qu'il a laissé mettre à eut s'en passer ; et, à voir les apparitions de co-et à sang le Palatinat. On voyait à la suite des armes, on serait tenté de croire que le ciel lui-même a moins ou plus de maraudeurs selon que le chef oin d'acteurs en représentation. Au moment où l'on plus ou moins sévère. Hoche et Marceau n'avaient pattend le moins, Dieu placarde un météore sur la de traînards ; Wellington, nous lui rendons volontaille du firmament. Quelque étoile bizarre survient, cette justice, en avait peu. lignée par une queue énorme. Et cela fait mourir

Pourtant, dans la nuit du 18 au 19 juin, on dépoar. Brutus lui donne un coup de couteau, et Dieu un les morts. Wellington fut rigide ; ordre de passerp de comète. Crac, voilà une aurore boréale, voilà les armes quiconque serait pris en flagrant délit ; n révolution, voilà un grand homme ; 93 en grosses la rapine est tenace. Les maraudeurs volaient dans es, Napoléon en vedette, la comète de 1811 au haut coin du champ de bataille pendant qu'on les fusillaaffiche. Ah ! la belle affiche bleue, toute constellée dans l'autre. lamboiements inattendus ! Boum ! boum ! spec-

La lune était sinistre sur cette plaine.

Vers minuit, un homme rôdait, ou plutôt rampait evelé, l'astre comme le drame. Bon Dieu, c'est trop, côté du chemin creux d'Ohain. C'était, selon toute ap n'est pas assez. Ces ressources, prises dans l'ex-rence, un de ceux que nous venons de caractériséion, semblent magnificence et sont pauvreté. Mes Anglais, ni Français, ni paysan, ni soldat, moins hons, la providence en est aux expédients. Une révolu-que goule, attiré par le flair des morts, ayant pour, qu'est-ce que cela prouve ? Que Dieu est à court. Il toire le vol, venant dévaliser Waterloo. Il était vêtu d'un coup d'État, parce qu'il y a solution de continuité blouse qui était un peu une capote, il était inquiee le présent et l'avenir, et parce que, lui Dieu, il n'a audacieux, il allait devant lui et regardait derrièrepu joindre les deux bouts. Au fait, cela me confirme Qu'était-ce que cet homme ? La nuit probablemens mes conjectures sur la situation de fortune de savait plus sur son compte que le jour. Il n'avait povah ; et à voir tant de malaise en haut et en bas, de sac, mais évidemment de larges poches sous de mesquinerie et de pingrerie et de laderrie et de capote. De temps en temps, il s'arrêtait, examinaesse au ciel et sur la terre, depuis l'oiseau qui n'a pas plaine autour de lui comme pour voir s'il n'était rrain de mil jusqu'à moi qui n'ai pas cent mille livres observé, se penchait brusquement, dérangeait à tente, à voir la destinée humaine, qui est fort usée, et quelque chose de silencieux et d'immobile, puis sene la destinée royale, qui montre la corde, témoin le dressait et s'esquivalait. Son glissement, ses attitude de Condé pendu, à voir l'hiver, qui n'est pas autre son geste rapide et mystérieux le faisaient ressemse qu'une déchirure au zénith par où le vent souffle, à ces larves crépusculaires qui hantent les ruineir tant de haillons dans la pourpre toute neuve du que les anciennes légendes normandes appellentin au sommet des collines, à voir les gouttes de e, ces perles fausses, à voir le givre, ce strass, à

De certains échassiers nocturnes font de ces l'humanité décousue et les événements rapiécés, houettes dans les marécages. ant de taches au soleil, et tant de trous à la lune,

Un regard qui eût sondé attentivement toute oir tant de misère partout, je soupçonne que Dieu brume eût pu remarquer, à quelque distance, arrêtt pas riche. Il a de l'apparence, c'est vrai, mais je comme caché derrière la mesure qui borde sur la chs la gêne. Il donne une révolution, comme un né-sée de Nivelles l'angle de la route de Mont-Saint-Jant dont la caisse est vide donne un bal. Il ne faut à Braine-l'Alleud, une façon de petit fourgon de viljuger des dieux sur l'apparence. Sous la dorure du dier à coiffe d'osier goudronnée, attelé d'une haridj'entrevois un univers pauvre. Dans la création il y affamée broutant l'ortie à travers son mors, et dans la faillite. C'est pourquoi je suis mécontent. Voyez, fourgon une espèce de femme assise sur des coffret le cinq juin, il fait presque nuit ; depuis ce matin des paquets. Peut-être y avait-il un lien entre ce fourends que le jour vienne. Il n'est pas venu, et je gage et ce rôleur. ne viendra pas de la journée. C'est une inexactitude

L'obscurité était sereine. Pas un nuage au zéommis mal payé. Oui, tout est mal arrangé, rien ne Qu'importe que la terre soit rouge, la lune reste blanuste à rien, ce vieux monde est tout déjeté, je me Ce sont là les indifférences du ciel. Dans les prairies, je dans l'opposition. Tout va de guingois ; l'univers branches d'arbre cassées par la mitraille mais non ttaquinant. C'est comme les enfants, ceux qui en

dessous ? Comme on voit que c'était jadis tous et retenues par l'écorce se balançaient doucement vents par ici ! Du Breul et Sauval en donnent la lent de la nuit. Une haleine, presque une respiration, et l'abbé Lebeuf. Il y en avait tout autour, ça fourmillait les broussailles. Il y avait dans l'herbe des fris-des chaussés, des déchaussés, des tondu, des bars qui ressemblaient à des départs d'âmes.

des gris, des noirs, des blancs, des franciscains, On entendait vaguement au loin aller et venir les minimas, des capucins, des carmes, des petits auouilles et les rondes-major du campement anglais. tins, des grands augustins, des vieux augustins... Hougomont et la Haie-Sainte continuaient de brû-pullulait.

– Ne parlons pas de moines, interrompit Grantimes auxquelles venait se rattacher, comme un col-cela donne envie de se gratter. de rubis dénoué ayant à ses extrémités deux escar-

Puis il s'exclama :

– Bouh ! je viens d'avalé une mauvaise huître. Vi-cercle immense sur les collines de l'horizon.

l'hypocondrie qui me reprend. Les huîtres sont gâtNous avons dit la catastrophe du chemin d'Ohain. les servantes sont laides. Je hais l'espèce humaine. J'avait été cette mort pour tant de braves, le cœur passé tout à l'heure rue Richelieu devant la grossouvante d'y songer.

brairie publique. Ce tas d'écaillés d'huîtres qu'on appi quelque chose est effroyable, s'il existe une réalité une bibliothèque me dégoûte de penser. Que de papdépasse le rêve, c'est ceci : vivre, voir le soleil, être que d'encre ! que de griffonnage ! On a écrit tout leine possession de la force virile, avoir la santé et quel maroufle a donc dit que l'homme était un bipie, rire vaillamment, courir vers une gloire qu'on a sans plume ? Et puis, j'ai rencontré une jolie fille ant soi, éblouissante, se sentir dans la poitrine un je connais, belle comme le printemps, digne de s'amon qui respire, un cœur qui bat, une volonté qui ler Floréal, et ravie, transportée, heureuse, aux anbonne, parler, penser, espérer, aimer, avoir une mère, la misérable, parce que hier un épouvantable bandr une femme, avoir des enfants, avoir la lumière, et tigré de petite vérole a daigné vouloir d'elle ! Hélas à coup, le temps d'un cri, en moins d'une minute, femme guette le traitant non moins que le muguet pondrer dans un abîme, tomber, rouler, écraser, être chattes chassent aux souris comme aux oiseaux. Osé, voir des épis de blé, des fleurs, des feuilles, des donzelle, il n'y a pas deux mois qu'elle était sage dches, ne pouvoir se retenir à rien, sentir son sabre une mansarde, elle ajustait des petits ronds de cule, des hommes sous soi, des chevaux sur soi, se à des œillets de corset, comment appelez-vous être en vain, les os brisés par quelque ruade dans elle coulait, elle avait un lit de sangle ; elle demelénèbres, sentir un talon qui vous fait jaillir les yeux, auprès d'un pot de fleurs, elle était contente. La vdre avec rage des fers de chevaux, étouffer, hurler, banquière. Cette transformation s'est faite cette prdre, être là-dessous, et se dire : *tout à l'heure j'étais* J'ai rencontré cette victime ce matin, toute joyeuse *vivant !*

qui est hideux, c'est que la drôlesse était tout aussà où avait râlé ce lamentable désastre, tout faisait lie aujourd'hui qu'hier. Son financier ne paraissaitnce maintenant. L'encaissement du chemin creux sur sa figure. Les roses ont ceci de plus ou de mcomble de chevaux et de cavaliers inextricable- que les femmes, que les traces que leur laissentt amoncelés. Enchevêtrement terrible. Il n'y avait chenilles sont visibles. Ah ! il n'y a pas de morale de talus. Les cadavres nivelaient la route avec la la terre, j'en atteste le myrte, symbole de l'amou et venaient au ras du bord comme un boisseau laurier, symbole de la guerre, l'olivier, ce bêta, symbe bien mesuré. Un tas de morts dans la partie de la paix, le pommier, qui a failli étrangler Adam de, une rivière de sang dans la partie basse ; telle son pépin, et le figuier, grand-père des jupons. Quart cette route le soir du 18 juin 1815. Le sang coulait droit, voulez-vous savoir ce que c'est que le droit ? ue sur la chaussée de Nivelles et s'y extravasait Gaulois convoitent Cluse, Rome protège Cluse, et ne large mare devant l'abatis d'arbres qui barrait la demande quel tort Cluse leur a fait. Brennus répoussée, à un endroit qu'on montre encore. C'est, on – Le tort que vous a fait Albe, le tort que vous a souvent, au point opposé, vers la chaussée de Ge-Fidérie, le tort que vous ont fait les Éques, les Volspe, qu'avait eu lieu l'effondrement des cuirassiers. et les Sabins. Ils étaient vos voisins. Les Clusiens sisseur des cadavres se proportionnaient à la profon- les nôtres. Nous entendons le voisinage comme vr du chemin creux. Vers le milieu, à l'endroit où il Vous avez volé Albe, nous prenons Cluse. Rome enait plein, là où avait passé la division Delord, la Vous ne prendrez pas Cluse. Brennus prit Rome. Pche des morts s'amincissait.

cria : *Voe victis !* Voilà ce qu'est le droit. Ah ! danle rôdeur nocturne, que nous venons de faire entre- monde, que de bêtes de proie ! que d'aigles ! J'en au lecteur, allait de ce côté. Il furetait cette immense chair de poule.

Il tendit son verre à Joly qui le remplit, puis il le des morts. Il marchait les pieds dans le sang. et poursuivit, sans presque avoir été interrompu par tout à coup il s'arrêta. À quelques pas devant lui, verre de vin dont personne ne s'aperçut, pas même s le chemin creux, au point où finissait le monceau

– Brennus, qui prend Rome, est un aigle ; le Imorts, de dessous cet amas d'hommes et de che- quier, qui prend la grisette, est un aigle. Pas plus, sortait une main ouverte, éclairée par la lune.

pudeur ici que là. Donc ne croyons à rien. Il n'y a quette main avait au doigt quelque chose qui brillait, réalité : boire. Quelle que soit votre opinion, soyez qui était un anneau d'or.

le coq maigre comme le canton d'Uri ou pour le l'homme se courba, demeura un moment accroupi, gras comme le canton de Glaris, peu importe, buuand il se releva, il n'y avait plus d'anneau à cette Vous me parlez du boulevard, du cortège, et caetera.

çà, il va donc encore y avoir une révolution ? Cette il ne se releva pas précisément ; il resta dans une

attitude fauve et effarouchée, tournant le dos au de morts, scrutant l'horizon, à genoux, tout l'avant corps portant sur ses deux index appuyés à terre, tête guettant par-dessus le bord du chemin creux. quatre pattes du chacal conviennent à de certaines actions.

Puis, prenant son parti, il se dressa.

En ce moment il eut un soubresaut. Il sentit que derrière on le tenait.

Il se retourna ; c'était la main ouverte qui se refermée et qui avait saisi le pan de sa capote.

Un honnête homme eût eu peur. Celui-ci se mit à

– Tiens, dit-il, ce n'est que le mort. J'aime mieux revenant qu'un gendarme.

Cependant la main défailloit et le lâcha. L'et s'épuise vite dans la tombe.

– Ah ça ! reprit le rôdeur, est-il vivant ce mort ? Voyons donc. Il se pencha de nouveau, fouilla le écarta ce qui faisait obstacle, saisit la main, empo le bras, dégagea la tête, tira le corps, et quelques tants après il traînait dans l'ombre du chemin creux homme inanimé, au moins évanoui. C'était un culsier, un officier, un officier même d'un certain rang ;

grosse épaulette d'or sortait de dessous la cuirasse, cet officier n'avait plus de casque. Un furieux coup de sabre balafrait son visage où l'on ne voyait que du sang. Du reste, il ne semblait pas qu'il eût de membre cassé et par quelque hasard heureux, si ce mot est possible, les morts s'étaient arc-boutés au-dessus de lui de façon à le garantir de l'écrasement. Ses yeux étaient fermés.

Il avait sur sa cuirasse la croix d'argent de la Légion d'honneur.

Le rôdeur arracha cette croix qui disparut dans les gouffres qu'il avait sous sa capote.

Après quoi, il tâta le gousset de l'officier, y trouva une montre et la prit. Puis il fouilla le gilet, y trouva la bourse et l'empocha.

Comme il en était à cette phase des secours portait à ce mourant, l'officier ouvrit les yeux.

– Merci, dit-il faiblement.

La brusquerie des mouvements de l'homme qui le maniait, la fraîcheur de la nuit, l'air respiré librement l'avaient tiré de sa léthargie.

Le rôdeur ne répondit point. Il leva la tête. On entendait un bruit de pas dans la plaine ; probablement quelque patrouille qui approchait.

L'officier murmura, car il y avait encore de l'agitation dans sa voix :

– Qui a gagné la bataille ?

– Les Anglais, répondit le rôdeur.

L'officier reprit :

– Cherchez dans mes poches. Vous y trouverez la bourse et une montre. Prenez-les.

C'était déjà fait.

Le rôdeur exécuta le semblant demandé, et dit

– Il n'y a rien.

– On m'a volé, reprit l'officier ; j'en suis fâché. C'est tout.

Les pas de la patrouille devenaient de plus en plus distincts.

– Voici qu'on vient, dit le rôdeur, faisant le mouvement d'un homme qui s'en va.

L'officier, soulevant péniblement le bras, le retint

– Vous m'avez sauvé la vie. Qui êtes-vous ?

Le rôdeur répondit vite et bas :

Chapitre II. Gaîtés préalables

de Meaux, on le sait, demeurait plutôt chez Joly ailleurs. Il avait un logis comme l'oiseau a une niche. Les deux amis vivaient ensemble, mangeaient ensemble, dormaient ensemble. Tout leur était commun, même un peu Musichetta. Ils étaient ce que, chez les frères chapeaux, on appelle *bini*. Le matin du 5 juin, Joly et Laigle s'en allèrent déjeuner à Corinthe. Joly, en chifrené, avait un fort coryza que Laigle commençait à partager. Le bit de Laigle était râpé, mais Joly était bien mis.

Il était environ neuf heures du matin quand ils poussèrent la porte de Corinthe.

Ils montèrent au premier.

Matelote et Gibelotte les reçurent.

– Huîtres, fromage et jambon, dit Laigle.

Et ils s'attablèrent.

Le cabaret était vide ; il n'y avait qu'eux deux.

Gibelotte, reconnaissant Joly et Laigle, mit une bouteille de vin sur la table.

Comme ils étaient aux premières huîtres, une tête apparut à l'écoutille de l'escalier, et une voix dit :

– Je passais. J'ai senti, de la rue, une délicieuse odeur de fromage de Brie. J'entre.

C'était Grantaire.

Grantaire prit un tabouret et s'attabla.

Gibelotte, voyant Grantaire, mit deux bouteilles de vin sur la table.

Cela fit trois.

– Est-ce que tu vas boire ces deux bouteilles ? demanda Laigle à Grantaire.

Grantaire répondit :

– Tous sont ingénieux, toi seul es ingénu. Deux bouteilles n'ont jamais étonné un homme.

Les autres avaient commencé par manger, Grantaire commença par boire. Une demi-bouteille fut vivement avalée.

– Tu as donc un trou à l'estomac ? reprit Laigle.

– Tu en as bien un au coude, dit Grantaire.

Et, après avoir vidé son verre, il ajouta :

– Ah ça, Laigle des oraisons funèbres, ton habit est vieux.

– Je l'espère, repartit Laigle. Cela fait que nous faisons bon ménage, mon habit et moi. Il a pris tous mes

il ne me gêne en rien, il s'est moulé sur mes définités, il est complaisant à tous mes mouvements ;

et le sens que parce qu'il me tient chaud. Les vieux habits, c'est la même chose que les vieux amis.

– C'est vrai, s'écria Joly entrant dans le dialogue, un habit est un vieil ami.

– Surtout, dit Grantaire, dans la bouche d'un homme en chifrené.

– Grantaire, demanda Laigle, viens-tu du boulevard ?

– Non.

– Nous venons de voir passer la tête du cortège, dit moi.

– C'est un spectacle berveilleux, dit Joly.

– Comme cette rue est tranquille ! s'écria Laigle. est-ce que se douterait que Paris est sens dessus

*Une verrue habite en son nez hasardeux ;
On tremble à chaque instant qu'elle ne vous la mouche
Et qu'un beau jour son nez ne tombe dans sa bouche*

Cela était charbonné sur la muraille.

Mame Hucheloup, ressemblante, allait et venait
matin au soir devant ce quatrain, avec une parfaite tranquillité. Deux servantes, appelées Matelote et Gibelet et auxquelles on n'a jamais connu d'autres noms, daient mame Hucheloup à poser sur les tables les chons de vin bleu et les brouets variés qu'on servait affamés dans des écuelles de poterie. Matelote, grosse, rousse et criarde, ancienne sultane favorite défunt Hucheloup, était laide, plus que n'importe quel monstre mythologique ; pourtant, comme il sied qu'une servante se tienne toujours en arrière de la maîtresse, elle était moins laide que mame Hucheloup. Gibelet, longue, délicate, blanche d'une blancheur lymphatique, les yeux cernés, les paupières tombantes, toujours épuisée et accablée, atteinte de ce qu'on pourrait appeler la lassitude chronique, levée la première, couchée la dernière, servait tout le monde, même l'autre servante, en silence et avec douceur, en souriant sous la fatigue d'une sorte de vague sourire endormi.

Il y avait un miroir au-dessus du comptoir.

Avant d'entrer dans la salle-restaurant, on lisait sur la porte ce vers écrit à la craie par Courfeyrac :
Régale si tu peux et mange si tu l'oses.

– J'étais comme vous de l'armée française. Il faut que je vous quitte. Si l'on me prenait, on me fusillerait. Vous ai sauvé la vie. Tirez-vous d'affaire maintenant.

– Quel est votre grade ?

Sergent.

– Comment vous appelez-vous ?

Thénardier.

– Je n'oublierai pas ce nom, dit l'officier. Et vous, quel est le mien. Je me nomme Pontmercy.

CARPE HO RAS

Le temps et la pluie aidant, une humble annonce tronomique était devenue un conseil profond.

De la sorte il s'était trouvé que, ne sachant pas le çais, le père Hucheloup avait su le latin, qu'il avait sortir de la cuisine la philosophie, et que, voulant plement effacer Carême, il avait égalé Horace. Et ui était frappant, c'est que cela aussi voulait dire : ez dans mon cabaret.

Rien de tout cela n'existe aujourd'hui. Le dédale détour était éventré et largement ouvert dès 1847, robablement n'est plus à l'heure qu'il est. La rue de hanvrerie et Corinthe ont disparu sous le pavé de la Rambuteau.

Comme nous l'avons dit, Corinthe était un des lieux éunion, sinon de ralliement, de Courfeyrac et de ses s. C'est Grantaire qui avait découvert Corinthe. Il y t entré à cause de *Carpe Horas* et y était retourné use des *Carpes au Gras*. On y buvait, on y mangeait, criait ; on y payait peu, on y payait mal, on n'y payait on était toujours bienvenu. Le père Hucheloup était onhomme.

Hucheloup, bonhomme, nous venons de le dire, était argotier à moustaches ; variété amusante. Il avait ours la mine de mauvaise humeur, semblait vouloir nider ses pratiques, bougonnait les gens qui ent chez lui, et avait l'air plus disposé à leur cher- querelle qu'à leur servir la soupe. Et pourtant, nous ntenons le mot, on était toujours bienvenu. Cette rrierie avait achalandé sa boutique, et lui amenait jeunes gens se disant : Viens donc voir *maronner* le Hucheloup. Il avait été maître d'armes. Tout à coup latait de rire. Grosse voix, bon diable. C'était un fond ique avec une apparence tragique ; il ne demandait mieux que de vous faire peur ; à peu près comme tabatières qui ont la forme d'un pistolet. La détona- éternue.

Il avait pour femme la mère Hucheloup, un être bar- fort laid.

Vers 1830, le père Hucheloup mourut. Avec lui dispa- e secret des carpes au gras. Sa veuve, peu conso- e, continua le cabaret. Mais la cuisine dégénéra et nt exécrable, le vin, qui avait toujours été mauvais, affreux. Courfeyrac et ses amis continuèrent pour- d'aller à Corinthe, — par piété, disait Bossuet.

La veuve Hucheloup était essoufflée et difforme e des souvenirs champêtres. Elle leur ôtait la fadeur la prononciation. Elle avait une façon à elle de dire choses qui assaisonnait ses réminiscences villa- ses et printanières. Ç'avait été jadis son bonheur, mait-elle, d'entendre « les loups-de-gorge chanter s les ogrépines ».

La salle du premier, où était le « restaurant » était grande longue pièce encombrée de tabourets, d'es- eaux, de chaises, de bancs et de tables, et d'un vieux rd boiteux. On y arrivait par l'escalier en spirale qui utissait dans l'angle de la salle à un trou carré pareil e écoutille de navire.

Cette salle, éclairée d'une seule fenêtre étroite et quinquet toujours allumé, avait un air de gale- Tous les meubles à quatre pieds se comportaient me s'ils en avaient trois. Les murs blanchis à la ux n'avaient pour tout ornement que ce quatrain en neur de mame Hucheloup :

Elle étonne à dix pas, elle épouvante à deux.

trécir devant lui, comme s'il fût entré dans un entonnoir allongé. Au bout de la rue, qui était fort courte, il trouva le passage barré du côté des halles par une haute murée de maisons, et il se fût cru dans un cul-de-sac qui n'eût aperçu à droite et à gauche deux tranchées profondes par où il pouvait s'échapper. C'était la rue Mondétour qui allait rejoindre d'un côté la rue des Prêcheurs et de l'autre la rue du Cygne et la Petite-Truanderie. Au fond de cette espèce de cul-de-sac, à l'angle de la tranchée de droite, on remarquait une maison moins élevée que les autres et formant une sorte de cap sur la rue.

C'est dans cette maison, de deux étages seulement, qu'était allégrement installé depuis trois cents ans un cabaret illustre. Ce cabaret faisait un bruit de joie au même que le vieux Théophile a signalé dans ces derniers vers :

*Là branle le squelette horrible
D'un pauvre amant qui se pendit.*

L'endroit étant bon, les cabaretiers s'y succédaient de père en fils.

Du temps de Mathurin Régnier, ce cabaret s'appelait le *Pot-aux-Roses*, et comme la mode était alors au bus, il avait pour enseigne un poteau peint en rose. Au siècle dernier, le digne Natoire, l'un des maîtres-tasques aujourd'hui dédaignés par l'école roide, s'égrisé plusieurs fois dans ce cabaret à la table maudite où s'était soulé Régnier, avait peint par reconnaissance une grappe de raisin de Corinthe sur le poteau rose. Le cabaretier, de joie, en avait changé son enseigne et avait fait dorer au-dessous de la grappe ces mots : *Raisin de Corinthe*. De là ce nom, *Corinthe*. Rien n'est plus naturel aux ivrognes que les ellipses. L'ellipse est le zigzag de la phrase. Corinthe avait peu à peu détruit le *Pot-aux-Roses*. Le dernier cabaretier de la dynastie, le père Hucheloup, ne sachant même plus la tradition, avait fait peindre le poteau en bleu.

Une salle en bas où était le comptoir, une salle au premier où était le billard, un escalier de bois en spirale perçant le plafond, le vin sur les tables, la fumée dans les murs, des chandelles en plein jour, voilà quel était le cabaret. Un escalier à trappe dans la salle d'en haut conduisait à la cave. Au second était le logis des Hucheloup. On y montait par un escalier, échelle plutôt que escalier, n'ayant pour entrée qu'une porte dérobée dans la grande salle du premier. Sous le toit, deux greniers mansardés, nids de servantes. La cuisine partageait le rez-de-chaussée avec la salle du comptoir.

Le père Hucheloup était peut-être né chimiste, le plus est qu'il fut cuisinier ; on ne buvait pas seulement dans son cabaret, on y mangeait. Hucheloup avait inventé une chose excellente qu'on ne mangeait que chez lui, c'étaient des carpes farcies qu'il appelait *carpes au gras*. On mangeait cela à la lueur d'une chandelle de suif sur d'un quinquet du temps de Louis XVI sur des tables où était clouée une toile cirée en guise de nappe. On y dînait de loin. Hucheloup avait, un beau matin, avait inventé à propos d'avertir les passants de sa « spécialité », avait trempé un pinceau dans un pot de noir, et comme il avait une orthographe à lui, de même qu'une cuisine à lui, il avait improvisé sur son mur cette inscription remarquable :

CARPES HO GRAS

Un hiver, les averses et les giboulées avaient eu la fantaisie d'effacer l'S qui terminait le premier mot et le G qui commençait le troisième ; et il était resté ceci :

livre deuxième – Le vaisseau *L'Orion*

Chapitre I. Histoire de Corinthe depuis sa fondation

Parisiens qui, aujourd'hui, en entrant dans la rue Rambuteau du côté des halles, remarquent à leur droite, à-vis la rue Mondétour, une boutique de vannier qui a pour enseigne un panier qui a la forme de l'empereur Napoléon le Grand avec cette inscription :

NAPOLEON EST
TOUT EN OSIER

On ne se doutait guère des scènes terribles que ce lieu a vues, il y a à peine trente ans. C'est là qu'étaient la rue de la Chanvrerie, que les anciens titres écrivent Chanverrière, et le cabaret célèbre appelé Corinthe.

On se rappelle tout ce qui a été dit sur la barricade élevée en cet endroit et éclipsée d'ailleurs par la barricade de Saint-Merry. C'est sur cette fameuse barricade de la rue de la Chanvrerie, aujourd'hui tombée dans une fosse profonde, que nous allons jeter un peu de lumière. Qu'on nous permette de recourir, pour la clarté du récit, au moyen simple déjà employé par nous pour Waterloo. Les personnes qui voudront se représenter d'une manière assez exacte les pâtés de maisons qui se dressent à cette époque près la pointe Saint-Eustache, à l'angle nord-est des halles de Paris, où est aujourd'hui le bouchon de la rue Rambuteau, n'ont qu'à se figurer touchant la rue Saint-Denis par le sommet et par la base les halles, une N dont les deux jambages verticaux forment la rue de la Grande-Truanderie et la rue de la Chanvrerie et dont la rue de la Petite-Truanderie ferait le jambage transversal. La vieille rue Mondétour coupait les trois jambages selon les angles les plus tortus. Si on se rappelle l'enchevêtrement dédaléen de ces quatre rues, on sait pour faire, sur un espace de cent toises carrées, entre les halles et la rue Saint-Denis d'une part, entre la rue du Cygne et la rue des Prêcheurs d'autre part, les îlots de maisons, bizarrement taillés, de grandeurs diverses, posés de travers et comme au hasard, et séparés à peine, ainsi que les blocs de pierre dans le chantier, par des fentes étroites.

Nous disons fentes étroites, et nous ne pouvons pas donner une plus juste idée de ces ruelles obscures, resserrées, anguleuses, bordées de masures à huit étages. Les masures étaient si décrépites que, dans les rues de la Chanvrerie et de la Petite-Truanderie, les façades avaient de poutres allant d'une maison à l'autre. La rue était étroite et le ruisseau large, le passant y chemait sur le pavé toujours mouillé, côtoyant des boues pareilles à des caves, de grosses bornes cerclées de fer, des tas d'ordures excessifs, des portes d'allées fermées d'énormes grilles séculaires. La rue Rambuteau avait tout cela.

Le nom Mondétour peint à merveille les sinuosités de toute cette voirie. Un peu plus loin, on les trouvait encore mieux exprimées par la *rue Pirouette* qui se jetait sur la rue Mondétour.

Le passant qui s'engageait de la rue Saint-Denis sur la rue de la Chanvrerie la voyait peu à peu se ré-

Chapitre I. Le numéro 24601 devient le numéro 9430

h Valjean avait été repris.

On nous saura gré de passer rapidement sur des détails douloureux. Nous nous bornons à transcrire deux échantillons publiés par les journaux du temps, quelques semaines après les événements surprenants accomplis à Montreuil-sur-Mer.

Ces articles sont un peu sommaires. On se souvient qu'il n'existait pas encore à cette époque de *Gazette des journaux*.

Nous empruntons le premier au *Drapeau blanc*. Il est daté du 25 juillet 1823 :

Un arrondissement du Pas-de-Calais vient d'être le théâtre d'un événement peu ordinaire. Un homme étranger au département et nommé Mr Madeleine avait relevé depuis quelques années, grâce à des procédés nouveaux, une ancienne industrie locale, la fabrication des boutons et des verroteries noires. Il y avait fait sa fortune, et, dans le département, celle de l'arrondissement. En reconnaissance de ses services, on l'avait nommé maire. La police a découvert que ce Mr Madeleine n'était autre qu'un ancien condamné en rupture de ban, condamné en 1796 pour vol, nommé Jean Valjean. Jean Valjean a été réintégré au bagne. Il paraît qu'avant son arrestation il avait réussi à se procurer de chez Mr Laffitte une somme de plus d'un demi-million qu'il y avait placée, et qu'il avait, du reste, très habilement, dit-on, gagnée dans son commerce. On ne sait pas où Jean Valjean avait caché cette somme pendant sa rentrée au bagne de Toulon. »

Le deuxième article, un peu plus détaillé, est extrait du *Journal de Paris*, même date.

Un ancien forçat libéré, nommé Jean Valjean, vient d'être comparé devant la cour d'assises du Var dans des circonstances faites pour appeler l'attention. Ce scélérat était parvenu à tromper la vigilance de la police ; il avait changé de nom et avait réussi à se faire nommer maire d'une de nos petites villes du Nord. Il avait établi dans cette ville un commerce assez considérable. Il a été enfin démasqué et arrêté, grâce au zèle infatigable du ministère public. Il avait pour concubine une fille pauvre qui est morte de saisissement au moment de son arrestation. Ce misérable, qui est doué d'une force herculéenne, avait trouvé moyen de s'évader ; mais, trois ou quatre jours après son évasion, la police mit de nouveau la main sur lui, à Paris même, au moment où il se trouvait dans une de ces petites voitures qui font le service de la capitale au village de Montfermeil (Seine-et-Oise). On dit qu'il avait profité de l'intervalle de ces trois ou quatre jours de liberté pour rentrer en possession de la somme considérable placée par lui chez un des principaux banquiers. On évalue cette somme à six cent sept cent mille francs. À en croire l'acte d'accusation, elle avait été enfouie en un lieu connu de lui seul et l'on n'a pu la saisir. Quoi qu'il en soit, le nommé Jean Valjean vient d'être traduit aux assises du département du Var comme accusé d'un vol de grand chemin commis à Montreuil-sur-Mer, il y a huit ans environ, sur la personne d'un

de ces honnêtes enfants qui, comme l'a dit le patriote de Ferney en vers immortels :

*...De Savoie arrivent tous les ans
Et dont la main légèrement essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie.*

« Ce bandit a renoncé à se défendre. Il a été bled, par l'habile et éloquent organe du ministère public, que le vol avait été commis de complicité, et que Jean Valjean faisait partie d'une bande de voleurs dans le Midi. En conséquence Jean Valjean, déclaré coupable, a été condamné à la peine de mort. Ce criminel a refusé de se pourvoir en cassation. Le roi, dans son inépuisable clémence, a daigné commuer sa peine en celle des travaux forcés à perpétuité. Jean Valjean a été immédiatement dirigé sur le bagne de Toulon. »

On n'a pas oublié que Jean Valjean avait à Montreuil-sur-Mer des habitudes religieuses. Quelques jours après, entre autres le *Constitutionnel*, présentèrent cette commutation comme un triomphe du parti prêtre.

Jean Valjean changea de chiffre au bagne. Il s'appela la 9430.

Du reste, disons-le pour n'y plus revenir, avec la prospérité de Montreuil-sur-Mer disparut tout ce qu'il avait prévu dans sa nuit de fièvre et de conviction se réalisa ; lui de moins, ce fut en effet l'effacement de moins. Après sa chute, il se fit à Montreuil-sur-Mer ce partage égoïste des grandes existences tombées : le fatal dépècement des choses florissantes qui s'accroît tout un peu tous les jours obscurément dans la communauté humaine et que l'histoire n'a remarqué qu'une fois, par exemple, qu'il s'est fait après la mort d'Alexandre. Les lieutenants se couronnent rois ; les contre-maîtres s'improvisent fabricants. Les rivalités envieuses surgirent. Les ateliers de Mr Madeleine furent fermés ; les bâtiments tombèrent en ruine, les ouvriers se dispersèrent. Les uns quittèrent le pays, les autres quittèrent le métier. Tout se fit désormais en petit, au lieu de se faire en grand ; pour le lucre, au lieu de se faire pour le bien. L'industrialisme de centre ; la concurrence partout, et l'acharnement de Mr Madeleine dominait tout, et dirigeait. Lui tombé, chacun tira à soi ; l'esprit de lutte succéda à l'esprit d'organisation, l'âpreté à la cordialité, la haine de l'un contre l'autre à la bienveillance du fondateur pour tous. Les fils noués par Mr Madeleine se brouillèrent et se séparèrent ; on falsifia les procédés, on avilit les produits ; on tua la confiance ; les débouchés diminuèrent, moins de commandes ; le salaire baissa, les ateliers chômèrent, la faillite vint. Et puis plus rien pour les pauvres. Tout s'évanouit.

L'état lui-même s'aperçut que quelqu'un avait été écrasé quelque part. Moins de quatre ans après le verdict de la cour d'assises constatant au profit du bagne l'identité de Mr Madeleine et de Jean Valjean, les perceptions de l'impôt étaient doublées dans l'arrondissement de Montreuil-sur-Mer, et Mr de Villèle en fit l'observation à la tribune au mois de février 1827.

Livre douzième — Corinthe

Et il s'échappa en courant pour rejoindre ses a
 Quand il les eut rejoints, il donna le coffre à porter à
 d'eux. Ce ne fut qu'un grand quart d'heure après
 s'aperçut que le jeune homme les avait en effet sui

Un attroupement ne va pas précisément où il y
 Nous avons expliqué que c'est un coup de vent
 l'emporte. Ils dépassèrent Saint-Merry et se trouvèrent
 sans trop savoir comment, rue Saint-Denis.

Chapitre II.

Dù on lira deux vers qui ont peut-être du diable

nt d'aller plus loin, il est à propos de raconter avec
 que détail un fait singulier qui se passa vers la
 ne époque à Montfermeil et qui n'est peut-être pas
 s coïncidence avec certaines conjectures du minis-
 public.

l y a dans le pays de Montfermeil une superstition
 ancienne, d'autant plus curieuse et d'autant plus
 ieuse qu'une superstition populaire dans le voisi-
 e de Paris est comme un aloès en Sibérie. Nous
 mes de ceux qui respectent tout ce qui est à l'état
 lante rare. Voici donc la superstition de Montfer-
 . On croit que le diable a, de temps immémorial,
 si la forêt pour y cacher ses trésors. Les bonnes
 mes affirment qu'il n'est pas rare de rencontrer, à
 nute du jour, dans les endroits écartés du bois, un
 me noir, ayant la mine d'un charretier ou d'un bû-
 on, chaussé de sabots, vêtu d'un pantalon et d'un
 au de toile, et reconnaissable en ce qu'au lieu de
 het ou de chapeau il a deux immenses cornes sur
 te. Ceci doit le rendre reconnaissable en effet. Cet
 me est habituellement occupé à creuser un trou. Il
 trois manières de tirer parti de cette rencontre. La
 nière, c'est d'aborder l'homme et de lui parler. Alors
 'aperçoit que cet homme est tout bonnement un
 an, qu'il paraît noir parce qu'on est au crépuscule,
 ne creuse pas le moindre trou, mais qu'il coupe
 herbe pour ses vaches, et que ce qu'on avait pris
 des cornes n'est autre chose qu'une fourche à fu-
 qu'il porte sur son dos et dont les dents, grâce à
 rspective du soir, semblaient lui sortir de la tête.
 entre chez soi, et l'on meurt dans la semaine. La
 onde manière, c'est de l'observer, d'attendre qu'il ait
 sé son trou, qu'il l'ait refermé et qu'il s'en soit al-
 puis de courir bien vite à la fosse, de la rouvrir et
 prendre le « trésor » que l'homme noir y a néces-
 ément déposé. En ce cas, on meurt dans le mois.
 n la troisième manière, c'est de ne point parler à
 nme noir, de ne point le regarder, et de s'enfuir
 utes jambes. On meurt dans l'année. Comme les
 manières ont leurs inconvénients, la seconde, qui
 e du moins quelques avantages, entre autres celui
 osséder un trésor, ne fût-ce qu'un mois, est la plus
 éralement adoptée. Les hommes hardis, que toutes
 hances tentent, ont donc, assez souvent, à ce qu'on
 ure, rouvert les trous creusés par l'homme noir et
 yé de voler le diable. Il paraît que l'opération est
 iocre. Du moins, s'il faut en croire la tradition et en
 iculier les deux vers énigmatiques en latin barbare
 laissés sur ce sujet un mauvais moine normand,
 eu sorcier, appelé Tryphon. Ce Tryphon est enterré
 obaye de Saint-Georges de Bocherville près Rouen,
 naît des crapauds sur sa tombe.

On fait donc des efforts énormes, ces fosses-là sont
 nairement très creuses, on sue, on fouille, on tra-
 e toute une nuit, car c'est la nuit que cela se fait, on
 ille sa chemise, on brûle sa chandelle, on ébrèche

sa pioche, et lorsqu'on est arrivé enfin au fond du trou lorsqu'on met la main sur « le trésor », que trouve-t-on ? qu'est-ce que c'est que le trésor du diable ? Un écu, parfois un écu, une pierre, un squelette, un cadavre, un objet quelconque, quelquefois un spectre plié en quatre comme une feuille de papier dans un portefeuille, quelquefois un objet quelconque. C'est ce que semblent annoncer aux curieux indiscrets les vers de Tryphon :

*Fodit, et in fossa thesauros condit opaca,
As, nummos, lapides, cadaver, simulacre, nihilque.*

Il paraît que de nos jours on y trouve aussi, tantôt une poire à poudre avec des balles, tantôt un jeu de cartes gras et roussi qui a évidemment servi aux diables. Tryphon n'enregistre point ces deux choses, nières trouvailles, attendu que Tryphon vivait au dix-huitième siècle et qu'il ne semble point que le diable eût l'esprit d'inventer la poudre avant Roger Bacon et les cartes avant Charles VI.

Du reste, si l'on joue avec ces cartes, on est sûr de perdre tout ce qu'on possède ; et quant à la poudre, elle est dans la poire, elle a la propriété de vous faire écarter votre fusil à la figure.

Or, fort peu de temps après l'époque où il semblait que le ministère public que le forçat libéré Jean Valjean, dans son évadement de quelques jours, avait rôdé autour de Montfermeil, on remarqua dans ce même village qu'un certain vieux cantonnier appelé Boulatruelle avait « disparu » dans le bois. On croyait savoir dans le village que ce Boulatruelle avait été au bagne ; il était sous la surveillance de certaines surveillances de police, et, comme on ne le trouvait d'ouvrage nulle part, l'administration l'employait au rabais comme cantonnier sur le chemin de travail de Gagny à Lagny.

Ce Boulatruelle était un homme vu de travers par les gens de l'endroit, trop respectueux, trop humble, prompt à ôter son bonnet à tout le monde, tremblant et souriant devant les gendarmes, probablement appartenant à des bandes, disait-on, suspect d'embuscade au bois, à des taillis à la nuit tombante. Il n'avait que cela pour lui, qu'il était ivrogne.

Voici ce qu'on croyait avoir remarqué :

Depuis quelque temps, Boulatruelle quittait de bonne heure sa besogne d'empierrement et d'entretien de la route et s'en allait dans la forêt avec sa pioche. On le rencontrait vers le soir dans les clairières les plus désertes, dans les fourrés les plus sauvages, ayant l'air de chercher quelque chose, quelquefois creusant des trous. Les bonnes femmes qui passaient le prenaient d'abord pour Belzébuth, puis elles reconnaissaient Boulatruelle, et n'étaient guère plus rassurées. Ces contes paraissaient contrarier vivement Boulatruelle, qui était visible qu'il cherchait à se cacher, et qu'il y avait un mystère dans ce qu'il faisait.

On disait dans le village : — C'est clair que le diable a fait quelque apparition. Boulatruelle l'a vu, et cherchait à l'attraper. Au fait, il est fichu pour empoigner le magot de la forêt. Les voltairiens ajoutaient : — Sera-ce Boulatruelle qui attrapera le diable, ou le diable qui attrapera Boulatruelle ? Les vieilles femmes faisaient beaucoup de signes de croix.

Cependant les manèges de Boulatruelle dans la forêt cessèrent, et il reprit régulièrement son travail de cantonnier. On parla d'autre chose.

Quelques personnes toutefois étaient restées curieuses, pensant qu'il y avait probablement dans

Chapitre VI. Recrues

bande grossissait à chaque instant. Vers la rue de la Billetterie, un homme de haute taille, grisonnant, Courfeyrac, Enjolras et Combeferre remarquèrent une jeune fille rude et hardie, mais qu'aucun d'eux ne connaissait. Elle se joignit à eux. Gavroche occupé de chanter, de courir, de bourdonner, d'aller en avant, et de cogner aux vitres des boutiques avec la crosse de son pistolet sans s'occuper de rien, ne fit pas attention à cet homme.

Il se trouva que, rue de la Verrerie, ils passèrent devant la porte de Courfeyrac.

— Cela se trouve bien, dit Courfeyrac, j'ai oublié ma clé, et j'ai perdu mon chapeau. Il quitta l'attroupement et monta chez lui quatre à quatre. Il prit un vieux sac de cuir et sa bourse. Il prit aussi un grand coffre carré de bois, d'une dimension d'une grosse valise qui était caché dans un coin de la pièce. Comme il redescendait en courant, la portière le héla.

— Monsieur de Courfeyrac !

— Portière, comment vous appelez-vous ? riposta Courfeyrac.

— La portière demeura ébahie.

— Mais vous le savez bien, je suis la concierge, je me nomme la mère Veuvain.

— Eh bien, si vous m'appelez encore monsieur de Courfeyrac, je vous appelle mère de Veuvain. Maintenant, parlez, qu'y a-t-il ? qu'est-ce ?

— Il y a là quelqu'un qui veut vous parler.

— Qui ça ?

— Je ne sais pas.

— Où ça ?

— Dans ma loge.

— Au diable ! fit Courfeyrac.

— Mais ça attend depuis plus d'une heure que vous venez ! reprit la portière.

En même temps, une espèce de jeune ouvrier, jeune, blême, petit, marqué de taches de rousseur, d'une blouse trouée et d'un pantalon de velours boutonné rapiécé, et qui avait plutôt l'air d'une fille que d'un homme, sortit de la loge et dit à Courfeyrac d'une voix qui, par exemple, n'était pas la moins du monde une voix de femme :

— Monsieur Marius, s'il vous plaît ?

— Il n'y est pas.

— Rentrera-t-il ce soir ?

— Je n'en sais rien.

— Et Courfeyrac ajouta : — Quant à moi, je ne rentrerai pas.

Le jeune homme le regarda fixement et lui demanda :

— Pourquoi cela ?

— Parce que.

— Où allez-vous donc ?

— Qu'est-ce que cela te fait ?

— Voulez-vous que je vous porte votre coffre ?

— Je vais aux barricades.

— Voulez-vous que j'aille avec vous ?

— Si tu veux ! répondit Courfeyrac. La rue est libre, les barricades sont à tout le monde.

*Je n'ai qu'un Dieu, qu'un roi, qu'un liard et qu'une bott
Et ces deux pauvres petits loups
Comme deux grives étaient soûls ;
Un tigre en riait dans sa grotte.*

*Don don don
Pour Meudon.
Je n'ai qu'un Dieu, qu'un roi, qu'un liard et qu'une bott*

*L'un jurait et l'autre sacrait.
Quand irons-nous dans la forêt ?
Demandait Charlot à Charlotte.*

*Tin tin tin
Pour Pantin.
Je n'ai qu'un Dieu, qu'un roi, qu'un liard et qu'une bott
Ils se dirigeaient vers Saint-Merry.*

on point les fabuleux trésors de la légende, mais que bonne aubaine, plus sérieuse et plus palpable les billets de banque du diable, et dont le cantonnier sans doute surpris à moitié le secret. Les plus « in-és » étaient le maître d'école et le gargotier Thénardielquel était l'ami de tout le monde et n'avait point aigné de se lier avec Boulatruelle.

– Il a été aux galères ? disait Thénardier. Eh ! mon ! on ne sait ni qui y est, ni qui y sera.

Un soir le maître d'école affirmait qu'autrefois la justice serait enquisse de ce que Boulatruelle allait faire s le bois, et qu'il aurait bien fallu qu'il parlât, et qu'on ait mis à la torture au besoin, et que Boulatruelle ait point résisté, par exemple, à la question de l'eau. – Donnons-lui la question du vin, dit Thénardier.

On se mit à quatre et l'on fit boire le vieux cantonnier. Boulatruelle but énormément, et parla peu. Il combina, un art admirable et dans une proportion magique, la soif d'un goinfre avec la discrétion d'un juge. Cependant, à force de revenir à la charge, et de rapprocher et de presser les quelques paroles obscures qui chappaient, voici ce que le Thénardier et le maître de crurent comprendre :

Boulatruelle, un matin, en se rendant au point du jour n ouvrage, aurait été surpris de voir dans un coin ois, sous une broussaille, une pelle et une pioche, *me qui dirait cachées*. Cependant, il aurait pensé que ient probablement la pelle et la pioche du père Sixs, le porteur d'eau, et il n'y aurait plus songé. Mais ir du même jour, il aurait vu, sans pouvoir être vu hême, étant masqué par un gros arbre, se diriger a route vers le plus épais du bois « un particulier n'était pas du tout du pays, et que lui, Boulatruelle, n'aurait pas très bien ». Traduction par Thénardier : *un arade du baigne*. Boulatruelle s'était obstinément re- à dire le nom. Ce particulier portait un paquet, que chose de carré, comme une grande boîte ou etit coffre. Surprise de Boulatruelle. Ce ne serait tant qu'au bout de sept ou huit minutes que l'idée uivre « le particulier » lui serait venue. Mais il était tard, le particulier était déjà dans le fourré, la nuit it faite, et Boulatruelle n'avait pu le rejoindre. Alors il t pris le parti d'observer la lisière du bois. « Il faisait . » Deux ou trois heures après, Boulatruelle avait essortir du taillis son particulier portant maintenant, plus le petit coffre-malle, mais une pioche et une e. Boulatruelle avait laissé passer le particulier et ait pas eu l'idée de l'aborder, parce qu'il s'était dit l'autre était trois fois plus fort que lui, et armé d'une he, et l'assommerait probablement en le reconnais- et en se voyant reconnu. Touchante effusion de eux vieux camarades qui se retrouvent. Mais la pelle pioche avaient été un trait de lumière pour Boula- le ; il avait couru à la broussaille du matin, et n'y t plus trouvé ni pelle ni pioche. Il en avait conclu que particulier, entré dans le bois, y avait creusé un trou ; la pioche, avait enfoui le coffre, et avait refermé ou avec la pelle. Or, le coffre était trop petit pour enir un cadavre, donc il contenait de l'argent. De es recherches. Boulatruelle avait exploré, sondé et é toute la forêt, et fouillé partout où la terre lui avait fraîchement remuée. En vain.

n'avait rien « déniché ». Personne n'y pensa plus s Montfermeil. Il y eut seulement quelques braves mères qui dirent : *Tenez pour certain que le canton-*

nier de Gagny n'a pas fait tout ce triquemaque pour r
il est sûr que le diable est venu.

Chapitre V. Le vieillard

ns ce qui s'était passé :

Enjolras et ses amis étaient sur le boulevard Bour-
près des greniers d'abondance au moment où les
ons avaient chargé. Enjolras, Courfeyrac et Combe-
étaient de ceux qui avaient pris par la rue Bassom-
e en criant : Aux barricades ! Rue Lesdiguières ils
ent rencontré un vieillard qui cheminait.

Le qui avait appelé leur attention, c'est que ce bon-
me marchait en zigzag comme s'il était ivre. En
e il avait son chapeau à la main, quoiqu'il eût plu
e la matinée et qu'il plût assez fort en ce moment-
ême. Courfeyrac avait reconnu le père Mabeuf. Il le
haissait pour avoir maintes fois accompagné Ma-
jusqu'à sa porte. Sachant les habitudes paisibles
lus que timides du vieux marguillier bouquiniste,
stupéfait de le voir au milieu de ce tumulte, à deux
des charges de cavalerie, presque au milieu d'une
lade, décoiffé sous la pluie et se promenant parmi
alles, il l'avait abordé, et l'émeutier de vingt-cinq ans
ctogénaire avaient échangé ce dialogue :

- Monsieur Mabeuf, rentrez chez vous.
- Pourquoi ?
- Il va y avoir du tapage.
- C'est bon.
- Des coups de sabre, des coups de fusil, monsieur
euf.
- C'est bon.
- Des coups de canon.
- C'est bon. Où allez-vous, vous autres ?
- Nous allons flanquer le gouvernement par terre.
- C'est bon.

Et il s'était mis à les suivre. Depuis ce moment-là, il
ait pas prononcé une parole. Son pas était devenu
le tout à coup, des ouvriers lui avaient offert le bras,
ait refusé d'un signe de tête. Il s'avancait presque
remier rang de la colonne, ayant tout à la fois le
vement d'un homme qui marche et le visage d'un
me qui dort.

- Quel bonhomme enragé ! murmuraient les étu-
ts. Le bruit courait dans l'attroupement que c'était
ancien conventionnel, — un vieux régicide.

Le rassemblement avait pris par la rue de la Verrerie.
etit Gavroche marchait en avant avec ce chant à tue-
qui faisait de lui une espèce de clairon. Il chantait :
*Voici la lune qui paraît,
nd irons-nous dans la forêt ?
andait Charlot à Charlotte.*

*ou tou
i Chatou.
ai qu'un Dieu, qu'un roi, qu'un liard et qu'une botte.*

*avoir bu de grand matin
psée à même le thym,
k moineaux étaient en ribote.*

*zi
i Passy.*

pâle à barbe noire qui les regardait passer, probablement un ami de l'A B C. Il lui cria :

— Vite, des cartouches ! *para bellum*.

— Bel homme ! c'est vrai, dit Gavroche qui maintenant comprenait le latin.

Un cortège tumultueux les accompagnait, étudiants, artistes, jeunes gens affiliés à la Cougourde d'Aix, ouvriers, gens du port, armés de bâtons et de bayonnettes, quelques-uns, comme Combeferre, avec des pistolets entrés dans leurs pantalons. Un vieillard, qui paraissait très vieux, marchait dans cette bande. Il n'avait pas d'arme, et se hâtait pour ne point rester en arrière, de peur qu'il eût l'air pensif. Gavroche l'aperçut :

— Keksekça ? dit-il à Courfeyrac.

— C'est un vieux.

C'était M. Mabeuf.

Chapitre III. U'il fallait que la chaîne de la manille eut subit un certain travail préparatoire pour être ainsi brisée d'un coup de marteau

À la fin d'octobre de cette même année 1823, les vaisseaux de Toulon virent rentrer dans leur port, à la suite d'un gros temps et pour réparer quelques avaries, le vaisseau l' *Orion* qui a été plus tard employé à Brest comme vaisseau-école et qui faisait alors partie de la flotte de la Méditerranée.

Le bâtiment, tout éclopé qu'il était, car la mer l'avait ébranlé, fit de l'effet en entrant dans la rade. Il portait sur son pont le pavillon qui lui valut un salut réglementaire de onze coups de canon, rendus par lui coup par coup ; total : vingt-deux. On a calculé qu'en salves, coups de canons royaux et militaires, échanges de tapages, coups de canons, signaux d'étiquette, formalités de rades et de ports, levés et couchers de soleil salués tous les jours par toutes les forteresses et tous les navires de la rade, ouvertures et fermetures de portes, etc., etc., le vaisseau de civilisé tirait à poudre par toute la terre, toutes les heures, pendant vingt-quatre heures, cent cinquante mille coups de canon, dont cent mille inutiles. À six francs le coup de canon, cela fait six cents mille francs par jour, trois cents millions par an, qui s'en vont en fumée. Ceci n'est qu'un détail. Pendant ce temps-là les pauvres meurent de faim.

L'année 1823 était ce que la restauration a appelé l'année de la guerre d'Espagne. »

Cette guerre contenait beaucoup d'événements importants, et force singularités. Une grosse affaire de succession pour la maison de Bourbon ; la branche espagnole de France secourant et protégeant la branche de Naples, c'est-à-dire faisant acte d'aïnesse ; un retour à nos traditions nationales compliqué de l'habitude et de sujétion aux cabinets du nord ; Mr le duc d'Angoulême, surnommé par les feuilles libérales le *héros d'Andujar*, comprimant, dans une attitude d'empereur, un peu contrariée par son air paisible, le terrorisme fort réel du saint-office aux prises avec le terrorisme chimérique des libéraux ; les sans-culottes ressuscités au grand effroi des douairières sous le nom de *descamisados* ; le monarchisme faisant acte au progrès qualifié anarchie ; les théories de la liberté brusquement interrompues dans la sape ; un holà péenné intimé à l'idée française faisant son tour de France ; à côté du fils de France généralissime, le duc de Carignan, depuis Charles-Albert, s'enrôlant dans cette croisade des rois contre les peuples, un volontaire avec des épauettes de grenadier en habit rouge ; les soldats de l'empire se remettant en campagne, mais après huit années de repos, vieillies, et sous la cocarde blanche ; le drapeau tricolore décrié à l'étranger par une héroïque poignée de Français, et le drapeau blanc l'avait été à Coblentz trente

ans auparavant ; les moines mêlés à nos troupes, l'esprit de liberté et de nouveauté mis à la raison par les bayonnettes ; les principes matés à coups de canon, la France défaisant par ses armes ce qu'elle avait fait par son esprit ; du reste, les chefs ennemis vendus, les soldats hésitants, les villes assiégées par des milliers de points de périls militaires et pourtant des explosions possibles, comme dans toute mine surprise et envahie par un peu de sang versé, peu d'honneur conquis, de la gloire pour quelques-uns, de la gloire pour personne ; telle fut cette guerre, faite par des princes qui descendaient de Louis XIV et conduite par des généraux qui sortaient de Napoléon. Elle eut ce triste sort de ne rappeler ni la grande guerre ni la grande politique.

Quelques faits d'armes furent sérieux ; la prise de Trocadéro, entre autres, fut une belle action militaire, mais en somme, nous le répétons, les trompettes de cette guerre rendent un son fêlé, l'ensemble fut susceptible d'être approuvé par l'histoire dans sa difficulté d'adoption de ce faux triomphe. Il parut évident que certains officiers espagnols chargés de la résistance ne devaient pas trop aisément, l'idée de corruption se dégager de la victoire ; il sembla qu'on avait plutôt gagné par les généraux que les batailles, et le soldat vainqueur se sentait humilié. Guerre diminuante en effet où l'on put lire sur le drapeau de la Banque de France dans les plis du drapeau. Des soldats de la guerre de 1808, sur lesquels s'était formidablement écroulée Saragosse, fronçaient le sourcil en regardant l'ouverture facile des citadelles, et se prenaient à regretter Palafox. C'est l'humeur de la France d'aujourd'hui d'encore mieux avoir devant elle Rostopchine que Bataillon.

À un point de vue plus grave encore, et sur lequel il convient d'insister aussi, cette guerre, qui froissa en France l'esprit militaire, indignait l'esprit démocratique. C'était une entreprise d'asservissement. Dans cette campagne, le but du soldat français, fils de la démocratie, était la conquête d'un joug pour autrui. C'est sans hideux. La France est faite pour réveiller l'âme des peuples, non pour l'étouffer. Depuis 1792, toutes les révolutions de l'Europe sont la révolution française ; la France rayonne de France. C'est là un fait solaire. Aveugle qui ne le voit pas ! c'est Bonaparte qui l'a dit.

La guerre de 1823, attentat à la généreuse nation espagnole, était donc en même temps un attentat à la révolution française. Cette voie de fait monstrueuse, c'était la France qui la commettait ; de force ; car, en dehors des guerres libératrices, tout ce que font les armées, elles le font de force. Le mot *obéissance passive* l'indique. Une armée est un étrange chef-d'œuvre de combinaison où la force résulte d'une somme énorme d'impuissance. Ainsi s'explique la guerre, faite par la barbarie contre l'humanité malgré l'humanité.

Quant aux Bourbons, la guerre de 1823 leur fut fatale. Ils la prirent pour un succès. Ils ne virent point de danger il y a à faire tuer une idée par une consigne, se méprirent dans leur naïveté au point d'introduire dans leur établissement comme élément de force l'immense affaiblissement d'un crime. L'esprit de guet-apens se développa dans leur politique. 1830 germa dans 1823. La campagne d'Espagne devint dans leurs conseils un précédent pour les coups de force et pour les aventures de droit divin. La France, ayant rétabli *el rey neto* en Espagne, pouvait bien rétablir le roi absolu chez elle. Ils tombèrent dans cette redoutable erreur de pré-

Chapitre IV. L'enfant s'étonne du vieillard

pendant Gavroche, au marché Saint-Jean, dont le père était déjà désarmé, venait — d'opérer sa jonction avec une bande conduite par Enjolras, Courfeyrac, Babet et Feuilly. Ils étaient à peu près armés. Babet et Jean Prouvaire les avaient retrouvés et grossissaient le groupe. Enjolras avait un fusil de chasse à deux coups, Combeferre un fusil de garde national portant le numéro de légion, et dans sa ceinture deux pistolets ; sa redingote déboutonnée laissait voir, Jean Prouvaire un vieux mousqueton de cavalerie, Bahorel une bêche ; Courfeyrac agitait une canne à épée dégainée, Feuilly, un sabre nu au poing, marchait en avant en criant : « Vive la Pologne ! »

Ils arrivaient du quai Morland, sans cravates, sans gilet, bleus, essoufflés, mouillés par la pluie, l'éclair dans les yeux. Gavroche les aborda avec calme.

— Où allons-nous ?

— Viens, dit Courfeyrac.

Derrière Feuilly marchait, ou plutôt bondissait Babet, poisson dans l'eau de l'émeute. Il avait un gilet bleu et de ces mots qui cassent tout. Son gilet boursouflé sauta un passant qui cria tout éperdu :

— Voilà les rouges !

— Le rouge, les rouges ! répliqua Bahorel. Drôle de bourgeois. Quant à moi, je ne tremble point de la pluie, un coquelicot, le petit chaperon rouge ne m'inspire rien d'épouvanté. Bourgeois, croyez-moi, laissons la place au rouge aux bêtes à cornes.

— Bahorel, observa Enjolras, tu as tort. Tu aurais dû choisir un coin de mur où était placardée la plus belle feuille de papier du monde, une permission de vendre des œufs, un mandement de carême adressé au cardinal archevêque de Paris à ses « ouailles ».

Bahorel s'écria :

— Ouailles ; manière polie de dire oies.

— Bahorel, observa Enjolras, tu as tort. Tu aurais dû choisir un coin de mur où était placardée la plus belle feuille de papier du monde, une permission de vendre des œufs, un mandement de carême adressé au cardinal archevêque de Paris à ses « ouailles ».

— Bahorel, observa Enjolras, tu as tort. Tu aurais dû choisir un coin de mur où était placardée la plus belle feuille de papier du monde, une permission de vendre des œufs, un mandement de carême adressé au cardinal archevêque de Paris à ses « ouailles ».

— Bahorel, observa Enjolras, tu as tort. Tu aurais dû choisir un coin de mur où était placardée la plus belle feuille de papier du monde, une permission de vendre des œufs, un mandement de carême adressé au cardinal archevêque de Paris à ses « ouailles ».

— Bahorel, observa Enjolras, tu as tort. Tu aurais dû choisir un coin de mur où était placardée la plus belle feuille de papier du monde, une permission de vendre des œufs, un mandement de carême adressé au cardinal archevêque de Paris à ses « ouailles ».

— Bahorel, observa Enjolras, tu as tort. Tu aurais dû choisir un coin de mur où était placardée la plus belle feuille de papier du monde, une permission de vendre des œufs, un mandement de carême adressé au cardinal archevêque de Paris à ses « ouailles ».

Bahorel répondit :

— Cela veut dire sacré nom d'un chien en latin.

— Bahorel reconnut à une fenêtre un jeune homme

Il vient une heure pourtant où la rafale brise contre une paille cette vergue de soixante pieds de long, et le vent ploie comme un jonc ce mât de quatre cents pieds de haut, où cette ancre qui pèse dix milliers se tord dans la gueule de la vague comme l'hameçon d'un pêcheur dans la mâchoire d'un brochet, où ces canons mateloteux poussent des rugissements plaintifs et inutiles que l'ouragan emporte dans le vide et dans la nuit toute cette puissance et toute cette majesté s'abîment dans une puissance et dans une majesté supérieures. Toutes les fois qu'une force immense se déploie à aboutir à une immense faiblesse, cela fait révéler des hommes. De là, dans les ports, les curieux qui abordent sans qu'ils s'expliquent eux-mêmes parfaitement pourquoi, autour de ces merveilleuses machines de guerre et de navigation.

Tous les jours donc, du matin au soir, les quais, les musoirs et les jetées du port de Toulon étaient couverts d'une quantité d'oisifs et de badauds, comme on en voit à Paris, ayant pour affaire de regarder l'*Orion*.

L'*Orion* était un navire malade depuis longtemps. Dans ses navigations antérieures, des coups de vent épais de coquillages s'étaient amoncelés sur son carène au point de lui faire perdre la moitié de sa marche ; on l'avait mis à sec l'année précédente pour gratter ces coquillages, puis il avait repris la mer. Mais ce grattage avait altéré les boulonnages de la carène. À la hauteur des Baléares, le bordé s'était fatigué, ouvert, et, comme le vaigrage ne se faisait pas en tôle, le navire avait fait de l'eau. Un violent coup d'équinoxe était survenu, qui avait défoncé à bâbord le poulaine et un sabord et endommagé le porte-haut de misaine. À la suite de ces avaries, l'*Orion* avait regagné Toulon.

Il était mouillé près de l'Arsenal. Il était en armement et on le réparait. La coque n'avait pas été endommagée à tribord, mais quelques bordages y étaient décollés et là, selon l'usage, pour laisser pénétrer de l'air dans la carcasse.

Un matin la foule qui le contemplait fut témoin d'un accident.

L'équipage était occupé à enverguer les voiles et le gabier chargé de prendre l'empointure du grand hunier à tribord perdit l'équilibre. On le vit chanceler, la multitude amassée sur le quai de l'Arsenal jeta un cri, la tête porta le corps, l'homme tourna autour de la vergue, les mains étendues vers l'abîme ; il saisit, au passage, le faux marchepied d'une main d'abord, puis de l'autre, et il y resta suspendu. La mer était au-dessous de lui à une profondeur vertigineuse. La secousse de sa chute avait imprimé au faux marchepied un violent mouvement d'escarpolette. L'homme allait et venait au bout de cette corde comme la pierre d'une fronde.

Aller à son secours, c'était courir un risque effrayant. Aucun des matelots, tous pêcheurs de la côte nouvellement levés pour le service, n'osait s'y aventurer. Cependant le malheureux gabier se fatiguait ; on ne pouvait voir son angoisse sur son visage, mais on distinguait dans tous ses membres son épuisement. Ses bras tendaient dans un tiraillement horrible. Chaque effort qu'il faisait pour remonter ne servait qu'à augmenter les oscillations du faux marchepied. Il ne criait pas de peur de perdre de la force. On n'attendait plus que la minute où il lâcherait la corde et par instants toutes les tentatives se détournaient afin de ne pas le voir passer. Il y avait

Chapitre III. Juste indignation d'un perruquier

Un jeune perruquier qui avait chassé les deux petits frères de Gavroche avait ouvert l'intestin paternel de son père, était en ce moment dans sa boutique occupé à coiffer un vieux soldat légionnaire qui avait servi sous le règne de Napoléon. On causait. Le perruquier avait naturellement parlé au vétérans de l'émeute, puis du général Lamarque, puis de Lamarque on était venu à l'Empereur. De là une conversation de barbier à soldat, que Prudhomme, s'il était présent, eût enrichie d'arabesques, et qu'il eût intitulée : *Dialogue du rasoir et du sabre*.

- Monsieur, disait le perruquier, comment l'Empereur montait-il à cheval ?

- Mal. Il ne savait pas tomber. Aussi il ne tombait pas.

- Avait-il de beaux chevaux ? il devait avoir de beaux chevaux ?

- Un jour où il m'a donné la croix, j'ai remarqué sa monture. C'était une jument coureuse, toute blanche. Elle avait les oreilles très écartées, la selle profonde, une tête marquée d'une étoile noire, le cou très long, les genoux fortement articulés, les côtes saillantes, les jambes obliques, l'arrière-main puissante. Un peu plus de quinze palmes de haut.

- Joli cheval, fit le perruquier.

- C'était la bête de sa majesté.

Le perruquier sentit qu'après ce mot, un peu de silence était convenable, il s'y conforma, puis reprit :

- L'Empereur n'a été blessé qu'une fois, n'est-ce pas, monsieur ?

- Le vieux soldat répondit avec l'accent calme et sûr de l'homme qui y a été.

- Au talon. À Ratisbonne. Je ne l'ai jamais vu si bien que ce jour-là. Il était propre comme un sou.

- Et vous, monsieur le vétérans, vous avez dû être blessé ?

- Moi ? dit le soldat, ah ! pas grand'chose. J'ai reçu deux coups de sabre sur la nuque, une balle dans le bras droit à Austerlitz, une autre dans la hanche gauche à Iéna, à Friedland un coup de bayonnette là, — à Borskowo sept ou huit coups de lance n'importe où, à Waterloo un éclat d'obus qui m'a écrasé un doigt... — Ah ! à Waterloo un biscaien dans la cuisse. Voilà tout.

- Comme c'est beau, s'écria le perruquier avec un enthousiasme pindarique, de mourir sur le champ de bataille !

- C'est la parole d'honneur, plutôt que de crever sur le grand lit de la maladie, lentement, un peu tous les jours, avec des saignées, les cataplasmes, la seringue et le médecin, j'aurais mieux reçu dans le ventre un boulet de canon !

- Vous n'êtes pas dégoûté, fit le soldat.

- Ça se fait à peine qu'un effroyable fracas ébranla la boutique. Une vitre de la devanture venait de s'étoiler violemment.

Le perruquier devint blême.

- Ah Dieu ! cria-t-il, c'en est un !

- Quoi ?

- Un boulet de canon.

ments où un bout de corde, une perche, une branche
re, c'est la vie même, et c'est une chose affreuse
oir un être vivant s'en détacher et tomber comme
uit mûr.

tout à coup, on aperçut un homme qui grimpait dans
éement avec l'agilité d'un chat-tigre. Cet homme
vêtu de rouge, c'était un forçat ; il avait un bonnet
c'était un forçat à vie. Arrivé à la hauteur de la hune,
oup de vent emporta son bonnet et laissa voir une
toute blanche, ce n'était pas un jeune homme.

Un forçat en effet, employé à bord avec une corvée
agne, avait dès le premier moment couru à l'officier
uart et au milieu du trouble et de l'hésitation de
l'ipage, pendant que tous les matelots tremblaient
culaient, il avait demandé à l'officier la permission
squere sa vie pour sauver le gabier. Sur un signe affir-
f de l'officier, il avait rompu d'un coup de marteau la
ne rivée à la manille de son pied, puis il avait pris une
e, et il s'était élancé dans les haubans. Personne
emarqua en cet instant-là avec quelle facilité cette
ne fut brisée. Ce ne fut que plus tard qu'on s'en
int. En un clin d'œil il fut sur la vergue. Il s'arrêta
ques secondes et parut la mesurer du regard. Ces
ndes, pendant lesquelles le vent balançait le gabier
xtrémité d'un fil, semblèrent des siècles à ceux qui
rdaient. Enfin le forçat leva les yeux au ciel, et fit
as en avant. La foule respira. On le vit parcourir la
ue en courant. Parvenu à la pointe, il y attacha un
de la corde qu'il avait apportée, et laissa pendre
e bout, puis il se mit à descendre avec les mains
ng de cette corde, et alors ce fut une inexplicable
pisse, au lieu d'un homme suspendu sur le gouffre,
n vit deux.

On eût dit une araignée venant saisir une mouche ;
ement ici l'araignée apportait la vie et non la mort.
mille regards étaient fixés sur ce groupe. Pas un
pas une parole, le même frémissement fronçait
les sourcils. Toutes les bouches retenaient leur ha-
, comme si elles eussent craint d'ajouter le moindre
fle au vent qui secouait les deux misérables.

pendant le forçat était parvenu à s'affaler près du
plot. Il était temps ; une minute de plus, l'homme,
sé et désespéré, se laissait tomber dans l'abîme ; le
at l'avait amarré solidement avec la corde à laquelle
tenait d'une main pendant qu'il travaillait de l'autre.
on le vit remonter sur la vergue et y haler le mate-
il le soutint là un instant pour lui laisser reprendre
forces, puis il le saisit dans ses bras et le porta, en
chant sur la vergue jusqu'au chouquet, et de là dans
ne où il le laissa dans les mains de ses camarades.

A cet instant la foule applaudit ; il y eut de vieux
usins de chiourme qui pleurèrent, les femmes s'em-
saient sur le quai, et l'on entendit toutes les voix
avec une sorte de fureur attendrie : « La grâce de
omme ! »

lui, cependant, s'était mis en devoir de redescendre
édiatement pour rejoindre sa corvée. Pour être plus
hptement arrivé, il se laissa glisser dans le grée-
t et se mit à courir sur une basse vergue. Tous les
le suivaient. À un certain moment, on eut peur ; soit
fût fatigué, soit que la tête lui tournât, on crut le
hésiter et chanceler. Tout à coup la foule poussa
rand cri, le forçat venait de tomber à la mer.

La chute était périlleuse. La frégate l'*Algésiras* était
illée auprès de l'*Orion*, et le pauvre galérien était

tombé entre les deux navires. Il était à craindre les à manger.
 ne glissât sous l'un ou sous l'autre. Quatre homout à coup il entendit du bruit derrière lui ; c'était
 se jetèrent en hâte dans une embarcation. La foulrrière Patagon qui l'avait suivi, et qui, de loin, lui
 encourageait, l'anxiété était de nouveau dans toutetrahit le poing en criant :
 âmes. L'homme n'était pas remonté à la surface. Il - Tu n'es qu'un bâtard !
 disparu dans la mer sans y faire un pli, comme s' Ça, dit Gavroche, je m'en fiche d'une manière pro-
 tombé dans une tonne d'huile. On sonda, on plone.
 Ce fut en vain. On chercha jusqu'au soir ; on ne retrouvaprès, il passait devant l'hôtel Lamoignon. Là il
 pas même le corps. sa cet appel :

Le lendemain, le journal de Toulon imprimait En route pour la bataille !
 quelques livres : — « 17 novembre 1823. — Hiet il fut pris d'un accès de mélancolie. Il regarda son
 forçat, de corvée à bord de l'*Orion*, en revenant de plet d'un air de reproche qui semblait essayer de
 secours à un matelot, est tombé à la mer et s'est ndrdir.

On n'a pu retrouver son cadavre. On présume qu Je pars, lui dit-il, mais toi tu ne pars pas.
 sera engagé sous le pilotis de la pointe de l'Arsin chien peut distraire d'un autre. Un caniche très
 Cet homme était écroué sous le n° 9430 et se nompre vint à passer. Gavroche s'apitoya.
 Jean Valjean. » - Mon pauvre toutou, lui dit-il, tu as donc avalé un
 eau qu'on te voit tous les cerceaux.
 puis il se dirigea vers l'Orme-Saint-Gervais.

— Moi, j'aimais bien le duc de Bordeaux.
 — Moi, j'ai connu Louis XVII. J'aime mieux Louis.
 — C'est la viande qui est chère, mame Patagon.
 — Ah ! ne m'en parlez pas, la boucherie est un
 horreur. Une horreur horrible. On n'a plus que de la
 réjouissance.

Ici la chiffonnière intervint :

— Mesdames, le commerce ne va pas. Les tas
 durs sont minables. On ne jette plus rien. On met
 tout.

— Il y en a de plus pauvres que vous, la Vargoulé.

— Ah, Ça C'est vrai, répondit la chiffonnière
 avec déférence, moi j'ai un état.

Il y eut une pause, et la chiffonnière, cédant
 au besoin d'étalage qui est le fond de l'homme, ajouta :

— Le matin en rentrant, j'épluche l'hotte, je fais
 un triage (probablement triage). Ça fait des tas
 dans ma chambre. Je mets les chiffons dans un panier,
 les trognons dans un baquet, les linges dans mon placard,
 les lainages dans ma commode, les vieux papiers
 dans le coin de la fenêtre, les choses bonnes à manger
 dans mon écuelle, les morceaux de verre dans la cheminée,
 les savates derrière la porte, et les os sous mon lit.

Gavroche, arrêté derrière, écoutait :

— Les vieilles, dit-il, qu'est-ce que vous avez dit
 de parler politique ?

Une bordée l'assaillit, composée d'une huée
 triple.

— En voilà encore un scélérat !

— Qu'est-ce qu'il a donc à son moignon ? Un
 petit ?

— Je vous demande un peu, ce gueux de môme.

— Ça n'est pas tranquille si ça ne renverse pas
 tout.

Gavroche, dédaigneux, se borna, pour toute
 réponse, à soulever le bout de son nez avec son pouce
 ouvrant sa main toute grande.

La chiffonnière cria :

— Méchant va-nu-pattes !

Celle qui répondait au nom de mame Patagon
 frotta ses deux mains l'une contre l'autre avec scandale.

— Il va y avoir des malheurs, c'est sûr. Le
 gal d'à côté qui a une barbiche, je le voyais passer tous
 les matins avec une jeunesse en bonnet rose sous le
 bonnet. Aujourd'hui je l'ai vu passer, il donnait le bras à un
 monsieur. Mame Bacheux dit qu'il y a eu la semaine passée
 une révolution à... à... à... — où est le veau ! — à Pont
 Neuf. Et puis le voyez-vous là avec un pistolet, cette
 horde de polisson ! Il paraît qu'il y a des canons tout pleins
 dans les Célestins. Comment voulez-vous que fasse le
 gouvernement avec des garnements qui ne savent qu'inventer
 pour déranger le monde, quand on commençait à
 être un peu tranquille après tous les malheurs qu'il y a eus ?
 bon Dieu Seigneur, cette pauvre reine que j'ai vue passer
 dans la charrette ! Et tout ça va encore faire rencher
 le tabac. C'est une infamie ! Et certainement, j'irai te
 guillotiner, malfaiteur !

— Tu renifles, mon ancienne, dit Gavroche. Moins
 ton promontoire.

Et il passa outre.

Quand il fut rue Pavée, la chiffonnière lui revint
 à l'esprit, et il eut ce soliloque :

— Tu as tort d'insulter les révolutionnaires, mame
 Coïn-de-la-Borne. Ce pistolet-là, c'est dans ton
 intimité. C'est pour que tu aies dans ta hotte plus de
 chiffons.

Livre troisième – Accomplissement de promesse faite à la morte

Chapitre II. Gavroche en marche

l'acquisition d'un pistolet sans chien qu'on tient à la main
 la rue est une telle fonction publique que Gavroche
 sentait croître sa verve à chaque pas. Il criait,
 des bribes de la Marseillaise qu'il chantait :

- Tout va bien. Je souffre beaucoup de la patte
 gauche, je me suis cassé mon rhumatisme, mais je suis
 content, citoyens. Les bourgeois n'ont qu'à se bien tenir,
 ils leur éternuer des couplets subversifs. Qu'est-ce
 que c'est que les mouchards ? c'est des chiens. Nom
 de dieu ! ne manquons pas de respect aux chiens. Avec
 ça, je voudrais bien en avoir un à mon pistolet. Je
 suis au boulevard, mes amis, ça chauffe, ça jette un
 bouillon, ça mijote. Il est temps d'écumer le pot.
 Avant les hommes ! qu'un sang impur inonde les
 Français ! Je donne mes jours pour la patrie, je ne reverrai
 jamais ma concubine, n-i-ni, fini, oui, Nini ! mais c'est égal,
 la joie ! Battons-nous, crebleu ! j'en ai assez du
 rhumatisme.

En cet instant, le cheval d'un garde national lancier
 passait s'étant abattu, Gavroche posa son pistolet
 sur le pavé, et releva l'homme, puis il aida à relever le
 cheval. Après quoi il ramassa son pistolet et reprit son
 chemin.

La rue de Thorigny, tout était paix et silence. Cette apa-
 tranquillité propre au Marais, contrastait avec la vaste rumeur
 environnante. Quatre commères causaient sur le pas
 de la porte. L'Écosse a des trios de sorcières, mais Pa-
 ris en a des quatuor de commères ; et le « tu seras roi »
 est tout aussi lugubrement jeté à Bonaparte dans le
 four Baudoyer qu'à Macbeth dans la bruyère d'Ar-
 ran. Ce serait à peu près le même croisement.

Les commères de la rue de Thorigny ne s'occupaient
 de leurs affaires. C'étaient trois portières et une
 chiffonnière avec sa hotte et son crochet.

Elles semblaient debout toutes les quatre aux quatre
 coins de la vieillese qui sont la caducité, la décrépitude,
 la misère et la tristesse.

La chiffonnière était humble. Dans ce monde en
 mouvement, la chiffonnière saluait, la portière protège. Cela
 au coin de la borne qui est ce que veulent les
 bourgeois, gras ou maigre, selon la fantaisie de celui
 qui a le tas. Il peut y avoir de la bonté dans le balai.

Cette chiffonnière était une hotte reconnaissante, et
 souriait, quel sourire ! aux trois portières. Il se disait
 des choses comme ceci :

- Ah çà, votre chat est donc toujours méchant ?

- Mon Dieu, les chats, vous le savez, naturelle-
 ment sont l'ennemi des chiens. C'est les chiens qui se
 font tuer.

- Et le monde aussi.

- Pourtant les puces de chat ne vont pas après le
 monde.

- Ce n'est pas l'embarras, les chiens, c'est dange-
 reux. Je me rappelle une année où il y avait tant de
 chiens qu'on a été obligé de les mettre dans les journaux.
 C'est du temps qu'il y avait aux Tuileries de grands
 lions qui traînaient la petite voiture du roi de Rome.
 Rappelez-vous le roi de Rome ?

soir, son père le matin ; voilà quelle avait été sa nuit en quittant la rue des Ballets au petit jour, il était retourné en hâte à l'éléphant, en avait artistement extrait les mêmes, avait partagé avec eux le déjeuner quelconque qu'il avait inventé, puis s'en était allé, les confia à cette bonne mère la rue qui l'avait à peu près élevé. En les quittant, il leur avait donné rendez-vous pour le soir au même endroit, et leur avait laissé adieu ce discours : — *Je casse une canne, autre dit je m'esbigne, ou, comme on dit à la cour, je file mioches, si vous ne retrouvez pas papa maman, revoyez-moi ici ce soir. Je vous ficheraï à souper et je vous coucheraï.* Les deux enfants, ramassés par quelque sergent de ville et mis au dépôt, ou volés par quelque saltimbanque ou simplement égarés dans l'immense casse-tête parisien, n'étaient pas revenus. Les bas-fonds du monde social actuel sont pleins de ces traces perdues. Gavroche ne les avait pas revus. Dix ou douze semaines s'étaient écoulées depuis cette nuit-là. Il lui était arrivé plus d'une fois de se gratter le dessus de la tête et de dire : Où diable sont mes deux enfants ?

Cependant, il était parvenu, son pistolet au poignet, à la rue du Pont-aux-Choux. Il remarqua qu'il n'y avait dans cette rue, qu'une boutique ouverte, et, chose digne de réflexion, une boutique de pâtissier. C'était une occasion providentielle de manger encore un chaud morceau aux pommes avant d'entrer dans l'inconnu. Gavroche s'arrêta, tâta ses flancs, fouilla son gousset, retourna ses poches, n'y trouva rien, pas un sou, et se mit à crier : Au secours !

Il est dur de manquer le gâteau suprême.

Gavroche n'en continua pas moins son chemin.

Deux minutes après, il était rue Saint-Louis. En descendant vers la rue du Parc-Royal il sentit le besoin de se dédommager du chausson de pommes impossible qu'il se donna l'immense volupté de déchirer en plein air les affiches de spectacle.

Un peu plus loin, voyant passer un groupe de gens bien portants qui lui parurent des propriétaires, il haussa les épaules et cracha au hasard devant lui cette grande parole de bile philosophique :

— Ces rentiers, comme c'est gras ! Ça se gavage patauge dans les bons dîners. Demandez-leur ce qu'ils font de leur argent. Ils n'en savent rien. Ils le mangent ! Autant en emporte le ventre.

Chapitre I. La question de l'eau à Montfermeil

Montfermeil est situé entre Livry et Chelles, sur la lisière orientale de ce haut plateau qui sépare l'Ourcq de la Seine. Aujourd'hui c'est un assez gros bourg orné, toute la semaine, de villas en plâtre, et, le dimanche, de bourgeois parisiens. En 1823, il n'y avait à Montfermeil ni tant de maisons blanches ni tant de bourgeois satisfaits. C'était un village dans les bois. On y rencontrait çà et là quelques maisons de plaisance du dernier genre, reconnaissables à leur grand air, à leurs balcons ornés de fer tordu et à ces longues fenêtres dont les petits carreaux de verre étaient peints sur le blanc des volets fermés toutes les semaines de verts différents. Mais Montfermeil n'en était pas moins un village. Les marchands de drap retirés et les agrées en villégiature ne l'avaient pas encore découvert. C'était un endroit paisible et charmant, qui se trouvait sur la route de rien ; on y vivait à bon marché de la vie paysanne si abondante et si facile. Seulement l'eau y était rare à cause de l'élévation du plateau. Il fallait aller la chercher assez loin. Le bout du village est du côté de Gagny puisait son eau aux magnifiques étangs qu'il y a là dans les bois ; l'autre bout, qui entoure l'église et qui est du côté de Chelles, ne puisait que de l'eau potable qu'à une petite source à mi-côte, de la route de Chelles, à environ un quart d'heure de Montfermeil.

C'était donc une assez rude besogne pour chaque ménage de faire cet approvisionnement de l'eau. Les riches maisons, l'aristocratie, la gargote Thénardier puisait partie, payaient un liard par seau d'eau à un homme dont c'était l'état et qui gagnait à cette prise des eaux de Montfermeil environ huit sous par jour ; mais ce bonhomme ne travaillait que jusqu'à six heures du soir l'été et jusqu'à cinq heures l'hiver, une fois la nuit venue, une fois les volets des rez-de-chaussée clos, qui n'avait pas d'eau à boire en allait chercher ou s'en passait.

C'était là la terreur de ce pauvre être que le lecteur peut-être pas oublié, de la petite Cosette. On se souvient que Cosette était utile aux Thénardier de deux manières, ils se faisaient payer par la mère et ils se faisaient servir par l'enfant. Aussi quand la mère cessa de faire de payer, on vint de lire pourquoi dans les chapitres précédents, les Thénardier gardèrent Cosette. Leur remplaçait une servante. En cette qualité, c'était elle qui courait chercher de l'eau quand il en fallait. Aussi elle, fort épouvantée de l'idée d'aller à la source la seule fois qu'elle avait grand soin que l'eau ne manquât jamais dans la maison.

Le Noël de l'année 1823 fut particulièrement rude à Montfermeil. Le commencement de l'hiver avait été doux ; il n'avait encore ni gelé ni neigé. Des étrangers venus de Paris avaient obtenu de Mr le maire l'autorisation de dresser leurs baraques dans la grande place du village, et une bande de marchands ambulants, sous la même tolérance, construisait ses échoppes à la place de l'église et jusque dans la ruelle du

Boulangers, où était située, on s'en souvient peut-être gargote des Thénardières. Cela emplissait les auberges et les cabarets, et donnait à ce petit pays tranquille une vie bruyante et joyeuse. Nous devons même dire, être fidèle historien, que parmi les curiosités étalées sur la place, il y avait une ménagerie dans laquelle d'affreux paillasses, vêtus de loques et venus on ne sait d'où, montraient en 1823 aux paysans de Montfermeil un de ces effrayants vautours du Brésil que le Muséum royal ne possède que depuis 1845, et qui ont pour œil une cocarde tricolore. Les naturalistes appellent, je crois, cet oiseau *Caracara Polyborus* : de l'ordre des apicides et de la famille des vautours. Quelques bons vieux soldats bonapartistes restés dans le village allaient voir cette bête avec dévotion. Les bateleurs donnaient la cocarde tricolore comme un phénomène unique et fait exprès par le bon Dieu pour leur ménagerie.

Dans la soirée même de Noël, plusieurs hommes, rouliers et colporteurs, étaient attablés et buvaient autour de quatre ou cinq chandelles dans la salle basse de l'auberge Thénardière. Cette salle ressemblait à toutes les salles de cabaret ; des tables, des brocs d'étain, des bouteilles, des buveurs, des fumeurs ; peu de lumière, beaucoup de bruit. La date de l'année 1823 était indiquée par les deux objets à la mode alors de la classe bourgeoise qui étaient sur une table, sur un kaléidoscope et une lampe de fer-blanc moiré. Thénardière surveillait le souper qui rôtissait devant un bon feu clair ; le mari Thénardière buvait avec ses hommes et parlait politique.

Outre les causeries politiques, qui avaient pour sujets principaux la guerre d'Espagne et Mr le duc de Angoulême, on entendait dans le brouhaha des petites thèses toutes locales comme celles-ci :

— Du côté de Nanterre et de Suresnes le vin a beaucoup donné. Où l'on comptait sur dix pièces on en a douze. Cela a beaucoup juté sous le pressoir. — Mais le raisin ne devait pas être mûr ? — Dans ces pays-là faut pas qu'on vendange mûr. Si l'on vendange mûr le vin tourne au gras sitôt le printemps. — C'est donc du petit vin ? — C'est des vins encore plus petits que ceux-ci. Il faut qu'on vendange vert.

Etc....

Ou bien, c'était un meunier qui s'écriait :

— Est-ce que nous sommes responsables de ce qu'il y a dans les sacs ? Nous y trouvons un tas de petites graines que nous ne pouvons pas nous empêcher de épulcher, et qu'il faut bien laisser passer par les meules ; c'est l'ivraie, c'est la luzette, la nielle, la vesce, le chènevis, la gaverolle, la queue-de-renard, une foule d'autres drogues, sans compter les cailloux qui abondent dans de certains blés, surtout dans les blés bretons. Je n'ai pas l'amour de moudre du blé breton, pas plus que les scieurs de long de scier des poutres où il y a des clous. Jugez de la mauvaise production que tout cela fait dans le rendement. Après cela on se plaint de la farine. On a tort. La farine n'est pas notre faute.

Dans un entre-deux de fenêtres, un faucheur, attendant avec un propriétaire qui faisait prix pour un travail de prairie à faire au printemps, disait :

— Il n'y a point de mal que l'herbe soit mouillée quand on la coupe mieux. La rousée est bonne, monsieur. L'herbe est égale, cette herbe-là, votre herbe, est jeune et bien dif-

Chapitre I. Quelques claircissements sur les origines de la poésie de Gavroche. Influence d'un académicien sur cette poésie

stant où l'insurrection, surgissant du choc du feu et de la troupe devant l'Arsenal, détermina un mouvement d'avant en arrière dans la multitude qui suivait le corbillard et qui, de toute la longueur des boulevards, pesait, pour ainsi dire, sur la tête du convoi, ce mouvement effrayant reflux. La cohue s'ébranla, les rangs se mirent à courir, tous coururent, partirent, s'échappèrent, les uns avec les cris de l'attaque, les autres avec la pâleur de la fuite. Le grand fleuve qui couvrait les boulevards se déversa en un clin d'œil, déborda à droite et à gauche et se répandit en torrents dans deux cents rues à la fois avec le ruissellement d'une écluse lâchée. En ce moment un enfant déguenillé qui descendait par la rue de la Harpe, tenant à la main une branche de faux-tourterelle en fleur qu'il venait de cueillir sur les hauteurs de Belleville, avisa dans la devanture de boutique d'une boutique de bric-à-brac un vieux pistolet d'arçon. Il prit sa branche fleurie sur le pavé, et cria :

Mère chose, je vous emprunte votre machin.

Il se sauva avec le pistolet.

Cinq minutes après, un flot de bourgeois épouvantés qui s'enfuyait par la rue Amelot et la rue Basse, rencontra l'enfant qui brandissait son pistolet et qui chan-

La nuit on ne voit rien,

Le jour on voit très bien,

J'ai écrit apocryphe

Les bourgeois s'ébouriffe,

Prenez la vertu,

Le chapeau pointu !

C'était le petit Gavroche qui s'en allait en guerre.

Sur le boulevard il s'aperçut que le pistolet n'avait pas de chien.

Le couplet qui lui servait à ponctuer sa chanson, et toutes les autres chansons que, dans l'occasion, il chantait volontiers ? nous l'ignorons. Qui sait ? On ne peut-être. Gavroche d'ailleurs était au courant de ce couplet par le fredonnement populaire en circulation, et il y ajoutait son propre gazouillement. Farfadet et galopin, il ajoutait un pot-pourri des voix de la nature et des voix humaines. Il combinait le répertoire des oiseaux avec le répertoire des ateliers. Il connaissait des rapins, tribu de la sienne. Il avait, à ce qu'il paraît, été trois ans apprenti imprimeur. Il avait fait un jour une commission pour monsieur Baour-Lormian, l'un des quatre. Gavroche était un gamin de lettres.

Gavroche du reste ne se doutait pas que dans cette nuit pluvieuse où il avait offert à deux mioches l'italianité de son éléphant, c'était pour ses propres besoins qu'il avait fait office de providence. Ses frères le

re. Que voilà qui est si tendre, que voilà qui plie
nt la planche de fer.

tc....

osette était à sa place ordinaire, assise sur la tra-
e de la table de cuisine près de la cheminée. Elle
en haillons, elle avait ses pieds nus dans des
ts, et elle tricotait à la lueur du feu des bas de
destinés aux petites Thénardier. Un tout jeune chat
t sous les chaises. On entendait rire et jaser dans
e voisine deux fraîches voix d'enfants ; c'était Épo-
et Azelma.

u coin de la cheminée, un martinet était suspendu
clou.

ar intervalles, le cri d'un très jeune enfant, qui était
que part dans la maison, perçait au milieu du bruit
abaret. C'était un petit garçon que la Thénardier
eu un des hivers précédents, – « sans savoir pour-
disait-elle, effet du froid, » – et qui était âgé d'un
plus de trois ans. La mère l'avait nourri, mais ne l'ai-
pas. Quand la clameur acharnée du mioche deve-
rop importune : – Ton fils piaille, disait Thénardier,
onc voir ce qu'il veut. – Bah ! répondait la mère,
ennuie. – Et le petit abandonné continuait de crier
les ténèbres.

**Livre onzième –
L'atome fraternise
avec l'ouragan**

daient des nouvelles fatales. — Qu'ils étaient maître la Banque ; — que, rien qu'au cloître de Saint-Merry étaient six cents, retranchés et crénelés dans l'église que la ligne n'était pas sûre ; — qu'Armand Carrel avait été voir le maréchal Clausel, et que le maréchal avait dit : *Ayez d'abord un régiment* ; — que Lafayette était malade, mais qu'il leur avait dit pourtant : *Je suis avec vous. Je vous suivrai partout où il y aura place pour moi* ; — qu'il fallait se tenir sur ses gardes ; qu'à la fin il y aurait des gens qui pilleraient les maisons isolées dans les coins déserts de Paris (ici on reconnaît l'imagination de la police, cette Anne Radcliffe mêlée au gouvernement) ; — qu'une batterie avait été établie à Aubry-le-Boucher ; — que Lobau et Bugeaud se côtoyaient et qu'à minuit, ou au point du jour au plus tard, quatre colonnes marcheraient à la fois sur le centre de l'émeute, la première venant de la Bastille, la deuxième de la porte Saint-Martin, la troisième de la Grève, la quatrième des halles ; — que peut-être aussi les trois autres évacueraient Paris et se retireraient au Champ de Mars ; — qu'on ne savait ce qui arriverait, mais qu'à coup sûr cette fois, c'était grave. — On se préoccupait des dispositions du maréchal Soult. — Pourquoi n'attaquait-il tout de suite ? — Il est certain qu'il était profondément absorbé. Le vieux lion semblait flairer dans cette odeur un monstre inconnu.

Le soir vint, les théâtres n'ouvrirent pas ; les trouilles circulaient d'un air irrité ; on fouillait les suspects ; on arrêtait les suspects. Il y avait à neuf heures plus de huit cents personnes arrêtées ; la préfecture de police était encombrée, la Conciergerie encombrée, la Force encombrée. À la Conciergerie, en particulier, un long souterrain qu'on nomme la rue de Paris était jonché de bottes de paille sur lesquelles gisait un entassement de prisonniers, que l'homme de Lyon, Lagrange, harcelait avec vaillance. Toute cette paille, remuée par ces hommes, faisait le bruit d'une averse. Ailleurs les prisonniers couchaient en plein air dans les préaux, les uns sur les autres. L'anxiété était partout, et un certain tremblement, peu habituel à Paris.

On se barricadait dans les maisons ; les femmes, les mères s'inquiétaient ; on n'entendait que ceci et cela : *mon Dieu ! il n'est pas rentré !* Il y avait à peine au milieu de quelques rares roulements de voitures. On écoutait à la porte, le pas des portes, les rumeurs, les cris, les tumultes, les bruits sourds et indistincts, des choses dont on disait : *C'est la cavalerie, ou : Ce sont des caissons qui galopent*, les clairons, les tambours, la fusillade, et surtout le lamentable tocsin de Saint-Merry. On attendait le premier coup de canon. Des hommes armés surgissaient au coin des rues et disparaissaient en criant : *Revenez chez vous !* Et l'on se hâtait de verrouiller les portes. On disait : *Comment cela finira-t-il ?* D'instant en instant, à mesure que la nuit tombait, Paris semblait se précipiter plus lugubrement du flamboiement formidable de l'émeute.

Chapitre II. Deux portraits complétés

On a encore aperçu dans ce livre les Thénardier que nous avons décrits ; le moment est venu de tourner autour de ce personnage et de le regarder sous toutes ses faces.

Le Thénardier venait de dépasser ses cinquante ans ; il avait une tête que l'âge n'avait pas touchée ; il est resté jeune ; il aime Thénardier touchait à la quarantaine, qui est l'âge de la jeunesse ; de façon qu'il y avait une différence de dix ans entre l'âge de la femme et le mari.

Les lecteurs ont peut-être, dès sa première apparition, conservé quelque souvenir de cette Thénardier ; elle était blonde, rouge, grasse, charnue, carrée, énorme ; elle tenait, nous l'avons dit, de la race de ces gigantesques colosses qui se cambrent dans les foires de la ville ; elle tenait, nous l'avons dit, de la race de ces géants des pavés pendus à leur chevelure. Elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour être agréable ; elle avait le logis, les lits, les chambres, la lessive, la cuisine, la pluie, le beau temps, le diable. Elle avait pour elle-même une domestique Cosette ; une souris au service d'un autre domestique. Tout tremblait au son de sa voix, les vitres, les murs, les gens. Son large visage, criblé de taches de rousseur, avait l'aspect d'une écumoire. Elle avait de la force, de la vaillance, de l'orgueil. C'était l'idéal d'un fort de la halle habillé en bourgeois. Elle jurait splendidement ; elle se vantait de casser la tête à tout le monde ; elle avait le poing d'un coup de poing. Sans les romans qu'elle avait lus, et qui, par moments, faisaient bizarrement ressortir la mijaurée sous l'ogresse, jamais l'idée ne fût venue à personne de dire d'elle : *c'est une femme*. Cette Thénardier était comme le produit de la greffe d'une femme sur une poissarde. Quand on l'entendait parler, on disait : *C'est un gendarme* ; quand on la regardait, on disait : *C'est un charretier* ; quand on la voyait entrer dans la maison, on disait : *C'est le bourreau*. Au repos, il paraissait de la bouche une dent.

Le Thénardier était un homme petit, maigre, blême, dur, dur, osseux, chétif, qui avait l'air malade et qui se tenait à l'écart ; sa fourberie commençait là. Il soulevait tout le monde par précaution, et était poli à peu près avec tout le monde, même avec le mendiant auquel il donnait un liard. Il avait le regard d'une fouine et la démarche d'un homme de lettres. Il ressemblait beaucoup à un portrait de l'abbé Delille. Sa coquetterie consistait à se comparer avec les rouliers. Personne n'avait jamais pu lui enlever son air de grand homme. Il fumait dans une grosse pipe. Il portait une ceinture et sous sa blouse un vieil habit noir. Il avait des notions à la littérature et au matérialisme. Il y avait des noms qu'il prononçait souvent, pour appuyer les autres, les quelconques qu'il disait, Voltaire, Raynal, Pamy, une chose bizarre, saint Augustin. Il affirmait avoir « un caractère ». Du reste fort escroc. Un philosophe. Cette chose existe. On se souvient qu'il prétendait avoir servi dans un régiment avec quelque luxe qu'à Waterloo, étant allé dans un 6ème ou un 9ème léger quelconque, combattre seul contre un escadron de hussards de la Mort, être blessé de son corps et sauvé à travers la mitraille « un régimental dangereusement blessé ». De là, venait, pour lui, son nom, sa flamboyante enseigne, et, pour son auberge, le nom de « cabaret du sergent de Waterloo ». Il était libéral, classique et bonapartiste. Il avait écrit pour le champ d'Asile. On disait dans le village qu'il avait étudié pour être prêtre.

Nous croyons qu'il avait simplement étudié en lande pour être aubergiste. Ce gremlin de l'ordre positif était, selon les probabilités, quelque Flamand Lille en Flandre, Français à Paris, Belge à Bruxelles, modérament à cheval sur deux frontières. Sa prouesse à Waterloo, on la connaît. Comme on voit, il l'exerçait un peu. Le flux et le reflux, le méandre, l'averlèvement était l'élément de son existence ; conscience déceptrice entraîne vie décousue ; et vraisemblablement, à geuse époque du 18 juin 1815, Thénardier appartenait à cette variété de cantiniers maraudeurs dont nous avons parlé, battant l'estrange, vendant à ceux-ci, volant ceux-ci et roulant en famille, homme, femme et enfants, quelque carriole boiteuse, à la suite des troupes en marche, avec l'instinct de se rattacher toujours à la mée victorieuse. Cette campagne faite, ayant, comme il disait, « du quibus », il était venu ouvrir gargote à Montfermeil. Ce *quibus*, composé des bourses et des montres, des bagues d'or et des croix d'argent récoltées au temps de la moisson dans les sillons ensemenés de cadavres, ne faisait pas un gros total et n'avait mené bien loin ce vivandier passé gargotier.

Thénardier avait ce je ne sais quoi de rectiligne et de geste qui, avec un juron, rappelle la caserne et, au-dessus, un signe de croix, le séminaire. Il était beau parler et se laissait croire savant. Néanmoins, le maître d'école avait remarqué qu'il faisait — « des cuirs ». Il comprit la carte à payer des voyageurs avec supériorité, et des yeux exercés y trouvaient parfois des fautes d'orthographe. Thénardier était sournois, gourmand, flâneur et habile. Il ne dédaignait pas ses servantes, ce qui faisait que sa femme n'en avait plus. Cette géante était jalouse. Il lui semblait que ce petit homme maigre et jaune devenait l'objet de la convoitise universelle.

Thénardier, par-dessus tout, homme d'astuce et d'équilibre, était un coquin du genre tempéré. Cette espèce est la pire ; l'hypocrisie s'y mêle.

Ce n'est pas que Thénardier ne fût dans l'occurrence capable de colère au moins autant que sa femme ; cela était très rare, et dans ces moments-là, comme il voulait au genre humain tout entier, comme il avait en lui une profonde fournaise de haine, comme il était avec ces gens qui se vengent perpétuellement, qui accusent tout ce qui passe devant eux de tout ce qui est tombé sur eux, et qui sont toujours prêts à jeter sur le premier venu, comme légitime grief, le total des déceptions, des banqueroutes et des calamités de leur vie, comme ce levain se soulevait en lui et lui bouillonnait dans la bouche et dans les yeux, il était épouvantable. Mais à qui passait sous sa fureur alors !

Outre toutes ses autres qualités, Thénardier était attentif et pénétrant, silencieux ou bavard à l'occasion et toujours avec une haute intelligence. Il avait quelque chose du regard des marins accoutumés à cligner des yeux dans les lunettes d'approche. Thénardier était un homme d'État.

Tout nouveau venu qui entrait dans la gargote de Thénardier en voyant la Thénardier : *Voilà le maître de la maison*. Elle n'était même pas la maîtresse. Le maître de la maison, maîtresse, c'était le mari. Elle faisait, il créait. Il dirigeait tout par une sorte d'action magnétique invisible et d'impulsion nouvelle. Un mot lui suffisait, quelquefois un signe, et le mastodonte obéissait. Le Thénardier était pour la Thénardier, sans qu'elle s'en rendit trop compte, une espèce d'être particulier et souverain. Elle avait les vertus

Chapitre V. Originalité de Paris

En ces deux ans, nous l'avons dit, Paris avait vu plus d'insurrection. Hors des quartiers insurgés, rien d'ordinaire plus étrangement calme que la physionomie de Paris pendant une émeute. Paris s'accourait très vite à tout, — ce n'est qu'une émeute, — et à tant d'affaires qu'il ne se dérange pas pour si peu. Ces villes colossales peuvent seules donner de tels spectacles. Ces enceintes immenses peuvent seules supporter en même temps la guerre civile et on ne sait pas de cette bizarre tranquillité. D'habitude, quand l'insurrection commence, quand on entend le tambour, le rappel, le canon générale, le boutiquier se borne à dire :

Il paraît qu'il y a du grabuge rue Saint-Martin.

ou :

Faubourg Saint-Antoine.

Souvent il ajoute avec insouciance :

Quelque part par là.

Plus tard, quand on distingue le vacarme déchirant et jubre de la mousqueterie et des feux de peloton, le boutiquier dit :

Ça chauffe donc ? Tiens, ça chauffe ?

En ce moment après, si l'émeute approche et gagne, il se précipite dans sa boutique et endosse rapidement son uniforme, c'est-à-dire met ses marchandises en sûreté et risque sa personne.

On ne se fusille dans un carrefour, dans un passage, dans un cul-de-sac ; on prend, perd et reprend des barricades ; le sang coule, la mitraille crible les façades des maisons, les balles tuent les gens dans leur alcôve, les poubelles encombrent le pavé. À quelques rues de là, on entend le choc des billes de billard dans les cafés.

Les curieux causent et rient à deux pas de ces rues ensanglantées de guerre ; les théâtres ouvrent leurs portes et jouent des vaudevilles. Les fiacres cheminent ; les passants vont dîner en ville. Quelquefois dans le quartier de la rue où l'on se bat. En 1831, une fusillade s'interrompit pour laisser passer une noce.

Après l'insurrection du 12 mai 1839, rue Saint-Martin, un petit vieux homme infirme traînant une charrette à bras surmontée d'un chiffon tricolore dans laquelle il y avait des carafes emplies d'un liquide quelconque, allait et venait de la barricade à la troupe et de la troupe à la barricade, offrant impartialement des verres de vin — tantôt au gouvernement, tantôt à l'anarchie. Rien n'est plus étrange ; et c'est là le caractère de ces émeutes de Paris qui ne se retrouvent dans aucune autre capitale. Il faut pour cela deux choses, la grandeur de Paris, et sa gaîté. Il faut la ville de Voltaire et Napoléon.

Cette fois cependant, dans la prise d'armes du 5 juin 1848, la grande ville sentit quelque chose qui était peut-être plus fort qu'elle. Elle eut peur. On vit partout, dans les quartiers les plus lointains et les plus « désintéressés », les portes, les fenêtres et les volets fermés en ce jour. Les courageux s'armèrent, les poltrons se cachèrent. Le passant insouciant et affairé disparut. Beaucoup de ces rues étaient vides comme à quatre heures de l'après-midi. On colportait des détails alarmants, on répan-

Dans quelques régiments, les soldats étaient d'être ; jamais, eût-elle été en dissentiment sur certains, ce qui ajoutait à l'obscurité effrayante était avec « monsieur Thénardier », hypothèse du crime. Ils se rappelaient l'ovation populaire qui avait été inadmissible, elle n'eût donné publiquement tort à personne. Ils avaient cueilli en juillet 1830 la neutralité du 53ème de ligne, sur quoi que ce soit. Jamais elle n'eût commis une faute. Deux hommes intrépides et éprouvés par les dangers des guerres, le maréchal de Lobau et le général Bugeaud, et qu'on appelle, en langage parlementaire, commandaient, Bugeaud sous Lobau. D'énormes batailles s'étaient livrées, et quoique leur accord n'eût pour résultat que le mal, il y avait de la contemplation dans les yeux de ces hommes. Ils étaient dans des compagnies entières de garde nationale, et ils avaient une mission de la Thénardier à son mari. Cette mission leur avait été précédée d'un commissaire de police en écharpe, et de bruit et de chair se mouvait sous le petit doigt de la Thénardier. Ils reconnaissent les rues insurgées. De leur côté, le Thénardier, despotisme frêle. C'était, vu par son côté nain et grossier, un homme qui posait des vedettes au coin des carrefours, cette grande chose universelle : l'adoration de la Thénardier et envoyait audacieusement des patrouilles horribles pour l'esprit ; car de certaines laideurs ont été les barricades. On s'observait des deux parts. Le Thénardier, raison d'être dans les profondeurs mêmes de la Thénardier, avec une armée dans la main, hésitait ; la Thénardier, l'éternelle. Il y avait de l'inconnu dans Thénardier ; la Thénardier allait venir et l'on commençait à entendre le tocsin de l'empire absolu de cet homme sur cette femme. À Saint-Merry. Le ministre de la guerre d'alors, le Thénardier, certains moments, elle le voyait comme une chandelle qui s'allumait, qui s'éteignait, qui s'allumait ; dans d'autres, elle le sentait comme une ombre.

Ces vieux matelots-là, habitués à la manœuvre, cette femme était une créature formidable qui n'aurait pas peur de son mari et n'ayant pour ressource et pour guide que sa femme et ne craignait que son mari. Elle était tactique, cette boussole des batailles, sont tout d'abord mère parce qu'elle était mammifère. Du reste, sa Thénardier était en présence de cette immense écume qu'elle avait ornée s'arrêtait à ses filles, et, comme on le verra, ne pouvait pas se défendre de la colère publique. Le vent des révolutions soufflait pas jusqu'aux garçons. Lui, l'homme, n'avait pas une idée fixe : s'enrichir.

Les gardes nationales de la banlieue accouraient à la Thénardier, n'y réussissait point. Un digne théâtre manquait à Paris, et quand on avait un grand talent. Thénardier à Montfermeil se ruinait, si ce n'est par la Thénardier, et quand on n'est possible à zéro ; en Suisse ou dans les Pyrénées, ce sans-le-sou serait devenu millionnaire. Mais Thénardier avait pris position au Carrousel ; des canons des batteries de l'école militaire sortaient à la Thénardier, il faut qu'il broste.

La solitude se faisait aux Tuileries, Louis-Philippe, dans un sens restreint, et qui ne s'étend pas à une Thénardier entière. En cette même année 1823, Thénardier était plein de sérénité.

Thénardier était endetté d'environ quinze cents francs de dettes, ce qui le rendait soucieux.

Quelle que fût envers lui l'injustice opiniâtre de la Thénardier, le Thénardier était un des hommes qui connaissent le mieux, avec le plus de profondeur et de la Thénardier, la plus moderne, cette chose qui est une vertu pour les peuples barbares et une marchandise chez les peuples civilisés, l'hospitalité. Du reste braconnier et voleur, il avait été cité pour son coup de fusil. Il avait un Thénardier, un rire froid et paisible qui était particulièrement Thénardier.

Les théories d'aubergiste jaillissaient quelquefois de sa Thénardier, par éclairs. Il avait des aphorismes professionnels, qu'il insérait dans l'esprit de sa femme. — « Le devoir de l'aubergiste, lui disait-il un jour violemment et à basse voix, c'est de vendre au premier venu du fricot, du pain, du bois, de la lumière, du feu, des draps sales, de la Thénardier, des puces, du sourire ; d'arrêter les passants, de voler les petites bourses et d'alléger honnêtement les bourses grosses, d'abriter avec respect les familles en route, de voler l'homme, de plumer la femme, d'éplucher l'enfant, de coter la fenêtre ouverte, la fenêtre fermée, le Thénardier, de la cheminée, le fauteuil, la chaise, le tabouret, le Thénardier, le beau, le lit de plume, le matelas et la botte de Thénardier ; de savoir de combien l'ombre use le miroir et de Thénardier, de griffer cela, et, par les cinq cent mille diables, de Thénardier, de tout payer au voyageur, jusqu'aux mouches que Thénardier, le chien mange ! »

Thénardier et cette femme, c'était ruse et rage manquant ensemble, attelage hideux et terrible.

Pendant que le mari ruminait et combinait, la Thénardier, elle, ne pensait pas aux créanciers absents,

n'avait souci d'hier ni de demain, et vivait avec en cravate, allait d'une barricade à l'autre portant des tement, toute dans la minute. d'ordre. Un autre, le sabre nu, un bonnet de police

Tels étaient ces deux êtres. Cosette était entresur la tête, posait des sentinelles. Dans l'intérieur, subissant leur double pression, comme une créatureça barricades, les cabarets et les loges de portiers serait à la fois broyée par une meule et déchiquetéent convertis en corps de garde. Du reste l'émeute une tenaille. L'homme et la femme avaient chacunmportait selon la plus savante tactique militaire. manière différente ; Cosette était rouée de coups,ues étroites, inégales, sinueuses, pleines d'angles venait de la femme ; elle allait pieds nus l'hiver, tournants, étaient admirablement choisies ; les venait du mari. ons des halles en particulier, réseau de rues plus

Cosette montait, descendait, lavait, brossait, froouillé qu'une forêt. La société des Amis du Peuple balayait, courait, trimait, haletait, remuait des ch, disait-on, pris la direction de l'insurrection dans le lourdes, et, toute chétive, faisait les grosses besoiier Sainte-Avoye. Un homme tué rue du Ponceau Nulle pitié ; une maîtresse farouche, un maître fouilla avait sur lui un plan de Paris.

meux. La gargote Thénardier était comme une e qui avait réellement pris la direction de l'émeute, où Cosette était prise et tremblait. L'idéal de l'opit une sorte d'impétuosité inconnue qui était dans sion était réalisé par cette domesticité sinistre. C L'insurrection, brusquement, avait bâti les barriquelque chose comme la mouche servante des s d'une main et de l'autre saisi presque tous les gnées. es de la garnison. En moins de trois heures, comme

La pauvre enfant, passive, se taisait. rainée de poudre qui s'allume, les insurgés avaient

Quand elles se trouvent ainsi, dès l'aube, toutehi et occupé, sur la rive droite, l'Arsenal, la mairie tites, toutes nues, parmi les hommes, que se pass place Royale, tout le Marais, la fabrique d'armes dans ces âmes qui viennent de quitter Dieu ? ncourt, la Galiote, le Château-d'Eau, toutes les rues

des halles ; sur la rive gauche, la caserne des Vé- s, Sainte-Pélagie, la place Maubert, la poudrière Deux-Moulins, toutes les barrières. À cinq heures du ls étaient maîtres de la Bastille, de la Lingerie, des ps-Manteaux ; leurs éclaireurs touchaient la place /ictoires, et menaçaient la Banque, la caserne des s-Pères, l'hôtel des Postes. Le tiers de Paris était à ute.

ur tous les points la lutte était gigantesquement en- e ; et, des désarmements, des visites domiciliaires, boutiques d'armuriers vivement envahies, il résulteci que le combat commencé à coups de pierres nuait à coups de fusil.

ers six heures du soir, le passage du Saumon de- it champ de bataille. L'émeute était à un bout, la e au bout opposé. On se fusillait d'une grille à e. Un observateur, un rêveur, l'auteur de ce livre, tait allé voir le volcan de près, se trouva dans le age pris entre les deux feux. Il n'avait pour se ga- des balles que le renflement des demi-colonnes éparent les boutiques ; il fut près d'une demi-heure cette situation délicate.

ependant le rappel battait, les gardes nationaux illaient et s'armaient en hâte, les légions sortaient nairies, les régiments sortaient des casernes. Vis- le passage de l'Ancre un tambour recevait un coup bignard. Un autre, rue du Cygne, était assailli par une aine de jeunes gens qui lui crevaient sa caisse et lui aient son sabre. Un autre était tué rue Grenier-Saint- re. Rue Michel-le-Comte, trois officiers tombaient s l'un après l'autre. Plusieurs gardes municipaux, sés rue des Lombards, rétrogradaient.

evant la Cour-Batave, un détachement de gardes naux trouvait un drapeau rouge portant cette ins- on : *Révolution républicaine*, n° 127. Était-ce une ution en effet ?

insurrection s'était fait du centre de Paris une sorte tadelle inextricable, tortueuse, colossale.

à était le foyer, là était évidemment la question. le reste n'était qu'escarmouches. Ce qui prouvait out se déciderait là, c'est qu'on ne s'y battait pas re.

des halles, des hommes haletants, ouvriers, étudiants, sectionnaires, lisaient des proclamations, criaient aux armes ! brisaient les réverbères, dételèrent les tures, dépavaient les rues, enfonçaient les portes des maisons, déracinaient les arbres, fouillaient les courroulaient des tonneaux, entassaient pavés, moles, meubles, planches, faisaient des barricades.

On forçait les bourgeois d'y aider. On entraînait les femmes, on leur faisait donner le sabre et les des maris absents, et l'on écrivait avec du blanc-pagne sur la porte : *les armes sont livrées*. Quels uns signaient « de leurs noms » des reçus du fusil sabre, et disaient : *envoyez-les chercher demain à la rue*. On désarmait dans les rues les sentinelles isolées et les gardes nationaux allant à leur municipalité, arrachait les épauettes aux officiers. Rue du Cimetière Saint-Nicolas, un officier de la garde nationale, pour par une troupe armée de bâtons et de fleurets, se réfugia à grand-peine dans une maison d'où il ne put sortir la nuit, et déguisé.

Dans le quartier Saint-Jacques, les étudiants étaient par essaims de leurs hôtels, et montaient à Saint-Hyacinthe au café du Progrès ou descendaient au café des Sept-Billards, rue des Mathurins. Là, devant les portes, des jeunes gens debout sur des bornes distribuèrent des armes. On pillait le chantier de la rue Tiquetonne pour faire des barricades. Sur un seul point les habitants résistaient, à l'angle des rues Sainte-Avoye et Simon-le-Franc où ils détruisaient eux-mêmes la barricade. Sur un seul point, les insurgés pliaient ; ils abandonnaient une barricade commencée rue du Temple après avoir fait feu sur un détachement de garde nationale, et s'enfuyaient par la rue de la Corderie. Le détachement ramassa dans la barricade un drapeau rouge et un paquet de cartouches et trois cents balles de plomb. Les gardes nationaux déchirèrent le drapeau et remportèrent les lambeaux à la pointe de leurs baïonnettes.

Tout ce que nous racontons ici lentement et successivement se faisait à la fois sur tous les points de la ville au milieu d'un vaste tumulte, comme une foule d'éclairs dans un seul roulement de tonnerre.

En moins d'une heure, vingt-sept barricades furent tirées de terre dans le seul quartier des halles. Au centre était cette fameuse maison n° 50, qui fut la forte de Jeanne et de ses cent six compagnons, et qui, protégée d'un côté par une barricade à Saint-Merry et de l'autre par une barricade à la rue Maubuée, comme les trois rues, la rue des Arcis, la rue Saint-Martin, la rue Aubry-le-Boucher qu'elle prenait de front. Deux barricades en équerre se repliaient l'une de la rue Mouton sur la Grande-Truanderie, l'autre de la rue Geoffroy-Langevin sur la rue Sainte-Avoye. Sans compter les innombrables barricades dans vingt autres quartiers de Paris, au Marais, à la montagne Sainte-Geneviève, rue Ménilmontant, où l'on voyait une porte cochère arrachée de ses gonds ; une autre près du petit portail de l'Hôtel-Dieu faite avec une écossaise dételée et renversée, à trois cents pas de la préfecture de police.

À la barricade de la rue des Ménétriers, un homme bien mis distribuait de l'argent aux travailleurs. À la barricade de la rue Greneta, un cavalier parut et fut celui qui paraissait le chef de la barricade un rouleau d'argent avait l'air d'un rouleau d'argent. — *Voilà, dit-il, pour les dépenses, le vin, et coetera*. Un jeune homme b

Chapitre III.

Faut du vin aux hommes et de l'eau aux chevaux

Il arriva quatre nouveaux voyageurs.

Cosette songeait tristement ; car, quoiqu'elle n'eût que huit ans, elle avait déjà tant souffert qu'elle rêvait l'air lugubre d'une vieille femme.

Elle avait la paupière noire d'un coup de poing que le Thénardier lui avait donné, ce qui faisait dire de temps en temps à la Thénardier : — Est-elle laide avec son œil !

Cosette pensait donc qu'il était nuit, très nuit, qu'il fallait remplir à l'improviste les pots et les carafes des chambres des voyageurs survenus, et qu'il n'y avait plus d'eau dans la fontaine.

C'est ce qui la rassurait un peu, c'est qu'on ne buvait pas beaucoup d'eau dans la maison Thénardier. Il ne manquait pas là de gens qui avaient soif ; mais c'était cette soif qui s'adresse plus volontiers au broc qu'à la cruche. Qui eût demandé un verre d'eau parmi les verres de vin eût semblé un sauvage à tous ces gens. Il y eut pourtant un moment où l'enfant tremblant, la Thénardier souleva le couvercle d'une casserole bouillait sur le fourneau, puis saisit un verre et s'approcha vivement de la fontaine. Elle tourna le robinet, et l'eau avait levé la tête et suivait tous ses mouvements. Un maigre filet d'eau coula du robinet et remplit le verre à moitié.

— Tiens, dit-elle, il n'y a plus d'eau ! puis elle eut un moment de silence.

L'enfant ne respirait pas.

Bah, reprit la Thénardier en examinant le verre à plein, il y en aura assez comme cela.

Cosette se remit à son travail, mais pendant plus d'un quart d'heure elle sentit son cœur sauter comme un gros flocon dans sa poitrine.

Elle comptait les minutes qui s'écoulaient ainsi, et elle n'en voulu être au lendemain matin.

De temps en temps, un des buveurs regardait dans la cruche et s'exclamait : — Il fait noir comme dans un four !

— Il faut être chat pour aller dans la rue sans boire à cette heure-ci ! — Et Cosette tressaillait.

À coup sûr, un des marchands colporteurs logés dans l'auberge entra, et dit d'une voix dure :

— On n'a pas donné à boire à mon cheval.

— Si fait vraiment, dit la Thénardier.

— Je vous dis que non, la mère, reprit le marchand.

Cosette était sortie de dessous la table.

— Oh ! si ! monsieur ! dit-elle, le cheval a bu, il a bu le seau, plein le seau, et même que c'est moi qui ai porté à boire, et je lui ai parlé.

— Cela n'était pas vrai. Cosette mentait.

— En voilà un qui est gros comme le poing et qui est gros comme la maison, s'écria le marchand. Je te jure qu'il n'a pas bu, petite drôlesse ! Il a une manière de parler quand il n'a pas bu que je connais bien.

Cosette persista, et ajouta d'une voix enrouée par le vin et qu'on entendait à peine :

— Et même qu'il a bien bu !

– Allons, reprit le marchand avec colère, ce n'est tout ça, qu'on donne à boire à mon cheval et que finisse !

Cosette rentra sous la table.

– Au fait, c'est juste, dit la Thénardier, si cette n'a pas bu, il faut qu'elle boive.

Puis, regardant autour d'elle :

– Eh bien, où est donc cette autre ?

Elle se pencha et découvrit Cosette blottie à l'autre bout de la table, presque sous les pieds des buveurs.

– Vas-tu venir ? cria la Thénardier.

Cosette sortit de l'espèce de trou où elle s'était cachée. La Thénardier reprit :

– Mademoiselle Chien-faute-de-nom, va porter boire à ce cheval.

– Mais, madame, dit Cosette faiblement, c'est n'y a pas d'eau.

La Thénardier ouvrit toute grande la porte de la cuisine.

– Eh bien, va en chercher !

Cosette baissa la tête, et alla prendre un seau qui était au coin de la cheminée.

Ce seau était plus grand qu'elle, et l'enfant aurait dû s'asseoir dedans et y tenir à l'aise.

La Thénardier se remit à son fourneau, et goûta une cuillère de bois ce qui était dans la casserole en grommelant :

– Il y en a à la source. Ce n'est pas plus malin que moi. Je crois que j'aurais mieux fait de passer mes oignons.

Puis elle fouilla dans un tiroir où il y avait des saucisses, du poivre et des échalotes.

– Tiens, mamzelle Crapaud, ajouta-t-elle, en montrant un pain, nant tu prendras un gros pain chez le boulanger. Ça coûte une pièce de quinze sous.

Cosette avait une petite poche de côté à son tablier. Elle prit la pièce sans dire un mot, et la mit dans sa poche.

Puis elle resta immobile, le seau à la main, la main ouverte devant elle. Elle semblait attendre qu'on vienne à son secours.

– Va donc ! cria la Thénardier.

Cosette sortit. La porte se referma.

Chapitre IV. Les bouillonnements d'autrefois

C'est n'est plus extraordinaire que le premier fourmillement d'une émeute. Tout éclate partout à la fois. Était-ce prévu ? oui. Était-ce préparé ? non. D'où cela sort-il ? D'où cela tombe-t-il ? des nues. Ici l'insurrection, là le caractère d'un complot ; là d'une improvisation. Le premier venu s'empare d'un courant de la foule et se précipite où il veut. Début plein d'épouvante où se mêle une sorte de gaîté formidable. Ce sont d'abord des claquements, les magasins se ferment, les étalages des marchandises disparaissent ; puis des coups de feu isolés ; puis des gens s'enfuient ; des coups de crosse heurtent les vitres des cochères ; on entend les servantes rire dans les corridors des maisons et dire : *Il va y avoir du train !* En un quart d'heure n'était pas écoulé, voici ce qui se passait à Paris, à peu près en même temps sur vingt points de la ville différents.

À la Madeleine, une vingtaine de gens, à barbes et à cheveux longs, entraient dans un magasin de draps et en ressortaient un moment après, portant un drapeau tricolore horizontal couvert d'un crêpe noir. À leur tête trois hommes armés, l'un d'un sabre, l'autre d'un fusil, le troisième d'une pique.

À la rue des Nonaindières, un bourgeois bien vêtu, qui avait un ventre, la voix sonore, le crâne chauve, le front chauve, la barbe noire et une de ces moustaches rudes qui ne peuvent se rabattre, offrait publiquement des cigarettes aux passants.

À la rue Saint-Pierre-Montmartre, des hommes aux bras nus promenaient un drapeau noir où on lisait ces mots en lettres blanches : *République ou la mort*. Rue des Capucines, rue du Cadran, rue Montorgueil, rue Mandar, se formaient des groupes agitant des drapeaux sur lesquels on distinguait des lettres d'or, le mot *section* et un numéro. Un de ces drapeaux était rouge et bleu avec une bande imperceptible entre-deux blanc.

À la rue de la Harpe, on pillait une fabrique d'armes, boulevard Saint-Martin, et trois boutiques d'armuriers, la première rue de la Harpe, la deuxième rue Michel-le-Comte, l'autre, rue du Temple. En quelques minutes les mille mains de la foule saisissaient et emportaient deux cent trente fusils, presque tous à deux coups, soixante-quatre sabres, cinquante-et-un pistolets. Afin d'armer plus de monde, on commençait à fabriquer le fusil, l'autre la bayonnette.

À la rue de la Grève, des jeunes gens armés de fusils à mousquets, s'installaient chez des femmes pour tirer. Un d'eux avait un mousquet à rouet. Ils sonnaient, et se mettaient à faire des cartouches. Une de ces femmes a raconté : *Je ne savais pas ce que c'était les cartouches, c'est mon mari qui me l'a dit.*

À la rue de la Harpe, on rassemblait un tas de curiosités dans une boutique de curiosités, rue des Vieilles-Haudriettes et y prenait des yatagans et des armes turques.

À la rue de la Harpe, le cadavre d'un maçon tué d'un coup de fusil gisait sur le trottoir.

À la rue de la Harpe, puis, rive droite, rive gauche, sur les quais, sur les boulevards, dans le pays latin, dans le quartier

long du quai Morland. Le peuple qui traînait Lafayettes aperçut brusquement au coude du quai et des dragons ! les dragons ! Les dragons s'avançaient pas, en silence, pistolets dans les fontes, sabres fourreaux, Mousquetons aux porte-crosse, avec une attente sombre.

À deux cents pas du petit pont, ils firent halte. Le fiacre où était Lafayette chemina jusqu'à eux, ils virèrent les rangs, le laissèrent passer, et se refermèrent sur lui. En ce moment les dragons et la foule se précipitaient. Les femmes s'enfuyaient avec terreur.

Que se passa-t-il dans cette minute fatale ? Personne ne saurait le dire. C'est le moment ténébreux où deux nuées se mêlent. Les uns racontent qu'une faulx sonnante la charge fut entendue du côté de l'Archevêché, les autres qu'un coup de poignard fut donné par un enfant à un dragon. Le fait est que trois coups de pistolet partirent subitement, le premier tua le chef d'escadron Cholet, le second tua une vieille sourde qui fermait la fenêtre rue Contrescarpe, le troisième brûla l'épaule d'un officier ; une femme cria : *On commence trop tôt* et tout à coup on vit du côté opposé au quai Morland un escadron de dragons qui était resté dans la caserne, se précipiter au galop, le sabre nu, par la rue Bassompierre et le boulevard Bourdon, et balayer tout devant lui.

Alors tout est dit, la tempête se déchaîne, les pleuvent, la fusillade éclate, beaucoup se précipitent vers le bas de la berge et passent le petit bras de la Seine. Ce jour'hui comblé ; les chantiers de l'île Louviers, la vaste citadelle toute faite, se hérissent de canons ; on arrache des pieux, on tire des coups de canon ; on abat un tolet, une barricade s'ébauche, les jeunes gens refont le pont d'Austerlitz avec le corbillard au lieu de course et chargent la garde municipale, les canonniers accourent, les dragons sabrent, la foule se précipite dans tous les sens, une rumeur de guerre vole dans les quatre coins de Paris, on crie : aux armes ! on coule, on culbute, on fuit, on résiste. La colère emporte l'émotion comme le vent emporte le feu.

Chapitre IV. Entrée en scène d'une poupée

de boutiques en plein vent qui partait de l'église et se développait, on s'en souvient, jusqu'à l'auberge Thénardier. Ces boutiques, à cause du passage prochain d'un bourgeois allant à la messe de minuit, étaient toutes éclairées de chandelles brûlant dans des entonnoirs de papier, ce qui, comme le disait le maître d'école de Montfermeil attablé en ce moment chez Thénardier, faisait un effet magique ». En revanche, on ne voyait pas d'étoile au ciel.

La dernière de ces baraques, établie précisément en face de la porte des Thénardier, était une boutique de bijouterie, toute reluisante de clinquants, de verroteries et de choses magnifiques en fer-blanc. Au premier étage et en avant, le marchand avait placé, sur un fond de papiers blancs, une immense poupée haute de deux pieds qui était vêtue d'une robe de crêpe avec des épis d'or sur la tête et qui avait de vrais yeux et des yeux en émail. Tout le jour, cette merveille avait été étalée à l'ébahissement des passants de tous âges, sans qu'il se fût trouvé à Montfermeil une jeune fille assez riche, ou assez prodigue, pour la donner à son enfant. Éponine et Azelma avaient passé des heures à la contempler, et Cosette elle-même, furtivement, il est vrai, avait osé la regarder.

Au moment où Cosette sortit, son seau à la main, elle fut prise et si accablée qu'elle fût, elle ne put s'empêcher de lever les yeux sur cette prodigieuse poupée, la dame, comme elle l'appelait. La pauvre enfant était pétrifiée. Elle n'avait pas encore vu cette poupée de bois. Toute cette boutique lui semblait un palais ; la poupée n'était pas une poupée, c'était une vision. Elle sentait la joie, la splendeur, la richesse, le bonheur, qui se reflétaient dans une sorte de rayonnement chimérique à ce malheureux petit être englouti si profondément dans une misère funèbre et froide. Cosette mettait avec cette sagacité naïve et triste de l'enfance une main qui la séparait de cette poupée. Elle se disait : *Il fallait être reine ou au moins princesse pour avoir une telle chose* » comme cela. Elle considérait cette belle poupée rose, ces beaux cheveux lisses, et elle pensait : *me elle doit être heureuse, cette poupée-là !* Ses yeux ne pouvaient se détacher de cette boutique fantastique. Elle regardait, plus elle s'éblouissait. Elle croyait être au paradis. Il y avait d'autres poupées derrière la boutique qui lui paraissaient des fées et des génies. Le marchand qui allait et venait au fond de sa baraque lui faisait un peu l'effet d'être le Père éternel.

Dans cette adoration, elle oubliait tout, même la mission dont elle était chargée. Tout à coup, la voix rude de la Thénardier la rappela à la réalité : — *Attention, péronnelle, tu n'es pas partie ! Attends ! je te rappelle à toi ! Je vous demande un peu ce qu'elle fait là !* Cosette, monstre, va !

La Thénardier avait jeté un coup d'œil dans la rue et avait vu Cosette en extase.

Cosette s'enfuit emportant son seau et faisant plus grands pas qu'elle pouvait.

age resté inconnu annonçait qu'à l'heure dite deux maîtres gagnés ouvriraient au peuple les portes de la fabrique d'armes. Ce qui dominait sur les fronts ouverts de la plupart des assistants, c'était un enthousiasme mêlé d'accablement. On voyait aussi çà et là dans cette multitude en proie à tant d'émotions violentes, mais nobles, de vrais visages de malfaiteurs et de bouches ignobles qui disaient : pillons ! Il y a de grandes agitations qui remuent le fond des marais et qui ont monté dans l'eau des nuages de boue. Phénomènes auxquels ne sont point étrangères les polices « bien sages ».

Le cortège chemina, avec une lenteur fébrile, de la rue de la Mortuaire par les boulevards jusqu'à la Bastille. Il avait de temps en temps ; la pluie ne faisait rien à la foule. Plusieurs incidents, le cercueil promené au-devant de la colonne Vendôme, des pierres jetées au duc de Fitz-James aperçu à un balcon le chapeau sur la tête, un gaucis arraché d'un drapeau populaire et traîné dans la boue, un sergent de ville blessé d'un coup d'épée à la Porte Saint-Martin, un officier du 12^{ème} léger dit tout haut : Je suis républicain, l'École polytechnique survenant après sa consigne forcée, les cris : vive la polytechnique ! vive la République ! marquèrent le jet du convoi. À la Bastille, les longues files de curieux redoutables qui descendaient du faubourg Saint-Martin firent leur jonction avec le cortège et un certain tonnerrement terrible commença à soulever la foule. On entendit un homme qui disait à un autre : — C'est bien celui-là avec sa barbiche rouge, c'est lui qui ira quand il faudra tirer. Il paraît que cette même barbe rouge s'est retrouvée plus tard avec la même barbe dans une autre émeute, l'affaire Quénisset.

Le corbillard dépassa la Bastille, suivit le canal, traversa le petit pont et atteignit l'esplanade du pont d'Austerlitz. Là il s'arrêta. En ce moment cette foule vue à vol d'oiseau eût offert l'aspect d'une comète dont la tête était à l'esplanade et dont la queue développée sur le boulevard Bourdon couvrait la Bastille et se prolongeait sur le boulevard jusqu'à la porte Saint-Martin. Un cercle se forma autour du corbillard. La vaste cohue fit silence. Lamarque parla et dit adieu à Lamarque. Ce fut un instant poignant et auguste, toutes les têtes se découvrirent, les cœurs battaient. Tout à coup un homme à l'habit noir, vêtu de noir, parut au milieu du groupe avec un chapeau rouge, d'autres dirent avec une pique surmontée d'un bonnet rouge. Lafayette détourna la tête. Lamarque quitta le cortège.

Le drapeau rouge souleva un orage et y disparut. Le boulevard Bourdon au pont d'Austerlitz une de ces foules qui ressemblent à des houles remua la multitude. Deux cris prodigieux s'élevèrent : — Lamarque à l'hôtel de ville ! — Lafayette à l'hôtel de ville ! — Des jeunes gens, aux acclamations de la foule, s'attelèrent et se mirent à traîner Lamarque dans le corbillard par le pont d'Austerlitz et Lafayette dans un fiacre par le quai Mor-

ans la foule qui entourait et acclamait Lafayette, on remarquait et l'on se montrait un Allemand nommé Sigismond Snyder, mort centenaire depuis, qui avait fait lui-même la guerre de 1776, et qui avait combattu à Trenton et à Washington, et sous Lafayette à Brandywine.

Pendant sur la rive gauche la cavalerie municipale avançait et venait barrer le pont, sur la rive droite les gens sortaient des Célestins et se déployaient le

pel, au Petit-Chapeau, les buveurs s'accostaient d'un air grave. On les entendait se dire : — Où as-tu ton pain ? — Sous ma blouse. Et toi ? — Sous ma chemise. Traversière, devant l'atelier Roland, et cour de la Marbrulée devant l'atelier de l'outilleur Bernier, des groupes chuchotaient. On y remarquait, comme le plus ardent, un certain Mavot, qui ne faisait jamais plus d'un jour de maine dans un atelier, les maîtres le renvoyant « parce qu'il fallait tous les jours se disputer avec lui ». Mavot fut tué le lendemain dans la barricade de la rue Montmartre. Pretot, qui devait mourir aussi dans la barricade, secondait Mavot, et à cette question : Quel est ton but ? répondait : — *L'insurrection*. Des ouvriers rasés au coin de la rue de Bercy attendaient un nommé Lemarin, agent révolutionnaire pour le faubourg Saint-Marceau. Des mots d'ordre s'échangeaient presque silencieusement.

Le 5 juin donc, par une journée mêlée de pluie et de soleil, le convoi du général Lamarque traversa Paris avec la pompe militaire officielle, un peu accrue par des précautions. Deux bataillons, tambours drapés, drapeaux renversés, dix mille gardes nationaux, le sabre au côté, les batteries de l'artillerie de la garde nationale, et les caissons portaient le cercueil. Le corbillard était traîné par des jeunesses. Les officiers des Invalides le suivaient immédiatement, portant des branches de laurier. Puis venaient une multitude innombrable, agitée, étrange, les seconds de la garde nationale, les membres des sociétés secrètes, les membres des Amis du Peuple, l'École de droit, l'École de médecine, les réfugiés de toutes les nations, drapeaux espagnols, italiens, allemands, polonais, drapeaux aux couleurs horizontales, toutes les bannières possibles, enfants agitant des branches vertes, des tailleurs, des maçons, des charpentiers qui faisaient grève et des ouvriers. Au moment-là même, des imprimeurs reconnaissables par leurs bonnets de papier, marchant deux par deux, par trois, poussant des cris, agitant presque tous des bâtons, quelques-uns des sabres, sans ordre et sans discipline, tant avec une seule âme, tantôt une cohue, tantôt une colonne. Des pelotons se choisissaient des chefs, des hommes, armés d'une paire de pistolets parfaitement sûrs, semblaient en passer d'autres en revue dont les yeux s'écartaient devant lui. Sur les contre-allées des boulevards, dans les branches des arbres, aux balcons, aux fenêtres, sur les toits, les têtes fourmillaient, hommes, femmes, enfants ; les yeux étaient pleins d'anxiété. Une foule armée passait, une foule effarée regardait.

De son côté le gouvernement observait. Il observa la main sur la poignée de l'épée. On pouvait voir des bataillons prêts à marcher, gibernes pleines, fusils et mousquets chargés, place Louis XV, quatre escadrons de dragons, quatre escadrons de mousquetaires, quatre escadrons de rabiniers, en selle et clairons en tête, dans le pays de Valenciennes, au Jardin des plantes, la garde municipale, échelonnée de rue en rue, à la Halle-aux-vins un escadron de dragons, à la Grève une moitié du 12^{ème} léger, l'autre moitié à la Bastille, le 6^{ème} dragons aux Célestins, l'artillerie plein la cour du Louvre. Le reste des troupes était consigné dans les casernes, sans compter les bataillons de gendarmes dans les environs de Paris. Le pouvoir inquiète se suspendait sur la multitude menaçante vingt-cinq mille soldats dans la ville et trente mille dans la banlieue.

Divers bruits circulaient dans le cortège. On parlait de menées légitimistes ; on parlait du duc de Reichstadt, que Dieu marquait pour la mort à cette même heure où la foule le désignait pour l'empire. Un

Chapitre V. La petite toute seule

Comme l'auberge Thénardier était dans cette partie du bois qui est près de l'église, c'était à la source du bois de Chelles que Cosette devait aller puiser de l'eau.

Elle ne regarda plus un seul étalage de marchand. Elle quitta la rue de la rue de la Boulangerie et dans les rues de l'église, les boutiques illuminées éclairaient la nuit, mais bientôt la dernière lueur de la dernière nuit disparut. La pauvre enfant se trouva dans l'obscurité. Elle s'y enfonça. Seulement, comme une certaine chose la gagnait, tout en marchant elle agitait le plus possible l'anse du seau. Cela faisait un bruit qui lui tenait compagnie.

Plus elle cheminait, plus les ténèbres devenaient épaisses. Il n'y avait plus personne dans les rues. Pour elle elle rencontra une femme qui se retourna en la voyant passer, et qui resta immobile, marmottant entre ses dents : « Mais où peut donc aller cet enfant ? Est-ce un enfant-garou ? » Puis la femme reconnut Cosette. « Tiens, dit-elle, c'est l'Alouette ! »

Cosette traversa ainsi le labyrinthe de rues tortueuses et désertes qui termine du côté de Chelles le faubourg de Montfermeil. Tant qu'elle eut des maisons devant elle, elle alla assez hardiment. De temps en temps, elle voyait le rayonnement d'une chandelle à travers la fente d'un volet, c'était de la lumière et de la vie, il y avait là des gens, cela la rassurait. Cependant, à mesure qu'elle avançait, sa marche se ralentissait comme malade. Elle ne pouvait plus marcher. Quand elle eut passé l'angle de la dernière maison, Cosette s'arrêta. Aller au delà de la dernière maison, cela avait été difficile ; aller plus loin que la dernière maison, cela devenait impossible. Elle posa le seau à terre, plongea sa main dans ses cheveux et commença à se gratter lentement la tête, geste propre aux enfants effrayés et indécis. Ce n'était plus Montfermeil, elle était dans les champs. L'espace noir et désert était derrière elle. Elle regarda avec désespoir cette obscurité où elle n'avait plus personne, où il y avait des bêtes, où il y avait peut-être des revenants. Elle regarda bien, et elle vit les bêtes qui marchaient dans l'herbe, et elle distingua stinctement les revenants qui remuaient dans les ténèbres. Alors elle ressaisit le seau, la peur lui donna de la force.

Bah ! dit-elle, je lui dirai qu'il n'y avait plus d'eau ! Elle rentra résolument dans Montfermeil. Elle ne put que difficilement faire cent pas qu'elle s'arrêta encore, remit à se gratter la tête. Maintenant, c'était la nuit, l'auberge Thénardier qui lui apparaissait ; la Thénardier hideuse, sa bouche d'hyène et la colère flamboyante dans ses yeux. L'enfant jeta un regard lamentable en avant et en arrière. Que faire ? que devenir ? où aller ? Devant elle se dressait le spectre de la Thénardier ; derrière elle tous les visages de la nuit et des bois. Ce fut devant la Thénardier qu'elle recula. Elle reprit le chemin de la source et alla puiser de l'eau. Elle sortit du village en courant, elle courait dans le bois en courant, ne regardant plus rien, ne pensant plus rien. Elle n'arrêta sa course que lorsque

la respiration lui manqua, mais elle n'interrompit sa marche. Elle allait devant elle, éperdue.

Tout en courant, elle avait envie de pleurer.

Le frémissement nocturne de la forêt l'envelopa tout entière. Elle ne pensait plus, elle ne voyait. L'immense nuit faisait face à ce petit être. D'un côté, toute l'ombre ; de l'autre, un atome.

Il n'y avait que sept ou huit minutes de la lisière du bois à la source. Cosette connaissait le chemin. Elle l'avait fait bien souvent le jour. Chose étrange, elle ne l'avait jamais perdu. Un reste d'instinct la conduisait vaguer. Elle ne jetait cependant les yeux ni à droite ni à gauche de crainte de voir des choses dans les branches et dans les broussailles. Elle arriva ainsi à la source.

C'était une étroite cuve naturelle creusée dans un sol glaiseux, profonde d'environ deux mètres, entourée de mousses et de ces grandes herbes frêles qu'on appelle collerettes de Henri IV, et pavée de quelques grosses pierres. Un ruisseau s'en échauffait avec un petit bruit tranquille.

Cosette ne prit pas le temps de respirer. Elle se pencha, mais elle avait l'habitude de venir à cette fontaine. Elle chercha de la main gauche dans l'obscurité un chêne incliné sur la source qui lui servait ordinairement de point d'appui, rencontra une branche, s'y suspendit, se pencha et plongea le seau dans l'eau. Elle était à un moment si violent que ses forces étaient triplées. Pendant qu'elle était ainsi penchée, elle ne fit pas attention que la poche de son tablier se vidait dans la source. La pièce de quinze sous tomba dans l'eau. Cosette vit ni ne l'entendit tomber. Elle retira le seau plein et le posa sur l'herbe.

Cela fait, elle s'aperçut qu'elle était épuisée de fatigue. Elle eût bien voulu repartir tout de suite ; mais le seau plein de l'eau avait été tel qu'il lui fut impossible de faire un pas. Elle fut bien forcée de s'asseoir. Elle laissa tomber sur l'herbe et y demeura accroupie.

Elle ferma les yeux, puis elle les rouvrit, sans savoir pourquoi, mais ne pouvant faire autrement.

À côté d'elle l'eau agitée dans le seau faisait des cercles qui ressemblaient à des serpents de feu bleus.

Au-dessus de sa tête, le ciel était couvert de nuages noirs qui étaient comme des pans de fumée. Un tragique masque de l'ombre semblait se pencher sur cet enfant. Jupiter se couchait dans les nuages. Les fondateurs regardaient d'un œil égaré cette grande étoile qu'elle ne connaissait pas et qui lui faisait peur. La planète, en effet, était en ce moment très près de l'horizon et traversait une épaisse couche de brume qui lui donnait une rougeur horrible. La brume, lugubre et empourprée, élargissait l'astre. On eût dit une planète neuve.

Un vent froid soufflait de la plaine. Le bois était silencieux, sans aucun froissement de feuilles, sans aucun bruit de ces vagues et fraîches lueurs de l'été. Des grands arbres dénudés s'y dressaient affreusement. Des buissons chétifs et difformes sifflaient dans les clairières. Les hautes herbes fourmillaient sous la bise comme des queues d'anguilles. Les ronces se tordaient comme des bras armés de griffes cherchant à prendre des personnes et se précipitaient rapidement et avaient l'air de s'enfuir avec effroi devant quelque chose qui arrivait. De tous côtés il y avait des étendues lugubres.

L'obscurité est vertigineuse. Il faut à l'homme

Chapitre III. Un enterrement : occasion de renaître

Le 25 mai 1832, quoique depuis trois mois le froid eût glacé les esprits et jeté sur leur agitation je ne sais quel morne apaisement, Paris était dès longtemps en ébullition pour une commotion. Ainsi que nous l'avons dit, la ville ressemble à une pièce de canon ; quand elle est chargée, il suffit d'une étincelle qui tombe, le feu part. En juin 1832, l'étincelle fut la mort du général Lamarque.

Lamarque était un homme de renommée et d'action. Il avait servi eu successivement, sous l'Empire et sous la Restauration, les deux bravoures nécessaires aux deux régimes, la bravoure des champs de bataille et la bravoure de la tribune. Il était éloquent comme il avait été vaillant ; on sentait une épée dans sa parole. Comme son père, il avait devancé, après avoir tenu haut le commandement, le drapeau de la liberté. Il siégeait entre la gauche extrême et la droite, aimé du peuple parce qu'il acceptait ses chances de l'avenir, aimé de la foule parce qu'il avait bien servi l'Empereur. Il était, avec les comtes Gérard et Drouet, un des maréchaux *in petto* de Napoléon. Ses idées de 1815 le soulevaient comme une offense personnelle. Il baissait Wellington d'une haine directe et laissait à la multitude ; et depuis dix-sept ans, à la veille de l'attentif aux événements intermédiaires, il avait obstinément gardé la tristesse de Waterloo. Dans sa vieillesse, à sa dernière heure, il avait serré contre sa poitrine une épée que lui avaient décernée les officiers de la Bataille de Waterloo. Napoléon était mort en prononçant le mot *armée*, Lamarque en prononçant le mot *patrie*.

La mort, prévue, était redoutée du peuple comme une perte et du gouvernement comme une occasion. La mort fut un deuil. Comme tout ce qui est amer, il peut se tourner en révolte. C'est ce qui arriva.

La nuit du 4 au matin du 5 juin, jour fixé pour l'enterrement de Lamarque, le faubourg Saint-Antoine, que le ciel devait venir toucher, prit un aspect redoutable. Le vaste réseau de rues s'emplit de rumeurs. On entendait comme on pouvait. Des menuisiers emportaient le valet de leur établi « pour enfoncer les portes ».

Un autre s'était fait un poignard d'un crochet de chaussette en cassant le crochet et en aiguisant le tronçon. Un autre, dans la fièvre « d'attaquer », couchait sur son lit trois jours tout habillé. Un charpentier nommé Pierre rencontrait un camarade qui lui demandait : « As-tu ? » — Eh bien ! je n'ai pas d'armes. — Et puis ? — Va à mon chantier chercher mon compas. — Pour faire ? — Je ne sais pas, disait Lombier. Un nommé Lefèvre, homme d'expédition, abordait les ouvriers qui passaient : — Viens, toi ! — Il payait un peu de vin, et disait : — As-tu de l'ouvrage ? — Non. — Va chez Filspierre, entre la barrière Montreuil et la barrière Charonne, tu trouveras de l'ouvrage. On trouvait chez Filspierre des cartouches et des armes. Certains étaient connus *faisaient la poste*, c'est-à-dire couraient d'un côté et chez l'autre pour rassembler leur monde. Barthélemy, près la barrière du Trône, chez Ca-

universel a cela d'admirable qu'il dissout l'émeute. Quiconque s'enfoncé dans le contraire du jour son principe, et qu'en donnant le vote à l'insurrection le cœur serré. Quand l'œil voit noir, l'esprit voit il lui ôte l'arme. L'évanouissement des guerres, le. Dans l'éclipse, dans la nuit, dans l'opacité fulgurante des rues comme de la guerre des frontières, il y a de l'anxiété, même pour les plus forts. tel est l'inévitable progrès. Quel que soit aujourd'hui le marche seul la nuit dans la forêt sans tremblement, c'est Demain. Ombres et arbres, deux épaisseurs redoutables.

Du reste, insurrection, émeute, en quoi la préexistence chimérique apparaît dans la profondeur indifférente de la seconde, le bourgeois, proprement dit. L'inconcevable s'ébauche à quelques pas de connaît peu ces nuances. Pour lui tout est sédition avec une netteté spectrale. On voit flotter, dans bellion pure et simple, révolte du dogue contre le maître ou dans son propre cerveau, on ne sait quoi essayai de morsure qu'il faut punir de la chaîne et la queue et d'insaisissable comme les rêves des fleurs niche, aboiement, jappement ; jusqu'au jour où les lamies. Il y a des attitudes farouches sur l'horridu chien, grossie tout à coup, s'ébauche vague. On aspire les effluves du grand vide noir. On a dans l'ombre en face de lion. et envie de regarder derrière soi. Les cavités de

Alors le bourgeois crie : Vive le peuple !

Cette explication donnée, qu'est-ce pour l'histoire qui se dissipent quand on avance, des échelons que le mouvement de juin 1832 ? est-ce une émeute obscurs, des touffes irritées, des flaques livides, est-ce une insurrection ? jubre reflété dans le funèbre, l'immensité sépul-

C'est une insurrection.

Il pourra nous arriver, dans cette mise en scène de branches mystérieux, d'effrayants torses d'un événement redoutable, de dire parfois l'émotion, de longues poignées d'herbes frémissantes, mais seulement pour qualifier les faits de surface sans défense contre tout cela. Pas de hardiesse en maintenant toujours la distinction entre la feuille tressaille et qui ne sente le voisinage de l'année. On éprouve quelque chose de hideux comme

Ce mouvement de 1832 a eu, dans son exploration s'amalgamait à l'ombre. Cette pénétration des rapide et dans son extinction lugubre, tant de grandes est inexprimablement sinistre dans un enfant. que ceux-là mêmes qui n'y voient qu'une émeute des forêts sont des apocalypses ; et le battement parlent pas sans respect. Pour eux, c'est comme d'une petite âme fait un bruit d'agonie sous leur reste de 1830. Les imaginations émues, disent-ils monstrueuse.

se calment pas en un jour. Une révolution ne se dans se rendre compte de ce qu'elle éprouvait, Copas à pic. Elle a toujours nécessairement quelque se sentait saisir par cette énormité noire de la dulations avant de revenir à l'état de paix comme. Ce n'était plus seulement de la terreur qui la gamontagne en redescendant vers la plaine. Il n'y a, c'était quelque chose de plus terrible même que d'Alpes sans Jura, ni de Pyrénées sans Asturies. reur. Elle frissonnait. Les expressions manquent

Cette crise pathétique de l'histoire contemporaine dire ce qu'avait d'étrange ce frisson qui la glaçait que la mémoire des Parisiens appelle *l'époque* au fond du cœur. Son œil était devenu farouche. *émeutes*, est à coup sûr une heure caractéristique qu'il croyait sentir qu'elle ne pourrait peut-être pas s'em- les heures orageuses de ce siècle. er de revenir là à la même heure le lendemain.

Un dernier mot avant d'entrer dans le récit. lors, par une sorte d'instinct, pour sortir de cet

Les faits qui vont être racontés appartiennent à singulier qu'elle ne comprenait pas, mais qui l'effréalité dramatique et vivante que l'histoire négligeait, elle se mit à compter à haute voix un, deux, trois, quefois, faute de temps et d'espace. Là pourtant, e, jusqu'à dix, et, quand elle eut fini, elle recom- y insistons, là est la vie, la palpitation, le frémissement. Cela lui rendit la perception vraie des choses humain. Les petits détails, nous croyons l'avoir dit, entouraient. Elle sentit le froid à ses mains qu'elle pour ainsi parler, le feuillage des grands événements mouillées en puisant de l'eau. Elle se leva. La peur et se perdent dans les lointains de l'histoire. L'épave revenue, une peur naturelle et insurmontable.

dite *des émeutes* abonde en détails de ce genre, eut plus qu'une pensée, s'enfuir ; s'enfuir à toutes instructions judiciaires, par d'autres raisons que es, à travers bois, à travers champs, jusqu'aux toire, n'ont pas tout révélé, ni peut-être tout apprenons, jusqu'aux fenêtres, jusqu'aux chandelles allu-

di. Nous allons donc mettre en lumière, parmi les. Son regard tomba sur le seau qui était devant ticularités connues et publiées, des choses qu'on el était l'effroi que lui inspirait la Thénardier qu'elle point sues, des faits sur lesquels a passé l'oubli pas s'enfuir sans le seau d'eau. Elle saisit l'anse à uns, la mort des autres. La plupart des acteurs d'ailleurs. Elle eut de la peine à soulever le seau.

scènes gigantesques ont disparu ; dès le lendemain le fit ainsi une douzaine de pas, mais le seau était se taisaient ; mais ce que nous raconterons, nous il était lourd, elle fut forcée de le reposer à terre. vons dire : nous l'avons vu. Nous changerons que lespira un instant, puis elle enleva l'anse de nou-

noms, car l'histoire raconte et ne dénonce pas, et se remit à marcher, cette fois un peu plus long- nous peindrons des choses vraies. Dans les condit. Mais il fallut s'arrêter encore. Après quelques du livre que nous écrivons, nous ne montrerons ndes de repos, elle repartit. Elle marchait penchée côté et qu'un épisode, et à coup sûr le moins crant, la tête baissée, comme une vieille ; le poids des journées des 5 et 6 juin 1832 ; mais nous feront eau tendait et raidissait ses bras maigres ; l'anse sorte que le lecteur entrevoie, sous le sombre voile achevait d'engourdir et de geler ses petites mains nous allons soulever, la figure réelle de cette effrayées ; de temps en temps elle était forcée de s'ar- et chaque fois qu'elle s'arrêtait l'eau froide qui rdait du seau tombait sur ses jambes nues. Cela se

passait au fond d'un bois, la nuit, en hiver, loin de la mer, frappant César, pourrait frapper trop, et être regardé humain ; c'était un enfant de huit ans. Il n'y a que Dieu ne veut pas. Les grandes guerres d'Afrique que Dieu en ce moment qui voyait cette chose triste en Espagne, les pirates de Cilicie détruits, la civilisation

Et sans doute sa mère, hélas !

Car il est des choses qui font ouvrir les yeux et la gloire couvre le Rubicon. Il y a là une sorte de mort dans leur tombeau.

Elle soufflait avec une sorte de râlement d'opérateur illustre l'historien formidable, faisant à Cèreux ; des sanglots lui serraient la gorge, mais grâce de Tacite, et accordant les circonstances auxquelles n'osait pas pleurer, tant elle avait peur de la Thénardier au génie.

même loin. C'était son habitude de se figurer toutes sortes, le despotisme reste le despotisme, même que la Thénardier était là.

Cependant elle ne pouvait pas faire beaucoup de chemin de la sorte, et elle allait bien lentement. Elle se glissait sous les tyrans infâmes. Dans ces règnes-là beau diminuer la durée des stations et marcher sous la voile la honte ; et les faiseurs d'exemples, Tachaque le plus longtemps possible, elle pensait avec l'homme Juvénal, souffletent plus utilement, en prégoisse qu'il lui faudrait plus d'une heure pour retomber du genre humain, cette ignominie sans réplique. ainsi à Montfermeil et que la Thénardier la battrait. Comme sent plus mauvais sous Vitellius que sous Sylangoisse se mêlait à son épouvante d'être seule sous Claude et sous Domitien, il y a une difformité le bois la nuit. Elle était harassée de fatigue et n'avait pas de correspondante à la laideur du tyran. La pas encore sortie de la forêt. Parvenue près d'un ruisseau des esclaves est un produit direct du despote ; châtaignier qu'elle connaissait, elle fit une dernière prière. Le despotisme s'exhale de ces consciences croupies où se plus longue que les autres pour se bien reposer, puis elle se releva le maître ; les pouvoirs publics sont immondes ; rassembla toutes ses forces, reprit le seau et se précipita. Les pouvoirs sont petits, les consciences sont plates, les à marcher courageusement. Cependant le pauvre homme est punaisé ; cela est ainsi sous Caracalla, cela être désespéré ne put s'empêcher de s'écrier : Ô Dieu ! mon Dieu !

En ce moment, elle sentit tout à coup que le seau de fiente propre aux aires d'aigle pesait plus rien. Une main, qui lui parut énorme, vint à la venue, en apparence tardive, des Tacite de saisir l'anse et la soulevait vigoureusement. Elle se releva ; c'est à l'heure de l'évidence que le la tête. Une grande forme noire, droite et debout, un stratège paraît.

Elle était auprès d'elle dans l'obscurité. C'était un homme, Juvénal et Tacite, de même qu'Isaïe aux temps qui était arrivé derrière elle et qu'elle n'avait pas entendus, de même que Dante au moyen âge, c'est venir. Cet homme, sans dire un mot, avait empêché l'insurrection ; l'émeute et l'insurrection, c'est la multitude, l'anse du seau qu'elle portait.

Il y a des instincts pour toutes les rencontres dans les cas les plus généraux, l'émeute sort d'un vie. L'enfant n'eut pas peur.

matériel ; l'insurrection est toujours un phénomène l. L'émeute, c'est Masaniello ; l'insurrection, c'est Tacite. L'insurrection confine à l'esprit, l'émeute à l'instinct. Gaster s'irrite ; mais Gaster, certes, n'a pas tort. Dans les questions de famine, l'émeute, l'émeute, par exemple, a un point de départ vrai, paque et juste. Pourtant elle reste émeute. Pourquoi ? qu'ayant raison au fond, elle a eu tort dans la pratique. Farouche, quoique ayant droit, violente, quoique elle a frappé au hasard ; elle a marché comme un pantin aveugle, en écrasant ; elle a laissé derrière elle des cadavres de vieillards, de femmes et d'enfants ; elle a versé, sans savoir pourquoi, le sang des innocents et des innocents. Nourrir le peuple est un bon but, mais massacrer est un mauvais moyen.

Toutes les protestations armées, même les plus légitimes, même le 10 août, même le 14 juillet, débuts de l'émeute, même trouble. Avant que le droit se dégage, il y a de la fiente et écume. Au commencement l'insurrection est violente, de même que le fleuve est torrent. Ordinairement elle aboutit à cet océan : révolution. Quelquefois elle vient, venue de ces hautes montagnes qui dominent le monde moral, la justice, la sagesse, la raison, le droit, de la plus pure neige de l'idéal, après une longue marche de roche en roche, après avoir reflété le ciel dans sa transparence et s'être grossie de cent affluents dans sa tumultueuse allure du triomphe, l'insurrection se perd tout à coup dans quelque fondrière bourgeoise, comme elle finit dans un marais.

Le but ceci est du passé, l'avenir est autre. Le suffrage

en arrière est émeute ; reculer est une voie de fait c
le genre humain. L'insurrection est l'accès de fureur
vérité ; les pavés que l'insurrection remue jettent
celle du droit. Ces pavés ne laissent à l'émeute
leur boue. Danton contre Louis XVI, c'est l'insurrec
Hébert contre Danton, c'est l'émeute.

De là vient que, si l'insurrection, dans des cas
nés, peut être, comme a dit Lafayette, le plus sain
devoirs, l'émeute peut être le plus fatal des attent

Il y a aussi quelque différence dans l'intensi
calorique ; l'insurrection est souvent volcan, l'émeu
est souvent feu de paille.

La révolte, nous l'avons dit, est quelquefois da
pouvoir. Polignac est un émeutier ; Camille Desm
est un gouvernant.

Parfois, insurrection, c'est résurrection.

La solution de tout par le suffrage universel éta
fait absolument moderne, et toute l'histoire anté
à ce fait étant, depuis quatre mille ans, remplie du
violé et de la souffrance des peuples, chaque ép
de l'histoire apporte avec elle la protestation qui l
possible. Sous les Césars, il n'y avait pas d'insurre
mais il y avait Juvénal.

Le *facit indignatio* remplace les Gracques.

Sous les Césars il y a l'exilé de Syène ; il y a
l'homme des *Annales*.

Nous ne parlons pas de l'immense exilé de
mos qui, lui aussi, accable le monde réel d'une
testation au nom du monde idéal, fait de la v
une satire énorme, et jette sur Rome-Ninive, sur R
Babylone, sur Rome-Sodome, la flamboyante révé
tion de l'Apocalypse.

Jean sur son rocher, c'est le sphinx sur son pi
tal ; on peut ne pas le comprendre ; c'est un juif, et
de l'hébreu ; mais l'homme qui écrit les *Annales* e
latin ; disons mieux, c'est un romain.

Comme les Nérons règnent à la manière noir
doivent être peints de même. Le travail au burin
seul serait pâle ; il faut verser dans l'entaille une
concentrée qui morde.

Les despotes sont pour quelque chose dans les
seurs. Parole enchaînée, c'est parole terrible. L'écl
double et triple son style quand le silence est im
par un maître au peuple. Il sort de ce silence une
taine plénitude mystérieuse qui filtre et se fige en
dans la pensée. La compression dans l'histoire pr
la concision dans l'historien. La solidité granitiqu
telle prose célèbre n'est autre chose qu'un tasse
fait par le tyran.

La tyrannie contraint l'écrivain à des rétréc
ments de diamètre qui sont des accroissements
force. La période cicéronienne, à peine suffisant
Verrès, s'émousserait sur Caligula. Moins d'enve
dans la phrase, plus d'intensité dans le coup. T
pense à bras raccourci.

L'honnêteté d'un grand cœur, condensée en ju
et en vérité, foudroie.

Soit dit en passant, il est à remarquer que T
n'est pas historiquement superposé à César. Le
bères lui sont réservés. César et Tacite sont deux
nomènes successifs dont la rencontre semble m
rieusement évitée par celui qui, dans la mise en s
des siècles, règle les entrées et les sorties. Césa
grand, Tacite est grand ; Dieu épargne ces deux
deurs en ne les heurtant pas l'une contre l'autre

Chapitre VI. Qui peut-être prouve l'intelligence de Boulatruelle

l'après-midi de cette même journée de Noël 1823,
omme se promena assez longtemps dans la partie
is déserte du boulevard de l'Hôpital à Paris. Cet
ne avait l'air de quelqu'un qui cherche un logement,
mblait s'arrêter de préférence aux plus modestes
ons de cette lisière délabrée du faubourg Saint-
eau.

n verra plus loin que cet homme avait en effet loué
hambre dans ce quartier isolé.

et homme, dans son vêtement comme dans toute
rsonne, réalisait le type de ce qu'on pourrait nom
e mendiant de bonne compagnie, l'extrême misère
inée avec l'extrême propreté. C'est là un mélange

rare qui inspire aux cœurs intelligents ce double
ct qu'on éprouve pour celui qui est très pauvre et
celui qui est très digne. Il avait un chapeau rond

ieux et fort broissé, une redingote râpée jusqu'à la
en gros drap jaune d'ocre, couleur qui n'avait rien

pp bizarre à cette époque, un grand gilet à poches
rme séculaire, des culottes noires devenues grises

enoux, des bas de laine noire et d'épais souliers à
es de cuivre. On eût dit un ancien précepteur de

e maison revenu de l'émigration. À ses cheveux
blancs, à son front ridé, à ses lèvres livides, à son

e où tout respirait l'accablement et la lassitude de
on lui eût supposé beaucoup plus de soixante

À sa démarche ferme, quoique lente, à la vigueur
lière empreinte dans tous ses mouvements, on lui

it donné à peine cinquante. Les rides de son front
nt bien placées, et eussent prévenu en sa faveur

u'un qui l'eût observé avec attention. Sa lèvre se
actait avec un pli étrange, qui semblait sévère et

ait humble. Il y avait au fond de son regard on ne
uelle sérénité lugubre. Il portait de la main gauche

tit paquet noué dans un mouchoir ; de la droite
ppuyait sur une espèce de bâton coupé dans une

Ce bâton avait été travaillé avec quelque soin, et
it pas trop méchant air ; on avait tiré parti des

ts, et on lui avait figuré un pommeau de corail avec
cure rouge ; c'était un gourdin, et cela semblait une

pe.
y a peu de passants sur ce boulevard, surtout
r. Cet homme, sans affectation pourtant, paraissait
iter plutôt que les chercher.

cette époque le roi Louis XVIII allait presque tous
urs à Choisy-le-Roi. C'était une de ses promenades
ites. Vers deux heures, presque invariablement, on

t la voiture et la cavalcade royale passer ventre à
sur le boulevard de l'Hôpital.

ela tenait lieu de montre et d'horloge aux pau-
es du quartier qui disaient : — Il est deux heures,

là qui s'en retourne aux Tuileries.
les uns accouraient, et les autres se rangeaient ;
n roi qui passe, c'est toujours un tumulte. Du reste

arition et la disparition de Louis XVIII faisaient un

certain effet dans les rues de Paris. Cela était rare mais majestueux. Ce roi impotent avait le goût du galop ; ne pouvant marcher, il voulait courir ; ce caractère se fût fait volontiers traîner par l'éclair. Il paraissait pacifique et sévère, au milieu des sabres nus. Sa barbe massive, toute dorée, avec de grosses branches peintes sur les panneaux, roulait bruyamment. À l'angle du fond à droite, sur des coussins capitonnés de satin blanc, une face large, ferme et vermeille, front frais poudré à l'oiseau royal, un œil fier, dur et flottant sur un habit bourgeois, la Toison d'or, la croix de Saint-Louis, la croix de la Légion d'honneur, la plume d'argent du Saint-Esprit, un gros ventre et un large don bleu ; c'était le roi. Hors de Paris, il tenait son manteau à plumes blanches sur ses genoux emmaillottés de hautes guêtres anglaises ; quand il rentrait dans la ville, il mettait son chapeau sur sa tête, saluant par un regard froidement le peuple, qui le lui rendait. Quand il parut pour la première fois dans le quartier de Marceau, tout son succès fut ce mot d'un faubourien à son camarade : « C'est ce gros-là qui est le gouvernement. »

Cet infaillible passage du roi à la même heure eut donc l'événement quotidien du boulevard de l'Hôtel de

Le promeneur à la redingote jaune n'était évidemment pas du quartier, et probablement pas de la ville, car il ignorait ce détail. Lorsqu'à deux heures la garde royale, entourée d'un escadron de gardes du corps décorés d'argent, déboucha sur le boulevard, après avoir tourné la Salpêtrière, il parut surpris et presque effrayé. Il n'y avait que lui dans la contre-allée, il se ramassa vivement derrière un angle de mur d'enceinte, ce qui n'empêcha pas Mr le duc d'Havré de l'apercevoir. Le duc d'Havré, comme capitaine des gardes de sa garde ce jour-là, était assis dans la voiture vis-à-vis du roi, dit à Sa Majesté : « Voilà un homme d'assez mauvaise mine. » Des gens de police, qui éclairaient le passage du roi, le remarquèrent également, et l'un d'eux se pencha pour l'ordre de le suivre. Mais l'homme s'enfonça dans les petites rues solitaires du faubourg, et comme le roi commençait à baisser, l'agent perdit sa trace, ainsi que cela est constaté par un rapport adressé le soir même à Mr le comte Anglès, ministre d'État, préfet de police.

Quand l'homme à la redingote jaune eut dépassé l'agent, il doubla le pas, non sans s'être retourné de temps en temps pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. À deux heures un quart, c'est-à-dire à la nuit close, il parut devant le théâtre de la Porte-Saint-Martin où l'on donnait ce jour-là les *Deux Forçats*. Cette affiche, éclairée par les réverbères du théâtre, le frappa, car, quoiqu'il marchât vite, il s'arrêta pour la lire. Un instant après, il était devant le cul-de-sac de la Planchette, et il entra dans le bureau de la voiture de Lagny. La voiture partait à quatre heures et demie. Les chevaux étaient attelés, et les voyageurs, appelés par le cocher, escaladaient en hâte le haut escalier de fer du couloir.

L'homme demanda :

— Avez-vous une place ?

— Une seule, à côté de moi, sur le siège, dit le cocher.

— Je la prends.

— Montez.

Cependant, avant de partir, le cocher jeta un

Chapitre II.

Le fond de la question

l'Émeute, et il y a l'insurrection ; ce sont deux choses ; l'une a tort, l'autre a droit. Dans les états démocratiques, les seuls fondés en justice, il arrive quelquefois que la fraction usurpe ; alors le tout se lève, et la revendication de son droit peut aller jusqu'à se saisir d'armes. Dans toutes les questions qui ressortent à la souveraineté collective, la guerre du tout contre la fraction est insurrection, l'attaque de la fraction contre le tout est émeute ; selon que les Tuileries contiennent le roi ou contiennent la Convention, elles sont justement ou injustement attaquées. Le même principe braqué contre la foule a tort le 10 août et a raison le 14 vendémiaire. Apparence semblable, fond différent ; les Suisses défendent le faux, Bonaparte défend le vrai. Ce que le suffrage universel a fait dans la liberté et dans sa souveraineté, ne peut être défait dans la rue. De même dans les choses de pure civilisation, l'instinct des masses, hier clairvoyant, peut devenir trouble. La même furie est légitime contre l'arbitraire et absurde contre Turgot. Les bris de machines, les pillages d'entrepôts, les ruptures de rails, les démolitions de docks, les fausses routes des multitudes, les fautes de justice du peuple au progrès, Ramus assassiné par les écoliers, Rousseau chassé de Suisse à coups de pierre, c'est l'émeute. Israël contre Moïse, Athènes contre Phocion, Rome contre Scipion, c'est l'émeute ; la Bastille, c'est l'insurrection. Les soldats contre Alexandre, les matelots contre Christophe Colomb, c'est la même révolte ; révolte impie ; pourquoi ? parce qu'Alexandre fait pour l'Asie avec l'épée ce que Colomb fait pour l'Amérique avec la boussole. Alexandre, comme Colomb, trouve un monde. Ces deux révoltes d'un monde à la civilisation sont de tels accroissements de lumière que toute résistance, là, est coupable. Le peuple se fausse quelquefois sa fidélité à lui-même. La Bastille est traître au peuple. Est-il, par exemple, rien de plus étrange que cette longue et sanglante protestation des saulniers, légitime révolte chronique, qui, au moment décisif, au jour du salut, à l'heure de la victoire, épouse le trône, tourne chouannerie, et d'insurrection contre se fait émeute pour ! Sombres chefs de l'ignorance ! Le faux saulnier échappe aux gardes royales, et, un reste de corde au cou, arbore une grande carde blanche. Mort aux gabelles accouche de la Bastille. Tueurs de la Saint-Barthélemy, égorgés de sang, massacreurs d'Avignon, assassins de Coligny, assassins de madame de Lamballe, assassins de Louis XVI, miquelets, verdets, cadennettes, compagnons de la Vendée, chevaliers du brassard, voilà l'émeute. La Vendée est une grande émeute catholique. Le bruit du droit universel ne se reconnaît, il ne sort pas toujours de l'insurrection ; le mouvement des masses bouleversées ; il y a des révoltes folles, il y a des cloches fêlées ; tous les tocsins ne sonnent pas le son du bronze. Le branle des passions et des ignorances est autre que la secousse du droit. Levez-vous, soit, mais pour grandir. Montrez-le quel côté vous allez. Il n'y a d'insurrection qu'en l'honneur de la vérité. Toute autre levée est mauvaise. Tout pas violent

sur le costume médiocre du voyageur, sur la petite son paquet, et se fit payer.

Allez-vous jusqu'à Lagny ? demanda le cocher.

Oui, dit l'homme.

Le voyageur paya jusqu'à Lagny.

Il partit. Quand on eut passé la barrière, le cocher commença de nouer la conversation, mais le voyageur ne répondait que par monosyllabes. Le cocher prit le parti de siffler et de jurer après ses chevaux.

Le cocher s'enveloppa dans son manteau. Il faisait froid. L'homme ne paraissait pas y songer. On traversa Gournay et Neuilly-sur-Marne.

Vers six heures du soir on était à Chelles. Le cocher s'arrêta pour laisser souffler ses chevaux, devant l'auberge à rouliers installée dans les vieux bâtiments de la Cour royale.

Je descends ici, dit l'homme.

Il prit son paquet et son bâton, et sauta à bas de la voiture.

Un instant après, il avait disparu.

Il n'était pas entré dans l'auberge.

Quand, au bout de quelques minutes, la voiture revint pour Lagny, elle ne le rencontra pas dans la grande rue de Chelles.

Le cocher se tourna vers les voyageurs de l'intérieur.

Voilà, dit-il, un homme qui n'est pas d'ici, car je ne le connais pas. Il a l'air de n'avoir pas le sou ; cependant il tient pas à l'argent ; il paye pour Lagny, et il ne va pas jusqu'à Chelles. Il est nuit, toutes les maisons sont fermées, il n'entre pas à l'auberge, et on ne le retrouve plus. Il s'est donc enfoncé dans la terre.

L'homme ne s'était pas enfoncé dans la terre, mais il avait arpenté en hâte dans l'obscurité la grande rue de Chelles ; puis il avait pris à gauche avant d'arriver à l'église le chemin vicinal qui mène à Montfermeil, et un quelqu'un qui eût connu le pays et qui y fût déjà

avait suivi ce chemin rapidement. À l'endroit où il est allé par l'ancienne route bordée d'arbres qui va de Chelles à Lagny, il entendit venir des passants. Il se précipita dans un fossé, et y attendit que les passants qui passaient se fussent éloignés. La précaution était d'ailleurs presque superflue, car, comme nous l'avons déjà dit, c'était une nuit de décembre très noire. Il voyait à peine deux ou trois étoiles au ciel.

Il est à ce point-là que commence la montée de Montfermeil. L'homme ne rentra pas dans le chemin de Montfermeil ; il prit à droite, à travers champs, et gagna sans passer par le bois.

Quand il fut dans le bois, il ralentit sa marche, et se mit à regarder soigneusement tous les arbres, avançant pas à pas, comme s'il cherchait et suivait une route secrète connue de lui seul. Il y eut un moment où il se perdit et où il s'arrêta indécis. Enfin il arriva, par tâtonnements en tâtonnements, à une clairière où se voyait un monceau de grosses pierres blanchâtres. Il dirigea vivement vers ces pierres et les examina avec attention à travers la brume de la nuit, comme si quelque chose passait en revue. Un gros arbre, couvert de ces verrues qui sont les verrues de la végétation, se dressait à quelques pas du tas de pierres. Il alla à cet arbre, posa sa main sur l'écorce du tronc, comme s'il cherchait à reconnaître et à compter toutes les verrues. À l'endroit même, vis-à-vis de cet arbre, qui était un frêne, il y avait un érable malade d'une décortication, auquel on avait

mis pour pansement une bande de zinc clouée. ns bien dit ! Ajoutez Paris grandi peut-être, mais haussa sur la pointe des pieds et toucha cette bp sûr la France diminuée. Ajoutez, car il faut tout de zinc. es massacres qui déshonoraient trop souvent la

Puis il piétina pendant quelque temps sur le solre de l'ordre devenu féroce sur la liberté devenue l'espace compris entre l'arbre et les pierres, coSomme toute, les émeutes ont été funestes. » quelqu'un qui s'assure que la terre n'a pas été fransi parle cet à peu près de sagesse dont la bourment remuée. ie, cet à peu près de peuple, se contente si volon-

Cela fait, il s'orienta et reprit sa marche à travuant à nous, nous rejetons ce mot trop large et bois. conséquent trop commode : les émeutes. Entre

C'était cet homme qui venait de rencontrer Cosonséquent trop commode : les émeutes. Entre En cheminant par le taillis dans la direction de mouvement populaire et un mouvement populaire, fermeil, il avait aperçu cette petite ombre qui se mdistinguons. Nous ne nous demandons pas si une avec un gémissement, qui déposait un fardeau à ite coûte autant qu'une bataille. D'abord pourquoi puis le reprenait, et se remettait à marcher. Il sataille ? Ici la question de la guerre surgit. La approché et avait reconnu que c'était un tout jeure est-elle moins fléau que l'émeute n'est calamifant chargé d'un énorme seau d'eau. Alors il était t puis, toutes les émeutes sont-elles calamités ? l'enfant, et avait pris silencieusement l'anse du seand le 14 juillet coûterait cent vingt millions ? L'étaement de Philippe V en Espagne a coûté à la France milliards. Même à prix égal, nous préférierions le illet. D'ailleurs nous repoussons ces chiffres, qui lent des raisons et qui ne sont que des mots. Une te étant donnée, nous l'examinons en elle-même. tout ce que dit l'objection doctrinaire exposée plus il n'est question que de l'effet, nous cherchons la p. nous précisons.

L'émeute, il y a trente ans, était envisagée à d'a points de vue encore.

Il y a pour toute chose une théorie qui se proc elle-même « le bon sens » ; Philinte contre Alc médiation offerte entre le vrai et le faux ; explicatio monition, atténuation un peu hautaine qui, parce q est mélangée de blâme et d'excuse, se croit la sag et n'est souvent que la pédanterie. Toute une éco litique, appelée juste milieu, est sortie de là. Entre froide et l'eau chaude, c'est le parti de l'eau tiède. école, avec sa fausse profondeur, toute de surfac dissèque les effets sans remonter aux causes, mande, du haut d'une demi-science, les agitations place publique.

À entendre cette école : « Les émeutes qui pliquèrent le fait de 1830 ôtèrent à ce grand é ment une partie de sa pureté. La révolution de avait été un beau coup de vent populaire, brusque suivi du ciel bleu. Elles firent reparaître le ciel leux. Elles firent dégénérer en querelle cette révo d'abord si remarquable par l'unanimité. Dans la ré tion de Juillet, comme dans tout progrès par sacc il y avait eu des fractures secrètes ; l'émeute les sensibles. On put dire : Ah ! ceci est cassé. Apr révolution de Juillet, on ne sentait que la délivra après les émeutes, on sentit la catastrophe.

« Toute émeute ferme les boutiques, déprin fonds, consterne la bourse, suspend le commerc trave les affaires, précipite les faillites ; plus d'ar les fortunes privées inquiètes, le crédit public é lé, l'industrie déconcertée, les capitaux reculant, l vail au rabais, partout la peur ; des contre-coups toutes les villes. De là des gouffres. On a calculé d premier jour d'émeute coûte à la France vingt millio deuxième quarante, le troisième soixante. Une én de trois jours coûte cent vingt millions, c'est-à-d ne voir que le résultat financier, équivaut à un dés naufrage ou bataille perdue, qui anéantirait une flo soixante vaisseaux de ligne.

« Sans doute, historiquement, les émeutes e leur beauté ; la guerre des pavés n'est pas moins diose et pas moins pathétique que la guerre des sons ; dans l'une il y a l'âme des forêts, dans l'au cœur des villes ; l'une a Jean Chouan, l'autre a Je Les émeutes éclairèrent en rouge, mais splendide toutes les saillies les plus originales du caractè risien, la générosité, le dévouement, la gaieté orag les étudiants prouvant que la bravoure fait partie d telligence, la garde nationale inébranlable, des bivv de boutiquiers, des forteresses de gamins, le m de la mort chez des passants. Écoles et légion heurtaient. Après tout, entre les combattants, il n'y qu'une différence d'âge ; c'est la même race ; ce les mêmes hommes stoïques qui meurent à ving pour leurs idées, à quarante ans pour leurs familles mée, toujours triste dans les guerres civiles, opp la prudence à l'audace. Les émeutes, en même t qu'elles manifestèrent l'intrépidité populaire, firent cation du courage bourgeois.

« C'est bien. Mais tout cela vaut-il le sang ve Et au sang versé ajoutez l'avenir assombri, le pr compromis, l'inquiétude parmi les meilleurs, les raux honnêtes désespérant, l'absolutisme étrange reux de ces blessures faites à la révolution par même, les vaincus de 1830 triomphant, et disant :

Chapitre VII.

Cosette côte à côte dans l'ombre avec l'inconnu

te, nous l'avons dit, n'avait pas eu peur.

l'homme lui adressa la parole. Il parlait d'une voix et presque basse.

Mon enfant, c'est bien lourd pour vous ce que vous z là.

Cosette leva la tête et répondit :

Oui, monsieur.

Donnez, reprit l'homme. Je vais vous le porter.

Cosette lâcha le seau. L'homme se mit à cheminer d'elle.

C'est très lourd en effet, dit-il entre ses dents.

Quis il ajouta :

Petite, quel âge as-tu ?

Huit ans, monsieur.

Et viens-tu de loin comme cela ?

De la source qui est dans le bois.

Et est-ce loin où tu vas ? — À un bon quart d'heure

l'homme resta un moment sans parler, puis il dit uement :

Tu n'as donc pas de mère ?

Je ne sais pas, répondit l'enfant.

tant que l'homme eût eu le temps de reprendre la e, elle ajouta :

Je ne crois pas. Les autres en ont. Moi, je n'en ai

après un silence, elle reprit :

Je crois que je n'en ai jamais eu.

l'homme s'arrêta, il posa le seau à terre, se pencha ses deux mains sur les deux épaules de l'enfant, nt effort pour la regarder et voir son visage dans purité.

la figure maigre et chétive de Cosette se dessinait ment à la lueur livide du ciel.

Comment t'appelles-tu ? dit l'homme.

Cosette.

l'homme eut comme une secousse électrique. Il la da encore, puis il ôta ses mains de dessus les es de Cosette, saisit le seau, et se remit à marcher.

u bout d'un instant il demanda :

Petite, où demeures-tu ?

À Montfermeil, si vous connaissez.

C'est là que nous allons ?

Oui, monsieur.

it encore une pause, puis recommença :

Qui est-ce donc qui t'a envoyée à cette heure her de l'eau dans le bois ?

C'est madame Thénardier.

l'homme repartit d'un son de voix qu'il voulait s'ef r de rendre indifférent, mais où il y avait pourtant mblement singulier :

Qu'est-ce qu'elle fait, ta madame Thénardier ?

C'est ma bourgeoise, dit l'enfant. Elle tient l'au-

L'auberge ? dit l'homme. Eh bien, je vais aller y cette nuit. Conduis-moi.

— Nous y allons, dit l'enfant.

L'homme marchait assez vite. Cosette le suivait sans peine. Elle ne sentait plus la fatigue. De temps en temps, elle levait les yeux vers cet homme avec une sorte de tranquillité et d'abandon inexprimable. Jamais on ne lui avait appris à se tourner vers la gauche et à prier. Cependant elle sentait en elle quelque chose qui ressemblait à de l'espérance et à de la joie qui s'en allait vers le ciel.

Quelques minutes s'écoulèrent. L'homme reprit :

— Est-ce qu'il n'y a pas de servante chez madame Thénardier ?

— Non, monsieur.

— Est-ce que tu es seule ?

— Oui, monsieur.

Il y eut encore une interruption. Cosette éleva la voix :

— C'est-à-dire il y a deux petites filles.

— Quelles petites filles ?

— Ponine et Zelma.

L'enfant simplifiait de la sorte les choses romanesques chers à la Thénardier.

— Qu'est-ce que c'est que Ponine et Zelma ?

— Ce sont les demoiselles de madame Thénardier. Comme qui dirait ses filles.

— Et que font-elles, celles-là ? — Oh ! dit l'enfant, elles ont de belles poupées, des choses où il y a de tout plein d'affaires. Elles jouent, elles s'amuse-

— Toute la journée ?

— Oui, monsieur.

— Et toi ?

— Moi, je travaille.

— Toute la journée ?

L'enfant leva ses grands yeux où il y avait une lueur qu'on ne voyait pas à cause de la nuit, et répondit :

— Oui, monsieur.

Elle poursuivit après un intervalle de silence :

— Des fois, quand j'ai fini l'ouvrage et qu'on veut que je m'amuse aussi.

— Comment t'amuses-tu ?

— Comme je peux. On me laisse. Mais je n'ai pas beaucoup de joujoux. Ponine et Zelma ne veulent que je joue avec leurs poupées. Je n'ai qu'un petit joujou en plomb, pas plus long que ça.

L'enfant montrait son petit doigt.

— Et qui ne coupe pas ? — Si, monsieur, dit l'enfant, ça coupe la salade et les têtes de mouches.

Ils atteignirent le village ; Cosette guida l'enfant dans les rues. Ils passèrent devant la boulangerie ; Cosette ne songea pas au pain qu'elle devait rapporter. L'homme avait cessé de lui faire des questions et gardait maintenant un silence morne. Quand ils eurent laissé l'église derrière eux, l'homme, voyant toutes les boutiques en plein vent, demanda à Cosette :

— C'est donc la foire ici ?

— Non, monsieur, c'est Noël.

Comme ils approchaient de l'auberge, Cosette toucha le bras timidement.

— Monsieur ?

— Quoi, mon enfant ?

— Nous voilà tout près de la maison.

— Eh bien ?

— Voulez-vous me laisser reprendre le seau ? —

Chapitre I. La surface de la question

Qu'est-ce qui se compose l'émeute ? De rien et de tout. D'une étincelle dégagee peu à peu, d'une flamme subitement allumée, d'une force qui erre, d'un souffle qui passe. Ce n'est pas le choc de la rencontre des têtes qui parlent, des cerveaux qui se heurtent, des âmes qui souffrent, des passions qui s'agitent, des misères qui hurlent, et les emporte.

Qu'est-ce qui l'excite ? Le hasard. À travers l'État, à travers les lois, à travers les préjugés, à travers l'opinion, à travers l'orgueil et l'insolence des autres.

Les convictions irritées, les enthousiasmes aigris, les indignations émues, les instincts de guerre comprimés, les jeunes courages exaltés, les aveuglements de la curiosité, le goût du changement, la soif de nouveauté, le sentiment qui fait qu'on se plaît à lire l'affiche, le bruit d'un nouveau spectacle et qu'on aime au théâtre le bruit du sifflet du machiniste ; les haines vagues, les rancunes, les désappointements, toute vanité qui se sent trahie, que la destinée lui a fait faillite ; les malaises, les douleurs, les ambitions entourées d'escarpements ; quiconque espère d'un écroulement une issue ; au plus bas, la tourbe, cette boue qui prend feu, qui emporte les éléments de l'émeute.

Qu'est-ce qui l'excite ? Ce qu'il y a de plus grand et ce qu'il y a de plus petit ; les êtres qui rôdent en dehors de tout, attendant l'occasion, bohèmes, gens sans aveu, vagabonds de fortune, ceux qui dorment la nuit dans un désert de plaines sans autre toit que les froides nuées du ciel, ceux qui demandent chaque jour leur pain au hasard et au travail, les inconnus de la misère et du néant, les nus, les pieds nus, appartiennent à l'émeute.

Quiconque a dans l'âme une révolte secrète contre l'État, quelconque de l'État, de la vie ou du sort, confine à l'émeute, et, dès qu'elle paraît, commence à frissonner et se sent soulevé par le tourbillon.

L'émeute est une sorte de trombe de l'atmosphère qui se forme brusquement dans de certaines conditions de température, et qui, dans son tournoiement, monte, court, tonne, arrache, rase, écrase, démocratise, entraînant avec elle les grandes natures chétives, l'homme fort et l'esprit faible, le tronc robuste et le brin de paille.

Elle emporte à celui qu'elle emporte comme à celui qui vient heurter ! Elle les brise l'un contre l'autre.

Elle communique à ceux qu'elle saisit on ne sait quelle puissance extraordinaire. Elle emplit le premier venu de la force des événements ; elle fait de tout des soldats. Elle fait d'un moellon un boulet et d'un porcelet un général.

On en croit de certains oracles de la politique : l'émeute, au point de vue du pouvoir, un peu d'émeute est souhaitable. Système : l'émeute raffermir les institutions qu'elle ne renverse pas. Elle éprouve la bourgeoisie ; elle concentre la bourgeoisie ; elle étire les muscles de la police ; elle constate la force de la structure sociale. C'est une gymnastique ; c'est une question de l'hygiène. Le pouvoir se porte mieux après l'émeute comme l'homme après une friction.

Pourquoi ?

C'est que, si madame voit qu'on me l'a porté, elle attr.

omme lui remit le seau. Un instant après, ils nt à la porte de la gargote.

**ivre dixième — Le 5
juin 1832**

Chapitre VIII.

Désagrément de recevoir chez soi un pauvre qui est peut-être un riche

te ne put s'empêcher de jeter un regard de côté
grande poupée toujours étalée chez le bimbolotier,
elle frappa. La porte s'ouvrit. La Thénardier parut
handelle à la main.

Ah ! c'est toi, petite gueuse ! Dieu merci, tu y as
le temps ! elle se sera amusée, la drôlesse !

Madame, dit Cosette toute tremblante, voilà un
jeu qui vient loger.

Thénardier remplaça bien vite sa mine bourrue
à grimace aimable, changement à vue propre aux
gistes, et chercha avidement des yeux le nouveau

C'est monsieur ? dit-elle.

Oui, madame, répondit l'homme en portant la
à son chapeau.

es voyageurs riches ne sont pas si polis. Ce geste
spection du costume et du bagage de l'étranger
à Thénardier passa en revue d'un coup d'œil firent
voir la grimace aimable et repaître la mine bour-
ille reprit sèchement :

Entrez, bonhomme.

« bonhomme » entra. La Thénardier lui jeta un se-
coup d'œil, examina particulièrement sa redingote
ait absolument râpée et son chapeau qui était un
éfoncé, et consulta d'un hochement de tête, d'un
ement de nez et d'un clignement d'yeux, son mari,
l buvait toujours avec les rouliers. Le mari répondit
ette imperceptible agitation de l'index qui, appuyée
nflement des lèvres, signifie en pareil cas : débine
lète. Sur ce, la Thénardier s'écria :

Ah ! ça, brave homme, je suis bien fâchée, mais
que je n'ai plus de place.

Mettez-moi où vous voudrez, dit l'homme, au gre-
l'écurie. Je payerai comme si j'avais une chambre.
Quarante sous.

Quarante sous. Soit.

À la bonne heure.

Quarante sous ! dit un routier bas à la Thénardier,
ce n'est que vingt sous.

C'est quarante sous pour lui, répliqua la Thénar-
u même ton. Je ne loge pas des pauvres à moins.
C'est vrai, ajouta le mari avec douceur, ça gâte une
on d'y avoir de ce monde-là.

pendant l'homme, après avoir laissé sur un banc
laquet et son bâton, s'était assis à une table où
te s'était empressée de poser une bouteille de vin
verre. Le marchand qui avait demandé le seu
était allé lui-même le porter à son cheval. Cosette
repris sa place sous la table de cuisine et son
L'homme, qui avait à peine trempé ses lèvres dans
re de vin qu'il s'était versé, considérait l'enfant avec
ttention étrange.

osette était laide. Heureuse, elle eût peut-être été
Nous avons déjà esquissé cette petite figure
re. Cosette était maigre et blême. Elle avait près

de huit ans, on lui en eût donné à peine six. Ses gmit l'exemplaire unique sous son bras et sortit, yeux enfoncés dans une sorte d'ombre profonde et le 4 juin 1832 ; il alla porte Saint-Jacques chez le presque éteints à force d'avoir pleuré. Les coins esseur de Royol, et revint avec cent francs. Il posa bouche avaient cette courbe de l'angoisse habit de pièces de cinq francs sur la table de nuit de la qu'on observe chez les condamnés et chez les ma servante et rentra dans sa chambre sans dire une désespérés. Ses mains étaient, comme sa mère e.

deviné, « perdues d'engelures. » Le feu qui l'éclair lendemain, dès l'aube, il s'assit sur la borne rence moment faisait saillir les angles de ses os et re dans son jardin, et par-dessus la haie on put sa maigreur affreusement visible. Comme elle gre toute la matinée immobile, le front baissé, l'œil toujours, elle avait pris l'habitude de serrer ses sement fixé sur ses plates-bandes flétries. Il pleuvait genoux l'un contre l'autre. Tout son vêtement istants, le vieillard ne semblait pas s'en apercevoir. qu'un haillon qui eût fait pitié l'été et qui faisait h l'après-midi, des bruits extraordinaires éclatèrent l'hiver. Elle n'avait sur elle que de la toile trouée Paris. Cela ressemblait à des coups de fusil et aux un chiffon de laine. On voyait sa peau çà et là, eurs d'une multitude.

y distinguait partout des taches bleues ou noire père Mabeuf leva la tête. Il aperçut un jardinier qui indiquaient les endroits où la Thénardier l'avait touit, et demanda :

Ses jambes nues étaient rouges et grêles. Le cre Qu'est-ce que c'est ?

ses clavicules était à faire pleurer. Toute la person jardinier répondit, sa bêche sur le dos, et de l'ac-cette enfant, son allure, son attitude, le son de sa s plus paisible :

ses intervalles entre un mot et l'autre, son regard Ce sont des émeutes.

silence, son moindre geste, exprimaient et traduis Comment ! des émeutes ?

une seule idée : la crainte.

Oui. On se bat.

La crainte était répandue sur elle ; elle en était Pourquoi se bat-on ?

ainsi dire couverte ; la crainte ramenait ses co Ah ! dame ! fit le jardinier.

contre ses hanches, retirait ses talons sous ses j De quel côté ? reprit M. Mabeuf.

lui faisait tenir le moins de place possible, ne lui la Du côté de l'Arsenal.

de souffle que le nécessaire, et était devenue ce père Mabeuf rentra chez lui, prit son chapeau, pourrait appeler son habitude de corps, sans var ha machinalement un livre pour le mettre sous son possible que d'augmenter. Il y avait au fond de sh'en trouva point, dit : Ah c'est vrai et s'en alla d'un nelle un coin étonné où était la terreur. aré.

Cette crainte était telle qu'en arrivant, toute mo comme elle était, Cosette n'avait pas osé s'aller s au feu et s'était remise silencieusement à son tr L'expression du regard de cette enfant de huit ans habituellement si morne et parfois si tragique qu'il blait, à de certains moments, qu'elle fût en train d venir une idiote ou un démon.

Jamais, nous l'avons dit, elle n'avait su ce que que prier, jamais elle n'avait mis le pied dans une é

« Est-ce que j'ai le temps ? » disait la Thénardi

L'homme à la redingote jaune ne quittait pas Co des yeux.

Tout à coup la Thénardier s'écria :

— À propos ! et ce pain ?

Cosette, selon sa coutume toutes les fois q Thénardier élevait la voix, sortit bien vite de dessc table.

Elle avait complètement oublié ce pain. Elle e cours à l'expédient des enfants toujours effrayés mentit.

— Madame, le boulanger était fermé.

— Il fallait cogner.

— J'ai cogné, madame.

— Eh bien ?

— Il n'a pas ouvert.

— Je saurai demain si c'est vrai, dit la Thénard si tu mens, tu auras une fière danse. En attendant, r moi la pièce-quinze-sous.

Cosette plongea sa main dans la poche de s blier, et devint verte. La pièce de quinze sous n'y plus.

— Ah çà ! dit la Thénardier, m'as-tu entendue ?

Cosette retourna la poche, il n'y avait rien. Qu'é que cet argent pouvait être devenu ? La malheu petite ne trouva pas une parole. Elle était pétrifiée

unique. Son armoire vitrée était le seul meuble qui avait été conservé en dehors de l'indispensable.

Un jour la mère Plutarque lui dit :

– Je n'ai pas de quoi acheter le dîner.

Ce qu'elle appelait le dîner, c'était un pain et cinq pommes de terre.

– À crédit ? fit M. Mabeuf.

– Vous savez bien qu'on me refuse.

M. Mabeuf ouvrit sa bibliothèque, regarda tous ses livres l'un après l'autre, comme un homme obligé de décimer ses enfants les regarderait avec choix, puis en prit un vivement, le mit sous son bras, posa trente sous sur la table et dit :

– Vous ferez à dîner.

À partir de ce moment, la mère Plutarque vit se lever sur le candide visage du vieillard un voile sombre qui ne se releva plus.

Le lendemain, le surlendemain, tous les jours, ils recommencèrent. M. Mabeuf sortait avec un livre et revenait avec une pièce d'argent. Comme les libraires qui ne se voyaient pas, ils lui rachetaient sous ce qu'il avait payé vingt francs, quelquefois même cinquante francs. Volume à volume, toute la bibliothèque y passait. Il disait par moments : J'ai pourtant quarante ans, comme s'il avait je ne sais quelle espérance d'arriver à la fin de ses jours avant d'arriver à la fin de ses livres. Sa tristesse croissait. Une fois tant il eut une joie. Il sortit avec un Robert Estienne qui vendit trente-cinq sous quai Malaquais et revint avec une Alde qu'il avait achetée quarante sous rue des Grèges. Ce jour-là il ne dina point.

Il était de la Société d'horticulture. On y savait dénûment. Le président de cette société le vint voir et promit de parler de lui au ministre de l'Agriculture, du Commerce, et le fit. – Mais comment donc ! le ministre ne répondit pas. Il semblait songer profondément. Un vieux savant ! un botaniste ! un homme d'un bonhomme inoffensif ! Il faut faire quelque chose pour lui ! Le lendemain M. Mabeuf reçut une invitation à dîner chez le ministre. Il montra en tremblant la lettre à la mère Plutarque. – Nous sommes sauvés, dit-il. Au jour fixé, il alla chez le ministre. Il s'appendant une porte s'était ouverte et Éponine et sa cravate chiffonnée, son grand vieil habit et ses souliers cirés à l'œuf étonnaient les huissiers. Personne ne lui parla, pas même le ministre. Veleoises que paysannes, très charmantes, l'une heures du soir, comme il attendait toujours une femme du ministre, belle dame décoiffée, l'autre avec des tresses châtaines bien lustrées, l'autre avec des nattes noires tombant derrière le dos, dont il n'avait osé s'approcher, qui demandait : Qu'est-ce que deux vives, propres, grasses, fraîches et saines à donc ce vieux monsieur ? Il s'en retourna chez lui à minuit, par une pluie battante. Il avait vendu un peu de rien à la coquetterie de l'ajustement. L'hiver était sans que le printemps fût effacé. Ces deux petites filles étaient de la lumière. En outre, elles étaient réveillées. Il savait assez de grec pour jouir des particularités. Dans leur toilette, dans leur gaîté, dans le bruit du texte qu'il possédait. Il n'avait plus maintenant des livres, il y avait de la souveraineté. Quand quelques semaines s'écoulèrent. Tout à coup, la Thénardier leur dit d'un ton grondeur, mère Plutarque tomba malade. Il est une chose qui est pleine d'adoration :

triste que de n'avoir pas de quoi acheter du pain !

le boulanger, c'est de n'avoir pas de quoi acheter du pain !

drogues chez l'apothicaire. Un soir, le médecin vint leur cheveu, renouant leurs rubans, et les lâcha. ordonné une potion fort chère. Et puis, la maladie continua avec cette douce façon de secouer qui gravait, il fallait une garde. M. Mabeuf ouvrit sa bibliothèque, il n'y avait plus rien. Le dernier volume était le Diogène Laërce.

Il ne lui restait que le Diogène Laërce.

Est-ce que tu l'as perdue, la pièce-quinze-sous ?

la Thénardier, ou bien est-ce que tu veux me la ?

?

le même temps elle allongea le bras vers le martinet

endu à la cheminée.

ce geste redoutable rendit à Cosette la force de

:

Grâce ! madame ! madame ! je ne le ferai plus.

Thénardier détacha le martinet.

pendant l'homme à la redingote jaune avait fouillé

le gousset de son gilet, sans qu'on eût remarqué

buvement. D'ailleurs les autres voyageurs buvaient

étaient aux cartes et ne faisaient attention à rien.

Cosette se pelotonnait avec angoisse dans l'angle

cheminée, tâchant de ramasser et de dérober ses

ses membres demi-nus. La Thénardier leva le bras.

Pardon, madame, dit l'homme, mais tout à l'heure

quelque chose qui est tombé de la poche du

de cette petite et qui a roulé. C'est peut-être cela.

le même temps il se baissa et parut chercher à terre

brillant.

Justement. Voici, reprit-il en se relevant.

il tendit une pièce d'argent à la Thénardier.

Oui, c'est cela, dit-elle.

n'était pas cela, car c'était une pièce de vingt

la Thénardier y trouvait du bénéfice. Elle mit

dans sa poche, et se borna à jeter un regard

à l'enfant en disant :

Que cela ne t'arrive plus, toujours !

la Thénardier appelait

la Grèges », et son grand œil, fixé sur le voyageur in-

dois cinq sous, dit-il tout rayonnant à la mère Plutarque,

commença à prendre une expression qu'il n'avait

eu. Ce n'était encore qu'un naïf étonnement,

une sorte de confiance stupéfaite s'y mêlait.

À propos, voulez-vous souper ? demanda la Thénardier

au voyageur.

répondit pas. Il semblait songer profondément.

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ? dit-elle

ses dents. C'est quelque affreux pauvre. Cela n'a

rien de commun avec la Thénardier.

Il est bien heureux tout de même qu'il n'ait

l'idée de voler l'argent qui était à terre.

Éponine et

étaient entrées.

étaient vraiment deux jolies petites filles, plutôt

que paysannes, très charmantes, l'une

châtaines bien lustrées, l'autre avec

nattes noires tombant derrière le dos,

elles étaient chaudement vêtues, mais

l'épaisseur des étoffes

rien à la coquetterie de l'ajustement. L'hiver était

sans que le printemps fût effacé. Ces deux petites

étaient de la lumière. En outre, elles étaient ré-

veillées. Il savait assez de grec pour jouir des particularités. Dans leur toilette, dans leur gaîté, dans le bruit du

du texte qu'il possédait. Il n'avait plus maintenant des livres, il y avait de la souveraineté. Quand

quelques semaines s'écoulèrent. Tout à coup, la Thénardier leur dit d'un ton grondeur,

mère Plutarque tomba malade. Il est une chose qui est pleine d'adoration :

triste que de n'avoir pas de quoi acheter du pain !

Ah ! vous voilà donc, vous autres !

les attirant dans ses genoux l'une après l'autre,

renouant leurs rubans, et les lâ-

cha. ensuite avec cette douce façon de secouer qui

gravait : Sont-elles fagotées !

Elles vinrent s'asseoir au coin du feu. Elles avaient

une poupée qu'elles tournaient et retournaient sur genoux avec toutes sortes de gazouillements joyeux. De temps en temps, Cosette levait les yeux de son lit et les regardait jouer d'un air lugubre.

Éponine et Azelma ne regardaient pas Cosette. C'était pour elles comme le chien. Ces trois petites n'avaient pas vingt-quatre ans à elles trois, et elles sentaient déjà toute la société des hommes ; d'un côté l'envie, de l'autre le dédain.

La poupée des sœurs Thénardier était très et très vieille et toute cassée, mais elle n'en paraissait pas moins admirable à Cosette, qui de sa vie n'avait eu une poupée, *une vraie poupée*, pour nous servir l'expression que tous les enfants comprennent.

Tout à coup la Thénardier, qui continuait d'attendre de venir dans la salle, s'aperçut que Cosette avait fait des distractions et qu'au lieu de travailler elle s'occupait de ses petites qui jouaient.

— Ah ! je t'y prends ! cria-t-elle. C'est comme ça que tu travailles ! Je vais te faire travailler à coup de martinet, moi.

L'étranger, sans quitter sa chaise, se tourna vers la Thénardier.

— Madame, dit-il en souriant d'un air presque comique, bah ! laissez-la jouer !

De la part de tout voyageur qui eût mangé une tranche de gigot et bu deux bouteilles de vin à son tour et qui n'eût pas eu l'air d'un *affreux pauvre*, un souhait eût été un ordre. Mais qu'un homme qui se chapeau se permit d'avoir un désir et qu'un homme qui avait cette redingote se permit d'avoir une voix, c'est ce que la Thénardier ne crut pas devoir tolérer. Il reparti aigrement :

— Il faut qu'elle travaille, puisqu'elle mange. Je ne suis pas nourris pas à rien faire.

— Qu'est-ce qu'elle fait donc ? reprit l'étranger d'une voix douce qui contrastait si étrangement avec ses habits de mendiant et ses épaules de portefaix.

La Thénardier daigna répondre :

— Des bas, s'il vous plaît. Des bas pour mes petites filles qui n'en ont pas, autant dire, et qui vont tout l'heure pieds nus.

L'homme regarda les pauvres pieds rouges de Cosette, et continua :

— Quand aura-t-elle fini cette paire de bas ?

— Elle en a encore au moins pour trois ou quatre grands jours, la paresseuse.

— Et combien peut valoir cette paire de bas, dit l'étranger ?

La Thénardier lui jeta un coup d'œil méprisant.

— Au moins trente sous.

— La donneriez-vous pour cinq francs ? dit l'étranger.

— Pardieu ! s'écria avec un gros rire un routinier qui écoutait, cinq francs ? je crois fichtre bien ! cinq francs !

Le Thénardier crut devoir prendre la parole.

— Oui, monsieur, si c'est votre fantaisie, on vous donnera cette paire de bas pour cinq francs. Nous ne savons rien refuser aux voyageurs.

— Il faudrait payer tout de suite, dit la Thénardier avec sa façon brève et péremptoire.

— J'achète cette paire de bas, répondit l'étranger, et ajouta-t-il en tirant de sa poche une pièce de cinq francs qu'il posa sur la table, — je la paye.

Puis il se tourna vers Cosette.

Chapitre III. M. Mabeuf

La bourse de Jean Valjean fut inutile à M. Mabeuf. M. Mabeuf, dans sa vénérable austérité enfantine, n'avait jamais accepté le cadeau des astres ; il n'avait point songé qu'une étoile pût se monnayer en louis d'or. Il n'avait pas deviné que ce qui tombait du ciel venait à terre. Il avait porté la bourse au commissaire municipal du quartier, comme objet perdu mis par le propriétaire à la disposition des réclamants. La bourse n'avait été perdue en effet. Il va sans dire que personne ne la réclamait, et elle ne secourut point M. Mabeuf.

Après cela, M. Mabeuf avait continué de descendre.

Ses expériences sur l'indigo n'avaient pas mieux réussi qu'au Jardin des plantes que dans son jardin d'Austerlitz. L'année d'au paravant, il devait les gages de sa vie ; maintenant, on l'a vu, il devait les termes de son loyer.

Le mont-de-piété, au bout des treize mois écoulés, avait vendu les cuivres de sa *Flore*. Quelque marchand de fer en avait fait des casseroles. Ses cuivres restés, ne pouvant plus compléter même les exemplaires dépareillés de sa *Flore* qu'il possédait encore, il avait cédé à vil prix à un libraire-brocantier quelques planches de bois, comme *défets*. Il ne lui était plus rien resté de sa vie.

Il se mit à manger l'argent de ces dernières années. Quand il vit que cette chétive ressource allait s'épuiser, il renonça à son jardin et le laissa en friche.

Avant, et longtemps au paravant, il avait renoncé à ses œufs et au morceau de bœuf qu'il mangeait de temps en temps. Il dînait avec du pain et des pommes de terre.

Il avait vendu ses derniers meubles, puis tout ce qu'il avait en double en fait de literie, de vêtements, de couvertures, puis ses herbiers et ses estampes ;

il avait encore ses livres les plus précieux, par lesquels plusieurs d'une haute rareté, entre autres

Madrigaux historiques de la Bible, édition de 1560, la *Prédication des Bibles* de Pierre de Besse, les *Marguerite* de la *Marguerite* de Jean de La Haye avec dédicace au roi de Navarre, le livre de la *Charge et dignité de capitaine* par le sieur de Villiers-Hotman, un *Florilegium rabbinicum* de 1644, un *Tibulle* de 1567 avec cette curieuse inscription : *Venetii, in oedibus Manutianis* ;

un *Diogène Laërce*, imprimé à Lyon en 1644, et où se trouvaient les fameuses variantes du manuscrit 411, du XI^e siècle, du Vatican, et celles des deux manuscrits de Venise, 393 et 394, si fructueusement consultés par Henri Estienne, et tous les passages en dialecte d'où

qui ne se trouvent que dans le célèbre manuscrit du XI^e siècle de la bibliothèque de Naples. M. Mabeuf ne faisait jamais de feu dans sa chambre et se contentait avec le jour pour ne pas brûler de chandelle.

Il n'aurait pu blâmer qu'il n'eût plus de voisins, on l'évitait quand il sortait, il s'en apercevait. La misère d'un enfant intéressait une mère, la misère d'un jeune homme intéressait une fille, la misère d'un vieillard n'intéressait personne. C'est de toutes les détresses la plus froide. Ce n'est pas le père Mabeuf n'avait pas entièrement perdu sa raison d'être. Sa prunelle prenait quelque vivacité lorsqu'elle se fixait sur ses livres, et il souriait lorsqu'il défilait le *Diogène Laërce*, qui était un exemplaire

Marius dérangea la grille et se précipita dans le jardin. Cosette n'était pas à la place où elle l'attendait. Il traversa le fourré et alla à l'enfoncement du perron. — Elle m'attend là, dit-il. — Cosette n'y était pas. Il leva les yeux et vit que les volets de la maison étaient fermés. Il fit le tour du jardin, le jardin était désert. Alors il revint à la maison, et, insensé d'amour et épouvanté, exaspéré de douleur et d'inquiétude, il frappa un maître qui rentre chez lui à une mauvaise heure, il frappa aux volets. Il frappa, il frappa encore, au lieu de voir la fenêtre s'ouvrir et la face sombre du propriétaire et lui demander : Que voulez-vous ? Ceci n'est plus rien auprès de ce qu'il entrevoyait. Quand il eut dit pé, il éleva la voix et appela Cosette. — Cosette ! dit-il. Cosette ! répéta-t-il impérieusement. On ne répond pas. C'était fini. Personne dans le jardin ; personne dans la maison.

Marius fixa ses yeux désespérés sur cette maison grise, aussi noire, aussi silencieuse et plus vide que la tombe. Il regarda le banc de pierre où il avait passé ses adorables heures près de Cosette. Alors il s'assit sur les marches du perron, le cœur plein de douceur et de résolution, il bénit son amour dans le fond de sa pensée et il se dit que, puisque Cosette était partie, il n'avait qu'à mourir.

Tout à coup il entendit une voix qui paraissait venir de la rue et qui criait à travers les arbres :

— Monsieur Marius !

Il se dressa.

— Hein ? dit-il.

— Monsieur Marius, êtes-vous là ?

— Oui.

— Monsieur Marius, reprit la voix, vos amis attendent à la barricade de la rue de la Chanvrerie.

Cette voix ne lui était pas entièrement inconnue, elle ressemblait à la voix enrouée et rude d'Éponine. Marius courut à la grille, écarta le barreau mobile, passa sous le barreau et vit quelqu'un, qui lui parut être un homme, s'enfoncer en courant dans le crépuscule.

Maintenant ton travail est à moi. Joue, mon enfant, roulier fut si ému de la pièce de cinq francs, qu'il se mit à boire. — C'est pourtant vrai ! cria-t-il en l'examinant. Une pièce de cinq francs ! et pas fausse ! Thénardier approcha et mit silencieusement la main dans son gousset. Thénardier n'avait rien à répliquer. Elle se mordit les lèvres, et son visage prit une expression de haine. Pendant que Cosette tremblait. Elle se risqua à demander : — Madame, est-ce que c'est vrai ? est-ce que je peux jouer ? dit la Thénardier d'une voix terrible. — Merci, madame, dit Cosette.

Marius pendant que sa bouche remerciait la Thénardier, sa petite âme remerciait le voyageur. Thénardier s'était remis à boire. Sa femme lui dit : — Qu'est-ce que ça peut être que cet homme jaune ? J'ai vu, répondit souverainement Thénardier, des hommes jaunes qui avaient des redingotes comme cela. Cosette avait laissé là son tricot, mais elle n'était pas partie. Cosette bougeait toujours le plus possible. Elle avait pris dans une boîte derrière elle quelques vieux chiffons et son petit sabre de plomb. Éponine et Azelma ne faisaient aucune attention à ce qui se passait. Elles venaient d'exécuter une opération importante ; elles s'étaient emparées du chat. Éponine avait jeté la poupée à terre, et Éponine, qui était assise, emmaillottait le petit chat, malgré ses miaulements et ses contorsions, avec une foule de nippes et de linges rouges et bleues. Tout en faisant ce grave et pénible travail, elle disait à sa sœur dans ce doux et tendre langage des enfants dont la grâce, pareille à la douceur de l'aile des papillons, s'en va quand on veut se débarrasser :

— Vois-tu, ma sœur, cette poupée-là est plus amusante que l'autre. Elle remue, elle crie, elle est chaude. — Tu vois, ma sœur, jouons avec. Ce serait ma petite fille. — Tu verrais une dame. Je viendrais te voir et tu la regarderais. Peu à peu tu verrais ses moustaches, et cela te surprendrait. Et puis tu verrais ses oreilles, et puis tu verrais sa queue, et cela t'étonnerait. Et tu me dirais : — Non, Dieu ! et je te dirais : — Oui, madame, c'est une fille que j'ai comme ça. Les petites filles sont comme cela.

Azelma écoutait Éponine avec admiration. Pendant que les buveurs s'étaient mis à chanter une chanson obscène dont ils riaient à faire trembler le plancher, le Thénardier les encourageait et les accompagnait comme les oiseaux font un nid avec tout, les enfants font une poupée avec n'importe quoi. Pendant que Éponine et Azelma emmaillotaient le chat, Cosette, d'un côté avait emmailloté le sabre. Cela fait, elle se coucha sur ses bras, et elle chantait doucement pour s'endormir.

Le soin de la poupée est un des plus impérieux besoins et le plus doux, même temps un des plus charmants instincts de la nature féminine. Soigner, vêtir, parer, habiller, déshabiller, enseigner, un peu gronder, bercer, dormentir, se figurer que quelque chose est quelque chose, tout l'avenir de la femme est là. Tout en rêvant

et tout en jasant, tout en faisant de petits trousseaux de petites layettes, tout en cousant de petites robes, de petits corsages et de petites brassières, l'enfant de jeune fille, la jeune fille devient grande fille, la grande devient femme. Le premier enfant continue la de poupée.

Une petite fille sans poupée est à peu près aussi heureuse et tout à fait aussi impossible qu'une femme sans enfant.

Cosette s'était donc fait une poupée avec le sabre.

La Thénardier, elle, s'était rapprochée de l'homme jaune.

— Mon mari a raison, pensait-elle, c'est peu monsieur Laffitte. Il y a des riches si farces ! Elle s'accouda à sa table.

— Monsieur... dit-elle.

À ce mot *monsieur*, l'homme se retourna. La Thénardier ne l'avait encore appelé que *brave homme bonhomme*.

— Voyez-vous, monsieur, poursuivit-elle en prenant son air douceâtre qui était encore plus fâcheux que son air féroce, je veux bien que l'enfant joue, mais m'y oppose pas, mais c'est bon pour une fois, parce que vous êtes généreux. Voyez-vous, cela n'a rien. Il faut que cela travaille.

— Elle n'est donc pas à vous, cette enfant ? demanda l'homme.

— Oh mon Dieu non, monsieur ! c'est une pauvre que nous avons recueillie comme cela, par pitié. Une espèce d'enfant imbécile. Elle doit avoir de la tête. Elle a la tête grosse, comme vous voyez. Nous faisons pour elle ce que nous pouvons, parce que nous ne sommes pas riches. Nous avons beau écrire dans tous les pays, voilà six mois qu'on ne nous répond plus. Elle croit que sa mère est morte.

— Ah ! dit l'homme, et il retomba dans sa rêverie.

— C'était une pas grand'chose que cette mère, dit la Thénardier. Elle abandonnait son enfant.

Pendant toute cette conversation, Cosette, comme si un instinct l'eût avertie qu'on parlait d'elle, n'avait cessé de quitter des yeux la Thénardier. Elle écoutait vaguement. Elle entendait çà et là quelques mots.

Cependant les buveurs, tous ivres aux trois quarts, répétaient leur refrain immonde avec un redoublement de gaieté. C'était une gaillardise de haut goût où étaient mêlés la Vierge et l'enfant Jésus. La Thénardier, allée prendre sa part des éclats de rire. Cosette, derrière la table, regardait le feu qui se réverbérait dans son œil fixe ; elle s'était remise à bercer l'espèce de poupée qu'elle avait fait, et, tout en le berçant, elle chantait à basse voix : « Ma mère est morte ! ma mère est morte ! ma mère est morte ! »

Sur de nouvelles insistances de l'hôtesse, l'homme jaune, « le millionnaire », consentit enfin à souper.

— Que veut monsieur ?

— Du pain et du fromage, dit l'homme.

— Décidément c'est un gueux, pensa la Thénardier.

Les ivrognes chantaient toujours leur chanson. L'enfant, sous la table, chantait aussi la sienne.

Tout à coup Cosette s'interrompit. Elle venait de retourner et d'apercevoir la poupée des petites Thénardier qu'elles avaient quittée pour le chat et lais- sée sur la terre à quelques pas de la table de cuisine.

Alors elle laissa tomber le sabre emmaillotté et lui suffisait qu'à demi, puis elle promena lentement

Chapitre II. Marius

Marius était parti désolé de chez M. Gillenormand. Il y était entré avec une espérance bien petite ; il en sortait avec un désespoir immense.

Le reste, et ceux qui ont observé les commencements du cœur humain le comprendront, le lancier, l'officier d'ordonnance, le cousin Théodule, n'avait laissé aucune trace dans son esprit. Pas la moindre. Le poète dramatique ne pouvait en apparence espérer quelques complications de cette révélation faite à brûle-pourpoint au petit-fils du grand-père. Mais ce que le drame y gagnerait, le poète le perdrait. Marius était dans l'âge où, en fait de vieillesse, on ne croit rien ; plus tard vient l'âge où l'on croit tout. Les soupçons ne sont autre chose que des rides de la première jeunesse n'en a pas. Ce qui bouleverse le cœur, glisse sur Candide. Soupçonner Cosette ! il y a eu mille crimes que Marius eût faits plus aisément. Il se mit à marcher dans les rues, ressource de ceux qui n'ont rien. Il ne pensa à rien dont il pût se souvenir. Un jour, à six heures du matin il rentra chez Courfeyrac et se mit à se habiller sur son matelas. Il faisait grand soleil et il s'endormit de cet affreux sommeil pesant qui empêche d'aller et venir les idées dans le cerveau. Quand il se réveilla, il vit debout dans la chambre, le chapeau sur la tête, tout prêts à sortir et très affairés, Courfeyrac, Feuilly et Combeferre.

Courfeyrac lui dit :

Viens-tu à l'enterrement du général Lamarque ?

Marius ne sembla que Courfeyrac parlait chinois.

Il sortit quelque temps après eux. Il mit dans sa poche les pistolets que Javert lui avait confiés lors de son départ le 3 février et qui étaient restés entre ses mains. Ces pistolets étaient encore chargés. Il serait difficile de dire quelle pensée obscure il avait dans l'esprit en partant.

Le jour de la journée il rôda sans savoir où ; il pleuvait et il était triste, il ne s'en apercevait point ; il acheta pour se distraire une flûte d'un sou chez un boulanger, la mit dans sa poche et l'oublia. Il paraît qu'il prit un bain dans la Seine sans en avoir conscience. Il y a des moments où l'on a une fournaise sous le crâne. Marius était dans ces moments-là. Il n'espérait plus rien ; il ne craignait plus rien ; il avait fait ce pas depuis la veille. Il avait fait le soir avec une impatience fiévreuse, il n'avait eu aucune idée claire, — c'est qu'à neuf heures il verrait la nuit. Ce dernier bonheur était maintenant tout son espoir ; après, l'ombre. Par intervalles, tout en marchant sur les boulevards les plus déserts, il lui semblait, en passant dans Paris des bruits étranges. Il sortait la tête hors de sa rêverie et disait : Est-ce qu'on se bat ?

La nuit tombante, à neuf heures précises, comme il avait promis à Cosette, il était rue Plumet. Quand il arriva devant la grille, il oublia tout. Il y avait quarante-huit heures qu'il n'avait vu Cosette, il allait la revoir ; une autre pensée s'effaça et il n'eut plus qu'une joie simple et profonde. Ces minutes où l'on vit des siècles en quelques jours cela de souverain et d'admirable qu'au moment où elles passent elles emplissent entièrement le

Jean Valjean se leva vivement, il n'y avait plus autour de la salle. La Thénardier parlait bas à sonne sur le talus ; il chercha autour de lui et aperçut, et comptait de la monnaie, Ponine et Zelma une espèce d'être plus grand qu'un enfant, plus petit avec le chat, les voyageurs mangeaient, ou qu'un homme, vêtu d'une blouse grise et d'un pantalon, ou chantaient, aucun regard n'était fixé sur de velours de coton couleur poussière, qui enjamait la table en rampant sur ses genoux et sur ses Mars.

Jean Valjean rentra chez lui sur-le-champ, tout essouffé, s'assura encore une fois qu'on ne la guettait pas, et se glissa vivement jusqu'à la poupée, et la saisit. Restant après elle était à sa place, assise, immobile, regardant seulement de manière à faire de l'ombre sur la poupée qu'elle tenait dans ses bras. Ce bonheur de voir avec une poupée était tellement rare pour elle qu'il lui donna toute la violence d'une volupté.

Aucune personne ne l'avait vue, excepté le voyageur, qui avait mangé lentement son maigre souper. Cette joie dura près d'un quart d'heure. Mais, quelque précaution que prit Cosette, elle ne recevait pas qu'un des pieds de la poupée — *passait*, — que le feu de la cheminée l'éclairait très vivement. Un rayon rose et lumineux qui sortait de l'ombre frappait directement le regard d'Azelma qui dit à Éponine : —

— ! ma sœur !
Les deux petites filles s'arrêtèrent, stupéfaites. Cosette avait osé prendre la poupée ! Éponine se leva, et, sans lâcher le chat, alla vers sa mère et se mit à la tirer par sa jupe.

Mais laisse-moi donc ! dit la mère. Qu'est-ce que tu veux ?
Mère, dit l'enfant, regarde donc ! Elle désignait du doigt Cosette.

Cosette, elle, tout entière aux extases de la possession, ne voyait et n'entendait plus rien. Le visage de la Thénardier prit cette expression particulière qui se compose du terrible mêlé aux riens de la peur et qui a fait nommer ces sortes de femmes : les dévotes.

Cette fois, l'orgueil blessé exaspérait encore sa colère. Cosette avait franchi tous les intervalles, Cosette avait attenté à la poupée de « ces demoiselles ».

Le czarine qui verrait un moujik essayer le grand pantalon bleu de son impérial fils n'aurait pas une autre réaction.

Elle cria d'une voix que l'indignation enrouait. Cosette !

Cosette tressaillit comme si la terre eût tremblé sous elle. Elle se retourna.

Cosette, répéta la Thénardier.

Cosette prit la poupée et la posa doucement à terre. C'était une sorte de vénération mêlée de désespoir. Alors, elle ferma les yeux, elle joignit les mains, et, ce qui est si frayant à dire dans un enfant de cet âge, elle se mit à pleurer ; puis, ce que n'avait pu lui arracher aucune émotion de la journée, ni la course dans le bois, ni la chaleur du seau d'eau, ni la perte de l'argent, ni la chute du martinet, ni même la sombre parole qu'elle avait dite à la Thénardier, — elle pleura. Elle éclata en sanglots.

Pendant le voyageur s'était levé.

Qu'est-ce donc ? dit-il à la Thénardier.

Vous ne voyez pas ? dit la Thénardier en montrant le corps du délit qui gisait aux pieds de Cosette. Hé bien, quoi ? reprit l'homme.

Cette gueuse, répondit la Thénardier, s'est permis de toucher à la poupée des enfants !

— Tout ce bruit pour cela ! dit l'homme. Eh quand elle jouerait avec cette poupée ?

— Elle y a touché avec ses mains sales ! pour la Thénardier, avec ses affreuses mains !

Ici Cosette redoubla ses sanglots.

— Te tairas-tu ? cria la Thénardier.

L'homme alla droit à la porte de la rue, l'ouï sortit.

Dès qu'il fut sorti, la Thénardier profita de sa sence pour allonger sous la table à Cosette un coup de pied qui fit jeter à l'enfant les hauts cris.

La porte se rouvrit, l'homme reparut, il portait ses deux mains la poupée fabuleuse dont nous avons parlé, et que tous les marmots du village contemp depuis le matin, et il la posa debout devant Cosette disant :

— Tiens, c'est pour toi.

Il faut croire que, depuis plus d'une heure qu'il était là, au milieu de sa rêverie, il avait confusément remarqué cette boutique de binteloterie éclairée de bougies et de chandelles si splendidement qu'on l'apercevait à travers la vitre du cabaret comme une illumination.

Cosette leva les yeux, elle avait vu venir l'homme à elle avec cette poupée comme elle eût vu venir le soleil, elle entendit ces paroles inouïes : *c'est pour toi*. Elle le regarda, elle regarda la poupée, puis elle regarda lentement, et s'alla cacher tout au fond sous la table dans le coin du mur.

Elle ne pleurait plus, elle ne criait plus, elle avait de ne plus oser respirer.

La Thénardier, Éponine, Azelma étaient autour de statues. Les buveurs eux-mêmes s'étaient arrêtés et s'était fait un silence solennel dans tout le cabaret.

La Thénardier, pétrifiée et muette, recommença ses conjectures : — Qu'est-ce que c'est que ce visage ? est-ce un pauvre ? est-ce un millionnaire ? C'est peut-être les deux, c'est-à-dire un voleur.

La face du mari Thénardier offrit cette ride expressive qui accentue la figure humaine chaque fois que l'instinct dominant y apparaît avec toute sa puissance bestiale. Le gargotier considérait tour à tour la porte et le voyageur ; il semblait flairer cet homme comme un chien eût flairé un sac d'argent. Cela ne dura que le temps d'un éclair. Il s'approcha de sa femme et lui dit bas :

— Cette machine coûte au moins trente francs de bêtises. À plat ventre devant l'homme.

Les natures grossières ont cela de commun que les natures naïves qu'elles n'ont pas de transition. Eh bien, Cosette, dit la Thénardier d'une voix qui voulait être douce et qui était toute composée de ce miel des méchantes femmes, est-ce que tu ne prends pas ta poupée ?

Cosette se hasarda à sortir de son trou.

— Ma petite Cosette, reprit la Thénardier d'un air caressant, monsieur te donne une poupée. Prends-la. Elle est à toi.

Cosette considérait la poupée merveilleuse comme une sorte de terreur. Son visage était encore inondé de larmes, mais ses yeux commençaient à se lever comme le ciel au crépuscule du matin, des rayons étranges de la joie. Ce qu'elle éprouvait en ce moment-là était un peu pareil à ce qu'elle eût ressenti si on lui eût dit brusquement : *Petite, vous êtes la fille de France.*

Chapitre I. Jean Valjean

Le même jour, vers quatre heures de l'après-midi, Jean Valjean était assis seul sur le revers de l'un des talus nus et solitaires du Champ de Mars. Soit prudence, soit désir de se recueillir, soit tout simplement par suite de ces insensibles changements d'habitudes qui se produisent peu à peu dans toutes les existences, il ne sortait maintenant assez rarement avec Cosette. Il avait une veste d'ouvrier et un pantalon de toile grise, et sa chemise à longue visière lui cachait le visage. Il était à l'ordinaire calme et heureux du côté de Cosette ; ce qui ne lui venait quelque peu effrayé et troublé s'était dissipé ; depuis une semaine ou deux, des inquiétudes d'une nature particulière lui étaient venues. Un jour, en se promenant sur le boulevard, il avait aperçu Thénardier ; grâce à son adresse, Thénardier ne l'avait point reconnu ; mais dès lors Jean Valjean l'avait revu plusieurs fois, et il avait maintenant la certitude que Thénardier rôdait dans le quartier. Ceci avait suffi pour lui faire prendre garde à son parti. Thénardier là, c'étaient tous les périls à craindre. En outre Paris n'était pas tranquille ; les troubles politiques offraient cet inconvénient pour quiconque avait quelque chose à cacher dans sa vie que la police devenue très inquiète et très ombrageuse, et qu'en cherchant à dépister un homme comme Pépin ou Morel, on pouvait fort bien découvrir un homme comme Valjean. Jean Valjean s'était décidé à quitter Paris, à aller en France, et à passer en Angleterre. Il avait écrit à Cosette. Avant huit jours il voulait être parti. Il était assis sur le Champ de Mars, roulant dans son esprit toutes sortes de pensées, Thénardier, la police, le danger, et la difficulté de se procurer un passeport. Sur tous ces points de vue, il était soucieux.

Enfin, un fait inexplicable qui venait de le frapper, et qui était encore tout chaud, avait ajouté à son éveil. Le matin de ce même jour, seul levé dans la maison, et se promenant dans le jardin avant que les volets de la boutique fussent ouverts, il avait aperçu tout à coup cette lettre gravée sur la muraille, probablement avec un clou, dans la rue de la Verrerie.

La lettre était tout récent, les entailles étaient blanches sur le vieux mortier noir, une touffe d'ortie au pied du mur était poudrée de fin plâtre frais. Cela probablement avait été écrit là dans la nuit. Qu'était-ce ? une adresse ? un signal pour d'autres ? un avertissement pour lui ? Dans tous les cas, il était évident que le jardin était surveillé et que des inconnus y pénétraient. Il se rappela les incidents bizarres qui avaient déjà alarmé la maison. Il prit aussitôt à travailler sur ce canevas. Il se garda bien de parler à Cosette de la ligne écrite au clou sur le mur, de peur de le trahir.

En milieu de ces préoccupations, il s'aperçut, à une heure que le soleil projetait, que quelqu'un venait de monter sur la crête du talus immédiatement derrière lui. Il allait se retourner, lorsqu'un papier plié en quatre tomba sur ses genoux, comme si une main l'eût lâché de sa poche. Il prit le papier, le déplia, et y lut ce qui était écrit en grosses lettres au crayon :

MÉNAGEZ.

ui semblait que si elle touchait à cette poupée, le
rre en sortirait.

qui était vrai jusqu'à un certain point, car elle se
que la Thénardier gronderait, et la battrait.

urtant l'attraction l'emporta. Elle finit par s'appro-
et murmura timidement en se tournant vers la Thé-
er :

Est-ce que je peux, madame ?

aucune expression ne saurait rendre cet air à la fois
péré, épouvanté et ravi.

Pardi ! fit la Thénardier, c'est à toi. Puisque mon-
te la donne.

Vrai, monsieur ? reprit Cosette, est-ce que c'est
c'est à moi, la dame ?

tranger paraissait avoir les yeux pleins de larmes.
blait être à ce point d'émotion où l'on ne parle pas
ne pas pleurer. Il fit un signe de tête à Cosette, et
main de « la dame » dans sa petite main.

osette retira vivement sa main, comme si celle de
ne la brûlait, et se mit à regarder le pavé. Nous
hes forcé d'ajouter qu'en cet instant-là elle tirait
gue d'une façon démesurée. Tout à coup elle se
na et saisit la poupée avec emportement.

Je l'appellerai Catherine, dit-elle.

fut un moment bizarre que celui où les haillons
sette rencontrèrent et étreignirent les rubans et
rôches mousselines roses de la poupée.

Madame, reprit-elle, est-ce que je peux la mettre
le chaise ?

Oui, mon enfant, répondit la Thénardier.

aintenant c'étaient Éponine et Azelma qui regar-
t Cosette avec envie.

osette posa Catherine sur une chaise, puis s'assit
e devant elle, et demeura immobile, sans dire un
ans l'attitude de la contemplation.

Joue donc, Cosette, dit l'étranger.

Oh ! je joue, répondit l'enfant. Cet étranger, cet
nu qui avait l'air d'une visite que la providence
t à Cosette, était en ce moment-là ce que la Thé-
er haïssait le plus au monde. Pourtant il fallait se
aindre. C'était plus d'émotions qu'elle n'en pouvait
orter, si habituée qu'elle fût à la dissimulation par
ie qu'elle tâchait de faire de son mari dans toutes
ctions. Elle se hâta d'envoyer ses filles coucher,
lle demanda à l'homme jaune *la permission* d'y en-
aussi Cosette, *qui a bien fatigué aujourd'hui*, ajouta-
d'un air maternel. Cosette s'alla coucher empor-
atherine entre ses bras.

Thénardier allait de temps en temps à l'autre
de la salle où était son homme, *pour se sou-
l'âme*, disait-elle. Elle échangeait avec son mari
ues paroles d'autant plus furieuses qu'elle n'osait
e haut :

Vieille bête ! qu'est-ce qu'il a donc dans le ventre ?
nous déranger ici ! vouloir que ce petit monstre
lui donner des poupées ! donner des poupées de
nte francs à une chienne que je donnerais moi
quarante sous ! Encore un peu il lui dirait votre
ité comme à la duchesse de Berry ! Y a-t-il du bon
? il est donc enragé, ce vieux mystérieux-là ?

Pourquoi ? C'est tout simple, répliquait le Thénar-
si ça l'amuse ! Toi, ça t'amuse que la petite tra-
lui, ça l'amuse qu'elle joue. Il est dans son droit.
yageur, ça fait ce que ça veut quand ça paye. Si
ux est un philanthrope, qu'est-ce que ça te fait ?

Si c'est un imbécile, ça ne te regarde pas. De qui mêles-tu, puisqu'il a de l'argent ?

Langage de maître et raisonnement d'aubergis n'admettaient ni l'un ni l'autre la réplique.

L'homme s'était accoudé sur la table et avait pris son attitude de rêverie. Tous les autres voyageurs marchands et rouliers, s'étaient un peu éloignés, chantaient plus. Ils le considéraient à distance avec une sorte de crainte respectueuse. Ce particulier si pompeusement vêtu, qui tirait de sa poche les roues de dentelle avec tant d'aisance et qui prodiguait des poupées et des sautoires à de petites souillons en sabots, était certainement un bonhomme magnifique et redoutable.

Plusieurs heures s'écoulèrent. La messe de midi était dite, le réveillon était fini, les buveurs s'en étaient allés, le cabaret était fermé, la salle basse était déserte, le feu s'était éteint, l'étranger était toujours à la même place et dans la même posture. De temps en temps il changeait le coude sur lequel il s'appuyait. Voilà tout. Mais il n'avait pas dit un mot depuis que Cosette était venue plus là.

Les Thénardier seuls, par convenance et par curiosité, étaient restés dans la salle. — Est-ce qu'il va partir la nuit comme ça ? grommelait la Thénardier. C'était à deux heures du matin sonnaient, elle se déclara vaincue et dit à son mari : — Je vais me coucher. Fais-en de même, tu voudras. — Le mari s'assit à une table dans un coin, alluma une chandelle et se mit à lire le *Courrier français*.

Une bonne heure se passa ainsi. Le digne aubergis avait lu au moins trois fois le *Courrier français*, depuis le titre de la date du numéro jusqu'au nom de l'imprimeur. L'étranger ne bougeait pas.

Le Thénardier remua, toussa, cracha, se mouva, fit craquer sa chaise. Aucun mouvement de l'homme. — Est-ce qu'il dort ? pensa Thénardier. — L'homme dormait pas, mais rien ne pouvait l'éveiller.

Enfin Thénardier ôta son bonnet, s'approcha du feu, et s'aventura à dire :

— Est-ce que monsieur ne va pas reposer ?

Ne va pas se coucher lui eût semblé excessivement familier. *Reposer* sentait le luxe et était du respect. Les mots-là ont la propriété mystérieuse et admirable de gonfler le lendemain matin le chiffre de la carte à payer. Une chambre où l'on *couche* coûte vingt sous par nuit, une chambre où l'on *repose* coûte vingt francs.

— Tiens ! dit l'étranger, vous avez raison. Où est votre écurie ?

— Monsieur, fit le Thénardier avec un sourire, je n'ai pas d'écurie, mais je conduis monsieur.

Il prit la chandelle, l'homme prit son paquet et son bâton, et Thénardier le mena dans une chambre qui était d'une rare splendeur, toute meublée en acajou avec un lit-bateau et des rideaux de couleur rouge.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? dit le voyageur.

— C'est notre propre chambre de noce, dit l'aubergis. Nous en habitons une autre, mon épouse et moi. On n'entre ici que trois ou quatre fois dans l'année.

— J'aurais autant aimé l'écurie, dit l'homme bruyamment.

Le Thénardier n'eut pas l'air d'entendre cette flexion peu obligeante.

Il alluma deux bougies de cire toutes neuves qui figuraient sur la cheminée. Un assez bon feu flambait dans l'âtre.

Chapitre neuvième — Où vont-ils ?

Il y avait sur cette cheminée, sous un bocal, une image de femme en fils d'argent et en fleurs d'oranger. Et ceci, qu'est-ce que c'est ? reprit l'étranger. — Monsieur, dit le Thénardier, c'est le chapeau de mariée de la femme.

Le voyageur regarda l'objet d'un regard qui semblait dire : *il y a donc eu un moment où ce monstre a été une femme !*

Le Thénardier mentait. Quand il avait pris cette bicoque pour en faire une gargote, il avait garni cette chambre ainsi garnie, et avait acheté ces fleurs et brocanté ces fleurs d'oranger, jugeant que cela ferait une ombre gracieuse sur « son épouse », et qu'il en résulterait pour sa maison ce que les Anglais appellent de la respectabilité.

Quand le voyageur se retourna, l'hôte avait disparu. Le Thénardier s'était éclipsé discrètement, sans oser le soir, ne voulant pas traiter avec une cordialité affectueuse un homme qu'il se proposait d'écorcher le lendemain matin.

Le barbier se retira dans sa chambre. Sa femme était couchée, mais elle ne dormait pas. Quand elle dit le pas de son mari, elle se tourna et lui dit :

Tu sais que je flanque demain Cosette à la porte.

Le Thénardier répondit froidement :

Comme tu y vas !

Il n'échangèrent pas d'autres paroles, et quelques minutes après leur chandelle était éteinte.

De son côté le voyageur avait déposé dans un coin son bâton et son paquet. L'hôte parti, il s'assit sur un fauteuil et resta quelque temps pensif. Puis il ôta ses chaussures, prit une des deux bougies, souffla l'autre, poussa la porte et sortit de la chambre, regardant autour de lui comme quelqu'un qui cherche. Il traversa un corridor et vint à l'escalier. Là il entendit un petit bruit très léger qui ressemblait à une respiration d'enfant. Il se pencha pour conduire par ce bruit et arriva à une espèce d'enfoncement triangulaire pratiqué sous l'escalier ou pour dire formé par l'escalier même. Cet enfoncement contenait autre chose que le dessous des marches. Là, par-dessous, il y avait des sortes de vieux paniers et de vieux tessons, de la poussière et dans les toiles d'araignées, il y avait des insectes si l'on peut appeler lit une paille trouée jusqu'à la paille et une couverture trouée jusqu'à laisser à terre la paille. Point de draps. Cela était posé à terre sur un carreau. Dans ce lit Cosette dormait.

Le voyageur s'approcha, et la considéra.

Cosette dormait profondément. Elle était toute ha- L'hiver elle ne se déshabillait pas pour avoir moins

de froid. Elle tenait serrée contre elle la poupée dont les yeux ouverts brillaient dans l'obscurité. De temps en temps elle poussait un grand soupir comme si elle allait se réveiller, et elle étreignait la poupée dans ses bras presque convulsivement. Il n'y avait à côté de la poupée qu'un de ses sabots.

La porte ouverte près du galetas de Cosette laissait voir une assez grande chambre sombre. L'étranger entra. Au fond, à travers une porte vitrée, on apercevait deux petits lits jumeaux très blancs. C'étaient ceux de Cosette et d'Éponine. Derrière ces lits disparaissait à l'horizon un berceau d'osier sans rideaux où dormait le petit Cosette qui avait crié toute la soirée.

L'étranger conjectura que cette chambre communiquait avec celle des époux Thénardier. Il allait se retirer

quand son regard rencontra la cheminée ; une cheminée profonde qui ressemblait à la nuit. Les vastes cheminées d'auberge où il y a toujours un feu, quand il y a du feu, et qui sont si froides à voir, celle-là il n'y avait pas de feu, il n'y avait pas même de cendre ; ce qui y était attira pourtant l'attention du voyageur. C'étaient deux petits souliers d'enfant de la plus coquette et de grandeur inégale ; le voyageur se rappela la gracieuse et immémoriale coutume des enfants qui déposent leur chaussure dans la cheminée le jour de Noël pour y attendre dans les ténèbres quelque cadeau de leur bonne fée. Éponine et Azimut n'avaient eu garde d'y manquer, et elles avaient mis chacune un de leurs souliers dans la cheminée.

Le voyageur se pencha.

La fée, c'est-à-dire la mère, avait déjà fait sa part et l'on voyait reluire dans chaque soulier une belle pièce de dix sous toute neuve.

L'homme se relevait et allait s'en aller lorsqu'il aperçut au fond, à l'écart, dans le coin le plus obscur de la cheminée un autre objet. Il regarda, et reconnut un sabot, un vieux sabot du bois le plus grossier, à demi brisé, et couvert de cendre et de boue desséchée. C'était le sabot de Cosette. Cosette, avec cette touchante confiance des enfants qui peut être trompée toujours sans se courager jamais, avait mis, elle aussi, son sabot dans la cheminée.

C'est une chose sublime et douce que l'espérance dans un enfant qui n'a jamais connu que le désespoir.

Il n'y avait rien dans ce sabot.

L'étranger fouilla dans son gilet, se courba, et tira dans le sabot de Cosette un louis d'or.

Puis il regagna sa chambre à pas de loup.

ne conclut pas au mariage et à monsieur le maire son écharpe. On est tout bêtement un garçon d'œuvre. On a du bon sens. Glissez, mortels, n'épousez pas le diable. On vient trouver le grand-père qui est bonhomme au cœur et qui a bien toujours quelques rouleaux de louis et un vieux tiroir ; on lui dit : Grand-père, voilà. Et le grand-père dit : C'est tout simple. Il faut que jeunesse se fasse et que vieillesse se casse. J'ai été jeune, tu seras vieux. Va, mon garçon, tu rendras ça à ton petit-fils. Voilà cent pistoles. Amuse-toi, mordi ! Rien de mieux ainsi que l'affaire doit se passer. On n'épouse pas mais ça n'empêche pas. Tu me comprends ?

Marius, pétrifié et hors d'état d'articuler une parole, fit de la tête signe que non.

Le bonhomme éclata de rire, cligna sa vieille paupière, lui donna une tape sur le genou, le regarda dans les deux yeux d'un air mystérieux et rayonnant, et avec le plus tendre des haussements d'épaules :

— Bêta ! fais-en ta maîtresse.

Marius pâlit. Il n'avait rien compris à tout ce qu'il venait de dire son grand-père. Ce rabâchage de Blomet, de Paméla, de caserne, de lancier, avait devant Marius comme une fantasmagorie. Rien de cela ne pouvait se rapporter à Cosette qui était un bonhomme divaguait. Mais cette divagation avait fini à un mot que Marius avait compris et qui était une mortelle injure à Cosette. Ce mot, *fais-en ta maîtresse*, entra dans le cœur du sévère jeune homme comme une épée.

Il se leva, ramassa son chapeau qui était à terre, et marcha vers la porte d'un pas assuré et ferme. Il se retourna, s'inclina profondément devant son grand-père, redressa la tête, et dit :

— Il y a cinq ans, vous avez outragé mon grand-père. Aujourd'hui vous outragez ma femme. Je ne vous commande plus rien, monsieur. Adieu.

Le père Gillenormand, stupéfait, ouvrit la bouche, étendit les bras, essaya de se lever, et, avant qu'il eut pu prononcer un mot, la porte s'était refermée et Marius avait disparu.

Le vieillard resta quelques instants immobile, comme foudroyé sans pouvoir parler ni respirer, comme si un poing fermé lui serrait le gosier. Enfin il s'assit sur son fauteuil, courut à la porte autant qu'on peut courir à quatre-vingt-onze ans, l'ouvrit, et cria :

— Au secours ! au secours !

Sa fille parut, puis les domestiques. Il reprit avec un râle lamentable :

— Courez après lui ! rattrapez-le ! Qu'est-ce que j'ai fait ? Il est fou ! il s'en va ! Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! cette fois il ne reviendra plus !

Il alla à la fenêtre qui donnait sur la rue, l'ouvrit, ses vieilles mains chevrotantes, se pencha plus que son corps pendant que Basque et Nicolette le retinrent par derrière, et cria :

— Marius ! Marius ! Marius ! Marius !

Mais Marius ne pouvait déjà plus entendre, et il regardait en ce moment-là même l'angle de la rue où il avait vu Louis.

L'octogénaire porta deux ou trois fois ses mains à ses tempes avec une expression d'angoisse, recula en chancelant et s'affaissa sur un fauteuil à quatre pattes, sans voix, sans larmes, branlant la tête et avec les lèvres d'un air stupide, n'ayant plus rien dans les yeux et dans le cœur que quelque chose de mortel.

Chapitre IX. Thénardier à la manœuvre

Le lendemain matin, deux heures au moins avant le jour, Thénardier, attablé près d'une chandelle dans la salle basse du cabaret, une plume à la main, composait une lettre de voyageur à la redingote jaune.

Une femme debout, à demi courbée sur lui, le suivait des yeux. Ils n'échangeaient pas une parole. C'était, d'un côté, une méditation profonde, de l'autre, cette admirable plieuse avec laquelle on regarde naître et s'épanouir une merveille de l'esprit humain. On entendait un bruit dans la maison ; c'était l'Alouette qui balayait l'es-

pace près un bon quart d'heure et quelques ratures, le Thénardier produisit ce chef-d'œuvre.

— C'est le Monsieur du No 1.

— Super Fr. 3

— Bre Fr. 10

— Je Fr. 5

— 4

— Je Fr. 1

—

— Fr. 23

— Le service était écrit *servisse*.

— Vingt-trois francs ! s'écria la femme avec un enthousiasme mêlé de quelque hésitation.

— Comme tous les grands artistes, le Thénardier n'était pas content. — Peuh ! fit-il.

— C'était l'accent de Castlereagh rédigeant au congrès de Vienne la carte à payer de la France.

— Monsieur Thénardier, tu as raison, il doit bien cela, mais la femme qui songeait à la poupée donnée à Cosette en présence de ses filles, c'est juste, mais c'est juste, elle ne voudra pas payer.

Thénardier fit son rire froid, et dit :

— Elle paiera.

— Le rire était la signification suprême de la certitude de l'autorité. Ce qui était dit ainsi devait être. La femme n'insista point. Elle se mit à ranger les tables ; le Thénardier marchait de long en large dans la salle. Un moment il ajouta :

— Je dois bien quinze cents francs, moi !

— Elle s'assit au coin de la cheminée, méditant, les pieds sur les cendres chaudes.

— Ah ça ! reprit la femme, tu n'oublies pas que je t'ai donné Cosette à la porte aujourd'hui ? Ce monstre ! Ce n'est pas moi qui mange le cœur avec sa poupée ! J'aimerais mieux épouser Louis XVIII que de la garder un jour de la maison.

Thénardier alluma sa pipe et répondit entre deux dents :

— Tu remettras la carte à l'homme.

— C'est ainsi qu'il sortit.

— C'était à peine hors de la salle que le voyageur y

reparut. Thénardier reparut sur-le-champ derrière lui et resta immobile dans la porte entre-bâillée, visible à peine pour sa femme.

L'homme jaune portait à la main son bâton et un paquet.

— Levé si tôt ! dit la Thénardier, est-ce que moi ! nous quitte déjà ?

Tout en parlant ainsi, elle tournait d'un air embute la face du vieillard s'illumina d'un indicible sé la carte dans ses mains et y faisait des plis avec ongles. Son visage dur offrait une nuance qui ne lui pas habituelle, la timidité et le scrupule.

Présenter une pareille note à un homme qui si parfaitement l'air d'« un pauvre », cela lui paraissait malaisé.

Le voyageur semblait préoccupé et distrait. Il dit :

— Oui, madame. Je m'en vais.

— Monsieur, reprit-elle, n'avait donc pas d'affaire à Montfermeil ?

— Non. Je passe par ici. Voilà tout. Madame, a-t-il, qu'est-ce que je dois ?

La Thénardier, sans répondre, lui tendit la carte.

L'homme déplia le papier, le regarda, mais son attention était visiblement ailleurs.

— Madame, reprit-il, faites-vous de bonnes affaires dans ce Montfermeil ?

— Comme cela, monsieur, répondit la Thénardier, stupéfaite de ne point voir d'autre explosion.

Elle poursuivit d'un accent élégiaque et lamentable :

— Oh ! monsieur, les temps sont bien durs ! nous nous avons si peu de bourgeois dans nos endroits. C'est tout petit monde, voyez-vous. Si nous n'avions par-ci par-là des voyageurs généreux et riches comme monsieur ! Nous avons tant de charges. Tenez, la petite nous coûte les yeux de la tête.

— Quelle petite ?

— Eh bien, la petite, vous savez ! Cosette ! l'Alceste comme on dit dans le pays !

— Ah ! dit l'homme.

Elle continua :

— Sont-ils bêtes, ces paysans, avec leurs querquets ! elle a plutôt l'air d'une chauve-souris que d'une alouette. Voyez-vous, monsieur, nous ne demandons pas la charité, mais nous ne pouvons pas la faire. Nous ne gagnons rien, et nous avons gros à payer. La paroisse, les impositions, les portes et fenêtres, les centimes, Monsieur sait que le gouvernement demande un argent terrible ! Et puis j'ai mes filles, moi. Je n'ai pas besoin de nourrir l'enfant des autres. L'homme reprit, de cette voix qu'il s'efforçait de rendre indifférente et dans laquelle il avait un tremblement :

— Et si l'on vous en débarrassait ?

— De qui ? de la Cosette ?

— Oui.

La face rouge et violente de la gargotière s'illumina d'un épanouissement hideux.

— Ah, monsieur ! mon bon monsieur ! prenez-la, gardez-la, emmenez-la, emportez-la, sucez-la, tenez-la, buvez-la, mangez-la, et soyez béni de la bonne Vierge et de tous les saints du paradis !

— C'est dit.

— Vrai ? vous l'emmenez ?

— Je l'emmène.

— Tout de suite ?

— Tout de suite. Appelez l'enfant.

— Cosette ! cria la Thénardier.

— En attendant, poursuivit l'homme, je vais tout vous payer ma dépense. Combien est-ce ?

— Allons, voyons, parle, conte-moi tes amourettes, dis-moi tout ! Sapristi ! que les jeunes gens sont !

— Mon père ! reprit Marius.

— La face du vieillard s'illumina d'un indicible sé la carte dans ses mains et y faisait des plis avec ongles. Son visage dur offrait une nuance qui ne lui pas habituelle, la timidité et le scrupule.

— Oui, c'est ça ! appelle-moi ton père, et tu verras ! avait maintenant quelque chose de si bon, de si ouvert, de si paternel en cette brusquerie, Marius, dans ce passage subit du découragement à l'espérance, en fut comme étourdi et enivré. Il était assis à la table, la lumière des bougies faisait saillir le relief de son costume que le père Gillenormand regardait avec étonnement.

— Eh bien, mon père, dit Marius.

— Ah ça, interrompit M. Gillenormand, tu n'as donc pas le sou ? Tu es mis comme un voleur.

— Voilà, dit Marius, en ouvrant un tiroir, et y prit une bourse qu'il posa sur la table :

— Tiens, voilà cent louis, achète-toi un chapeau.

— Mon père, poursuivit Marius, mon bon père, si vous saviez ! je l'aime. Vous ne vous figurez pas, la première fois que je l'ai vue, c'était au Luxembourg, elle était si belle ; au commencement je n'y faisais pas grande attention, et puis je ne sais pas comment cela s'est passé, mais je suis devenu amoureux. Oh ! comme cela m'a fait du bien !

— Malheureux ! Enfin je la vois maintenant, tous les jours, chez elle, son père ne sait pas, imaginez qu'ils se disputent, c'est dans le jardin que nous nous voyons, le père veut l'emmener en Angleterre, alors je me mets à pleurer.

— Tenez, dit Marius, je vais aller voir mon grand-père et lui conter la petite histoire. Je deviendrais fou d'abord, je mourrais, je ferais une maladie, je me jetterais à l'eau. Il faut absolument que je me marie, l'épouse, puisque je deviendrais fou. Enfin voilà la vérité, je ne crois pas que j'aie oublié quelque chose.

— Elle demeure dans un jardin où il y a une grille, dit Marius, rue Plumet. C'est du côté des Invalides.

— Mon père Gillenormand s'était assis radieux près de son fils. Tout en l'écoutant et en savourant le son de sa voix, il savourait en même temps une longue prise de tabac.

— Ce mot, rue Plumet, il interrompit son aspiration, et passa tomber le reste de son tabac sur ses genoux.

— Rue Plumet ! tu dis rue plumet ? — Voyons donc ! a-t-il pas une caserne par là ? — Mais oui, c'est ça. C'est dans la rue Plumet, dit Marius.

— Le lancier, l'officier, le fils de la petite, mon bon ami, une fillette ! — Pardieu oui, c'est ce qu'on appelait autrefois la rue Plumet.

— Voilà que ça me revient. J'en ai entendu parler autrefois, dit Marius, petite de la grille de la rue Plumet. Dans un tiroir, dit Marius, une Paméla. Tu n'as pas mauvais goût. On la dit petite. Entre nous, je crois que ce dadais de lancier a un peu fait la cour. Je ne sais pas jusqu'où cela va.

— Enfin ça ne fait rien. D'ailleurs il ne faut pas le laisser se vanter. Marius ! je trouve ça très bien qu'un homme comme toi soit amoureux. C'est de ton âge, dit Marius, le t'aime mieux amoureux que jacobin. Je t'aime mieux amoureux, dit Marius, épris d'un cotillon, sapristi ! de vingt cotillons que d'un seul, dit Marius, monsieur de Robespierre. Pour ma part, je me rends justice qu'en fait de sans-culottes, je n'ai jamais aimé les femmes. Les jolies filles sont les jolies filles, dit Marius, capable ! il n'y a pas d'objection à ça. Quant à la petite, dit Marius, elle reçoit en cachette du papa. C'est dans l'ordre, dit Marius, de ces histoires comme ça, moi aussi. Plus d'une, dit Marius, que qu'on fait ? On ne prend pas la chose avec précipitation ; on ne se précipite pas dans le tragique ; on

— Rien, dit Marius avec une sorte de fermeté et un coup d'œil sur la carte et ne put réprimer un
résolution presque farouche. ément de surprise :

— Rien ? vous n'avez pour vivre que les douze Vingt-trois francs !
livres que je vous fais ? regarda la gargotière et répéta :

Marius ne répondit point. M. Gillenormand Vingt-trois francs ?
nua : / avait dans la prononciation de ces deux mots

— Alors, je comprends, c'est que la fille est ricépétés l'accent qui sépare le point d'exclamation
— Comme moi. nt d'interrogation.

— Quoi ! pas de dot ? Thénardier avait eu le temps de se préparer au
— Non. Elle répondit avec assurance :

— Des espérances ? Dame oui, monsieur ! c'est vingt-trois francs.
— Je ne crois pas. tranger posa cinq pièces de cinq francs sur la
— Toute nue ! et qu'est-ce que c'est que le père
— Je ne sais pas. Allez chercher la petite, dit-il.
— Et comment s'appelle-t-elle ? ce moment, le Thénardier s'avança au milieu de
— Mademoiselle Fauchelevent. e et dit :

— Fauchequoi ? Monsieur doit vingt-six sous.
— Fauchelevent. Vingt-six sous ! s'écria la femme.
— Pttt ! fit le vieillard. Vingt sous pour la chambre, reprit le Thénardier
— Monsieur ! s'écria Marius. ment, et six sous pour le souper. Quant à la petite,
M. Gillenormand l'interrompit du ton d'un ho soin d'en causer un peu avec monsieur. Laisse-
qui se parle à lui-même. ma femme. La Thénardier eut un de ces éblouis-
— C'est cela, vingt et un ans, pas d'état, douzents que donnent les éclairs imprévus du talent.
livres par an, madame la baronne Pontmercy ira aentit que le grand acteur entra en scène, ne ré-
deux sous de persil chez la fruitière. pas un mot, et sortit.

— Monsieur, reprit Marius, dans l'égarement s qu'ils furent seuls, le Thénardier offrit une
dernière espérance qui s'évanouit, je vous en sup au voyageur. Le voyageur s'assit ; le Thénardier
je vous en conjure, au nom du ciel, à mains jé debout, et son visage prit une singulière
monsieur, je me mets à vos pieds, permettez-mr sion de bonhomie et de simplicité.

l'épouser. Monsieur, dit-il, tenez, je vais vous dire. C'est que
Le vieillard poussa un éclat de rire strident et lubre, moi, cette enfant.
à travers lequel il toussait et parlait. tranger le regarda fixement.

— Ah ! ah ! ah ! vous vous êtes dit : PardiQuelle enfant ?
vais aller trouver cette vieille perruque, cette abénardier continua :

ganache ! Quel dommage que je n'aie pas mes Comme c'est drôle ! on s'attache. Qu'est-ce que
cinq ans ! comme je te vous lui flanquerais une que tout cet argent-là ? reprenez donc vos pièces
sommation respectueuse ! comme je me passent sous. C'est une enfant que j'adore.
lui ! C'est égal, je lui dirai : Vieux crétin, tu es troQui ça ? demanda l'étranger.

reux de me voir, j'ai envie de me marier, j'ai envie dHé, notre petite Cosette ! ne voulez-vous pas nous
ser mamselle n'importe qui, fille de monsieur n'infener ? Eh bien, je parle franchement, vrai comme
quoi, je n'ai pas de souliers, elle n'a pas de chemêtes un honnête homme, je ne peux pas y consen-
va, j'ai envie de jeter à l'eau ma carrière, mon aver me ferait faute, cette enfant. J'ai vu ça tout pe-
jeunesse, ma vie, j'ai envie de faire un plongeonst vrai qu'elle nous coûte de l'argent, c'est vrai
la misère avec une femme au cou, c'est mon ie a des défauts, c'est vrai que nous ne sommes
faut que tu y consentes ! et le vieux fossile consches, c'est vrai que j'ai payé plus de quatre cents
Va, mon garçon, comme tu voudras, attache-toi t'en drogues rien que pour une de ses maladies !
vé, épouse ta Pousselevent, ta Coupelevent... — J'ai faut bien faire quelque chose pour le bon Dieu.
monsieur ! jamais ! ni père ni mère, je l'ai élevée. J'ai du pain pour
— Mon père ! pour moi. Au fait j'y tiens, à cette enfant. Vous
— Jamais ! renez, on se prend d'affection ; je suis une bonne

À l'accent dont ce « jamais » fut prononcé, Moi ; je ne raisonne pas ; je l'aime, cette petite ;
perdit tout espoir. Il traversa la chambre à pas lemme est vive, mais elle l'aime aussi. Voyez-vous,
tête ployée, chancelant, plus semblable encore à comme notre enfant. J'ai besoin que ça babille
qu'un qui se meurt qu'à quelqu'un qui s'en va. Ma maison.
normand le suivait des yeux, et au moment où latranger le regardait toujours fixement. Il conti-
s'ouvrait et où Marius allait sortir, il fit quatre pas
cette vivacité sénile des vieillards impérieux et Pardon, excuse, monsieur, mais on ne donne point
saisit Marius au collet, le ramena énergiquement enfant comme ça à un passant. Pas vrai que j'ai
la chambre, le jeta dans un fauteuil, et lui dit : ? Après cela, je ne dis pas, vous êtes riche, vous
— Conte-moi ça ! l'air d'un bien brave homme, si c'était pour son
C'était ce seul mot, *mon père*, échappé à Mariur ? Mais il faudrait savoir. Vous comprenez ?
avait fait cette révolution. upposition que je la laisserais aller et que je me
Marius le regarda égaré. Le visage mobile de lerais, je voudrais savoir où elle va, je ne voudrais
lenormand n'exprimait plus rien qu'une rude et ine perdre de vue, je voudrais savoir chez qui elle
bonhomie. L'aïeul avait fait place au grand-père. ur l'aller voir de temps en temps, qu'elle sache

que son bon père nourricier est là, qu'il veuille surarius allait dans quelques instants le quitter, que Enfin il y a des choses qui ne sont pas possible mauvais accueil le rebutait, que sa dureté le chas- ne sais seulement pas votre nom ? Vous l'emmen- se disait tout cela, et sa douleur s'en accroissait, je dirais : *eh bien, l'Alouette ? Où donc a-t-elle pa* comme sa douleur se tournait immédiatement en Il faudrait au moins voir quelque méchant chiff, sa dureté en augmentait. Il eût voulu que Marius papier, un petit bout de passeport, quoi ! fût, et Marius ne comprenait pas ; ce qui rendait le

L'étranger, sans cesser de le regarder de ce m comme furieux. Il reprit :
qui va, pour ainsi dire, jusqu'au fond de la consc Comment ! vous m'avez manqué, à moi, votre lui répondit d'un accent grave et ferme : père, vous avez quitté ma maison pour aller on

— Monsieur Thénardier, on n'a pas de pas où, vous avez désolé votre tante, vous avez été, pour venir à cinq lieues de Paris. Si j'emmenè Cosè de devine, c'est plus commode, mener la vie de l'emmenèrai, voilà tout. Vous ne saurez pas morn, faire le muscadin, rentrer à toutes les heures, vous ne saurez pas ma demeure, vous ne saurez pas amuser, vous ne m'avez pas donné signe de vie, elle sera, et mon intention est qu'elle ne vous revavez fait des dettes sans même me dire de les sa vie. Je casse le fil qu'elle a au pied, et elle s'vous vous êtes fait casseur de vitres et tapageur, Cela vous convient-il ? Oui ou non. bout de quatre ans, vous venez chez moi, et vous

De même que les démons et les génies reco pas autre chose à me dire que cela !
saient à de certains signes la présence d'un dieutte façon violente de pousser le petit-fils à la ten- rieur, le Thénardier comprit qu'il avait affaire à que ne produisit que le silence de Marius. M. Gille- de très fort. Ce fut comme une intuition ; il comprand croisa les bras, geste qui, chez lui, était par- avec sa promptitude nette et sagace. La veille, tremement impérieux, et apostropha Marius amère- buvant avec les rouliers, tout en fumant, tout en :

tant des gaudrioles, il avait passé la soirée à « Finissons. Vous venez me demander quelque ver l'étranger, le guettant comme un chat et l'ét, dites-vous ? Eh bien quoi ? qu'est-ce ? Parlez. comme un mathématicien. Il l'avait à la fois épi Monsieur, dit Marius avec le regard d'un homme son propre compte, pour le plaisir et par instinct, nt qu'il va tomber dans un précipice, je viens vous pionné comme s'il eût été payé pour cela. Pas un rder la permission de me marier. pas un mouvement de l'homme à la capote jau Gillenormand sonna. Basque entr'ouvrit la porte. lui était échappé. Avant même que l'inconnu manFaites venir ma fille.

si clairement son intérêt pour Cosette, le Thénardier avait deviné. Il avait surpris les regards profondenormand n'entra pas, mais se montra ; Marius ce vieux qui revenaient toujours à l'enfant. Pourquoi bout, muet, les bras pendants, avec une figure de intérêt ? Qu'était-ce que cet homme ? Pourquoiel ; M. Gillenormand allait et venait en long et en tant d'argent dans sa bourse, ce costume si misér dans la chambre. Il se tourna vers sa fille et lui dit : Questions qu'il se posait sans pouvoir les résou Rien. C'est monsieur Marius. Dites-lui bonjour. qui l'irritaient. Il y avait songé toute la nuit. Ce ne pleur veut se marier. Voilà. Allez-vous-en.

être le père de Cosette. Était-ce quelque grand-son de voix bref et rauque du vieillard annonçait Alors pourquoi ne pas se faire connaître tout de srange plénitude d'emportement. La tante regarda Quand on a un droit, on le montre. Cet homme év d'un air effaré, parut à peine le reconnaître, ne ment n'avait pas de droit sur Cosette. Alors qu'étai pas échapper un geste ni une syllabe, et disparut Le Thénardier se perdait en suppositions. Il entreuffle de son père plus vite qu'un fétu devant l'oura-

tout, et ne voyait rien. Quoi qu'il en fût, en entam conversation avec l'homme, sûr qu'il y avait un pendant le père Gillenormand était revenu s'ados- dans tout cela, sûr que l'homme était intéressé la cheminée.

ter dans l'ombre, il se sentait fort ; à la réponse Vous marier ! à vingt et un ans ! Vous avez arran- et ferme de l'étranger, quand il vit que ce persoa ! Vous n'avez plus qu'une permission à deman- mystérieux était mystérieux si simplement, il se une formalité. Asseyez-vous, monsieur. Eh bien, faible. Il ne s'attendait à rien de pareil. Ce fut la devez eu une révolution depuis que je n'ai eu l'hon- de ses conjectures. Il rallia ses idées. Il pesa toude vous voir. Les jacobins ont eu le dessus. Vous en une seconde. Le Thénardier était un de ces hodû être content. N'êtes-vous pas républicain de- qui jugent d'un coup d'œil une situation. Il estim que vous êtes baron ? Vous accommodez cela. c'était le moment de marcher droit et vite. Il fit coublique fait une sauce à la baronnie. Êtes-vous les grands capitaines à cet instant décisif qu'ils s de Juillet ? avez-vous un peu pris le Louvre, mon- seuls reconnaître, il démasqua brusquement sa ? Il y a ici tout près, rue Saint-Antoine, vis-à-vis la s Nonaindières, un boulet incrusté dans le mur au

— Monsieur, dit-il, il me faut quinze cents francs me étage d'une maison avec cette inscription :

L'étranger prit dans sa poche de côté un vieulet 1830. Allez voir cela. Cela fait bon effet. Ah ! tefeuille en cuir noir, l'ouvrit et en tira trois billet de jolies choses, vos amis ! À propos, ne font- banque qu'il posa sur la table. Puis il appuya sors une fontaine à la place du monument de M. le pouce sur ces billets, et dit au gargotier : e Berry ? Ainsi vous voulez vous marier ? à qui ?

— Faites venir Cosette. Pendant que ceci se pa n sans indiscrétion demander à qui ? que faisait Cosette ? s'arrêta, et, avant que Marius eût eu le temps de

Cosette, en s'éveillant, avait couru à son sabdre, il ajouta violemment :
y avait trouvé la pièce d'or. Ce n'était pas un nap Ah çà, vous avez un état ? une fortune faite ? c'était une de ces pièces de vingt francs toutes rien gagnez-vous dans votre métier d'avocat ?

laissait derrière elle la gargote Thénardier. Per, il avait congédié sa fille qui cousait dans la pièce n'avait songé à lui dire adieu, ni elle à dire adieu. Il était seul dans sa chambre à bergerades, les personnes. Elle sortait de cette maison haïe et haïs sur ses chenets, à demi enveloppé dans son vaste

Pauvre doux être dont le cœur n'avait jusqu'à tant de Coromandel à neuf feuilles, accoudé à sa heure été que comprimé ! où brûlaient deux bougies sous un abat-jour vert,

Cosette marchait gravement, ouvrant ses yeux et considérant le ciel. Elle avait mis son louis mais ne lisant pas. Il était vêtu, selon sa mode, la poche de son tablier neuf. De temps en temps royable, et ressemblait à un antique portrait de penchait et lui jetait un coup d'œil, puis elle regardait. Cela l'eût fait suivre dans les rues, mais sa fille le bonhomme. Elle sentait quelque chose comme ait toujours, lorsqu'il sortait, d'une vaste douillette était près du bon Dieu. ue, qui cachait ses vêtements. Chez lui, excepté le lever et se coucher, il ne portait jamais de robe sombre. — *Cela donne l'air vieux*, disait-il.

père Gillenormand songeait à Marius amoureux et amèrement, et, comme d'ordinaire, l'amerdominait. Sa tendresse aigrie finissait toujours par ponner et par tourner en indignation. Il en était à ce où l'on cherche à prendre son parti et à accepter i déchire. Il était en train de s'expliquer qu'il n'y maintenant plus de raison pour que Marius revînt, il avait dû revenir, il l'aurait déjà fait, qu'il fallait y cer. Il essayait de s'habituer à l'idée que c'était fini, Mourrait sans revoir « ce monsieur ». Mais toute ture se révoltait ; sa vieille paternité n'y pouvait ntir. — Quoi ! disait-il, c'était son refrain douloune reviendra pas ! — Sa tête chauve était tombée poitrine, et il fixait vaguement sur la cendre de yer un regard lamentable et irrité.

plus profond de cette rêverie, son vieux domes-Basque, entra et demanda :

Monsieur peut-il recevoir monsieur Marius ?
vieillard se dressa sur son séant, blême et pareil adavre qui se lève sous une secousse galvanique. on sang avait reflué à son cœur. Il bégaya :

Monsieur Marius quoi ?
Je ne sais pas, répondit Basque intimidé et déhancé par l'air du maître, je ne l'ai pas vu. C'est tte qui vient de me dire : Il y a là un jeune homme, que c'est monsieur Marius.

père Gillenormand balbutia à voix basse :
Faites entrer.

il resta dans la même attitude, la tête branlante, xé sur la porte. Elle se rouvrit. Un jeune homme C'était Marius.

arius s'arrêta à la porte comme attendant qu'on lui ntrer.

n vêtement presque misérable ne s'apercevait ans l'obscurité que faisait l'abat-jour. On ne distinque son visage calme et grave, mais étrangement

père Gillenormand, hébété de stupeur et de joie, quelques instants sans voir autre chose qu'une comme lorsqu'on est devant une apparition. Il prêt à défaillir ; il apercevait Marius à travers un ssement. C'était bien lui, c'était bien Marius !

fin ! après quatre ans ! Il le saisit, pour ainsi dire, ntier d'un coup d'œil. Il le trouva beau, noble, gué, grandi, homme fait, l'attitude convenable, l'air ant. Il eut envie d'ouvrir ses bras, de l'appeler, de cipiter, ses entrailles se fondirent en ravissement, roles affectueuses le gonflaient et débordaient de trine ; enfin toute cette tendresse se fit jour et lui aux lèvres, et par le contraste qui était le fond de ure, il en sortit une dureté. Il dit brusquement :
Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

contre l'autre et l'œil presque fermé, dans une posture d'abattement, sa fille se risqua à lui dire :

— Mon père, est-ce que vous en voulez tout autant ?...

Elle s'arrêta, n'osant aller plus loin.

— À qui ? demanda-t-il.

— À ce pauvre Marius ?

Il souleva sa vieille tête, posa son poing amaigri sur la table, et cria de son accent le plus irrité plus vibrant :

— Pauvre Marius, vous dites ! Ce monsieur drôle, un mauvais gueux, un petit vaniteux ingrat cœur, sans âme, un orgueilleux, un méchant homme.

Et il se détourna pour que sa fille ne vît pas une larme qu'il avait dans les yeux.

Trois jours après, il sortit d'un silence qui dura puis quatre heures pour dire à sa fille à brûle-pourpoint :

— J'avais eu l'honneur de prier mademoiselle normand de ne jamais m'en parler.

La tante Gillenormand renonça à toute tentative et porta ce diagnostic profond : — Mon père n'a jamais beaucoup aimé ma sœur depuis sa sottise. Il est sûr qu'il déteste Marius.

« Depuis sa sottise », signifiait : depuis qu'elle a épousé le colonel.

Du reste, comme on a pu le conjecturer, mademoiselle Gillenormand avait échoué dans sa tentative de substituer son favori, l'officier de lanciers, à Marius remplaçant Théodule n'avait point réussi. M. Gillenormand n'avait pas accepté le quiproquo. Le vide du cœur ne s'accommode point d'un bouche-trou. Théodule, de son côté, tout en flairant l'héritage, répugnait à la chose de plaire. Le bonhomme ennuyait le lancier, et le lancier choquait le bonhomme. Le lieutenant Théodule était sans doute, mais bavard ; frivole, mais vulgaire ; vivant, mais de mauvaise compagnie ; il avait des tresses, c'est vrai, et il en parlait beaucoup, c'est vrai ; mais il en parlait mal. Toutes ses qualités étaient à un défaut. M. Gillenormand était excédé de l'entendre raconter les bonnes fortunes quelconques qu'il avait eues tout autour de sa caserne, rue de Babylone. Et puis le lieutenant Gillenormand venait quelquefois en uniforme avec une cocarde tricolore. Ceci le rendait tout bonnement impossible. Le père Gillenormand avait fini par dire à sa fille : — J'en ai assez, du Théodule. J'ai peu de patience pour les gens de guerre en temps de paix. Reçois ce que tu veux. Je ne sais pas si je n'aime pas mieux de voir les sabreurs que les traîneurs de sabre. Le cliquetis des lames dans la bataille est moins misérable, après tout, que le tapage des fourreaux sur le pavé. Et puis, se bécotter comme un matamore et se sangler comme une femmelette, avoir un corset sous une cuirasse, c'est ridicule deux fois. Quand on est un véritable homme, on se tient à égale distance de la fanfaronnade et de la mièvrerie. Ni fier-à-bras, ni joli cœur. Garde ton Théodule pour toi.

Sa fille eut beau lui dire : — C'est pourtant mon petit-neveu, — il se trouva que M. Gillenormand, qui avait grand-père jusqu'au bout des ongles, n'était pas le grand-oncle du tout.

Au fond, comme il avait de l'esprit et qu'il comptait sur Théodule n'avait servi qu'à lui faire mieux regretter son fils Marius.

Un soir, c'était le 4 juin, ce qui n'empêchait pas le père Gillenormand n'eût un très bon feu dans sa

Chapitre X. Il cherche le mieux peut trouver le pire

Thénardier, selon son habitude, avait laissé faire son ménage. Elle s'attendait à de grands événements. Quand elle et Cosette furent partis, le Thénardier laissa aller un grand quart d'heure, puis il la prit à part et entra les quinze cents francs.

— Que ça ! dit-elle.

— C'était la première fois, depuis le commencement de son ménage, qu'elle osait critiquer un acte du maître.

— Un coup porta.

— Au fait, tu as raison, dit-il, je suis un imbécile. — moi mon chapeau.

— Elle jeta les trois billets de banque, les enfonça dans son sac et sortit en toute hâte, mais il se trompa et prit la porte à droite. Quelques voisines auxquelles il s'informèrent sur la trace, l'Alouette et l'homme avaient disparus allant dans la direction de Livry. Il suivit cette direction, marchant à grands pas et monologuant.

Cet homme est évidemment un million habillé, et moi je suis un animal. Il a d'abord donné cinquante francs, puis cinq francs, puis cinquante francs, puis cinquante francs, toujours aussi facilement. Il aurait pu donner quinze mille francs. Mais je vais le rattraper.

— Puis ce paquet d'habits préparés d'avance pour son fils, tout cela était singulier ; il y avait bien des choses là-dessous. On ne lâche pas des mystères quand on les tient. Les secrets des riches sont des secrets d'or ; il faut savoir les presser. Toutes les pensées lui tourbillonnaient dans le cerveau.

— Je suis un animal, disait-il.

— Quand on est sorti de Montfermeil et qu'on a atteint le plateau de que fait la route qui va à Livry, on la voit se dérouler devant soi très loin sur le plateau. Parvenu au plateau, il calcula qu'il devait apercevoir l'homme et la petite. Elle s'éloigna aussi loin que sa vue put s'étendre, et ne vit rien.

— Elle s'informa encore. Cependant il perdait du temps. Des passants lui dirent que l'homme et l'enfant qu'il cherchait s'étaient acheminés vers les bois du côté de Livry. Il se hâta dans cette direction.

— Ils avaient de l'avance sur lui, mais un enfant marche vite, et lui il allait vite. Et puis le pays lui était bien

— Et tout à coup il s'arrêta et se frappa le front comme un homme qui a oublié l'essentiel, et qui est prêt à revenir sur ses pas.

— J'aurais dû prendre mon fusil ! se dit-il.

Thénardier était une de ces natures doubles qui ont quelquefois au milieu de nous à notre insu et qui disparaissent sans qu'on les ait connues parce que leur nature n'en a montré qu'un côté. Le sort de beaucoup d'hommes est de vivre ainsi à demi submergés.

— Dans une situation calme et plate, Thénardier avait tout fait pour faire — nous ne disons pas pour être sûr qu'on est convenu d'appeler un honnête commerçant un bon bourgeois. En même temps, certaines circonstances étant données, certaines secousses venant à troubler sa nature de dessous, il avait tout ce qu'il

fallait pour être un scélérat. C'était un boutiquier le quel il y avait du monstre. Satan devait par moi s'accroupir dans quelque coin du bouge où vivait le Thénardier et rêver devant ce chef-d'œuvre hideux. une hésitation d'un instant :

— Bah ! pensa-t-il, ils auraient le temps d'échanger

Et il continua son chemin, allant devant lui rapidement, et presque d'un air de certitude, avec la satisfaction du renard flairant une compagnie de perdrix.

En effet, quand il eut dépassé les étangs et traversé obliquement la grande clairière qui est à droite de l'avenue de Bellevue, comme il arrivait à cette allée gazonnée qui fait presque le tour de la colline et qui découvre la voûte de l'ancien canal des eaux de la ville de Chelles, il aperçut au-dessus d'une broussaille un chapeau sur lequel il avait déjà échafaudé bien des conjectures. C'était le chapeau de l'homme. La saillie était basse. Le Thénardier reconnut que l'homme et Cosette étaient assis là. On ne voyait pas l'enfant cause de sa petitesse, mais on apercevait la tête de la poupée.

Le Thénardier ne se trompait pas. L'homme était assis là pour laisser un peu reposer Cosette. Le Thénardier tourna la broussaille et apparut brusquement aux regards de ceux qu'il cherchait.

— Pardon excuse, monsieur, dit-il tout essouffé, mais voici vos quinze cents francs.

En parlant ainsi, il tendait à l'étranger les trois billets de banque.

L'homme leva les yeux.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Le Thénardier répondit respectueusement :

— Monsieur, cela signifie que je reprends Cosette et Cosette frissonna et se serra contre le bonhomme.

Lui, il répondit en regardant le Thénardier du fond des yeux et en espaçant toutes les syllabes :

— Vous re-pre-nez Cosette ?

— Oui, monsieur, je la reprends. Je vais vous dire ce que j'en ai réfléchi. Au fait, je n'ai pas le droit de vous la donner, car je suis un honnête homme, voyez-vous. Cette petite fille n'est pas à moi, elle est à sa mère. C'est sa mère qui m'a confiée, je ne puis la remettre qu'à sa mère. Vous voyez, si vous direz : *Mais la mère est morte*. Bon. En ce cas, je puis rendre l'enfant qu'à une personne qui m'apportera un écrit signé de la mère comme quoi je dois rendre l'enfant à cette personne-là. Cela est clair.

L'homme, sans répondre, fouilla dans sa poche et le Thénardier vit reparaître le portefeuille aux billets de banque.

Le gargotier eut un frémissement de joie.

— Bon ! pensa-t-il, tenons-nous. Il va me corriger.

Avant d'ouvrir le portefeuille, le voyageur jeta un coup d'œil autour de lui. Le lieu était absolument désert. Il n'y avait pas une âme dans le bois ni dans la rue. L'homme ouvrit le portefeuille et en tira, non la poche de billets de banque qu'attendait Thénardier, mais un simple petit papier qu'il développa et présenta tout à fait vert à l'aubergiste en disant :

— Vous avez raison. Lisez.

Le Thénardier prit le papier, et lut :

« Montreuil-sur-Mer, le 25 mars 1823

« Monsieur Thénardier,

Vous remettrez Cosette à la personne.

On vous payera toutes les petites choses.

J'ai l'honneur de vous saluer avec considération

Chapitre VII. vieux cœur et le jeune cœur en présence

M. Gillenormand avait à cette époque ses quarante-trois ans bien sonnés. Il demeurait toujours avec sa fille mademoiselle Gillenormand rue des Filles-du-Calvaire, dans cette vieille maison qui était à lui. C'était, on pouvait dire, un de ces vieillards antiques qui attendent tout droit, que l'âge charge sans les faire plier, et dont le chagrin même ne courbe pas.

M. Gillenormand pendant, depuis quelque temps, sa fille disait : « Mon père baisse. Il ne souffletait plus les servantes ; il ne frappait plus de sa canne avec autant de verve sur l'escalier quand Basque tardait à lui ouvrir. » M. Gillenormand avait à peine exaspéré pendant six mois. Il avait vu presque avec tranquillité dans son intérieur cet accouplement de mots : M. Humblot, député de France. Le fait est que le vieillard était dans un état d'accablement. Il ne fléchissait pas, il ne se renversait pas, ce n'était pas plus dans sa nature physique que dans sa nature morale ; mais il se sentait intérieurement défaillir. Depuis quatre ans il attendait Marius, et depuis quatre ans, d'une fermeté, c'est bien le mot, avec la conviction que le jeune homme pouvait venir un jour frapper à la porte un jour où il n'y avait plus de doute ; maintenant il en venait, dans de certaines circonstances, à se dire que pour peu que Marius se fit attendre...

— Ce n'était pas la mort qui lui était venue à l'esprit, c'était l'idée que peut-être il ne reverrait plus Marius. Ne plus revoir Marius, ceci n'était pas entré dans son esprit à cet instant dans son cerveau jusqu'à ce jour ; à cet instant même, comme il arrivait toujours dans les sentiments de son père et de son fils, n'avait fait qu'accroître son amour de son père pour l'enfant ingrat qui s'en était allé comme un oiseau dans les nuits de décembre, par dix degrés de froid, qu'on pense le plus au soleil.

M. Gillenormand se croyait, par-dessus tout incapable de faire un pas vers son petit-fils ; — je crèverais plutôt, dit-il, que de me trouver en faute.

Il ne se trouvait aucun tort, mais il ne songeait à rien qu'avec un attendrissement profond et le muet espoir d'un vieux bonhomme qui s'en va dans les rues de Paris. M. Gillenormand commençait à perdre ses dents, ce qui s'ajoutait à son état de déchéance.

M. Gillenormand, sans pourtant se l'avouer à lui-même, car il en eut été furieux et honteux, n'avait jamais eu une maîtresse comme il aimait Marius.

M. Gillenormand avait fait placer dans sa chambre, devant le chevet de son lit, comme la première chose qu'il voulait voir en levant les yeux, un ancien portrait de son autre fille, celle qui était morte, madame Pontmercy, portrait fait lorsqu'elle avait dix-huit ans. Il regardait sans cesse ce portrait. Il avait un jour de dire en le considérant :

« Je trouve qu'il lui ressemble. »

« À ma sœur ? » reprit mademoiselle Gillenormand.

« Oui. »

Le vieillard ajouta :

« Et à lui aussi. »

« Et à lui aussi. »

« Et à lui aussi. »

« Et à lui aussi. »

« Et à lui aussi. »

« Et à lui aussi. »

« Et à lui aussi. »

« Et à lui aussi. »

« Et à lui aussi. »

« Et à lui aussi. »

« Et à lui aussi. »

« Et à lui aussi. »

« Et à lui aussi. »

« Fantine. »

« Vous connaissez cette signature ? reprit l'homme. C'était bien la signature de Fantine. Le Thénardier la lut. »

« Il n'y avait rien à répliquer. Il sentit deux violents coups de poing, le dépit de renoncer à la corruption qu'il espérait, le regret d'être battu. L'homme ajouta :

« Vous pouvez garder ce papier pour votre décharge. »

Thénardier se replia en bon ordre.

Cette signature est assez bien imitée, grommela-t-il en serrant ses dents. Enfin, soit !

Mais il essaya un effort désespéré.

« Monsieur, dit-il, c'est bon. Puisque vous êtes la loi. Mais il faut me payer « toutes les petites choses ». On me doit gros. L'homme se dressa de nouveau et dit en époussetant avec des chiquenaudes sa veste râpée où il y avait de la poussière. »

Monsieur Thénardier, en janvier la mère comptait que vous deviez cent vingt francs ; vous lui avez en février un mémoire de cinq cents francs ; vous lui avez reçu trois cents francs fin février et trois cents francs au commencement de mars. Il s'est écoulé depuis lors neuf mois à quinze francs, prix convenu, cela fait trente-cinq francs. Vous aviez reçu cent francs plus. Reste trente-cinq francs qu'on vous doit. Je vous en donne de vous donner quinze cents francs.

Thénardier éprouva ce qu'éprouve le loup au moment où il se sent mordu et saisi par la mâchoire d'acier du gibet.

« Quel est ce diable d'homme ? pensa-t-il. »

« Il a fait ce que fait le loup. Il donna une secousse. Ce loup-là lui avait déjà réussi une fois. »

Monsieur-dont-je-ne-sais-pas-le-nom, dit-il résolu et mettant cette fois les façons respectueuses de la loi, « Je reprendrai Cosette ou vous me donnerez mille francs. »

« L'étranger dit tranquillement. »

« Viens, Cosette. »

« Il prit Cosette de la main gauche, et de la droite il saisisa son bâton qui était à terre. »

« Thénardier remarqua l'énormité de la trique et la force du lieu. »

« L'homme s'enfonça dans le bois avec l'enfant, laissant le gargonnet immobile et interdit. »

« Pendant qu'ils s'éloignaient, le Thénardier considéra les larges épaules un peu voûtées et ses gros bras. »

« Ses yeux, revenant à lui-même, retombaient sur ses os chétifs et sur ses mains maigres. »

« Il faut que je sois vraiment bien bête, pensait-il, de ne pas avoir pris mon fusil, puisque j'allais à la chasse ! Pendant que l'aubergiste ne lâcha pas prise. »

« Je veux savoir où il ira, dit-il. »

« Il se mit à les suivre à distance. Il lui restait deux heures dans les mains, une ironie, le chiffon de papier signé *Fantine*, et une consolation, les quinze cents francs. »

« L'homme emmenait Cosette dans la direction de la gare de Bondy. Il marchait lentement, la tête baissée, dans une attitude de réflexion et de tristesse. L'hiver était le bois à claire-voie, si bien que le Thénardier ne perdait pas de vue, tout en restant assez loin. De temps en temps l'homme se retournait et regardait si le loup le suivait pas. Tout à coup il aperçut Thénardier. »

Il entra brusquement avec Cosette dans un taillis, une idée lui avait traversé l'esprit ; une idée, pouvaient tous deux disparaître. ! qu'il jugeait lui-même insensée et impossible. Il

– Diantre ! dit le Thénardier.

pris un parti violent.

Et il doubla le pas.

L'épaisseur du fourré l'avait forcé de se rapprocher d'eux. Quand l'homme fut au plus épais, il se retourna. Thénardier eut beau se cacher dans les branches, il ne put faire que l'homme ne le vît pas. L'homme lui jeta un coup d'œil inquiet, puis hocha la tête et reprit sa route. L'aubergiste se remit à le suivre. Ils firent ainsi pendant trois cents pas. Tout à coup l'homme se retourna encore. Il aperçut l'aubergiste. Cette fois il le regarda d'un air si sombre que le Thénardier jugea « inutile d'aller plus loin. Thénardier rebroussa chemin.

de pleurer.

– Maintenant écoute, dit-il. Ne m'attends plus maintenant.

– Pourquoi ?

– Ne m'attends qu'après-demain.

– Oh ! pourquoi ?

– Tu verras.

– Un jour sans te voir ! mais c'est impossible.

– Sacrifions un jour pour avoir peut-être toute la vie.

Et Marius ajouta à demi-voix et en aparté :

– C'est un homme qui ne change rien à ses habitudes, et il n'a jamais reçu personne que le soir.

– De quel homme parles-tu ? demanda Cosette.

– Moi ? je n'ai rien dit.

– Qu'est-ce que tu espères donc ?

– Attends jusqu'à après-demain.

– Tu le veux ?

– Oui, Cosette.

Elle lui prit la tête dans ses deux mains, se haussa sur la pointe des pieds pour être à sa taille, et chercha à voir dans ses yeux son espérance.

Marius reprit :

– J'y songe, il faut que tu saches mon adresse. On peut arriver des choses, on ne sait pas, je demeure avec cet ami appelé Courfeyrac, rue de la Verrerie, n° 16.

Il fouilla dans sa poche, en tira un couteau-canon et avec la lame écrivit sur le plâtre du mur :

16, rue de la Verrerie.

Cosette cependant s'était remise à lui regarder les yeux.

– Dis-moi ta pensée. Marius, tu as une pensée, dis-la-moi. Oh ! dis-la-moi pour que je passe une nuit !

– Ma pensée, la voici : c'est qu'il est impossible que Dieu veuille nous séparer. Attends-moi après-demain.

– Qu'est-ce que je ferai jusque-là ? dit Cosette.

– Tu es dehors, tu vas, tu viens. Comme c'est heureusement pour les hommes ! Moi, je vais rester toute seule. Oh !

– Vais être triste ! Qu'est-ce que tu feras donc demain ?

– J'essayerai une chose.

– Alors je prierai Dieu et je penserai à toi d'ici là, jusqu'à ce que tu réussisses. Je ne te questionne plus, puisque tu ne veux pas. Tu es mon maître. Je passerai la soirée demain à chanter cette musique d'Euryante.

– Tu aimes et que tu es venu entendre un soir derrière la porte ?

– Volet. Mais après-demain tu viendras de bonne heure.

– Je t'attendrai à la nuit, à neuf heures précises, si tu ne viens pas.

– Préviens. Mon Dieu ! que c'est triste que les jours soient si longs ! Tu entends, à neuf heures sonnante, je serai dans le jardin.

– Et moi aussi.

Et sans se l'être dit, mus par la même pensée, ils se

trouvèrent entraînés par ces courants électriques qui mettent les amoureux en communication continue, tous deux se

trouvèrent ivrés de volupté jusque dans leur douleur, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, sans s'apercevoir que leurs

lèvres s'étaient jointes pendant que leurs regards se

débordaient d'extase et pleins de larmes, contemplant les étoiles.

Quand Marius sortit, la rue était déserte. C'était le moment où Éponine suivait les bandits jusque dans le boulevard.

Tandis que Marius rêvait, la tête appuyée

Chapitre XI.

Le numéro 9430 reparait

Cosette le gagne à la loterie

Jean Valjean n'était pas mort.

Il tombait à la mer, ou plutôt en s'y jetant, il était tombé, et on l'a vu, sans fers. Il nagea entre deux eaux

et se cacha sous un navire au mouillage, auquel était amarrée une

embarcation. Il trouva moyen de se cacher dans l'embarcation jusqu'au soir. À la nuit, il se jeta de

la mer au large du cap Brun. Là, comme ce n'était pas l'argent

qui manquait, il put se procurer des vêtements. Une

embarcation aux environs de Balaguier était alors le ves- timent

des forçats évadés, spécialité lucrative. Puis, Jean Valjean, comme tous ces tristes fugitifs qui tâchent de

échapper au guet de la loi et la fatalité sociale, suivit un

chemin obscur et ondulant. Il trouva un premier asile à

Beausset, près de Briançon, dans les Hautes-Alpes. Ensuite il se dirigea vers

Châtillon, près de Briançon, dans les Hautes-Alpes. Ensuite il se dirigea vers

Châtillon, près de Briançon, dans les Hautes-Alpes. Ensuite il se dirigea vers

Châtillon, près de Briançon, dans les Hautes-Alpes. Ensuite il se dirigea vers

Châtillon, près de Briançon, dans les Hautes-Alpes. Ensuite il se dirigea vers

Châtillon, près de Briançon, dans les Hautes-Alpes. Ensuite il se dirigea vers

Châtillon, près de Briançon, dans les Hautes-Alpes. Ensuite il se dirigea vers

Châtillon, près de Briançon, dans les Hautes-Alpes. Ensuite il se dirigea vers

Châtillon, près de Briançon, dans les Hautes-Alpes. Ensuite il se dirigea vers

Châtillon, près de Briançon, dans les Hautes-Alpes. Ensuite il se dirigea vers

Châtillon, près de Briançon, dans les Hautes-Alpes. Ensuite il se dirigea vers

Châtillon, près de Briançon, dans les Hautes-Alpes. Ensuite il se dirigea vers

Châtillon, près de Briançon, dans les Hautes-Alpes. Ensuite il se dirigea vers

Châtillon, près de Briançon, dans les Hautes-Alpes. Ensuite il se dirigea vers

Châtillon, près de Briançon, dans les Hautes-Alpes. Ensuite il se dirigea vers

Châtillon, près de Briançon, dans les Hautes-Alpes. Ensuite il se dirigea vers

Châtillon, près de Briançon, dans les Hautes-Alpes. Ensuite il se dirigea vers

Châtillon, près de Briançon, dans les Hautes-Alpes. Ensuite il se dirigea vers

Châtillon, près de Briançon, dans les Hautes-Alpes. Ensuite il se dirigea vers

Marius la regarda, puis éleva lentement ses yeux au ciel et répondit :

Rien.

Quand sa paupière s'abaissa, il vit Cosette qui lui souriait. Le sourire d'une femme qu'on aime a une clarté qui voit la nuit.

Que nous sommes bêtes ! Marius, j'ai une idée.

Quoi ?

Pars si nous partons ! Je te dirai où. Viens me rejoindre où je serai !

Marius était maintenant un homme tout à fait réel. Il était retombé dans la réalité. Il cria à Cosette : Partir avec vous ! es-tu folle ? Mais il faut de l'argent, et je n'en ai pas ! Aller en Angleterre ? Mais je n'ai plus maintenant, je ne sais pas, plus de dix louis à Paris, un de mes amis que tu ne connais pas ! J'ai un vieux chapeau qui ne vaut pas trois francs, un habit où il manque des boutons par devant, ma chemise se est toute déchirée ; j'ai les coudes percés, mes mains prennent l'eau ; depuis six semaines je n'y pense plus, et je ne te l'ai pas dit. Cosette ! je suis un misérable. Tu me vois que la nuit, et tu me donnes ton amour ; pendant le jour, tu me donnerais un sou ! Aller en Angleterre ! Eh ! je n'ai pas de quoi payer le passeport ! Un jour, je jeta contre un arbre qui était là, debout, les deux pieds au-dessus de sa tête, le front contre l'écorce, ne sentant ni le bois qui lui écorchait la peau ni la fièvre qui martelait les tempes, immobile, et prêt à tomber, comme la statue du désespoir.

Marius demeura longtemps ainsi. On resterait l'éternité dans ces abîmes-là. Enfin il se retourna. Il entendait derrière lui un petit bruit étouffé, doux et triste.

C'était Cosette qui sanglotait.

Marius pleurait depuis plus de deux heures à côté de Cosette qui songeait.

Marius vint à elle, tomba à genoux, et, se prosternant devant elle, il prit le bout de son pied qui passait sous son habit et le baisa.

Marius se laissa faire en silence. Il y a des moments où une femme accepte, comme une déesse sombre et muette, la religion de l'amour.

Ne pleure pas, dit-il.

Marius murmura :

Puisque je vais peut-être m'en aller, et que tu ne pourras pas venir !

Marius reprit :

M'aimes-tu ?

Marius lui répondit en sanglotant ce mot du paradis qui n'est jamais plus charmant qu'à travers les larmes :

Je t'adore !

Marius poursuivit avec un son de voix qui était une inexprimable caresse :

Ne pleure pas. Dis, veux-tu faire cela pour moi de ne pas pleurer ?

M'aimes-tu, toi ? dit-elle.

Marius prit la main.

Marius dit à Cosette, je n'ai jamais donné ma parole d'honneur à personne, parce que ma parole d'honneur me fait peur. Mais aujourd'hui que mon père est à côté. Eh bien, je te donne ma parole d'honneur la plus sacrée que, si tu t'en vas, je t'accompagnerai.

Marius dit dans l'accent dont il prononça ces paroles avec une mélancolie si solennelle et si tranquille que Cosette se rembrunit. Elle sentit ce froid que donne une chose qui est vraie et qui passe. De saisissement elle cessa de respirer.

de sa robe, pas une maille de ses bas, pas un pli de son corset, qui ne fût à lui. À côté de Cosette, il se sentait près de son bien, près de sa chose, près de son dévouement et de son esclave. Il semblait qu'ils eussent tellement mêlé leurs âmes que, s'ils eussent voulu les reprendre, il leur eût été impossible de les reconnaître. — C'est la mienne. — Non, c'est la mienne. — Je t'assure que tu te trompes. Voilà bien moi. — Ce que tu prends pour moi, c'est moi. — Marius était quelque chose qui faisait partie de Cosette et Cosette était quelque chose qui faisait partie de Marius. Marius sentait Cosette vivre en lui. Avoir Cosette, posséder Cosette, cela pour lui n'était pas distinct de respirer. Ce fut au milieu de cette ivresse, cet enivrement, de cette possession virginale, incomplète, absolue, de cette souveraineté, que ces mots : « Allons partir », tombèrent tout à coup, et que le brusque de la réalité lui cria : Cosette n'est pas à moi.

Marius se réveilla. Depuis six semaines, Marius avait, nous l'avons dit, hors de la vie ; ce mot, par son effet, fit rentrer durement.

Il ne trouva pas une parole. Cosette sentit seulement que sa main était très froide. Elle lui dit à son tour :

— Qu'as-tu ?

Il répondit, si bas que Cosette l'entendait à peine :

— Je ne comprends pas ce que tu as dit.

Elle reprit :

— Ce matin mon père m'a dit de préparer toutes mes petites affaires et de me tenir prête, qu'il me donnait son linge pour le mettre dans une malle, qu'il était allé faire un voyage, que nous allions partir, qu'il fallait avoir une grande malle pour moi et une petite pour toi. Je dois de préparer tout cela d'ici à une semaine, et que nous irions peut-être en Angleterre.

— Mais c'est monstrueux ! s'écria Marius.

Il est certain qu'en ce moment, dans l'esprit de Marius, aucun abus de pouvoir, aucune violence, aucune abomination des tyrans les plus prodigieux, aucune cruauté de Busiris, de Tibère ou de Henri VIII n'égalait la férocité celle-ci : M. Fauchelevent emmenant sa fille en Angleterre parce qu'il a des affaires.

Il demanda d'une voix faible :

— Et quand partirais-tu ?

— Il n'a pas dit quand.

— Et quand reviendrais-tu ?

— Il n'a pas dit quand.

Marius se leva, et dit froidement :

— Cosette, irez-vous ?

Cosette tourna vers lui ses beaux yeux pleins de joie et répondit avec une sorte d'égarement :

— Où ?

— En Angleterre ? irez-vous ?

— Pourquoi me dis-tu vous ?

— Je vous demande si vous irez ?

— Comment veux-tu que je fasse ? dit-elle en agitant les mains.

— Ainsi vous irez ?

— Si mon père y va ?

— Ainsi, vous irez ?

Cosette prit la main de Marius et l'étreignit tendrement.

— C'est bon, dit Marius. Alors j'irai ailleurs.

Cosette sentit le sens de ce mot plus encore que Marius ne le comprit. Elle pâlit tellement que sa figure se blanchit dans l'obscurité. Elle balbutia :

— Que veux-tu dire ?

Le livre quatrième — La mesure Gorbeau

Chapitre VI.

Marius redevient réel au point de donner son adresse à Cosette

nt que cette espèce de chienne à figure humaine it la garde contre la grille et que les six bandits ent pied devant une fille, Marius était près de e.

mais le ciel n'avait été plus constellé et plus char- les arbres plus tremblants, la senteur des herbes énérante ; jamais les oiseaux ne s'étaient endor- ans les feuilles avec un bruit plus doux ; jamais les harmonies de la sérénité universelle n'avaient répondu aux musiques intérieures de l'amour ; Marius n'avait été plus épris, plus heureux, plus é. Mais il avait trouvé Cosette triste. Cosette avait . Elle avait les yeux rouges.

tait le premier nuage dans cet admirable rêve.

premier mot de Marius avait été :

Qu'as-tu ?

elle avait répondu :

Voilà.

is elle s'était assise sur le banc près du perron, et nt qu'il prenait place tout tremblant auprès d'elle, ait poursuivi :

Mon père m'a dit ce matin de me tenir prête, qu'il les affaires, et que nous allons peut-être partir.

Marius frissonna de la tête aux pieds.

and on est à la fin de la vie, mourir, cela veut rtir ; quand on est au commencement, partir, cela ire mourir.

puis six semaines, Marius, peu à peu, lentement, grés, prenait chaque jour possession de Cosette. ssion tout idéale, mais profonde. Comme nous s expliqué déjà, dans le premier amour, on prend bien avant le corps ; plus tard on prend le corps vant l'âme, quelquefois on ne prend pas l'âme du les Faublas et les Prudhomme ajoutent : parce y en a pas ; mais ce sarcasme est par bon- in blasphème. Marius donc possédait Cosette, e les esprits possèdent ; mais il l'enveloppait de son âme et la saisissait jalousement avec une able conviction. Il possédait son sourire, son ha- son parfum, le rayonnement profond de ses pru- bleues, la douceur de sa peau quand il lui touchait n, le charmant signe qu'elle avait au cou, toutes nsées. Ils étaient convenus de ne jamais dormir éver l'un de l'autre, et ils s'étaient tenus parole. Il dait donc tous les rêves de Cosette. Il regardait esse et il effleurait quelquefois de son souffle les cheveux qu'elle avait à la nuque, et il se déclarait y avait pas un de ces petits cheveux qui ne lui ap- à lui Marius. Il contemplait et il adorait les choses mettait, son nœud de ruban, ses gants, ses man- s, ses brodequins, comme des objets sacrés dont le maître. Il songeait qu'il était le seigneur de ces signes d'écaïlle qu'elle avait dans ses cheveux, et sait même, sourds et confus bégayements de la é qui se faisait jour, qu'il n'y avait pas un cordon

Chapitre I. Maître Gorbeau

uarante ans, le promeneur solitaire qui s'aventurait dans les pays perdus de la Salpêtrière, et qui montait le boulevard jusque vers la barrière d'Italie, arrivait à un endroit où l'on eût pu dire que Paris disparaissait. Ce n'était pas la solitude, il y avait des passants ; ce n'était pas la campagne, il y avait des maisons et des rues ; ce n'était pas une ville, les rues avaient des ornières comme les grandes routes et l'herbe y poussait ; ce n'était pas un village, les maisons étaient trop hautes. Mais qu'est-ce donc ? C'était un lieu habité où il n'y avait ni ville, ni campagne, ni village, c'était un lieu désert où il y avait quelqu'un ; un boulevard de la grande ville, une rue de Paris, une nuit comme la nuit qu'une forêt, plus morne le jour que le jour d'un cimetière.

C'était le vieux quartier du Marché-aux-Chevaux. Le promeneur, s'il se risquait au delà des quatre rues caducs de ce Marché-aux-Chevaux, s'il consentait à dépasser la rue du Petit-Banquier, après avoir laissé à sa droite un courtil gardé par de hautes haies, puis un pré où se dressaient des meules de foin, puis des granges à des huttes de castors gigantesques, puis un jardin encombré de bois de charpente avec des tas de planches, de sciures et de copeaux en haut desquels se tenait un gros chien, puis un long mur bas tout en briques avec une petite porte noire et en deuil, chargé de fleurs jaunes qui s'emplissaient de fleurs au printemps, puis un plus désert, une affreuse bâtisse décrépite sur laquelle on lisait en grosses lettres : DEFENSE D'AFFRANCHIR. Ce promeneur hasardeux atteignait l'angle de la rue des Vignes-Saint-Marcel, latitudes peu connues. Là, entre une usine et entre deux murs de jardins, on voyait une mesure-là une mesure qui, au premier coup d'œil, avait l'air d'être petite comme une chaumière et qui en réalité avait l'air d'être grande comme une cathédrale. Elle se présentait sur la voie publique de côté, par le pignon ; de là son apparence était presque toute la maison était cachée. On n'apercevait que la porte et une fenêtre.

Cette mesure n'avait qu'un étage. En l'examinant, le détail qui frappait d'abord, c'est que cette porte n'avait jamais pu être que la porte d'un hôtel, tandis que cette croisée, si elle eût été coupée dans la pierre de taille au lieu de l'être dans le moellon, aurait pu être la croisée d'un hôtel.

Cette porte n'était autre chose qu'un assemblage de planches vermoulues grossièrement reliées par des traverses pareilles à des bûches mal équarries. Elle s'ouvrait immédiatement sur un roide escalier à hautes marches, boueux, plâtreux, poudreux, de la même largeur qu'elle, qu'on voyait de la rue monter droit comme une helle et disparaître dans l'ombre entre deux murs. Ce qui de la baie informe que battait cette porte était percé d'une volige étroite au milieu de laquelle on apercevait un jour triangulaire, tout ensemble lucarne et vitreux. Mais pas quand la porte était fermée. Sur le dedans de la porte un pinceau trempé dans l'encre avait tracé en deux endroits de poing le chiffre 52, et au-dessus de la volige le pinceau avait barbouillé le numéro 50 ; de sorte qu'on hésitait. Où est-on ? Le dessus de la porte dit : au

numéro 50 ; le dedans réplique : non, au numéro ne sait quels chiffons couleur de poussière pen comme des draperies au vasistas triangulaire.

La fenêtre était large, suffisamment élevée, de persiennes et de châssis à grands carreaux ; ment ces grands carreaux avaient des blessur riées, à la fois cachées et trahies par un ingénie dage en papier, et les persiennes, disloquées e cellées, menaçaient plutôt les passants qu'elles ille aspect nocturne. daient les habitants. Les abat-jour horizontaux y qui venait de se passer dans cette rue n'eût point quaiant çà et là et étaient naïvement remplacés p une forêt. Les futaies, les taillis, les bruyères, les planches clouées perpendiculairement ; si bien es âprement entre-croisées, les hautes herbes, t d'une manière sombre ; le fourmillement sau- ntrevoit là les subites apparitions de l'invisible ;

Cette porte qui avait l'air immonde et cette f est au-dessous de l'homme y distingue à travers qui avait l'air honnête, quoique délabrée, ainsi vu ne ce qui est au-delà de l'homme ; et les choses la même maison, faisaient l'effet de deux men es de nous vivants s'y confrontent dans la nuit. dépareillés qui iraient ensemble et marcheraier ure hérissée et fauve s'effare à de certaines ap- à côte avec deux mines différentes sous les n es où elle croit sentir le surnaturel. Les forces de haillons, l'un ayant toujours été un gueux, l'autre s e se connaissent, et ont entre elles de mystérieux été un gentilhomme.

L'escalier menait à un corps de bâtiment très res. Les dents et les griffes redoutent l'insaisis- qui ressemblait à un hangar dont on aurait fai La bestialité buveuse de sang, les voraces appé- maison. Ce bâtiment avait pour tube intestinal u amés en quête de la proie, les instincts armés corridor sur lequel s'ouvraient, à droite et à gauche es et de mâchoires qui n'ont pour source et pour espèces de compartiments de dimensions varié e le ventre, regardent et flairent avec inquiétude rigueur logeables et plutôt semblables à des éch ssible linéament spectral rôdant sous un suaire, qu'à des cellules. Ces chambres prenaient jour st dans sa vague robe frissonnante, et qui leur terrains vagues des environs. Tout cela était obs e vivre d'une vie morte et terrible. Ces brutalités, cheux, blafard, mélancolique, sépulcral ; traversé sont que matière, craignent confusément d'avoir que les fentes étaient dans le toit ou dans la por à l'immense obscurité condensée dans un être u. Une figure noire barrant le passage arrête net des rayons froids ou par des bises glacées. Une e farouche. Ce qui sort du cimetière intimide et ularité intéressante et pittoresque de ce genre e certe ce qui sort de l'ancre ; le féroce a peur du si- tation, c'est l'énormité des araignées.

À gauche de la porte d'entrée, sur le boulev les loups reculent devant une goule rencontrée. hauteur d'homme, une lucarne qu'on avait murée ; une niche carrée pleine de pierres que les enf jetaient en passant.

Une partie de ce bâtiment a été dernièrement lie. Ce qui en reste aujourd'hui peut encore faire ju ce qu'il a été. Le tout, dans son ensemble, n'a guè d'une centaine d'années. Cent ans, c'est la jeu d'une église et la vieillesse d'une maison. Il semb le logis de l'homme participe de sa brièveté et le de Dieu de son éternité.

Les facteurs de la poste appelaient cette mas numéro 50-52 ; mais elle était connue dans le q sous le nom de maison Gorbeau. Disons d'où lui cette appellation.

Les collecteurs de petits faits, qui se font de biers d'anecdotes et qui piquent dans leur mémo dates fugaces avec une épingle, savent qu'il y à Paris, au siècle dernier, vers 1770, deux proc au Châtelet, appelés, l'un Corbeau, l'autre Renard noms prévus par La Fontaine. L'occasion était tro pour que la basoche n'en fit point gorge chaude de suite la parodie courut, en vers quelque peu b les galeries du Palais :

*Maître Corbeau, sur un dossier perché,
Tenait dans son bec une saisie exécutoire ;
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui fit à peu près cette histoire :
Hé bonjour ! etc.*

Les deux honnêtes praticiens, gênés par les blets et contrariés dans leur port de tête par les de rire qui les suivaient, résolurent de se débarras

Chapitre V. Choses de la nuit

le départ des bandits, la rue Plumet reprit son

lille aspect nocturne.
qui venait de se passer dans cette rue n'eût point
une forêt. Les futaies, les taillis, les bruyères, les
es âprement entre-croisées, les hautes herbes,
t d'une manière sombre ; le fourmillement sau-
ntrevoit là les subites apparitions de l'invisible ;
est au-dessous de l'homme y distingue à travers
ne ce qui est au-delà de l'homme ; et les choses
es de nous vivants s'y confrontent dans la nuit.
ure hérissée et fauve s'effare à de certaines ap-
es où elle croit sentir le surnaturel. Les forces de
e se connaissent, et ont entre elles de mystérieux
res. Les dents et les griffes redoutent l'insaisis-
La bestialité buveuse de sang, les voraces appé-
amés en quête de la proie, les instincts armés
es et de mâchoires qui n'ont pour source et pour
e le ventre, regardent et flairent avec inquiétude
ssible linéament spectral rôdant sous un suaire,
st dans sa vague robe frissonnante, et qui leur
e vivre d'une vie morte et terrible. Ces brutalités,
sont que matière, craignent confusément d'avoir
à l'immense obscurité condensée dans un être
u. Une figure noire barrant le passage arrête net
e farouche. Ce qui sort du cimetière intimide et
certe ce qui sort de l'ancre ; le féroce a peur du si-
les loups reculent devant une goule rencontrée.

oms et prirent le parti de s'adresser au roi. La re- fut présentée à Louis XV le jour même où le nonce be, d'un côté, et le cardinal de La Roche-Aymon, tre, dévotement agenouillés tous les deux, chaus- en présence de sa majesté, chacun d'une pan- les deux pieds nus de madame Du Barry sortant Le roi, qui riait, continua de rire, passa gaîment des évêques aux deux procureurs, et fit à ces robins de leurs noms, ou à peu près. Il fut permis, de par maître Corbeau d'ajouter une queue à son initiale se nommer Gorbeau ; maître Renard fut moins ix, il ne put obtenir que de mettre un P devant son s'appeler Prenard ; si bien que le deuxième nom guère moins ressemblant que le premier.

selon la tradition locale, ce maître Gorbeau avait propriétaire de la bâtisse numérotée 50-52 boulev- e l'Hôpital. Il était même l'auteur de la fenêtre mentale. De là à cette mesure le nom de maison au.

-à-vis le numéro 50-52 se dresse, parmi les plan- s du boulevard, un grand orme aux trois quarts presque en face s'ouvre la rue de la barrière des ns, rue alors sans maisons, non pavée, plantée es mal venus, verte ou fangeuse selon la saison, ait aboutir carrément au mur d'enceinte de Paris. leur de couperose sort par bouffées des toits fabrique voisine.

barrière était tout près. En 1823, le mur d'enceinte t encore.

te barrière elle-même jetait dans l'esprit des fi- funestes. C'était le chemin de Bicêtre. C'est par là pus l'Empire et la Restauration, rentraient à Paris ndamnés à mort le jour de leur exécution. C'est fut commis vers 1829 ce mystérieux assassinat e la barrière de Fontainebleau » dont la justice n'a ouvrir les auteurs, problème funèbre qui n'a pas lairci, énigme effroyable qui n'a pas été ouverte. quelques pas, vous trouvez cette fatale rue Crou- e où Ulbach poignarda la chevière d'Ivry au bruit herre, comme dans un mélodrame. Quelques pas e, et vous arrivez aux abominables ormes étê- la barrière Saint-Jacques, cet expédient des phi- ppes cachant l'échafaud, cette mesquine et hon- place de Grève d'une société boutiquière et bour- , qui a reculé devant la peine de mort, n'osant ni avec grandeur, ni la maintenir avec autorité.

a trente-sept ans, en laissant à part cette place Jacques qui était comme prédestinée et qui a rs été horrible, le point le plus morne peut-être de e morne boulevard était l'endroit, si peu attrayant e aujourd'hui, où l'on rencontrait la mesure 50-52. s maisons bourgeoises n'ont commencé à e là que vingt-cinq ans plus tard. Le lieu était e. Aux idées funèbres qui vous y saisissaient, sentait entre la Salpêtrière dont on entrevoyait le et Bicêtre dont on touchait la barrière ; c'est-à- tre la folie de la femme et la folie de l'homme.

que la vue pût s'étendre, on n'apercevait que pattoirs, le mur d'enceinte et quelques rares s d'usines, pareilles à des casernes ou à des stères ; partout des baraques et des plâtras, ux murs noirs comme des linceuls, des murs blancs comme des suaires ; partout des rangées s parallèles, des bâtisses tirées au cordeau, des uctions plates, de longues lignes froides, et la

tristesse lugubre des angles droits. Pas un angle bien faite,
 de terrain, pas un caprice d'architecture, pas un laps perdu.
 C'était un ensemble glacial, régulier, hideux. Re avait le coude sur le genou et le menton dans sa
 serre le cœur comme la symétrie. C'est que la syet elle balançait son pied d'un air d'indifférence.
 c'est l'ennui, et l'ennui est le fond même du dea trouée laissait voir ses clavicules maigres. Le
 désespoir bâille. On peut rêver quelque chose de ère voisin éclairait son profil et son attitude. On
 terrible qu'un enfer où l'on souffre, c'est un envait rien voir de plus résolu et de plus surprenant.
 l'on s'ennuierait. Si cet enfer existait, ce morce six escarpes, interdits et sombres d'être tenus
 boulevard de l'Hôpital en eût pu être l'avenue. Lec par une fille, allèrent sous l'ombre portée de
 Cependant, à la nuit tombante, au moment où erne et tinrent conseil avec des haussements
 té s'en va, l'hiver surtout, à l'heure où la bise crée le humiliés et furieux.
 laire arrache aux ormes leurs dernières feuilles ro cependant les regardait d'un air paisible et fa-
 quand l'ombre est profonde et sans étoiles, ou qu'elle a quelque chose, dit Babet. Une raison. Est-
 lune et le vent font des trous dans les nuages, celle est amoureuse du cab ? C'est pourtant dom-
 levard devenait tout à coup effrayant. Les lignes elle est amoureuse du cab ? C'est pourtant dom-
 s'enfonçaient et se perdaient dans les ténèbres cde manquer ça. Deux femmes, un vieux qui loge
 des tronçons de l'infini. Le passant ne pouvait s'ine arrière-cour ; il y a des rideaux pas mal aux
 cher de songer aux innombrables traditions patibes. Le vieux doit être un guinal. Je crois l'affaire
 du lieu. La solitude de cet endroit où il s'était c tant de crimes avait quelque chose d'affreux. On
 tant de crimes avait quelque chose d'affreux. On Eh bien, entrez, vous autres, s'écria Montpar-
 pressentir des pièges dans cette obscurité, tout Faites l'affaire. Je resterai là avec la fille, et si
 formes confuses de l'ombre paraissaient suspenche....
 les longs creux carrés qu'on apercevait entre d reluire au réverbère le couteau qu'il tenait ouvert
 arbre semblaient des fosses. Le jour, c'était laid ; a manche.
 c'était lugubre ; la nuit, c'était sinistre. énardier ne disait mot et semblait prêt à ce qu'on
 L'été, au crépuscule, on voyait çà et là quit.
 vieilles femmes, assises au pied des ormes sijn, qui était un peu oracle et qui avait, comme
 bancs moisis par les pluies. Ces bonnes vieilles, « donné l'affaire », n'avait pas encore parlé. Il
 diaient volontiers. sait pensif. Il passait pour ne reculer devant rien,
 Du reste ce quartier, qui avait plutôt l'air si savait qu'il avait un jour dévalisé, rien que par
 qu'antique, tendait dès lors à se transformer. Dèd, un poste de sergents de ville. En outre il faisait
 époque, qui voulait le voir devait se hâter. Chacrs et des chansons, ce qui lui donnait une grande
 quelque détail de cet ensemble s'en allait. Aujoué.
 et depuis vingt ans, l'embarcadère du chemin pet le questionna.
 d'Orléans est là, à côté du vieux faubourg, et u ne dis rien, Brujon ?
 vaille. Partout où l'on place, sur la lisière d'un jon resta encore un instant silencieux, puis il ho-
 tale, l'embarcadère d'un chemin de fer, c'est là tête de plusieurs façons variées, et se décida
 d'un faubourg et la naissance d'une ville. Il s'élever la voix.
 qu'autour de ces grands centres du mouve/voici : j'ai rencontré ce matin deux moineaux qui
 peuples, au roulement de ces puissantes machirtaient ; ce soir, je me cogne à une femme qui
 souffle de ces monstrueux chevaux de la civile. Tout ça est mauvais. Allons-nous-en.
 qui mangent du charbon et vomissent du feu, ls'en allèrent.
 pleine de germes tremble et s'ouvre pour englout en s'en allant, Montparnasse murmura :
 anciennes demeures des hommes et laisser so'est égal, si on avait voulu, j'aurais donné le coup
 nouvelles. Les vieilles maisons croulent, les mices.
 neuves montent. bet lui répondit :
 Depuis que la gare du railway d'Orléans a Moi pas. Je ne tape pas une dame.
 les terrains de la Salpêtrière, les antiques rues é coin de la rue, ils s'arrêtèrent et échangèrent à
 qui avoisinent les fossés Saint-Victor et le Jardeurde ce dialogue énigmatique :
 Plantes s'ébranlent, violemment traversées tr où irons-nous coucher ce soir ?
 quatre fois chaque jour par ces courants de diligous Pantin.
 de fiacres et d'omnibus qui, dans un temps don s-tu sur toi la clef de la grille, Thénardier ?
 foulent les maisons à droite et à gauche ; carPardi.
 des choses bizarres à énoncer qui sont rigoureusnine, qui ne les quittait pas des yeux, les vit
 exactes, et de même qu'il est vrai de dire quèdre le chemin par où ils étaient venus. Elle se leva
 les grandes villes le soleil fait végéter et croître hit à ramper derrière eux le long des murailles et
 çades des maisons au midi, il est certain que le païsons. Elle les suivit ainsi jusqu'au boulevard. Là,
 fréquent des voitures élargit les rues. Les sympéparèrent, et elle vit ces six hommes s'enfoncer
 d'une vie nouvelle sont évidents. Dans ce vieux qobscurité où ils semblèrent fondre.
 provincial, aux recoins les plus sauvages, le p
 montre, les trottoirs commencent à ramper et à s
 ger, même là où il n'y a pas encore de passants. U
 tin, matin mémorable, en juillet 1845, on y vit tout
 fumer les marmites noires du bitume ; ce jour-là
 dire que la civilisation était arrivée rue de Lour

Ils s'arrêtèrent stupéfaits. Le ventriloque paris était entré dans le faubourg Saint-Marceau. acheva son ricanement. Elle reprit :

– Les amis ! écoutez bien. Ce n'est pas ça. N'ayant rien dit, maintenant je parle. D'abord, si vous entrez dans ce jardin, si vous touchez à cette grille, je crie, je cogne aux portes, je réveille le monde, je vous fais empoigner tous les uns et les autres. J'appelle les sergents de ville.

– Elle le ferait, dit Thénardier bas à Brujon et à la petite Cosette.
ventriloque.

Elle secoua la tête et ajouta :

– À commencer par mon père.

Thénardier s'approcha.

– Pas si près, bonhomme ! dit-elle.

Il recula en grommelant dans ses dents : – Qu'est-ce qu'elle a donc ? Et il ajouta :

– Chienne !

Elle se mit à rire d'une façon terrible.

– Comme vous voudrez, vous n'entrerez pas dans cette maison, mais vous n'avez pas la fille au chien, puisque je suis la fille au chien. Vous êtes six, qu'est-ce que cela me fait ? Vous êtes six hommes. Eh bien, je suis une femme. Vous n'avez rien à me faire, faites pas peur, allez. Je vous dis que vous n'entrerez pas dans cette maison, parce que cela ne me plaît pas. Si vous approchez, j'aboie. Je vous l'ai dit, le caillou. Je me fiche pas mal de vous. Passez votre chemin, mais ne vous m'ennuyez ! Allez où vous voudrez, mais ne venez pas ici, je vous le défends ! Vous à coups de couteau, moi à coups de savate, ça m'est égal, avancez de votre côté.

Elle fit un pas vers les bandits, elle était effrayée, mais elle se remit à rire.

– Pardine ! je n'ai pas peur. Cet été, j'aurai fait chaud, l'hiver, j'aurai froid. Sont-ils farces, ces bêtas d'hommes, de croire qu'ils font peur à une fille ! De quoi ! peu de peur, oui, mais joliment ! Parce que vous avez des chipouilles, des maîtresses qui se cachent sous le lit quand vous êtes là, la grosse voix, voilà-t-il pas. Moi je n'ai peur de rien.

Elle appuya sur Thénardier son regard fixe, et dit :

– Pas même de vous, mon père !

Puis elle poursuivit en promenant sur les bandits ses sanglantes prunelles de spectre :

– Qu'est-ce que ça me fait à moi qu'on me rattrape demain rue Plumet sur le pavé, tuée à coups de couteau par mon père, ou bien qu'on me trouve dans un an dans les filets de Saint-Cloud ou à l'île des Cygnes au milieu des vieux bouchons pourris et des chiens noyés ?

Force lui fut de s'interrompre, une toux sèche et rauque, son souffle sortait comme un râle de sa poitrine et débile.

Elle reprit :

– Je n'ai qu'à crier, on vient, patatras. Vous êtes tous des lâches, moi je suis tout le monde.

Thénardier fit un mouvement vers elle.

– Prochez pas cria-t-elle.

Il s'arrêta, et lui dit avec douceur :

– Eh bien non. Je n'approcherai pas, mais ne t'effraye pas si haut. Ma fille, tu veux donc nous empêcher de travailler ? Il faut pourtant que nous gagnions notre pain. Tu n'as donc plus d'amitié pour ton père ?

– Vous m'embêtez, dit Éponine.

– Il faut pourtant que nous vivions, que nous gagnions....

– Crevez.

Cela dit, elle s'assit sur le soubassement de la porte et en chantonnant :

Mon bras si dodu,

us n'sommes pas le jour de l'an,
ter papa maman.

Éponine se tourna vers les cinq bandits.

Tiens, C'est monsieur Brujon. – Bonjour, monsieur Babet. Bonjour, monsieur Claquesous. – Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, monsieur Gueulemer ? – Comment ça va, Montparnasse ?

« Si, on te reconnaît ! fit Thénardier. Mais bonjour, au revoir, au large ! laisse-nous tranquilles.

C'est l'heure des renards, et pas des poules, dit Montparnasse.

Tu vois bien que nous avons à goupiner ici, monsieur Babet.

Éponine prit la main de Montparnasse.

Prends garde ! dit-il, tu vas te couper, j'ai un lingot.

Mon petit Montparnasse, répondit Éponine très doucement, il faut avoir confiance dans les gens. Je suis la fille de mon père peut-être. Monsieur Babet, monsieur Gueulemer, c'est moi qu'on a chargée d'éclairer la maison.

« C'est remarquable qu'Éponine ne parlait pas argot. Elle savait qu'elle connaissait Marius, cette affreuse langue qui est devenue impossible.

« Elle pressa dans sa petite main osseuse et faible la main d'un squelette les gros doigts rudes de monsieur Brujon et continua :

« Vous savez bien que je ne suis pas sotte. Ordinairement on me croit. Je vous ai rendu service dans les affaires. Eh bien, j'ai pris des renseignements, vous n'avez rien exposé inutilement, voyez-vous. Je vous jure qu'il n'y a rien à faire dans cette maison-ci.

« Il y a des femmes seules, dit Gueulemer.

« Non. Les personnes sont déménagées.

« Les chandelles ne le sont pas, toujours ! fit Babet.

« Il montra à Éponine, à travers le haut des arbres, monsieur Thénardier qui se promenait dans la mansarde du grenier. C'était Toussaint qui avait veillé pour étendre les vêtements à sécher.

« Éponine tenta un dernier effort.

« Ah bien, dit-elle, c'est du monde très pauvre, et une maison où ils n'ont pas le sou.

« Va-t'en au diable ! cria Thénardier. Quand nous serons retourné la maison, et que nous aurons mis la main au haut et le grenier en bas, nous te dirons ce qu'il faut dans, et si ce sont des balles, des ronds ou des carrés.

« Il la poussa pour passer outre.

« Mon bon ami monsieur Montparnasse, dit Éponine, je vous en prie, vous qui êtes bon enfant, n'entrez pas.

« Prends donc garde, tu vas te couper ! répliqua Montparnasse.

« Thénardier reprit avec l'accent décisif qu'il avait :

« Décampe, la fée, et laisse les hommes faire leurs affaires.

« Éponine lâcha la main de Montparnasse qu'elle avait saisi, et dit :

« Vous voulez donc entrer dans cette maison ?

« Un peu ! fit le ventriloque en ricanant.

« Alors elle s'adossa à la grille, fit face aux six bandits armés jusqu'aux dents et à qui la nuit donnait des coups de dents de démons, et dit d'une voix ferme et basse :

« Ah bien, moi, je ne veux pas.

— Tant mieux, dit le second qui avait parlé. criblera pas tant sous la bastringue et ne sera dure à faucher.

Le sixième, qui n'avait pas encore ouvert la barreau et les ébranlant avec précaution. Il arriva au barreau que Marius avait descellé. Comme il saisit ce barreau, une main sortant brusquement l'ombre s'abattit sur son bras, il se sentit vivement poussé par le milieu de la poitrine, et une voix et lui dit sans crier :

— Il y a un cab.

En même temps il vit une fille pâle debout devant l'homme eut cette commotion que donne tout l'inattendu. Il se hérissa hideusement ; rien n'est d'effrayant à voir comme les bêtes féroces inquiètes ; effrayé est effrayant. Il recula, et bégaya :

— Quelle est cette drôlesse ?

— Votre fille.

C'était en effet Éponine qui parlait à Thénardier. À l'apparition d'Éponine, les cinq autres, c'est-à-dire Claquesous, Gueulemer, Babet, Montparnasse et Jondrette, s'étaient approchés sans bruit, sans précipitation sans dire une parole, avec la lenteur sinistre de ces hommes de nuit.

On leur distinguait je ne sais quels hideux ornements de main. Gueulemer tenait une de ces pinces courbées des rôdeurs appellent fançons.

— Ah çà, qu'est-ce que tu fais là ? qu'est-ce que nous veux ? es-tu folle ? s'écria Thénardier, autant peut s'écrier en parlant bas. Qu'est-ce que tu viens empêcher de travailler ?

Éponine se mit à rire et lui sauta au cou.

— Je suis là, mon petit père, parce que je suis ce qu'il n'est pas permis de s'asseoir sur les pieds présent ? C'est vous qui ne devriez pas y être. C'est ce que vous venez y faire, puisque c'est un bijou. Je l'avais dit à Magnon. Il n'y a rien à faire ici. Embrassez-moi donc, mon bon petit père ! Comme ça a longtemps que je ne vous ai vu ! Vous êtes donc donc ?

Le Thénardier essaya de se débarrasser de la main d'Éponine et grommela :

— C'est bon. Tu m'as embrassé. Oui, je suis content. Je ne suis pas dedans. À présent, va-t'en.

Mais Éponine ne lâchait pas prise et redoublait de caresses.

— Mon petit père, comment avez-vous donc fait ? faut que vous ayez bien de l'esprit pour vous être en là.

Contez-moi ça ! Et ma mère ? où est ma mère ? Donnez-moi donc des nouvelles de maman.

Thénardier répondit :

— Elle va bien, je ne sais pas, laisse-moi, je te le jure t'en.

— Je ne veux pas m'en aller justement, fit Éponine avec une minauderie d'enfant gâté, vous me rendez que voilà quatre mois que je ne vous ai vu et que ça me coûte de la peine eu le temps de vous embrasser.

Et elle reprit son père par le cou.

— Ah çà mais, c'est bête ! dit Babet.

— Dépêchons ! dit Gueulemer, les coqueurs passent.

La voix de ventriloque scandait ce distique :

Chapitre II.

I. Pour hibou et fauvette

devant cette mesure Gorbeau que Jean Valjean avait aperçue. Comme les oiseaux fauves, il avait choisi le lieu le plus désert pour y faire son nid.

Il se pencha dans son gilet, y prit une sorte de passe-partout, ouvrit la porte, entra, puis la referma avec soin, monta l'escalier, portant toujours Cosette.

En haut de l'escalier, il tira de sa poche une autre clef et avec laquelle il ouvrit une autre porte. La chambre où il entra et qu'il referma sur-le-champ était une espèce de chambre assez spacieuse meublée d'un matelas posé sur deux chaises, d'une table et de quelques chaises. Un poêle et dont on voyait la braise était dans un coin. Le devant du boulevard éclairait vaguement cet intérieur. Au fond il y avait un cabinet avec un lit de sangle. Jean Valjean porta l'enfant sur ce lit et l'y déposa sans s'éveiller.

Il prit le briquet, et alluma une chandelle ; tout cela réparé d'avance sur la table ; et, comme il l'avait fait la veille, il se mit à considérer Cosette d'un regard d'extase où l'expression de la bonté et de l'attente allait presque jusqu'à l'égarément. La pensée, avec cette confiance tranquille qui n'appartient qu'à l'extrême force et qu'à l'extrême faiblesse, s'était emparée de son esprit sans savoir avec qui elle était, et continuait à braver sans savoir où elle était.

Jean Valjean se courba et baisa la main de cette enfant. Quatre mois auparavant il baisait la main de la mère de Cosette. Il se souvint aussi, venait de s'endormir.

Il se souvint aussi, venait de s'endormir. Il se souvint aussi, venait de s'endormir. Il se souvint aussi, venait de s'endormir.

Il se souvint aussi, venait de s'endormir.

Il se souvint aussi, venait de s'endormir. Il se souvint aussi, venait de s'endormir.

Il se souvint aussi, venait de s'endormir. Il se souvint aussi, venait de s'endormir.

Il se souvint aussi, venait de s'endormir. Il se souvint aussi, venait de s'endormir.

Il se souvint aussi, venait de s'endormir. Il se souvint aussi, venait de s'endormir.

Il se souvint aussi, venait de s'endormir. Il se souvint aussi, venait de s'endormir.

Il se souvint aussi, venait de s'endormir. Il se souvint aussi, venait de s'endormir.

Il se souvint aussi, venait de s'endormir. Il se souvint aussi, venait de s'endormir.

Il se souvint aussi, venait de s'endormir. Il se souvint aussi, venait de s'endormir.

Il se souvint aussi, venait de s'endormir. Il se souvint aussi, venait de s'endormir.

Il se souvint aussi, venait de s'endormir. Il se souvint aussi, venait de s'endormir.

Il se souvint aussi, venait de s'endormir. Il se souvint aussi, venait de s'endormir.

Il se souvint aussi, venait de s'endormir. Il se souvint aussi, venait de s'endormir.

Comme c'est joli ici ! C'était un affreux taudis ; mais elle se sentait libre.

- Faut-il que je balaye ? reprit-elle enfin.
- Joue, dit Jean Valjean.

La journée se passa ainsi. Cosette, sans s'inquiéter de rien comprendre, était inexprimablement heureuse entre cette poupée et ce bonhomme.

Chapitre IV.

Le cab roule en anglais et jappe en argot

Le lendemain, c'était le 3 juin, le 3 juin 1832, date que nous indiquons à cause des événements graves qui se produisirent à cette époque suspendus sur l'horizon de Paris par des nuages chargés, Marius à la nuit tombante prit le même chemin que la veille avec les mêmes espérances de ravissement dans le cœur, lorsqu'il aperçut, au détour des arbres du boulevard, Éponine qui venait à lui. Il poursuivit de suite, c'était trop. Il se détourna vivement, quitta le boulevard, changea de route, et s'en alla rue Monsieur-le-Prince par la rue Monsieur.

Marius ne fit qu'Éponine le suivit jusqu'à la rue Plumet, où elle n'avait point faite encore. Elle s'était précipitée jusque-là de l'apercevoir à son passage sur le boulevard sans même chercher à le rencontrer. La seule pensée qui lui vint seulement, elle avait essayé de lui parler. Éponine le suivit donc, sans qu'il s'en doutât. Elle le vit à l'angle du boulevard, et s'efforça d'ouvrir le barreau de la grille, et se glisser dans le jardin.

— Tiens ! dit-elle, il entre dans la maison !

— Elle s'approcha de la grille, tâta les barreaux l'un après l'autre et reconnut facilement celui que Marius avait dérangé.

— Elle murmura à demi-voix, avec un accent lugubre : — Pas de ça, Lisette !

— Elle s'assit sur le soubassement de la grille, tout à côté du barreau, comme si elle le gardait. C'était précisément le point où la grille venait toucher le mur voisin. Elle avait là un angle obscur où Éponine disparaissait facilement.

— Elle demeura ainsi plus d'une heure sans bouger et sans souffler, en proie à ses idées.

— Vers dix heures du soir, un des deux ou trois passants de la rue Plumet, vieux bourgeois attardé qui se promenait dans ce lieu désert et mal famé, côtoyant la grille sans la voir, et arrivé à l'angle que la grille faisait avec le mur, entendit une voix sourde et menaçante qui disait : — Tu ne m'étonne plus s'il vient tous les soirs ! — Le passant promena ses yeux autour de lui, ne vit rien, et ne s'arrêta pas. Éponine, n'osa pas regarder dans ce coin noir et eut peur. Il doubla le pas.

— Le passant eut raison de se hâter, car, très peu de temps après, six hommes qui marchaient séparés à quelque distance les uns des autres, le long des murs, et qu'on eût pu prendre pour une patrouille grise, entrèrent dans la rue Plumet.

— Le premier qui arriva à la grille du jardin s'arrêta, et regarda les autres ; une seconde après, ils étaient tous réunis.

— Les six hommes se mirent à parler à voix basse.

— C'est icicaille, dit l'un d'eux.

— Ça a-t-il un cab dans le jardin ? demanda un autre.

— Je ne sais pas. En tout cas j'ai levé une boulette qui nous lui ferons morfiler.

— As-tu du mastic pour frangir la vanterne ?

— Oui.

— La grille est vieille, reprit un cinquième qui avait l'air d'un ventriloque.

Chapitre III. Deux malheurs mêlés font du bonheur

Le lendemain au point du jour, Jean Valjean était encore sur le lit de Cosette. Il attendit là, immobile, et il la vit se réveiller.

Une quelque chose de nouveau lui entra dans l'âme. Jean Valjean n'avait jamais rien aimé. Depuis vingt ans il était seul au monde. Il n'avait jamais été père, mari, ami. Au bagne il était mauvais, sombre, ignorant et farouche. Le cœur de ce vieux forçat plein de virginités. Sa sœur et les enfants de sa vie lui avaient laissé qu'un souvenir vague et lointain qui avait fini par s'évanouir presque entièrement. Il avait fait tous ses efforts pour les retrouver, et, n'ayant pu les retrouver, il les avait oubliés. La nature humaine n'est pas si faite. Les autres émotions tendres de sa jeunesse s'il en avait, étaient tombées dans un abîme.

Quand il vit Cosette, quand il l'eut prise, emportée dans ses bras, il sentit se remuer ses entrailles. Tout ce qu'il avait de passionné et d'affectueux en lui s'éveilla et il précipita vers cet enfant. Il allait près du lit où elle dormait, et il y tremblait de joie ; il éprouvait des sensations comme une mère et il ne savait ce que c'était ; mais il sentait une chose bien obscure et bien douce que ce mouvement et étrange mouvement d'un cœur qui se met à

vivre vieux cœur tout neuf !

Ensemble, comme il avait cinquante-cinq ans et Cosette en avait huit, tout ce qu'il aurait pu avoir de bonheur dans toute sa vie se fondit en une sorte de lueur d'espérance.

C'était la deuxième apparition blanche qu'il rencontra. L'évêque avait fait lever à son horizon l'aube de la vie, et Cosette y faisait lever l'aube de l'amour.

Les premiers jours s'écoulèrent dans cet éblouisse-

ment. De son côté, Cosette, elle aussi, devenait autre, à son tour un autre petit être ! Elle était si petite quand sa mère l'avait quittée qu'elle ne s'en souvenait plus. Comme elle avait des enfants, pareils aux jeunes pousses de la vigne qui croissent à tout, elle avait essayé d'aimer. Elle n'avait pu réussir. Tous l'avaient repoussée, les Thénardiens, leurs enfants, d'autres enfants. Elle avait aimé le mort qui était mort. Après quoi, rien n'avait voulu d'elle, rien de bon. Chose lugubre à dire, et que nous avons déjà dite, à huit ans elle avait le cœur froid. Ce n'était pas sa faute, ce n'était point la faculté d'aimer qui manquait ; hélas ! c'était la possibilité. Aussi, dès le lendemain, tout ce qui sentait et songeait en elle se mit à briser ce cœur de bonhomme. Elle éprouvait ce qu'elle n'avait jamais senti, une sensation d'épanouissement.

Le bonhomme ne lui faisait même plus l'effet d'être un homme ni d'être pauvre. Elle trouvait Jean Valjean beau, et elle trouvait le taudis joli.

Il y avait là des effets d'aurore, d'enfance, de jeunesse, de joie. La nouveauté de la terre et de la vie y avait produit quelque chose. Rien n'est charmant comme le commencement du bonheur sur le grenier. Nous avons

tous ainsi dans notre passé un galetas bleu. Mais, il n'avait rien contre elle. Loin de là. Seule-
 La nature, cinquante ans d'intervalle, avait senti qu'il ne pouvait faire autrement, mainte-
 une séparation profonde entre Jean Valjean et Cosette, qu'il disait tu à Cosette, que de dire vous à Éponine.
 cette séparation, la destinée la combla. La destinée, il se taisait, elle s'écria :
 brusquement et fiança avec son irrésistible puis dit donc....
 ces deux existences déracinées, différentes pas elle s'arrêta. Il semblait que les paroles man-
 semblables par le deuil. L'une en effet complétait à cette créature autrefois si insouciant et si
 L'instinct de Cosette cherchait un père comme l'instinct de Jean Valjean cherchait un enfant. Elle essaya de sourire et ne put. Elle reprit :
 de Jean Valjean cherchait un enfant. Se rencontra-t-elle bien !...
 fut se trouver. Au moment mystérieux où leurs mains se touchèrent et resta les yeux baissés.
 mains se touchèrent, elles se soudèrent. Quand le soir, monsieur Marius, dit-elle tout à coup
 deux âmes s'aperçurent, elles se reconnurent d'un coup, et elle s'en alla.
 étant le besoin l'une de l'autre et s'embrassèrent tendrement.

En prenant les mots dans leur sens le plus concret et le plus absolu, on pourrait dire que, si
 de tout par des murs de tombe, Jean Valjean et Cosette étaient l'Orpheline. Cette situation
 fit que Jean Valjean devint d'une façon céleste le père de Cosette.

Et, en vérité, l'impression mystérieuse produite par Cosette, au fond du bois de Chelles, par la main de Jean Valjean saisissant la sienne dans l'obscurité, n'était qu'une illusion, mais une réalité. L'entrée de cet enfant dans la destinée de cet enfant avait été l'arrivée de la destinée.

Du reste, Jean Valjean avait bien choisi son domicile. Il était là dans une sécurité qui pouvait sembler en fait une illusion.

La chambre à cabinet qu'il occupait avec Cosette était celle dont la fenêtre donnait sur le boulevard. Cette fenêtre étant unique dans la maison, aucun regard voisin n'était à craindre, pas plus de côté qu'en face.

Le rez-de-chaussée du numéro 50-52, espèce de vestibule délabré, servait de remise à des marchandises. Il n'avait aucune communication avec le premier étage. Le premier étage était séparé par le plancher qui n'avait ni trappe ni escalier et qui était comme le diaphragme de la maison. Le premier étage contenait, comme nous l'avons dit, plusieurs chambres et quelques greniers, dont un seul était occupé par une vieille femme qui faisait le ménage de Jean Valjean. Tout le reste était inhabité.

C'était cette vieille femme, ornée du nom de Madame Gervais, principale locataire et en réalité chargée des fonctions de portière, qui lui avait loué ce logis dans la journée de Noël. Il s'était donné à elle pour un rentier ruiné, les bons d'Espagne, qui allait venir demeurer là avec sa petite-fille. Il avait payé six mois d'avance et chargé la vieille de meubler la chambre et le cabinet comme il lui convenait. C'était cette bonne femme qui avait allumé le feu et tout préparé le soir de leur arrivée.

Les semaines se succédèrent. Ces deux êtres vivaient dans ce taudis misérable une existence monotone et triste.

Dès l'aube Cosette riait, jasait, chantait. Les deux enfants ont leur chant du matin comme les oiseaux.

Il arrivait quelquefois que Jean Valjean lui reprochât sa petite main rouge et crevassée d'engelures et la battait. La pauvre enfant, accoutumée à être battue, ne protestait pas, ce que cela voulait dire, et s'en allait toute honteuse.

Par moments elle devenait sérieuse et elle cachait sa petite robe noire. Cosette n'était plus en galetas, elle était en deuil. Elle sortait de la misère et elle vivait dans la vie.

Jean Valjean s'était mis à lui enseigner à lire. Pendant tout en faisant épeler l'enfant, il songeait que, avec l'idée de faire le mal qu'il avait appris à

impatiait, et il faisait par instants à Marius Cette idée avait tourné à montrer à lire à un sommations de rentrer dans le réel. Alors le vieux galérien souriait du sourire pensif

Un matin, il lui jeta cette admonition : ges.

– Mon cher, tu me fais l'effet pour le moment à une préméditation d'en haut, une volonté situé dans la lune, royaume du rêve, province d'auqu'un qui n'est pas l'homme, et il se perdait dans sion, capitale Bulle de Savon. Voyons, sois bon rie. Les bonnes pensées ont leurs abîmes comme comment s'appelle-t-elle ? mauvaises.

Mais rien ne pouvait « faire parler » Marius, prendre à lire à Cosette, et la laisser jouer, c'était eût arraché les ongles plutôt qu'une des trois sprès là toute la vie de Jean Valjean. Et puis il lui sacrées dont se composait ce nom ineffable, C de sa mère et il la faisait prier. Elle l'appelait : L'amour vrai est lumineux comme l'aurore et silet ne lui savait pas d'autre nom.

comme la tombe. Seulement il y avait, pour Courrassait des heures à la contempler, habillant et ceci de changé en Marius, qu'il avait une tacbillant sa poupée, et à l'écouter gazouiller. La vie rayonnante.issait désormais pleine d'intérêt, les hommes lui

Pendant ce doux mois de mai Marius et Gient bons et justes, il ne reprochait dans sa penconnurent ces immenses bonheurs : is rien à personne, il n'apercevait aucune raison

Se quereller et se dire vous, uniquement pour pas vieillir très vieux maintenant que cette enfant se dire tu ensuite ; t. Il se voyait tout un avenir éclairé par Cosette

Se parler longuement, et dans les plus mire par une charmante lumière. Les meilleurs ne détails, de gens qui ne les intéressaient pas leas exempts d'une pensée égoïste. Par moments du monde ; preuve de plus que, dans ce ravissantait avec une sorte de joie qu'elle serait laide.

qu'on appelle l'amour, le libretto n'est presque rien n'est qu'une opinion personnelle ; mais pour

Pour Marius, écouter Cosette parler chiffons tre pensée tout entière, au point où en était Jean Pour Cosette, écouter Marius parler politique quand il se mit à aimer Cosette, il ne nous est Entendre, genou contre genou, rouler les voituouvé qu'il n'ait pas eu besoin de ce ravitailleour persévérer dans le bien. Il venait de voir sous

Considérer la même planète dans l'espaceveaux aspects la méchanceté des hommes et même ver luisant dans l'herbe ; ère de la société, aspects incomplets et qui ne

Se taire ensemble ; douceur plus grande encient fatalement qu'un côté du vrai, le sort de la causer ; résumé dans Fantine, l'autorité publique personlans Javert ; il était retourné au bagne, cette fois

Etc., etc.

Cependant diverses complications approchavoit bien fait ; de nouvelles amertumes l'avaient

Un soir, Marius s'acheminait au rendez-vousé ; le dégoût et la lassitude le reprenaient ; le boulevard des Invalides ; il marchait habituellemir même de l'évêque touchait peut-être à quelque front baissé ; comme il allait tourner l'angle dent d'éclipse, sauf à reparaître plus tard lumineux Plumet, il entendit qu'on disait tout près de lui : nphant ; mais enfin ce souvenir sacré s'affaiblis-

– Bonsoir, monsieur Marius.

Il leva la tête, et reconnut Éponine. ager et de retomber ? Il aime, et il redevint fort.

Cela lui fit un effet singulier. Il n'avait pas il n'était guère moins chancelant que Cosette. Il une seule fois à cette fille depuis le jour où ellegea et elle l'affermir. Grâce à lui, elle put marcher amené rue Plumet, il ne l'avait point revue, et elle la vie ; grâce à elle, il put continuer dans la vertu. complètement sortie de l'esprit. Il n'avait que des soutien de cet enfant et cet enfant fut son point de reconnaissance pour elle, il lui devait son bi. O mystère insondable et divin des équilibres de présent, et pourtant il lui était gênant de la rencoinée !

C'est une erreur de croire que la passion, elle est heureuse et pure, conduit l'homme état de perfection ; elle le conduit simplement l'avons constaté, à un état d'oubli. Dans cette sit l'homme oublie d'être mauvais, mais il oublie d'être bon. La reconnaissance, le devoir, les sou essentiels et importuns, s'évanouissent. En autre temps Marius eût été bien autre pour Ép Absorbé par Cosette, il ne s'était même pas clair rendu compte que cette Éponine s'appelait É Thénardier, et qu'elle portait un nom écrit d testament de son père, ce nom pour lequel il se quelques mois auparavant, si ardemment d Nous montrons Marius tel qu'il était. Son pé même disparaissait un peu dans son âme s splendeur de son amour.

Il répondit avec quelque embarras :

– Ah ! c'est vous, Éponine ?

– Pourquoi me dites-vous vous ? Est-ce que j'ai fait quelque chose ?

– Non, répondit-il.

n'était pas. Il est probable que cet évanouissement de l'enfer derrière nous est inhérent à l'arrivée au paradis. Est-ce qu'on a vu des démons ? est-ce qu'il y en a eu ? est-ce qu'on a tremblé ? est-ce qu'on a souffert ? Ça ne sait plus rien. Une nuée rose est là-dessus.

Donc ces deux êtres vivaient ainsi, très haut, au-dessus de toute l'in vraisemblance qui est dans la nature ; ni au sol, ni au zénith, entre l'homme et le séraphin, au-dessus de la fange, au-dessous de l'éther, dans le nuage, entre la peine os et chair, âme et extase de la tête aux pieds, déjà trop sublimés pour marcher à terre, encore trop chargés d'humanité pour disparaître dans le brouillard de la suspension comme des atomes qui attendent le choc du destin ; en apparence hors du destin ; ignorant le commencement, l'origine, l'avenir ; émerveillés, flottants, par moments, assez allégés pour la fuite, presque prêts à l'envolement éternel.

Ils dormaient éveillés dans ce bercement. Ô gloire splendide du réel accablé d'idéal !

Quelquefois, si belle que fût Cosette, Marius se baissait les yeux devant elle. Les yeux fermés, c'est la manière de regarder l'âme.

Marius et Cosette ne se demandaient pas où ils allaient. Ils se regardaient comme arrivés. C'était une étrange prétention des hommes de vouloir que leur vie conduise quelque part.

Chapitre IV.

Les remarques de la principale locataire

Jean Valjean avait la prudence de ne sortir jamais le jour. Mais le soir, au crépuscule, il se promenait une fois ou deux, quelquefois seul, souvent avec Cosette, dans les contre-allées du boulevard les plus solitaires, ou entrant dans les églises à la tombée de la nuit. Il allait volontiers à Saint-Médard qui est l'église la plus ancienne de Paris. Quand il n'emmenait pas Cosette, elle restait avec une vieille femme ; mais c'était la joie de l'enfant de voir tirer avec le bonhomme. Elle préférait une heure de tête-à-tête ravissants de Catherine. Elle tenait en la tenant par la main et en lui disant des choses si douces.

La principale locataire trouva que Cosette était très gaie. Elle-même faisait le ménage et la cuisine et allait aux courses.

Ils vivaient sobrement, ayant toujours un peu de feu, comme des gens très gênés. Jean Valjean n'avait acheté que du mobilier du premier jour ; seulement il avait remplacé par une porte pleine la porte vitrée de la chambre de Cosette.

Jean Valjean avait toujours sa redingote jaune, sa culotte noire et son vieux chapeau. Dans la rue on le prenait pour un bourgeois. Il arrivait quelquefois que des bonnes femmes venaient à sa porte et lui donnaient un sou. Jean Valjean prenait le sou et saluait profondément. Il arrivait aussi qu'il rencontrait quelque misérable demandant l'aumône, alors il regardait derrière lui si personne ne le suivait, s'approchait furtivement du malheureux, lui donnait dans la main une pièce de monnaie, souvent une pièce d'argent, et s'éloignait rapidement. Cela avait été ainsi pendant de longs jours. On commençait à le connaître dans le quartier sous le nom du *mendiant qui fait l'aumône*.

La principale locataire, créature rechignée, toute méfiance vis-à-vis du prochain de l'attention des envieux, avait beaucoup aimé Jean Valjean, sans qu'il s'en doutât. Elle était un peu sourde, ce qui la rendait bavarde. Elle avait de son passé deux dents, l'une en haut, l'autre en bas, qu'elle cognait toujours l'une contre l'autre. Elle avait fait des questions à Cosette qui, ne sachant rien, ne pouvait rien dire, sinon qu'elle venait de Montfermeil. Un jour, cette guetteuse aperçut Jean Valjean qui entra dans un des compartiments inhabités de la mesure. Elle le vit à travers la fente d'une vieille porte, et put l'observer, sans être vue, par la fente de la porte qui était tout contre. Jean Valjean, pour plus de précaution sans doute, tourna le dos à cette porte. La vieille le vit fouiller dans sa poche et y prendre un étui, des ciseaux et du fil, puis il se mit à découper la doublure d'un pan de sa redingote et en tira l'ouverture un morceau de papier jaunâtre qu'il regarda. La vieille reconnut avec épouvante que c'était un billet de mille francs. C'était le second ou le troisième qu'elle voyait depuis qu'elle était au monde. Elle s'enfuit précipitamment.

Un moment après, Jean Valjean l'aborda et la pria de lui changer ce billet de mille francs, ajoutant que

c'était le semestre de sa rente qu'il avait touché la — Où ? pensa la vieille. Il n'est sorti qu'à six heures, et la caisse du gouvernement n'est certainement pas ouverte à cette heure-là. La vieille alla chercher le billet et fit ses conjectures. Ce billet de mille francs commenté et multiplié, produisit une foule de conjectures effarées parmi les commères de la rue des Salettes-Saint-Marcel.

Les jours suivants, il arriva que Jean Valjean, manches de veste, scia du bois dans le corridor. La vieille était dans la chambre et faisait le ménage. Elle était seule, Cosette étant occupée à admirer le portrait. Elle qu'on sciait, la vieille vit la redingote accrochée au clou, et la scruta : la doublure avait été recousue par une bonne femme la palpa attentivement, et crut sentir les pans et dans les entournures des épaisseurs de papier. D'autres billets de mille francs sans doute, elle remarqua en outre qu'il y avait toutes sortes de choses dans les poches, non seulement les aiguilles, les ciseaux, seaux et le fil qu'elle avait vus, mais un gros porte-couteau, un très grand couteau, et, détail suspect, plusieurs rubriques de couleurs variées. Chaque poche de cette redingote avait l'air d'être une façon d'en-cas pour les événements imprévus.

Les habitants de la mesure atteignirent ainsi les derniers jours de l'hiver.

Chapitre II. L'étourdissement du bonheur complet

étaient vaguement, effarés de bonheur. Ils ne savaient pas du choléra qui décimait Paris précisément en ce mois-là. Ils s'étaient fait le plus de confiance qu'ils avaient pu, mais cela n'avait pas été bien loin de leurs noms. Marius avait dit à Cosette qu'il était orphelin, qu'il s'appelait Marius Pontmercy, qu'il était avocat, qu'il vivait d'écrire des choses pour les journaux, que son père était colonel, que c'était un héros, que lui Marius était brouillé avec son grand-père qui était riche. Il lui avait aussi un peu dit qu'il était baron ; mais cela n'avait fait aucun effet à Cosette. Marius avait dit qu'elle n'avait pas compris. Elle ne savait pas ce que cela voulait dire. Marius était Marius. De son côté Cosette avait confié qu'elle avait été élevée au couvent de Picpus, que sa mère était morte comme à lui, que son père s'appelait M. Fauchelevent, qu'il était très riche, qu'il donnait beaucoup aux pauvres, mais qu'il était très dur pour lui-même, et qu'il se privait de tout en ne prenant rien.

Il y avait une chose bizarre, dans l'espèce de symphonie où Marius vivait depuis qu'il voyait Cosette, le passé, même le présent, était devenu tellement confus et lointain que ce que Cosette lui conta le satisfait pleinement. Il ne songea même pas à lui parler de l'aventure de la mesure, des Thénardier, de la brûlure, de l'étrange attitude et de la singulière fuite de son père. Marius avait momentanément oublié tout cela ; il avait même pas le soir ce qu'il avait fait le matin, et il n'avait même pas déjeuné, ni qui lui avait parlé ; il avait des idées dans l'oreille qui le rendaient sourd à toute autre chose, et il n'existait qu'aux heures où il voyait Cosette. Comme il était dans le ciel, il était tout simple qu'il ne pensât à la terre. Tous deux portaient avec langueur les voluptés indéfinissables des voluptés immatérielles. Ainsi ces somnambules qu'on appelle les amoureux.

Mais ! qui n'a éprouvé toutes ces choses ? pour-quoi n'a-t-on pas une heure où l'on sort de cet azur, et pour-quoi la vie continue-t-elle après ?

Le cœur remplace presque penser. L'amour est un oubli du reste. Demandez donc de la logique à l'amour. Il n'y a pas plus d'enchaînement logique dans le cœur humain qu'il n'y a de figure géométrique parfaite dans la mécanique céleste. Pour Cosette et Marius rien n'existait plus que Marius et Cosette. L'univers autour d'eux était tombé dans un trou. Ils étaient dans une minute d'or. Il n'y avait rien devant eux, rien derrière. C'est à peine si Marius songeait que Cosette avait un père. Il y avait dans son cerveau l'effacement de l'éblouissement. De quoi donc parlaient-ils, de fleurs ? On l'a vu, des fleurs, des hirondelles, du soleil, du couchant, du lever de la lune, de toutes les choses du monde. Ils s'étaient dit tout, excepté tout. Le tout est le bonheur, c'est le rien. Mais le père, les réalités, les bandits, ces bandits, cette aventure, à quoi bon ? et pourquoi bien sûr que ce cauchemar eût existé ? On était en amour, on s'adorait, il n'y avait que cela. Toute autre chose

— Je t'aime un peu plus de tout le temps qu'écoulé depuis ce matin.

Demandes et réponses allaient comme elles allaient dans ce dialogue, tombant toujours d'accord sur l'amour, comme les figurines de bureau sur le clavier.

Toute la personne de Cosette était naïveté, innocence, transparence, blancheur, candeur, rayon. On ne pouvait dire de Cosette qu'elle était claire. Elle faisait à l'œil voyait une sensation d'avril et de point du jour. Il y avait de la rosée dans ses yeux. Cosette était une concentration de lumière aurorale en forme de femme.

Il était tout simple que Marius, l'adorant, l'aimait. Mais la vérité est que cette petite pensionnaire, émoulu du couvent, causait avec une pénétrante simplicité et disait par moments toutes sortes de choses vraies et délicates. Son babil était de la conversation. Elle ne se trompait sur rien, et voyait juste. La conversation sent et parle avec le tendre instinct du cœur, et avec la faillibilité. Personne ne sait comme une femme dit des choses à la fois douces et profondes. La douceur et la profondeur, c'est là toute la femme ; c'est là toute la femme.

En cette pleine félicité, il leur venait à chaque instant des larmes aux yeux. Une bête à bon Dieu émergeait d'une plume tombée d'un nid, une branche d'automne cassée, les apitoyait, et leur extase, doucement de mélancolie, semblait ne demander pas mieux que de pleurer. Le plus souverain symptôme de l'amour est un attendrissement parfois presque insupportable.

Et, à côté de cela, — toutes ces contradictions du jeu d'éclairs de l'amour, — ils riaient volontiers, avec une liberté ravissante, et si familièrement qu'ils avaient parfois presque l'air de deux garçons. Cependant, au milieu même des cœurs ivres de chasteté, la nature humaine est toujours là. Elle est là, avec son but et son sublime, et, quelle que soit l'innocence des deux, on sent, dans le tête-à-tête le plus pudique, l'air et la mystérieuse nuance qui sépare un couple d'un couple d'une paire d'amis.

Ils s'idolâtraient.

Le permanent et l'immuable subsistent. On se sourit, on se rit, on se fait des petites choses avec le bout des lèvres, on s'entrelace les doigts, on se tutoie, et cela n'empêche pas l'émotion. Deux amants se cachent dans le soir, dans le silence, dans l'invisible, avec les oiseaux, avec les roses, se fascinent l'un l'autre dans l'ombre avec leurs yeux, qu'ils mettent dans leurs yeux, ils murmurent, ils chotent, et pendant ce temps-là d'immenses beautés de cieux et de mers, de soleils et de constellations d'astres emplissent l'infini.

Chapitre V.

Une pièce de cinq francs qui tombe à terre fait du bruit

Il y avait près de Saint-Médard un pauvre qui s'accrochait sur la margelle d'un puits banal condamné, et auquel Jean Valjean faisait volontiers la charité. Il ne passait jamais devant cet homme sans lui donner quelques sous. Parfois il lui parlait. Les envieux de ce mendiant disaient qu'il était *de la police*. C'était un vieux bedeau d'environ cinquante-quinze ans qui marmottait continuellement des sottises.

Un soir que Jean Valjean passait par là, il n'avait pas dit une parole avec lui, il aperçut le mendiant à sa place sous le réverbère qu'on venait d'allumer. Cet homme, selon son habitude, semblait prier et était tout à fait immobile. Jean Valjean alla à lui et lui mit dans la main un sou. Le mendiant, même accoutumée. Le mendiant leva brusquement les yeux, regarda fixement Jean Valjean, puis baissa la tête. Ce mouvement fut comme un coup de foudre. Jean Valjean eut un tressaillement. Il lui semblait d'entrevoir, à la lueur du réverbère, non le visage placide et béat du vieux bedeau, mais une figure inquiète et connue. Il eut l'impression qu'on aurait enlevé tout à coup dans l'ombre face à face avec lui. Il recula terrifié et pétrifié, n'osant ni respirer, ni parler, ni rester, ni fuir, considérant le mendiant qui avait laissé sa tête couverte d'une loque et paraissait ignorer son savoir qu'il était là. Dans ce moment étrange, un homme, peut-être l'instinct mystérieux de la conservation, Jean Valjean ne prononça pas une parole. Le mendiant avait la même taille, les mêmes guenilles, la même apparence que tous les jours. — Bah !... dit Jean Valjean, je suis fou ! je rêve ! impossible ! — Et il rentra précipitamment troublé.

Il fut à peine s'il osait s'avouer à lui-même que cette figure qu'il avait cru voir était la figure de Javert. Le lendemain, huit, en y réfléchissant, il regretta de n'avoir pas reconnu l'homme pour le forcer à lever la tête une fois.

Le lendemain à la nuit tombante il y retourna. Le mendiant était à sa place. — Bonjour, bonhomme, dit Jean Valjean en lui donnant un sou. Le mendiant leva la tête, et répondit d'une voix dolente : — Merci, bon monsieur. — C'était bien le vieux bedeau. Jean Valjean se sentit pleinement rassuré. Il se mit à marcher. Où diable ai-je été voir là Javert ? pensa-t-il. Ah ! ce que je vais avoir la berlue à présent ? — Il n'y avait plus.

Quelques jours après, il pouvait être huit heures du soir, il était dans sa chambre et il faisait épeler Cosette. Une voix, il entendit ouvrir, puis refermer la porte de la chambre. Cela lui parut singulier. La vieille, qui seule vivait avec lui la maison, se couchait toujours à la nuit sans point user de chandelle. Jean Valjean fit signe à Cosette de se taire. Il entendit qu'on montait l'escalier. À la rigueur ce pouvait être la vieille qui avait voulu aller trouver malade et aller chez l'apothicaire. Jean Valjean écouta. Le pas était lourd et sonnait comme le

pas d'un homme ; mais la vieille portait de gros sabots, elle lui donnait une petite tape parce qu'il et rien ne ressemble au pas d'un homme comme ça, et elle lui disait :

d'une vieille femme. Cependant Jean Valjean souleva la chandelle et dit :
« Ne touchez pas, monsieur. Je ne veux pas qu'on

chandelle.
« Venez chez moi sans ma permission. C'est très laid de
Il avait envoyé Cosette au lit en lui disant tout bas et de m'inquiéter. Je veux que tu te portes bien,
Couche-toi bien doucement ; et, pendant qu'il la regardait d'abord, moi, si tu ne te portais pas bien, je
au front, les pas s'étaient arrêtés. Jean Valjean détacha sa chaise et se pencha vers elle, très malheureuse. Qu'est-ce que tu veux que je
en silence, immobile, le dos tourné à la porte, assise sur sa chaise dont il n'avait pas bougé, retenant son souffle, elle était tout simplement divin.

dans l'obscurité. Au bout d'un temps assez long, une fois Marius dit à Cosette :
« Ne t'attends à rien, il se retourna sans faire de bruit et dit :
« Comme il levait les yeux vers la porte de sa chambre, il vit une lumière par le trou de la serrure. Cette lumière lui fit rire toute la soirée.
« Elle faisait une sorte d'étoile sinistre dans le noir de la nuit, au milieu d'une autre causerie, il lui arriva de
et du mur. Il y avait évidemment là quelqu'un qui se cachait :

une chandelle à la main, et qui écoutait. Quelqu'un ! un jour, au Luxembourg, j'ai eu envie d'achever
nuit, les larmes s'écoulèrent, et la lumière s'en alla. Seuser un invalide !

il n'entendit plus aucun bruit de pas, ce qui se fit s'arrêter court et n'alla pas plus loin. Il aurait
indiquer que celui qui était venu écouter à la porte venait parler à Cosette de sa jarretière, et cela lui était
ôté ses souliers.

Jean Valjean se jeta tout habillé sur son lit et se couvrit du couvert, lequel reculait, avec une sorte d'effroi sacré, et se ferma l'œil de la nuit.

Au point du jour, comme il s'assoupissait de nouveau, Marius se figurait la vie avec Cosette comme ce-
il fut réveillé par le grincement d'une porte qui se ferma sans autre chose ; venir tous les soirs rue Plumet,
à quelque mansarde du fond du corridor, puis il se pencha vers le vieux barreau complaisant de la grille du
le même pas d'homme qui avait monté l'escalier, s'asseoir coude à coude sur ce banc, regarder
veille. Le pas s'approchait. Il se jeta à bas et regarda dans les arbres la scintillation de la nuit commen-
appliqua son œil au trou de sa serrure, lequel était fermé, et se dit : « Faire cohabiter le pli du genou de son pantalon
assez grand, espérant voir au passage l'être quel qu'il soit, l'ampleur de la robe de Cosette, lui caresser l'ongle
qui s'était introduit la nuit dans la mesure et que, lui dire tu, respirer l'un après l'autre la même
écouté à sa porte. C'était un homme en effet qui venait, jamais, indéfiniment. Pendant ce temps-là les
cette fois sans s'arrêter, devant la chambre de Cosette, ils passaient au-dessus de leur tête. Chaque fois
Valjean. Le corridor était encore trop obscur pour qu'il pût souffler, il emporte plus de rêves de l'homme
pût distinguer son visage ; mais quand l'homme vint à passer, il vit une nuée du ciel.

à l'escalier, un rayon de la lumière du dehors le frappa, et ce chaste amour presque farouche fût absolu-
comme une silhouette, et Jean Valjean le vit dans une galanterie, non. » Faire des compliments » à
complètement. L'homme était de haute taille, vêtu d'une robe longue, et on aime est la première façon de faire des ca-
redingote longue, avec un gourdin sous son bras. L'homme était un demi-audace qui s'essaye. Le compliment, c'est
l'encolure formidable de Javert.

Jean Valjean aurait pu essayer de le revoir, mais il eût fallu ouvrir la fenêtre sur le boulevard. Mais il eût fallu ouvrir la fenêtre, il n'osa pas.

Il était évident que cet homme était entré avec une clé, et comme chez lui. Qui lui avait donné cette clé ?
« Qu'est-ce que cela voulait dire ? »
« C'était pourtant la vie, l'humanité, toute la quantité

À sept heures du matin, quand la vieille vint à se réveiller, elle vit un rayon de lumière qui venait de la
le ménage, Jean Valjean lui jeta un coup d'œil par la porte, et dit : « C'est un ange, préluce de ce qui se dira dans l'alcôve ;
trant, mais il ne l'interrogea pas. La bonne femme dit : « C'est un ange, préluce de ce qui se dira dans l'alcôve ;
comme à l'ordinaire.

Tout en balayant, elle lui dit : — Monsieur a peut-être entendu quelqu'un qui entrait cette nuit ?

À cet âge et sur ce boulevard, huit heures du soir, c'est la nuit la plus noire.

— À propos, c'est vrai, répondit-il de l'accent de son père, qui regardait. C'est ce qui fait que je te contemple.

naturel. Qui était-ce donc ?
« Une grâce. Je ne sais pas ce que j'ai. Le bas

— C'est un nouveau locataire, dit la vieille, qui se pencha, quand le bout de son soulier passe, me
dans la maison.

— Et qui s'appelle ?
« Je ne sais plus trop. Monsieur Dumont est un homme qui parle par moments que tu es un songe. Parle, je

— Et qu'est-ce qu'il est, ce monsieur Dumont ?
« Un homme qui parle par moments que tu es un songe. Parle, je
mont. Un nom comme cela.

— Et qu'est-ce qu'il est, ce monsieur Dumont ?
« Un homme qui parle par moments que tu es un songe. Parle, je
mont. Un nom comme cela.

— Et qu'est-ce qu'il est, ce monsieur Dumont ?
« Un homme qui parle par moments que tu es un songe. Parle, je
mont. Un nom comme cela.

La vieille le considéra avec ses petits yeux de vieille femme et dit :
« Un rentier, comme vous. »
« Cosette répondit :

respirait. Elle ne refusait rien et il ne demandait rien n'avait peut-être aucune intention. Jean Valjean
sette était heureuse, et Marius était satisfait. Ils ven

dans ce ravissant état qu'on pourrait appeler l'ént la vieille fut partie, il fit un rouleau d'une cen-
sement d'une âme par une âme. C'était cet inie francs qu'il avait dans une armoire et le mit
premier embrassement de deux virginités dansa poche. Quelque précaution qu'il prit dans cette
Deux cygnes se rencontrant sur la Jungfrau. on pour qu'on ne l'entendit pas remuer de l'ar-

À cette heure-là de l'amour, heure où la volue pièce de cent sous lui échappa des mains et
tait absolument sous la toute-puissance de l'ruyamment sur le carreau.

Marius, le pur et séraphique Marius, eût été plu brune, il descendit et regarda avec attention de
pable de monter chez une fille publique que de sis côtés sur le boulevard. Il n'y vit personne. Le
la robe de Cosette à la hauteur de la cheville. Uard semblait absolument désert. Il est vrai qu'on
à un clair de lune, Cosette se pencha pour ray cacher derrière les arbres.

quelque chose à terre, son corsage s'entr'ouvrit el monta.

voir la naissance de sa gorge, Marius détourna le iens, dit-il à Cosette.

Que se passait-il entre ces deux êtres ? R prit par la main, et ils sortirent tous deux.
s'adoraient.

La nuit, quand ils étaient là, ce jardin semb lieu vivant et sacré. Toutes les fleurs s'ouvraient
d'eux et leur envoyaient de l'encens ; eux, ils ou leurs âmes et les répandaient dans les fleurs. La
tation lascive et vigoureuse tressaillait pleine d et d'ivresse autour de ces deux innocents, et ils d
des paroles d'amour dont les arbres frissonnaie

Qu'étaient-ce que ces paroles ? Des souffle de plus. Ces souffles suffisaient pour troubler e
émouvoir toute cette nature. Puissance magique aurait peine à comprendre si on lisait dans u
ces causeries faites pour être emportées et dis comme des fumées par le vent sous les feuille
à ces murmures de deux amants cette mélodie d de l'âme et qui les accompagne comme une lyre
reste n'est plus qu'une ombre ; vous dites : Qu n'est que cela ! Eh oui, des enfantillages, des r
des rires pour rien, des inutilités, des niaiseries, qu'il y a au monde de plus sublime et de plus pr
les seules choses qui vaillent la peine d'être d d'être écoutées !

Ces niaiseries-là, ces pauvretés-là, l'homme les a jamais entendues, l'homme qui ne les a
prononcées, est un imbécile et un méchant hom

Cosette disait à Marius :

— Sais-tu ?...

(Dans tout cela, et à travers cette céleste virg sans qu'il fût possible à l'un et à l'autre de dire cor
le tutoiement était venu.)

— Sais-tu ? Je m'appelle Euphrasie.

— Euphrasie ? Mais non, tu t'appelles Cosette

— Oh ! Cosette est un assez vilain nom qu donné comme cela quand j'étais petite. Mais m
nom est Euphrasie. Est-ce que tu n'aimes pas ce Euphrasie ?

— Si... — Mais Cosette n'est pas vilain.

— Est-ce que tu l'aimes mieux qu'Euphrasie ?

— Mais... — oui.

— Alors je l'aime mieux aussi. C'est vrai, c'é Cosette. Appelle-moi Cosette.

Et le sourire qu'elle ajoutait faisait de ce di une idylle digne d'un bois qui serait dans le ciel.

Une autre fois elle le regardait fixement et s'é

— Monsieur, vous êtes beau, vous êtes joli, vo de l'esprit, vous n'êtes pas bête du tout, vous ête
plus savant que moi, mais je vous défie à ce mo t'aime !

Et Marius, en plein azur, croyait entendre une s chantée par une étoile.

Chapitre I. Pleine lumière

eur a compris qu'Éponine, ayant reconnu à travers la grille l'habitante de cette rue Plumet où Magnon envoyée, avait commencé par écarter les bandits de la rue Plumet, puis y avait conduit Marius, et qu'après plusieurs jours d'extase devant cette grille, Marius, en barbotant cette force qui pousse le fer vers l'aimant et les ferreaux vers les pierres dont est faite la maison de fer, avait fini par entrer dans le jardin de la rue Plumet comme Roméo dans le jardin de Juliette. Cela lui avait été plus facile qu'à Roméo ; Roméo était obligé d'escalader un mur, Marius n'eut qu'à forcer un peu les des barreaux de la grille décrépète qui vacillaient sur une alvéole rouillée, à la manière des dents des chiens. Marius était mince et passa aisément.

Comme il n'y avait jamais personne dans la rue et que d'ailleurs Marius ne pénétrait dans le jardin que la nuit, il ne risquait pas d'être vu.

À partir de cette heure bénie et sainte où un baiser avait rapproché ces deux âmes, Marius vint là tous les soirs. À ce moment de sa vie, Cosette était tombée dans le piège d'un homme peu scrupuleux et libertin, elle était devenue une ; car il y a des natures généreuses qui se livrent, et Cosette en était une. Une des magnanimités de la nature, c'est de céder. L'amour, à cette hauteur où il est pur, se complique d'on ne sait quel céleste aveuglement et de la pudeur. Mais que de dangers vous courez, vous deux âmes ! Souvent, vous donnez le cœur, nous ne gardons que le corps. Votre cœur vous reste, et vous le rendez dans l'ombre en frémissant. L'amour n'a point de terme ; ou il perd, ou il sauve. Toute la destination est ce dilemme-là. Ce dilemme, perte ou gain, aucune fatalité ne le pose plus inexorablement devant vous. L'amour est la vie, s'il n'est pas la mort. L'amour est la lumière ; cercueil aussi. Le même sentiment dit oui et non au cœur humain. De toutes les choses que vous faites, le cœur humain est celle qui dégage le plus de lumière, hélas ! et le plus de nuit.

Marius voulut que l'amour que Cosette rencontra fût un amour qui sauvent.

Le jour qui dura le mois de mai de cette année 1832, dans la nuit, toutes les nuits, dans ce pauvre jardin sauvent sous cette broussaille chaque jour plus odorante et plus épaisse, deux êtres composés de toutes les joies et de toutes les innocences, débordant de toutes les félicités du ciel, plus voisins des archanges que des hommes, purs, honnêtes, enivrés, rayonnants, se plendissaient l'un pour l'autre dans les ténèbres. Il paraissait à Cosette que Marius avait une couronne et à Marius que Cosette avait un nimbe. Ils se touchaient, ils se regardaient, ils se prenaient les mains, ils se serraient l'un contre l'autre ; mais il y avait une distance qu'ils ne pouvaient franchir. Ils se respectaient ; ils se craignaient. Non qu'ils la respectassent ; ils se craignaient. Marius sentait une barrière, la pureté de Cosette ; Cosette sentait un appui, la loyauté de Marius. Le premier baiser avait été aussi le dernier. Marius, ne s'était pas allé au-delà d'effleurer de ses lèvres la nuque de Cosette, ou une boucle de cheveux de Cosette. L'amour était pour lui un parfum et non une femme. Il la

**ivre cinquième – À
masse noire, meute
muette**

ivre huitième – Les chantements et les désolations

Chapitre I. Les zigzags de la stratégie

Sur les pages qu'on va lire et pour d'autres encore rencontrera plus tard, une observation est néces-

à bien des années déjà que l'auteur de ce livre, à regret, de parler de lui, est absent de Paris. Qu'il l'a quitté, Paris s'est transformé. Une ville nouvelle a surgi qui lui est en quelque sorte inconnue. Il a besoin de dire qu'il aime Paris ; Paris est la capitale de son esprit. Par suite des démolitions et des constructions, le Paris de sa jeunesse, ce Paris religieusement emporté dans sa mémoire, est à l'écart d'un Paris d'autrefois. Qu'on lui permette de se souvenir de ce Paris-là comme s'il existait encore. Il est difficile que là où l'auteur va conduire les lecteurs en disant : « Dans telle rue il y a telle maison », il n'y ait plus de telle rue ni de telle maison. Les lecteurs vérifieront, et l'auteur veut en prendre la peine. Quant à lui, il ignore le Paris nouveau, et il écrit avec le Paris ancien devant les yeux. C'est une illusion qui lui est précieuse. C'est une illusion pour lui de rêver qu'il reste derrière lui quelque chose de ce qu'il voyait quand il était dans son pays, et que tout ne s'est pas évanoui. Tant qu'on va et vient dans son pays natal, on s'imagine que ces rues vous sont familières, que ces fenêtres, ces toits et ces portes vous sont connus, que ces murs vous sont étrangers, que ces arbres sont les premiers arbres venus, que ces chemins où l'on n'entre pas vous sont inutiles, que ces pavés où l'on marche sont des pierres. Plus tard, quand on est plus vieux, on s'aperçoit que ces rues vous sont étrangères, que ces toits, ces fenêtres et ces portes vous sont inconnues, que ces murailles vous sont nécessaires, que ces arbres sont vos bien-aimés, que ces maisons vous n'entraient pas on y entrait tous les jours, et qu'on a mis de ses entrailles, de son sang et de son cœur sur ces pavés. Tous ces lieux qu'on ne voit plus, qu'on n'aura jamais peut-être, et dont on a gardé l'image, ont un charme douloureux, vous reviennent avec l'incertitude d'une apparition, vous font la terre sainte et sont, pour ainsi dire, la forme même de la patrie ; et on les aime et on les invoque tels qu'ils sont, tels qu'ils étaient, et l'on s'y obstine, et l'on n'y veut rien changer, car on tient à la figure de la patrie comme au visage de sa mère.

Il nous soit donc permis de parler du passé au présent. Cela dit, nous prions le lecteur d'en tenir note, et nous continuons.

Jean Valjean avait tout de suite quitté le boulevard et s'était engagé dans les rues, faisant le plus de zigzags qu'il pouvait, revenant quelquefois brusquement en arrière pour s'assurer qu'il n'était point suivi.

Cette manœuvre est propre au cerf traqué. Sur les chemins où la trace peut s'imprimer, cette manœuvre a d'autres avantages, celui de tromper les chasseurs de chiens par le contre-pied. C'est ce qu'en vénerie on appelle *faux rembuchement*.

Il avait une nuit de pleine lune. Jean Valjean n'en fut

pas fâché. La lune, encore très près de l'horizon, arse, Thèbes, Rome, sous le souffle effrayant qui dans les rues de grands pans d'ombre et de toutes les bouches des ténèbres. Mais ténèbres Jean Valjean pouvait se glisser le long des maiés ici. Nous ignorons les maladies des civilisations des murs dans le côté sombre et observer le côté téniques, nous connaissons les infirmités de la ne réfléchissait peut-être pas assez que le côté Nous avons partout sur elle le droit de lumière ; lui échappait. Pourtant, dans toutes les ruelles dontemplons ses beautés et nous mettons à nu qui avoisinent la rue de Poliveau, il crut être certiformités. Là où est le mal, nous sondons ; et, une personne ne venait derrière lui. souffrance constatée, l'étude de la cause mène

Cosette marchait sans faire de questionouverte du remède. Notre civilisation, œuvre de souffrances des six premières années de ècles, en est à la fois le monstre et le prodige ; avaient introduit quelque chose de passif dut la peine d'être sauvée. Elle le sera. La soulanature. D'ailleurs, et c'est là une remarque sur Ist déjà beaucoup ; l'éclairer, c'est encore quelque nous aurons plus d'une occasion de revenir, el Tous les travaux de la philosophie sociale mohabituee, sans trop s'en rendre compte, aux singloivoient converger vers ce but. Le penseur aujourdubonhomme et aux bizarreries de la destinée. un grand devoir, ausculter la civilisation. elle se sentait en sûreté, étant avec lui. is le répétons, cette auscultation encourage ; et

Jean Valjean, pas plus que Cosette, ne saar cette insistance dans l'encouragement que il allait. Il se confiait à Dieu comme elle se copulons finir ces quelques pages, entr'acte austère lui. Il lui semblait qu'il tenait, lui aussi, quelqueame douloureux. Sous la mortalité sociale on plus grand que lui par la main ; il croyait sentir mpérissabilité humaine. Pour avoir ça et là ces qui le menait, invisible. Du reste il n'avait aucuelles cratères, et ces dartres, les solfatares, pour arrêtée, aucun plan, aucun projet. Il n'était mēpan qui aboutit et qui jette son pus, le globe absolument sûr que ce fût Javert, et puis ce irt pas. Des maladies de peuple ne tuent pas être Javert sans que Javert sût que c'était lue.

Valjean. N'était-il pas déguisé ? ne le croyait-éanmoins, quiconque suit la clinique sociale mort ? Cependant depuis quelques jours il se la tête par instants. Les plus forts, les plus des choses qui devenaient singulières. Il ne lui es, les plus logiques ont leurs heures de dépas davantage. Il était déterminé à ne plus rentrer.

la maison Gorbeau. Comme l'animal chassé d'uenir arrivera-t-il ? il semble qu'on peut presque cherchait un trou où se cacher, en attendant e cette question quand on voit tant d'ombre tertrouvât un où se loger. ombre face-à-face des égoïstes et des misé-

Jean Valjean décrivit plusieurs labyrinthes Chez les égoïstes, les préjugés, les ténèbres de dans le quartier Mouffetard, déjà endormi comtion riche, l'appétit croissant par l'enivrement, un avait encore la discipline du moyen âge et le jissement de prospérité qui assourdit, la crainte couvre-feu ; il combina de diverses façons, daffrir qui, dans quelques-uns, va jusqu'à l'aversion stratégies savantes, la rue Censier et la rue Copuffrants, une satisfaction implacable, le moi si rue du Battoir-Saint-Victor et la rue du Puits-l'Er'il ferme l'âme ; chez les misérables, la convoiy a par là des logeurs, mais il n'y entrait même invie, la haine de voir les autres jouir, les protrouvant point ce qui lui convenait. Par exempl secousses de la bête humaine vers les assoudoutait pas que, si, par hasard, on avait cherché sents, les cœurs pleins de brume, la tristesse, le on ne l'eût perdue. la fatalité, l'ignorance impure et simple.

Comme onze heures sonnaient à Saint-Etienn-il continuer de lever les yeux vers le ciel ? Mont, il traversait la rue de Pontoise devant le t lumineux qu'on y distingue est-il de ceux qui du commissaire de police qui est au no 14. Quent ? L'idéal est effrayant à voir, ainsi perdu instants après, l'instinct dont nous parlions plus profondeurs, petit, isolé, imperceptible, brillant, fit qu'il se retourna. En ce moment, il vit distinctntouré de toutes ces grandes menaces noires grâce à la lanterne du commissaire qui les traueusement amoncelées autour de lui ; pourtant trois hommes qui le suivaient d'assez près passs en danger qu'une étoile dans les gueules des cessivement sous cette lanterne dans le côté tén.

de la rue. L'un de ces trois hommes entra dans la la maison du commissaire. Celui qui marchait lui parut décidément suspect. — Viens, enfant, Cosette, et il se hâta de quitter la rue de Pontois

Il fit un circuit, tourna le passage des Patriarc était fermé à cause de l'heure, arpenta la rue de de-Bois et la rue de l'Arbalète et s'enfonça dans des Postes.

Il y a là un carrefour, où est aujourd'hui le Rollin et où vient s'embrancher la rue Neuve-Geneviève.

(Il va sans dire que la rue Neuve-Sainte-Genest est une vieille rue, et qu'il ne passe pas une chposte tous les dix ans rue des Postes. Cette r Postes était au treizième siècle habitée par des et son vrai nom est rue des Pots.)

avec son drapeau, l'ignorance ; depuis quelque temps il a gagné dix batailles. Il avance, il menace, il est à nos portes. Quant à nous, ne désespérons pas. Vendons le champ où campe Annibal.

Nous qui croyons, que pouvons-nous craindre ?

Il n'y a pas plus de reculs d'idées que de reculs de fait, il ne s'était pas écoulé trois minutes que les fleuves.

Mais que ceux qui ne veulent pas de l'avenir, qui chissent. En disant non au progrès, ce n'est point qu'ils condamnent, c'est eux-mêmes. Ils se donnaient pas moins inquiétants par leur grande stamaladie sombre ; ils s'inoculent le passé. Il n'y a pas leurs vastes poings que par leur marche sinistre manière de refuser Demain, c'est de mourir.

Or, aucune mort, celle du corps le plus tard possible.

celle de l'âme jamais, c'est là ce que nous voulons.

Oui, l'énigme dira son mot, le sphinx parlera, le blème sera résolu. Oui, le Peuple, ébauché par le huitième siècle, sera achevé par le dix-neuvième qui en douterait ! L'éclosion future, l'éclosion présente du bien-être universel, est un phénomène divin et fatal.

D'immenses poussées d'ensemble régissent les faits humains et les amènent tous dans un donné à l'état logique, c'est-à-dire à l'équilibre à-dire à l'équité. Une force composée de terre et de ciel résulte de l'humanité et la gouverne ; cette force-là est une faiseuse de miracles ; les dénotmerveilleux ne lui sont pas plus difficiles que les péripéties extraordinaires. Aidée de la science que de l'homme et de l'événement qui vient d'un autre monde, elle s'épouvante peu de ces contradictions dans lesquelles se posent des problèmes, qui semblent au vulgaire impossibles. Elle n'est pas moins habile à faire jaillir une synthèse du rapprochement des idées qu'un enseignement du rapprochement des faits, et l'on peut s'attendre de la part de cette mystérieuse puissance du progrès, qui, un beau jour, confronte l'orient et l'occident, de fonder d'un sépulcre et fait dialoguer les immanentes Bonaparte dans l'intérieur de la grande pyramide.

En attendant, pas de halte, pas d'hésitation, pas de temps d'arrêt dans la grandiose marche en avant des esprits. La philosophie sociale est essentiellement science de la paix. Elle a pour but et doit avoir pour résultat de dissoudre les colères par l'étude des antagonismes. Elle examine, elle scrute, elle analyse, elle recompose. Elle procède par voie de réduction, elle tranche, elle tranche de tout la haine.

Qu'une société s'abîme au vent qui se déchaîne sur les hommes, cela s'est vu plus d'une fois. L'histoire est pleine de naufrages de peuples et d'empires, de mœurs, lois, religions, un beau jour cet inconcevable ragan, passe et emporte tout cela. Les civilisations de l'Inde, de la Chaldée, de la Perse, de l'Assyrie, de l'Égypte ont disparu l'une après l'autre. Pourquoi ? nous ne le savons pas. Ces sociétés auraient-elles été sauvées ? y a-t-il de leur faute ? se sont-elles perdues dans quelque vice fatal qui les a perdues ? une quantité de suicide y a-t-il dans ces morts terribles d'une nation et d'une race ? Questions sans réponse. L'ombre couvre ces civilisations condamnées. Elles se sont évanouies en eau puisqu'elles s'engloutissent ; nous n'avons rien de plus à dire ; et c'est avec une sorte de respect que nous regardons, au fond de cette mer immense, appelle le passé, derrière ces vagues colossales, siècles, sombrer ces immenses navires, Babylone,

une jetait une vive lumière dans ce carrefour. Jean s'embusqua sous une porte, calculant que les hommes le suivaient encore, il ne pourrait man- les très bien voir lorsqu'ils traverseraient cette

Il ne s'était pas écoulé trois minutes que les hommes parurent. Ils étaient maintenant quatre ; haute taille, vêtus de longues redingotes brunes, des chapeaux ronds, et de gros bâtons à la main.

pas moins inquiétants par leur grande stamaladie sombre ; ils s'inoculent le passé. Il n'y a pas leurs vastes poings que par leur marche sinistre manière de refuser Demain, c'est de mourir. Ils s ténèbres. On eût dit quatre spectres déguisés

Or, aucune mort, celle du corps le plus tard possible. s'arrêtèrent au milieu du carrefour et firent celle de l'âme jamais, c'est là ce que nous voulons.

Oui, l'énigme dira son mot, le sphinx parlera, comme des gens qui se consultent. Ils avaient le blème sera résolu. Oui, le Peuple, ébauché par le huitième siècle, sera achevé par le dix-neuvième qui en douterait ! L'éclosion future, l'éclosion présente du bien-être universel, est un phénomène divin et fatal.

D'immenses poussées d'ensemble régissent son visage. Jean Valjean reconnut parfaitement

faits humains et les amènent tous dans un donné à l'état logique, c'est-à-dire à l'équilibre à-dire à l'équité. Une force composée de terre et de ciel résulte de l'humanité et la gouverne ; cette force-là est une faiseuse de miracles ; les dénotmerveilleux ne lui sont pas plus difficiles que les péripéties extraordinaires. Aidée de la science que de l'homme et de l'événement qui vient d'un autre monde, elle s'épouvante peu de ces contradictions dans lesquelles se posent des problèmes, qui semblent au vulgaire impossibles. Elle n'est pas moins habile à faire jaillir une synthèse du rapprochement des idées qu'un enseignement du rapprochement des faits, et l'on peut s'attendre de la part de cette mystérieuse puissance du progrès, qui, un beau jour, confronte l'orient et l'occident, de fonder d'un sépulcre et fait dialoguer les immanentes Bonaparte dans l'intérieur de la grande pyramide.

En attendant, pas de halte, pas d'hésitation, pas de temps d'arrêt dans la grandiose marche en avant des esprits. La philosophie sociale est essentiellement science de la paix. Elle a pour but et doit avoir pour résultat de dissoudre les colères par l'étude des antagonismes. Elle examine, elle scrute, elle analyse, elle recompose. Elle procède par voie de réduction, elle tranche, elle tranche de tout la haine.

Qu'une société s'abîme au vent qui se déchaîne sur les hommes, cela s'est vu plus d'une fois. L'histoire est pleine de naufrages de peuples et d'empires, de mœurs, lois, religions, un beau jour cet inconcevable ragan, passe et emporte tout cela. Les civilisations de l'Inde, de la Chaldée, de la Perse, de l'Assyrie, de l'Égypte ont disparu l'une après l'autre. Pourquoi ? nous ne le savons pas. Ces sociétés auraient-elles été sauvées ? y a-t-il de leur faute ? se sont-elles perdues dans quelque vice fatal qui les a perdues ? une quantité de suicide y a-t-il dans ces morts terribles d'une nation et d'une race ? Questions sans réponse. L'ombre couvre ces civilisations condamnées. Elles se sont évanouies en eau puisqu'elles s'engloutissent ; nous n'avons rien de plus à dire ; et c'est avec une sorte de respect que nous regardons, au fond de cette mer immense, appelle le passé, derrière ces vagues colossales, siècles, sombrer ces immenses navires, Babylone,

Chapitre IV. Les deux devoirs : veiller et espérer

ant, tout danger social est-il dissipé ? non certes. Le danger de la jacquerie. La société peut se rassurer de ce que le sang ne lui portera plus à la tête ; mais qu'elle se rassure de la façon dont elle respire. L'apoplexie est à craindre, mais la phthisie est là. La phthisie s'appelle misère.

meurt miné aussi bien que foudroyé.

ne nous lassons pas de le répéter, songer, avant de nous occuper des foules déshéritées et douloureuses, les soulager, les aérer, les éclairer, les aimer, leur élargir matériellement l'horizon, leur prodiguer sous toutes les formes l'éducation, leur offrir l'exemple du labeur, leur donner l'exemple de l'oisiveté, amoindrir le poids du fardeau individuel en accroissant la notion du but universel, limiter la pauvreté sans limiter la richesse, créer de nouveaux champs d'activité publique et populaire, avoir mille bras Briarée cent mains à tendre de toutes parts aux riches et aux faibles, employer la puissance collective au grand devoir d'ouvrir des ateliers à tous les hommes, des écoles à toutes les aptitudes et des laboratoires à toutes les intelligences, augmenter le salaire, équilibrer la peine, balancer le doit et l'avoir, c'est-à-dire équilibrer la jouissance à l'effort et l'assouvissement au besoin, en un mot, faire dégager à l'appareil social le profit de ceux qui souffrent et de ceux qui travaillent, plus de clarté et plus de bien-être, c'est là, pour les âmes sympathiques ne l'oublie pas, la première des obligations fraternelles, c'est, que les cœurs sensibles se sachent, la première des nécessités politiques.

disons-le, tout cela, ce n'est encore qu'un commentaire. La vraie question, c'est celle-ci : le travail doit être une loi sans être un droit.

ne nous insistons pas, ce n'est point ici le lieu.

La nature s'appelle providence, la société doit s'appeler prévoyance.

La croissance intellectuelle et morale n'est pas plus indispensable que l'amélioration matérielle. La science est un viatique ; penser est de première nécessité ; la vérité est nourriture comme le froment. L'ignorance, à jeun de science et de sagesse, maigrit. L'ignorance, à l'égal des estomacs, les esprits qui ne travaillent pas. S'il y a quelque chose de plus poignant que le corps agonisant faute de pain, c'est une âme qui agonise de la faim de la lumière.

Le progrès tout entier tend du côté de la solution. Le jour sera stupéfait. Le genre humain montant, les problèmes profonds sortiront tout naturellement de la nuit de la détresse. L'effacement de la misère se fera par un simple élèvement de niveau.

Si la solution bénie, on aurait tort d'en douter.

Le passé, il est vrai, est très fort à l'heure où nous vivons. Il reprend. Ce rajeunissement d'un cadavre est un fait. Le voici qui marche et qui vient. Il semble un vainqueur ; ce mort est un conquérant. Il arrive avec sa suite, les superstitions, avec son épée, le despotisme,

Chapitre II.

Est heureux que le pont d'Austerlitz porte voitures

l'habitude cessait pour Jean Valjean ; heureusement il avait encore pour ces hommes. Il profita de leur présence ; c'était du temps perdu pour eux, gagné pour lui ; il sortit de dessous la porte où il s'était tapi, et se dirigea dans la rue des Postes vers la région du Jardin des Plantes. Cosette commençait à se fatiguer, il la prit dans ses bras, et la porta. Il n'y avait point un passant, et il n'avait pas allumé les réverbères à cause de la lune. Il ne dit rien.

Quelques enjambées, il atteignit la poterie Goblet sur la façade de laquelle le clair de lune faisait très distinctement lisible la vieille inscription :

*Goblet fils c'est ici la fabrique ;
il vend des cruches et des brocs,
des fleurs, des tuyaux, de la brique.
Derrière le Cœur vend des Carreaux.*

Il passa derrière lui la rue de la Clef, puis la fontaine de la Victoire, longea le Jardin des Plantes par les rues de la Clef, et arriva au quai. Là il se retourna. Le quai était désert. Les rues étaient désertes. Personne derrière lui. Il ne dit rien.

Il gagna le pont d'Austerlitz.

Le péage y existait encore à cette époque.

Il se présenta au bureau du péager, et donna un sou. Le péager dit deux sous, dit l'invalidé du pont. Vous portez là un homme qui peut marcher. Payez pour deux.

Il ne dit rien, contrarié que son passage eût donné lieu à une observation. Toute fuite doit être un glissement.

Une grosse charrette passait la Seine en même temps que lui et allait comme lui sur la rive droite. Cela ne le gêna point. Il put traverser tout le pont dans l'ombre de la charrette.

Près le milieu du pont, Cosette, ayant les pieds enflés, désira marcher. Il la posa à terre et la reprit par le bras.

Après le pont franchi, il aperçut un peu à droite des charrettes devant lui ; il y marcha. Pour y arriver, il fallait traverser dans un assez large espace découvert et découvert.

Il n'hésita pas. Ceux qui le traquaient étaient tous mentalement dépistés et Jean Valjean se croyait hors de danger. Cherché, oui ; suivi, non.

Il prit la petite rue, la rue du Chemin-Vert-Saint-Antoine, qui se trouvait entre deux chantiers enclos de murs. Cette rue était étroite, obscure, et comme faite exprès pour lui. Il n'y entra point, il regarda en arrière.

Il ne dit rien, point où il était, il voyait dans toute sa longueur le pont d'Austerlitz.

Quatre ombres venaient d'entrer sur le pont.

Les quatre ombres tournaient le dos au Jardin des Plantes et se dirigeaient vers la rive droite.

Les quatre ombres, c'étaient les quatre hommes.

Jean Valjean eut le frémissement de la bête reprise.

Il ne restait une espérance ; c'est que ces hommes ne n'étaient pas encore entrés sur le pont et ne n'avait pas aperçu au moment où il avait traversé, Cosette par la main, la grande place éclairée.

En ce cas-là, en s'enfonçant dans la petite Révolution française, qui n'est pas autre chose était devant lui, s'il parvenait à atteindre les chéval armé du glaive, se dressa, et, du même mou- les marais, les cultures, les terrains non bâtis, il brusque, ferma la porte du mal et ouvrit la porte échapper.

Il lui sembla qu'on pouvait se confier à cette dégagea la question, promulgua la vérité, chas- rue silencieuse. Il y entra. iasme, assainit le siècle, couronna le peuple.

peut dire qu'elle a créé l'homme une deuxième lui donnant une seconde âme, le droit.

dix-neuvième siècle hérite et profite de son et aujourd'hui la catastrophe sociale que nous ons tout à l'heure est simplement impossible. e qui la dénonce ! niais qui la redoute ! la on est la vaccine de la jacquerie.

ce à la révolution, les conditions sociales sont es. Les maladies féodales et monarchiques ne us dans notre sang. Il n'y a plus de moyen âge otre constitution. Nous ne sommes plus aux où d'effroyables fourmillements intérieurs fai- irruption, où l'on entendait sous ses pieds la obscure d'un bruit sourd, où apparaissaient à la e de la civilisation on ne sait quels soulèvements ries de taupes, où le sol se crevassait, où le des- s cavernes s'ouvrait, et où l'on voyait tout à coup e terre des têtes monstrueuses.

sens révolutionnaire est un sens moral. Le sen- du droit, développé, développe le sentiment du La loi de tous, c'est la liberté, qui finit où com- la liberté d'autrui, selon l'admirable définition de pierre. Depuis 89, le peuple tout entier se dilate ndividu sublimé ; il n'y a pas de pauvre qui, ayant bit, n'ait son rayon ; le meurt-de-faim sent en hnêteté de la France ; la dignité du citoyen est nure intérieure ; qui est libre est scrupuleux ; qui gne. De là l'incorruptibilité ; de là l'avortement nvoitises malsaines ; de là les yeux héroïque- aissés devant les tentations. L'assainisseme- onnaire est tel qu'un jour de délivrance, un 14 in 10 août, il n'y a plus de populace. Le premier foules illuminées et grandissantes c'est : mort eurs ! Le progrès est honnête homme ; l'idéal et u ne font pas le mouchoir. Par qui furent escor- 1848 les fourgons qui contenaient les richesses leries ? par les chiffonniers du faubourg Saint- e. Le haillon monta la garde devant le trésor. La t ces déguenillés resplendissants. Il y avait là, es fourgons, dans des caisses à peine fermées es-unes même entr'ouvertes, parmi cent écrins ants, cette vieille couronne de France toute en ts, surmontée de l'escarboucle de la royauté, du qui valait trente millions. Ils gardaient, pieds nus, uronne.

c plus de jacquerie. J'en suis fâché pour les ha- 'est là de la vieille peur qui a fait son dernier qui ne pourrait plus désormais être employée en e. Le grand ressort du spectre rouge est cassé. monde le sait maintenant. L'épouvantail n'épou- lus. Les oiseaux prennent des familiarités avec hequin, les stercoraires s'y posent, les bourgeois ssus.

prit. Indice qu'elles perdent le sentiment de leur dignité, et qu'elles se sentent jusque parmi les penseurs les songeurs je ne sais quels appuis qui s'ignorent mêmes. Indice que le vol et le pillage commencent à s'infiltrer jusque dans des doctrines et des sophismes de manière à perdre un peu de leur laideur en passant beaucoup aux sophismes et aux doctrines enfin, si aucune diversion ne surgit, de quelque époque prodigieuse et prochaine.

Arrêtons-nous un moment. Qui accusons-nous de ce le dix-huitième siècle ? est-ce sa philosophie ? Non certes. L'œuvre du dix-huitième siècle est bonne. Les encyclopédistes, Diderot en tête, les physiocrates, Turgot en tête, les philosophes, Voltaire en tête, les utopistes, Rousseau en tête, ce sont là les légions sacrées. L'immense avance de l'humanité, la lumière leur est due. Ce sont les quatre avant-gardes du genre humain allant aux quatre points cardinaux du progrès, Diderot vers le beau, Turgot vers l'utile, Voltaire vers le vrai, Rousseau vers le juste. Mais, à côté de ces philosophes, il y avait les sophistes, les dévotionnaires, la vénérable mêlée à la croissance salubre dans la forêt vierge. Pendant que le bourreau brûlait le maître-escalier du palais de justice les grands libérateurs du siècle, des écrivains aujourd'hui oubliés publiaient, avec privilège du roi, on ne sait quel étrangement désorganisateur, avidement lus et dévorés. Quelques-unes de ces publications, d'ailleurs, patronnées par un prince, se retrouvent dans la *Bibliothèque secrète*. Ces faits, profonds mais inaperçus à la surface. Parfois c'est l'ombre même d'un fait qui est son danger. Il est obscur qu'il est souterrain. De tous ces écrivains, celui qui creusa alors dans les masses la galerie malsaine, c'est Restif de la Bretonne.

Ce travail, propre à toute l'Europe, fit plus de bruit en Allemagne que partout ailleurs. En Allemagne pendant une certaine période, résumée par Schiller dans son drame fameux des *Brigands*, le vol et le pillage s'érigeaient en protestation contre la propriété et le travail, s'assimilaient de certaines idées élémentaires fausses et fausses, justes en apparence, absurdes en réalité, s'enveloppaient de ces idées, y disparaissaient en quelque sorte, prenaient un nom abstrait et se faisaient à l'état de théorie, et de cette façon circulaient dans les foules laborieuses, souffrantes et honorées, l'insu même des chimistes imprudents qui avaient paré la mixture, à l'insu même des masses qui l'avaient prise. Toutes les fois qu'un fait de ce genre se présente, il est grave. La souffrance engendre la colère ; et que les classes prospères s'aveuglent, ou s'endroient, ce qui est toujours fermer les yeux, la haine des malheureuses allume sa torche à quelque esprit ou mal fait qui rêve dans un coin, et elle se met à miner la société. L'examen de la haine, chose terrible.

De là, si le malheur des temps le veut, viennent les grandes commotions qu'on nommait jadis jacqueries, près desquelles les agitations purement politiques, les jeux d'enfants, qui ne sont plus la lutte de l'opprimé contre l'opresseur, mais la révolte du malade contre le bien-être. Tout s'écroule alors.

Les jacqueries sont des tremblements de terre. C'est à ce péril, imminent peut-être en Europe à la fin du dix-huitième siècle, que vint couper court la Révolution française, cet immense acte de prob

Chapitre III. Le plan de Paris de 1727

de trois cents pas, il arriva à un point où la rue se bifurquait. Elle se partageait en deux rues, obliquant l'une à gauche, l'autre à droite. Jean Valjean avait devant lui les deux branches d'un Y. Laquelle choisir ? Il balançait point, il prit la droite.

Et pourquoi ? Il se dit que la branche gauche allait vers le faubourg, vers les lieux habités, et la branche droite vers la campagne, c'est-à-dire vers les lieux déserts. Pendant qu'ils ne marchaient plus très rapidement, Cosette ralentissait le pas de Jean Valjean. Elle remit à la porter. Cosette appuyait sa tête sur son bonhomme et ne disait pas un mot.

Il se retourna de temps en temps et regardait. Il avait l'impression de se tenir toujours du côté obscur de la rue était droite derrière lui. Les deux ou trois fois qu'il se retourna, il ne vit rien, le silence profond, il continua sa marche un peu rassuré. Un coup, à un certain instant, s'étant retourné, il lui sembla voir dans la partie de la rue où il venait de passer, dans l'obscurité, quelque chose qui bougeait.

Il précipita en avant, plutôt qu'il ne marcha, essayant de trouver quelque ruelle latérale, s'évader par là, et se débarrasser encore une fois sa piste.

Il arriva à un mur. Ce mur n'était point une impossibilité d'aller plus loin ; c'était une muraille bordant une ruelle transversale à laquelle aboutissait la rue où s'était engagé Jean Valjean.

Encore il fallait se décider ; prendre à droite ou à gauche. Il regarda à droite. La ruelle se prolongeait en travers des constructions qui étaient des hangars ou des écuries, puis se terminait en impasse. On voyait à l'extrémité le fond du cul-de-sac ; un grand mur se dressait devant.

Il regarda à gauche. La ruelle de ce côté était ouverte, au bout de deux cents pas environ, tombait dans la rue dont elle était l'affluent. C'était de ce côté qu'il devait aller. Il prit le salut.

En ce moment où Jean Valjean songeait à tourner à gauche pour tâcher de gagner la rue qu'il entrevoyait au bout de la ruelle, il aperçut, à l'angle de la ruelle et de la rue, vers laquelle il allait se diriger, une espèce de boutique noire, immobile.

Derrière cette boutique, un homme, qui venait d'être posté devant elle, immobilement, et qui, barrant le passage, attendait. Jean Valjean recula.

En ce point de Paris où se trouvait Jean Valjean, sur le faubourg Saint-Antoine et la Râpée, est un quartier qui qu'ont transformés de fond en comble les travaux, les enlaidissements selon les uns, les transfigurations selon les autres. Les cultures, les chantiers et les constructions bâties se sont effacés. Il y a là aujourd'hui des rues toutes neuves, des arènes, des cirques, des amphithéâtres, des embarcadères de chemin de fer, des pontons, Mazas ; le progrès, comme on voit, avec

son correctif. Il y a un demi-siècle, dans cette usuelle populaire, toute faite de traditions, qui s'appelaient l'Institut *les Quatre-Nations* et l'Opéra-Comique, l'endroit précis où était parvenu Jean Valjean se nommait le *Petit-Picpus*. La porte Saint-Jacques, la porte Paris, la barrière des Sergents, les Porches, la Galiote, les Célestins, les Capucins, le Mail, l'Arbre-de-Cracovie, la Petite-Pologne, le Petit-Picpus sont les noms du vieux Paris surnageant dans le passé. La mémoire du peuple flotte sur ces époques.

Le Petit-Picpus, qui du reste a existé à peine jamais été qu'une ébauche de quartier, avait l'aspect monacal d'une ville espagnole. Les rues étaient peu pavées, les rues étaient peu bâties. Les deux ou trois rues dont nous allons parler, toute muraille et solitude. Pas une boutique, pas une vitrine à peine çà et là une chandelle allumée aux fenêtres toute lumière éteinte après dix heures. Des jardins couverts, des chantiers, des marais ; de rares murets basses, et de grands murs aussi hauts que les maisons.

Tel était ce quartier au dernier siècle. La révolution l'avait déjà fort rabroué. L'édilité républicaine l'avait moli, percé, troué. Des dépôts de gravats y avaient été établis. Il y a trente ans, ce quartier disparaissait à la rature des constructions nouvelles. Aujourd'hui il a été effacé tout à fait. Le Petit-Picpus, dont aucun plan n'a gardé trace, est assez clairement indiqué sur le plan de 1727, publié à Paris chez Denis Thiebaud, Saint-Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre, et à Lyon, chez Jean Girin rue Mercière, à la Prudence. Le Petit-Picpus avait ce que nous venons d'appeler un Y de rues formé par la rue du Chemin-Vert-Saint-Antoine s'écartant en deux branches et prenant à gauche le nom de rue du Petit-Picpus et à droite le nom de rue Polonceau. Les deux branches de l'Y étaient réunies à leur sommet par une barre. Cette barre se nommait rue Droite. La rue Polonceau y aboutissait ; la petite rue qui passait outre, et montait vers le marché Lenoir, venant de la Seine, arrivait à l'extrémité de la rue Polonceau, avait à sa gauche la rue Droit-Mur, tournant brusquement à angle droit, devant lui la muraille de cette rue, et à sa droite un prolongement tronqué de la rue Droit-Mur, sans issue, appelé le cul-de-sac Genrot. C'est là qu'était Jean Valjean.

Comme nous venons de le dire, en apercevant la silhouette noire, en vedette à l'angle de la rue Droite et de la petite rue Picpus, il recula. Nul doute que Jean Valjean fût guetté par ce fantôme.

Que faire ?

Il n'était plus temps de rétrograder. Ce qu'il fallait faire, c'était de remuer dans l'ombre à quelque distance derrière soi, au moment d'auparavant, c'était sans doute Javert qui se tenait là, l'escouade. Javert était probablement déjà au commencement de la rue à la fin de laquelle était Jean Valjean. Javert, selon toute apparence, connaissait ce passage, et avait pris ses précautions en envoyant ses hommes garder l'issue. Ces conjectures, si raisonnables à des évidences, tourbillonnèrent tout d'un coup dans le cerveau douloureux de Jean Valjean. Il examina le cul-de-sac Genrot ; là, barrage. Il examina la petite rue Picpus ; là, une sentinelle. Il voyait cette sentinelle sombre se détacher en noir sur le pavé blanc incrusté de lune. Avancer, c'était tomber sur cet homme. Il

Chapitre III. L'argot qui pleure et argot qui rit

On le voit, l'argot tout entier, l'argot d'il y a quatre siècles comme l'argot d'aujourd'hui, est pénétré de ce bre esprit symbolique qui donne à tous les mots une allure dolente, tantôt un air menaçant. On trouve dans la vieille tristesse farouche de ces truands de Paris des Miracles qui jouaient aux cartes avec des figures, dont quelques-uns nous ont été conservés. Le trèfle, par exemple, représentait un grand portulac ou tout au moins huit énormes feuilles de trèfle, sorte de symbolisation fantastique de la forêt. Au pied de cette feuille on voyait un feu allumé où trois lièvres faisaient leur métier de chasseur à la broche, et derrière, sur un autre feu, une marmite fumante d'où sortait la tête du chien. Il n'y avait plus lugubre que ces représailles en peinture, ces jeux de cartes, en présence des bûchers à brûler les truands et de la chaudière à bouillir les faux assignats. Les diverses formes que prenait la pensée dans ce royaume d'argot, même la chanson, même la menace, avaient toutes ce caractère puissant et accablé. Tous les chants, dont quelques-uns ont été recueillis, étaient humbles et lamentables. Ils pleuraient. Le pègre s'appelle *le pauvre pègre*, et il pleure le lièvre qui se cache, la souris qui se sauve, le voleur qui s'enfuit. À peine réclame-t-il, il se borne à gémir ; un de ses gémissements est venu jusqu'à nous : *— Je n'entrave que le dail comment meck, le daron d'aujourd'hui, peut atiger ses mômes et ses momignards qui cherchent à cribler sans être atigé lui-même. —* Le milieu de toutes les fois qu'il a le temps de penser, se précipite devant la loi et chétif devant la société ; il se jette à plat ventre, il supplie, il se tourne du côté de la terre et il sent qu'il se sait dans son tort.

Pour le milieu du dernier siècle, un changement se fit dans les chants de prisons, les ritournelles de voleurs pour ainsi parler, un geste insolent et jovial. Le *maluré* fut remplacé par *larifla*. On retrouve au commencement du dix-huitième siècle, dans presque toutes les chansons de ce genre, des bagnes et des chiourmes, une gaîté qui se perd dans une tristesse et énigmatique. On y entend ce refrain strident qui saute à l'oreille et qui semble jeté dans la forêt par un feu follet : *— Larifla, larifla, larifla, larifla !*

Il y avait aussi dans l'argot du dix-huitième siècle :

— Lababi, surlababo,

— Ribon ribette,

— Labi, mirlababo,

— Ribon ribo.

Le chanteur se chantait en égorgeant un homme dans une rue étroite au coin d'un bois.

Le chant était sérieux. Au dix-huitième siècle l'antique gaieté de ces classes mornes se dissipe. Elles se jettent à rire. Elles raillent le grand meg et le grand dab. En étant donné, elles appellent le roi de France « le roi de France » et le duc de Bourgogne « le duc de Bourgogne ». Les voilà presque gaies. Une lueur de lumière légère sort de ces misérables comme un rayon de lune. L'insouciance ne leur pesait plus. Ces lamentables du dix-huitième siècle ne pleurent plus seulement l'audace désespérée de leurs actions, elles ont l'audace insouciance de l'es-

les obscures tyrannies de la fatalité, qu'il puisse jeter dans Javert. Jean Valjean se sentait pris
lié à on ne sait quelles attaches dans ce précipice dans un filet qui se resserrait lentement. Il re-
consterne. e ciel avec désespoir.

Ô pauvre pensée des misérables !

Hélas ! personne ne viendra-t-il au secours d
humaine dans cette ombre ? Sa destinée est-
attendre à jamais l'esprit, le libérateur, l'immen
vauteur des pégases et des hippogriffes, le c
tant couleur d'aurore qui descend de l'azur ent
ailes, le radieux chevalier de l'avenir ? Appelle
toujours en vain à son secours la lance de lum
l'idéal ? Est-elle condamnée à entendre venir ép
tablement dans l'épaisseur du gouffre le Mal, é
trevoir, de plus en plus près d'elle, sous l'eau h
cette tête draconienne, cette gueule mâchant l'
et cette ondulation serpentante de griffes, de
ments et d'anneaux ? Faut-il qu'elle reste là, sa
lueur, sans espoir, livrée à cette approche form
vaguement flairée du monstre, frissonnante, éch
se tordant les bras, à jamais enchaînée au roc
la nuit, sombre Andromède blanche et nue dans
nèbres !

nnés aux galères jusqu'au jour du départ pour
On les poussait sous cette poutre où chacun
on serrement oscillant dans les ténèbres qui l'at-
Les chaînes, ces bras pendants, et les carcans,
ins ouvertes, prenaient ces misérables par le
n les rivait et on les laissait là. La chaîne étant
urte, ils ne pouvaient se coucher. Ils restaient
les dans cette cave, dans cette nuit, sous cette
presque pendus, obligés à des efforts inouïs
teindre au pain ou à la cruche, la voûte sur la tête,
jusqu'à mi-jambe, leurs excréments coulant sur
rrets, écartelés de fatigue, ployant aux hanches
genoux, s'accrochant par les mains à la chaîne
e reposer, ne pouvant dormir que debout, et ré-
à chaque instant par l'étranglement du carcan ;
es-uns ne se réveillaient pas. Pour manger, ils fai-
monter avec leur talon le long de leur tibia jusqu'à
in leur pain qu'on leur jetait dans la boue. Com-
e temps demeuraient-ils ainsi ? Un mois, deux
ix mois quelquefois ; un resta une année. C'était
ambre des galères. On était mis là pour un lièvre
roi. Dans ce sépulcre enfer, que faisaient-ils ?
n peut faire dans un sépulcre, ils agonisaient, et
n peut faire dans un enfer, ils chantaient. Car où
plus l'espérance, le chant reste. Dans les eaux
e, quand une galère approchait, on entendait le
vant d'entendre les rames. Le pauvre braconnier
ent qui avait traversé la prison-cave du Châtelet
Ce sont les rimes qui m'ont soutenu. Inutilité de
ie. À quoi bon la rime ? C'est dans cette cave
nt nées presque toutes les chansons d'argot.
e ce cachot du Grand-Châtelet de Paris que vient
ncolique refrain de la galère de Montgomery :
umisaine, timoulamison. La plupart de ces chan-
ont lugubres ; quelques-unes sont gaies ; une est
:

*Quelle est le théâtre
dardant.*

s aurez beau faire, vous n'anéantirez pas cet
reste du cœur de l'homme, l'amour.

s ce monde des actions sombres, on se garde
et. Le secret, c'est la chose de tous. Le se-
ur ces misérables, c'est l'unité qui sert de base
n. Rompre le secret, c'est arracher à chaque
e de cette communauté farouche quelque chose
hème. Dénoncer, dans l'énergique langue d'argot,
dit : *manger le morceau.* Comme si le dénon-
tirait à lui un peu de la substance de tous et se
sait d'un morceau de la chair de chacun.

est-ce que recevoir un soufflet ? La métaphore
répond : *C'est voir trente-six chandelles.* Ici l'ar-
rvient, et reprend : *Chandelle, camoufle.* Sur ce,
age usuel donne au soufflet pour synonyme ca-
t. Ainsi, par une sorte de pénétration de bas en
métaphore, cette trajectoire incalculable, aidant,
monte de la caverne à l'académie, et Poulaillet
: *J'allume ma camoufle, fait écrire à Voltaire :*
ciel La Beaumelle mérite cent camoufflets.

fouille dans l'argot, c'est la découverte à chaque
étude et l'approfondissement de cet étrange
mènent au mystérieux point d'intersection de la
régulière avec la société maudite.

ot, c'est le verbe devenu forçat.

le principe pensant de l'homme puisse être re-
bas, qu'il puisse être traîné et garrotté là par

On y entendait la terminaison en *anche* des vie-neurs. *Boyanches-tu* (bois-tu ?) ? *il croyanche* (Mais le mouvement perpétuel n'en reste pas m-loi.

Si le philosophe parvient à fixer un momen-l'observer, cette langue qui s'évapore sans c-tombe dans de douloureuses et utiles méditaticune étude n'est plus efficace et plus féconde-seignements. Pas une métaphore, pas une é-gie de l'argot qui ne contienne une leçon. — Pa-hommes, *battre* veut dire *feindre* ; on *bat* une m-la ruse est leur force.

Pour eux l'idée de l'homme ne se sépare pas d-de l'ombre. La nuit se dit la *sorgue* ; l'homme, L'homme est un dérivé de la nuit.

Ils ont pris l'habitude de considérer la l-comme une atmosphère qui les tue, comme un-fatale, et ils parlent de leur liberté comme on p-de sa santé. Un homme arrêté est un *mala* homme condamné est un *mort*.

Ce qu'il y a de plus terrible pour le prisonnier d- quatre murs de pierre qui l'ensevelissent, c'est ur-de chasteté glaciale ; il appelle le cachot, le *ca*

Dans ce lieu funèbre, c'est toujours sous son-le plus riant que la vie extérieure apparaît. Le-nier a des fers aux pieds ; vous croyez peut-é-songe que c'est avec les pieds qu'on marche ; songe que c'est avec les pieds qu'on danse ; au-parvienne à scier ses fers, sa première idée e-maintenant il peut danser, et il appelle la scie-*tringue*. — Un *nom* est un *centre* ; profonde assir- — Le bandit a deux têtes, l'une qui raisonne ses-et le mène pendant toute sa vie, l'autre qu'il a-épaulés, le jour de sa mort ; il appelle la tête-conseille le crime, la *sorbonne*, et la tête qui l'e-*tronche*. — Quand un homme n'a plus que des g-sur le corps et des vices dans le cœur, quand il es-à cette double dégradation matérielle et morale-ractérise dans ses deux acceptions le mot *gueux* point pour le crime, il est comme un couteau bier-il a deux tranchants, sa détresse et sa mécha-aussi l'argot ne dit pas « un gueux » ; il dit un- — Qu'est-ce que le bagne ? un brasier de damna-enfer. Le forçat s'appelle un *fagot*. — Enfin, quel-malfaiteurs donnent-ils à la prison ? le *collège*. système pénitentiaire peut sortir de ce mot.

Le voleur a lui aussi sa chair à canon, la-volable, vous, moi, quiconque passe ; le *pantr* tout le monde.)

Veut-on savoir où sont écloses la plupart de-sons de bagne, ces refrains appelés dans le voca-spécial les *lirlonfa* ? Qu'on écoute ceci :

Il y avait au Châtelet de Paris une grand-longue. Cette cave était à huit pieds en cor-au-dessous du niveau de la Seine. Elle n'avai-nêtres ni soupiraux, l'unique ouverture était la po-hommes pouvaient y entrer, l'air non. Cette cav-pour plafond une voûte de pierre et pour plan-pouces de boue. Elle avait été dallée ; mais sous-tement des eaux, le dallage s'était pourri et crev-huit pieds au-dessus du sol, une longue poutre n-traversait ce souterrain de part en part ; de cette-tombaient, de distance en distance, des chaînes-pieds de long, et à l'extrémité de ces chaînes il-des carcans. On mettait dans cette cave les h-

Chapitre IV. Les tâtonnements de l'évasion

Comprendre ce qui va suivre, il faut se figurer-manière exacte la ruelle Droit-Mur, et en parti-angle qu'on laissait à gauche quand on sortait-le Polonceau pour entrer dans cette ruelle. La-ruelle Droit-Mur était à peu près entièrement bordée à-jusqu'à la petite rue Picpus par des maisons de-apparence ; à gauche par un seul bâtiment d'une-œuvre composé de plusieurs corps de logis qui-se haussant graduellement d'un étage ou deux-re qu'ils approchaient de la petite rue Picpus ; de-ue ce bâtiment, très élevé du côté de la petite rue-était assez bas du côté de la rue Polonceau. Là,-e dont nous avons parlé, il s'abaissait au point-oir plus qu'une muraille. Cette muraille n'allait-putir carrément à la rue ; elle dessinait un pan-fort en retraite, dérobé par ses deux angles à-serveurs qui eussent été l'une rue Polonceau,-ue Droit-Mur.

Partir des deux angles du pan coupé, la muraille se-était sur la rue Polonceau jusqu'à une maison qui-le no 49 et sur la rue Droit-Mur, où son tronçon-aucoup plus court, jusqu'au bâtiment sombre-ous avons parlé et dont elle coupait le pignon,-ainsi dans la rue un nouvel angle rentrant. Ce-était d'un aspect morne ; on n'y voyait qu'une-pnêtre, ou, pour mieux dire, deux volets revêtus-uille de zinc, et toujours fermés.

Le lieu que nous dressons ici est d'une rigou-xactitude et éveillera certainement un souvenir-cis dans l'esprit des anciens habitants du quar-

Le pan coupé était entièrement rempli par une chose-semblait à une porte colossale et misérable.-un vaste assemblage informe de planches per-laires, celles d'en haut plus larges que celles-s, reliées par de longues lanières de fer transver-à côté il y avait une porte cochère de dimension-le et dont le percement ne remontait évidem-as à plus d'une cinquantaine d'années.

Le lieu montrait son branchage au-dessus du pan-et le mur était couvert de lierre du côté de la rue-pau.

Le lieu l'imminent péril où se trouvait Jean Valjean,-ment sombre avait quelque chose d'inhabité et-taire qui le tentait. Il le parcourut rapidement-ux. Il se disait que s'il parvenait à y pénétrer,-peut-être sauvé. Il eut d'abord une idée et une-nce.

Sur la partie moyenne de la devanture de ce bâ-sur la rue Droit-Mur, il y avait à toutes les fe-les divers étages de vieilles cuvettes-entonnoirs-ns. Les embranchements variés des conduits-ient d'un conduit central aboutir à toutes ces-s dessinaient sur la façade une espèce d'arbre.-ifications de tuyaux avec leurs cent coudes imi-les vieux ceps de vigne dépouillés qui se tordent

sur les devantures des anciennes fermes. Les usquenets, et qui fait tenir dans un seul mot

Ce bizarre espalier aux branches de tôle et de plâtre, d'origine populaire : *il pleut des hallebardes*. le premier objet qui frappa le regard de Jean Valjean, à mesure que l'argot va de la première assit Cosette le dos contre une borne en lui regardant à la seconde, des mots passent de l'état dant le silence et courut à l'endroit où le conduit et primitif au sens métaphorique. Le diable toucher le pavé. Peut-être y avait-il moyen d'escalader *le rabouin* et devient *le boulanger*, celui par là et d'entrer dans la maison. Mais le conduit tourne. C'est plus spirituel, mais moins grand ; délabré et hors de service et tenait à peine à se tenir debout. C'est chose comme Racine après Corneille, comme l'éléphant. D'ailleurs toutes les fenêtres de ce logis, après Eschyle. Certaines phrases d'argot, cieux étaient grillées d'épaisses barres de fer, mélangent des deux époques et ont à la fois mansardes du toit. Et puis la lune éclairait pleureusement barbare et le caractère métaphorique, cette façade, et l'homme qui l'observait du bout du nez semblait à des fantasmagories. — *Les sorgeurs* aurait vu Jean Valjean faire l'escalade. Enfin qu'il s'agit de *hisser des gails à la lune* (les rôdeurs vont voler des de Cosette ? comment la hisser au haut d'une tour à la nuit). — Cela passe devant l'esprit comme à trois étages ?

Il renonça à grimper par le conduit et rampa sur le mur, et l'argot vit sur la langue.

Quand il fut au pan coupé où il avait laissé, quand le besoin surgit, à la dénaturer sommairement, il remarqua que, là, personne ne pouvait le voir et grossièrement. Parfois, avec les mots usuels Il échappait, comme nous venons de l'expliquer, des formes, et compliqués de mots d'argot pur, il les regards, de quelque côté qu'ils vinssent. En se des locutions pittoresques où l'on sent le météorologique dans l'ombre. Enfin il y avait deux portes. Les deux éléments précédents, la création directe pourrait-on les forcer. Le mur au-dessus duquel se dressait le tilleul et le lierre donnait évidemment dans un angle où il pourrait tout au moins se cacher, quoiqu'il y avait pas encore de feuilles aux arbres, et passer la nuit.

Le temps s'écoulait. Il fallait faire vite.

Il tâta la porte cochère et reconnut tout de suite que, dans l'argot, l'argot se borne à ajouter indistinctement à tous les mots de la langue une sorte de sonnet. A côté de l'autre grande porte avec plus d'espacement, une terminaison en aille, en orgue, en était affreusement décrépite, son immense ouverture en uche. Ainsi *Vousi ergue trouaille bon orgue* rendait moins solide, les planches étaient pourries. *Quelle mouche ? Trouvez-vous ce gigot bon ?* Phrase ligatures de fer, il n'y en avait que trois, étaient rompues par Cartouche à un guichetier, afin de savoir si on pouvait passer par là. Il semblait possible de percer cette clôture verte.

En l'examinant, il vit que cette porte n'était pas fermée. Elle n'avait ni gonds, ni pentures, ni serrures, fente au milieu. Les bandes de fer la traversaient en part sans solution de continuité. Par les créneaux des planches il entrevit des moellons et des briques, et l'autre végétation, tout rayon de jour y tue ce grossièrement cimentés que les passants pouvaient voir encore il y a dix ans. Il fut forcé de se baisser avec consternation que cette apparence de porcelaine jamais. Il fait plus de chemin en dix ans simplement le parement en bois d'une bâtisse à l'usage de la langue en dix siècles. Ainsi le lardon devient le gail, elle était adossée. Il était facile d'arracher une pierre de gail devient le gaye ; la fertanche, la fertille ; mais on se trouvait face à face avec un mur.

En l'examinant, il vit que cette porte n'était pas fermée. Elle n'avait ni gonds, ni pentures, ni serrures, fente au milieu. Les bandes de fer la traversaient en part sans solution de continuité. Par les créneaux des planches il entrevit des moellons et des briques, et l'autre végétation, tout rayon de jour y tue ce grossièrement cimentés que les passants pouvaient voir encore il y a dix ans. Il fut forcé de se baisser avec consternation que cette apparence de porcelaine jamais. Il fait plus de chemin en dix ans simplement le parement en bois d'une bâtisse à l'usage de la langue en dix siècles. Ainsi le lardon devient le gail, elle était adossée. Il était facile d'arracher une pierre de gail devient le gaye ; la fertanche, la fertille ; ignard, le momacque ; les siques, les frusques ; le, l'égrugeoir ; le colabre, le colas. Le diable est gahisto, puis le rabouin, puis le boulanger ; le st le ratichon, puis le sanglier ; le poignard est le eux, puis le surin, puis le lingre ; les gens de port des railles, puis des roussins, puis des rousses, s marchands de lacets, puis des coqueurs, puis gnes ; le bourreau est le taule, puis Charlot, puis r, puis le becquillard. Au dix-septième siècle, se s'était se donner du tabac ; au dix-neuvième, c'est ver la gueule. Vingt locutions différentes ont passé ces deux extrêmes. Cartouche parlerait hébreu acenaire. Tous les mots de cette langue sont tellement en fuite comme les hommes qui les cent.

pendant, de temps en temps, et à cause de ce ment même, l'ancien argot reparait et redevient u. Il a ses chefs-lieux où il se maintient. Le conservait l'argot du dix-septième siècle ; Birsqu'il était prison, conservait l'argot de Thunes.

race maudite a déposé sa couche, chaque sou a laissé tomber sa pierre, chaque cœur a doré un caillou. Une foule d'âmes mauvaises, basses ou hautes, qui ont traversé la vie et sont allées s'évanouir dans l'éternité, sont là presque entières et en quelque sorte visibles encore sous la forme d'un mot monstrueux.

Veut-on de l'espagnol ? le vieil argot gothique fourmille. Voici *boffette*, soufflet, qui vient de *boff* ; *vantane*, fenêtre (plus tard *vanterne*), qui vient de *van* ; *gat*, chat, qui vient de *gato* ; *acite*, huile, qui vient de *aceyte*. Veut-on de l'italien ? Voici *spade*, épée, qui vient de *spada* ; *carvel*, bateau, qui vient de *caravella*. Veut-on de l'anglais ? Voici le *bichot*, l'évêque, qui vient de *bishop* ; *raille*, espion, qui vient de *rascal*, *rascal*, qui vient de *pilcker*, étui, qui vient de *pilcher*, fourreau. Veut-on de l'allemand ? Voici le *caleur*, le garçon, *kellner*, le maître, *herzog* (duc). Veut-on du latin ? Voici *casser*, *frangere* ; *affurer*, voler, *fur* ; *cadène*, chaîne, *tena*. Il y a un mot qui reparait dans toutes les langues du continent avec une sorte de puissance et d'importance mystérieuse, c'est le mot *magnus* ; l'Écosse en a un, *mac*, qui désigne le chef du clan, *Mac-Farlant*, *Callummore*, le grand Farlane, le grand Callum. Veut-on de l'argot en fait le *meck*, et plus tard, le *meg*, c'est-à-dire Dieu. Veut-on du basque ? Voici *gahisto*, le diable, qui vient de *gaiztoa*, mauvais ; *sorgabon*, bonne nuit, qui vient de *gabon*, bonsoir. Veut-on du celtique ? Voici le *mouchoir*, qui vient de *blavet*, eau jaillissante ; *meinec*, la femme (en mauvaise part), qui vient de *meinec*, pierres ; *barant*, ruisseau, de *baranton*, fontaine ; *serrurier*, de *goff*, forgeron ; la *guédouze*, la machine à vapeur, vient de *guenn-du*, blanche-noire. Veut-on de l'argot enfin ? L'argot appelle les écus les *maltèses*, sous le nom de la monnaie qui avait cours sur les galères de Malte.

Outre les origines philologiques qui viennent d'être indiquées, l'argot a d'autres racines plus naturelles et qui sortent pour ainsi dire de l'esprit même de l'homme :

Premièrement, la création directe des mots dans le mystère des langues. Peindre par des mots ce qu'on ne sait comment ni pourquoi, des figures. C'est le fond primitif de tout langage humain, ce qui n'est que le mot pour nommer le granit. L'argot pullule de mots de ce genre, mots immédiats, créés de toute pièce ou d'instinct, où ni par qui, sans étymologies, sans analogie, sans dérivés, mots solitaires, barbares, quelquefois qui ont une singulière puissance d'expression et qui vivent. — Le bourreau, *le taule* ; — la forêt, *le sieur*, la fuite, *taf* ; — le laquais, *le larbin* ; — le géant, *le pharos* ; — le diable, *le rabouin*. Rien n'est plus étrange que ces mots qui masquent et démasquent. Quelques-uns, *le rabouin*, par exemple, sont en même temps grotesques et terribles, et voient l'effet d'une grimace cyclopéenne.

Deuxièmement, la métaphore. Le propre de la langue qui veut tout dire et tout cacher, c'est d'être riche en figures. La métaphore est une énigme qui se réfugie le voleur qui complotte un coup, le prisonnier qui combine une évasion. Aucun idiome n'a autant de métaphorique que l'argot. — *Dévisser le cou*, le cou, — *tortiller*, manger ; — *être gerbé*, être enroulé ; — *un rat*, un voleur de pain ; — *il lansquigne*, il se défend ; — *il se défend*, une vieille figure frappante, qui porte en quelque sorte sa date avec elle, qui assimile les longues et les courtes obliques de la pluie aux piques épaisses et pe-

Chapitre V.

Qui serait impossible avec l'éclairage au gaz

Un bruit sourd et cadencé commença à se faire entendre à quelque distance. Jean Valjean leva un peu son regard en dehors du coin de la rue. Huit soldats disposés en peloton venaient de passer dans la rue Polonceau. Il voyait briller les baïonnettes. Cela venait vers lui.

Les soldats, en tête desquels il distinguait la haute taille de Javert, s'avançaient lentement et avec précaution. Ils s'arrêtaient fréquemment. Il était visible qu'ils exploraient tous les recoins des murs et toutes les fentes de portes et d'allées.

Il était évident, et ici la conjecture ne pouvait se tromper, que c'était une patrouille que Javert avait rencontrée et qu'il surveillait.

Deux acolytes de Javert marchaient dans leurs rangs. Les pas dont ils marchaient, et avec les stations qu'ils faisaient, il leur fallait environ un quart d'heure pour aller à l'endroit où se trouvait Jean Valjean. Ce fut à cet instant affreux. Quelques minutes séparaient Jean Valjean de cet épouvantable précipice qui s'ouvrait devant lui pour la troisième fois. Et le bagne maintenant n'était plus seulement le bagne, c'était Cosette perdue ; c'est-à-dire une vie qui ressemblait au dedans d'un tombeau.

Il n'avait plus qu'une chose possible.

Jean Valjean avait cela de particulier qu'on pouvait dire qu'il portait deux besaces ; dans l'une il avait les deux besaces d'un saint, dans l'autre les redoutables talents d'un chat. Il fouillait dans l'une ou dans l'autre, selon son besoin.

En dehors de ces autres ressources, grâce à ses nombreuses années de prison au bagne de Toulon, il était, on s'en souvient, un maître dans cet art incroyable de s'élever, sans escaliers, sans crampons, par la seule force musculaire, appuyant de la nuque, des épaules, des hanches et des pieds, en s'aidant à peine des rares reliefs de la muraille, dans l'angle droit d'un mur, au besoin jusqu'à la hauteur d'un sixième étage ; art qui a rendu si effrayant le bagne, et qui a rendu si effrayant le coin de la cour de la Conciergerie de Paris, par où s'échappa, il y a une vingtaine d'années, le condamné nommé Battemolle.

Jean Valjean mesura des yeux la muraille au-dessus de laquelle elle il voyait le tilleul. Elle avait environ dix-huit pieds de haut. L'angle qu'elle faisait avec le pignon du bâtiment était rempli, dans sa partie inférieure, d'un massif de maçonnerie de forme triangulaire, profondément destiné à préserver ce trop commode recoin des incursions de ces stercoraires qu'on appelle les passereaux. Ce remplissage préventif des coins de mur est commun à Paris.

Ce massif avait environ cinq pieds de haut. Du sommet de ce massif l'espace à franchir pour arriver sur le toit était guère que de quatorze pieds.

Le toit était surmonté d'une pierre plate sans che-

La difficulté était Cosette. Cosette elle, ne pas escalader un mur. L'abandonner ? Jean Valjean songeait pas. L'emporter était impossible. Toutes les forces d'un homme lui sont nécessaires pour à bien ces étranges ascensions. Le moindre dérangerait son centre de gravité et le précipiterait.

Il aurait fallu une corde. Jean Valjean n'en avait pas. Où trouver une corde à minuit, rue Polonceau ? En cet instant-là, si Jean Valjean avait eu un royaume, il l'eût donné pour une corde. Toutes les situations critiques ont leurs éclaircies qui tantôt nous aveuglent, tantôt nous illuminent.

Le regard désespéré de Jean Valjean rencontrait la potence du réverbère du cul-de-sac Genrot.

À cette époque il n'y avait point de becs dans les rues de Paris. À la nuit tombante on y avait des réverbères placés de distance en distance, ils se montaient et descendaient au moyen d'une corde qui traversait la rue de part en part et qui s'ajustait dans la rainure d'une potence. Le tourniquet où se trouvait cette corde était scellé au-dessous de la lanterne. Une petite armoire de fer dont l'allumeur avait la clé, la corde elle-même était protégée jusqu'à une certaine hauteur par un étui de métal.

Jean Valjean, avec l'énergie d'une lutte surhumaine, franchit la rue d'un bond, entra dans le cul-de-sac, sauta le pêne de la petite armoire avec la poignée de son couteau, et un instant après il était revenu vers Cosette. Il avait une corde. Ils vont vite en besogne ces sombres trouveurs d'expédients, aux prises avec la fatalité.

Nous avons expliqué que les réverbères n'ont pas été allumés cette nuit-là. La lanterne du cul-de-sac Genrot se trouvait donc naturellement éteinte, comme les autres, et l'on pouvait passer à côté sans remarquer qu'elle n'était plus à sa place.

Cependant l'heure, le lieu, l'obscurité, la précipitation de Jean Valjean, ses gestes singuliers, ses démarches venues, tout cela commençait à inquiéter Cosette. Elle se pencha vers l'autre enfant qu'elle aurait depuis longtemps entendu crier. Elle se borna à tirer Jean Valjean par le collet de sa redingote. On entendait toujours de plus en plus distinctement le bruit de la patrouille qui approchait.

— Père, dit-elle tout bas, j'ai peur. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Chut ! répondit le malheureux homme. Ne dis rien. Laisse-moi faire. Si tu cries, la Thénardier te guette. Elle vient pour te prendre.

Alors, sans se hâter, mais sans s'y reprendre deux fois pour rien, avec une précision ferme et brève, tant plus remarquable en un pareil moment de crise, la patrouille et Javert pouvaient survenir d'un instant à l'autre, il défit sa cravate, la passa autour du cou de Cosette sous les aisselles en ayant soin qu'elle ne blessât l'enfant, rattacha cette cravate à un bouton de la corde au moyen de ce nœud que les gens de Paris appellent nœud d'hirondelle, prit l'autre bout de cette corde dans ses dents, ôta ses souliers et ses bas qu'il jeta par-dessus la muraille, monta sur le massif de maçonnerie et commença à s'élever dans l'angle du mur en se soutenant avec autant de solidité et de certitude qu'un homme en un jour de pluie, au-dessus des échelons sous les talons et sous les coudes.

La demi-minute ne s'était pas écoulée qu'il était à la corde. Il avait une corde. Ils vont vite en besogne ces sombres trouveurs d'expédients, aux prises avec la fatalité.

Chapitre II. Racines

La langue est émue dans ses plus sombres profondeurs. La philosophie sociale est sollicitée à ses méditations les plus poignantes, en présence de cet énigme sociale, à la fois flétri et révolté. C'est là qu'il y a du visible. Chaque syllabe y a l'air marquée. Les mots de la langue vulgaire y apparaissent comme frôlés par les cornes sous le fer rouge du bourreau. Quelques-uns semblent fumer encore. Telle phrase vous fait l'effet d'une fleur delysée d'un voleur brusquement mise à mort. Elle refuse presque de se laisser exprimer par ces mots officiels repris de justice. La métaphore y est parfois employée qu'on sent qu'elle a été au carcan.

Le langage, malgré tout cela et à cause de tout cela, est étrange à de droit son compartiment dans un casier impartial où il y a place pour le langage de l'homme pour la médaille d'or, et qu'on nomme la langue. L'argot, qu'on y consente ou non, a sa syntaxe et sa poésie. C'est une langue. Si, à la difformité de ses vocables, on reconnaît qu'elle a été mâchée par un homme, à la splendeur de certaines métonymies, on reconnaît que Villon l'a parlée.

Les mots si exquis et si célèbre :

Où sont les neiges d'antan ?

un vers d'argot. Antan — *ante annum* — est un mot de l'argot de Thunes qui signifiait *l'an passé* et par lequel on disait *autrefois*. On pouvait encore lire il y a trente-cinq ans, à l'époque du départ de la grande chaîne de Bicêtre, dans un des cachots de Bicêtre, cette maxime gravée au clou sur le mur par un roi de Thunes condamné à mort : *Les dabs d'antan trimaient siempre pour du Coësre. Ce qui veut dire : Les rois d'autrefois se font toujours se faire sacrer.* Dans la pensée de ce roi, c'était le bagne.

Le mot *décarade*, qui exprime le départ d'une lourde voiture au galop, est attribué à Villon, et il en est digne. Le mot, qui fait feu des quatre pieds, résume dans un langage matopé magistral tout l'admirable vers de La Fontaine :

Quand les chevaux tiraient un coche.

Le langage est un point de vue purement littéraire, peu d'études ont été faites plus curieuses et plus fécondes que celle de la langue. C'est toute une langue dans la langue, une sorte de maladie, une greffe malsaine qui a pour sa nourriture la végétation, un parasite qui a ses racines dans le tronc gaulois et dont le feuillage sinistre rampe sur un côté de la langue. Ceci est ce qu'on pourrait appeler le premier aspect, l'aspect vulgaire de l'argot. Pour ceux qui étudient la langue ainsi qu'il faut, c'est-à-dire comme les géologues étudient la langue, l'argot apparaît comme une véritable alluvion. Selon qu'on y creuse plus ou moins avant, on trouve dans le sol au-dessous du vieux français populaire, le provençal, l'espagnol, de l'italien, du levantin, cette langue mêlée de la Méditerranée, de l'anglais et de l'allemand, le roman dans ses trois variétés, roman français, roman italien, roman roman, du latin, enfin du basque et du breton. Formation profonde et bizarre. Édifice souterrain en commun par tous les misérables. Chaque

mur.

Cosette le considérait avec stupeur, sans dire un mot. La recommandation de Jean Valjean et le nom de l'écornifleur l'avaient glacée.

À coup elle entendit la voix de Jean Valjean qui disait à voix basse :

« Couse-toi au mur.

« Obéit.

« Je ne dis pas un mot et n'aie pas peur, reprit Jean

Valjean. Tu ne te sentis enlever de terre.

Comme qu'elle eût eu le temps de se reconnaître, elle se trouvait au haut de la muraille.

Jean Valjean la saisit, la mit sur son dos, lui prit ses deux petites mains dans sa main gauche, se coucha sur son ventre et rampa sur le haut du mur jusqu'au sommet. Comme il l'avait deviné, il y avait là une ouverture dont le toit partait du haut de la clôture en bois et descendait fort près de terre, selon un plan assez légèrement incliné, en effleurant le tilleul.

C'était une circonstance heureuse, car la muraille était beaucoup plus haute de ce côté que du côté de la rue. Jean Valjean n'apercevait le sol au-dessous de lui que très légèrement.

Il ne craignait d'arriver au plan incliné du toit et n'avait pas lâché la crête de la muraille lorsqu'un hourvari annonça l'arrivée de la patrouille. On entendit la voix inépuisable de Javert :

« Arrêtez le cul-de-sac ! La rue Droit-Mur est gardée par la petite rue Picpus aussi. Je réponds qu'il est dans le cul-de-sac !

Les soldats se précipitèrent dans le cul-de-sac Gen-

Valjean se laissa glisser le long du toit, tout en entraînant Cosette, atteignit le tilleul et sauta à terre. Sans peur, soit courage, Cosette n'avait pas soufflé. Ses mains étaient un peu écorchées.

Obscurité dans l'atmosphère, obscurité dans les
bscurité dans les voix. Épouvantable langue cra-
qui va, vient, sautèle, rampe, bave, et se meut
ueusement dans cette immense brume grise
pluie, de nuit, de faim, de vice, de mensonge,
ce, de nudité, d'asphyxie et d'hiver, plein midi
érables.

ns compassion des châtiés. Hélas ! qui
s-nous nous-mêmes ? qui suis-je, moi qui
arle ? qui êtes-vous, vous qui m'écoutez ? d'où
-nous ? et est-il bien sûr que nous n'ayons
t avant d'être nés ? La terre n'est point sans
blance avec une geôle. Qui sait si l'homme n'est
repris de justice divine ?

ardez la vie de près. Elle est ainsi faite qu'on y
rtout de la punition.

-vous ce qu'on appelle un heureux ? Eh bien,
es triste tous les jours. Chaque jour a son grand
ou son petit souci. Hier, vous trembliez pour
nté qui vous est chère, aujourd'hui vous crai-
our la vôtre, demain ce sera une inquiétude d'ar-
rès-demain la diatribe d'un calomniateur, l'autre
emain le malheur d'un ami ; puis le temps qu'il
s quelque chose de cassé ou de perdu, puis un
ue la conscience et la colonne vertébrale vous
ent ; une autre fois, la marche des affaires pu-

Sans compter les peines de cœur. Et ainsi de
n nuage se dissipe, un autre se reforme. À peine
sur cent de pleine joie et de plein soleil. Et vous
ce petit nombre qui a le bonheur ! Quant aux
hommes, la nuit stagnante est sur eux.

esprits réfléchis usent peu de cette locution : les
x et les malheureux. Dans ce monde, vestibule
tre évidemment, il n'y a pas d'heureux.

raie division humaine est celle-ci : les lumineux
nébreux.

inuer le nombre des ténébreux, augmenter le
des lumineux, voilà le but. C'est pourquoi nous
enseignement ! science ! Apprendre à lire, c'est
du feu ; toute syllabe épelée étincelle.

este qui dit lumière ne dit pas nécessairement
n souffre dans la lumière ; l'excès brûle. La
est ennemie de l'aile. Brûler sans cesser de
est là le prodige du génie.

nd vous connaîtrez et quand vous aimerez, vous
ez encore. Le jour naît en larmes. Les lumineux
t, ne fût-ce que sur les ténébreux.

ot, est la langue des ténébreux.

nus, les déshérités, les orphelins, les malheureux, les infâmes, toutes les larves qui errent dans l'obscurité. Il faut qu'il descende, le cœur plein de charité et de sévérité à la fois, comme un frère et comme un père, jusqu'à ces casemates impénétrables où rampent et mêlent ceux qui saignent et ceux qui frappent, ceux qui pleurent et ceux qui maudissent, ceux qui jeûnent et ceux qui dévorent, ceux qui endurent le mal et ceux qui le font. Ces historiens des cœurs et des âmes, ces historiens des devoirs moindres que les historiens des faits, ces historiens ? Croit-on qu'Alighieri ait moins de chose à dire que Machiavel ? Le dessous de la civilisation, le plus profond et plus sombre, est-il moins important que le dessus ? Connaît-on bien la montagne quand on connaît pas la caverne ?

Disons-le du reste en passant, de quelques faits de ce qui précède on pourrait inférer entre les deux classes d'historiens une séparation tranchée qui n'existe pas dans notre esprit. Nul n'est bon historien de la surface, visible, éclatante et publique des peuples, et nul en même temps, dans une certaine mesure, historien de leur vie profonde et cachée ; et nul n'est bon historien du dedans s'il ne sait être, toutes les fois qu'il a besoin est, historien du dehors. L'histoire des faits et des idées pénètre l'histoire des événements, et vice versa. Ce sont deux ordres de faits différents qui se répondent, qui s'enchaînent toujours et s'engendrent souvent. Tous les linéaments que la providence a tracés à la surface d'une nation ont leurs parallèles souterrains, mais distincts, dans le fond, et toutes les convulsions du fond produisent des soulèvements à la surface, la vraie histoire étant mêlée à tout, le véritable historien mêle de tout.

L'homme n'est pas un cercle à un seul centre, mais une ellipse à deux foyers. Les faits sont l'un, les idées sont l'autre.

L'argot n'est autre chose qu'un vestiaire où la langue, ayant quelque mauvaise action à faire, se déguise et se s'y revêt de mots masques et de métaphores horribles. De la sorte elle devient horrible.

On a peine à la reconnaître. Est-ce bien la langue française, la grande langue humaine ? La voix qui vient à entrer en scène et à donner au crime la réplique propre à tous les emplois du répertoire du théâtre ne marche plus, elle clopine ; elle boite sur la pointe de la Cour des miracles, béquille métamorphosée en massue ; elle se nomme truanderie ; tous les ses habits, ses habillements, l'ont grimée ; elle se traîne et se double allure du reptile. Elle est apte à tous les rôles sordides, sormais, faite louche par le faussaire, vert-de-gris par l'empoisonneur, charbonnée de la suie de l'incendie et le meurtrier lui met son rouge.

Quand on écoute, du côté des honnêtes gens, à la porte de la société, on surprend le dialogue des questions et des réponses qui sont dehors. On distingue des demandes et des réponses. On perçoit, sans le comprendre, un murmure hideux, sonnante presque comme l'accent humain, plus voisin du hurlement que de la parole. C'est l'argot. Les mots sont difformes, et empreints de la saleté. On sait quelle bestialité fantastique. On croit entendre des hydres parler.

C'est l'inintelligible dans le ténébreux. Cela gémait, cela chuchote, complétant le crépuscule par l'obscurité. Il fait noir dans le malheur, il fait plus noir encore dans le crime ; ces deux noirceurs amalgamées com-

Chapitre VI. Commencement d'une énigme

Jean Valjean se trouvait dans une espèce de jardin fort singulier d'un aspect singulier ; un de ces jardins tristes et solitaires, faits pour être regardés l'hiver et la nuit. Le jardin était d'une forme oblongue, avec une allée centrale de deux peupliers au fond, des futaies assez hautes et serrées de deux coins, et un espace sans ombre au milieu, où se dressait un très grand arbre isolé, puis quelques bancs de fruitiers tordus et hérissés comme de grosses griffes, des carrés de légumes, une melonnière, et quelques cloches brillaient à la lune, et un vieux puisard. Il y avait à gauche et à droite des bancs de pierre qui semblaient être faits de mousse. Les allées étaient bordées de petits arbres sombres, et toutes droites. L'herbe en envahissant les coins, et une moisissure verte couvrait le reste. Jean Valjean avait à côté de lui la bâtisse dont il avait servi pour descendre, un tas de fagots, et un mur, et les fagots, tout contre le mur, une statue de sainte Vierge dont la face mutilée n'était plus qu'un masque qui apparaissait vaguement dans l'obscurité. La bâtisse était une sorte de ruine où l'on distinguait quelques ombres démantelées dont une, tout encombrée, pouvait servir de hangar.

Un grand bâtiment de la rue Droit-Mur qui faisait face sur la petite rue Picpus développait sur ce jardin ses deux façades en équerre. Ces façades du dedans étaient plus tragiques encore que celles du dehors. Les fenêtres étaient grillées. On n'y entrevoyait aucune lumière. Aux étages supérieurs il y avait des balcons comme aux prisons. L'une de ces façades projetait son ombre qui retombait sur le jardin et couvrait un immense drap noir.

Jean Valjean n'apercevait pas d'autre maison. Le fond du jardin se perdait dans la brume et dans la nuit. Cependant on distinguait confusément des murailles qui s'entrelevaient comme s'il y avait d'autres cultures au delà, dans les bas de la rue Polonceau.

Il ne pouvait rien se figurer de plus farouche et de plus solitaire que ce jardin. Il n'y avait personne, et il était tout simple à cause de l'heure ; mais il ne lui venait pas que cet endroit fût fait pour que quelqu'un y vînt, même en plein midi.

Le premier soin de Jean Valjean avait été de retrouver ses chaussures et de se rechauffer, puis d'entrer dans la boutique par avec Cosette. Celui qui s'évade ne se croit jamais assez caché. L'enfant, songeant toujours à la liberté, partageait son instinct de se blottir le plus possible.

Cosette tremblait et se serrait contre lui. On entendait le bruit tumultueux de la patrouille qui fouillait le cul-de-sac et la rue, les coups de crosse contre les pierres, les coups de Javert aux mouchards qu'il avait postés, les imprécations mêlées de paroles qu'on ne distinguait pas.

Pendant tout d'un quart d'heure, il sembla que cette esquisse grondement orageux commençait à s'éloigner. Jean Valjean ne respirait pas.

Il avait posé doucement sa main sur la bouqu'on emploie à bord, cette admirable langue Cosette. er, si complète et si pittoresque, qu'ont parlée

Au reste la solitude où il se trouvait était srt, Duquesne, Suffren et Duperré, qui se mêle au gement calme que cet effroyable tapage, si fuint des agrès, au bruit des porte-voix, au choc si proche, n'y jetait même pas l'ombre d'un trôhes d'abordage, au roulis, au vent, à la rafale, au semblait que ces murs fussent bâtis avec cesest tout un argot héroïque et éclatant qui est au sourdes dont parle l'Écriture. e argot de la pègre ce que le lion est au chacal.

Tout à coup, au milieu de ce calme profond, s doute. Mais, quoi qu'on en puisse dire, cette veau bruit s'éleva ; un bruit céleste, divin, ineffable comprendre le mot argot est une extension, si ravissant que l'autre était horrible. C'était un le monde même n'admettra pas. Quant à nous, qui sortait des ténèbres, un éblouissement d'nservons à ce mot sa vieille acception précise, et d'harmonie dans l'obscur et effrayant silencrite et déterminée, et nous restreignons l'argot nuit ; des voix de femmes, mais des voix comt. L'argot véritable, l'argot par excellence, Si ces à la fois de l'accent pur des vierges et de l'accots peuvent s'accoupler, l'immémorial argot qui des enfants, de ces voix qui ne sont pas de la royaume, n'est autre chose, nous le répétons, qui ressemblent à celles que les nouveau-nés enlangue laide, inquiète, sournoise, traître, veni-encore et que les moribonds entendent déjà. C cruelle, louche, vile, profonde, fatale, de la mi-venait du sombre édifice qui dominait le jardin. / a, à l'extrémité de tous les abaissements et de ment où le vacarme des démons s'éloignait, ores infortunes, une dernière misère qui se révolte un chœur d'anges qui s'approchait dans l'ombre décide à entrer en lutte contre l'ensemble des

Cosette et Jean Valjean tombèrent à genouxoureux et des droits régnants ; lutte affreuse où, Ils ne savaient pas ce que c'était, ils ne savaisée, tantôt violente, à la fois malsaine et féroce, où ils étaient, mais ils sentaient tous deux, l'ique l'ordre social à coups d'épingle par le vice et l'enfant, le pénitent et l'innocent, qu'il fallap de massue par le crime. Pour les besoins de fussent à genoux. tte, la misère a inventé une langue de combat qui

Ces voix avaient cela d'étrange qu'elles ot. chaient pas que le bâtiment ne parût déserte surnager et soutenir au-dessus de l'oubli, au comme un chant surnaturel dans une demeure du gouffre, ne fût-ce qu'un fragment d'une tée. quelconque que l'homme a parlée et qui se per-

Pendant que ces voix chantaient, Jean Vales-t-à-dire un des éléments, bons ou mauvais, songeait plus à rien. Il ne voyait plus la nuit, il vicivilisation se compose ou se complique, c'est ciel bleu. Il lui semblait sentir s'ouvrir ces ailes qu les données de l'observation sociale, c'est servir avons tous au dedans de nous. ation même. Ce service, Plaute l'a rendu, le vou-

Le chant s'éteignit. Il avait peut-être duré longne le voulant pas, en faisant parler le phénicien à Jean Valjean n'aurait pu le dire. Les heures de ldats carthaginois ; ce service, Molière l'a rendu ne sont jamais qu'une minute. nt parler le levantin et toutes sortes de patois à

Tout était retombé dans le silence. Plus rices personnages. Ici les objections se raniment. la rue, plus rien dans le jardin. Ce qui menaçaiticien, à merveille ! le levantin, à la bonne heure ! rassurait, tout s'était évanoui. Le vent froissait e patois, passe ! ce sont des langues qui ont crête du mur quelques herbes sèches qui faisenu à des nations ou à des provinces ; mais l'ar- petit bruit doux et lugubre. quoi bon conserver l'argot ? à quoi bon « faire er » l'argot ?

« la nous ne répondrons qu'un mot. Certes, si la qu'a parlée une nation ou une province est digne t, il est une chose plus digne encore d'attention de, c'est la langue qu'a parlée une misère.

t la langue qu'a parlée en France, par exemple, plus de quatre siècles, non seulement une mi-ais la misère, toute la misère humaine possible. uis, nous y insistons, étudier les difformités et mités sociales et les signaler pour les guérir, ce vint une besogne où le choix soit permis. L'his-les mœurs et des idées n'a pas une mission austère que l'historien des événements. Celui-surface de la civilisation, les luttes des cou-les naissances de princes, les mariages de rois, ailles, les assemblées, les grands hommes pu-s révolutions au soleil, tout le dehors ; l'autre n a l'intérieur, le fond, le peuple qui travaille, qui et qui attend, la femme accablée, l'enfant qui , les guerres sourdes d'homme à homme, les fé-obscurcs, les préjugés, les iniquités convenues, tre-coups souterrains de la loi, les évolutions s des âmes, les tressaillements indistincts des des, les meurt-de-faim, les va-nu-pieds, les bras-

mouvement. Tout à coup il se sentit pris d'un vague et d'une inquiétude inexplicable, et il s'enfuit. Il se mit à courir dans un hangar sans oser regarder en arrière. Il lui semblait que s'il tournait la tête il verrait la figure marcher de devant à grands pas en agitant les bras.

Il arriva à la ruine haletant. Ses genoux pliés sous le poids de sa sueur lui coulaient dans les reins.

Où était-il ? qui aurait jamais pu s'imaginer une chose de pareil à cette espèce de sépulchre au milieu de Paris ? qu'était-ce que cette étrange maison avec ses fenêtres pleines de mystères nocturnes, appelant les esprits dans l'ombre avec la voix des anges et, lorsqu'ils viennent, leur offrant brusquement cette vision d'un monde inconnu, promettant d'ouvrir la porte radieuse d'un monde et ouvrant la porte horrible du tombeau ! Et cela était en effet un édifice, une maison qui avait son nom dans une rue ! Ce n'était pas un rêve ! Il avait besoin de toucher les pierres pour y croire.

Le froid, l'anxiété, l'inquiétude, les émotions de la soirée, lui donnaient une véritable fièvre, et toutes les idées s'entre-heurtaient dans son cerveau.

Il s'approcha de Cosette. Elle dormait.

Chapitre I. Origine

est un mot terrible.

engendre un monde, *la pègre*, lisez : *le vol*, et un monde, *la pégre*, lisez : *la faim*.

si la paresse est mère.

il a un fils, le vol, et une fille, la faim.

quommes-nous en ce moment ? Dans l'argot.

est-ce que l'argot ? C'est tout à la fois la nation française ; c'est le vol sous ses deux espèces, peuple et nation.

qu'il y a trente-quatre ans, le narrateur de cette sombre histoire introduisait au milieu d'un ouvrier qui prit dans le même but que celui-ci un voleur parot, il y eut ébahissement et clameur. — Quoi ! l'argot ! l'argot ? Mais l'argot est affreux ! mais c'est le langage des chiourmes, des bagnes, des prisons, de la société la plus abominable ! etc., etc.,

mais nous n'avons jamais compris ce genre d'objections. Nous avons deux puissants romanciers, dont l'un est un observateur du cœur humain, l'autre un intrépide du peuple, Balzac et Eugène Sue, ayant fait les bandits dans leur langue naturelle comme nous l'avons fait en 1828 l'auteur du *Dernier jour d'un condamné*. Les mêmes réclamations se sont élevées. On a répondu que nous veulent les écrivains avec ce révoltant ? l'argot est odieux ! l'argot fait frémir ! l'argot nie ? Sans doute.

qu'il s'agit de sonder une plaie, un gouffre ou une inquiétude, depuis quand est-ce un tort de descendre au fond, d'aller au fond ? Nous avons toujours pensé qu'il fallait quelquefois un acte de courage, et tout au long une action simple et utile, digne de l'attention publique que mérite le devoir accepté et accompli. Nous ne nous sommes pas tout exploré, ne pas tout étudié, s'arrêter en chemin pour quoi ? S'arrêter est le fait de la sonde et du sondeur.

alors, aller chercher dans les bas-fonds de l'ordre social, là où la terre finit et où la boue commence, dans ces vagues épaisses, poursuivre, saisir et ramasser ce qui palpite sur le pavé cet idiome abject qui ruissele et fange ainsi tiré au jour, ce vocabulaire pustuleux dont chaque mot semble un anneau immonde d'un monde de la vase et des ténèbres, ce n'est ni une tâche facile, ni une tâche aisée. Rien n'est plus lugubre que de contempler ainsi à nu, à la lumière de la pensée, le monde villement effroyable de l'argot. Il semble en effet être une sorte d'horrible bête faite pour la nuit et qui se sent d'arracher de son cloaque. On croit voir une bête broussaille vivante et hérissée qui tressaille, se débâille, redemande l'ombre, menace et regarde. Elle ressemble à une griffe, tel autre à un œil éteint et qui luit ; telle phrase semble remuer comme une patte de crabe. Tout cela vit de cette vitalité hideuse des organismes qui se sont organisées dans la désorganisation. Maintenant, depuis quand l'horreur exclut-elle la vie ? depuis quand la maladie chasse-t-elle la vie ? Se figure-t-on un naturaliste qui refuserait de reconnaître la vipère, la chauve-souris, le scorpion, la

Chapitre VIII. L'énigme redouble

avait posé sa tête sur une pierre et s'était en-

ssit auprès d'elle et se mit à la considérer. Peu à mesure qu'il la regardait, il se calmait, et il fit possession de sa liberté d'esprit.

recevait clairement cette vérité, le fond de sa vie ais, que tant qu'elle serait là, tant qu'il l'aurait lui, il n'aurait besoin de rien que pour elle, ni rien qu'à cause d'elle. Il ne sentait même pas ait très froid, ayant quitté sa redingote pour l'en

endant, à travers la rêverie où il était tombé, il endepuis quelque temps un bruit singulier. C'était un grelot qu'on agitait. Ce bruit était dans le jarl'entendait distinctement, quoique faiblement. semblait à la petite musique vague que font les des bestiaux la nuit dans les pâturages.

ruit fit retourner Jean Valjean.

jarda, et vit qu'il y avait quelqu'un dans le jardin. tre qui ressemblait à un homme marchait au micloches de la melonnière, se levant, se baissant, nt, avec des mouvements réguliers, comme s'il ou étendait quelque chose à terre. Cet être pa-boiter.

n Valjean tressaillit avec ce tremblement contis malheureux. Tout leur est hostile et suspect. éfient du jour parce qu'il aide à les voir et de la ce qu'elle aide à les surprendre. Tout à l'heure il ait de ce que le jardin était désert, maintenant il ait de ce qu'il y avait quelqu'un.

tomba des terreurs chimériques aux terreurs Il se dit que Javert et les mouchards n'étaient e pas partis, que sans doute ils avaient laissé rue des gens en observation, que, si cet homme uvrait dans ce jardin, il crierait au voleur, et le

Il prit doucement Cosette endormie dans ses la porta derrière un tas de vieux meubles hors , dans le coin le plus reulé du hangar. Cosette la pas.

à il observa les allures de l'être qui était dans la ère. Ce qui était bizarre, c'est que le bruit du greait tous les mouvements de cet homme. Quand e s'approchait, le bruit s'approchait ; quand il ait, le bruit s'éloignait ; s'il faisait quelque geste é, un trémolo accompagnait ce geste ; quand ait, le bruit cessait. Il paraissait évident que le ait attaché à cet homme ; mais alors qu'est-ce a pouvait signifier ? qu'était-ce que cet homme une clochette était suspendue comme à un bé-un bœuf ?

en se faisant ces questions, il toucha les mains ette. Elles étaient glacées.

n mon Dieu ! dit-il.

pela à voix basse :

osette !

n'ouvrit pas les yeux.

secoua vivement.

ne s'éveilla pas.

— Serait-elle morte ! dit-il, et il se dressa frémissant de la tête aux pieds.

Les idées les plus affreuses lui traversèrent pêle-mêle. Il y a des moments où les suppositions nous assiègent comme une cohue d'ennemis et forcent violemment les cloisons de notre cœur. Quand il s'agit de ceux que nous aimons, notre peur invente toutes les folies. Il se souvint que le soleil peut être mortel en plein air dans une nuit froide.

Cosette, pâle, était retombée étendue à terre, les pieds sans faire un mouvement.

Il écouta son souffle ; elle respirait ; mais d'une inspiration qui lui paraissait faible et prête à s'éteindre.

Comment la réchauffer ? comment la réchauffer ? Comment la réchauffer ? Tout ce qui n'était pas ceci s'effaça de sa pensée et s'élança éperdu hors de la ruine.

Il fallait absolument qu'avant un quart d'heure Cosette fût devant un feu et dans un lit.

livre septième — L'argot

Chapitre IX.

L'homme au grelot

Il se pencha droit à l'homme qu'il apercevait dans le jardin. Il prit à sa main le rouleau d'argent qui était dans la poche de son gilet.

L'homme baissait la tête et ne le voyait pas venir. Quelques enjambées, Jean Valjean fut à lui.

Jean Valjean l'aborda en criant :

— Cent francs !

L'homme fit un soubresaut et leva les yeux.

— Cent francs à gagner, reprit Jean Valjean, si vous voulez un peu d'asile pour cette nuit !

Le visage éclairait en plein le visage effaré de Jean

— Vous, c'est vous, père Madeleine ! dit l'homme.

— Non, ainsi prononcé, à cette heure obscure, dans un lieu inconnu, par cet homme inconnu, fit reculer Jean

— Il attendait à tout, excepté à cela. Celui qui lui était en face était un vieillard courbé et boiteux, vêtu à peu près comme un paysan, qui avait au genou gauche une houillère de cuir où pendait une assez grosse bourse. On ne distinguait pas son visage qui était dans l'ombre.

— Pendant ce bonhomme avait ôté son bonnet, et il se pencha tout tremblant :

— Mon Dieu ! comment êtes-vous ici, père Madeleine ? Par où êtes-vous entré, Dieu Jésus ? Vous tombez du ciel ! Ce n'est pas l'embarras, si vous tombez, c'est de là que vous tomberez. Et comme ça, il l'a fait ! Vous n'avez pas de cravate, vous n'avez pas de chapeau, vous n'avez pas d'habit ! Savez-vous que ça aurait fait peur à quelqu'un qui ne vous aurait pas connu ? Mon Dieu Seigneur, est-ce que les saints sont fous à présent ? Mais comment donc êtes-vous entré ici ?

— Jean Valjean n'attendait pas l'autre. Le vieux homme parlait avec une volubilité campagnarde où il n'y avait rien de remarquable. Tout cela était dit avec un mélange de stupeur et de bonhomie naïve.

— Qui êtes-vous ? et qu'est-ce que c'est que cette bourse ? demanda Jean Valjean.

— Ah, pardieu, voilà qui est fort ! s'écria le vieillard, je ne sais pas comment vous avez fait placer ici, et cette maison est la seule où vous m'avez fait placer. Comment ! vous ne connaissez pas ?

— Non, dit Jean Valjean. Et comment se fait-il que vous ne connaissiez pas ?

— Vous m'avez sauvé la vie, dit l'homme.

— Il se tourna, un rayon de lune lui dessina le profil, et Jean Valjean reconnut le vieux Fauchelevent.

— Ah ! dit Jean Valjean, c'est vous ? oui, je vous reconnais.

— Je suis bien heureux ! fit le vieux d'un ton de re-

— Comment faites-vous ici ? reprit Jean Valjean.

— Je couvre mes melons donc !

— Le vieux Fauchelevent tenait en effet à la main, au bout d'un bâton où Jean Valjean l'avait accosté, le bout d'un rouleau de toile qu'il était occupé à étendre sur la melonnière.

Il en avait déjà ainsi posé un certain nombre de questions, inutile d'expliquer le sens de ce mot affreux, heure environ qu'il était dans le jardin. C'était ce transparent qui signifie tout à la fois tuer, assassin qui lui faisait faire les mouvements par dévaliser. *Manger*, sens vrai : dévorer.

observés du hangar par Jean Valjean. — Encognons-nous bien, dit Brujon. Finissons en

— bts, et nous nous séparerons tout de suite. Il y

— Je me suis dit : la lune est claire, il va ge une affaire qui avait l'air bonne rue Plumet, une rue mettais à mes melons leurs carricks ? Et, ajout une maison isolée, une vieille grille pourrie sur regardant Jean Valjean avec un gros rire, vouu, des femmes seules.

— pardieu bien dû en faire autant ! Mais comme bien ! pourquoi pas ? demanda Thénardier.

— êtes-vous ici ? — La fée, Éponine, a été voir la chose, répondit Babet.

— Jean Valjean, se sentant connu par cet hort elle a apporté un biscuit à Magnon, ajouta moins sous son nom de Madeleine, n'avancher. Rien à maquiller là.

— qu'avec précaution. Il multipliait les questions, la fée n'est pas loffe, fit Thénardier. Pourtant il bizarre, les rôles semblaient intervertis. C'était lui voir.

— qui interrogeait. — «i, oui, dit Brujon, il faudra voir.

— Et qu'est-ce que c'est que cette sonnette pendant aucun de ces hommes n'avait plus l'air avez au genou ? — Gavroche qui, pendant ce colloque, s'était assis

— Ça ? répondit Fauchelevant, c'est pou des bornes de la palissade ; il attendit quelques m'évite. — peut-être que son père se tournât vers lui, puis

— Comment ! pour qu'on vous évite ? — ses souliers, et dit :

— Le vieux Fauchelevant cligna de l'œil d'un air est fini ? Vous n'avez plus besoin de moi, les mable. — s ? vous voilà tirés d'affaire. Je m'en vas. Il faut

— Ah dame ! il n'y a que des femmes dans le lever mes mômes.

— maison-ci ; beaucoup de jeunes filles. Il paraît'en alla.

— serais dangereux à rencontrer. La sonnette les cinq hommes sortirent l'un après l'autre de la Quand je viens, elles s'en vont. — le.

— Qu'est-ce que c'est que cette maison-ci ? — nd Gavroche eut disparu au tournant de la rue

— Tiens ! vous savez bien. — ets, Babet prit Thénardier à part :

— Mais non, je ne sais pas. — s-tu regardé ce mion ? lui demanda-t-il.

— Puisque vous m'y avez fait placer jardinier, el mion ?

— Répondez-moi comme si je ne savais rien, mion qui a grimpé au mur et t'a porté la corde.

— Eh bien, c'est le couvent du Petit-Picpus ds trop.

— Les souvenirs revenaient à Jean Valjean. Le bien, je ne sais pas, mais il me semble que c'est c'est-à-dire la providence, l'avait jeté préciséme

— ce couvent du quartier Saint-Antoine où le vieux h ! dit Thénardier, crois-tu ?

— levent, estropié par la chute de sa charrette, as'en alla.

— admis sur sa recommandation, il y avait deux cela. Il répéta comme se parlant à lui-même :

— Le couvent du Petit-Picpus !

— Ah ça mais, au fait, reprit Fauchelevant ment diable avez-vous fait pour y entrer, vous, p deleine ? Vous avez beau être un saint, vous homme, et il n'entre pas d'hommes ici.

— Vous y êtes bien.

— Il n'y a que moi.

— Cependant, reprit Jean Valjean, il faut que j

— Ah mon Dieu ! s'écria Fauchelevant.

— Jean Valjean s'approcha du vieillard et lui d voix grave :

— Père Fauchelevant, je vous ai sauvé la vie.

— C'est moi qui m'en suis souvenu le premier dit Fauchelevant.

— Eh bien, vous pouvez faire aujourd'hui pou que j'ai fait autrefois pour vous.

— Fauchelevant prit dans ses vieilles mains ri tremblantes les deux robustes mains de Jean et fut quelques secondes comme s'il ne pouvait Enfin il s'écria :

— Oh ! ce serait une bénédiction du bon D pouvais vous rendre un peu cela ! Moi ! vous s vie ! Monsieur le maire, disposez du vieux bonh

— Une joie admirable avait comme transfi vieillard. Un rayon semblait lui sortir du visage.

— Que voulez-vous que je fasse ? reprit-il.

s'assura qu'aucun passant ne traversait la rue avec précaution, referma la porte derrière lui, et en courant dans la direction de la Bastille.

Sept ou huit minutes s'écoulèrent, huit mille pour Thénardier ; Babet, Brujon et Gueulemer serraient pas les dents ; la porte se rouvrit et Montparnasse parut, essoufflé, et amenant Ga-

La pluie continuait de faire la rue complètement serte.

Le petit Gavroche entra dans l'enceinte et ces figures de bandits d'un air tranquille. L'at-

– Mioche, es-tu un homme ?

Gavroche haussa les épaules et répondit : – Un môme comme mézig est un orgue orgues comme vousailles sont des mômes.

– Comme le mion joue du crachoir ! s'écria-

– Le môme pantinois n'est pas maquillé de lansquinée, ajouta Brujon.

– Qu'est-ce qu'il vous faut ? dit Gavroche.

Montparnasse répondit :

– Grimper par ce tuyau.

– Avec cette veuve, fit Babet.

– Et ligoter la tortouse, continua Brujon.

– Au monté du montant, reprit Babet.

– Au pieu de la vanterne, ajouta Brujon.

– Et puis ? dit Gavroche.

– Voilà ! dit Gueulemer.

Le gamin examina la corde, le tuyau, les lèvres qui signifie :

– Que ça !

– Il y a un homme là-haut que tu sauveras Montparnasse.

– Veux-tu ? reprit Brujon.

– Serin ! répondit l'enfant comme si la que paraissait inouïe ; et il ôta ses souliers.

Gueulemer saisit Gavroche d'un bras, le toit de la baraque, dont les planches vermoulues sous le poids de l'enfant, et lui remit la corde qui avait renouée pendant l'absence de Montparnasse. Le gamin se dirigea vers le tuyau où il était facile grâce à une large crevasse qui touchait au toit.

ment où il allait monter, Thénardier, qui voyait et la vie s'approcher, se pencha au bord du première lueur du jour blanchissait son front in-sueur, ses pommettes livides, son nez effilé et sa sa barbe grise toute hérissée, et Gavroche le re-

– Tiens ! dit-il, c'est mon père !... Oh ! cel pêche pas.

Et prenant la corde dans ses dents, il con résolûment l'escalade.

Il parvint au haut de la mesure, enfourcha mur comme un cheval, et noua solidement la ce-traverse supérieure de la fenêtre.

Un moment après, Thénardier était dans la r-

Dès qu'il eut touché le pavé, dès qu'il se ser-de danger, il ne fut plus ni fatigué, ni transi, ni tres-les choses terribles dont il sortait s'évanouirent-une fumée, toute cette étrange et féroce intellig-réveilla, et se trouva debout et libre, prête à mar-vant elle. Voici quel fut le premier mot de cet hc-

– Maintenant, qui allons-nous manger ?

nbiller. Ne renaude pas, viens avec nousiergue,
icter une rouillarde encible.
h ne laisse pas les amis dans l'embarras, grom-
ontparnasse.
te bonis qu'il est malade, reprit Brujon. À l'heure
e, le tapissier ne vaut pas une broque ! Nous n'y
s rien. Décarrons. Je crois à tout moment qu'un
ne ceintre en pogne !
tparnasse ne résistait plus que faiblement ; le
que ces quatre hommes, avec cette fidélité
es bandits de ne jamais s'abandonner entre eux,
rôdé toute la nuit autour de la Force, quel que
éril, dans l'espérance de voir surgir au haut de
muraille Thénardier. Mais la nuit qui devenait
t trop belle, c'était une averse à rendre toutes les
sertes, le froid qui les gagnait, leurs vêtements
s, leurs chaussures percées, le bruit inquiétant
ait d'éclater dans la prison, les heures écoulées,
quilles rencontrées, l'espoir qui s'en allait, la peur
nait, tout cela les poussait à la retraite. Montpar-
ni-même, qui était peut-être un peu le gendre de
lier, cédait. Un moment de plus, ils étaient partis.
lier haletait sur son mur comme les naufragés
éduse sur leur radeau en voyant le navire apparu
uir à l'horizon.
osait les appeler, un cri entendu pouvait tout
il eut une idée, une dernière, une lueur ; il prit
poche le bout de la corde de Brujon qu'il avait
de la cheminée du Bâtiment-Neuf, et le jeta
nceinte de la palissade.
e corde tomba à leurs pieds.
ne veuve, dit Babet.
a tortouse ! dit Brujon.
ubergiste est là, dit Montparnasse.
evèrent les yeux. Thénardier avança un peu la

te ! dit Montparnasse, as-tu l'autre bout de la
rujon ?
ji.
due les deux bouts ensemble, nous lui jetterons
e, il la fixera au mur, il en aura assez pour des-

ardier se risqua à élever la voix.
e suis transi.
h te réchauffera.
e ne puis plus bouger.
i te laisseras glisser, nous te recevrons.
ai les mains gourdes.
due seulement la corde au mur.
e ne pourrai pas.
faut que l'un de nous monte, dit Montparnasse.
ois étages ! fit Brujon.
ncien conduit en plâtre, lequel avait servi à un
J'on allumait jadis dans la baraque, rampait le
mur et montait presque jusqu'à l'endroit où l'on
ait Thénardier. Ce tuyau, alors fort lézardé et
vassé, est tombé depuis, mais on en voit encore
es. Il était fort étroit.
h pourrait monter par là, fit Montparnasse.
r ce tuyau ? s'écria Babet, un orgue ! jamais ! il
un mion.
faudrait un même, reprit Brujon.
u trouver un moucheron ? dit Gueulemer.
tendez, dit Montparnasse. J'ai l'affaire.
trouvrit doucement la porte de la palissade,

par un second qui marchait avec la même pré puis par un troisième, puis par un quatrième. Qu hommes furent réunis, l'un d'eux souleva le lo porte de la palissade, et ils entrèrent tous quat l'enceinte où est la baraque. Ils se trouvaient ment au-dessous de Thénardier. Ces hommes évidemment choisi ce renforcement pour pou ser sans être vus des passants ni de la sentin garde le guichet de la Force à quelques pas de l dire aussi que la pluie tenait cette sentinelle dans sa guérite. Thénardier, ne pouvant distingu visages, prêta l'oreille à leurs paroles avec l'a désespérée d'un misérable qui se sent perdu.

Thénardier vit passer devant ses yeux chose qui ressemblait à l'espérance, ces h parlaient argot.

Le premier disait, bas, mais distinctement :

— Décarrons. Qu'est-ce que nous maquillons

Le second répondit :

— Allons nous en. Qu'est-ce que nous faisons

— Il lansquine à éteindre le riffe du rabouin

les coqueurs vont passer, il y a là un grivier q gaffe, nous allons nous faire emballer icicaille.

Ces deux mots, *icigo* et *icicaille*, qui tous deux dire ici, et qui appartiennent, le premier à l'ar barrières, le second à l'argot du Temple, furent d de lumière pour Thénardier. À *icigo* il reconnut qui était rôdeur de barrières, et à *icicaille* Ba parmi tous ses métiers, avait été revendeur au

L'antique argot du grand siècle ne se parle pl Temple, et Babet était le seul même qui le pa purement. Sans *icicaille*, Thénardier ne l'aurait connu, car il avait tout à fait dénaturé sa voix.

Cependant le troisième était intervenu :

— Rien ne presse encore, attendons un peu ce qui nous dit qu'il n'a pas besoin de nous ?

À ceci, qui n'était que du français, Thénardier nut Montparnasse, lequel mettait son élégand tendre tous les argots et à n'en parler aucun.

Quant au quatrième, il se taisait, mais ses épaules le dénonçaient. Thénardier n'hésita pas Gueulemer.

Brujon répliqua presque impétueusement, m jours à voix basse :

— Qu'est-ce que tu nous bonis là ? Le tapisserie pas pu tirer sa crampe. Il ne sait pas le truc, qu liner sa limace et faucher ses empaffes pour m une tortouse, caler des boulines aux lourdes, b raffes, maquiller des caroubles, faucher les d lancer sa tortouse dehors, se planquer, se cam faut être mariol ! Le vieux n'aura pas pu, il ne goupiner !

Babet ajouta, toujours dans ce sage argot cl que parlaient Poulailleur et Cartouche, et qui est hardi, nouveau, coloré et risqué dont usait Brujo la langue de Racine est à la langue d'André Ché

— Ton orgue tapissier aura été fait marr l'escalier. Il faut être arcasien. C'est un galifa sera laissé jouer l'harnache par un roussin, p même par un roussi, qui lui aura battu comto l'oche, Montparnasse, entends-tu ces cribler le collègue ? Tu as vu toutes ces camouflés. Il es va ! Il en sera quitte pour tirer ses vingt longes pas taf, je ne suis pas un taffeur, c'est colombe n'y a plus qu'à faire les lézards, ou autrement on

Chapitre X. Où il est expliqué Comment Javert a fait buisson creux

nements dont nous venons de voir, pour ainsi vers, s'étaient accomplis dans les conditions simples.

que Jean Valjean, dans la nuit même du jour où arrêta près du lit de mort de Fantine, s'échappa son municipale de Montreuil-sur-Mer, la police à que le forçat évadé avait dû se diriger vers Pa est un maelström où tout se perd, et tout dispa ce nombril du monde comme dans le nombril er. Aucune forêt ne cache un homme comme le. Les fugitifs de toute espèce le savent. Ils Paris comme à un engloutissement ; il y a des ssements qui sauvent. La police aussi le sait, et Paris qu'elle cherche ce qu'elle a perdu ailleurs. ercha l'ex-maire de Montreuil-sur-Mer. Javert fut à Paris afin d'éclairer les perquisitions. Javert aida puissamment à reprendre Jean Valjean. et l'intelligence de Javert en cette occasion emarqués de Mr Chabouillet, secrétaire de la ire sous le comte Anglès. Mr Chabouillet, qui du ait déjà protégé Javert, fit attacher l'inspecteur treuil-sur-Mer à la police de Paris. Là Javert se versement et, disons-le, quoique le mot semble u pour de pareils services, honorablement utile. songeait plus à Jean Valjean, — à ces chiens en chasse, le loup d'aujourd'hui fait oublier le ier, — lorsqu'en décembre 1823 il lut un journal, e lisait jamais de journaux ; mais Javert, homme hique, avait tenu à savoir les détails de l'emphale du « prince généralissime » à Bayonne. il achevait l'article qui l'intéressait, un nom, le Jean Valjean, au bas d'une page, appela son at-Le journal annonçait que le forçat Jean Valjean rt, et publiait le fait en termes si formels que en douta pas. Il se borna à dire : *c'est là le bon* uis il jeta le journal, et n'y pensa plus.

que temps après il arriva qu'une note de police imise par la préfecture de Seine-et-Oise à la pré-de police de Paris sur l'enlèvement d'un enfant, t eu lieu, disait-on, avec des circonstances par-s, dans la commune de Montfermeil. Une petite ept à huit ans, disait la note, qui avait été confiée ère à un aubergiste du pays, avait été volée par nu ; cette petite répondait au nom de Cosette et ifant d'une fille nommée Fantine, morte à l'hôpi-e savait quand ni où. Cette note passa sous les Javert, et le rendit rêveur.

om de Fantine lui était bien connu. Il se sou-ue Jean Valjean l'avait fait éclater de rire, lui en lui demandant un répit de trois jours pour ercher l'enfant de cette créature. Il se rappela n Valjean avait été arrêté à Paris au moment où it dans la voiture de Montfermeil. Quelques ins avaient même fait songer à cette époque que a seconde fois qu'il montait dans cette voiture,

et qu'il avait déjà, la veille, fait une première en claies d'osier, un cul-de-jatte en athlète, un aux environs de ce village, car on ne l'avait pas en oiseau, la stupidité en instinct, l'instinct en dans le village même. Qu'allait-il faire dans ce lieu et l'intelligence en génie, Thénardier avait-il Montfermeil ? on ne l'avait pu deviner. Javert et improvisé une troisième manière ? On ne la prenait maintenant. La fille de Fantine s'y trouva.

Valjean l'allait chercher. Or, cette enfant venait peut pas toujours se rendre compte des mer- volée par un inconnu. Quel pouvait être cet inconnu ? L'évasion. L'homme qui s'échappe, répétons- Serait-ce Jean Valjean ? mais Jean Valjean était inspiré ; il y a de l'étoile et de l'éclair dans la Javert, sans rien dire à personne, prit le coucou lueur de la fuite ; l'effort vers la délivrance d'étain, cul-de-sac de la Planchette, et fit le vol moins surprenant que le coup d'aile vers le Montfermeil.

Il s'attendait à trouver là un grand éclaircissement sur escalader ce toit ? de même qu'on dit de il y trouva une grande obscurité.

Dans les premiers jours, les Thénardier, qu'il en soit, ruisselant de sueur, trempé par la avaient jasé. La disparition de l'Alouette avait fait vêtements en lambeaux, les mains écorchées, dans le village. Il y avait eu tout de suite plusieurs en sang, les genoux déchirés, Thénardier sions de l'histoire qui avait fini par être un vol civé sur ce que les enfants, dans leur langue De là, la note de police. Cependant, la première appellent *le coupant* du mur de la ruine, il s'y était passée, le Thénardier, avec son admirable instinct tout de son long, et là, la force lui avait manqué. très vite compris qu'il n'est jamais utile d'émettre un mot à pic de la hauteur d'un troisième étage sieur le procureur du roi, et que ses plaintes à paraissent du pavé de la rue.

L'enlèvement de Cosette auraient pour premier ordre qu'il avait été trop courte.

de fixer sur lui, Thénardier, et sur beaucoup d'autres, se tenait là, pâle, épuisé, désespéré de tout l'espoir troubles qu'il avait, l'étingelante prunelle de lait eu, encore couvert par la nuit, mais se disant La première chose que les hiboux ne veulent pour allait venir, épouvanté de l'idée d'entendre qu'on leur apporte une chandelle. Et d'abord, quelques instants sonner à l'horloge voisine de se tirerait-il des quinze cents francs qu'il avait eus en quatre heures, heure où l'on viendrait relever tourna court, mit un bâillon à sa femme, et fit telle et où on la trouverait endormie sous le toit quand on lui parlait de *l'enfant volé*. Il n'y regardant avec stupeur, à une profondeur terrible, rien ; sans doute il s'était plaint dans le mort des réverbères, le pavé mouillé et noir, ce pavé ce qu'on lui « enlevait » si vite cette chère et effroyable qui était la mort et qui était la liberté. eût voulu par tendresse la garder encore deux jours ; mais c'était son « grand-père » qui était réussi, s'ils l'avaient attendu, et s'ils viendraient chercher le plus naturellement du monde. Il avait. Il écoutait. Excepté une patrouille, personne le grand-père, qui faisait bien. Ce fut sur cette terrasse assis dans la rue depuis qu'il était là. Presque que Javert tomba en arrivant à Montfermeil. L' descente des maraîchers de Montreuil, de Charle Vincennes et de Bercy à la halle se fait par la

Javert pourtant enfonça quelques portes et qu'Antoine.

comme des sondes, dans l'histoire de Thénardier heures sonnèrent. Thénardier tressaillit, peu – Qu'était-ce que ce grand-père, et comment s'appelait-il ? – Thénardier répondit avec simplicité : – L'évasion découverte éclata dans la prison. Le riche cultivateur. J'ai vu son passeport. Je crains que les portes qu'on ouvre et qu'on ferme, le grince- s'appelle Mr Guillaume Lambert.

Lambert est un nom bonhomme et très rare, les appels rauques des guichetiers, le choc sses de fusil sur le pavé des cours, arrivaient Javert s'en revint à Paris.

– Le Jean Valjean est bien mort, se dit-il, en voyant les lumières montaient et descendaient aux un jobard.

Il recommençait à oublier toute cette histoire du Bâtiment-Neuf, les pompiers de la caserne lors que, dans le courant de mars 1824, il y eut des appels. Les casques, que la parler d'un personnage bizarre qui habitait clairait dans la pluie, allaient et venaient le long paroisse de Saint-Médard et qu'on surnommait « le mendiant qui fait l'aumône ». En même temps Thénardier voyait du côté de mendiant qui fait l'aumône ». Ce personnage avait une nuance blafarde blanchir lugubrement le disait-on, un rentier dont personne ne savait le nom.

Il était juste le nom et qui vivait seul avec une petite fenêtre sur le haut d'un mur de dix pouces de large, de huit ans, laquelle ne savait rien elle-même sous l'averse, avec deux gouffres à droite et à qu'elle venait de Montfermeil. Montfermeil ! elle ne pouvait bouger, en proie au vertige d'une revenait toujours, et fit dresser l'oreille à Javert et à l'horreur d'une arrestation certaine, vieux mendiant mouchard, ancien bedeau, au son de la battant d'une cloche, allait de personnage faisait la charité, ajoutait quelques idées à l'autre : – Mort si je tombe, pris si détails. – Ce rentier était un être très farouche.

Il sortait jamais que le soir, – ne parlant à personne, – cette angoisse, il vit tout à coup, la rue étant – qu'aux pauvres quelquefois, – et ne se voyait tout à fait obscure, un homme qui se glissait le pas approcher. Il portait une horrible vieille robe murailles et qui venait du côté de la rue Pavée jaune qui valait plusieurs millions, étant toute dans le renforcement au-dessus duquel Thé- de billets de banque. – Ceci piqua décidément l'homme qui était comme suspendu. Cet homme fût rejoint

quand on vint relever le conscrit, on le trouva é de Javert. Afin de voir ce rentier fantastique et tombé à terre comme un bloc près de la près sans l'effaroucher, il emprunta un jour au Thénardier. Quant à Thénardier, il n'y était plus. sa défroque et la place où le vieux mouchard brisés étaient sur le carreau. Il y avait un trou au-dessus de sa cage, et, au-dessus, un autre trou dans

Une planche de son lit avait été arrachée et sa individu suspect » vint en effet à Javert ainsi tra- emportée, car on ne la retrouva point. On sais lui fit l'aumône. En ce moment Javert leva la dans la cellule une bouteille à moitié vidée qui cla secousse que reçut Jean Valjean en croyant le reste du vin stupéfiant avec lequel le soldat être Javert, Javert la reçut en croyant recon- endormi. La bayonnette du soldat avait disparu Jean Valjean.

Au moment où ceci fut découvert, on crut Thénardant l'obscurité avait pu le tromper ; la mort hors de toute atteinte. La réalité est qu'il n'été Valjean était officielle ; il restait à Javert des dans le Bâtiment-Neuf, mais qu'il était encore et des doutes graves ; et dans le doute Javert, danger. Son évasion n'était point consommée. e du scrupule, ne mettait la main au collet de Thénardier, en arrivant sur le toit du Bâtiment.

avait trouvé le reste de la corde de Brujon qui vivit son homme jusqu'à la mesure Gorbeau, et fit aux barreaux de la trappe supérieure de la ch la vieille », ce qui n'était pas malaisé. La vieille mais ce bout cassé étant beaucoup trop court, rma le fait de la redingote doublée de millions, pu s'évader par-dessus le chemin de ronde nta l'épisode du billet de mille francs. Elle avait avaient fait Brujon et Gueulemer. avait touché ! Javert loua une chambre. Le soir

Quand on détourne de la rue des Ballets dans s'y installa. Il vint écouter à la porte du locataire du Roi-de-Sicile, on rencontre presque tout deux, espérant entendre le son de sa voix, mais droite un enfoncement sordide. Il y avait là al Jean aperçut sa chandelle à travers la serrure dernier une maison dont il ne reste plus que les l'espion en gardant le silence.

fond, véritable mur de mesure qui s'élève à la ndemain Jean Valjean décampait. Mais le bruit d'un troisième étage entre les bâtiments voisinèce de cinq francs qu'il laissa tomber fut re- ruine est reconnaissable à deux grandes fenêt de la vieille qui, entendant remuer de l'argent, rées qu'on y voit encore ; celle du milieu, la plus qu'on allait déménager et se hâta de prévenir du pignon de droite, est barrée d'une solive veÀ la nuit, lorsque Jean Valjean sortit, Javert ajustée en chevron d'étaï. À travers ces fenêtrés derrière les arbres du boulevard avec deux tinguait autrefois une haute muraille lugubre que.

morceau de l'enceinte du chemin de ronde de lrt avait réclamé main-forte à la préfecture, mais Le vide que la maison démolie a laissé sur la pas dit le nom de l'individu qu'il espérait saisir. à moitié rempli par une palissade en planches on secret ; et il l'avait gardé pour trois raisons : contrebutée de cinq bornes de pierre. Dans cette parce que la moindre indiscretion pouvait don- se cache une petite baraque appuyée à la ruini à Jean Valjean ; ensuite, parce que mettre la debout. La palissade a une porte qui, il y a d' un vieux forçat évadé et réputé mort, sur un années, n'était fermée que d'un loquet. né que les notes de justice avaient jadis classé

C'est sur la crête de cette ruine que Thénard parmi les malfaiteurs de l'espèce la plus dange- parvenu un peu après trois heures du matin. était un magnifique succès que les anciens de

Comment était-il arrivé là ? C'est ce qu'on n'a parisienne ne laisseraient certainement pas à pu expliquer ni comprendre. Les éclairs avaient eau venu comme Javert, et qu'il craignait qu'on ensemble le gêner et l'aider. S'était-il servi des rit son galérien ; enfin, parce que Javert, étant et des échafaudages des couvreurs pour gagnée, avait le goût de l'imprévu. Il haïssait ces suc- en toit, de clôture en clôture, de compartiment oncés qu'on déflora en en parlant longtemps partiment, les bâtiments de la cour Charlemagne. Il tenait à élaborer ses chefs-d'œuvre dans les bâtiments de la cour Saint-Louis, le mur det à les dévoiler ensuite brusquement.

et de là la mesure sur la rue du Roi-de-Sicile ? lrt avait suivi Jean Valjean d'arbre en arbre, puis avait dans ce trajet des solutions de continuité de rue en coin de rue, et ne l'avait pas perdu de blaient le rendre impossible. Avait-il posé la plaœul instant. Même dans les moments où Jean son lit comme un pont du toit du Bel-Air au murse croyait le plus en sûreté, l'œil de Javert était min de ronde, et s'était-il mis à ramper à plat ve

le chevron du mur de ronde tout autour de la priquoï Javert n'arrêtait-il pas Jean Valjean ? c'est qu'à la mesure ? Mais le mur du chemin de rontait encore.

Force dessinait une ligne crénelée et inégale, il t se souvenir qu'à cette époque la police n'était et descendait, il s'abaissait à la caserne des pécisément à son aise ; la presse libre la gênait. il se relevait à la maison des Bains, il était cos arrestations arbitraires, dénoncées par les des constructions, il n'avait pas la même hau, avaient retenti jusqu'aux chambres, et rendu la l'hôtel Lamoignon que sur la rue Pavée, il avaitre timide. Attenter à la liberté individuelle était des chutes et des angles droits ; et puis les segrave. Les agents craignaient de se tromper ; le auraient dû voir la sombre silhouette du fugitif ; en prenait à eux ; une erreur, c'était la destitu- façon encore le chemin fait par Thénardier res figure-t-on l'effet qu'eût fait dans Paris ce bref près inexplicable. Des deux manières, fuite impt reproduit par vingt journaux : — Hier, un vieux Thénardier, illuminé par cette effrayante soif ère en cheveux blancs, rentier respectable, qui berté qui change les précipices en fossés, le lenait avec sa petite-fille âgée de huit ans, a été

arrêté et conduit au Dépôt de la Préfecture contenait percé, la cheminée escaladée, le treillis de chat évadé ! Répétons en outre que Javert avait sermait l'orifice supérieur du tuyau forcé, et les pules à lui ; les recommandations de sa contoutables bandits sur le toit. La pluie et le vent s'ajoutaient aux recommandations du préfet. liaient, le toit glissait.

réellement.

Jean Valjean tournait le dos et marchait dabîme de six pieds de large et de quatre-vingts curité.

La tristesse, l'inquiétude, l'anxiété, l'accabler cet abîme ils voyaient reluire dans l'obscurité nouveau malheur d'être obligé de s'enfuir la ni'un factionnaire. Ils attachèrent par un bout aux chercher un asile au hasard dans Paris pour s des barreaux de la cheminée qu'ils venaient de et pour lui, la nécessité de régler son pas sur corde que Brujon avait filée dans son cachot, d'un enfant, tout cela, à son insu même, avaitit l'autre bout par-dessus le mur de ronde, fran-la démarche de Jean Valjean et imprimé à son h'un bond l'abîme, se cramponnèrent au chevron de corps une telle sénilité que la police elle-m l'enjambèrent, se laissèrent glisser l'un après carnée dans Javert, pouvait s'y tromper, et s'y e long de la corde sur un petit toit qui touche L'impossibilité d'approcher de trop près, son dison des Bains, ramenèrent leur corde à eux, de vieux précepteur émigré, la déclaration de Thnt dans la cour des Bains, la traversèrent, pous-qui le faisait grand-père, enfin la croyance de sa vasistas du portier, auprès duquel pendait son bagne, ajoutaient encore aux incertitudes qui s'étirèrent le cordon, ouvrirent la porte cochère, et saient dans l'esprit de Javert. èrent dans la rue.

Il eut un moment l'idée de lui demander b avait pas trois quarts d'heure qu'ils s'étaient ment ses papiers. Mais si cet homme n'était pbout sur leurs lits dans les ténèbres, leur clou Valjean, et si cet homme n'était pas un bon vieun, leur projet dans la tête.

honnête, c'était probablement quelque gaillardques instants après, ils avaient rejoint Babet et dément et savamment mêlé à la trame obsconasse qui rôdaient dans les environs.

méfais parisiens, quelque chef de bande darant leur corde à eux, ils l'avaient cassée, et il en faisant l'aumône pour cacher ses autres talentté un morceau attaché à la cheminée sur le toit. rubrique. Il avait des affidés, des complices, dient du reste d'autre avarie que de s'être à peu en-cas où il allait se réfugier sans doute. Tousièremment enlevé la peau des mains.

tours qu'il faisait dans les rues semblaient indie nuit-là, Thénardier était prévenu, sans qu'on ait ce n'était pas un simple bonhomme. L'arrêter trcir de quelle façon, et ne dormait pas.

c'était « tuer la poule aux œufs d'or ». Où étaitune heure du matin, la nuit étant très noire, il vit vénient d'attendre ? Javert était bien sûr qu'il sur le toit, dans la pluie et dans la bourrasque, perait pas.

Il cheminait donc assez perplexe, en se pos L'une s'arrêta à la lucarne le temps d'un regard. questions sur ce personnage énigmatique. Brujon. Thénardier le reconnut, et comprit. Cela

Ce ne fut qu'assez tard, rue de Pontoise, qu.

à la vive clarté que jetait un cabaret, il reconnardier, signalé comme escarpe et détenu sous dément Jean Valjean. Il y a dans ce monde deon de guet-apens nocturne à main armée, était qui tressaillent profondément : la mère qui retro vue. Un factionnaire, qu'on relevait de deux enfant, et le tigre qui retrouve sa proie. Javeren deux heures, se promenait le fusil chargé tressaillement profond. a cage. Le Bel-Air était éclairé par une applique.

Dès qu'il eut positivement reconnu Jean Vannier avait aux pieds une paire de fers du poids forçat redoutable, il s'aperçut qu'ils n'étaient queante livres. Tous les jours à quatre heures de il fit demander du renfort au commissaire de polnidi, un gardien escorté de deux dogues, — cela rue de Pontoise. Avant d'empoigner un bâton dt encore ainsi à cette époque, — entraît dans sa posait près de son lit un pain noir de deux livres,

Ce retard et la station au carrefour Rollinche d'eau et une écuelle pleine d'un bouillon concerter avec ses agents faillirent lui faire paigre où nageaient quelques gourganés, visitait piste. Cependant, il eut bien vite deviné que Ji et frappait sur les barreaux. Cet homme avec jean voudrait placer la rivière entre ses chasseues revenait deux fois dans la nuit.

Il pencha la tête et réfléchit comme un limierardier avait obtenu la permission de conserver le nez à terre pour être juste à la voie. Javert, èce de cheville en fer dont il se servait pour puissante rectitude d'instinct, alla droit au poron pain dans une fente de la muraille, « afin, terlitz. Un mot au péager le mit au fait : — Avez de le préserver des rats ». Comme on gardait un homme avec une petite fille ? — Je lui ai fâier à vue, on n'avait point trouvé d'inconvénient deux sous, répondit le péager. Javert arriva surheville. Cependant on se souvint plus tard qu'un à temps pour voir de l'autre côté de l'eau Jean avait dit : — Il vaudrait mieux ne lui laisser traverser avec Cosette à la main l'espace échheville en bois.

la lune. Il le vit s'engager dans la rue du Chemux heures du matin on vint changer le fac-Saint-Antoine ; il songea au cul-de-sac Genrot e qui était un vieux soldat, et on le remplaça là comme une trappe et à l'issue unique de la rionscrit. Quelques instants après, l'homme aux Mur sur la petite rue Picpus. Il *assura les grands* it sa visite, et s'en alla sans avoir rien remarqué, comme parlent les chasseurs ; il envoya en hst la trop grande jeunesse et « l'air paysan » un détour un de ses agents garder cette issue.irlourou ». Deux heures après, à quatre heures,

Le Bâtiment-Neuf contenait quatre dortoirs qui rentrait au poste de l'Arsenal, ayant passé, sés et un comble qu'on appelait le Bel-Air. Un larit et s'en fit accompagner. Dans ces parties-là, de cheminée, probablement de quelque ancieats sont des atouts. D'ailleurs, c'est le principe sine des ducs de La Force, partait du rez-de-chr venir à bout d'un sanglier, il faut faire science traversait les quatre étages, coupait en deux ur et force de chiens. Ces dispositions combi-dortoirs où il figurait une façon de pilier aplati, tant Jean Valjean saisi entre l'impasse Genrot trouer le toit.

Gueulemer et Brujon étaient dans le même de tabac. On les avait mis par précaution dans l'étage d il se mit à jouer. Il eut un moment ravissant et Le hasard faisait que la tête de leurs lits s'app; il laissa aller son homme devant lui, sachant tuyau de la cheminée. tenait, mais désirant reculer le plus possible

Thénardier se trouvait précisément au-deent de l'arrêter, heureux de le sentir pris et de leur tête dans ce comble qualifié le Bel-Air. libre, le couvant du regard avec cette volupté

Le passant qui s'arrête rue Culture-Sainte-Cagnée qui laisse voler la mouche et du chat après la caserne des pompiers, devant la porte le courir la souris. La griffe et la serre ont une de la maison des Bains, voit une cour pleine qté monstrueuse ; c'est le mouvement obscur et d'arbustes en caisses, au fond de laquellete emprisonnée dans leur tenaille. Quel délice veloppe, avec deux ailes, une petite rotonde étouffement !

égayée par des contrevents verts, le rêve bucort jouissait. Les mailles de son filet étaient soli-Jean-Jacques. Il n'y a pas plus de dix ans, au-deattachées. Il était sûr du succès ; il n'avait plus cette rotonde s'élevait un mur noir, énorme, affiant qu'à fermer la main.

auquel elle était adossée. C'était le mur du champagné comme il l'était, l'idée même de la ronde de la Force. ce était impossible, si énergique, si vigoureux,

Ce mur derrière cette rotonde, c'était Miltonespéré que fût Jean Valjean. derrière Berquin. rt avança lentement, sondant et fouillant sur

Si haut qu'il fût, ce mur était dépassé passage tous les recoins de la rue comme les plus noir encore qu'on apercevait au delà. Cd'un voleur.

toit du Bâtiment-Neuf. On y remarquait quatre lud il arriva au centre de sa toile, il n'y trouva plus mansardes armées de barreaux, c'étaient les he.

du Bel-Air. Une cheminée perçait ce toit ; c'étaimagine son exaspération.

minée qui traversait les dortoirs. errogea sa vedette des rues Droit-Mur et Pic-agent, resté imperturbable à son poste, n'avait espèce de grande halle mansardée, fermée dpasser l'homme.

grilles et de portes doublées de tôle que consive quelquefois qu'un cerf est brisé la tête cou-des clous démesurés. Quand on y entrait par l'est-à-dire s'échappe, quoique ayant la meute sur té nord, on avait à sa gauche les quatre lucarr, et alors les plus vieux chasseurs ne savent que sa droite, faisant face aux lucarnes, quatre cavivier, Ligniville et Desprez restent court. Dans rées assez vastes, espacées, séparées par des onvenue de ce genre, Artonge s'écria : *Ce n'est étroits, construites jusqu'à hauteur d'appui en erf, c'est un sorcier.*

nerie et le reste jusqu'au toit en barreaux de fert eût volontiers jeté le même cri.

Thénardier était au secret dans une de cedésappointement tint un moment du désespoir depuis la nuit du 3 février. On n'a jamais pu d'ureur. Il est certain que Napoléon fit des fautes comment, et par quelle connivence, il avait réu guerre de Russie, qu'Alexandre fit des fautes procurer et à y cacher une bouteille de ce vin invguerre de l'Inde, que César fit des fautes dans la on, par Desrues, auquel se mêle un narcotique (l'Afrique, que Cyrus fit des fautes dans la guerre bande des *Endormeurs* a rendu célèbre. nie, et que Javert fit des fautes dans cette cam-

Il y a dans beaucoup de prisons des eontre Jean Valjean. Il eut tort peut-être d'hésiter traîtres, mi-partis geôliers et voleurs, qui aident hâitre l'ancien galérien. Le premier coup d'œil sions, qui vendent à la police une domesticité lui suffire. Il eut tort de ne pas l'appréhender et qui font danser l'anse du panier à salade. nt et simplement dans la mesure. Il eut tort de

Dans cette même nuit donc, où le petit Garrêter quand il le reconnut positivement rue de avait recueilli les deux enfants errants, Brujon e. Il eut tort de se concerter avec ses auxiliaires lemer, qui savaient que Babet, évadé le matirclair de lune dans le carrefour Rollin ; certes, les les attendait dans la rue ainsi que Montparnnt utiles, et il est bon de connaître et d'interroger levèrent doucement et se mirent à percer avec chiens qui méritent créance. Mais le chasseur que Brujon avait trouvé le tuyau de cheminéait prendre trop de précautions quand il chasse leurs lits touchaient. Les gravois tombaient surhaux inquiets, comme le loup et le forçat. Javert, Brujon, de sorte qu'on ne les entendait pas. Leéoccupant trop de mettre les limiers de meute lées mêlées de tonnerre ébranlaient les portes sie, alarma la bête en lui donnant vent du trait gonds et faisaient dans la prison un vacarmepartir. Il eut tort surtout, dès qu'il eut retrouvé et utile. Ceux des prisonniers qui se réveillèreau pont d'Austerlitz, de jouer ce jeu formidable semblant de se rendormir et laissèrent faire Gu de tenir un pareil homme au bout d'un fil. Il et Brujon. Brujon était adroit ; Gueulemer éta plus fort qu'il n'était, et crut pouvoir jouer à la reux. Avant qu'aucun bruit fût parvenu au suvec un lion. En même temps, il s'estima trop couché dans la cellule grillée qui avait jour sur leand il jugea nécessaire de s'adjoindre du ren-

fort. Précaution fatale, perte d'un temps précieux committ toutes ces fautes, et n'en était pas un des espions les plus savants et les plus corraient existé. Il était, dans toute la force du te qu'en vénerie on appelle *un chien sage*. Mais qui est parfait ?

Les grands stratégestes ont leurs éclipses.

Les fortes sottises sont souvent faites, cor grosses cordes, d'une multitude de brins. P câble fil à fil, prenez séparément tous les petit déterminants, vous les cassez l'un après l'autre dites : *Ce n'est que cela !* Tressez-les et tordet semble, c'est une énormité ; c'est Attila qui hés Marcien à l'Orient et Valentinien à l'Occident ; d nibal qui s'attarde à Capoue ; c'est Danton qui à Arcis-sur-Aube. Quoi qu'il en soit, au momen où il s'aperçut que Jean Valjean lui échappait, J perdit pas la tête. Sûr que le forçat en rupture d pouvait être bien loin, il établit des guets, il orga souricières et des embuscades et battit le quart la nuit. La première chose qu'il vit, ce fut le dés réverbère, dont la corde était coupée. Indice p qui l'égara pourtant en ce qu'il fit dévier toutes cherches vers le cul-de-sac Genrot. Il y a dans de-sac des murs assez bas qui donnent sur des dont les enceintes touchent à d'immenses ter friche. Jean Valjean avait dû évidemment s'enfu Le fait est que, s'il eût pénétré un peu plus av le cul-de-sac Genrot, il l'eût fait probablement, e perdu. Javert explora ces jardins et ces terrains s'il y eût cherché une aiguille.

Au point du jour, il laissa deux hommes int en observation et il regagna la préfecture de honteux comme un mouchard qu'un voleur aur

Chapitre III. Les péripéties de l'évasion

qui avait eu lieu cette même nuit à la Force : évasion avait été concertée entre Babet, Brujon, her et Thénardier, quoique Thénardier fût au se- bet avait fait l'affaire pour son compte, le jour comme on a vu d'après le récit de Montparnasse che. Montparnasse devait les aider du dehors. on, ayant passé un mois dans une chambre de avait eu le temps, premièrement, d'y tresser de, deuxièmement, d'y mûrir un plan. Autrefois x sévères où la discipline de la prison livre le né à lui-même, se composaient de quatre murs e, d'un plafond de pierre, d'un pavé de dalles, le camp, d'une lucarne grillée, d'une porte dou- ter, et s'appelaient *cachots* ; mais le cachot a été p horrible ; maintenant cela se compose d'une fer, d'une lucarne grillée, d'un lit de camp, d'un dalles, d'un plafond de pierre, de quatre murs e, et cela s'appelle *chambre de punition*. Il y fait our vers midi. L'inconvénient de ces chambres me on voit, ne sont pas des cachots, c'est de longer des êtres qu'il faudrait faire travailler.

on donc avait songé, et il était sorti de la e de punition avec une corde. Comme on le fort dangereux dans la cour Charlemagne, it dans le Bâtiment-Neuf. La première chose uva dans le Bâtiment-Neuf, ce fut Gueulemer, nde, ce fut un clou ; Gueulemer, c'est-à-dire le n clou, c'est-à-dire la liberté.

on, dont il est temps de se faire une idée com- ait, avec une apparence de complexion délicate angueur profondément préméditée, un gaillard lligent et voleur qui avait le regard caressant et e atroce. Son regard résultait de sa volonté et rir résultait de sa nature. Ses premières études n art s'étaient dirigées vers les toits ; il avait e de grands progrès à l'industrie des arracheurs b qui dépouillent les toitures et dépiautent les es par le procédé dit *au gras-double*.

ui achevait de rendre l'instant favorable pour ative d'évasion, c'est que les couvreurs rema- et rejointoyaient, en ce moment-là même, une es ardoises de la prison. La cour Saint-Bernard lus absolument isolée de la cour Charlemagne cour Saint-Louis. Il y avait par là-haut des dages et des échelles ; en d'autres termes, des des escaliers du côté de la délivrance.

âtiment-Neuf, qui était tout ce qu'on pouvait monde de plus lézardé et de plus décrépité, était faible de la prison. Les murs en étaient à ce ngés par le salpêtre qu'on avait été obligé de l'un parement de bois les voûtes des dortoirs, u'il s'en détachait des pierres qui tombaient sur onniers dans leurs lits. Malgré cette vétusté, on a faute d'enfermer dans le Bâtiment-Neuf les s les plus inquiétants, d'y mettre « les fortes », comme on dit en langage de prison.

Au second cri, une voix claire, gaie et jeune, du ventre de l'éléphant :

– Oui.

Presque immédiatement, la planche qui fe trou se dérangea et donna passage à un en descendit le long du pied de l'éléphant et vint le tomber près de l'homme. C'était Gavroche. L'était Montparnasse.

Quant à ce cri, *kirikiou*, c'était là sans d que l'enfant voulait dire par : *Tu demanderas n Gavroche*.

En l'entendant, il s'était réveillé en sursaut, av pé hors de son « alcôve », en écartant un peu le qu'il avait ensuite refermé soigneusement, puis ouvert la trappe et était descendu.

L'homme et l'enfant se reconnurent silencieu dans la nuit ; Montparnasse se borna à dire :

– Nous avons besoin de toi. Viens nous de coup de main.

Le gamin ne demanda pas d'autre éclairciss

– Me v'là, dit-il.

Et tous deux se dirigèrent vers la rue Saint- d'où sortait Montparnasse, serpentant rapidem vers la longue file des charrettes de maraîchers cendent à cette heure-là vers la halle.

Les maraîchers accroupis dans leurs voitures les salades et les légumes, à demi assoupis, jusqu'aux yeux dans leurs roulières à cause de battante, ne regardaient même pas ces étrang sants.

vre sixième – Le Petit-Picpus

l'explication rassura un peu l'enfant. Il avait vu
vie des souris blanches et il n'en avait pas eu
urtant il éleva encore la voix :

Monsieur ?

hein ? refit Gavroche.

Pourquoi n'avez-vous pas un chat ?

J'en ai eu un, répondit Gavroche, j'en ai apporté un,
me l'ont mangé.

La seconde explication défit l'œuvre de la pre-
t le petit recommença à trembler. Le dialogue
et Gavroche reprit pour la quatrième fois.

Monsieur !

hein ?

Si ça qui a été mangé ?

Le chat.

Si ça qui a mangé le chat ?

Les rats.

Les souris ?

Non, les rats.

Alors, consterné de ces souris qui mangent les
poursuivit :

Monsieur, est-ce qu'elles nous mangeraient, ces
s ?

Perdi ! fit Gavroche.

L'erreur de l'enfant était au comble. Mais Gavroche

ne s'effraya pas peur ! ils ne peuvent pas entrer. Et puis
à ! Tiens, prends ma main. Tais-toi, et pionsse !
Gavroche en même temps prit la main du petit par-
son frère. L'enfant serra cette main contre lui
sentit rassuré. Le courage et la force ont de ces
significations mystérieuses. Le silence s'était refait
d'eux, le bruit des voix avait effrayé et éloigné
; au bout de quelques minutes ils eurent beau
et faire rage, les trois mômes, plongés dans le
l, n'entendaient plus rien.

Les heures de la nuit s'écoulèrent. L'ombre couvrait
se place de la Bastille, un vent d'hiver qui se
la pluie soufflait par bouffées, les patrouilles
nt les portes, les allées, les enclos, les coins
, et, cherchant les vagabonds nocturnes, pas-
silencieusement devant l'éléphant ; le monstre,
immobile, les yeux ouverts dans les ténèbres,
r de rêver comme satisfait de sa bonne action,
lit du ciel et des hommes les trois pauvres en-
dormis.

pour comprendre ce qui va suivre, il faut se souvenir
de l'époque le corps de garde de la Bastille était
l'autre extrémité de la place, et que ce qui se
près de l'éléphant ne pouvait être ni aperçu, ni
par la sentinelle.

À la fin de cette heure qui précède immédiate-
point du jour, un homme déboucha de la rue
toine en courant, traversa la place, tourna le
enclos de la colonne de Juillet, et se glissa entre
sades jusque sous le ventre de l'éléphant. Si
quelqu'un quelconque eût éclairé cet homme, à la ma-
profonde dont il était mouillé, on eût deviné qu'il
passé la nuit sous la pluie. Arrivé sous l'éléphant,
entendit un cri bizarre qui n'appartient à aucune
humaine et qu'une perruche seule pourrait repro-
répéta deux fois ce cri dont l'orthographe que
ne à peine quelque idée :

« kikikiou ! »

dans le ventre de l'éléphant. Presque en même temps la foudre gronda, et très furieusement. Les deux enfants poussèrent un cri, et se soulevèrent si vivement que le treillage en fut presque écarté ; mais Gavroche, tournant vers eux sa face hardie et profita du coup de vent pour éclater de rire.

— Du calme, enfants. Ne boussculons pas. Voilà du beau tonnerre, à la bonne heure ! Ce n'est pas là de la gnognotte d'éclair. Bravo le bon Dieu ! Ça va d'unch ! c'est presque aussi bien qu'à l'Ambigu.

Cela dit, il refit l'ordre dans le treillage, poussant d'un coup de pied les deux enfants sur le chevet du lit, et se baissant pour les bien étendre tout de leur longueur, s'écria :

— Puisque le bon Dieu allume sa chandelle, soufflez la mienne. Les enfants, il faut dormir, vous jeunes humains. C'est très mauvais de ne pas dormir. Ça vous ferait schlinguer du couloir, ou, comme on dit dans le grand monde, puer de la gueule. Entortillez-vous bien de la pelure ! je vas éteindre. Y êtes-vous ?

— Oui, murmura l'ainé, je suis bien. J'ai comblé ma plume sous la tête.

— On ne dit pas la tête, cria Gavroche, d'instinct, tronche.

Les deux enfants se serrèrent l'un contre l'autre, et Gavroche acheva de les arranger sur la natte. Il monta la couverture jusqu'aux oreilles, puis répéta la troisième fois l'injonction en langue hiératique :

— Pioncez !

Et il souffla le lumignon.

À peine la lumière était-elle éteinte qu'un bruit singulier commença à ébranler le treillage. Les trois enfants étaient couchés. C'était un bruit de frottements sourds qui rendaient un bruit de talonnettes, comme si des griffes et des dents grinçaient sur le fil de cuivre. Cela était accompagné de toutes sortes de petits cris aigus.

Le petit garçon de cinq ans, entendant ce bruit au-dessus de sa tête et glacé d'épouvante, poussa son frère aîné, mais le frère aîné « pionça » comme Gavroche le lui avait ordonné. Alors le petit, ne pouvant plus de peur, osa interpeller Gavroche tout bas, en retenant son haleine :

— Monsieur ?

— Hein ? fit Gavroche qui venait de fermer les yeux.

— Qu'est-ce que c'est donc que ça ?

— C'est les rats, répondit Gavroche.

Et il remit sa tête sur la natte.

Les rats en effet, qui pullulaient par milliers sur la carcasse de l'éléphant et qui étaient ces taches vivantes dont nous avons parlé, avaient été tués avec respect par la flamme de la bougie tant qu'elle avait brillé, mais dès que cette caverne, qui était devenue une cité, avait été rendue à la nuit, sentant là ce bon conteur Perrault appelle « de la chair fraîche », s'étaient rués en foule sur la tente de Gavroche, grimpé jusqu'au sommet, et en mordaient les bords comme s'ils cherchaient à percer cette zinzibelle d'un nouveau genre.

Cependant le petit ne s'endormait pas.

— Monsieur ! reprit-il.

— Hein ? fit Gavroche.

— Qu'est-ce que c'est donc que les rats ?

— C'est des souris.

Chapitre I. La porte de la rue Picpus, numéro 62

Il ressemblait plus, il y a un demi-siècle, à la porte cochère venue que la porte cochère du numéro 62 de la petite rue Picpus. Cette porte, habituellement entrouverte de la façon la plus engageante, permettait de voir deux choses qui n'ont rien de très funèbre, et qui sont entourées de murs tapissés de vigne et la face tournée vers le ciel. Au-dessus du mur du fond on voyait de grands arbres. Quand un rayon de soleil venait à la cour, quand un verre de vin égayait le portier, il était facile de passer devant le numéro 62 de la petite rue Picpus sans en emporter une idée fâcheuse. C'était un lieu sombre qu'on avait entrevu.

Le portier souriait ; la maison priait et pleurait.

Le passage n'était point facile, à franchir, et ce qui même pour presque tous était impossible, car il y avait un *sésame, ouvre-toi* ! qu'il fallait dire. — si, le portier franchi, on entrait à droite dans un vestibule où donnait un escalier resserré entre deux murs et si étroit qu'il n'y pouvait passer qu'une personne à la fois, si l'on ne se laissait pas effrayer par le bruit d'un rouage jaune serin avec soubassement chocolaté. On disait cet escalier, si l'on s'aventurait à monter, qu'il était un premier palier, puis un deuxième, et qu'il était au premier étage dans un corridor où la décoration était d'une teinte d'ocre et la plinthe chocolat vous suivaient avec un bruit d'armement paisible. Escalier et corridor étaient éclairés par deux belles fenêtres. Le corridor faisait un bruit de tôle et devenait obscur. Si l'on doublait ce cap, on était dans un autre vestibule, et après quelques pas devant une porte d'entrée mystérieuse qu'elle n'était pas fermée. On la trouvait ouverte, et l'on se trouvait dans une petite chambre de six pieds carrés, carrelée, lavée, propre, froide, avec des murs de papier nankin à fleurettes vertes, à quinze centimes le rouleau. Un jour blanc et mat venait d'une grande fenêtre à petits carreaux qui était à gauche et qui tenait toute la largeur de la chambre. On regardait, on ne voyait rien ; on écoutait, on n'entendait ni un pas ni un bruit humain. La muraille était nue ; la chambre était vide ; pas une chaise.

On regardait encore, et l'on voyait au mur en face de soi un trou quadrangulaire d'environ un pied carré, fermé par une grille en fer à barreaux entre-croisés, noirs, solides, lesquels formaient des carreaux, j'ai dit des mailles, de moins d'un pouce et demi de côté. Les petites fleurettes vertes du papier nankin étaient peintes avec calme et en ordre jusqu'à ces barreaux, et c'est par là que ce contact funèbre les effarouchait et les faisait s'agiter et se débattre. En supposant qu'un être vivant eût voulu passer par le trou carré, cette grille l'en eût empêché, elle ne laissait point passer le corps, mais elle permettait de passer les yeux, c'est-à-dire l'esprit. Il semblait qu'on songeât à cela, car on l'avait doublée d'une lame de fer blanc sertie dans la muraille un peu en arrière et percée de mille trous plus microscopiques que les trous d'un tamis. Au bas de cette plaque était percée une ouverture tout à fait pareille à la bouche d'une boîte

aux lettres. Un ruban de fil attaché à un mouve
sonnette pendait à droite du trou grillé.

Si l'on agitait ce ruban, une clochette tinta
entendait une voix, tout près de soi, ce qui fais
saillir.

– Qui est là ? demandait la voix.

C'était une voix de femme, une voix douce,
qu'elle en était lugubre.

Ici encore il y avait un mot magique qu'il f
voir. Si on ne le savait pas, la voix se taisait, e
redevait silencieux comme si l'obscurité eff
sépulcre eût été de l'autre côté.

Si l'on savait le mot, la voix reprenait :

– Entrez à droite.

On remarquait alors à sa droite, en face de la
une porte vitrée surmontée d'un châssis vitré
en gris. On soulevait le loquet, on franchissait
et l'on éprouvait absolument la même impress
lorsqu'on entre au spectacle dans une bagnoi
avant que la grille soit baissée et que le lustre
lumé. On était en effet dans une espèce de t
théâtre, à peine éclairée par le jour vague de l
vitrée, étroite, meublée de deux vieilles chaises
paillason tout démaillé, véritable loge avec s
ture à hauteur d'appui qui portait une tablette
noir. Cette loge était grillée, seulement ce n'était
grille de bois doré comme à l'Opéra, c'était u
trueux treillis de barres de fer affreusement
trées et scellées au mur par des scellements
qui ressemblaient à des poings fermés.

Les premières minutes passées, quand leur
commençait à se faire à ce demi-jour de cave, il
de franchir la grille, mais il n'allait pas plus lo
pouces au delà. Là il rencontrait une barrière
noirs, assurés et fortifiés de traverses de bois
en jaune pain d'épice. Ces volets étaient à j
divisés en longues lames minces, et masquaie
la longueur de la grille. Ils étaient toujours clos

Au bout de quelques instants, on entendait
qui vous appelait de derrière ces volets et
disait :

– Je suis là. Que me voulez-vous ?

C'était une voix aimée, quelquefois une voix
On ne voyait personne. On entendait à peine le
souffle. Il semblait que ce fût une évocation
parlait à travers la cloison de la tombe.

Si l'on était dans de certaines conditions
bien rares, l'étroite lame d'un des volets s'ouvrait.

de vous, et l'évocation devenait une apparition.
la grille, derrière le volet, on apercevait, autan
grille permettait d'apercevoir, une tête dont on
que la bouche et le menton ; le reste était couv

voile noir. On entrevoyait une guimpe noire et un
à peine distincte couverte d'un suaire noir. Ce
vous parlait, mais ne vous regardait pas et
souriait jamais.

Le jour qui venait de derrière vous était dis
telle façon que vous la voyiez blanche et qu
voyait noir. Ce jour était un symbole.

Cependant les yeux plongeaient avidement
ouverture qui s'était faite dans ce lieu clos à tou

gards. Un vague profond enveloppait cette for
de deuil. Les yeux fouillaient ce vague et cher
démêler ce qui était autour de l'apparition. Au
très peu de temps on s'apercevait qu'on ne voy

çà, continua Gavroche, pourquoi donc est-ce
s pleuriez ?

– Contrant le petit à son frère :

mioche comme ça, je ne dis pas ; mais un
omme toi, pleurer, c'est crétin ; on a l'air d'un

me, fit l'enfant, nous n'avions plus du tout de
t où aller.

– Foutard ! reprit Gavroche, on ne dit pas un loge-
dit une piolle.

– Puis nous avons peur d'être tout seuls comme
t.

– Je ne dit pas la nuit, on dit la sorgue.

– Merci, monsieur, dit l'enfant.

– Route, repartit Gavroche, il ne faut plus geindre
pour rien. J'aurai soin de vous. Tu verras comme

use. L'été, nous irons à la Glacière avec Navet, un
de à moi, nous nous baignerons à la Gare, nous

tout nus sur les trains devant le pont d'Auster-
rait rager les blanchisseuses. Elles crient, elles

t, si tu savais comme elles sont farces ! Nous
l'homme squelette. Il est en vie. Aux Champs-

Il est maigre comme tout, ce paroissien-là. Et
sous conduirai au spectacle. Je vous mènerai à

Lemaître. J'ai des billets, je connais des ac-
même joué une fois dans une pièce. Nous

mes mêmes comme ça, on courait sous une toile,
et la mer. Je vous ferai engager à mon théâtre.

ons voir les sauvages. Ce n'est pas vrai, ces
is-là. Ils ont des maillots roses qui font des plis,

leur voit aux coudes des reprises en fil blanc.
a, nous irons à l'Opéra. Nous entrerons avec les

irs. La claque à l'Opéra est très bien composée.
pas avec la claque sur les boulevards. À l'Opé-

toi, il y en a qui payent vingt sous, mais c'est
jas. On les appelle des lavettes. – Et puis nous

guillotiner. Je vous ferai voir le bourreau. Il de-
ie des Marais. Monsieur Sanson. Il y a une boîte

es à la porte. Ah ! on s'amuse fameusement !

de moment, une goutte de cire tomba sur le doigt
che et le rappela aux réalités de la vie.

– Attention ! dit-il, v'là la mèche qui s'use. Attention !
ux pas mettre plus d'un sou par mois à mon

be. Quand on se couche, il faut dormir. Nous
pas le temps de lire des romans de monsieur

Kock. Avec ça que la lumière pourrait passer par
s de la porte cochère, et les cognes n'auraient

puis, observa timidement l'ainé qui seul osait
avec Gavroche et lui donner la réplique, un fume-

rrait tomber dans la paille, il faut prendre garde
la maison.

ne dit pas brûler la maison, fit Gavroche, on dit
le bocard.

– Je redoublait. On entendait, à travers des roule-
e tonnerre, l'averse battre le dos du colosse.

– Foncé, la pluie ! dit Gavroche. Ça m'amuse d'en-
pouler la carafe le long des jambes de la maison.

– C'est une bête ; il perd sa marchandise, il perd sa
ne peut pas nous mouiller, et ça le fait bougon-

– C'est une bête ; il perd sa marchandise, il perd sa
eux porteur d'eau-là.

– Allusion au tonnerre, dont Gavroche, en sa
de philosophe du dix-neuvième siècle, acceptait

– Conséquences, fut suivie d'un large éclair, si
ant que quelque chose en entra par la crevasse

Gavroche dérangea un peu les pierres qui assaillent le grillage par devant ; les deux pans du qui retombaient l'un sur l'autre s'écartèrent.

— Mômes, à quatre pattes ! dit Gavroche.

Il fit entrer avec précaution ses hôtes dans puis il y entra après eux, en rampant, rapprochant les pierres et referma hermétiquement l'ouverture.

Ils s'étaient étendus tous trois sur la natte. Si petits qu'ils fussent, aucun d'eux n'eût pu debout dans l'alcôve. Gavroche avait toujours la cave à sa main.

— Maintenant, dit-il, pioncez ! Je vas supprimer le candélabre.

— Monsieur, demanda l'aîné des deux frères, Gavroche en montrant le grillage, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça, dit Gavroche gravement, c'est pour les pioncez !

Cependant il se crut obligé d'ajouter quelques rôles pour l'instruction de ces êtres en bas continu :

— C'est des choses du Jardin des plantes aux animaux féroces. *Gniena* (il y en a) plein sin. *Gnia* (il n'y a) qu'à monter par-dessus un grimper par une fenêtre et qu'à passer sous unites.

On en a tant qu'on veut.

Tout en parlant, il enveloppait d'un pan de la couverture le tout petit qui murmura :

— Oh ! c'est bon ! c'est chaud !

Gavroche fixa un œil satisfait sur la couverture.

— C'est encore du Jardin des plantes, dit-il. ça aux singes.

Et montrant à l'aîné la natte sur laquelle il était étendu, natte fort épaisse et admirablement travaillée, ajouta :

— Ça, c'était à la girafe.

Après une pause, il poursuivit :

— Les bêtes avaient tout ça. Je le leur ai prouvé, les a pas fâchées. Je leur ai dit : C'est pour l'élever.

Il fit encore un silence et reprit :

— On passe par-dessus les murs et on se gouverne. V'là.

Les deux enfants considéraient avec un craintif et stupéfait cet être intrépide et inventif, bondissant comme eux, isolé comme eux, chétif comme eux, qui avait quelque chose d'admirable et de tout-puissant qui leur semblait surnaturel, et dont la physionomie composait de toutes les grimaces d'un vieux bonhomme banque mêlées au plus naïf et au plus charmant.

— Monsieur, fit timidement l'aîné, vous n'avez pas peur des sergents de ville ?

Gavroche se borna à répondre :

— Môme ! on ne dit pas les sergents de ville aux enfants des cagnes.

Le tout petit avait les yeux ouverts, mais il ne disait rien. Comme il était au bord de la natte, l'aîné se pencha vers lui, et Gavroche lui borda la couverture comme une mère et exhaussa la natte sous sa tête avec de vieux chiffons de manière à faire au même un lit. Puis il se tourna vers l'aîné.

— Hein ? on est joliment bien, ici !

— Ah oui ! répondit l'aîné en regardant Gavroche avec une expression d'ange sauvé.

Les deux pauvres petits enfants tout mouillés se mençaient à se réchauffer.

squelette gigantesque leur apparaissait et les baissait. En haut, une longue poutre brune d'où partait à distance en distance de massives membrures figurait la colonne vertébrale avec les côtes, les vertèbres actives de plâtre y pendaient comme des vis d'un côté à l'autre de vastes toiles d'araignée et des diaphragmes poudreux. On voyait çà et là dans les coins de grosses taches noirâtres qui avaient glissé ivre et qui se déplaçaient rapidement avec un bruit brusque et effaré.

Les débris tombés du dos de l'éléphant sur son dos n'avaient comblé la concavité, de sorte qu'on ne pouvait y marcher comme sur un plancher.

Le petit se rencogna contre son frère et dit à voix basse :

« C'est noir. »

Le grand fit exclamer Gavroche. L'air pétrifié des deux enfants rendait une secousse nécessaire.

« C'est-ce que vous me fichez ? s'écria-t-il. C'est-ce que vous nous faites ? faisons-nous les dégoûtés ? vous nous faites les Tuileries ? Seriez-vous des brutes ? »

« Je vous préviens que je ne suis pas du tout des godiches. Ah çà, est-ce que vous êtes les chiens du moutardier du pape ? »

« Le mot de rudolement est bon dans l'épouvante. C'est sûr. Les deux enfants se rapprochèrent de leur frère. »

Gavroche, paternellement attendri de cette scène, passa « du grave au doux » et s'adressant au petit :

« Ça, lui dit-il en accentuant l'injure d'une nuance plus forte, c'est dehors que c'est noir. Dehors il pleut, de dehors il pleut pas ; dehors il fait froid, ici il n'y a pas une brise de vent ; dehors il y a des tas de monde, ici il n'y a que nous ; dehors il n'y a pas même la lune, ici il y a que la lune d'elle, nom d'un ch ! »

Les deux enfants commençaient à regarder l'appareil avec moins d'effroi ; mais Gavroche ne leur laissait pas longtemps le loisir de la contemplation.

« Ça, dit-il. »

Le grand poussa vers ce que nous sommes très heureux de pouvoir appeler le fond de la chambre.

« Ça, dit-il. »

Le lit de Gavroche était complet. C'est-à-dire qu'il avait un matelas, une couverture et une alcôve avec

Le matelas était une natte de paille, la couverture un tapis de laine grise fort chaud et doux. Voici ce que c'était que l'alcôve :

« C'étaient des échelas assez longs enfoncés et consolidés dans le sol, c'est-à-dire du ventre de l'éléphant en avant, un en arrière, et réunis par une corde à leur sommet, de manière à former un faisceau solide. Ce faisceau supportait un treillage de fil de fer qui était simplement posé dessus, mais artistiquement plié et maintenu par des attaches de fil de fer sorte qu'il enveloppait entièrement les trois échelas. Un cordon de grosses pierres fixait tout autour ce treillage sur le sol, de manière à ne rien laisser passer. Le treillage n'était autre chose qu'un morceau de ces plaques de cuivre dont on revêt les volières dans les cages. Le lit de Gavroche était sous ce grillage dans une cage. L'ensemble ressemblait à une cage d'écureuil. »

« Ça, dit-il. »

— Nous y v'là ! Vive le général Lafayette !
 Cette explosion passée, il ajouta :
 — Les mioches, vous êtes chez moi.
 Gavroche était en effet chez lui.

Ô utilité inattendue de l'inutile ! charité des choses ! bonté des géants ! Ce monument de qui avait contenu une pensée de l'Empereur était nu la boîte d'un gamin. Le même avait été abrité par le colosse. Les bourgeois endimanchés passaient devant l'éléphant de la Bastille distraits en le toisant d'un air de mépris avec le à fleur de tête : — À quoi cela sert-il ? — Cela à sauver du froid, du givre, de la grêle, de la garantir du vent d'hiver, à préserver du sommeil la boue qui donne la fièvre et du sommeil dans qui donne la mort, un petit être sans père ni mère, sans pain, sans vêtements, sans asile. Cela servait à l'innocent que la société repoussait. Cela servait à nuier la faute publique. C'était une tanière ouverte auquel toutes les portes étaient fermées. Il y avait que le vieux mastodonte misérable, envahi par la mine et par l'oubli, couvert de verrues, de moisissures, d'ulcères, chancelant, vermoulu, abandonné, dédaigné, espèce de mendiant colossal demandant l'aumône d'un regard bienveillant au milieu du ciel, qui avait eu pitié, lui, de cet autre mendiant, du pauvre qui s'en allait sans souliers aux pieds, sans sur la tête, soufflant dans ses doigts, vêtu de ce qui n'était que le débris de ce qu'on jette. Voilà à quoi servait l'idée de la Bastille. Cette idée de Napoléon, dédaignée des hommes, avait été reprise par Dieu. Ce qui était qu'un illustre était devenu auguste. Il eût fallu à l'Empereur pour réaliser ce qu'il méditait, le porphyre, l'airain, l'or, le marbre ; à Dieu le vieil assemblage de pierres de solives et de plâtras suffisait. L'Empereur avait rêvé de génie ; dans cet éléphant titanique, ardent, digieux, dressant sa trompe, portant sa tour, et jaillir de toutes parts autour de lui des eaux joyeuses et vivifiantes, il voulait incarner le peuple ; Dieu en fit une chose plus grande, il y logea un enfant.

Le trou par où Gavroche était entré était un trou à peine visible du dehors, cachée qu'elle était sous l'avons dit, sous le ventre de l'éléphant, et si étrange qu'il n'y avait guère que des chats et des mômes qui y passaient.

— Commençons, dit Gavroche, par dire au monde que nous n'y sommes pas.

Et plongeant dans l'obscurité avec certitude, il chercha quelqu'un qui connaît son appartement, il se pencha sur la planche et en boucha le trou.

Gavroche replongea dans l'obscurité. Les voisins entendirent le reniflement de l'allumette enfoncée dans la bouteille phosphorique. L'allumette chimique n'était pas encore ; le briquet Fumade représentait l'époque le progrès.

Une clarté subite leur fit cligner les yeux ; Gavroche venait d'allumer un de ces bouts de ficelle trempés dans la résine qu'on appelle rats de cave. Le rat de cave fumait plus qu'il n'éclairait, rendait confusément le dedans de l'éléphant.

Les deux hôtes de Gavroche regardèrent l'un et l'autre et éprouvèrent quelque chose de pareil à ce qu'éprouverait quelqu'un qui serait enfermé dans une grosse tonne de Heidelberg, ou mieux encore dans une outre, dut éprouver Jonas dans le ventre biblique de la

Chapitre II. l'obéissance de Martin Verga

Le couvent, qui en 1824 existait depuis longues années sur la rue Picpus, était une communauté de bernardines, l'obéissance de Martin Verga.

Les bernardines, par conséquent, se rattachaient à l'ordre clairvaux, comme les bernardins, mais à Cîteaux, comme les bénédictins. En d'autres termes, elles étaient des sœurs sujettes, non de saint Bernard, mais de saint

Benoît. On ne s'aperçoit que lorsque l'on a un peu remué des in-folio sait que Martin Verga fonda en 1425 une congrégation de bernardines-bénédictines, ayant pour chef d'ordre Martin Verga et pour succursale Alcala.

Cette congrégation avait poussé des rameaux dans tous les pays catholiques de l'Europe.

Les branches d'un ordre sur l'autre n'ont rien d'inusité dans l'Église latine. Pour ne parler que du seul ordre de saint Benoît dont il est ici question, à cet ordre se rattachent, sans compter l'obéissance de Martin Verga, plusieurs congrégations : deux en Italie, le Mont-Cassin et le Val-de-Justine de Padoue, deux en France, Cluny et Cîteaux ; et neuf ordres, Valombrosa, Grammont, les Feuillants, les camaldules, les chartreux, les humiliés, les Prémonstratens, et les silvestrins, enfin Cîteaux ; car Cîteaux, qui est le tronc pour d'autres ordres, n'est qu'un rejeton de l'ordre de saint Benoît. Cîteaux date de saint Robert, abbé de Molesme dans le diocèse de Langres en 1098. Or, en 1129 que le diable, retiré au désert de Subiaco (il est dit dans l'Écriture qu'il s'était-il fait ermite ?), fut chassé de l'ancien temple d'Apollon où il demeurait, par saint Benoît, âgé de sept ans.

La règle des carmélites, lesquelles vont en procession, portent une pièce d'osier sur la gorge et ne se voient jamais, la règle la plus dure est celle des bernardines-bénédictines de Martin Verga. Elles sont vêtues de noir avec une guimpe qui, selon la tradition expresse de saint Benoît, monte jusqu'au cou.

Une robe de serge à manches larges, un bonnet de laine, la guimpe qui monte jusqu'au cou, le bandeau coupé carrément sur la poitrine, le bandeau qui descend jusqu'aux yeux, voilà leur habit. Tout est blanc, excepté le bandeau qui est blanc. Les novices ont le même habit, tout blanc. Les professes ont en outre un rosaire au côté.

Les bernardines-bénédictines de Martin Verga pratiquent l'adoration Perpétuelle, comme les bénédictines du Saint-Sacrement, lesquelles, au commencement de ce siècle, avaient à Paris deux maisons, l'une au Temple, l'autre rue Neuve-Sainte-Genève. Du couvent des bernardines-bénédictines du Petit-Picpus, dont les sœurs, étaient un ordre absolument autre que les sœurs du Saint-Sacrement cloîtrées rue Neuve-Sainte-Genève et au Temple. Il y avait de nombreuses différences dans la règle ; il y en avait dans le costume. Les bernardines-bénédictines du Petit-Picpus portaient la robe noire, et les bénédictines du Saint-Sacrement et les sœurs de Neuve-Sainte-Genève la portaient blanche, et sur le devant de plus sur la poitrine un Saint-Sacrement

d'environ trois pouces de haut en vermeil ou édit :
doré. Les religieuses du Petit-Picpus ne portaient pas de perruques ! n'ayez pas peur.
ce Saint-Sacrement. L'Adoration Perpétuelle, ce qui entra par une lacune de la palissade dans
à la maison du Petit-Picpus et à la maison due de l'éléphant et aida les mômes à enjambrer
laisse les deux ordres parfaitement distincte. Les deux enfants, un peu effrayés, suivaient
seulement ressemblance pour cette pratique et mot Gavroche et se confiaient à cette petite
dames du Saint-Sacrement et les bernardines d'habitude en guenilles qui leur avait donné du pain et
Verga, de même qu'il y avait similitude, pour l'été promis un gîte.
glorification de tous les mystères relatifs à l'enfant là, couchée le long de la palissade, une
la vie et à la mort de Jésus-Christ, et à la Vierge qui servait le jour aux ouvriers du chantier voisin.
deux ordres pourtant fort séparés et dans l'ordre de la souleva avec une singulière vigueur, et l'ap-
ennemi, l'oratoire d'Italie, établi à Florence par contre une des jambes de devant de l'éléphant.
de Néri, et l'oratoire de France, établi à Paris point où l'échelle allait aboutir, on distinguait une
de Bérulle. L'oratoire de Paris prétendait le pas, le trou noir dans le ventre du colosse.
de Néri n'étant que saint, et Bérulle étant cardinal, montra l'échelle et le trou à ses hôtes et
Revenons à la dure règle espagnole de Martine.
Les bernardines-bénédictines de cette obédience montez et entrez.
font maigre toute l'année, jeûnent le carême, les deux petits garçons se regardèrent terrifiés.
coup d'autres jours qui leur sont spéciaux, seules vous avez peur, mômes ! s'écria Gavroche.
dans leur premier sommeil depuis une heure ajouta :
jusqu'à trois pour lire le bréviaire et chanter, vous allez voir.
couchent dans des draps de serge en toute saison, signifie le pied rugueux de l'éléphant, et en un clin
la paille, n'usent point de bains, n'allument jamais daigner se servir de l'échelle, il arriva à la
se donnent la discipline tous les vendredis, ob. Il y entra comme une couleuvre qui se glisse
la règle du silence, ne se parlent qu'aux réceptions, il s'y enfonça, et un moment après les
lesquelles sont très courtes, et portent des charnières virent vaguement apparaître, comme une
bure pendant six mois, du 14 septembre, qui élançait et blafarde, sa tête pâle au bord du
tation de la sainte-croix, jusqu'à Pâques. Ces heures de ténèbres.
sont une modération, la règle dit toute l'année bien, cria-t-il, montez donc, les momignards !
cette chemise de bure, insupportable dans les jours de jeûne, vous voir comme on est bien ! — Monte, toi ! dit-il
de l'été, produisait des fièvres et des spasmes de la tête te tends la main.
Il a fallu en restreindre l'usage. Même avec ces petits se poussèrent de l'épaule, le gamin leur
sement, le 14 septembre, quand les religieuses se rassuraient à la fois, et puis il pleuvait
cette chemise, elles ont trois ou quatre jours de repos. L'ainé se risqua. Le plus jeune, en voyant mon-
Obéissance, pauvreté, chasteté, stabilité sous la règle, frère et lui resté tout seul entre les pattes de
voilà leurs vœux, fort aggravés par la règle. Le bossu bête, avait bien envie de pleurer, mais il
La prieure est élue pour trois ans par les religieuses, gravissait, tout en chancelant, les barreaux de
qu'on appelle *mères vocales* parce qu'elles ont le droit de parler ; Gavroche, chemin faisant, l'encourageait par
ce qui fixe à neuf ans le plus long règne possible, lamentations de maître d'armes à ses écoliers ou
prieure.
Elles ne voient jamais le prêtre officiant, ne pas peur !
est toujours caché par une serge tendue à l'entrée, n'est ça !
de haut. Au sermon, quand le prédicateur est toujours !
chapelle, elles baissent leur voile sur leur visages, mets ton pied là !
doivent toujours parler bas, marcher les yeux baissés, main ici.
et la tête inclinée. Un seul homme peut entrer dans le dortoir !
couvent, l'archevêque diocésain. Quand il fut à sa portée, il l'empoigna brusque-
Il y en a bien un autre, qui est le jardinier ; mais vigoureusement par le bras et le tira à lui.
toujours un vieillard, et afin qu'il soit perpétuellement bé ! dit-il.
seul dans le jardin et que les religieuses soient même avait franchi la crevasse.
de l'éviter, on lui attache une clochette au genou, maintenant, fit Gavroche, attends-moi. Monsieur,
Elles sont soumises à la prieure d'une seule peine de vous asseoir.
absolue et passive. C'est la sujétion canonique, partant de la crevasse comme il y était entré, il
toute son abnégation. Comme à la voix du Christ glisser avec l'agilité d'un ouistiti le long de la
Christi, au geste, au premier signe, *ad nutum, ad signum*, tout de suite, avec bonheur, avec persévérance, le petit de cinq ans à bras-le-corps et le
avec une certaine obéissance aveugle, *prompte et perseveranter et caeca quadam obedientia*, celui en criant à l'ainé :
lime dans la main de l'ouvrier, *quasi limam in manus* vas le pousser, tu vas le tirer.
fabri, ne pouvant lire ni écrire quoi que ce soit, instant le petit fut monté, poussé, entraîné, tiré,
permission expresse, *legere vel scribere non audeo*, pourré dans le trou sans avoir eu le temps de se
sine expressa superioris licentia. Le prêtre, et Gavroche, entrant après lui, repoussant
À tour de rôle chacune d'elles fait ce qu'elle peut de talon l'échelle qui tomba sur le gazon, se
pellent la réparation. La réparation, c'est la prière des mains et cria :

puissant, visible et debout à côté du spectre de la Bastille.

Peu d'étrangers visitaient cet édifice, aucun ne le regardait. Il tombait en ruine ; à chaque plaître qui se détachait de ses flancs lui faisait des plaies hideuses. Les « édiles », comme on dit élégant, l'avaient oublié depuis 1814. Il était là, coincé, morne, malade, croulant, entouré d'une pourrie, souillée à chaque instant par des coques de crevasses lui lézardaient le ventre, une latte de la queue, les hautes herbes lui poussaient les jambes ; et comme le niveau de la place depuis trente ans tout autour par ce mouvement continu qui exhausse insensiblement le sol des villes, il était dans un creux et il semblait que s'enfonçât sous lui. Il était immonde, méprisable et superbe, laid aux yeux du bourgeois, ridicule aux yeux du penseur. Il avait quelque chose d'ordure qu'on va balayer et quelque chose d'utile qu'on va décapiter.

Comme nous l'avons dit, la nuit l'aspect changeait. La nuit est le véritable milieu de tout ce qui est. Dès que tombait le crépuscule, le vieil éléphant figurait ; il prenait une figure tranquille et se levait dans la formidable sérénité des ténèbres. Étan- sé, il était de la nuit ; et cette obscurité allait à leur

Ce monument, rude, trapu, pesant, âpre, presque difforme, mais à coup sûr majestueux, empreint d'une sorte de gravité magnifique et sa- gant, disparu pour laisser régner en paix l'espèce de gigantesque, orné de son tuyau, qui a remplacé la forteresse à neuf tours, à peu près comme la bourgeoisie remplace la féodalité. Il est tout simple qu'il soit le symbole d'une époque dont une marmiter- re à vapeur est la puissance. Cette époque passera, elle passera ; on commence à comprendre que, s'il peut y avoir la force dans une chaudière, il ne peut y avoir la sagesse que dans un cerveau ; en d'autres termes, ce qui mène et entraîne le monde, ce sont les locomotives, ce sont les idées. Attelez les locomotives aux idées, c'est bien ; mais ne prenez pas le chevalier.

Quoi qu'il en soit, pour revenir à la place de l'architecte de l'éléphant avec du plâtre était fait le grand ; l'architecte du tuyau de poêle était fait le petit avec du bronze.

Ce tuyau de poêle, qu'on a baptisé d'un nom, n'est que nommé la colonne de Juillet, ce monument manqué d'une révolution avortée, était encore pé en 1832 d'une immense chemise en charpente nous regrettons pour notre part, et d'un vaste espace planches, qui achevait d'isoler l'éléphant.

Ce fut vers ce coin de la place, à peine éclairé par le reflet d'un réverbère éloigné, que le gamin dit aux deux « mômes ».

Qu'on nous permette de nous interrompre pour rappeler que nous sommes dans la simple rue, qu'il y a vingt ans les tribunaux correctionnels juger, sous prévention de vagabondage et de délit, dans l'intérieur même de l'éléphant de la Bastille.

Ce fait constaté, nous continuons.

En arrivant près du colosse, Gavroche crie et dit : « Bonjour, qui est « plein de grâce » en effet. »

Il dit que l'infiniment grand peut produire sur l'infiniment petit, que pendant l'heure du jour, trois coups supplémentaires

péchés, pour toutes les fautes, pour tous les crimes, pour toutes les violations, pour toutes les crimes qui se commettent sur la terre, pendant douze heures consécutives, de quatre heures du soir à quatre heures du matin, ou de quatre heures du matin à quatre heures du soir, la sœur qui fait la prière reste à genoux sur la pierre devant le Saint-Sacrement, les mains jointes, la corde au cou. Quand elle devient insupportable, elle se prosterne à plat face contre terre, les bras en croix ; c'est là qu'elle prie pour les coupables de l'univers. Ceci est grand jusqu'au point que cet acte s'accomplit devant un poteau au lieu d'être devant un autel. Quelqu'un dit indistinctement *faire la prière* ou *être au poteau*. Les religieuses présentes, par humilité, cette dernière expression qui est une idée de supplice et d'abaissement.

La réparation est une fonction où toute l'âme est employée. La sœur au poteau ne se retournerait pas la tête.

Il y a toujours une religieuse à genoux devant le Saint-Sacrement. Cette station dure une heure. Elle se relève comme des soldats en faction. C'est là que se fait la prière perpétuelle.

Les mères portent presque toujours sur leur visage des empreints d'une gravité particulière, rappelés par la vie de Jésus-Christ, comme la mère Nativité, la mère Conception, la mère Présentation, la mère Perpétuelle. Les mères ne sont pas différentes les unes des autres. Cependant les noms de saintes ne sont pas les mêmes. On ne voit jamais que leur bouche. Elles ont les dents jaunes. Jamais une brosse à dents n'est dans le couvent. Se brosser les dents, est au-dessous de la dignité. On se tient sur une échelle au bas de laquelle il y a : perdre son honneur. Elles ne disent de rien *ma ni mon*. Elles n'ont rien de leur propre ; elles ne doivent tenir à rien. Elles disent de toute chose *notre* ; ainsi : notre voile, notre chapelet ; si elles ont une chemise, elles diraient *notre chemise*. Elles s'attachent à quelque petit objet, à quelques heures, à une relique, à une médaille bénite.

Elles s'aperçoivent qu'elles commencent à tenir le Saint-Sacrement de l'autel ! L'autre répond : À la sainte Thérèse à laquelle une grande dame, au lieu d'entrer dans son ordre, disait : Permettez, ma mère, j'envoie chercher une sainte bible à laquelle je n'ai rien de bon à dire. — Ah ! vous tenez à quelque chose !

Elles ne disent rien de leur chemise, elles diraient *notre chemise*. Elles s'attachent à quelque petit objet, à quelques heures, à une relique, à une médaille bénite.

Elles s'aperçoivent qu'elles commencent à tenir le Saint-Sacrement de l'autel ! L'autre répond : À la sainte Thérèse à laquelle une grande dame, au lieu d'entrer dans son ordre, disait : Permettez, ma mère, j'envoie chercher une sainte bible à laquelle je n'ai rien de bon à dire.

Elles s'aperçoivent qu'elles commencent à tenir le Saint-Sacrement de l'autel ! L'autre répond : À la sainte Thérèse à laquelle une grande dame, au lieu d'entrer dans son ordre, disait : Permettez, ma mère, j'envoie chercher une sainte bible à laquelle je n'ai rien de bon à dire.

Elles s'aperçoivent qu'elles commencent à tenir le Saint-Sacrement de l'autel ! L'autre répond : À la sainte Thérèse à laquelle une grande dame, au lieu d'entrer dans son ordre, disait : Permettez, ma mère, j'envoie chercher une sainte bible à laquelle je n'ai rien de bon à dire.

sonnent à la cloche de l'église du couvent. À ceureusement Montparnasse était soucieux. prieure, mères vocales, professes, converses, sa la main sur l'épaule de Gavroche et lui dit en postulantes, interrompent ce qu'elles disent, cet sur les mots :

font ou ce qu'elles pensent, et toutes disent à la toute ce que je te dis, garçon, si j'étais sur la est cinq heures, par exemple : — À cinq heures avec mon dogue, ma dague et ma digue, et si heure, loué soit et adoré le très Saint-Sacrement d prodiguez dix gros sous, je ne refuserais pas S'il est huit heures : — À huit heures et à toute heiner, mais nous ne sommes pas le mardi gras. et ainsi de suite, selon l'heure qu'il est. phrase bizarre produisit sur le gamin un ef-

Cette coutume, qui a pour but de rompre l'aliénation. Il se tourna vivement, promena avec une et de la ramener toujours à Dieu, existe dans bien profonde ses petits yeux brillants autour de de communautés ; seulement la formule varie et se perçoit, à quelques pas, un sergent de ville qui l'Enfant-Jésus, on dit : — À l'heure qu'il est et à tout nait le dos. Gavroche laissa échapper un : ah, que l'amour de Jésus enflamme mon cœur ! il réprima sur-le-champ, et, secouant la main de

Les bénédictines-bernardines de Martin Veinasse : trées il y a cinquante ans au Petit-Picpus, char bien, bonsoir, fit-il, je m'en vas à mon éléphant offices sur une psalmodie grave, plain-chant pas mêmes. Une supposition que tu aurais besoin jours à pleine voix toute la durée de l'office. Par la nuit, tu viendrais me trouver là. Je loge à l'en- y a un astérisque dans le missel, elles font une n'y a pas de portier. Tu demanderais monsieur disent à voix basse : *Jésus-Marie-Joseph*. Pou-

des morts, elles prennent le ton si bas, que c'est bon, dit Montparnasse.

si des voix de femmes peuvent descendre jus se séparèrent, Montparnasse cheminant vers en résulte un effet saisissant et tragique. et Gavroche vers la Bastille. Le petit de cinq

Celles du Petit-Picpus avaient fait faire un mé par son frère que traînait Gavroche, tourna sous leur maître-autel pour la sépulture de leurs fois la tête en arrière pour voir s'en aller « Por- nauté. *Le gouvernement*, comme elles disent, ne ».

pas que ce caveau reçût les cercueils. Elles phrase amphigourique par laquelle Mont- donc du couvent quand elles étaient mortes. e avait averti Gavroche de la présence du affligeait et les consternait comme une infracti de ville ne contenait pas d'autre talisman

Elles avaient obtenu, consolation médiocri sonance *dig* répétée cinq ou six fois sous enterrées à une heure spéciale et en un coirnes variées. Cette syllabe *dig*, aux mots prononcée dans l'ancien cimetière Vaugirard, qui était fat, mais artistement mêlée aux mots d'une terre appartenant jadis à leur communauté. veut dire : — *Prenons garde, on ne peut pas*

Le jeudi ces religieuses entendent la grandement. — Il y avait en outre dans la phrase vêpres et tous les offices comme le dimanct parnasse une beauté littéraire qui échappa observent en outre scrupuleusement toutes leche, c'est mon dogue, ma dague et, ma digue, fêtes, inconnues aux gens du monde, que l'ég de l'argot du Temple qui signifie, *mon chien*, diguait autrefois en France et prodigue encor eau et ma femme, fort usité parmi les pitres et pagne et en Italie. Leurs stations à la chapelles-rouges du grand siècle où Molière écrivait interminables. Quant au nombre et à la durée Ilot dessinait.

prières, nous ne pouvons en donner une meille vingt ans, on voyait encore dans l'angle sud- qu'en citant le mot naïf de l'une d'elles : Les place de la Bastille près de la gare du canal des postulantes sont effrayantes, les prières des dans l'ancien fossé de la prison-citadelle, un encore pires, et les prières des professes encore ent bizarre qui s'est effacé déjà de la mémoire

Une fois par semaine, on assemble le chasiens, et qui méritait d'y laisser quelque trace, prieure préside, les mères vocales assistent. it une pensée du « membre de l'Institut, général sœur vient à son tour s'agenouiller sur la ple de l'armée d'Égypte ».

confesser à haute voix, devant toutes, les faut disons monument, quoique ce ne fût qu'une péchés qu'elle a commis dans la semaine. Lee. Mais cette maquette elle-même, ébauche vocales se consultent après chaque confessiuse, cadavre grandiose d'une idée de Napoléon fligent tout haut les pénitences. k ou trois coups de vent successifs avaient em-

Outre la confession à haute voix, pour laq jetée à chaque fois plus loin de nous, était réserve toutes les fautes un peu graves, elles historique, et avait pris je ne sais quoi de dé- les fautes vénielles ce qu'elles appellent *la coul* contrastait avec son aspect provisoire. C'était sa coulpe, c'est se prosterner à plat ventre duant de quarante pieds de haut, construit en fice devant la prieure jusqu'à ce que celle-ci, te et en maçonnerie, portant sur son dos sa tour nomme jamais que *notre mère*, avertisse la patembloit à une maison, jadis peint en vert par un petit coup frappé sur le bois de sa stalle qu'onneur quelconque, maintenant peint en noir se relever. On fait sa coulpe pour très peu del, la pluie et le temps. Dans cet angle désert un verre cassé, un voile déchiré, un retard invqvert de la place, le large front du colosse, sa de quelques secondes à un office, une faussises défenses, sa tour, sa croupe énorme, ses l'église, etc., cela suffit, on fait sa coulpe. Lajeds pareils à des colonnes faisaient, la nuit, est toute spontanée ; c'est *la coupable* elle-mel étoilé, une silhouette surprenante et terrible. mot est ici étymologiquement à sa place) qu'avait ce que cela voulait dire. C'était une sorte et qui se l'inflige. Les jours de fêtes et les dimaole de la force populaire. C'était sombre, énig- y a quatre mères chantes qui psalmodient lei et immense. C'était on ne sait quel fantôme

un bourgeois. Il me fait cadeau d'un sermon in grand lutrin à quatre pupitres. Un jour une bourse. Je mets ça dans ma poche. Une minute après entonna un psaume qui commençait par je fouille dans ma poche. Il n'y avait plus rien. au lieu de *Ecce*, dit à haute voix ces trois notes :

– Que le sermon, fit Gavroche.

– Mais toi, reprit Montparnasse, où vas-tu maintenant ?

Gavroche montra ses deux protégés et dit :

– Je vas coucher ces enfants-là.

– Où ça, coucher ?

– Chez moi.

– Où ça chez toi ?

– Chez moi.

– Tu loges donc ?

– Oui, je loge.

– Et où loges-tu ?

– Dans l'éléphant, dit Gavroche.

Montparnasse, quoique de sa nature peu étonné, ne put retenir une exclamation :

– Dans l'éléphant !

– Eh bien oui, dans l'éléphant ! repartit Gavroche.

Ceci est encore un mot de la langue que les religieuses ne sont point gaies, roses et fraîches n'écrit et que tout le monde parle. Kekçaa signifie sont souvent les filles des autres ordres. qu'est-ce que cela a ?

L'observation profonde du gamin ramena Montparnasse au calme et au bon sens. Il parut revivre les meilleurs sentiments pour le logis de Gavroche.

– Au fait ! dit-il, oui, l'éléphant. Y est-on bien ?

– Très bien, fit Gavroche. Là, vrai, chenûme pas de vents coulis comme sous les ponts.

– Comment y entres-tu ?

– J'entre.

– E y a donc un trou ? demanda Montparnasse.

– Parbleu ! Mais il ne faut pas le dire. C'est les jambes de devant. Les coqueurs ne l'ont pas vu.

– Et tu grimpes ? Oui, je comprends.

– Un tour de main, cric, crac, c'est fait, dit Gavroche.

Après un silence, Gavroche ajouta :

– Pour ces petits j'aurai une échelle.

Montparnasse se mit à rire.

– Où diable as-tu pris ces mômes-là ?

Gavroche répondit avec simplicité :

– C'est des momichards dont un perruquier a fait cadeau.

Cependant Montparnasse était devenu pensif.

– Tu m'as reconnu bien aisément, murmura-t-il.

Il prit dans sa poche deux petits objets qui n'étaient autre chose que deux tuyaux de plume enveloppés de coton et s'en introduisit un dans chaque narine.

– Ça te change, dit Gavroche, tu es moins fier, tu devrais garder toujours ça.

Montparnasse était joli garçon, mais Gavroche était plus drôle.

– Sans rire, demanda Montparnasse, comment trouves-tu ?

C'était aussi un autre son de voix. En un clin d'œil Montparnasse était devenu méconnaissable.

– Oh ! fais-nous Porrichinelle ! s'écria Gavroche.

Les deux petits, qui n'avaient rien écouté jusqu'alors, occupés qu'ils étaient eux-mêmes à fourrer leur nez dans leur nez, s'approchèrent à ce nom et regardèrent Montparnasse avec un commencement de joie.

– Oh ! fais-nous Porrichinelle ! s'écria Gavroche.

Les deux petits, qui n'avaient rien écouté jusqu'alors, occupés qu'ils étaient eux-mêmes à fourrer leur nez dans leur nez, s'approchèrent à ce nom et regardèrent Montparnasse avec un commencement de joie.

– Oh ! fais-nous Porrichinelle ! s'écria Gavroche.

Les deux petits, qui n'avaient rien écouté jusqu'alors, occupés qu'ils étaient eux-mêmes à fourrer leur nez dans leur nez, s'approchèrent à ce nom et regardèrent Montparnasse avec un commencement de joie.

pensif, il grommelait entre ses dents :
est égal, si j'avais des mômes, je les serrerais
de ça.

me ils achevaient leur morceau de pain et attei-
l'angle de cette morose rue des Ballets au fond
lle on aperçoit le guichet bas et hostile de la

ns, c'est toi, Gavroche ? dit quelqu'un.

ns, c'est toi, Montparnasse ? dit Gavroche.

it un homme qui venait d'aborder le gamin, et
me n'était autre que Montparnasse déguisé,
s besicles bleues, mais reconnaissable pour
e.

itin, poursuivit Gavroche, tu as une pelure cou-
plasma de graine de lin et des lunettes bleues
un médecin. Tu as du style, parole de vieux !

ut, fit Montparnasse, pas si haut !

entraîna vivement Gavroche hors de la lumière
iques.

eux petits suivaient machinalement en se te-
la main.

d ils furent sous l'archivolte noire d'une porte
à l'abri des regards et de la pluie :

is-tu où je vas ? demanda Montparnasse.

abbaye de Monte-à-Regret, dit Gavroche.

rceur !

ontparnasse reprit :

vas retrouver Babet.

! fit Gavroche, elle s'appelle Babet.

parnasse baissa la voix.

s elle, lui.

! Babet !

i, Babet.

le croyais bouclé.

défait la boucle, répondit Montparnasse.

onta rapidement au gamin que, le matin de ce
ur où ils étaient, Babet, ayant été transféré à la
erie, s'était évadé en prenant à gauche au lieu
re à droite dans « le corridor de l'instruction ».

bche admira l'habileté.

el dentiste ! dit-il.

parnasse ajouta quelques détails sur l'évasion
t, et termina par :

! ce n'est pas tout.

bche, tout en écoutant, s'était saisi d'une canne
tparnasse tenait à la main ; il en avait machina-
ré la partie supérieure, et la lame d'un poignard
paru.

! fit-il en repoussant vivement le poignard, tu
ené ton gendarme déguisé en bourgeois.

parnasse cligna de l'œil.

chtre ! reprit Gavroche, tu vas donc te colleter
cognes ?

ne sait pas, répondit Montparnasse d'un air
nt. Il est toujours bon d'avoir une épingle sur

bche insista :

est-ce que tu vas donc faire cette nuit ?

parnasse prit de nouveau la corde grave et dit
eant les syllabes :

s choses.

angeant brusquement de conversation :

propos !

oi ?

e histoire de l'autre jour. Figure-toi. Je rencontre

il les poussa tous deux devant lui dans la boutique du boulanger, et mit son sou sur le comptoir en criant :

— Garçon ! cinq centimes de pain.

Le boulanger, qui était le maître en personne, prit le pain et un couteau.

— En trois morceaux, garçon ! reprit Gavroche, ajouta avec dignité :

— Nous sommes trois.

Et voyant que le boulanger, après avoir examiné les trois soupeurs, avait pris un pain bis, il plongea soudainement son doigt dans son nez avec une ardeur aussi impérieuse que s'il eût eu au bout du nez la prise de tabac du grand Frédéric, et jeta au boulanger en plein visage cette apostrophe indignée :

— Keksekça ?

Ceux de nos lecteurs qui seraient tentés de se récrier sur cette interpellation de Gavroche au boulanger, russe ou polonais, ou l'un de ces cris sauvages, Yoways et les Botocudos se lancent du bord d'un à l'autre à travers les solitudes, sont prévenus qu'un mot qu'ils disent tous les jours (eux nos lecteurs) tient lieu de cette phrase : qu'est-ce que cela ? Le boulanger comprit parfaitement et répondit :

— Eh mais ! c'est du pain, du très bon pain, deuxième qualité.

— Vous voulez dire du lardon brutal, reprit Gavroche, calme et froidement dédaigneux. Du pain blanc, garçon ! du lardon savonné ! je régale.

Le boulanger ne put s'empêcher de sourire en coupant le pain blanc, il les considérait d'un air compatissant qui choqua Gavroche.

— Ah ça, mitron ! dit-il, qu'est-ce que vous avez à nous toiser comme ça ?

Mis tous trois bout à bout, ils auraient fait une toise.

Quand le pain fut coupé, le boulanger en donna un sou, et Gavroche dit aux deux enfants :

— Morfilez.

Les petits garçons le regardèrent interdits.

Gavroche se mit à rire :

— Ah ! tiens, c'est vrai, ça ne sait pas encore marcher, petit.

Et il reprit :

— Mangez.

En même temps, il leur tendait à chacun un morceau de pain.

Et, pensant que l'aîné, qui lui paraissait plus âgé de sa conversation, méritait quelque encouragement spécial et devait être débarrassé de toute hésitation à satisfaire son appétit, il ajouta en lui donnant sa grosse part :

— Colle-toi ça dans le fusil.

Il y avait un morceau plus petit que les deux autres, et Gavroche le prit pour lui.

Les pauvres enfants étaient affamés, y compris Gavroche. Tout en arrachant leur pain à belles dents, ils encombraient la boutique du boulanger qui, malgré qu'il était payé, les regardait avec humeur.

— Rentrons dans la rue, dit Gavroche.

Ils reprirent la direction de la Bastille.

De temps en temps, quand ils passaient devant des boutiques éclairées, le plus petit d'entre eux s'arrêtait pour regarder l'heure à une montre en plâtre pendue à son cou par une ficelle.

— Voilà décidément un fort serin, disait Gavroche.

Chapitre III. Sévérités

Il n'y a pas moins de deux ans postulant, souvent quatre ; mais, dans la plupart des cas, elle est novice. Il est rare que les vœux définissent être prononcés avant vingt-trois ou vingt-quatre ans. Les bernardines-bénédictines de Martin Verrettent point de veuves dans leur ordre.

Elles se livrent dans leurs cellules à beaucoup de lectures, et on y voit des livres inconnus dont elles ne doivent jamais parler.

Après qu'une novice fait profession, on l'habille de robes noires, on lui met de beaux atours, on la coiffe de roses blanches, on lui noue les cheveux, puis elle se prosterne ; elle se recroqueville sur elle un grand voile noir et l'on chante l'office des morts. Alors les religieuses se divisent en deux files, l'une se penche vers elle en disant d'un accent plaintif : *pur est morte*, et l'autre file répond d'une voix forte : *pur est vivante en Jésus-Christ !*

À l'époque où se passe cette histoire, un pensionnat de jeunes filles joint au couvent. Pensionnat de jeunes filles, la plupart riches, parmi lesquelles on remarque deux demoiselles de Sainte-Aulaire et de Bélissen, une anglaise portant l'illustre nom catholique de Talleyrand. Ces jeunes filles, élevées par ces religieuses entre autres, grandissaient dans l'horreur du monde et de la mort. Une d'elles nous disait un jour : *Voir le pavé de la rue me faisait frissonner de la tête aux pieds*. Elles étaient vêtues de bleu avec un bonnet blanc et un Saint-Esprit vermeil ou de cuivre fixé sur la poitrine. À certaines époques, pendant les jours de grande fête, particulièrement à la Pentecôte, on leur accordait, comme haute faveur, le droit de se habiller en religieuses et de se livrer à certaines pratiques de saint Benoît pendant une journée. Dans les premiers temps, les novices leur prêtaient leurs vêtements noirs. Cela était contraire à la règle, et la prieure le défendit. Ce prêt ne fut plus permis qu'aux novices. Il est remarquable que ces novices, tolérées sans doute et encouragées dans le couvent par un secret esprit de prosélytisme, et pour ces enfants quelque avant-goût du saint habit, n'ont pas eu un bonheur réel et une vraie récréation pour les heures de loisir. Elles s'en amusaient tout simplement. Elles se livraient à de nouvelles pratiques, *du nouveau, cela les changeait*. Candides raisons de se déshabiller, qui ne réussissent pas d'ailleurs à faire comprendre à nous mondains cette félicité de tenir en main son voile et de rester debout des heures entières à quatre devant un lutrin.

Les novices, aux austérités près, se conformaient à toutes les pratiques du couvent. Il est telle jeune femme qui a été élevée dans le monde et après plusieurs années de mariage, n'était pas encore parvenue à se déshabiller en toute hâte chaque fois qu'on frappait à la porte : *à jamais !* Comme les religieuses, les novices ne voyaient leurs parents qu'au parloir. Leurs frères et sœurs les-mêmes n'obtenaient pas de les embrasser. C'est là qu'où allait la sévérité sur ce point. Un jour une novice fut visitée par sa mère accompagnée d'une sœur de trois ans. La jeune fille pleurait, car elle ne pouvait pas embrasser sa mère. Elle suppliait qu'il fût permis à l'enfant de passer à

travers les barreaux sa petite main pour qu'elle baïser. Ceci fut refusé presque avec scandale.

Indiante, où le cache-nez redevint châte. tite le considéra d'un air étonné et reçut le châte be. À un certain degré de détresse, le pauvre, stupeur, ne gémit plus du mal et ne remercie rien.

fait :

rr ! dit Gavroche, plus frissonnant que saint qui, lui du moins, avait gardé la moitié de son .

e brrr ! l'averse, redoublant d'humeur, fit rage. vais ciels-là punissent les bonnes actions.

ça ! s'écria Gavroche, qu'est-ce que cela signifie ! Bon Dieu, si cela continue, je me désa-

remit en marche.

est égal, reprit-il en jetant un coup d'œil à la te qui se pelotonnait sous le châte, en voilà une e fameuse pelure.

gardant la nuée, il cria :

rapé !

eux enfants emboîtaient le pas derrière lui. me ils passaient devant un de ces épais treillis ui indiquent la boutique d'un boulanger, car on ain comme l'or derrière des grillages de fer, e se tourna :

ça, mômes, avons-nous dîné ?

onsieur, répondit l'aîné, nous n'avons pas mangé antôt ce matin.

us êtes donc sans père ni mère ? reprit majes-ent Gavroche.

tes excuse, monsieur, nous avons papa et ma- is nous ne savons pas où ils sont.

s fois, cela vaut mieux que de le savoir, dit e qui était un penseur.

ilà, continua l'aîné, deux heures que nous mar-ous avons cherché des choses au coin des mais nous ne trouvons rien.

sais, fit Gavroche. C'est les chiens qui mangent

rit après un silence :

! nous avons perdu nos auteurs. Nous ne sa- s ce que nous en avons fait. Ça ne se doit pas, C'est bête d'égarer comme ça des gens d'âge. faut licher pourtant.

este il ne leur fit pas de questions. Être sans , quoi de plus simple ?

des deux mômes, presque entièrement revenu pte insouciance de l'enfance, fit cette exclama-

est drôle tout de même. Maman qui avait dit ous mènerait chercher du buis bénit le di- des rameaux.

urs, répondit Gavroche.

aman, reprit l'aîné, est une dame qui demeure mselle Miss.

hflûte, repartit Gavroche.

ndant il s'était arrêté, et depuis quelques mi-âtait et fouillait toutes sortes de recoins qu'il s ses haillons.

il releva la tête d'un air qui ne voulait qu'être mais qui était en réalité triomphant.

lmons-nous, les momignards. Voici de quoi our trois.

ira d'une de ses poches un sou.

laisser aux deux petits le temps de s'ébahir,

en demandant on ne sait quoi, la charité peut-être un murmure plaintif et qui ressemblait plutôt à un missement qu'à une prière. Ils parlaient tous deux à la fois, et leurs paroles étaient inintelligibles par les sanglots coupaient la voix du plus jeune et le froid faisait claquer les dents de l'aîné. Le bureau tourna avec un visage furieux, et sans quitter ses yeux refoulant l'aîné de la main gauche et le petit de la droite les poussa tous deux dans la rue, et referma sa porte disant :

— Venir refroidir le monde pour rien !

Les deux enfants se remirent en marche en silence. Cependant une nuée était venue ; il commença à pleuvoir.

Le petit Gavroche courut après eux et les aborda :

— Qu'est-ce que vous avez donc, moutards ?

— Nous ne savons pas où coucher, répondit l'aîné.

— C'est ça ? dit Gavroche. Voilà grand'chose de pleurer qu'on pleure pour ça ? Sont-ils serins donc !

Et prenant, à travers sa supériorité un petit air de garde, un accent d'autorité attendrie et de politesse douce :

— Mamacques, venez avec moi.

— Oui, monsieur, fit l'aîné.

Et les deux enfants le suivirent comme ils avaient suivi un archevêque. Ils avaient cessé de pleurer.

Gavroche leur fit monter la rue Saint-Antoine en direction de la Bastille.

Gavroche, tout en cheminant, jeta un coup d'œil en arrière et rétrospectif à la boutique du barbier.

— Ça n'a pas de cœur, ce merlan-là, grommela-t-il. C'est un angliche.

Une fille, les voyant marcher à la file tous deux, prit Gavroche en tête, partit d'un rire bruyant. Ce rire était un air de respect au groupe.

— Bonjour, mamselle Omnibus, lui dit Gavroche.

Un instant après, le perruquier lui revenant, il dit :

— Je me trompe de bête ; ce n'est pas un serpent. Perruquier, j'irai chercher un serpent et je te ferai mettre une sonnette à la queue.

Ce perruquier l'avait rendu agressif. Il apostropha le passant en enjambant un ruisseau, une portière barbue et en montrant du doigt rencontrer Faust sur le Brocken, laquelle avait sa main à la main.

— Madame, lui dit-il, vous sortez donc avec un cheval ?

Et sur ce, il éclaboussa les bottes vernies du passant.

— Drôle ! cria le passant furieux.

Gavroche leva le nez par-dessus son chapeau.

— Monsieur se plaint ?

— De toi ! fit le passant.

— Le bureau est fermé, dit Gavroche, je ne reçois pas de plaintes.

Cependant, en continuant de monter la rue, il se sentit toute glacée sous une porte cochère, une main de treize ou quatorze ans, si court-vêtue qu'elle se frotta ses genoux. La petite commençait à être trop petite pour cela. La croissance vous joue de ce côté. La jupe devient courte au moment où la nudité devient indécente.

— Pauvre fille ! dit Gavroche. Ça n'a même pas de culotte. Tiens, prends toujours ça.

Et, défaisant toute cette bonne laine qu'il avait autour du cou, il la jeta sur les épaules maigres et

Chapitre IV. Gâtés

Les filles n'en ont pas moins rempli cette grave maison de souvenirs charmants.

Certaines heures, l'enfance étincelait dans ce jardin de la récréation sonnait. Une porte tournait sur ses gonds. Les oiseaux disaient : Bon ! voilà les enfants. Une irruption de jeunesse inondait ce jardin couronné comme un linceul. Des visages radieux, des yeux blancs, des yeux ingénus pleins de gaie luites sortes d'aurores, s'éparpillaient dans ces allées.

Après les psalmodies, les cloches, les sonnettes, les offices, tout à coup éclatait ce bruit de rires, plus doux qu'un bruit d'abeilles. La joie s'ouvrait, et chacune apportait son miel. On s'appelait, on se groupait, on courait ; de toutes dents blanches jasaient dans des coins ; de toutes parts, de loin, surveillaient les rires, les ombres et les rayons, mais qu'importe ! on rayonnait et on chantait.

Ces quatre murs lugubres avaient leur milleplouissement. Ils assistaient, vaguement blanchis et effleurés de tant de joie, à ce doux tourbillonnement de rires. C'était comme une pluie de roses traversant les allées. Les jeunes filles folâtraient sous l'œil des regards ; le regard de l'impeccabilité ne gêne pas l'infini. Grâce à ces enfants, parmi tant d'heures austères, il y avait l'heure naïve. Les petites sautaient, les dansaient. Dans ce cloître, le jeu était mêlé de rires ; n'était ravissant et auguste comme toutes ces heures d'âmes épanouies. Homère fût venu rire là avec eux.

Et il y avait, dans ce jardin noir, de la jeunesse, du bruit, des cris, de l'étourdissement, du bonheur, à dérider toutes les aïeules, celles qui s'écroulaient comme celles du conte, celles du trône et celles du chaume, depuis Hécube jusqu'à la dernière esclave.

Il y avait dit dans cette maison, plus que partout ailleurs, peut-être, de ces *mots d'enfants* qui ont tant de charme et qui font rire d'un rire plein de rêverie. C'est entre ces murs funèbres qu'une enfant de cinq ans dit un jour : — *Ma mère ! une grande vient de me dire qu'elle n'a plus que neuf ans et dix mois à rester ici. Quel bonheur !*

Il y avait encore là qu'eut lieu ce dialogue mémorable : — *Mère vocale. — Pourquoi pleurez-vous, mon enfant ?*

— *Je pleure parce que j'ai dit à Alix que mon histoire de France. Elle me dit que je ne la connais pas et je la sais.*

— *Ma mère, ne pleurez pas. — Non. Elle ne la sait pas. — Comment cela, mon enfant ?*

— *Elle m'a dit d'ouvrir le livre au hasard et de lui poser une question qu'il y a dans le livre, et qu'elle ne sait pas.*

— *Comment cela, mon enfant ?*

— *Elle m'a dit d'ouvrir le livre au hasard et de lui poser une question qu'il y a dans le livre, et qu'elle ne sait pas.*

— *Comment cela, mon enfant ?*

— *Elle m'a dit d'ouvrir le livre au hasard et de lui poser une question qu'il y a dans le livre, et qu'elle ne sait pas.*

— *Comment cela, mon enfant ?*

— *Elle m'a dit d'ouvrir le livre au hasard et de lui poser une question qu'il y a dans le livre, et qu'elle ne sait pas.*

— *Comment cela, mon enfant ?*

— *Elle m'a dit d'ouvrir le livre au hasard et de lui poser une question qu'il y a dans le livre, et qu'elle ne sait pas.*

— *Comment cela, mon enfant ?*

— *Elle m'a dit d'ouvrir le livre au hasard et de lui poser une question qu'il y a dans le livre, et qu'elle ne sait pas.*

— C'était : *Qu'arriva-t-il ensuite ?*

C'est là qu'a été faite cette observation profane par une perruche un peu gourmande qui appartenait à une dame pensionnaire :

— *Est-elle gentille ! elle mange le dessus de sa tête comme une personne !*

C'est sur une des dalles de ce cloître qu'a été faite cette confession, écrite d'avance, pour ne pas l'oublier, par une pécheresse âgée de sept ans :

« — Mon père, je m'accuse d'avoir été avarié. »

« — Mon père, je m'accuse d'avoir été adultère. »

« — Mon père, je m'accuse d'avoir élevé mes enfants vers les monsieurs. »

C'est sur un des bancs de gazon de ce jardin qu'a été improvisé par une bouche rose de six ans ce poème écouté par des yeux bleus de quatre à cinq ans :

« — Il y avait trois petits coqs qui avaient un œuf et il y avait beaucoup de fleurs. Ils ont cueilli les fleurs et ils les ont mises dans leur poche. Après ça, ils ont cueilli des feuilles, et ils les ont mises dans leurs joujoux. Il y avait un loup dans le pays, et il y avait beaucoup de bœufs et le loup était dans le bois ; et il a mangé les petits bœufs. »

Et encore cet autre poème :

« — Il est arrivé un coup de bâton. »

« C'est Polichinelle qui l'a donné au chat. »

« Ça ne lui a pas fait de bien, ça lui a fait du mal. »

« Alors une dame a mis Polichinelle en prison. »

C'est là qu'a été dit, par une petite abarotée, enfant trouvé que le couvent élevait par charité pour ses frères doux et navrant. Elle entendait les autres parler de leurs mères, et elle murmura dans son coin :

— *Moi, ma mère n'était pas là quand je suis née.*

Il y avait une grosse tourière qu'on voyait toujours se hâter dans les corridors avec son trousseau de clefs qui se nommait sœur Agathe. Les grandes grandes grandes dessus de dix ans, — l'appelaient *Agathoclès*.

Le réfectoire, grande pièce oblongue et carrée, recevait de jour que par un cloître à archivoltes et un pied avec le jardin, était obscur et humide, et, comme disent les enfants, — plein de bêtes. Tous les pensionnaires y fournissaient leur contingent d'œufs. Chacun des quatre coins en avait reçu, dans les coins des pensionnaires, un nom particulier et exprès : le coin des Araignées, le coin des Chenilles, le coin des Cloportes et le coin des Cricris. Le coin des Cricris était voisin de la cuisine et fort estimé. On y avait froid qu'ailleurs. Du réfectoire les noms avaient leur importance au pensionnat et servaient à y distinguer comme un ancien collègue Mazarin quatre nations. Toute élève de l'une de ces quatre nations selon le coin du réfectoire où elle s'asseyait aux heures des repas. Un jour où le pasteur, faisant la visite pastorale, vit entrer dans la classe où il passait une jolie petite fille toute jeune avec d'admirables cheveux blonds, il demanda à la dame pensionnaire, charmante brune aux joues roses qui était près de lui :

— Qu'est-ce que c'est que celle-ci ?

— C'est une araignée, monseigneur.

— Bah ! et cette autre ?

— C'est un cricri.

— Et celle-là ?

— C'est une chenille.

— En vérité ! et vous-même ?

— Je suis un cloporte, monseigneur.

Chaque maison de ce genre a ses parties

Chapitre II.

Le petit Gavroche tire son parti de Napoléon le Grand

Le temps à Paris est assez souvent traversé par des vents aigres et durs dont on est, non pas précipité, mais gelé ; ces bises, qui attristent les plus longues journées, font exactement l'effet de ces souffles froids qui entrent dans une chambre chaude par une fente d'une fenêtre ou d'une porte mal fermée. Il faut que la sombre porte de l'hiver soit restée entreouverte pour qu'il vienne du vent par là. Au printemps de 1832, époque où éclata la première grande épidémie de choléra en Europe, ces bises étaient plus âpres et plus dures que jamais. C'était une porte plus glaciale que celle de l'hiver qui était entr'ouverte. C'était comme un sépulcre. On sentait dans ces bises le souffle de la mort.

En fait de vue météorologique, ces vents froids ne sont pas de particulier qu'ils n'excluaient point une révolution électrique. De fréquents orages, accompagnés de éclairs et de tonnerres, éclatèrent à cette époque.

Un jour que ces bises soufflaient rudement, au point où l'on semblait revenu et que les bourgeois avaient leurs manteaux, le petit Gavroche, toujours grelottant sous ses loques, se tenait debout et regardait en extase devant la boutique d'un perruquier sur la rue de l'Orme-Saint-Gervais. Il était orné d'un cache-nez en laine, cueilli on ne sait où, dont il se servait profondément une mariée en cire, décolletée de fleurs d'oranger, qui tournait derrière la boutique, entre deux quinquets, son sourire aux lèvres ; mais en réalité il observait la boutique afin de voir s'il ne pourrait pas « chiper » dans la devanture de la boutique de savon, qu'il irait ensuite revendre un sou à la fois de la banlieue. Il lui arrivait souvent de voir un de ces pains-là. Il appelait ce genre de pain pour lequel il avait du talent, « faire la barbe aux autres ».

En contemplant la mariée et tout en lorgnant le savon, il grommelait entre ces dents ceci : — Ce n'est pas mardi. — Est-ce mardi ? — C'est mardi. — Oui, c'est mardi.

Il n'avait jamais su à quoi avait trait ce monologue. Par hasard, ce monologue se rapportait à la dernière fois où il avait dîné, il y avait trois jours, car on était en ce moment en fête.

Le perruquier, dans sa boutique chauffée d'un bon feu, avait une pratique et jetait de temps en temps un coup d'œil au côté à cet ennemi, à ce gamin gelé et effronté qui tenait les deux mains dans ses poches, mais l'esprit ne s'en allait point hors du fourreau.

Tant que Gavroche examinait la mariée, le vieillard, les Windsor-soaps, deux enfants de taille immense proprement vêtus, et encore plus petits paraissant l'un sept ans, l'autre cinq, tournèrent le bec-de-cane et entrèrent dans la boutique.

commencement de ce siècle, Écouen était un de
 x gracieux et sévères où grandit, dans une
 resque auguste, l'enfance des jeunes filles. À
 pour prendre rang dans la procession du Saint-
 nt, on distinguait entre les vierges et les fleu-
 y avait aussi « les dais » et « les encensoirs »,
 portant les cordons du dais, les autres encen-
 aint-Sacrement. Les fleurs revenaient de droit
 istes. Quatre "vierges" marchaient en avant.
 de ce grand jour, il n'était pas rare d'entendre
 er dans le dortoir :

i est-ce qui est vierge ?

me Campan citait ce mot d'une « petite » de
 à une « grande » de seize, qui prenait la tête
 cession pendant qu'elle, la petite, restait à la

es vierge, toi ; moi, je ne le suis pas.

et la maison vide. Un savetier d'une échoppe les appela et leur remit un papier que « leur avait laissé pour eux. Sur le papier il y avait une adresse : M. Barge, receveur de rentes, rue du Roi-de-Ciel, n° 8. L'homme de l'échoppe leur dit : – Vous ne pouvez plus ici. Allez là. C'est tout près. La première échoppe. Demandez votre chemin avec ce papier-»

Les enfants partirent, l'aîné menant le cadet, et tenant dans sa main le papier qui devait les guider. Il avait un peu de mal car ses petits doigts engourdis serraient peu et mal ce papier. Au détour de la rue Clocheperce, un coup de vent le lui arracha, et, comme la nuit tombait, ils ne purent le retrouver.

Ils continuèrent à errer au hasard dans les rues.

paya. Il va sans dire que M. Gillenormand cor s'exécuter. Il venait tous les six mois voir les pe s'aperçut pas du changement. — Monsieur, lui Magnon, comme ils vous ressemblent !

Thénardier, à qui les avatars étaient aise cette occasion de devenir Jondrette. Ses deux Gavroche avaient à peine eu le temps de s'ap qu'ils avaient deux petits frères. À un certa de misère, on est gagné par une sorte d'ind spectrale, et l'on voit les êtres comme des lar plus proches ne sont souvent pour vous que d formes de l'ombre, à peine distinctes du fond de la vie et facilement remêlées à l'invisible.

Le soir du jour où elle avait fait livraison de petits à la Magnon, avec la volonté bien expres noncer à jamais, la Thénardier avait eu, ou fait s d'avoir, un scrupule. Elle avait dit à son mari c'est abandonner ses enfants, cela ! Thénardie tral et flegmatique, cautérisa le scrupule avec Jean-Jacques Rousseau a fait mieux ! Du sc mère avait passé à l'inquiétude : — Mais si allait nous tourmenter ? Ce que nous avons fai sieur Thénardier, dis donc, est-ce que c'est pe Thénardier répondit : — Tout est permis. Pers verra que de l'azur. D'ailleurs, dans des enfants pas le sou, nul n'a intérêt à y regarder de près.

La Magnon était une sorte d'élégante du cr faisait de la toilette. Elle partageait son log blé d'une façon maniérée et misérable, avec vante voleuse anglaise francisée. Cette Ang turalisée parisienne, recommandable par des fort riches, intimement liée avec les médail bibliothèque et les diamants de Mlle Mars, tard célèbre dans les sommiers judiciaires. On mamselle Miss.

Les deux petits échus à la Magnon n'eurent plaindre. Recommandés par les quatre-vingts f étaient ménagés, comme tout ce qui est exploi mal vêtus, point mal nourris, traités presque « de petits messieurs », mieux avec la faus qu'avec la vraie. La Magnon faisait la dame et r pas argot devant eux.

Ils passèrent ainsi quelques années. Le Th en augurait bien. Il lui arriva un jour de dire à la qui lui remettait ses dix francs mensuels : — que « le père » leur donne de l'éducation.

Tout à coup, ces deux pauvres enfants, juso sez protégés, même par leur mauvais sort, fur quement jetés dans la vie, et forcés de la com

Une arrestation en masse de malfaiteurs celle du galetas Jondrette, nécessairement cor de perquisitions et d'incarcérations ultérieure véritable désastre pour cette hideuse contre-so culte qui vit sous la société publique ; une ave ce genre entraîne toutes sortes d'écroulements monde sombre. La catastrophe des Thénardie sit la catastrophe de la Magnon.

Un jour, peu de temps après que la Mag remis à Éponine le billet relatif à la rue Plun fit rue Clocheperce une subite descente de p Magnon fut saisie, ainsi que mamselle Miss, la maisonnée, qui était suspecte, passa dans de filet. Les deux petits garçons jouaient pe temps-là dans une arrière-cour et ne virent r razzia. Quand ils voulurent rentrer, ils trouvèren

Chapitre V. Distractions

de la porte du réfectoire était écrite en lettres noires cette prière qu'on appelait la *Patenôtre*, et qui avait pour vertu de mener les gens paradis :

ite patenôte blanche, que Dieu fit, que Dieu dit, mit en paradis. Au soir, m'allant coucher, je (sic) trois anges à mon lit couchés, un aux pieds, chevet, la bonne vierge Marie au milieu, qui ue je m'y couchis, que rien ne doutis. Le bon mon père, la bonne Vierge est ma mère, les tres sont mes frères, les trois vierges sont mes a chemise où Dieu fut né, mon corps en est lé ; la croix Sainte-Marguerite à ma poitrine est adame la Vierge s'en va sur les champs, Dieu rencontra Mr saint Jean. Monsieur saint Jean, z-vous ? Je viens d'*Ave Salus*. Vous n'avez pas Dieu, si est ? Il est dans l'arbre de la croix, les ndants, les mains clouants, un petit chapeau lanche sur la tête. Qui la dira trois fois au soir, au matin, gagnera le paradis à la fin. »

27, cette oraison caractéristique avait disparu ous une triple couche de badigeon. Elle achève eure de s'effacer dans la mémoire de quelques les d'alors, vieilles femmes aujourd'hui.

and crucifix accroché au mur complétait la dé- de ce réfectoire, dont la porte unique, nous l'avoir dit, s'ouvrait sur le jardin. Deux tables côtoyées chacune de deux bancs de bois, fai- ux longues lignes parallèles d'un bout à l'autre oire. Les murs étaient blancs, les tables étaient ces deux couleurs du deuil sont le seul redes couvents. Les repas étaient revêches et ture des enfants eux-mêmes sévère. Un seul de et légumes mêlés, ou poisson salé, tel était Ce bref ordinaire, réservé aux pensionnaires tait pourtant une exception. Les enfants man- t se taisaient sous le guet de la mère semai- de temps en temps, si une mouche s'avisait et de bourdonner contre la règle, ouvrait et bruyamment un livre de bois. Ce silence était né de la vie des saints, lue à haute voix dans le chaire à pupitre située au pied du crucifix. e était une grande élève, de semaine. Il y avait nce en distance sur la table nue des terrines ù les élèves lavaient elles-mêmes leur timbale uvert, et quelquefois jetaient quelque morceau viande dure ou poisson gâté ; ceci était puni. ait ces terrines *ronds d'eau*.

int qui rompait le silence faisait une « croix de Où ? à terre. Elle léchait le pavé. La poussière, de toutes les joies, était chargée de châtier ces petites feuilles de rose, coupables de gazouille-

ait dans le couvent un livre qui n'a jamais été qu'à *exemplaire unique*, et qu'il est défendu de la règle de saint Benoît. Arcane où nul œil pro- doit pénétrer. *Nemo regulas, seu constitutiones externis communicabit.*

Les pensionnaires parvinrent un jour à dé-
livre, et se mirent à le lire avidement, lecture
interrompue par des terreurs d'être surprises
faisaient refermer le volume précipitamment.
tirèrent de ce grand danger couru qu'un pla-
diocre. Quelques pages inintelligibles sur les
des jeunes garçons, voilà ce qu'elles eurent d'
intéressant ».

Elles jouaient dans une allée du jardin, b-
quelques maigres arbres fruitiers. Malgré l'extr-
veillance et la sévérité des punitions, quand le v-
secoué les arbres, elles réussissaient quelque-
masser furtivement une pomme verte, ou un
gâté, ou une poire habitée. Maintenant je lai-
ler une lettre que j'ai sous les yeux, lettre éc-
vingt-cinq ans par une ancienne pensionnaire
d'hui madame la duchesse de —, une des plus é-
femmes de Paris. Je cite textuellement : « On
poire ou sa pomme, comme on peut. Lorsqu'd-
mettre le voile sur le lit en attendant le soups
fourre sous son oreiller et le soir on les mar-
son lit, et lorsqu'on ne peut pas, on les mange
commodités. » C'était là une de leurs voluptés
vives.

Une fois, c'était encore à l'époque d'une
Mr l'archevêque au couvent, une des jeunes fi-
demoiselle Bouchard, qui était un peu Mont-
gagea qu'elle lui demanderait un jour de con-
mité dans une communauté si austère. La gar-
acceptée, mais aucune de celles qui tenaient li-
croyait. Au moment venu, comme l'archevêque
devant les pensionnaires, mademoiselle Bou-
l'indescriptible épouvante de ses compagnes, s-
rangs, et dit : « Monseigneur, un jour de congé,
moiselle Bouchard était fraîche et grande, ave-
jolie petite mine rose du monde. Mr de Quélen-
dit : *Comment donc, ma chère enfant, un jour d-*
Trois jours, s'il vous plaît. J'accorde trois jours. L-
n'y pouvait rien, l'archevêque avait parlé. Scand-
le couvent, mais joie pour le pensionnat. Qu'or-
l'effet.

Ce cloître bourru n'était pourtant pas si bi-
que la vie des passions du dehors, que le dra-
le roman même, n'y pénétrassent. Pour le prou-
nous bornerons à constater ici et à indiquer bri-
un fait réel et incontestable, qui d'ailleurs n-
même aucun rapport et ne tient par aucun fil à
que nous racontons. Nous mentionnons ce
compléter dans l'esprit du lecteur la physi-
couvent.

Vers cette époque donc, il y avait dans le
une personne mystérieuse qui n'était pas re-
qu'on traitait avec grand respect, et qu'on nom-
dame Albertine. On ne savait rien d'elle sinon qu-
folle, et que dans le monde elle passait pour n-
avait sous cette histoire, disait-on, des arrange-
fortune nécessaires pour un grand mariage.

Cette femme, de trente ans à peine, brun-
belle, regardait vaguement avec de grands ye-
Voyait-elle ? On en doutait. Elle glissait plutôt d-
marchait ; elle ne parlait jamais ; on n'était pas
qu'elle respirât. Ses narines étaient pincées
comme après le dernier soupir. Toucher sa ma-
toucher de la neige. Elle avait une étrange grâ-
trale. Là où elle entrait, on avait froid. Un jour u-

Chapitre I. chante espièglerie du vent

823, tandis que la gargote de Montfermeil som-
engloutissait peu à peu, non dans l'abîme d'une
pute, mais dans le cloaque des petites dettes,
es Thénardier avaient eu deux autres enfants,
us deux. Cela faisait cinq ; deux filles et trois
C'était beaucoup.

Thénardier s'était débarrassée des deux derniers,
n bas âge et tout petits, avec un bonheur singu-

trassée est le mot. Il n'y avait chez cette femme
gment de nature. Phénomène dont il y a du
s d'un exemple. Comme la maréchale de La
oudancourt, la Thénardier n'était mère que jus-
filles. Sa maternité finissait là. Sa haine du
main commençait à ses garçons. Du côté de
sa méchanceté était à pic, et son cœur avait
droit un lugubre escarpement. Comme on l'a
tétait l'aîné ; elle exérait les deux autres.

? Parce que. Le plus terrible des motifs et la
scutable des réponses : Parce que. — Je n'ai
in d'une tialuée d'enfants, disait cette mère.
quons comment les Thénardier étaient parve-
xonérer de leurs deux derniers enfants, et
en tirer profit.

filie Magnon, dont il a été question quelques
us haut, était la même qui avait réussi à faire
r le bonhomme Gillenormand les deux enfants
ait. Elle demeurait quai des Célestins, à l'angle
antique rue du Petit-Musc qui a fait ce qu'elle
changer en bonne odeur sa mauvaise renom-
se souvient de la grande épidémie de croup
la, il y a trente-cinq ans, les quartiers riverains
ne à Paris, et dont la science profita pour expé-

sur une large échelle l'efficacité des insuffla-
un, si utilement remplacées aujourd'hui par la
externe d'iode. Dans cette épidémie, la Magnon
même jour, l'un le matin, l'autre le soir, ses deux
encore en très bas âge. Ce fut un coup. Ces
étaient précieux à leur mère ; ils représentaient
ngts francs par mois. Ces quatre-vingts francs
prt exactement soldés, au nom de M. Gillenor-

son receveur de rentes, M. Barge, huissier re-
u Roi-de-Sicile. Les enfants morts, la rente était
La Magnon chercha un expédient. Dans cette
se maçonnerie du mal dont elle faisait partie,
put, on se garde le secret, et l'on s'entraide. Il
ux enfants à la Magnon ; la Thénardier en avait
ême sexe, même âge. Bon arrangement pour
h placement pour l'autre. Les petits Thénardier
t les petits Magnon. La Magnon quitta le quai
stins et alla demeurer rue Clocheperce. À Paris,
qui lie un individu à lui-même se rompt d'une
tre.

civil, n'étant averti de rien, ne réclama pas,
stitution se fit le plus simplement du monde.
nt le Thénardier exigea, pour ce prêt d'enfants,
s par mois que la Magnon promit, et même

passer, dit à une autre : Elle passe pour morte. Et peut-être, répondit l'autre.

Elle parlait sur madame Albertine cent récits. C'était la curiosité des pensionnaires. Il y avait dans le couvent une tribune qu'on appelait *l'Œil-de-Bœuf*. Dans cette tribune qui n'avait qu'une baie circulaire, *œil-de-bœuf*, que madame Albertine assistait aux sermons. Elle y était habituellement seule, parce que dans cette tribune, placée au premier étage, on pouvait voir le prédicateur ou l'officiant ; ce qui était interdit aux pensionnaires. Un jour la chaire était occupée par un évêque de haut rang, Mr le duc de Rohan, pair de France, officier des mousquetaires rouges en 1815 lors de la mort du prince de Léon, mort après 1830 cardinal et archevêque de Besançon. C'était la première fois que Mr de Rohan prêchait au couvent du Petit-Picpus. Madame Albertine assistait ordinairement aux sermons et aux conférences dans un calme parfait et dans une immobilité parfaite. Ce jour-là, dès qu'elle aperçut Mr de Rohan, elle se leva à demi, et dit à haute voix dans le silence du couvent : *Tiens ! Auguste !* Toute la communauté se retourna la tête, le prédicateur leva les yeux, et madame Albertine était retombée dans son immobilité. Elle souffla du monde extérieur, une lueur de vie se dissipa un moment sur cette figure éteinte et glauque, tout s'était évanoui, et la folle était redevenue

silencieuse. Les deux mots cependant firent jaser tout ce qui se trouvait dans le couvent. Que de choses dans le monde ! *Auguste !* que de révélations ! Mr de Rohan était en effet Auguste. Il était évident que madame Albertine sortait du plus grand monde, puisqu'elle avait vu Mr de Rohan, qu'elle y était elle-même haut placée, puisqu'elle parlait d'un si grand seigneur si fait, et qu'elle avait avec lui une relation, de parenté peut-être, mais à coup sûr bien étroite, puisqu'elle n'avait pas le « petit nom ».

Les duchesses très sévères, mesdames de Choiseul, de Sérent, visitaient souvent la communauté, et pénétraient sans doute en vertu du privilège des *mulieres*, et faisaient grand'peur au pensionnaire. Quand les deux vieilles dames passaient, toutes les pensionnaires jeunes filles tremblaient et baissaient les yeux. Mr de Rohan était du reste, à son insu, l'objet de la curiosité des pensionnaires. Il venait à cette époque au couvent, en attendant l'épiscopat, grand vicaire de l'archevêque de Paris. C'était une de ses habitudes de venir au couvent chanter aux offices de la chapelle des pensionnaires du Petit-Picpus. Aucune des jeunes recluses ne pouvait l'apercevoir, à cause du rideau de serge, mais elle avait une voix douce et un peu grêle, qu'elles pouvaient parvenir à reconnaître et à distinguer. Il avait l'air d'un mousquetaire ; et puis on le disait fort coquet, fort séduisant, et qu'il avait de beaux cheveux châtainés arrangés en boucles autour de la tête, et qu'il avait une large ceinture de soie magnifique, et que sa soutane noire était coupée à la mode, et qu'il était très lié avec le monde. Il occupait fort toutes les pensionnaires de seize ans.

Le bruit du dehors ne pénétrait dans le couvent. Un jour il y eut une année où le son d'une flûte se fit entendre. Ce fut un événement, et les pensionnaires en souviennent encore.

Il y avait une flûte dont quelqu'un jouait dans le voisinage. Cette flûte jouait toujours le même air, un air au son bien lointain : *Ma Zétulbé, viens régner sur mon*

âme, et on l'entendait deux ou trois fois dans la rue. Les jeunes filles passaient des heures à écouter. Les mères vocales étaient bouleversées, les cervelles se dévallaient, les punitions pleuvaient. Cela dura pendant trois mois. Les pensionnaires étaient toutes plus d'un an amoureuses du musicien inconnu. Chacune avait son Zétulbé. Le bruit de flûte venait du côté de la rue du Droit-Mur ; elles auraient tout donné, tout compromis, tout sacrifié, pour voir, ne fût-ce qu'une seconde, pour apercevoir, pour apercevoir, le « jeune homme » qui jouait si délicieusement de cette flûte et qui, sans s'en rendre compte, jouait en même temps de toutes ces âmes. Elles qui s'échappèrent par une porte de service et se dirigèrent au troisième sur la rue Droit-Mur, afin de voir par les jours de souffrance. Impossible de grimper jusqu'à passer son bras au-dessus de sa tête pour voir et agita son mouchoir blanc. Deux furent plus heureuses encore. Elles trouvèrent moyen de grimper jusqu'à un toit et s'y risquèrent et réussirent enfin à apercevoir le « jeune homme ». C'était un vieux gentilhomme aveugle et ruiné, qui jouait de la flûte dans son appartement pour se désennuyer.

Le sixième – Le petit Gavroche

Chapitre VI.

Le petit couvent

dans cette enceinte du Petit-Picpus trois bâtiments parfaitement distincts, le grand couvent qu'habitaient les religieuses, le pensionnat où logeaient les pensionnaires ; enfin ce qu'on appelait le petit couvent. C'était un bâtiment de logis avec jardin où demeuraient en comble toutes sortes de vieilles religieuses de diverses provenances ; des restes des cloîtres détruits par la révolution ; des pensionnaires de toutes les bigarrures noires, grises et rouges ; de toutes les communautés et de toutes les provinces possibles ; ce qu'on pourrait appeler, si un mélange de mots était permis, une sorte de arlequin.

L'Empire, il avait été accordé à toutes ces pensionnaires filles dispersées et dépayées de venir loger à Paris sous les ailes des bénédictines-bernardines. Le gouvernement leur payait une petite pension ; les pensionnaires du Petit-Picpus les avaient reçues avec plaisir. C'était un pêle-mêle bizarre. Chacune avait ses règles. On permettait quelquefois aux élèves de sortir, comme grande récréation, de leur pensionnat ; ce qui fait que ces jeunes mémoires ont conservé entre autres le souvenir de la mère Saint-Basile, de la mère Sainte-Scolastique et de la mère Jacob.

De ces réfugiées se retrouvait presque chez elle une religieuse de Sainte-Aure, la seule de son ordre qui eût survécu. L'ancien couvent des dames de Sainte-Aure occupait dès le commencement du dix-huitième siècle précisément cette même maison du Petit-Picpus qui appartint plus tard aux bénédictines de Verga. Cette sainte fille, trop pauvre pour acheter une magnifique habit de son ordre, qui était une robe blanche avec le scapulaire écarlate, en avait revêtu un petit mannequin qu'elle montrait avec orgueil et qu'à sa mort elle a légué à la maison. Il ne restait de cet ordre qu'une religieuse ; et c'était elle qui il n'en reste qu'une poupée.

Parmi ces dignes mères, quelques vieilles femmes s'étaient élevées ; elles avaient obtenu de la prieure, comme madame de Marmontin, la permission de se retirer dans le petit couvent. De ce nombre étaient madame de Beaufort, madame de Marmontin et madame la marquise Dufresne. Une autre pensionnaire s'était connue dans le couvent que par le bruit qu'elle faisait en se mouchant. Les élèves appelaient madame Vacarmini.

En 1820 ou 1821, madame de Genlis, qui rédigeait pour son fils un petit recueil périodique intitulé *l'Intrépide*, vint à Paris et demanda à entrer dans le couvent de Picpus. Mr le duc d'Orléans la recommandait. Elle fut reçue dans la ruche ; les mères vocales étaient toutes très bonnes. Madame de Genlis avait fait des romans. Elle déclara qu'elle était la première à les détester. Elle déclara qu'elle était arrivée à sa phase de dévotion. Dieu aidant, et le prince aussi, elle entra. Elle y resta au bout de six ou huit mois, donnant pour raison que le jardin n'avait pas d'ombre. Les religieuses en furent très contentes. Quoique très vieille, elle jouait encore de la harpe et fort bien.

En s'en allant, elle laissa sa marque à sasses, leurs extases, leurs chimères, leurs dé-
 Madame de Genlis était superstitieuse et latins, comme ils s'étaient adorés de loin, comme
 deux mots donnent d'elle un assez bon profil. Ent souhaités, leur désespoir, quand ils avaient
 encore, il y a quelques années, collés dans le s'apercevoir. Ils se confièrent dans une in-
 d'une petite armoire de sa cellule où elle se sale, que rien déjà ne pouvait plus accroître,
 argent et ses bijoux, ces cinq vers latins écravaient de plus caché et de plus mystérieux.
 main à l'encre rouge sur papier jaune, et qui, contèrent, avec une foi candide dans leurs
 opinion, avaient la vertu d'effaroucher les vole tout ce que l'amour, la jeunesse et ce reste

Imparibus meritis pendent tria corpora ramis qu'ils avaient leur mettaient dans la pensée.
Dismas et Gesmas, media est divina potestas ; cœurs se versèrent l'un dans l'autre, de sorte
Alta petit Dismas, infelix, infima, Gesmas. ut d'une heure, c'était le jeune homme qui avait
Nos et res nostras conservet summa potestas. la jeune fille et la jeune fille qui avait l'âme du
Hos versus dicas, ne tu furto tua perdas. mme. Ils se pénétrèrent, ils s'enchantèrent, ils

Ces vers, en latin du sixième siècle, souent.
 question de savoir si les deux larrons du calvd ils eurent fini, quand ils se furent tout dit, elle
 pelaient, comme on le croit communément, tête sur son épaule et lui demanda :
 Gestas, ou Dismas et Gesmas. Cette orthogmmment vous appelez-vous ?
 pu contrarier les prétentions qu'avait, au siècle m'appelle Marius, dit-il. Et vous ?
 le vicomte de Gestas à descendre du mauvais lm'appelle Cosette.
 reste, la vertu utile attachée à ces vers fait arti
 dans l'ordre des hospitalières.

L'église de la maison, construite de manière
 rer, comme une véritable coupure, le grand co
 pensionnat, était, bien entendu, commune au
 nat, au grand couvent et au petit couvent. On y a
 même le public par une sorte d'entrée de lazare
 gée sur la rue. Mais tout était disposé de faç
 cune des habitantes du cloître ne pût voir un v
 dehors. Supposez une église dont le chœur se
 par une main gigantesque, et plié de manière
 non plus, comme dans les églises ordinaires u
 gement derrière l'autel, mais une sorte de salle
 verne obscure à la droite de l'officiant ; suppo
 salle fermée par le rideau de sept pieds de h
 nous avons déjà parlé ; entassez dans l'omb
 rideau, sur des stalles de bois, les religieuses d
 à gauche, les pensionnaires à droite, les con
 les novices au fond, et vous aurez quelque
 religieuses du Petit-Picpus, assistant au servi
 Cette caverne, qu'on appelait le chœur, comm
 avec le cloître par un couloir. L'église prenait j
 jardin. Quand les religieuses assistaient à de
 où leur règle leur commandait le silence, le pub
 averti de leur présence que par le choc des mise
 des stalles se levant ou s'abaissant avec bruit.

devant dans une maison neuve, vous voyez que Je vous suivais, moi. Qu'est-ce que j'avais à puis vous avez disparu. J'ai cru vous voir passer que je lisais les journaux sous les arcades de J'ai couru. Mais non. C'était une personne qui chapeau comme vous. La nuit, je viens ici. Ne pas, personne ne me voit. Je viens regarder vos de près. Je marche bien doucement pour que n'entendiez pas, car vous auriez peut-être peut-être soir j'étais derrière vous, vous vous êtes retourné me suis enfui. Une fois je vous ai entendue. J'étais heureux. Est-ce que cela vous fait quelque chose que je vous entende chanter à travers le volet ne peut rien vous faire. Non, n'est-ce pas ? Vous vous êtes mon ange, laissez-moi venir un peu que je vais mourir. Si vous saviez ! je vous adore. Pardonnez-moi, je vous parle, je ne sais pas ce que vous dis, je vous fâche peut-être ; est-ce que je fâche ?

— Ô ma mère ! dit-elle.

Et elle s'affaissa sur elle-même comme si elle mourait.

Il la prit, elle tombait, il la prit dans ses bras, étroitement sans avoir conscience de ce qu'il faisait, la soutenait tout en chancelant. Il était comme un homme la tête pleine de fumée ; des éclairs lui passaient par les cils ; ses idées s'évanouissaient ; il lui semblait accomplir un acte religieux et qu'il commettait une profanation. Du reste il n'avait pas le moindre regret de cette femme ravissante dont il sentait la forme sur sa poitrine. Il était éperdu d'amour.

Elle lui prit une main et la posa sur son cœur et le papier qui y était. Il balbutia :

— Vous m'aimez donc ?

Elle répondit d'une voix si basse que ce n'était qu'un souffle qu'on entendait à peine :

— Tais-toi ! tu le sais !

Et elle cacha sa tête rouge dans le sein de l'homme superbe et enivré.

Il tomba sur le banc, elle près de lui. Ils se dirent plus de paroles. Les étoiles commençaient à briller. Comment se fit-il que leurs lèvres se rencontrèrent ? Comment se fait-il que l'oiseau chante, que le feu fonde, que la rose s'ouvre, que mai s'épanouisse, que l'aube blanchisse derrière les arbres noirs au clair frissonnant des collines ?

Un baiser, et ce fut tout.

Tous deux tressaillirent, et ils se regardèrent dans l'ombre avec des yeux éclatants.

Ils ne sentaient ni la nuit fraîche, ni la pierre humide, ni la terre humide, ni l'herbe mouillée, ils se regardèrent et ils avaient le cœur plein de pensées. Ils s'élevèrent les mains, sans savoir.

Elle ne lui demandait pas, elle n'y songeait même, par où il était entré et comment il avait paru dans le jardin. Cela lui paraissait si simple qu'il n'y avait rien de remarquable.

De temps en temps le genou de Marius touchait le genou de Cosette, et tous deux frémissaient.

Par intervalles, Cosette bégayait une parole et son âme tremblait à ses lèvres comme une goutte de rosée sur une fleur.

Peu à peu ils se parlèrent. L'épanchement du silence qui est la plénitude. La nuit était claire et splendide au-dessus de leur tête. Ces deux visages purs comme des esprits, se dirent tout, leurs

Chapitre VII. Quelques silhouettes de cette ombre

Les six années qui séparent 1819 de 1825, la mère du Petit-Picpus était mademoiselle de Blemeur. Elle s'appelait mère Innocente. Elle était de la Marguerite de Blemeur, auteur de *la Vie de la Marguerite de Saint-Benoît*. Elle avait été élue. Elle était une femme d'une soixantaine d'années, courte, gaie, chantant comme un pot fêlé », dit la lettre que nous avons déjà citée ; du reste excellente, la seule gaie dans le couvent, et pour cela adorée.

Innocente tenait de son ascendante Marguerite de l'Ordre. Elle était lettrée, érudite, sapientifique, curieusement historienne, farcie de grec, pleine d'hébreu, et plutôt bénédictine qu'augustinienne.

La supérieure était une vieille religieuse espagnole aveugle, la mère Cineres.

Les comptées parmi les *vocales* étaient la mère Annonciation, trésorière, la mère Sainte-Gertrude, maîtresse des novices, la mère Sainte-Ange, la mère Sainte-Catherine, la mère Annonciation, sacristaine, la mère Sainte-Augustin, infirmière, la seule dans tout le couvent qui fût méchante ; puis mère Sainte-Mechtilde (Mlle de la Vain), toute jeune, ayant une admirable voix ; mère Sainte-Ange (Mlle Drouet), qui avait été au couvent de Sainte-Dieu et au couvent du Trésor entre Gisors et Lisieux ; mère Saint-Joseph (Mlle de Cogolludo) ; mère Sainte-Adélaïde (Mlle d'Auverney) ; mère Miséricorde (Mlle de Cifuentes, qui ne put résister aux austérités de la règle) ; mère Sainte-Compassion (Mlle de la Militière, reçue dans le couvent à dix ans, malgré la règle, très riche) ; mère Providence (Mlle de Laudinière) ; mère Présentation (Mlle de la Vain), qui fut prieure en 1847 ; enfin, mère Sainte-Catherine (la sœur du sculpteur Ceracchi), devenue folle ; mère Sainte-Chantal (Mlle de Suzon), devenue folle.

Il y avait encore parmi les plus jolies une charmante jeune fille, âgée de vingt-trois ans, qui était de l'île Bourbon et descendait d'un chevalier Roze, qui se fût appelée dans le monde mademoiselle Roze et qui s'appelait mère Assommoir.

Mère Sainte-Mechtilde, chargée du chant et du chant, employait volontiers les pensionnaires. Elle avait ordinairement une gamme complète, c'est-à-dire, de dix ans à seize inclusivement, voix et instruments, qu'elle faisait chanter debout, alignées par rang d'âge de la plus petite à la plus grande. Cela offrait aux regards quelque chose comme un orchestre de jeunes filles, une sorte de flûte de Pan jouée avec des anges.

Les pensionnaires des sœurs converses que les pensionnaires du couvent, les mieux, c'étaient la sœur Sainte-Euphrasie, la sœur Sainte-Marguerite, la sœur Sainte-Marthe, qui avait été une enfant, et la sœur Saint-Michel, dont le long nez faisait rire.

Ces femmes étaient douces pour tous ces pensionnaires. Les religieuses n'étaient sévères que pour les pensionnaires. On ne faisait de feu qu'au pensionnat, et la

Toutes ces rues du reste étaient des plus anciennes de Paris. Ces noms, Droit-Mur et Aumarais, sont si vieux ; les rues qui les portent sont beaucoup plus vieilles encore. La ruelle Aumarais s'est appelée Maugout ; la rue Droit-Mur s'est appelée la rue des Églantiers, car Dieu ouvrait les fleurs avant que l'on taillât les pierres.

Chapitre V. Cosette après la lettre

Cette lecture, Cosette entraînait peu à peu en elle, au moment où elle levait les yeux de la dernière page du cahier, le bel officier, c'était son heure, passant devant la grille. Cosette le trouva hideux. Elle se remit à contempler le cahier. Il était écrit d'une écriture ravissante, pensa Cosette ; de la même écriture que les lettres qu'elle avait vues autrefois, écrites avec des encres diverses, tantôt très noires, tantôt très claires, tantôt enroulées, tantôt enroulées, tantôt enroulées, comme lorsqu'on met de l'eau dans du vin, et par conséquent à des jours différents. C'était une pensée qui s'était épanchée là, soupire à soupir, sans ordre, sans choix, sans but, sans fin. Cosette n'avait jamais rien lu de pareil. Ce cahier où elle voyait plus de clarté encore que d'obscurité, faisait l'effet d'un sanctuaire entr'ouvert. Chaque ligne mystérieuse resplendissait à ses yeux, et inondait le cœur d'une lumière étrange. L'éducation qu'elle avait reçue lui avait parlé toujours de l'absence de l'amour, à peu près comme qui partait à la recherche du point de la flamme. Ce manuscrit de quelques pages lui révélait brusquement et doucement la mort, la douleur, la destinée, la vie, l'éternité, le commencement, la fin. C'était comme une main qui se levait et lui aurait jeté subitement une poignée de feu. Elle sentait dans ces quelques lignes une passionnée, ardente, généreuse, honnête, une âme sacrée, une immense douleur et un espoir immense, un cœur serré, une extase épanouie. Qu'était-ce que ce manuscrit ? Une lettre. Lettre sans adresse, sans date, sans signature, pressante et désintéressée, énigme composée de vérités, message d'amour apporté par un ange et lu par une vierge, un billet donné hors de la terre, billet doux d'un fantôme d'ombre. C'était un absent tranquille et accablant, qui semblait prêt à se réfugier dans la mort et à laisser à l'absente le secret de la destinée, la clef de la vie, l'amour. Cela avait été écrit le pied dans le ciel et le doigt dans le ciel. Ces lignes, tombées sur le papier, étaient ce qu'on pourrait appeler des lettres d'âme.

En regardant ces pages, de qui pouvaient-elles venir ? Comment avait-elle pu les avoir écrites ? Cosette n'hésita pas une minute. Un seul homme.

Le cœur s'était refait dans son esprit. Tout avait recommencé. Elle éprouvait une joie inouïe et une angoisse inouïe. C'était lui ! lui qui lui écrivait ! lui qui était devant elle ! le bras avait passé à travers cette grille ! Elle se souvint qu'elle l'oubliait, il l'avait retrouvée ! Mais est-ce qu'elle l'avait oublié ? Non ! jamais ! Elle était folle de l'avoir oublié un moment. Elle l'avait toujours aimé, elle l'avait toujours adoré. Le feu s'était couvert et avait couvé pendant des années, mais, elle le voyait bien, il n'avait fait que se rallumer plus avant, et maintenant il éclatait de nouveau et consumait tout entière. Ce cahier était comme une lettre tombée de cette autre âme dans la sienne. Elle avait recommencé l'incendie. Elle se pénétrait de la chaleur du manuscrit. — Oh oui ! disait-elle, comme

Chapitre IX.

Un siècle sous une guimpe

nous sommes en train de détails sur ce qu'était le couvent du Petit-Picpus et que nous avons une fenêtre sur ce discret asile, que le lecteur mette encore une petite digression, étrangère de ce livre, mais caractéristique et utile en ce qu'il comprendre que le cloître lui-même a ses origines.

avait dans le petit couvent une centenaire qui appartenait à l'abbaye de Fontevrault. Avant la révolution elle-même était du monde. Elle parlait beaucoup de son père, garde des sceaux sous Louis XVI, et de sa sœur, la comtesse Duplat qu'elle avait beaucoup connue. Elle trouvait son plaisir et sa vanité de ramener ces deux sujets à propos. Elle disait merveilles de l'abbaye de Fontevrault, que c'était comme une ville, et qu'il y avait dans le monastère.

Elle parlait avec un parler picard qui égayait les pensées. Tous les ans, elle renouvelait solennellement ses vœux, et, au moment de faire serment, elle disait au prêtre : Monseigneur saint François l'a baillé à son père, monseigneur saint Julien l'a baillé à son frère, monseigneur saint Eusèbe, monseigneur saint Procope, etc., et elle ajoutait : si je vous le baille, mon père. — Et les pensionnaires riaient, non sous cape, mais sous voile ; charitables rires étouffés qui faisaient froncer le sourcil et les lèvres vocales.

Autre fois, la centenaire racontait des histoires. Elle disait que dans sa jeunesse les bernardins ne le portaient pas aux mousquetaires. C'était un siècle qui appartenait au dix-huitième siècle. Elle contait des histoires champenoises et bourguignonnes des quatre-vingt-dix ans de la révolution. Quand un grand personnage, un grand seigneur de France, un prince, un duc et pair, traversait le pays de Bourgogne ou de Champagne, le corps de la centenaire se levait et elle allait le haranguer et lui présentait quatre gobelets d'argent dans lesquelles on avait versé de quatre couleurs de vins différents. Sur le premier gobelet on lisait cette légende : *vin de singe*, sur le deuxième : *vin de lion*, sur le troisième : *vin de mouton*, sur le quatrième : *vin de charron*. Ces quatre légendes exprimaient les quatre défauts de la centenaire : elle descend l'ivrogne ; la première ivresse, celle de la jeunesse ; la deuxième, celle qui irrite ; la troisième, celle de la vieillesse ; la quatrième, celle qui abrutit.

Elle avait dans une armoire, sous clef, un objet mystérieux sur lequel elle tenait fort. La règle de Fontevrault ne permettait pas. Elle ne voulait montrer cet objet à personne. Elle s'enfermait, ce que sa règle lui permettait, elle cachait chaque fois qu'elle voulait le contempler. Quand elle entendait marcher dans le corridor, elle refermait la porte aussi précipitamment qu'elle le pouvait et elle se cachait derrière ses vieilles mains. Dès qu'on lui parlait de cela, elle se fâchait, elle qui parlait si volontiers. Les plus curieux se taisaient devant son silence et les plus téméraires se taisaient devant son obstination. C'était aussi là un sujet de conversation pour tout ce qui était désœuvré ou curieux dans le couvent. Que pouvait donc être cette

chose si précieuse et si secrète qui était le trésor ! La mort lui ôtera tout. Tâchez d'aimer des centenaire ? Sans doute quelque saint livre ? Vous les retrouverez. Le chapelet unique ? quelque relique prouvée ? Encontré dans la rue un jeune homme très dait en conjectures. À la mort de la pauvre qui aimait. Son chapeau était vieux, son habit courut à l'armoire plus vite peut-être qu'il n'est ; il avait les coudes troués ; l'eau passait à nu, et on l'ouvrit. On trouva l'objet sous un très souliers et les astres à travers son âme. comme une patène bénite. C'était un plat de grande chose, être aimé ! Quelle chose plus représentant des amours qui s'envolent pour score, aimer ! Le cœur devient héroïque à force des garçons apothicaires armés d'énormes son. Il ne se compose plus de rien que de pur ; il La poursuite abonde en grimaces et en posie plus sur rien que d'élevé et de grand. Une miques. Un des charmants petits amours est digne n'y peut pas plus germer qu'une ortie embroché. Il se débat, agite ses petites ailes acier. L'âme haute et sereine, inaccessible aux encore de voler, mais le matassin rit d'un rire si et aux émotions vulgaires, dominant les nuées Moralité : l'amour vaincu par la colique. Ce plabres de ce monde, les folies, les mensonges, rieux d'ailleurs, et qui a peut-être eu l'honneur de, les vanités, les misères, habite le bleu du ciel, une idée à Molière, existait encore en septembt plus que les ébranlements profonds et sou- il était à vendre chez un marchand de bric-à la destinée, comme le haut des montagnes boulevard Beaumarchais. remblements de terre.

Cette bonne vieille ne voulait recevoir aucun avait pas quelqu'un qui aime, le soleil s'éteint du dehors, à cause, disait-elle, que le parloir est t

Vous avez auprès de vous un plus doux rayon
un plus grand mystère, la femme.

Tous, qui ne nous soyons, nous avons respirables. S'ils nous manquent, l'air nous nous étouffons. Alors on meurt. Mourir par d'amour, c'est affreux ! L'asphyxie de l'âme !

Quand l'amour a fondu et mêlé deux êtres unité angélique et sacrée, le secret de la vie pour eux ; ils ne sont plus que les deux termes même destinée ; ils ne sont plus que les deux mêmes esprit. Aimez, planez !

Le jour où une femme qui passe devant vous de la lumière en marchant, vous êtes perdu, vous. Vous n'avez plus qu'une chose à faire, pensez fixement qu'elle soit contrainte de penser à vous.

Ce que l'amour commence ne peut être accompli par Dieu.

L'amour vrai se désole et s'enchant pour perdu ou pour un mouchoir trouvé, et il a besoin de l'éternité pour son dévouement et ses espérances. Il compose à la fois de l'infiniment grand et de l'infiniment petit.

Si vous êtes pierre, soyez aimant ; si vous êtes plante, soyez sensitive ; si vous êtes homme, soyez amoureux.

Rien ne suffit à l'amour. On a le bonheur, on a le paradis ; on a le paradis, on veut le ciel.

Ô vous qui vous aimez, tout cela est dans l'air. Sachez l'y trouver. L'amour a autant besoin de la contemplation, et de plus que le ciel, la volupté.

— Vient-elle encore au Luxembourg ? — Non, monsieur. — C'est dans cette église qu'elle entend le sacrement n'est-ce pas ? — Elle n'y vient plus. — Habitez-vous encore cette maison ? — Elle est déménagée. — Elle allée demeurer ? — Elle ne l'a pas dit.

Quelle chose sombre de ne pas savoir l'accomplissement de son âme !

L'amour a des enfantillages, les autres ont des petites. Honte aux passions qui font l'homme petit ! Honneur à celle qui le fait enfant.

C'est une chose étrange, savez-vous cela ? Elle se fait dans la nuit. Il y a un être qui en s'en allant a besoin du ciel.

Oh ! être couchés côte à côte dans le monde, beau la main dans la main, et de temps en temps dans les ténèbres, nous caresser doucement un de nous suffirait à mon éternité.

Vous qui souffrez parce que vous aimez, aimez encore. Mourir d'amour, c'est en vivre.

Aimez. Une sombre transfiguration étoilée se fait à ce supplice. Il y a de l'extase dans l'agonie.

Ô joie des oiseaux ! c'est parce qu'ils ont le ciel, ils ont le chant.

L'amour est une respiration céleste de l'air pur et discret.

Cœurs profonds, esprits sages, prenez la vie de Dieu la faite ; c'est une longue épreuve, une prière inintelligible à la destinée inconnue. Cette de la vie vraie, commence pour l'homme à la première de l'intérieur du tombeau. Alors il lui apparaît une chose, et il commence à distinguer le définitif, songez à ce mot. Les vivants voient le définitif ne se laisse voir qu'aux morts. En aimez et souffrez, espérez et contemplez. Mais n'oubliez pas ! à qui n'aura aimé que des corps, des for-

Chapitre X. L'origine de l'Adoration Perpétuelle

Il est difficile de parler presque sépulcral dont nous avons besoin pour donner une idée est un fait tout local qui ne se rapporte pas avec la même sévérité dans d'autres lieux. Au couvent de la rue du Temple en particulier, qui, par sa vérité, était d'un autre ordre, les volets noirs remplacés par des rideaux bruns, et le parloir qui était un salon parqueté dont les fenêtres s'entouraient de bonnes-grâces en mousseline blanche et dont les murailles admettaient toutes sortes de cadres, était orné d'une bénédicte à visage découvert, dessinée en peinture, et jusqu'à une tête de turc. Dans le jardin du couvent de la rue du Temple se trouvait un marronnier d'Inde qui passait pour le plus grand de France et qui avait parmi ses branches un couple du dix-huitième siècle la renommée d'être *tous les marronniers du royaume*.

Comme nous l'avons dit, ce couvent du Temple était occupé par des bénédictines de l'Adoration Perpétuelle, et ces dernières, toutes autres que celles qui relevaient de l'ordre de l'Adoration Perpétuelle n'est pas si ancien et ne remonte pas à plus de deux cents ans. Le sacrement du Saint-Sacrement fut profané deux fois, à Paris, dans deux églises de Paris, à Saint-Sulpice et à Saint-Jean en Grève, sacrilège et rare qui émut toute la ville. Mr le prieur de Saint-Germain-des-Prés ordonna une cérémonie solennelle de tout son clergé où officia le pape. Mais l'expiation ne suffit pas à deux femmes, madame Courtin, marquise de Boucs, et madame de Châteaueux. Cet outrage, fait au sacrement de l'autel, quoique passager, portait pas de ces deux saintes âmes, et leur pouvoir être réparé que par une « Adoration Perpétuelle » dans quelque monastère de filles. Toutes les deux, l'une en 1652, l'autre en 1653, firent donation de biens notables à la mère Catherine de Bar, dite Catherine de Bar, religieuse bénédictine, pour fonder, à Paris, un monastère de l'ordre de Saint-Germain, la première permission pour cette fondation fut donnée à la mère Catherine de Bar par Mr de Metz, évêque de Saint-Germain, « à la charge qu'aucune fille ne pût être reçue, qu'elle n'apportât trois cents livres de bien, qui font six mille livres au principal ». Après la mort de Saint-Germain, le roi accorda des lettres patentes, le tout, charte abbatiale et lettres royales, fut enregistré en 1654 à la chambre des comptes et au parlement.

Il est l'origine et la consécration légale de l'établissement des bénédictines de l'Adoration Perpétuelle du Sacrement à Paris. Leur premier couvent fut établi à Paris, rue Cassette, des deniers de mesdames de France et de Châteaueux.

Comme on voit, ne se confondait point avec les bénédictines dites de Cîteaux. Il relevait de l'ordre de Saint-Germain des Prés, de la même manière que les sœurs du Sacré-Cœur relèvent du général des

jesuites et les sœurs de charité du général
ristes.

Il était également tout à fait différent de
dines du Petit-Picpus dont nous venons de m
térieur. En 1657, le pape Alexandre VII avait
par bref spécial, les bernardines du Petit-Picp
tiquier l'Adoration Perpétuelle comme les bén
du Saint-Sacrement. Mais les deux ordres n'é
pas moins restés distincts.

Chapitre IV. Cœur sous une pierre

ion de l'univers à un seul être, la dilatation d'un
jusqu'à Dieu, voilà l'amour.

ur, c'est la salutation des anges aux astres.

ne l'âme est triste quand elle est triste par

ride que l'absence de l'être qui à lui seul remplit
! Oh ! comme il est vrai que l'être aimé devient
comprendrait que Dieu en fût jaloux si le Père
l'avait pas évidemment fait la création pour
l'âme pour l'amour.

it d'un sourire entrevu là-bas sous un chapeau
blanc à bavolet lilas, pour que l'âme entre dans
des rêves.

est derrière tout, mais tout cache Dieu. Les
ont noires, les créatures sont opaques. Aimer
est le rendre transparent.

rtaines pensées sont des prières. Il y a des
où, quelle que soit l'attitude du corps, l'âme
oux.

mants séparés trompent l'absence par mille
himériques qui ont pourtant leur réalité. On les
de se voir, ils ne peuvent s'écrire ; ils trouvent
de moyens mystérieux de correspondre. Ils
t le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, le
nfants, la lumière du soleil, les soupirs du vent,
s des étoiles, toute la création. Et pourquoi
utes les œuvres de Dieu sont faites pour servir
L'amour est assez puissant pour charger la
tière de ses messages.

temps, tu es une lettre que je lui écris.

ir appartient encore bien plus aux cœurs
sprits. Aimer, voilà la seule chose qui puisse
et emplir l'éternité. À l'infini, il faut l'inépuisable.
ur participe de l'âme même. Il est de même
elle. Comme elle il est étincelle divine, comme
ncorruptible, indivisible, impérissable. C'est un
feu qui est en nous, qui est immortel et infini,
ne peut borner et que rien ne peut éteindre. On
ûler jusque dans la moelle des os et on le voit
jusqu'au fond du ciel.

ur ! adorations ! volupté de deux esprits qui
rennent, de deux cœurs qui s'échangent, de
rds qui se pénètrent ? Vous me viendrez, n'est-
onheurs ! Promenades à deux dans les soli-
urnées bénies et rayonnantes ! J'ai quelque-
que de temps en temps des heures se deta-
e la vie des anges et venaient ici-bas traverser
de des hommes.

ne peut rien ajouter au bonheur de ceux qui
que de leur donner la durée sans fin. Après une
dur, une éternité d'amour, c'est une augmen-
effet ; mais accroître en son intensité même
ineffable que l'amour donne à l'âme dès ce
est impossible, même à Dieu. Dieu, c'est la plé-
ciel ; l'amour, c'est la plénitude de l'homme.
regardez une étoile pour deux motifs, parce
t lumineuse et parce qu'elle est impénétrable.

des hommes dans la chambre qui vous disent toi ! et qui se mettent à vous couper le cou. pas tant de mourir, on meurt, c'est bon, on sait faut qu'on meure, mais c'est l'abomination de gens-là vous toucher. Et puis leurs couteaux, ça couper ! Ah Dieu !

— Taisez-vous, dit Cosette. Fermez bien tout Cosette, épouvantée du mélodrame imprévu de Toussaint et peut-être aussi du souvenir des années de l'autre semaine qui lui revenaient, n'osa même lui dire : — Allez donc voir la pierre qu'on a mis sur le banc ! de peur de rouvrir la porte du jardin, et les hommes » n'entrassent. Elle fit clore soigneusement partout les portes et fenêtres, fit visiter par elle-même toute la maison de la cave au grenier, s'enferma dans sa chambre, mit ses verrous, regarda sous ses yeux, se coucha, et dormit mal. Toute la nuit elle vit une grosse comme une montagne et pleine de cailloux.

Au soleil levant, — le propre du soleil levant nous faire rire de toutes nos terreurs de la nuit — elle se réveilla en riant qu'on a est toujours proportionné à la peur. Elle eut peur, — au soleil levant Cosette, en s'éveillant, éprouva un effroi comme un cauchemar, et se dit : — À quoi je suis allé songer ? C'est comme ces pas que j'ai entendus l'autre semaine dans le jardin la nuit, comme l'ombre du tuyau de poêle ! Est-ce que ça va devenir poltronne à présent ? — Le soleil, qui rayonnait par les fentes de ses volets et faisait de pourpre les rideaux, la rassura tellement que tout s'évanouit de sa pensée, même la pierre.

— Il n'y avait pas plus de pierre sur le banc que sur le mur. Il avait d'homme en chapeau rond dans le jardin, et la pierre comme le reste.

Elle s'habilla, descendit au jardin, courut au banc, et se sentit une sueur froide. La pierre y était.

Mais ce ne fut qu'un moment. Ce qui est curieux, c'est que la nuit est curiosité le jour.

— Bah ! dit-elle, voyons donc.

Elle souleva cette pierre qui était assez lourde, et y avait dessous quelque chose qui ressemblait à une lettre.

C'était une enveloppe de papier blanc. Cosette ne savait pas lire. Il n'y avait pas d'adresse d'un côté, ni de l'autre. Cependant l'enveloppe, quoiqu'elle n'était point vide. On entrevoyait des papiers d'écriture et d'impression.

Cosette y fouilla. Ce n'était plus de la curiosité ; c'était un commencement d'anxiété.

Cosette tira de l'enveloppe ce qu'elle croyait être un petit cahier de papier dont chaque page était numérotée et portait quelques lignes écrites d'une écriture fine et jolie, pensa Cosette, et très fine.

Cosette chercha un nom, il n'y en avait pas. Elle chercha une signature, il n'y en avait pas. À qui cela était-il adressé ? À elle probablement, puisqu'une main avait écrit sur le paquet sur son banc. De qui cela venait-il ? Une curiosité irrésistible s'empara d'elle, elle essaya de lire. Ses yeux de ces feuillettes qui tremblaient dans la main, elle regarda le ciel, la rue, les acacias tout trempés de lumière, des pigeons qui volaient sur un toit vu tout à coup son regard s'abaissa vivement sur le papier, et elle se dit qu'il fallait qu'elle sût ce qu'il y avait dedans.

Voici ce qu'elle lut :

Chapitre XI. Fin du Petit-Picpus

Commencement de la Restauration, le couvent du Petit-Picpus dépérissait ; ce qui fait partie de la mort de l'ordre, lequel, après le dix-huitième siècle, comme tous les ordres religieux. La contemplation, ainsi que la prière, un besoin de l'humanité ; même tout ce que la Révolution a touché, elle se fera, et, d'hostile au progrès social, lui deviendra hostile.

La maison du Petit-Picpus se dépeuplait rapidement. En 1840, le petit couvent avait disparu, le pensionnat aussi. Il n'y avait plus ni les vieilles femmes, ni les filles ; les unes étaient mortes, les autres s'étaient allées. *Volaverunt.*

Le couvent de l'Adoration Perpétuelle est d'une telle sorte qu'elle épouvante ; les vocations reculent, l'ordre est rude pas. En 1845, il se faisait encore ça et là quelques sœurs converses ; mais de religieuses de l'ordre n'en restait plus. Il y a quarante ans, les religieuses étaient nombreuses ; il y a quinze ans, elles n'étaient plus que quelques-unes. Combien sont-elles aujourd'hui ? En 1847, il n'y avait plus qu'une seule religieuse. Elle était jeune, signe que le cercle du choix se rétrécit. Elle n'avait pas quarante ans. À mesure que l'âge diminue, la fatigue augmente ; le service de Dieu devient plus pénible ; on voyait dès lors approcher le moment où elles ne seraient plus qu'une douzaine de sœurs douloureuses et courbées pour porter la charge de saint Benoît. Le fardeau est implacable et même à peu comme à beaucoup. Il pesait, il pesait aussi elles meurent. Du temps que l'auteur de ce roman habitait encore Paris, deux sont mortes. L'une avait cinquante ans, l'autre vingt-trois. Celle-ci peut dire *Julia Alpinula : Hic jaceo. Vixi annos viginti et octo* à cause de cette décadence que le couvent a subi à l'éducation des filles.

Il n'avons pu passer devant cette maison extraordinaire, inconnue, obscure, sans y entrer et sans y aller. Les esprits qui nous accompagnent et qui nous aident à raconter, pour l'utilité de quelques-uns, l'histoire mélancolique de Jean Valjean. Nous sommes entrés dans cette communauté toute pleine de pratiques qui semblent si nouvelles aujourd'hui. C'est le jardin fermé. *Hortus conclusus.* Nous sommes allés de ce lieu singulier avec détail, mais avec respect et avec autant du moins que le respect et le détail sont nécessaires. Nous ne comprenons pas tout, mais nous comprenons quelque chose. Nous sommes à égale distance de la dévotion de Joseph de Maistre qui aboutit à sacrer le pape et du ricanement de Voltaire qui va jusqu'à se moquer du crucifix.

Il y a une image de Voltaire, soit dit en passant ; car Voltaire a défendu Jésus comme il défendait Calas ; et, dans les siècles où l'on croit à la divinité de Jésus-Christ, les mêmes qui nient les incarnations surhumaines représentent le crucifix ? Le sage assassiné. Au dix-neuvième siècle, l'idée religieuse subit une révolution. On ne désapprend de certaines choses, et l'on fait tout à coup qu'en désapprenant ceci, on apprend cela. On ne désapprend rien de dans le cœur humain. De certaines démolitions, et il est bon qu'elles se fassent, mais à la

condition d'être suivies de reconstructions.

En attendant, étudions les choses qui ne s'effacent pas. Il est nécessaire de les connaître, ne fût-ce que pour les éviter. Les contrefaçons du passé prennent des noms et s'appellent volontiers l'avenir. Ce revêtement du passé, est sujet à falsifier son passeport. Mettez-le au fait du piège. Défions-nous. Le passé a un visage, une superstition, et un masque, l'hypocrisie. Défions-le au visage et arrachons le masque.

Quant aux couvents, ils offrent une question complexe. Question de civilisation, qui les condamne à la mort de liberté, qui les protège.

Chapitre III. Enrichies des commentaires de Toussaint

En attendant, étudions les choses qui ne s'effacent pas. Il est nécessaire de les connaître, ne fût-ce que pour les éviter. Les contrefaçons du passé prennent des noms et s'appellent volontiers l'avenir. Ce revêtement du passé, est sujet à falsifier son passeport. Mettez-le au fait du piège. Défions-nous. Le passé a un visage, une superstition, et un masque, l'hypocrisie. Défions-le au visage et arrachons le masque.

Quant aux couvents, ils offrent une question complexe. Question de civilisation, qui les condamne à la mort de liberté, qui les protège.

Quant aux couvents, ils offrent une question complexe. Question de civilisation, qui les condamne à la mort de liberté, qui les protège.

Quant aux couvents, ils offrent une question complexe. Question de civilisation, qui les condamne à la mort de liberté, qui les protège.

Quant aux couvents, ils offrent une question complexe. Question de civilisation, qui les condamne à la mort de liberté, qui les protège.

Quant aux couvents, ils offrent une question complexe. Question de civilisation, qui les condamne à la mort de liberté, qui les protège.

Quant aux couvents, ils offrent une question complexe. Question de civilisation, qui les condamne à la mort de liberté, qui les protège.

Quant aux couvents, ils offrent une question complexe. Question de civilisation, qui les condamne à la mort de liberté, qui les protège.

Quant aux couvents, ils offrent une question complexe. Question de civilisation, qui les condamne à la mort de liberté, qui les protège.

Quant aux couvents, ils offrent une question complexe. Question de civilisation, qui les condamne à la mort de liberté, qui les protège.

Quant aux couvents, ils offrent une question complexe. Question de civilisation, qui les condamne à la mort de liberté, qui les protège.

Quant aux couvents, ils offrent une question complexe. Question de civilisation, qui les condamne à la mort de liberté, qui les protège.

Quant aux couvents, ils offrent une question complexe. Question de civilisation, qui les condamne à la mort de liberté, qui les protège.

Quant aux couvents, ils offrent une question complexe. Question de civilisation, qui les condamne à la mort de liberté, qui les protège.

Quant aux couvents, ils offrent une question complexe. Question de civilisation, qui les condamne à la mort de liberté, qui les protège.

Quant aux couvents, ils offrent une question complexe. Question de civilisation, qui les condamne à la mort de liberté, qui les protège.

ivre septième – Parenthèse

te aussi se mit à rire, toutes ses suppositions tombèrent, et le lendemain, en déjeunant avec elle s'égayait du sinistre jardin hanté par des tuyaux de poêle.

Valjean redevint tout à fait tranquille ; quant à elle ne remarqua pas beaucoup si le tuyau de fer était bien dans la direction de l'ombre qu'elle avait vu au soir, et si la lune se trouvait au même point. Elle ne s'interrogea point sur cette singularité du tuyau de poêle qui craint d'être pris en flagrant délit si on se retire quand on regarde son ombre, car elle était effacée quand Cosette s'était retournée. Elle avait bien cru en être sûre. Cosette se rassérénait. La démonstration lui parut complète, et il n'y avait plus à dire que quelqu'un marchait le soir ou la nuit dans le jardin, ceci lui sortit de la tête.

Quelques jours de là cependant un nouvel incident se présenta.

mêmes, et elle n'y prenait pas garde. Elle ne v d'ailleurs.

Elle sortit de « la broussaille » ; il lui restait ser une petite pelouse verte pour regagner le p lune qui venait de se lever derrière elle, projet Cosette sortait du massif, son ombre devant cette pelouse.

Cosette s'arrêta terrifiée.

À côté de son ombre, la lune découpait ment sur le gazon une autre ombre singulière, frayante et terrible, une ombre qui avait un rond.

C'était comme l'ombre d'un homme qui est bout sur la lisière du massif à quelques pas de Cosette.

Elle fut une minute sans pouvoir parler, r appeler, ni bouger, ni tourner la tête.

Enfin elle rassembla tout son courage et se résolument.

Il n'y avait personne.

Elle regarda à terre. L'ombre avait disparu.

Elle rentra dans la broussaille, fureta hardin les coins, alla jusqu'à la grille, et ne trouva rien.

Elle se sentit vraiment glacée. Était-ce en hallucination ? Quoi ! deux jours de suite ? U cination, passe, mais deux hallucinations ? C inquiétant, c'est que l'ombre n'était assurément fantôme. Les fantômes ne portent guère de ronds.

Le lendemain Jean Valjean revint. Cosette ce qu'elle avait cru entendre et voir. Elle s'attent rassurée et que son père hausserait les épa dirait : Tu es une petite fille folle.

Jean Valjean devint soucieux.

— Ce ne peut être rien, lui dit-il.

Il la quitta sous un prétexte et alla dans et elle l'aperçut qui examinait la grille avec b d'attention.

Dans la nuit elle se réveilla ; cette fois sûre, elle entendait distinctement marcher du perron au-dessous de sa fenêtre. Elle cou vasistas et l'ouvrit. Il y avait en effet dans le homme qui tenait un gros bâton à la main. Au où elle allait crier, la lune éclaira le profil de C'était son père.

Elle se recoucha en se disant : — Il est c inquiet !

Jean Valjean passa dans le jardin cette nuit deux nuits qui suivirent. Cosette le vit par le tr volet.

La troisième nuit, la lune décroissait et cor à se lever plus tard, il pouvait être une heure elle entendit un grand éclat de rire et la voix de qui l'appelait.

— Cosette !

Elle se jeta à bas du lit, passa sa robe de ch ouvrit sa fenêtre.

Son père était en bas sur la pelouse.

— Je te réveille pour te rassurer, dit-il. Rega ton ombre en chapeau rond.

Et il lui montrait sur le gazon une ombre por lune dessinait et qui ressemblait en effet asse spectre d'un homme qui eût eu un chapeau ror une silhouette produite par un tuyau de che tôle, à chapiteau, qui s'élevait au-dessus d'un t

Chapitre I.

ouvent, idée abstraite

est un drame dont le premier personnage est

me est le second.

tant, comme un couvent s'est trouvé sur notre nous avons dû y pénétrer. Pourquoi ? C'est que t, qui est propre à l'orient comme à l'occident, à comme aux temps modernes, au paganisme, l'hisme, au mahométisme, comme au chris- est un des appareils d'optique appliqués par sur l'infini.

est point ici le lieu de développer hors de me- certaines idées ; cependant, tout en maintenant ent nos réserves, nos restrictions, et même nos ons, nous devons le dire, toutes les fois que controns dans l'homme l'infini, bien ou mal nous nous sentons pris de respect. Il y a dans gue, dans la mosquée, dans la pagode, dans le un côté hideux que nous exécrons et un côté que nous adorons. Quelle contemplation pour quelle rêverie sans fond ! la réverbération de e mur humain.

Chapitre II. Peurs de Cosette

première quinzaine d'avril, Jean Valjean fit un cela, on le sait, lui arrivait de temps en temps, longs intervalles. Il restait absent un ou deux jours au plus. Où allait-il ? personne ne le savait même Cosette. Une fois seulement, à un de ces moments, elle l'avait accompagné en fiacre jusqu'au petit cul-de-sac sur l'angle duquel elle avait sa chambre de la *Planchette*. Là il était descendu, et le lendemain il avait ramené Cosette rue de Babylone. C'était en un temps où l'argent manquait à la maison que Jean Valjean faisait ces petits voyages.

Valjean était donc absent. Il avait dit : Je redeviens absent pendant trois jours.

Le soir, Cosette était seule dans le salon. Pour se distraire, elle avait ouvert son piano-orgue et elle commençait à chanter, en s'accompagnant, le chœur de l'opéra : *Chasseurs égarés dans les bois !* qui est sans doute ce qu'il y a de plus beau dans toute la musique. Quand le chœur eut fini, elle demeura pensive.

Un coup il lui sembla qu'elle entendait marcher dans le jardin.

Ça pouvait être son père, il était absent ; ce n'était pas son frère Toussaint, elle était couchée. Il était dix heures du soir.

Le volet du salon qui était fermé et y avait une serrure à l'oreille.

Il avait paru que c'était le pas d'un homme, et qu'on avait entendu marcher très doucement.

Cosette monta rapidement au premier, dans sa chambre, et regarda dans son volet, et regarda dans son volet, et regarda dans son volet. C'était le moment de la pleine lune. On y voyait tout ce qu'il y avait dans le jardin. Il n'y avait personne.

Elle ouvrit la fenêtre. Le jardin était absolument désert. Tout ce qu'on apercevait de la rue était désert et silencieux.

Cosette pensa qu'elle s'était trompée. Elle avait cru entendre un bruit. C'était une hallucination produite par le grand et prodigieux chœur de Weber qui ouvre derrière elle des profondeurs effarées, qui tremble au-dessus comme une forêt vertigineuse, et où l'on entend tout à coup des branches mortes sous le pas inquiet de deux oiseaux entrevus dans le crépuscule.

Elle y songea plus.

Cosette de sa nature n'était pas très effrayée. Elle avait dans ses veines du sang de bohémienne et de paysanne qui va pieds nus. On s'en souvient, elle avait dit alouette que colombe. Elle avait un fond de cœur et brave.

Le lendemain, moins tard, à la tombée de la nuit, elle était assise dans le jardin. Au milieu des pensées qui l'occupaient, elle croyait bien percevoir tout à coup un bruit pareil au bruit de la veille, comme si un homme marcherait dans l'obscurité sous les pieds très loin d'elle, mais elle se disait que rien ne venait à un pas qui marche dans l'herbe comme le bruit de deux branches qui se déplacent d'elles-

chapiteau de marbre qui soutient un temple de sentiments et de grandes idées, de même que du monde, satisfait et opulent, qui a des bottes des paroles vernies, si l'on regarde, non le dehors dedans, c'est-à-dire ce qui est réservé à l'intérieur, n'est autre chose qu'un soliveau stupide obscur hanté par les passions violentes, immondes et le poteau d'un cabaret.

Qu'y avait-il dans l'âme de Cosette ? De passion calmée ou endormie ; de l'amour à l'état quelque chose qui était limpide, brillant, trouvant certaine profondeur, sombre plus bas. L'impératrice officier se reflétait à la surface. Y avait-il un secret au fond ? — tout au fond ? — Peut-être. Cosette ne savait pas.

Il survint un incident singulier.

Chapitre II. Le couvent, fait historique

de vue de l'histoire, de la raison et de la vérité, le monastère est condamné.

Les monastères, quand ils abondent chez une nation, sont des nœuds à la circulation, des établissements encombrants, des centres de paresse là où il faut des centres de travail. Les communautés monastiques sont une grande communauté sociale ce que le gui est à l'arbre, ce que la verrue est au corps humain. Leur développement et leur embonpoint sont l'appauvrissement de la nation. Le régime monacal, bon au début des civilisations, est devenu à produire la réduction de la brutalité par le régime civil, est mauvais à la virilité des peuples. En outre, le régime est relâche, et qu'il entre dans sa période de déclin, comme il continue à donner l'exemple il est mauvais par toutes les raisons qui le faisaient bon dans sa période de pureté.

Les austérités ont fait leur temps. Les cloîtres, qui furent la première éducation de la civilisation moderne, sont devenus gênants pour sa croissance et sont nuisibles à son développement. En tant qu'institution et que mode de vie, ils sont bons pour l'homme, les monastères, bons au Moyen Âge, discutables au quinzième, sont détestables au dix-neuvième. La lèpre monacale a presque entièrement disparu qu'au squelette deux admirables nations, l'Italie et le Japon, l'une la lumière, l'autre la splendeur de l'Occident pendant des siècles, et, à l'époque où nous sommes, ces deux illustres peuples ne commencent à se relever que grâce à la saine et vigoureuse hygiène de la civilisation moderne.

Le couvent, l'antique couvent de femmes particulièrement remarquable qu'il apparaît encore au seuil de ce siècle, en Autriche, en Espagne, est une des plus remarquables concrétions du Moyen Âge. Le cloître, ce lieu mystérieux est le point d'intersection des terreurs. Le couvent catholique proprement dit est tout rempli du spectre du couvent noir de la mort.

Le couvent espagnol surtout est funèbre. Là où il est dans l'obscurité, sous des voûtes pleines de ténèbres, sous des dômes vagues à force d'ombre, sous des autels babéliques, hauts comme des cathédrales ; là pendent à des chaînes dans les ténèbres d'immenses crucifix blancs ; là s'étalent, dans l'obscurité, de grands Christs d'ivoire ; plus que dans les autres, saignants ; hideux et magnifiques, les squelettes montrant les os, les rotules montrant les chairs, les plaies montrant les chairs, couronnés d'argent, cloués de clous d'or, avec des gouttes de sang en rubis sur le front et des larmes en diamants dans les yeux. Les diamants et les rubis semblent pleurer et font pleurer en bas dans l'ombre des êtres qui ont les flancs meurtris par le cilice et par les épines, les seins écrasés par des aiguilles, les genoux écorchés par la prière ; des spectres qui se croient des épouses ; des spectres qui se croient des séraphins. Ces femmes pensent-elles ? vivent-elles ? non. Aiment-elles ? non. Vivent-elles ? non. Leurs nerfs sont devenus des os ; leurs os sont devenus des pierres. Leur voile est de la nuit.

tissue. Leur souffle sous le voile ressemble à une larve, les sanctifie et les terrifie. L'immaculé farouche. Tels sont les vieux monastères d'Espagnes, Repaires de la dévotion terrible ; antres de lieux féroces.

L'Espagne catholique était plus romaine que même. Le couvent espagnol était par excellence le couvent catholique. On y sentait l'orient. L'archevêque kisklar-aga du ciel, verrouillait et espionnait les d'âmes réservé à Dieu. La nonne était l'odalisque, le prêtre était l'eunuque. Les ferventes étaient en songe et possédaient Christ. La nuit, le bonhomme nu descendait de la croix et devenait la cellule. De hautes murailles gardaient de la traction vivante la sultane mystique qui avait pour sultan. Un regard dehors était une infidélité. *pace* remplaçait le sac de cuir. Ce qu'on jetait à l'orient, on le jetait à la terre en occident. Des déesses des femmes se tordaient les bras ; la vague de la fosse aux autres ; ici les noyées, là les égarés. Parallélisme monstrueux.

Aujourd'hui les souteneurs du passé, ne nier ces choses, ont pris le parti d'en sourire. à la mode une façon commode et étrange de mesurer les révélations de l'histoire, d'infirmier les thèses de la philosophie, et d'éliider tous les tenants et toutes les questions sombres. *Matières* *mations*, disent les habiles. Déclamations, répliques. Jean-Jacques, déclamateur ; Diderot, leur ; Voltaire sur Calas, Labarre et Sirven, décimateur. Je ne sais qui a trouvé dernièrement que Tacite était un déclamateur, que Néron était une victime, et qu'il fallait s'apitoyer « sur ce pauvre Holophrone ».

Les faits pourtant sont malaisés à décorer. L'auteur de ce livre a vu, de ses yeux, les lieux de Bruxelles, c'est là du Moyen Age qui se tient au monde a sous la main, à l'abbaye de Villers, les oubliettes au milieu du pré qui a été la cour du duc au bord de la Dyle, quatre cachots de pierre, moitié terre, moitié sous l'eau. C'étaient des *in-pace* de ces cachots a un reste de porte de fer, une lucarne et une lucarne grillée qui, dehors, est à deux pieds au-dessus de la rivière, et, dedans, à six pieds au-dessus du sol. Quatre pieds de rivière coulent extérieurement le long du mur. Le sol est toujours mouillé. *pace* de l' *in-pace* avait pour lit cette terre mouillée. l'un des cachots, il y a un tronçon de carreau au mur ; dans un autre on voit une espèce de carrée faite de quatre lames de granit, trop courte pour qu'on s'y couche, trop basse pour qu'on s'y dorme ; on mettait là dedans un être avec un couvercle de pierre par-dessus. Cela est. On le voit. On le touche. *pace*, ces cachots, ces gonds de fer, ces carreaux, cette haute lucarne au ras de laquelle coule la rivière, cette boîte de pierre fermée d'un couvercle de granit, cette tombe, avec cette différence qu'ici le mort est vivant, ce sol qui est de la boue, ce trou de latrine, ces murs qui suintent, quels déclamateurs !

Chapitre I. Solitude et la caserne combinées

de Cosette, si poignante encore et si vive cinq mois auparavant, était, à son insu même, en convalescence. La nature, le printemps, la chaleur, l'amour pour son père, la gaîté des oiseaux et le soleil, ne faisaient filtrer peu à peu, jour à jour, goutte par goutte dans cette âme si vierge et si jeune, on ne sentait plus qui ressemblait presque à l'oubli. Le feu s'y était-il tout à fait ? ou s'y formait-il seulement des débris de cendre ? Le fait est qu'elle ne se sentait plus de point douloureux et brûlant.

Elle pensa tout à coup à Marius : — Tiens ! elle n'y pense plus.

Un jour de cette même semaine elle remarqua, passant devant la grille du jardin, un fort bel officier de lanciers, en habit bleu, jupe, ravissant uniforme, joues de jeune fille, bras nus, moustaches cirées, schapska vernie, cheveux blonds, yeux bleus à fleur de tête, nez droit, de vaine, insolente et jolie ; tout le contraire de son père. Un cigare à la bouche. — Cosette songea que son père était sans doute du régiment caserné rue de

demain, elle le vit encore passer. Elle remarqua que, de ce moment, était-ce le hasard ? presque sûrement elle le vit passer.

Les camarades de l'officier s'aperçurent qu'il y avait dans le jardin « mal tenu », derrière cette méchante porte, une assez jolie créature qui se trouvait toujours là au passage du beau lieutenant, le point inconnu au lecteur et s'appelait Théodore Normand.

« Où est-elle ? » lui disaient-ils. Il y a une petite qui te fait garder donc.

« Où est-elle ? » lui disaient-ils. Il y a une petite qui te fait garder donc.

« Où est-elle ? » lui disaient-ils. Il y a une petite qui te fait garder donc.

« Où est-elle ? » lui disaient-ils. Il y a une petite qui te fait garder donc.

« Où est-elle ? » lui disaient-ils. Il y a une petite qui te fait garder donc.

Chapitre III.

elle condition on peut especter le passé

chisme, tel qu'il existait en Espagne et tel qu'il Thibet, est pour la civilisation une sorte de arrête net la vie. Il dépeuple, tout simplement. on, castration. Il a été fléau en Europe. Ajou- la violence si souvent faite à la conscience, ons forcées, la féodalité s'appuyant au cloître, versant dans le monachisme le trop-plein de les férociétés dont nous venons de parler, les es bouches closes, les cerveaux murés, tant nces infortunées mises au cachot des vœux la prise d'habit, enterrement des âmes toutes utez les supplices individuels aux dégrad- onales, et, qui que vous soyez, vous vous sen- aillir devant le froc et le voile, ces deux suaires n humaine.

ant, sur certains points et en certains lieux, de la philosophie, en dépit du progrès, l'esprit persiste en plein dix-neuvième siècle, et une crudescence ascétique étonne en ce moment civilisé. L'entêtement des institutions vieillies étuer ressemble à l'obstination du parfum ran- lamerait notre chevelure, à la prétention du jâté qui voudrait être mangé, à la persécution ent d'enfant qui voudrait habiller l'homme, et à se des cadavres qui reviendraient embrasser s.

s ! dit le vêtement, je vous ai protégés dans le temps, pourquoi ne voulez-vous plus de moi ? le la pleine mer, dit le poisson. J'ai été la rose, um. Je vous ai aimés, dit le cadavre. Je vous s, dit le couvent.

une seule réponse : Jadis.

la prolongation indéfinie des choses défuntes vernement des hommes par embaumement, les dogmes en mauvais état, redorer les recrépir les cloîtres, rebénir les reliquaires, r les superstitions, ravitailler les fanatismes, her les goupillons et les sabres, reconstituer hisme et le militarisme, croire au salut de la ar la multiplication des parasites, imposer le présent, cela semble étrange. Il y a cependant iciens pour ces théories-là. Ces théoriciens, prit d'ailleurs, ont un procédé bien simple, ils t sur le passé un enduit qu'ils appellent ordre oit divin, morale, famille, respect des aïeux, antique, tradition sainte, légitimité, religion ; t criant : — Voyez ! prenez ceci, honnêtes Cette logique était connue des anciens. Les ; la pratiquaient. Ils frottaient de craie une noire, et disaient : Elle est blanche. *Bos*

à nous, nous respectons çà et là et nous s partout le passé, pourvu qu'il consente à . S'il veut être vivant, nous l'attaquons, et nous le le tuer.

stitions, bigotismes, cagotismes, préjugés,

ces larves, toutes larves qu'elles sont, sont à la vie, elles ont des dents et des ongles fumée, et il faut les étreindre corps à corps, et la guerre, et la leur faire sans trêve, car c'est fatalités de l'humanité d'être condamnée à combat des fantômes. L'ombre est difficile à la gorge et à terrasser.

Un couvent en France, en plein midi du dix-neuvième siècle, c'est un collège de hiboux faisant face à cloître, en flagrant délit d'ascétisme au beau la cité de 89, de 1830 et de 1848, Rome s'épar dans Paris, c'est un anachronisme. En temps pour dissoudre un anachronisme et le faire on n'a qu'à lui faire épeler le millésime. Mais sommes point en temps ordinaire.

Combattons.

Combattons, mais distinguons. Le propre rité, c'est de n'être jamais excessive. Quel b elle d'exagérer ? Il y a ce qu'il faut détruire, ce qu'il faut simplement éclairer et regarder. bienveillant et grave, quelle force ! N'apporton flamme là où la lumière suffit.

Donc, le dix-neuvième siècle étant don sommes contraire, en thèse générale, et c les peuples, en Asie comme en Europe, da comme en Turquie, aux claustrations ascéti dit couvent dit marais. Leur putrescibilité est leur stagnation est malsaine, leur fermentatio les peuples et les étiole ; leur multiplicatio plaie d'Égypte. Nous ne pouvons penser sa à ces pays où les fakirs, les bonzes, les sar caloyers, les marabouts, les talapoins et les pullulent jusqu'au fourmillement vermineux.

Cela dit, la question religieuse subsiste. Ce tion a de certains côtés mystérieux, presq tables ; qu'il nous soit permis de la regarder fi

**ivre cinquième –
Dont la fin ne
semble pas au
commencement**

ramper, fit une évasion de couleuvre dans les Montparnasse, qui n'avait aucune raison d'être gardes et qui songeait pour la première fois ne s'aperçut de rien. Gavroche, quand il fut point où était le père Mabeuf, jeta la bourse par la haie, et s'enfuit à toutes jambes.

La bourse tomba sur le pied du père Mabeuf, commotion le réveilla. Il se pencha, et ramassa la bourse. Il n'y comprit rien, et l'ouvrit. C'était une bourse à deux compartiments ; dans l'un, il y avait quatre napoléons ; dans l'autre, il y avait six napoléons.

M. Mabeuf, fort effaré, porta la chose à sa tante.

— Cela tombe du ciel, dit la mère Plutarque.

Chapitre IV. Le couvent au point de vue des principes

Les hommes se réunissent et habitent en commun. En vertu de quel droit ? en vertu du droit d'association.

Ils ferment chez eux. En vertu de quel droit ? en vertu du droit qu'a tout homme d'ouvrir ou de fermer sa

porte. Ils ne sortent pas. En vertu de quel droit ? en vertu du droit d'aller et de venir, qui implique le droit de rester

chez eux, que font-ils ?

Ils se baissent les yeux ; ils travaillent. Ils ne regardent au monde, aux villes, aux sensualités, aux vanités, aux orgueils, aux intérêts. Ils sont nus, dans une grosse laine ou de grosse toile. Pas un d'eux n'a rien de en propriété quoi que ce soit. En entrant dans le couvent, qui était riche se fait pauvre. Ce qu'il a, il le donne. Celui qui était ce qu'on appelle noble, gentilhomme et seigneur, est l'égal de celui qui était payé. La cellule est identique pour tous. Tous subissent la même tonsure, portent le même froc, mangent le même pain noir, dorment sur la même paille, meurent dans le même sac sur le dos, la même corde autour des reins. Si le parti pris est d'aller pieds nus, ils vont pieds nus. Il peut y avoir là un prince, ce prince a la même ombre que les autres. Plus de titres, plus de famille même ont disparu. Ils ne portent plus de noms rénomés. Tous sont courbés sous l'égalité des épaules. Ils ont dissous la famille charnelle et dans leur communauté la famille spirituelle. Ils n'ont plus d'autres parents que tous les hommes. Ils soignent les pauvres, ils soignent les malades. Ils obéissent aux autres, ils obéissent. Ils se disent l'un à l'autre : mon frère. Vous m'arrêtez, et vous vous écriez : c'est là le couvent idéal !

Et que ce soit le couvent possible, pour que j'en tienne compte.

Comme il vient que, dans le livre précédent, j'ai parlé de la religion avec un accent respectueux. Le moyen-âge, l'Asie écartée, la question historique et philosophique, au point de vue philosophique pur, en face des nécessités de la politique militante, à la condition que le monastère soit absolument volontaire et libre, et que des consentements, je considérerai la communauté claustrale avec une certaine déférence et, à quelques égards, déférente. Là où il y a la communauté, il y a la commune ; là où il y a la commune, il y a le droit. Le monastère est le produit de la Liberté, de l'Égalité, de la Fraternité. Oh ! que la Liberté est belle et quelle transfiguration splendide ! la Liberté transforme le monastère en république.

Qu'ils soient hommes.

Ces hommes, ou ces femmes, qui sont derrière les murs, ils s'habillent de bure, ils sont égaux, ils sont frères ; c'est bien ; mais ils font encore ce que ?

Cette machine, c'est l'oisiveté.... Arrête-toi, per en est temps encore, et sauve-toi ! Autrement, avant peu tu seras dans l'engrenage. Une fois père plus rien. À la fatigue, paresseux ! plus de main de fer du travail implacable t'a saisi. Gag avoir une tâche, accomplir un devoir, tu ne v être comme les autres, cela t'ennuie ! Eh bien autrement. Le travail est la loi ; qui le repose l'aura supplice. Tu ne veux pas être ouvrier, esclave. Le travail ne vous lâche d'un côté que reprendre de l'autre ; tu ne veux pas être so seras son nègre. Ah ! tu n'as pas voulu de la honnête des hommes, tu vas avoir la sueur des OÙ les autres chantent, tu râleras. Tu verras de bas, les autres hommes travailler ; il te sembla se reposent. Le laboureur, le moissonneur, le forgeron, t'apparaîtront dans la lumière de bienheureux d'un paradis. Quel rayonnement clume ! Mener la charrue, lier la gerbe, c'est La barque en liberté dans le vent, quelle fête resseux, pioche, traîne, roule, marche ! Tire toi voilà bête de somme dans l'attelage de l'enfer rien faire, c'était là ton but. Eh bien ! pas une pas une journée, pas une heure sans accablé ne pourras rien soulever qu'avec angoisse. T minutes qui passeront feront craquer tes muscles qui sera plume pour les autres sera pour toi Les choses les plus simple s'escarperont. La y monstre autour de toi. Aller, venir, respirer, travaux terribles. Ton poumon te fera l'effet de de cent livres. Marcher ici plutôt que là, c'est problème à résoudre. Le premier venu qui v pousse sa porte, c'est fait, le voilà dehors. Tu veux sortir, il te faudra percer ton mur. Pour la rue, qu'est-ce que tout le monde fait ? Tout descend l'escalier ; toi, tu déchireras tes draps en feras brin à brin une corde, puis tu passes fenêtré, et tu te suspendras à ce fil sur un arbre sera la nuit, dans l'orage, dans la pluie, dans et, si la corde est trop courte, tu n'auras plus qu manière de descendre, tomber. Tomber au hasard gouffre, d'une hauteur quelconque sur, quoi ? est en bas, sur l'inconnu. Ou tu grimperas par de cheminée, au risque de t'y brûler ; ou tu ram un conduit de latrines, au risque de t'y noyer parle pas des trous qu'il faut masquer, des pi faut ôter et remettre vingt fois par jour, des pl faut cacher dans sa paillasse. Une serrure se le bourgeois a dans sa poche sa clef fabriqué serrurier. Toi, si tu veux passer outre tu es c à faire un chef-d'œuvre effrayant, tu prendras sou, tu le couperas en deux lames avec quels les inventeras. Cela te regarde. Puis tu creuses rieur de ces deux lames, en ménageant soigne le dehors, et tu pratiqueras sur le bord tout pas de vis, de façon qu'elles s'ajustent étroitement sur l'autre comme un fond et comme un couvercle dessous et le dessus ainsi vissés, on n'y dev Pour les surveillants, car tu seras guetté, ce gros sou ; pour toi, ce sera une boîte. Que r dans cette boîte ? Un petit morceau d'acier. U de montre auquel tu auras fait des dents et une scie. Avec cette scie, longue comme un et cachée dans un sou, tu devras couper le la serrure, la mèche du verrou, l'anse du ca

Chapitre V. La prière

Dieu, que veut dire ce mot ?
un infini hors de nous ? Cet infini est-il un, im-
manent ; nécessairement substantiel, puis-
infini, et que, si la matière lui manquait, il se-
là, nécessairement intelligent, puisqu'il est
que, si l'intelligence lui manquait, il serait fini
fini éveille-t-il en nous l'idée d'essence, tandis
ne pouvons nous attribuer à nous-mêmes que
istence ? En d'autres termes, n'est-il pas l'ab-
nous sommes le relatif ?
me temps qu'il y a un infini hors de nous, n'y
un infini en nous ? Ces deux infinis (quel pluriel
!) ne se superposent-ils pas l'un à l'autre ? Le
fini n'est-il pas pour ainsi dire sous-jacent au
n'en est-il pas le miroir, le reflet, l'écho, abîme
que à un autre abîme ? Ce second infini est-
il lui aussi ? Pense-t-il ? aime-t-il ? veut-il ?
x infinis sont intelligents, chacun d'eux a un
oulant, et il y a un moi dans l'infini d'en haut
y a un moi dans l'infini d'en bas. Le moi d'en
l'âme ; le moi d'en haut, c'est Dieu.
par la pensée l'infini d'en bas en contact avec
h haut, cela s'appelle prier.
irons rien à l'esprit humain ; supprimer est
il faut réformer et transformer. Certaines fa-
l'homme sont dirigées vers l'Inconnu ; la pen-
erie, la prière. L'Inconnu est un océan. Qu'est-
conscience ? C'est la boussole de l'Inconnu.
éverie, prière, ce sont là de grands rayonne-
stérieux. Respectons-les. Où vont ces irradia-
estueuses de l'âme ? à l'ombre ; c'est-à-dire à
ndeur de la démocratie, c'est de ne rien nier
rien renier de l'humanité. Près du droit de
au moins à côté, il y a le droit de l'Âme.
er les fanatismes et vénérer l'infini, telle est
nous bornons pas à nous prosterner sous
pation, et à contempler ses immenses bran-
leins d'astres. Nous avons un devoir : tra-
âme humaine, défendre le mystère contre le
dorer l'incompréhensible et rejeter l'absurde,
e, en fait d'inexplicable, que le nécessaire, as-
croiance, ôter les superstitions de dessus la
écheniller Dieu.

e à la mouche. Montparnasse, à l'improviste, le bondit sur le vieillard, le colletta, l'empoigna et donna, et Gavroche eut de la peine à retenir son moment après, l'un de ces hommes était sous le bras cablé, râlant, se débattant, avec un genou de fer sur la poitrine. Seulement ce n'était pas tout à fait ce qu'il avait attendu. Celui qui était devant était Montparnasse ; celui qui était dessus, le bonhomme.

Le combat se passait à quelques pas de Gavroche. Le vieillard avait reçu le choc, et l'avait rendu, et terriblement qu'en un clin d'œil l'assaillant et vaincu avaient changé de rôle.

Le vaincu était un fier invalide ! pensa Gavroche.

Il ne put s'empêcher de battre des mains. Mais le bruit du battement de mains perdu. Il n'arriva pas à saisir les deux combattants, absorbés et assourdis l'un par l'autre, et mêlant leurs souffles dans la lutte.

Le combat se fit. Montparnasse cessa de se débattre, et Gavroche eut cet aparté : Est-ce qu'il est mort ? Le bonhomme n'avait pas prononcé un mot ni jeté un regard, et redressa, et Gavroche l'entendit qui disait à voix basse :

Viens-tu.

Montparnasse se releva, mais le bonhomme le regardait avec l'attitude humiliée et furieuse d'un homme qui serait happé par un mouton.

Gavroche regardait et écoutait, faisant effort pour voir à travers ses yeux par ses oreilles. Il s'amusait énormément.

Il se décompensa de sa consciencieuse anxiété de voir. Il put saisir au vol ce dialogue qui empruntait à la sécurité on ne sait quel accent tragique. Le bonhomme questionnait. Montparnasse répondait.

Quel âge as-tu ?

Neuf ans.

Travaille fort et bien portant. Pourquoi ne travailles-tu pas ?

Quel est ton état ?

Malade.

Travaille sérieusement. Peut-on faire quelque chose de ta maladie ?

Non.

Il fit un silence. Le vieillard semblait profondément triste. Il était immobile et ne lâchait point Montparnasse.

En un moment, le jeune bandit, vigoureux et vaillant, avait des soubresauts de bête prise au piège. Il se débattait, essayait un croc-en-jambe, tortillait ses membres, tâchait de s'échapper. Mais il n'avait pas l'air de s'en apercevoir, et lui tenait fermement les deux bras d'une seule main avec l'indifférence et d'une force absolue.

Le regard du vieillard dura quelque temps, puis, regardant Montparnasse, il éleva doucement la voix, et adressa, dans cette ombre où ils étaient, une phrase solennelle dont Gavroche ne perdit pas un syllabe :

Enfant tu entres par paresse dans la plus mauvaise des existences. Ah ! tu te declares fainéant ! Ne travaille pas. As-tu vu une machine qui est faite pour cela ? cela s'appelle le laminoir. Il faut y prendre garde, c'est une chose sournoise et féroce ; si elle vous attrape un pan de votre habit, vous y passez tout entier.

— Cela se trouve bien. Je digère mal la viande trop lourde.

— Qu'est-ce qu'on aura pour dîner ?

— Du pain.

— Le boulanger exige un acompte, et dit d'argent, pas de pain.

— C'est bon.

— Qu'est-ce que vous mangerez ?

— Nous avons les pommes du pommier.

— Mais, monsieur, on ne peut pourtant pas manger comme ça sans argent.

— Je n'en ai pas.

La vieille s'en alla, le vieillard resta seul à songer. Gavroche songeait de son côté. C'était presque nuit.

Le premier résultat de la songerie de Gavroche fut qu'au lieu d'escalader la haie, il s'accroupit. Les branches s'écartaient un peu au bas de sa taille.

— Tiens, s'écria intérieurement Gavroche, ça côve ! et il s'y blottit. Il était presque adossé au mur du père Mabeuf. Il entendait l'octogénaire respirer.

Alors, pour dîner, il tâcha de dormir.

Sommeil de chat, sommeil d'un œil. Tout en dormant, Gavroche guettait.

La blancheur du ciel crépusculaire blanchissait la terre, et la ruelle faisait une ligne livide entre deux bandes de buissons obscurs.

Tout à coup, sur cette bande blanchâtre, deux houettes parurent. L'une venait devant, l'autre, derrière.

— Voilà deux êtres, grommela Gavroche.

La première silhouette semblait quelque chose de géométrique courbé et pensif, vêtu plus que simplement d'un habit, chant lentement à cause de l'âge, et flânant à la recherche des étoiles.

La seconde était droite, ferme, mince. Elle marchait sur le pas de la première ; mais dans son air volontaire de l'allure, on sentait de la sûreté et de l'agilité. Cette silhouette avait, avec de quoi de farouche et d'inquiétant, toute la tournure que qu'on appelait alors un élégant ; le chapeau d'une bonne forme, la redingote était noire, bien probablement de beau drap, et serrée à la taille se dressait avec une sorte de grâce robuste. Le chapeau, on entrevoyait dans le crépuscule le profil d'adolescent. Ce profil avait une rose à la bouche. Cette seconde silhouette était bien connue de Gavroche ; c'était Montparnasse.

Quant à l'autre, il n'en eût rien pu dire, si ce n'était un vieux bonhomme.

Gavroche entra sur-le-champ en observation.

L'un de ces deux passants avait évidemment des projets sur l'autre. Gavroche était bien situé pour voir la suite. L'alcôve était fort à propos devenue d'alcôve.

Montparnasse à la chasse, à une pareille occasion, un pareil lieu, cela était menaçant. Gavroche scrutait les entrailles de gamin s'émouvoir de pitié pour le vieillard.

Que faire ? intervenir ? une faiblesse en soi-même, une autre ! C'était de quoi rire pour Montparnasse. Gavroche ne se dissimulait pas que, pour ce regard de bandit de dix-huit ans, le vieillard d'abord, l'élève, la suite, c'étaient deux bouchées.

Pendant que Gavroche délibérait, l'attaque brusque et hideuse. Attaque de tigre à l'onagrin.

Chapitre VI. L'absolue de la prière

mode de prier, tous sont bons, pourvu qu'ils soient sages. Tournez votre livre à l'envers, et soyez sûr de ne rien dire de faux.

Tous le savons, une philosophie qui nie l'infini. C'est une philosophie, classée pathologiquement, qui nie le soleil ; cette philosophie s'appelle cécité. C'est un sens qui nous manque en source de vérité, qui nous rend aveugle.

Ces philosophes, ce sont les airs hautains, supérieurs et égarés que prend, vis-à-vis de la philosophie qui nie le soleil, cette philosophie à tâtons. On croit entendre ces philosophes s'écrier : Ils me font pitié avec leur soleil !

Tous le savons, d'illustres et puissants athées. Ils sont au fond, ramenés au vrai par leur puissance, ils ne sont pas bien sûrs d'être athées, ce n'est que des hommes qui ont une affaire de définition, et, dans tous les cas, ils ne croient pas Dieu, étant de grands esprits, ils ne croient pas à Dieu.

Saluons en eux les philosophes, tout en qualifiant de fautive leur philosophie.

Il est évident aussi, c'est la facilité à se payer de mots. C'est la métaphysique du nord, un peu imprégnée de la cruauté de la cruauté, qui a cru faire une révolution dans l'entendement en remplaçant le mot Force par le mot Volonté. La plante veut ; au lieu de : la plante croît ; cela sonne mieux, en effet, si l'on ajoutait : l'univers veut. ? C'est qu'il en sortirait ceci : la plante veut, cela veut à un moi ; l'univers veut, donc il a un Dieu.

À nous, qui pourtant, au rebours de cette école, nous rejetons rien à priori, une volonté dans la volonté, acceptée par cette école, nous paraît plus difficile à admettre qu'une volonté dans l'univers, niée par cette école.

La volonté de l'infini, c'est-à-dire Dieu, cela ne nous est venu à l'esprit qu'à la condition de nier l'infini. Nous l'avons vu, nous l'avons vu, la négation de l'infini mène droit au nihilisme. Tout cela n'est qu'une conception de l'esprit ».

Le nihilisme pas de discussion possible. Car le doute, la logique doute que son interlocuteur existe, et que son interlocuteur n'est pas bien sûr d'exister lui-même.

En ce point de vue, il est possible qu'il ne soit lui-même qu'une « conception de son esprit ».

En ce point de vue, il ne s'aperçoit point que tout ce qu'il a dit est en bloc, rien qu'en prononçant ce mot : « conception ».

En ce point de vue, aucune voie n'est ouverte pour la pensée. C'est une philosophie qui fait tout aboutir au monosyllabe « conception ».

En ce point de vue, il n'y a qu'une réponse : Oui. Le nihilisme est sans portée.

Il n'y a pas de néant. Zéro n'existe pas. Tout est chose. Rien n'est rien.

Il n'y a pas de vit d'affirmation plus encore que de pain. Il faut montrer, cela même ne suffit pas. La philosophie n'est qu'une énergie ; elle doit avoir pour effort et

pour effet d'améliorer l'homme. Socrate doit en Adam et produire Marc-Aurèle ; en d'autres termes sortir de l'homme de la félicité l'homme de la Change l'Eden en Lycée. La science doit être idéal. Jouir, quel triste but et quelle ambition ! La brute jouit. Penser, voilà le triomphe vrai ! Tendre la pensée à la soif des hommes, le à tous en élixir la notion de Dieu, faire frater eux la conscience et la science, les rendre à cette confrontation mystérieuse, telle est la fin la philosophie réelle. La morale est un épanou de vérités. Contempler mène à agir. L'absolu pratique. Il faut que l'idéal soit respirable, p mangeable à l'esprit humain. C'est l'idéal qui de dire : *Prenez, ceci est ma chair, ceci est n*. La sagesse est une communion sacrée. C'e condition qu'elle cesse d'être un stérile am science pour devenir le mode un et souvera liement humain, et que de philosophie elle es religion.

La philosophie ne doit pas être un encor bâti sur le mystère pour le regarder à son a autre résultat que d'être commode à la curios

Pour nous, en ajournant le développemen pensée à une autre occasion, nous nous born que nous ne comprenons ni l'homme commu départ, ni le progrès comme but, sans ces de qui sont les deux moteurs : croire et aimer.

Le progrès est le but, l'idéal est le type.

Qu'est-ce que l'idéal ? C'est Dieu.

Idéal, absolu, perfection, infini ; mots iden

Chapitre II. Mère Plutarque n'est pas embarrassée pour expliquer un

petit Gavroche n'avait point mangé ; il se sou n'avait pas non plus dîné la veille ; cela deve ant. Il prit la résolution d'essayer de souper. Il ôder au delà de la Salpêtrière, dans les lieux c'est là que sont les aubaines ; où il n'y a per trouve quelque chose. Il parvint jusqu'à une qui lui parut être le village d'Austerlitz.

une de ses précédentes flâneries, il avait re a un vieux jardin hanté d'un vieux homme et le femme, et dans ce jardin un pommier pas côté de ce pommier, il y avait une espèce de al clos où l'on pouvait conquérir une pomme. ne, c'est un souper ; une pomme, c'est la vie. perdu Adam pouvait sauver Gavroche. Le jar ait une ruelle solitaire non pavée et bordée de es en attendant les maisons ; une haie l'en

che se dirigea vers le jardin ; il retrouva la econnut le pommier, il constata le fruitier, il a haie ; une haie, c'est une enjambée. Le jour pas un chat dans la ruelle, l'heure était bonne. ébaucha l'escalade, puis s'arrêta tout à coup. dans le jardin. Gavroche regarda par une des ies de la haie.

x pas de lui, au pied de la haie et de l'autre isément au point où l'eût fait déboucher la 'il méditait, il y avait une pierre couchée qui e espèce de banc, et sur ce banc était assis le me du jardin, ayant devant lui la vieille femme a vieille bougonnait. Gavroche, peu discret,

nsieur Mabeuf ! disait la vieille.

abeuf ! pensa Gavroche, ce nom est farce.

illard interpellé ne bougeait point. La vieille

nsieur Mabeuf !

illard, sans quitter la terre des yeux, se décida e :

i, mère Plutarque ?

re Plutarque ! pensa Gavroche, autre nom

re Plutarque reprit, et force fut au vieillard r la conversation.

ropriétaire n'est pas content.

rquoi ?

ui doit trois termes.

s trois mois on lui en devra quatre.

qu'il vous enverra coucher dehors.

i.

ruitière veut qu'on la paye. Elle ne lâche plus rdes. Avec quoi vous chaufferez-vous cet hi s n'aurons point de bois.

a le soleil.

oucher refuse crédit, il ne veut plus donner de

l'avons indiqué, Jean Valjean, qui probablement d'être aperçu par la grille, n'y venait plus mais.

La blessure de Jean Valjean avait été une

Quand Cosette vit que son père souffrait qu'il guérissait, et qu'il semblait heureux, elle contentement qu'elle ne remarqua même pas vint doucement et naturellement. Puis c'était de mars, les jours allongeaient, l'hiver s'en all

Cosette était trop jeune encore pour que d'avril qui lui ressemblait ne la pénétrât pas blement, et sans qu'elle s'en doutât, le noir de son esprit. Au printemps il fait clair dans tristes comme à midi il fait clair dans les caves même n'était déjà plus très triste. Du reste, ainsi, mais elle ne s'en rendait pas compte. vers dix heures, après déjeuner, lorsqu'elle av à entraîner son père pour un quart d'heure dan et qu'elle le promenait au soleil devant le per

Jean Valjean, enivré, la voyait redevenir ve

— Oh ! la bonne blessure ! répétait-il tout Et il était reconnaissant aux Thénardier.

Une fois sa blessure guérie, il avait repris s nades solitaires et crépusculaires.

Ce serait une erreur de croire qu'on peut se de la sorte seul dans les régions inhabitées sans rencontrer quelque aventure.

Chapitre VII.

Précautions à prendre dans le blâme

et la philosophie ont d'éternels devoirs qui le même temps des devoirs simples ; combattre éque, Dracon juge, Trimalcion législateur, Tifances ; un peu pleureur parfois comme un pleureur, cela est clair, direct et limpide, et n'offre né qu'il est. La nature en ce mois-là a des luo

oscurité. Mais le droit de vivre à part, même inconvénients et ses abus, veut être constaté é. Le cénobitisme est un problème humain.

on parle des couvents, ces lieux d'erreur, ocence, d'égarement, mais de bonne volonté, ie, mais de dévouement, de supplice, mais de faut presque toujours dire oui et non.

vent, c'est une contradiction. Pour but, le sa- moyen, le sacrifice. Le couvent, c'est le su- pisme ayant pour résultante la suprême abnè-

er pour régner, semble être la devise du mo- tre, on souffre pour jouir. On tire une lettre de ur la mort. On escompte en nuit terrestre la

este. Au cloître, l'enfer est accepté en avance ur le paradis.

se de voile ou de froc est un suicide payé

ous parait pas qu'en un pareil sujet la moquerie se. Tout y est sérieux, le bien comme le mal.

ne juste fronce le sourcil, mais ne sourit ja- mauvais sourire. Nous comprenons la colère, lignité.

Chapitre I.

Lecture au dehors, guérison au dedans

assombrissait ainsi par degrés. Il ne restait plus qu'une distraction qui avait été un bonheur, c'était d'aller porter du pain à ceux qui avaient faim et des vêtements à ceux qui avaient besoin de ces visites aux pauvres, où Cosette accompagnait Jean Valjean, ils retrouvaient quelquefois leur ancien épanchement ; et, parfois, quand la vie avait été bonne, quand il y avait eu beaucoup de secourus et beaucoup de petits enfants réchauffés, Cosette, le soir, était un peu gaie. Cette époque qu'ils firent visite au bouge Jon-

demain même de cette visite, Jean Valjean se levait matin dans le pavillon, calme comme à l'ordinaire avec une large blessure au bras gauche, fermée, fort venimeuse, qui ressemblait à une tumeur qu'il expliqua d'une façon quelconque. Cette blessure qu'il fut plus d'un mois avec la fièvre sans qu'il voulut voir aucun médecin. Quand Cosette vint à lui : Appelle le médecin des chiens, disait-il. Elle ne le pensait matin et soir avec un air si divin et un éternel bonheur de lui être utile, que Jean Valjean avait toute sa vieille joie lui revenir, ses craintes anxieuses se dissiper, et contemplait Cosette en disant : Oh ! la bonne blessure ! Oh ! le bon mal ! Elle, voyant son père malade, avait déserté le pavillon, avait repris goût à la petite logette et à l'arrière-pensée, passait presque toutes ses journées près de son père, et lui lisait les livres qu'il voulait. En général, les rêves de voyages. Jean Valjean renaissait ; son cœur se revivait avec des rayons ineffables ; le Luxembourg jeune rôdeur inconnu, le refroidissement de toutes ces nuées de son âme s'effaçaient. Il se disait : J'ai imaginé tout cela. Je suis un

bonheur était tel, que l'affreuse trouvaille des chiens, faite au bouge Jondrette, et si inattendue, quelque sorte glissé sur lui. Il avait réussi à retrouver sa piste, à lui, était perdue, que lui importait ! il n'y songeait que pour plaindre ces misérables. Les voilà en prison, et désormais hors d'état de penser, pensait-il, mais quelle lamentable famille en

à la hideuse vision de la barrière du Maine, elle n'avait plus reparlé.

Le jour, sœur Sainte-Mechtilde avait appris la nouvelle à Cosette. Cosette avait la voix d'une fauvette et une âme, et quelquefois le soir, dans l'humble loge, elle chantait des chansons tristes qui remuaient Jean Valjean.

Un jour, le temps arrivait, le jardin était si admirable dans le mois de l'année, que Jean Valjean dit à Cosette : Vas-y, vas jamais, je veux que tu t'y promènes. — Vous voudrez, père, dit Cosette.

En obéissant à son père, elle reprit ses promenades au jardin, le plus souvent seule, car, comme nous

Chapitre VIII. Foi, loi

quelques mots.

blâmons l'Église quand elle est saturée d'in-
us méprisons le spirituel âpre au temporel ;
s honorons partout l'homme pensif.

saluons qui s'agenouille.

si ; c'est là pour l'homme le nécessaire. Mal-
ne croit rien !

est pas inoccupé parce qu'on est absorbé. Il y
r visible et le labeur invisible.

mpler, c'est labourer ; penser, c'est agir. Les
és travaillent, les mains jointes font. Le regard
t une œuvre.

resta quatre ans immobile. Il fonda la philo-

ous les cénobites ne sont pas des oisifs, et
res ne sont pas des fainéants.

r à l'Ombre est une chose sérieuse.

rien infirmer de ce que nous venons de dire,
ons qu'un perpétuel souvenir du tombeau
aux vivants. Sur ce point le prêtre et le philo-
nt d'accord. *Il faut mourir.* L'abbé de La Trappe
éplique à Horace.

à sa vie une certaine présence du sépulcre,
i du sage ; et c'est la loi de l'ascète. Sous ce
scète et le sage convergent.

a croissance matérielle ; nous la voulons. Il y
grandeur morale ; nous y tenons.

prits irréfléchis et rapides disent :

loi bon ces figures immobiles du côté du mys-
uoï servent-elles ? qu'est-ce qu'elles font ?

! en présence de l'obscurité qui nous envi-
ui nous attend, ne sachant pas ce que la dis-
hmente fera de nous, nous répondons : Il n'y
uvre plus sublime peut-être que celle que font
. Et nous ajoutons : Il n'y a peut-être pas de
s utile.

bien ceux qui prient toujours pour ceux qui ne
ais.

ous, toute la question est dans la quantité de
si se mêle à la prière.

z priant, cela est grand ; Voltaire adorant, cela
Deo erexit Voltaire.

sommes pour la religion contre les religions.

sommes de ceux qui croient à la misère des
et à la sublimité de la prière.

te, dans cette minute que nous traversons, mi-
eureusement ne laissera pas au dix-neuvième
figure, à cette heure où tant d'hommes ont le
et l'âme peu haute, parmi tant de vivants ayant
ale de jouir, et occupés des choses courtes et
de la matière, quiconque s'exile nous semble
. Le monastère est un renoncement. Le sacri-
rte à faux est encore le sacrifice. Prendre pour
e erreur sévère, cela a sa grandeur.

n soi, et idéalement, et pour tourner autour
té jusqu'à épuisement impartial de tous les
e monastère, le couvent de femmes surtout,
otre société c'est la femme qui souffre le plus,

et dans cet exil du cloître il y a de la protection de femmes a incontestablement une majesté.

Cette existence claustrale si austère et dont nous venons d'indiquer quelques lignes n'est pas la vie, car ce n'est pas la liberté pas la tombe, car ce n'est pas la plénitude lieu étrange d'où l'on aperçoit, comme de la c haute montagne, d'un côté l'abîme où nous de l'autre l'abîme où nous serons ; c'est une étroite et brumeuse séparant deux mondes, é obscurcie par les deux à la fois, où le rayo de la vie se mêle au rayon vague de la mort pénombre du tombeau.

Quant à nous, qui ne croyons pas ce femmes croient, mais qui vivons comme elles nous n'avons jamais pu considérer sans un de terreur religieuse et tendre, sans une sort pleine d'envie, ces créatures dévouées, tre et confiantes, ces âmes humbles et aug osent vivre au bord même du mystère, entre le monde qui est fermé et le ciel qui ouvert, tournées vers la clarté qu'on ne voit p seulement le bonheur de penser qu'elles s elle est, aspirant au gouffre et à l'inconnu, sur l'obscurité immobile, agenouillées, stupéfaites, frissonnantes, à demi soulev certaines heures par les souffles profonds de

**vre quatrième –
secours d'en bas
peut être secours
d'en haut**

**re huitième – Les
métiers prennent
qu'on leur donne**

re infraction aux règles que semblait s'être
Jean Valjean, et à l'habitude de rester dans
re que la tristesse avait fait prendre à Co-
sette, en peignoir, se tenait debout dans ce
e la première heure qui enveloppe adorable-
eunes filles et qui a l'air du nuage sur l'astre ;
dans la lumière, rose d'avoir bien dormi, re-
uacement par le bonhomme attendri, elle ef-
ne pâquerette. Cosette ignorait la ravissante
e *t'aime, un peu, passionnément, etc.* ; qui la
prise ? Elle maniait cette fleur, d'instinct, in-
nt, sans se douter qu'effeuiller une pâquet
éplucher un cœur. S'il y avait une quatrième
belée la Mélancolie, et souriante, elle eût eu
tte Grâce-là. Jean Valjean était fasciné par la
ation de ces petits doigts sur cette fleur, ou-
dans le rayonnement que cette enfant avait.
gorge chuchotait dans la broussaille d'à cô-
lées blanches traversaient le ciel si gaîment
dit qu'elles venaient d'être mises en liberté.
ontinuait d'effeuiller sa fleur attentivement ;
ait songer à quelque chose ; mais cela devait
nant ; tout à coup elle tourna la tête sur son
ec la lenteur délicate du cygne, et dit à Jean
Père, qu'est-ce que c'est donc que cela, les

c'était là l'itinéraire en effet, que ce détour était pour éviter les rencontres royales toujours posées sur la route de Fontainebleau, et que, trente-cinq jours auparavant, il avait passé par cette barrière-là.

Cosette, autrement épouvantée, ne l'était plus. Elle ne comprenait pas ; le souffle lui manquait ; qu'elle voyait ne lui semblait pas possible ; s'écria :

— Père ! qu'est-ce qu'il y a donc dans ces lieux-là ?

Jean Valjean répondit :

— Des forçats.

— Où donc est-ce qu'ils vont ?

— Aux galères.

En ce moment la bastonnade, multipliée de toutes mains, fit du zèle, les coups de plat de sabre retentirent, ce fut comme une rage de fouets et de verges ; les galériens se courbèrent, une obéissance se dégagea du supplice, et tous se turent avec des regards de loups enchaînés. Cosette tremblait de tous ses membres ; elle reprit :

— Père, est-ce que ce sont encore des horreurs ?

— Quelquefois, dit le misérable.

C'était la Chaîne en effet qui, partie avant Bicêtre, prenait la route du Mans pour éviter Fontainebleau où était alors le roi. Ce détour faisait du voyage un véritable voyage trois ou quatre jours de plus ; pour épargner à la personne royale la vue d'un tel spectacle, on peut bien le prolonger.

Jean Valjean rentra accablé. De telles choses sont des chocs et le souvenir qu'elles laissent semble à un ébranlement.

Pourtant Jean Valjean, en regagnant avec sa femme rue de Babylone, ne remarqua point qu'elle lui faisait des questions au sujet de ce qu'ils venaient de voir. Il n'était pas être était-il trop absorbé lui-même dans son tourment pour percevoir ses paroles et pour lui répondre. Seulement le soir, comme Cosette le quittait pour aller se coucher, il l'entendit qui disait à demi-voix et d'un air parlant à elle-même : — Il me semble que si j'allais sur mon chemin un de ces hommes-là, ô mon Dieu, j'en mourrais rien que de le voir de près !

Heureusement le hasard fit que le lendemain de ce jour tragique il y eut, à propos de je ne sais quelle solennité officielle, des fêtes dans Paris, au Champ de Mars, joutes sur la Seine, théâtres, Champs-Élysées, feu d'artifice à l'Étoile, illumination partout. Jean Valjean, faisant violence à ses idées, conduisit Cosette à ces réjouissances, afin d'effacer du souvenir de la veille et d'effacer son tourment de tout Paris la chose abominable qui s'était passée devant elle. La revue, qui assaisonnait de gaieté toute naturelle la circulation des uniformes, Jean Valjean mit son habit de garde national avec un sentiment intérieur d'un homme qui se réfugie dans le but de cette promenade sembla atteint. Ce spectacle se faisait une loi de complaire à son père et d'ailleurs tout spectacle était nouveau, agréable, de distraction avec la bonne grâce facile et légère de la jeunesse, et ne fit pas une moue trop dédaignée de cette gamelle de joie qu'on appelle une fête. Si bien que Jean Valjean put croire qu'il avait oublié qu'il ne restait plus trace de la hideuse vision.

Quelques jours après, un matin, comme il sortait au beau soleil et qu'ils étaient tous deux sur le

Chapitre I.

où il est traité de la manière d'entrer au couvent

Il y avait dans cette maison que Jean Valjean était, comme on l'appelle Fauchelevant, « tombé du ciel ».

Il avait franchi le mur du jardin qui faisait l'angle de la rue Polonceau. Cet hymne des anges qu'il avait entendu au milieu de la nuit, c'étaient les religieuses qui chantaient des matines ; cette salle qu'il avait entrevue dans l'ombre, c'était la chapelle ; ce fantôme qu'il avait vu à terre, c'était la sœur faisant la réparation ; ce bruit dont le bruit l'avait si étrangement surpris, c'était le grelot du jardinier attaché au genou du père ent.

Il y avait Cosette couchée, Jean Valjean et Fauchelevant, comme on l'a vu, soupé d'un verre de vin et d'un morceau de fromage devant un bon fagot de paille, puis, le seul lit qu'il y eût dans la baraque, Jean Valjean et Cosette, ils s'étaient jetés chacun sur un fagot de paille. Avant de fermer les yeux, Jean Valjean dit : — Il faut désormais que je reste ici. — Cosette avait trotté toute la nuit dans la tête de son père.

Elle ne dit rien, ni l'un ni l'autre n'avaient dormi.

Jean Valjean, se sentant découvert et Javert sur son dos, ne comprenait que lui et Cosette étaient perdus dans Paris. Puisque le nouveau coup de vent venait de souffler sur lui l'avait échoué dans ce lieu, Jean Valjean n'avait plus qu'une pensée, y rester. Il se sentait malheureux dans sa position, ce couvent était le lieu le plus dangereux et le plus sûr ; le plus sûr, car, aucun homme ne pouvant y pénétrer sans y découvrir, c'était un flagrant délit, et Jean Valjean ne faisait qu'un pas du couvent à la prison ; le plus dangereux, car si l'on parvenait à s'y faire accepter et à y rester, qui viendrait vous chercher là ? Habiter un couvent, c'était le salut.

À ce côté, Fauchelevant se creusait la cervelle. Il avait voulu se déclarer qu'il n'y comprenait rien. Mais Mr Madeleine se trouvait-il là, avec les murs du couvent ? Des murs de cloître ne s'enjambent pas. Où se trouvait-il avec un enfant ? On n'escalade pas un muraille à pic avec un enfant dans ses bras. Où était cet enfant ? D'où venaient-ils tous les jours, puis que Fauchelevant était dans le couvent, et il n'avait plus entendu parler de Montreuil-sur-Mer, et il se demandait bien de ce qui s'était passé. Le père Madeleine qui décourage les questions ; et d'ailleurs, le père Madeleine se disait : On ne questionne pas un saint. Jean Valjean avait conservé pour lui tout son prestige. Il avait dit, de quelques mots échappés à Jean Valjean, qu'il avait cru pouvoir conclure que Mr Madeleine avait fait faillite par la dureté des temps, et qu'il avait été poursuivi par ses créanciers ; ou bien qu'il avait promis dans une affaire politique et qu'il se demandait ce qui ne déplut point à Fauchelevant, lequel, beaucoup de nos paysans du nord, avait un bonapartiste. Se cachant, Mr Madeleine avait

pris le couvent pour asile, et il était simple et d'habitude idiot ces gaudrioles chantées par des y rester. Mais l'inexplicable, où Fauchelevant toujours et où il se cassait la tête, c'était qu'il les détresses étaient dans ce cortège delevine fût là, et qu'il y fût avec cette petite chaos ; il y avait là l'angle facial de toutes levant les voyait, les touchait, leur parlait, et des vieillards, des adolescents, des crânes pas. L'incompréhensible venait de faire son erbarbes grises, des monstruosité cyniques, la cahute de Fauchelevant. Fauchelevant étaitations hargneuses, des rictus sauvages, des dans les conjectures, et ne voyait plus rien de insensées, des groins coiffés de casquettes, ceci : Mr Madeleine m'a sauvé la vie. Cettepes de têtes de jeunes filles avec des tire-unique suffisait, et le détermina. Il se dit à part sur les tempes, des visages enfantins mon tour. Il ajouta dans sa conscience : Mr se de cela, horribles, de maigres faces de n'a pas tant délibéré quand il s'est agi de se fo auxquelles il ne manquait que la mort. On la voiture pour m'en tirer. Il décida qu'il sa la première voiture un nègre, qui, peut-être, Madeleine.

Il se fit pourtant diverses questions et di niveau d'en bas, la honte, avait passé sur pponses : — Après ce qu'il a été pour moi, sis ; à ce degré d'abaissement, les dernières voleur, le sauverais-je ? Tout de même. Si c'éations étaient subies par tous dans les sassin, le sauverais-je ? Tout de même. Puis profondeurs ; et l'ignorance changée en un saint, le sauverai-je ? Tout de même. nt était l'égale de l'intelligence, changée en

Mais le faire rester dans le couvent, quel p Pas de choix possible entre ces hommes Devant cette tentative presque chimériqueaissaient aux regards comme l'élite de la levant ne recula point ; ce pauvre paysan pétait clair que l'ordonnateur quelconque de autre échelle que son dévouement, sa bonnession immonde ne les avait pas classés. et un peu de cette vieille finesse campagn avaient été liés et accouplés pêle-mêle, cette fois au service d'une intention généreuse désordre alphabétique probablement, et d'escalader les impossibilités du cloître et lesu hasard sur ces voitures. Cependant des carpements de la règle de saint Benoît. Le pègroupées finissent toujours par dégager une levant était un vieux qui toute sa vie avait ét ; toute addition de malheureux donne un et qui, à la fin de ses jours, boiteux, infirme, n'rtait de chaque chaîne une âme commune, et aucun intérêt au monde, trouva doux d'être narretée avait sa physionomie. À côté de celle sant, et, voyant une vertueuse action à fait, il y en avait une qui hurlait ; une troisième dessus comme un homme qui, au moment on en voyait une qui grinçait des dents ; une rencontrerait sous sa main un verre d'un bonaçait les passants, une autre blasphémait il n'aurait jamais goûté et le boirait avidementernière se taisait comme la tombe. Dante eût ajouter que l'air qu'il respirait depuis plusieurs sept cercles de l'enfer en marche.

déjà dans ce couvent avait détruit la personne des damnations vers les supplices, faite et avait fini par lui rendre nécessaire une bonent, non sur le formidable char fulgurant de quelconque. se mais, chose plus sombre, sur la charrette

Il prit donc sa résolution : se dévouer à nies.

leine. gardes, qui avait un crochet au bout de son Nous venons de le qualifier *pauvre pays*ait de temps en temps mine de remuer ces La qualification est juste, mais incomplète. Are humains. Une vieille femme dans la foule cette histoire où nous sommes, un peu de pait du doigt à un petit garçon de cinq ans, et du père Fauchelevant devient utile. Il était pay *Gredin, cela t'apprendra !*

il avait été tabellion, ce qui ajoutait de la chicac les chants et les blasphèmes grossissaient, nesse, et de la pénétration à sa naïveté. Ayansemblait le capitaine de l'escorte fit claquer causes diverses, échoué dans ses affaires, de et, à ce signal, une effroyable bastonnade il était tombé charretier et manœuvre. Mais, en aveugle qui faisait le bruit de la grêle tom-jurons et des coups de fouet, nécessaires aux sept voiturées ; beaucoup rugirent et écu-à ce qu'il paraît, il était resté du tabellion en le qui redoubla la joie des gamins accourus, quelque esprit naturel ; il ne disait ni j'ons nouches sur ces plaies.

il causait, chose rare au village ; et les autre Jean Valjean était devenu effrayant. Ce disaient de lui : Il parle quasiment comme une prune ; c'était cette vitre profonde qui sieur à chapeau. Fauchelevant était en effet dle regard chez certains infortunés, qui semble pèce que le vocabulaire impertinent et léger nte de la réalité, et où flamboie la réverbéras- siècle qualifiait : *demi-bourgeois, demi-manabouvantes et des catastrophes. Il ne regardait les métaphores tombant du château sur la dectacle ; il subissait une vision. Il voulut se étiquetaient dans le casier de la roture : un échapper ; il ne put remuer un pied. Quel- un peu citadin ; poivre et sel. Fauchelevant, que choses qu'on voit vous saisissent et vous éprouvé et fort usé par le sort, espèce de paul demeura cloué, pétrifié, stupide, se deman-âme montrant la corde, était pourtant homnvers une confuse angoisse inexprimable, ce mier mouvement, et très spontané ; qualité lait cette persécution sépulcrale, et d'où sor-qui empêche qu'on soit jamais mauvais. Sedémonium qui le poursuivait. Tout à coup il et ses vices, car il en avait eu, étaient de suain à son front, geste habituel de ceux aux-somme, sa physionomie était de celles qui réémoire revient subitement ; il se souvint que*

dronnées, d'affreux bonnets de laine, et, près observateur. Ce vieux visage n'avait aucune geron, l'habit noir crevé aux coudes ; plusieurs rides du haut du front qui signifient des chapeaux de femme ; d'autres étaient coté ou bêtise.

panier ; on voyait des poitrines velues, et nt du jour, ayant énormément songé, le père les déchirures des vêtements on distinguait ouvrit les yeux et vit Mr Madeleine qui, touages, des temples de l'amour, des cœusa botte de paille, regardait Cosette dormir. més, des Cupidons. On apercevait aussi dent se dressa sur son séant et dit :

et des rougeurs malsaines. Deux ou trois aytenant que vous êtes ici, comment allez-vous corde de paille fixée aux traverses du haquy entrer ?

pendue au-dessous d'eux comme un étrier, qu résumait la situation, et réveilla Jean Valjean tenait les pieds. L'un d'eux tenait à la mainrie.

à sa bouche quelque chose qui avait l'air d'ux bonshommes tinrent conseil.

noire et qu'il semblait mordre ; c'était du painord, dit Fauchelevent, vous allez commencer geait. Il n'y avait là que des yeux secs, éteis mettre les pieds hors de cette chambre.

mineux d'une mauvaise lumière. La troupehi vous. Un pas dans le jardin, nous sommes maugréait, les enchaînés ne soufflaient pas ;

en temps on entendait le bruit d'un coup t juste.

sur les omoplates ou sur les têtes ; quelqsieur Madeleine, reprit Fauchelevent, vous ces hommes bâillaient ; les haillons étaient

les pieds pendaient, les épaules oscillaient l y a une de ces dames fort malade. Cela fait s'entre-heurtaient, les fers tintaient, les prunegardera pas beaucoup de notre côté. Il paraît

baient féroceement, les poings se crispaienmeurt. On dit les prières de quarante heures. vraient inertes comme des mains de morts ; ommunauté est en l'air. Ça les occupe. Celle

convoi, une troupe d'enfants éclatait de rire. train de s'en aller est une sainte. Au fait, nous

Cette file de voitures, quelle qu'elle fût, étaous des saints ici. Toute la différence entre Il était évident que demain, que dans une loi, c'est qu'elles disent : notre cellule, et que

averse pouvait éclater, qu'elle serait suivie d'a piolle. Il va y avoir l'oraison pour les agoni-et d'une autre, et que les vêtements délabréuis l'oraison pour les morts. Pour aujourd'hui

traversés, qu'une fois mouillés, ces hommesns tranquilles ici ; mais je ne réponds pas de cheraient plus, qu'une fois glacés, ils ne se

raient plus, que leurs pantalons de toile serantant, observa Jean Valjean, cette baraque est par l'ondée sur leurs os, que l'eau emplirait le

quant du mur, elle est cachée par une espèce que les coups de fouet ne pourraient empêc y a des arbres, on ne la voit pas du couvent.

quement des mâchoires, que la chaîne conti'ajoute que les religieuses n'en approchent les tenir par le cou, que leurs pieds continu

pendre ; et il était impossible de ne pas frémirien ? fit Jean Valjean.

ces créatures humaines liées ainsi et passivent d'interrogation qui accentuait cet : eh bien, froides nuées d'automne, et livrées à la pluie, il me semble qu'on peut y demeurer caché.

à toutes les furies de l'air, comme des arbres point d'interrogation que Fauchelevent répon-des pierres.

Les coups de bâton n'épargnaient pas mên les petites. lades, qui gisaient noués de cordes et sans m les petites ? demanda Jean Valjean.

sur la septième voiture et qu'on semblait ave Fauchelevent ouvrait la bouche pour expli-

comme des sacs pleins de misère. ot qu'il venait de prononcer, une cloche sonna brusquement, le soleil parut ; l'immense

l'orient jaillit, et l'on eût dit qu'il mettait le feu à pligieuse est morte, dit-il. Voici le glas. têtes farouches. Les langues se délièrent ; uisigne à Jean Valjean d'écouter.

de ricanements, de jurements et de chansonshe sonna un second coup. sion. La large lumière horizontale coupa en det le glas, monsieur Madeleine. La cloche va

file, illuminant les têtes et les torses, laissant le de minute en minute pendant vingt-quatre les roues dans l'obscurité. Les pensées appaqu'à la sortie du corps de l'église. Voyez-vous,

les visages ; ce moment fut épouvantable ; deux récréations, il suffit qu'une balle roule pour visibles, à masques tombés, des âmes férocen viennent, malgré les défenses, chercher

nues. Éclairée, cette cohue resta ténébreuse. hser partout par ici. C'est des diables, ces uns, gais, avaient à la bouche des tuyaux -là.

d'où ils soufflaient de la vermine sur la foul? demanda Jean Valjean.

sant les femmes ; l'aurore accentuait par l'petites. Vous seriez bien vite découvert, allez. des ombres ces profils lamentables ; pas aient : Tiens ! un homme ! Mais il n'y a pas

êtres qui ne fût difforme à force de misère ; e aujourd'hui. Il n'y aura pas de récréation. La monstrueux qu'on eût dit que cela changeait la être tout prières. Vous entendez la cloche.

soleil en lueur d'éclair. La voiturée qui ouvrait vous le disais, un coup par minute. C'est le avait entonné et psalmodiait à tue-tête avec un

hagarde un pot-pourri de Désaugiers, alors omprends, père Fauchelevent. Il y a des pen-Vestale, les arbres frémissaient lugubrement.

contre-allées, des faces de bourgeois écoute Valjean pensa à part lui :

— Ce serait l'éducation de Cosette toute t... leur blafarde sur ce fourmillement à la fois
 Fauchelevont s'exclama : et vivant, les têtes de silhouettes devinrent
 — Pardine ! s'il y a des petites filles ! Et de cadavres, et voici ce que c'était :

raient autour de vous ! et qui se sauveraient bitures marchaient à la file sur la route. Les
 homme, c'est avoir la peste. Vous voyez bien dres avaient une structure singulière. Elles res-
 tache un grelot à la patte comme à une bête it à des haquets de tonneliers ; c'étaient des
 Jean Valjean songeait de plus en plus le longues échelles posées sur deux roues et
 ment. rancard à leur extrémité antérieure. Chaque
 — Ce couvent nous sauverait, murmurait sions mieux, chaque échelle était attelée de
 éleva la voix : evaux bout à bout. Sur ces échelles étaient
 — Oui, le difficile, c'est de rester. étranges grappes d'hommes. Dans le peu de
 — Non, dit Fauchelevont, c'est de sortir. faisait, on ne voyait pas ces hommes ; on
 Jean Valjean sentit le sang lui refluer au cit. Vingt-quatre sur chaque voiture, douze de
 — Sortir !
 — Oui, monsieur Madeleine, pour rentrer, té, adossés les uns aux autres, faisant face
 vous sortiez. ants, les jambes dans le vide, ces hommes
 Et, après avoir laissé passer un coup de sonnait et qui était une chaîne et au cou
 glas, Fauchelevont poursuivit : nose qui brillait et qui était un carcan. Chacun
 — On ne peut pas vous trouver ici comm carcan, mais la chaîne était pour tous ; de
 venez-vous ? Pour moi vous tombez du ciel, ces vingt-quatre hommes, s'il leur arrivait de
 je vous connais ; mais des religieuses, ça a be du haquet et de marcher, étaient saisis par
 entre par la porte. d'unité inexorable et devaient serpenter sur
 Tout à coup on entendit une sonnerie assc la chaîne pour vertèbre à peu près comme
 quée d'une autre cloche. eds. À l'avant et à l'arrière de chaque voi-
 — Ah ! dit Fauchelevont, on sonne les mères hommes, armés de fusils, se tenaient debout,
 Elles vont au chapitre. On tient toujours chap un une des extrémités de la chaîne sous son
 quelqu'un est mort. Elle est morte au point du carcans étaient carrés. La septième voiture,
 ordinairement au point du jour qu'on meurt. Mgon à ridelles, mais sans capote, avait quatre
 que vous ne pourriez pas sortir par où vous êtes chevaux, et portait un tas sonore de chau-
 Voyons, ce n'est pas pour vous faire une que fer, de marmites de fonte, de réchauds et de
 où êtes-vous entré ? à étaient mêlés quelques hommes garrottés

Jean Valjean devint pâle. La seule idée s tout de leur long, qui paraissaient malades.
 cendre dans cette rue formidable le faisait fn, tout à claire-voie, était garni de claies déla-
 Sortez d'une forêt pleine de tigres, et, une fo semblaient avoir servi aux vieux supplices.
 imaginez-vous un conseil d'ami qui vous eitures tenaient le milieu du pavé. Des deux cô-
 rentrer. Jean Valjean se figurait toute la poli aient en double haie des gardes d'un aspect
 grouillante dans le quartier, des agents en obiffés de tricornes claques comme les soldats
 des vedettes partout, d'affreux poings tendus, ire, tachés, troués, sordides, affublés d'uni-
 collet, Javert peut-être au coin du carrefour. invalides et de pantalons de croque-morts,
 — Impossible ! dit-il. Père Fauchelevont, ngris et bleus, presque en lambeaux, avec des
 je suis tombé de là-haut. rouges, des bandoulières jaunes, des coupe-
 — Mais je le crois, je le crois, reprit Fau fusils et des bâtons ; espèces de soldats
 Vous n'avez pas besoin de me le dire. Les sbires semblaient composés de l'abjection
 vous aura pris dans sa main pour vous reant et de l'autorité du bourreau. Celui qui pa-
 près, et puis vous aura lâché. Seulement il voir chef tenait à la main un fouet de poste. Tous
 mettre dans un couvent d'hommes ; il s'es, estompés par le crépuscule, se dessinaient
 Allons, encore une sonnerie. Celle-ci est pou plus dans le jour grandissant. En tête et en
 portier d'aller prévenir la municipalité pour qconvoi, marchaient des gendarmes à cheval,
 prévenir le médecin des morts pour qu'il viennsabre au poing.
 y a une morte. Tout ça, c'est la cérémonie ège était si long qu'au moment où la première
 Elles n'aiment pas beaucoup cette visite-là, ceignait la barrière, la dernière débouchait à
 dames. Un médecin, ça ne croit à rien. Il lève boulevard.
 Il lève même quelquefois autre chose. Corule, sortie on ne sait d'où et formée en un clin
 ont vite fait avertir le médecin, cette fois-ci ! me cela est fréquent à Paris, se pressait des
 qu'il y a donc ? Votre petite dort toujours. Cos de la chaussée et regardait. On entendait
 comme-t-elle ? uelles voisines des cris de gens qui s'appe-
 — Cosette. s sabots des maraîchers qui accouraient pour
 — C'est votre fille ? comme qui dirait : v
 son grand-père ?
 — Oui.
 — Pour elle, sortir d'ici, ce sera facile. J'ai
 de service qui donne sur la cour. Je cogne. des sabots. Le reste du costume était à la
 ouvre. J'ai ma hotte sur le dos, la petite est de la misère. Leurs accoutrements étaient hi-
 sors. Le père Fauchelevont sort avec sa hottet disparates ; rien n'est plus funèbre que l'ar-
 simple. Vous direz à la petite de se tenir bien guenilles. Feutres défoncés, casquettes gou-

avaient conservé leur habitude de promener sous la bâche. Je la déposerai le temps qu'il nales.

Donc un matin d'octobre, tentés par la sémin-Vert, qui est sourde et où il y a un petit lit. faite de l'automne de 1831, ils étaient sortidans l'oreille à la fruitière que c'est une nièce trouvaient au petit jour près de la barrière du le me la garder jusqu'à demain. Puis la petite n'était pas l'aurore, c'était l'aube ; minute avec vous. Car je vous ferai rentrer. Il le faudra farouche. Quelques constellations ça et là d vous, comment ferez-vous pour sortir ? Jean pâle et profond, la terre toute noire, le ciel tcha la tête.

un frisson dans les brins d'herbe, partout le n personne ne me voie. Tout est là, père Fau-saisissement du crépuscule. Une alouette, qu Trouvez moyen de me faire sortir comme mêlée aux étoiles, chantait à une hauteur près une hotte et sous une bâche.

et l'on eût dit que cet hymne de la petitesse àplevent se grattait le bas de l'oreille avec le mait l'immensité. À l'orient, le Val-de-Grâce le la main gauche, signe de sérieux embarras. sur l'horizon clair d'une clarté d'acier, sa misième sonnerie fit diversion.

cure ; Vénus éblouissante montait derrière ci le médecin des morts qui s'en va, dit Fau-avait l'air d'une âme qui s'évade d'un édifice t Il a regardé, et dit : elle est morte, c'est bon.

Tout était paix et silence ; personne surmédecin a visé le passeport pour le paradis, sée ; dans les bas côtés, quelques rares es funèbres envoient une bière. Si c'est une peine entrevus, se rendant à leur travail. mères l'ensevelissent ; si c'est une soeur, les

Jean Valjean s'était assis dans la controrsevelissent. Après quoi, je cloue. Cela fait des charpentes déposées à la porte d'un mon jardinage. Un jardinier est un peu un fos-avait le visage tourné vers la route, et le dos la met dans une salle basse de l'église qui

jour ; il oubliait le soleil qui allait se lever ; il éque à la rue et où pas un homme ne peut endans une de ces absorptions profondes où t le médecin des morts. Je ne compte pas pour

se concentre, qui emprisonnent même le reges les croque-morts et moi. C'est dans cette équivalent à quatre murs. Il y a des méditati e cloue la bière. Les croque-morts viennent pourrait nommer verticales ; quand on est , et fouette cocher ! c'est comme cela qu'on

faut du temps pour revenir sur la terre. Je ciel. On apporte une boîte où il n'y a rien, on était descendu dans une de ces songeries-là avec quelque chose dedans. Voilà ce que à Cosette, au bonheur possible si rien ne s enterrement. *De profundis*.

entre elle et lui, à cette lumière dont elle remon de soleil horizontal effleurait le visage de vie, lumière qui était la respiration de son ândormie qui entrouvrait vaguement la bouche, presque heureux dans cette rêverie. Cosetr d'un ange buvant de la lumière. Jean Valjean

près de lui, regardait les nuages devenir rose à la regarder. Il n'écoutait plus Fauchelevent. Tout à coup, Cosette s'écria : Père, on pas écouté, ce n'est pas une raison pour se vient là-bas. Jean Valjean leva les yeux. brave vieux jardinier continuait paisiblement

Cosette avait raison. hage :

La chaussée qui mène à l'ancienne baît la fosse au cimetière Vaugirard. On prétend Maine prolonge, comme on sait, la rue de e supprimer, ce cimetière Vaugirard. C'est un

est coupée à angle droit par le boulevard inetièr qui est en dehors des règlements, qui coude de la chaussée et du boulevard, à l'endniforme, et qui va prendre sa retraite. C'est fait l'embranchement, on entendait un bruit, car il est commode. J'ai là un ami, le père

expliquer à pareille heure, et une sorte d'encor, le fossoyeur. Les religieuses d'ici ont un priconfus apparaissait. On ne sait quoi d'infornt d'être portées à ce cimetière-là à la tombée nait du boulevard, entrait dans la chaussée. Il y a un arrêté de la préfecture exprès pour

Cela grandissait, cela semblait se mou que d'événements depuis hier ! la mère Cru-ordre, pourtant c'était hérissé et frémissant ; t morte, et le père Madeleine.... blait une voiture, mais on n'en pouvait distinguenterré, dit Jean Valjean souriant tristement.

gement. Il y avait des chevaux, des roues, des levent fit ricocher le mot. fouets claquaient. Par degrés les linéaments se ! si vous étiez ici tout à fait, ce serait un

quoique noyés de ténèbres. C'était une voiturnterrement. qui venait de tourner du boulevard sur la roatrième sonnerie éclata. Fauchelevent déta-

se dirigeait vers la barrière près de laquelle ent du clou la genouillère à grelot et la rebou-Valjean ; une deuxième, du même aspect, la genou.

une troisième, puis une quatrième ; sept che fois, c'est moi. La mère prieure me debouchèrent successivement, la tête des chon, je me pique à l'ardillon de ma boucle. Monchant l'arrière des voitures. Des silhouettes eleine, ne bougez pas, et attendez-moi. Il y a sur ces chariots, on voyait des étincelles dan. Si vous avez faim, il y a là le vin, le pain et

puscule comme s'il y avait des sabres nus, or. un cliquetis qui ressemblait à des chaînes rerrtit de la cahute en disant : On y va ! on y va ! la avançait, les voix grossissaient, et c'était aljean le vit se hâter à travers le jardin, aussi formidable comme il en sort de la caverne de la jambe torse le lui permettait, tout enregar-

En approchant, cela prit forme, et s'ébaté ses melonnières.

rière les arbres avec le blémissement de l'aide dix minutes après, le père Fauchelevent, la masse blanchit ; le jour qui se levait peu elot mettait sur son passage les religieuses

en déroute, frappait un petit coup à une porte, et la voix douce répondait : *À jamais. À jamais, c'est Entrez.*

Cette porte était celle du parloir réservé aux domestiques pour les besoins du service. Ce parloir était contigu à la salle du chapitre. La prieure, assise sur l'unique chaise du parloir, attendait Fauchelevent.

Chapitre VIII. La cadène

Malheureux des deux, c'était Jean Valjean. La même chose, dans ses chagrins, a toujours une clarté.

Certains moments, Jean Valjean souffrait tant de la vie qu'il avait puéril. C'est le propre de la douleur de faire l'enfant de l'homme. Il sentait invinciblement que Cosette lui échappait. Il eût voulu lutter, l'embrasser, l'enthousiasmer par quelque chose d'extérieur. Ses idées, puérides, nous venons de le dire, les idées des temps séniles, lui donnèrent, par leur enfance, une notion assez juste de l'influence de la vieillesse sur l'imagination des jeunes filles. Il lui vint une fois de voir passer dans la rue un général à cheval, dans un grand uniforme, le comte Coutard, commandant la garnison. Il envia cet homme doré ; il se dit quel plaisir il aurait de pouvoir mettre cet habit-là qui était si honorable, si incontestable, que si Cosette le voyait ainsi, elle se précipiterait, qu'il dirait, que lorsqu'il donnerait le bras à Cosette et qu'il passerait devant la grille des Tuileries, on lui offrirait les armes, et que cela suffirait à Cosette pour lui donner l'idée de regarder les jeunes gens.

Une circonstance inattendue vint se mêler à ces pensées.

La vie isolée qu'ils menaient, et depuis qu'ils avaient tous deux se loger rue Plumet, ils avaient une habitude de se promener quelquefois la partie de plaisir d'aller respirer le soleil, genre de joie douce qui convient à ceux qui entrent dans la vie et à ceux qui en sortent.

Le dimanche de grand matin, pour qui aime la solitude, il y avait à se promener la nuit, avec la gaîté de l'enfance de plus. Les rues sont désertes, et les ombres se prolongent. Cosette, oiseau elle-même, s'éveillait à l'heure de bonne heure. Ces excursions matinales étaient la veille. Il proposait, elle acceptait. Cela devenait comme un complot, on sortait avant le jour, on avait autant de petits bonheurs pour Cosette. Ces petites choses innocentes plaisent à la jeunesse.

Le dimanche de Jean Valjean était, on le sait, d'aller aux lieux où il se promenait, aux coins solitaires, aux lieux où il y avait alors aux environs des barrières de Paris, des champs de blé, presque mêlés à la paille, l'été, un blé maigre, et qui, l'automne, l'été, récolte faite, n'avaient pas l'air moissonnés, mais qui, l'été, Jean Valjean les hantait avec prédilection. Il ne s'y ennuyait point. C'était la solitude pour lui, et la vie pour elle. Là, elle redevenait petite fille, elle se précipitait et presque jouer, elle ôtait son chapeau, elle se penchait sur les genoux de Jean Valjean, et cueillait les fleurs. Elle regardait les papillons sur les fleurs, elle ne prenait pas ; les mansuétudes et les attentions naissent avec l'amour, et la jeune fille, qui avait un idéal tremblant et fragile, avait pitié de l'aile de Jean Valjean. Elle tressait en guirlandes des coquelicots et les mettait sur sa tête, et qui, traversés et pénétrés par le soleil jusqu'au flamboiement, faisaient voir sur son visage rose une couronne de braises.

Après que leur vie avait été attristée, ils

mais ? Elle se sentit un serrement de cœur qui se dilatait et qui s'accroissait chaque jour ; et plus si c'était l'hiver ou l'été, le soleil ou la pluie, si les oiseaux chantaient, si l'on était aux dahlias ou aux gerberes, si le Luxembourg était plus charmant que les Tuileries, si le linge que rapportait la blanchisseuse était trop empesé ou pas assez, si Toussaint avait l'air bon ou mal « son marché », et elle resta accablée, attentive à une seule pensée, l'œil vague et fixe, lorsqu'on regarde dans la nuit la place noire et où une apparition s'est évanouie.

Du reste elle non plus ne laissa rien voir à Valjean, que sa pâleur. Elle lui continua son discours.

Cette pâleur ne suffisait que trop pour occuper Valjean. Quelquefois il lui demandait :

— Qu'as-tu ?

Elle répondait :

— Je n'ai rien.

Et après un silence, comme elle le devinait aussi, elle reprenait :

— Et vous, père, est-ce que vous avez quelque chose ?

— Moi ? rien, disait-il.

Ces deux êtres qui s'étaient si exclusivement attachés l'un à l'autre, et d'un si touchant amour, et qui avaient vécu l'un pour l'autre, souffraient maintenant l'un à l'autre, l'un à cause de l'autre, sans se le dire, sans le vouloir, et en souriant.

Chapitre II. Fauchelevant en présence de la difficulté

agité et grave, cela est particulier, dans les professions, à de certains caractères et à de certains moments, notamment aux prêtres et aux religieux. Au moment où Fauchelevant entra, cette double préoccupation était empreinte sur la physionomie de la prieure, qui était cette charmante et savante religieuse, mère Innocente, ordinairement gaie. Fauchelevant fit un salut craintif, et resta sur le seuil de la porte. La prieure, qui égrenait son rosaire, leva les yeux et dit :

— C'est vous, père Fauvent.

— Cette bréviaire avait été adoptée dans le couvent. Fauchelevant recommença son salut.

— Fauvent, je vous ai fait appeler.

— Voici, révérende mère.

— Je veux vous parler.

— Moi, de mon côté, dit Fauchelevant avec une modestie dont il avait peur intérieurement, j'ai quelque chose à dire à la très révérende mère.

— La prieure le regarda.

— Vous avez une communication à me faire.

— C'est une prière.

— Non, parlez.

— Cet homme Fauchelevant, ex-tabellion, appartenait à la catégorie des paysans qui ont de l'aplomb. Une ignorance habile est une force ; on ne s'en défie pas. Fauchelevant vous prend. Depuis un peu plus de deux ans qu'il est au couvent, Fauchelevant avait réussi dans sa vie. Toujours solitaire, et tout en vaquant à ses occupations, il n'avait guère autre chose à faire que de réfléchir sur eux. À distance comme il était de toutes ces choses, oilées allant et venant, il ne voyait guère de choses. À force d'attention et de réflexion, il était parvenu à remettre de la chair sur ces fantômes, et ces mortes vivaient pour lui. Fauchelevant était comme un sourd dont la vue s'allonge et comme un muet dont l'ouïe s'aiguise. Il s'était appliqué à déjouer les sons des divers clochers, et il y était arrivé, de sorte que ce cloître énigmatique et taciturne n'avait plus de secrets pour lui ; ce sphinx lui bavardait tous ses secrets à l'oreille. Fauchelevant, sachant tout, cachait tout de son art. Tout le couvent le croyait stupide. Fauchelevant était un homme en religion. Les mères vocales faisaient beaucoup de choses à Fauchelevant. C'était un curieux muet. Il inspirait beaucoup de confiance. En outre, il était régulier, et ne sortait que pour les nécessités démontrées du verger et du potager. Sa discrétion d'allures lui était comptée. Il n'en faisait pas moins fait jaser deux hommes ; au couvent, et il savait les particularités du parler ; et, au dehors, il était le fossoyeur, et il savait les singularités de la vie ; de la sorte, il avait, à l'endroit de ces choses, une double lumière, l'une sur la vie, l'autre sur la mort. Mais il n'abusait de rien. La congrégation tenait beaucoup de choses de lui, et n'y voyant goutte, probablement parce qu'il était muet, ne lui en faisait pas de reproches. On l'eût difficilement

Le bonhomme, avec l'assurance de celui qui aperçut enfin. Huit jours après, Jean Valjean apprécié, entama, vis-à-vis de la révérende pénétration. Il se jura qu'il ne remettrait plus les harangues campagnardes assez diffuses et très luxembourgeoises, ni rue de l'Ouest. Il retourna. Il parla longuement de son âge, de ses infirmités.

La surcharge des années comptant double et ne se plaignait pas, elle ne dit rien, elle ne pour lui, des exigences croissantes du travail, questions, elle ne chercha à savoir aucun détail du jardin, des nuits à passer, comme la nuit elle en était déjà à la période où l'on craint par exemple, où il avait fallu mettre des paillottes et de se trahir. Jean Valjean n'avait au-les melonnières à cause de la lune, et il finit par l'expérience de ces misères, les seules qui soient ceci : qu'il avait un frère, — (la prieure fit un mouvement et les seules qu'il ne connût pas ; cela fit — un frère point jeune, — (second mouvement) prit point la grave signification du silence prieure, mais mouvement rassuré) — que, si elle se levait. Seulement il remarqua qu'elle était devenue bien, ce frère pourrait venir loger avec lui et l'aurait devint sombre. C'était de part et d'autre des était excellent jardinier, que la communauté se contentait de ces aux prises.

de bons services, meilleurs que les siens à lui. Il fit un essai. Il demanda à Cosette : autrement, si l'on n'admettait point son frère, ne venait-il pas au Luxembourg ?

lui, l'aîné, il se sentait cassé, et insuffisant à lui. Il illumina le visage pâle de Cosette.

il serait, avec bien du regret, obligé de s'en aller, dit-elle.

que son frère avait une petite fille qu'il aimait. Trois mois s'étaient écoulés. Marius n'y lui, qui s'élèverait en Dieu dans la maison, et Marius n'y était pas.

être, qui sait ? ferait une religieuse un jour. Un jour Jean Valjean redemanda à Cosette :

Quand il eut fini de parler, la prieure interrompit : ne venait-il pas au Luxembourg ?

glissement de son rosaire entre ses doigts, elle répondit tristement et doucement :

— Pourriez-vous, d'ici à ce soir, vous procurer une

forte barre de fer ?

— Pourquoi faire ?

— Pour servir de levier.

— Oui, révérende mère, répondit Fauchelevent.

La prieure, sans ajouter une parole, se leva et se dirigea vers la chambre voisine, qui était la salle de coucher, Jean Valjean restait assis près de la table et où les mères vocales étaient probablement assises. Fauchelevent demeura seul.

Valjean fut froissé de cette tristesse et navré.

— Pourquoi faire ?

— Pour servir de levier.

— Oui, révérende mère, répondit Fauchelevent.

La prieure, sans ajouter une parole, se leva et se dirigea vers la chambre voisine, qui était la salle de coucher, Jean Valjean restait assis près de la table et où les mères vocales étaient probablement assises. Fauchelevent demeura seul.

— Pourquoi faire ?

— Pour servir de levier.

— Oui, révérende mère, répondit Fauchelevent.

La prieure, sans ajouter une parole, se leva et se dirigea vers la chambre voisine, qui était la salle de coucher, Jean Valjean restait assis près de la table et où les mères vocales étaient probablement assises. Fauchelevent demeura seul.

— Pourquoi faire ?

— Pour servir de levier.

— Oui, révérende mère, répondit Fauchelevent.

La prieure, sans ajouter une parole, se leva et se dirigea vers la chambre voisine, qui était la salle de coucher, Jean Valjean restait assis près de la table et où les mères vocales étaient probablement assises. Fauchelevent demeura seul.

— Pourquoi faire ?

— Pour servir de levier.

— Oui, révérende mère, répondit Fauchelevent.

La prieure, sans ajouter une parole, se leva et se dirigea vers la chambre voisine, qui était la salle de coucher, Jean Valjean restait assis près de la table et où les mères vocales étaient probablement assises. Fauchelevent demeura seul.

— Pourquoi faire ?

— Pour servir de levier.

— Oui, révérende mère, répondit Fauchelevent.

La prieure, sans ajouter une parole, se leva et se dirigea vers la chambre voisine, qui était la salle de coucher, Jean Valjean restait assis près de la table et où les mères vocales étaient probablement assises. Fauchelevent demeura seul.

— Pourquoi faire ?

— Pour servir de levier.

Luxembourg ; Marius donna tête baissée dans les panneaux ; et à tous ces points d'interrogation sur sa route par Jean Valjean, il répondit invariablement : oui. Cependant Cosette restait murée dans sa défiance apparente et dans sa tranquillité imperturbable, si bien que Jean Valjean arriva à cette conclusion que Cosette est amoureux fou de Cosette, mais qu'il ne sait seulement pas qu'il existe.

Il n'en avait pas moins dans le cœur un trouble douloureux. La minute où Cosette aimerait pointer d'un instant à l'autre. Tout ne commence-t-elle pas par l'indifférence ?

Une seule fois Cosette fit une faute et elle se leva du banc pour partir après trois heures. Elle dit : — Déjà !

Jean Valjean n'avait pas discontinué les recherches au Luxembourg, ne voulant rien faire de plus que de lier et par-dessus tout redoutant de donner l'alarme à Cosette ; mais pendant ces heures si douces pour Jean Valjean, amoureux, tandis que Cosette envoyait son mari Marius enivré qui ne s'apercevait que de ce qu'il tenait ne voyait plus rien dans ce monde que l'adorable visage adoré, Jean Valjean fixait sur Marius des regards étincelants et terribles. Lui qui avait fini par croire capable d'un sentiment malveillant, il y avait des instants où, quand Marius était là, il croyait à un sauvage et féroce, et il sentait se rouvrir et se briser contre ce jeune homme ces vieilles profondes plaies d'âme où il y avait eu jadis tant de colère. Il lui semblait presque qu'il se reformait en lui des cratères.

Quoi ! il était là, cet être ! que venait-il faire ? tourner, flairer, examiner, essayer ! il venait dire à Jean Valjean : pourquoi pas ? il venait rôder autour de sa vie, de son bonheur, pour le voler et l'emporter !

Jean Valjean ajoutait : — Oui, c'est cela ! que venait-il chercher ? une aventure ! que veut-il ? une affaire ? Une amourette ! et moi ! Quoi ! j'aurai été le plus misérable des hommes, et puis le plus malheureux, j'aurai fait soixante ans de la vie sur les genres de souffrir, j'aurai souffert tout ce qu'on peut souffrir, j'aurai vu mourir, j'aurai vu avoir été jeune, j'aurai vécu sans famille, sans amis, sans femme, sans enfants, j'aurai vu couler mon sang sur toutes les pierres, sur toutes les bornes, à toutes les bornes, le long de tous les murs, j'aurai été doux quoiqu'on fût dur pour moi et bon quoiqu'on fût méchant, je serai redevenu honnête homme, tout, je me serai repenti du mal que j'ai fait, j'aurai pardonné le mal qu'on m'a fait, et au moment où j'aurai été récompensé, au moment où c'est fini, au moment où j'aurai touché au but, au moment où j'ai ce que je voulais, au moment où c'est bon, c'est bien, je l'ai payé, je l'ai gagné, tout ce que j'ai voulu, tout cela s'évanouira, et je perdrai Cosette, et je perdrai ma vie, ma joie, mon âme, parce qu'il aura plu à Cosette de venir flâner au Luxembourg !

Alors ses prunelles s'emplissaient d'une lueur sombre et extraordinaire. Ce n'était plus un homme, c'était un garde un homme ; ce n'était pas un ennemi d'un homme, c'était un dogue qui regarde un vaincu.

On sait le reste. Marius continua d'être invariablement le même jour il suivit Cosette rue de l'Ouest, un autre jour il suivit Cosette au portier. Le portier de son côté parla, et Jean Valjean : — Monsieur, qu'est-ce que c'est que ce jeune homme curieux qui vous a demandé ?

demain Jean Valjean jeta à Marius ce coup

Chapitre III. Mère Innocente

l'heure environ s'écoula. La prieure rentra et se assit sur la chaise.

Les deux interlocuteurs semblaient préoccupés. Les deux scribes s'efforcèrent de mieux le dialogue qui

Faut-il ?

révérende mère ?

Vous connaissez la chapelle ?

Il y a une petite cage pour entendre la messe et

vous êtes entré dans le chœur pour votre ou-

deux ou trois fois.

Il ne faut pas essayer de soulever une pierre.

de ?

alle du pavé qui est à côté de l'autel.

la terre qui ferme le caveau ?

Il y a là une occasion où il serait bon d'être deux

révérende mère Ascension, qui est forte comme un homme, mais elle ne peut pas aider.

Une femme n'est jamais un homme.

Vous n'avez qu'une femme pour vous aider. Ça

est ce qu'il peut. Parce que dom Mabillon donne

il y a dix-sept épîtres de saint Bernard et que Mer-

cur n'en donne que trois cent soixante-sept,

il y a point Merlonus Horstius.

Non plus.

Le mérite est de travailler selon ses forces. Un homme n'est pas un chantier.

Une femme n'est pas un homme. C'est mon métier, et c'est fort !

Qu'est-ce que vous aurez un levier.

Il y a la seule espèce de clef qui aille à ces es-

portes. C'est un anneau à la pierre.

Je passerai le levier.

La pierre est arrangée de façon à pivoter.

Très bien, révérende mère. J'ouvrirai le caveau.

Les quatre mères chantres vous assisteront.

Quand le caveau sera ouvert ?

Il faudra le refermer.

Et ce tout ?

Donnez-moi vos ordres, très révérende mère.

Très bien, nous avons confiance en vous.

Je suis ici pour tout faire.

Je ne dirai rien pour tout taire.

Très révérende mère.

Quand le caveau sera ouvert....

Je le refermerai.

Comme auparavant....

Très révérende mère ?

Il faudra y descendre quelque chose.

Un silence. La prieure, après une moue de

la prieure qui ressemblait à de l'hésitation, le

— Père Fauvent ?
 — Révérende mère ?
 — Vous savez qu'une mère est morte ce r
 — Non.
 — Vous n'avez donc pas entendu la cloch
 — On n'entend rien au fond du jardin.
 — En vérité ?
 — C'est à peine si je distingue ma sonneri
 — Elle est morte à la pointe du jour.
 — Et puis, ce matin, le vent ne portait pa
 côté.
 — C'est la mère Crucifixion. Une bienheur
 La prieure se tut, remua un moment l
 comme pour une oraison mentale, et reprit :
 — Il y a trois ans, rien que pour avoir vu pri
 Crucifixion, une janséniste, madame de Bét
 faite orthodoxe.
 — Ah oui, j'entends le glas maintenant,
 mère.
 — Les mères l'ont portée dans la cha
 mortes qui donne dans l'église.
 — Je sais.
 — Aucun autre homme que vous ne peut
 entrer dans cette chambre-là. Veillez-y bie
 beau voir qu'un homme entrât dans la cha
 mortes !
 — Plus souvent !
 — Hein ?
 — Plus souvent !
 — Qu'est-ce que vous dites ?
 — Je dis plus souvent.
 — Plus souvent que quoi ?
 — Révérende mère, je ne dis pas plus so
 quoi, je dis plus souvent.
 — Je ne vous comprends pas. Pourquoi
 plus souvent ?
 — Pour dire comme vous, révérende mère
 — Mais je n'ai pas dit plus souvent.
 — Vous ne l'avez pas dit, mais je l'ai dit
 comme vous.
 En ce moment neuf heures sonnèrent.
 — À neuf heures du matin et à toute heur
 et adoré le très Saint-Sacrement de l'autel, dit
 — Amen, dit Fauchelevant.
 L'heure sonna à propos. Elle coupa court à
 vent. Il est probable que sans elle la prieure
 levent ne se fussent jamais tirés de cet éche
 Fauchelevant s'essuya le front.
 La prieure fit un nouveau petit murmure
 probablement sacré, puis haussa la voix.
 — De son vivant, mère Crucifixion faisait d
 sions ; après sa mort, elle fera des miracles.
 — Elle en fera ! répondit Fauchelevant en
 pas, et faisant effort pour ne plus broncher d
 — Père Fauvent, la communauté a été b
 mère Crucifixion. Sans doute il n'est point do
 le monde de mourir comme le cardinal de Bé
 sant la sainte messe, et d'exhaler son âme vé
 prononçant ces paroles : *Hanc igitur oblation*
 sans atteindre à tant de bonheur, la mère Cr
 eu une mort très précieuse. Elle a eu sa con
 jusqu'au dernier instant. Elle nous parlait, pu
 lait aux anges. Elle nous a fait ses derniers
 dements. Si vous aviez un peu plus de foi,
 aviez pu être dans sa cellule, elle vous aurait

Chapitre VII. istesse, tristesse et demie

s situations ont leurs instincts. La vieille et
 ère nature avertissait sourdement Jean Val-
 présence de Marius. Jean Valjean tressaillait
 lus obscur de sa pensée. Jean Valjean ne
 ne savait rien, et considérait pourtant avec
 ion opiniâtre les ténèbres où il était, comme
 d'un côté quelque chose qui se construisait,
 e quelque chose qui s'écroulait. Marius, averti
 e qui est la profonde loi du bon Dieu, par cette
 re nature, faisait tout ce qu'il pouvait pour
 r au « père ». Il arrivait cependant que Jean
 percevait quelquefois. Les allures de Marius
 lus du tout naturelles. Il avait des prudences
 des témérités gauches. Il ne venait plus tout
 ne autrefois ; il s'asseyait loin et restait en
 avait un livre et faisait semblant de lire ; pour-
 it-il semblant ? Autrefois il venait avec son
 t, maintenant il avait tous les jours son habit
 était pas bien sûr qu'il ne se fit point friser,
 s yeux tout drôles, il mettait des gants ; bref,
 an détestait cordialement ce jeune homme.
 e ne laissait rien deviner. Sans savoir au juste
 avait, elle avait bien le sentiment que c'était
 ose et qu'il fallait le cacher.
 ait entre le goût de toilette qui était venu à
 l'habitude d'habits neufs qui était poussée
 nnu un parallélisme importun à Jean Valjean.
 hasard peut-être, sans doute, à coup sûr, mais
 menaçant.
 s il n'ouvrait la bouche à Cosette de cet incon-
 r cependant, il ne put s'en tenir, et avec ce
 espoir qui jette brusquement la sonde dans
 ur, il lui dit : — Que voilà un jeune homme qui
 ant !
 e, l'année d'aparavant, petite fille indiffé-
 répondu : — Mais non, il est charmant. Dix
 ard, avec l'amour de Marius au cœur, elle eût
 — Pédant et insupportable à voir ! vous avez
 h ! — Au moment de la vie et du cœur où elle
 e borna à répondre avec un calme suprême :
 e une homme-là !
 e si elle le regardait pour la première fois de
 je suis stupide ! pensa Jean Valjean. Elle ne
 encore remarqué. C'est moi qui le lui montre.
 licité des vieux ! profondeur des enfants !
 ncore une loi de ces fraîches années de souf-
 le souci, de ces vives luttes du premier amour
 premiers obstacles, la jeune fille ne se laisse
 aucun piège, le jeune homme tombe dans
 Valjean avait commencé contre Marius une
 erre que Marius, avec la bêtise sublime de sa
 t de son âge, ne devina point. Jean Valjean
 ne foule d'embûches ; il changea d'heures, il
 e banc, il oublia son mouchoir, il vint seul au

y touchant. Elle souriait. On sentait qu'elle
 it en Dieu. Il y a eu du paradis dans cette mort-

levent crut que c'était une oraison qui finis-

n, dit-il.

Fauvent, il faut faire ce que veulent les morts.
 ure dévida quelques grains de son chapelet.
 ent se taisait. Elle poursuivit.

consulté sur cette question plusieurs ecclé-
 travaillant en Notre-Seigneur qui s'occupent
 rcice de la vie cléricale et qui font un fruit

rende mère, on entend bien mieux le glas d'ici
 e jardin.

lleurs, c'est plus qu'une morte, c'est une

me vous, révérende mère.

couchait dans son cercueil depuis vingt ans,
 sion expresse de notre saint-père Pie VII.

qui a couronné l'emp.... Buonaparte.

h habile homme comme Fauchelevent, le sou-
 malencontreux. Heureusement la prieure,
 pensée, ne l'entendit pas. Elle continua :

Fauvent ?

rende mère ?

t Diodore, archevêque de Cappadoce, voulut
 ût sur sa sépulture ce seul mot : *Acarus*, qui
 r de terre ; cela fut fait. Est-ce vrai ?

révérende mère.

enheureux Mezzocane, abbé d'Aquila, voulut
 é sous la potence ; cela fut fait.

est vrai.

t Térence, évêque de Port sur l'embouchure
 ans la mer, demanda qu'on gravât sur sa pierre
 l'on mettait sur la fosse des parricides, dans
 e les passants cracheraient sur son tombeau.
 it. Il faut obéir aux morts.

est-il.

orps de Bernard Guidonis, né en France près
 Abeille, fut, comme il l'avait ordonné et malgré
 astille, porté en l'église des Dominicains de
 quoique Bernard Guidonis fût évêque de Tuy
 e. Peut-on dire le contraire ?

ça non, révérende mère.

est attesté par Plantavit de la Fosse.

es grains du chapelet s'égrenèrent encore
 ement. La prieure reprit :

Fauvent, la mère Crucifixion sera ensevelie
 rcueil où elle a couché depuis vingt ans.

est juste.

est une continuation de sommeil.

est-ai donc à la clouer dans ce cercueil-là ?

ous laisserons de côté la bière des pompes ?
 isément.

uis aux ordres de la très révérende commu-

quatre mères chantres vous aideront.

ouer le cercueil ? Je n'ai pas besoin d'elles.

À le descendre.

est le caveau.

est caveau ?

est l'autel.

Fauchelevant fit un soubresaut.
 – Le caveau sous l'autel !
 – Sous l'autel.
 – Mais....
 – Vous aurez une barre de fer.
 – Oui, mais....
 – Vous lèverez la pierre avec la barre au
 l'anneau.
 – Mais....
 – Il faut obéir aux morts. Être enterrée de
 veau sous l'autel de la chapelle, ne point ab
 profane, rester morte là où elle a prié vivant
 le vœu suprême de la mère Crucifixion. Ell
 demandé, c'est-à-dire commandé.
 – Mais c'est défendu.
 – Défendu par les hommes, ordonné par
 – Si cela venait à se savoir ?
 – Nous avons confiance en vous.
 – Oh, moi, je suis une pierre de votre mur
 – Le chapitre s'est assemblé. Les mère
 que je viens de consulter encore et qui sont
 ration, ont décidé que la mère Crucifixion se
 son vœu, enterrée dans son cercueil sous n
 Jugez, père Fauvent, s'il allait se faire des mi
 quelle gloire en Dieu pour la communauté ! Le
 sortent des tombeaux.
 – Mais, révérende mère, si l'agent de la co
 de salubrité....
 – Saint Benoît II, en matière de sépulture,
 Constantin Pogonat.
 – Pourtant le commissaire de police....
 – Chonodemaire, un des sept rois aller
 entrèrent dans les Gaules sous l'empire de C
 a reconnu expressément le droit des religi
 inhumés en religion, c'est-à-dire sous l'autel.
 – Mais l'inspecteur de la préfecture....
 – Le monde n'est rien devant la croix. M
 zième général des chartreux, a donné cette de
 ordre : *Stat crux dum volvitur orbis*.
 – Amen, dit Fauchelevant, imperturbable
 façon de se tirer d'affaire toutes les fois qu'il
 du latin.
 Un auditoire quelconque suffit à qui s'é
 longtemps. Le jour où le rhéteur Gymnastora
 prison, ayant dans le corps beaucoup de dilen
 syllogismes rentrés, il s'arrêta devant le pre
 qu'il rencontra, le harangua, et fit de très gran
 pour le convaincre. La prieure, habituellement
 au barrage du silence, et ayant du trop-plein
 réservoir, se leva et s'écria avec une loquacit
 lâchée :
 – J'ai à ma droite Benoît et à ma gauche
 Qu'est-ce que Bernard ? c'est le premier abb
 vaux. Fontaines en Bourgogne est un pays
 l'avoir vu naître. Son père s'appelait Têcelin e
 Alèthe. Il a commencé par Cîteaux pour abou
 vaux ; il a été ordonné abbé par l'évêque de C
 Saône, Guillaume de Champeaux ; il a eu sept
 vices et fondé cent soixante monastères ; il
 Abeilard au concile de Sens, en 1140, et Pierr
 et Henry son disciple, et une autre sorte d
 qu'on nommait les Apostoliques ; il a confon
 de Bresce, foudroyé le moine Raoul, le tueu
 dominé en 1148 le concile de Reims, fait c
 Gilbert de la Porée, évêque de Poitiers, fai

ensée en disant à Jean Valjean : – Quel déli
 n que ce Luxembourg !
 et Cosette étaient dans la nuit l'un pour
 ne se parlaient pas, ils ne se saluaient pas, ils
 laissaient pas ; ils se voyaient ; et comme les
 s le ciel que des millions de lieues séparent,
 de se regarder.
 ainsi que Cosette devenait peu à peu une
 se développait, belle et amoureuse, avec la
 de sa beauté et l'ignorance de son amour.
 ar-dessus le marché, par innocence.

chez un jeune homme, c'est la timidité, chez l'Étoile, arrangé les différends des princes, fille, c'est la hardiesse. Ceci étonne, et rien n'égale Louis le Jeune, conseillé le pape Eugène simple pourtant. Ce sont les deux sexes qui se rapprochent, Temple, prêché la croisade, fait deux cent se rapprocher et qui prennent les qualités l'un de l'autre.

Ce jour-là, le regard de Cosette rendit Marius muet. Qu'est-ce que Benoît ? c'est le patriarche de regard de Marius rendit Cosette tremblante. Benoit ; c'est le deuxième fondateur de la sainte Église ; c'est le Basile de l'occident. Son ordre

La première chose que Cosette éprouva, c'était une tristesse confuse et profonde. Il lui sembla que le monde entier était devenu noir. Elle se rappela le lendemain, son âme était devenue noire. Elle se rappela le lendemain, son âme était devenue noire. Elle se rappela le lendemain, son âme était devenue noire. Elle se rappela le lendemain, son âme était devenue noire. Elle se rappela le lendemain, son âme était devenue noire.

Cosette ne savait pas ce que c'était que l'inspecteur de la voirie ! L'état, la voirie, les règlements, l'administration, terrestre. Sur les livres de musique profane que nous connaissons cela ? Aucuns passants se dans le couvent, *amour* était remplacé par *amour*. Cela faisait des énigmes qui exerçaient sur elle une étrange influence. Elle se rappela le lendemain, son âme était devenue noire. Elle se rappela le lendemain, son âme était devenue noire. Elle se rappela le lendemain, son âme était devenue noire. Elle se rappela le lendemain, son âme était devenue noire.

Elle aimait avec d'autant plus de passion ce qu'elle ignorait. Elle ne savait pas si ce qu'elle aimait était bon ou mauvais, utile ou dangereux, nécessaire ou inutile. Elle ne savait pas si ce qu'elle aimait était bon ou mauvais, utile ou dangereux, nécessaire ou inutile. Elle ne savait pas si ce qu'elle aimait était bon ou mauvais, utile ou dangereux, nécessaire ou inutile.

Elle se trouva que l'amour qui se présentait à elle était une sorte d'adoration à distance, une adoration muette, la déification d'un inconnu. C'était un homme, un homme qui avait été un saint, un homme qui avait été un saint, un homme qui avait été un saint. Elle se rappela le lendemain, son âme était devenue noire. Elle se rappela le lendemain, son âme était devenue noire. Elle se rappela le lendemain, son âme était devenue noire. Elle se rappela le lendemain, son âme était devenue noire.

Elle se trouva que l'amour qui se présentait à elle était une sorte d'adoration à distance, une adoration muette, la déification d'un inconnu. C'était un homme, un homme qui avait été un saint, un homme qui avait été un saint, un homme qui avait été un saint. Elle se rappela le lendemain, son âme était devenue noire. Elle se rappela le lendemain, son âme était devenue noire. Elle se rappela le lendemain, son âme était devenue noire. Elle se rappela le lendemain, son âme était devenue noire.

Comme l'extrême naïveté touche à l'extrême, elle lui souriait, tout franchement. Elle se rappela le lendemain, son âme était devenue noire. Elle se rappela le lendemain, son âme était devenue noire. Elle se rappela le lendemain, son âme était devenue noire. Elle se rappela le lendemain, son âme était devenue noire.

Elle attendait tous les jours l'heure de la prière. Elle se rappela le lendemain, son âme était devenue noire. Elle se rappela le lendemain, son âme était devenue noire. Elle se rappela le lendemain, son âme était devenue noire. Elle se rappela le lendemain, son âme était devenue noire.

évêque de Châlons, tenait tête en cette matière duc de Bourgogne. L'ancienne magistrature eut d'accord. Autrefois nous avions voix au chapitre dans les choses du siècle. L'abbé de Cîteaux, l'ordre, était conseiller-né au parlement de Bourges. Nous faisons de nos morts ce que nous voyons ce que le corps de saint Benoît lui-même n'a fait en France dans l'abbaye de Fleury, dite Saint-Florentin, Loire, quoiqu'il soit mort en Italie au Mont-Cassin le samedi 21 du mois de mars de l'an 543 ? C'est incontestable. J'abhorre les psallants, les prieurs, j'exècre les hérétiques, mais je déteste encore quiconque me soutiendrait le contraire. Qu'à lire Arnoul Wion, Gabriel Bucelin, Trithème, Ilicus et dom Luc d'Achery.

La prieure respira, puis se tourna vers elle et dit :

- Père Fauvent, est-ce dit ?
- C'est dit, révérende mère.
- Peut-on compter sur vous ?
- J'obéirai.
- C'est bien.
- Je suis tout dévoué au couvent.
- C'est entendu. Vous fermerez le cercueil des sœurs le porteront dans la chapelle. On dort dans des morts. Puis on rentrera dans le cloître. À dix heures et minuit, vous viendrez avec votre bâton. Tout se passera dans le plus grand secret. C'est dans la chapelle que les quatre mères chantraient l'Ascension, et vous.

— Et la sœur qui sera au poteau ?

— Elle ne se retournera pas.

— Mais elle entendra.

— Elle n'écouterà pas. D'ailleurs, ce que le monde ignore.

- Et la sœur qui sera au poteau ?
- Elle ne se retournera pas.
- Mais elle entendra.
- Elle n'écouterà pas. D'ailleurs, ce que le monde ignore.

Il y eut encore une pause. La prieure pour

- Vous ôterez votre grelot. Il est inutile qu'il y ait au poteau s'aperçoive que vous êtes là.
- Révérende mère ?
- Quoi, père Fauvent ?
- Le médecin des morts a-t-il fait sa visite ?
- Il va la faire aujourd'hui à quatre heures.

— Où le prendrez-vous ?

— Où il ne manque pas de grilles, il ne manquera pas de barres de fer. J'ai mon tas de ferrailles au jardin.

— Trois quarts d'heure environ avant midi. Ne vous fiez pas.

- Je ne fais attention qu'à la mienne.
- Cela est bien, père Fauvent.
- Révérende mère, il faudra un levier d'au

— Où le prendrez-vous ?

— Où il ne manque pas de grilles, il ne manquera pas de barres de fer. J'ai mon tas de ferrailles au jardin.

- Trois quarts d'heure environ avant midi. Ne vous fiez pas.
- Révérende mère ?
- Quoi ?
- Si jamais vous aviez d'autres ouvrages de bois, c'est mon frère qui est fort. Un Turc !
- Vous ferez le plus vite possible.
- Je ne vais pas hardi vite. Je suis infirme.

— Boiter n'est pas un tort, et peut être utile. L'empereur Henri II, qui combattit l'antiquaire et rétablit Benoît VIII, a deux surnoms : le Boiteux.

Chapitre VI. La bataille commence

Il était dans son ombre, comme Marius dans la nuit, la nuit disposée pour l'embrasement. La destination de sa patience mystérieuse et fatale, approchait l'un de l'autre ces deux êtres tout chargés d'éléments qu'ignus des orageuses électricités de la nuit, les deux âmes qui portaient l'amour comme les nuages portent la foudre, et qui devaient s'aborder dans un regard comme les nuages dans un

ne s'abusé du regard dans les romans d'amour par le déconsidérer. C'est à peine si l'on ose enant que deux êtres se sont aimés parce qu'ils sont regardés. C'est pourtant comme cela que l'homme et uniquement comme cela. Le reste n'est que du vent, et vient après. Rien n'est plus réel que ces secousses que deux âmes se donnent en se regardant cette étincelle.

À une certaine heure où Cosette eut sans le savoir qui troubla Marius, Marius ne se douta pas qu'il eut un regard qui troubla Cosette. C'était le même mal et le même bien.

Longtemps déjà elle le voyait et elle l'examinait. Les filles examinent et voient, en regardant un homme. Marius trouvait encore Cosette laide que déjà elle pouvait Marius beau. Mais comme il ne prenait pas garde à elle, ce jeune homme lui était bien égal. Tant elle ne pouvait s'empêcher de se dire que de beaux cheveux, de beaux yeux, de belles dents, un charmant son de voix quand elle l'entendait parler avec ses camarades, qu'il marchait en se tenant droit, qu'il ne veut, mais avec une grâce à lui, qu'il ne paraît pas bête du tout, que toute sa personne était simple, simple et fière, et qu'enfin il avait l'air d'un homme qui avait bon air.

Un jour où leurs yeux se rencontrèrent et se dirent que ces premières choses obscures et que le regard balbutie, Cosette ne comprit rien. Elle rentra pensive à la maison de la rue de la Harpe. Jean Valjean, selon son habitude, était venu passer quelques semaines. Le lendemain, en s'éveillant, elle vit ce jeune homme inconnu, si longtemps indifférent, qui semblait maintenant faire attention à elle. Elle ne lui sembla pas le moins du monde que son attention lui fût agréable. Elle avait plutôt un peu de peine contre ce beau dédaigneux. Un fond de guerre lui venait à l'esprit. Elle lui sembla, et elle en éprouvait une joie d'enfantine, qu'elle allait enfin se venger. Elle était si charmante, si jeune, si belle, elle sentait bien, quoique d'une manière si discrète, qu'elle avait une arme. Les femmes qui ont leur beauté comme les enfants avec leur innocence, elles s'y blessent.

Elle appelle les hésitations de Marius, ses palpitations, ses terreurs. Il restait sur son banc et n'approchait pas. Elle se dépitait Cosette. Un jour elle dit à Jean Valjean, promenez-nous donc un peu de ce côté. Elle ne savait pas que Marius ne venait point à elle, elle alla à elle. Elle se dit, dans ce cas, toute femme ressemble à Mahomet. Et elle se dit, le premier symptôme de l'amour vrai

risienne quelque chose de si charmant, de si de si dangereux. Le mot *femme capiteuse* a été pour la Parisienne.

En un mois la petite Cosette fut dans cette rue de Babylone une des femmes, non les plus jolies, ce qui est quelque chose, mais les plus mises » de Paris, ce qui est bien davantage. Elle vint rencontrer « son passant » pour voir ce qu'il était et « pour lui apprendre ! » Le fait est qu'elle était saine de tout point, et qu'elle distinguait à son chapeau de Gérard d'un chapeau d'Her-

valjean considérait ces ravages avec anxiété. Elle savait qu'il ne pourrait jamais que ramper, mais au plus, il voyait des ailes venir à Cosette.

En fait, rien qu'à la simple inspection de la toilette de Cosette, une femme eût reconnu qu'elle n'avait rien de remarquable. Certaines petites bienséances, certaines manières spéciales, n'étaient point observées par elle. Une mère, par exemple, lui eût dit qu'une jeune fille n'est point en damas.

Un jour que Cosette sortit avec sa robe et son chapeau de damas noir et son chapeau de crêpe, elle vint prendre le bras de Jean Valjean, gaie, rieuse, fière, éclatante. — Père, dit-elle, comment trouvez-vous ainsi ? Jean Valjean répondit d'une voix qui semblait à la voix amère d'un envieux : — Ne t'en va pas ! — Il fut dans la promenade comme à l'ordinaire et en rentrant il demanda à Cosette :

— Pourquoi que tu ne remettras plus ta robe et ton chapeau ?

— Elle était dans la chambre de Cosette. Cosette vint vers le porte-manteau de la garde-robe où sa robe et son chapeau étaient accrochés.

— Pourquoi ? dit-elle. Père, que voulez-vous que je fasse ? Oh ! par exemple, non, je ne remettrai plus ces horreurs. Avec ce machin-là sur la tête, j'ai l'air d'une dame Chien-fou.

Jean Valjean soupira profondément.

— Depuis ce moment, il remarqua que Cosette, qui lui demandait toujours à rester, disant : Père, je ne veux pas aller ailleurs, — demandait maintenant à partir. En effet, à quoi bon avoir une jolie robe et un chapeau délicieux, si on ne les montre à personne ?

Il remarqua aussi que Cosette n'avait plus le même air. Elle n'était plus dans son arrière-cour. À présent, elle se tenait plus au jardin, se promenant sans déplaisir devant Jean Valjean, farouche, ne mettant pas les pieds dans le jardin. Il restait dans son arrière-cour, comme le

oiseau, à se savoir belle, perdit la grâce de l'ignominie, à se savoir belle, perdit la grâce de l'ignominieuse, car la beauté rehaussée de naïveté est plus précieuse que la beauté simple, et rien n'est adorable comme une innocente qui marche tenant en main, sans la clef d'un paradis. Mais ce qu'elle perdit de sa jeunesse, elle le regagna en charme pensif et en expérience. Elle bute sa personne, pénétrée des joies de la vie, de l'innocence et de la beauté, respirait une joie splendide.

À cette époque que Marius, après six mois de captivité, revint au Luxembourg.

un ravissement inexprimable.

De son côté, Jean Valjean éprouvait un indéfinissable serrement de cœur.

C'est qu'en effet, depuis quelque temps, plait avec terreur cette beauté qui apparaissait jour plus rayonnante sur le doux visage d'Aube riante pour tous, lugubre pour lui.

Cosette avait été belle assez longtemps s'en apercevoir. Mais, du premier jour, cette attendue qui se levait lentement et enveloppait grés toute la personne de la jeune fille blessa sombre de Jean Valjean. Il sentit que c'était gement dans une vie heureuse, si heureuse d'y remuer dans la crainte d'y déranger quelque. Cet homme qui avait passé par toutes les qui était encore tout saignant des meurtriss destinée, qui avait été presque méchant et q venu presque saint, qui, après avoir traîné la bagne, traînait maintenant la chaîne invisible sante, de l'infamie indéfinie, cet homme que l pas lâché et qui pouvait être à chaque insta et ramené de l'obscurité de sa vertu au gra l'opprobre public, cet homme acceptait tou tout, pardonnait tout, bénissait tout, voulait b ne demandait à la providence, aux hommes à la société, à la nature, au monde, qu'une Cosette l'aimât !

Que Cosette continuât de l'aimer ! que Di chât pas le cœur de cette enfant de venir rester à lui ! Aimé de Cosette, il se trouvai posé, apaisé, comblé, récompensé, couronn Cosette, il était bien ! il n'en demandait pas On lui eût dit : Veux-tu être mieux ? il eût répo Dieu lui eût dit : Veux-tu le ciel ? il eût répo perdrais.

Tout ce qui pouvait effleurer cette situati ce qu'à la surface, le faisait frémir comme le cement d'autre chose. Il n'avait jamais trop c'était que la beauté d'une femme ; mais, pa comprenait que c'était terrible.

Cette beauté qui s'épanouissait de plu triomphante et superbe à côté de lui, sous se le front ingénu et redoutable de l'enfant, du laideur, de sa vieillesse, de sa misère, de sa ré de son accablement, il la regardait effaré.

Il se disait : Comme elle est belle ! Qu'es vais devenir, moi ?

Là du reste était la différence entre sa te la tendresse d'une mère. Ce qu'il voyait avec une mère l'eût vu avec joie.

Les premiers symptômes ne tardèrent pa nifester.

Dès le lendemain du jour où elle s'était di ment, je suis belle ! Cosette fit attention à Elle se rappela le mot du passant : — Jolie mise, — souffle d'oracle qui avait passé à c s'était évanoui après avoir déposé dans so des deux germes qui doivent plus tard emp vie de la femme, la coquetterie. L'amour est l

Avec la foi en sa beauté, toute l'âme fémi nouit en elle. Elle eut horreur du mérinos e la peluche. Son père ne lui avait jamais rien sut tout de suite toute la science du chapeau, du mantelet, du brodequin, de la manchette, qui va, de la couleur qui sied, cette science q

Chapitre IV.

Jean Valjean a tout à l'air d'avoir lu Austin Castillejo

bées de boiteux sont comme des œillades de les n'arrivent pas vite au but. En outre, Fau était perplexe. Il mit près d'un quart d'heure à la baraque du jardin. Cosette était éveillée. an l'avait assise près du feu. Au moment où ent entra, Jean Valjean lui montrait la hotte du crochée au mur et lui disait :

te-moi bien, ma petite Cosette. Il faudra nous cette maison, mais nous y reviendrons et ns très bien. Le bonhomme d'ici t'emportera s là-dedans. Tu m'attendras chez une dame. trouver. Surtout, si tu ne veux pas que la te reprenne, obéis et ne dis rien ! e fit un signe de tête d'un air grave.

it de Fauchelevent poussant la porte, Jean retourna.

en ?

est arrangé, et rien ne l'est, dit Fauchelevent. sion de vous faire entrer ; mais avant de entrer, il faut vous faire sortir. C'est là qu'est de charrettes. Pour la petite, c'est aisé.

l'emporterez ?

e se taira ?

réponds.

vous, père Madeleine ?

is un silence où il y avait de l'anxiété, Fauche- ria :

sortez donc par où vous êtes entré !

aljean, comme la première fois, se borna à

ossible.

levent, se parlant plus à lui-même qu'à Jean ommela :

une autre chose qui me tourmente. J'ai dit trais de la terre. C'est que je pense que de la dans, au lieu d'un corps, ça ne sera pas res- ça n'ira pas, ça se déplacera, ça remuera. Les e sentiront. Vous comprenez, père Madeleine, ement s'en apercevra.

aljean le considéra entre les deux yeux, et crut t.

levent reprit :

ment di — antre allez-vous sortir ? C'est qu'il ut cela soit fait demain ! C'est demain que je e. La prieure vous attend.

expliqua à Jean Valjean que c'était une ré- pour un service que lui, Fauchelevent, ren- mmunauté. Qu'il entraît dans ses attributions er aux sépultures, qu'il clouait les bières et e fossoyeur au cimetière. Que la religieuse patin avait demandé d'être ensevelie dans le i lui servait de lit et enterrée dans le caveau pl de la chapelle. Que cela était défendu par ents de police, mais que c'était une de ces qui l'on ne refuse rien. Que la prieure et les

mères vocales entendaient exécuter le vœu funte. Que tant pis pour le gouvernement. Que Fauchelevent clouerait le cercueil dans la cellule de pierre dans la chapelle, et descendrait la mort dans le caveau. Et que, pour le remercier, la prieure irait dans la maison son frère comme jardinier et comme pensionnaire. Que son frère, c'était Jean Valjean, et que sa nièce, c'était Cosette. Que la prieure avait dit d'amener son frère le lendemain soir, et qu'elle irait elle-même au cimetière. Mais qu'il ne fallait pas amener du dehors Mr Madeleine, si Mr Valjean n'était pas dehors. Que c'était là le premier et le plus grand embarras, la bière vide.

— Qu'est-ce que c'est que la bière vide ? dit Jean Valjean.

Fauchelevent répondit :

— La bière de l'administration.

— Quelle bière ? et quelle administration ?

— Une religieuse meurt. Le médecin de la commune vient et dit : il y a une religieuse morte. Le gouvernement envoie une bière. Le lendemain il y a un corbillard et des croque-morts pour venir chercher et la porter au cimetière. Les croque-morts vont soulever la bière ; il n'y aura rien dedans.

— Mettez-y quelque chose.

— Un mort ? je n'en ai pas.

— Non.

— Quoi donc ?

— Un vivant.

— Quel vivant ?

— Moi, dit Jean Valjean.

Fauchelevent, qui s'était assis, se leva comme un pétard fût parti sous sa chaise.

— Vous !

— Pourquoi pas ?

Jean Valjean eut un de ces rares sourires qui venaient comme une lueur dans un ciel d'hiver.

— Vous savez, Fauchelevent, que vous avez vu la mère Crucifixion est morte, et j'ai ajouté : Madeleine est enterré. Ce sera cela.

— Ah, bon, vous riez. Vous ne parlez pas sérieusement.

— Très sérieusement. Il faut sortir d'ici ?

— Sans doute.

— Je vous ai dit de me trouver pour moi-même une hotte et une bâche.

— Eh bien ?

— La hotte sera en sapin, et la bâche sera en noir.

— D'abord, un drap blanc. On enterre les morts en blanc.

— Va pour le drap blanc.

— Vous n'êtes pas un homme comme un homme, père Madeleine.

Voir de telles imaginations, qui ne sont que des choses que les sauvages et téméraires inventent, baigne, sortir des choses paisibles qui l'entourent se mêler à ce qu'il appelait le « petit traquenard », c'était pour Fauchelevent une stupéfaction comparable à celle d'un passant qui verrait un gendarme dans le ruisseau de la rue Saint-Denis.

Jean Valjean poursuivit :

— Il s'agit de sortir d'ici sans être vu. C'est tout. Mais d'abord renseignez-moi. Comment cela se fait-il ? Où est cette bière ?

Chapitre V.

Cosette se aperçoit qu'elle est une machine de guerre

Cosette se regarda par hasard dans son miroir.

Tiens ! Il lui semblait presque qu'elle était la jeta dans un trouble singulier. Jusqu'à ce qu'elle n'avait point songé à sa figure. Elle se regarda dans son miroir, mais elle ne s'y regardait pas. Elle lui avait souvent dit qu'elle était laide ; Jean Valjean lui disait doucement : Mais non ! mais non ! Mais en fût, Cosette s'était toujours crue laide, et elle était dans cette idée avec la résignation facile de la mort. Voici que tout d'un coup son miroir lui disait : Jean Valjean : Mais non ! Elle ne dormit pas de la nuit. — J'étais jolie ? pensait-elle, comme cela serait si elle ne fusse jolie ! — Et elle se rappelait celles de sa jeunesse dont la beauté faisait effet dans le monde. Elle se disait : Comment ! je serais comme elle une telle !

Le lendemain elle se regarda, mais non par hasard, mais par nécessité : — Où avais-je l'esprit ? dit-elle, non, je n'en avais pas. — Elle avait tout simplement mal dormi, elle se sentait fatiguée et elle était pâle. Elle ne s'était pas sentie joyeuse la veille de croire à sa beauté, mais elle ne se regarda plus, elle ne se regarda plus de quinze jours elle tâcha de se coiffer elle-même devant le miroir.

Après le dîner, elle faisait assez habituellement de la tapisserie dans le salon, ou quelque ouvrage de couture, et Jean Valjean lisait à côté d'elle. Une fois elle se leva de son ouvrage et elle fut toute surprise de voir sa façon inquiète dont son père la regardait.

Quatre fois, elle passait dans la rue, et il lui semblait qu'elle ne vit pas disait derrière elle : Jolie mais mal mise. — Bah ! pensa-t-elle, ce n'est pas moi qui suis bien mise et laide. — Elle avait alors un bonnet de peluche et sa robe de mérinos.

Un jour enfin, elle était dans le jardin, et elle entendit un pauvre vieille Toussaint qui disait : Monsieur, comment vous comme mademoiselle devient jolie ? Elle ne entendit pas ce que son père répondit, les deux vieillards furent pour elle une sorte de comédie. Elle s'échappa du jardin, monta à sa chambre, elle se regarda dans le miroir, il y avait trois mois qu'elle ne s'était regardée, et elle poussa un cri. Elle venait de s'éblouir elle-même.

Elle était belle et jolie ; elle ne pouvait s'empêcher de se regarder dans le miroir. Sa taille était fine, sa peau avait blanchi, ses cheveux s'étaient décolorés, sa splendeur inconnue s'était allumée dans ses yeux bleus. La conscience de sa beauté lui vint tout d'un coup, en une minute, comme un grand jour ; les autres la remarquaient d'ailleurs, Toussaint, c'était d'elle évidemment que le passant avait dit : Jolie mais mal mise ; elle redescendit au jardin, croyant reine, entendant les oiseaux chanter, et elle vit, hiver, voyant le ciel doré, le soleil dans les fleurs dans les buissons, éperdue, folle, dans

— Père, j'ai vu cette nuit ma mère en sa qui est vide ?
 avait deux grandes ailes. Ma mère dans sa vie
 touché à la sainteté. pas, dans ce qu'on appelle la salle des mortes.

— Par le martyre, répondit Jean Valjean. r deux tréteaux et sous le drap mortuaire.

Du reste, Jean Valjean était heureux. e est la longueur de la bière ?

Quand Cosette sortait avec lui, elle s'appieds.

son bras, fière, heureuse, dans la plénitudet-ce que c'est que la salle des mortes ?

Jean Valjean, à toutes ces marques d'une te une chambre du rez-de-chaussée qui a une
 exclusive et si satisfaite de lui seul, sentait salée sur le jardin qu'on ferme du dehors avec
 fondre en délices. Le pauvre homme tressail deux portes ; l'une qui va au couvent, l'autre
 d'une joie angélique ; il s'affirmait avec traglise.

cela durerait toute la vie ; il se disait qu'il ne église ?

ment pas assez souffert pour mériter un si rase de la rue, l'église de tout le monde.

heur, et il remerciait Dieu, dans les profondevous les clefs de ces deux portes ?

âme, d'avoir permis qu'il fût ainsi aimé, lui mis J'ai la clef de la porte qui communique au
 cet être innocent. e concierge a la clef de la porte qui commu-
 glise.

nd le concierge ouvre-t-il cette porte-là ?

uement pour laisser entrer les croque-morts
 nt chercher la bière. La bière sortie, la porte
 .

st-ce qui cloue la bière ?

moi.

st-ce qui met le drap dessus ?

moi.

vous seul ?

un autre homme, excepté le médecin de la
 peut entrer dans la salle des mortes. C'est
 t sur le mur.

riez-vous, cette nuit, quand tout dormira dans
 me cacher dans cette salle ?

Mais je puis vous cacher dans un petit réduit
 nne dans la salle des mortes, où je mets mes
 terrement, et dont j'ai la garde et la clef.

elle heure le corbillard viendra-t-il chercher la
 ain ?

trois heures du soir. L'enterrement se fait au
 /augirard, un peu avant la nuit. Ce n'est pas

sterai caché dans votre réduit à outils toute
 ute la matinée. Et à manger ? J'aurai faim.

ous porterai de quoi.

pourriez venir me clouer dans la bière à deux

levant recula et se fit craquer les os des

c'est impossible !

prendre un marteau et clouer des clous dans
 e !

semblait inouï à Fauchelevent était, nous le
 simple pour Jean Valjean. Jean Valjean avait
 e pires détroits. Quiconque a été prisonnier
 e se rapetisser selon le diamètre des éva-
 risonnier est sujet à la fuite comme le malade
 ui le sauve ou qui le perd. Une évasion, c'est
 on. Que n'accepte-t-on pas pour guérir ? Se
 r et emporter dans une caisse comme un
 longtemps dans une boîte, trouver de l'air
 a pas, économiser sa respiration des heures
 avoir étouffer sans mourir, c'était là un des
 talents de Jean Valjean.

e, une bière dans laquelle il y a un être vivant,
 ent de forçat, est aussi un expédient d'empe-
 ut en croire le moine Austin Castillejo, ce fut le
 Charles-Quint, voulant après son abdication

revoir une dernière fois la Plombes, employez les hommes doivent donc avoir froid et être faire entrer dans le monastère de Saint-Just et faire sortir.

Fauchelevant, un peu revenu à lui, s'écria : — bon, je viendrai si souvent ici que vous serez

— Mais comment ferez-vous pour respirer d'y faire du feu.

— Je respirerai. — disait encore :

— Dans cette boîte ! Moi, seulement d'y aller, Pourquoi mangez-vous du vilain pain suffoque. — la ?

— Vous avez bien une vrille, vous ferez que que..., ma fille.

tits trous autour de la bouche ça et là, et vouez, si vous en mangez, j'en mangerai.

sans serrer la planche de dessus. — pour que Cosette ne mangât pas de pain noir,

— Bon ! Et s'il vous arrive de tousser ou d'aller dans mangerait du pain blanc.

— Celui qui s'évade ne tousse pas et n'éteint ne se rappelait que confusément son en-

Et Jean Valjean ajouta : — Je priait matin et soir pour sa mère qu'elle

— Père Fauchelevant, il faut se décider : ou connue. Les Thénardier lui étaient restés ici, ou accepter la sortie par le corbillard. — deux figures hideuses à l'état de rêve. Elle se

Tout le monde a remarqué le goût qu'on lui elle avait été « un jour, la nuit » chercher

de s'arrêter et de flâner entre les deux battants un bois. Elle croyait que c'était très loin

porte entre-bâillée. Qui n'a dit à un chat : — lui semblait qu'elle avait commencé à vivre

donc ! Il y a des hommes qui, dans un incident et que c'était Jean Valjean qui l'en avait

vert devant eux, ont aussi une tendance à ressembler enfance lui faisait l'effet d'un temps où il n'y

entre deux résolutions, au risque de se faire égarer d'elle que des mille-pieds, des araignées,

le destin fermant brusquement l'aventure. Le pens. Quand elle songeait le soir avant de

dents, tout chats qu'ils sont, et parce qu'ils se, comme elle n'avait pas une idée très nette

courent quelquefois plus de danger que les si de Jean Valjean et qu'il fût son père, elle

Fauchelevant était de cette nature hésitante que l'âme de sa mère avait passé dans ce

le sang-froid de Jean Valjean le gagnait me et était venue demeurer auprès d'elle.

grommela : — il était assis, elle appuyait sa joue sur ses

— Au fait, c'est qu'il n'y a pas d'autre moyen blancs et y laissait silencieusement tomber

Jean Valjean reprit : — en se disant : C'est peut-être ma mère, cet

— La seule chose qui m'inquiète, c'est !

passera au cimetière. — Je, quoique ceci soit étrange à énoncer, dans

— C'est justement cela qui ne m'embarde l'ignorance de fille élevée au couvent, la

s'écria Fauchelevant. Si vous êtes sûr de voir d'ailleurs étant absolument inintelligible à la

la bière, moi je suis sûr de vous tirer de là avait fini par se figurer qu'elle avait eu aussi

fossoyeur est un ivrogne de mes amis. C'ére que possible. Cette mère, elle ne savait

Mestienne. Un vieux de la vieille vigne. Le son nom. Toutes les fois qu'il lui arrivait de

met les morts dans la fosse, et moi je mer à Jean Valjean, Jean Valjean se taisait. Si

soyeur dans ma poche. Ce qui se passera jet sa question, il répondait par un sourire. Une

le dire. On arrivera un peu avant la brune, tista ; le sourire s'acheva par une larme.

d'heure avant la fermeture des grilles du cince de Jean Valjean couvrait de nuit Fantine.

corbillard roulera jusqu'à la fosse. Je suivrai prudence ? était-ce respect ? était-ce

besogne. J'aurai un marteau, un ciseau et de livrer ce nom aux hasards d'une autre

dans ma poche. Le corbillard s'arrête, les croque la sienne ?

vous nouent une corde autour de votre bière Cosette avait été petite, Jean Valjean lui

descendent. Le prêtre dit les prières, fait letiers parlé de sa mère ; quand elle fut jeune

croix, jette l'eau bénite, et file. Je reste seul au fut impossible. Il lui sembla qu'il n'osait

Mestienne. C'est mon ami, je vous dis. De dece à cause de Cosette ? était-ce à cause de

l'une, ou il sera soûl, ou il ne sera pas soûl éprouvait une sorte d'horreur religieuse à

pas soûl, je lui dis : Viens boire un coup pe cette ombre dans la pensée de Cosette, et à

le *Bon Coin* est encore ouvert. Je l'emmène, porte en tiers dans leur destinée. Plus cette

le père Mestienne n'est pas long à griser, il était sacrée, plus elle lui semblait redoutable.

commencé, je te le couche sous la table, je à Fantine et se sentait accablé de silence.

sa carte pour rentrer au cimetière, et je reviens guement dans les ténèbres quelque chose

Vous n'avez plus affaire qu'à moi. S'il est soûl blait à un doigt sur une bouche. Toute cette

Va-t'en, je vais faire ta besogne. Il s'en va, et j'avait été dans Fantine et qui, pendant sa vie,

du trou. — Je d'elle violemment, était-elle revenue après

Jean Valjean lui tendit sa main sur laquelle poser sur elle, veiller, indignée, sur la paix

levant se précipita avec une touchante efforte, et, farouche, la garder dans sa tombe ?

sanne. — an, à son insu, en subissait-il la pression ?

— C'est convenu, père Fauchelevant. Toutroyons en la mort, nous ne sommes pas de

— Pourvu que rien ne se déränge, pensjetteraient cette explication mystérieuse. De

levant. Si cela allait devenir terrible ! — libilité de prononcer, même pour Cosette, ce

tine.

Cosette lui dit :

l'inconnu. Le cœur, replié sur lui-même, ne pouvant s'épancher, et s'approfondit, ne s'épanouir. De là des visions, des suppositions, des conjectures, des romans ébauchés, des aveuglements, des constructions fantastiques, de tout entiers bâtis dans l'obscurité intérieure, dans des sombres et secrètes demeures où les passions tout de suite à se loger dès que la grille française permet d'entrer. Le couvent est une comédie pour triompher du cœur humain, doit durer tout

En quittant le couvent, Cosette ne pouvait être de plus doux et de plus dangereux que de la rue Plumet. C'était la continuation de la liberté ; un jamais une nature âcre, riche, voluptueuse et les mêmes songes que dans le couvent, mais les hommes entrevus ; une grille, mais sur la rue. Cependant, nous le répétons, quand elle n'était encore qu'un enfant. Jean Valjean avait ce jardin inculte. — Fais-y tout ce que tu veux, disait-il. Cela amusait Cosette ; elle en ramassait les touffes et toutes les pierres, elle y cherchait les bêtes » ; elle y jouait, en attendant qu'elle y aimait ce jardin pour les insectes qu'elle y traquait ses pieds à travers l'herbe, en attendant qu'elle y pour les étoiles qu'elle y verrait dans les bruissements dessus de sa tête.

Et puis, elle aimait son père, c'est-à-dire Jean, de toute son âme, avec une naïve passion qui lui faisait du bonhomme un compagnon charmant. On se souvient que M. Madeleine avait coupé, Jean Valjean avait continué ; il en était causeur bien ; il avait la richesse secrète et l'élégance d'une intelligence humble et vraie qui s'est soigneusement cultivée. Il lui était resté juste assez d'âme pour assaisonner sa bonté ; c'était un esprit rude et doux. Au Luxembourg, dans leurs tête-à-tête, il faisait de longues explications de tout, puisant dans son livre, avait lu, puisant aussi dans ce qu'il avait souligné en l'écoutant, les yeux de Cosette erraient va-

Cet homme simple suffisait à la pensée de Cosette de même que ce jardin sauvage à ses yeux. Elle avait bien poursuivi les papillons, elle arrivait essoufflée et disait : Ah ! comme j'ai couru ! au front.

Cosette adorait le bonhomme. Elle était toute dans ses talons. Là où était Jean Valjean était le bonhomme. Comme Jean Valjean n'habitait ni le pavillon, elle se plaisait mieux dans l'arrière-cour pavée, l'enclos plein de fleurs, et dans la petite loge n'ayant que des chaises de paille que dans le grand salon tendu de tapisseries où s'adossaient des fauteuils capitonnés. Jean Valjean lui disait quelquefois, en souriant de sa bonté d'être importuné : — Mais va-t'en chez toi ! au front, donc un peu seul !

Elle lui faisait de ces charmantes gronderies qui ont tant de grâce remontant de la fille au père.

— Père, j'ai très froid chez vous ; pourquoi n'y avez-vous pas ici un tapis et un poêle ?

— Chère enfant, il y a tant de gens qui viennent me voir et qui n'ont même pas un toit sur leur tête !

— Alors pourquoi y a-t-il du feu chez moi ?

— Parce que tu es une femme et un enfant.

Chapitre V. On ne suffit pas d'être vrogne pour être immortel

Comme le soleil déclinait, les allants et venants clairsemés du boulevard du Maine ôtaient leur place au passage d'un corbillard vieux modèle, chargé de morts, de tibias et de larmes. Dans ce cimetière, il y avait un cercueil couvert d'un drap blanc qui s'étalait une vaste croix noire, pareille à une croix de la rue dont les bras pendent. Un carrosse drapé, dans lequel percevait un prêtre en surplis et un enfant de chœur à calotte rouge, suivait. Deux croque-morts en habit noir à parements noirs marchaient à droite et à gauche du corbillard. Derrière venait un vieux homme d'ouvrier, qui boitait. Ce cortège se dirigeait vers la cimetière Vaugirard.

Il avait passé de la poche de l'homme le manche d'un ciseau à froid et la double lame d'une paire de tenailles.

La cimetière Vaugirard faisait exception parmi les cimetières de Paris. Il avait ses usages particuliers, qu'il avait sa porte cochère et sa porte bâchée dans le quartier, les vieilles gens, tenaces et obstinés, appelaient la porte cavalière et la porte des bernardines-bénédictines du Petit-Picpus. On nous l'avons dit, d'y être enterrées dans le jour et le soir, ce terrain ayant jadis appartenu à la commune. Les fossoyeurs, ayant de cette fonction un service du soir l'été et de nuit l'hiver, étaient astreints à une discipline particulière. Dans les cimetières de Paris se fermaient à cette heure le coucher du soleil, et, ceci étant une mesure municipale, le cimetière Vaugirard y était soumis comme les autres. La porte cavalière et la porte piétonne avaient deux grilles contiguës, accostées d'un parapet par l'architecte Perronet et habitée par le portier de la cimetière. Ces grilles tournaient donc inexorablement sur leurs gonds à l'instant où le soleil disparaissait derrière le dôme des Invalides. Si quelque fossoyeur, à l'heure où il était attardé dans le cimetière, il n'avait pas de source pour sortir, sa carte de fossoyeur déposée à l'administration des pompes funèbres. Une boîte aux lettres était pratiquée dans le volet de la porte du concierge. Le fossoyeur jetait sa carte dans la boîte, le concierge l'entendait tomber, tirait la porte piétonne s'ouvrait. Si le fossoyeur avait sa carte, il se nommait, le concierge, paré et endormi, se levait, allait reconnaître le fossoyeur et ouvrait la porte avec la clef ; le fossoyeur payait quinze francs d'amende.

La cimetière, avec ses originalités en dehors de la symétrie administrative. On l'a supprimé en 1830. Le cimetière Montparnasse, dit cimetière de la Vierge, lui a succédé, et a hérité de ce fameux caractère au cimetière Vaugirard qui était surmonté d'une croix peinte sur une planche, et qui faisait angle, sur les tables des buveurs, de l'autre sur les tables des fumeurs, avec cette enseigne : *Au Bon Coing.*

Le cimetière Vaugirard était ce qu'on pouvait appeler un cimetière fané. Il tombait en désuétude, l'envahissait, les fleurs le quittaient, les bourgeois se souciaient peu d'être enterrés à Vaugirard, la sentait le pauvre. Le Père-Lachaise, à la bonne heure, était un cimetière où l'on se sentait à l'aise. Être enterré au Père-Lachaise, c'est comme être enterré dans un meuble en acajou. L'élégance se reconnaît à la couleur. Le cimetière Vaugirard était un enclos vénérable, un ancien jardin français. Des allées droites, des allées de thuias, des houx, de vieilles tombes sous des arbres, l'herbe très haute. Le soir y était tragique. Les lignes très lugubres.

Le soleil n'était pas encore couché quand le corbillard au drapeau blanc et à la croix noire entra dans le cimetière Vaugirard. L'homme qui conduisait le corbillard n'était autre que Fauchelevent.

L'enterrement de la mère Crucifixion dans le cimetière, sous l'autel, la sortie de Cosette, l'introduction de Valjean dans la salle des mortes, tout s'était passé sans encombre, et rien n'avait accroché.

Disons-le en passant, l'inhumation de la mère Crucifixion sous l'autel du couvent est pour nous une affaire parfaitement vénielle. C'est une de ces fautes qui ne semblent à un devoir. Les religieuses l'avaient faite avec simplicité, non seulement sans trouble, mais avec une tranquillité de leur conscience. Au cloître, ce qui est le « le gouvernement » n'est qu'une immixtion de la religion, immixtion toujours discutable. D'abord, quant au code, on verra. Hommes, faites de ce que vous voulez, qu'il vous plaira, mais gardez-les pour vous. À César n'est jamais que le reste du péage que le prince n'est rien près d'un prince.

Fauchelevent boitait derrière le corbillard. Ses deux complots jumeaux, ses deux religieuses, l'autre avec Mr Madeleine, l'autre contre, avaient réussi de front. Le cimetière de Jean Valjean était de ces tranquillités qui se communiquent. Fauchelevent ne doutait pas du succès. Ce qui restait à faire n'était rien. Pendant deux ans, il avait grisé dix fois le fossoyeur père Mestienne, un bonhomme joufflu. Il en faisait ce qu'il voulait. Il en faisait ce qu'il voulait de sa volonté et de sa fantaisie. La tête de Fauchelevent s'ajustait au bonnet de Fauchelevent. La silhouette de Fauchelevent était complète.

Au moment où le convoi entra dans le cimetière, Fauchelevent, heureux, se pencha sur le corbillard et se frotta ses grosses mains et ses yeux :

— En voilà une farce !

Tout à coup le corbillard s'arrêta ; on vit la grille. Il fallait exhiber le permis d'inhumer. Les pompes funèbres s'aboucha avec le portier du cimetière. Pendant ce colloque, qui produisit un long temps d'arrêt d'une ou deux minutes, quelqu'un vint se placer derrière le corbillard et se pencha sur Fauchelevent. C'était une espèce d'ouvrier qui portait une veste aux larges poches, et une pioche sous le bras.

Fauchelevent regarda cet inconnu.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

L'homme répondit :

— Le fossoyeur.

Si l'on survivait à un boulet de canon en tombant, on ferait la figure que fit Fauchelevent.

— Le fossoyeur !

Chapitre IV. L'enterrement de grille

que ce jardin, créé autrefois pour cacher les libertins, se fût transformé et fût devenu un cimetière pour prêter les mystères chastes. Il n'avait plus ni tonnelles, ni boulingrins, ni tonnelles, ni grottes ; il avait une certaine obscurité échevelée tombant comme une pluie de toutes parts. Paphos s'était refait Éden. On ne pouvait dire que le repentant avait assaini cette retraite. Le cimetière offrait maintenant ses fleurs à l'âme. Le jardin, jadis fort compromis, était rentré dans son droit et la pudeur. Un président assisté d'un jeune homme qui croyait continuer Lamoignon et d'un bonhomme qui croyait continuer Le Nôtre, se pencha, tourné, taillé, chiffonné, attifé, façonné pour faire honneur ; la nature l'avait ressaisi, l'avait rempli d'une vertu ; il avait arrangé pour l'amour.

Il y avait aussi dans cette solitude un cœur qui était fait pour l'amour. L'amour n'avait qu'à se montrer ; il avait là un jardin composé de verdure, d'herbe, de mousse, de fleurs, d'oiseaux, de molles ténèbres, de branches sèches, d'une âme faite de douceur, de foi, de candeur, de simplicité, d'aspiration et d'illusion.

Elle était sortie du couvent encore presque enfant. Elle avait un peu plus de quatorze ans, et elle se sentait l'âge ingrat ; nous l'avons dit, à part les défauts, elle semblait plutôt laide que jolie ; elle n'avait aucun trait disgracieux, mais elle était gauche, timide et hardie à la fois, une grande petite fille.

L'éducation était terminée ; c'est-à-dire on lui avait enseigné la religion, et même, et surtout la dévotion ; on lui avait appris à lire, à écrire, à compter, à faire le « faire » ; c'est-à-dire la chose qu'on appelle maintenant la géographie, la grammaire, les parties de France, un peu de musique, à faire un peu de tout. Mais du reste elle ignorait tout, ce qui est un grand défaut. L'âme d'une jeune fille ne doit pas être obscure ; plus tard, il s'y fait des mirages et des illusions et trop vifs comme dans une chambre mal éclairée. Elle doit être doucement et discrètement éclairée, par le reflet des réalités que de leur lumière directe elle peut puiser un demi-jour utile et gracieusement austère qui ne se perd pas dans les fleurs puériles et empêche les chutes. Il n'y a rien de plus précieux que cet instinct maternel, intuition admirable où entrent l'expérience de la vierge et l'expérience de la femme, l'instinct et de quoi doit être fait ce demi-jour. Elle est complétée à cet instinct. Pour former l'âme d'une jeune fille, toutes les religieuses du monde ne valent pas une bonne mère.

Elle n'avait pas eu de mère. Elle n'avait eu que des sœurs et des frères au pluriel.

À Jean Valjean, il y avait bien en lui toutes les qualités nécessaires à la fois, et toutes les sollicitudes ; mais ce n'était pas un vieux homme qui ne savait rien du tout. C'était une œuvre de l'éducation, dans cette grave et simple préparation d'une femme à la vie, que de lui donner tout ce qu'il faut pour lutter contre cette grande ignorance et cette grande innocence !

Le couvent tourne la pensée du côté de la préparation d'une jeune fille aux passions comme à la préparation d'un jeune homme à la vertu. Le couvent tourne la pensée du côté de

?

fossoyeur, c'est le père Mestienne.

dit.

ment ! c'était ?

mort.

fossoyeur s'était attendu à tout, excepté à ceci, que le fossoyeur pût mourir. C'est pourtant vrai ; les fossoyeurs eux-mêmes meurent.

Il se mit à creuser la fosse des autres, on ouvre la

fosse, le fossoyeur demeura béant. Il eut à peine la force

de dire :

« Ce n'est pas possible !

Il est mort.

Il reprit-il faiblement, le fossoyeur, c'est le père

Lenoir, Napoléon, Louis XVIII. Après Mestienne, après le fossoyeur, je m'appelle Gribier.

Le fossoyeur, tout pâle, considéra ce Gribier.

Un homme long, maigre, livide, parfaitement décoloré, avait l'air d'un médecin manqué tourné fos-

fossoyeur et éclata de rire.

« Comme il arrive de drôles de choses ! Le fossoyeur est mort. Le petit père Mestienne est mort. Vive le petit père Lenoir ! Vous savez ce que le petit père Lenoir ? C'est le cruchon du cruchon sur le plomb. C'est le cruchon du Suresne, le cruchon du vrai Suresne de Paris ! Ah ! il est mort, le petit père Mestienne ! J'en suis fâché ; c'était un bon vivant, vous aussi, vous êtes un bon vivant. Pas de cruchon ? Nous allons aller boire ensemble un cruchon à l'heure.

Le fossoyeur répondit : — J'ai étudié. J'ai fait ma queue de bois jamais.

Le fossoyeur s'était remis en marche et roulait dans la poussière du cimetière.

Le fossoyeur avait ralenti son pas. Il boitait, plus par crainte que d'infirmité.

Le fossoyeur marchait devant lui.

Le fossoyeur passa encore une fois l'examen du cruchon.

Un de ces hommes qui, jeunes, ont l'air vieux, les fossoyeurs, sont très forts.

« Cruchon ! cria Fauchelevend.

Il se retourna.

« C'est le fossoyeur du couvent.

Le fossoyeur, dit l'homme.

Le fossoyeur, illettré, mais très fin, comprit qu'il avait affaire à une espèce redoutable, à un beau parleur.

« Cruchon !

« C'est ça, le père Mestienne est mort.

Le fossoyeur répondit :

« C'est tout simplement. Le bon Dieu a consulté son carnet d'adresses. C'était le tour du père Mestienne. Le père Mestienne est mort.

Le fossoyeur répéta machinalement :

« Le bon Dieu....

« Le bon Dieu, fit l'homme avec autorité. Pour les fossoyeurs, le Père éternel ; pour les jacobins, l'Être

« C'est que nous ne ferons pas connaissance ?

« Cruchon !

— Elle est faite. Vous êtes paysan, je suis de l'infini. La germination se complique de
 — On ne se connaît pas tant qu'on n'a d'un météore et du coup de bec de l'hirondelle
 semble. Qui vide son verre vide son cœur. uf, et elle mène de front la naissance d'un
 venir boire avec moi. Ça ne se refuse pas. re et l'avènement de Socrate. Où finit le

— D'abord la besogne.

Fauchelevant pensa : je suis perdu.

On n'était plus qu'à quelques tours de léiade de fleurs ; une nébuleuse est une
 petite allée qui menait au coin des religieux d'étoiles. Même promiscuité, et plus inouïe
 soyeur reprit :

— Paysan, j'ai sept mioches qu'il faut nour Les éléments et les principes se mêlent,
 il faut qu'ils mangent, il ne faut pas que je boient, s'épousent, se multiplient les uns par

Et il ajouta avec la satisfaction d'un être au point de faire aboutir le monde matériel
 fait une phrase :

— Leur faim est ennemie de ma soif.

Le corbillard tourna un massif de cyprès cosmiques, la vie universelle va et vient
 grande allée, en prit une petite, entra dans és inconnues, roulant tout dans l'invisible
 et s'enfonça dans un fourré. Ceci indiquait es effluves, employant tout, ne perdant pas
 té immédiate de la sépulture. Fauchelevant pas un sommeil, semant un animalcule ici,
 son pas, mais ne pouvait ralentir le corbillard un astre là, oscillant et serpentant, faisant
 ment la terre meuble, et mouillée par les pluère une force et de la pensée un élément,
 engluait les roues et alourdissait la marche. e et indivisible, dissolvant tout, excepté ce

Il se rapprocha du fossoyeur.

— Il y a un si bon petit vin d'Argenteuil panouissant tout en Dieu ; enchevêtrant,
 Fauchelevant. plus haute jusqu'à la plus basse, toutes les

— Villageois, reprit l'homme, cela ne devrans l'obscurité d'un mécanisme vertigineux,
 que je sois fossoyeur. Mon père était portie le vol d'un insecte au mouvement de la terre,
 née. Il me destinait à la littérature. Mais il a éant, qui sait ? ne fût-ce que par l'identité
 heurs. Il a fait des pertes à la Bourse. J'ai dû évolution de la comète dans le firmament
 l'état d'auteur. Pourtant je suis encore écrivaement de l'infusoire dans la goutte d'eau.

— Mais vous n'êtes donc pas fossoyeraite d'esprit. Engrenage énorme dont le
 tit Fauchelevant, se raccrochant à cette bratoeur est le moucheron et dont la dernière
 faible. zodiaque.

— L'un n'empêche pas l'autre. Je cumule.

Fauchelevant ne comprit pas ce dernier r

— Venons boire, dit-il.

Ici une observation est nécessaire. Fau quelle que fût son angoisse, offrait à boire
 s'expliquait pas sur un point : qui payera ?
 Fauchelevant offrait, et le père Mestienne p
 offre à boire résultait évidemment de la situ
 velle créée par le fossoyeur nouveau, et ce
 fallait la faire, mais le vieux jardinier laissait
 intention, le proverbial quart d'heure, dit de
 dans l'ombre. Quant à lui, Fauchelevant, si éri
 il ne se souciait point de payer.

Le fossoyeur poursuivit, avec un sourire s

— Il faut manger. J'ai accepté la survivan
 Mestienne. Quand on a fait presque ses clas
 philosophe. Au travail de la main, j'ai ajouté l
 bras. J'ai mon échoppe d'écrivain au marché
 Sèvres. Vous savez ? le marché aux Paraplui
 les cuisinières de la Croix-Rouge s'adressen
 leur bâcle leurs déclarations aux tourlourous
 j'écris des billets doux, le soir je creuse des fo
 est la vie, campagnard.

Le corbillard avançait. Fauchelevant, au
 l'inquiétude, regardait de tous les côtés au
 De grosses larmes de sueur lui tombaient du

— Pourtant, continua le fossoyeur, on n
 servir deux maîtresses. Il faudra que je choi
 plume ou de la pioche. La pioche me gête la

Le corbillard s'arrêta.

L'enfant de chœur descendit de la voitu
 puis le prêtre.

grimpeaux et des bergeronnettes s'assoupis petites roues de devant du corbillard mon-
les branchages ; on y sentait cette intimité sur un tas de terre au delà duquel on voyait
l'oiseau et de l'arbre ; le jour les ailes réjouverte.

feuilles, la nuit les feuilles protègent les ailesilà une farce ! répéta Fauchelevent conster-

L'hiver, la broussaille était noire, mouillée
grelottante, et laissait un peu voir la maison.
vait, au lieu de fleurs dans les rameaux et de
les fleurs, les longs rubans d'argent des lim
froid et épais tapis des feuilles jaunes ; ma
façon, sous tout aspect, en toute saison, pri
ver, été, automne, ce petit enclos respirait la
lie, la contemplation, la solitude, la liberté, l'a
l'homme, la présence de Dieu ; et la vieille gr
avait l'air de dire : ce jardin est à moi.

Le pavé de Paris avait beau être là tout
hôtels classiques et splendides de la rue de
deux pas, le dôme des Invalides tout près, l
des députés pas loin ; les carrosses de la ru
gogne et de la rue Saint-Dominique avaient t
fastueusement dans le voisinage, les omnib
bruns, blancs, rouges avaient beau se crois
carrefour prochain, le désert était rue Plu
mort des anciens propriétaires, une révoluti
passé, l'écroulement des antiques fortunes,
l'oubli, quarante ans d'abandon et de vidui
suffi pour ramener dans ce lieu privilégié les
les bouillons-blancs, les ciguës, les achillée
tales, les hautes herbes, les grandes plante
aux larges feuilles de drap vert pâle, les l
scarabées, les insectes inquiets et rapides ;
sortir des profondeurs de la terre et repar
ces quatre murs je ne sais quelle grande
et farouche ; et pour que la nature, qui déco
arrangements mesquins de l'homme et qui
toujours tout entière là où elle se répand,
dans la fourmi que dans l'aigle, en vînt à s'épa
un méchant petit jardin parisien avec autant
et de majesté que dans une forêt vierge d
Monde.

Rien n'est petit en effet ; quiconque est
pénétrations profondes de la nature, le sait.
cune satisfaction absolue ne soit donnée à
phie, pas plus de circonscrire la cause que
l'effet, le contemplateur tombe dans des ex
fond à cause de toutes ces décompositions
aboutissant à l'unité. Tout travaille à tout.

L'algèbre s'applique aux nuages ; l'irra
l'astre profite à la rose ; aucun penseu
dire que le parfum de l'aubépine est i
constellations. Qui donc peut calculer le t
molécule ? que savons-nous si des cré
mondes ne sont point déterminées par des
grains de sable ? qui donc connaît les flux e
réciproques de l'infiniment grand et de
petit, le retentissement des causes dans les
de l'être, et les avalanches de la création
importe ; le petit est grand, le grand est peti
en équilibre dans la nécessité ; effrayante v
l'esprit. Il y a entre les êtres et les choses de
de prodige ; dans cet inépuisable ensembl
à puceron, on ne se méprise pas ; on a
uns des autres. La lumière n'emporte pas
les parfums terrestres sans savoir ce qu'el
la nuit fait des distributions d'essence st
fleurs endormies. Tous les oiseaux qui vole

Chapitre III. *oliis ac frondibus*

insi livré à lui-même depuis plus d'un demi-devenu extraordinaire et charmant. Les pas-quarante ans s'arrêtaient dans cette rue pour pler, sans se douter des secrets qu'il déro- e ses épaisseurs fraîches et vertes. Plus d'un cette époque a laissé bien des fois ses yeux ée pénétrer indiscrètement à travers les bar- antique grille cadenassée, tordue, branlante, eux piliers verdis et moussus, bizarrement l'un fronton d'arabesques indéchiffrables.

it un banc de pierre dans un coin, une ou es moisies, quelques treillages décloués par ourrissant sur le mur ; du reste plus d'allées n ; du chiendent partout. Le jardinage était nature était revenue. Les mauvaises herbes t, aventure admirable pour un pauvre coin a fête des giroflées y était splendide. Rien rdin ne contrariait l'effort sacré des choses ; la croissance vénérable était là chez elle. s'étaient baissés vers les ronces, les ronces ntées vers les arbres, la plante avait grim- che avait fléchi, ce qui rampe sur la terre rouver ce qui s'épanouit dans l'air, ce qui ent s'était penché vers ce qui se traîne dans ; troncs, rameaux, feuilles, fibres, touffes, nents, épines, s'étaient mêlés, traversés, mandus ; la végétation, dans un embrassement pfond, avait célébré et accompli là, sous l'œil u créateur, en cet enclos de trois cents pieds aint mystère de sa fraternité, symbole de la umaine. Ce jardin n'était plus un jardin, c'était saille colossale ; c'est-à-dire quelque chose énétrable comme une forêt, peuplé comme rissonnant comme un nid, sombre comme drale, odorant comme un bouquet, solitaire e tombe, vivant comme une foule.

al, cet énorme buisson, libre derrière sa grille s quatre murs, entrant en rut dans le sourd i germination universelle, tressaillait au soleil que comme une bête qui aspire les effluves cosmique et qui sent la sève d'avril monter ner dans ses veines, et, secouant au vent sa e chevelure verte, semait sur la terre humide, ues frustes, sur le perron croulant du pavillon sur le pavé de la rue déserte, les fleurs en osée en perles, la fécondité, la beauté, la vie, parfums. À midi mille papillons blancs s'y , et c'était un spectacle divin de voir là tour- n flocons dans l'ombre cette neige vivante , dans ces gaies ténèbres de la verdure, une dix innocentes parlaient doucement à l'âme, les gazouillements avaient oublié de dire, nnements le complétaient. Le soir une va- rerie se dégageait du jardin et l'enveloppait ; de brume, une tristesse céleste et calme, le ; l'odeur si enivrante des chèvrefeuilles et s en sortait de toute part comme un poison subtil ; on entendait les derniers appels des

confidente d'un robin dameret, était mainten aux avis du percepteur des contributions et de garde. Car M. Fauchelevant, rentier, était nationale ; il n'avait pu échapper aux mailles recensement de 1831. Les renseignements pris à cette époque étaient remontés jusqu' du Petit-Picpus, sorte de nuée impénétrabl d'où Jean Valjean était sorti vénérable aux mairie, et, par conséquent, digne de monter

Trois ou quatre fois l'an, Jean Valjean en uniforme et faisait sa faction ; très volontiers c'était pour lui un déguisement correct qu à tout le monde en le laissant solitaire. Je venait d'atteindre ses soixante ans, âge de l légale ; mais il n'en paraissait pas plus de d'ailleurs il n'avait aucune envie de se soust sergent-major et de chicaner le comte de n'avait pas d'état civil ; il cachait son nom son identité, il cachait son âge, il cachait tou venons de le dire, c'était un garde national de l'onté. Ressembler au premier venu qui paye butions, c'était là toute son ambition. Cet ho pour idéal, au dedans, l'ange, au dehors, le b

Notons un détail pourtant. Quand Jean V tait avec Cosette, il s'habillait comme on l'a assez l'air d'un ancien officier. Lorsqu'il sort c'était le plus habituellement le soir, il était to d'une veste et d'un pantalon d'ouvrier, et c casquette qui lui cachait le visage. Était-ce ou humilité ? Les deux à la fois. Cosette éta mée au côté énigmatique de sa destinée et à peine les singularités de son père. Quant à elle vénérat Jean Valjean, et trouvait bon t faisait. — Un jour, son boucher, qui avait en Valjean, lui dit : C'est un drôle de corps. Elle C'est un-un saint.

Ni Jean Valjean, ni Cosette, ni Toussaint et ne sortaient jamais que par la porte de la r lone. À moins de les apercevoir par la grille était difficile de deviner qu'ils demeuraient r Cette grille restait toujours fermée. Jean Va laissé le jardin inculte, afin qu'il n'attirât pas

En cela il se trompait peut-être.

Chapitre VI. Les quatre planches

ans la bière ? on le sait. Jean Valjean.

Valjean s'était arrangé pour vivre là dedans, et à peu près.

ne chose étrange à quel point la sécurité de ce donne la sécurité du reste. Toute la com-éméditée par Jean Valjean marchait, et mar-depuis la veille. Il comptait, comme Fauche-le père Mestienne. Il ne doutait pas de la situation plus critique, jamais calme plus

tre planches du cercueil dégagent une sorte ble. Il semblait que quelque chose du repos entrât dans la tranquillité de Jean Valjean.

de cette bière, il avait pu suivre et il suivait phases du drame redoutable qu'il jouait avec

ès que Fauchelevant eut achevé de clouer la dessus, Jean Valjean s'était senti emporter, À moins de secousses, il avait senti qu'on pavé à la terre battue, c'est-à-dire qu'on quit-s et qu'on arrivait aux boulevards. À un bruit ait deviné qu'on traversait le pont d'Austerlitz. temps d'arrêt, il avait compris qu'on entrai netière ; au second temps d'arrêt, il s'était a fosse.

ement il sentit que des mains saisissaient la un frottement rauque sur les planches ; il se pte que c'était une corde qu'on nouait autour pour le descendre dans l'excavation.

ut une espèce d'étourdissement.

ement les croque-morts et le fossoyeur ssé basculer le cercueil et descendu la tête ieds. Il revint pleinement à lui en se sentant et immobile. Il venait de toucher le fond.

un certain froid.

x s'éleva au-dessus de lui, glaciale et solent- tendit passer, si lentement qu'il pouvait les près l'autre, des mots latins qu'il ne compre-

dormiunt in terrae pulvere, evigilabunt ; alii in nam, et alii in opprobrium, ut videant semper.

x d'enfant dit :

ofundis.

grave recommença :

rem aeternam dona ei, Domine.

d'enfant répondit :

perpetua luceat ei.

dit sur la planche qui le recouvrait quelque me le frappement doux de quelques gouttes était probablement l'eau bénite.

ea : Cela va être fini. Encore un peu de pa-prêtre va s'en aller. Fauchelevant emmènera boire. On me laissera. Puis Fauchelevant re- il, et je sortirai. Ce sera l'affaire d'une bonne

grave reprit :

iescat in pace.

x d'enfant dit :

— Amen.

Jean Valjean, l'oreille tendue, perçut que comme des pas qui s'éloignaient.

— Les voilà qui s'en vont, pensa-t-il. Je su

Tout à coup il entendit sur sa tête un b sembla la chute du tonnerre.

C'était une pelletée de terre qui tombait cueil.

Une seconde pelletée de terre tomba.

Un des trous par où il respirait venait de s

Une troisième pelletée de terre tomba.

Puis une quatrième.

Il est des choses plus fortes que l'hom fort. Jean Valjean perdit connaissance.

Chapitre II.

Jean Valjean garde national

proprement parler, il vivait rue Plumet et il y gé son existence de la façon que voici :

avec la servante occupait le pavillon ; elle nde chambre à coucher aux trumeaux peints, aux baguettes dorées, le salon du président tapisseries et de vastes fauteuils ; elle avait Jean Valjean avait fait mettre dans la chambre un lit à baldaquin d'ancien damas à trois t un vieux et beau tapis de Perse acheté rue Saint-Paul chez la mère Gaucher, et, pour cor-rérité de ces vieilleries magnifiques, il avait à ce bric-à-brac tous les petits meubles gais des jeunes filles, l'étagère, la bibliothèque s dorés, la papeterie, le buvard, la table à crustée de nacre, le nécessaire de vermeil, la porcelaine du Japon. De longs rideaux de da-ouge à trois couleurs pareils au lit pendaient s du premier étage. Au rez-de-chaussée, des tapisserie. Tout l'hiver la petite maison de ait chauffée du haut en bas. Lui, il habitait e loge de portier qui était dans la cour du un matelas sur un lit de sangle, une table nc, deux chaises de paille, un pot à l'eau de elques bouquins sur une planche, sa chère un coin, jamais de feu. Il dînait avec Cosette, un pain bis pour lui sur la table. Il avait dit lorsqu'elle était entrée : — C'est mademoi-st la maîtresse de la maison. — Et vous, mo-avait répliqué Toussaint stupéfaite. — Moi, je hieux que le maître, je suis le père.

au couvent avait été dressée au ménage et épense qui était fort modeste. Tous les jours an prenait le bras de Cosette et la menait Il la conduisait au Luxembourg, dans l'allée équentée, et tous les dimanches à la messe, Saint-Jacques-du-Haut-Pas, parce que c'était omme c'est un quartier très pauvre, il y fai-bup l'aumône, et les malheureux l'entouraient se, ce qui lui avait valu l'épître des Thénar-*monsieur bienfaisant de l'église Saint-Jacques-*s. Il menait volontiers Cosette visiter les indi-s malades. Aucun étranger n'entraît dans la la rue Plumet. Toussaint apportait les pro-Jean Valjean allait lui-même chercher l'eau d'eau qui était tout proche sur le boulevard. le bois et le vin dans une espèce de renfonce-souterrain tapissé de rocailles qui avoisinait la rue de Babylone et qui autrefois avait servi à M. le président ; car au temps des Folies ites-Maisons, il n'y avait pas d'amour sans

t dans la porte bâtarde de la rue de Babylone . boîtes tirelires destinées aux lettres et aux seulement, les trois habitants du pavillon de net ne recevant ni journaux ni lettres, toute a boîte, jadis entremetteuse d'amourettes et

Chapitre VII.

On trouvera l'origine du mot : ne pas perdre la carte

Il se passait au-dessus de la bière où était
an.

Le corbillard se fut éloigné, quand le prêtre et
le chœur furent remontés en voiture et partis,
Fauchelevant, qui ne quittait pas des yeux le fossoyeur,
vint s'approcher et empoigner sa pelle, qui était enfoncée
dans le tas de terre.

Fauchelevant prit une résolution suprême.

« Ça entre la fosse et le fossoyeur, croisa les
yeux :

« C'est moi qui paye !

Le fossoyeur le regarda avec étonnement, et répon-

dit :

« C'est le paysan ?

Fauchelevant répéta :

« C'est moi qui paye !

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

« Pourquoi ?

Il jeta la troisième pelletée. Puis il enfonça la pelle dans la terre et ajouta :

— Voyez-vous, il va faire froid cette nuit, crierait derrière nous si nous la plantions là vertue.

En ce moment, tout en chargeant sa pelle, le fossoyeur se courbait et la poche de sa veste bouillonnait. Le regard effaré de Fauchelevant tomba dans cette poche, et s'y arrêta.

Le soleil n'était pas encore caché par la chose de blanc au fond de cette poche béante. Toute la quantité d'éclair que peut avoir un paysan picard traversa la prunelle de Fauchelevant de lui venir une idée.

Sans que le fossoyeur, tout à sa pelletée s'en aperçût, il lui plongea par derrière la main dans la poche, et il retira de cette poche la chose qu'il cherchait.

Le fossoyeur envoya dans la fosse la pelletée.

Au moment où il se retournait pour prendre son outil, Fauchelevant le regarda avec un profond intérêt et lui dit :

— À propos, nouveau, avez-vous votre carte ?

Le fossoyeur s'interrompit.

— Quelle carte ?

— Le soleil va se coucher.

— C'est bon, qu'il mette son bonnet de nuit.

— La grille du cimetière va se fermer.

— Eh bien, après ?

— Avez-vous votre carte ?

— Ah, ma carte ! dit le fossoyeur.

Et il fouilla dans sa poche.

Une poche fouillée, il fouilla l'autre. Il trouva deux poches, explora le premier, retourna le second.

— Mais non, dit-il, je n'ai pas ma carte oubliée.

— Quinze francs d'amende, dit Fauchelevant.

Le fossoyeur devint vert. Le vert est la couleur des gens livides.

— Ah Jésus-mon-Dieu-bancroche-à-bilbaore ! s'écria-t-il. Quinze francs d'amende !

— Trois pièces-cent-sous, dit Fauchelevant.

Le fossoyeur laissa tomber sa pelle.

Le tour de Fauchelevant était venu.

— Ah çà, dit Fauchelevant, conscrit, pas de pitié. Il ne s'agit pas de se suicider, et de prendre la fosse. Quinze francs, c'est quinze francs, vous pouvez ne pas les payer. Je suis vieux, le nouveau. Je connais les trucs, les trocs, les trucs. Je vas vous donner un conseil d'ami. Est-ce que le soleil se couche, il est dix heures, le cimetière va fermer dans cinq minutes.

— C'est vrai, répondit le fossoyeur.

— D'ici à cinq minutes, vous n'avez pas le temps de remplir la fosse, elle est creuse comme le doigt, et d'arriver à temps pour sortir avant qu'elle soit fermée.

— C'est juste.

— En ce cas quinze francs d'amende.

— Quinze francs.

— Mais vous avez le temps... — Où demeurez-vous ?

— À deux pas de la barrière. À un quart de rue de Vaugirard, numéro 87.

la présence de l'homme ne communique plus avec le temps, en pendant vos guiboles à
 était restée meublée de ses vieux meubles le sortir tout de suite.
 à vendre ou à louer, et les dix ou douze perlexact.
 passent par an rue Plumet en étaient averbis hors de la grille, vous galopez chez vous,
 écriteau jaune et illisible accroché à la grillz votre carte, vous revenez, le portier du
 depuis 1810. ous ouvre. Ayant votre carte, rien à payer. Et
 Vers la fin de la Restauration, ces mêmerez votre mort. Moi, je vas vous le garder en
 purent remarquer que l'écriteau avait dispaour qu'il ne se sauve pas.
 même, les volets du premier étage étaient us dois la vie, paysan.
 maison en effet était occupée. Les fenêtriz-moi le camp, dit Fauchelevant.
 « des petits rideaux », signe qu'il y avait uneyeur, éperdu de reconnaissance, lui secoua
 Au mois d'octobre 1829, un homme d'un partit en courant.
 s'était présenté et avait loué la maison telle de fossoyeur eut disparu dans le fourré, Fau-
 y compris, bien entendu, l'arrière-corps de couta jusqu'à ce qu'il eût entendu le pas se
 couloir qui allait aboutir à la rue de Babylone; il se pencha vers la fosse et dit à demi-voix :
 rétablir les ouvertures à secret des deux pMadeleine !
 passage. La maison, nous venons de le dire, é répondit. Fauchelevant eut un frémisse-
 à peu près meublée des vieux ameubleme laissa rouler dans la fosse plutôt qu'il n'y
 sident, le nouveau locataire avait ordonné qse jeta sur la tête du cercueil et cria :
 parations, ajouté çà et là ce qui manquait, revous là ?
 vés à la cour, des briques aux carrelages, dedans la bière.
 à l'escalier, des feuilles aux parquets et desevent, ne respirant plus à force de tremble-
 croisées, et enfin était venu s'installer avecon ciseau à froid et son marteau, et fit sauter
 fille et une servante âgée, sans bruit, plutôt cde dessus. La face de Jean Valjean apparut
 qu'un qui se glisse que comme quelqu'un quipuscule, les yeux fermés, pâle.
 soi. Les voisins n'en jasèrent point, par la raisveux de Fauchelevant se hérissèrent, il se
 avait pas de voisins. t, puis tomba adossé à la paroi de la fosse,
 Ce locataire peu à effet était Jean Valjeaisser sur la bière. Il regarda Jean Valjean.
 fille était Cosette. La servante était une filjean gisait, blême et immobile.
 Toussaint que Jean Valjean avait sauvée event murmura d'une voix basse comme un
 et de la misère et qui était vieille, provincial
 trois qualités qui avaient déterminé Jean Vmort !
 prendre avec lui. Il avait loué la maison sousdressant, croisant les bras si violemment
 M. Fauchelevant, rentier. Dans tout ce qui a eux poings fermés vinrent frapper ses deux
 plus haut, le lecteur a sans doute moins tcria :
 que Thénardier à reconnaître Jean Valjean. comme je le sauve, moi !
 Pourquoi Jean Valjean avait-il quitté le pauvre bonhomme se mit à sangloter. Mo-
 Petit-Picpus ? Que s'était-il passé ? car c'est une erreur de croire que le mono-
 Il ne s'était rien passé. pas dans la nature. Les fortes agitations
 On s'en souvient. Jean Valjean était heurvent à haute voix.
 couvent, si heureux que sa conscience finit p la faute au père Mestienne. Pourquoi est-
 ter. Il voyait Cosette tous les jours, il sentait l imbécile-là ? qu'est-ce qu'il avait besoin de
 naître et se développer en lui de plus en plus, oment où on ne s'y attend pas ? c'est lui qui
 de l'âme cette enfant, il se disait qu'elle étamonsieur Madeleine. Père Madeleine ! Il est
 rien ne pouvait la lui enlever, que cela serait re. Il est tout porté. C'est fini.
 niment, que certainement elle se ferait religieiei, ces choses-là, est-ce que ça a du bon
 chaque jour doucement provoquée, qu'ainsi mon Dieu ! il est mort ! Eh bien, et sa petite,
 était désormais l'univers pour elle comme pue je vas en faire ? qu'est-ce que la fruitière
 y vieillirait et qu'elle y grandirait, qu'elle y u'un homme comme ça meure comme ça,
 qu'il y mourrait, qu'enfin, ravissante espéraru possible ! Quand je pense qu'il s'était mis
 séparation n'était possible. En réfléchissamarrette ! Père Madeleine ! père Madeleine !
 en vint à tomber dans des perplexités. Il s'ira étouffé, je disais bien. Il n'a pas voulu me
 se demandait si tout ce bonheur-là était bien, voilà une jolie polissonnerie de faite ! Il
 ne se composait pas du bonheur d'un aute brave homme, le plus bon homme qu'il y eût
 heur de cette enfant qu'il confisquait et quonnes gens du bon Dieu ! Et sa petite Ah !
 lui vieillard ; si ce n'était point là un vol ? Il she rentre pas là-bas, moi. Je reste ici. Avoir
 cette enfant avait le droit de connaître la vie de comme ça ! C'est bien la peine d'être deux
 noncer, que lui retrancher, d'avance et en quête deux vieux fous. Mais d'abord comment
 sans la consulter, toutes les joies sous préppour entrer dans le couvent ? c'était déjà le
 sauver toutes les épreuves, profiter de son igitment. On ne doit pas faire de ces choses-
 de son isolement pour lui faire germer une vdeleine ! père Madeleine ! Madeleine ! mon-
 ficieuse, c'était dénaturer une créature humaineleine ! monsieur le maire ! Il ne m'entend
 à Dieu. Et qui sait si, se rendant compte un jous donc de là à présent !
 cela et religieuse à regret, Cosette n'en vievracha les cheveux.
 à le haïr ? Dernière pensée, presque égoïst

On entendit au loin dans les arbres un coup d'aigu. C'était la grille du cimetière qui se fermait.

Fauchelevant se pencha sur Jean Valjean. Le coup eut une sorte de rebondissement et tomba comme qu'on peut avoir dans une fosse. Jean Valjean, yeux ouverts, et le regardait.

Voir une mort est effrayant, voir une ressurection presque autant. Fauchelevant devint pâle, pierre, pâle, hagard, bouleversé par tous les d'émotions, ne sachant s'il avait affaire à un mort, regardant Jean Valjean qui le regardait.

— Je m'endormais, dit Jean Valjean.

Et il se mit sur son séant.

Fauchelevant tomba à genoux.

— Juste bonne Vierge ! m'avez-vous fait

Puis il se releva et cria :

— Merci, père Madeleine !

Jean Valjean n'était qu'évanoui. Le grand réveillé.

La joie est le reflux de la terreur. Fauchelevant presque autant à faire que Jean Valjean pouvait lui.

— Vous n'êtes donc pas mort ! Oh ! comment avez de l'esprit, vous ! Je vous ai tant appelé, êtes revenu. Quand j'ai vu vos yeux fermés, bon ! le voilà étouffé. Je serais devenu fou, fou à camisole. On m'aurait mis à Bicêtre, que vous voulez que je fasse si vous étiez votre petite ! c'est la fruitière qui n'y aurait rien. On lui campe l'enfant sur les bras, et le grand mort ! Quelle histoire ! mes bons saints de quelle histoire ! Ah ! vous êtes vivant, voilà !

— J'ai froid, dit Jean Valjean.

Ce mot rappela complètement Fauchelevant à la réalité, qui était urgente. Ces deux hommes venus à eux, avaient, sans s'en rendre compte, et en eux quelque chose d'étrange, l'égarément sinistre du lieu.

— Sortons vite d'ici, s'écria Fauchelevant.

Il fouilla dans sa poche, et en tira une gourde qui s'était pourvu.

— Mais d'abord la goutte ! dit-il.

La gourde acheva ce que le grand air avait commencé. Jean Valjean but une gorgée d'eau-de-vie, pleine possession de lui-même.

Il sortit de la bière, et aida Fauchelevant à lever le couvercle.

Trois minutes après, ils étaient hors de la fosse.

Du reste Fauchelevant était tranquille. Les temps. Le cimetière était fermé. La surveillance de Gribier n'était pas à craindre. Ce qui était chez lui, occupé à chercher sa carte, et caché de la trouver dans son logis puisqu'elle était dans la poche de Fauchelevant. Sans carte, il ne pouvait aller au cimetière.

Fauchelevant prit la pelle et Jean Valjean et tous deux firent l'enterrement de la bière.

Quand la fosse fut comblée, Fauchelevant dit à Jean Valjean :

— Venons-nous-en. Je garde la pelle ; et je la pioche.

La nuit tombait.

Jean Valjean eut quelque peine à se remettre à marcher. Dans cette bière, il s'était roidi et était un peu cadavre. L'ankylose de la mort l'avait

Chapitre I.

La maison à secret

leu du siècle dernier, un président à mortier de Paris ayant une maîtresse et s'en cachait à cette époque les grands seigneurs monstres maîtresses et les bourgeois les cachaient, firent « une petite maison » faubourg Saint-Jacques, dans la rue déserte de Blomet, qu'on nomme rue Plumet, non loin de l'endroit qu'on appelle *Combat des Animaux*.

La maison se composait d'un pavillon à un seul étage, à deux salles au rez-de-chaussée, deux chambres, en bas une cuisine, en haut un boudoir, un grenier, le tout précédé d'un jardin avec un puits, donnant sur la rue. Ce jardin avait environ dix mètres de large. C'était là tout ce que les passants pouvaient voir, mais en arrière du pavillon il y avait une cour de dix mètres de fond de la cour un logis bas de deux pièces, une chambre et une espèce d'en-cas destiné à dissimuler au besoin une chambre et une nourrice. Ce logis communiquait avec la maison, par une porte masquée et ouvrant à secret, par un couloir étroit, pavé, sinueux, à ciel ouvert, par une porte aux hautes murailles, lequel, caché avec un puits et comme perdu entre les clôtures des cultures dont il suivait tous les angles et les murs, allait aboutir à une autre porte égale à la première, qui s'ouvrait à un demi-quart de lieue de la maison, dans un autre quartier, à l'extrémité solitaire de la rue de Babylone.

Le président s'introduisait par là, si bien que ceux qui l'eussent épié et suivi et qui eussent pu le voir, le M. le président se rendait tous les jours à la messe, et venait quelque part, n'eussent pu se douter de rien. La rue de Babylone c'était aller rue Blomet. Les hommes habiles achats de terrains, l'ingénieux maître d'œuvre put faire faire ce travail de voirie secrète sur sa propre terre, et par conséquent sans frais. Plus tard il avait revendu par petites parcelles les lots de terre riverains du corps de la maison et cultures les lots de terre riverains du corps de la maison, propriétaires de ces lots de terre croyaient qu'ils n'avaient devant les yeux un mur mitoyen, et ne connaissent pas même l'existence de ce long couloir lavé serpentant entre deux murailles parmi les cultures, les bandes et leurs vergers. Les oiseaux seuls de la cour, par une sorte de curiosité. Il est probable que les fauvettes de la cour du siècle dernier avaient fort jaser sur le couloir de M. le président.

Le pavillon, bâti en pierre dans le goût Mansart, et meublé dans le goût Watteau, rocaille au dehors, et ferrure au dehors, muré d'une triple haie de terre, et quelque chose de discret, de coquet et de secret, comme il sied à un caprice de l'amour et de la mode.

La maison et ce couloir, qui ont disparu aujourd'hui, n'avaient encore il y a une quinzaine d'années. Le propriétaire avait acheté la maison pour la faire habiter, mais n'ayant pu en payer le prix, la nation le mit en vente, de sorte que ce fut la maison qui démolit le propriétaire. Depuis la maison resta inhabitée, et tomba en ruine, comme toute demeure à laquelle

planches. Il fallut, en quelque sorte, qu'il se sépulcre.

êtes gourds, dit Fauchelevant. C'est domme sois bancal, nous battrions la semelle.

répondit Jean Valjean, quatre pas me mettrache dans les jambes.

allèrent par les allées où le corbillard avait été posés devant la grille fermée et le pavillon du gardien Fauchelevant, qui tenait à sa main la carte du cimetière. Il jeta dans la boîte, le portier tira le cordon, ouvrit, ils sortirent.

me tout cela va bien ! dit Fauchelevant ; l'idée vous avez eue, père Madeleine !

chirent la barrière Vaugirard de la façon la plus facile du monde. Aux alentours d'un cimetière, deux pioches sont deux passeports.

le Vaugirard était déserte.

Madeleine, dit Fauchelevant tout en cheminant devant les yeux vers les maisons, vous avez de la chance que moi. Indiquez-moi donc le numéro

ici justement, dit Jean Valjean.

Il n'y avait personne dans la rue, reprit Fauchelevant.

Il prit la pioche, et attendez-moi deux minutes.

Fauchelevant entra au numéro 87, monta tout en haut par l'instinct qui mène toujours le pauvre et frappa dans l'ombre à la porte d'une mansarde. Il répondit :

Z.

Il entendit la voix de Gribier.

Fauchelevant poussa la porte. Le logis du fossoyeur était encombré de toutes ces infortunées demeures, un galetas, un gublé et encombré. Une caisse d'emballage, une chaise peut-être, — y tenait lieu de commode, un seau y tenait lieu de fontaine, une paillasse y tenait lieu de lit, le carreau y tenait lieu de chaises et y avait dans un coin, sur une loque qui était un tapis, un beau tapis, une femme maigre et force sans un tas. Tout ce pauvre intérieur portait l'empreinte d'un bouleversement. On eût dit qu'il y avait eu un évènement de terre « pour un ». Les couvercles des pots étaient placés, les haillons étaient épars, la cruche sur le mur, la mère avait pleuré, les enfants probablement été battus ; traces d'une perquisition et d'une bourrue. Il était visible que le fossoyeur avait récemment cherché sa carte, et fait tout responsable de cette perte dans le galetas, depuis sa cruche à la femme. Il avait l'air désespéré.

Fauchelevant se hâtait trop vers le dénouement de sa aventure pour remarquer ce côté triste de son

et dit :

Vous rapportez votre pioche et votre pelle.

Il regarda stupéfait.

Vous, paysan ?

Le lendemain matin chez le concierge du cimetière, il lui remit sa pioche et sa pelle et demanda sa carte.

Il lui donna la pelle et la pioche sur le carreau.

Et ce que cela veut dire ? demanda Gribier.

Fauchelevant veut dire que vous aviez laissé tomber votre pelle et votre pioche, que je l'ai trouvée à terre quand vous étiez parti, que j'ai enterré le mort, que j'ai fait votre besogne, que le portier vous a rendu votre carte, et que vous ne payerez pas de rien. Voilà, conscrit.

— Merci, villageois ! s'écria Gribier éblou
chaîne fois, c'est moi qui paye à boire.

Le troisième — La maison de la rue Plumet

monde que les cinq francs destinés au père
Il les prit, et les mit dans la main d'Éponine.

Elle ouvrit les doigts et laissa tomber la pièce
et le regardant d'un air sombre :

– Je ne veux pas de votre argent, dit-elle.

Chapitre VIII. L'interrogatoire réussi

Après, par la nuit noire, deux hommes et un
présentaient au numéro 62 de la petite rue
plus vieux de ces hommes levait le marteau

et Fauchelevant, Jean Valjean et Cosette.

Ces bonshommes étaient allés chercher Cosette
la fruitière de la rue du Chemin-Vert où Fauchelevant
avait déposée la veille. Cosette avait passé
quatre heures à ne rien comprendre et à trembler
d'effroi. Elle tremblait tant qu'elle n'avait
rien mangé ni dormi. Elle n'avait pas mangé non plus, ni dormi. La
prieure lui avait fait cent questions, sans obtenir
rien qu'un regard morne, toujours le même.
Fauchelevant n'avait rien laissé transpirer de tout ce qu'elle
avait vu et vu depuis deux jours. Elle devinait qu'on
était en crise. Elle sentait profondément qu'il fallait
faire un sacrifice. Qui n'a éprouvé la souveraine puis-
sance de ces trois mots prononcés avec un certain ac-
cent d'oreille d'un petit être effrayé : *Ne dis rien !*
Fauchelevant était muette. D'ailleurs, personne ne garde
le secret comme un enfant.

Un jour, quand, après ces lugubres vingt-quatre
heures, Fauchelevant avait revu Jean Valjean, elle avait poussé un
cri, que quelqu'un de pensif qui l'eût entendu
dans ce cri la sortie d'un abîme.

Fauchelevant était du couvent et savait les mots de
la prière. Les portes s'ouvrirent.

Fauchelevant résolu le double et effrayant problème :
comment entrer.

Fauchelevant, qui avait ses instructions, ouvrit la petite
trappe qui communiquait de la cour au jardin,
vingt ans on voyait encore de la rue, dans le
fond de la cour, faisant face à la porte cochère.
Fauchelevant introduisit tous les trois par cette porte,
ils gagnèrent ce parloir intérieur réservé où
Fauchelevant, la veille, avait pris les ordres de la prieure.
Fauchelevant, son rosaire à la main, les attendait. Une
voile, le voile bas, était debout près d'elle. Une
lampe discrète éclairait, on pourrait presque dire
fauchelevant d'éclairer le parloir.

Fauchelevant passa en revue Jean Valjean. Rien n'exa-
geait un œil baissé.

Fauchelevant le questionna :

– Vous le frère ?

Fauchelevant, vénérable mère, répondit Fauchelevant.

– Comment vous appelez-vous ?

Fauchelevant répondit :

– Fauchelevant.

Fauchelevant eut en effet un frère nommé Ultime qui était

– Quel pays êtes-vous ?

Fauchelevant répondit :

– Combrigney, près Amiens.

– À quel âge avez-vous ?

Fauchelevant répondit :

– Vingt ans.

– Quel est votre état ?

Fauchelevant répondit :

— Jardinier. pâlit. Tout son sang reflua à son cœur.

— Êtes-vous bon chrétien ? e adresse ?

Fauchelevant répondit : sse que vous m'avez demandée !

— Tout le monde l'est dans la famille. uta comme si elle faisait effort :

— Cette petite est à vous ? sse... vous savez bien ?

Fauchelevant répondit : bégaya Marius.

— Oui, révérende mère. demoiselle !

— Vous êtes son père ? prononcé, elle soupira profondément.

Fauchelevant répondit : sauta du parapet où il était assis et lui prit

— Son grand-père. t la main.

La mère vocale dit à la prieure à demi-voeh bien ! conduis-moi ! dis-moi ! demande-

— Il répond bien. que tu voudras ! Où est-ce ?

Jean Valjean n'avait pas prononcé un mot avec moi, répondit-elle. Je ne sais pas bien

La prieure regarda Cosette avec attentinuméro ; c'est tout de l'autre côté d'ici, mais

demi-voix à la mère vocale : rien la maison, je vais vous conduire.

— Elle sera laide. ra sa main et reprit, d'un ton qui eût navré un

Les deux mères causèrent quelques mtr, mais qui n'effleura même pas Marius ivre

bas dans l'angle du parloir, puis la prieure té :

et dit : comme vous êtes content !

— Père Fauvent, vous aurez une autre je passa sur le front de Marius. Il saisit Épo-

avec grelot. Il en faut deux maintenant. bras.

Le lendemain en effet on entendait démoi une chose !

dans le jardin, et les religieuses ne résist ? dit-elle, qu'est-ce que cela veut dire ?

soulever un coin de leur voile. On voyait aus voulez que je jure ?

les arbres deux hommes bêcher côte à côtt.

et un autre. Événement énorme. Le silenceère ! promets-moi, Éponine ! jure-moi que tu

jusqu'à s'entre-dire : C'est un aide-jardinier. s cette adresse à ton père !

Les mères vocales ajoutaient : C'est un frourna vers lui d'un air stupéfait.

Fauvent. ine ! comment savez-vous que je m'appelle

Jean Valjean en effet était régulièrement

avait la genouillère de cuir, et le grelot ; il ets-moi ce que je te dis !

mais officiel. Il s'appelait Ultime Faucheleve semblait ne pas l'entendre.

La plus forte cause déterminante de lgentil, ça ! vous m'avez appelée Éponine !

avait été l'observation de la prieure sur Corrit les deux bras à la fois.

sera laide. réponds-moi donc, au nom du ciel ! fais

La prieure, ce pronostic prononcé, prit ice que je te dis, jure-moi que tu ne diras pas

ment Cosette en amitié, et lui donna place de tu sais à ton père !

nat comme élève de charité. père ? dit-elle. Ah oui, mon père ! Soyez donc

Ceci n'a rien que de très logique. On a bl est au secret. D'ailleurs est-ce que je m'oc-

point de miroir au couvent, les femmen père !

conscience pour leur figure ; or, les filles quitu ne me promets pas ! s'écria Marius.

jolies se laissent malaisément faire religlâchez-moi donc ! dit-elle en éclatant de rire,

vocation étant assez volontiers en proportis me secouez ! Si ! si ! je vous promets ça !

de la beauté, on espère plus des laides que ça ! qu'est-ce que cela me fait ? je ne dirai

De là un goût vif pour les laiderons. se à mon père. Là ! ça va-t-il ? c'est-il ça ?

Toute cette aventure grandit le bon viersonne ? fit Marius.

levant ; il eut un triple succès ; auprès de Jersonne.

qu'il sauva et abrita ; auprès du fossoyeur Gsent, reprit Marius, conduis-moi.

disait : il m'a épargné l'amende ; auprès du de suite ?

grâce à lui, en gardant le cercueil de la mèrede suite.

sous l'autel, éluda César et satisfit Dieu. Iz. — Oh ! comme il est content ! dit-elle.

bière avec cadavre au Petit-Picpus et uneuelques pas, elle s'arrêta.

cadavre au cimetière Vaugirard ; l'ordre pu me suivez de trop près, monsieur Marius.

sans doute profondément troublé, mais ne si aller devant, et suivez-moi comme cela,

pas. Quant au couvent, sa reconnaissance semblant. Il ne faut pas qu'on voie un jeune

chelevant fut grande. Fauchelevant devint en, comme vous, avec une femme comme

des serviteurs et le plus précieux des jard

plus prochaine visite de l'archevêque, la pri langue ne saurait dire tout ce qu'il y avait

la chose à Sa Grandeur, en s'en confessant ut, femme, ainsi prononcé par cette enfant.

s'en vantant aussi. L'archevêque, au sortir ne dizaine de pas, et s'arrêta encore ; Marius

en parla, avec applaudissement et tout ba Elle lui adressa la parole de côté et sans se

Latil, confesseur de Monsieur, plus tard arcs lui :

Reims et cardinal. L'admiration pour Fauchebpos, vous savez que vous m'avez promis

chemin, car elle alla à Rome. Nous avons pose ?

yeux un billet adressé par le pape régnant fouilla dans sa poche. Il ne possédait au

et vers la détresse. Elle était pieds nus et ses parents, monsignor dans la nonciature comme le jour où elle était entrée si résolu nommé comme lui Della Genga ; on y lit ces sa chambre, seulement ses haillons avaient l'air paraît qu'il y a dans un couvent de Paris de plus ; les trous étaient plus larges, les gu excellent, qui est un saint homme, appelé sordides. C'était cette même voix enrouée Rien de tout ce triomphe ne parvint jusqu'à front terni et ridé par le hâle, ce même regard dans sa baraque ; il continua de greffer, et vacillant. Elle avait de plus qu'autrefois de et de couvrir ses melonnières, sans être au sionomie ce je ne sais quoi d'effrayé et de excellence et de sa sainteté. Il ne se douta que la prison traversée ajoute à la misère. e sa gloire que ne s'en doute un bœuf de

Elle avait des brins de paille et de foie de Surrey dont le portrait est publié dans l'*London News* avec cette inscription : *Bœuf qui a la contagion de la folie d'Hamlet, mais plus que le prix au concours des bêtes à cornes.* avait couché dans quelque grenier d'écurie.

Et avec tout cela elle était belle. Quel astre ô jeunesse !

Cependant elle était arrêtée devant Marius peu de joie sur son visage livide et quelque ressemblait à un sourire.

Elle fut quelques moments comme si elle parlait.

— Je vous rencontre donc ! dit-elle enfin. Le bœuf avait raison, c'était sur ce boulevard-ci que je vous ai cherché ! si vous saviez ! Savez-vous j'ai été au bloc. Quinze jours ! Ils m'ont lâché n'y avait rien sur moi et que d'ailleurs je n'ai l'âge du discernement. Il s'en fallait de deux ans comme je vous ai cherché ! Voilà six semaines ne demeurez donc plus là-bas ?

— Non, dit Marius.

— Oh ! je comprends. À cause de la couleur désagréable ces esbroufes-là. Vous avez Tiens ! pourquoi donc portez-vous des vieilles comme ça ? Un jeune homme comme vous n'a pas avoir de beaux habits. Savez-vous, monsieur le père Mabeuf vous appelle le baron Marius plus quoi. Pas vrai que vous n'êtes pas barons c'est des vieux, ça va au Luxembourg château, où il y a le plus de soleil, ça lit la loi pour un sou. J'ai été une fois porter une lettre au baron qui était comme ça. Il avait plus de cent ans donc, où est-ce que vous demeurez à présent ?

Marius ne répondit pas.

— Ah ! continua-t-elle, vous avez un trou dans votre chemise. Il faudra que je vous recouse cela.

Elle reprit avec une expression qui s'assourdit un peu à peu : Vous n'avez pas l'air content de votre vie ?

Marius se taisait ; elle garda elle-même un silence, puis s'écria :

— Si je voulais pourtant, je vous forcerais d'être l'air content !

— Quoi ? demanda Marius. Que voulez-vous ?

— Ah ! vous me disiez tu ! reprit-elle.

— Eh bien, que veux-tu dire ?

Elle se mordit la lèvre ; elle semblait hésiter en proie à une sorte de combat intérieur. Enfin elle prit son parti.

— Tant pis, c'est égal. Vous avez l'air triomphant que vous soyez content. Promettez-moi seulement que vous allez rire. Je veux vous voir rire et vous me le dire. Ah bien ! c'est bon. Pauvre M. Marius ! vous m'avez promis que vous me donneriez un baiser, je voudrais....

— Oui ! mais parle donc !

Elle regarda Marius dans le blanc des yeux.

— J'ai l'adresse.

Chapitre IX. Clôture

couvent continua de se taire.

se croyait tout naturellement la fille de Jean reste, ne sachant rien, elle ne pouvait rien, dans tous les cas, elle n'aurait rien dit. Nous e faire remarquer, rien ne dresse les enfants comme le malheur. Cosette avait tant souffrait craignait tout, même de parler, même de e parole avait si souvent fait crouler sur elle che ! À peine commençait-elle à se rassurer elle était à Jean Valjean. Elle s'habitua ascouvent. Seulement elle regrettait Catherine, osait pas le dire. Une fois pourtant elle dit à n :

si j'avais su, je l'aurais emmenée.

, en devenant pensionnaire du couvent, dut abit des élèves de la maison. Jean Valjean n lui remît les vêtements qu'elle dépouillait. même habillement de deuil qu'il lui avait fait qu'elle avait quitté la gargote Thénardier. Il encore très usé. Jean Valjean enferma ces s les bas de laine et les souliers, avec force : tous les aromates dont abondent les cou- ; une petite valise qu'il trouva moyen de se mit cette valise sur une chaise près de son lit, t toujours la clef sur lui. — Père, lui demanda ette, qu'est-ce que c'est donc que cette boîte- si bon ?

Fauchelevant, outre cette gloire que nous raconter et qu'il ignora, fut récompensé de sa n ; d'abord il en fut heureux ; puis il eut beaux de besogne, la partageant. Enfin, comme il coup le tabac, il trouvait à la présence de Mr cet avantage qu'il prenait trois fois plus de ar le passé, et d'une manière infiniment plus e, attendu que Mr Madeleine le lui payait.

jeuses n'adoptèrent point ce nom d'Ultime ; èrent Jean Valjean *l'autre Fauvent*.

saintes filles avaient eu quelque chose du Javert, elles auraient pu finir par remarquer 'il y avait quelque course à faire au dehors tien du jardin, c'était toujours l'aîné Fauche- eux, l'infirmes, le bancal, qui sortait, et jamais is, soit que les yeux toujours fixés sur Dieu pas espionner, soit qu'elles fussent, de pré- cupées à se guetter entre elles, elles n'y firent ion.

e bien en prit à Jean Valjean de se tenir coi et ouger. Javert observa le quartier plus d'un

ent était pour Jean Valjean comme une île e gouffres. Ces quatre murs étaient désor- nde pour lui. Il y voyait le ciel assez pour être osette assez pour être heureux.

très douce recommença pour lui.

it avec le vieux Fauchelevant la baraque du ïn. Cette bicoque, bâtie en plâtras, qui exis- en 1845, était composée, comme on sait, ambres, lesquelles étaient toutes nues et

n'avaient que les murailles. La principale aelle eut fini, le père Mabeuf s'approcha les dée de force, car Jean Valjean avait résisté yeux, et lui posa la main sur le front. le père Fauchelevant à Mr Madeleine. Le nous bénira, dit-il, vous êtes un ange puisque chambre, outre les deux clous destinés à join des fleurs. ment de la genouillère et de la hotte, avaitrépondit-elle, je suis le diable, mais ça m'est ment un papier-monnaie royaliste de 93 ap muraille au-dessus de la cheminée et dont ard s'écria, sans attendre et sans entendre similé exact :

Cet assignat vendéen avait été cloué audommage que je sois si malheureux et si précédent jardinier, ancien chouan qui étaitue je ne puisse rien faire pour vous ! le couvent et que Fauchelevant avait remplapouvez quelque chose, dit-elle.

Jean Valjean travaillait tous les jours da? et y était très utile. Il avait été jadis émorre où demeure M. Marius. retrouvait volontiers jardinier. On se rappellard ne comprit point. toutes sortes de recettes et de secrets demonsieur Marius ? en tira parti. Presque tous les arbres du veon regard vitreux et parut chercher quelque des sauvageons ; il les écussonna et leunoui. d'excellents fruits.

Cosette avait permission de venir tous leant M. Mabeuf avait fouillé dans sa méser une heure près de lui. Comme les soe tristes et qu'il était bon, l'enfant le comparaitbui,... s'écria-t-il, je sais ce que vous voulez À l'heure fixée, elle accourait vers la baradez donc ! monsieur Marius... le baron Maelle entra dans la mesure, elle l'emplissaercy, parbleu ! Il demeure... ou plutôt il ne dis. Jean Valjean s'épanouissait, et sentaus.... Ah bien, je ne sais pas. heur s'accroître du bonheur qu'il donnait à parlant, il s'était courbé pour assujettir une joie que nous inspirons a cela de charmarhododendron, et il continuait : de s'affaiblir comme tout reflet, elle nous iz, je me souviens à présent. Il passe très rayonnante. Aux heures des récréations, Je le boulevard et va du côté de la Glacière. regardait de loin Cosette jouer et courir, et ibarbe. Le champ de l'Alouette. Allez par là. Il son rire du rire des autres. fficile à rencontrer.

Car maintenant Cosette riait. M. Mabeuf se releva, il n'y avait plus per-La figure de Cosette en était même jusde avait disparu. tain point changée. Le sombre en avait dispcidément un peu peur. c'est le soleil ; il chasse l'hiver du visage hupensa-t-il, si mon jardin n'était pas arrosé, je La récréation finie, quand Cosette rentra c'est un esprit.

jean regardait les fenêtres de sa classe, et ure plus tard, quand il fut couché, cela lui relevait pour regarder les fenêtres de son don s'endormant, à cet instant trouble où la Du reste Dieu a ses voies ; le couventreille à cet oiseau fabuleux qui se change comme Cosette, à maintenir et à compléter pour passer la mer, prend peu à peu la Valjean l'œuvre de l'évêque. Il est certainonge pour traverser le sommeil, il se disait côtés de la vertu aboutit à l'orgueil. Il y ant :

bâti par le diable. Jean Valjean était peut-êtreait, cela ressemble beaucoup à ce que la assez près de ce côté-là et de ce pont-là, raconte des gobelins. Serait-ce un goblin ? providence le jeta dans le couvent du Petit-P qu'il ne s'était comparé qu'à l'évêque, il s' indigne et il avait été humble ; mais depu temps il commençait à se comparer aux h l'orgueil naissait. Qui sait ? il aurait peut-être venir tout doucement à la haine.

Le couvent l'arrêta sur cette pente.

C'était le deuxième lieu de captivité qu'il v sa jeunesse, dans ce qui avait été pour lui l cement de la vie, et plus tard, tout récemm il en avait vu un autre, lieu affreux, lieu terri les sévérités lui avaient toujours paru être l'ir justice et le crime de la loi. Aujourd'hui aprè il voyait le cloître ; et songeant qu'il avait fa bagne et qu'il était maintenant, pour ainsi d teur du cloître, il les confrontait dans sa p anxiété.

Quelquefois il s'accoudait sur sa bêche dait lentement dans les spirales sans fond d

Il se rappelait ses anciens compagnon ils étaient misérables ; ils se levaient dès l'vaillaient jusqu'à la nuit ; à peine leur laissait

chose plus grave à son âge, le préoccupaient sur des lits de camp, où l'on ne leur
 dité naturelle le rendait propre à une certaine des matelas de deux pouces d'épaisseur,
 tation des superstitions. Le premier de ces matelas qui n'étaient chauffés qu'aux mois les
 le fameux traité du président Delancre, *De l'usage de l'année* ; ils étaient vêtus d'affreuses ca-
des démons, l'autre était l'in-quarto de Mutges ; on leur permettait, par grâce, un panta-
 baudière. *Sur les diables de Vauvert et les diables dans les grandes chaleurs et une roulière de*
la Bièvre. Ce dernier bouquin l'intéressait d'ordinaire dans les grands froids ; ils ne buvaient
 que son jardin avait été un des terrains aménagés mangeaient de viande que lorsqu'ils allaient
 hantés par les gobelins. Le crépuscule commençait à se lever. Ils vivaient, n'ayant plus de noms, dési-
 blanchir ce qui est en haut et à noircir ce qui est en bas par des numéros et en quelque sorte
 bas. Tout en lisant, et par-dessus le livre qu'ils tenaient, baissant les yeux, baissant la voix, les
 la main, le père Mabeuf considérait ses planches, sous le bâton, dans la honte.

autres un rhododendron magnifique qui en avait vu d'autres, esprit retombait sur les êtres qu'il avait
 ses consolations ; quatre jours de hâte, deux.

soleil, sans une goutte de pluie, venaient de se lever. Ils vivaient, eux aussi, les cheveux coupés,
 tiges se courbaient, les boutons penchaient, les fleurs se desséchées, la voix basse, non dans la honte, mais
 tombaient, tout cela avait besoin d'être arraché des railleries du monde, non le dos meurtri
 dodendron surtout était triste. Le père Mabeuf, mais les épaules déchirées par la disci-
 ceux pour qui les plantes ont des âmes. Le vieux Mabeuf aussi, leur nom parmi les hommes s'était
 travaillé toute la journée à son carré d'indigo. Il n'existait plus que sous des appellations
 épuisé de fatigue, il se leva pourtant, pour aller se promener. Ils ne mangeaient jamais de viande et ne bu-
 sur le banc, et marcha tout courbé et à pas comptés de vin ; ils restaient souvent jusqu'au soir
 jusqu'au puits, mais quand il eut saisi la dure ; ils étaient vêtus, non d'une veste rouge,
 put même pas la tirer assez pour la décrocher noire, en laine, pesant l'été, léger l'hiver,
 se retourna et leva un regard d'angoisse vers le ciel. Il n'y avait rien retrancher ni y rien ajouter ; sans
 s'emplissait d'étoiles.

La soirée avait cette sérénité qui accablait surtout de laine ; et ils portaient six mois
 leurs de l'homme sous je ne sais quelle lugubre chemises de serge qui leur donnaient
 nelle joie. La nuit promettait d'être aussi aride qu'un désert habitait, non des salles chauffées seule-
 été le jour. les froids rigoureux, mais des cellules où

— Des étoiles partout ! pensait le vieux Mabeuf, jamais de feu ; ils couchaient, non sur
 plus petite nuée ! pas une larme d'eau ! Ils étaient vêtus d'épais de deux pouces, mais sur la paille.

Et sa tête, qui s'était soulevée un moment, leur laissait pas même le sommeil ; toutes
 sur sa poitrine. près une journée de labeur, il fallait, dans

Il la releva et regarda encore le ciel en attendant du premier repos, au moment où l'on s'en-

— Une larme de rosée ! un peu de pitié ! où l'on se réchauffait à peine, se réveiller,

Il essaya encore une fois de décrocher les chaînes, s'en aller prier dans une chapelle glacée et
 puits, et ne put. deux genoux sur la pierre.

En ce moment il entendit une voix qui disait : dans quelques jours, il fallait que chacun de ces êtres,

— Père Mabeuf, voulez-vous que je vous aide, restât douze heures de suite agenouillé
 jardin ? ou prosterné la face contre terre et les bras

En même temps un bruit de bête fauve se fit dans la haie, et il vit sortir de la bruyère
 se fit dans la haie, et il vit sortir de la bruyère deux hommes ; ceux-ci étaient des
 espèce de grande fille maigre qui se dressait devant eux. Ils étaient des hommes ; ceux-ci étaient des

en le regardant hardiment. Cela avait moité fait ces hommes ? Ils avaient volé, violé,
 être humain que d'une forme qui venait d'être assassiné. C'étaient des bandits, des faus-
 crépuscule. empoisonneurs, des incendiaires, des meur-

Avant que le père Mabeuf, qui s'effrayait de voir les assassins. Qu'avaient fait ces femmes ? Elles
 et qui avait, comme nous avons dit, l'effroi fait.

pu répondre une syllabe, cet être, dont les membres étaient couverts de sang, le brigandage, la fraude, le dol, la violence,
 avaient dans l'obscurité une sorte de brusque homicide, toutes les espèces du sacrilège,
 avait décroché la chaîne, plongé et retiré le sang, les variétés de l'attentat ; de l'autre une seule
 pli l'arrosoir, et le bonhomme voyait cette apparence.

avait les pieds nus et une jupe en guenilles blanche parfaite, presque enlevée dans une mys-
 les plates-bandes en distribuant la vie automne, tenant encore à la terre par la ver-
 bruit de l'arrosoir sur les feuilles remplissées déjà au ciel par la sainteté.

père Mabeuf de ravissement. Il lui semblait de voir des confidences de crimes qu'on se fait à
 nant le rhododendron était heureux. De l'autre la confession des fautes qui se

Le premier seau vidé, la fille en tira un sautoir. Et quels crimes ! et quelles fautes !
 un troisième. Elle arrosa tout le jardin. Elle arrosa tout le jardin. Elle arrosa tout le jardin. Elle arrosa tout le jardin.

À la voir marcher ainsi dans les allées, elle était une peste morale, gardée à vue, parquée
 houette apparaissait toute noire, agitant sur son dos, et dévorant lentement ses pestiférés ;
 bras anguleux son fichu tout déchiqueté, elle était un chaste embrasement de toutes les âmes
 sais quoi d'une chauve-souris. me foyer. Là les ténèbres ; ici l'ombre ; mais
 pleine de clartés, et des clartés pleines de

rayonnements.

Deux lieux d'esclavage ; mais dans le délivrance possible, une limite légale toujours et puis l'évasion. Dans le second, la perpétuelle toute espérance, à l'extrémité lointaine de l'absence de liberté que les hommes appellent la

Dans le premier, on n'était enchaîné que par des chaînes ; dans l'autre, on était enchaîné par

Que se dégageait-il du premier ? Une imprecation, le grincement de dents, la haine, l'écoulement désespéré, un cri de rage contre l'assassin, un sarcasme au ciel.

Que sortait-il du second ? La bénédiction.

Et dans ces deux endroits si semblables, ces deux espèces d'êtres si différents accomplissaient la même œuvre, l'expiation.

Jean Valjean comprenait bien l'expiation des premiers ; l'expiation personnelle, l'expiation de soi-même. Mais il ne comprenait pas celle de ces créatures sans reproche et sans peur, et il se demandait avec un tremblement : Et quelle ? quelle expiation ?

Une voix répondait dans sa conscience : l'absence de toute générosité humaine, l'expiation par

Ici toute théorie personnelle est réservée au narrateur ; c'est au point de vue de Jean Valjean que nous nous plaçons, et nous traduisons ses impressions.

Il avait sous les yeux le sommet sublime de la vertu, la plus haute cime de la vertu possible ; qui pardonne aux hommes leurs fautes et qui leur place ; la servitude subie, la torture et le supplice réclamé par les âmes qui n'ont pas en dispenser les âmes qui ont failli ; l'amour distinct, et suppliant ; de doux êtres faibles et misère de ceux qui sont punis et le sourire sont récompensés.

Et il se rappelait qu'il avait osé se plaindre.

Souvent, au milieu de la nuit, il se relevait et cherchait le chant reconnaissant de ces créatures et accablées de sévérités, et il se sentait frapper aux veines en songeant que ceux qui étaient chassés du monde n'élevaient la voix vers le ciel que pour se plaindre, et que lui, misérable, il avait montré le poing.

Chose frappante et qui le faisait rêver profondément comme un avertissement à voix basse de la même, l'escalade, les clôtures franchies, l'acceptation jusqu'à la mort, l'ascension difficile et ces mêmes efforts qu'il avait faits pour sortir de ce lieu d'expiation, il les avait faits pour entrer dans la prison. Était-ce un symbole de sa destinée ?

Cette maison était une prison aussi, et il était encloué lugubrement à l'autre demeure dont il s'était échappé, pourtant il n'avait jamais eu l'idée de rien de plus.

Il revoyait des grilles, des verrous, des barreaux de fer, pour garder qui ? Des anges.

Ces hautes murailles qu'il avait vues dans les rues, il les revoyait autour des brebis.

C'était un lieu d'expiation, et non de charité, mais pourtant il était plus austère encore, plus méprisable et plus impitoyable que l'autre. Ces vierges étaient plus courbées que les forçats. Un vent froid et sec venait qui avait glacé sa jeunesse, traversant la grille et cadencée des vautours ; une bis

Chapitre III. Apparition au père Mabeuf

Il n'était plus chez personne, seulement il lui arrivait parfois de rencontrer le père Mabeuf.

Il était que Marius descendait lentement ces deux escaliers que l'on pourrait nommer l'escalier des deux mondes, qui mènent dans les lieux sans lumière où les malheureux marchent au-dessus de soi, M. Mabeuf descendait de son côté.

Le père Mabeuf ne se vendait absolument plus. Ses tentatives sur l'indigo n'avaient point réussi dans le quartier d'Austerlitz qui était mal exposé. M. Mabeuf avait cultivé que quelques plantes rares qui ne vivaient que dans l'obscurité et l'ombre. Il ne se décourageait pour rien et avait obtenu un coin de terre au Jardin des Plantes, bonne exposition, pour y faire, « à ses frais », un jardin d'indigo. Pour cela il avait mis les cuivres de son mont-de-piété. Il avait réduit son déjeuner à un morceau de pain et il en laissait un à sa vieille servante dont il avait fait le gage depuis quinze mois. Et souvent le père Mabeuf était son seul repas. Il n'était plus de son temps, il était devenu morose, et ne recevait plus de visites. Marius faisait bien de ne plus songer à venir le voir, parfois, à l'heure où M. Mabeuf allait au Jardin des Plantes, le vieillard et le jeune homme se croisaient devant le Jardin de l'Hôpital. Ils ne parlaient pas et se regardaient tristement. Chose poignante, au moment où la misère dénoue ! On était en effet deux passants.

Le père Mabeuf ne connaissait plus son monde. Le père Royol était mort. M. Mabeuf ne connaissait plus ses livres, son jardin et son indigo ; ses trois formes qu'avaient prises pour lui le plaisir et l'espérance. Cela lui suffisait pour vivre. Il disait : — Quand j'aurai fait mes boules de terre, si je suis riche, je retirerai mes cuivres du mont-de-piété et j'achèterai ma *Flore* en vogue avec du charlatanisme, une grosse caisse et des annonces dans les journaux. J'achèterai, je sais bien où, un exemplaire de *l'Essai* de Pierre de Médine, avec bois, édition de 1789. En attendant, il travaillait toute la journée à cultiver son indigo, et le soir il rentrait chez lui pour lire ses livres. M. Mabeuf avait à peu près quatre-vingts ans.

Il eut une singulière apparition.

Il était entré qu'il faisait grand jour encore. La mère Mabeuf, dont la santé se dérangeait, était malade et avait dîné d'un os où il restait un peu de viande. Elle avait un morceau de pain qu'il avait trouvé sur la table, et s'était assis sur une borne de pierre qui tenait lieu de banc dans son jardin.

Ce banc se dressait, à la mode des vieux temps, une espèce de grand bahut en solives, très fort délabré, clapier au rez-de-chaussée, au premier étage. Il n'y avait pas de lapins dans le jardin, mais il y avait quelques pommes dans le fruitier, et une provision d'hiver.

M. Mabeuf s'était mis à feuilleter et à lire, à l'aide de ses deux livres qui le passionnaient, et même,

loureuse encore soufflait dans la cage des Pourquoi ?

pensait à ces choses, tout ce qui était en lui devant ce mystère de sublimité.

ses méditations l'orgueil s'évanouit. Il fit toutes retours sur lui-même ; il se sentit chétif et des fois. Tout ce qui était entré dans sa vie le ramenait vers les saintes injonctions , Cosette par l'amour, le couvent par l'humilité.

Un jour, le soir, au crépuscule, à l'heure où le désert, on le voyait à genoux au milieu de l'abbaye, devant la chapelle, devant la fenêtre où il avait vu la nuit de son arrivée, tourné vers l'endroit où la sœur qui faisait la réparation était et en prière. Il priait, ainsi agenouillé devant

ce lieu, qu'il n'osait s'agenouiller directement devant.

Il se sentait entouré, ce jardin paisible, ces fleurs, ces enfants poussant des cris joyeux, ces voix vives et simples, ce cloître silencieux, le pénétrant, et peu à peu son âme se composait comme ce cloître, de parfum comme ces fleurs, de simplicité comme ce jardin, de joie comme ces enfants. Et puis il songeait qu'il était deux maisons de Dieu qui l'avaient recueilli aux deux instants critiques de sa vie : la première lorsque toutes les portes se fermaient sur lui, et que la société humaine le repoussait, la seconde au moment où la société humaine se remettait à l'œuvre, et où le bûcher se rouvrait ; et que sans cette prière il serait retombé dans le crime et sans cette prière dans le supplice.

son cœur se fondait en reconnaissance et il se sentait plus en plus.

Les années s'écoulèrent ainsi ; Cosette grandissait.

er dans toutes les boîtes clouées aux portes
s ; — un surveillant donc vit par le judas du
on sur son séant qui écrivait quelque chose
à la clarté de l'applique. Le gardien entra, on
pour un mois au cachot, mais on ne put saisir
t écrit. La police n'en sut pas davantage.

est certain, c'est que le lendemain « un pos-
ancé de la cour Charlemagne dans la fosse-
ar-dessus le bâtiment à cinq étages qui sé-
eux cours.

enus appellent postillon une boulette de pain
pétrie qu'on envoie *en Irlande*, c'est-à-dire
les toits d'une prison, d'une cour à l'autre.

: par-dessus l'Angleterre ; d'une terre à
Irlande. Cette boulette tombe dans la cour.
ramasse l'ouvre et y trouve un billet adressé
prisonnier de la cour. Si c'est un détenu qui
aille, il remet le billet à sa destination ; si
dien, ou l'un de ces prisonniers secrètement
on appelle moutons dans les prisons et re-
les bagnes, le billet est porté au greffe et
lice.

is, le postillon parvint à son adresse, quoique
l le message était destiné fût en ce moment
de destinataire n'était rien moins que Babet,
atre têtes de Patron-Minette.

llon contenait un papier roulé sur lequel il n'y
es deux lignes :

. Il y a une affaire rue Plumet. Une grille sur

la chose que Brujon avait écrite dans la nuit.
des fouilleurs et des fouilleuses, Babet trou-
le faire passer le billet de la Force à la Sal-
une « bonne amie » qu'il avait là, et qui y
née. Cette fille à son tour transmet le billet à
d'elle connaissait, une appelée Magnon, fort
ar la police, mais pas encore arrêtée. Cette
ont le lecteur a déjà vu le nom, avait avec les
des relations qui seront précisées plus tard
en allant voir Éponine, servir de pont entre la
et les Madelonnettes.

justement qu'en ce moment-là même, les
nquant dans l'instruction dirigée contre Thé-
ndroit de ses filles, Éponine et Azelma furent

Éponine sortit, Magnon, qui la guettait à la
Madelonnettes, lui remit le billet de Brujon à
chargeant d'*éclairer* l'affaire.

alla rue Plumet, reconnut la grille et le jar-
a la maison, épia, guetta, et, quelques jours
à Magnon, qui demeurait rue Clocheperce,
ue Magnon transmet à la maîtresse de Babet
rière. Un biscuit, dans le ténébreux symbo-
risons, signifie : *rien à faire*.

qu'en moins d'une semaine de là, Babet et
roisant dans le chemin de ronde de la Force,
h allait « à l'instruction » et que l'autre en
— Eh bien, demanda Brujon, la rue P ? —
ondit Babet.

orta ce foetus de crime enfanté par Brujon à

rtement pourtant eut des suites, parfaite-
gères au programme de Brujon. On les verra.
en croyant nouer un fil, on en lie un autre.

nistration appelait cour Saint-Bernard et que
 appelaient fosse-aux-lions, sur cette murail
 de squames et de lèpres qui montait à g
 hauteur des toits, près d'une vieille porte de
 qui menait à l'ancienne chapelle de l'hôtel
 Force devenue un dortoir de brigands, on vo
 il y a douze ans une espèce de bastille gro
 sculptée au clou dans la pierre, et au-desso
 gnature :

BRUJON, 1811.

Le Brujon de 1811 était le père du Brujon
 Ce dernier, qu'on n'a pu qu'entrevoir da
 apens Gorbeau, était un jeune gaillard fort
 adroit, ayant l'air ahuri et plaintif. C'est sur c
 que le juge d'instruction l'avait lâché, le c
 utile dans la cour Charlemagne que dans la
 secret.

Les voleurs ne s'interrompent pas parce
 entre les mains de la justice. On ne se gêne
 si peu. Être en prison pour un crime n'empê
 commencer un autre crime. Ce sont des arti
 un tableau au Salon et qui n'en travaillent p
 une nouvelle œuvre dans leur atelier.

Brujon semblait stupéfié par la prison. C
 quelquefois des heures entières dans la
 lemagne, debout près de la lucarne du c
 contemplant comme un idiot cette sordid
 des prix de la cantine qui commençait par
 times, et finissait par : *cigare, cinq centime*
 il passait son temps à trembler, claquant
 disant qu'il avait la fièvre, et s'informant si l'u
 huit lits de la salle des fiévreux était vacant.

Tout à coup, vers la deuxième quinzain
 1832, on sut que Brujon, cet endormi, ava
 par des commissionnaires de la maison, pa
 nom, mais sous le nom de trois de ses cama
 commissions différentes, lesquelles lui av
 en tout cinquante sous, dépense exorbitant
 l'attention du brigadier de la prison.

On s'informa, et en consultant le tarif de
 sions affiché dans le parloir des détenus,
 savoir que les cinquante sous se décompo
 si : trois commissions ; une au Panthéon
 une au Val-de-Grâce, quinze sous ; et une à
 de Grenelle, vingt-cinq sous. Celle-ci était la
 de tout le tarif. Or, au Panthéon, au Val-
 la barrière de Grenelle, se trouvaient préc
 domiciles de trois rôdeurs de barrières fo
 Kruideniers, dit Bizarro, Glorieux, forçat libé
 Carrosse, sur lesquels cet incident ramena
 la police. On croyait deviner que ces homme
 filiés à Patron-Minette, dont on avait coffré
 Babet et Gueulemer. On supposa que dans le
 Brujon, remis, non à des adresses de mais
 des gens qui attendaient dans la rue, il devai
 avis pour quelque méfait comploté. On av
 indices encore ; on mit la main sur les tro
 et l'on crut avoir éventé la machination que
 Brujon.

Une semaine environ après ces mesures
 nuit, un surveillant de ronde, qui inspecta
 d'en bas du Bâtiment-Neuf, au moment de
 marron dans la boîte à marrons, — c'est le n
 employait pour s'assurer que les surveillan
 exactement leur service ; toutes les heures

me III – Marius

Chapitre II.

Maturation embryonnaire des crimes dans l'atmosphère des prisons

de Javert dans la mesure Gorbeau avait huppé, mais ne l'avait pas été.

et c'était là son principal souci, Javert avait fait prisonnier le prisonnier. L'assassiné qui était plus suspect que l'assassin ; et il est probable que ce personnage, si précieuse capture pour les autorités, n'était pas de moins bonne prise pour l'autorité. Montparnasse avait échappé à Javert.

Il attendait une autre occasion pour remettre la main sur le « muscadin du diable ». Montparnasse en avait rencontré Éponine qui faisait le guet sous le boulevard ; elle l'avait emmenée, aimant mieux la voir en compagnie avec la fille que Schinderhannes avec le garçon qu'il en avait pris. Il était libre. Quant à Éponine, elle avait fait « repincer ». Consolation médiocre. Montparnasse avait rejoint Azelma aux Madelonnettes.

Dans le trajet de la mesure Gorbeau à la Force, les deux principaux arrêtés, Claquesous, s'était perdu. On ne sait comment cela s'était fait, les agents et les prisonniers n'y comprenaient rien », il s'était changé en vapeur. Il avait glissé entre les poucettes, il avait coulé à travers les fentes de la voiture, le fiacre était fêlé, et Javert ne savait que dire, sinon qu'en arrivant à la Force, plus de Claquesous. Il y avait là de la féerie, de la magie. Claquesous avait-il fondu dans les témoins comme un flocon de neige dans l'eau ? Y avait-il eu une absence inavouée des agents ? Cet homme avait-il à la double énigme du désordre et de la justice, était-il concentrique à l'infraction et à la répression, avait-il les pattes de devant dans les pattes de derrière dans l'autorité ? Javert ne pouvait point ces combinaisons-là, et se fût hérissé de colère devant ces faits compromis ; mais son escouade comprenait d'autres inspecteurs que lui, plus initiés peut-être que lui-même, quoique ses subordonnés, aux services de la préfecture, et Claquesous était un tel scélérat qu'il pouvait être un fort bon agent. Être en de si intimes relations avec l'escamotage avec la nuit, cela est excellent pour le bavardage et admirable pour la police. Il y a de la magie à deux tranchants. Quoi qu'il en fût, Claquesous ne se retrouva pas. Javert en parut plus irrité.

Marius, « ce dadais d'avocat qui avait eu peur », et dont Javert avait oublié le nom, n'était pas venu. D'ailleurs, un avocat, cela se retrouve-t-il ? Mais était-ce un avocat seulement ? L'opération avait commencé.

L'opération d'instruction avait trouvé utile de ne point aller chercher les hommes de la bande Patron-Minette au lieu de leur être érant quelque bavardage. Cet homme était venu de la rue du Petit-Banquier. On l'avait vu à la cour Charlemagne, et l'œil des surveillants se posait sur lui.

Brulon, est un des souvenirs de la Force. La cour dite du Bâtiment-Neuf, que l'admini-

— Quoi ! se répétait-il, est-ce que je ne la
auparavant ?

Quand on a monté la rue Saint-Jacques
côté la barrière et suivi quelque temps à gau
boulevard intérieur, on atteint la rue de la
la Glacière, et, un peu avant d'arriver à la p
des Gobelins, on rencontre une espèce de
est, dans toute la longue et monotone c
boulevards de Paris, le seul endroit où Rui
tenté de s'asseoir.

Ce je ne sais quoi d'où la grâce se dég
un pré vert traversé de cordes tendues où
sèchent au vent, une vieille ferme à maraî
du temps de Louis XIII avec son grand toit l
percé de mansardes, des palissades délabr
d'eau entre des peupliers, des femmes, de
voix ; à l'horizon le Panthéon, l'arbre des So
le Val-de-Grâce, noir, trapu, fantasque, amus
fique, et au fond le sévère faîte carré des tou
Dame.

Comme le lieu vaut la peine d'être vu, p
vient. À peine une charrette ou un routier tou
d'heure.

Il arriva une fois que les promenades s
Marius le conduisirent à ce terrain près de c
jour-là, il y avait sur ce boulevard une rareté,
Marius, vaguement frappé du charme presq
du lieu, demanda à ce passant : — Comment
cet endroit-ci ?

Le passant répondit : — C'est le champ d

Et il ajouta : — C'est ici qu'Ulbach a tué
d'Ivry.

Mais après ce mot : l'Alouette, Marius
entendu. Il y a de ces congélations subites
rêveur qu'un mot suffit à produire. Toute la
condense brusquement autour d'une idée, e
capable d'aucune autre perception. L'Alou
l'appellation qui, dans les profondeurs de la
de Marius, avait remplacé Ursule. — Tiens,
l'espèce de stupeur irraisonnée propre à c
mystérieux, ceci est son champ. Je saura
demeure.

Cela était absurde, mais irrésistible.

Et il vint tous les jours à ce champ de l'A

Le premier — Paris étudié dans son atome

ne travaille pas, est perdu. Les ressources
s nécessités surgissent.

tales où les plus honnêtes et les plus fermes
nés comme les plus faibles et les plus vi-
i aboutit à l'un de ces deux trous, le suicide

de sortir pour aller songer, il vient un jour où
ur aller se jeter à l'eau.

de songe fait les Escousse et les Lebras.

descendait cette pente à pas lents, les yeux
lle qu'il ne voyait plus. Ce que nous venons
emble étrange et pourtant est vrai. Le sou-
être absent s'allume dans les ténèbres du
il a disparu, plus il rayonne ; l'âme désespé-
ure voit cette lumière à son horizon ; étoile
érieure. Elle, c'était là toute la pensée de Ma-
ngeait pas à autre chose ; il sentait confusé-
on vieux habit devenait un habit impossible
habit neuf devenait un vieux habit, que ses
'usaient, que son chapeau s'usait, que ses
aient, c'est-à-dire que sa vie s'usait, et il se
pouvais seulement la revoir avant de mou-

le idée douce lui restait, c'est qu'Elle l'avait
on regard le lui avait dit, qu'elle ne connais-
n nom, mais qu'elle connaissait son âme, et
re là où elle était, quel que fût ce lieu mysté-
imait encore. Qui sait si elle ne songeait pas
e lui songeait à elle ? Quelquefois, dans des
plicables comme en a tout cœur qui aime,
des raisons de douleur et se sentant pour-
cur tressaillement de joie, il se disait : Ce
nsées qui viennent à moi ! — Puis il ajoutait :
es lui arrivent aussi peut-être.

usion, dont il hochait la tête le moment
ssissait pourtant à lui jeter dans l'âme des
ressemblaient parfois à de l'espérance. De
emps, surtout à cette heure du soir qui at-
s les songeurs, il laissait tomber sur un ca-
er où il n'y avait que cela, le plus pur, le plus
l, le plus idéal des rêveries dont l'amour lui
e cerveau. Il appelait cela « lui écrire ».

t pas croire que sa raison fût en désordre.
e. Il avait perdu la faculté de travailler et de
fermement vers un but déterminé, mais il
que jamais la clairvoyance et la rectitude.
ait à un jour calme et réel, quoique singulier,
passait sous ses yeux, même les faits ou
s les plus indifférents ; il disait de tout le
avec une sorte d'accablement honnête et
essement candide. Son jugement, presque
l'espérance, se tenait haut et planait.

ette situation d'esprit rien ne lui échappait,
ompaît, et il découvrait à chaque instant le
ie, de l'humanité et de la destinée. Heureux,
les angoisses, celui à qui Dieu a donné une
de l'amour et du malheur ! Qui n'a pas vu les
ce monde et le cœur des hommes à cette
ère n'a rien vu de vrai et ne sait rien.

ui aime et qui souffre est à l'état sublime.

les jours se succédaient et rien de nouveau
ntait. Il lui semblait seulement que l'espace
lui restait à parcourir se raccourcissait à
ant. Il croyait déjà entrevoir distinctement le
carpement sans fond.

intérêt et sa seule espérance en ce monde ment où il avait cru les saisir, un souffle av toutes ces ombres. Pas une étincelle de cer vérité n'avait jailli même du choc le plus eff cune conjecture possible. Il ne savait même qu'il avait cru savoir. À coup sûr ce n'était plu l'Alouette était un sobriquet. Et que penser d Se cachait-il en effet de la police ? L'ouvrie blancs que Marius avait rencontré aux envi valides lui était revenu à l'esprit. Il devena maintenant que cet ouvrier et M. Leblanq même homme. Il se déguisait donc ? Cet ho des côtés héroïques et des côtés équivoque n'avait-il pas appelé au secours ? pourquoi fui ? était-il, oui ou non, le père de la jeune était-il réellement l'homme que Thénardier connaître ? Thénardier avait pu se méprenq de problèmes sans issue. Tout ceci, il est vra au charme angélique de la jeune fille du L Détresse poignante ; Marius avait une pass cœur, et la nuit sur les yeux. Il était poussé, i et il ne pouvait bouger. Tout s'était évanc l'amour. De l'amour même, il avait perdu les les illuminations subites. Ordinairement ces qui nous brûle nous éclaire aussi un peu, e quelque lueur utile au dehors. Ces sourds la passion, Marius ne les entendait même p il ne se disait : Si j'allais là ? si j'essayais qu'il ne pouvait plus nommer Ursule était é quelque part ; rien n'avertissait Marius du c lait chercher. Toute sa vie se résumait ma deux mots : une incertitude absolue dans impénétrable. La revoir, elle ; il y aspirait to l'espérait plus.

Pour comble, la misère revenait. Il senta de lui, derrière lui, ce souffle glacé. Dans tout mentes, et depuis longtemps déjà, il avait son travail, et rien n'est plus dangereux q discontinué ; c'est une habitude qui s'en v facile à quitter, difficile à reprendre.

Une certaine quantité de rêverie est bon un narcotique à dose discrète. Cela endort quelquefois dures, de l'intelligence en tra naître dans l'esprit une vapeur molle et fraî rige les contours trop âpres de la pensée p çà et là des lacunes et des intervalles, lie les et estompe les angles des idées. Mais trop submerge et noie. Malheur au travailleur pa se laisse tomber tout entier de la pensée d rie ! Il croit qu'il remontera aisément, et il se tout c'est la même chose. Erreur !

La pensée est le labeur de l'intelligence, l est la volupté. Remplacer la pensée par la r confondre un poison avec une nourriture.

Marius, on s'en souvient, avait commenc passion était survenue, et avait achevé de l dans les chimères sans objet et sans fond plus de chez soi que pour aller songer. Enfa resseux. Gouffre tumultueux et stagnant. E que le travail diminuait, les besoins crois est une loi. L'homme, à l'état rêveur, est na prodigue et mou ; l'esprit détendu ne peut vie serrée. Il y a, dans cette façon de vivre, d au mal, car si l'amollissement est funeste, la est saine et bonne. Mais l'homme pauvre, c

Chapitre I. Parvulus

enfant et la forêt a un oiseau ; l'oiseau s'ap- neau ; l'enfant s'appelle le gamin.

ez ces deux idées qui contiennent, l'une urnaise, l'autre toute l'aurore, choquez ces Paris, l'enfance ; il en jaillit un petit être. Ho- it Plaute.

être est joyeux. Il ne mange pas tous les a au spectacle, si bon lui semble, tous les pas de chemise sur le corps, pas de souliers pas de toit sur la tête ; il est comme les u ciel qui n'ont rien de tout cela. Il a de sept , vit par bandes, bat le pavé, loge en plein vieux pantalon de son père qui lui descend e les talons, un vieux chapeau de quelque qui lui descend plus bas que les oreilles, retelle en lisière jaune, court, guette, quête, s, culotte des pipes, jure comme un damné, paret, connaît des voleurs, tutoie des filles, chante des chansons obscènes, et n'a rien dans le cœur. C'est qu'il a dans l'âme une cence, et les perles ne se dissolvent pas e. Tant que l'homme est enfant, Dieu veut ococent.

emandait à l'énorme ville : Qu'est-ce que la ? elle répondrait : C'est mon petit.

Chapitre I. Champ de l'Alouette

t assisté au dénouement inattendu du guet-la trace duquel il avait mis Javert ; mais Javert eut-il quitté la mesure, emmenant ses dans trois fiacres, que Marius de son côté sors de la maison. Il n'était encore que neuf heures. Marius alla chez Courfeyrac. Courfeyrac l'imperturbable habitant du quartier latin ; il demeurait rue de la Verrerie « pour des raisons ; ce quartier était de ceux où l'insurrection s'installait volontiers. Marius dit à Courfeyrac : Je viens coucher chez toi. Courfeyrac tira de son lit qui en avait deux, l'étendit à terre, et dit :

— Demain, dès sept heures du matin, Marius te fera déloger de ta mesure, paya le terme et ce qu'il devait à son propriétaire, fit charger sur une charrette à bras ses effets, sa table, sa commode et ses deux chaises, et sans laisser son adresse, si bien que, lorsque Marius revint dans la matinée afin de questionner Marius sur les événements de la veille, il ne trouva que mame Courfeyrac qui lui répondit : Déménagé !

Marius fut convaincue que Marius était un voleur. — Ce sont des voleurs saisis dans la nuit. — Qui au fait ? s'écria-t-elle chez les portières du quartier, mame Courfeyrac, que ça vous avait l'air d'une fille ! — Marius avait eu deux raisons pour ce déménagement. La première, c'est qu'il avait horreur de cette maison où il avait vu, de si près son développement le plus repoussant et le plus effrayant, une laideur sociale plus affreuse peut-être que le mauvais riche, le mauvais pauvre. La seconde, c'est qu'il ne voulait pas figurer dans le prochain scandale qui s'ensuivrait probablement, et être posé contre Thénardier.

Marius sut que le jeune homme, dont il n'avait pas vu le nom, avait eu peur et s'était sauvé ou n'était même pas rentré chez lui au moment du guet-apens ; mais, malgré quelques efforts pour le retrouver, il n'arriva pas.

Marius s'écoûla, puis un autre. Marius était toujours à Courfeyrac. Il avait su par un avocat stationnaire habituel de la salle des pas perdus, que Thénardier était au secret. Tous les lundis, Marius allait au greffe de la Force cinq francs pour

et n'ayant plus d'argent, empruntait les cinq francs à Courfeyrac. C'était la première fois de sa vie qu'il avait eu de l'argent. Ces cinq francs périodiques formaient une double énigme pour Courfeyrac qui les donnait à Thénardier qui les recevait. — À qui cela venait ? songeait Courfeyrac. — D'où cela peut-il venir ? se demandait Thénardier.

Marius du reste était navré. Tout était de nouveau fermé devant une trappe. Il ne voyait plus rien devant lui ; il se replongée dans ce mystère où il errait à l'aveugle. Il avait un moment revu de très près dans cette chambre la jeune fille qu'il aimait, le vieillard qui semblait être, ces êtres inconnus qui étaient son seul

Chapitre II.

Quelques-uns de ses signes particuliers

Paris, c'est le nain de la géante. On n'a point, ce chérubin du ruisseau a quelque chemise mais alors il n'en a qu'une ; il a des souliers, mais alors ils n'ont point de l'a quelquefois un logis, et il l'aime, car il aime la mère ; mais il préfère la rue, parce qu'il y a son art. Il a ses jeux à lui, ses malices à lui dont le bourgeois fait le fond ; ses métaphores à lui, cela s'appelle *manger des pissenlits* par les métiers à lui, amener des fiacres, baischer les pieds des voitures, établir des péages de la rue à l'autre dans les grosses pluies, ce qui s'appelle *faire des ponts des arts*, crier les discours par l'autorité en faveur du peuple français, marcher sur les pavés ; il a sa monnaie à lui, qui est faite de tous les petits morceaux de cuivre qu'on peut trouver sur la voie publique. Cette cuisine, qui prend le nom de *loques*, a un cours qui est fort bien réglé dans cette petite bohème

Paris a sa faune à lui, qu'il observe studieusement : le pinson ; la bête à bon Dieu, le puceron tête-de-chaud, le « diable », insecte noir qui menace de sa queue armée de deux cornes. Il a son lézard qui a des écailles sous le ventre et qui est un lézard, qui a des pustules sur le dos et qui est un crapaud, qui habite les trous des vieux fours, le puisard desséchés, noir, velu, visqueux, tantôt lent, tantôt rapide, qui ne crie pas, mais qui est si terrible que personne ne l'a nommé ce monstre « le sourd ». Chercher dans les pierres, c'est un plaisir du genre d'autre plaisir, lever brusquement un pavé, et aller voir ce qui est dessous. Chaque région de Paris est célèbre par ses coutumes intéressantes qu'on peut y faire. Il y a des oreilles dans les chantiers des Ursulines, il y a des pieds au Panthéon, il y a des têtards dans le Champ de Mars.

Paris a des mots, cet enfant en a comme Talleyrand pas moins cynique, mais il est plus honnête ; on ne sait quelle jovialité imprévue ; il aime à rire de son fou rire. Sa gamme va de la haute comédie à la farce.

Paris passe. Parmi ceux qui accomplissent leur devoir, il y a un médecin. — Tiens, s'écrie un jour quand les médecins reportent-ils leur

Paris est dans une foule. Un homme grave, orné de breloques, se retourne indigné : — Tiens de prendre « la taille » à ma femme. Monsieur ! fouillez-moi.

**ivre deuxième –
Éponine**

Chapitre III. Il est agréable

ce à quelques sous qu'il trouve toujours à procurer, l'*homuncio* entre dans un théâtre. Sans franchir ce seuil magique, il se transfigure ; il n'est plus le titi, il devient le titi. Les théâtres sont des vaisseaux retournés qui ont la cale en haut. C'est dans cette cale que le titi s'entasse. Le titi est au théâtre comme la phalène est à la larve ; le même être au même lieu. Il suffit qu'il soit là, avec son rayon de bonheur, avec sa puissance d'enthousiasme, avec son battement de mains qui ressemble à un battement d'ailes, pour que cette cale étroite, fétide, sordide, malsaine, hideuse, abominable, devienne le Paradis.

À un être l'inutile et ôtez-lui le nécessaire, vous avez le gamin.

Le gamin n'est pas sans quelque intuition littéraire. On ne peut pas dire, nous le disons avec la quantité de rhétorique qu'il emploie, ne serait point le goût classique. Il a une nature, peu académique. Ainsi, pour donner un exemple, la popularité de mademoiselle Mars au théâtre public d'enfants orageux était assaisonnée d'ironie. Le gamin l'appelait mademoi-

se. Il raille, gouaille, bataille, a des chiffes, aime un bambin et des guenilles comme un pêcheur aime la pêche dans l'égout, chasse dans le cloaque, se livre à l'immondice, fouaille de sa verve les gens, se moque, ricane et mord, siffle et chante, acclame et commande. Il s'empare d'Alleluia par Matanturlurette, psalmodie, et fait des rythmes depuis le *De Profundis* jusqu'à la louange. Il loue sans chercher, sait ce qu'il ignore, est fou jusqu'à la filouterie, est sage jusqu'à la sagesse, se couche jusqu'à l'ordure, s'accroupit sur l'Olympe, se couche dans le fumier et en sort couvert d'étoiles. Le gamin, c'est Rabelais petit.

Le gamin est content de sa culotte, s'il n'y a point de montre.

Le gamin ne se effraie encore moins, chansonne, dégonfle les exagérations, blague les gens, ramène la langue aux revenants, dépoétise les gens, introduit la caricature dans les grossisseries. Ce n'est pas qu'il est prosaïque ; loin de là, il remplace la vision solennelle par la fantaisie. Si Adamastor lui apparaissait, le gamin lui dirait : Croquemitaine !

ardement, la moindre complication les arrête
 vêtre. Phénomène d'où sortent les écroule-
 s renaissances. Enjolras entrevoyait un sou-
 mineux sous les pans ténébreux de l'avenir.
 e moment approchait peut-être. Le peuple
 nt le droit, quel beau spectacle ! la révolution
 majestueusement possession de la France,
 monde : La suite à demain ! Enjolras était
 fournaise chauffait. Il avait, dans ce même
 ne traînée de poudre d'amis éparse sur
 nposait, dans sa pensée, avec l'éloquence
 ue et pénétrante de Combeferre, l'enthou-
 mopolite de Feuilly, la verve de Courfeyrac,
 ahorel, la mélancolie de Jean Prouvaire, la
 Joly, les sarcasmes de Bossuet, une sorte
 ent électrique prenant feu à la fois un peu
 s à l'œuvre. À coup sûr le résultat répondrait
 était bien. Ceci le fit penser à Grantaire. —
 t-il, la barrière du Maine me détourne à peine
 min. Si je poussais jusque chez Richefeu ?
 peu ce que fait Grantaire, et où il en est.
 re sonnait au clocher de Vaugirard quand
 va à la tabagie Richefeu. Il poussa la porte,
 a les bras, laissant retomber la porte qui vint
 es épaules, et regarda dans la salle pleine de
 mmes et de fumée.

éclatait dans cette brume, vivement coupée
 re voix. C'était Grantaire dialoguant avec un
 qu'il avait.

é était assis vis-à-vis d'une autre figure, à
 e marbre Sainte-Anne semée de grains de
 tellée de dominos, il frappait ce marbre du
 ici ce qu'Enjolras entendit :

e-six.

atre.

c ! je n'en ai plus.

mort. Du deux.

.

is.

s.

la pose.

e points.

ement.

it une faute énorme.

s bien.

e.

le plus.

ne fait vingt-deux. (Rêvant.) Vingt-deux !

t'attendais pas au double-six. Si je l'avais

mencement, cela changeait tout le jeu.

ux même.

s.

s ! Eh bien, du cinq.

n ai pas.

toi qui as posé, je crois ?

nc.

de la chance ! Ah ! tu as une chance !

erie.) Du deux.

s.

q, ni as. C'est embêtant pour toi.

io.

d'un caniche !

— Pourquoi pas ?

— Est-ce que tu peux être bon à quelque chose ?

— Mais j'en ai la vague ambition, dit Grantaire.

— Tu ne crois à rien.

— Je crois à toi.

— Grantaire, veux-tu me rendre un service ?

— Tous. Cirer tes bottes.

— Eh bien, ne te mêle pas de nos affaires.

absinthe.

— Tu es un ingrat, Enjolras.

— Tu serais homme à aller barrière du Maine ?

serais capable !

— Je suis capable de descendre rue de Valenciennes, de traverser la place Saint-Michel, d'obliquer à gauche, de traverser Monsieur-le-Prince, de prendre la rue de Valenciennes, de dépasser les Carmes, de tourner rue d'Assolvi, de franchir la barrière, et d'entrer chez Richelieu.

capable de cela. Mes souliers en sont capables.

— Connais-tu un peu ces camarades-là ?

chefeu ?

— Pas beaucoup. Nous nous tutoyons seulement.

— Qu'est-ce que tu leur diras ?

— Je leur parlerai de Robespierre, pardi !

Des principes.

— Toi !

— Moi. Mais on ne me rend pas justice. Ça me va, ça me va. C'est un contrat social, je sais par cœur ma constitution.

Deux. » La liberté du citoyen finit où la liberté du citoyen commence. » Est-ce que tu me prends pour un homme brutal ? J'ai un vieil assignat dans mon tiroir, un assignat de l'Homme, la souveraineté du peuple, ça me va, ça me va. Je suis même un peu hébertiste. Je puis rabâcher six heures d'horloge, montre en main, des sottises.

— Sois sérieux, dit Enjolras.

— Je suis farouche, répondit Grantaire.

Enjolras pensa quelques secondes, et dit :

— Grantaire, dit-il gravement, je consens à tout. Tu iras barrière du Maine.

Grantaire logeait dans un garni tout voisin de la barrière du Maine. Il sortit, et revint cinq minutes après chez lui mettre un gilet à la Robespierre.

— Rouge, dit-il en entrant, et en regardant Enjolras.

Puis, d'un plat de main énergique, il appuya sur la poitrine les deux pointes écarlates du gilet.

Et, s'approchant d'Enjolras, il lui dit à l'oreille :

— Sois tranquille.

Il enfonça son chapeau résolument et partit.

Un quart d'heure après, l'arrière-salle du garni était déserte. Tous les amis de l'A B C étaient allés chacun de leur côté, à leur besogne. Enjolras avait réservé la Cougourde, sortit le dernier.

Ceux de la Cougourde d'Aix qui étaient réunis alors dans la plaine d'Issy, dans une des rues abandonnées si nombreuses de ce côté de Paris.

Enjolras, tout en cheminant vers ce lieu, se souvenait, vous, passait en lui-même la revue de la gravité des événements était visible. Quatre prodromes d'une espèce de maladie sociale.

Chapitre IV. Il peut être utile

Grantaire au badaud et finit au gamin, deux êtres qui ne se valent pas. L'autre ville n'est capable ; l'acceptation passivement de ce qui est, le gamin est satisfait de regarder, et l'initiative inépuisable du gamin et Fouillou. Paris seul a cela dans sa nature. Toute la monarchie est dans le gamin. Toute l'anarchie est dans le gamin.

Le gamin, enfant des faubourgs de Paris vit et se développe dans la rue et « se dénoue » dans la souffrance, en face des réalités sociales et des choses humaines, des misères. Il se croit lui-même insouciant ; il ne l'est pas. Il est prêt à rire ; prêt à autre chose aussi. Il est prêt à tout. Il est prêt à tout.

« Soyez qui vous nommez Préjugé, Abus, Oppression, Iniquité, Despotisme, Injustice, Tyrannie, prenez garde au gamin béant. Le gamin grandira.

« L'argile est-il fait ? de la première fange soignée de boue, un souffle, et voilà Adam. Il est fait. Le dieu passe. Un dieu a toujours passé sur le globe. La fortune travaille à ce petit être. Par ce mot la fortune entendons un peu l'aventure. Ce pygmée est dans la grosse terre commune, ignorant, vulgaire, populacier, sera-ce un ionien ou un grec ? Attendez, *currit rota*, l'esprit de Paris, ce qui crée les enfants du hasard et les hommes du hasard. Le rebours du potier latin, fait de la cruche de terre.

le casse-tête levé, la pique haute, se ru
 vieux Paris bouleversé, que voulaient-ils ?
 la fin des oppressions, la fin des tyran
 du glaive, le travail pour l'homme, l'instr
 l'enfant, la douceur sociale pour la femm
 l'égalité, la fraternité, le pain pour tous, l'idé
 l'édénisation du monde, le progrès ; et c
 sainte, bonne et douce, le progrès, poussés
 d'eux-mêmes, ils la réclamaient terribles,
 massue au poing, le rugissement à la bouc
 les sauvages, oui ; mais les sauvages de la
 Ils proclamaient avec furie le droit ; ils v
 ce par le tremblement et l'épouvante, for
 humain au paradis. Ils semblaient des bar
 étaient des sauveurs. Ils réclamaient la lum
 masque de la nuit.

En regard de ces hommes, farouches
 convenons, et effrayants, mais farouches e
 pour le bien, il y a d'autres hommes, sou
 dés, dorés, enrubannés, constellés, en bas
 plumes blanches, en gants jaunes, en sou
 qui, accoudés à une table de velours au coi
 minée de marbre, insistent doucement pour
 et la conservation du passé, du Moyen-Â
 divin, du fanatisme, de l'ignorance, de l'escl
 peine de mort, de la guerre, glorifiant à demi
 politesse le sabre, le bûcher et l'échafaud. Q
 si nous étions forcé à l'option entre les barb
 vilisation et les civilisés de la barbarie, nous
 les barbares.

Mais, grâce au ciel, un autre choix est p
 cune chute à pic n'est nécessaire, pas pl
 qu'en arrière. Ni despotisme, ni terrorisme
 lons le progrès en pente douce.

Dieu y pourvoit. L'adoucissement des pe
 toute la politique de Dieu.

Chapitre V. Ses frontières

me la ville, il aime aussi la solitude, ayant du
Urbis amator, comme Fuscus ; *ruris amator*,
 cuscus.

igeant, c'est-à-dire flâner, est un bon emploi
 our le philosophe ; particulièrement dans
 e de campagne un peu bâtarde, assez laide,
 et composée de deux natures, qui entoure
 andes villes, notamment Paris. Observer la
 st observer l'amphibie. Fin des arbres, com
 des toits, fin de l'herbe, commencement
 des sillons, commencement des boutiques,
 ères, commencement des passions, fin du
 vin, commencement de la rumeur humaine ;
 rêt extraordinaire.

ans ces lieux peu attrayants, et marqués à
 le passant de l'épithète : *triste*, les prome
 pparence sans but, du songeur.

écrit ces lignes a été longtemps rôdeur de
 Paris, et c'est pour lui une source de sou
 nds. Ce gazon ras, ces sentiers pierreux,
 ces marnes, ces plâtres, ces âpres monoto
 hes et des jachères, les plants de primeurs
 hers aperçus tout à coup dans un fond, ce
 sauvage et du bourgeois, ces vastes rets
 où les tambours de la garnison tiennent
 t école et font une sorte de bégayement de
 es thébaïdes le jour, coupe-gorge la nuit, le
 ngandé qui tourne au vent, les roues d'ex
 carrières, les guinguettes au coin des cime
 arme mystérieux des grands murs sombres
 rément d'immenses terrains vagues inon
 l et pleins de papillons, tout cela l'attirait.

personne sur la terre ne connaît ces lieux
 à Glacière, la Cunette, le hideux mur de Gre
 le balles, le Mont-Parnasse, la Fosse-aux-
 ubiers sur la berge de la Marne, Montsouris,
 soire, la Pierre-Plate de Châtillon où il y a une
 re épuisée qui ne sert plus qu'à faire pous
 mpignons, et que ferme à fleur de terre une
 anches pourries. La campagne de Rome est
 banlieue de Paris en est une autre ; ne voir
 nous offre un horizon rien que des champs,
 s ou des arbres, c'est rester à la surface ;
 ects des choses sont des pensées de Dieu.
 ne plaine fait sa jonction avec une ville est
 preint d'on ne sait quelle mélancolie péné
 ature et l'humanité vous y parlent à la fois.
 tés locales y apparaissent.

ue a erré comme nous dans ces solitudes
 nos faubourgs qu'on pourrait nommer les
 aris, y a entrevu ça et là, à l'endroit le plus
 au moment le plus inattendu, derrière une
 ou dans l'angle d'un mur lugubre, des en
 és tumultueusement, fétides, boueux, pou
 naillés, hérissés, qui jouent à la pigoche cou
 pleuets. Ce sont tous les petits échappés
 s pauvres. Le boulevard extérieur est leur
 rable ; la banlieue leur appartient. Ils y font

humain, le réseau des sociétés secrètes c
à s'étendre sur le pays. De l'association d
peuple, publique et secrète tout à la fois
société des Droits de l'Homme, qui datait
ses ordres du jour : *Pluviôse, an 40 de l'ère*
qui devait survivre même à des arrêts de co
prononçant sa dissolution, et qui n'hésitait p
à ses sections des noms significatifs tels q

Des piques.

Tocsin.

Canon d'alarme.

Bonnet phrygien.

21 janvier.

Des Gueux.

Des Truands.

Marche en avant.

Robespierre.

Niveau.

Ça ira.

La société des Droits de l'Homme et
société d'Action. C'étaient les impatient
chaient et couraient devant. D'autres associ
chaient à se recruter dans les grandes soci
Les sectionnaires se plaignaient d'être tirai
société Gauloise et le *Comité organisateur de*
lités. Ainsi les associations pour *la liberté*
pour *la liberté individuelle*, pour *l'instruction*
contre les impôts indirects. Puis la société d
égalitaires, qui se divisait en trois fraction
taires, les communistes, les réformistes. P
des Bastilles, une espèce de cohorte organ
rement, quatre hommes commandés par
dix par un sergent, vingt par un sous-lieu
rante par un lieutenant ; il n'y avait jamais
hommes qui se connussent. Création où la
est combinée avec l'audace et qui semble e
génie de Venise. Le comité central, qui était
deux bras, la société d'Action et l'Armée d
Une association légitimiste, les Chevaliers d
remuait parmi ces affiliations républicaines
dénoncée et répudiée.

Les sociétés parisiennes se ramifiaie
principales villes. Lyon, Nantes, Lille et Mars
leur société des Droits de l'Homme, la Cl
les Hommes libres. Aix avait une société rév
qu'on appelait la Cougourde. Nous avons dé
ce mot.

À Paris, le faubourg Saint-Marceau n
moins bourdonnant que le faubourg Saint
les écoles pas moins émues que les fau
café de la rue Saint-Hyacinthe et l'estamin
Billards, rue des Mathurins-Saint-Jacques,
lieux de ralliement aux étudiants. La socié
de l'A B C, affiliée aux mutuellistes d'Angers
gourde d'Aix, se réunissait, on l'a vu, au café
mêmes jeunes gens se retrouvaient aussi,
dit, dans un restaurant cabaret près de la rue
qu'on appelait Corinthe. Ces réunions étaie
D'autres étaient aussi publiques que poss
peut juger de ces hardiesses par ce fragm
terrogatoire subi dans un des procès ultéri
se tint cette réunion ? — Rue de la Paix. —
— Dans la rue. — Quelles sections étaient
seule. — Laquelle ? — La section Manuel.
chef ? — Moi. — Vous êtes trop jeune pou

Chapitre VI. Un peu d'histoire

d'ailleurs presque contemporaine, où se
on de ce livre, il n'y avait pas, comme au-
sergent de ville à chaque coin de rue (bien-
st pas temps de discuter) ; les enfants er-
aient dans Paris. Les statistiques donnent
le de deux cent soixante enfants sans asile
lors annuellement par les rondes de po-
s terrains non clos, dans les maisons en
n et sous les arches des ponts. Un de ces
ameux, a produit « les hirondelles du pont
C'est là, du reste, le plus désastreux des
sociaux. Tous les crimes de l'homme com-
vagabondage de l'enfant.

Paris pourtant. Dans une mesure relative,
nt le souvenir que nous venons de rappo-
on est juste. Tandis que dans toute autre
un enfant vagabond est un homme perdu,
presque partout, l'enfant livré à lui-même
ue sorte dévoué et abandonné à une sorte
fatale dans les vices publics qui dévore
hêteté et la conscience, le gamin de Pa-
s-y, si fruste, et si entamé à la surface, est
ent à peu près intact. Chose magnifique à
t qui éclate dans la splendide probité de
ons populaires, une certaine incorruptibilité
idée qui est dans l'air de Paris comme du
dans l'eau de l'océan. Respirer Paris, cela
me.

Nous disons là n'ôte rien au serrement de
n se sent pris chaque fois qu'on rencontre
nfants autour desquels il semble qu'on voie
s de la famille brisée. Dans la civilisation
ncomplète encore, ce n'est point une chose
le que ces fractures de familles se vidant
e, ne sachant plus trop ce que leurs enfants
us, et laissant tomber leurs entrailles sur
ique. De là des destinées obscures. Cela
r cette chose triste a fait locution, « être jeté
de Paris ».

En passant, ces abandons d'enfants n'étaient
ragés par l'ancienne monarchie. Un peu
de Bohême dans les basses régions ac-
les hautes sphères, et faisait l'affaire des
La haine de l'enseignement des enfants
était un dogme. À quoi bon les « demi-
Tel était le mot d'ordre. Or l'enfant errant
pire de l'enfant ignorant.

la monarchie avait quelquefois besoin
t alors elle écumait la rue. Sous Louis XIV,
remonter plus haut, le roi voulait, avec rai-
ne flotte. L'idée était bonne. Mais voyons le
de flotte si, à côté du navire à voiles, jouet du
le remorquer au besoin, on n'a pas le navire
eut, soit par la rame, soit par la vapeur ; les
ent alors à la marine ce que sont aujourd'hui
s. Il fallait donc des galères ; mais la galère
que par le galérien ; il fallait donc des galé-
rt faisait faire par les intendants de province

et par les parlements le plus de forçats on revenant, sa journée faite, oubliait un petit La magistrature y mettait beaucoup de colon un banc près du pont d'Austerlitz. Ce pa- Un homme gardait son chapeau sur sa tête porté au corps de garde. On l'ouvrait et l'on procession, attitude huguenote ; on l'envoie dialogues imprimés, signés *Lahautière*, lères. On rencontrait un enfant dans la rue, intitulée : *Ouvriers, associez-vous*, et une eût quinze ans et qu'il ne sût où coucher, blanc pleine de cartouches.

aux galères. Grand règne ; grand siècle. er buvant avec un camarade lui faisait tâter

Sous Louis XV, les enfants disparaissaient chaud, l'autre sentait un pistolet sous sa ris ; la police les enlevait, on ne sait pour rieux emploi. On chuchotait avec épouvant fossé sur le boulevard, entre le Père-trueuses conjectures sur les bains de pou la barrière du Trône, à l'endroit le plus Barbier parle naïvement de ces choses. Il arr enfants, en jouant, découvraient sous une que les exempts, à court d'enfants, en peaux et d'épluchures un sac qui contenait avaient des pères. Les pères, désespérés, ce balles, un mandrin en bois à faire des aux exempts. En ce cas-là, le parlement in une sébile dans laquelle il y avait des faisait pendre, qui ? Les exempts ? Non. Leoudre de chasse, et une petite marmite en

l'intérieur offrait des traces évidentes de J.

nts de police, pénétrant à l'improviste à cinq matin chez un nommé Pardon, qui fut plus naire de la section Barricade-Merry et se fit rsurrection d'avril 1834, le trouvaient debout it, tenant à la main des cartouches qu'il était aire.

heure où les ouvriers se reposent, deux aient vus se rencontrant entre la barrière i barrière Charenton dans un petit chemin ntre deux murs près d'un cabaretier qui a am devant sa porte. L'un tirait de dessous i remettait à l'autre un pistolet. Au moment ettre il s'apercevait que la transpiration de avait communiqué quelque humidité à la morçait le pistolet et ajoutait de la poudre était déjà dans le bassinnet. Puis les deux quittaient.

né Gallais, tué plus tard rue Beaubourg dans rril, se vantait d'avoir chez lui sept cents et vingt-quatre pierres à fusil.

ernement reçut un jour l'avis qu'il venait ué des armes au faubourg et deux cent ches. La semaine d'après trente mille car-ent distribuées. Chose remarquable, la po- t saisir aucune. Une lettre interceptée por- e jour n'est pas loin où en quatre heures atre-vingt mille patriotes seront sous les

tte fermentation était publique, on pourrait e tranquille. L'insurrection imminente apprê- ge avec calme en face du gouvernement. gularité ne manquait à cette crise encore mais déjà perceptible. Les bourgeois par- lement aux ouvriers de ce qui se préparait. Comment va l'émeute ? du ton dont on eût ent va votre femme ?

hand de meubles, rue Moreau, demandait : uand attaquez-vous ?

boutiquier disait :

taquera bientôt ? je le sais. Il y a un mois quinze mille, maintenant vous êtes vingt-cinq ffrait son fusil, et un voisin offrait un petit voulait vendre sept francs.

, la fièvre révolutionnaire gagnait. Aucun is ni de la France n'en était exempt. L'artère out. Comme ces membranes qui naissent s inflammations et se forment dans le corps

chose à ses voisins, c'est qu'à quelques p
il ramassa un autre papier également déc
significatif encore, dont nous reproduisons
ration à cause de l'intérêt historique de c
documents :

Q C D E

u og a1 fe

Apprenez cette liste par cœur. Après, vous
rez. Les hommes admis en feront autant lorsq
aurez transmis des ordres.

Salut et fraternité.

L.

Les personnes qui furent alors dans l
cette trouvaille n'ont connu que plus ta
entendu de ces quatre majuscules : *quin*
turions, décurions, éclaireurs, et le sens de
u og a1 fe qui était une date et qui voulai
avril 1832. Sous chaque majuscule étaient
noms suivis d'indications très caractéristiq
— Q. *Bannerel*. 8 fusils. 83 cartouches. Hom
Boubière. 1 pistolet. 40 cartouches. — D. *Rol*
1 pistolet. 1 livre de poudre. — E. *Teissier*
giberne. Exact. — *Terreur* 8 fusils, Brave, etc.

Enfin ce charpentier trouva, toujours da
enclos, un troisième papier sur lequel éta
crayon, mais très lisiblement, cette espèce d
matique :

Unité. Blanchard. Arbre-sec. 6.

Barra. Soize. Salle-au-Comte.

Kosciusko. Aubry le boucher ?

J. J. R.

Caius Gracchus.

Droit de révision. Dufond. Four.

Chute des Girondins. Derbac. Maubuée.

Washington. Pinson. 1 pist. 86 cart.

Marseillaise.

Souver. du peuple. Michel. Quincampoix. S
Hoche.

Marceau. Platon. Arbre-sec.

Varsovie. Tilly, crieur du *Populaire*.

L'honnête bourgeois entre les mains d
liste était demeurée en sut la signification.
cette liste était la nomenclature complète d
du quatrième arrondissement de la société
de l'Homme, avec les noms et les demeure
de sections. Aujourd'hui que tous ces faits
l'ombre ne sont plus que de l'histoire, on peu
Il faut ajouter que la fondation de la société
de l'Homme semble avoir été postérieure à l
papier fut trouvé. Peut-être n'était-ce qu'une

Cependant, après les propos et les pa
les indices écrits, des faits matériels comp
percer.

Rue Popincourt, chez un marchand de
on saisissait dans le tiroir d'une commode
de papier gris toutes également pliées en
quatre ; ces feuilles recouvraient vingt-six
même papier gris pliés en forme de cartot
carte sur laquelle on lisait ceci :

Salpêtre — 12 onces.

Soufre — 2 onces.

Charbon — 2 onces et demie.

Eau — 2 onces.

Le procès-verbal de saisie constatait
exhalait une forte odeur de poudre.

Chapitre VII.

Gamin aurait sa place dans les classifications de l'Inde

Le parisienne est presque une caste. On
: n'en est pas qui veut.

Gamin, fut imprimé pour la première fois et
langue populaire dans la langue littéraire en
dans un opuscule intitulé *Claude Gueux* que
on apparition. Le scandale fut vif. Le mot a

ents qui constituent la considération des
eux sont très variés. Nous en avons connu
un qui était fort respecté et fort admiré
à tomber un homme du haut des tours de
; un autre, pour avoir réussi à pénétrer dans
où étaient momentanément déposées les
dôme des Invalides et leur avoir « chipé »
un troisième, pour avoir vu verser une dili
autre encore, parce qu'il « connaissait » un
vait manqué crever un œil à un bourgeois.

qui explique cette exclamation d'un gamin
phonème profond dont le vulgaire rit sans le
: — *Dieu de Dieu ! ai-je du malheur ! dire que*
ncore vu quelqu'un tomber d'un cinquième !
nonce j'ai-t-y ; cinquième se prononce cin-

'est un beau mot de paysan que celui-ci :
otre femme est morte de sa maladie ; pour-
vous pas envoyé chercher de médecin ?
vous, monsieur, nous autres pauvres gens,
ons nous-mêmes. Mais si toute la passivité
u paysan est dans ce mot, toute l'anarchie
ise du mioche faubourien est, à coup sûr,
tre. Un condamné à mort dans la charrette
confesseur. L'enfant de Paris se récrie : — *Il*
alotin. Oh ! le capon !

aine audace en matière religieuse rehausse
re esprit fort est important.

aux exécutions constitue un devoir. On se
guillotine et l'on rit. On l'appelle de toutes
tits noms : — Fin de la soupe, — Grognon,
du Bleu (au ciel), — La dernière bouchée, —
pour ne rien perdre de la chose, on escalade
se hisse aux balcons, on monte aux arbres,
end aux grilles, on s'accroche aux chemi-
min naît couvreur comme il naît marin. Un
ait pas plus peur qu'un mâ. Pas de fête
Grève. Samson et l'abbé Montés sont les
populaires. On hue le patient pour l'encoura-
nir quelquefois. Lacenaire, gamin, voyant
tun mourir bravement, a dit ce mot où il
ir : *J'en étais jaloux*. Dans la gaminerie, on
pas Voltaire, mais on connaît Papavoine.
ns la même légende « les politiques » aux
On a les traditions du dernier vêtement de
t que Tolleron avait un bonnet de chauffeur,
squette de loutre, Louvel un chapeau rond,

que le vieux Delaporte était chauve et nu-tête, que le jeune Delaporte était tout rose et très joli, que Boriète du jour, un ouvrier rencontrait près du barbiche romantique, que Jean Martin avait un homme bien mis » qui lui disait : — Où vas-tu, bretelles, que Lecouffé et sa mère se querellent. — Monsieur, répondait l'ouvrier, je n'ai pas de panier. — Ne vous reprochez donc pas votre panier, dit le gamin. Un autre, pour voir passer Debackajoutait : Ne crains pas. Je suis l'agent du dans la foule, avise la lanterne du quai et je soupçonne de n'être pas bien sûr. Tu sais gendarme, de station là, fronce le sourcil. — Mais j'ai fait quelque chose, on a l'œil sur toi. — Puis moi monter, m'sieu le gendarme, dit le gamin. — L'ouvrier une poignée de main et s'en allait en attendant l'autorité, il ajoute : Je ne tomberai pas. — Nous nous reverrons bientôt.

m'importe peu que tu tombes, répond le gamin, aux écoutes, recueillait, non plus seulement dans la gaminerie, un accident mémorable, dans les cabarets, mais dans la rue, des dialogues comptés. On parvient au sommet de la colline. — S'il arrive qu'on se coupe très profondément, dit un tisserand à un autre, l'os ».

Le poing n'est pas un médiocre élément de force, n'est-ce pas ?
Une des choses que le gamin dit le plus souvent, c'est : *Je suis joliment fort, va !* — Être gaucher, c'est un avantage. Loucher est une chose estimable.

us gouverne ?
Monsieur Philippe.
C'est la bourgeoisie.
Compterait si l'on croyait que nous prenons le pouvoir en mauvaise part. Les Jacques, c'étaient les riches.
Or ceux qui ont faim ont droit.
Plusieurs fois, on entendait passer deux hommes qui se querellaient.
L'un disait à l'autre : — Nous avons un bon plan.

Conversation intime entre quatre hommes assis sur un fossé du rond-point de la barrière du boulevard.
L'un saisisait que ceci :
C'est la possibilité pour qu'il ne se promène plus.

Obscurité menaçante.
« Principaux chefs », comme on disait dans le quartier, se tenaient à l'écart. On croyait qu'ils se querellaient, pour se concerter, dans un cabaret près de la barrière, Saint-Eustache. Un nommé Aug. — , chef de la section des Secours pour les tailleurs, rue Montmartre, avait pour serviteur un intermédiaire central entre le faubourg Saint-Antoine. Néanmoins, il y avait beaucoup d'ombre sur ces chefs, et aucun ne put infirmer la fierté singulière de cette position. Plus tard par un accusé devant la Cour des

« tait votre chef ?
« Je ne le connaissais pas, et je n'en reconnaissais pas. »
« Il avait l'air d'être guère encore que des paroles, transparentes, vagues ; quelquefois des propos en l'air, des oui-dire. D'autres indices survenaient. »
« Le charpentier, occupé rue de Reuilly à clouer les planches d'une palissade autour d'un terrain où s'élevait un bâtiment en construction, trouvait dans ce terrain un papier détrempé, une lettre déchirée où étaient encore lisibles les mots :
« Ici : »

« Mais que le comité prenne des mesures pour le recrutement dans les sections pour les sociétés... »

« Le charpentier :
« Nous avons appris qu'il y avait des fusils rue du Faubourg Saint-Martin, n° 5 (bis), au nombre de cinq chez un armurier, dans une cour. La section de ce quartier a un point d'armes. »

« Et que le charpentier s'émut et montra la

Chapitre V. d'où l'histoire sort et e l'histoire ignore

d'avril, tout s'était aggravé. La fermentation du bouillonnement. Depuis 1830, il y avait de petites émeutes partielles, vite comprimées, signe d'une vaste conflagration. Quelque chose de terrible couvait. On les linéaments encore peu distincts et mal ne révolution possible. La France regardait regardait le faubourg Saint-Antoine. urg Saint-Antoine, sourdement chauffé, en- tion.

rets de la rue de Charonne étaient, quoique de ces deux épithètes semble singulière des cabarets, graves et orageux.

ernement y était purement et simplement tion. On y discutait publiquement *la chose tre ou pour rester tranquille*. Il y avait des ques où l'on faisait jurer à des ouvriers veraient dans la rue au premier cri d'alarme, e battraient sans compter le nombre des Jne fois l'engagement pris, un homme assis n du cabaret »faisait une voix sonore » et *entends ! tu l'as juré !* Quelquefois on montait étage dans une chambre close, et là il se scènes presque maçonniques. On faisait ié des serments *pour lui rendre service ainsi de famille*. C'était la formule.

salles basses on lisait des brochures « *sub- s croissaient le gouvernement, dit un rapport mps*.

endait des paroles comme celles-ci : — *Je les noms des chefs. Nous autres, nous ne ur que deux heures d'avance. — Un ouvrier Nous sommes trois cents, mettons chacun la fera cent cinquante francs pour fabriquer t de la poudre. — Un autre disait : — Je ne s six mois, je n'en demande pas deux. Avant nous serons en parallèle avec le gouverne-ingt-cinq mille hommes on peut se mettre en utre disait : — Je ne me couche pas parce es cartouches la nuit. — De temps en temps « en bourgeois et en beaux habits » ve- sant des embarras », et ayant l'air »de com- onnaient des poignées de mains *aux plus* et s'en allaient. Ils ne restaient jamais plus es. On échangeait à voix basse des propos*

— *Le complot est mûr, la chose est comble*. bourdonné par tous ceux qui étaient là », ter l'expression même d'un des assistants. était telle qu'un jour, en plein cabaret, un ia : *Nous n'avons pas d'armes !* — Un de ses répondit : — *Les soldats en ont !* — parodiait s'en douter, la proclamation de Bonaparte talie. — « Quand ils avaient quelque chose et, ajoute un rapport, ils ne se le communi- là. » On ne comprend guère ce qu'ils pou- er après avoir dit ce qu'ils disaient.

Chapitre IX.

Camille, l'âme de la Gaule

Cet enfant-là dans Poquelin, fils des Halles ; dans Beaumarchais. La gaminerie est un esprit gaulois. Mêlée au bon sens, elle lui est de la force, comme l'alcool au vin. Quel est défaut. Homère rabâche, soit ; on pour Voltaire gamine. Camille Desmoulins était Championnet, qui brutalisait les miracles, pavé de Paris ; il avait, tout petit, *inondé les* Saint-Jean de Beauvais et de Saint-Etienne avait assez tutoyé la châsse de saint Genevonne des ordres à la fiole de saint Janvier. Paris de Paris est respectueux, ironique et insolentes dents parce qu'il est mal nourri et stomac souffre, et de beaux yeux parce qu'il a le Jéhovah présent, il sauterait à cloche-pied du paradis. Il est fort à la savate. Toutes les choses lui sont possibles. Il joue dans le ruisseau de la rue par l'émeute ; son effronterie persiste à la traître ; c'était un polisson, c'est un héros ; petit thébain, il secoue la peau du lion ; Bara était un gamin de Paris ; il crie : En attendant que le cheval de l'Écriture dit : Vah ! et en attendant qu'il passe du marmot au géant. L'enfant du borbier est aussi l'enfant de l'idéal. La grande envergure qui va de Molière à Bara. Camille, toute, et pour tout résumer d'un mot, le gamin qui se gâte, et pour tout résumer d'un mot, le gamin qui s'amuse, parce qu'il est malheureux.

otation d'un droit définitif et supérieur, sa
 ester de sa race, son esprit de famille, son
 ect du peuple, sa propre honnêteté, préoc-
 uis-Philippe presque douloureusement, et
 si fort et si courageux qu'il fût, l'accablaient
 ulté d'être roi.

sous ses pieds une désagrégation redou-
 tait pourtant pas une mise en poussière, la
 plus France que jamais.

reux amoncellements couvraient l'horizon.

étrange gagnant de proche en proche,
 eu à peu sur les hommes, sur les choses,
 s ; ombre qui venait des colères et des
 tout ce qui avait été hâtivement étouffé
 fermentait. Parfois la conscience de

omme reprenait sa respiration tant il y avait
 dans cet air où les sophismes se mêlaient

Les esprits tremblaient dans l'anxiété
 me les feuilles à l'approche d'un orage. La
 trique était telle qu'à de certains instants
 enu, un inconnu, éclairait. Puis l'obscurité
 e retombait. Par intervalles, de profonds
 grondements pouvaient faire juger de la
 foudre qu'il y avait dans la nuée.

is à peine s'étaient écoulés depuis la Révo-
 llet, l'année 1832 s'était ouverte avec un as-
 sence et de détresse. La détresse du peuple,
 rs sans pain, le dernier prince de Condé dis-
 s ténèbres, Bruxelles chassant les Nassau
 s les Bourbons, la Belgique s'offrant à un
 ais et donnée à un prince anglais, la haine
 colas, derrière nous deux démons du midi,
 n Espagne, Miguel en Portugal, la terre trem-
 e, Metternich étendant la main sur Bologne,
 usquant l'Autriche à Ancône, au nord on ne
 istre bruit de marteau reclouant la Pologne
 ercueil, dans toute l'Europe des regards ir-
 nt la France, l'Angleterre, alliée suspecte,
 sser ce qui pencherait et à se jeter sur ce
 it, la pairie s'abritant derrière Beccaria pour
 re têtes à la loi, les fleurs de lys raturées
 e du roi, la croix arrachée de Notre-Dame,
 moindri, Laffitte ruiné, Benjamin Constant
 indigence, Casimir Perier mort dans l'épui-
 pouvoir ; la maladie politique et la maladie
 éclarant à la fois dans les deux capitales
 l'une la ville de la pensée, l'autre la ville du
 ris la guerre civile, à Lyon la guerre servile ;
 ux cités la même lueur de fournaise ; une
 cratère au front du peuple ; le midi fanatisé,
 lé, la duchesse de Berry dans la Vendée, les
 s conspirations, les soulèvements, le cholé-
 t à la sombre rumeur des idées le sombre
 événements.

la puissance publique sur la misère privée, c'est la grandeur de l'État dans les souffrances du individu. Grandeur mal composée où se combinent les éléments matériels et dans laquelle n'est pas l'élément moral.

Le communisme et la loi agraire croient résoudre le deuxième problème. Ils se trompent. Le communisme tue la production. Le partage égal abolit le travail. Et par conséquent le travail. C'est une répartition impossible de s'arrêter à ces prétendues solutions. La richesse, ce n'est pas la répartir. Les deux solutions veulent être résolues ensemble pour être combinées.

Ne résolvez que le premier des deux problèmes, vous serez Venise, vous serez l'Angleterre, vous serez comme Venise une puissance artificielle, vous serez comme l'Angleterre une puissance matérielle ; vous serez un mauvais riche. Vous périrez par une voie de laquelle est morte Venise, ou par une banqueroute, de laquelle mourra l'Angleterre. Et le monde vous laissera tomber, parce que le monde laisse tomber ce qui n'est que l'égoïsme, tout ce qui ne représente pour le genre humain une vertu ou une idée.

Il est bien entendu ici que par ces mots l'Angleterre, nous désignons non des peuples, mais des constructions sociales, les oligarchies imposées aux nations, et non les nations elles-mêmes. Les nations ont toujours notre respect et notre reconnaissance. Venise, peuple, renaîtra ; l'Angleterre, aristocratie, mourra, mais l'Angleterre, nation, est immortelle, nous la poursuivons.

Résolvez les deux problèmes, encouragez le riche et protégez le pauvre, supprimez la misère, mettez un frein à l'exploitation injuste du faible par le riche, un frein à la jalousie inique de celui qui est pauvre contre celui qui est riche, ajustez mathématiquement et fraternellement le salaire au travail, mêlez le travail et le salaire, mettez le travail gratuitement et obligatoirement à la base de la croissance et faites de la science la base de la virilité. Mettez les intelligences tout en occupant les bras, à la fois un peuple puissant et une famille heureuse, démocratisiez la propriété, non en la divisant, mais en l'universalisant, de façon que tout le monde soit propriétaire, chose plus facile à faire qu'on croit, en deux mots sachez produire la richesse, et vous aurez tout ensemble la prospérité matérielle et la grandeur morale ; et vous serez dignes de vous appeler la France.

Voilà, en dehors et au-dessus de quel que soit ce qui s'égarait, ce que disait le socialisme ; cherchez dans les faits, voilà ce qu'il ébauchait, voilà ce qu'il espérait.

Efforts admirables ! tentatives sacrées ! Ces doctrines, ces théories, ces résistances, ces nécessités inattendues pour l'homme d'État, ces contradictions avec les philosophes, de confuses évidences, de contradictions politiques, de contradictions une politique nouvelle à créer, d'accord avec le monde sans trop de désaccord avec l'idéal, une situation dans laquelle il fallait usiner, dans la rue, à défendre Polignac, l'intuition du progrès, dans la rue, sous l'émeute, les chambres et la rue, les contradictions à équilibrer autour de lui, sa foi dans la révolution, ce qu'il faut être on ne sait quelle résignation éventuelle.

Chapitre X.

Paris, ecce homo

Comme, à Rome, le gamin de Paris aujourd'hui, comme, à Rome, le *gracculus* de Rome, c'est le peuple qui se présente au front la ride du monde vieux.

C'est une grâce pour la nation, et en même temps une maladie. Maladie qu'il faut guérir. Commençons par la lumière.

Paris assainit.

Paris allume.

Les généreuses irradiations sociales sortent de Paris, des lettres, des arts, de l'enseignement. Paris fait des hommes, faites des hommes. Éclairez-les, Paris les chauffe. Tôt ou tard la splendide instruction universelle se posera avec l'autorité du vrai absolu ; et alors ceux qui goudaillent sous la surveillance de l'idée française auront des yeux : les enfants de la France, ou les gamins des rues, les flammes dans la lumière ou des feux dans les ténèbres.

Paris exprime Paris, et Paris exprime le monde.

Paris est un total. Paris est le plafond du genre humain.

Paris, cette prodigieuse ville est un raccourci de l'histoire.

Paris est un raccourci de l'histoire morte et des mœurs vivantes. Qui voit Paris voit le dessous de toute l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

Paris est un raccourci de l'histoire avec du recul.

après deux mille ans l'apostrophe de Théséus réunis en familles et presque en commu-
properantem meprehendit pallio ? le vin de Sient les questions sociales, pacifiquement,
 rodie le vin d'Albe, le rouge bord de Desauguidément ; mineurs impassibles, qui pous-
 libre à la grande coupe de Balatron, le Pécillement leurs galeries dans les profon-
 exhale sous les pluies nocturnes les mêmeplan, à peine dérangés par les commotions
 les Esquilies, et la fosse du pauvre acheter les fournaies entrevues.

ans vaut la bière de louage de l'Esclave. nquillité n'était pas le moins beau spectacle

Cherchez quelque chose que Paris n'ait que agitée.

de Trophonius ne contient rien qui ne soitmes laissaient aux partis politiques la ques-
 quet de Mesmer ; Ergaphilos ressuscite d'ats, ils s'occupaient de la question du bon-
 tro ; le brahmine Vâsaphantâ s'incarne da
 de Saint-Germain ; le cimetière de Saint-Mètre de l'homme, voilà ce qu'ils voulaient
 tout aussi bons miracles que la mosquée Oa société.

Damas.

Paris a un Ésope qui est Mayeux, et , d'industrie, de commerce, presque à la
 qui est mademoiselle Lenormand. Il s'efe religion. Dans la civilisation telle qu'elle
 Delphes aux réalités fulgurantes de la visioneu par Dieu, beaucoup par l'homme, les
 ner les tables comme Dodone les trépieds.combinent, s'agrègent et s'amalgament de
 sette sur le trône comme Rome y met la colrmer une véritable roche dure, selon une loi
 somme toute, si Louis XV est pire que Claupatiemment étudiée par les économistes,
 Dubarry vaut mieux que Messaline. Paris cdes de la politique.

un type inouï, qui a vécu et que nous avonsmes, qui se groupaient sous des appella-
 nudité grecque, l'ulcère hébraïque et le quolntes, mais qu'on peut désigner tous par le
 Il mêle Diogène, Job et Paillasse, habille uue de socialistes, tâchaient de percer cette
 vieux numéros du *Constitutionnel*, et fait n faire jaillir les eaux vives de la félicité hu-
 clos.

Bien que Plutarque dise : *le tyran n'en* question de l'échafaud jusqu'à la question
 Rome, sous Sylla comme sous Domitien, se leurs travaux embrassaient tout. Au droit
 mettait volontiers de l'eau dans son vin. L, proclamé par la Révolution française, ils
 un Léthé, s'il faut en croire l'éloge un peu droit de la femme et le droit de l'enfant.

qu'en faisait Varus Vibiscus : *Contra Gract* tonnera pas que, pour des raisons diverses,
habemus. Bibere Tiberim, id est seditionem o tions pas ici à fond, au point de vue théo-
 boit un million de litres d'eau par jour, nestions soulevées par le socialisme. Nous
 l'empêche pas dans l'occasion de battre las à les indiquer.

de sonner le tocsin. problèmes que les socialistes se propo-

À cela près, Paris est bon enfant. Il accsions cosmogoniques, la rêverie et le mysti-
 ment tout ; il n'est pas difficile en fait de Vés, peuvent être ramenés à deux problèmes
 lipyge est hottentote ; pourvu qu'il rie, il am

deur l'égaye, la difformité le désopile, le vicproblème : Produire la richesse.

soyez drôle, et vous pourrez être un drôle le problème : La répartir.

même, ce cynisme suprême, ne le révolte per problème contient la question du travail.
 littéraire qu'il ne se bouche pas le nez deme contient la question du salaire.

et il ne se scandalise pas plus de la prièrep premier problème il s'agit de l'emploi des
 qu'Horace ne s'effarouche du « hoquet » de

cun trait de la face universelle ne manqueecond de la distribution des jouissances.

Paris. Le bal Mabille n'est pas la danse polymploi des forces résulte la puissance pu-
 Janicule, mais la revendeuse à la toilette

yeux la lorette exactement comme l'entremne distribution des jouissances résulte le
 phyla guettait la vierge Planesium. La barrividuel.

bat n'est pas un Colisée, mais on y est féne distribution, il faut entendre non distri-
 si César regardait. L'hôtesse syrienne a pl, mais distribution équitable. La première
 que la mère Saguet, mais, si Virgile hantait l'équité.

main, David d'Angers, Balzac et Charlet se eux choses combinées, puissance publique
 à la gargote parisienne. Paris règne. Les gonheur individuel au dedans, résulte la pros-
 boient, les queues rouges y prospèrent. Ade.

sur son char aux douze roues de tonnerre té sociale, cela veut dire l'homme heureux,
 Silène y fait son entrée sur sa bourrique. bre, la nation grande. L'Angleterre résout le
 Ramponneau. ces deux problèmes. Elle crée admirable-

Paris est synonyme de Cosmos. Paris esse ; elle la répartit mal. Cette solution qui
 Rome, Sybaris, Jérusalem, Pantin. Toutesete que d'un côté la mène fatalement à ces
 tions y sont en abrégé, toutes les barbarieses : opulence monstrueuse, misère mons-
 serait bien fâché de n'avoir pas une guillotiites les jouissances à quelques-uns, toutes

Un peu de place de Grève est bon. Ques aux autres, c'est-à-dire au peuple ; le privi-
 cette fête éternelle sans cet assaisonnement, le monopole, la féodalité, naissent du
 y ont sagement pourvu, et, grâce à elles, e. Situation fausse et dangereuse qui assoit

et, quand ils arrivent avec leur texte, la besor ce mardi gras. depuis longtemps ; il y a déjà vingt traduc place publique. De chaque traduction naît u chaque contre-sens une faction ; et chaqu avoir le seul vrai texte, et chaque faction cr la lumière.

Souvent le pouvoir lui-même est une fa

Il y a dans les révolutions des nageu courant ; ce sont les vieux partis.

Pour les vieux partis qui se rattachent à l la grâce de Dieu, les révolutions étant sor de révolte, on a droit de révolte contre elles dans les révolutions le révolté, ce n'est pa c'est le roi. Révolution est précisément le co volte. Toute révolution, étant un accomplis mal, contient en elle sa légitimité, que de tionnaires déshonorent quelquefois, mais même souillée, qui survit, même ensangla volutions sortent, non d'un accident, mais sité. Une révolution est un retour du factice est parce qu'il faut qu'elle soit.

Les vieux partis légitimistes n'en ass moins la révolution de 1830 avec toutes l qui jaillissent du faux raisonnement. Les d'excellents projectiles. Ils la frappaient sa où elle était vulnérable, au défaut de sa son manque de logique ; ils attaquaient cet dans sa royauté. Ils lui criaient : Révolution, roi ? Les factions sont des aveugles qui vis

Ce cri, les républicains le poussaient Mais, venant d'eux, ce cri était logique. cécité chez les légitimistes était clairvoyan démocrates. 1830 avait fait banqueroute a démocratie indignée le lui reprochait.

Entre l'attaque du passé et l'attaque de l blissement de juillet se débattait. Il repré nute, aux prises d'une part avec les siè chiques, d'autre part avec le droit éternel.

En outre, au dehors, n'étant plus la r devenant la monarchie, 1830 était obligé d pas de l'Europe. Garder la paix, surcroît de c Une harmonie voulue à contre-sens est s onéreuse qu'une guerre. De ce sourd con muselé, mais toujours grondant, naquit la ce ruineux expédient de la civilisation sus même. La royauté de juillet se cabrait, malg eût, dans l'attelage des cabinets européens l'eût volontiers mise à la plate-longe. Pouss par le progrès, elle poussait en Europe les ces tardigrades. Remorquée, elle remorqua

Cependant, à l'intérieur, paupérisme, pr laire, éducation, pénalité, prostitution, sort c richesse, misère, production, consummat tion, échange, monnaie, crédit, droit du cap travail, toutes ces questions se multipliaier de la société ; surplomb terrible.

En dehors des partis politiques propre autre mouvement se manifestait. À la ferm mocratique répondait la fermentation ph L'élite se sentait troublée comme la foule mais autant.

Des penseurs méditaient, tandis que à-dire le peuple, traversé par les courants naires, tremblait sous eux avec je ne sais qu secousses épileptiques. Ces songeurs, les

Chapitre IV. Gervilles sous la fondation

où le drame que nous racontons va pénétrer
leur d'un des nuages tragiques qui couvrent
vements du règne de Louis-Philippe, il ne
équivoque, et il était nécessaire que ce livre
ur ce roi.

Philippe était entré dans l'autorité royale sans
ns action directe de sa part, par le fait d'un
olutionnaire, évidemment fort distinct du
a révolution, mais dans lequel lui, duc d'Or-
t aucune initiative personnelle. Il était né
croyait élu roi. Il ne s'était point donné à
mandat ; il ne l'avait point pris ; on le lui
t il l'avait accepté ; convaincu, à tort certes,
ncu que l'offre était selon le droit et que
n était selon le devoir. De là une possession
i. Or, nous le disons en toute conscience,
pe étant de bonne foi dans sa possession,
atie étant de bonne foi dans son attaque, la
ouvante qui se dégage des luttes sociales
i le roi, ni la démocratie. Un choc de prin-
nble à un choc d'éléments. L'océan défend
an défend l'air ; le roi défend la royauté, la
défend le peuple ; le relatif, qui est la monar-
à l'absolu, qui est la république ; la société
ce conflit, mais ce qui est sa souffrance
sera plus tard son salut ; et, dans tous les
point ici à blâmer ceux qui luttent ; un des
évidemment se trompe ; le droit n'est pas,
blosse de Rhodes, sur deux rivages à la fois,
s la république, un pied dans la royauté ;
ible, et tout d'un côté ; mais ceux qui se
trompent sincèrement ; un aveugle n'est
coupable qu'un Vendéen n'est un brigand.
donc qu'à la fatalité des choses ces col-
utables. Quelles que soient ces tempêtes,
pilité humaine y est mêlée.

es cet exposé.

ernement de 1830 eut tout de suite la vie
né d'hier, combattre aujourd'hui. À peine
ntait déjà partout de vagues mouvements
ur l'appareil de juillet encore si fraîchement
eu solide.

ance naquit le lendemain ; peut-être même
e la veille.

en mois, l'hostilité grandit, et de sourde
te.

lution de Juillet, peu acceptée hors de
es rois, nous l'avons dit, avait été en France
interprétée.

e aux hommes ses volontés visibles dans
ents, texte obscur écrit dans une langue
. Les hommes en font sur-le-champ des tra-
aductions hâtives, incorrectes, pleines de
cunes et de contre-sens. Bien peu d'esprits
t la langue divine. Les plus sagaces, les
, les plus profonds, déchiffrent lentement,

Paris montre toujours les dents ; quand il fait-il ? il prenait un dossier, et il pas-pas, il rit. à réviser un procès criminel, trouvant que

Tel est ce Paris. Les fumées de ses tuent chose de tenir tête à l'Europe, mais que idées de l'univers. Tas de boue et de pierre plus grande affaire encore d'arracher un mais, par-dessus tout, être moral. Il est plus bourreau. Il s'opiniâtrait contre son garde il est immense. Pourquoi ? parce qu'il ose. ; il disputait pied à pied le terrain de la

Oser ; le progrès est à ce prix. x procureurs généraux, ces bavards de la loi,

Toutes les conquêtes sublimes sont plus appelait. Quelquefois les dossiers empilés des prix de hardiesse. Pour que la révolution table ; il les examinait tous ; c'était une suffit pas que Montesquieu la pressente, qui lui d'abandonner ces misérables têtes prêche, que Beaumarchais l'annonce, que s. Un jour il disait au même témoin que nous calcule, qu'Arouet la prépare, que Rousseau é tout à l'heure : *Cette nuit, j'en ai gagné* dite ; il faut que Danton l'ose. nt les premières années de son règne, la

Le cri : *Audace !* est un *Fiat Lux*. Il fut fut comme abolie, et l'échafaud relevé fut marche en avant du genre humain, qu'il y ait faite au roi. La Grève ayant disparu avec mets en permanence de fières leçons de cainée, une Grève bourgeoise fut instituée témérités éblouissent l'histoire et sont une de Barrière Saint-Jacques ; les « hommes clartés de l'homme. L'aurore ose quand sentirent le besoin d'une guillotine quasi lé-Tenter, braver, persister, persévérer, s'être e fut là une des victoires de Casimir Perier, même, prendre corps à corps le destin, étortait les côtés étroits de la bourgeoisie, sur trophe par le peu de peur qu'elle nous fait, tte, qui en représentait les côtés libéraux. ter la puissance injuste, tantôt insulter la de avait annoté de sa main Beccaria. Après tenir bon, tenir tête ; voilà l'exemple dont Fieschi, il s'écriait : *Quel dommage que je* ont besoin, et la lumière qui les électrisa *blesse ! j'aurais pu faire grâce*. Une autre fois, éclair formidable va de la torche de Prométhéon aux résistances de ses ministres, il écri- gueule de Cambronne. s d'un condamné politique qui est une des

ses figures de notre temps : *Sa grâce est e me reste plus qu'à l'obtenir*. Louis-Philippe omme Louis IX et bon comme Henri IV.

ous, dans l'histoire où là bonté est la perle é bon passe presque avant qui a été grand. ilippe ayant été apprécié sévèrement par ement peut-être par les autres, il est tout n homme, fantôme lui-même aujourd'hui, ce roi, vienne déposer pour lui devant l'his-déposition, quelle qu'elle soit, est évidem-nt tout désintéressée ; une épitaphe écrite est sincère ; une ombre peut consoler une ; le partage des mêmes ténèbres donne uange ; et il est peu à craindre qu'on dise eux tombeaux dans l'exil : Celui-ci a flatté

Louis XV. C'était le compagnon de Dumourès, l'ami de Lafayette ; il avait été du club de Mirabeau lui avait frappé sur l'épaule ; Danton dit : Jeune homme ! À vingt-quatre ans, M. de Chartres, du fond d'une logette de la Convention, il avait assisté au procès de Louis XVI, bien nommé *ce pauvre tyran*. La clairvoyance de la Révolution, brisant la royauté dans le combat avec la royauté, sans presque remarquer l'effroyable et le farouche écrasement de l'idée, le vaste et le grand, le semblée tribunal, la colère publique interrogant le peuple, ne sachant que répondre, l'effrayante vacillation faite de cette tête royale sous ce souffle soufflé.

La trace que la Révolution avait laissée sur le peuple est prodigieuse. Son souvenir était comme un fantôme vivante de ces grandes années minute par minute, devant un témoin dont il nous est impossible de douter, il rectifia de mémoire toute la lettre alphabétique de l'assemblée constituante.

Louis-Philippe a été un roi de plein jour. La presse a été libre, la tribune a été libre, la parole ont été libres. Les lois de septembre ont été à claire-voie. Bien que sachant le pouvoir royal, la lumière sur les privilèges, il a laissé son trône à la lumière. L'histoire lui tiendra compte de ce jour.

Louis-Philippe, comme tous les rois de France, est sorti de l'histoire, est aujourd'hui jugé par la conscience humaine. Son règne est encore qu'en première instance.

L'heure où l'histoire parle avec son accent et libre n'a pas encore sonné pour lui ; le roi n'est pas venu de prononcer sur ce roi le jugement de l'austère et illustre historien Louis Blanc a prononcé comment adouci son premier verdict ; Louis-Philippe a été l' élu de ces deux à peu près qu'on appelle le roi de 1830 ; c'est-à-dire d'un demi-parlement et d'une révolution ; et dans tous les cas, au point de vue de l'histoire, le lieu où doit se placer la philosophie, nous ne le juger ici, comme on a pu l'entrevoir plus tard, de certaines réserves au nom du principe de l'absolu ; aux yeux de l'absolu, en dehors des droits, le droit de l'homme d'abord, le droit de l'homme ensuite, tout est usurpation ; mais ce que nous ne pouvons dire dès à présent, ces réserves faites, c'est que tout est de quelque façon qu'on le considère, Louis-Philippe, pris en lui-même et au point de vue de l'histoire humaine, demeurera, pour nous servir du vocabulaire de l'ancienne histoire, un des meilleurs princes qui ont passé sur un trône.

Qu'a-t-il contre lui ? Ce trône. Ôtez de Louis-Philippe le roi, il reste l'homme. Et l'homme est bon, parfois jusqu'à être admirable. Souvent, au lieu de plus graves soucis, après une journée de diplomatie du continent, il rentrait dans son appartement, et là, épuisé de fatigue

Chapitre XII. Le mal latent dans le peuple

Le peuple parisien, même homme fait, il est tout un ; peindre l'enfant, c'est peindre la ville ; et la que nous avons étudié cet aigle dans ce

tout dans les faubourgs, insistons-y, que l'histoire parisienne apparaît ; là est le pur sang ; là est l'aristocratie ; là ce peuple travaille et souffre, l'effort et le travail sont les deux figures de la Convention ; il avait vu, derrière Louis XVI, le peuple, le peuple, la à des quantités profondes d'êtres inconscients, se dresser dans les rues, sillonnent les types les plus étranges depuis le commencement de la République jusqu'à l'équarisseur de Montmartre, *urbis*, s'écrie Cicéron ; *mob*, ajoute Burke, multitude, populace. Ces mots-là sont

ils sont. Qu'importe ? qu'est-ce que cela fait au peuple ? Ils ne savent pas lire ; tant pis. Ne ferez-vous rien pour cela ? leur ferez-vous de la lumière ? une malédiction ? la lumière ne peut-elle pas braver les masses ? Revenons à ce cri : Lumière ! nous-nous-y ! Lumière ! lumière ! — Qui sait si les révolutions ne deviendront pas transparentes ? les révolutions

ne sont-elles pas des transfigurations ? Allez, enseignez, éclairez, allumez, pensez haut, courez joyeux au grand soleil, fraternisez avec le peuple, annoncez les bonnes nouvelles, publiez les alphabets, proclamez les droits, semez les Marseillaises, semez les enthousiasmes,

les branches vertes aux chênes. Faites de la lumière. Cette foule peut être sublimée. Sa mission est de servir de ce vaste embrasement des principes, des vertus qui pétillent, éclatent et frissonnent à l'heure. Ces pieds nus, ces bras nus, ces têtes ignorantes, ces abjections, ces ténèbres, ces employés à la conquête de l'idéal. Regardez le peuple et vous apercevrez la vérité. Ce que vous foulez aux pieds, qu'on le jette dans le feu, qu'il y fonde et qu'il y bouillonne, il deviendra splendide, et c'est grâce à lui que Galilée et Copernic ouvriront les astres.

son auréole. Il était un peu maçon, un peu un peu médecin ; il saignait un postillon tombé ; Louis-Philippe n'allait pas plus sans sa Henri III sans son poignard. Les royalistes roi ridicule, le premier qui ait versé le sang

griefs de l'histoire contre Louis-Philippe, il y a à faire ; il y a ce qui accuse la royauté, le règne, et ce qui accuse le roi ; trois colonnes chacune un total différent. Le droit est confisqué, le progrès devenu le deuxième protestations de la rue réprimées violemment, l'émulation militaire des insurrections, l'émulation des armes, la rue Transnonain, les conseils d'absorption du pays réel par le pays légal, le droit de compte à demi avec trois cent mille ont le fait de la royauté ; la Belgique refusée trop durement conquise, et, comme l'Inde, avec plus de barbarie que de civilisation, le foi à Abd-el-Kader, Blaye, Deutz acheté, le fait du règne ; la politique plus nationale est le fait du roi.

On voit, le décompte opéré, la charge du roi

de la faute, la voici : il a été modeste au nom

de cette faute ?

Louis-Philippe a été un roi trop père ; cette incubation mille qu'on veut faire éclore dynastie a peur d'entendre pas être dérangée ; de là des timidités, importunes au peuple qui a le 14 juillet l'émulation civile et Austerlitz dans sa tradition

si l'on fait abstraction des devoirs publics, être remplis les premiers, cette profonde de Louis-Philippe pour sa famille, la famille de ce groupe domestique était admirable. Les devoirs étaient les talents. Une des filles de Louis-Philippe d'Orléans, mettait le nom de sa race royalistes comme Charles d'Orléans l'avait mis en lettres. Elle avait fait de son âme un marbre nommé Jeanne d'Arc. Deux des fils de Louis-Philippe avaient arraché à Metternich cet éloge de Louis-Philippe. *Ce sont des jeunes gens comme on n'en voit pas des princes comme on n'en voit pas.*

Il n'y a rien à dissimuler, mais aussi sans rien ajouter sur Louis-Philippe.

Le principe d'égalité, porter en soi la contradiction de la monarchie et de la Révolution, avoir ce côté de révolutionnaire qui devient rassurant dans le temps, ce fut là la fortune de Louis-Philippe en France si il n'y eut adaptation plus complète d'un événement ; l'un entra dans l'autre, et l'infini. Louis-Philippe, c'est 1830 fait homme. Il avait pour lui cette grande désignation au pouvoir. Il avait été proscrit, errant, pauvre. Il avait travaillé. En Suisse, cet apanagiste des plus riches princes de France avait vendu un pain pour manger. À Reichenau, il avait donné des leçons de mathématiques pendant que sa sœur travaillait de la broderie et cousait. Ces souvenirs lui enthousiasmaient la bourgeoisie. Il avait travaillé de ses propres mains la dernière cage de fer de la Bastille, bâtie par Louis XI et utilisée par

l'État des fractures et la société des catastrophes ; correct, vigilant, attentif, sagace, se contredisant quelquefois, et se démenant contre l'Autriche à Ancône, opiniâtre contre l'Espagne, bombardant Anvers et payant le chantant avec conviction la Marseillaise ; à l'abattement, aux lassitudes, au goût du l'idéal, aux générosités téméraires, à l'uto- mère, à la colère, à la vanité, à la crainte ; les formes de l'intrépidité personnelle ; gomy, soldat à Jemmapes ; tâté huit fois par et toujours souriant ; brave comme un grageux comme un penseur ; inquiet seulement les chances d'un ébranlement européen, aux grandes aventures politiques ; toujours quer sa vie, jamais son œuvre ; déguisant en influence afin d'être plutôt obéi comme que comme roi ; doué d'observation et notation ; peu attentif aux esprits, mais se conformant aux hommes, c'est-à-dire ayant besoin de voir le bon sens prompt et pénétrant, sagesse et rôle facile, mémoire prodigieuse ; puisant dans cette mémoire, son unique point de repère avec César, Alexandre et Napoléon ; sachant les détails, les dates, les noms propres, les tendances, les passions, les génies divers, les aspirations intérieures, les soulèvements obscurs des âmes, en un mot, tout ce qui appelle les courants invisibles des consciences ; accepté par la surface, mais peu d'accord avec elle ; de dessous ; s'en tirant par la finesse ; goulu et ne régnant pas assez ; son premier maître même ; excellent à faire de la petitesse de obstacle à l'immensité des idées ; mêlant faculté créatrice de civilisation, d'ordre et de tradition on ne sait quel esprit de procédure et de fondateur et procureur d'une dynastie ; ayant quelque chose de Charlemagne et quelque chose de Louis le Pieux en somme, figure haute et originale, prince du pouvoir malgré l'inquiétude de la France, puissance malgré la jalousie de l'Europe, Louis sera classé parmi les hommes éminents de l'histoire, et serait rangé parmi les gouvernants les plus importants de l'histoire, s'il eût un peu aimé la gloire et le sentiment de ce qui est grand au même titre que le sentiment de ce qui est utile.

Louis-Philippe avait été beau, et, vieillissant, gracieux ; pas toujours agréé de la nation, mais aimé des jours de la foule ; il plaisait. Il avait ce don de la majesté lui faisait défaut ; il ne portait ni couronne, quoique roi, ni les cheveux blancs, quoique vieux ; ses manières étaient du vieux régime et ses goûts du nouveau, mélange du noble et du bourgeois ; il mourut en 1830 ; Louis-Philippe était la transition ; il avait conservé l'ancienne prononciation et l'orthographe qu'il mettait au service des diplomates ; il aimait la Pologne et la Hongrie, mais ne disait pas *les polonais* et il prononçait *les hongrais*. Il était de la garde nationale comme Charles X, et de la Légion d'honneur comme Napoléon.

Il allait peu à la chapelle, point à la chapelle à l'Opéra. Incorruptible aux sacristains, aux chiens et aux danseuses ; cela entraînait dans sa vie une bourgeoisie. Il n'avait point de cour. Il sortait sous son parapluie sous son bras, et ce parapluie

Chapitre XIII. Le petit Gavroche

ans environ après les événements racontés dans la deuxième partie de cette histoire, on remarqua sur le boulevard du Temple et dans les régions du boulevard un petit garçon de onze à douze ans qui avait parfaitement réalisé cet idéal du gamin ébauché, si, avec le rire de son âge sur les lèvres, et un cœur absolument sombre et vide. Cet enfant était bien affublé d'un pantalon d'homme, mais il n'avait pas de son père, et d'une camisole de sa mère, il ne la tenait pas de sa mère. Des gens qui l'avaient habillé de chiffons par charité. Il avait un père et une mère. Mais son père ne venait pas à lui et sa mère ne l'aimait point. C'était un enfant dits dignes de pitié entre tous qui ont père et mère et sont orphelins.

Il ne se sentait jamais si bien que dans la rue ; lui était moins dur que le cœur de sa mère. Les coups qu'ils l'avaient jeté dans la vie d'un coup de

il fut bonnement pris sa volée.

Un garçon bruyant, blême, leste, éveillé, goulu, vif, viril, vivace et maladif. Il allait, venait, chantait, sautait, vousse, grattait les ruisseaux, volait un peu, se débattait avec les chats et les passereaux, gaîment, riait et appelait galopin, se fâchait quand on l'appelait galopin ; n'avait pas de gîte, pas de pain, pas de feu, mais il était joyeux parce qu'il était libre. Les misérables et les pauvres êtres sont des hommes, presque tous, et ne heule de l'ordre social les rencontre et les affronte tant qu'ils sont enfants, ils échappent, étant enfants, à l'indigne trou les sauve.

Si abandonné que fût cet enfant, il arrivait à se débrouiller les deux ou trois mois, qu'il disait : Tiens, je n'ai rien ! Alors il quittait le boulevard, le Cirque, le boulevard, descendait aux quais, passait les rues, et atteignait les faubourgs, atteignait la Salpêtrière, et se cachait dans une chambre. Précisément à ce double numéro 50-52 que l'on appelle la mesure Gorbeau.

À cette époque, la mesure 50-52, habituellement appelée la mesure éternellement décorée de l'écriteau : « à louer », se trouvait, chose rare, habitée par un seul individu qui, du reste, comme cela est d'usage, n'avait aucun lien ni aucun rapport avec le monde ; elle appartenait à cette classe indigente qui commence à partir du dernier petit bourgeois et se prolonge de misère en misère dans les rues de la société jusqu'à ces deux êtres auxquels les misères matérielles de la civilisation viennent se joindre ; un chiffonnier qui balaye la boue et le chiffonnier qui ramasse les guenilles.

« La mesure locataire » du temps de Jean Valjean avait été remplacée par toute pareille. Je ne sais pas si le philosophe a dit : On ne manque jamais de pain.

La mesure nouvelle s'appelait madame Burgon, et elle était remarquable dans sa vie qu'une dynastie de chiffonniers, lesquels avaient successivement occupé l'âme.

e deuxième – Le and bourgeois

le présent par la compatibilité évidente du
avenir.

ne était « tout trouvé ». Il s'appelait Louis-
léans.

firent Louis-Philippe roi. Lafayette se char-
gea. Il le nomma *la meilleure des républiques*.
Paris remplaça la cathédrale de Reims.
stitution d'un demi-trône au trône complet
de 1830 ».

Les habiles eurent fini, le vice immense de leur
arut. Tout cela était fait en dehors du droit
droit absolu cria : Je proteste ! puis, chose
rentra dans l'ombre.

ment trouver une famille, la maison de Brumaire, la maison d'Orléans.

Les maisons royales ressemblent à ce que l'Inde dont chaque rameau, en se courbant, prend racine et devient un figuier. Chaque dynastie peut devenir une dynastie. À la seule condition de courber jusqu'au peuple.

Telle est la théorie des habiles.

Voici donc le grand art : faire un peu de succès le son d'une catastrophe afin que les peuples profitent en tremblent aussi, assaisonner de fait, augmenter la courbe de la transition, ralentir le lentissement du progrès, affadir cette aurore et retrancher les âpretés de l'enthousiasme, arrêter les angles et les ongles, ouater le triomphe, en un mot, droit, envelopper le géant peuple de flanelle, le chauffer bien vite, imposer la diète à cet excès, faire marcher Hercule en traitement de convalescence, faire passer l'événement dans l'expédient, offrir aux esprits un peu d'idéal ce nectar étendu de tisane, prendre des précautions contre le trop de réussite, garnir la réputation d'abat-jour.

1830 pratiqua cette théorie, déjà appliquée à la terre par 1688.

1830 est une révolution arrêtée à mi-côte ; un progrès ; quasi-droit. Or la logique ignore tout absolument comme le soleil ignore la charnière.

Qui arrête les révolutions à mi-côte ? La logique ? Pourquoi ?

Parce que la bourgeoisie est l'intérêt à court terme de la nation. Hier c'était l'appétit, aujourd'hui c'est la satiété, demain ce sera la satiété.

Le phénomène de 1814 après Napoléon est en 1830 après Charles X.

On a voulu, à tort, faire de la bourgeoisie le représentant du peuple. La bourgeoisie est tout simplement la portion la plus riche du peuple. Le bourgeois, c'est l'homme qui ne se lève que le temps de s'asseoir. Une chaise n'est que la caste.

Mais, pour vouloir s'asseoir trop tôt, on a précipité la marche même du genre humain. Cela a été fait à la faute de la bourgeoisie.

On n'est pas une classe parce qu'on fait fortune. L'égoïsme n'est pas une des divisions de l'humanité.

Du reste, il faut être juste même envers l'état auquel aspirait, après la secousse de 1830, la partie de la nation qu'on nomme la bourgeoisie. Elle n'était pas l'inertie, qui se complique d'indifférence et qui contient un peu de honte, ce sommeil, qui suppose un oubli momentané de la lutte ; c'était la halte.

La halte est un mot formé d'un double sens et presque contradictoire : troupe en marche et station, c'est-à-dire repos.

La halte, c'est la réparation des forces ; c'est l'armée armée et éveillée ; c'est le fait accompli de la garde des sentinelles et se tient sur ses gardes. La halte est le combat hier et le combat demain.

C'est l'entre-deux de 1830 et de 1848.

Ce que nous appelons ici combat peut être considéré comme un progrès.

Il fallait donc à la bourgeoisie, comme à l'État, un homme qui exprimait ce mot de progrès. Quoique Parce que. Une individualité comprenant la révolution et signifiant stabilité, en d'a-

Chapitre I. Entre-deux-dents

at, rue de Normandie et rue de Saintonge, il y avait quelques anciens habitants qui ont gardé un bonhomme appelé M. Gillenormand, et qui se vantait avec complaisance. Ce bonhomme était un peu jeune. Cette silhouette, pour être un peu mélancoliquement ce vague fourmillement qu'on nomme le passé, n'a pas en fait disparu du labyrinthe des rues voisines auxquelles, sous Louis XIV, on a attaché les noms des provinces de France, absolument comme on a donné de nos jours aux rues du nouveau Paris les noms de toutes les capitales d'Europe, soit dit en passant, où est visible le

ormand, lequel était on ne peut plus vivant et un de ces hommes devenus curieux à voir à cause qu'ils ont longtemps vécu, et qui se vantait parce qu'ils ont jadis ressemblé à tout ce qu'ils sont maintenant. Ce bonhomme était un vieillard particulier, et bien véritablement d'un autre âge, le vrai bourgeois comme on l'appelle du dix-huitième siècle, portant une perruque de la bourgeoisie de l'air dont les marquisats. Il avait dépassé quatre-vingt-cinq ans, parlait haut, voyait clair, buvait et dormait et ronflait. Il avait ses trente-cinq ans et ne mettait de lunettes que pour lire. Il était amoureux, mais disait que depuis une dizaine d'années il avait décidément et tout à fait renoncé à l'amour. Il ne pouvait plus plaire, disait-il ; mais : Je suis trop vieux, mais : Je suis trop jeune. Il disait : Si je n'étais pas ruiné... hééé ! — Ce bonhomme avait en effet qu'un revenu d'environ quinze mille francs par an. Son rêve était de faire un héritage et d'avoir quelques francs de rente pour avoir des maîtresses. Il était un peu point, comme on voit, à cette variété matérielle des bourgeois qui, comme M. de Voltaire, ont été ruinés par leur vie ; ce n'était pas une longévité de vieillard gaillard s'était toujours bien porté. M. Gillenormand était un homme officiel, rapide, aisément courroucé. Il entrait dans tout propos, le plus souvent à contre-sens et quand on le contredisait, il levait la canne ; il était un peu point, comme au grand siècle. Il avait une fille de dix-huit ans passés, non mariée, qu'il rossait très souvent et se mettait en colère, et qu'il eût volontiers tuée si elle ne lui faisait l'effet d'avoir huit ans. Il souffrait beaucoup de ses domestiques et disait : Ah ! si je n'étais pas ruiné ! de ses jurons était : *Par la pantoufle de la hache !* Il avait des tranquillités singulières ; il ne passait pas tous les jours par un barbier qui avait été son maître de pension ; lui le détestait, étant jaloux de M. Gillenormand de sa femme, jolie barbière coquette. M. Gillenormand admirait son propre discernement en matière de mariage et se déclarait très sagace ; voici un de ses raisonnements : J'ai, en vérité, quelque pénétration ; je suis sûr de moi-même, quand une puce me pique, de quelle

femme elle me vient. » Les mots qu'il p
 plus souvent, c'était : *l'homme sensible* e
 ne donnait pas à ce dernier mot la grand
 que notre époque lui a rendue. Mais il le
 à sa façon dans ses petites satires du c
 – La nature, disait-il, pour que la civilisati
 de tout, lui donne jusqu'à des spécimens
 amusante. L'Europe a des échantillons de
 l'Afrique, en petit format. Le chat est un ti
 le lézard est un crocodile de poche. Les d
 l'Opéra sont des sauvagesses roses. Elles
 pas les hommes, elles les grugent. Ou bi
 ciennes ! elles les changent en huîtres, et
 Les caraïbes ne laissent que les os, elles ne
 l'écaille. Telles sont nos mœurs. Nous ne d
 nous rongeons ; nous n'exterminons pas, n

Chapitre II. Mal cousu

est le travail des sages, autre est le travail

tion de 1830 s'était vite arrêtée.

une révolution a fait côte, les habiles dé-
 ueusement.

es, dans notre siècle, se sont décerné à eux-
 alification d'hommes d'État ; si bien que ce
 d'État, a fini par être un peu un mot d'argot.
 blie pas en effet, là où il n'y a qu'habileté,
 airement petitesse. Dire : les habiles, cela
 : les médiocres.

e que dire : les hommes d'État, cela équi-
 fois à dire : les traîtres.

re les habiles donc, les révolutions comme
 h de Juillet sont des artères coupées ; il
 mpte ligature. Le droit, trop grandement
 pranle. Aussi, une fois le droit affirmé, il
 r l'État. La liberté assurée, il faut songer au

ages ne se séparent pas encore des ha-
 s commencent à se défier. Le pouvoir, soit.
 rement, qu'est-ce que le pouvoir ? deuxiè-
 u vient-il ?

es semblent ne pas entendre l'objection
 t ils continuent leur manœuvre.

s politiques, ingénieux à mettre aux fictions
 n masque de nécessité, le premier besoin
 après une révolution, quand ce peuple fait
 ontinent monarchique, c'est de se procurer
 . De cette façon, disent-ils, il peut avoir la
 à révolution, c'est-à-dire le temps de panser
 de réparer sa maison. La dynastie cache
 e et couvre l'ambulance.

t pas toujours facile de se procurer une

eur, le premier homme de génie ou même
 omme de fortune venu suffit pour faire un
 z dans le premier cas Bonaparte et dans le
 ide.

première famille venue ne suffit pas pour
 astie. Il y a nécessairement une certaine
 ncieneté dans une race, et la ride des
 mproviser pas.

e place au point de vue des « hommes
 s toutes réserves, bien entendu, après une
 uelles sont les qualités du roi qui en sort ?
 il est utile qu'il soit révolutionnaire, c'est-à-
 nt de sa personne à cette révolution, qu'il y
 in, qu'il s'y soit compromis ou illustré, qu'il
 la hache ou manié l'épée.

ont les qualités d'une dynastie ? Elle doit
 le, c'est-à-dire révolutionnaire à distance,
 actes commis, mais par les idées accep-
 t se composer de passé et être historique,
 r d'avenir et être sympathique.

i explique pourquoi les premières révolu-
 entent de trouver un homme, Cromwell ou
 t pourquoi les deuxièmes veulent absolu-

s'en détournèrent, chacun selon sa nature de l'Europe, au premier moment, hiboux de fermèrent les yeux, blessés et stupéfaits, et virent que pour menacer. Effroi qui se com qui s'excuse. Cette étrange révolution avait un choc ; elle n'avait pas même fait à la roy l'honneur de la traiter en ennemie et de vers

Aux yeux des gouvernements despotiques téressés à ce que la liberté se calomnie Révolution de Juillet avait le tort d'être fi de rester douce. Rien du reste ne fut tent contre elle. Les plus mécontents, les plus plus frémissants, la saluaient ; quels qu'égoïsmes et nos rancunes, un respect my des événements dans lesquels on sent la de quelqu'un qui travaille plus haut que l'h

La Révolution de Juillet est le triom terrassant le fait. Chose pleine de splende

Le droit terrassant le fait. De là l'éclat tion de 1830, de là sa mansuétude aussi triomphe n'a nul besoin d'être violent.

Le droit, c'est le juste et le vrai.

Le propre du droit, c'est de rester éternel et pur. Le fait, même le plus nécessaire e même le mieux accepté des contemporai que comme fait et s'il ne contient que trop ou point du tout de droit, est destiné inf devenir, avec la durée du temps, difformé peut-être même monstrueux. Si l'on veut co la distance des siècles, qu'on regarde Ma chiavel, ce n'est point un mauvais génie, ni un écrivain lâche et misérable ; ce n'es fait. Et ce n'est pas seulement le fait italien européen, le fait du seizième siècle. Il sem il l'est, en présence de l'idée morale du dix

Cette lutte du droit et du fait dure depuis sociétés. Terminer le duel, amalgamer l'id la réalité humaine, faire pénétrer pacifique dans le fait et le fait dans le droit, voilà l sages.

Chapitre II. Le maître, tel logis

au Marais, rue des Filles-du-Calvaire, n° 6. fait à lui. Cette maison a été démolie et re et le chiffre en a probablement été changé olutions de numérotage que subissent les . Il occupait un vieil et vaste appartement ntre la rue et des jardins, meublé jusqu'aux grandes tapisseries des Gobelins et de éprésentant des bergerades ; les sujets des des panneaux étaient répétés en petit sur Il enveloppait son lit d'un vaste paravent à en laque de Coromandel. De longs rideaux ient aux croisées et y faisaient de grands ès magnifiques. Le jardin immédiatement s fenêtres se rattachait à celle d'entre elles ngle au moyen d'un escalier de douze ou hes fort allégrement monté et descendu omme. Outre une bibliothèque contiguë à il avait un boudoir auquel il tenait fort, ré- apissé d'une magnifique tenture de paille et fleurie faite sur les galères de Louis XIV ée par M. de Vivonne à ses forçats pour sa . Gillenormand avait hérité cela d'une fa- tante maternelle, morte centenaire. Il avait mes. Ses manières tenaient le milieu entre cour qu'il n'avait jamais été et l'homme de ait pu être. Il était gai, et caressant quand hs sa jeunesse, il avait été de ces hommes burs trompés par leur femme et jamais par e, parce qu'ils sont à la fois les plus maus- et les plus charmants amants qu'il y ait. Il seur en peinture. Il avait dans sa chambre ux portrait d'on ne sait qui, peint par Jor- grands coups de brosse, avec des millions la façon fouillis et comme au hasard. Le M. Gillenormand n'était pas l'habit Louis l'habit Louis XVI ; c'était le costume des du Directoire. Il s'était cru tout jeune jusque- vi les modes. Son habit était en drap léger, ieux revers, une longue queue de morue et utons d'acier. Avec cela la culotte course s à boucles. Il mettait toujours les mains ussets. Il disait avec autorité : *La Révolution un tas de chenapans.*

uration tomba.

ba justement. Cependant, disons-le, elle
 té absolument hostile à toutes les formes
 De grandes choses s'étaient faites, elle

restauration la nation s'était habituée à la
 lans le calme, ce qui avait manqué à la
 et à la grandeur dans la paix, ce qui avait
 empire. La France libre et forte avait été un
 courageant pour les autres peuples de l'Eu-
 lution avait eu la parole sous Robespierre ;
 it eu la parole sous Bonaparte ; c'est sous
 et Charles X que vint le tour de parole de
 . Le vent cessa, le flambeau se ralluma. On
 sur les cimes sereines la pure lumière des
 tacle magnifique, utile et charmant. On vit
 dant quinze ans, en pleine paix, en pleine
 ue, ces grands principes, si vieux pour le
 nouveaux pour l'homme d'État : l'égalité
 la liberté de la conscience, la liberté de la
 rté de la presse, l'accessibilité de toutes les
 butes les fonctions. Cela alla ainsi jusqu'en
 urbons furent un instrument de civilisation
 ns les mains de la providence.

des Bourbons fut pleine de grandeur, non
 mais du côté de la nation. Eux quittèrent
 gravité, mais sans autorité ; leur descente
 ne fut pas une de ces disparitions solen-
 ssent une sombre émotion à l'histoire ; ce
 alme spectral de Charles I, ni le cri d'aigle
 . Ils s'en allèrent, voilà tout. Ils déposèrent
 et ne gardèrent pas d'auréole. Ils furent
 ils ne furent pas augustes. Ils manquèrent
 taine mesure à la majesté de leur malheur.
 ndant le voyage de Cherbourg, faisant cou-
 e ronde en table carrée, parut plus sou-
 quette en péril que de la monarchie crou-
 diminution attrista les hommes dévoués
 leurs personnes et les hommes sérieux
 nt leur race. Le peuple, lui, fut admirable.
 ttaquée un matin à main armée par une
 rection royale, se sentit tant de force qu'elle
 colère. Elle se défendit, se contint, remit
 leur place, le gouvernement dans la loi, les
 ns l'exil, hélas ! et s'arrêta. Elle prit le vieux
 K sous ce dais qui avait abrité Louis XIV,
 terre doucement. Elle ne toucha aux per-
 les qu'avec tristesse et précaution. Ce ne
 mme, ce ne furent pas quelques hommes,
 ice, la France entière, la France victorieuse
 sa victoire, qui sembla se rappeler et qui
 yeux du monde entier ces graves paroles
 du Vair après la journée des barricades :
 à ceux qui ont accoutumé d'effleurer les
 grands et saulter, comme un oiseau de
 ranche, d'une fortune affligée à une floris-
 montrer hardis contre leur prince en son
 ais pour moi la fortune de mes roys me se-
 vénérable, et principalement des affligés. »
 bons emportèrent le respect, mais non le
 ne nous venons de le dire, leur malheur fut
 d'eux. Ils s'effacèrent à l'horizon.

tion de Juillet eut tout de suite des amis
 nis dans le monde entier. Les uns se précé-
 elle avec enthousiasme et joie, les autres

Ces garanties sont une nécessité des t bien les accorder. Les princes les « octro en réalité c'est la force des choses qui le rité profonde et utile à savoir, dont les S doutèrent pas en 1660, que les Bourbons même pas en 1814.

La famille prédestinée qui revint en F Napoléon s'écroula eut la simplicité fatale c'était elle qui donnait, et que ce qu'elle elle pouvait le reprendre ; que la maison possédait le droit divin, que la France ne po et que le droit politique concédé dans la ch XVIII n'était autre chose qu'une branche d détachée par la maison de Bourbon et gr donnée au peuple jusqu'au jour où il plai s'en ressaisir. Cependant, au déplaisir qu faisait, la maison de Bourbon aurait dû s venait pas d'elle.

Elle fut hargneuse au dix-neuvième s mauvaise mine à chaque épanouissement Pour nous servir du mot trivial, c'est-à-dire vrai, elle rechigna. Le peuple le vit.

Elle crut qu'elle avait de la force parce avait été emporté devant elle comme un théâtre. Elle ne s'aperçut pas qu'elle avait elle-même de la même façon. Elle ne vi aussi était dans cette main qui avait ôté de

Elle crut qu'elle avait des racines parce le passé. Elle se trompait ; elle faisait par mais tout le passé c'était la France. Les la société française n'étaient point dans le mais dans la nation. Ces obscures et vivac constituaient point le droit d'une famille, n d'un peuple. Elles étaient partout, excepté s

La maison de Bourbon était pour la Fra illustre et sanglant de son histoire, mais n'é ment principal de sa destinée et la base n sa politique. On pouvait se passer des B s'en était passé vingt-deux ans ; il y avait de continuité ; ils ne s'en doutaient pas. s'en seraient-ils doutés, eux qui se figuraie XVII régnait le 9 thermidor et que Louis le jour de Marengo ? Jamais, depuis l'ori toire, les princes n'avaient été si aveugles des faits et de la portion d'autorité divine contiennent et promulguent. Jamais cett d'en bas qu'on appelle le droit des rois n'a point le droit d'en haut.

Erreur capitale qui amena cette famil la main sur les garanties « octroyées » en concessions, comme elle les qualifiait. C ce qu'elle nommait ses concessions, c conquêtes ; ce qu'elle appelait nos en c'étaient nos droits.

Lorsque l'heure lui sembla venue, la Res supposant victorieuse de Bonaparte et en le pays, c'est-à-dire se croyant forte et se fonde, prit brusquement son parti et risq Un matin elle se dressa en face de la Franc la voix, elle contesta le titre collectif et l duel, à la nation la souveraineté, au citoy En d'autres termes, elle nia à la nation ce nation et au citoyen ce qui le faisait citoyen

C'est là le fond de ces actes fameux c les Ordonnances de juillet.

Chapitre III. Luc-Esprit

ize ans, un soir, à l'Opéra, il avait eu l'hon- rgné à la fois par deux beautés alors mûres et chantées par Voltaire, la Camargo et la tre deux feux, il avait fait une retraite hé- ne petite danseuse, fillette appelée Nahen- seize ans comme lui, obscure comme un t il était amoureux. Il abondait en souve- ait : — Qu'elle était jolie, cette Guimard- guimardinette, la dernière fois que je l'ai vue ps, frisée en sentiments soutenus, avec voir en turquoises, sa robe couleur de gens t arrivés, et son manchon d'agitation ! — Il ans son adolescence une veste de Nain- t il parlait volontiers et avec effusion. — comme un turc du Levant levantin, disait-il. ffliers, l'ayant vu par hasard quand il avait ait qualifié « un fol charmant ». Il se scan- pus les noms qu'il voyait dans la politique ir, les trouvant bas et bourgeois. Il lisait *les papiers nouvelles, les gazettes*, comme stouffant des éclats de rire. Oh ! disait-il, ces gens-là ! Corbière ! Humann ! Casimir- vous est ministre. Je me figure ceci dans M. Gillenormand, ministre ! ce serait farce. sont si bêtes que ça irait ! Il appelait allé- es choses par le mot propre ou malpropre ait pas devant les femmes. Il disait des des obscénités et des ordures avec je ne ranquille et de peu étonné qui était élégant. s- façon de son siècle. Il est à remarquer des périphrases en vers a été le temps des rose. Son parrain avait prédit qu'il serait un énie, et lui avait donné ces deux prénoms : Luc-Esprit.

Chapitre I. Bien coupé

2, les deux années qui se rattachent immé-
la Révolution de Juillet, sont un des mo-
s particuliers et les plus frappants de l'his-
ux années au milieu de celles qui les pré-
les suivent sont comme deux montagnes.
randeur révolutionnaire. On y distingue des
es masses sociales, les assises mêmes
tion, le groupe solide des intérêts super-
nérents, les profils séculaires de l'antique
ançaise, y apparaissent et y disparaissent
tant à travers les nuages orageux des sys-
passions et des théories. Ces apparitions
itions ont été nommées la résistance et le
Par intervalles on y voit luire la vérité, ce
humaine.

marquable époque est assez circonscrite
e à s'éloigner assez de nous pour qu'on
isir dès à présent les lignes principales.
ns l'essayer.

ration avait été une de ces phases intermé-
les à définir, où il y a de la fatigue, du bour-
des murmures, du sommeil, du tumulte, et
utre chose que l'arrivée d'une grande nation
Ces époques sont singulières et trompent
s qui veulent les exploiter. Au début, la na-
ande que le repos ; on n'a qu'une soif, la
qu'une ambition, être petit. Ce qui est la
e rester tranquille. Les grands événements,
asards, les grandes aventures, les grands
eu merci, on en a assez vu, on en a par-
le. On donnerait César pour Prusias et Na-
le roi d'Yvetot. »Quel bon petit roi c'était
arché depuis le point du jour, on est au soir
et rude journée ; on a fait le premier relais
au, le second avec Robespierre, le troisième
rte, on est éreinté. Chacun demande un lit.
uements las, les héroïsmes vieilliss, les
epues, les fortunes faites cherchent, ré-
bloquent, sollicitent, quoi ? Un gîte. Ils l'ont.
possession de la paix, de la tranquillité, du
là contents. Cependant en même temps de
surgissent, se font reconnaître et frappent
leur côté. Ces faits sont sortis des révo-
s guerres, ils sont, ils vivent, ils ont droit
dans la société et ils s'y installent ; et la
mps les faits sont des maréchaux des logis
rs qui ne font que préparer le logement aux

ci ce qui apparaît aux philosophes poli-

le temps que les hommes fatigués
e repos, les faits accomplis demandent
s. Les garanties pour les faits, c'est la
que le repos pour les hommes.

que l'Angleterre demandait aux Stuarts
ecteur ; c'est ce que la France demandait
s après l'Empire.

Chapitre IV. L'Élixir d'Or, ou le Centenaire

Le prix en son enfance au collège de Moulins et il avait été couronné de la main du duc de Nevers. Il appelait le duc de Nevers. Ni la Convention de Louis XVI, ni Napoléon, ni le retour de Louis XVIII, rien n'avait pu effacer le souvenir de ce duc. *Le duc de Nevers* était pour lui la grande gloire. Quel charmant grand seigneur, disait-il, bon air avec son cordon bleu ! Aux yeux de M. Gillenormand, Catherine II avait réparé le crime de Louis XIV en achetant pour trois mille francs le duc de Nevers. M. Gillenormand avait le cret de l'élixir d'or à Bestuchef. Là-dessus, — L'élixir d'or, s'écriait-il, la teinture jaune d'or, les gouttes du général Lamotte, c'était, au dix-huitième siècle, à un louis le flacon d'une demi-once, remède aux catastrophes de l'amour, la pierre de Vénus. Louis XV en envoyait deux cents par an. — On l'eût fort exaspéré et mis hors de la loi si on lui eût dit que l'élixir d'or n'est autre que le perchlorure de fer. M. Gillenormand adorait l'élixir d'or et avait en horreur la pierre de Vénus ; il racontait avec orgueil de quelle façon il s'était sauvé dans la nuit de 1793, comment il lui avait fallu bien de la gaieté et de l'esprit pour ne pas avoir la tête coupée. Si on lui faisait l'éloge de son grand-père, ce homme s'avisait de faire devant lui l'éloge de son grand-père, il devenait bleu et s'irritait à s'évanouir. M. Gillenormand faisait allusion à son âge de quatrevingt-trois ans : *J'espère bien que je ne verrai pas deux cents ans*. D'autres fois, il signifiait aux gens qu'il vivrait cent ans.

**ivre premier –
quelques pages
d’histoire**

**e IV – L'idylle rue
met et l'épopée
e Saint-Denis**

— Tiens, c'est la vieille, dit l'enfant. Bon gonmuche. Je viens voir mes ancêtres.

La vieille répondit, avec une grimace com-
mirable improvisation de la haine tirant p-
ductité et de la laideur, qui fut malheureuse
dans l'obscurité :

- Il n'y a personne, mufle.
- Bah ! reprit l'enfant, où donc est mor-
- À la Force.
- Tiens ! et ma mère ?
- À Saint-Lazare.
- Eh bien ! et mes sœurs ?
- Aux Madelonnettes.

L'enfant se gratta le derrière de l'oreille
mame Burgon, et dit :

— Ah !

Puis il pirouetta sur ses talons, et, un m-
la vieille restée sur le pas de la porte
chantait de sa voix claire et jeune en s'en-
les ormes noirs frissonnant au vent d'hiver

Le roi Coupdesabot

*S'en allait à la chasse,
À la chasse aux corbeaux,
Monté sur des échasses.
Quand on passait dessous
On lui payait deux sous.*

Chapitre VI. I l'on entrevoit la gnon et ses deux petits

enormand la douleur se traduisait en co-
furieux d'être désespéré. Il avait tous les
renait toutes les licences. Une des choses
psait son relief extérieur et sa satisfaction
, nous venons de l'indiquer, d'être resté vert
passer énergiquement pour tel. Il appelait
pyale renommée ». La royale renommée lui
s de singulières aubaines. Un jour on ap-
i dans une bourriche, comme une cloyère
gros garçon nouveau-né, criant le diable et
litouflé de langes, qu'une servante chassée
aravant lui attribuait. M. Gillenormand avait
faits quatrevingt-quatre ans. Indignation et
s l'entourage. Et à qui cette effrontée drô-
t-elle faire accroire cela ? Quelle audace !
nable calomnie ! M. Gillenormand, lui, n'eut
e. Il regarda le maillot avec l'aimable sou-
homme flatté de la calomnie, et dit à la
« — Eh bien quoi ? qu'est-ce ? qu'y a-t-il ?
Il y a ? vous vous ébahissez bellement, et,
hme aucunes personnes ignorantes. Mon-
'Angoulême, bâtard de sa majesté Charles
à quatrevingt-cinq ans avec une péronnelle
s, monsieur Virginal, marquis d'Alluye, frère
le Sourdis, archevêque de Bordeaux, eut à
rois ans d'une fille de chambre de madame
Jacquin un fils, un vrai fils d'amour, qui fut
Malte et conseiller d'état d'épée ; un des
mes de ce siècle-ci, l'abbé Tabaraud, est
me de quatrevingt-sept ans. Ces choses-
que d'ordinaire. Et la Bible donc ! Sur ce, je
le petit monsieur n'est pas de moi. Qu'on en
Ce n'est pas sa faute. » — Le procédé était
La créature, celle-là qui se nommait Ma-
in deuxième envoi l'année d'après. C'était
rçon. Pour le coup, M. Gillenormand capi-
à la mère les deux mioches, s'engageant à
ur entretien quatre-vingts francs par mois,
h que ladite mère ne recommencerait plus.
J'entends que la mère les traite bien. Je
e temps en temps. » Ce qu'il fit. Il avait eu
re, lequel avait été trente-trois ans recteur
e de Poitiers, et était mort à soixante-dix-
'ai perdu jeune, disait-il. Ce frère, dont il est
souvenir, était un paisible avare qui, étant
yait obligé de faire l'aumône aux pauvres
ait, mais il ne leur donnait jamais que des
ou des sous démonétisés, trouvant ainsi
en enfer par le chemin du paradis. Quant
mand aîné, il ne marchandait pas l'aumône
lontiers, et noblement. Il était bienveillant,
ritable, et s'il eût été riche, sa pente eût
fique. Il voulait que tout ce qui le concer-
andement, même les friponneries. Un jour,
cession, ayant été dévalisé par un homme

d'affaires d'une manière grossière et visible
 exclamation solennelle : — « Fi ! c'est ma
 fait ! j'ai vraiment honte de ces grivellerie
 généré dans ce siècle, même les coquins.
 n'est pas ainsi qu'on doit voler un homme
 Je suis volé comme dans un bois, mais ma
sint consule dignae ! » — il avait eu, nous l'av
 femmes ; de la première une fille qui éta
 et de la seconde une autre fille, morte
 trente ans, laquelle avait épousé par amo
 ou autrement un soldat de fortune qui av
 les armées de la République et de l'Empir
 croix à Austerlitz et avait été fait colonel
C'est la honte de ma famille, disait le vieu
 Il prenait force tabac, et avait une grâce
 chiffonner son jabot de dentelle d'un reve
 croyait fort peu en Dieu.

Chapitre XXII. dit qui criait au tome deux

du jour où ces événements s'étaient ac
 s la maison du boulevard de l'Hôpital, un
 emblait venir du côté du pont d'Austerlitz,
 a contre-allée de droite dans la direction de
 Fontainebleau. Il était nuit close. Cet en
 p, maigre, vêtu de loques, avec un pantalon
 ois de février, et chantait à tue-tête.
 e la rue du Petit-Banquier, une vieille cour
 dans un tas d'ordures à la lueur du ré
 fant la heurta en passant, puis recula en

moi qui avait pris ça pour un énorme, un
 h !
 a le mot énorme pour la seconde fois avec
 t de voix goguenarde que des majuscules
 t assez bien : un énorme, un ÉNORME

se redressa furieuse.
 de moutard ! grommela-t-elle. Si je n'avais
 hée, je sais bien où je t'aurais flanqué mon

tait déjà à distance.
 kiss ! fit-il. Après ça, je ne me suis peut-
 pé.
 suffoquée d'indignation, se dressa tout à
 jeoiement de la lanterne éclaira en plein sa
 ute creusée d'angles et de rides, avec des
 rejoignant les coins de la bouche. Le corps
 ns l'ombre et l'on ne voyait que la tête. On
 sque de la Décrépitude découpé par une
 nuit. L'enfant la considéra.
 e, dit-il, n'a pas le genre de beauté qui me

vit son chemin et se remit à chanter :

*pdesabot
 chasse,
 ux corbeaux...*

e ces trois vers, il s'interrompit. Il était arri
 numéro 50-52, et, trouvant la porte fermée,
 nencé à la battre à coups de pied, coups
 tissants et héroïques, lesquels décelaient
 uliers d'homme qu'il portait que les pieds
 avait.

nt cette même vieille qu'il avait rencontrée
 a rue du Petit-Banquier accourait derrière
 des clameurs et prodiguant des gestes

ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ? Dieu
 enfonce la porte ! on défonce la maison !
 s de pied continuaient.

s'époumonait.
 qu'on arrange les bâtiments comme ça à

up elle s'arrêta. Elle avait reconnu le gamin.
 c'est ce satan !

Chapitre VII.

Ne recevoir sonne que le soir

uc-Esprit Gillenormand, lequel n'avait point de cheveux, plutôt gris que blancs, et était tout oreilles de chien. En somme, et avec tout cela.

du dix-huitième siècle : frivole et grand.

des premières années de la Restauration, quand, qui était encore jeune, — il n'avait que quatorze ans en 1814, — avait habité le boulevard Saint-Germain, rue Servandoni, près Saint-Philippe, s'était retiré au Marais qu'en sortant du monde après ses quatre-vingts ans sonnés.

tant du monde, il s'était muré dans ses appartements de la rue principale, et où il était invariable, c'était la porte absolument fermée le jour, et de ne recevoir personne que le soir. Il dînait à cinq heures, puis sa porte se refermait. C'était la mode de son siècle, et il n'en avait rien démordre. — Le jour est canaille, disait-il, qu'un volet fermé. Les gens comme il faut ne regardent l'esprit quand le zénith allume ses étoiles. L'opinion se précipitait pour tout le monde, fût-ce pour le plus grand honneur de son temps.

ur, Bigrenaille. Bonjour, Brujon. Bonjour, s.

ournant vers les trois masques, il dit à merlin :

r, Gueulemer.

me à la trique :

r, Babet.

riloque :

laquesous.

ment, il aperçut le prisonnier des bandits entrée des agents de police, n'avait pas e parole et se tenait tête baissée.

monsieur ! dit Javert, et que personne ne

s'assit souverainement devant la table, où es la chandelle et l'écrivoire, tira un papier poche et commença son procès-verbal.

eut écrit les premières lignes qui ne sont ules toujours les mêmes, il leva les yeux : approcher ce monsieur que ces messieurs hé.

s regardèrent autour d'eux.

, demanda Javert, où est-il donc ?

nier des bandits, M. Leblanc, M. Urbain e d'Ursule ou de l'Alouette, avait disparu.

était gardée, mais la croisée ne l'était pas.

tait vu délié, et pendant que Javert verba-profité du trouble, du tumulte, de l'encom-l'obscurité, et d'un moment où l'attention ée sur lui, pour s'élançer par la fenêtre.

courut à la lucarne, et regarda. On ne voyait ors.

le corde tremblait encore.

fit Javert entre ses dents, ce devait être le

serai au secret.

— Accordé, dit Javert.

Et se retournant et appelant derrière lui

— Entrez maintenant !

Une escouade de sergents de ville l'éclaira et d'agents armés de casse-tête et de gourdins à l'appel de Javert. On garrotta les bandits d'hommes à peine éclairés d'une chandelle d'ombre le repaire.

— Les poucettes à tous ! cria Javert.

— Approchez donc un peu ! cria une voix pas une voix d'homme, mais dont personne ne pouvait dire : c'est une voix de femme.

La Thénardier s'était retranchée dans un coin de la fenêtre, et c'était elle qui venait de pousser un rugissement.

Les sergents de ville et les agents reculerent.

Elle avait jeté son châle et gardé son corsage ; son mari, accroupi derrière elle, disparaissait par-dessous le châle tombé, et elle le couvrait de son corsage sur le pavé des deux mains au-dessus de sa tête, un balancement d'une géante qui va lancer un coup de

— Gare ! cria-t-elle.

Tous se refoquèrent vers le corridor. Un instant ils furent au milieu du galetas.

La Thénardier jeta un regard aux deux côtés ; elle s'étaient laissés garrotter et murmura d'une voix gutturale et rauque :

— Les lâches !

Javert sourit et s'avança dans l'espace libre. La Thénardier couvrait de ses deux prunelles.

— N'approche pas, va-t'en, cria-t-elle, ou

— Quel grenadier ! fit Javert ; la mère a une barbe comme un homme, mais j'ai des griffes comme une femme.

Et il continua de s'avancer.

La Thénardier, échevelée et terrible, se cambra en arrière et jeta ses deux pieds sur le pavé à la tête de Javert. Javert se couvrit et passa au-dessus de lui, heurta la muraille et fit tomber un vaste plâtre et revint, d'angle en angle à travers le bouge, presque vide, mourir sur les talons de Javert.

Au même instant Javert arrivait au corridor. Une de ses larges mains s'abattit sur la tête de la femme et l'autre sur la tête du mari.

— Les poucettes ! cria-t-il.

Les hommes de police rentrèrent en quelques secondes l'ordre de Javert fut exécuté.

La Thénardier, brisée, regarda ses mains et celles de son mari, se laissa tomber à terre et pleurant :

— Mes filles !

— Elles sont à l'ombre, dit Javert.

Cependant les agents avaient avisé l'ivrogne et se penchèrent mi-derrière la porte et le secouaient. Il se débattait :

— Est-ce fini, Jondrette ?

— Oui, répondit Javert.

Les six bandits garrottés étaient debout ; ils avaient encore leurs mines de spectres et leurs yeux bouillés de noir, trois masqués.

— Gardez vos masques, dit Javert.

Et, les passant en revue avec le regard, il alla à la parade de Potsdam, il dit aux trois «

Chapitre VIII.

Les deux ne font pas la paire

Les deux filles de M. Gillenormand, nous venons de le dire, les deux filles étaient nées à dix ans d'intervalle. Dans les deux elles s'étaient fort peu ressemblé, et, par exemple, par le visage, avaient été aussi peu semblables qu'il était possible. La cadette était une charmante jeune femme, vers tout ce qui est lumière, occupée de lecture et de musique, envolée dans des espaces de poésie et de musique, enthousiaste, éthérée, fiancée dès l'enfance à une vague figure héroïque. L'aînée avait été élevée par sa mère ; elle voyait dans l'azur un fournisseur de bon gros munitionnaire bien riche, un maître à penser bête, un million fait homme, ou bien, à l'occasion, des réceptions de la préfecture, un huissier à la chaîne au cou, les bals officiels, les hautes fonctions à la mairie, être « madame la préfète », cela était dans son imagination. Les deux sœurs étaient différentes, chacune dans son rêve, à l'époque où elles étaient jeunes filles. Toutes deux avaient des ailes, l'une comme un ange, l'autre comme une oie.

La cadette ambition ne se réalise pleinement, ici-bas, car un paradis ne devient terrestre à l'époque de la jeunesse. La cadette avait épousé l'homme de son choix, mais elle était morte. L'aînée ne s'était pas mariée, elle avait fait son entrée dans l'histoire par son père, c'était une vieille vertu, une prudence, un des nez les plus pointus et un des fronts les plus obtus qu'on pût voir. Détail caractéristique hors de la famille étroite, personne n'avait jamais dit son petit nom. On l'appelait *mademoiselle Gillenormand*.

La cadette, mademoiselle Gillenormand l'aînée, avait été élevée à la mode des points à une miss. C'était la pudeur poussée à son comble, elle avait un souvenir affreux dans sa vie ; elle se souvenait comme elle avait vu sa jarrettière.

La cadette avait fait qu'accroître cette pudeur ; elle avait fait qu'elle n'avait jamais vu sa guimpe n'était jamais assez opaque, elle n'avait jamais assez haut. Elle multipliait les épingles là où personne ne songeait à en mettre, elle était propre de la pruderie, c'est de mettre des épingles de factionnaires que la forteresse est défendue.

La cadette explique qui pourra ces vieux mystères de la pudeur, elle se laissait embrasser sans déplaisir par les officiers de lanciers qui était son petit-neveu et qui était son frère cadet.

La cadette, de ce lancier favorisé, l'étiquette : *Prude*, nous l'avons classée, lui convenait absolument. Mademoiselle Gillenormand était une espèce d'âme créée par la pruderie est une demi-vertu et un demi-

La cadette avait fait à la pruderie le bigotisme, doublure assidue de la confrérie de la Vierge, portait un voile à certaines fêtes, marmottait des oraisons, révérait « le saint sang », vénérait « le saint sang », restait des heures en contemplation de la croix, un rococo-jésuite dans une chapelle fermée

au commun des fidèles, et y laissait envahir
parmi de petites nuées de marbre et à travers
rayons de bois doré.

Elle avait une amie de chapelle, vieille veuve
elle, appelée Mlle Vaubois, absolument héritière
de laquelle Mlle Gillenormand avait le plaisir
aigle. En dehors des agnus dei et des aveugles
Vaubois n'avait de lumières que sur les doigts
çons de faire les confitures. Mlle Vaubois
son genre, était l'hermine de la stupidité sans
tache d'intelligence.

Disons-le, en vieillissant Mlle Gillenormand
tôt gagné que perdu. C'est le fait des naturels
Elle n'avait jamais été méchante, ce qui est
relative ; et puis, les années usent les angles
cissement de la durée lui était venu. Elle
d'une tristesse obscure dont elle n'avait pu
le secret. Il y avait dans toute sa personne
d'une vie finie qui n'a pas commencé.

Elle tenait la maison de son père. M. Gillenormand
avait près de lui sa fille comme on a vu que
Bienvenu avait près de lui sa sœur. Ces deux
vieillard et d'une vieille fille ne sont point
l'aspect toujours touchant de deux faibles
puient l'une sur l'autre.

Il y avait en outre dans la maison, entre
fille et ce vieillard, un enfant, un petit garçon
tremblant et muet devant M. Gillenormand
mand ne parlait jamais à cet enfant que de
vère et quelquefois la canne levée : — *Idiot !*
— *Maroufle, polisson, approchez ! — Répondi-moi !*
Que je vous voie, vaurien ! etc., etc. Il l'idolâtrait.
C'était son petit-fils. Nous retrouverons

Chapitre XXI. devrait toujours commencer par arrêter les victimes

avait aposté des hommes
jusqu'à lui-même derrière les arbres de la
rière des Gobelins qui fait face à la mesure
autre côté du boulevard. Il avait commencé
à poche », pour y fourrer les deux jeunes
de surveiller les abords du bouge. Mais
« préffré » qu'Azelma. Quant à Éponine, elle
son poste, elle avait disparu et il n'avait pu la
avert s'était mis en arrêt, prêtant l'oreille au
nu. Les allées et venues du fiacre l'avaient
fin il s'était impatienté, et, sûr qu'il y avait
d'être en bonne fortune, ayant reconnu
bandits qui étaient entrés, il avait fini par
monter sans attendre le coup de pistolet.
vint qu'il avait le passe-partout de Marius.
ivé à point.

Les sept hommes se jetèrent sur les armes qu'ils
données dans tous les coins au moment
en moins d'une seconde, ces sept hommes,
es à voir, se groupèrent dans une posture
un avec son merlin, l'autre avec sa clef,
on assommoir, les autres avec les cisailles,
les marteaux, Thénardier son couteau au
énardier saisit un énorme pavé qui était
de la fenêtre et qui servait à ses filles de

nit son chapeau sur sa tête, et fit deux pas
bre, les bras croisés, la canne sous le bras,
e fourreau.

« ! dit-il. Vous ne passerez pas par la fe-
asserez par la porte. C'est moins malsain.
« pt, nous sommes quinze. Ne nous collez
me des auvergnats. Soyons gentils.
« prit un pistolet qu'il tenait caché sous sa
nit dans la main de Thénardier en lui disant

« Javert. Je n'ose pas tirer sur cet homme-là.

« ! répondit Thénardier.

« tire.

« prit le pistolet, et ajusta Javert.

« était à trois pas, le regarda fixement et se
lire :

« pas, va ! ton coup va rater.

« pressa la détente. Le coup rata.

« te le disais ! fit Javert.

« jeta son casse-tête aux pieds de Javert.

« empereur des diables ! je me rends.

« ? demanda Javert aux autres bandits.

« dirent :

« aussi.

« partit avec calme :

« a, c'est bon, je le disais, on est gentil.

« demande qu'une chose, reprit le Bigrenaille,

« me refuse pas du tabac pendant que je

**e troisième – Le
and-père et le
petit-fils**

etournèrent. C'était Javert.
son chapeau à la main, et le tendait en

éclairait et semblait lui montrer une feuille ; cette feuille il lut cette ligne écrite en gros caractères :
 — Les cagnes sont là.

Une idée, une clarté traversa l'esprit de Thénardier ; c'était le moyen qu'il cherchait, la solution du problème qui le torturait, épargner l'assassinat de la victime. Il s'agenouilla sur la commode, se baissa, saisit la feuille de papier, détacha un morceau de plâtre de la cloison, l'enveloppa dans du papier, et jeta le tout par la crevasse au milieu de la rue.
 Il était temps. Thénardier avait vaincu ses craintes ou ses derniers scrupules et se dit :
 prisonnier.

— Quelque chose qui tombe ! cria la Thénardine.
 — Qu'est-ce ? dit le mari.

La femme s'était élancée et avait ramassé l'enveloppe du papier. Elle le remit à son mari.
 — Par où cela est-il venu ? demanda Thénardier.
 — Pardié ! fit la femme, par où veux-tu que ça soit entré ? C'est venu par la fenêtre.

— Je l'ai vu passer, dit Bigrenaille.

Thénardier déplia rapidement le papier, et lut :
 de la chandelle.

— C'est de l'écriture d'Éponine. Diable !

Il fit signe à sa femme, qui s'approcha et lui montra la ligne écrite sur la feuille de papier.
 ajouta d'une voix sourde :

— Vite ! l'échelle ! laissons le lard dans la rue et fichons le camp !

— Sans couper le cou à l'homme ? demanda Thénardier.

— Nous n'avons pas le temps.

— Par où ? reprit Bigrenaille.

— Par la fenêtre, répondit Thénardier. Éponine a jeté la pierre par la fenêtre, c'est de la main gauche. Ce n'est pas cernée de ce côté-là.

Le masque à voix de ventriloque posé sur sa tête, leva ses deux bras en l'air et fit un bruit comme le signal du branle-bas dans un régiment de brigands qui tenaient le prisonnier le lâcher. Un clin d'œil l'échelle de corde fut déroulée et attachée solidement au rebord de la fenêtre par ses crampons de fer.

Le prisonnier ne faisait pas attention à ce qui se passait autour de lui. Il semblait rêver ou s'endormir.
 Sitôt l'échelle fixée, Thénardier cria :

— Viens ! la bourgeoise !

Et il se précipita vers la croisée.

Mais comme il allait enjamber, Bigrenaille le tira rudement au collet.

— Non pas, dis donc, vieux farceur ! attends !

— Après nous ! hurlèrent les bandits.

— Vous êtes des enfants, dit Thénardier. Attendez-vous le temps. Les railles sont sur nos talons.

— Eh bien, dit un des bandits, tirons le prisonnier. Il passera le premier.

Thénardier s'exclama :

— Êtes-vous fous ! êtes-vous toqués ! attendez-vous des jobards ! perdre le temps, n'est-ce pas ? n'est-ce pas ? au doigt mouillé ! à la clé ! écrivez nos noms ! les mettez dans un bonnet de nuit !

— Voulez-vous mon chapeau ? cria une voix de la porte.

Chapitre I. Un ancien salon

M. Gillenormand habitait la rue Servandoni, dans les meilleurs salons très bons et très nobles de Paris. M. Gillenormand était reçu. Comme il avait de l'esprit, d'abord l'esprit qu'il avait, et qu'on lui prêtait, on le recherchait même, et il n'allait nulle part qu'à la condition d'y donner de la place à des gens qui veulent à tout prix l'influence et le respect de ceux ; là où ils ne peuvent être oracles, ils sont stics. M. Gillenormand n'était pas de cette école d'opinion dans les salons royalistes qu'il fréquentait, et ne coûtait rien à son respect de lui-même. Il lui arrivait de tenir tête à M. de Morny, et même à M. Bengy-Puy-Vallée.

Il passait invariablement deux après-midi dans une maison de son voisinage, rue Fénelon, chez la baronne de T., digne et respectable femme. Le mari avait été, sous Louis XVI, ambassadeur à Berlin. Le baron de T., qui de son vivant avait passionné dans les extases et les rêveries, était mort ruiné dans l'émigration, et avait laissé toute fortune, en dix volumes manuscrits de mémoires, un quin rouge et dorés sur tranche, des médaillons sur Mesmer et son baquet. Madame de T. avait publié les mémoires par dignité, et se contentait d'une petite rente, qui avait surnagé on ne sait comment. M. de T. vivait loin de la cour, *monde* et dans un isolement noble, fier et indépendant. Ses amis se réunissaient deux fois par semaine, chez son feu de veuve et cela constituait un salon pur. On y prenait le thé, et l'on y poussait, soit vers l'élégie ou au dithyrambe, des discours ou des cris d'horreur sur le siècle, sur les tyrans, sur les bonapartistes, sur la prostitution du corps des bourgeois, sur le jacobinisme de Louis XVIII. M. de T. entretenait tout bas des espérances que son fils, le jeune de T., depuis Charles X.

se débattait avec des transports de joie des chandelles où Napoléon était appelé *Nicolas*. Des femmes, les plus délicates et les plus charmantes du monde, s'y extasiaient sur des couplets de M. de T. adressé « aux fédérés » :

... dans vos culottes

... mis' qui vous pend.

... s' qu'les patriotes

... à l'apeau blanc !

M. de T. usait à des calembours qu'on croyait terribles, et à des jeux de mots innocents qu'on supposait obscènes. Il faisait des quatrains, même à des distiques ; ainsi, à propos de M. de Morny, M. de T. disait :
 M. de Morny, cabinet modéré dont fait M. de Morny.
 M. de Morny, M. Decazes et Deserre :

... voir le trône ébranlé sur sa base,

... et de sol, et de serre et de case.

M. de T. y façonnait la liste de la chambre des députés, et la liste des noms abominablement jacobins, et l'on y mettait cette liste des alliances de noms, de noms, de noms, par exemple, des phrases comme celle-ci :
... abran, Gouvion Saint-Cyr. Le tout gaîment.

Dans ce monde-là on parodiait la Révolution, et lui ai ficelé cette patte-là. avait je ne sais quelles vellétés d'aiguiser et le prisonnier éleva la voix : colères en sens inverse. On chantait son pes des malheureux, mais ma vie ne vaut

Ah ! ça ira ! ça ira ! ça ira l'être tant défendue. Quant à vous imaginer
Les buonapartistes à la lanterne ! feriez parler, que vous me feriez écrire ce

Les chansons sont comme la guillemet pas écrire, que vous me feriez dire ce que coupent indifféremment, aujourd'hui s dire....

demain celle-là. Ce n'est qu'une variante. manche de son bras gauche et ajouta :

Dans l'affaire Fualdès, qui est de cette époque on prenait parti pour Bastide et Jausion, par temps il tendit son bras et posa sur la chair dès était « buonapartiste ». On qualifiait le ardent qu'il tenait dans sa main droite par *frères et amis* ; c'était le dernier degré de l' bois.

Comme certains clochers d'église, le dit le frémissement de la chair brûlée, dame la baronne de T. avait deux coqs. e aux chambres de torture se répandit Gillenormand, l'autre était le comte de Laïs. Marius chancela éperdu d'horreur, les duquel on se disait à l'oreille avec une sc-mêmes eurent un frisson, le visage de dération : *Vous savez ? C'est le Lamothe* lard se contracta à peine, et, tandis que le *collier*. Les partis ont de ces amnisties sinfonçait dans la plaie fumante, impassible

Ajoutons ceci : dans la bourgeoisie, lguste, il attachait sur Thénardier son beau honorées s'amoindrirent par des relatiaine où la souffrance s'évanouissait dans ciles ; il faut prendre garde à qui l'on admèreine.

qu'il y a perte de calorique dans le voisinagrandes et hautes natures les révoltes de ont froid, il y a diminution de considératis sens en proie à la douleur physique font proche des gens méprisés. L'ancien mort la font apparaît sur le front, de même se tenait au-dessus de cette loi-là commelons de la soldatesque forcent le capitaine autres. Marigny, frère de la Pompadour, a chez M. le prince de Soubise. Quoique ? noles, dit-il, n'avez pas plus peur de moi que Du Barry, parrain de la Vaubernier, est le te vous.

chez M. le maréchal de Richelieu. Ce mant le ciseau de la plaie, il le lança par la l'olympie. Mercure et le prince de Guéménéfait restée ouverte, l'horrible outil embrasé eux. Un voleur y est admis, pourvu qu'il so la nuit en tournoyant et alla tomber au loin

Le comte de Lamothe qui, en 1815, étadans la neige.

de soixante-quinze ans, n'avait de remarquier reprit :

air silencieux et sentencieux, sa figure le moi ce que vous voudrez.

froide, ses manières parfaitement polies, sarmé.

tonné jusqu'à la cravate, et ses grandes jannez-le ! dit Thénardier.

croisées dans un long pantalon flasque cobrigands lui posèrent la main sur l'épaule, de Sienne brûlée. Son visage était de la casqué à voix de ventriloque se tint en face pantalon. lui faire sauter le crâne d'un coup de clef

Ce M. de Lamothe était « compté » dahouvement.

cause de sa « célébrité », et, chose étrangtemps Marius entendit au-dessous de lui, exacte, à cause du nom de Valois. cloison, mais tellement près qu'il ne pou-

Quant à M. Gillenormand, sa considér qui parlaient, ce colloque échangé à voix solument de bon aloi. Il faisait autorité. Il av qu'il était et sans que cela coûtât rien à sa plus qu'une chose à faire.

taine façon d'être, imposante, digne, honber !

geoisement altière ; et son grand âge s'yla.

n'est pas impunément un siècle. Les anre mari et la femme qui tenaient conseil.

par faire autour d'une tête un échevellem marcha à pas lents vers la table, ouvrit le

Il avait en outre de ces mots qui sole couteau.

l'étincelle de la vieille roche. Ainsi quand le urmentait le pommeau du pistolet. Per-

après avoir restauré Louis XVIII, vint lui fai. Depuis une heure il y avait deux voix dans

le nom de comte de Ruppin, il fut reçu par le, l'une lui disait de respecter le testament

de Louis XIV un peu comme marquis de l'autre lui criait de secourir le prisonnier.

et avec l'impertinence la plus délicate. M. k continuaient sans interruption leur lutte

approuva. — *Tous les rois qui ne sont pas le* à l'agonie. Il avait vaguement espéré jus-

dit-il, *sont des rois de province*. On fit un jent trouver un moyen de concilier ces deux

cette demande et cette réponse : — À qu rien de possible n'avait surgi. Cependant

condamné le rédacteur du *Courrier français* fait, la dernière limite de l'attente était dés-

suspendu. — *Sus est de trop*, observa Celques pas du prisonnier Thénardier son-

Des paroles de ce genre fondent une situau à la main.

À un *te deum* anniversaire du retour daré promenait ses yeux autour de lui, der-

voyant passer M. de Talleyrand, il dit : Vce machinale du désespoir.

lence le Mal.

up il tressaillit.

Is, sur sa table, un vif rayon de pleine lune

connaissent pas ça !

Marius respira. Elle, Ursule, ou l'Alouette, cette longue mademoiselle qui avait ne savait plus comment nommer, était sa quarante ans et en semblait cinquante, et

Pendant que sa femme exaspérée vitit garçon de sept ans, blanc, rose, frais, nardier s'était assis sur la table ; il resta x heureux et confiants, lequel n'apparais-tants sans prononcer une parole, balançans ce salon sans entendre toutes les voix droite qui pendait, et considérant le réchaufoutour de lui : Qu'il est joli ! quel dom-e enfant ! Cet enfant était celui dont nous rêverie sauvage.

Enfin il dit au prisonnier avec une inflmot tout à l'heure. On l'appelait — pauvre singulièrement féroce :

— Une fausse adresse ? qu'est-ce qu'espéré ?

— Gagner du temps ! cria le prisonnia déjà été fait mention, et que M. Gillenor-éclatante. it la honte de sa famille.

Et au même instant il secoua ses liens coupés. Le prisonnier n'était plus attaché une jambe.

Avant que les sept hommes eussent e se reconnaître et de s'élançer, lui s'était la cheminée, avait étendu la main vers le s'était redressé, et maintenant Thénardier, et les bandits, refoulés par le saisisseme bouge, le regardaient avec stupeur éleval de sa tête le ciseau rouge d'où tombait nistre, presque libre et dans une attitude f

L'enquête judiciaire, à laquelle le gue masure Gorbeau donna lieu par la suite qu'un gros sou, coupé et travaillé d'une filièrè, fut trouvé dans le galetas, quand l'une descente ; ce gros sou était une de c d'industrie que la patience du bagne enge ténèbres et pour les ténèbres, merveilles autre chose que des instruments d'évas duits hideux et délicats d'un art prodigieux bijouterie ce que les métaphores de l'argo poésie. Il y a des Benvenuto Cellini au bag que dans la langue il y a des Villon. Le m aspire à la délivrance trouve moyen, quel outils, avec un eustache, avec un vieux cou un sou en deux lames minces, de creu lames sans toucher aux empreintes mon pratiquer un pas de vis sur la tranche du sc à faire adhérer les lames de nouveau. C et se dévisse à volonté ; c'est une boîte boîte, on cache un ressort de montre, et montre bien manié coupe des manilles de barreaux de fer. On croit que ce malheur possède qu'un sou ; point, il possède la un gros sou de ce genre qui, dans des pe police ultérieures, fut trouvé ouvert et en de dans le bouge sous le grabat près de la découvert également une petite scie en a pouvait se cacher dans le gros sou. Il est p moment où les bandits fouillèrent le pris sur lui ce gros sou qu'il réussit à cacher da qu'ensuite, ayant la main droite libre, il le servit de la scie pour couper les cordes qui ce qui expliquerait le bruit léger et les mot perceptibles que Marius avait remarqués.

N'ayant pu se baisser de peur de se t point coupé les liens de sa jambe gauche.

Les bandits étaient revenus de leur prise.

— Sois tranquille, dit Bigrenaille à Thén encore par une jambe, et il ne s'en ira pas.

ranquille, et, dès que vous m'aurez donné dix cent mille francs, on vous la rendra. Si vous n'arrêtez, mon camarade donnera le coup de pouce à l'Alouette. Voilà.

Thénardier n'articula pas une parole. Après une seconde, il poursuivit :

« Simple, comme vous voyez, il n'y aura pas de mal. Je vous assure que je ne veux pas qu'il y ait du mal. Je vous prie de me le dire. Je vous préviens pour que vous sachiez. Le prisonnier ne rompit pas le silence, et prit :

« Mon épouse sera revenue et qu'elle m'aidera. Elle est en route, nous vous lâcherons, et nous irons d'aller coucher chez vous. Vous voyez que nous n'avons pas de mauvaises intentions.

« Ces épouvantables passèrent devant la pensée. Quoi ! cette jeune fille qu'on enlevait, on ne l'a pas ramener ? Un de ces monstres allait l'emporter ? où ?... Et si c'était elle ! Et il était sûr qu'elle ! Marius sentait les battements de son cœur. Arrêter. Que faire ? Tirer le coup de pistolet ? Arrêter tous ces misérables ? L'homme au merlin n'en serait pas moins atteint avec la jeune fille, et Marius songea à Thénardier dont il entrevoyait la face sanglante : *Si vous me faites arrêter, mon camarade donnera le coup de pouce à l'Alouette.*

« Ce n'était pas seulement par le testard, c'était par son amour même, par le péril qu'il aimait, qu'il se sentait retenu.

« Cette horrible situation, qui durait déjà depuis plus d'une heure, changeait d'aspect à chaque instant. Marius essayait de passer successivement en revue toutes les poignantes conjectures, cherchant une solution, mais ne la trouvant pas. Le tumulte de ses pensées se taisait avec le silence funèbre du repaire.

« De ce silence on entendit le bruit de la serrure qui s'ouvrait, puis se fermait.

« Thénardier fit un mouvement dans ses liens.

« Une voix bourgeoise, dit Thénardier.

« À peine qu'en effet la Thénardier se précipita dans la chambre, rouge, essoufflée, haletante, et cria en frappant de ses grosses poignets sur ses deux cuisses à la fois :

« Adresse !

« Qu'elle avait emmené avec elle, parut devant Thénardier reprendre son merlin.

« Adresse ? répéta Thénardier.

« :

« Adresse ! Rue Saint-Dominique, numéro dix-huit, chez monsieur Urbain Fabre ! On ne sait pas ce

« que Thénardier ta suffoquée, puis continua :

« Thénardier ! ce vieux t'a fait poser ! Tu vois-tu ! Moi, je te vous lui aurais coupé la tête en quatre pour commencer ! et s'il avait refusé, je l'aurais fait cuire tout vivant ! Il aurait dû me parler, et qu'il dise où est la fille, et qu'il me dise le magot ! Voilà comment j'aurais mené Thénardier. Ça a bien raison de dire que les hommes ne valent pas les femmes ! Personne ! numéro dix-huit ! C'est une grande porte cochère ! Pas de rue, rue Saint-Dominique ! et ventre à terre, au cocher, et tout ! J'ai parlé au portier, et au cocher, et tout ! J'ai parlé au portier, qui est une belle forte femme, ils ne

– J'ai froid aux pieds, dit-il.

Il ne restait plus dans le bouge avec Thénardier prisonnier que cinq bandits. Ces hommes masqués ou la glu noire qui leur couvrait le visage, au choix de la peur, des charbonniers ou des démons, avaient des airs engourdis et l'on sentait qu'ils exécutaient un crime de besoin, tranquillement, sans colère et sans une sorte d'ennui. Ils étaient dans un coin comme des brutes et se taisaient. Thénardier avait fait les pieds. Le prisonnier était retombé dans l'obscurité. Un calme sombre avait succédé à la farouche qui remplissait le galetas quelques jours auparavant.

La chandelle, où un large champignon éclairait à peine l'immense taudis, le brasier et toutes ces têtes monstrueuses faisaient des formes sur les murs et au plafond.

On n'entendait d'autre bruit que la respiration du vieillard ivre qui dormait.

Marius attendait, dans une anxiété croissante. L'énigme était plus impénétrable. Qu'était-ce que cette « petite » que Thénardier avait aussi nommée l'Alouette ? était-ce son nom ? Le prisonnier n'avait pas paru ému à ce mot et avait répondu le plus naturellement du monde ce que vous voulez dire. D'un autre côté, les lettres U.F. étaient expliquées, c'était Ursule. Ursule ne s'appelait plus Ursule. C'est là qu'il voyait le plus clairement. Une sorte de farouche le retenait cloué à la place d'où il dominait toute cette scène. Il était là, presqu'immobile, de réflexion et de mouvement, comme une chose abominable vue de près. Il attendait quelque incident, n'importe quoi, ne pouvait rien faire, ses idées et ne sachant quel parti prendre.

– Dans tous les cas, disait-il, si l'Alouette est le vrai, je le verrai bien, car la Thénardier va l'amener. Tout sera dit, je donnerai ma vie et mon sang, mais je la délivrerai ! Rien ne m'arrêtera.

Près d'une demi-heure passa ainsi. Thénardier raissait absorbé par une méditation ténébreuse. Le prisonnier ne bougeait pas. Cependant Marius attendait dans les intervalles et depuis quelques instants entendait un bruit sourd du côté du prisonnier.

Tout à coup Thénardier apostropha le prisonnier :
– Monsieur Fabre, tenez, autant que vous pouvez, tout de suite.

Ces quelques mots semblaient colorés et éclaircissement. Marius prêta l'oreille et continua :

– Mon épouse va revenir, ne vous impatientez pas. Je pense que l'Alouette est véritablement la femme que je trouve tout simple que vous la gardiez. Écoutez un peu. Avec votre lettre, ma femme va trouver. J'ai dit à ma femme de s'habiller, elle a vu, de façon que votre demoiselle ne soit pas en difficulté. Elles monteront toutes deux dans le fiacre avec mon camarade derrière. Il y a que quelques pas dehors d'une barrière une maringotte attend. Les très bons chevaux. On y conduira votre demoiselle et elle descendra du fiacre. Mon camarade montera dans la maringotte, et ma femme revient dire : C'est fait. Quant à votre demoiselle, elle n'a pas de mal, la maringotte la mènera dans

Chapitre II.

Les spectres rouges de ce temps-là

aurait passé à cette époque dans la petite ville de Paris et qui s'y serait promené sur ce beau pont auquel succédera bientôt, espérons-le, un pont en fil de fer, aurait pu remarquer, en passant, une cinquantaine d'années coiffé d'une casquette de cuir, vêtu d'un pantalon et d'une veste de drap, à laquelle était cousu quelque chose qui avait été un ruban rouge, chaussé de sandales, le soleil, la face presque noire et les cheveux blancs, une large cicatrice sur le front se balançant sur la joue, courbé, voûté, vieilli avant l'âge, et à peu près tous les jours, une bêche et une pelle à la main, dans un de ces compartiments de la chaîne de terrasses la rive gauche de la Seine, dans les enclos pleins de fleurs desquels on ne voyait rien de plus grand : ce sont des fleurs qui étaient un peu plus petits : ce sont des fleurs qui s'élevaient sur ces enclos aboutissant par un bout à la rive et par l'autre à une maison. L'homme en veste et en pantalon rouge, qui nous venons de parler habitait vers 1817 dans un de ces enclos et la plus humble de ces maisons. Il vivait là seul, et solitaire, silencieusement, avec une femme ni jeune, ni vieille, ni paysanne, ni bourgeoise, qui le servait. Le jardin qu'il appelait son jardin était célèbre pour la beauté des fleurs qu'il y cultivait. C'était son occupation.

Il avait travaillé, de persévérance, d'attention et de patience, il avait réussi à créer après le créateur, une variété de certaines tulipes et de certains autres qui semblaient avoir été oubliés par la nature. Il avait travaillé ; il avait devancé Soulange Bodin dans la culture des petits massifs de terre de bruyère pour les fleurs rares et précieux arbustes d'Amérique et de France. Au point du jour, en été, il était dans son jardin, taillant, sarclant, arrosant, marchant au milieu des fleurs avec un air de bonté, de tristesse et de quelquefois rêveur et immobile des heures entières, tant le chant d'un oiseau dans un arbre, le cri d'un enfant dans une maison, ou bien les bruits d'un brin d'herbe sur quelque goutte de pluie, le soleil faisait une escarboucle. Il avait l'air maigre, et buvait plus de lait que de vin. Il ne faisait céder, sa servante le grondait. Il ne faisait qu'à sembler farouche, sortait rarement, et personne que les pauvres qui frappaient à sa porte, le curé, l'abbé Mabeuf, bon vieux homme. Parmi les habitants de la ville ou des étrangers, les curieux de voir ses tulipes et ses roses, et les étrangers, à sa petite maison, il ouvrait sa porte et il était le brigand de la Loire.

Il était, dans le même temps, aurait lu les romans populaires, les biographies, le *Moniteur* et les journaux de la grande Armée, aurait pu être frappé d'un

nom qui y revient assez souvent, le nonent, poursuivit Thénardier, signez. Com-Pontmercy. Tout jeune, ce Georges Pontmpelez-vous ?

dat au régiment de Saintonge. La Révoluthier posa la plume et demanda :
régiment de Saintonge fit partie de l'arméi est cette lettre ?

les anciens régiments de la monarchie ga savez bien, répondit Thénardier. Pour la
noms de province, même après la chuteis de vous le dire.

chie, et ne furent embrigadés qu'en 179dent que Thénardier évitait de nommer la
se battit à Spire, à Worms, à Neustadt, ànt il était question. Il disait « l'Alouette »,
Alzey, à Mayence où il était des deux detite », mais il ne prononçait pas le nom.
maient l'arrière-garde de Houchard. Il tint, habile homme gardant son secret devant
contre le corps du prince de Hesse, dens. Dire le nom, c'eût été leur livrer toute
rempart d'Andernach, et ne se replia sur let leur en apprendre plus qu'ils n'avaient
mée que lorsque le canon ennemi eut ouavoir.

depuis le cordon du parapet jusqu'au talus
était sous Kléber à Marchiennes et au conQuel est votre nom ?

Palissel où il eut le bras cassé d'un bisFabre, dit le prisonnier.

passa à la frontière d'Italie, et il fut un dr, avec le mouvement d'un chat, précipita
nadiers qui défendirent le col de Tende à sa poche et en tira le mouchoir saisi sur
Joubert en fut nommé adjudant-général en chercha la marque et l'approcha de la
sous-lieutenant. Pontmercy était à côté d

milieu de la mitraille dans cette journée est cela. Urbain Fabre. Eh bien, signez U.F.
dire à Bonaparte : *Berthier a été canonnhier signa.*

grenadier. Il vit son ancien général Joub il faut les deux mains pour plier la lettre,
Novi, au moment où, le sabre levé, il criait : s la plier.

Ayant été embarqué avec sa compagnieThénardier reprit :
soins de la campagne dans une pénichel'adresse. *Mademoiselle Fabre, chez vous.*

Gênes à je ne sais plus quel petit port de laous demeurez pas très loin d'ici, aux en-
dans un guépier de sept ou huit voiles nt-Jacques-du-Haut-Pas, puisque c'est là
commandant génois voulait jeter les canz à la messe tous les jours, mais je ne
cacher les soldats dans l'entre-pont et ses quelle rue. Je vois que vous compre-
l'ombre comme navire marchand. Pontmeation. Comme vous n'avez pas menti pour
les couleurs à la drisse du mât de pavilbus ne mentirez pas pour votre adresse.
fièrement sous le canon des frégates brs-même.

vingt lieues de là, son audace croissanthier resta un moment pensif, puis il reprit
niche il attaqua et captura un gros trançrivit :

qui portait des troupes en Sicile, si charçoiselle Fabre, chez monsieur Urbain Fabre,
et de chevaux que le bâtiment était boninique-d'Enfer, n° 17.

hiloires. En 1805, il était de cette divisior saisit la lettre avec une sorte de convul-
enleva Günzbourg à l'archiduc Ferdinand.

il reçut dans ses bras, sous une grêle deme ! cria-t-il.

lonel Maupetit blessé mortellement à la idier accourut.

dragons. Il se distingua à Austerlitz danlettre. Tu sais ce que tu as à faire. Un fiacre
rable marche en échelons faite sous le fears tout de suite, et reviens idem.

Lorsque la cavalerie de la garde impériaesant à l'homme au merlin :

un bataillon du 4ème de ligne, Pontmercque tu as ôté ton cache-nez, accompagne
qui prirent la revanche et qui culbutèrent. Tu monteras derrière le fiacre. Tu sais où
L'empereur lui donna la croix. Pontmercy vi maringotte ?

ment faire prisonniers Wurmser dans Ma'homme.

dans Alexandrie, Mack dans Ulm. Il fit partant son merlin dans un coin, il suivit la
corps de la grande Armée que Mortier co

qui s'empara de Hambourg. Puis il passa de s'en allaient, Thénardier passa sa tête par
de ligne qui était l'ancien régiment de Flabâillée et cria dans le corridor :

il était dans le cimetière où l'héroïque ca ne perds pas la lettre ! songe que tu as
Hugo, oncle de l'auteur de ce livre, soutintle francs sur toi.

compagnie de quatrevingt-trois hommes, uque de la Thénardier répondit :

heures, tout l'effort de l'armée ennemie. Fnquille. Je l'ai mise dans mon estomac.

un des trois qui sortirent de ce cimetièrete ne s'était pas écoulée qu'on entendit le
de Friedland. Puis il vit Moscou, puis la B'un fouet qui décrut et s'éteignit rapide-

Lutzen, Bautzen, Dresde, Wachau, Leipsid

lés de Gelenhausen ; puis Montmirail, Chyrommela Thénardier. Ils vont bon train.

Craon, les bords de la Marne, les bords dà la bourgeoise sera de retour dans trois
redoutable position de Laon. À Arnay-le-Die.

taine, il sabra dix cosaques, et sauva, nor une chaise de la cheminée et s'assit en
mais son caporal. Il fut haché à cette occaras et en présentant ses bottes boueuses
tira vingt-sept esquilles rien que du bras

me direz : Mais je n'ai pas deux cent mille francs de rente. Oh ! je ne suis pas exagéré. Je n'exige rien de vous, ne vous demande qu'une chose. Ayez la main droite et la main gauche, ce que je vais vous dicter.

Ici Thénardier s'interrompit, puis il reprit, payant sur les mots et en jetant un sourire réchaud :

— Je vous préviens que je n'admettrais pas que vous ne sachiez pas écrire.

Un grand inquisiteur eût pu envier ce sourire.

Thénardier poussa la table tout près de lui et prit le drapeau du bataillon de Luret et prit l'encrier, une plume et une feuille de papier, et fit jeter le drapeau aux pieds de l'empereur. Il tira de sa poche un couteau et le fit sauter de sang. Il avait reçu, en arrachant le drapeau, une blessure de sabre à travers le visage. L'empereur, en passant, avait dit :

« Tu es colonel, tu es baron, tu es officier de la Légion d'honneur ! »

Pontmercy répondit : « Sire, je vous remercie de votre honneur. Une heure après, il tombait dans les bras de la mort. »

Le prisonnier parla enfin.

— Comment voulez-vous que j'écrive ?

— C'est vrai, pardon ! fit Thénardier, vous n'avez pas de raison.

Et se tournant vers Bigrenaille :

— Déliez le bras droit de monsieur.

Panchaud, dit Printanier, dit Bigrenaille.

Thénardier prit l'ordre de Thénardier. Quand la main droite fut libre, Thénardier trempa la plume dans l'encre et lui présenta.

— Remarquez bien, monsieur, que vous n'avez ni pouvoir, à notre discrétion, absolument aucune puissance humaine ne peut vous empêcher d'ici, et que nous serions vraiment de vous contraindre d'en venir à des extrémités désolées. Je ne sais ni votre nom, ni votre adresse ; mais si vous ne vienez que vous resterez attaché jusqu'à la mort. Le procureur du roi le fit venir au parquet le poursuivrait pour « port illégal de lettres de recommandation ». Quand cet avis lui fut donné par le procureur du roi, Pontmercy répondit avec un air officieux, Pontmercy répondit avec un air de satisfaction : « Je ne sais point si c'est moi qui n'entends rien à cela, ou si c'est vous qui ne le parlez plus, mais je ne comprends pas. — Puis il sortit de sa poche sa rosette. On n'osa point l'indiquer, mais trois fois le ministre de la guerre et le préfet du département lui écrivirent avec une lettre recommandée : « À monsieur le commandant Pontmercy, les lettres non décachetées. En ce même jour, Napoléon à Sainte-Hélène traitait de la même manière les lettres de sir Hudson Lowe adressées au général. Pontmercy avait fini, qu'on nous passe la langue dans la bouche la même salive que son père avait fait ainsi à Rome des soldats carthaginois qui refusaient de saluer Flaminius et qui furent punis de l'âme d'Annibal. »

— Quoi ? demanda le prisonnier.

— Je dicte.

M. Leblanc prit la plume. Thénardier dit :

— « Ma fille... »

Le prisonnier tressaillit et leva les yeux vers Thénardier.

— Mettez « ma chère fille », dit Thénardier.

M. Leblanc obéit. Thénardier continua :

— « Viens sur-le-champ... »

Il s'interrompit :

— Vous la tutoyez, n'est-ce pas ?

— Qui ? demanda M. Leblanc.

— Parbleu ! dit Thénardier, la petite, l'Annie.

M. Leblanc répondit sans la moindre hésitation :

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Allez toujours, fit Thénardier ; et il se pencha vers M. Leblanc :

— « Viens sur-le-champ. J'ai absolument besoin de toi. La personne qui te remettra ce bien, que sa très chétive demi-solde de chef de bureau a gérée de t'amener près de moi. Je t'attend avec confiance. »

M. Leblanc avait tout écrit. Thénardier dit :

— Ah ! effacez ces mots ; ne faites pas supposer que la chose n'est pas toute simple, que la défiance est possible.

M. Leblanc ratura les trois mots.

capitulation de Paris, il venait de permuter avec un régiment de cavalerie. Il avait été dans l'ancien régime, il avait l'aptitude égale à manier, soldat, le sabre à la main, un escadron ou un bataillon. C'est de la perfectionnée par l'éducation militaire, et certaines armes spéciales, les dragons, qui sont tout ensemble cavaliers et fantassins. Napoléon à l'île d'Elbe. À Waterloo, un escadron de cuirassiers dans la brigade de Luret prit le drapeau du bataillon de Luret et prit l'encrier, une plume et une feuille de papier, et fit jeter le drapeau aux pieds de l'empereur. Il tira de sa poche un couteau et le fit sauter de sang. Il avait reçu, en arrachant le drapeau, une blessure de sabre à travers le visage. L'empereur, en passant, avait dit : « Tu es colonel, tu es baron, tu es officier de la Légion d'honneur ! » Pontmercy répondit : « Sire, je vous remercie de votre honneur. Une heure après, il tombait dans les bras de la mort. » Le prisonnier parla enfin. — Comment voulez-vous que j'écrive ? — C'est vrai, pardon ! fit Thénardier, vous n'avez pas de raison. Et se tournant vers Bigrenaille : — Déliez le bras droit de monsieur. Panchaud, dit Printanier, dit Bigrenaille. Thénardier prit l'ordre de Thénardier. Quand la main droite fut libre, Thénardier trempa la plume dans l'encre et lui présenta. — Remarquez bien, monsieur, que vous n'avez ni pouvoir, à notre discrétion, absolument aucune puissance humaine ne peut vous empêcher d'ici, et que nous serions vraiment de vous contraindre d'en venir à des extrémités désolées. Je ne sais ni votre nom, ni votre adresse ; mais si vous ne vienez que vous resterez attaché jusqu'à la mort. Le procureur du roi le fit venir au parquet le poursuivrait pour « port illégal de lettres de recommandation ». Quand cet avis lui fut donné par le procureur du roi, Pontmercy répondit avec un air officieux, Pontmercy répondit avec un air de satisfaction : « Je ne sais point si c'est moi qui n'entends rien à cela, ou si c'est vous qui ne le parlez plus, mais je ne comprends pas. — Puis il sortit de sa poche sa rosette. On n'osa point l'indiquer, mais trois fois le ministre de la guerre et le préfet du département lui écrivirent avec une lettre recommandée : « À monsieur le commandant Pontmercy, les lettres non décachetées. En ce même jour, Napoléon à Sainte-Hélène traitait de la même manière les lettres de sir Hudson Lowe adressées au général. Pontmercy avait fini, qu'on nous passe la langue dans la bouche la même salive que son père avait fait ainsi à Rome des soldats carthaginois qui refusaient de saluer Flaminius et qui furent punis de l'âme d'Annibal. » — Quoi ? demanda le prisonnier. — Je dicte. M. Leblanc prit la plume. Thénardier dit : — « Ma fille... » Le prisonnier tressaillit et leva les yeux vers Thénardier. — Mettez « ma chère fille », dit Thénardier. M. Leblanc obéit. Thénardier continua : — « Viens sur-le-champ... » Il s'interrompit : — Vous la tutoyez, n'est-ce pas ? — Qui ? demanda M. Leblanc. — Parbleu ! dit Thénardier, la petite, l'Annie. M. Leblanc répondit sans la moindre hésitation : — Je ne sais ce que vous voulez dire. — Allez toujours, fit Thénardier ; et il se pencha vers M. Leblanc : — « Viens sur-le-champ. J'ai absolument besoin de toi. La personne qui te remettra ce bien, que sa très chétive demi-solde de chef de bureau a gérée de t'amener près de moi. Je t'attend avec confiance. » M. Leblanc avait tout écrit. Thénardier dit : — Ah ! effacez ces mots ; ne faites pas supposer que la chose n'est pas toute simple, que la défiance est possible. M. Leblanc ratura les trois mots.

mari, était morte, laissant un enfant. C'est de son prisonnier. Du reste son langage, la joie du colonel dans sa solitude ; mais une sorte d'insolence modérée et sournoise, impérieusement réclamé son petit-fils, et presque choisi, et dans ce misérable qui si on ne le lui donnait pas, il le déshéritait. Heure qu'un brigand on sentait maintenant avait cédé dans l'intérêt du petit, et, ne s'il a étudié pour être prêtre ».

son enfant, il s'était mis à aimer les fleurs qu'avait gardé le prisonnier, cette précaution. Il avait du reste renoncé à tout, ne regardait jusqu'à l'oubli même du soin de sa vie, conspirant. Il partageait sa pensée entre une pensée opposée au premier mouvement de la innocentes qu'il faisait et les choses grandes et de jeter un cri, tout cela, il faut le dire, faites. Il passait son temps à espérer un jour. Cette remarque en avait été faite, était importun souvenir d'Austerlitz. Thénardier s'étonnait péniblement.

M. Gillenormand n'avait aucune relation si fondée de Thénardier obscurcissait gendre. Le colonel était pour lui « un bandit ». Marius les épaisseurs mystérieuses sous pour le colonel « une ganache ». M. Gillenormand dérobait cette figure grave et étrange à la parlait jamais du colonel, si ce n'est que Thénardier avait jeté le sobriquet de monsieur Le-faire des allusions moqueuses à « sa barbe » qu'il fût, lié de cordes, entouré de boureaux. Il avait expressément convenu que Pontmercy n'aurait plongé, pour ainsi dire, dans une fosse qui mais de voir son fils ni de lui parler, sous prétexte d'un degré à chaque instant, devant le lui rendit chassé et déshérité. Pour les autres, devant la douceur de Thénardier, cet Pontmercy était un pestiféré. Ils entendaient à peine Thénardier impassible ; et Marius ne pouvait fant à leur guise. Le colonel eut tort peut-être de s'arrêter à admirer en un pareil moment ce visage ces conditions, mais il les subit, croyant bien qu'il était mélancolique.

sacrifier que lui. L'héritage du père Gillenormand demeurait une âme inaccessible à l'épouse peu de chose, mais l'héritage de Mlle Gillenormand chantait pas ce que c'est que d'être éperdue. née était considérable. Cette tante, restée seule, était étonnée de ces hommes qui dominent l'étonnement riche du côté maternel, et le fils de sa sœur était désespéré. Si extrême que fût la crise, que fût la catastrophe, il n'y avait rien là de

L'enfant, qui s'appelait Marius, savait à peine ouvrir sous l'eau des yeux horribles. père, mais rien de plus. Personne ne lui avait dit de se lever sans affectation, alla à la chemise-bouche. Cependant, dans le monde où se tenait Thénardier, il parvenait qu'il appuyait au grabat voisin, le menait, les chuchotements, les demi-mots, ainsi le réchaud plein de braise ardente d'yeux, s'étaient fait jour à la longue jusqu'à ce que le prisonnier pouvait parfaitement voir le du petit, il avait fini par comprendre que le colonel était blanc et piqué çà et là de petites étoiles comme il prenait naturellement, par une sensation et de pénétration lente, les idées et les paroles. Thénardier vint se rasseoir près de M. Leblanc. étaient, pour ainsi dire, son milieu respiratoire. Thénardier dit-il. Nous pouvons nous entendre. peu à peu à ne songer à son père qu'avec une certaine amabilité. J'ai eu tort de m'emporter avec un cœur serré.

Pendant qu'il grandissait ainsi, tous les jours, j'ai dit des extravagances. Par exemple, un jour, le colonel s'échappait, venait furtivement nous voir. « Vous êtes millionnaire, je vous ai dit que comme un repris de justice qui rompt son argent, beaucoup d'argent, immensément se poster à Saint-Sulpice, à l'heure où la tige ne serait pas raisonnable. Mon Dieu, vous mand menait Marius à la messe. Là, Thénardier riche, vous avez vos charges, qui n'a pas tante ne se retournât, caché derrière un pilier. Je ne veux pas vous ruiner, je ne suis pas n'osant respirer, il regardait son enfant. Ce n'est pas après tout. Je ne suis pas de ces gens de peur de cette vieille fille.

De là même était venue sa liaison avec Thénardier. Tenez, j'y mets du mien et Vernon, M. l'abbé Mabeuf. Thénardier est un sacrifice de mon côté. Il me faut simplement

Ce digne prêtre était frère d'un marguillier. Thénardier francs. Sulpice, lequel avait plusieurs fois remarqué que ne souffla pas un mot. Thénardier pour-contemplant cet enfant, et la cicatrice qu'il avait sur le front. Thénardier dit : « Voyez que je ne mets pas mal d'eau dans le verre de ce homme qui avait si bien l'air d'un homme. Je ne connais pas l'état de votre fortune, mais comme une femme avait frappé le mari, ne regardez pas à l'argent, et un homme figure lui était restée dans l'esprit. Un jour, Thénardier vous peut bien donner deux cent francs. Vernon voir son frère, il rencontra sur le chemin un père de famille qui n'est pas heureux. Thénardier et Pontmercy et reconnut l'homme de bien. Thénardier dit : « Vous êtes raisonnable aussi, vous ne vous laissez pas aller. Le marguillier en parla au curé, et tous deux dirent que je me donnerais de la peine comme prétexte quelconque firent une visite au curé, et que j'organiserais la chose de ce soir, qui visite en amena d'autres. Le colonel d'abord bien fait, de l'aveu de tous ces messieurs, finit par s'ouvrir, et le curé et le marguillier se mirent à vous demander de quoi aller boire du savoir toute l'histoire, et comment Pontmercy et manger du veau chez Desnoyers. Deux jours, Thénardier son bonheur à l'avenir de son enfant. Thénardier dit : « C'est ça, ça vaut ça. Une fois cette bagatelle curé le prit en vénération et en tendresse. Thénardier dit : « Je vous répons que tout est dit de son côté prit en affection le curé. D'ailleurs, Thénardier dit : « Vous n'avez pas à craindre une pichenette. Vous

— Que veux-tu ? répliqua l'homme à la saison est mauvaise et ne s'amalgame plus aisément qu'un pas d'affaires.

Le grabat où M. Leblanc avait été une façon de lit d'hôpital porté sur quatre pieds posant à terre, au montant du lit de la fenêtre et le plus proche de la cheminée ; pas d'autre différence. M. Leblanc, au 1^{er} janvier et à la Saint-Georges, lit à son père des lettres de devoir que fait. Les brigands le lièrent solidement, et qu'on eût dit copiées dans quelque de la fenêtre et le plus proche de la cheminée ; pas d'autre différence ;

Quand le dernier nœud fut serré, Thénardier prit des lettres fort tendres que l'aïeul chaise et vint s'asseoir presque en face de sa poche sans les lire.

Thénardier ne se ressemblait plus, en quelle sa physionomie avait passé de la violence la douceur tranquille et rusée. Marius avait connu dans ce sourire poli d'homme la bouche presque bestiale qui écumait le menton ; maintenant, il considérait avec stupeur cette bouche fantastique et inquiétante, et il éprouvait comme si on venait de lui révéler un homme qui verrait un tigre se cacher dans un trou.

— Monsieur... fit Thénardier.

Et écartant du geste les brigands qui avaient la main sur M. Leblanc :

— Éloignez-vous un peu, et laissez-moi monsieur.

Tous se retirèrent vers la porte. Il reprit :

— Monsieur, vous avez eu tort de vouloir ouvrir la fenêtre. Vous auriez pu vous casser une dent en tentant, si vous le permettez, nous allons vous pardonner. Il faut d'abord que je vous fasse une remarque que j'ai faite, c'est que vous n'avez pas poussé le moindre cri.

Thénardier avait raison, ce détail était important. Si Thénardier eût échappé à Marius dans son trouble, il n'aurait pas eu à peine prononcé quelques paroles la voix, et, même dans sa lutte près de la porte, il n'aurait pas eu à peine prononcé quelques paroles. Thénardier poursuivit :

— Mon Dieu ! vous auriez un peu crié ; cela se dit dans l'occasion, et, quant à moi, je ne l'aurais pas trouvé inconvenant ! Mais cela se dit dans l'occasion, et, quant à moi, je n'ai point pris en mauvaise part. Il est tout naturel que je fasse un peu de vacarme quand on se trouble devant des personnes qui ne vous inspirent pas suffisamment confiance. Vous l'auriez fait qu'on ne vous en dérangé. On ne vous aurait même pas dit que je vais vous dire pourquoi. C'est que cette porte est très sourde. Elle n'a que cela pour elle. Cela est une cave. On y tirerait une bombe et ça ferait pour le corps de garde le plus profond un ronflement d'ivrogne. Ici le canon ferait le tonnerre ferait pouf. C'est un logement de prison. Mais enfin vous n'avez pas crié, c'est mon compliment, et je vais vous en faire un autre. j'en conclus. Mon cher monsieur, quand on vous dit ce qui vient ? la police. Et après la police ? Eh bien, vous n'avez pas crié ; c'est que vous ne vous souciez pas plus que nous de voir arriver la police. C'est que, — il y a longtemps que j'ai dit — vous avez un intérêt quelconque à ce que ça se passe. De notre côté nous avons le même intérêt que nous pouvons nous entendre.

Tout en parlant ainsi, il semblait que Thénardier avait une prunelle attachée sur M. Leblanc, cherchant à saisir les pointes aiguës qui sortaient de ses yeux.

ts d'une barre de fer.

put résister à ce spectacle. — Mon père, donne-moi ! — Et son doigt chercha la dé-let. Le coup allait partir lorsque la voix de

la :

aites pas de mal !

ative désespérée de la victime, loin d'exas-lier, l'avait calmé. Il y avait deux hommes ne féroce et l'homme adroit. Jusqu'à cet le débordement du triomphe, devant la et ne bougeant pas, l'homme féroce avait nd la victime se débattit et parut vouloir e adroit reparut et prit le dessus.

aites pas de mal ! répéta-t-il. Et, sans s'en premier succès, il arrêta le pistolet prêt à ysa Marius pour lequel l'urgence disparut, cette phase nouvelle, ne vit point d'incon-ndre encore. Qui sait si quelque chance ne qui le délivrerait de l'affreuse alternative de e père d'Ursule ou de perdre le sauveur du

erculéenne s'était engagée. D'un coup de n torse M. Leblanc avait envoyé le vieux ieu de la chambre, puis de deux revers i terrassé deux autres assaillants, et il en s chacun de ses genoux ; les misérables e cette pression comme sous une meule ais les quatre autres avaient saisi le re-llard aux deux bras et à la nuque et le opi sur les deux « fumistes » terrassés. des uns et maîtrisé par les autres, écran bas et étouffant sous ceux d'en haut, se-ment tous les efforts qui s'entassaient sur e disparaissait sous le groupe horrible des ne un sanglier sous un monceau hurlant de limiers.

ent à le renverser sur le lit le plus proche et l'y tinrent en respect. La Thénardier ne àché les cheveux.

Thénardier, ne t'en mêle pas. Tu vas déchi-

dier obéit, comme la louve obéit au loup, lement.

tres, reprit Thénardier, fouillez-le.

c semblait avoir renoncé à la résistance. Il n'avait rien sur lui qu'une bourse de cuir six francs, et son mouchoir.

r mit le mouchoir dans sa poche.

as de portefeuille ? demanda-t-il.

ontre, répondit un des « fumistes ».

al, murmura avec une voix de ventriloque qué qui tenait la grosse clef, c'est un vieux

r alla au coin de la porte et y prit un paquet il leur jeta.

z-le au pied du lit, dit-il. Et, apercevant le resté étendu à travers la chambre du coup l. Leblanc et qui ne bougeait pas :

ue Boulatruelle est mort ? demanda-t-il.

pondit Bigrenaille, il est ivre.

-le dans un coin, dit Thénardier.

es « fumistes » poussèrent l'ivrogne avec u tas de ferrailles.

ourquoi en as-tu amené tant ? dit Thénar-omme à la trique, c'était inutile.

nudité effrontée d'une âme laide, dans ce tableau de toutes les souffrances combinées, les haines, quelque chose qui était hideux et poignant comme le vrai.

Le tableau de maître, la peinture de maître, avait proposé l'achat à M. Leblanc, n'était l'a deviné, autre chose que l'enseigne dessinée, peinte, on s'en souvient, par lui-même, se conservé de son naufrage de Montfermeil.

Comme il avait cessé d'intercepter le regard de Marius, Marius maintenant pouvait continuer sa chose, et dans ce badigeonnage il reconnaissait une bataille, un fond de fumée, et un autre en portait un autre. C'était le groupe de Thénardier, Pontmercy, le sergent sauveur, le colonel de la garde nationale, était comme ivre, ce tableau faisait en son père vivant, ce n'était plus l'enseigne de Montfermeil, c'était une résurrection, une trépassé, un fantôme s'y dressait. Marius sentait son cœur tinter à ses tempes, il avait le canon dans les oreilles, son père sanglant vague sur ce panneau sinistre l'effarait, et il lui semblait que sa silhouette informe le regardait fixement.

Quand Thénardier eut repris haleine, M. Leblanc ses prunelles sanglantes, et lui dit basse et brève :

— Qu'as-tu à dire avant qu'on te mette les mains singes ?

M. Leblanc se taisait. Au milieu de ce corridor éclairé par la lanterne du sarcasme,

— S'il faut fendre du bois, je suis là, monsieur. C'était l'homme au merlin qui s'égayait.

En même temps une énorme face hébraïque reuse parut à la porte avec un affreux rire montrant non des dents, mais des crocs.

C'était la face de l'homme au merlin.

— Pourquoi as-tu ôté ton masque ? lui dit Thénardier avec fureur.

— Pour rire, répliqua l'homme.

Depuis quelques instants, M. Leblanc avait suivi et guetter tous les mouvements de Thénardier, qui, aveuglé et ébloui par sa propre rage, était dans le repaire avec la confiance de son capitaine, gardée, de tenir, armé, un homme désarmé neuf contre un, en supposant que la bataille comptât que pour un homme. Dans son regard, l'homme au merlin, il tournait le dos à M. Leblanc.

M. Leblanc saisit ce moment, repoussa sa chaise, du poing la table, et d'un bond, avec une prodigieuse, avant que Thénardier eût eu le temps de retourner, il était à la fenêtre. L'ouvrir, escamoter, l'enjamber, ce fut une seconde. Il était à la fenêtre quand six poings robustes le saisirent et le poussèrent énergiquement dans le bouge. C'étaient des « fumistes » qui s'étaient élancés sur lui. En même temps Thénardier l'avait empoigné aux cheveux.

Au piétinement qui se fit, les autres bousculèrent du corridor. Le vieux qui était sur le grabat semblait pris de vin, descendit du grabat chancelant, un marteau de cantonnier à la main.

Un des « fumistes » dont la chandelle avait le visage barbouillé, et dans lequel Marius, reconnaissant le bouillage, reconnu Panchaud, dit Printanière, levait au-dessus de la tête de M. Leblanc une espèce d'assommoir fait de deux pommes

Chapitre III. Requiescant

Madame de T. était tout ce que Marius Pontmercy connaissait du monde. C'était la seule ouverture qui lui eût pût regarder dans la vie. Cette ouverture et il lui venait par cette lucarne plus de chaleur, plus de nuit que de jour. Cet entassement de joie et lumière en entrant dans ce salon, y devint en peu de temps triste, et, ce qui était contraire encore à cet âge, grave. Entouré de personnes imposantes et singulières, Marius se retourna autour de lui avec un étonnement sérieux. Ce qu'il voyait était pour accroître en lui cette stupeur. Il avait devant lui le salon de madame de T. de vieilles nobles et d'hommes vénérables qui s'appelaient Mathan, Noé, et prononçaient Lévi, Cambis qu'on prononçait sans les antiques visages et ces noms bibliques sans l'esprit de l'enfant à son ancien tuteur, apprenait par cœur, et quand elles étaient réunies en cercle autour d'un feu mourant, éclairées par une lampe voilée de vert, avec des vieillards évères, leurs cheveux gris ou blancs, leurs regards d'un autre âge dont on ne distinguait que des traits lugubres, laissant tomber à de rares intervalles à la fois majestueuses et farouches, qui les considérait avec des yeux effarés, non des femmes, mais des patriarches et non des êtres réels, mais des fantômes.

Ces fantômes se mêlaient plusieurs prêtres, hautes têtes, salon vieux, et quelques gentilshommes ; le Sassenay, secrétaire des commandements, le vicomte de Berry, le vicomte de Valory, qui publiait sous le pseudonyme de *Charles-Antoine* des odes et des romans, le prince de Beauvilliers, un jeune homme grisonnant et une jolie et spirituelle femme de chambre, toutes de velours écarlate à torsades d'or, qui, les effarouchaient ces ténèbres, le marquis de Sassenay, l'homme de France qui avait écrit « la politesse proportionnée », le comte de Sassenay, bonhomme au menton bienveillant, et le comte de Port-de-Guy, pilier de la bibliothèque du roi, cabinet du roi. M. de Port-de-Guy, chauve et d'un âge qui le faisait paraître vieux, contait qu'en 1793, âgé de cinquante ans, il avait mis au baignoire comme réfractaire, un octogénaire, l'évêque de Mirepoix, réfractaire, mais comme prêtre, tandis que lui l'était comme laïc. C'était à Toulon. Leur fonction était d'aller passer sur l'échafaud les têtes et les corps des nobles du jour ; ils emportaient sur leur dos ces têtes, et leurs capes rouges de galériens recouvraient leur nuque une croûte de sang, sèche le lendemain. Ces récits tragiques abondaient dans le salon de madame de T. ; et à force d'y maudire les aristocrates, Thénardier applaudissait Trestailon. Quelques députés de la Convention, qui ne pouvaient y faire leur whist, M. Thibord, M. Lemarchand de Gomicourt, et le célèbre comte de Sassenay, M. Cornet-Dincourt. Le bailli de Ferrières, avec ses culottes courtes et ses jambes maigres, et quelquefois ce salon en allant chez M. de T. ; et avait été le camarade de plaisir de M. le

comte d'Artois, et, à l'inverse d'Aristote, je n'ai pas de pain, je n'ai pas de Campaspe, il avait fait marcher la Guinée un bandit ! Voilà trois jours que je n'ai pas de pattes, et de la sorte montré aux siècles que je suis un bandit ! Ah ! vous vous chauffez vengé par un bailli.

Quant aux prêtres, c'étaient l'abbé Havez des redingotes ouatées, comme des à qui M. Larose, son collaborateur à la *F* vous logez au premier dans des maisons Bah ! qui est-ce qui n'a pas cinquante ans mangez des truffes, vous mangez des blancs-becs peut-être ! l'abbé Letourneur, prêtres à quarante francs au mois de janvier, roi, l'abbé Frayssinous, qui n'était encorés, vous vous gavez, et, quand vous vou- évêque, ni ministre, ni pair, et qui portait un fait froid, vous regardez dans le journal tane où il manquait des boutons, et l'abbé le thermomètre de l'ingénieur Chevalier. curé de Saint-Germain des Prés ; plus le nous qui sommes les thermomètres ! nous alors monsignor Macchi, archevêque de Nesoin d'aller voir sur le quai au coin de la cardinal, remarquable par son long nez, je combien il y a de degrés de froid, nous autre monsignor ainsi intitulé : abbate Pig se figer dans nos veines et la glace nous domestique, un des sept protonotaires pur, et nous disons : Il n'y a pas de Dieu ! Et saint-siège, chanoine de l'insigne basilique dans nos cavernes, oui, dans nos cavernes, avocat des saints, *postulatore di santi*, et bandits ! Mais nous vous mangerons ! porte aux affaires de canonisation et signus dévorerons, pauvres petits ! Monsieur maître des requêtes de la section du p ! sachez ceci : J'ai été un homme établi, deux cardinaux, M. de la Luzerne et M. té, j'ai été électeur, je suis un bourgeois, Tonnerre. M. le cardinal de la Luzerne étan'en êtes peut-être pas un, vous !

et devait avoir, quelques années plus tardier fit un pas vers les hommes qui étaient signer dans le *Conservateur* des articles côte, et ajouta avec un frémissement : Chateaubriand ; M. de Clermont-Tonnerre pense qu'il ose venir me parler comme à vêque de Toulouse, et venait souvent en Paris chez son neveu le marquis de Tonnessant à M. Leblanc avec une recrudescence ministre de la marine et de la guerre. Lésie :

Clermont-Tonnerre était un petit vieillard, ez encore ceci, monsieur le philanthrope ! ses bas rouges sous sa soutane troussés un homme louche, moi ! je ne suis pas spécialité de haïr l'encyclopédie et de jouer on ne sait point le nom et qui vient au billard, et les gens qui, à cette époque enfants dans les maisons ! Je suis un andans les soirs d'été rue Madame, où éta français, je devrais être décoré ! J'étais à tel de Clermont-Tonnerre, s'arrêtaient poi ! et j'ai sauvé dans la bataille un général choc des billes, et la voix aiguë du cardinate de je ne sais quoi ! Il m'a dit son nom ; conclaviste, monseigneur Cottret, évêque, ne de voix était si faible que je ne l'ai pas Caryste : *Marque, l'abbé, je carambole*. Lai entendu que *Merci*. J'aurais mieux aimé Clermont-Tonnerre avait été amené chez son remerciement. Cela m'aurait aidé à le T. par son ami le plus intime, M. de Roquette, tableau que vous voyez, et qui a été peint évêque de Senlis et l'un des quarante. Luqueselles, savez-vous qui il représente ? lauré était considérable par sa haute taimoi. David a voulu immortaliser ce fait assiduité à l'académie ; à travers la porte général sur mon dos, et je l'emporte à salle voisine de la bibliothèque où l'acadéraille. Voilà l'histoire. Il n'a même jamais tenait alors ses séances, les curieux pouvmoi, ce général-là ; il ne valait pas mieux jeudis contempler l'ancien évêque de Sens ! Je ne lui en ai pas moins sauvé la vie ment debout, poudré à frais, en bas violet la mienne, et j'en ai les certificats plein le dos à la porte, apparemment pour moi Je suis un soldat de Waterloo, mille noms son petit collet. Tous ces ecclésiastiques maintenant que j'ai eu la bonté de vous plupart hommes de cour autant qu'hominnissons, il me faut de l'argent, il me faut s'ajoutaient à la gravité du salon de T., d'rgent, il me faut énormément d'argent, ou de France, le marquis de Vibraye, le marquinine, tonnerre du bon Dieu !

marquis d'Herbouville, le vicomte Dambrait repris quelque empire sur ses an-Valentinois, accentuaient l'aspect seigneuroutait. La dernière possibilité de doute de Valentinois, quoique prince de Monacoanouir. C'était bien le Thénardier du tes-prince souverain étranger, avait une si haute frissonna à ce reproche d'ingratitude France et de la pairie qu'il voyait tout à père et qu'il était sur le point de justifier si C'était lui qui disait : *Les cardinaux sont* les perplexités en redoublèrent. Du reste il *France de Rome, les lords sont les pairs de F* butes ces paroles de Thénardier, dans l'ac-terre. Au reste, car il faut en ce siècle que geste, dans le regard qui faisait jaillir des soit partout, ce salon féodal était, comme chaque mot, il y avait dans cette explosion dit, dominé par un bourgeois. M. Gillenormse nature montrant tout, dans ce mélange

C'était là l'essence et la quintessence de et d'abjection, d'orgueil et de petitesse, parisienne blanche. On y tenait en quarant sottise, dans ce chaos de griefs réels et nommées, même royalistes. Il y a toujours faux, dans cette impudeur d'un méchant dans la renommée. Chateaubriand, entraînant la volupté de la violence, dans cette

Il s'arrêta, et parut un moment se parler. Quelques ralliés pourtant pé-
On eût dit que sa fureur tombait comme la tolérance, dans ce monde orthodoxe. Le
quelque trou ; puis, comme s'il achevait et y était reçu à correction.

choses qu'il venait de se dire tout bas, il fit « nobles » d'aujourd'hui ne ressemblent
de poing sur la table et cria :

— Avec son air bonasse !
Et apostrophant M. Leblanc :

— Parbleu ! vous vous êtes moqué de la lame de T., le monde étant supérieur, le
Vous êtes cause de tous mes malheurs ! Mais et hautain, sous une grande fleur de po-
pour quinze cents francs une fille que j'avais abitudes y comportaient toutes sortes de
certainement à des riches, et qui m'avait involontaires qui étaient l'ancien régime
beaucoup d'argent, et dont je devais tirer parti, mais vivant. Quelques-unes de ces habi-
toute ma vie ! une fille qui m'aurait dédommangage surtout, semblaient bizarres. Des
ce que j'ai perdu dans cette abominable gsuperficiels eussent pris pour province ce
faisait des sabbats sterling et où j'ai mvétusté. On appelait une femme *madame*
un imbécile tout mon saint-frusquin ! Or *madame la colonelle* n'était pas absolument

que tout le vin qu'on a bu chez moi fût du armante madame de Léon, en souvenir
qui l'ont bu ! Enfin n'importe ! Dites dones duchesses de Longueville et de Che-
dû me trouver farce quand vous vous étiez cette appellation à son titre de prin-
l'Alouette ! Vous aviez votre gourdin dans laquise de Créquy, elle aussi, s'était appelée
étiez le plus fort. Revanche. C'est moi qui *colonelle*.

aujourd'hui ! Vous êtes fichu, mon bonhomme petit haut monde qui inventa aux Tuileries
je ris. Vrai, je ris ! Est-il tombé dans le pa de dire toujours en parlant au roi dans l'in-
ai dit que j'étais acteur, que je m'appelais la troisième personne et jamais *vo*
j'avais joué la comédie avec mamselle Maucation *vo* *majesté* ayant été « souillée
selle Muche, que mon propriétaire voulaitur ».

main 4 février, et il n'a même pas vu que c'était là les faits et les hommes. On raillait le
et non le 4 février qui est un terme ! Abdispensait de le comprendre. On s'entr'ai-
Et ces quatre méchants philippes qu'il mnnement. On se communiquait la quantité
naïlle ! Il n'a même pas eu le cœur d'aller n avait. Mathusalem enseignait Épipimé-
francs ! Et comme il donnait dans mes pl mettait l'aveugle au courant. On déclarait
m'amusait. Je me disais : Ganache ! Va, temps écoulé depuis Coblantz. De même
te lèche les pattes ce matin ! Je te ronger III était, par la grâce de Dieu, à la vingt-
soir ! née de son règne, les émigrés étaient, de

Thénardier cessa. Il était essoufflé. Sa t-cinquième année de leur adolescence.
étroite haletait comme un soufflet de fharmonieux ; rien ne vivait trop ; la parole
était plein de cet ignoble bonheur d'une cun souffle ; le journal, d'accord avec le
cruelle et lâche, qui peut enfin terrasser dit un papyrus. Il y avait des jeunes gens,
douté et insulter ce qu'elle a flatté, joie d'urmt un peu morts. Dans l'antichambre, les
trait le talon sur la tête de Goliath, joie d't vieillottes. Ces personnages, complète-
commence à déchirer un taureau malade étaient servis par des domestiques du
pour ne plus se défendre, assez vivant poTout cela avait l'air d'avoir vécu il y a long-
core. s'obstiner contre le sépulcre. Conserver,

M. Leblanc ne l'interrompit pas, mais Conservateur, c'était là à peu près tout le
s'interrompit : Être en bonne odeur, était la question. Il y

— Je ne sais ce que vous voulez dire des aromates dans les opinions de ces
méprenez. Je suis un homme très pauvreables, et leurs idées sentaient le vétyver.
qu'un millionnaire. Je ne vous connais pnde momie. Les maîtres étaient embau-
prenez pour un autre. s étaient empaillés.

— Ah ! râlâ Thénardier, la bonne balavieille marquise émigrée et ruinée, n'ayant
tenez à cette plaisanterie ! Vous pataugeonne, continuait de dire : *Mes gens*.

Ah ! vous ne vous souvenez pas ? Vous t-on dans le salon de madame de T. ? On
qui je suis !

— Pardon, monsieur, répondit M. Leblanc ce mot, quoique ce qu'il représente n'ait
cent de politesse qui avait en un pareil mo disparu, ce mot n'a plus de sens aujourd-
chose d'étrange et de puissant, je vois quons-le.

bandit. C'est aller au delà. C'est attaquer le sceptre

Qui ne l'a remarqué, les êtres odieux ne et la mitre au nom de l'autel ; c'est mal-
ceptibilité, les monstres sont chatouilleux qu'on traîne ; c'est ruer dans l'attelage ;
bandit, la femme Thénardier se jeta à bas le bûcher sur le degré de cuisson des
dier saisit sa chaise comme s'il allait la brest reprocher à l'idole son peu d'idolâtrie ;
mains. — Ne bouge pas, toi ! cria-t-il à sa par excès de respect ; c'est trouver dans
tournant vers M. Leblanc : assez de papisme, dans le roi pas assez

— Bandit ! oui, je sais que vous nous ap trop de lumière à la nuit ; c'est être mé-
cela, messieurs les gens riches ! Tiens ! lbâtre, de la neige, du cygne et du lys au

nom de la blancheur ; c'est être partisan qui il avait légué cet homme ! et quelle dépoint d'en devenir l'ennemi ; c'est être si foivoir si longtemps porté sur sa poitrine les est contre.

L'esprit ultra caractérise spécialement tout le contraire ! Mais, d'un autre phase de la Restauration.

Rien dans l'histoire n'a ressemblé à cerner la victime et épargner l'assassin ! est-qui commence à 1814 et qui se terminait être tenu à quelque reconnaissance en-à l'avènement de M. de Villèle, l'homme misérable ? Toutes les idées que Marius la droite. Ces six années furent un mom quatre ans étaient comme traversées de naire, à la fois brillant et morne, riant et soar ce coup inattendu. Il frémissait. Tout comme par le rayonnement de l'aube et tclui. Il tenait dans sa main à leur insu ces même temps des ténèbres des grandes itaient là sous ses yeux. S'il tirait le coup qui emplissaient encore l'horizon et s'enl. Leblanc était sauvé et Thénardier était tement dans le passé. Il y eut là, dans cele tirait pas, M. Leblanc était sacrifié et, qui dans cette ombre, tout un petit monde nudier échappait. Précipiter l'un, ou laisser bouffon et triste, juvénile et sénile, se frof ! remords des deux côtés. Que faire ? rien ne ressemble au réveil comme le remanquer aux souvenirs les plus impérieux, qui regardait la France avec humeur et qugements profonds pris avec lui-même, au gardait avec ironie ; de bons vieux hiboux saint, au texte le plus vénéré ! manquer les rues, les revenus et les revenants, des de son père, ou laisser s'accomplir un stupéfaits de tout, de braves et nobles gemblait d'un côté entendre « son Ursule » souriant d'être en France et en pleurant aur son père, et de l'autre le colonel lui re-revoir leur patrie, désespérés de ne plus Thénardier. Il se sentait fou. Ses genoux monarchie ; la noblesse des croisades cor sous lui. Et il n'avait pas même le temps blesse de l'Empire, c'est-à-dire la noblesant la scène qu'il avait sous les yeux se les races historiques ayant perdu le sensc furie. C'était comme un tourbillon dont les fils des compagnons de Charlemagnaître et qui l'emportait. Il fut au moment les compagnons de Napoléon. Les épées,

venons de le dire, se renvoyaient l'insult Thénardier, nous ne le nommerons plus Fontenoy était risible et n'était qu'une roussormais, se promenait de long en large de-de Marengo était odieuse et n'était qu'ans une sorte d'égarément et de triomphe dis méconnaissait Hier. On n'avait plus le ce qui était grand, ni le sentiment de celein poing la chandelle et la posa sur la cule. Il y eut quelqu'un qui appela Bonapac un frappement si violent que la mèche monde n'est plus. Rien, répétons-le, n'ene et que le suif éclaboussa le mur.

d'hui. Quand nous en tirons par hasard courna vers M. Leblanc, effroyable, et cra-et que nous essayons de le faire revivre p il nous semble étrange comme un monde ! fumé ! fricassé ! à la crapaudine ! C'est qu'en effet il a été lui aussi englouti hit à marcher, en pleine explosion.

Il a disparu sous deux révolutions. Quelsait-il, je vous retrouve enfin, monsieur le idées ! Comme elles couvrent vite tout d monsieur le millionnaire râpé ! monsieur mission de détruire et d'ensevelir, et com poupées ! vieux Jocrisse ! Ah ! vous ne promptement d'effrayantes profondeurs !sez pas ! Non, ce n'est pas vous qui êtes

Telle était la physionomie des salons ermeil, à mon auberge, il y a huit ans, la lointains et candides où M. Martainville a 823 ! ce n'est pas vous qui avez emmené l'enfant de la Fantine, l'Alouette ! ce n'est Ces salons avaient une littérature et aviez un carrick jaune ! non ! et un paquet eux. On y croyait en Fiévée. M. Agier y fès à la main comme ce matin chez moi ! commentait M. Colnet, le publiciste bouquifemme ! c'est sa manie, à ce qu'il paraît, Malaquais. Napoléon y était pleinement Cs les maisons des paquets pleins de bas Plus tard, l'introduction dans l'histoire de ux charitable, va ! Est-ce que vous êtes de Buonaparte, lieutenant général des armnsieur le millionnaire ? vous donnez aux une concession à l'esprit du siècle. fonds de boutique, saint homme ! quel

Ces salons ne furent pas longtemps pAh ! vous ne me reconnaissez pas ? Eh quelques doctrinaires commencèrent econnais, moi, je vous ai reconnu tout de nuance inquiétante. La manière de ceux- vous avez fourré votre mufle ici. Ah ! on royalistes et de s'en excuser. Là où les que ce n'est pas tout roses d'aller comme très fiers, les doctrinaires étaient un pelmaisons des gens, sous prétexte que ce avaient de l'esprit ; ils avaient du silencerges, avec des habits minables, avec l'air politique était convenablement empeséju'on lui aurait donné un sou, tromper les ils devaient réussir. Ils faisaient, utilemire le généreux, leur prendre leur gagne-des excès de cravate blanche et d'habiticer dans les bois, et qu'on n'en est pas tort, ou le malheur, du parti doctrinaire a porter après, quand les gens sont ruinés, jeunesse vieille. Ils prenaient des poses trop large et deux méchantes couvertures rêvaient de greffer sur le principe absolu x gueux, voleur d'enfants !

sa question en l'accompagnant de ce rire terrible qu'il avait :

– Vous ne me reconnaissez donc pas M. Leblanc le regarda en face et répondit :
– Non.

Alors Jondrette vint jusqu'à la table, dessus la chandelle, croisant les bras, Leblanc, et avançant le plus qu'il pouvait, Leblanc reculât, et, dans cette posture de va mordre, il cria :

– Je ne m'appelle pas Fabantou, je ne suis pas Jondrette, je me nomme Thénardier bergiste de Montfermeil ! entendez-vous Thénardier ! Maintenant me reconnaissez-vous ?

Une imperceptible rougeur passa sur le visage de Leblanc, et il répondit sans que sa voix s'élevât, avec sa placidité ordinaire :

– Pas davantage.

Marius n'entendit pas cette réponse. Ce moment dans cette obscurité l'eût vu haï et foudroyé. Au moment où Jondrette avait dit son nom, Marius avait tremblé, ses membres et s'était appuyé au mur comme le froid d'une lame d'épée à travers son bras droit, prêt à lâcher le coup de signalé lentement, et au moment où Jondrette dit : *Entendez-vous bien, Thénardier ?* les doigts de Marius avaient laissé tomber le pistolet mais il avait bouleversé Marius. Ce nom que M. Leblanc ne semblait pas connaître, mais qu'on se rappelle ce que ce nom signifiait, qu'il le portait sur son cœur, testament de son père ! il le portait au fond de sa mémoire, dans cette pensée sacrée : « Un nommé Thénardier m'a dit : Si mon fils le rencontre, il lui fera tout le bien qu'il pourra. » Ce nom, on s'en souvient, était une âme ; il le mêlait au nom de son père, et Quoi ! c'était là ce Thénardier, c'était là ce de Montfermeil qu'il avait vainement et cherché ! Il le trouvait enfin, et comment ! son père était un bandit ! cet homme, brûlait de se dévouer, était un monstre ! ce colonel Pontmercy était en train de commettre un crime dont Marius ne voyait pas encore bien la forme, mais qui ressemblait à un assassinat, grand Dieu ! Quelle fatalité ! quelle injustice ! Son père lui ordonnait de faire tout le bien possible à Thénardier, mais Marius n'avait pas d'autre idée que de rendre justice à son père, et, au moment où il allait par la justice un brigand au milieu d'un cri lui criait : c'est Thénardier ! La vie de son père dans une grêle de mitraille sur le champ de Waterloo, il allait enfin la payer à cet homme de l'échafaud ! Il s'était promis, si jamais Thénardier, de ne l'aborder qu'en se jetant, il le retrouvait en effet, mais pour le livrer à sa sauvagerie.

que les doctrinaires critiquaient et protégeaient, mécontent d'être critiqué et furieux

marquèrent la première époque du royaume, au fond de sa mémoire, dans cette pensée sacrée : « Un nommé Thénardier m'a dit :

Si mon fils le rencontre, il lui fera tout le bien qu'il pourra. » Ce nom, on s'en souvient, était une âme ; il le mêlait au nom de son père, et

Quoi ! c'était là ce Thénardier, c'était là ce de Montfermeil qu'il avait vainement et cherché ! Il le trouvait enfin, et comment !

son père était un bandit ! cet homme, brûlait de se dévouer, était un monstre ! ce colonel Pontmercy était en train de commettre un crime dont Marius ne voyait pas encore bien la forme, mais qui ressemblait à un assassinat,

grand Dieu ! Quelle fatalité ! quelle injustice ! Son père lui ordonnait de faire tout le bien possible à Thénardier, mais Marius n'avait pas d'autre idée que de rendre justice à son père, et, au moment où il allait par la justice un brigand au milieu d'un cri lui criait : c'est Thénardier !

La vie de son père dans une grêle de mitraille sur le champ de Waterloo, il allait enfin la payer à cet homme de l'échafaud ! Il s'était promis, si jamais Thénardier, de ne l'aborder qu'en se jetant, il le retrouvait en effet, mais pour le livrer à sa sauvagerie.

son père était un bandit ! cet homme, brûlait de se dévouer, était un monstre ! ce colonel Pontmercy était en train de commettre un crime dont Marius ne voyait pas encore bien la forme, mais qui ressemblait à un assassinat,

grand Dieu ! Quelle fatalité ! quelle injustice ! Son père lui ordonnait de faire tout le bien possible à Thénardier, mais Marius n'avait pas d'autre idée que de rendre justice à son père, et, au moment où il allait par la justice un brigand au milieu d'un cri lui criait : c'est Thénardier !

La vie de son père dans une grêle de mitraille sur le champ de Waterloo, il allait enfin la payer à cet homme de l'échafaud ! Il s'était promis, si jamais Thénardier, de ne l'aborder qu'en se jetant, il le retrouvait en effet, mais pour le livrer à sa sauvagerie.

son père était un bandit ! cet homme, brûlait de se dévouer, était un monstre ! ce colonel Pontmercy était en train de commettre un crime dont Marius ne voyait pas encore bien la forme, mais qui ressemblait à un assassinat,

grand Dieu ! Quelle fatalité ! quelle injustice ! Son père lui ordonnait de faire tout le bien possible à Thénardier, mais Marius n'avait pas d'autre idée que de rendre justice à son père, et, au moment où il allait par la justice un brigand au milieu d'un cri lui criait : c'est Thénardier !

Chapitre XX. Le guet-apens

Maletas venait de s'ouvrir brusquement, et deux hommes en blouse de toile bleue, masqués de papier noir. Le premier était maigre, la trique ferrée, le second, qui était une grosse masse, portait, par le milieu du manche et par le bas, un merlin à assommer les bœufs. Le premier, moins massif que le second, tenait à la main une énorme clef volée à quelque porte de

ce qu'il était l'arrivée de ces hommes que Jondrette entendait. Un dialogue rapide s'engagea entre le premier et la trique, le maigre.

— Est-il prêt ? dit Jondrette.

— Oui, dit l'homme maigre.

— Où est Montparnasse ?

— Le premier s'est arrêté pour causer avec ta

—

— Où est le fiacre en bas ?

— Où est la voiture attelée ?

— Où sont les bons chevaux ?

— Où sont les

— Où est-ce qu'il dit qu'elle attendît ?

Jondrette.

Le premier était très pâle. Il considérait tout dans le regard de lui comme un homme qui comprend tout, et sa tête, tour à tour dirigée vers toutes les choses qui l'entouraient, se mouvait sur son cou avec une tentative et étonnée, mais il n'y avait dans son regard rien qui ressemblât à la peur. Il s'était fait de la main un geste d'engagement improvisé ; et cet homme qui, auparavant, n'avait l'air que d'un bon vieux devenu subitement une sorte d'athlète, et qui se penchait robuste sur le dossier de sa chaise, se redressa redoutable et surprenant.

— Mais, si ferme et si brave devant un tel danger, être de ces natures qui sont courageuses, et qui sont bonnes, aisément et simplement. Le premier, comme qu'on aime n'est jamais un étranger, et Marius se sentit fier de cet inconnu.

Les deux hommes aux bras nus dont Jondrette avait vu les fumistes, avaient pris dans le tas de fer-rouille une grande cisaille, l'autre une pince à faire des trous, le troisième un marteau, et s'étaient mis en position de porter sans prononcer une parole. Le vieux Jondrette se leva du lit, et avait seulement ouvert les yeux. Le premier s'était assise à côté de lui. Marius penchait la tête quelques secondes le moment d'intervenir, et il éleva sa main droite vers le plafond, et dit, à l'entrée du corridor, prêt à lâcher son coup de

— Et son colloque avec l'homme à la trique se termina de nouveau vers M. Leblanc et répéta

Chapitre IV. Fin du brigand

des études classiques de Marius coïncidant avec sa sortie du monde de M. Gillenormand. Le lieu au faubourg Saint-Germain et au salon de T., et vint s'établir au Marais dans sa rue des Filles-du-Calvaire. Il avait là pour outre le portier, cette femme de chambre qui avait succédé à la Magnon, et ce Basque pousseur dont il a été parlé plus haut.

Marius venait d'atteindre ses dix-sept ans. Un soir, il vit son grand-père qui tenait la main.

— dit M. Gillenormand, tu partiras demain

— où ? dit Marius.

— Pour ton père.

— Ça te fait un tremblement. Il avait songé à tout, à Paris, qu'il pourrait un jour se faire qu'il eût un fils. Rien ne pouvait être pour lui plus inattendu, et, disons-le, plus désagréable. Il était tellement contraint au rapprochement. Ce n'était pas un chagrin, non, c'était une corvée.

— Mais ses motifs d'antipathie politique, était-ce pour son père, le sabreur, comme l'appelaient les gens, et non dans ses jours de douceur, ne l'aimait pas. C'était évident, puisqu'il l'avait abandonné ainsi que les autres. Ne se sentant point aimé, il n'aimait pas son père, plus simple, se disait-il.

— Ça ne te défait qu'il ne questionna pas M. Gillenormand. — dit le grand-père reprit :

— Pourquoi qu'il est malade. Il te demande.

— En silence il ajouta :

— Demain matin. Je crois qu'il y a cour des gens, la voiture qui part à six heures et qui arrive à Paris. — dit-il. — Ça te presse.

— Il prit la lettre et la mit dans sa poche. — Ça te va-t-il de partir le soir même et être près de Paris demain matin. Une diligence de la rue du Temple à cette époque le voyage de Rouen la nuit même. — dit-il. — Ni M. Gillenormand ni Marius ne s'en informèrent.

— Le lendemain, à la brune, Marius arrivait à Vernon. Les lanternes commençaient à s'allumer. Il demanda à un passant venu de Paris : *la maison de monsieur Gillenormand* dans sa pensée il était de l'avis de la femme, et, lui non plus, ne reconnaissait son père dans la foule.

— Ça te va-t-il de loger. Il sonna ; une femme vint lui apporter une lampe à la main.

— Où est Pontmercy ? dit Marius.

— Elle resta immobile.

— Où est-il ? demanda Marius.

— Elle fit de la tête un signe affirmatif.

— Où est-il ? dit-il. — Je lui parlerai ?

— Elle fit un signe négatif.

— Ça te va-t-il de te faire, dit son fils, reprit Marius. Il m'attend.

— Ça te va-t-il d'attend plus, dit la femme.

— Elle perçut qu'elle pleurerait.

s'était assis en silence et les bras croisés des environs de Paris, à Chelles ou à plus voisin, et, comme il se tenait derrière si mon fils le rencontre, il fera à Thénardier on ne le distinguait que confusément. « Il pourra. »

Cette espèce d'instinct magnétique qu'il avait pour son père, mais à cause de ce gard fit que M. Leblanc se tourna pres de la mort qui est toujours si impérieux temps que Marius. Il ne put se défendre comme, Marius prit ce papier et le serra.

ment de surprise qui n'échappa point à Jondrette du colonel. M. Gillenormand fit vendre — Ah ! je vois ! s'écria Jondrette en s'épée et son uniforme. Les voisins deva-d'un air de complaisance, vous regardel'in et pillèrent les fleurs rares. Les autres gote ? Elle me va ! ma foi, elle me va ! ent ronces et broussailles, ou moururent.

— Qu'est-ce que c'est que cet homme ? dit Jondrette. — C'est un homme qui avait demeuré que quarante-huit heures à blanc.

— Ça ! fit Jondrette, c'est un voisin. — À son droit, sans plus songer à son père attention. — Jamais vécu. En deux jours le colonel avait

Le voisin était d'un aspect singulier en trois jours oublié. les fabriques de produits chimiques aboait un crêpe à son chapeau. Voilà tout.

faubourg Saint-Marceau. Beaucoup d'ouv peuvent avoir le visage noir. Toute la pe Leblanc respirait d'ailleurs une confiance trépide. Il reprit :

— Pardon, que me disiez-vous donc, bantou ?

— Je vous disais, monsieur et cher pro tit Jondrette, en s'accoudant sur la table plant M. Leblanc avec des yeux fixes et t semblables aux yeux d'un serpent boa, j que j'avais un tableau à vendre.

Un léger bruit se fit à la porte. Un se venait d'entrer et de s'asseoir sur le lit, d drette. Il avait, comme le premier, les b masque d'encre ou de suie.

Quoique cet homme se fût, à la lettre, chambre, il ne put faire que M. Leblanc ne

— Ne prenez pas garde, dit Jondrette gens de la maison. Je disais donc qu'il me bleau, un tableau précieux.... — Tenez, m

Il se leva, alla à la muraille au bas de posé le panneau dont nous avons parlé, tout en le laissant appuyé au mur. C'était d en effet qui ressemblait à un tableau et qu éclairait à peu près. Marius n'en pouvait r Jondrette étant placé entre le tableau et l il entrevoyait un barbouillage grossier, et u personnage principal enluminé avec la c des toiles foraines et des peintures de pa

— Qu'est-ce que c'est que cela ? der blanc.

Jondrette s'exclama :

— Une peinture de maître, un tableau d mon bienfaiteur ! J'y tiens comme à mes me rappelle des souvenirs ! mais, je vou ne m'en dédis pas, je suis si malheureu déferais.

Soit hasard, soit qu'il eût quelque co d'inquiétude, tout en examinant le tabl de M. Leblanc revint vers le fond de la avait maintenant quatre hommes, trois a un debout près du chambranle de la port bras nus, immobiles, le visage barbouill de ceux qui étaient sur le lit s'appuyai yeux fermés, et l'on eût dit qu'il dormait. vieux ; ses cheveux blancs sur son visag horribles. Les deux autres semblaient jeu barbu, l'autre chevelu. Aucun n'avait de s qui n'avaient pas de chaussons étaient pi

Chapitre XIX. S'occuper des fonds obscurs

M. Leblanc tourna les yeux vers les grands vides.

« Où va la pauvre petite blessée ? » demanda-

« dit Jondrette avec un sourire navré et triste, très mal, mon digne monsieur. Sa sœur est allée à la Bourbe se faire panser. Vous allez tous rentrer tout à l'heure.

« Et Fabantou me paraît mieux portante ? » dit M. Leblanc en jetant les yeux sur le bizarre accoureur. « Jondrette, qui, debout entre lui et la porte, le regardait déjà l'issue, le considérait dans une attitude de menace et presque de combat.

« Et Fabantou me paraît mieux portante ? » dit M. Leblanc en jetant les yeux sur le bizarre accoureur. « Jondrette, qui, debout entre lui et la porte, le regardait déjà l'issue, le considérait dans une attitude de menace et presque de combat.

« Et Fabantou me paraît mieux portante ? » dit M. Leblanc en jetant les yeux sur le bizarre accoureur. « Jondrette, qui, debout entre lui et la porte, le regardait déjà l'issue, le considérait dans une attitude de menace et presque de combat.

« Et Fabantou me paraît mieux portante ? » dit M. Leblanc en jetant les yeux sur le bizarre accoureur. « Jondrette, qui, debout entre lui et la porte, le regardait déjà l'issue, le considérait dans une attitude de menace et presque de combat.

« Et Fabantou me paraît mieux portante ? » dit M. Leblanc en jetant les yeux sur le bizarre accoureur. « Jondrette, qui, debout entre lui et la porte, le regardait déjà l'issue, le considérait dans une attitude de menace et presque de combat.

« Et Fabantou me paraît mieux portante ? » dit M. Leblanc en jetant les yeux sur le bizarre accoureur. « Jondrette, qui, debout entre lui et la porte, le regardait déjà l'issue, le considérait dans une attitude de menace et presque de combat.

« Et Fabantou me paraît mieux portante ? » dit M. Leblanc en jetant les yeux sur le bizarre accoureur. « Jondrette, qui, debout entre lui et la porte, le regardait déjà l'issue, le considérait dans une attitude de menace et presque de combat.

« Et Fabantou me paraît mieux portante ? » dit M. Leblanc en jetant les yeux sur le bizarre accoureur. « Jondrette, qui, debout entre lui et la porte, le regardait déjà l'issue, le considérait dans une attitude de menace et presque de combat.

« Et Fabantou me paraît mieux portante ? » dit M. Leblanc en jetant les yeux sur le bizarre accoureur. « Jondrette, qui, debout entre lui et la porte, le regardait déjà l'issue, le considérait dans une attitude de menace et presque de combat.

« Et Fabantou me paraît mieux portante ? » dit M. Leblanc en jetant les yeux sur le bizarre accoureur. « Jondrette, qui, debout entre lui et la porte, le regardait déjà l'issue, le considérait dans une attitude de menace et presque de combat.

« Et Fabantou me paraît mieux portante ? » dit M. Leblanc en jetant les yeux sur le bizarre accoureur. « Jondrette, qui, debout entre lui et la porte, le regardait déjà l'issue, le considérait dans une attitude de menace et presque de combat.

« Et Fabantou me paraît mieux portante ? » dit M. Leblanc en jetant les yeux sur le bizarre accoureur. « Jondrette, qui, debout entre lui et la porte, le regardait déjà l'issue, le considérait dans une attitude de menace et presque de combat.

« Et Fabantou me paraît mieux portante ? » dit M. Leblanc en jetant les yeux sur le bizarre accoureur. « Jondrette, qui, debout entre lui et la porte, le regardait déjà l'issue, le considérait dans une attitude de menace et presque de combat.

« Et Fabantou me paraît mieux portante ? » dit M. Leblanc en jetant les yeux sur le bizarre accoureur. « Jondrette, qui, debout entre lui et la porte, le regardait déjà l'issue, le considérait dans une attitude de menace et presque de combat.

« Et Fabantou me paraît mieux portante ? » dit M. Leblanc en jetant les yeux sur le bizarre accoureur. « Jondrette, qui, debout entre lui et la porte, le regardait déjà l'issue, le considérait dans une attitude de menace et presque de combat.

Il sentait la police quelque part là et attendant le signal convenu et toute prêt bras.

Il espérait du reste que de cette viole de Jondrette et de M. Leblanc quelque lu sur tout ce qu'il avait intérêt à connaître.

Chapitre V. d'aller à la messe pour devenir évolutionnaire

gardé les habitudes religieuses de son imanche qu'il était allé entendre la messe e, à cette même chapelle de la Vierge où venait quand il était petit, étant ce jour-êveur plus qu'à l'ordinaire, il s'était placé er et agenouillé, sans y faire attention, sur velours d'Utrecht au dossier de laquelle nom : *Monsieur Mabeuf, marguillier*. La ençait à peine qu'un vieillard se présenta s :

ir, c'est ma place.

carta avec empressement, et le vieillard e.

finie, Marius était resté pensif à quelques rd s'approcha de nouveau et lui dit : demande pardon, monsieur, de vous avoir a l'heure et de vous déranger encore en ce s vous avez dû me trouver fâcheux, il faut plique.

ir, dit Marius, c'est inutile.

rit le vieillard, je ne veux pas que vous e idée de moi. Voyez-vous, je tiens à cette emble que la messe y est meilleure. Pour- vous le dire. C'est à cette place-là que endant dix années, tous les deux ou trois ement, un pauvre brave père qui n'avait casion et pas d'autre manière de voir son que, pour des arrangements de famille, hait. Il venait à l'heure où il savait qu'on s à la messe. Le petit ne se doutait pas que là. Il ne savait même peut-être pas qu'il l'innocent ! Le père, lui, se tenait derrière qu'on ne le vît pas. Il regardait son en- ait. Il adorait ce petit, ce pauvre homme ! Cet endroit est devenu comme sanctifié'ai pris l'habitude de venir y entendre la préfère au banc d'œuvre où j'aurais droit marguillier. J'ai même un peu connu ce onsiieur. Il avait un beau-père, une tante ents, je ne sais plus trop, qui menaçaient l'enfant si, lui le père, il le voyait. Il s'était ue son fils fût riche un jour et heureux. On our opinion politique. Certainement j'ap- nions politiques, mais il y a des gens qui s'arrêter. Mon Dieu ! parce qu'un homme o, ce n'est pas un monstre ; on ne sépare a un père de son enfant. C'était un colonel Il est mort, je crois. Il demeurait à Vernon ère curé, et il s'appelait quelque chose harie ou Montpercy.... — Il avait, ma foi, un sabre.

rcy ? dit Marius en pâlisant.

ment. Pontmercy. Est-ce que vous l'avez

ir, dit Marius, c'était mon père.

Le vieux marguillier joignit les mains, et dit :
— Ah ! vous êtes l'enfant ! Oui, c'est
être un homme à présent. Eh bien ! pauvre
pouvez dire que vous avez eu un père qui
aimé !

Marius offrit son bras au vieillard et le
qu'à son logis. Le lendemain, il dit à M. G

— Nous avons arrangé une partie de
quelques amis. Voulez-vous me permettre
ter trois jours ?

— Quatre ! répondit le grand-père. Va,
Et, clignant de l'œil, il dit bas à sa fille

— Quelque amourette !

Chapitre XVIII. deux chaises de Is se font vis-à-vis

vibration lointaine et mélancolique d'une
à les vitres. Six heures sonnaient à Saint-

marqua chaque coup d'un hochement de
ne sonné, il moucha la chandelle avec ses

mit à marcher dans la chambre, écouta
or, marcha, écouta encore : — Pourvu qu'il
mela-t-il ; puis il revint à sa chaise.

avait à peine que la porte s'ouvrit.

Jondrette l'avait ouverte et restait dans le
nt une horrible grimace aimable qu'un des
terne sourde éclairait d'en bas.

Monsieur, dit-elle.

non bienfaiteur, répéta Jondrette se levant
nt.

Ça parut.

Un air de sérénité qui le faisait singulièrement

la table quatre louis.

Monsieur Fabantou, dit-il, voici pour votre loyer et
besoins. Nous verrons ensuite.

Monsieur, dit-il, le rende, mon généreux bienfaiteur ! dit
s'approchant rapidement de sa femme :
le fiacre !

Monsieur Fabantou pendant que son mari prodiguait les
ait une chaise à M. Leblanc. Un instant
nt et lui dit bas à l'oreille :

t.

Monsieur Fabantou n'avait cessé de tomber depuis le matin
t épaisse qu'on n'avait point entendu le
et qu'on ne l'entendit pas s'en aller.

Monsieur Fabantou dit : M. Leblanc s'était assis.

Monsieur Fabantou avait pris possession de l'autre chaise en
blanc.

Monsieur Fabantou, pour se faire une idée de la scène qui
le lecteur se figure dans son esprit la
s solitudes de la Salpêtrière couvertes de
ches au clair de lune comme d'immenses
rté de veilleuse des réverbères rougissant
culevards tragiques et les longues rangées
irs, pas un passant peut-être à un quart
onde, la mesure Gorbeau à son plus haut
ce, d'horreur et de nuit, dans cette mesure,
ces solitudes, au milieu de cette ombre,
as Jondrette éclairé d'une chandelle, et
je deux hommes assis à une table, M.
uille, Jondrette souriant et effroyable, la
mère louve, dans un coin, et, derrière la
is invisible, debout, ne perdant pas une
dant pas un mouvement, l'œil au guet, le
ng.

Monsieur Fabantou ne resta n'éprouvait qu'une émotion d'hor-
une crainte. Il étreignait la crosse du pis-
ntait rassuré. — J'arrêterai ce misérable
rai, pensait-il.

Chapitre VI.

Il n'est que d'avoir rencontré un marguillier

... on le verra un peu plus loin.

... trois jours absent, puis il revint à Paris, alla à la bibliothèque de l'école de droit, et demanda au *Moniteur*.

... *Moniteur*, il lut toutes les histoires de la République, l'empire, le *Mémorial de Sainte-Hélène*, tous les journaux, les bulletins, les proclamations, tout. La première fois qu'il rencontra son père dans les bulletins de la grande Armée, la fièvre toute une semaine. Il alla voir sous lesquels Georges Pontmercy avait écrits le comte H. Le marguillier Mabeuf, devoir, lui avait conté la vie de Vernon, la religion, ses fleurs, sa solitude. Marius arriva à reconnaître cet homme rare, sublime et doux, le lion-agneau qui avait été son père.

... occupé de cette étude qui lui prenait l'esprit, comme toutes ses pensées, il ne voyait plus les Gillenormand. Aux heures des études ; puis on le cherchait, il n'était plus à la maison. Le père Gillenormand souriait. C'est le temps des fillettes ! — Quelquefois disait : — Diable ! je croyais que c'était une passion que c'est une passion.

... passion en effet. Marius était en train de lire.

... temps un changement extraordinaire se produisit dans ses idées. Les phases de ce changement furent successives. Comme ceci est le cas de beaucoup d'esprits de notre temps, nous ne pouvons suivre ces phases pas à pas et de les nommer.

... lire où il venait de mettre les yeux l'effrayait. L'effet fut l'éblouissement.

... que, l'empire, n'avaient été pour lui jusque-là que des mots monstrueux. La République, une fois, un crépuscule ; l'empire, un sabre dans la main ; il n'y regarda pas, et là où il s'attendait à ne voir que le chaos de ténèbres, il avait vu, avec une surprise inouïe mêlée de crainte et de joie, les grandes figures, Mirabeau, Vergniaud, Saint-Just, Robespierre, Danton, et se lever un jour. Il ne savait où il en était. Il reculait devant ces rayonnements, il considéra les acteurs, il examina les personnages sans terreur, et l'empire se mirent lumineusement devant sa prunelle visionnaire ; il vit chaque groupe d'événements et d'hommes se dérouler devant lui ; deux faits énormes ; la République dans son plein, le droit civique restituée aux masses, la souveraineté de l'idée française imposée ; il vit sortir de la révolution la grande figure de la République et de l'empire la grande figure de la République ; il vit dans sa conscience que tout cela

Ce que son éblouissement négligeait elle et quelques gros outils, véritables mière appréciation beaucoup trop synthér, qui étaient mêlés au monceau de fer-croyons pas nécessaire de l'indiquer ici. C derrière la porte, n'étaient point le matin esprit en marche que nous constatons Jondrette et y avaient été évidemment ne se font pas tous en une étape. Cela l'après-midi, pendant l'absence de Ma-pour toutes, pour ce qui précède comme suivre, nous continuons.

Il s'aperçut alors que jusqu'à ce moment eût été un peu plus lettré en ce genre, pas plus compris son pays qu'il n'avait, dans ce qu'il prenait pour des engins père. Il n'avait connu ni l'un ni l'autre, et de certains instruments pouvant forcer sorte de nuit volontaire sur les yeux. Il y crocheter une porte, et d'autres pouvant nant ; et d'un côté il admirait, de l'autre il cher, les deux familles d'outils sinistres

Il était plein de regrets, et de remords appellent *les cadets* et *les fauchants*. avec désespoir que tout ce qu'il avait daée et la table avec les deux chaises étaient pouvait plus le dire maintenant qu'à un tén face de Marius. Le réchaud étant caché, si son père avait existé, s'il l'avait eu était plus éclairée que par la chandelle ; le dans sa compassion et dans sa bontén sur la table ou sur la cheminée faisait que ce père fût encore vivant, comme inbre. Un pot à l'eau égueulé masquait la comme il se serait précipité, comme il aur. Il y avait dans cette chambre je ne sais père : Père ! me voici ! c'est moi ! j'ai ldeux et menaçant. On y sentait l'attente de que toi ! je suis ton fils ! Comme il aurait d'épouvantable.

tête blanche, inondé ses cheveux de larmavait laissé sa pipe s'éteindre, grave signe sa cicatrice, pressé ses mains, adoré sion, et était venu se rasseoir. La chandelle baisé ses pieds ! Oh ! pourquoi ce père es angles farouches et fins de son visage. tôt, avant l'âge, avant la justice, avant l'ncements de sourcils et de brusques épa-fils ! Marius avait un continuel sanglot de la main droite comme s'il répondait qui disait à tout moment : hélas ! En onseils d'un sombre monologue intérieur. il devenait plus vraiment sérieux, plus vies obscures répliques qu'il se faisait à lui-plus sûr de sa foi et de sa pensée. À chaqha vivement à lui le tiroir de la table, y prit leurs du vrai venaient compléter sa raisau de cuisine qui y était caché et en essaya en lui comme une croissance intérieure.ur son ongle. Cela fait, il remit le couteau sorte d'agrandissement naturel que lui aggu'il repoussa.

deux choses, nouvelles pour lui, son père son côté saisit le pistolet qui était dans Comme lorsqu'on a une clef, tout s'ouvroit, l'en retira et l'arma. quait ce qu'il avait haï, il pénétrait ce qu'il en s'armant fit un petit bruit clair et sec. il voyait désormais clairement le sens progressait et se souleva à demi sur sa et humain, des grandes choses qu'on lui détester et des grands hommes qu'on là ? cria-t-il.

gné à maudire. Quand il songeait à sespendit son haleine, Jondrette écouta un opinions, qui n'étaient que d'hier et qui poe mit à rire en disant :

blaient déjà si anciennes, il s'indignait et tête ! C'est la cloison qui craque.

De la réhabilitation de son père il avait da le pistolet à sa main.

passé à la réhabilitation de Napoléon.

Pourtant, celle-ci, disons-le, ne s'éta

sans labeur. Dès l'enfance on l'avait imbu des juger de 1814 sur Bonaparte. Or, tous les préju tauration, tous ses intérêts, tous ses instir à défigurer Napoléon. Elle l'exécrait plus e bespierre. Elle avait exploité assez habiler de la nation et la haine des mères. Bonaj venu une sorte de monstre presque fabi le peindre à l'imagination du peuple qui, l'indiquions tout à l'heure, ressemble à l'im enfants, le parti de 1814 faisait apparaît ment tous les masques effrayants, depi terrible en restant grandiose jusqu'à ce d en devenant grotesque, depuis Tibère ju mitaine. Ainsi, en parlant de Bonaparte, o sangloter ou de pouffer de rire, pourvu q la basse. Marius n'avait jamais eu — su comme on l'appelait, — d'autres idées dan s'étaient combinées avec la ténacité qui nature. Il y avait en lui tout un petit ho haïssait Napoléon.

assez semblable aux chapeaux des héros de l'histoire, en l'étudiant surtout dans les dos-
sacre de Charles X, un immense châtelet de matériaux, le voile qui couvrait Napoléon
jupon de tricot, et les souliers d'homme. Marius se déchira peu à peu. Il entrevit
avait dédaigné le matin. C'était cette toile d'immense, et soupçonna qu'il s'était
arraché à Jondrette l'exclamation : *Bon ! tu as bien fait. Il faut que tu puisses inspirer*

Quant à Jondrette, il n'avait pas quitté la chambre, pas à pas, au commencement presque
et trop large pour lui que M. Leblanc lut avec enivrement et comme attiré par
et son costume continuait d'offrir ce caractère irrésistible, d'abord les degrés sombres,
redingote et du pantalon qui constituait des vagues vaguement éclairés, enfin les degrés
Courfeyrac l'idéal du poète. splendides de l'enthousiasme.

Tout à coup Jondrette haussa la voix. Il était seul dans sa petite chambre située
— À propos ! j'y songe. Par le temps que la bougie était allumée ; il lisait accoudé
venir en fiacre. Allume la lanterne, prend-la à côté de sa fenêtre ouverte. Toutes sortes
Tu te tiendras derrière la porte en bas ; ils arrivaient de l'espace et se mêlaient à
où tu entendras la voiture s'arrêter, tu auras quel spectacle que la nuit ! on entend des
suite, il montera, tu l'éclaireras dans l'escalier sans savoir d'où ils viennent, on voit rutiler
le corridor, et pendant qu'il entrera ici, tu auras la lune et Jupiter qui est douze cents fois plus
bien vite, tu payeras le cocher, et tu renverras le cocher, l'azur est noir, les étoiles brillent, c'est

— Et de l'argent ? demanda la femme.

Jondrette fouilla dans son pantalon, et en tira des bulletins de la grande Armée, ces strophes
francs.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Marius.

Jondrette répondit avec dignité : — C'est le grand empire qui apparaît ; il sen-

— C'est le monarque que le voisin a dit de marée qui se gonflait en lui et qui mon-

Et il ajouta : — Ça te rappelle-t-il quelque chose ?

— Sais-tu ? il faudrait ici deux chaises comme un souffle, et lui parlait à l'oreille ;

— Pourquoi ?

— Pour s'asseoir.

Marius sentit un frisson lui courir dans le dos. Il avait l'air d'un cheval qui galopait
entendant la Jondrette faire cette réponse. Ses yeux se levaient vers le ciel et

— Pardieu ! je vais t'aller chercher celle qui est dans les profondeurs sans fond les

Et d'un mouvement rapide elle ouvrit la porte. Ils sortirent dans le corridor. Ils
bouge et sortit dans le corridor. Ils avaient d'autres choses colossales remuer

Marius n'avait pas matériellement le courage de le regarder. Il avait le cœur serré. Il était transporté,
cendre de la commode, d'aller jusqu'à se jeter dans le corridor ; tout à coup, sans savoir lui-même
cacher.

— Prends la chandelle, cria Jondrette, et mets-la dans le corridor.

— Non, dit-elle, cela m'embarrasserait. Elle se pencha vers le silence, l'infini ténébreux, l'immensité
chaises à porter. Il fait clair de lune. Elle cria : Vive l'empereur !

Marius entendit la lourde main de la mère de ce moment, tout fut dit. L'ogre de
chercher en tâtonnant sa clef dans l'obscurité. — le tyran, — le monstre qui
s'ouvrit. Il resta cloué à sa place par le regard de ses sœurs, — l'histriion qui prenait
la stupeur. — Talma, — l'empoisonneur de Jaffa, — le

La Jondrette entra. Elle était pâle, elle était épuisée, — tout cela s'évanouit, et fit place

La lucarne mansardée laissait passer la lumière à un vague et éclatant rayonnement
lune entre deux grands pans d'ombre. Elle se pencha vers le silence, l'infini ténébreux, l'immensité
d'ombre couvrait entièrement le mur au-dessus de la tête de César. L'empereur n'avait été
sé Marius, de sorte qu'il y disparaissait. Elle cria : Vive le bien-aimé capitaine qu'on admire

La mère Jondrette leva les yeux, ne vit rien. Elle se dévoua ; il fut pour Marius quelque
prit les deux chaises, les seules que Marius avait achetées. Il fut le constructeur prédestiné du
et s'en alla, en laissant la porte retomber derrière elle. Elle succédait au groupe romain dans la
derrière elle. Elle fut le prodigieux architecte

Elle rentra dans le bouge : — Elle était pâle, elle était épuisée, — tout cela s'évanouit, et fit place

— Voici les deux chaises. Elle se pencha vers le silence, l'infini ténébreux, l'immensité

— Et voilà la lanterne, dit le mari. Descend dans le corridor. Elle succédait au groupe romain dans la

Elle obéit en hâte, et Jondrette resta stupéfait. Elle succédait au groupe romain dans la
Il disposa les deux chaises des deux côtés de la porte. Elle succédait au groupe romain dans la

table, retourna le ciseau dans le brasier, et se pencha vers le silence, l'infini ténébreux, l'immensité
cheminée un vieux paravent, qui masquait son crime. Il fut l'homme
puis alla au coin où était le tas de corde. Elle succédait au groupe romain dans la
comme pour y examiner quelque chose. Elle succédait au groupe romain dans la
nut alors que ce qu'il avait pris pour un tas de corde. Elle succédait au groupe romain dans la
une échelle de corde très bien faite avec du bois et deux crampons pour l'accrocher à la
de bois et deux crampons pour l'accrocher à la frontière et qui gardera l'avenir. Despote,

mais dictateur ; despote résultant d'un et résumant une révolution. Napoléon d l'homme-peuple comme Jésus est l'hom

On le voit, à la façon de tous les no dans une religion, sa conversion l'enivrait tait dans l'adhésion et il allait trop loin. S ainsi : une fois sur une pente, il lui était p sible d'enrayer. Le fanatisme pour l'épée compliquait dans son esprit l'enthousias Il ne s'apercevait point qu'avec le génie, il admirait la force, c'est-à-dire qu'il inst deux compartiments de son idolâtrie, d'u est divin, de l'autre ce qui est brutal. À plu il s'était mis à se tromper autrement. Il a Il y a une manière de rencontrer l'erreur vérité. Il avait une sorte de bonne foi viole tout en bloc. Dans la voie nouvelle où il jugeant les torts de l'ancien régime comm la gloire de Napoléon, il négligeait les atténuantes.

Quoi qu'il en fût, un pas prodigieux é avait vu autrefois la chute de la mona maintenant l'avènement de la France. Si était changée. Ce qui avait été le couch vant. Il s'était retourné.

Toutes ces révolutions s'accomplis sans que sa famille s'en doutât.

Quand, dans ce mystérieux travail, fait perdu son ancienne peau de bourbo quand il eut dépouillé l'aristocrate, le jaco liste, lorsqu'il fut pleinement révolutionna ment démocrate, et presque républicai un graveur du quai des Orfèvres et y co cartes portant ce nom : *le baron Marius F*

Ce qui n'était qu'une conséquence tr changement qui s'était opéré en lui, cha lequel tout gravitait autour de son pèr comme il ne connaissait personne, et q semer ces cartes chez aucun portier, il le poche.

Par une autre conséquence naturelle, se rapprochait de son père, de sa mé choses pour lesquelles le colonel avait c cinq ans, il s'éloignait de son grand-père dit, dès longtemps l'humeur de M. Gillen agréait point. Il y avait déjà entre eux t sonances de jeune homme grave à vieill gaité de Géronte choqué et exaspère la Werther. Tant que les mêmes opinions p mêmes idées leur avaient été communes, rencontré là avec M. Gillenormand comm Quand ce pont tomba, l'abîme se fit. Et pu tout, Marius éprouvait des mouvements exprimables en songeant que c'était M. qui, pour des motifs stupides, l'avait arra au colonel, privant ainsi le père de l'enfan père.

À force de piété pour son père, M presque venu à l'aversion pour son aieul.

Rien de cela du reste, nous l'avons di sait au dehors. Seulement il était froid de laconique aux repas, et rare dans la mai tante l'en grondait, il était très doux et prétexte ses études, les cours, les exam

Chapitre XVII. de la pièce de cinq francs de Marius

que le moment était venu de reprendre observatoire. En un clin d'œil, et avec la son âge, il fut près du trou de la cloison.

du logis Jondrette offrait un aspect singu- s'expliqua la clarté étrange qu'il y avait ne chandelle y brûlait dans un chandelier mais ce n'était pas elle qui éclairait réel- mbre. Le taudis tout entier était comme réverbération d'un assez grand réchaud dans la cheminée et rempli de charbon chaud que la Jondrette avait préparé le ma- était ardent et le réchaud était rouge, une y dansait et aidait à distinguer la forme été par Jondrette rue Pierre-Lombard, qui oncé dans la braise. On voyait dans un porte, et comme disposés pour un usage s qui paraissaient être l'un un tas de fer- un tas de cordes. Tout cela, pour quel- it rien su de ce qui s'apprêtait, eût fait entre une idée très sinistre et une idée très luge ainsi éclairé ressemblait plutôt à une bouche de l'enfer, mais Jondrette, à cette tût l'air d'un démon que d'un forgeron.

du brasier était telle que la chandelle sur it du côté du réchaud et se consumait en eille lanterne sourde en cuivre, digne de u Cartouche, était posée sur la cheminée. t, placé dans le foyer même, à côté des près éteints, envoyait sa vapeur dans le eminée et ne répandait pas d'odeur.

ntrant par les quatre carreaux de la fe- a blancheur dans le galetas pourpre et pour le poétique esprit de Marius, son- u moment de l'action, c'était comme une mêlée aux rêves difformes de la terre.

d'air, pénétrant par le carreau cassé, issiper l'odeur du charbon et à dissimuler

Jondrette était, si l'on se rappelle ce que t de la mesure Gorbeau, admirablement rvir de théâtre à un fait violent et sombre e à un crime. C'était la chambre la plus maison la plus isolée du boulevard le plus s. Si le guet-apens n'existait pas, on l'y eût

aisseur d'une maison et une foule de abitées séparaient ce bouge du boulevard, être qu'il eût donnait sur de vastes terrains de murailles et de palissades.

avait allumé sa pipe, s'était assis sur la ée, et fumait. Sa femme lui parlait bas. eût été Courfeyrac, c'est-à-dire un de ces ient dans toutes les occasions de la vie, de rire quand son regard tomba sur la e avait un chapeau noir avec des plumes

le grand-père ne sortait pas de son diable : — Amoureux ! Je m’y connais. —
— sait de temps en temps quelques ab-

— donc comme cela ? demandait la tante.

— Pour ces voyages, toujours très courts, il était
— meilleur pour obéir à l’indication que son père
— avait, et il avait cherché l’ancien sergent de
— bergiste Thénardier. Thénardier avait fait
— que le village était fermée, et l’on ne savait ce qu’il
— Pour ces recherches, Marius fut quatre
— jours à la maison.

— Alors, dit le grand-père, il se dérange.

— Tu remarqueras qu’il portait sur sa poitrine et
— qu’il avait une petite chose qui était attachée à son
— bouton noir.

Il cria le père, qu'est-ce que tu fais donc ?
Caché sous le lit et sous les meubles,
en continuant d'arranger ses cheveux, il
dit :

« ! hurla le père. Ici tout de suite ! et ne
perdre pas de temps.

« J'y vas ! dit-elle. On n'a le temps de rien
de plus que !

« Ma :

« Partez pour aller à la gloire,

« Je suivrai partout vos pas.

« Un dernier coup d'œil au miroir et sortit en
courant vers elle.

« Et après, Marius entendit le bruit des pieds
de jeunes filles dans le corridor et la voix de
celles qui leur criaient :

« Attention ! l'une du côté de la barrière,
de la rue du Petit-Banquier. Ne perdez pas
de temps, vite la porte de la maison, et pour peu que
quelque chose, tout de suite ici ! quatre à
cinq, avez une clef pour rentrer.

« Elle grommela :

« Attention nu-pieds dans la neige !

« Vous aurez des bottines de soie couleur
de neige, le père.

« Elles descendirent l'escalier, et, quelques secondes
après, la porte d'en bas qui se refermait
derrière elles étaient dehors.

« Plus dans la maison que Marius et les
autres, probablement aussi les êtres mystérieux
qui l'avaient fait entrer dans le crépuscule derrière la porte
de la maison habitée.

— Bon, repartit Jondrette. Demain je dîner avec moi. Il y aura un canard et des

Vous dînerez comme des Charles-Dix. To

Puis il ajouta en baissant la voix.

— La souricière est ouverte. Les chats

Il baissa encore la voix et dit :

— Mets ça dans le feu.

Marius entendit un cliquetis de charbon tait avec une pincette ou un outil en fer continua :

— As-tu suifé les gonds de la porte

fassent pas de bruit ?

— Oui, répondit la mère.

— Quelle heure est-il ?

— Six heures bientôt. La demie vient Saint-Médard.

— Diable ! fit Jondrette. Il faut que les faire le guet. Venez, vous autres, écoutez

Il y eut un chuchotement.

La voix de Jondrette s'éleva encore :

— La Burgon est-elle partie ?

— Oui, dit la mère.

— Es-tu sûre qu'il n'y a personne chez

— Il n'est pas rentré de la journée, et tu c'est l'heure de son dîner.

— Tu es sûre ?

— Sûre.

— C'est égal, reprit Jondrette, il n'y a aller voir chez lui s'il y est. Ma fille, prend et vas-y.

Marius se laissa tomber sur ses maux et rampa silencieusement sous son

À peine y était-il blotti qu'il aperçut travers les fentes de sa porte.

— P'pa, cria une voix, il est sorti.

Il reconnut la voix de la fille aînée.

— Es-tu entrée ? demanda le père.

— Non, répondit la fille, mais puisque s porte, il est sorti.

Le père cria :

— Entre tout de même.

La porte s'ouvrit, et Marius vit entrer drette, une chandelle à la main. Elle était tin, seulement plus effrayante encore à c

Elle marcha droit au lit, Marius eut un moment d'anxiété, mais il y avait près d cloué au mur, c'était là qu'elle allait. Elle la pointe des pieds et s'y regarda. On ent de ferrailles remuées dans la pièce voisin

Elle lissa ses cheveux avec la paume fit des sourires au miroir tout en chantonn cassée et sépulcrale :

*Nos amours ont duré toute une semaine
Ah ! que du bonheur les instants sont courts
S'adorer huit jours, c'était bien la peine !
Le temps des amours devrait durer toujours
Deviendrait durer toujours ! devrait durer toujours*

Cependant Marius tremblait. Il lui se sible qu'elle n'entendît pas sa respiration.

Elle se dirigea vers la fenêtre et regarda parlant haut avec cet air à demi fou qu'elle

— Comme Paris est laid quand il a mi blanche ! dit-elle.

Elle revint au miroir et se fit de nouve se contemplant successivement de fa

Chapitre VII. quelque cotillon

re-petit-neveu que M. Gillenormand avait el, et qui menait, en dehors de la famille et s foyers domestiques, la vie de garnison.

Théodule Gillenormand remplissait toutes voulues pour être ce qu'on appelle un joli

t « une taille de demoiselle », une façon bre victorieuse, et la moustache en croc.

rement à Paris, si rarement que Marius ne yu. Les deux cousins ne se connaissaient

Théodule était, nous croyons l'avoir dit, le nte Gillenormand, qui le préférait parce

avait pas. Ne pas voir les gens, cela permet ser toutes les perfections.

Mlle Gillenormand aînée était rentrée chez le que sa placidité pouvait l'être. Marius

de demander à son grand-père la permis- un petit voyage, ajoutant qu'il comptait

même. — Va ! avait répondu le grand-père, mand avait ajouté à part en poussant ses

vers le haut de son front : Il découche Mlle Gillenormand était remontée dans

ès intriguée, et avait jeté dans l'escalier lamation : C'est fort ! et ce point d'inter-

s où donc est-ce qu'il va ? Elle entrevoyait ure de cœur plus ou moins illicite, une

a pénombre, un rendez-vous, un mystère, s été fâchée d'y fourrer ses lunettes. La

un mystère, cela ressemble à la primeur ; les saintes âmes ne détestent point ces

es compartiments secrets de la bigoterie sité pour le scandale.

onc en proie au vague appétit de savoir traire de cette curiosité qui l'agitait un peu

habitudes, elle s'était réfugiée dans ses s'était mise à festonner avec du coton

une de ces broderies de l'Empire et de la où il y a beaucoup de roues de cabriolet.

psade, ouvrière revêche. Elle était depuis es sur sa chaise quand la porte s'ouvrit.

hand leva le nez ; le lieutenant Théodule le, et lui faisait le salut d'ordonnance. Elle

de bonheur. On est vieille, on est prude, on est la tante ; mais c'est toujours agréable

dans sa chambre un lancier. Théodule ! s'écria-t-elle.

Théodule ! s'écria-t-elle.

ant, ma tante.

brasse-moi donc.

it Théodule.

assa. La tante Gillenormand alla à son ouvrit.

restes au moins toute la semaine ?

, je repars ce soir.

sible !

atiquement !

on petit Théodule, je t'en prie.

dit oui, mais la consigne dit non. L'histoire nous change de garnison ; nous étions

à Melun, on nous met à Gaillon. Pour aller garnison à la nouvelle, il faut passer par là ; je vais aller voir ma tante.

— Et voici pour ta peine.

Elle lui mit dix louis dans la main.

— Vous voulez dire pour mon plaisir, dit Théodule ?

Théodule l'embrassa une seconde fois de joie d'avoir le cou un peu écorché par les boutons de l'uniforme.

— Est-ce que tu fais le voyage à cheval avec ton régiment ? lui demanda-t-elle.

— Non, ma tante. J'ai tenu à vous demander une permission spéciale. Mon Grosseur m'en a obtenu une. Je vais par la diligence. Et à ce propos, il faut que je demande une chose.

— Quoi ?

— Mon cousin Marius Pontmercy voyage-t-il avec vous ?

— Comment sais-tu cela ? fit la tante en hochant la tête et chatouillée au vif de la curiosité.

— En arrivant, je suis allé à la diligence pour prendre place dans le coupé.

— Eh bien ?

— Un voyageur était déjà venu retenir une place sur l'impériale. J'ai vu sur la feuille son nom.

— Quel nom ?

— Marius Pontmercy.

— Le mauvais sujet ! s'écria la tante. Ce n'est pas un garçon rangé comme toi qui va passer la nuit en diligence !

— Comme moi.

— Mais toi, c'est par devoir ; lui, c'est par plaisir.

— Bigre ! fit Théodule.

Ici, il arriva un événement à Mlle Gillette ; elle eut une idée. Si elle eût été habillée en garçon, elle eût fût frappée le front. Elle apostropha Théodule.

— Sais-tu que ton cousin ne te connaît pas ?

— Non. Je l'ai vu, moi ; mais il n'a jamais remarqué.

— Vous allez donc voyager ensemble ?

— Lui sur l'impériale, moi dans le coupé.

— Où va cette diligence ?

— Aux Andelys.

— C'est donc là que va Marius ?

— À moins que, comme moi, il ne s'aille à Vernon pour prendre la diligence de Gaillon. Je ne sais rien de l'itinéraire de Marius.

— Marius ! quel vilain nom ! Quelle idée ! Ne t'appelle pas ça, l'appelle Marius ! Tandis que toi, au moins, appelle-toi Théodule !

— J'aimerais mieux m'appeler Alfred, dit-il.

— Écoute, Théodule.

— J'écoute, ma tante.

— Fais attention.

— Je fais attention.

— Y es-tu ?

— Oui.

— Eh bien, Marius fait des absences.

— Eh ! eh !

— Il voyage.

— Ah ! ah !

— Il découche.

— Oh ! oh !

— Nous voudrions savoir ce qu'il y a là

Chapitre XVI.

On retrouvera la chanson sur un air à la mode en 1832

sur son lit. Il pouvait être cinq heures et demie seulement le séparait de ce monde. Il entendait battre ses artères comme le tissement d'une montre dans l'obscurité.

Cette double marche qui se faisait en ce moment dans les ténèbres, le crime s'avançant d'un pas venant de l'autre. Il n'avait pas peur, mais il sentait sans un certain tressaillement aux épaules se passer. Comme à tous ceux que soudainement une aventure surprenante, entière lui faisait l'effet d'un rêve, et, pour lui, il se trouvait en proie à un cauchemar, il avait tiré dans ses goussets le froid des deux mains.

Il avait plus ; la lune, de plus en plus claire, se levait dans les brumes, et sa lueur mêlée au reflet blanc de la neige tombée donnait à la chambre un aspect étrange.

La lumière dans le taudis de Jondrette. Le trou de la cloison brillait d'une clarté étrange et paraissait sanglante.

Il était évident que cette clarté ne pouvait guère être due à la chandelle. Du reste, aucun mouvement dans la chambre, personne n'y bougeait, personne n'y soufflait, le silence y était glacial et dans cette lumière on se fût cru à côté d'un cadavre.

Il doucement ses bottes et les poussa devant lui. Quelques minutes s'écoulèrent. Marius entendit la porte tourner sur ses gonds, un pas lourd et un bruit d'escalier et parcourut le corridor, le loquet se souleva avec bruit ; c'était Jondrette qui venait.

Il entendit plusieurs voix s'élevèrent. Toute la nuit dans le galetas. Seulement elle se taisait en l'absence du maître comme les louveteaux en l'absence du maître.

« Ça va-t-il, dit-il. »

« Ça va, dit la mère. »

« Ça va-t-il, dit la mère. »

« Ça va, dit la mère. »

« Ça va, dit la mère. »

« Ça va, dit la mère. »

« Ça va, dit la mère. »

« Ça va, dit la mère. »

« Ça va, dit la mère. »

« Ça va, dit la mère. »

« Ça va, dit la mère. »

« Ça va, dit la mère. »

de la rue du Petit-Gentilly, il tourna à gauche et répondit avec le calme d'un homme bron-
rapidement la rue du Petit-Banquier. Le
la neige qui avait cessé un moment venait de recommencer.

Marius s'embusqua au coin méridien entre cuir et chair qui décèle la certi-
Petit-Banquier qui était déserte comme tout le monde :
suivit pas Jondrette. Bien lui en prit, car, par un hasard, il

mur bas où Marius avait entendu parler d'un homme riche et puissant, s'écria la tante qui crut entendre
velu et l'homme barbu, Jondrette se retourna et dit :
que personne ne le suivait et ne le voyait, dit de ce mot *fillette*, accentué presque de
le mur, et disparut.

Le terrain vague que ce mur bordait était un plaisir. Suis un peu Marius. Il ne te
avec l'arrière-cour d'un ancien loueur de chevaux, cela te sera facile. Puisque fillette il y a,
famé qui avait fait faillite et qui avait enlevé sa fillette. Tu nous écriras l'historiette. Cela
vieux berlingots sous des hangars.

Marius pensa qu'il était sage de profiter de son père.
de Jondrette pour rentrer ; d'ailleurs l'herbe n'avait point un goût excessif pour ce
tous les soirs mame Burgon, en partant pour Paris ; mais il était fort touché des dix louis,
la vaisselle en ville, avait coutume de ferrer pour voir une suite possible. Il accepta la
la maison qui était toujours close à la clé. Il dit : — Comme il vous plaira, ma tante.
avait donné sa clef à l'inspecteur de police. Il dit : — Me voilà duègne.
important qu'il se hâtât.

Le soir était venu ; la nuit était à peine tombée. Le grand-père embrassa
il n'y avait plus, sur l'horizon et dans l'imbrication, obéis à la discipline, tu es l'esclave de la
point éclairé par le soleil, c'était la lune. Tu es un homme de scrupule et de devoir, et tu

Elle se levait rouge derrière le dôme bas de la famille pour aller voir une créature.
trière. Elle fit la grimace satisfaite de Cartouche loué

Marius regagna à grands pas le n° 5. Il était encore ouverte quand il arriva. Il monta
était encore ouverte quand il arriva. Il monta sur la pointe du pied et se glissa le long de la porte
ridor jusqu'à sa chambre. Ce corridor, ombre première chose qu'il fit, ce fut de s'endor-
était bordé des deux côtés de galetas, son œil fut complet et consciencieux. Argus
tous à louer et vides. Mame Burgon en latin.

lement les portes ouvertes. En passant un jour, le conducteur de la diligence cria :
ces portes, Marius crut apercevoir dans la salle de Vernon ! les voyageurs pour Ver-
tée quatre têtes d'hommes immobiles que le lieutenant Théodule se réveilla.

vaguement un reste de jour tombant sur lui, à demi endormi encore, c'est
Marius ne chercha pas à voir, ne voulant pas se réveiller.

parvint à rentrer dans sa chambre sans bruit. Il se nettoya par degrés, effet du
sans bruit. Il était temps. Un moment après, il alla à sa tante, aux dix louis, et au compte
mame Burgon qui s'en allait et la porte de la chambre chargée de rendre des faits et gestes de
se fermait.

Il se fit rire.

Il se fit plus dans la voiture, pensa-t-il, tout
ant sa veste de petit uniforme. Il a pu
issy ; il a pu s'arrêter à Triel ; s'il n'est
à Meulan, il a pu descendre à Mantes, à
soit descendu à Rolleboise, ou qu'il n'ait
à Pacy, avec le choix de tourner à gauche
à droite sur Laroche-Guyon. Cours après,
diable vais-je lui écrire, à la bonne vieille ?
tient un pantalon noir qui descendait de
parut à la vitre du coupé.

Marius ? dit le lieutenant.

Marius.

Une paysanne, au bas de la voiture, mêlée
et aux postillons, offrait des fleurs aux
Fleurissez vos dames, criait-elle.

Il s'approcha d'elle et lui acheta les plus belles
à l'éventaire.

Marius, dit Théodule sautant à bas du coupé,
que. À qui diantre va-t-il porter ces fleurs-
de fièrement jolie femme pour un si beau
pour la voir.

Marius par mandat maintenant, mais par curio-
le, comme ces chiens qui chassent pour
se mit à suivre Marius.

Marius ne faisait nulle attention à ces femmes élégantes descendaient de la droite, les regarda pas. Il semblait ne rien voir ailleurs.

— Est-il amoureux ! pensa Théodule.

Marius se dirigea vers l'église.

— À merveille, se dit Théodule. L'église.

Les rendez-vous assaisonnés d'un peu de vin sont les meilleurs. Rien n'est exquis comme un rendez-vous qui passe par-dessus le bon Dieu.

Parvenu à l'église, Marius n'y entra pas, mais se cacha derrière le chevet. Il disparut à l'angle d'un pilier des forêts de l'abside.

— Le rendez-vous est dehors, dit Théodule à la fillette.

Et il s'avança sur la pointe de ses bottes, jusqu'à où Marius avait tourné.

Arrivé là, il s'arrêta stupéfait.

Marius, le front dans ses deux mains, était assis nouillé dans l'herbe sur une fosse. Il y avait un bouquet. À l'extrémité de la fosse, à un bout, marquait la tête, il y avait une croix de bois. Au-dessus du nom en lettres blanches : *Colonel Baron*.

entendait Marius sangloter.

La fillette était une tombe.

Chapitre XV. Jondrette fait son emplette

Quelques instants après, vers trois heures, Courfeyrac sortit de sa demeure rue Mouffetard en compagnie de Bossuet. Le neige redoublait et emplissait l'espace. Courfeyrac en train de dire à Bossuet :

— Quand tomber tous ces flocons de neige, on dirait qu'il y a une peste de papillons blancs. — Tout à coup, Courfeyrac aperçut Marius qui remontait la rue vers le haut. Il avait un air particulier.

— Ça, dit Bossuet. Marius !

— Ça, dit Courfeyrac. Ne lui parlons pas.

— Pourquoi ?

— Occupé.

— Ça n'a donc pas la mine qu'il a ?

— Ça n'a pas la mine ?

— Ça n'a pas la mine de quelqu'un qui suit quelqu'un.

— Ça n'a pas la mine, dit Bossuet.

— Ça n'a pas les yeux qu'il fait ! reprit Courfeyrac.

— Ça n'a pas le diable qui suit-il ?

— Ça n'a pas l'air d'un mimi-goton-bonnet-fleuri ! il est amoureux.

— Ça n'a pas la mine de Bossuet, c'est que je ne vois pas de mimi-goton, ni de bonnet-fleuri dans la rue. Il n'y a pas de mimi-goton.

— Ça n'a pas la mine, dit Courfeyrac :

— Ça n'a pas la mine d'un homme !

— Ça n'a pas la mine, en effet, coiffé d'une casquette, et dont la barbe grise quoiqu'on ne le vît que de près, ait à une vingtaine de pas en avant de la tête.

— Ça n'a pas la mine, était vêtu d'une redingote toute neuve et d'un épouvantable pantalon enroulé par la boue.

— Ça n'a pas la mine, dit Courfeyrac.

— Ça n'a pas la mine, dit Courfeyrac, que c'est que cet homme-là ?

— Ça n'a pas la mine, dit Courfeyrac, c'est un poète. Les poètes ont des pantalons de marchands de vin et des redingotes de pairs de France.

— Ça n'a pas la mine, où va Marius, fit Bossuet, voyons où va cet homme-là, hein ?

— Ça n'a pas la mine, dit Courfeyrac, aigle de Meaux ! ça n'a pas la mine d'une prodigieuse brute. Suivre un homme qui se cache !

— Ça n'a pas la mine, dit Courfeyrac.

— Ça n'a pas la mine, en effet avait vu passer Jondrette rue Mouffetard.

— Ça n'a pas la mine, allait devant lui sans se douter qu'il y eût un homme qui le tenait.

— Ça n'a pas la mine, rue Mouffetard, et Marius le vit entrer dans une boutique de bicoques de la rue Gracieuse, il attendit d'heure environ, puis revint rue Mouffetard chez un quincaillier qu'il y avait à cette adresse. À l'angle de la rue Pierre-Lombard, et, quelques instants après, Marius le vit sortir de la boutique, tenant un grand ciseau à froid emmanché de bois, et il se cacha sous sa redingote. À la hauteur

Chapitre VIII. Le portrait contre le granit

Marius était venu la première fois qu'il était à Paris. C'était là qu'il revenait chaque jour. Le normand disait : Il découche.

Marius avait vu devant Théodule fut absolument décontenancé par un découdoement inattendu d'un sépulcre ; il éprouva une sensation désagréable et singulière qu'il ne savait pas d'analyser, et qui se composait du respect de la tombe mélangé au respect d'un colonel. Il revint à Paris seul dans le cimetière, et il y eut une scène dans cette reculade. La mort lui apparut sous la forme de deux épaulettes, et il lui fit presque le salut militaire en hochant qu'écrire à la tante, il prit le parti de ne rien dire du tout ; et il ne serait probablement pas allé à la découverte faite par Théodule sur les traces de Marius, si, par un de ces arrangements mystérieux qui existent dans le hasard, la scène de Vernon n'avait été suivie immédiatement une sorte de contre-

scène à Vernon le troisième jour de grand froid. Marius dit chez son grand-père, et, fatigué de la course, pressé en diligence, sentant le besoin de se rafraîchir, et somnolant par une heure d'école de natation, il revint à sa chambre, ne prit que le temps de se déshabiller, de redingote de voyage et le cordon noir qu'il avait enroulé sur sa tète s'en alla au bain.

Marius, levé de bonne heure comme tous les jours, et qui se portait bien, l'avait entendu rentrer dans sa chambre, d'escalader, le plus vite qu'il avait pu avec ses jambes, l'escalier des combles où habitait sa tante, et de l'embrasser, et de le questionner dans le but de savoir un peu d'où il venait.

Marius avait vu descent avait mis moins de temps à descendre l'escalier octogénaire à monter, et quand le père entra dans la mansarde, Marius n'y était

pas fait, et sur le lit s'étaient étendus sans rien de plus que le cordon noir.

Marius dit : Mieux ça, dit M. Gillenormand.

Marius dit après il fit son entrée dans le salon où se trouvait sa tante Mlle Gillenormand aînée, brodant ses broderies.

Marius dit triomphante.

Marius dit tenait d'une main la redingote et de l'autre le cordon de cou, et criait :

! nous allons pénétrer le mystère ! nous allons en finir du fin, nous allons palper les libertés, nous allons découvrir le surnois ! nous voici à même le roman.

! Dans une boîte de chagrin noir, assez semblable à celle d'un portrait, était suspendue au cordon.

Marius prit cette boîte et la considéra quelque temps sans oser ouvrir, avec cet air de volupté, de ravissement d'un pauvre diable affamé regardant un plat de viande sur son nez un admirable dîner qui ne serait

pas évidemment là un portrait. Je m'y voyais et se porte tendrement sur le cœur. Sont-ils donc si abominables les gotons, qui font frémir

probablement ! Les jeunes gens ont si sa clef dans son gilet, la remit à l'inspecteur aujourd'hui ! :

— Voyons, mon père, dit la vieille fille. n'en croyez, vous viendrez en force.

La boîte s'ouvrait en pressant un ressort jeta sur Marius le coup d'œil de Voltaire vèrent rien qu'un papier soigneusement pieu de province qui lui eût proposé une

— *De la même au même*, dit M. Gillenormand d'un seul mouvement ses deux mains, de rire. Je sais ce que c'est. Un billet dormes, dans les deux poches de son car-

— Ah ! lisons donc ! dit la tante. deux petits pistolets d'acier, de ces pis-

Et elle mit ses lunettes. Ils déplièrent pelle coups de poing. Il les présenta à lurent ceci :

« — *Pour mon fils*. — L'empereur m'a fait ceci. Rentrez chez vous. Cachez-vous champ de bataille de Waterloo. Puisque l'ambre. Qu'on vous croie sorti. Ils sont me conteste ce titre que j'ai payé de mun de deux balles. Vous observerez, il y fils le prendra et le portera. Il va sans dire, comme vous me l'avez dit. Les gens digne. »

Ce que le père et la fille éprouvèrent int, et qu'il sera temps de l'arrêter, vous dire. Ils se sentirent glacés comme par le de pistolet. Pas trop tôt. Le reste me re-tête de mort. Ils n'échangèrent pas un m de pistolet en l'air, au plafond, n'importe M. Gillenormand dit à voix basse et com trop tôt. Attendez qu'il y ait commence-à lui-même :

— C'est l'écriture de ce sabreur.

La tante examina le papier, le retourna les pistolets et les mit dans la poche de sens, puis le remit dans la boîte. bit.

Au même moment, un petit paquet ca une bosse comme cela, cela se voit, dit loppé de papier bleu tomba d'une poche dettez-les plutôt dans vos goussets.

Mademoiselle Gillenormand le ramassa eha les pistolets dans ses goussets.

papier bleu. C'était le cent de cartes de lant, poursuivit l'inspecteur, il n'y a plus passa une à M. Gillenormand qui lut : *Le perdre pour personne. Quelle heure est- Pontmercy.* es et demie. C'est pour sept heures ?

Le vieillard sonna. Nicolette vint. M. es, dit Marius.

prit le cordon, la boîte et la redingote, jeté mps, reprit l'inspecteur, mais je n'ai que le au milieu du salon, et dit :

— Rempportez ces nippes. et.

Une grande heure se passa dans le nquille, répondit Marius.

silence. Le vieux homme et la vieille fille Marius mettait la main au loquet de la se tournant le dos l'un à l'autre, et pensait ir l'inspecteur lui cria :

leur côté, probablement les mêmes choses, si vous aviez besoin de moi d'ici-là, cette heure, la tante Gillenormand dit : yez ici. Vous feriez demander l'inspecteur

— Joli !

Quelques instants après, Marius pa

Avant même d'avoir franchi le seuil du sa

son grand-père qui tenait à la main une d

qui, en le voyant, s'écria avec son air de su

geoise et ricanante qui était quelque cho

— Tiens ! tiens ! tiens ! tiens ! tiens !

présent. Je te fais mon compliment. Qu'é

veut dire ?

Marius rougit légèrement, et répondit

— Cela veut dire que je suis le fils de r

M. Gillenormand cessa de rire et dit d

— Ton père, c'est moi.

— Mon père, reprit Marius les yeux b

sévère, c'était un homme humble et héro

rieusement servi la République et la Fra

grand dans la plus grande histoire que

aient jamais faite, qui a vécu un quart d

vouac, le jour sous la mitraille et sous les

dans la neige, dans la boue, sous la pluie,

drapeaux, qui a reçu vingt blessures, qui

l'oubli et dans l'abandon, et qui n'a jamais

c'est de trop aimer deux ingrats, son pay

C'était plus que M. Gillenormand n'é

tendre. À ce mot, *la République*, il s'était

mieux dire, dressé debout. Chacune de

Marius venait de prononcer avait fait su

Ce mot frappa Marius. l'effet des bouffées d'un soufflet de forge
 — Patron-Minette, dit-il. J'ai en effet entendu. De sombre il était devenu rouge, de
 cer ce mot-là. et de pourpre flamboyant.

Et il raconta à l'inspecteur le dialogue qu'il avait eu avec son père ! je ne sais
 chevelu et de l'homme barbu dans la net ton père ! je ne veux pas le savoir ! je
 mur de la rue du Petit-Banquier. et je ne le sais pas ! mais ce que je sais,
 L'inspecteur grommela : a jamais eu que des misérables parmi
 — Le chevelu doit être Brujon, et le t-là ! c'est que c'étaient tous des gueux,
 Demi-Liard, dit Deux-Milliards. des bonnets rouges, des voleurs ! je dis
 Il avait de nouveau baissé les paupiers ! je ne connais personne ! je dis tous !
 tait. arius ! Vois-tu bien, tu es baron comme
 — Quant au père Chose, je l'entrevois. C'étaient tous des bandits qui ont servi
 brûlé mon carrick. Ils font toujours trop d'vous des brigands qui ont servi Bu — o —
 maudits poêles. Le numéro 50-52. Ancious des traîtres qui ont trahi, trahi, trahi,
 Gorbeau. ne ! tous des lâches qui se sont sauvés
 Puis il regarda Marius. ssiens et les Anglais à Waterloo ! Voilà
 — Vous n'avez vu que ce barbu et ce (Si monsieur votre père est là-dessous, je
 — Et Panchaud. is fâché, tant pis, votre serviteur !
 — Vous n'avez pas vu rôdailler par là, c'était Marius qui était le tison, et M.
 petit muscadin du diable ? qui était le soufflet. Marius frissonnait
 — Non. membres, il ne savait que devenir, sa tête
 — Ni un grand gros massif matériel qui le prêtre qui regarde jeter au vent toutes
 l'éléphant du Jardin des Plantes ? fakir qui voit un passant cracher sur son
 — Non. pouvait que de telles choses eussent été
 — Ni un malin qui a l'air d'une anent devant lui. Mais que faire ? Son père
 rouge ? ulé aux pieds et trépigné en sa présence,
 — Non. par son grand-père. Comment venger l'un
 — Quant au quatrième, personne n'l'autre ? Il était impossible qu'il insultât
 même ses adjudants, commis et employé, et il était également impossible qu'il ne
 surprenant que vous ne l'ayez pas aperçus son père. D'un côté une tombe sacrée, de
 — Non. Qu'est-ce que c'est, demandeux blancs. Il fut quelques instants ivre
 tous ces êtres-là ? ayant tout ce tourbillon dans la tête ; puis
 L'inspecteur répondit : regarda fixement son aieul, et cria d'une
 — D'ailleurs ce n'est pas leur heure. :
 Il retomba dans son silence, puis repris Bourbons, et ce gros cochon de Louis
 — 50-52. Je connais la baraque. Impo
 cacher dans l'intérieur sans que les artis était mort depuis quatre ans, mais cela
 çoivent. Alors ils en seraient quittes pour gal.
 le vaudeville. Ils sont si modestes ! le p, d'écarlate qu'il était, devint subitement
 Pas de ça, pas de ça. Je veux les enten ses cheveux. Il se tourna vers un buste
 les faire danser. Berry qui était sur la cheminée et le salua
 Ce monologue terminé, il se tourna ve avec une sorte de majesté singulière.
 demanda en le regardant fixement : eux fois, lentement et en silence, de la
 — Aurez-vous peur ? fenêtre et de la fenêtre à la cheminée,
 — De quoi ? dit Marius. te la salle et faisant craquer le parquet
 — De ces hommes ? gure de pierre qui marche. À la seconde
 — Pas plus que de vous ! répliqua rucha vers sa fille, qui assistait à ce choc
 qui commençait à remarquer que ce mir d'une vieille brebis, et lui dit en souriant
 avait pas encore dit monsieur. esque calme.

L'inspecteur regarda Marius plus fixe on comme monsieur et un bourgeois
 reprit avec une sorte de solennité sentere peuvent rester sous le même toit.
 — Vous parlez là comme un homme bup se redressant, blême, tremblant, ter-
 un homme honnête. Le courage ne craingrandi par l'effrayant rayonnement de la
 et l'honnêteté ne craint pas l'autorité. it le bras vers Marius et lui cria :

Marius l'interrompit :
 — C'est bon ; mais que comptez-vous ta la maison.
 L'inspecteur se borna à lui répondre ain, M. Gillenormand dit à sa fille :
 — Les locataires de cette maison-là verrez tous les six mois soixante pistoles
 partout pour rentrer la nuit chez eux. V sang, et vous ne m'en parlerez jamais.
 avoir un ? immense reste de fureur à dépenser et ne
 — Oui, dit Marius. faire, il continua de dire vous à sa fille
 — L'avez-vous sur vous ? le trois mois.
 — Oui. son côté, était sorti indigné. Une circons-
 — Donnez-le-moi, dit l'inspecteur. t dire avait aggravé encore son exaspé-
 toujours de ces petites fatalités qui com-

pliquent les drames domestiques. Les g
mentent, quoique au fond les torts n'en
crus. En reportant précipitamment, sur l'o
père, « les nippes » de Marius dans sa c
lette avait, sans s'en apercevoir, laissé t
blement dans l'escalier des combles, qu
le médaillon de chagrin noir où était le p
le colonel. Ce papier ni ce médaillon ne
trouvés. Marius fut convaincu que « mor
mand », à dater de ce jour il ne l'appela p
avait jeté « le testament de son père »
vait par cœur les quelques lignes écrites
et, par conséquent, rien n'était perdu. M
l'écriture, cette relique sacrée, tout cela
même. Qu'en avait-on fait ?

Marius s'en était allé, sans dire où il al
voir où il allait, avec trente francs, sa mont
hardes dans un sac de nuit. Il était mon
briquet de place, l'avait pris à l'heure et
tout hasard vers le pays latin.

Qu'allait devenir Marius ?

Chapitre XIV. Un agent de police et deux coups de ling à un avocat

Le 14 de la rue de Pontoise, il monta au
handa le commissaire de police.

Le commissaire de police n'y est pas,
de bureau quelconque ; mais il y a un
le remplace. Voulez-vous lui parler ? est-

Marius.

Le commissaire de bureau l'introduisit dans le cabinet
re. Un homme de haute taille s'y tenait
e une grille, appuyé à un poêle, et relevant
hains les pans d'un vaste carrick à trois
une figure carrée, une bouche mince et
favoris grisonnants très farouches, un
rner vos poches. On eût pu dire de ce
il pénétrait, mais qu'il fouillait.

Il n'avait pas l'air beaucoup moins féroce
moins redoutable que Jondrette ; le dogue
est pas moins inquiétant à rencontrer que

Voulez-vous ? dit-il à Marius, sans ajouter

Le commissaire de police ?

Je le remplace.

Il s'agit d'une affaire très secrète.

Allez.

Pressée.

Allez vite.

Le commissaire, calme et brusque, était tout à la fois ef
urant. Il inspirait la crainte et la confiance.
ta l'aventure. — Qu'une personne qu'il ne
de vue devait être attirée le soir même
pens ; — qu'habitait la chambre voisine
ait, lui Marius Pontmercy, avocat, entendu
t à travers la cloison ; — que le scélérateur
iné le piège était un nommé Jondrette ;
es complices, probablement des rôdeurs
ntre autres un certain Panchaud, dit Prin
enaille ; — que les filles de Jondrette fe
— qu'il n'existait aucun moyen de préve
enacé, attendu qu'on ne savait même pas
t qu'enfin tout cela devait s'exécuter à six
au point le plus désert du boulevard de
la maison du numéro 50-52.

Le commissaire, l'inspecteur leva la tête, et dit froide-

Le commissaire de police dans la chambre du fond du corridor ?

Je le remplace, fit Marius, et il ajouta : — Est-ce que
vous connaissez cette maison ?

Le commissaire resta un moment silencieux, puis répon
dit en tapant le talon de sa botte à la bouche du

Le commissaire.

Le commissaire dans ses dents, parlant moins à Marius
qu'à lui-même :

Il faut aller voir un peu de Patron-Minette là dedans.

préoccupé qu'il était, la neige assourdis tout à coup il entendit des voix qui parlaient de lui. Il tourna la tête, la rue était déserte, personne, c'était en plein jour, et cependant distinctement des voix.

Il eut l'idée de regarder par-dessus le mur qui le couvrait.

Il y avait là en effet deux hommes assis sur la muraille, assis dans la neige et se parlant.

Ces deux figures lui étaient inconnues. C'était un homme barbu en blouse et l'autre un homme jeune, tête nue et de la neige dans les cheveux.

En avançant la tête au-dessus d'eux, il entendit :

Le chevelu poussait l'autre du coude :

— Avec Patron-Minette, ça ne peut pas aller.

— Crois-tu ? dit le barbu ; et le chevelu :

— Ce sera pour chacun un fafiot de cinq ans.

et le pire qui puisse arriver : cinq ans, sans plus !

L'autre répondit avec quelque hésitation sous son bonnet grec :

— Ça, c'est une chose réelle. On ne peut pas l'encontre de ces choses-là.

— Je te dis que l'affaire ne peut pas aller, dit le chevelu. La maringotte du père Chose n'est pas là.

Puis ils se mirent à parler d'un méfait qu'ils avaient vu la veille à la Gaité.

Marius continua son chemin.

Il lui semblait que les paroles obscures des deux hommes, si étrangement cachés derrière le mur, accroupis dans la neige, n'étaient pas en rapport avec les abominables paroles qu'ils avaient entendues. Ce devait être là l'affaire.

Il se dirigea vers le faubourg Saint-Martin et manda à la première boutique qu'il rencontra un commissaire de police.

On lui indiqua la rue de Pontoise et le commissaire :

Marius s'y rendit.

Et passant devant un boulanger, il acheta deux pains et le mangea, prévoyant qu'il n'en aurait plus.

Chemin faisant, il rendit justice à la vérité que, songea que, s'il n'avait pas donné ses renseignements le matin à la fille Jondrette, il aurait suivi l'homme Leblanc, et par conséquent tout ignoré, qu'il n'avait fait obstacle au guet-apens des Jondrettes. Leblanc était perdu, et sans doute sa fille

e quatrième — amis de l'A B C

Chapitre XIII.

Et cum solo, in loco pro, non cogitabuntur sine pater noster

ongeur qu'il était, était, nous l'avons dit, me et énergique. Les habitudes de religieuse, en développant en lui la sympathie, avaient diminué peut-être la faculté de s'indigner ; mais il laissait intacte la faculté de s'indigner ; la vigilance d'un brahme et la sévérité d'un brahmi, mais il écrasait une vipère dans un trou de vipères que son regard regardait ; c'était un nid de monstres qu'il avait

mettre le pied sur ces misérables, dit-il. Les énigmes qu'il espérait voir dissiper ne se dissipaient pas ; au contraire, toutes s'étaient épaissies. Elle ne savait rien de plus sur la belle enfant du monde que sur l'homme qu'il appelait M. Leblanc, si elle ne savait que M. Leblanc les connaissait. À travers les paroles qui avaient été dites, il n'entrevoit rien de clair, une chose, c'est qu'un guet-apens se préparait, un guet-apens obscur, mais terrible ; c'est qu'ils étaient en danger, les deux un grand danger, elle probablement à coup sûr ; c'est qu'il fallait les sauver ; c'est qu'il fallait déjouer les combinaisons hideuses des tisserands de la toile de ces araignées.

En ce moment la Jondrette. Elle avait tiré d'un tiroir un tourneau de tôle et elle fouillait dans des

de la commode le plus doucement qu'il lui était possible, avec le soin de ne faire aucun bruit.

Effroi de ce qui s'apprêtait et dans l'horreur de ce qui l'avaient pénétré, il sentait une sorte de frisson qui lui serait peut-être donné de rendre compte à celle qu'il aimait.

Comment faire ? Avertir les personnes menacées ? Trouver leur adresse ? Il ne savait pas leur adresse. Il se reprit un instant à ses yeux, puis elles se plongèrent dans les immenses profondeurs de la nuit. M. Leblanc à la porte le soir à six heures, le moment où il arriverait, et le prévenir du danger, la Jondrette et ses gens le verraient guetter, mais, s'ils étaient plus forts que lui, ils trouveraient moyen de le saisir ou de l'éloigner, et celui que l'on chercherait à sauver serait perdu. Une heure venait de sonner, le guet-apens devait s'accomplir à six heures. Il n'y avait plus qu'à attendre.

Il n'y avait plus qu'à attendre.

Il avait un habit passable, se noua un foulard au cou, et sortit, sans faire plus de bruit que le bruit d'un pied sur de la mousse avec des pieds nus.

La Jondrette continuait de fourgonner dans

de la maison, il gagna la rue du Petit-

au milieu de cette rue près d'un mur qui pouvait enjamber à de certains endroits et sur un terrain vague, il marchait lentement,

— Rue Mouffetard.
 — Ah oui, au coin d'une rue, je vois la
 — Mais dis-moi donc combien il te faut
 que tu as à acheter ?
 — Cinquante sous-trois francs.
 — Il ne restera pas gras pour le dîner.
 — Aujourd'hui il ne s'agit pas de manger
 à faire.
 — Ça suffit, mon bijou.

Sur ce mot de sa femme, Jondrette regarda
 et cette fois Marius entendit son pas s'élever
 corridor de la mesure et descendre rapidement.
 lier.

Une heure sonnait en cet instant à Saint-Michel.

Chapitre I. Le groupe qui a failli venir historique

Le groupe, indifférente en apparence, un certain
 onnaire courait vaguement. Des souffles,
 profondeurs de 89 et de 92, étaient dans
 se était, qu'on nous passe le mot, en
 On se transformait, presque sans s'en
 mouvement même du temps. L'aiguille
 le cadran marche aussi dans les âmes.
 en avant le pas qu'il avait à faire. Les
 étaient libéraux, les libéraux devenaient

me une marée montante compliquée de
 e propre des reflux, c'est de faire des
 là des combinaisons d'idées très sin-
 dorait à la fois Napoléon et la liberté.
 ici de l'histoire. C'étaient les mirages de
 es opinions traversent des phases. Le
 irien, variété bizarre, a eu un pendant non
 , le libéralisme bonapartiste.

roupes d'esprits étaient plus sérieux. Là
 rincipe ; là on s'attachait au droit. On se
 ur l'absolu, on entrevoyait les réalisations
 plu, par sa rigidité même, pousse les es-
 et les fait flotter dans l'illimité. Rien n'est
 ne pour enfanter le rêve. Et rien n'est tel
 ur engendrer l'avenir. Utopie aujourd'hui,
 nain.

ns avancées avaient des doubles fonds.
 ment de mystère menaçait « l'ordre éta-
 ait suspect et sournois. Signe au plus
 blutionnaire. L'arrière-pensée du pouvoir
 s la sape l'arrière-pensée du peuple. L'in-
 surrections donne la réplique à la prémé-
 ups d'État.

as encore en France alors de ces vastes
 sous-jacentes comme le tugendbund al-
 carbonarisme italien : mais çà et là
 nts obscurs, se ramifiant. La Cougourde
 Aix ; il y avait à Paris, entre autres affilia-
 re, la société des Amis de l'A B C.

que les Amis de l'A B C ? une société
 , en apparence, l'éducation des enfants,
 dressement des hommes.

rait les amis de l'A B C. — *L'Abaissé*, c'était
 pulait le relever. Calembour dont on aurait
 s calembours sont quelquefois graves en
 oin le *Castratus ad castra* qui fit de Nar-
 d'armée ; témoin : *Barbari et Barberini* ;
 s y *Fuegos* ; témoin : *Tu es Petrus et super*
 tc., etc.

le l'A B C étaient peu nombreux. C'était
 ecrète à l'état d'embryon ; nous dirions
 pterie, si les coterie aboutissaient à des
 unissaient à Paris en deux endroits, près
 s un cabaret appelé *Corinthe* dont il sera
 tard, et près du Panthéon dans un petit
 e Saint-Michel appelé *le café Musain*, au-

jourd'hui démolie ; le premier de ces lieux situés sur le boulevard.

était contigu aux ouvriers, le deuxième, et Marius entendit :

Les conciliabules habituels des Amis du bien. Il est pris, le crésus ! C'est tout ce qu'ils tenaient dans une arrière-salle du café Méjane déjà fait. Tout est arrangé. J'ai vu des

Cette salle, assez éloignée du café, aura ce soir à six heures. Apporter ses munitions par un très long couloir, avait dit, canaille ! As-tu vu comme je vous ai une issue avec un escalier dérobé sur la rampe mes soixante francs, mon propriétaire, Grès. On y fumait, on y buvait, on y jouait, ce n'est seulement pas un terme ! était-cause de très haut de tout, et à voix basse. Il y en aura donc à six heures ! c'est l'heure où le Au mur était clouée, indice suffisant pour l'indiquer. La mère Burgon lave la vaisselle en d'un agent de police, une vieille carte de visite sonne dans la maison. Le voisin ne rentre la République.

La plupart des amis de l'A B C étaient là et s'exécutera.

en entente cordiale avec quelques ouvriers s'exécute pas ? demanda la femme.

noms des principaux. Ils appartiennent à un geste sinistre et dit :

taine mesure à l'histoire : Enjolras, Courfeyrac, Combeferre.

Prouvaire, Feuilly, Courfeyrac, Bahorel, Ledebour.

Joly, Grantaire.

La première fois que Marius le voyait rire. Ce

Ces jeunes gens faisaient entre eux un air doux, et faisait frissonner.

famille, à force d'amitié. Tous, Laigle excepté, découvrit un placard près de la cheminée et

midi. Enjolras prit une casquette qu'il mit sur sa tête après

Ce groupe était remarquable. Il s'est levé avec sa manche.

les profondeurs invisibles qui sont devant, fit-il, je sors. J'ai encore des gens à point de ce drame où nous sommes parvenus. Tu verras comme ça va marcher. Je serai pas inutile peut-être de diriger un rayon de lumière longtemps possible. C'est un beau ces jeunes têtes avant que le lecteur les verra dans la maison.

dans l'ombre d'une aventure tragique. Enjolras se pencha dans les deux goussets de son

Enjolras, que nous avons nommé le père, prit un moment pensif, puis s'écria :

plus tard pourquoi, était fils unique et riche, il est tout de même bien heureux qu'il

Enjolras était un jeune homme charmant, lui ! S'il m'avait reconnu de son

d'être terrible. Il était angéliquement beau et pas revenu. Il nous échappait ! C'est

noûs farouche. On eût dit, à voir la réverbération dans son œil, qu'il avait sauvé ! ma barbiche romantique ! ma

de son regard, qu'il avait déjà, dans quelque

précédente, traversé l'apocalypse révolutionnaire à rire.

avait la tradition comme un témoin. Il en était sûr. La neige tombait toujours et rayait

petits détails de la grande chose. Nat

et guerrière, étrange dans un adolescent de temps ! dit-il.

Et il se pencha vers elle, et dit : C'est trop large. — C'est égal, ajouta-t-il, il

démocratie ; au point de vue immédiat, la redingote ; au point de vue

prêtre de l'idéal. Il avait la prunelle profonde et en fait de me la laisser, le vieux coquin !

un peu rouge, la lèvre inférieure épaisse et durcie, il n'aurait pas pu sortir et tout aurait encore

dédaigneuse, le front haut. Beaucoup de choses tiennent pourtant !

visage, c'est comme beaucoup de ciel dans la casquette sur ses yeux, il sortit.

Ainsi que certains jeunes hommes du commencement du siècle et de la fin du siècle dernier, il

de ce siècle et de la fin du siècle dernier, il avait eu le temps de faire quelques pas

illustres de bonne heure, il avait une jeune femme qui se rouvrit et que son profil fauve

fraîche comme chez les jeunes filles, qu'il dit-il. Tu auras un réchaud de charbon.

heures de pâleur. Déjà homme, il semblait le tablier de sa femme la pièce de cinq

fant. Ses vingt-deux ans en paraissaient dix-huit. Il avait laissée le « philanthrope ».

grave, il ne semblait pas savoir qu'il y eût un réchaud de charbon ? demanda la femme.

être appelé la femme. Il n'avait qu'une pensée, renverser l'obstacle. Sur

qu'une pensée, renverser l'obstacle. Sur un tas de boisseaux ?

tin, il eût été Gracchus ; dans la Convention.

Saint-Just. Il voyait à peine les roses, il n'avait que trente sous. Avec le reste j'achèterai de

temps, il n'entendait pas chanter les oiseaux. Il n'avait que

nue d'Évadné ne l'eût pas plus ému qu'Arion.

lui, comme pour Harmodius, les fleurs n'avaient que

qu'à cacher l'épée. Il était sévère dans son dépense la pièce-cent-sous.

vant tout ce qui n'était pas la République ?

chastement les yeux. C'était l'amoureuse qui avait dit : j'aurai quelque chose à acheter de mon

la Liberté. Sa parole était âprement inspirée et

frémissement d'hymne. Il avait des ouvriers qui

inattendues. Malheur à l'amourette qui se présente

de son côté ! Si quelque grisette de la rue de la Harpe te faudra-t-il ?

ou de la rue Saint-Jean-de-Beauvais, voyez un quincaillier par ici ?

dans le ça de la mère. C'était la surprise, la colère, mêlées et combinées dans les yeux bleus, cette chevelure tumultueuse monstrueuse. Il avait suffi de quelques minutes roses, ces lèvres neuves, ces dents du nom sans doute, que son mari lui avait donné l'appétit de toute cette aurore, et fût pour que cette grosse femme assoupie sa beauté sur Enjolras, un regard surprenant de repoussante devint effroyable.

— Pas possible ! s'écria-t-elle. Quand à ne pas confondre avec le chérubin gamines filles vont nu-pieds et n'ont pas une idée, mais le formidable chérubin d'Ézéchiël. Comment ! une pelisse de satin, un chapeau enjolras qui représentait la logique de la des brodequins, et tout ! pour plus de dignité Combeferre en représentait la philosophie. d'effets ! qu'on croirait que c'est une idée de la révolution et sa philosophie, il te trompes ! Mais d'abord l'autre était affable Combeferre que sa logique peut conclure à la n'est pas mal ! elle n'est vraiment pas mauvaise Combeferre ne peut aboutir qu'à la pas être elle !

— Je te dis que c'est elle. Tu verras. Combeferre plus large. Il voulait qu'on versât aux esprits à cette affirmation si absolue, la Jondrette étendus d'idées générales ; il disait : large face rouge et blonde et regarda Combeferre ; et autour de la montagne une expression difforme. En ce moment le vaste horizon bleu. De là, dans toutes Marius plus redoutable encore que son nom Combeferre, quelque chose d'accessible truite avec le regard d'une tigresse.

— Quoi ! reprit-elle, cette horrible belle Combeferre qu'avec Enjolras. Enjolras en exprimait le qui regardait mes filles d'un air de pitié, Combeferre le droit naturel. Le premier se gueuse ! Oh ! je voudrais lui crever le ventre Combeferre ; le second confinait à Condorsabot !

Elle sauta à bas du lit, et resta un moment étendue à ces deux jeunes hommes décoiffée, les narines gonflées, la bouche ouverte à l'histoire, l'un eût été le juste, l'autre eût les poings crispés et rejetés en arrière Enjolras était plus viril, Combeferre était laissa retomber sur le grabat. L'homme Combeferre et Vir, c'était bien là en effet leur sans faire attention à sa femelle. Combeferre était doux comme Enjolras était

Après quelques instants de ce silence Combeferre naturel. Il aimait le mot citoyen, de la Jondrette et s'arrêta devant elle, le mot homme. Il eût volontiers dit : comme le moment d'aparavant.

— Et veux-tu que je te dise encore un mot Combeferre les cours publics, apprenait d'Arago la

— Quoi ? demanda-t-elle. Combeferre la lumière, se passionnait pour une leçon

Il répondit d'une voix brève et basse Combeferre saint-Hilaire avait expliqué la double fonc-

— C'est que ma fortune est faite. Combeferre carotide externe et de l'artère carotide in-

La Jondrette le considéra de ce regard Combeferre fait le visage, l'autre qui fait le cerveau ; il

Est-ce que celui qui me parle deviendrait Combeferre, suivait la science pas à pas, confrontait

Lui continua : Combeferre avec Fourier, déchiffrait les hiéroglyphes,

— Tonnerre ! voilà pas mal longtemps Combeferre iloux qu'il trouvait et raisonnait géologie,

suis paroissien de la paroisse-meurs-de Combeferre mémoire un papillon bombyx, signalait les

du-feu-meurs-de-froid-si-tu-as-du-pain ! Combeferre j'ai dans le Dictionnaire de l'Académie,

de la misère ! ma charge et la charge de Combeferre Dur et Deleuze, n'affirmait rien, pas même

plaisante plus, je ne trouve plus ça comme Combeferre n'ait rien, pas même les revenants,

calembours, bon Dieu ! plus de farces, plus Combeferre collection du *Moniteur*, songeait. Il déclarait

veux manger à ma faim, je veux boire à Combeferre mit dans la main du maître d'école, et se

dormir ! ne rien faire ! je veux avoir mon Combeferre tes questions d'éducation. Il voulait que

avant de crever ! je veux être un peu mill Combeferre illât sans relâche à l'élévation du niveau

Il fit le tour du bouge et ajouta : Combeferre moral, au monnayage de la science, à la

— Comme les autres. Combeferre tion des idées, à la croissance de l'esprit

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Combeferre se, et il craignait que la pauvreté actuelle

Il secoua la tête, cligna de l'œil et Combeferre la misère du point de vue littéraire borné

comme un physicien de carrefour qui vis Combeferre siècles classiques, le dogmatisme tyran-

monstration : Combeferre ants officiels, les préjugés scolastiques

— Ce que je veux dire ? écoute ! Combeferre ne finissent par faire de nos collègues

— Chut ! grommela la Jondrette, pas Combeferre artificielles. Il était savant, puriste, pré-

sont des affaires qu'il ne faut pas qu'on Combeferre que, piocheur, et en même temps pensif

— Bah ! qui ça ? le voisin ? je l'ai Combeferre vimère », disaient ses amis. Il croyait à

l'heure. D'ailleurs est-ce qu'il entend, ce Combeferre les chemins de fer, la suppression de la

puis je te dis que je l'ai vu sortir. Combeferre s les opérations chirurgicales, la fixation

Cependant, par une sorte d'instinct, Combeferre la chambre noire, le télégraphe électrique,

sa la voix, pas assez pourtant pour que Combeferre ballons. Du reste peu effrayé des cita-

échappassent à Marius. Une circonstance Combeferre toutes parts contre le genre humain

qui avait permis à Marius de ne rien Combeferre ptions, les despotismes et les préjugés.

conversation, c'est que la neige tombée Combeferre ex qui pensent que la science finira par

tourner la position. Enjolras était un chef, était un guide. On eût voulu combattre avec lui, mais il ne refusait pas de combattre, il ne refusait pas de se battre avec l'autre. Ce n'est pas que Combeferre, capable de combattre, il ne refusait pas de se battre à corps l'obstacle et de l'attaquer de vive force ; mais mettre peu à peu, par l'application des axiomes et la promulgation des lois, le genre humain d'accord avec ses destinées, c'était mieux ; et, entre deux clartés, sa préférence allait pour l'illumination que pour l'embrasement. On peut faire une aurore sans doute, mais peut-être attendre le lever du jour ? Un volcan éclaire encore mieux. Combeferre préférait la blancheur du beau au flamboiement du feu, la clarté troublée par de la fumée, un progrès de la violence, ne satisfaisaient qu'à demi son et sérieux esprit. Une précipitation à la vérité, un 93, l'effarait ; cependant, lui répugnait plus encore, il y sentait la mort ; à tout prendre, il aimait mieux le miasme, et il préférait au cloaque la chute du Niagara au lac de Montfaucon. Il ne voulait ni halte, ni hâte. Tandis que ses amis, chevaleresquement épris de l'absolu, et appelaient les splendides aventures républicaines, Combeferre inclinait à laisser faire le progrès, froid peut-être, mais pur ; métaphysique, irréprochable ; flegmatique, mais imperturbable, se fût agenouillé et eût joint les mains, l'avenir arrivât avec toute sa candeur, et ne troublât l'immense évolution vertueuse. *Il faut que le bien soit innocent*, répétait-il. Et en effet, si la grandeur de la révolution devait garder fixement l'éblouissant idéal et d'y ajouter les foudres, avec du sang et du feu à la beauté du progrès, c'est d'être sans tache. Washington qui représente l'un et Dantès qui représente l'autre, la différence qui sépare l'ange aux ailes de l'ange aux ailes d'aigle.

Jean Prouvaire était une nuance plus pure que Combeferre. Il s'appelait Jehan, une fantaisie momentanée qui se mêlait à son profond mouvement d'où est sortie l'étude du moyen-âge. Jean Prouvaire était amoureux, un pot de fleurs, jouait de la flûte, faisait pleurer le peuple, plaignait la femme, pleurait, confondait dans la même confiance l'aveugle et le voyant, blâmait la révolution d'avoir fait tomber la tête de Dantès et d'avoir fait tomber la tête de Dantès. Il avait la voix habile et tout à coup virile. Il était lettré, érudition, et presque orientaliste. Il était bilingue ; et, chose toute simple pour qui s'élève, sa bonté confine à la grandeur, en fait de grandeur, il savait l'italien, le latin, le grec, le breu ; et cela lui servait à ne lire que Dante, Juvénal, Eschyle et Isaïe. En français, il allait de Corneille à Racine et Agrippa d'Aubigné, et flânait volontiers dans les champs de folles, bleuets, et s'occupait des nuages presqu'absolus des événements. Son esprit avait deux faces : du côté de l'homme, l'autre du côté de Dieu, ou il contemplait. Toute la journée il avait devant lui les questions sociales ; le salaire, le mariage, le mariage, la religion, la liberté de peindre, d'aimer, l'éducation, la pénalité, la misère

Chapitre XII. de la pièce de cinq francs de M. Leblanc

ingé dans l'aspect de la famille, sinon que ses filles avaient puisé dans le paquet, et qu'il y avait des camisoles de laine. Deux couvertures étaient jetées sur les deux lits.

Il venait évidemment de rentrer. Il avait l'air effrayé du dehors. Ses filles étaient près de lui, assises à terre, l'aînée pansant la main de sa femme. Sa femme était comme affaissée sur le sol, de la cheminée avec un visage étonné. Elle était dans le galetas de long en large à attendre, elle avait les yeux extraordinaires.

Un homme qui semblait timide et frappée de stupeur, se hasarda à lui dire :

— Comment ? tu es sûr ?

— Ça fait huit ans ! mais je le reconnais ! Ah ! je ne l'ai reconnu tout de suite ! Quoi, cela ne te dit rien ?

— Ça te dit rien ?

— Ça te dit rien ? — fais attention ! mais c'est un visage, à peine plus vieux, il y a des gens qui ne savent pas, je ne sais pas comment ils font ; mais ça te dit rien ? Il est mieux mis, voilà tout ! Ah !

— Ça te dit rien ? — le diable, je te tiens, va !

— Ça te dit rien ? — dit à ses filles :

— Ça te dit rien ? — s'en, vous autres ! — C'est drôle que cela ne te dit rien ?

— Ça te dit rien ? — dit pour obéir.

— Ça te dit rien ? — dit :

— Ça te dit rien ? — dit :

— Ça te dit rien ? — dit :

— Ça te dit rien ? — dit :

— Ça te dit rien ? — dit :

— Ça te dit rien ? — dit :

— Ça te dit rien ? — dit :

— Ça te dit rien ? — dit :

— Ça te dit rien ? — dit :

— Ça te dit rien ? — dit :

— Ça te dit rien ? — dit :

— Ça te dit rien ? — dit :

— Ça te dit rien ? — dit :

— Ça te dit rien ? — dit :

— Ça te dit rien ? — dit :

— Ça te dit rien ? — dit :

— Ça te dit rien ? — dit :

— Ça te dit rien ? — dit :

— Ça te dit rien ? — dit :

— Ça te dit rien ? — dit :

Une idée traversa l'esprit de Marius. production et la répartition, l'énigme d'en
dédaigne-t-on quand on se sent tomber e d'ombre la fourmilière humaine ; et le
Il s'approcha de la Jondrette. t les astres, ces êtres énormes. Comme
— Écoute... lui dit-il. i riche et fils unique. Il parlait doucement,
Elle l'interrompit avec un éclair de joie, baissait les yeux, souriait avec embar-
— Oh ! oui, tutoyez-moi ! j'aime mieux mal, avait l'air gauche, rougissait de rien,
— Eh bien, reprit-il, tu as amené ici ce e. Du reste, intrépide.
avec sa fille.... un ouvrier éventailiste, orphelin de père
— Oui. gagnait péniblement trois francs par jour,
— Sais-tu leur adresse ? u'une pensée, délivrer le monde. Il avait
— Non. ccupation encore : s'instruire ; ce qu'il
— Trouve-la-moi. se délivrer. Il s'était enseigné à lui-même
L'œil de la Jondrette, de morne, était re ; tout ce qu'il savait, il l'avait appris
de joyeux il devint sombre. ait un généreux cœur. Il avait l'embrasse-
— C'est là ce que vous voulez ? dema. Cet orphelin avait adopté les peuples.
— Oui. anquant, il avait médité sur la patrie. Il
— Est-ce que vous les connaissez ? qu'il y eût sur la terre un homme qui fût
— Non. couvait en lui-même, avec la divination
— C'est-à-dire, reprit-elle vivement homme du peuple, ce que nous appelons
connaissiez pas, mais vous voulez la corée des nationalités. Il avait appris l'his-
Ce les qui était devenu la avait je n'ur s'indigner en connaissance de cause.
significatif et d'amer. cénacle d'utopistes, surtout occupés de
— Enfin, peux-tu ? dit Marius. résentait le dehors. Il avait pour spéciali-
— Vous avoir l'adresse de la belle derologne, la Hongrie, la Roumanie, l'Italie. Il
Il y avait encore dans ces mots « l' noms-là sans cesse, à propos et hors de
selle » une nuance qui importuna Marius ténacité du droit. La Turquie sur la Grèce
— Enfin n'importe ! l'adresse du père, la Russie sur Varsovie, l'Autriche sur
Leur adresse, quoi ! ls l'exaspéraient. Entre toutes, la grande
Elle le regarda fixement. 1772 le soulevait. Le vrai dans l'indigna-
— Qu'est-ce que vous me donnerez ? s de plus souveraine éloquence, il était
— Tout ce que tu voudras ! ette éloquence-là. Il ne tarissait pas sur
— Tout ce que je voudrai ? me, 1772, sur ce noble et vaillant peuple
— Oui. rahison, sur ce Crime à trois, sur ce guet-
— Vous aurez l'adresse. e, prototype et patron de toutes ces ef-
Elle baissa la tête, puis d'un mouveme expressions d'états qui, depuis, ont frappé
tira la porte qui se referma. es nations, et leur ont, pour ainsi dire, ra-
Marius se retrouva seul. le naissance. Tous les attentats sociaux
Il se laissa tomber sur une chaise, la s dérivent du partage de la Pologne. Le
coudes sur son lit, abîmé dans des pensée Pologne est un théorème dont tous les
vait saisir et comme en proie à un vertigues actuels sont les corollaires. Pas un
s'était passé depuis le matin, l'apparition traître, depuis tout à l'heure un siècle,
disparition, ce que cette créature venait homologué, contre-signé et paraphé, ne
leur d'espérance flottant dans un désesage de la Pologne. Quand on compulse
voilà ce qui emplissait confusément son trahisons modernes, celle-là apparaît la
Tout à coup il fut violemment arraché ongrès de Vienne a consulté ce crime
Il entendit la voix haute et dure de Jommer le sien. 1772 sonne l'hallali, 1815
cer ces paroles pleines du plus étrange irfel était le texte habituel de Feuilly. Ce
— Je te dis que j'en suis sûr et que je s'était fait le tuteur de la justice, et elle
De qui parlait Jondrette ? il avait redit en le faisant grand. C'est qu'en effet
Leblanc ? le père de « son Ursule » ? quité dans le droit. Varsovie ne peut pas
Jondrette le connaissait ? Marius allait-ie que Venise ne peut être tudesque. Les
façon brusque et inattendue tous les reeur peine, et leur honneur. Tôt ou tard, la
sans lesquels sa vie était obscure poée flotte à la surface et reparait. La Grèce
allait-il savoir enfin qui il aimait, qui étèce ; l'Italie redevient l'Italie. La protesta-
fille ? qui était son père ? l'ombre si épaientre le fait persiste à jamais. Le vol d'un
vrait était-elle au moment de s'éclaircir ? escrit pas. Ces hautes escroqueries n'ont
se déchirer ? Ah ! ciel ! On ne démarque pas une nation comme
Il bondit, plutôt qu'il ne monta, sur la
reprit sa place près de la petite lucarne davait un père qu'on nommait M. de Cour-
Il revoyait l'intérieur du bouge Jondres idées fausses de la bourgeoisie de la
n fait d'aristocratie et de noblesse, c'était
particule. La particule, on le sait, n'a au-
ion. Mais les bourgeois du temps de la
ient si haut ce pauvre de qu'on se croyait
iquer. M. de Chauvelin se faisait appeler

M. Chauvelin, M. de Caumartin, M. Constant de Rebecque, Benjamin Constant, M. Lafayette. Courfeyrac n'avait pas en arrière, et s'appelait Courfeyrac tout court.

Nous pourrions presque, en ce qui concerne Courfeyrac, nous en tenir là, et nous borner à ce qui reste : Courfeyrac, voyez Tholomyès.

Courfeyrac en effet avait cette vertu qu'on pourrait appeler la beauté du diable. Plus tard, cela s'éteint comme la gentillesse du chat, et toute cette grâce aboutit, sur Courfeyrac bourgeois, et, sur quatre pattes, au matras.

Ce genre d'esprit, les générations qui passent par les écoles, les levées successives de la jeunesse, transmettent, et se le passent de main en main, comme des *cursoros*, à peu près toujours le même, ainsi que nous venons de l'indiquer, le premier eût écouté Courfeyrac en 1828 eût cru Tholomyès en 1817. Seulement Courfeyrac n'était pas un garçon. Sous les apparentes similitudes, la différence entre Tholomyès et Courfeyrac, l'homme latent qui existait en eux était de tout autre que chez le second. Il y avait dans Courfeyrac un procureur et dans Tholomyès un palatin.

Enjolras était le chef. Combeferre était le centre. Courfeyrac était le centre. Les autres étaient de lumière, lui il donnait plus de chaleur, qu'il avait toutes les qualités d'un centre de rayonnement.

Bahorel avait figuré dans le tumulte de 1822, à l'occasion de l'enterrement du jeune

Bahorel était un être de bonne nature, d'une mauvaise compagnie, brave, panier plein de bon sens, et rencontrant la générosité, bavard, et l'éloquence, hardi et rencontrant l'ennemi, la meilleure pâte de diable qui fût possible, gilets téméraires et des opinions écarlates, en grand, c'est-à-dire n'aimant rien tant que la révolte, si ce n'est une émeute, et rien tant que la révolution ; toujours prêt à se battre, carreau, puis à dépaver une rue, puis à gouverner, pour voir l'effet ; étudiait toute l'année. Il flairait le droit, mais il ne le faisait pas, pris pour devise : *avocat jamais*, et pour devise de nuit dans laquelle on entrevoit un carré. Chaque fois qu'il passait devant la porte de ce qui lui arrivait rarement, il boutonnait le paletot n'était pas encore inventé, et prenait toutes les précautions hygiéniques. Il disait du portier quel beau vieillard ! et du doyen, M. Delmont, quel monument ! Il voyait dans ses cours des chansons et dans ses professeurs des caricatures. Il mangeait à rien faire une pension, quelque chose comme trois francs par mois, avait des parents paysans auxquels il avait le respect de leur fils.

Il disait d'eux : Ce sont des paysans bourgeois ; c'est pour cela qu'ils ont de l'argent.

Bahorel, homme de caprice, était éparpillé dans les cafés ; les autres avaient des habitudes fixes. Courfeyrac n'était pas. Il flânait. Errer est humain, flâner est le fond, esprit pénétrant, et penseur plus que d'habitude.

Il servait de lien entre les Amis de l'Association, les groupes encore informes, mais qui devaient l'être plus tard.

Chapitre XI. Le service de la douleur

l'escalier de la mesure à pas lents ; à l'aller, il allait rentrer dans sa cellule, il aperçut dans le corridor la Jondrette aînée qui le regardait. Elle lui fut odieuse à voir, c'était elle qui avait dépensé tant de francs, il était trop tard pour les lui rendre, le piolet n'était plus là, le fiacre était bien loin, elle ne les lui rendrait pas. Quant à la Jondrette, la demeure des gens qui étaient venus à Paris, cela était inutile, il était évident qu'elle ne pouvait rien, puisque la lettre signée Fabantou était au monsieur bienfaisant de l'église Saint-Louis.

Il entra dans sa chambre et poussa sa porte. Courfeyrac n'aperçut rien ; il se retourna et vit une main dans la porte entr'ouverte.

— Que c'est ? demanda-t-il, qui est là ?
— C'est la Jondrette.

— Pourquoi ? reprit Marius presque durement, touché ! Que me voulez-vous ?

— Elle est pensive et ne regardait pas. Elle n'avait rien de spécial du matin. Elle n'était pas entrée et se tenait dans le sombre du corridor, où Marius l'apercevait à peine, à l'entre-bâillée.

— Pourquoi ? fit Marius. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Elle lui son œil morne où une espèce de flamme s'allumait vaguement, et lui dit :

— Marius, vous avez l'air triste. Qu'est-ce que vous avez ?

— Rien, Marius.

— Pourquoi ?

— Dis que si !
— Sois moi tranquille !

— Elle poussa de nouveau la porte, elle continua de dire :

— Bahorel, vous avez tort. Quoique vous ne sachiez rien, vous avez été bon ce matin. Soyez tranquille. Vous m'avez donné de quoi manger maintenant ce que vous avez. Vous avez fait la fête. Je ne voudrais pas que vous soyez griné. Qu'est-ce qu'il faut faire pour cela ?

— Bahorel, quelque chose ? Employez-moi. Je ne veux pas vos secrets, vous n'aurez pas besoin de moi, mais enfin je peux être utile. Je peux bien vous aider.

— Bahorel, quand il faut porter des lettres dans les maisons, demander de porter une adresse, suivre quelqu'un, moi je ne puis rien, vous pouvez bien me dire ce que vous devez faire aux personnes. Quelquefois quelqu'un ne sait rien, ça suffit pour qu'on sache les choses, s'arrange. Servez-vous de moi.

dans ce conclave de jeunes têtes un e.

d'Avaray, que Louis XVIII fit duc pour monter dans un cabriolet de place le ra, racontait qu'en 1814, à son retour en e le roi débarquait à Calais, un homme lui acet. — Que demandez-vous ? dit le roi. au de poste. — Comment vous appelez-

e. a le sourcil, regarda la signature du placet crit ainsi : *Lesgle*. Cette orthographe peu ucha le roi et il commença à sourire. Sire, au placet, j'ai pour ancêtre un valet de hmé Lesgueules. Ce surnom a fait mon elle Lesgueules, par contraction Lesgle, on L'Aigle. — Ceci fit que le roi acheva son rd il donna à l'homme le bureau de poste ès ou par mégarde.

chave du groupe était fils de ce Lesgle, gnait Lègle (de Meaux). Ses camarades, appelaient Bossuet.

ait un garçon gai qui avait du malheur. était de ne réussir à rien. Par contre, il vingt-cinq ans, il était chauve. Son père voir une maison et un champ ; mais lui, en eu de plus pressé que de perdre dans culation ce champ et cette maison. Il ne sté. Il avait de la science et de l'esprit, i. Tout lui manquait, tout le trompait ; ce ait croulait sur lui. S'il fendait du bois, il doigt. S'il avait une maîtresse, il décou- u'il avait aussi un ami. À tout moment e lui advenait ; de là sa jovialité. Il disait : *e toit des tuiles qui tombent*. Peu étonné, ccident était le prévu, il prenait la mau- n sérénité et souriait des taquineries de hme quelqu'un qui entend la plaisanterie. mais son gousset de bonne humeur était arrivait vite à son dernier sou, jamais à at de rire. Quand l'adversité entraît chez rdialement cette ancienne connaissance, ventre aux catastrophes ; il était familier e au point de l'appeler par son petit nom. gnon, lui disait-il.

utions du sort l'avaient fait inventif. Il essources. Il n'avait point d'argent, mais en de faire, quand bon lui semblait, « des énées ». Une nuit, il alla jusqu'à manger dans un souper avec une péronnelle, ce au milieu de l'orgie ce mot mémorable : *is, tire-moi mes bottes*.

dirigeait lentement vers la profession sait son droit, à la manière de Bahorel. eu de domicile ; quelquefois pas du tout. ot chez l'un, tantôt chez l'autre, le plus Joly. Joly étudiait la médecine. Il avait oins que Bossuet.

e malade imaginaire jeune. Ce qu'il avait édecine, c'était d'être plus malade que gt-trois ans, il se croyait valétudinaire et à regarder sa langue dans son miroir. Il homme s'aimante comme une aiguille, et ore il mettait son lit au midi et les pieds ue, la nuit, la circulation de son sang ne iée par le grand courant magnétique du

globe. Dans les orages, il se tâtait le pied de ronde ce canal des latrines qui servit le plus gai de tous. Toutes ces incohérences en plein jour de trente détenus en 1843, maniaque, malingre, joyeux, faisaient bruyamment au-dessus de la date de ces latrines, lire semble, et il en résultait un être excentrique. CHAUD, audacieusement gravé par lui sur que ses camarades, prodigues de conseils dans une de ses tentatives d'évasion. appelaient Jollilly. — Tu peux t'envoler si vite le surveillant déjà, mais il n'avait pas disait Jean Prouvaire. ment débuté.

Joly avait l'habitude de se toucher le nez de sa canne, ce qui est l'indice d'un esprit

Tous ces jeunes gens, si divers, et de ce qu'il ne faut parler que sérieusement, avait religion : le Progrès.

Tous étaient les fils directs de la révolution française. Les plus légers devenaient solennels en chantant cette date : 89. Leurs pères selon qu'ils ou avaient été feuillants, royalistes, doctrinaires ou importait ; ce pêle-mêle antérieur à eux et les jeunes, ne les regardait point ; le pur scepticisme coulait dans leurs veines. Ils se rataient d'une nuance intermédiaire au droit incorruptible absolu.

Affiliés et initiés, ils ébauchaient sans cesse l'idéal.

Parmi tous ces cœurs passionnés et esprits convaincus, il y avait un sceptique qui ne trouvait-il là ? Par juxtaposition. Ce sceptique était Grantaire, et signait habituellement de son nom. Grantaire était un homme qui se gardait bien de se mêler à quelque chose. C'était du reste un des hommes qui avaient le plus appris pendant leurs conversations. Il savait que le meilleur café était au café de la mère Saguet, le meilleur billard au café Voltaire, qu'il y avait de bonnes galettes et de bonnes filles à l'Éclair, le boulevard du Maine, des poulets à la crème chez la mère Saguet, d'excellentes matelotes chez Cunette, et un certain petit vin blanc barrière. Pour tout, il savait les bons endroits ; le meilleur vate et le chausson, quelques danses, et le bâtonniste. Par-dessus le marché, grand laid démesurément ; la plus jolie piqueuse de ce temps-là, Irma Boissy, indignée de son sort, avait rendu cette sentence : *Grantaire est impopulaire*. La fatuité de Grantaire ne se déconcertait point par son tendrement et fixement toutes les femmes. Il ne disait rien de toutes : *si je voulais !* et cherchait à se mêler aux camarades qu'il était généralement méprisé.

Tous ces mots : droit du peuple, droit du contrat social, révolution française, République, démocratie, humanité, civilisation, religion, progrès, pour Grantaire, très voisins de ne rien signifier, en souriait. Le scepticisme, cette carie de la vie, ne lui avait pas laissé une idée entière. Il vivait avec ironie. Ceci était son axiome : *la certitude, mon verre plein*. Il raillait tous les hommes dans tous les partis, aussi bien les pères, aussi bien Robespierre jeune que Robespierre vieux. Ils sont bien avancés d'être morts, s'écriait-il sur le crucifix : *Voilà une potence qui a réussi*. C'était un libertin, souvent ivre, il faisait à ces jeunes gens le déplaisir de chantonner sans cesse : *J'aime le vin et j'aimons le bon vin*. Air : *Vive Henri IV*.

Du reste ce sceptique avait un fanatisme n'était ni une idée ni un dogme. C'était une science ; c'était un homme : Enjolras. Enjolras admirait, aimait et vénérât Enjolras. À

moment, hasard inouï et merveilleux, Marchique dans cette phalange d'esprits cabriolet de régie qui passait à vide sur plus absolu. De quelle façon Enjolras le n'y avait qu'un parti à prendre, monter da Par les idées ? Non. Par le caractère. et suivre le fiacre. Cela était sûr, efficace uvent observé. Un sceptique qui adhère

Marius fit signe au cocher d'arrêter, cela est simple comme la loi des cou-
— À l'heure ! entaires. Ce qui nous manque nous at-

Marius était sans cravate, il avait n'aime le jour comme l'aveugle. La naine de travail auquel des boutons manquaieur-major. Le crapaud a toujours les yeux était déchirée à l'un des plis de la poitrinuoi ? pour voir voler l'oiseau. Grantaire,

Le cocher s'arrêta, cligna de l'œil et é le doute, aimait à voir dans Enjolras la rius sa main gauche en frottant doucenaait besoin d'Enjolras. Sans qu'il s'en ren- avec son pouce.

— Quoi ? dit Marius.

— Payez d'avance, dit le cocher.

Marius se souvint qu'il n'avait sur lui d Ses idées molles, fléchissantes, dislo-
— Combien ? demanda-t-il. s, difformes, se rattachaient à Enjolras

— Quarante sous.

— Je payerai en revenant.

Le cocher, pour toute réponse, siffla. Il était lui-même d'ailleurs composé de
lisse et fouetta son cheval. en apparence incompatibles. Il était iro-

Marius regarda le cabriolet s'éloigner. Il. Son indifférence aimait. Son esprit se Pour vingt-quatre sous qui lui manquaance et son cœur ne pouvait se passer sa joie, son bonheur, son amour ! il radiction profonde ; car une affection est la nuit ! il avait vu et il redevenait aveu Sa nature était ainsi. Il y a des hommes

amèrement et, il faut bien le dire, avec un és pour être le verso, l'envers, le revers.

aux cinq francs qu'il avait donnés le mati Patrocle, Nisus, Eudamidas, Éphestion, misérable fille. S'il avait eu ces cinq francs

il renaissait, il sortait des limbes et dur nom est une suite, et ne s'écrit que sortait de l'isolement, du spleen, du veuvjonction *et* ; leur existence ne leur est le fil noir de sa destinée à ce beau fil d'de est l'autre côté d'une destinée qui n'est floter devant ses yeux et de se casser eantaire était un de ces hommes. Il était

Il rentra dans la mesure désespéré. ras.

Il aurait pu se dire que M. Leblanc a presque dire que les affinités com-
revenir le soir, et qu'il n'y aurait qu'à s'y ttres de l'alphabet. Dans la série, O et P cette fois pour le suivre ; mais dans sa les. Vous pouvez, à votre gré, prononcer c'est à peine s'il avait entendu. te et Pylade.

Au moment de monter l'escalier, il aprai satellite d'Enjolras, habitait ce cercle côté du boulevard, le long du mur déses ; il y vivait ; il ne se plaisait que là ; il la Barrière des Gobelins, Jondrette envout. Sa joie était de voir aller et venir ces dessus du « philanthrope », qui parlaihs les fumées du vin. On le tolérait pour hommes de mine inquiétante qu'on esteur.

peler *rôleurs de barrières* ; gens à figuroyant, dédaignait ce sceptique, et, sobre, à monologues suspects, qui ont un ailui accordait un peu de pitié hautaine. pensée, et qui dorment assez habituellement un Pylade point accepté. Toujours rudoyé qui fait supposer qu'ils travaillent la nuitapoussé durement, rejeté et revenant, il

Ces deux hommes, causant immobiles : Quel beau marbre !

qui tombait par tourbillons, faisaient un sergent de ville eût à coup sûr observé, m remarqua à peine.

Cependant, quelle que fût sa préoccu reuse, il ne put s'empêcher de se dire qu barrières à qui Jondrette parlait ressemb Panchaud, dit Printanier, dit Bigrenaille, c lui avait montré une fois et qui passait d pour un promeneur nocturne assez dang dans le livre précédent, le nom de cet hc chaud, dit Printanier, dit Bigrenaille, a fi dans plusieurs procès criminels et est un coquin célèbre. Il n'était encore alors coquin. Aujourd'hui il est à l'état de trad bandits et les escarpes. Il faisait école dernier règne. Et le soir, à la nuit tomban les groupes se forment et se parlent bas à la Force dans la fosse-aux-lions. On dans cette prison, précisément à l'endi

Chapitre X. des cabriolets de deux francs l'heure

rien perdu de toute cette scène, et pour-
n'en avait rien vu. Ses yeux étaient restés
ne fille, son cœur l'avait pour ainsi dire
oppée tout entière dès son premier pas
s. Pendant tout le temps qu'elle avait été
de cette vie de l'extase qui suspend les
atérielles et précipite toute l'âme sur un
ntemplait, non pas cette fille, mais cette
ait une pelisse de satin et un chapeau de
e Sirius fût entrée dans la chambre qu'il
us ébloui.

la jeune fille ouvrait le paquet, déplaçait les
ouvertures, questionnait la mère malade
la petite blessée avec attendrissement,
es mouvements, il tâchait d'écouter ses
naissait ses yeux, son front, sa beauté,
marche, il ne connaissait pas le son de
cru en saisir quelques mots une fois au
mais il n'en était pas absolument sûr. Il
ans de sa vie pour l'entendre, pour pou-
dans son âme un peu de cette musique.
erdait dans les étalages lamentables et
rompette de Jondrette. Cela mêlait une
ravissement de Marius. Il la couvait des
vait s'imaginer que ce fût vraiment cette
qu'il apercevait au milieu de ces êtres
is ce taudis monstrueux. Il lui semblait
armi des crapauds.

sortit, il n'eut qu'une pensée, la suivre,
trace, ne la quitter que sachant où elle
pas la reperdre au moins après l'avoir si-
ent retrouvée ! Il sauta à bas de la com-
n chapeau. Comme il mettait la main au
ure et allait sortir, une réflexion l'arrêta. Le
ong, l'escalier roide, le Jondrette bavard,
tait sans doute pas encore remonté en
se retournant dans le corridor, ou dans
r le seuil, il l'apercevait lui, Marius, dans
évidemment il s'alarmerait et trouverait
chapper de nouveau, et ce serait encore
ue faire ? Attendre un peu ? mais pen-
nte, la voiture pouvait partir. Marius était
il se risqua, et sortit de sa chambre.

plus personne dans le corridor. Il courut
y avait personne dans l'escalier. Il des-
et il arriva sur le boulevard à temps pour
burner le coin de la rue du Petit-Banquier
Paris.

précipita dans cette direction. Parvenu
ulevard, il revit le fiacre qui descendait
rue Mouffetard ; le fiacre était déjà très
yen de le rejoindre ; quoi ? courir après ?
d'ailleurs de la voiture on remarquerait
n individu courant à toutes jambes à la
iacre, et le père le reconnaîtrait. En ce

Chapitre II. L'annonce funèbre de Marius Pontmercy, par Bossuet

Après-midi, qui avait, comme on va le voir, une coïncidence avec les événements racontés. Laigle de Meaux était mensuellement en branle de la porte du café Musain. Il ne portait rien en vacances ; il ne portait rien. Il regardait la place Saint-Michel. S'adossant à la manière d'être couché debout qui n'est que songeurs. Laigle de Meaux pensait, sans s'en rendre compte, à une petite mésaventure qui lui était échue à l'école de droit, et qui modifiait ses plans de venir, plans d'ailleurs assez indistincts.

Ça l'empêche pas un cabriolet de passer, et ça l'empêche pas de remarquer le cabriolet. Laigle de Meaux, qui avait l'air d'être dans une sorte de flânerie diffuse, se pencha vers ce somnambulisme, un véhicule à cheval sur l'air, éminent dans la place, lequel allait au-devant de lui. Il se décida. À qui en voulait ce cabriolet ? À qui en voulait-il au pas ? Laigle y regarda. Il y avait devant le cocher, un jeune homme, et devant ce jeune homme, un assez gros sac de nuit. Le sac montrait sur sa face un nom écrit en grosses lettres noires sur un fond blanc : *Marius Pontmercy*.

Laigle changea d'attitude à Laigle. Il se dressa et dit au cocher : « C'est le tuteur de Marius Pontmercy ! »

Le cocher, interpellé s'arrêta.

« Où est-ce que vous l'avez ? »

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher, comme qui, lui aussi, semblait songer profondément à la question.

« Où est-ce que vous l'avez ? »

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher.

« Où est-ce que vous l'avez ? »

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher.

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher, reprit Laigle de Meaux. « Où est-ce que vous l'avez ? » demanda Marius ; car c'était lui, qui était devant le cocher, et il avait devant lui une figure qu'il voyait pour la première fois. « Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher, mais pas.

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher, plus, je ne vous connais point, répondit

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher.

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher.

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher.

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher.

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher.

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher.

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher.

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher.

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher.

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher.

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher.

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher.

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher.

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher.

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher.

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher.

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher.

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher.

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher.

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher.

« Où est-ce que vous l'avez ? » dit le cocher.

commencé par la lettre P. Je n'écouterai pas ma chaise et mon carpoint compromis dans cette lettre-là. L'apnc des frais !

mal. Aucune radiation. L'univers était préM. Leblanc avait quitté une grande redin-était triste. Je disais à part moi : Blonde portait par-dessus sa redingote bleue et tu ne feras pas la plus petite exécution au le dos de la chaise.

à coup Blondeau appelle *Marius Pontmercy*. Fabantou, dit-il, je n'ai plus que ces cinq ne répond. Blondeau, plein d'espoir, répi, mais je vais reconduire ma fille à la *Marius Pontmercy*. Et il prend sa plumeviendrai ce soir ; n'est-ce pas ce soir que des entrailles. Je me suis dit rapidement ?...

brave garçon qu'on va rayer. Attention. de Jondrette s'éclaira d'une expression ritable vivant qui n'est pas exact. Ceci n'élève. Ce n'est point là un cul-de-plomb, ivement :

étudie, un blanc-bec pédant, fort en so respectable monsieur. À huit heures je théologie et sapience, un de ces espritmon propriétaire.

quatre épingles ; une épingle par facultci à six heures, et je vous apporterai les norable paresseux qui flâne, qui pratique.

qui cultive la grisette, qui fait la cour auxfauteur ! cria Jondrette éperdu.

peut-être en cet instant-ci chez ma maîtrotout bas :

le. Mort à Blondeau ! En ce moment, Blorle bien, ma femme !

dans l'encre sa plume noire de ratures, avait repris le bras de la belle jeune fille prunelle fauve sur l'auditoire, et a répéers la porte :

sième fois : *Marius Pontmercy* ! J'ai répo mes amis, dit-il.

Cela fait que vous n'avez pas été rayé. s ? fit Jondrette.

- Monsieur !... dit Marius. s précises.
- Et que, moi, je l'ai été, ajouta Laigleent le par-dessus resté sur la chaise
- Je ne vous comprends pas, fit Mar de la Jondrette aînée.

Laigle reprit :

- Rien de plus simple. J'étais près d'irigea vers sa fille un regard foudroyant

répondre et près de la porte pour m'enfuir, un haussement d'épaules formidable.

me contemplait avec une certaine fixitése retourna et répondit avec un sourire :

Blondeau, qui doit être le nez malin donblie pas, je la laisse.

saute à la lettre L. L, c'est ma lettre. Je protecteur, dit Jondrette, mon auguste et je m'appelle Lesgle. fonds en larmes ! Souffrez que je vous

- L'Aigle ! interrompit Marius, quel bqu'à votre fiacre.
- Monsieur, le Blondeau arrive à c'ortez, repartit M. Leblanc, mettez ce parcrie : *Laigle* ! Je réponds : *Présent* ! Alorraiment très froid.

regarde avec la douceur du tigre, sourite se le fit pas dire deux fois. Il endossa vous êtes Pontmercy, vous n'êtes pas Laingote brune.

a l'air désobligeante pour vous, mais quint tous les trois, Jondrette précédant les que pour moi. Cela dit, il me raye.

Marius s'exclama.

- Monsieur, je suis mortifié...
- Avant tout, interrompit Laigle, je d

baumer Blondeau dans quelques phrase

Je le suppose mort. Il n'y aurait pas grand

ger à sa maigreur, à sa pâleur, à sa froide

et à son odeur. Et je dis : *Erudimini qui j*

Ci-gît Blondeau, Blondeau le Nez, Blond

bœuf de la discipline, *bos disciplinæ*, le

consigne, l'ange de l'appel, qui fut droi

rigide, honnête et hideux. Dieu le raya con

Marius reprit :

- Je suis désolé...
- Jeune homme, dit Laigle de Meaux

serve de leçon. À l'avenir, soyez exact.

- Je vous fais vraiment mille excuse
- Ne vous exposez plus à faire rayer
- Je suis désespéré...

Laigle éclata de rire.

- Et moi, ravi. J'étais sur la pente

Cette rature me sauve. Je renonce aux

barreau. Je ne défendrai point la veuve et

point l'orphelin. Plus de toge, plus de s

radiation obtenue. C'est à vous que je la

Pontmercy. J'entends vous faire solen

La petite fille, prenant cette parole ciments. Où demeurez-vous ?
remit à sangloter de plus belle. cabriolet, dit Marius.

— Hélas, oui, mon bienfaiteur ! réponseplence, répartit Laigle avec calme. Je

Depuis quelques instants, Jondrette vous avez là un loyer de neuf mille francs
philanthrope » d'une manière bizarre. To

semblait le scruter avec attention comment Courfeyrac sortait du café.

à recueillir des souvenirs. Tout à coup prit tristement :

moment où les nouveaux venus questans ce loyer depuis deux heures et j'as-
intérêt la petite sur sa main blessée, il ; mais c'est une histoire comme cela, je
sa femme qui était dans son lit avec un.

stupide, et lui dit vivement et très bas : ; dit Courfeyrac, venez chez moi.

— Regarde donc cet homme-là ! a priorité, observa Laigle, mais je n'ai pas

Puis se retournant vers M. Leblanc, e lamentation : Bossuet, reprit Courfeyrac.

— Voyez, monsieur ! je n'ai, moi, pouffit Marius, mais il me semblait que vous
qu'une chemise de ma femme ! et tout Laigle.

cœur de l'hiver. Je ne puis sortir fautex, répondit Laigle ; par métaphore, Bos-
j'avais le moindre habit, j'irais voir madé

qui me connaît et qui m'aime beaucoup monta dans le cabriolet.

t-elle pas toujours rue de la Tour-des-Dit-il, hôtel de la Porte-Saint-Jacques.

vous, monsieur ? nous avons joué ensmême, Marius était installé dans une
vince. J'ai partagé ses lauriers. Célimhôtel de la Porte-Saint-Jacques, côte à
mon secours, monsieur ! Elmire ferait l'feyrac.

saire ! Mais non, rien ! Et pas un sou da

Ma femme malade, pas un sou ! Ma fil

ment blessée, pas un sou ! Mon épouse

ments. C'est son âge, et puis le systèm

est mêlé. Il lui faudrait des secours, et

si ! Mais le médecin ! mais le pharmac

payer ? pas un liard ! Je m'agenouillerais

cime, monsieur ! Voilà où les arts en se

savez-vous, ma charmante demoiselle,

généreux protecteur, savez-vous, vous

vertu et la bonté, et qui parfumez cette

pauvre fille en venant faire sa prière vou

les jours ?... Car j'élève mes filles dans la

sieur. Je n'ai pas voulu qu'elles prissent

les drôlesses ; que je les voie broncher

pas, moi ! Je leur flanque des bouzins

sur la morale, sur la vertu ! Demandez-l

ça marche droit. Elles ont un père. C

de ces malheureuses qui commencent

de famille et qui finissent par épouse

est mamselle Personne, on devient ma

Monde. Crebleur ! pas de ça dans la fan

J'entends les éduquer vertueusement,

honnête, et que ça soit gentil, et que ça

sacré nom ! — Eh bien, monsieur, mon d

savez-vous ce qui va se passer demain

le 4 février, le jour fatal, le dernier délai

mon propriétaire ; si ce soir je ne l'ai pa

ma fille aînée, moi, mon épouse avec sa

fant avec sa blessure, nous serons tous e

d'ici, et jetés dehors, dans la rue, sur le b

abri, sous la pluie, sur la neige. Voilà, m

quatre termes, une année ! c'est-à-dire u

de francs.

Jondrette mentait. Quatre termes n'e

quarante francs, et il n'en pouvait devoir c

n'y avait pas six mois que Marius en ava

M. Leblanc tira cinq francs de sa po

sur la table.

Jondrette eut le temps de grommeler

grande fille :

— Gredin ! que veut-il que je fasse

Chapitre IX. Celle pleure presque

tellement obscur que les gens qui venoient éprouvaient en y pénétrant un effet étrange. Les deux nouveaux venus avancèrent avec une certaine hésitation, distinguant à peine les figures autour d'eux, tandis qu'ils étaient regardés et examinés par les yeux des habitués, accoutumés à ce crépuscule.

Le jeune homme s'approcha avec son regard bon et triste, et dit à Jondrette :

« Ici, vous trouverez dans ce paquet des couvertures de bas et des couvertures de laine. »

« Merci, mon bienfaiteur nous comble, dit Jondrette en se penchant jusqu'à terre. — Puis, se penchant à son tour vers l'homme âgé, pendant que les deux visiteurs regardaient l'intérieur lamentable, il ajouta bas et tristement :

« C'est-ce que je disais ? des nippes ! pas de nippes tous les mêmes ! À propos, comment la vieille ganache était-elle signée ? »

« Ça, répondit la fille. »

« Dramatique, bon ! »

« Ça, dit Jondrette, car en ce moment-là même il se retournait vers lui, et lui disait de cet air d'interrogation : « Qui cherche le nom ? »

« Vous êtes bien à plaindre, monsieur... »

« Ça, répondit vivement Jondrette. »

« Fabantou, oui, c'est cela, je me rappelle. Un homme dramatique, monsieur, et qui a eu des succès... »

« Ça, dit le jeune homme, crut évidemment le moment venu de dire à l'homme âgé : « Philanthrope ». Il s'écria avec un son de voix qui était tout à la fois de la gloriole du bateleur et de l'humilité du mendiant sur les bancs :

« Talma, monsieur ! je suis élève de Talma ! Ça, ça m'a souri jadis. Hélas ! maintenant c'est fini. Voyez, mon bienfaiteur, pas de pain, pas de feu ! Les pauvres mêmes n'ont pas de feu ! Les murs sont dépaillés ! Un carreau cassé ! par terre ! Mon épouse au lit ! malade ! »

« Ça, dit M. Leblanc. »

« Ça, dit Jondrette, ajouta :

« Traite par l'arrivée des étrangers, s'était dit le jeune homme, et avait cessé de parler « la demoiselle », et avait cessé de parler :

« Ça, dit Jondrette bas. »

« Ça, dit le jeune homme, temps il lui pinça sa main malade. Tout cela se fit lentement d'escamoteur. »

« Ça, dit le jeune homme, les hauts cris. »

« Ça, dit le jeune homme, une fille que Marius nommait dans son langage « la demoiselle » s'approcha vivement :

« Ça, dit-elle. »

« Ça, dit le jeune homme, la belle demoiselle, poursuivit Jondrette, dit-elle : « Ça, dit le jeune homme, sanglanté ! C'est un accident qui est arrivé sous une mécanique pour gagner de l'argent. On sera peut-être obligé de lui couper la main. »

« Ça, dit le vieux monsieur alarmé. »

Quiconque a aimé sait tous les sens qu'ils contiennent les quatre lettres de ce mot.
C'était bien elle. C'est à peine si Marius à travers la vapeur lumineuse qui s'était
pandue sur ses yeux. C'était ce doux é
astre qui lui avait lui pendant six mois, c
nelle, ce front, cette bouche, ce beau vis
avait fait la nuit en s'en allant. La vision
elle reparaisait !

Elle reparaisait dans cette ombre, d
dans ce bouge difforme, dans cette hor

Marius frémissait éperdument. Quo
les palpitations de son cœur lui troublai
sentait prêt à fondre en larmes. Quoi ! il
après l'avoir cherchée si longtemps ! il lu
avait perdu son âme et qu'il venait de la

Elle était toujours la même, un peu p
sa délicate figure s'encadrait dans un c
lours violet, sa taille se dérobaît sous
satin noir. On entrevoyait sous sa longu
pied serré dans un brodequin de soie.

Elle était toujours accompagnée de M

Elle avait fait quelques pas dans la c
déposé un assez gros paquet sur la tabl

La Jondrette aînée s'était retirée der
regardait d'un œil sombre ce chapeau d
mante de soie, et ce charmant visage hé

Chapitre III. Étonnements de Marius

urs, Marius fut l'ami de Courfeyrac. La
saison des prompts soudures et des
rapides. Marius près de Courfeyrac respi-
hose assez nouvelle pour lui. Courfeyrac
questions. Il n'y songea même pas. À cet
s disent tout de suite tout. La parole est
jeune homme dont on pourrait dire que
e bavarde. On se regarde, on se connaît.
urtant, Courfeyrac lui jeta brusquement
ion :

avez-vous une opinion politique ?

Marius, presque offensé de la question.
que vous êtes ?

te-bonapartiste.

ris de souris rassurée, dit Courfeyrac.

in, Courfeyrac introduisit Marius au café
lui chuchota à l'oreille avec un sourire : Il
donne vos entrées dans la révolution. Et
la salle des Amis de l'A B C. Il le présenta
arades en disant à demi-voix ce simple
s ne comprit pas : Un élève.

t tombé dans un guêpier d'esprits. Du
silencieux et grave, il n'était ni le moins
armé.

ue-là solitaire et inclinant au monologue
ar habitude et par goût, fut un peu ef-
ette volée de jeunes gens autour de lui.
iatives diverses le sollicitaient à la fois,
. Le va-et-vient tumultueux de tous ces
té et en travail faisait tourbillonner ses
fois, dans le trouble, elles s'en allaient si
avait de la peine à les retrouver. Il enten-
philosophie, de littérature, d'art, d'histoire,
ne façon inattendue. Il entrevoyait des
es ; et comme il ne les mettait point en
n'était pas sûr de ne pas voir le chaos.
opinions de son grand-père pour les opi-
re, il s'était cru fixé ; il soupçonnait main-
quiétude et sans oser se l'avouer, qu'il
l'angle sous lequel il voyait toute chose
e nouveau à se déplacer. Une certaine
tait en branle tous les horizons de son
e remue-ménage intérieur. Il en souffrait

qu'il n'y eût pas pour ces jeunes gens de
acrées ». Marius entendait, sur toute ma-
ges singuliers, gênants pour son esprit

de théâtre se présentait, ornée d'un titre
vieux répertoire, dit classique. — À bas la
aux bourgeois ! criait Bahorel. Et Marius
befferre répliquer :

t, Bahorel. La bourgeoisie aime la tragé-
aisser sur ce point la bourgeoisie tran-
die à perruque a sa raison d'être, et je ne
ux qui, de par Eschyle, lui contestent le
Il y a des ébauches dans la nature ; il y

a, dans la création, des parodies toutes qui n'est pas un bec, des ailes qui ne sont des nageoires qui ne sont pas des nageoires qui ne sont pas des pattes, un cri douloureux, envie de rire, voilà le canard. Or, puisque l'oiseau est à côté de l'oiseau, je ne vois pas pourquoi le canard classique n'existerait point en face de l'oiseau.

Ou bien le hasard faisait que Marius et Jean-Jacques-Rousseau entre Enjolras et Courfeyrac lui prenait le bras.

— Faites attention. Ceci est la rue Planchette, aujourd'hui rue Jean-Jacques-Rousseau, un ménage singulier qui l'habitait il y a un siècle et demi d'années. C'étaient Jean-Jacques et Thérèse. En ce temps, il naissait là de petits êtres. Et Marius et Jean-Jacques les enfantrouvait.

Et Enjolras rudoyait Courfeyrac.

— Silence devant Jean-Jacques ! C'est un homme à redouter. Il a renié ses enfants, soit ; mais il a renié son peuple.

Aucun de ces jeunes gens n'articulait un mot. Jean Prouvaire seul disait que c'était un lâche ; tous les autres disaient Bonaparte n'est rien ; tous disaient *Buonaparte*. Marius s'étonnait de voir un homme qui n'articulait pas un mot. *tium sapientiaë*.

Chapitre VIII. L'homme dans le bouge

— Approcha et posa sa main sur celle de

— Me j'ai froid, dit-elle.

— On dit le père, j'ai bien plus froid que cela.

— À l'impétueusement :

— Toujours tout mieux que les autres, toi !

— L'homme.

— Gardée d'une certaine façon, se tut.

— Le bouge un moment de silence. La fille

— Et d'un air insouciant le bas de sa mante,

— Continuant de sangloter ; la mère lui avait

— Ses deux mains et la couvrait de baisers

— Et bas :

— Or, je t'en prie, ce ne sera rien, ne pleure

— Cher ton père.

— Et le père, au contraire ! sanglote ! sang-

— Bien.

— Et à l'aînée :

— Mais ! il n'arrive pas ! S'il allait ne pas venir !

— Non feu, défoncé ma chaise, déchiré ma

— Sé mon carreau pour rien !

— La petite ! murmura la mère.

— Mais, reprit le père, qu'il fait un froid de

— Galetas du diable ? Si cet homme ne

— Oh ! voilà ! il se fait attendre ! il se dit :

— Attendent ! ils sont là pour cela ! — Oh !

— Comme je les étranglerais avec jubilation,

— Et satisfaction, ces riches ! tous ces

— Tendus hommes charitables, qui font les

— Et à la messe, qui donnent dans la prê-

— Rêcha, dans les calottes, et qui se croient

— Nous, et qui viennent nous humilier, et

— Des vêtements ! comme ils disent ! des

— Valent pas quatre sous, et du pain ! Ce

— Que je veux, tas de canailles ! c'est de l'ar-

— Argent ! jamais ! parce qu'ils disent que

— Bire, et que nous sommes des ivrognes

— S ! et eux ! qu'est-ce qu'ils sont donc, et

— Ont été dans leur temps ? des voleurs !

— Ont pas enrichis sans cela ! Oh ! l'on de-

— Société par les quatre coins de la nappe

— L'air ! tout se casserait, c'est possible,

— Personne n'aurait rien, ce serait cela de

— S qu'est-ce qu'il fait donc, ton mufle de

— Aisant ? viendra-t-il ! L'animal a peut-être

— E ! Gageons que cette vieille bête....

— Et on frappa un léger coup à la porte ;

— Précipita et l'ouvrit en s'écriant avec des

— Fondes et des sourires d'adoration :

— Monsieur ! daignez entrer, mon respec-

— Et, ainsi que votre charmante demoiselle.

— D'un âge mûr et une jeune fille parurent

— Galetas.

— Et n'aurait pas quitté sa place. Ce qu'il éprouva

— Échappe à la langue humaine.

dans un défaut ; l'économe touche à l'avar de la mère de se redresser et de crier : confine au prodigue, le brave côtoie le brien ! les bêtises que tu fais ! en cassant très pieux dit un peu cagot ; il y a juste e s'est coupée ! dans la vertu qu'il y a de trous au manteux ! dit l'homme, c'était prévu. Qui admirez-vous, le tué ou le tueur, Cét ? tant mieux ? reprit la femme. Généralement on est pour le tueur. Vive Iliqua le père, je supprime la liberté de la C'est ça qui est la vertu. Vertu, soit, mais a des taches bizarres à ces grands homant la chemise de femme qu'il avait sur tus qui tua César était amoureux d'uneun lambeau de toile dont il enveloppa garçon. Cette statue était du statuare gignet sanglant de la petite. lequel avait aussi sculpté cette figure d'in œil s'abaissa sur la chemise déchirée lée Belle-Jambe, Eucnemos, que Néron bn. lui dans ses voyages. Ce Strongylion n'a mise aussi, dit-il. Tout cela a bon air. statues qui ont mis d'accord Brutus et Néacée sifflait à la vitre et entrait dans la amoureux de l'une et Néron de l'autre. l'ume du dehors y pénétrait et s'y dilatait n'est qu'un long rabâchage. Un siècle late blanchâtre vaguement démêlée par de l'autre. La bataille de Marengo copiisibles. À travers le carreau cassé, on Pydna ; le Tolbiac de Clovis et l'Austerli la neige. Le froid promis la veille par le se ressemblent comme deux gouttes dndeleur était en effet venu. peu de cas de la victoire. Rien n'est snena un coup d'œil autour de lui comme vaincre ; la vraie gloire est convaincrequ'il n'avait rien oublié. Il prit une vieille donc de prouver quelque chose ! Vous yt de la cendre sur les tisons mouillés de de réussir, quelle médiocrité ! et de ccher complètement. misère ! Hélas, vanité et lâcheté partouvant et s'adossant à la cheminée : succès, même la grammaire. *Si volet us*nt, dit-il, nous pouvons recevoir le philan- Donc, je dédaigne le genre humain. Des du tout à la partie ? Voulez-vous que je mirer les peuples ? Quel peuple, s'il vou la Grèce ? Les Athéniens, ces Parisiens c Phocion, comme qui dirait Coligny, et f tyrans au point qu'Anacéphore disait de l urine attire les abeilles. L'homme le plu de la Grèce pendant cinquante ans a ét rien Philetas, lequel était si petit et si r obligé de plomber ses souliers pour n'êt par le vent. Il y avait sur la plus grand rinthe une statue sculptée par Silanion par Pline ; cette statue représentait Épis Épisthate ? il a inventé le croc-en-jambi la Grèce et la gloire. Passons à d'autre l'Angleterre ? Admirerai-je la France ? La quoi ? À cause de Paris ? je viens de opinion sur Athènes. L'Angleterre ? pour de Londres ? je hais Carthage. Et puis, L pole du luxe, est le chef-lieu de la misè paroisse de Charing-Cross, il y a par an faim. Telle est Albion. J'ajoute, pour c vu une Anglaise danser avec une couror des lunettes bleues. Donc un groing po Si je n'admire pas John Bull, j'admirerai nathan ? Je goûte peu ce frère à escl^{is} *is money*, que reste-t-il de l'Angleterre ? *king*, que reste-t-il de l'Amérique ? L'Alle lymphe ; l'Italie, c'est la bile. Nous extasi la Russie ? Voltaire l'admirait. Il admirait Je conviens que la Russie a ses beauté un fort despotisme ; mais je plains les ont une santé délicate. Un Alexis déca poignardé, un Paul étranglé, un autre Pau de talon de botte, divers Ivans égorgés colas et Basiles empoisonnés, tout cela palais des empereurs de Russie est da tion flagrante d'insalubrité. Tous les pé offrent à l'admiration du penseur ce dét or la guerre, la guerre civilisée, épuise et

— Quel est ce numéro ? banditisme, depuis le brigandage des
 — 440. x gorges du mont Jaxa jusqu'à la ma-
 — Bien, tu es une fille d'esprit. ns Comanches dans la Passe-Douteuse.
 La fille regarda hardiment son père, l'Europe vaut pourtant mieux que
 les chaussures qu'elle avait aux pieds, l'Asie est farce ; mais je ne vois
 d'esprit, c'est possible. Mais je dis que je vous avez à rire du grand lama, vous
 ces souliers-là, et que je n'en veux plus, qui avez mêlé à vos modes et à vos
 d'abord, et pour la propreté ensuite. Je es les ordures compliquées de majesté,
 de plus agaçant que des semelles qui juisse sale de la reine Isabelle jusqu'à la
 ghi, ghi, ghi, tout le long du chemin. J'ai du dauphin. Messieurs les humains, je
 nu-pieds. ue ! C'est à Bruxelles que l'on consomme
 — Tu as raison, répondit le père d'une, à Stockholm le plus d'eau-de-vie, à
 qui contrastait avec la rudesse de la je de chocolat, à Amsterdam le plus de
 c'est qu'on ne te laisserait pas entrer d'adres le plus de vin, à Constantinople le
 Il faut que les pauvres aient des souliers Paris le plus d'absinthe ; voilà toutes les
 pieds nus chez le bon Dieu, ajouta-t-il ar Paris l'emporte, en somme. À Paris, les
 revenant à l'objet qui le préoccupait : — êmes sont des sybarites ; Diogène eût
 sûre, qu'il vient ? re chiffonnier place Maubert que philo-
 — Il est derrière mes talons, dit-elle. e. Apprenez encore ceci : les cabarets
 L'homme se dressa. Il y avait une sorte s'appellent bibines ; les plus célèbres
 sur son visage. ble et l'Abattoir. Donc, ô guinguettes, go-
 — Ma femme ! cria-t-il, tu entends. ons, caboulots, bouibouis, mastroquets,
 thrope. Éteins le feu. anezingues, bibines des chiffonniers, ca-
 La mère stupéfaite ne bougea pas. s califes, je vous atteste, je suis un volup-
 Le père, avec l'agilité d'un saltimban chez Richard à quarante sous par tête,
 pot égueulé qui était sur la cheminée et japis de Perse à y rouler Cléopâtre nue !
 les tisons. re ? Ah ! c'est toi, Louison. Bonjour.
 Puis s'adressant à sa fille aînée : andait en paroles, accrochant la laveuse
 — Toi ! dépaille la chaise ! passage, dans son coin de l'arrière-salle
 Sa fille ne comprenait point. ire plus qu'ivre.
 Il empoigna la chaise et d'un coup endant la main vers lui, essayait de lui
 une chaise dépouillée. Sa jambe passa aie, et Grantaire repartait de plus belle :
 Tout en retirant sa jambe, il demanda Meaux, à bas les pattes. Tu ne me fais
 — Fait-il froid ? ec ton geste d'Hippocrate refusant le
 — Très froid. Il neige. taxerce. Je te dispense de me calmer.
 Le père se tourna vers la cadette is triste. Que voulez-vous que je vous
 grabat près de la fenêtre et lui cria d'une est mauvais, l'homme est difforme. Le
 — Vite ! à bas du lit, fainéante ! tussi, l'homme est raté. Dieu a manqué cet
 jamais rien ! Casse un carreau ! oule est un choix de laideurs. Le premier
 La petite se jeta à bas du lit en frisso érable. Femme rime à infâme. Oui, j'ai le
 — Casse un carreau ! reprit-il. qué de la mélancolie, avec la nostalgie,
 L'enfant demeura interdite. irie, et je bisque, et je rage, et je bâille, et
 — M'entends-tu ? répéta le père, je te m'assomme, et je m'embête ! Que Dieu
 un carreau !
 L'enfant, avec une sorte d'obéissance lonc, R majuscule ! reprit Bossuet qui
 dressa sur la pointe du pied, et donna un pint de droit avec la cantonade, et qui
 dans un carreau. La vitre se brisa et tomba us qu'à mi-corps dans une phrase d'argot
 — Bien, dit le père. voici la fin :
 Il était grave et brusque. Son regard à moi, quoique je sois à peine légiste et
 dement tous les recoins du galetas. cureur amateur, je soutiens ceci : qu'aux
 On eût dit un général qui fait les dern utume de Normandie, à la Saint-Michel,
 au moment où la bataille va commence année, un Équivalent devait être payé
 La mère, qui n'avait pas encore dit uigneur, sauf autrui droit, par tous et un
 leva et demanda d'une voix lente et sou propriéaires que les saisis d'héritage,
 paroles semblaient sortir comme figées es emphytéoses, baux, alleux, contrats
 — Chéri, qu'est-ce que tu veux faire ? domaniaux, hypothécaires et hypothé-
 — Mets-toi au lit répondit l'homme.
 L'intonation n'admettait pas de délibémphes plaintives, fredonna Grantaire.
 obéit et se jeta lourdement sur un des ge Grantaire, sur une table presque silen-
 Cependant on entendait un sanglot dille de papier, un encrier et une plume
 — Qu'est-ce que c'est ? cria le père. its verres annonçaient qu'un vaudeville
 La fille cadette, sans sortir de l'ombrette grosse affaire se traitait à voix basse,
 blottie, montra son poing ensanglantés en travail se touchaient :
 vitre elle s'était blessée ; elle s'en étaiqons par trouver les noms. Quand on a
 grabat de sa mère, et elle pleurait silencbuve le sujet.

- C'est juste. Dicte. J'écris.
- Monsieur Dorimon ?
- Rentier ?
- Sans doute.
- Sa fille, Célestine.
- ... tine. Après ?
- Le colonel Sainval.
- Sainval est usé. Je dirais Valsin.

À côté des aspirants vaudevillistes, qui, lui aussi, profitait du brouhaha et discutait un duel. Un vieux, trente ans jeune, dix-huit ans, et lui expliquait à qui avait affaire :

- Diable ! méfiez-vous. C'est une bête jeu est net. Il a de l'attaque, pas de feinte, poignet, du pétilllement, de l'éclair, la parade, ripostes mathématiques, bigre ! et il est...

Dans l'angle opposé à Grantaire, deux hommes jouaient aux dominos et parlaient d'amour.

- Tu es heureux, toi, disait Joly. Tu as qui rit toujours.

– C'est une faute qu'elle fait, répondait la maîtresse qu'on a tort de rire. Ça encourage. La voir gaie, cela vous ôte le remords. Triste, on se fait conscience.

- Ingrat ! c'est si bon une femme que vous ne vous querellez !

– Cela tient au traité que nous avons signé, notre petite sainte-alliance, nous nous sommes donné à chacun notre frontière que nous ne dépassons pas. Ce qui est situé du côté de bise appartient au côté de vent à Gex. De là la paix.

- La paix, c'est le bonheur digérant.
- Et toi, Jollilly, où en es-tu avec ta mamselle... tu sais qui je veux dire ?

– Elle me boude avec une patience de sainte. Tu es pourtant un amoureux attendri.

- Hélas !
- À ta place, je la planterais là.
- C'est facile à dire.

– Et à faire. N'est-ce pas Musichette, ça te va-t-elle ?

– Oui. Ah ! mon pauvre Bahorel, c'est un homme superbe, très littéraire, de petits pieds, de petite taille, mettant bien, blanche, potelée, avec des cartes. J'en suis fou.

- Mon cher, alors il faut lui plaire, faire des effets de rotule. Achète-moi ce pantalon de cuir de laine. Cela prêche.

– À combien ? cria Grantaire.

Le troisième coin était en proie à une querelle poétique. La mythologie païenne se gâtait avec la mythologie chrétienne. Il s'agissait de Jean Prouvaire, par romantisme même, Jean Prouvaire n'était timide qu'au repos. Quand il éclatait, une sorte de gaîté accentuée, un élan, un siasme, et il était à la fois riant et lyrique.

- N'insultons pas les dieux, disait-il. Les dieux s'en sont peut-être pas allés. Jupiter n'a pas l'effet d'un mort. Les dieux sont des songes. Eh bien, même dans la nature, telle qu'elle est d'hui, après la fuite de ces songes, on retrouve les grands vieux mythes païens. Telle montaigne, telle citadelle, comme le Vignemale, par exemple.

Chapitre VII. Stratégie et tactique

ne opprimée, allait redescendre de l'estoile qu'il s'était improvisé, quand un homme d'attention et le fit rester à sa place.

Le galetas venait de s'ouvrir brusquement. Un homme parut sur le seuil.

Il avait aux pieds de gros souliers d'homme taillé qui avait jailli jusque sur ses chevilles. Sa robe était couverte d'une vieille mante en lambeaux. Il ne lui avait pas vue une heure auparavant. Elle avait probablement déposée à sa place. Elle n'aurait pu en tirer plus de pitié, et qu'elle avait dû retenir. Elle entra, repoussa la porte derrière elle pour reprendre haleine, car elle était toute essouffée. Elle cria avec une expression de triomphe :

– Où sont les yeux, la femme tourna la tête, la femme pougea pas.

– Où est le père.

– Où est le père !

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

– Où est le père ?

ffure de Cybèle ; il ne m'est pas prouvé
 enne pas la nuit souffler dans le tronc
 s, en bouchant tour à tour les trous avec
 j'ai toujours cru qu'lo était pour quelque
 cascade de Pissevache.

hier coin, on parlait politique. On malme-
 ctroyée. Combeferre la soutenait molle-
 ac la battait en brèche énergiquement. Il
 ble un malencontreux exemplaire de la
 e-Touquet. Courfeyrac l'avait saisie et la
 nt à ses arguments le frémissement de
 papier.

ment, je ne veux pas de rois. Ne fût-ce
 vue économique, je n'en veux pas ; un
 site. On n'a pas de roi gratis. Écoutez
 es rois. À la mort de François Ier, la dette
 nce était de trente mille livres de rente ;
 puis XIV, elle était de deux milliards six
 à vingt-huit livres le marc, ce qui équiva-
 u dire de Desmarets, à quatre milliards
 ons, et ce qui équivaldrait aujourd'hui à
 . Deuxièmement, n'en déplaise à Com-
 arte octroyée est un mauvais expédient
 Sauver la transition, adoucir le passage,
 usse, faire passer insensiblement la na-
 archie à la démocratie par la pratique
 nstitutionnelles, détestables raisons que
 ! non ! n'éclairons jamais le peuple à
 incipes s'étiolent et pâlissent dans votre
 onnelle. Pas d'abâtardissement. Pas de
 s d'octroi du roi au peuple. Dans tous
 l y a un article 14. À côté de la main qui
 griffe qui reprend. Je refuse net votre
 arte est un masque ; le mensonge est
 uple qui accepte une charte abdique. Le
 bit qu'entier. Non ! pas de charte !

hiver ; deux bûches pétillaient dans la
 était tentant, et Courfeyrac n'y résista
 ans son poing la pauvre Charte-Touquet,
 u. Le papier flamba. Combeferre regar-
 uement brûler le chef-d'œuvre de Louis
 tenta de dire :

métamorphosée en flamme.

asmes, les saillies, les quolibets, cette
 e qu'on appelle l'entrain, cette chose an-
 belle l'humour, le bon et le mauvais goût,
 es mauvaises raisons, toutes les folles
 gue, montant à la fois et se croisant de
 de la salle, faisaient au-dessus des têtes
 ombardement joyeux.

ette sans doute de celle qui était venue

ait onze ou douze ans. En l'examinant
on reconnaissait qu'elle en avait bien
it l'enfant qui disait la veille au soir sur
l'ai cavale ! cavale ! cavale !

de cette espèce malingre qui reste
retard, puis pousse vite et tout à coup.
e qui fait ces tristes plantes humaines.
'ont ni enfance ni adolescence. À quinze
araissent douze, à seize ans, elles en
gt. Aujourd'hui petites filles, demain
rait qu'elles enjambent la vie, pour avoir

ent, cet être avait l'air d'un enfant.

ne se révélait dans ce logis la présence
; pas un métier, pas un rouet, pas un outil.
quelques ferrailles d'un aspect douteux.
orne paresse qui suit le désespoir et qui
e.

sidéra quelque temps cet intérieur fu-
ayant que l'intérieur d'une tombe, car on
r l'âme humaine et palpiter la vie.

la cave, la basse-fosse où de certains
ent au plus bas de l'édifice social, n'est
e sépulcre, c'en est l'antichambre ; mais,
nes qui étalent leurs plus grandes magni-
rée de leur palais, il semble que la mort,
té, mette ses plus grandes misères dans

était tu, la femme ne parlait pas, la jeune
; pas respirer. On entendait crier la plume

ommela, sans cesser d'écrire :

canaille ! tout est canaille !

te à l'épiphonème de Salomon arracha
emme.

calme-toi, dit-elle. Ne te fais pas de mal,
p bon d'écrire à tous ces gens-là, mon

ère, les corps se serrent les uns contre
mme dans le froid, mais les cœurs
ette femme, selon toute apparence,
cet homme de la quantité d'amour qui
nais probablement, dans les reproches
réciproques d'une affreuse détresse
le groupe, cela s'était éteint. Il n'y avait
r son mari que de la cendre d'affection.
ppellations caressantes, comme cela
avaient survécu. Elle lui disait : *Chéri,*
homme, etc., de bouche, le cœur se

était remis à écrire.

MARINGO. AUSTERLITS. IÉNA. WAG
 Au-dessus de ce cadre, une espèce
 bois plus long que large était posé à ter
 plan incliné contre le mur. Cela avait l'air
 tourné, d'un châssis probablement barb
 côté, de quelque trumeau détaché d'une
 blié là en attendant qu'on le raccroche.

Près de la table, sur laquelle Marius
 plume, de l'encre et du papier, était as
 d'environ soixante ans, petit, maigre, livi
 fin, cruel et inquiet ; un gremlin hideux.

Lavater, s'il eût considéré ce visage,
 vautour mêlé au procureur ; l'oiseau de p
 de chicane s'enlaidissant et se comp
 l'autre, l'homme de chicane faisant l'o
 ignoble, l'oiseau de proie faisant l'hom
 horrible.

Cet homme avait une longue barbe g
 d'une chemise de femme qui laissait
 velue et ses bras nus hérissés de poils
 chemise, on voyait passer un pantalon
 bottes dont sortaient les doigts de ses

Il avait une pipe à la bouche et il f
 plus de pain dans le taudis, mais il y a
 tabac.

Il écrivait, probablement quelque
 celles que Marius avait lues.

Sur le coin de la table on apercevait u
 rougeâtre dépareillé, et le format, qui éta
 des cabinets de lecture, révélait un roma
 ture, s'étalait ce titre imprimé en grosse
 DIEU, LE ROI, L'HONNEUR ET LES DAMES
 DUMINIL. 1814.

Tout en écrivant, l'homme parlait
 entendait ses paroles :

— Dire qu'il n'y a pas d'égalité, mêm
 mort ! Voyez un peu le Père-Lachaise ! L
 qui sont riches, sont en haut, dans l'all
 qui est pavée. Ils peuvent y arriver en voi
 les pauvres gens, les malheureux, quoi !
 le bas, où il y a de la boue jusqu'aux g
 trous, dans l'humidité. On les met là p
 plus vite gâtés ! On ne peut pas alle
 enfoncer dans la terre.

Ici il s'arrêta, frappa du poing sur la
 en grinçant des dents :

— Oh ! je mangerais le monde !

Une grosse femme qui pouvait avo
 ou cent ans était accroupie près de la ch
 talons nus.

Elle n'était vêtue, elle aussi, que d'u
 d'un jupon de tricot rapiécé avec des mo
 drap. Un tablier de grosse toile cachait
 pon. Quoique cette femme fût pliée et
 elle-même, on voyait qu'elle était de tr
 C'était une espèce de géante à côté de
 avait d'affreux cheveux d'un blond ro
 qu'elle remuait de temps en temps ave
 mains luisantes à ongles plats.

À côté d'elle était posé à terre, tout g
 volume du même format que l'autre, et
 du même roman.

Sur un des grabats, Marius entrevoy
 de longue petite fille blême assise, pres
 pieds pendants, n'ayant l'air ni d'écouter

Chapitre V. Argissement de l'horizon

jeunes esprits entre eux ont cela d'ad
 e peut jamais prévoir l'étincelle ni devi
 va-t-il jaillir tout à l'heure ? on l'ignore.

part de l'attendrissement. Au moment
 eux fait son entrée. Les impulsions dé
 muer mot venu. La verve de chacun est
 lazzi suffit pour ouvrir le champ à l'in
 nt des entretiens à brusques tournants
 ve change tout à coup. Le hasard est le
 es conversations-là.

sévère, bizarrement sortie d'un cliquetis
 sa tout à coup la mêlée de paroles où
 fusément Grantaire, Bahorel, Prouvaire,
 eferre et Courfeyrac.

une phrase survient-elle dans le
 vient qu'elle se souligne tout à coup
 ns l'attention de ceux qui l'entendent ?
 e le dire, nul n'en sait rien. Au milieu du
 uet termina tout à coup une apostrophe
 ombferre par cette date.

15 : Waterloo.

Waterloo, Marius, accoudé près d'un verre
 table, ôta son poignet de dessous son
 mença à regarder fixement l'auditoire.

s'écria Courfeyrac (*Parbleu*, à cette
 ait en désuétude), ce chiffre 18 est
 e frappe. C'est le nombre fatal de
 ttez Louis devant et Brumaire derrière,
 e la destinée de l'homme, avec cette
 pressive que le commencement y est
 n.

que-là muet, rompit le silence, et adres
 cette parole :

ire le crime par l'expiation.

ne, dépassait la mesure de ce que pou
 arius, déjà très ému par la brusque évo
 lloo.

harcha lentement vers la carte de France
 ur et au bas de laquelle on voyait une île
 rtiment séparé, il posa son doigt sur ce
 et dit :

Une petite île qui a fait la France bien

uffle d'air glacé. Tous s'interrompirent.
 uelque chose allait commencer.

ostant à Bossuet, était en train de
 ose de torse à laquelle il tenait. Il y
 couter.

nt l'œil bleu n'était attaché sur personne
 nsidérer le vide, répondit sans regarder

e n'a besoin d'aucune Corse pour être
 ce est grande parce qu'elle est la France.

ouva nulle velléité de reculer ; il se tour
 s, et sa voix éclata avec une vibration qui

venait du tressaillement des entrailles :
 — À Dieu ne plaise que je diminue la
 ce n'est point la diminuer que de lui a
 poléon. Ah çà, parlons donc. Je suis
 parmi vous, mais je vous avoue que v
 Où en sommes-nous ? qui sommes-n
 vous ? qui suis-je ? Expliquons-nous su
 vous entends dire Buonaparte en accent
 des royalistes. Je vous préviens que n
 fait mieux encore ; il dit Buonaparté. J
 des jeunes gens. Où mettez-vous donc
 siasme ? et qu'est-ce que vous en faites
 vous si vous n'admirez pas l'empereur,
 faut-il de plus ?

Si vous ne voulez pas de ce grand
 quels grands hommes voudrez-vous ?
 était complet. Il avait dans son cerveau
 cultés humaines. Il faisait des codes co
 il dictait comme César, sa causerie m
 Pascal au coup de foudre de Tacite, il
 et il l'écrivait, ses bulletins sont des Iliad
 le chiffre de Newton avec la métaphor
 il laissait derrière lui dans l'orient des p
 comme les pyramides ; à Tilsitt il enseig
 aux empereurs, à l'académie des scie
 la réplique à Laplace, au conseil d'état
 Merlin, il donnait une âme à la géométri
 la chicane des autres, il était légiste avec
 et sidéral avec les astronomes ; comme
 flant une chandelle sur deux, il s'en allait
 chander un gland de rideau ; il voyait tou
 ce qui ne l'empêchait pas de rire d'un rire
 berceau de son petit enfant ; et tout à co
 farée écoutait, des armées se mettaient
 parcs d'artillerie roulaient, des ponts de
 geaient sur les fleuves, les nuées de la
 paient dans l'ouragan, cris, trompettes, t
 trônes partout, les frontières des royau
 sur la carte, on entendait le bruit d'un gl
 qui sortait du fourreau, on le voyait, lui,
 bout sur l'horizon avec un flamboiement
 et un resplendissement dans les yeux,
 le tonnerre ses deux ailes, la grande Ar
 garde, et c'était l'archange de la guerre.

Tous se taisaient, et Enjolras baissa
 lence fait toujours un peu l'effet de l'acc
 d'une sorte de mise au pied du mur. M
 sans reprendre haleine, continua avec u
 thousiasme :

— Soyons justes, mes amis ! être l'
 empereur, quelle splendide destinée p
 lorsque ce peuple est la France et qu'il
 nie au génie de cet homme ! Apparaître
 cher et triompher, avoir pour étapes t
 tales, prendre ses grenadiers et en fai
 créter des chutes de dynastie, transfigu
 pas de charge, qu'on sente, quand vous
 vous mettez la main sur le pommeau de
 suivre dans un seul homme Annibal, C
 magne, être le peuple de quelqu'un qui
 vos aubes l'annonce éclatante d'une b
 avoir pour réveille-matin le canon des
 dans des abîmes de lumière des mots
 flamboient à jamais, Marengo, Arcole,
 Wagram ! faire à chaque instant écloré

Chapitre VI. L'ame fauve au gîte

me les forêts, ont leurs antres où se
 e qu'elles ont de plus méchant et de
 e. Seulement, dans les villes, ce qui se
 t féroce, immonde et petit, c'est-à-dire
 forêts, ce qui se cache est féroce, sau-
 est-à-dire beau. Repaires pour repaires,
 sont préférables à ceux des hommes.
 aient mieux que les bouges.

us voyait était un bouge.
 pauvre et sa chambre était indigente ;
 que sa pauvreté était noble, son grenier
 audis où son regard plongeait en ce mo-
 ct, sale, fétide, infect, ténébreux, sordide.
 bles, une chaise de paille, une table in-
 vieux tessons, et dans deux coins deux
 riptibles ; pour toute clarté, une fenêtr
 quatre carreaux, drapée de toiles d'arai
 ar cette lucarne juste assez de jour pour
 omme parût une face de fantôme. Les
 n aspect lépreux, et étaient couverts de
 bicatrices comme un visage défiguré par
 e maladie. Une humidité chassieuse y
 stinguait des dessins obscènes grossiè-
 nés.

que Marius occupait avait un pavage
 bré ; celle-ci n'était ni carrelée, ni plan-
 archait à cru sur l'antique plâtre de la
 noir sous les pieds. Sur ce sol inégal, où
 it comme incrustée, et qui n'avait qu'une
 du balai, se groupaient capricieusement
 ons de vieux chaussons, de savates et
 eux ; du reste cette chambre avait une
 si la louait-on quarante francs par an. Il
 dans cette cheminée, un réchaud, une
 anches cassées, des loques pendues à
 cage d'oiseau, de la cendre, et même un
 x tisons y fumaient tristement.

qui ajoutait encore à l'horreur de ce ga-
 c'était grand. Cela avait des saillies, des
 s noirs, des dessous de toits, des baies
 oires. De là d'affreux coins insondables
 que devaient se blottir des araignées
 e le poing, des cloportes larges comme
 être même on ne sait quels êtres hu-
 eux.

ats était près de la porte, l'autre près de
 deux touchaient par une extrémité à la
 saient face à Marius.

gle voisin de l'ouverture par où Marius
 accrochée au mur dans un cadre de bois
 e coloriée au bas de laquelle était écrit
 res : LE SONGE. Cela représentait une
 ie et un enfant endormi, l'enfant sur les
 mme, un aigle dans un nuage avec une
 le bas, et la femme écartant la couronne
 fant, sans se réveiller d'ailleurs ; au fond
 une gloire s'appuyait sur une colonne
 piteau jaune ornée de cette inscription :

moins chimérique et plus attentif, un hostellations de victoires, donner l'empire et charitable, évidemment leur indigence pendant à l'empire romain, être la grande quée, leurs signaux de détresse eusse ter la grande Armée, faire envoler par et depuis longtemps déjà peut-être ils is légions comme une montagne envoie cueillis et sauvés ! Sans doute ils paraises aigles, vaincre, dominer, foudroyer, pravés, bien corrompus, bien avilis, bien une sorte de peuple doré à force de mais ils sont rares, ceux qui sont ton travers l'histoire une fanfare de titans, dégradés ; d'ailleurs il y a un point où londe deux fois, par la conquête et par les infâmes se mêlent et se confondent, cela est sublime ; et qu'y a-t-il de plus mot, mot fatal, les misérables ; de qui e

Et puis, est-ce que ce n'est pas quand l'adit Combeferre.

profonde que la charité doit être plus grin tour baissa la tête. Ce mot simple et Tout en se faisant cette morale, c'arsé comme une lame d'acier son effu- occasions où Marius, comme tous les d'il la sentait s'évanouir en lui. Lorsqu'il honnêtes, était à lui-même son propre pombeferre n'était plus là. Satisfait pro- grondait plus qu'il ne le méritait, il consisa réplique à l'apothéose, il venait de le séparait des Jondrette, comme s'il eût excepté Enjolras, l'avaient suivi. La salle à travers cette cloison son regard pleinjolras, resté seul avec Marius, le regar- aller réchauffer ces malheureux. Le mur. Marius cependant, ayant un peu rallié lame de plâtre soutenue par des lattes tenait pas pour battu ; il y avait en lui un et qui, comme on vient de le lire, laissannement qui allait sans doute se traduire distinguer le bruit des paroles et des vd déployés contre Enjolras, quand tout à le songeur Marius pour ne pas s'en être lit quelqu'un qui chantait dans l'escalier

Aucun papier n'était collé sur ce mur ni d'était Combeferre, et voici ce qu'il chan- drette, ni du côté de Marius ; on en voy

sière construction. Sans presque en avait donné

Marius examinait cette cloison ; quelquerre,

examine, observe et scrute comme fe quitter

Tout à coup il se leva, il venait de remarqnère

près du plafond, un trou triangulaire réid César :

lattes qui laissaient un vide entre elleseptre et ton char,

avait dû boucher ce vide était absent, eta mère, ô gué !

la commode on pouvait voir par cette oua mère.

galetas des Jondrette. La commisérationdre et farouche dont Combeferre le sa curiosité. Ce trou faisait une espèceit à ce couplet une sorte de grandeur permis de regarder l'infortune en traître is, pensif et l'œil au plafond, répéta – Voyons un peu ce que c'est que ces halement : Ma mère ?...

Marius, et où ils en sont.

Il escalada la commode, approcha s ent, il sentit sur son épaule la main d'En- crevasse et regarda. ui dit Enjolras, ma mère, c'est la Répu-

Chapitre VI.

Res angusta

ssa à Marius un ébranlement profond, et iste dans l'âme. Il éprouva ce qu'éprouve re au moment où on l'ouvre avec le fer r le grain de blé ; elle ne sent que la ssaillement du germe et la joie du fruit lus tard.

ombre. Il venait à peine de se faire une ic déjà la rejeter ? il s'affirma à lui-même déclara qu'il ne voulait pas douter, et douter malgré lui. Être entre deux reli- t on n'est pas encore sorti, l'autre où l'on e entré, cela est insupportable ; et ces plaisent qu'aux âmes chauves-souris. e prunelle franche, et il lui fallait de la es demi-jours du doute lui faisaient mal. on désir de rester où il était et de s'en invinciblement contraint de continuer, miner, de penser, de marcher plus loin. le conduire ? il craignait, après avoir fait l'avaient rapproché de son père, de faire pas qui l'en éloigneraient. Son malaise tes les réflexions qui lui venaient. L'es- lessinait autour de lui. Il n'était d'accord and-père, ni avec ses amis ; téméraire é pour les autres ; et il se reconnut dou- du côté de la vieillesse, et du côté de la sa d'aller au café Musain.

ble où était sa conscience, il ne songeait e certains côtés sérieux de l'existence. la vie ne se laissent pas oublier. Elles ment lui donner leur coup de coude.

maître de l'hôtel entra dans la chambre dit :

Courfeyrac a répondu pour vous.

e faudrait de l'argent.

rfeyrac de venir me parler, dit Marius.

venu, l'hôte les quitta. Marius lui conta pas songé à lui dire encore, qu'il était monde et n'ayant pas de parents.

ous devenir ? dit Courfeyrac.

is rien, répondit Marius.

ous faire ?

is rien.

s de l'argent ?

ancs.

us que je vous en prête ?

s des habits ?

s des bijoux ?

re.

?

ici.

n marchand d'habits qui vous prendra et un pantalon.

— Vous n'aurez plus qu'un pantalon et un chapeau et un habit.

— Et mes bottes.

— Quoi ! vous n'irez pas pieds nus ?

— Ce sera assez.

— Je sais un horloger qui vous montre.

— C'est bon.

— Non, ce n'est pas bon. Que ferez-vous ?

— Tout ce qu'il faudra. Tout l'honnêtement ?

— Savez-vous l'anglais ?

— Non.

— Savez-vous l'allemand ?

— Non.

— Tant pis.

— Pourquoi ?

— C'est qu'un de mes amis, libraire d'encyclopédie pour laquelle vous auriez des articles allemands ou anglais. C'est ma fille.

— J'apprendrai l'anglais et l'allemand.

— Et en attendant ?

— En attendant je mangerai mes articles.

On fit venir le marchand d'habits. Il avait une froque vingt francs. On alla chez l'horloger. Il avait une montre quarante-cinq francs.

— Ce n'est pas mal, disait Marius à son père.

— Ce n'est pas mal, disait Marius à son père. — Il prit les seize sous et donna les seize sous.

— Et la note de l'hôtel ? observa Courfeyrac.

— Tiens, j'oubliais, dit Marius.

L'hôte présenta sa note qu'il fallut payer.

— Il me reste dix francs, dit Marius.

— Diable, fit Courfeyrac, vous mangerez pendant que vous apprendrez l'anglais et pendant que vous apprendrez l'allemand une langue bien vite ou une pièce de dentelle lentement.

Cependant la tante Gillenormand, assise à son piano, sonnait au fond dans les occasions tristes et dans les déterrer le logis de Marius. Un matin, elle revenait de l'école, il trouva une lettre de sa tante. Elle était datée de Paris et contenait *soixante pistoles, c'est-à-dire six cents francs*, et une boîte cachetée.

Marius renvoya les trente louis à sa tante par une lettre respectueuse où il déclarait avoir pris soin de son existence et pouvoir suffire désormais à ses besoins. En ce moment-là il lui restait trois louis.

La tante n'informa point le grand-père de ce qu'elle avait fait. Elle fut de peur d'achever de l'exaspérer. D'ailleurs elle dit : Qu'on ne me parle jamais de ce business.

Marius sortit de l'hôtel de la porte de la rue de la Harpe, ne voulant pas s'y endetter.

onterie est une honte.
 plus morne que de la voir s'ébattre et
 oleter dans la chambre avec des mouve-
 que le jour effare, ou qui a l'aile cassée.
 rec d'autres conditions d'éducation et de
 e gaie et libre de cette jeune fille eût pu
 ose de doux et de charmant. Jamais par-
 la créature née pour être une colombe
 n une orfraie. Cela ne se voit que parmi

jeait, et la laissait faire.

cha de la table.

le, des livres !

aversa son œil vitreux. Elle reprit, et son
 it ce bonheur de se vanter de quelque
 ulle créature humaine n'est insensible :
 e, moi.

vement le livre ouvert sur la table, et lut
 ent :

ral Bauduin reçut l'ordre d'enlever avec
 ns de sa brigade le château de Hougou-
 milieu de la plaine de Waterloo... »

mpit :

erloo ! Je connais ça. C'est une bataille
 Mon père y était. Mon père a servi dans
 us sommes joliment bonapartistes chez
 st contre les Anglais Waterloo.

livre, prit une plume, et s'écria :

écrire aussi !

la plume dans l'encre, et se tournant vers

ous voir ? Tenez, je vais écrire un mot

Le eût eu le temps de répondre, elle écrivit
 de papier blanc qui était au milieu de la
es sont là.

la plume :

as de fautes d'orthographe. Vous pou-
 bus avons reçu de l'éducation, ma sœur
 l'avons pas toujours été comme nous
 n'étions pas faites....

ta, fixa sa prunelle éteinte sur Marius, et
 n disant avec une intonation qui conte-
 angoisses étouffées par tous les cy-

t à fredonner ces paroles sur un air gai :

n père.

re.

elle achevé ce couplet qu'elle s'écria :

s quelquefois au spectacle, monsieur
 y vais. J'ai un petit frère qui est ami avec
 qui me donne des fois des billets. Par
 me pas les banquettes de galeries. On y
 st mal. Il y a quelquefois du gros monde ;
 onde qui sent mauvais.

nsidéra Marius, prit un air étrange, et lui

« P. S. — Ma fille attendra vos ordres
Marius. »

Cette lettre, au milieu de l'aventure où
pait Marius depuis la veille au soir, c'était
dans une cave. Tout fut brusquement é

Cette lettre venait d'où venaient les
C'était la même écriture, le même style,
graphie, le même papier, la même odeur

Il y avait cinq missives, cinq histo
cinq signatures, et un seul signataire. L
pañol don Alvarès, la malheureuse m
poète dramatique Genflot, le vieux com
se nommaient tous les quatre Jondre
Jondrette lui-même s'appelait Jondrette

Depuis assez longtemps déjà que M
masure, il n'avait eu, nous l'avons dit, qu
occasions de voir, d'entrevoir même son
sinage. Il avait l'esprit ailleurs, et où es
regard. Il avait dû plus d'une fois crois
dans le corridor ou dans l'escalier ; mai
lui que des silhouettes ; il y avait pris s
la veille au soir il avait heurté sur le bou
reconnaître les filles Jondrette, car c'ét
elles, et que c'était à grand'peine que ce
d'entrer dans sa chambre, avait éveillé
le dégoût et la pitié, un vague souvenir d
trée ailleurs.

Maintenant il voyait clairement tou
que son voisin Jondrette avait pour in
détresse d'exploiter la charité des pers
santes, qu'il se procurait des adresses,
sous des noms supposés à des gens qu
et pitoyables des lettres que ses filles p
risques et périls, car ce père en était là d
filles ; il jouait une partie avec la destinée
au jeu. Marius comprenait que probable
par leur fuite de la veille, par leur essouff
terreur, et par ces mots d'argot qu'il ava
infortunées faisaient encore on ne sai
sombres, et que de tout cela, il était ré
de la société humaine telle qu'elle est f
rables êtres qui n'étaient ni des enfants
des femmes, espèces de monstres imp
produits par la misère.

Tristes créatures sans nom, sans
auxquelles ni le bien, ni le mal ne sont pl
qui, en sortant de l'enfance, n'ont déjà p
monde, ni la liberté, ni la vertu, ni la resp
écloses hier, fanées aujourd'hui, pareill
tombées dans la rue que toutes les bou
attendant qu'une roue les écrase.

Cependant, tandis que Marius attac
regard étonné et douloureux, la jeune fill
dans la mansarde avec une audace de
déménait sans se préoccuper de sa nud
sa chemise défectueuse et déchirée lui tom
la ceinture. Elle remuait les chaises, elle
objets de toilette posés sur la commo
aux vêtements de Marius, elle furetait
dans les coins.

— Tiens, dit-elle, vous avez un miroir

Et elle fredonnait, comme si elle eût
bribes de vaudeville, des refrains folâ
gutturale et rauque faisait lugubres. S
diesse perçait je ne sais quoi de contr

Chapitre I. Marius indigent

évère pour Marius. Manger ses habits
n'était rien. Il mangea de cette chose
l'on appelle *de la vache enragée*. Chose
tient les jours sans pain, les nuits sans
pains sans chandelle, l'âtre sans feu, les
travail, l'avenir sans espérance, l'habit
le vieux chapeau qui fait rire les jeunes
qu'on trouve fermée le soir parce qu'on
n loyer, l'insolence du portier et du gar
ements des voisins, les humiliations, la
les besognes quelconques acceptées,
mortelle, l'accablement. Marius apprit
vivre tout cela, et comment ce sont sou
choses qu'on ait à dévorer. À ce mo
ment où l'homme a besoin d'orgueil parce
l'amour, il se sentit moqué parce qu'il
était ridicule parce qu'il était pauvre. À l'âge
vous gonfle le cœur d'une fierté impé
plus d'une fois ses yeux sur ses bottes
rennait les hontes injustes et les rougeurs
de la misère. Admirable et terrible épreuve
sortent infâmes, dont les forts sortent
et où la destinée jette un homme, toutes
peut avoir un gredin ou un demi-dieu.

beaucoup de grandes actions dans les
il y a des bravoures opiniâtres et igno
endent pied à pied dans l'ombre contre
le fatal des nécessités et des turpitudes.
térieux triomphes qu'aucun regard ne
renommée ne paye, qu'aucune fanfare
e, le malheur, l'isolement, l'abandon, la
des champs de bataille qui ont leurs hé
cours plus grands parfois que les héros

et rares natures sont ainsi créées ; la mi
poujours marâtre, est quelquefois mère ;
fante la puissance d'âme et d'esprit ; la
l'orgueil de la fierté ; le malheur est un bon
gagnant.

ment dans la vie de Marius où il balayait
il achetait un sou de fromage de Brie
où il attendait que la brune tombât pour
z le boulanger, et y acheter un pain qu'il
ement dans son grenier, comme s'il l'eût
is on voyait se glisser dans la boucherie
leu des cuisinières goguenardes qui le
jeune homme gauche portant des livres
qui avait l'air timide et furieux, qui en
on chapeau de son front où perlait la
profond salut à la bouchère étonnée, un
arçon boucher, demandait une côtelette
avait six ou sept sous, l'enveloppait de
t sous son bras entre deux livres, et s'en
arius. Avec cette côtelette, qu'il faisait
il vivait trois jours.

pour il mangeait la viande, le second jour
laisse, le troisième jour il rongait l'os.

À plusieurs reprises la tante Gillen tentatives, et lui adressa les soixante p les renvoya constamment, en disant qu de rien.

Il était encore en deuil de son père d tion que nous avons racontée s'était fai lors, il n'avait plus quitté les vêtements n ses vêtements le quittèrent. Un jour vin d'habit. Le pantalon allait encore. Que rac, auquel il avait de son côté rendu offices, lui donna un vieil habit. Pour tren le fit retourner par un portier quelconq habit neuf. Mais cet habit était vert. A sortit plus qu'après la chute du jour. C son habit était noir. Voulant toujours êt vêtissait de la nuit.

À travers tout cela, il se fit recevoir censé habiter la chambre de Courfeyr cente et où un certain nombre de bo soutenus et complétés par des volumes pareillés figuraient la bibliothèque voulu ments. Il se faisait adresser ses lettres d

Quand Marius fut avocat, il en info père par une lettre froide, mais pleine d de respect. M. Gillenormand prit la lett blement, la lut, et la jeta, déchirée en q Deux ou trois jours après, mademoisell entendit son père qui était seul dans sa parlait tout haut. Cela lui arrivait chaq très agité. Elle prêta l'oreille ; le vieillard n'étais pas un imbécile, tu saurais qu'on à la fois baron et avocat.

Chapitre IV. se dans la misère

La fille était debout dans la porte entre- ne du galetas où le jour paraissait était face de la porte et éclairait cette figure lafarde. C'était une créature hâve, ché ; rien qu'une chemise et une jupe sur onnante et glacée. Pour ceinture une fi- ure une ficelle, des épaules pointues sor- ise, une pâleur blonde et lymphatique, erreuses, des mains rouges, la bouche égradée, des dents de moins, l'œil terne, s formes d'une jeune fille avortée et le ille femme corrompue ; cinquante ans ans ; un de ces êtres qui sont tout en- et horribles et qui font frémir ceux qu'ils urer.

Il levé et considérait avec une sorte de presque pareil aux formes de l'ombre s rêves.

poignant surtout, c'est que cette fille e au monde pour être laide. Dans sa pre- elle avait dû même être jolie. La grâce de pre contre la hideuse vieillesse anticipée et de la pauvreté. Un reste de beauté ce visage de seize ans, comme ce pâle t sous d'affreuses nuées à l'aube d'une

était pas absolument inconnu à Marius. pelier l'avoir vu quelque part.

z-vous, mademoiselle ? demanda-t-il.

répondit avec sa voix de galérien ivre : lettre pour vous, monsieur Marius.

Marius par son nom ; il ne pouvait dou- à lui qu'elle eût affaire ; mais qu'était-ce comment savait-elle son nom ?

re qu'il lui dît d'avancer, elle entra. Elle nt, regardant avec une sorte d'assurance eur toute la chambre et le lit défait. Elle nus. De larges trous à son jupon lais- ongues jambes et ses genoux maigres.

effet une lettre à la main qu'elle présen-

ouvrant cette lettre remarqua que le pain e et énorme était encore mouillé. Le uvait venir de bien loin. Il lut :

ble voisin, jeune homme !

vos bontés pour moi, que vous avez e il y a six mois. Je vous bénis, jeune le aînée vous dira que nous sommes au de pain depuis deux jours, quatre non épouse malade. Si je ne suis point a pensée, je crois devoir espérer que éreux s'humanisera à cet exposé et vous ésir de m'être propice en daignant me ger bienfait.

ec la considération distinguée qu'on doit s de l'humanité,

Marius se tourna vivement, et vit une

Chapitre II. Marius pauvre

misère comme de tout. Elle arrive à
e. Elle finit par prendre une forme et se
égète, c'est-à-dire on se développe d'une
chétive, mais suffisante à la vie. Voici de
l'existence de Marius Pontmercy s'était

du plus étroit, le défilé s'élargissait un
À force de labeur, de courage, de per-
e volonté, il était parvenu à tirer de son
sept cents francs par an. Il avait appris
nglais. Grâce à Courfeyrac qui l'avait mis
son ami le libraire, Marius remplissait
re-librairie le modeste rôle d'*utilité*. Il fai-
ectus, traduisait des journaux, annotait
mpilait des biographies, etc. Produit net,
sept cents francs. Il en vivait. Pas mal.
us l'allons dire.

ppait dans la mesure Gorbeau, moyen-
uel de trente francs, un taudis sans che-
abinet où il n'y avait, en fait de meubles,
ble. Ces meubles étaient à lui. Il donnait
mois à la vieille principale locataire pour
yer le taudis et lui apporter chaque matin
aude, un œuf frais et un pain d'un sou. De
et œuf, il déjeunait. Son déjeuner variait
e sous selon que les œufs étaient chers
. À six heures du soir, il descendait rue
dîner chez Rousseau, vis-à-vis Basset le
ampes du coin de la rue des Mathurins.
as de soupe. Il prenait un plat de viande
demi-plat de légumes de trois sous, et
trois sous. Pour trois sous, du pain à
nt au vin, il buvait de l'eau. En payant au
geait majestueusement madame Rous-
oque toujours grasse et encore fraîche,
ou au garçon, et madame Rousseau lui
ire. Puis il s'en allait. Pour seize sous, il
ire et un dîner.

nt Rousseau, où l'on vidait si peu de bou-
e carafes, était un calmant plus encore
t. Il n'existe plus aujourd'hui. Le maître
surnom ; on l'appelait *Rousseau l'aqua-*

ner quatre sous, dîner seize sous ; sa
pûtait vingt sous par jour ; ce qui fai-
oixante-cinq francs par an. Ajoutez les
loyer et les trente-six francs à la vieille,
henus frais ; pour quatre cent cinquante
était nourri, logé et servi. Son habille-
cent francs, son linge cinquante francs,
ge cinquante francs, le tout ne dépassait
nquante francs. Il lui restait cinquante
che. Il prêtait dans l'occasion dix francs
rfeyrac avait pu lui emprunter une fois
. Quant au chauffage, n'ayant pas de
us l'avait « simplifié ».

toujours deux habillements complets ;
r tous les jours », l'autre tout neuf, pour

les occasions. Les deux étaient noirs en attendant que l'on soulage notre trois chemises, l'une sur lui, l'autre dans des sacs bien fatals pour d'aucuns et la troisième chez la blanchisseuse. Il lui trop protecteur pour d'autres. mesure qu'elles s'usaient. Elles étaient votre présence ou votre offrande, si vous déchirées, ce qui lui faisait boutonner son menton. et je vous prie de vouloir bien agréer respectueux avec lesquels je m'honore

Pour que Marius en vînt à cette situation il avait fallu des années. Années rude à traverser, les autres à gravir. Mais il avait tout subi, en faisant serviteur, il avait tout fait, excepté des dettes. « Artiste dramatique. » témoignage que jamais il n'avait dû un de ces quatre lettres, Marius ne se trouva Pour lui, une dette, c'était le commencement d'un malheur avancé qu'auparavant. vage. Il se disait même qu'un créancier des signataires ne donnait son maître ; car un maître ne possède que un créancier possède votre dignité et s semblaient venir de quatre individus ter. Plutôt que d'emprunter il ne mange Alvarès, la femme Balizard, le poète Genou beaucoup de jours de jeûne. Sentant dramatique Fabantou, mais ces lettres extrémités se touchent et que, si l'on s'étonne qu'elles étaient écrites toutes l'abaissement de fortune peut mener me écriture. d'âme, il veillait jalousement sur sa fierté de là, sinon qu'elles venaient de la ou telle démarche qui, dans toute autre ? paru déférence, lui semblait platitude, etc cela rendait la conjecture plus vraisemblable. Il ne hasardait rien, ne voulant pas rec grossier et jauni, était le même pour les le visage une sorte de rougeur sévère de tabac était la même, et, quoiqu'on eût jusqu'à l'âpreté. cherché à varier le style, les mêmes fautes

Dans toutes ses épreuves il se sentait y reproduisaient avec une tranquillité et quelquefois même porté par une forme de lettres Genflot n'en était pas avait en lui. L'âme aide le corps, et à de le capitaine espagnol. ments le soulève. C'est le seul oiseau qu'on deviner ce petit mystère était peine incage.

À côté du nom de son père, un mot. Marius était trop triste pour bien gravé dans le cœur de Marius, le nom d'une plaisanterie du hasard et pour se Marius, dans sa nature enthousiaste et paraissait vouloir jouer avec lui le pavé nait d'une sorte d'auréole l'homme auquel semblait qu'il était à Colin-Maillard entre sée, il devait la vie de son père, ces gens qui se moquaient de lui. qui avait sauvé le colonel au milieu de Waterloo d'ailleurs que ces lettres apparballes de Waterloo. Il ne séparait jamais les filles que Marius avait rencontrées de cet homme du souvenir de son père. Après tout, c'étaient des paperasses sociait dans sa vénération. C'était une chose sans aucune valeur.

à deux degrés, le grand autel pour le mettre dans l'enveloppe, jeta le tout dans pour Thénardier. Ce qui redoublait l'attachement.

sa reconnaissance, c'est l'idée de l'infirmité du matin, il venait de se lever et de voir Thénardier tombé et englouti. Marius avait de se mettre au travail lorsqu'on à Montfermeil la ruine et la faillite du père étaient à sa porte.

bergiste. Depuis il avait fait des efforts possédait rien, il n'était jamais sa clef, si sir sa trace et tâcher d'arriver à lui parfois, fort rarement, lorsqu'il travaillait à abîme de la misère où Thénardier avait bressé. Du reste, même absent, il laissait avait battu tout le pays ; il était allé à Courcy. — On vous volera, disait mame à Gournay, à Nogent, à Lagny. Pendant ? disait Marius. — Le fait est pourtant s'y était acharné, dépensant à ces exploits avait volé une vieille paire de bottes, au d'argent qu'il épargnait. Personne n'avait vu de mame Bougon.

de nouvelles de Thénardier ; on le croyait en second coup, très doux comme le étranger. Ses créanciers l'avaient cherché, mais ils n'avaient rien trouvé. Marius.

nement, et n'avaient pu mettre la main sur lui. s'accusait et s'en voulait presque de ne pas trouver que vous voulez, mame Bougon ? reprit ses recherches. C'était la seule dette qu'il avait eue. Il quitta des yeux les livres et les manuscrits le Colonel, et Marius tenait à honneur de sa table.

Comment ! pensait-il, quand mon père n'était pas celle de mame Bougon, sur le champ de bataille, Thénardier, l'homme qui avait été tué, comment trouver à travers la fumée et la mitraille l'homme qui avait été tué.

sur ses épaules, et il ne lui devait rien de plus. Elle était sourde, cassée, étranglée, éraillée, qui dois tant à Thénardier, je ne saurais pas dire à quel homme enroué d'eau-de-vie et de dans cette ombre où il agonise et le regardait.

Marius passa à la troisième lettre, de la vie ! Oh ! je le retrouverai ! — Pour les précédentes une supplique ; on y lisait en effet, Marius eût donné un de ses

« Monsieur Pabourgeot, électeur de la misère, tout son sang. Revoir bonnetier en gros, rue Saint-Denis au centre un service quelconque à Thénardier, Fers.

« Je me permets de vous adresser ce que je suis là ! disposez de moi ! — c'était le plus magnifique rêve de Marius.

paties et de vous intéresser à un homme qui vient d'envoyer un drame au théâtre-français. L'histoire en est historique, et l'action se passe au commencement des temps de l'empire. Le style, je crois, est éloquent, et peut avoir quelque mérite. Il y a de la musique, et peut-être chanter à quatre endroits. Le comique, le tragique, le prévu, s'y mêlent à la variété des caractères. Une teinte de romantisme répandue légèrement sur l'intrigue qui marche mystérieusement, et des péripéties frappantes, se dénouent au milieu de coups de scènes éclatants.

« Mon but principal est de satisfaire l'âme progressive de notre époque, la mode, cette capricieuse et bizarre qui change presque à chaque nouveau vent.

« Malgré ces qualités j'ai lieu de craindre l'envie, la jalousie, l'égoïsme des auteurs privilégiés, l'exclusion du théâtre, car je n'ignore pas que dans ce monde dont on abreuve les nouveaux venus.

« Monsieur Pabourgeot, votre juste et éclairé protecteur des gants de lettres m'a permis d'envoyer ma fille qui vous exposera notre drame. Elle est pauvre, manquant de pain et de feu dans ce moment d'hiver. Vous dire que je vous prie d'agréer ce que je désire vous faire de mon drame, et que je ferai, c'est vous prouver combien j'ai besoin de l'honneur de m'abriter sous votre égide, et de vous écrire de votre nom. Si vous daignez recevoir ma plus modeste offrande, je m'occuperai de vous adresser une pièce de vers pour vous payer mon tribut de naissance. Cette pièce, que je tâcherai de vous adresser parfaite que possible, vous sera envoyée par le premier courrier insérée au commencement du drame et placée sur la scène.

« À Monsieur,
« Et Madame Pabourgeot,
« Mes hommages les plus respectueux
« Genflot, homme de lettres.

« P. S. Ne serait-ce que quarante sous par mois ?
« Excusez-moi d'envoyer ma fille et de ne pas vous présenter moi-même, mais de tristes circonstances ne me permettent pas, hélas ! de sortir.

Marius ouvrit enfin la quatrième lettre. Elle était adressée sur l'adresse : *Au monsieur bienfaiteur, à Monsieur de Saint-Jacques-du-Haut-Pas*. Elle contenait les lignes :

« Homme bienfaiteur,
« Si vous daignez accompagner ma fille, elle vous rendra une calamité misérable, et je vous en remercie par ce certificat.

« À l'aspect de ces écrits votre âme se trouva mue d'un sentiment de sensible bien-être. Les vrais philosophes éprouvent toujours de ces sensations.

« Convenez, homme compatissant, que c'est le plus cruel besoin, et qu'il est bien difficile d'obtenir quelque soulagement, de le faire dépendre de l'autorité comme si l'on n'était pas libre

Chapitre III. Quadrifrons

il se déshabillait pour se coucher, sa dans la poche de son habit le paquet essé sur le boulevard. Il l'avait oublié. Il avait cru utile de l'ouvrir, et que ce paquet était l'adresse de ces jeunes filles, si, en appartenait, et dans tous les cas les renseignements nécessaires pour le restituer à la personne

loppe.

Le paquet était cacheté et contenait quatre lettres, également.

Les lettres y étaient mises.

Elles exhalaient une odeur d'affreux tabac.

La première lettre était adressée : à *Madame, marquise de Gruchery, place vis-à-vis la chambre*

Il se dit qu'il trouverait probablement là les renseignements qu'il cherchait, et que d'ailleurs la lettre n'étant pas cachetée, il était vraisemblable qu'elle pouvait être lue sans difficulté.

La lettre était ainsi conçue :

Madame la marquise,

La clémence et pitié est celle qui unit les hommes et maintient la société. Promenez votre sentiment sur un regard de compassion sur cette pauvre victime de la loyauté et d'attachement à la cause de la légitimité, qu'il a payé de son sang, de sa fortune, toute, pour défendre cette cause, et qui se trouve dans la plus grande misère. Il ne faut pas que votre honorable personne l'accorde sans lui conserver une existence extrêmement honorable, militaire d'éducation et d'honneur plein de respect. Comptez d'avance sur l'humanité qui vous est due, et sachez que l'intérêt que Madame la marquise porte à elle-même, aussi malheureuse. Leur prière ne sera pas vaine, et leur reconnaissance conservera son effet.

Je vous prie de sentiments respectueux avec lesquelles je suis, Madame,

Le capitaine espagnol de cavalerie, royal, qui se trouve en France et qui voyage pour se procurer les ressources pour continuer son

La lettre n'était jointe à la signature. Marius avait lu l'adresse dans la deuxième lettre dont la teneur était : à *Madame, madame la comtesse de Cassette, n° 9.*

Marius y lut :

Madame la comtesse,

Malheureuse mère de famille de six enfants, le dernier n'a que huit mois. Moi malade et sans ressources, j'ai été abandonnée de mon mari et je n'ai aucune ressource au monde. Je vous prie de m'excuser de ma reuse indigence.

Je vous prie de Madame la comtesse, elle a l'honneur de vous adresser, avec un profond respect,

Le capitaine de Lizard. »

Il revint sur ses pas, il appela, il ne le
il pensa qu'elles étaient déjà loin, mit le
poche, et s'en alla dîner.

Chemin faisant, il vit dans une allée
fretard une bière d'enfant couverte d'un
sur trois chaises et éclairée par une cha
filles du crépuscule lui revinrent à l'espr

— Pauvres mères ! pensa-t-il. Il y a
triste que de voir ses enfants mourir ;
mal vivre.

Puis ces ombres qui variaient sa t
tirent de la pensée, et il retomba dans
tions habituelles. Il se remit à songer
d'amour et de bonheur en plein air et e
sous les beaux arbres du Luxembourg.

— Comme ma vie est devenue son
il. Les jeunes filles m'apparaissent touj
autrefois c'étaient les anges ; mainten
goules.

Chapitre III. Marius grandi

Marius avait vingt ans. Il y avait trois
quitté son grand-père. On était resté dans
des de part et d'autre, sans tenter de
et sans chercher à se revoir. D'ailleurs,
bon ? pour se heurter ? Lequel eût eu
? Marius était le vase d'airain, mais le
nd était le pot de fer.

Marius s'était mépris sur le cœur de son
c'était figuré que M. Gillenormand ne
mé, et que ce bonhomme bref, dur et
criait, tempêtait et levait la canne, n'avait
plus que cette affection à la fois légère
bérontes de comédie. Marius se tromp
pères qui n'aiment pas leurs enfants ; il
aieul qui n'adore son petit-fils. Au fond,
t, M. Gillenormand idolâtrait Marius. Il
façon, avec accompagnement de bour
de gifles ; mais, cet enfant disparu, il se
oir dans le cœur. Il exigea qu'on ne lui
n regrettant tout bas d'être si bien obéi.
rs temps il espéra que ce buonapartiste,
erroriste, ce septembriseur reviendrait.
es se passèrent, les mois se passèrent,
passèrent ; au grand désespoir de M.
buveur de sang ne reparut pas. — Je ne
t pas faire autrement que de le chasser,
d-père, et il se demandait : si c'était à re
je ? Son orgueil sur-le-champ répondait
ille tête qu'il hochait en silence répon
non. Il avait ses heures d'abattement.
quait. Les vieillards ont besoin d'affec
e soleil. C'est de la chaleur. Quelle que
ure, l'absence de Marius avait changé
en lui. Pour rien au monde, il n'eût voulu
rs ce « petit drôle » mais il souffrait. Il
amais de lui, mais il y pensait toujours.
en plus retiré, au Marais. Il était encore,
s, gai et violent, mais sa gaieté avait une
ve comme si elle contenait de la douleur
et ses violences se terminaient toujours
l'accablement doux et sombre. Il disait
Oh ! s'il revenait, quel bon soufflet je lui

ante, elle pensait trop peu pour aimer
Marius n'était plus pour elle qu'une espèce
pire et vague ; et elle avait fini par s'en
sup moins que du chat ou du perroquet
e qu'elle avait.

ressait la souffrance secrète du père Gil
t qu'il la renfermait tout entière et n'en
iner. Son chagrin était comme ces four
ment inventées qui brûlent leur fumée.
rrivait que des officieux malencontreux
Marius, et lui demandaient : — Que fait,
monsieur votre petit-fils ? — Le vieux
dait, en soupirant, s'il était trop triste, ou
chiquenaude à sa manchette, s'il voulait

paraître gai : — Monsieur le baron Pont dans quelque coin.

Pendant que le vieillard regrettait, M dissait. Comme à tous les bons cœurs avait ôté l'amertume. Il ne pensait à M qu'avec douceur, mais il avait tenu à ne voir de l'homme *qui avait été mal pour so* maintenant la traduction mitigée de ses gnations. En outre, il était heureux d'avo souffrir encore. C'était pour son père. La le satisfaisait et lui plaisait. Il se disait de joie que — *c'était bien le moins* ; qu expiation ; — que, — sans cela, il eût été et plus tard, de son indifférence impie et pour un tel père ; qu'il n'aurait pas été père eût eu toute la souffrance, et lui rien d'ailleurs que ses travaux et son dénû à la vie héroïque du colonel ? qu'enfin s de se rapprocher de son père et de lui red'être vaillant contre l'indigence comme brave contre l'ennemi ; et que c'était là que le colonel avait voulu dire par ce *digne*. — Paroles que Marius continuait sur sa poitrine, l'écrit du colonel ayant dans son cœur.

Et puis, le jour où son grand-père il n'était encore qu'un enfant, maintenant homme. Il le sentait. La misère, insistait, bonne. La pauvreté dans la jeunesse, dit, a cela de magnifique qu'elle tourne vers l'effort et toute l'âme vers l'aspiration met tout de suite la vie matérielle à deuse ; de là d'inexprimables élans vers jeune homme riche a cent distractions bisières, les courses de chevaux, la chasse, le tabac, le jeu, les bons repas, et les tions des bas côtés de l'âme aux déshauts et délicats. Le jeune homme p de la peine pour avoir son pain ; il mangé, il n'a plus que la rêverie. Il va gratis que Dieu donne ; il regarde le castres, les fleurs, les enfants, l'humanité il souffre, la création dans laquelle il ray tant l'humanité qu'il voit l'âme, il regard tion qu'il voit Dieu. Il rêve, et il se sent encore, et il se sent tendre. De l'égoïsme qui souffre, il passe à la compassion médite. Un admirable sentiment éclate soi et la pitié pour tous. En songeant à sans nombre que la nature offre, donne âmes ouvertes et refuse aux âmes ferm à plaindre, lui millionnaire de l'intelligence naires de l'argent. Toute haine s'en va mesure que toute clarté entre dans son est-il malheureux ? Non. La misère d'un n'est jamais misérable. Le premier jeune pauvre qu'il soit, avec sa santé, sa force, ses yeux brillants, son sang qui circule d cheveux noirs, ses joues fraîches, ses dents blanches, son souffle pur, fera t un vieil empereur. Et puis chaque mat gagner son pain ; et tandis que ses ma pain, son épine dorsale gagne de la fier gagne des idées. Sa besogne finie, il rev ineffables, aux contemplations, aux joie

Chapitre II. Trouvaille

as cessé d'habiter la mesure Gorbeau. tion à personne.

que, à la vérité, il n'y avait plus dans autres habitants que lui et ces Jondrette le fois acquitté le loyer, sans avoir du rlé ni au père, ni aux filles. Les autres nt déménagés ou morts, ou avaient été le paiement.

et hiver-là, le soleil s'était un peu montré di, mais c'était le 2 février, cet antique leur dont le Soleil traître, précurseur k semaines, a inspiré à Mathieu Laensers restés justement classiques :

qu'il luiserne,

la caverne.

it de sortir de la sienne. La nuit tom ure d'aller dîner ; car il avait bien fallu iner, hélas ! ô infirmités des passions

franchir le seuil de sa porte que mame en ce moment-là même tout en pronon ble monologue :

qui est bon marché à présent ? tout est la peine du monde qui est bon marché ; n, la peine du monde !

ait à pas lents le boulevard vers la bar gner la rue Saint-Jacques. Il marchait haissée.

il se sentit coudoyé dans la brume ; et vit deux jeunes filles en haillons, mince, l'autre un peu moins grande, pidement, essoufflées, effarouchées, et air de s'enfuir ; elles venaient à sa ren ent pas vu, et l'avaient heurté en pas tinguait dans le crépuscule leurs figures es décoiffées, leurs cheveux épars, leurs leurs jupes en guenilles et leurs pieds urant, elles se parlaient. La plus grande très basse :

s sont venus. Ils ont manqué me pincer dait : — Je les ai vus. J'ai cavale, cavale,

prit, à travers cet argot sinistre, que les es sergents de ville avaient failli saisir ts, et que ces enfants s'étaient échap

ncèrent sous les arbres du boulevard firent pendant quelques instants dans espèce de blancheur vague qui s'effaçait arrêté un moment.

inuer son chemin, lorsqu'il aperçut un sâtre à terre à ses pieds. Il se baissa et ait une façon d'enveloppe qui paraissait piers.

ces malheureuses auront laissé tomber

de cheveux très blancs. Marius fut frappé, dans les obstacles, sur le pavé, dans de ces cheveux blancs et considéra cet homme quelquefois dans la boue ; la tête dans la chait à pas lents et comme absorbé dans la douleur, serein, doux, paisible, attentif, sensation douloureuse. Chose étrange, il lui paraissait peu, bienveillant ; et il bénit Dieu de M. Leblanc. C'étaient les mêmes cheveux deux richesses qui manquent à bien fil, autant que la casquette le laissait à l'avail qui le fait libre et la pensée qui le lève, seulement plus triste. Mais pour d'ouvrier ? qu'est-ce que cela voulait dire qui s'était passé en Marius. Il avait ce déguisement ? Marius fut très étonné de dire, un peu trop versé du côté de la à lui, son premier mouvement fut de se lever. Du jour où il était arrivé à gagner sa vie cet homme ; qui sait s'il ne tenait point à dire, il s'était arrêté là, trouvant bon qu'il cherchait ? En tout cas, il fallait se retrancher au travail pour donner à la de près et éclaircir l'énigme. Mais il se dit qu'il passait quelquefois des jours idée trop tard, l'homme n'était déjà plus à songer, plongé et englouti comme un quelque petite rue latérale, et Marius ne sentait plus les voluptés muettes de l'extase et du ver. Cette rencontre le préoccupa quelque temps. Il avait ainsi posé le problème de s'effaçait. — Après tout, se dit-il, ce n'est pas le moins possible du travail matériel qu'une ressemblance.

le plus possible du travail palpable ; mes, donner quelques heures à la vie reste dans l'infini. Il ne s'apercevait pas, que la contemplation ainsi par être une des formes de la paresse ; tenté de dompter les premières nécessités qu'il se reposait trop tôt.

tant que, pour cette nature énergique et ne pouvait être là qu'un état transitoire, et il luttait contre les inévitables complications Marius se réveillerait.

Et, bien qu'il fût avocat et quoi qu'en pensât le normand, il ne plaidait pas, il ne plaiderait pas. La rêverie l'avait détourné de la plaiderie avoués, suivre le palais, chercher des raisons. Pourquoi faire ? Il ne voyait aucune raison de gagner de l'argent. Cette librairie marquée avait fini par lui faire un travail sûr, un travail de labeur, qui, comme nous venons de dire, lui suffisait.

Les raisons pour lesquels il travaillait, M. Marius lui avait offert de le prendre chez lui, de lui fournir un travail régulier, et de lui donner cent francs par an. Être bien logé ! cent francs ! Sans doute. Mais renoncer à sa dignité d'homme de lettres ! la pensée de Marius, en acceptant, savait qu'elle était meilleure et pire en même temps, il savait qu'il perdait de la dignité ; c'était un homme et beau qui se changeait en une gêne ; quelque chose comme un aveugle qui ne voit plus. Il refusa.

Il était solitaire. Par ce goût qu'il avait de rester seul, et aussi pour avoir été par trop effrayé, il avait décidé de ne pas entrer dans le groupe des camarades. On était resté bons camarades ; mais on n'entraidait dans l'occasion de toutes les choses ; mais rien de plus. Marius avait deux amis, Courfeyrac, et un vieux, M. Mabeuf. Il avait un vieux. D'abord il lui devait la révolution ; il lui devait d'avoir connu et aimé un homme opprimé de la cataracte, disait-il.

Le vieux Mabeuf avait été décisif. Mais il n'était pas pourtant que M. Mabeuf eût été dans une autre chose que l'agent calme et improvidence. Il avait éclairé Marius par son savoir, comme fait une chandelle que l'on ne voit pas ; il avait été la chandelle et non le

quelqu'un.

Quant à la révolution politique intérieure, M. Mabeuf était tout à fait incapable de la vouloir et de la diriger.

Comme on retrouvera plus tard M. Mabeuf, ses mots ne sont pas inutiles.

Chapitre I. Marius, cherchant une place en chapeau, rencontre un homme en casquette

À l'automne ; l'hiver vint. Ni M. Leblanc ni Marius n'avaient remis les pieds au Luxembourg. Marius avait plus qu'une pensée, revoir ce doux et paisible pays. Il cherchait toujours, il cherchait partout, mais il trouvait rien. Ce n'était plus Marius le rêveur, c'était un homme résolu, ardent et ferme, le hardi et vaillant homme de la destinée, le cerveau qui échafaudait des plans, le jeune esprit encombré de plans, de projets, d'idées et de volontés ; c'était un homme tombé dans une tristesse noire. C'était un homme qui rebutait, la promenade le fatiguait, la solitude le désolait ; la vaste nature, si remplie autrefois de projets, de conseils, de perspectives, de projets, de seignements, était maintenant vide de tout, semblait que tout avait disparu.

Un jour, car il ne pouvait faire autrement ; un jour, il faisait plus dans ses pensées. À tout ce qu'il disait, il répondait tout bas sans cesse, il répondait à tout bas :
À quoi bon ?

Cent reproches. Pourquoi l'ai-je suivie ? Pourquoi ? Elle n'avait rien que de la voir ! Elle me regardait, elle me regardait, n'était pas immense ? Elle avait l'air de dire que ce n'était pas tout ? J'ai voulu avoir plus, j'ai voulu plus après cela. J'ai été absurde. C'est tout. Courfeyrac, auquel il ne confiait rien, mais qui devinait un peu tout, c'était Courfeyrac, avait commencé par le féliciter d'être si vaillant, s'en ébahissant d'ailleurs ; puis, voyant que Courfeyrac, dans cette mélancolie, il avait fini par lui dire :
C'est que tu as été simplement un animal.
Chaumière !

Il avait eu une confiance dans un beau soleil de septembre, et s'était laissé mener au bal de Sceaux par Courfeyrac et Grantaire, espérant, quel rêve ! Courfeyrac n'était peut-être là. Bien entendu, il n'y avait rien à chercher. — C'est pourtant ici qu'on retrouve les femmes perdues, grommelait Grantaire. Marius laissa ses amis au bal, et s'en alla seul, seul, las, fiévreux, les yeux troubles et ahuri de bruit et de poussière par les rues, au milieu des pleins d'êtres chantants qui revenaient à lui, saisi à côté de lui, découragé, aspirant à respirer la tête l'âcre senteur des noyers de la rue.

Marius vivait de plus en plus seul, égaré, accablé, dans une tristesse intérieure, allant et venant dans sa chambre, comme le loup dans le piège, quêtant partout d'amour.

Un jour, il avait fait une rencontre qui lui avait paru singulière. Il avait croisé dans les passages qui avoisinent le boulevard des Invalides un homme un ouvrier et coiffé d'une casquette, un homme qui laissait passer des mèches

Chapitre IV. M. Mabeuf

Mabeuf disait à Marius : *Certainement, opinions politiques*, il exprimait le véritable esprit. Toutes les opinions politiques lui étaient bonnes, et il les approuvait toutes sans distinction, et elles le laissaient tranquille, comme les Furies « les belles, les bonnes, les aimables », les *Euménides*. M. Mabeuf avait pour caractère d'aimer passionnément les plantes, et les fleurs. Il possédait comme tout le monde un jardin, et un potager. Il n'était ni royaliste, ni républicain, ni chartiste, ni orléaniste, ni anarchiste ; il n'était rien.

M. Mabeuf n'avait pas que les hommes s'occupassent de choses vaines et de billevesées comme la charte, la légitimité, la monarchie, la République, il avait dans ce monde toutes sortes de fleurs et d'arbustes qu'ils pouvaient regarder, et même d'in-folio et même d'in-trente-deux qu'ils pouvaient acheter. Il se gardait fort d'être inutile ; avoir un jardin n'empêchait pas de lire, être botaniste ne nuisait pas à d'être jardinier. Quand il avait connu le colonel, il avait eu cette sympathie entre le colonel et le colonel que le colonel faisait pour les fleurs, et le colonel pour les fruits. M. Mabeuf était parvenu à faire pousser des semences aussi savoureuses que les mirabelles de Saint-Germain ; c'est d'une de ses comtesses, née, à ce qu'il paraît, la mirabelle d'aujourd'hui, et non moins parfumée que la comtesse. Il allait à la messe plutôt par dévotion, et puis parce qu'aimant le visage des femmes, mais haïssant leur bruit, il ne les trouvait pas intéressantes et silencieuses. Sentant qu'il fallait être dans l'état, il avait choisi la carrière de médecin. Mais, au lieu de cela, il n'avait jamais réussi à aimer autant qu'un oignon de tulipe ou aucun autre que qu'un elzevir. Il avait depuis longtemps attendu lorsqu'un jour quelqu'un lui demanda : « vous ne vous êtes jamais marié ? » — Non, dit-il. Quand il lui arrivait parfois — à qui lui demandait : « vous n'avez pas ? — de dire : — Oh ! si j'étais riche ! » — il se voyait en lorgnant une jolie fille, comme le colonel, c'était en contemplant un bouquin. M. Mabeuf était une vieille gouvernante. Il était un peu dur, mais il dormait ses vieux doigts ankylosés, et ses mains ne s'arc-boutaient dans les plis de ses vêtements. Il avait écrit et publié une *Flore des environs de Paris* avec des planches coloriées, ouvrage assez estimé, qui lui avait fait vendre les cuivres et qu'il vendait huit sous deux ou trois fois par jour sonner chez lui, pour cela. Il en tirait bien deux mille francs par an, c'était à peu près là toute sa fortune. M. Mabeuf n'avait eu le talent de se faire, à force de travail et de temps, une collection précieuse de livres rares en tous genres. Il ne sortait jamais un livre sous le bras et il revenait souvent avec une décoration des quatre chambres au-dessus de sa tête, qui, avec un petit jardin, composaient

son logis, c'étaient des herbiers encadrés de vieilles vases de vieux maîtres. La vue d'un soleil le glaçait. De sa vie, il n'avait approché même aux Invalides. Il avait un estomac de frère curé, les cheveux tout blancs, plus de la bouche ni dans l'esprit, un tremblement dans le corps, l'accent picard, un rire enfantin, l'air d'un vieux mouton. Avec cela point de gloire d'autre habitude parmi les vivants qu'un air de la porte Saint-Jacques appelé Royol. Il avait voulu de naturaliser l'indigo en France.

Sa servante était, elle aussi, une vieille femme. La pauvre bonne vieille femme avait un chat, son matou, qui eût pu miauler le Misérables. La chapelle Sixtine, avait rempli son cœur d'une quantité de passion qui était en elle. Au lieu de n'être allé jusqu'à l'homme. Elle n'avait jamais aimé son chat. Elle avait, comme lui, des ambitions. Sa gloire était dans ses bonnets, toujours la même. Elle savait son temps le dimanche après la messe, elle avait son linge dans sa malle et à étaler sur son lit, elle en pièce qu'elle achetait et qu'elle ne faisait pas. Elle savait lire. M. Mabeuf l'avait surnommé *Plutarque*.

M. Mabeuf avait pris Marius en gré, étant jeune et doux, réchauffait sa timidité. La jeunesse avait été aux vieillards l'effet du soleil sans le vent. M. Mabeuf était saturé de gloire militaire, de poudre, de marches et de contre-marches, et de terribles batailles où son père avait donné de grands coups de sabre, il allait voir M. Mabeuf lui parlait du héros au point de vue de la gloire.

Vers 1830, son frère le curé était né tout de suite, comme lorsque la nuit venait et le jour s'était assombri pour M. Mabeuf. Un jour, un notaire — lui enleva une somme de cent francs qui était tout ce qu'il possédait du chef de son père. La révolution de Juillet amena la librairie. En temps de gêne, la première chose qui ne se vend pas, c'est une *Flore*. La *Flore de Caunteretz* s'arrêta court. Des semaines passèrent sans un acheteur. Quelquefois M. Mabeuf venait faire un coup de sonnette. — Monsieur, lui disait sa mère Plutarque, c'est le porteur d'eau. — Mabeuf quitta la rue Mézières, abdiqua son titre de marguillier, renonça à Saint-Sulpice, vendit son stock de livres, mais de ses estampes, et il tenait le moins, — et s'alla installer dans une maison du boulevard Montparnasse, où il demeura qu'un trimestre, pour deux raisons : premièrement, le rez-de-chaussée et le jardin étaient à louer cent francs et il n'osait pas mettre plus de cent francs à son loyer ; deuxièmement, étant venu à Paris, Fatou, il entendait toute la journée des choses qui lui étaient insupportables.

Il emporta sa *Flore*, ses cuivres, ses herbes sèches et ses livres, et s'établit près de la rue de la Harpe dans une espèce de chaumière du village de la Harpe où il avait pour cinquante écus par an de loyer et un jardin clos d'une haie avec puits. Il fit un déménagement pour vendre presque tout ce qu'il avait. Le jour de son entrée dans ce nouveau logis, il fut gai et cloua lui-même les clous pour accrocher les vases et les herbiers, il piocha son jard

huitième — Le mauvais pauvre

à en dire un mot.)
 Boulatruelle, le cantonnier déjà entr
 Laveuve.
 Finistère.
 Homère Hogu, nègre.
 Mardisoir.
 Dépêche.
 Fautleroy, dit Bouquetière.
 Glorieux, forçat libéré.
 Barrecarrosse, dit monsieur Dupont
 Lesplanade-du-Sud.
 Poussagrive.
 Carmagnolet.
 Kruideniers, dit Bizarro.
 Mangedentelle.
 Les-pieds-en-l'air.
 Demi-liards, dit Deux-milliards.
 Etc., etc.

Nous en passons, et non des pires. Ce
 figures. Ils n'expriment pas seulement
 des espèces. Chacun de ces noms ré
 rité de ces difformes champignons du
 civilisation. Ces êtres, peu prodigues de
 n'étaient pas de ceux qu'on voit passer
 Le jour, fatigués des nuits farouches
 s'en allaient dormir, tantôt dans les four
 dans les carrières abandonnées de M
 Montrouge, parfois dans les égouts. Ils

Que sont devenus ces hommes ?
 jours. Ils ont toujours existé. Horace
bubaiarum collegia, phannacopolae, mer
 tant que la société sera ce qu'elle est, ils
 sont. Sous l'obscur plafond de leur cav
 à jamais du suintement social. Ils revie
 toujours identiques ; seulement ils ne
 mêmes noms et ils ne sont plus dans le

Les individus extirpés, la tribu subsi
 Ils ont toujours les mêmes facultés.
 leur, la race se maintient pure. Ils devie
 dans les poches, ils flairent les montres
 sets. L'or et l'argent ont pour eux un
 des bourgeois naïfs dont on pourrait di
 volables. Ces hommes suivent patiem
 geois. Au passage d'un étranger ou d'
 ont des tressaillements d'araignée.

Ces hommes-là, quand, vers minu
 vard désert, on les rencontre ou on les
 effrayants. Ils ne semblent pas des hor
 formes faites de brume vivante ; on dir
 bituellement bloc avec les ténèbres, qu'
 distincts, qu'ils n'ont pas d'autre âme qu
 c'est momentanément, et pour vivre pe
 minutes d'une vie monstrueuse, qu'ils s
 gés de la nuit.

Que faut-il pour faire évanouir ces
 lumière. De la lumière à flots. Pas une c
 résiste à l'aube. Éclairez la société en d

dir, voyant que la mère Plutarque avait
 geait, il lui frappa sur l'épaule et lui dit
 Bah ! nous avons l'indigo !

visiteurs, le libraire de la porte Saint-
 rius, étaient admis à le voir dans sa
 sterlitz, nom tapageur qui lui était, pour
 désagréable.

omme nous venons de l'indiquer, les cer
 dans une sagesse, ou dans une folie,
 e souvent, dans les deux à la fois, ne
 ntement perméables aux choses de la
 e destin leur est lointain. Il résulte de
 ons-là une passivité qui, si elle était rai
 blerait à la philosophie. On décline, on
 coule, on s'écroule même, sans trop s'en
 finit toujours, il est vrai, par un réveil,

attendant, il semble qu'on soit neutre
 se joue entre notre bonheur et notre
 l'enjeu, et l'on regarde la partie avec

à travers cet obscurcissement qui se
 lui, toutes ses espérances s'éteignant
 re, M. Mabeuf était resté serein, un peu
 ais très profondément. Ses habitudes
 le va-et-vient d'un pendule. Une fois
 illusion, il allait très longtemps, même
 avait disparu. Une horloge ne s'arrête

ment précis où l'on en perd la clef.
 vait des plaisirs innocents. Ces plaisirs
 eux et inattendus ; le moindre hasard
 it. Un jour la mère Plutarque lisait un
 coin de la chambre. Elle lisait haut,
 comprenait mieux ainsi. Lire haut, c'est
 même sa lecture. Il y a des gens qui
 et qui ont l'air de se donner leur parole
 qu'ils lisent.

Plutarque lisait avec cette énergie-là le ro-
 it à la main. M. Mabeuf entendait sans
 vent, la mère Plutarque arriva à cette
 uestion d'un officier de dragons et d'une
 pouda, et le dragon... »

romptit pour essuyer ses lunettes.
 et le Dragon, reprit à mi-voix M. Mabeuf.
 y avait un dragon qui, du fond de sa
 les flammes par la gueule et brûlait le
 oiles avaient déjà été incendiées par ce
 outre, avait des griffes de tigre. Boud-
 n antre et réussit à convertir le dragon.
 que vous lisez là, mère Plutarque. Il n'y
 lle légende.

f tomba dans une rêverie délicieuse.

Chapitre IV. situation de la troupe

Les bandits formaient une sorte de Protée, vers la police et s'efforçant d'échapper secrets de Vidocq « sous diverse figure, montaine », s'entre-prêtant leurs noms et érobant dans leur propre ombre, boîtes illes les uns pour les autres, défaisant tés comme on ôte son faux nez au bal ; se simplifiant au point de ne plus être e multipliant au point que Coco-Lacour enait pour une foule.

Quatre hommes n'étaient point quatre ; il y avait une sorte de mystérieux voleur à la fois vaillant en grand sur Paris ; c'était le chef des bandes du mal habitant la crypte de la

ramifications, et au réseau sous-jacent des rues, Babet, Gueulemer, Claquesous et avaient l'entreprise générale des guets-tement de la Seine. Ils faisaient sur le d'état d'en bas. Les trouveurs d'idées en mêmes à imagination nocturne, s'adres-er l'exécution. On fournissait aux quatre évases, ils se chargeaient de la mise en llaient sur scénario. Ils étaient toujours prêter un personnel proportionné et us les attentats ayant besoin d'un coup isamment lucratifs. Un crime étant en ls lui sous-louaient des complices. Ils e type d'acteurs de ténèbres à la disposi-s tragédies de cavernes.

Qu'ils se rassemblaient habituellement à la nuit tom-leur réveil, dans les steppes qui avoi-rière. Là, ils conféraient. Ils avaient les oires devant eux ; ils en réglait l'em-

te, tel était le nom qu'on donnait dans uterraine à l'association de ces quatre la vieille langue populaire fantasque t tous les jours, *Patron-Minette* signifie e me que *Entre chien et loup* signifie le llation, *Patron-Minette*, venait probable-à laquelle leur besogne finissait, l'aube e l'évanouissement des fantômes et de s bandits. Ces quatre hommes étaient te rubrique. Quand le président des as-enaire dans sa prison, il le questionna ue Lacenaire niait. — Qui a fait cela ? sident. Lacenaire fit cette réponse, énig-magistrat, mais claire pour la police : e Patron-Minette.

Il y avait parfois une pièce sur l'énoncé des person-de même presque apprécier une bande andits. Voici, car ces noms-là surnagent res spéciales, à quelles appellations ré-incipaux affiliés de Patron-Minette :

Il y avait Printanier, dit Bigrenaille.

Il y avait une dynastie de Brujon ; nous ne as

plus complète obscurité, à ses compli qu'en tournant le dos. S'appelait-il Cla Il disait : Je m'appelle Pas-du-tout. S survenait, il mettait un masque. Il était bet disait : *Claquesous est un nocturne* quesous était vague, errant, terrible. O qu'il eût un nom, Claquesous étant u n'était pas sûr qu'il eût une voix, son ve souvent que sa bouche ; on n'était pas visage, personne n'ayant jamais vu que disparaissait comme un évanouisseme tions étaient des sorties de terre.

Un être lugubre, c'était Montparn nasse était un enfant ; moins de ving sage, des lèvres qui ressemblaient à charmants cheveux noirs, la clarté du les yeux ; il avait tous les vices et as crimes. La digestion du mal le metta pire. C'était le gamin tourné voyou, et l escarpe. Il était gentil, efféminé, gracieu féroce. Il avait le bord du chapeau relev faire place à la touffe de cheveux, selon Il vivait de voler violemment. Sa redin meilleure coupe, mais râpée. Montparn gravure de modes ayant de la misère et meurtres. La cause de tous les attentat cent était l'envie d'être bien mis. La p qui lui avait dit : Tu es beau, lui avait j ténèbres dans le cœur, et avait fait un C Se trouvant joli, il avait voulu être élégan élégance, c'est l'oisiveté ; l'oisiveté d'un crime. Peu de rôdeurs étaient aussi red parnasse. À dix-huit ans, il avait déjà plu derrière lui. Plus d'un passant les bras dans l'ombre de ce misérable, la face d sang. Frisé, pommadé, pincé à la taille, femme, un buste d'officier prussien, le miration des filles du boulevard autour savamment nouée, un casse-tête dans fleur à sa boutonnière ; tel était ce mirlif

Chapitre V. été, bonne voisine de misère

goût pour ce vieillard candide qui se t saisi par l'indigence, et qui arrivait à peu, sans pourtant s'attrister encore. ait Courfeyrac et cherchait M. Mabeuf. ourtant, une ou deux fois par mois, tout

Marius était de faire de longues prome es boulevards extérieurs, ou au Champ s les allées les moins fréquentées du passait quelquefois une demi-journée à n d'un maraîcher, les carrés de salade, le fumier et le cheval tournant la roue de sants le considéraient avec surprise, et i trouvaient une mise suspecte et une e n'était qu'un jeune homme pauvre, rê-

le de ses promenades qu'il avait décou orbeau, et, l'isolement et le bon marché tait logé. On ne l'y connaissait que sous ieur Marius.

s des anciens généraux ou des anciens son père l'avaient invité, quand ils le venir voir. Marius n'avait point refusé. casions de parler de son père. Il allait n temps chez le comte Pajol, chez le gé- p, chez le général Fririon, aux Invalides. la musique, on y dansait. Ces soirs-là son habit neuf. Mais il n'allait jamais à ces bals que les jours où il gelait à pierre pouvait payer une voiture et il ne voulait les bottes comme des miroirs.

quefois, mais sans amertume : — Les insi faits que, dans un salon, vous pou- partout, excepté sur les souliers. On de là, pour vous bien accueillir, qu'une able ; la conscience ? non, les bottes.

assions, autres que celles du cœur, se a rêverie. Les fièvres politiques de Ma- évanouies. La révolution de 1830, en le en le calmant, y avait aidé. Il était resté plères près. Il avait toujours les mêmes ment elles s'étaient attendries. À propre- avait plus d'opinions, il avait des sym- l parti était-il ? du parti de l'humanité. il choisissait la France ; dans la nation peuple ; dans le peuple il choisissait la à surtout que sa pitié allait. Maintenant ée à un fait, un poète à un héros, et il ad- re un livre comme Job qu'un événement o. Et puis quand, après une journée de n revenait le soir par les boulevards et branches des arbres il apercevait l'es- les lueurs sans nom, l'abîme, l'ombre, ce qui n'est qu'humain lui semblait bien

e et il était peut-être en effet arrivé au

vrai de la vie et de la philosophie humaine par ne plus guère regarder que le ciel, et la vérité puisse voir du fond de son puit.

Cela ne l'empêchait pas de multiplier les combinaisons, les échafaudages, les danses. Dans cet état de rêverie, un œil qui eût été dans de Marius, eût été ébloui de la beauté de son âme. En effet, s'il était donné à nos yeux de voir dans la conscience d'autrui, on jugerait sûrement un homme d'après ce qu'il rêve qu'il pense. Il y a de la volonté dans la rêverie, pas dans le rêve. Le rêve, qui est tout en garde, même dans le gigantesque et le merveilleux de notre esprit. Rien ne sort plus directement du fond même de notre âme que des aspirations irréflechies et démesurées vers la destinée. Dans ces aspirations, bien que les idées composées, raisonnées et calculées, on peut retrouver le vrai caractère de chaque homme. Les chimères sont ce qui nous ressemble le plus, car le rêve l'inconnu et l'impossible selon sa nature.

Vers le milieu de cette année 1832, quand servait Marius lui conta qu'on allait marcher dans ses voisins, le misérable ménage Jondrette passait presque toutes ses journées à se plaindre de la peine qu'il eût des voisins.

— Pourquoi les renvoie-t-on ? dit-il.

— Parce qu'ils ne payent pas leur loyer en deux termes.

— Combien est-ce ?

— Vingt francs, dit la vieille.

Marius avait trente francs en réserve.

— Tenez, dit-il à la vieille, voilà vingt francs. Payez pour ces pauvres gens, donnez-leur leur argent et ne dites pas que c'est moi.

Chapitre III. Babet, Gueulemer, Claquesous et Montparnasse

Babet, Claquesous, Gueulemer, Babet, le gouverneur de Paris de 1830 à 1835 le troisième de Paris.

C'était un Hercule déclassé. Il avait pour son nom d'Arche-Marion. Il avait six pieds de hauteur, une poitrine de marbre, des biceps d'airain, une respiration de feu, le torse d'un colosse, un crâne d'ivoire, le nez d'un héros, l'air d'un homme qui avait vu l'Hercule Farnèse vêtu d'un pantalon de velours de coton. Gueulemer, de la façon sculpturale, aurait pu dompter le monde. Il avait trouvé plus court d'en être un. Ses yeux étaient larges, moins de quarante ans et la face avait un air rude et court, la joue en brosse, une expression de colère ; on voit d'ici l'homme. Ses muscles solides, sa stupidité n'en voulait pas. C'était un homme paresseux. Il était assassin par nonchalance, croyait créole. Il avait probablement un nom de famille maréchal Brune, ayant été portefaix à Paris pendant 15 ans. Après ce stage, il était passé bandit.

Le caractère de Babet contrastait avec la viande. Babet était maigre et savant. Il était un homme à son insu impénétrable. On voyait le jour à travers sa face par rien à travers la prune. Il se déclarait un homme qui avait été pitre chez Bobèche et paillasse, qui avait joué le vaudeville à Saint-Mihiel, qui avait travaillé à intentions, beau parleur, qui soulait son discours et guillemetait ses gestes. Son industrie consistait en plein vent des bustes de plâtre de la statue du « chef de l'État ». De plus, il avait fait bâtir et avait possédé une baraque avec trompette, et

— Babet, artiste dentiste, membre des sociétés de secours mutuels, avait des expériences physiques sur métaux, extrayait les dents, entreprenait les chicots, était aimé de ses confrères. Prix : une dent, un franc ; deux dents, deux francs ; trois dents, trois francs cinquante. Profitez de l'occasion. — « Profitez de l'occasion » signifiait : faites-vous tout ce que vous pouvez (jusqu'à ce que vous soyez plus possible.) Il avait été marié et avait eu une fille. Il ne savait pas ce que sa femme et son enfant étaient devenus. Il les avait perdus comme on perd les enfants. Il ne s'en souvenait plus. Haute exception dans le monde des bandits, Babet lisait les journaux. Un jour, du matin, il sortit de sa famille avec lui dans sa baraque rouillée, et dans le *Messenger* qu'une femme venait d'accoucher d'un enfant suffisamment viable, ayant un nom et un prénom, et il s'était écrié : *Voilà une fortune ! ce nom me qui aurait l'esprit de me faire un enfant*

Il avait tout quitté pour « entreprendre Paris » et avait disparu de lui.

Qu'est-ce que Claquesous ? C'était la nuit. Il attendait de voir sortir que le ciel se fût barbouillé de noir, qu'il sortait d'un trou où il rentrait avant le commencement du jour. Le trou ? Personne ne le savait. Dans la

plation de l'absolu, la philosophie et le
sez la cave Ignorance, vous détruisez la

Condensons en quelques mots une
nous venons d'écrire. L'unique péril soci

Humanité, c'est identité. Tous les h
même argile. Nulle différence, ici-bas
la prédestination. Même ombre avant, r
dant, même cendre après. Mais l'ignor
pâte humaine la noircit. Cette incurable
le dedans de l'homme et y devient le M

Chapitre VI. Le remplaçant

le le régiment dont était le lieutenant
enir garnison à Paris. Ceci fut l'occa
ième idée pour la tante Gillenormand.
remière fois, imaginé de faire surveiller
odule ; elle complota de faire succéder
us.

nture, et pour le cas où le grand-père
esoin d'un jeune visage dans la maison,
ore sont quelquefois doux aux ruines, il
le trouver un autre Marius. Soit, pensa
mple erratum comme j'en vois dans les
sez Théodule.

eu est l'à peu près d'un petit-fils ; à dé
, on prend un lancier.

le M. Gillenormand était en train de lire
comme la *Quotidienne*, sa fille entra, et
k la plus douce, car il s'agissait de son

Théodule va venir ce matin vous pré
ects.

éodule ?

-neveu.

grand-père.

hit à lire, ne songea plus au petit-neveu
Théodule quelconque, et ne tarda pas à
d'humeur, ce qui lui arrivait presque tou
sait. La « feuille », qu'il tenait, royaliste
a de soi, annonçait pour le lendemain,
icune, un des petits événements quoti
alors :

èves des écoles de droit et de méde
réunir sur la place du Panthéon à mi
érer. — Il s'agissait d'une des questions
l'artillerie de la garde nationale, et d'un
ministre de la guerre et « la milice ci
et des canons parqués dans la cour du
liants devaient « délibérer » là-dessus.
s beaucoup plus pour gonfler M. Gille-

Marius, qui était étudiant, et qui, proba
omme les autres, « délibérer, à midi, sur
héon ».

aisait ce songe pénible, le lieutenant
vêtu en bourgeois, ce qui était habile, et
roduit par mademoiselle Gillenormand.
ait ce raisonnement : — Le vieux druide
cé en viager. Cela vaut bien qu'on se
h de temps en temps.

le Gillenormand dit, haut, à son père :
votre petit-neveu.

utenant :

tout.

t, peu accoutumé à des rencontres si
putia avec quelque timidité : Bonjour,
: un salut mixte composé de l'ébauche
hachinale du salut militaire achevée en

— Ah ! c'est vous ; c'est bien, as
l'aïeul.

Cela dit, il oublia parfaitement le lar
Théodule s'assit, et M. Gillenorman

M. Gillenormand se mit à marcher d
les mains dans ses poches, parlant to
mentant avec ses vieux doigts irrités le
qu'il avait dans ses deux goussets.

— Ce tas de morveux ! ça se convo
du Panthéon ! Vertu de ma mie ! De
étaient hier en nourrice ! Si on leur pres
sortirait du lait ! Et ça délibère demain
t-on ? où va-t-on ? Il est clair qu'on va
là que nous ont conduits les descamis
citoyenne ! Délibérer sur l'artillerie citoy
jaboter en plein air sur les pétarades d
nale ! Et avec qui vont-ils se trouver là
où mène le jacobinisme. Je parie tout
un million contre un fichre, qu'il n'y
repris de justice et des forçats libérés.
et les galériens, ça ne fait qu'un nez et
Carnot disait : Où veux-tu que j'aïlle,
répondait : Où tu voudras, imbécile ! V
que les républicains.

— C'est juste, dit Théodule.

M. Gillenormand tourna la tête à de
et continua :

— Quand on pense que ce drôle
tesse de se faire carbonaro ! Pourquoi
maison ? Pour t'aller faire républicain.
le peuple n'en veut pas de ta Républi
pas, il a du bon sens, il sait bien qu'il
des rois et qu'il y en aura toujours, il
peuple, après tout, ce n'est que le peupl
ta République, entends-tu, crétin ! Est-c
ce caprice-là ! S'amouracher du père D
yeux doux à la guillotine, chanter des ro
de la guitare sous le balcon de 93, c'e
tous ces jeunes gens-là, tant ils sont bé
tous là. Pas un n'échappe. Il suffit de
passe dans la rue pour être insensé. I
siècle est du poison. Le premier polis
pousser sa barbe de bouc, se croit un d
et vous plante là les vieux parents. C
c'est romantique. Qu'est-ce que c'est
tique ? faites-moi l'amitié de me dire d
ça ? Toutes les folies possibles. Il y a
allait à *Hernani*. Je vous demande un pé
antithèses ! des abominations qui ne
écrites en français ! Et puis on a des
cour du Louvre. Tels sont les brigandag
ci.

— Vous avez raison, mon oncle, dit

M. Gillenormand reprit :

— Des canons dans la cour du Mus
faire ? Canon, que me veux-tu ? Vous
trailler l'Apollon du Belvédère ? Qu'est
gousses ont à faire avec la Vénus de
ces jeunes gens d'à présent, tous des c
pas grand'chose que leur Benjamin Co
qui ne sont pas des scélérats sont
font tout ce qu'ils peuvent pour être la
habillés, ils ont peur des femmes, ils
cotillons un air de mendier qui fait éc
jeannetons ; ma parole d'honneur, on d

Chapitre II. Le bas-fond

sement s'évanouit. Le démon s'ébauche
acun pour soi. Le moi sans yeux hurle,
e et ronge. L'Ugolin social est dans ce

tes farouches qui rôdent dans cette
êtes, presque fantômes, ne s'occupent
universel, elles ignorent l'idée et le mot,
i que de l'assouvissement individuel.
ue inconscientes, et il y a au dedans
d'effacement effrayant. Elles ont deux
eux marâtres, l'ignorance et la misère.
le, le besoin ; et, pour toutes les formes
n, l'appétit. Elles sont brutalement vo
le féroces, non à la façon du tyran, mais
re. De la souffrance ces larves passent
on fatale, engendrement vertigineux, lo
p. Ce qui rampe dans le troisième des
n'est plus la réclamation étouffée de
a protestation de la matière. L'homme
i. Avoir faim, avoir soif, c'est le point de
an, c'est le point d'arrivée. De cette cave

voir tout à l'heure, au livre quatrième,
timents de la mine supérieure, de la
tique, révolutionnaire et philosophique.
de le dire, tout est noble, pur, digne, hon
on peut se tromper, et l'on se trompe ;
est vénérable tant elle implique d'hé
ble du travail qui se fait là a un nom :

est venu d'entrevoir d'autres profon
deurs hideuses.

société, insistons-y, et, jusqu'au jour où
dissipée, il y aura la grande caverne du

st au-dessous de toutes et est l'ennemie
la haine sans exception. Cette cave ne
philosophes. Son poignard n'a jamais
Sa noirceur n'a aucun rapport avec la
e de l'écritoire. Jamais les doigts de la
ent sous ce plafond asphyxiant n'ont
ni déplié un journal. Babeuf est un ex
rtouche ! Marat est un aristocrate pour
p. Cette cave a pour but l'effondrement

ompris les sapes supérieures, qu'elle
mine pas seulement, dans son fourmille
dre social actuel ; elle mine la philoso
a science, elle mine le droit, elle mine
ine, elle mine la civilisation, elle mine
e mine le progrès. Elle s'appelle tout
prostitution, meurtre et assassinat. Elle
elle veut le chaos. Sa voûte est faite

utres, celles d'en haut, n'ont qu'un but, la
là que tendent, par tous leurs organes à
lioration du réel comme par la contem-

Ceux d'hier sont des spectres ; ceux
des larves. L'œil de l'esprit les distingue
Le travail embryonnaire de l'avenir est
du philosophe.

Un monde dans les limbes à l'état
silhouette inouïe !

Saint-Simon, Owen, Fourier, sont là
sapes latérales.

Certes, quoiqu'une divine chaîne in
eux à leur insu tous ces pionniers
presque toujours, se croient isolés, essent la monarchie, ils flanquent par
pas, leurs travaux sont bien divers, ebis, ils mettent le grenier à la place de la
uns contraste avec le flamboiement des
sont paradisiaques, les autres sont trag
quel que soit le contraste, tous ces tra
le plus haut jusqu'au plus nocturne, de
jusqu'au plus fou, ont une similitude,
désintéressement. Marat s'oublie com
laissent de côté, ils s'omettent, ils ne
eux. Ils voient autre chose qu'eux-mê
regard, et ce regard cherche l'absolu. Ls.
le ciel dans les yeux ; le dernier, si énigme
a encore sous le sourcil la pâle clarté de
quoi qu'il fasse, quiconque a ce signe :

La prunelle ombre est l'autre signe.

À elle commence le mal. Devant q
gard songez et tremblez. L'ordre socia
noirs.

Il y a un point où l'approfondisseme
velissement, et où la lumière s'éteint.

Au-dessous de toutes ces mines qt
d'indiquer, au-dessous de toutes ces
dessous de tout cet immense sy
souterrain du progrès et de l'utopie,
dans la terre, plus bas que Marat, plus
plus bas, beaucoup plus bas, et sans
avec les étages supérieurs, il y a la
Lieu formidable. C'est ce que nous aoi !

troisième dessous. C'est la fosse des t
cave des aveugles. *Inferi.*

Ceci communique aux abîmes.

our. Ils sont difformes, et ils se com
stupidés ; ils répètent les calembours
de Potier, ils ont des habits-sacs, des
nier, des chemises de grosse toile, des

os drap, des bottes de gros cuir, et le
ble au plumage. On pourrait se servir

pour ressemeler leurs savates. Et toute
maille vous a des opinions politiques.

rièvement défendu d'avoir des opinions
priquent des systèmes, ils refont la so-
presque toujours, se croient isolés, essent la monarchie, ils flanquent par
pas, leurs travaux sont bien divers, ebis, ils mettent le grenier à la place de la
uns contraste avec le flamboiement des
sont paradisiaques, les autres sont trag
quel que soit le contraste, tous ces tra
fortune de regarder surnoisement les
chisseuses qui remontent dans leurs
Marius ! ah ! gueusard ! aller vociférer
discuter, débattre, prendre des me-
lent cela des mesures, justes dieux ! le
eux. Ils voient autre chose qu'eux-mê
tisse et devient niais. J'ai vu le chaos,
Des écoliers délibérer sur la garde
le dernier, si énigme se verrait pas chez les
Ogibbewas
des odaches ! Les sauvages qui vont tout
coiffée comme un volant de raquette,

le à la patte, sont moins brutes que ces

es marmousets de quatre sous ! ça fait
gard songez et tremblez. L'ordre socia
es jordonnes ! ça délibère et ratiocine !
monde. C'est évidemment la fin de ce

terraqué. Il fallait un hoquet final, la
e. Délibérez, mes drôles ! Ces choses-

qu'ils iront lire les journaux sous les
Cela leur coûte un sou, et leur bon
elligence, et leur cœur, et leur âme, et
ort de là, et l'on fiche le camp de chez sa
journaux sont de la peste ; tous, même
! au fond Martainville était un jacobin !
latu pourras te vanter d'avoir désespéré
Lieu formidable. C'est ce que nous aoi !

ent, dit Théodule.

de ce que M. Gillenormand reprenait

ar ajouta magistralement :
ait pas y avoir d'autre journal que le
tre livre que l'*Annuaire militaire*.

and poursuivit :

ne leur Sieyès ! un régicide aboutissant
car c'est toujours par là qu'ils finissent.

vec le tutoiement citoyen pour arriver
onsieur le comte. Monsieur le comte

bras, des assommeurs de septembre !
eyès ! Je me rends cette justice que je

lus de cas des philosophies de tous ces
ue des lunettes du grimacier de Tivoli !

es sénateurs passer sur le quai Mala-
aux de velours violet semés d'abeilles

aux à la Henri IV. Ils étaient hideux. On
s de la cour du tigre. Citoyens, je vous

e progrès est une folie, que votre huma-
que votre révolution est un crime, que

e est un monstre, que votre jeune France
lupanar, et je vous le soutiens à tous,

yez, fussiez-vous publicistes, fussiez-
es, fussiez-vous légistes, fussiez-vous

rs en liberté, en égalité et en fraternité
de la guillotine ! Je vous signifie cela,

es !

– Parbleu, cria le lieutenant, voilà qu
ment vrai.

M. Gillenormand interrompit un g
commencé, se retourna, regarda fixe
Théodule entre les deux yeux, et lui dit

– Vous êtes un imbécile.

Chapitre I. Les mines et les mineurs

Les mines ont toutes ce qu'on appelle dans
troisième dessous. Le sol social est par
pour le bien, tantôt pour le mal. Ces tra-
sent. Il y a les mines supérieures et les
s. Il y a un haut et un bas dans cet obs-
s'effondre parfois sous la civilisation, et
l'ignorance et notre insouciance foulent aux
pédie, au siècle dernier, était une mine,
ouvert. Les ténèbres, ces sombres cou-
tarianisme primitif, n'attendaient qu'une
aire explosion sous les Césars et pour
le humain de lumière. Car dans les té-
il y a de la lumière latente. Les vol-
d'une ombre capable de flamboiement.
ence par être nuit. Les catacombes, où
nière messe, n'étaient pas seulement la
elles étaient le souterrain du monde.

La construction sociale, cette merveille
ne mesure, des excavations de toutes
mine religieuse, la mine philosophique, la
la mine économique, la mine révolution-
avec l'idée, tel pioche avec le chiffre, tel
blère. On s'appelle et on se répond d'une
autre. Les utopies cheminent sous terre
ts. Elles s'y ramifient en tous sens. Elles
parfois, et y fraternisent. Jean-Jacques
Diogène qui lui prête sa lanterne. Quel-
y combattent. Calvin prend Socin aux
en n'arrête ni n'interrompt la tension de
les vers le but, et la vaste activité simul-
vient, monte, descend et remonte dans
et qui transforme lentement le dessus
et le dehors par le dedans ; immense
inconnu. La société se doute à peine de
qui lui laisse sa surface et lui change
tant d'étages souterrains, autant de tra-
autant d'extractions diverses. Que sort-
fouilles profondes ? L'avenir.

Plus on descend, plus les travailleurs sont mysté-
n degré que le philosophe social sait
travail est bon ; au delà de ce degré,
est mixte ; plus bas, il devient terrible.
à plus de profondeur, les excavations ne sont
à l'esprit de civilisation, la limite respi-
est dépassée ; un commencement de
désastre.

La descente est étrange ; et chacun de ces
pond à un étage où la philosophie peut
où l'on rencontre un de ces ouvriers,
ans, quelquefois difformes. Au-dessous
il y a Luther ; au-dessous de Luther, il y
au-dessous de Descartes, il y a Voltaire ;
Voltaire, il y a Condorcet ; au-dessous
il y a Robespierre ; au-dessous de Ro-
Marat ; au-dessous de Marat, il y a Ba-
tin. Plus bas, confusément, à la limite
de l'invisible, on aperçoit d'autres
étages, qui peut-être n'existent pas encore.

**Chapitre sixième – La
fonction de deux
étoiles**

e septième — ron-minette

soir. Son dîner devenait ce qu'il pouvait le malade et l'amour l'amoureux.

Il se passa huit jours de la sorte sa fille ne paraissaient plus au Luxe faisait des conjectures tristes ; il n'osait cochère pendant le jour. Il se contentait contempler la clarté rougeâtre des vitres moments passer des ombres, et le cœur

Le huitième jour, quand il arriva sous n'y avait pas de lumière. — Tiens ! dit-il pas encore allumée. Il fait nuit pourta seraient sortis ? Il attendit. Jusqu'à dix minuit. Jusqu'à une heure du matin. Au s'alluma aux fenêtres du troisième étage rentra dans la maison. Il s'en alla très s

Le lendemain, — car il ne vivait que en lendemains, il n'y avait, pour ainsi di d'hui pour lui, — le lendemain il ne trou Luxembourg, il s'y attendait ; à la brun son. Aucune lueur aux fenêtres ; les pe fermées ; le troisième était tout noir.

Marius frappa à la porte cochère, portier :

— Le monsieur du troisième ?

— Déménagé, répondit le portier.

Marius chancela et dit faiblement :

— Depuis quand donc ?

— D'hier.

— Où demeure-t-il maintenant ?

— Je n'en sais rien.

— Il n'a donc point laissé sa nouvel

— Non.

Et le portier levant le nez reconnut

— Tiens ! c'est vous ! dit-il, mais décidément quart-d'œil ?

Chapitre I. Riquet : mode de tation des noms de familles

poque était un beau jeune homme de avec d'épais cheveux très noirs, un front t, les narines ouvertes et passionnées, alme, et sur tout son visage je ne sais autain, pensif et innocent. Son profil, lignes étaient arrondies sans cesser avait cette douceur germanique qui a physionomie française par l'Alsace et la absence complète d'angles qui rendait si reconnaissables parmi les romains la race léonine de la race aquiline. Il son de la vie où l'esprit des hommes ompose, presque à proportions égales, t de naïveté. Une situation grave étant tout ce qu'il fallait pour être stupide ; de plus, il pouvait être sublime. Ses èservées, froides, polies, peu ouvertes. he était charmante, ses lèvres les plus s dents les plus blanches du monde, geait ce que toute sa physionomie avait certains moments, c'était un singulier front chaste et ce sourire voluptueux. et le regard grand.

sa pire misère, il remarquait que les retournaient quand il passait, et il se achait, la mort dans l'âme. Il pensait aient pour ses vieux habits et qu'elles it est qu'elles le regardaient pour sa en rêvaient.

entendu entre lui et les jolies passantes uche. Il n'en choisit aucune, par l'excel- s'enfuyait devant toutes. Il vécut ainsi pêtement, disait Courfeyrac.

il disait encore : — N'aspire pas à être s se tutoyaient ; glisser au tutoiement amitiés jeunes). Mon cher, un conseil. ans les livres et regarde un peu plus les coquines ont du bon, ô Marius ! À force rougir, tu t'abrutiras.

Courfeyrac le rencontrait et lui disait : on sieur l'abbé.

eyrac lui avait tenu quelque propos de était huit jours à éviter plus que jamais nes et vieilles, et il évitait par-dessus le rac.

urtant dans toute l'immense création ue Marius ne fuyait pas et auxquelles t garde. À la vérité on l'eût fort étonné ue c'étaient des femmes. L'une était la i balayait sa chambre et qui faisait dire oyant que sa servante porte sa barbe, point la sienne. L'autre était une espèce l voyait très souvent et qu'il ne regardait

Depuis plus d'un an, Marius rema
allée déserte du Luxembourg, l'allée q
pet de la Pépinière, un homme et une
presque toujours assis côte à côte su
à l'extrémité la plus solitaire de l'allée
rue de l'Ouest. Chaque fois que ce has
aux promenades des gens dont l'œil es
dans amenait Marius dans cette allée, e
tous les jours, il y retrouvait ce couple. L
avoir une soixantaine d'années, il para
rieux ; toute sa personne offrait cet as
fatigué des gens de guerre retirés du s
eu une décoration, Marius eût dit : c'é
ficier. Il avait l'air bon, mais inabordab
jamais son regard sur le regard de per
un pantalon bleu, une redingote bleue
bords larges, qui paraissaient toujours
vate noire et une chemise de quaker, c
tante de blancheur, mais de grosse to
passant un jour près de lui, dit : Voilà un
Il avait les cheveux très blancs.

La première fois que la jeune fille qu
vint s'asseoir avec lui sur le banc qu'ils
adopté, c'était une façon de fille de tre
ans, maigre, au point d'en être presqu
insignifiante, et qui promettait peut-ê
sez beaux yeux. Seulement ils étaient
avec une sorte d'assurance déplaisante
mise à la fois vieille et enfantine des p
couvent ; une robe mal coupée de gros
avaient l'air du père et de la fille.

Marius examina pendant deux ou
homme vieux qui n'était pas encore un
petite fille qui n'était pas encore une
n'y fit plus aucune attention. Eux de leur
ne pas même le voir. Ils causaient entre
sible et indifférent. La fille jasait sans c
Le vieux homme parlait peu, et, par inst
sur elle des yeux remplis d'une ineffabl

Marius avait pris l'habitude machin
ner dans cette allée. Il les y retrouvait il

Voici comment la chose se passait

Marius arrivait le plus volontiers par
opposé à leur banc. Il marchait toute
l'allée, passait devant eux, puis s'en re
l'extrémité par où il était venu, et reco
sait ce va-et-vient cinq ou six fois dans
et cette promenade cinq ou six fois par
qu'ils en fussent arrivés, ces gens et
un salut. Ce personnage et cette jeun
parussent et peut-être parce qu'ils pa
les regards, avaient naturellement que
l'attention des cinq ou six étudiants qui
de temps en temps le long de la Pépini
après leur cours, les autres après leur
Courfeyrac, qui était un des derniers,
vés quelque temps, mais trouvant la
était bien vite et soigneusement écart
comme un Parthe en leur décochant un
pé uniquement de la robe de la petite
du vieux, il avait appelé la fille *madem*
le père *monsieur Leblanc*, si bien que,
connaissant d'ailleurs, en l'absence du
avait fait loi. Les étudiants disaient :
Leblanc est à son banc ! et Marius, co

Chapitre IX. Éclipse

Comment Marius avait découvert ou cru
s'appelait Ursule.

Il en aimant. Savoir qu'elle se nommait
déjà beaucoup ; c'était peu. Marius en
semaines eut dévoré ce bonheur. Il en
Il voulut savoir où elle demeurait.

La première faute : tomber dans l'em
du Gladiateur. Il en avait fait une se
ester au Luxembourg quand M. Leblanc
en fit une troisième. Immense. Il suivit

la rue de l'Ouest, à l'endroit de la rue le
dans une maison neuve à trois étages
deste.

À ce moment, Marius ajouta à son bonheur
au Luxembourg le bonheur de la suivre jusque

Il savait comment elle s'appelle
du moins, le nom charmant, le vrai
ne ; il savait où elle demeurait ; il voulut
s'assurer qu'il les eut suivis jusque chez eux et

disparaître sous la porte cochère, il entra
vaillamment au portier :

Monsieur du premier qui vient de rentrer ?
dit le portier. C'est le monsieur du troi-

si de fait. Ce succès enhardit Marius.

Quel est son nom ? demanda-t-il.

dit le portier, la maison n'est bâtie que sur

l'état de ce monsieur ? repartit Marius.

Le portier, monsieur. Un homme bien bon, et
un peu malheureux, quoique pas riche.

Comment s'appelle-t-il ? reprit Marius.

dit le portier, à la tête, et dit :

Monsieur est mouchard ?

dit le portier, il n'est pas mouchard, mais fort ravi. Il avan-

dit-t-il. Je sais qu'elle s'appelle Ursule,
d'un rentier, et qu'elle demeure là, au
de l'Ouest.

M. Leblanc et sa fille ne firent au
une courte apparition ; ils s'en allèrent
le lendemain. Marius les suivit rue de l'Ouest
il prit l'habitude. En arrivant à la porte
Leblanc fit passer sa fille devant puis s'ar-
anchir le seuil, se retourna et regarda

les, ils ne vinrent pas au Luxembourg.
en vain toute la journée.

Le lendemain, il alla rue de l'Ouest, et vit de la
à l'étage du troisième. Il se promena sous
qu'à ce que cette lumière fût éteinte.

Il n'y avait personne au Luxembourg. Marius
ur, puis alla faire sa faction de nuit sous
la le conduisait jusqu'à dix heures du

bonne aubaine. Qu'avait-il donc à être mode d'appeler ce monsieur inconnu débris de Mars ? Que s'était-il donc p
jambe de bois et l'autre ? Marius arriv
comme eux, et nous dirons M. Leblanc
de la jalousie. — Il était peut-être là ! se ce récit.

être vu ! — Et il eut envie d'exterminer l ainsi presque tous les jours à la même

Le temps aidant, toute pointe s'éma première année. Il trouvait l'homme à
lère de Marius contre « Ursule », si ju
fille assez maussade.

qu'elle fût, passa. Il finit par pardonner
grand effort ; il la bouda trois jours.

Cependant, à travers tout cela et
cela, la passion grandissait et devenait

Chapitre VIII. Malades eux-mêmes ne peuvent être heureux

Il avait prononcé le mot *pudeur*, et puisque ce n'était rien, nous devons dire qu'une fois dans ses extases, « son Ursule » lui donna un coup de pied. C'était un de ces jours où elle déclancha à quitter le banc et à se promener dans le jardin. Il y avait une vive brise de prairial qui respirait sur les platanes. Le père et la fille, se donnant rendez-vous devant le banc de Marius. Ursule s'était levée derrière eux et les suivait du regard, dans cette situation d'âme éperdue. Un souffle de vent, plus en gaîté que les autres, vint à l'abord, et le jeune homme, d'instinct chargé de faire les affaires du monde, se précipita de la pépinière, s'abattit sur l'allée, et se pencha vers la jeune fille dans un ravissant frisson digne de celui que Virgile et des faunes de Théocrite, dans le bois de Naxos, ont vu sur la robe, cette robe plus sacrée que celle de la déesse, jusqu'à la hauteur de la jarretière. Une jeune fille exquise apparut. Marius la vit. Il fut étonné.

Il avait rapidement baissé sa robe d'un mouvement effarouché, mais il n'en fut pas effrayé. Il était seul dans l'allée, c'est vrai. Mais il n'y avait eu quelqu'un. Et s'il y avait eu quelqu'un, il n'y aurait eu rien de plus horrible que de faire là ! — Hélas ! la pauvre enfant n'y avait qu'un coupable, le vent ; mais le vent n'émettait confusément le Bartholo qu'il avait vu, était déterminé à être mécontent, et à être mécontent de son ombre. C'est ainsi en effet que le cœur humain, et que s'impose, même à l'homme, une étrange et bizarre jalousie de la chair. Du reste, de cette jalousie, la vue de cette jambe nue avait eu pour lui rien d'agréable ; le bas de la jeune fille venue lui eût fait plus de plaisir.

« Ursule », après avoir atteint l'extrémité de son banc, se pencha sur ses pas avec M. Leblanc et passa devant lui. Lorsque Ursule vit où Marius s'était rassis, Marius lui jeta un coup d'œil dur et féroce. La jeune fille eut ce petit sursaut d'effroi qui accompagne d'un haussement d'épaules la vue d'un homme qui signifie : Eh bien, qu'est-ce qu'il a ?

« première querelle ».

Il avait à peine de lui faire cette scène avec Ursule qu'un homme traversa l'allée. C'était un invalide, tout ridé et tout blanc, en uniforme de soldat, sur le torse la petite plaque ovale de la Légion d'honneur, sur le bras droit les épées croisées, croix de Saint-Louis du côté de la poitrine, et une outre d'une manche d'habit sans bras pendante à son côté, et un bâton d'argent et d'une jambe de bois. Il avait l'air d'un homme qui avait l'air extrême-ment fatigué. Lorsque Ursule vit cet être, elle lui sembla même que le vieux cynique, qui était assis près de lui, lui avait adressé un coup d'œil fraternel et très joyeux, comme si un homme avait fait qu'ils pussent être d'intelligence et qu'ils eussent savouré en commun quelque

de cette belle enfant, ni sa famille, ni sa demeure ; ces deux lettres étaient la seule chose d'elle qu'il saisissait, adorables initiales qu'il commença tout de suite à construire sur son front. U était évidemment le prénom. Ursule était un délicieux nom ! Il baisa le mouchoir, l'embrassa sur son cœur, sur sa chair, pendant le jour et la nuit, ses lèvres pour s'endormir.

— J'y sens toute son âme ! s'écriait-il.
Ce mouchoir était au vieux monsieur, qui avait bonnement laissé tomber de sa poche.

Les jours qui suivirent la trouvaille furent les plus beaux de la vie de Marius. Plus au Luxembourg que baisant le nez, il se appuyant sur son cœur. La belle enfant n'y avait rien et le lui marquait par des signes imperceptibles.

— Ô pudeur ! disait Marius.

Chapitre II. Lux facta est

Un jour, précisément au point de cette histoire, lorsqu'il est parvenu, il arriva que cette habitude de Marius s'interrompit, sans que Marius sût même, et qu'il fut près de six mois sans aller dans son allée. Un jour enfin il y retourna un matin serein d'été, Marius était en l'est quand il fait beau. Il lui semblait que son cœur tous les chants d'oiseaux qu'il entendait dans les morceaux du ciel bleu qu'il voyait à travers les feuilles des arbres.

Il se pencha à « son allée », et, quand il fut au bout de l'allée, toujours sur le même banc, ce couple se retrouva. Mais, quand il approcha, c'était bien le même homme, mais il lui parut que ce n'était plus la même personne qu'il voyait maintenant était une jeune fille, elle créature ayant toutes les formes et toutes les qualités de la femme à ce moment précis de sa vie. Elle venait de finir avec toutes les grâces de l'enfant ; moment fugitif et pur que Marius ne devait pas traduire ces deux mots : quinze ans. Elle avait de beaux cheveux châtain nuancés de brun, un front qui semblait fait de marbre, des yeux qui semblaient faites d'une feuille de rose, un teint d'une blancheur émue, une bouche exquise qui sortait comme une clarté et la parole qui sortait comme une musique, une tête que Raphaël eût donnée à un ange, un cou que Jean Goujon eût donné à un dieu. Que rien ne manquât à cette ravissante jeune fille, elle n'était pas beau, il était joli ; ni droit ni gauche, ni grec ; c'était le nez parisien ; c'est-à-dire une sorte de spirituel, de fin, d'irrégulier et de délicat, ce sont les peintres et qui charme les poètes. Lorsque Marius passa près d'elle, il ne put voir ses yeux, ils étaient constamment baissés. Il ne vit que ses lèvres, qui semblaient pénétrées d'ombre et de pudeur.

Marius ne savait pas la belle enfant de sourire tout simplement, elle avait des cheveux blancs qui lui parlait, et elle avait un air de santé comme ce frais sourire avec des dents blanches.

Un jour, à un certain moment, Marius pensa que c'était la même personne, la même femme, la même jeune fille. Mais, quand l'invariable habitude de la voir dans son allée vint à se rompre, elle revint à son examen pour la seconde fois près du banc. Elle fut examinée avec attention, il reconnut la même jeune fille. En six mois la petite fille était devenue une jeune femme ; voilà tout. Rien n'est plus fréquent que cela. Il y a un instant où les filles s'épanouissent, elles deviennent des roses tout simplement, et les roses a laissées enfants, aujourd'hui on les appelle des femmes.

Marius ne savait pas seulement grandi, elle s'était développée. En trois jours en avril suffisent à développer une jeune fille, pour se couvrir de fleurs, six mois lui suffisent à se vêtir de beauté. Son avril à elle était un printemps.

Un jour, quelquefois des gens qui, pauvres et mesquins, se réveillent, passent subitement de l'indigence à la fortune, font des dépenses de toutes sortes,

et deviennent tout à coup éclatants, p
gnifiques. Cela tient à une rente emp
échéance hier. La jeune fille avait touch

Et puis ce n'était plus la pensionnai
peau de peluche, sa robe de mérinos, se
lier et ses mains rouges ; le goût lui é
beauté ; c'était une personne bien mis
d'élégance simple et riche et sans m
une robe de damas noir, un camail de m
chapeau de crêpe blanc. Ses gants bl
la finesse de sa main qui jouait avec
ombrelle en ivoire chinois, et son br
dessinait la petitesse de son pied. Qu
près d'elle, toute sa toilette exhalait un
pénétrant.

Quant à l'homme, il était toujours le

La seconde fois que Marius arriv
jeune fille leva les paupières. Ses yeux
céleste et profond, mais dans cet azur
encore que le regard d'un enfant. Elle
avec indifférence, comme elle eût reg
qui courait sous les sycomores, ou le
qui faisait de l'ombre sur le banc ; et M
continua sa promenade en pensant à a

Il passa encore quatre ou cinq fois
était la jeune fille, mais sans même tour
elle.

Les jours suivants, il revint comme
Luxembourg, comme à l'ordinaire, il y tr
la fille », mais il n'y fit plus attention. I
plus à cette fille quand elle fut belle d
lorsqu'elle était laide. Il passait fort près
était, parce que c'était son habitude.

Chapitre VII. Marius de la lettre U aux conjectures

étachement de tout, la fierté, l'indépen
le la nature, l'absence d'activité quoti
elle, la vie en soi, les luttes secrètes de
ase bienveillante devant toute la créa
paré Marius à cette possession qu'on
on. Son culte pour son père était devenu
ligion, et, comme toute religion, s'était
l'âme. Il fallait quelque chose sur le
mour vint.

Un mois s'écoula, pendant lequel Marius
s au Luxembourg. L'heure venue, rien ne
— Il est de service, disait Courfeyrac.
s les ravissements. Il est certain que la
ardait.

Il s'enhardit, et il s'approchait du banc.
passait plus devant, obéissant à la fois
midité et à l'instinct de prudence des
était utile de ne point attirer « l'attention
binait ses stations derrière les arbres
x des statues avec un machiavélisme
on à se faire voir le plus possible à
à se laisser voir le moins possible du
Quelquefois pendant des demi-heures
t immobile à l'ombre d'un Léonidas ou
quelconque, tenant à la main un livre
el ses yeux, doucement levés, allaient
e fille, et elle, de son côté, détournait
urire son charmant profil vers lui. Tout
us naturellement et le plus tranquille-
avec l'homme à cheveux blancs, elle
rius toutes les rêveries d'un œil virginal
ntique et immémorial manège qu'Ève
nier jour du monde et que toute femme
er jour de la vie ! Sa bouche donnait la
son regard donnait la réplique à l'autre.
pourtant que M. Leblanc finissait par
uelque chose, car souvent, lorsque Ma-
levait et se mettait à marcher. Il avait
accoutumée et avait adopté, à l'autre
ée, le banc voisin du Gladiateur, comme
rius les y suivrait. Marius ne comprit
faute. Le « père » commença à devenir
na plus « sa fille » tous les jours. Quel-
seul. Alors Marius ne restait pas. Autre

enait point garde à ces symptômes. De
idité il avait passé, progrès naturel et
d'aveuglement. Son amour croissait.
s les nuits. Et puis il lui était arrivé un
é, huile sur le feu, redoublement de té-
eux. Un soir, à la brune, il avait trouvé sur
Leblanc et sa fille » venaient de quitter,
mouchoir tout simple et sans broderie,
et qui lui parut exhaler des senteurs
h empara avec transport. Ce mouchoir
s lettres U. F. ; Marius ne savait rien

En même temps il eut un redoublement de gêne. En sortant du théâtre, il refusa de se faire accompagner par la jarrettière d'une modiste qui enjambait le trottoir. Courfeyrac ayant dit : *Je mettrais volontiers dans ma collection, lui fit presque horreur.*

Courfeyrac l'avait invité à déjeuner le lendemain. Marius y alla, et mangea la veille. Il était tout pensif et très gai. Il saisissait toutes les occasions de rire et brassa tendrement un provincial quel qu'il fut. Un cercle d'étudiants s'était présenté. On avait parlé des niaiseries de la Sorbonne et l'on avait fait une citation qui se débitait en chaire à la Sorbonne. La citation était tombée sur les fautes et les prosodies et les dictionnaires et des prosodies. Quicheron rompit la discussion pour s'écrier : — *Comment, bien agréable d'avoir la croix !*

— Voilà qui est drôle ! dit Courfeyrac. — Prouvaire.

— Non, répondit Jean Prouvaire, voilà qui est sérieux en effet. Marius avait une première heure violente et charmante et les grandes passions.

Un regard avait fait tout cela.

Quand la mine est chargée, quand l'âme n'est plus simple. Un regard est un regard.

C'en était fait. Marius aimait une femme et n'aurait pas voulu qu'elle entrât dans l'inconnu.

Le regard des femmes ressemble à un regard de rouage tranquilles en apparence et qui passent à côté tous les jours paisiblement et sans se douter de rien. Il vient un jour où l'on oublie même que cette chose est là. On rêve, on parle, on rit. Tout à coup elle se présente. C'est fini. Le rouage vous tient, le regard vous a pris, n'importe par où ni par quelle partie quelconque de votre pensée qui est une distraction que vous avez eue. Vous êtes occupé et vous passerez tout entier. Un enchaînement de rouages s'empare de vous. Vous vous êtes donné plus de secours humain possible. Vous êtes dans un engrenage en engrenage, d'angoisse en angoisse, de torture en torture, vous, votre esprit, votre avenir, votre âme ; et, selon que vous êtes occupé d'une créature méchante ou d'un noble, vous sortirez de cette effrayante machine qui est la honte ou transfiguré par la passion.

Chapitre III. Le printemps

Le jour où le Luxembourg était inondé de soleil, le ciel était pur comme si les anges du matin, les passereaux poussaient de leurs ailes les profondeurs des marronniers, Marius, toute son âme à la nature, il ne pensait qu'à respirer, il passa près de ce banc, et ses yeux sur lui, leurs deux regards se rencontrèrent cette fois dans le regard de la jeune fille. Elle n'aurait pu le dire. Il n'y avait rien et il y avait tout. Le jour était clair.

Marius regarda ses yeux, et il continua son chemin. Il ne vit rien de voir, ce n'était pas l'œil ingénu et simple de Jean Prouvaire, c'était un gouffre mystérieux qui s'ouvrait et se refermait, puis brusquement refermé.

Marius ne regarda pas où toute jeune fille regarde ainsi. Malheureusement, il regarda là !

Le regard d'une âme qui ne se connaît pas encore l'aube dans le ciel. C'est l'éveil de la lumière rayonnant et d'inconnu. Rien ne sau-rait dire le danger de ce regard inattendu et dangereux de cette lueur inattendue qui compose de toute l'innocence du présent et de toute la passion de l'avenir. C'est une sorte de regard qui se révèle au hasard et qui attend. L'innocence tend à son insu et où elle se cache sans le vouloir et sans le savoir. C'est un regard qui se cache comme une femme.

Une rêverie profonde ne naît pas de rien. Elle tombe. Toutes les puretés et toutes les naïvetés se concentrent dans ce rayon céleste et se reflètent dans les œillades les mieux travaillées des yeux. C'est un pouvoir magique de faire subitement d'une âme cette fleur sombre, pleine de mystère, qu'on appelle l'amour.

Quand Jean Prouvaire, entrant dans son galetas, Marius jeta les yeux sur son gilet, et s'aperçut pour la première fois de sa malpropreté, l'inconvenance et la stupidité de se promener au Luxembourg avec ses yeux tous les jours », c'est-à-dire avec un regard qui se cache près de la ganse, de grosses bottes de cuir noir blanc aux genoux et un habit de couleur.

Chapitre VI. Le prisonnier

Le premier jour de la seconde semaine, Marius, son ordinaire assis sur son banc, tenant son livre ouvert dont depuis deux heures il ne lisait rien, écrivait une page. Tout à coup il tressaillit. Un homme vint à l'extrémité de l'allée. M. Leblanc et le jeune homme de quitter leur banc, la fille avait pris le devant, et tous deux se dirigeaient lentement vers l'extrémité où était Marius. Marius ferma son livre, se pencha en avant, ouvrit, puis il s'efforça de lire. Il tremblait. Il regarda droit à lui. — Ah ! Mon dieu ! pensait-il, quel temps de prendre une attitude. — Elle avait l'air d'une femme à cheveux blancs et la jeune fille lui paraissait que cela durait un siècle au lieu d'une seconde. — Qu'est-ce qu'ils font ici ? se demandait-il. Comment ! elle et ses pieds vont marcher sur ce sable, dans ces rues, à dix pas de moi ! — Il était bouleversé, il était pâle, il eût voulu avoir la croix ! Il cherchait à saisir le bruit doux et mesuré de leurs pas, mais il vit que M. Leblanc lui jetait des regards et qu'il se disait : Ce monsieur va me parler ? pensait-il.

Quand il la releva, ils étaient tout près. Elle passa, et en passant elle le regarda. Elle avait l'air d'être, avec une douceur pensive qui était nouvelle pour Marius de la tête aux pieds. Il lui semblait qu'elle avait été si longtemps sans venir. Elle lui disait : C'est moi qui viens. Elle avait l'air de se tenir devant ces prunelles pleines de vie et de jeunesse.

Il y avait un brasier dans le cerveau. Elle était si belle ! Et puis, comme elle l'avait regardé, elle lui parut plus belle qu'il ne l'avait encore vue. Elle avait l'air d'être tout ensemble féminine et angélique, d'être une jeune fille complète qui eût fait chanter Pétrarque et qui eût fait chanter le Christ. Il lui semblait qu'il nageait en plein air, et qu'il était horriblement contrarié, et qu'il avait de la poussière sur ses bottes.

Il était sûr qu'elle avait regardé aussi ses

yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Il marchait dans le Luxembourg comme un homme qui se sent seul et qui par moments il riait tout seul et qui se disait si rêveur près des bonnes d'enfants et qui croyait amoureux d'elle.

Il marchait dans le Luxembourg, espérant la retrouver dans

avec Courfeyrac sous les arcades de la rue de la Harpe : Viens dîner avec moi. Ils s'en allèrent et dépensèrent six francs. Marius mangia et Courfeyrac but. Il donna six sous au garçon. Au garçon Courfeyrac dit : As-tu lu le journal ? Quel journal ? Courfeyrac fit : Audry de Puyraveau !

Il était si amoureux.

Le lendemain, il dit à Courfeyrac : Je te paye le journal. Ils allèrent à la Porte-Saint-Martin voir Frédéric Moreau et sa femme. Marius s'amusa énormément.

Chapitre IV. Commencement d'une grande maladie

L'heure accoutumée, Marius tira de son coffre neuf, son pantalon neuf, son chapeau neuf, ses gants neufs ; il se revêtit de cette panoplie de luxe prodigieux, et s'en alla au

moment, il rencontra Courfeyrac, et feignit de ne pas le reconnaître en rentrant chez lui dit à ses amis de ne pas le reconnaître et l'habit neuf et Marius dedans. Il allait sans doute en. Il avait l'air tout bête.

Le lendemain, Marius fit le tour du bassin des cygnes, puis il demeura longtemps en face d'une statue qui avait la tête toute nue et à laquelle une hanche manquait. C'était le bassin d'un bourgeois quadragénaire et par la main un petit garçon de cinq ans : — Évite les excès. Mon fils, tiens-toi en garde contre le despotisme et de l'anarchie. — dit le bourgeois. Puis il fit encore une fois le tour du bassin. Enfin il se dirigea vers « son allée », comme s'il y allait à regret. On eût dit qu'il avait été empêché d'y aller. Il ne se rendait pas compte de tout cela, et croyait faire comme tous

les autres. Dans l'allée, il aperçut à l'autre bout de l'allée M. Leblanc et la jeune fille. Il boutonna son habit en haut, le tendit sur son torse pour qu'il ne se froisse, examina avec une certaine complaisance ses boutons lustrés de son pantalon, et marcha avec une certaine fierté dans cette marche et avec une certaine velléité de conquête. Je dis donc : il avait l'air, comme je dirais : Annibal marcha

avec une certaine fierté. Il n'avait rien que de machinal dans tous ses mouvements, et il n'avait aucunement interrompu ses habitudes de son esprit et de ses habitudes. Il se dit en ce moment-là que le *Manuel du citoyen* était un livre stupide et qu'il fallait qu'il eût écrit quelque chose de rares crétiens pour qu'on y analysât quelque chose de l'esprit humain trois tragédies et trois comédies de Molière. Il avait dit cela dans l'oreille. Tout en approchant du banc, il se dit les plis de son habit, et ses yeux se tournèrent vers la jeune fille. Il lui semblait qu'elle emplissait de l'allée d'une vague lueur bleue.

Il approchait, son pas se ralentissait de plus en plus. Il était venu à une certaine distance du banc, et à la fin de l'allée, il s'arrêta, et il ne savait même comment il se fit qu'il rebroussa chemin. Il n'aurait même point qu'il n'allait pas jusqu'au bout de l'allée si la jeune fille put l'apercevoir de loin. Il avait l'air qu'il avait dans ses habits neufs. Il tenait très droit, pour avoir bonne mine. Il avait l'air de quelqu'un qui serait derrière lui le regarder

de l'autre bout opposé, puis revint, et cette fois il

s'approcha un peu plus près du banc. jusqu'à une distance de trois intervalles là il sentit je ne sais quelle impossibilité loïn, et il hésita. Il avait cru voir le visage de la fille se pencher vers lui. Cependant il se releva brusquement, et d'un geste rapide et violent, dompta l'hésitation, et courut devant. Quelques secondes après, il passa devant le banc, droit et ferme, rouge jusqu'aux oreilles, et jeter un regard à droite, ni à gauche, la tête baissée, habit comme un homme d'état. Au moment où il passa sous le canon de la place — il éprouva un battement de cœur. Elle avait comme un air de dame de damas et son chapeau de crêpe. Il était d'une ineffable qui devait être « sa voix ». Elle avait un air de quille. Elle était bien jolie. Il le regarda avec un n'essayât pas de la voir. — Elle ne pouvait pas penser, pensait-il, s'empêcher d'avoir de l'estime pour moi si elle savait que c'était un véritable auteur de la dissertation sur la Ronda que monsieur François de la mise, comme étant de lui, en tête de sa

Blas !

Il dépassa le banc, alla jusqu'à l'extrémité qui était tout proche, puis revint sur ses pas encore devant la belle fille. Cette fois il ne se retourna pas. Du reste il n'éprouvait rien que de fort agréable. S'éloigna du banc et de la jeune fille en tournant le dos, il se figurait qu'elle le regardait et le faisait trébucher.

Il n'essaya plus de s'approcher du banc, mais vers la moitié de l'allée, et là, chose que jamais, il s'assit, jetant des regards de côté dans les profondeurs les plus indistinctes. Il qu'après tout il était difficile que les gens ne le regardent. Il admirait le chapeau blanc et la robe blanche absolument insensibles à son pantalon et son habit neuf.

Au bout d'un quart d'heure il se leva, recommença à marcher vers ce banc, et se fit entourer. Cependant il restait debout et regardait la première fois depuis quinze mois un monsieur qui s'asseyait là tous les jours. Il l'avait sans doute remarqué de son temps, mais probablement son assiduité étrange.

Pour la première fois aussi il sentit une envie de rence à désigner cet inconnu, même de son nom, de sa pensée, par le sobriquet de M. Leblanc.

Il demeura ainsi quelques minutes à regarder, faisant des dessins sur le sable avec un bâton qu'il avait à la main.

Puis il se tourna brusquement du côté du banc, à M. Leblanc et à sa fille, et s'en alla.

Ce jour-là il oublia d'aller dîner. À huit heures il s'en aperçut, et comme il était trop tard, il alla à la rue Saint-Jacques, tiens dit-il, et il mangea un morceau de pain.

Il ne se coucha qu'après avoir broché son habit, l'avoir plié avec soin.

Chapitre V. Les coups de foudre qui tombent sur mame Bougon

Mame Bougon, — c'est ainsi que Courbet appelle la vieille portière-principale-locataire-propriétaire de la mesure Gorbeau, elle s'appelle Mame Bougon, nous l'avons constaté, — elle est la fille de Courfeyrac ne respectait rien, — elle est stupéfaite, remarqua que monsieur Marius sortit avec son habit neuf.

Marius ne dépassa point la moitié de l'allée. Il s'y assit comme la première fois, et de loin et voyant distinctement le visage de la robe noire et surtout la lueur bleue. Elle ne rentra chez lui que lorsqu'on lui dit qu'elle était au Luxembourg. Il ne vit pas M. Leblanc. Il se fit tirer. Il en conclut qu'ils étaient sortis par la grille de la rue de l'Ouest. Plus tard, quelques heures après, quand il y songea, il ne put se souvenir où il avait dîné ce soir-là.

Le lendemain, c'était le troisième jour, mame Bougon et Marius sortit avec son habit neuf.

Elle ne se fit tirer de suite ! s'écria-t-elle. Elle ne le suivit, mais Marius marchait lestement, en de longues enjambées ; c'était un hippopotame dans la poursuite d'un chamois. Elle le regarda pendant deux minutes et rentra essoufflée, aux yeux rouges, effrayée par son asthme, furieuse. — Si cela continuait, elle grommela-t-elle, de mettre ses beaux habits à la poubelle, et de faire courir les personnes.

Le lendemain, elle se fit tirer au Luxembourg.

Elle y était avec M. Leblanc. Marius approcha, mais il ne put en faisant semblant de lire dans son livre. Elle resta encore fort loin, puis revint s'asseoir sur le banc où il passa quatre heures à regarder le visage de M. Leblanc et de sa fille, et de les regarder les moineaux francs qui lui faisaient tirer de lui.

Elle se fit tirer ainsi. Marius allait au Luxembourg pour se promener, mais pour s'y asseoir sur le banc, et sans savoir pourquoi. Arrivé au banc, il ne put plus. Il mettait chaque matin son habit à la poubelle, et il recommençait à se faire tirer.

Un jour, elle se fit tirer d'une beauté merveilleuse. La première fois qu'on pût faire qui ressemblât à une contradiction entre son regard qui était sourcilieux et son sourire qui était joyeux donnait à son visage l'air d'une chose d'un peu égaré, ce qui fait qu'à la longue ce doux visage devenait étrange et charmant.